This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,465,805

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBRIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMDANT

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

ONZIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1904

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

L'ATTAQUE DE PORT-ARTHUR

— 8 FÉVRIER 1904 —

I

A l'évacuation de la Mandchourie et de la Corée, imposée en 1895 par la Russie, l'Allemagne et la France, le Gouvernement de Tokio répondit par l'établissement d'un vaste programme de constructions navales, que la Diète japonaise vota par acclamations en avril 1896. Une somme de 550 millions de francs y fut consacrée : 300 millions pour la commande de nouvelles unités de combat; 150 millions pour l'amélioration des ports et la création d'un outillage national (usines, arsenaux, chemins de fer stratégiques, etc.); 100 millions pour la défense des côtes. Quatre cuirassés de 15 000 tonnes, 6 croiseurs cuirassés de 9 500 tonnes, 5 croiseurs protégés, 20 destroyers et 60 torpilleurs devaient être prêts à entrer en service pour l'année 1906 : le Japon était à même de construire tous les autres types de bateaux; mais pour les cuirassés et croiseurs cuirassés il devait encore s'adresser à l'étranger. Les arsenaux de Yokosuka, de Maizuru et de Sasebo commençaient la construction de bassins de radoub: leur mise en état de défense devait être achevée pour la même année 1906. L'établissement d'artillerie de Kuré s'organisait pour fournir aux armées nationales tout ce que le Japon demandait encore aux manufactures étrangères.

Le développement de la puissance russe en Sibérie orien-

L'ATTAQUE DE PORT-ARTHUR

— 8 FÉVRIER 1904 —

I

A l'évacuation de la Mandchourie et de la Corée, imposée en 1895 par la Russie, l'Allemagne et la France, le Gouvernement de Tokio répondit par l'établissement d'un vaste programme de constructions navales, que la Diète japonaise vota par acclamations en avril 1896. Une somme de 550 millions de francs y fut consacrée : 300 millions pour la commande de nouvelles unités de combat; 150 millions pour l'amélioration des ports et la création d'un outillage national (usines, arsenaux, chemins de fer stratégiques, etc.); 100 millions pour la défense des côtes. Quatre cuirassés de 15 000 tonnes, 6 croiseurs cuirassés de 9 500 tonnes, 5 croiseurs protégés, 20 destroyers et 60 torpilleurs devaient être prêts à entrer en service pour l'année 1906 : le Japon était à même de construire tous les autres types de bateaux; mais pour les cuirassés et croiseurs cuirassés il devait encore s'adresser à l'étranger. Les arsenaux de Yokosuka, de Maizuru et de Sasebo commençaient la construction de bassins de radoub: leur mise en état de défense devait être achevée pour la même année 1906. L'établissement d'artillerie de Kuré s'organisait pour fournir aux armées nationales tout ce que le Japon demandait encore aux manufactures étrangères.

Le développement de la puissance russe en Sibérie orien-

tale, la construction du Transsibérien et du tronçon mandchourien, enfin, et surtout, l'occupation de Port-Arthur accélérèrent l'exécution du programme des Japonais, à qui l'indemnité de guerre payée par la Chine fournit justement de quoi payer la dépense : en 1903, tous les navires achetés ou construits entraient en service ; pour les arsenaux, les efforts furent concentrés sur Sasebo, la véritable base d'opérations contre Port-Arthur : Sasebo se trouve, en effet, tout proche de Nagasaki, sur le détroit de Corée, en face de Fousampo et de Port-Hamilton.

En octobre 1903, au moment où la crise avec la Russie prend un caractère aigu, le Japon peut présenter comme escadre de première ligne :

6 cuirassés de première classe : *Mikasa*, portant le pavillon du commandant en chef, *Hatsusé*, *Asahi*, *Shikishima*, *Yashima*, *Fusi (Fusiyama)*, d'un déplacement total de 84 000 tonnes, portant 24 pièces de grosse artillerie, 76 pièces d'artillerie moyenne, et montés par 4 250 marins ;

6 croiseurs cuirassés : *Tokiwa*, *Asama*, *Yakumo*, *Azuma*, *Idzumo*, *Iwaté* : 58 400 tonnes, 24 pièces de grosse artillerie, 80 pièces d'artillerie moyenne, — 4 300 marins ;

15 croiseurs protégés : *Takasugo*, *Kasagi*, *Chitosé*, *Itsukushima*, *Chiloda*, *Hashidaté*, *Matsushima*, *Yoshino*, *Naniwa*, *Takachiho*, *Akitsushima*, *Nittaka*, *Tsushima*, *Suma*, *Akashi* : 52 000 tonnes, 13 grosses pièces, 125 moyennes, — 5 000 marins ;

20 destroyers et 60 torpilleurs.

Cuirassés et croiseurs cuirassés, avec une partie des croiseurs et des bâtiments légers, sont concentrés dès le 10 décembre à Sasebo, sous le commandement de l'amiral Togo. Le 15 décembre, l'escadre appareille au complet pour la mer Intérieure, où elle se livre à des exercices de tir; elle mouille le 20 devant l'arsenal de Kuré, où elle complète son approvisionnement en munitions. Du 25 décembre au 6 janvier, elle est à la mer ; le 8, réunie de nouveau à Sasebo, sur le détroit de Corée, elle se ravitaille aussitôt en combustible et n'a plus qu'à attendre les événements.

Les Russes, de leur côté, ne se sont pas montrés moins

actifs durant les six années dernières. Chaque printemps et chaque automne, la période d'essais finie, tous leurs nouveaux navires viennent, de Cronstadt, grossir l'escadre du Pacifique. Les travaux de Vladivostock, terminés en 1899, ont permis de consacrer les ressources financières à la mise en état de Port-Arthur, dont on veut faire une position imprenable. Situé à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Liao-Toung, le nouvel arsenal russe est juste en dehors de la limite méridionale des glaces et cette immunité constitue un de ses principaux avantages. Le port est, d'ailleurs, excellent tant du point de vue stratégique que du point de vue naval. Il est formé par un bras de mer intérieure et, toutes différences gardées, peut être comparé à Toulon pour la disposition des péninsules avançantes, qui s'imbriquent les unes derrière les autres, et des montagnes surplombantes, qui partout lui fournissent des fortifications naturelles. Long de 2 milles de l'est à l'ouest, large d'un mille du sud au nord, il est entouré de collines dont la hauteur varie de 80 à 150 mètres; sa seule entrée n'offre au sud qu'un chenal étroit; elle est gardée au sud-ouest par deux dangereux récifs et protégée contre le mauvais temps de l'ouest par une bande rocheuse appelée la Queue du Tigre[1]. A l'intérieur, des dragages inachevés ont permis de creuser dans le Port de l'Ouest un mouillage pour 3 cuirassés; le Port de l'Est peut recevoir 12 gros navires.

L'approche de Port-Arthur est donc très facile à défendre. A l'est, la colline de Kuang-kin-Chan a ses sommets couronnés de trois puissantes batteries: quatre pièces de gros calibre, montées sur affûts de côte, deux batteries de canons Canet de 138 et de 75 millimètres; un poste de torpilles avec projecteurs est installé au bas de Tsao-tsang. A l'ouest, sur la colline péninsulaire du Ku-kuan-Chan, le fort le plus important est, à la naissance de la Queue du Tigre, le Wei-Yuen, armé de grosse artillerie et réuni à plusieurs batteries à tir rapide par des chemins crénelés, qui font de toute la péninsule de Ku-kuan-Chan un bastion inexpugnable. — Il n'y a pas bien longtemps, dit le corres-

1. La carte que nous donnons ici est une reproduction de la carte n° 4055 de l'Hydrographie française.

pondant militaire du *Times*, qui nous fournit la majeure partie de ces renseignements, l'ensemble de ces fortifications était entouré d'une haute palissade destinée à empêcher les curieux d'en apprendre trop long. — Enfin une batterie rasante, armée de sept pièces de 138,6 Canet, est installée sur la Queue du Tigre ; elle prend en enfilade toute la longueur du goulet.

Port-Arthur possède trois cales de radoub. L'une, commencée jadis par les Chinois, a été agrandie par les Russes et peut recevoir des navires de cent cinquante mètres, calant dix mètres de tirant d'eau : le *Retvizan* et le *Cesarevitch* pourront donc y être réparés. Les deux autres bassins sont inachevés. Mais deux séries de quatre destroyers ont déjà été lancées sur les chantiers de l'arsenal, indiquant que les Russes y possèdent un outillage complet.

Le seul inconvénient de la nouvelle base navale est l'étroitesse de son goulet. La largeur minimum du chenal est de cent quatre-vingts mètres, sa longueur de sept cents, sa profondeur à mer basse de six mètres cinquante, à mer haute de neuf mètres. Les manœuvres des gros cuirassés, qui ont de cent dix à cent trente mètres de long, de quinze à vingt mètres de large, et qui calent de sept à huit mètres, y sont délicates; elles ne peuvent s'effectuer qu'entre deux mi-marées et, en examinant la carte, on voit que les bâtiments sont obligés de faire un coude de 90°, un angle droit, pour tourner, du goulet, soit dans le Port de l'Est, soit dans le Port de l'Ouest. On comprend que l'amiral russe, voulant garder la liberté de ses mouvements, n'aurait pas hésité à laisser son escadre au mouillage de la rade extérieure, même s'il avait prévu l'agression des torpilleurs japonais : en fait, il a gardé ce mouillage, et les journaux anglais ont tort de lui en faire un crime.

Devant une position aussi formidablement armée, les Russes ont concentré les meilleurs de leurs navires. Au commencement de l'année 1904, leur escadre, placée sous les ordres du vice-amiral Stark, comprenait :

Sept cuirassés : *Poltava*, *Petropolosk*, *Sevastopol*, *Peresviet*, *Pobieda*, *Retvizan*, *Cesarevitch* ; déplacement total, 75 350 tonnes; armement, vingt-huit canons de gros calibre et quatre-

vingt-deux canons de moyen calibre; équipages, 5 000 marins;

Un croiseur cuirassé : *Bayan* ; déplacement, 8 000 tonnes ; deux canons de gros calibre et huit canons de moyen calibre ; équipage, 600 hommes ;

Cinq croiseurs protégés : *Askold, Diana, Pallada, Novik, Boyarine* ; déplacement, 27 000 tonnes ; trente-huit canons de moyen calibre ; équipages, 2 600 hommes ;

Trois croiseurs torpilleurs, deux croiseurs mouilleurs de torpilles, l'*Amour* et l'*Ienissei* ;

Douze destroyers, six torpilleurs et, paraît-il, deux sous-marins.

Soit pour ne pas surcharger de besogne les ateliers du nouvel arsenal, soit dans un but stratégique, on avait détaché à Vladivostock les trois beaux croiseurs cuirassés *Rossia, Rurick, Aromoboï*, le grand croiseur protégé *Bogatyr* et le transport *Léna* ; enfin, dans le courant de janvier, le grand croiseur *Variag* et la canonnière *Koreietz* furent envoyés sur les côtes de Corée, à Chemulpo, avec ordre, dit-on, de s'opposer au débarquement possible des Japonais et à leur montée vers Séoul.

Le mardi 2 février, l'escadre entière, sauf le *Sevastopol*, sortait de la rade fermée de Port-Arthur et prenait son mouillage dans la rade extérieure.

II

En novembre 1903, alors que les négociations russo-japonaises commençaient à perdre de leur sérénité, le commandement de l'escadre japonaise fut confié à l'ancien chef d'état-major général, le vice-amiral Togo. Chargé par ces fonctions de préparer la guerre, nul autre ne devait être plus capable de la bien diriger.

Né en 1857, Hehatchi Togo a été envoyé à l'âge de dix-sept ans en Angleterre pour suivre, à bord du *Worcester*, les cours de l'École navale, *Thames Nautical College*. En 1883, il

faisait un nouveau stage en Angleterre, comme lieutenant de vaisseau, sur un des navires de l'escadre de la Manche. Son éducation militaire et navale a donc été faite par les Anglais, au milieu desquels il a vécu de longues années, avec lesquels il a dû s'entretenir souvent des choses de la guerre. Devenu chef d'état-major, il confia aux chantiers anglais d'Elswick et de la Clyde la construction des nouvelles unités de combat : les plans ou les chantiers français avaient eu le monopole des constructions japonaises, tant qu'un ingénieur français, M. Bertin, avait été chargé de l'organisation des arsenaux japonais. Ce sont les idées anglaises que nous allons voir appliquées par l'amiral Togo dans la conduite de la guerre contre la Russie.

Les enseignements et principes directeurs n'ont pas manqué à l'amiral Togo. Le *Naval Warfare*, de Colomb, et les travaux de l'Américain Mahan, lui sont connus. Il n'a pas été sans lire certains « essais » parus dans les *Proceedings of the Royal United Service*, avec cette attention et ce véritable désir de s'instruire, — avec cette habitude aussi de l'imitation, — que nous avons tous remarqués chez les Japonais qui ont fréquenté nos écoles militaires. Dans le *Naval Warfare*, il a lu que « la guerre nécessitant l'envahissement du pays ennemi pour amener l'occupation de son territoire, lorsque deux belligérants n'ont pas d'autres points de contact que leurs frontières maritimes, tout débarquement ou tout acte de guerre sur la côte ennemie, pouvant avoir une certaine durée, ne doivent être tentés qu'à la condition d'être le maître absolu de la mer; ce commandement de la mer est une nécessité de premier ordre ». Dans les *Proceedings of the Royal United Service*, il a encore lu, — et la citation prend aujourd'hui quelque valeur :

Lorsque les puissances navales des deux belligérants sont à peu près équivalentes, avant d'engager la bataille qui doit donner la suprématie sur mer, il faut s'efforcer d'obtenir dès le début la supériorité numérique sur l'adversaire, en essayant de tomber à l'improviste sur une partie de ses forces et de détruire ainsi une ou plusieurs de ses unités de combat. On lui infligera ainsi une perte irréparable pour toute la durée de la guerre, car, de nos jours, la construction d'un grand navire demandant au moins trois années, il est probable que

les bâtiments mis en chantier pendant la période des hostilités ne seront jamais construits assez à temps pour être utilisés. Pour être certain de la réussite en ce genre particulier d'attaque, on pourrait l'employer comme déclaration d'ouverture des hostilités, dès que les relations diplomatiques ont été rompues[1].

Et à l'appui de cette thèse, l'auteur rappelait qu'en 1881, à une séance de la Chambre des communes, le sous-secrétaire d'État à la guerre, répondant à une question posée par un membre du Parlement, déclarait que « sur soixante-trois cas de guerre entre *nations civilisées*, quarante avaient été précédés d'hostilités avant que la déclaration de guerre fût faite, et, dans trente de ces derniers cas, l'agresseur n'avait eu d'autre objectif que de s'assurer un avantage dès le début, en tombant à l'improviste sur un adversaire insuffisamment préparé ».

Le colonel Maurice de l'artillerie royale, — ajoutait notre auteur, — fut chargé d'étudier quelles étaient en cas de guerre les formalités habituelles entre les deux puissances. Après une compilation très soigneuse, il en vint à une conclusion surprenante. Les termes de son rapport méritent d'être cités : « Le résultat des investigations est de nature à montrer péremptoirement qu'il n'existe à ce sujet aucune espèce de coutume établie. Pendant la période étudiée, de 1700 à 1870, on n'a pas pu trouver *dix* exemples de déclaration de guerre, faite avant le début des hostilités, tandis qu'on a compté *cent sept* cas d'hostilités engagées sans déclaration de guerre. Dans *quarante et un* de ces derniers cas, le motif manifeste, parfois hautement avoué, était le désir de se procurer l'avantage par la rapidité des mouvements et par la surprise en résultant pour un ennemi non préparé. »...

Des considérations qui précèdent, on peut déduire avec sûreté les conséquences suivantes :

I. Sans attendre de bataille rangée, la destruction ou la capture de navires ennemis, aussitôt que possible, est l'objectif de première importance pour une puissance attaquant une nation maritime.

II. La destruction peut s'effectuer le plus rapidement, dans les meilleures conditions et avec le moins de risques possibles pour l'assaillant, au moyen de la torpille... Les [torpilleurs] pourraient, sans aucun délai, exécuter une attaque efficace, avant que l'attention de l'ennemi fût attirée par des préparatifs préliminaires. L'armement

1. *Proceedings of the Royal United Service*, 1893 : major F. B. Elmslie, *Attaque d'une forteresse de côtes*.

d'un ou de plusieurs grands navires est connu publiquement; il est à peine possible d'empêcher l'ennemi d'en avoir la nouvelle, tandis que les manœuvres d'un ou deux torpilleurs n'attirent pas nécessairement l'attention.

L'auteur de ce travail, intitulé *Attaque d'une forteresse de côtes,* reçut de l'Amirauté la grande médaille d'or Duncan, qu'elle décerne chaque année au meilleur mémoire sur les questions navales. C'est d'après ces principes qu'a été conçue l'attaque japonaise contre Port-Arthur. Le but était la destruction de la flotte russe, pour obtenir la suprématie sur mer et permettre le débarquement à Chemulpo des 14 000 hommes de la Garde, réunis au nord de Nagasaki, à Takeshiki, dans l'île de Tsushima. Les moyens employés furent la surprise servant d'ouverture aux hostilités: les torpilleurs répondaient admirablement à ce genre d'action. Dix ans auparavant, dans les mêmes parages, le même amiral Togo, commandant alors le croiseur japonais *Naniwa*, avait coulé le *Kowshing*, bâtiment de commerce chinois, qui transportait à Chemulpo un corps de 1 500 réguliers. Cet acte d'hostilité tenait déjà lieu aux Japonais de déclaration de guerre contre la Chine.

Mais les Japonais n'ont pas adopté seulement les principes de notre auteur anglais. Le mémoire couronné leur fournissait en outre le détail de l'exécution, et l'amiral Togo n'a fait que suivre pas à pas, au pied de la lettre, les neuf règles posées dans cette *Attaque* :

1° Il est absolument nécessaire, avant de concerter une pareille attaque, d'obtenir de bons renseignements sur le nom et le nombre de navires dans chaque port, leur poste de mouillage, leur état de préparation ou de non-préparation, — force, composition et moral des troupes, montage et service des canons, etc.

2° La vitesse et le secret sont également nécessaires. Une heure de plus ou de moins peut être d'une importance inestimable.

3° Pour que l'attaque réussisse, il lui faut un objet défini, bien préparé d'avance; des navires, chargés de faire diversion, pourront engager la lutte, mais l'attaque réelle, sans tirer un seul coup, sans même paraître agressive, devra filer, rapidement et silencieusement, tout droit sur l'objectif.

4° L'attention des défenseurs pourra être distraite par de fausses attaques en plusieurs directions ou par des attaques secondaires.

5° On essaiera par tous les moyens possibles de se mêler aux

défenseurs. Si l'on peut y parvenir, la défense par le canon ou la mine en est paralysée et devient inutile, au moins pour un moment. Il est possible de se procurer ainsi l'entrée d'un port fortifié : en sortir ensuite sera relativement facile, car il y aura incertitude dans l'esprit des défenseurs sur la qualité d'amis ou d'ennemis des bâtiments quittant le port ou la passe.

6° Une attaque ne doit jamais être tentée par un navire isolé et sans aide. Une attaque de torpilleurs doit être exactement semblable à une attaque de cavalerie : ils doivent agir en lignes successives, par deux ou trois de front.

7° On doit retirer tous les avantages possibles des conditions météorologiques, nuit, brouillard, brume, marée, direction et force du vent.

8° On doit recourir à toutes sortes de stratagèmes.

9° L'heure de l'attaque dépend de l'objectif à atteindre et des conditions météorologiques. Pour une attaque de torpilleurs, la nuit offre de grands avantages, — surtout quelques instants avant que la mer soit étale, — de façon à ce que l'assaillant puisse se retirer avant le lever du jour.

III

Le 3 février, l'escadre cuirassée russe, sauf le *Sevastopol*, laissé dans le port intérieur, appareille de Port-Arthur. Elle est signalée par une dépêche de Weï-hai-weï comme faisant route vers la Corée ; on a aperçu ses navires dans la direction du Yalou, escortant un convoi de transports ; d'après les Anglais, il y aurait eu vingt-six bâtiments.

Le 5 au soir, elle regagne son mouillage dans la rade foraine de Port-Arthur. Le lendemain 6, l'amiral Stark, commandant en chef, envoie à la découverte une division de croiseurs ; la reconnaissance ne fut pas longue et les renseignements rapportés furent bien insignifiants, puisque le 8 au soir l'escadre entière avait ses feux éteints et qu'elle ne se gardait pas. Au mouillage, les bâtiments étaient, en effet, rangés sur quatre lignes ; en arrière, près de la passe, les deux croiseurs protégés, *Boyarine* et *Novik* ; dans le sud, en allant de l'ouest à l'est, les deux divisions de cuirassés *Petropolosk, Pobieda, Poltava* sur une ligne, *Peresviet, Retvizan, Cesarevitch*, sur une autre ; au large, enfin, la division

des croiseurs, *Bayan, Diana, Pallada, Askold*. Un transport, l'*Angara*, placé en dehors de toute l'armée, se servait, de temps à autre, de ses projecteurs. La position des deux croiseurs *Boyarine* et *Novik* indique bien que l'amiral Stark ne prévoyait en aucune façon l'agression des Japonais. Ces bâtiments légers, qui en principe sont destinés à garder les cuirassés, devraient être au large de ceux-ci, — et non pas derrière eux, — tournés vers la haute mer, — et non pas vers le goulet, — si l'amiral attendait une agression de torpilleurs. Ajoutez que les phares et bouées lumineuses étaient allumés : en cas de guerre, une des premières mesures est de les éteindre.

Chez les Russes, on est tout à la paix; on connaît les sentiments du Tsar; on se trouve probablement sous l'impression de la note conciliante, qui est entre les mains de l'amiral Alexeieff et, si la rupture des relations diplomatiques a mis une certaine nervosité dans les esprits, on pense que les choses peuvent être encore arrangées, sans qu'il y ait lieu de recourir à l'emploi de la force, ce que le Gouvernement russe paraît vouloir écarter à tout prix. Aucun ultimatum n'a été lancé. A dix heures du soir, l'amiral Alexeieff télégraphie à Saint-Pétersbourg que « tout est calme à Port-Arthur ». Deux heures après, ses bâtiments étaient torpillés.

*
* *

L'escadre japonaise est appareillée le 6 février de Sasebo, faisant route vers l'ouest. Composée des six cuirassés, *Mikasa, Hatsusé, Asahi, Shikishima, Yashima* et *Fusi*, — qui sont la reproduction des meilleures unités de combat anglaises, — et des quatre croiseurs, *Idzumo, Yakumo, Asama, Iwaté*, elle se fait éclairer à cinq milles par les quatre croiseurs protégés, *Chitosé, Kasagi, Takusago, Yoshino*, et par une division de douze destroyers, que commande en personne le contre-amiral Nagaï, un des vainqueurs dans l'attaque de la flotte chinoise à Weï-hai-weï : choix étrange, à coup sûr, que celui d'un contre-amiral pour commander des destroyers, et choix heureux, non moins certainement, que celui de l'un des vainqueurs de Weï-hai-weï.

Le 8 au soir, arrivée à dix-huit milles de Port-Arthur, l'escadre japonaise fait la rencontre « providentielle » d'un navire de commerce anglais, lequel, affrété par le consul japonais de Tché-Fou, vient de quitter Dalny et Port-Arthur, où il est allé prendre des réfugiés. A bord de ce vapeur, qui vient de passer toute une journée dans la rade intérieure de Port-Arthur et qui a été reçu avec une cordialité parfaite, se trouve un officier supérieur de la marine japonaise, déguisé en domestique, qui a noté au passage la position des navires de l'amiral Stark et qui a pu constater l'absence de toute surveillance chez les Russes. Des signaux s'échangent entre ce navire anglais et le *Mikasa*. Le navire anglais débarque l'espion, qui se rend auprès de l'amiral Togo et lui fait son rapport. L'attaque est résolue. L'heure est déterminée par le moment de la disparition de la lune, qui se couche à 11 h. 15. C'est vers ce moment que les torpilleurs japonais se présentent à l'entrée de Port-Arthur.

Divisés en trois groupes, ils pénètrent, en se dissimulant le long de la côte, parmi les Russes qui croient avoir affaire à trois de leurs destroyers, envoyés, semble-t-il, en grand'-garde. Les torpilleurs japonais entrent donc sans difficulté jusqu'au milieu de l'escadre russe et n'ont plus qu'à « taper dans le tas ». La première torpille lancée atteint le *Pallada*. Le bruit de l'explosion fait enfin ouvrir les yeux à la défense; mais comment peut-elle s'organiser d'une façon efficace? comment ressaisir les équipages dans de pareilles conditions? Il faut nous représenter, avec la soudaine brièveté de l'opération, — trois minutes, cinq minutes au plus, — l'effarement produit par le bruit de l'explosion; déjà, dans les manœuvres navales, la seule approche des torpilleurs signalée transforme en cohue nerveuse l'équipage le mieux conduit; que peut-il se passer à minuit, avec un équipage couché pour la plus grande part, puisqu'on ne veille pas? Après le *Pallada*, le *Cesarevitch* et le *Retvizan* sont touchés à leur tour; les autres navires n'échappent que par une chance inespérée: l'attaque n'a duré qu'un quart d'heure peut-être: tous auraient pu être anéantis... L'escadrille japonaise se retire indemne et va rallier au large l'amiral Togo.

*
* *

Le 9, au matin, le commandant en chef japonais ne croit pas devoir manquer l'occasion d'anéantir ce qui reste des forces russes, qu'il pressent affaiblies et démoralisées : à dix heures, il se présente avec toute l'escadre devant Port-Arthur. Aussitôt, l'amiral Stark fait appareiller ses navires. S'il faut en croire les témoignages anglais, un certain désordre paraît régner à bord : les équipages russes sont fatigués par l'affolement de la nuit précédente et par les corvées qu'il a fallu probablement fournir pour venir en aide aux bâtiments avariés ; ils se présentent dans de mauvaises conditions au combat. Du *Columbia*, — navire de commerce anglais, mouillé à l'entrée du goulet, au poste de la quarantaine, — on aperçoit les marins russes jetant en hâte à la mer les objets d'ameublement et tout ce qui peut prendre feu à bord. La lutte s'engage à cinq mille mètres ; l'amiral Stark se maintient sous l'abri des forts pour permettre à ceux-ci de coopérer. Force est à l'amiral japonais, s'il veut obtenir un résultat décisif, de pénétrer plus en avant dans la rade. Les batteries de terre entrent alors en action ; la distance de combat diminuée jusqu'à moins de trois mille mètres permet au *Cesarevitch*, au *Retvizan* et au *Pallada*, échoués à l'entrée du port, de prendre part à la lutte. L'avantage ne peut plus tourner du côté des Japonais : au bout de quarante minutes, l'amiral Togo se retire dans la direction du sud.

Il abandonne la lutte parce qu'il a constaté que, contre des batteries de côte élevées, les plus gros navires ne peuvent rien faire, parce que d'autre part les munitions à bord sont strictement comptées et qu'avec le tir rapide elles s'épuisent très vite. On ignore trop souvent dans le public que les plus gros cuirassés n'ont pas à bord des munitions d'artillerie rapide pour deux heures de combat ; il faut bien méditer ce chiffre : le rendement effectif de ces géants, qui coûtent trente et trente-six millions de francs, est de fournir *une heure et demie* de lutte, s'ils sont obligés de recourir à toute leur artillerie rapide, et une demi-journée, au grand maximum, s'ils peuvent ne se servir que de leur grosse artillerie ; aux Philip-

pines, déjà, on avait vu l'escadre américaine ne pas bombarder Manille faute de munitions, après cette destruction de l'escadre espagnole, qui avait coûté moins de deux heures de combat effectif.

Encore l'amiral japonais est-il en contact avec ses arsenaux: la flotte russe, pour le renouvellement de ses munitions, se trouve dans un isolement tout à fait dangereux. Mais, pour les Japonais eux-mêmes, il faut ne pas oublier combien les réserves des arsenaux sont limitées. L'amiral Togo n'ignore pas que l'instabilité des poudres actuelles oblige à restreindre les « avances » d'approvisionnement: les arsenaux japonais n'ont qu'un « rechange » de munitions, c'est-à-dire que les vaisseaux japonais, ayant épuisé une première fois toutes leurs provisions de bord, ne pourront remplir leurs soutes à nouveau qu'une fois encore. Il sait aussi qu'on ne peut pas tenter avec les Russes ce qui réussit jadis avec les Chinois: à la bataille du Yalou en 1894, à la fin de la journée, les Japonais en étaient réduits à tirer des projectiles d'exercice, c'est-à-dire des obus non chargés, lestés en sable, presque inoffensifs.

Le résultat de l'action du 9 février reste indécis : c'est donc un échec relatif pour les Japonais, puisque leur but n'a pas été complètement atteint. Les deux escadres, probablement aussi maltraitées l'une que l'autre, n'ont plus qu'à aller panser leurs blessures : jusqu'au 15 février, on n'entendra plus parler de leurs mouvements.

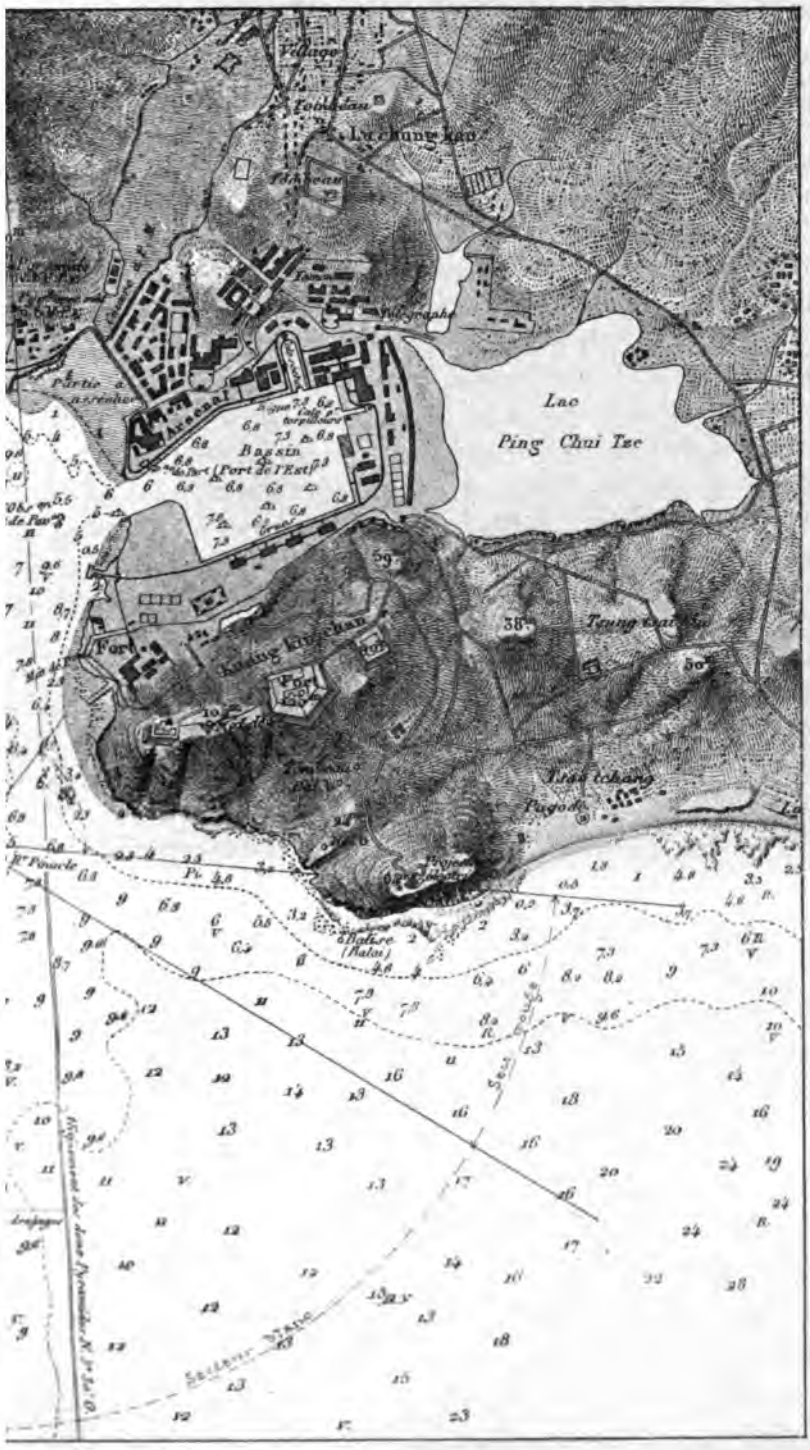
IV

Telle a été la première attaque de Port-Arthur ; elle comporte deux phases distinctes. La première phase, c'est l'agression soudaine des torpilleurs japonais, qui aurait pu amener l'anéantissement complet de la flotte russe : c'est la seule qui vraiment doit intéresser le grand public français. Le *Times* applaudit à la vigoureuse initiative prise par les Japonais : « La tactique du Japon, dit-il, est l'idéal et le modèle de la stratégie moderne pour un empire insulaire ; plus nous nous en rapprocherons, moins nous aurons à redouter une guerre

pour les vastes territoires que domine la couronne britannique ». De son côté, l'amiral Ingles *(Daily Telegraph)* félicite les Japonais en ces termes : « Leur dernier et si brillant succès prouve que nous n'avons pas travaillé en vain, en les aidant à fonder leur puissance navale. »

Pour nous, Français, qui avons toujours regardé comme une déloyauté et comme une atteinte au droit des gens l'ouverture d'hostilités sans déclaration de guerre, ces applaudissements donnés par des journaux et par de hautes personnalités d'Angleterre à l'attaque de Port-Arthur, dans les conditions où elle s'est produite, nous étonnent et nous préoccupent. Certes, nous voulons la paix ; nous ne consentirons jamais à déclarer la guerre ; nous sommes heureux du rapprochement qui s'est produit entre l'Angleterre et la France, et nous espérons que les bonnes relations ne seront pas altérées entre les deux pays, — ce qui serait un absurde et épouvantable malheur. Mais puisqu'il semble que tout est possible en ce moment, il faut bien que nous prenions note de la façon dont certains Anglais paraissent entendre aujourd'hui un début de guerre navale,

LIEUTENANT X.


Lac
Ping Chui Tze
Bassin
Fort
Pagode
Balise
(Balai)

le marquis de Saint-Cendre ne pouvait apparaître autrement qu'en sauveur. D'ailleurs, peu lui importait. L'affaire la plus considérable était la déconfiture et la captivité de M. de Clérambon. Un tel événement ne pouvait manquer de se produire. Et, au beau milieu de l'antichambre, où elle se tenait assise à même le plancher, avec Charpy à qui elle expliquait les sculptures dont les sujets licencieux se déroulaient autour d'un coffre de mariage, la jeune femme battit des mains. Elle se livra ensuite à plusieurs contorsions bizarres qu'elle accompagna de cris joyeux. Et, comme si ces gestes désordonnés ne suffisaient pas à prouver sa satisfaction complète, Diane sauta sur ses pieds, dansa quelques pas, en levant ses jupes bouffantes, ce qui découvrit ses jambes pleines et fuselées. Enfin elle se précipita sur Charpy, honora sa joue gauche d'un petit soufflet et sa droite d'un grand baiser, et cria à tue-tête :

— Tiens, regarde! Voici la réception que feront les dames de la ville (madame de Follenbrais ne la désignait pas autrement) au Singe vert, quand on le promènera enchaîné : « Hou! hou! hou! »

Pour ne pas demeurer en reste avec sa maîtresse qui faisait les cornes, tordait sa bouche et remontait son nez au caprice de grimaces inattendues et nouvelles, Germaine Charpy — à genoux maintenant sur le parquet — appuya ces démonstrations de quelques pied-de-nez et de ses « csi! csi! csi! » coutumiers.

Mais ce concert fut interrompu subitement par l'entrée du prisonnier lui-même. A la vue de M. de Clérambon, Diane se sauva lestement dans sa chambre. Et « le Singe vert » vit la seule Charpy qui, rouge comme une cerise mûre, plus confuse qu'un écolier pris en faute par son régent, retomba assise sur son derrière, en souhaitant que le plancher s'entr'ouvrît pour la dissimuler aux regards de celui qu'elle craignait plus que tout sur la terre.

— Charpy, — dit M. de Clérambon, sans paraître remarquer son trouble, — ta maîtresse peut-elle me recevoir? Préviens-la que je désire lui parler.

Avant que la servante, interdite, eût trouvé même le temps de se relever, une mine rosée, sournoise et merveilleusement

coiffée d'un escoffion doré, à floches rouges, parut entre deux battants légèrement écartés. Et madame de Follenbrais, d'une voix plus douce que miel, pria le comte d'entrer.

Au contraire de ses habitudes, M. de Clérambon se montra loquace, peu exigeant, et même bon homme. Et Diane en conclut que son ascendant allait grandissant. Elle déploya les artifices d'une coquetterie savante, et parla, une heure durant, sans s'arrêter, tout en croyant, comme elle le dit ensuite à Charpy, « tirer les vers du nez au Singe vert ». Cependant, M. de Clérambon apprenait les menées astucieuses de son ami Saint-Cendre, et écoutait Diane imitant les discours de Dartigois. Ce nouveau Mercure avait dépeint l'angoisse d'amour de son maître en termes savamment gradués et entremêlés de quelques proverbes. Jamais Jupiter ne soupira autant après l'amour d'Alcmène que M. de Saint-Cendre après celui de la dame de Follenbrais.

— J'en ai failli pleurer, monsieur! — disait Diane. — Ce n'est pas vous qui vous abaisseriez à vous rendre aussi touchant!

Et elle expliquait les insinuations du cauteleux écuyer : « Jamais le Marquis ne pardonnera à monsieur son ami la noirceur des ruses par lesquelles vous lui avez été ravie. Ses cheveux en ont blanchi, et les miens aussi. Mais, comme dit l'autre, nous vous tirerons de là! L'important, en tout, c'est de résister aux premières attaques du mal, le reste va tout seul. Ce qui ne tue pas engraisse, ainsi que le disait le capitaine espagnol qui, au siège de Metz, s'apprêtait à manger, pour tout souper, un rat qu'il tenait par la queue. » Ou bien encore Dartigois soupirait : « Ah! madame, si vous étiez veuve, il vous supplierait en grâce de lui donner votre main! »

M. de Clérambon songeait, en écoutant cela sans rire, que l'écuyer avait bien profité de sa conversation. Et il approuva les paroles de ce Mercure :

— Voilà qui est bien dit, et qui est très raisonnable. Saint-Cendre est homme de goût; il le prouve une fois de plus en vous priant de le distinguer.

Diane leva des yeux candides :

— Et vous, monsieur de Clérambon, si j'étais veuve, est-ce que vous m'épouseriez?

A cette question, posée d'un ton suave et que la figure charmante et anxieuse de cette blonde assise à ses pieds, sur un carreau de velours tanné, rendait encore plus touchante, M. de Clérambon répondit d'abord par un beau salut de tête. La gaieté, tout intérieure, qui le saisit à la gorge, n'arriva pas jusqu'à ses lèvres. Aucun sourire ne les agita. Pour donner, sans doute, plus de prix à ses paroles, il s'enfonça davantage dans son fauteuil, croisa les genoux et considéra quelques instants, en silence, la dame qui l'interrogeait ainsi, à l'improviste.

Serrée dans une robe de velours brun brodée de gris, Diane de Follenbrais respirait doucement, comme si son corps piqué gênait sa gorge haute et ronde qu'une adroite disposition du busc faisait valoir en pleine saillie, et cette gorge semblait sortir du corsage long et fin, ainsi que d'une gaine. Sa fraise à confusion, de fin linon, large et haute comme une meule de fourbisseur, l'obligeait à lever le menton. Les rouleaux pressés de sa chevelure claire et soyeuse encadraient son front poli et bombé. Et ses sourcils, franchement arqués, se relevaient pour prouver son attention. Rose et blanche, svelte et mince de taille malgré son embonpoint naissant de recluse, elle se tenait assise sur ses talons, et les lourds plis de son vêtement, pressés en deux masses sur les côtés, rappelaient ces coquillages entr'ouverts d'où sort une déesse des eaux.

M. de Clérambon, les yeux demi-clos, jouissait de ce charmant spectacle. Enfin il parla avec naturel, simplicité et lenteur :

— Il ne me souvient point, madame, d'avoir reçu, dans toute ma pauvre vie, de déclaration aussi flatteuse. Et celle-ci vaut surtout par les circonstances qui l'entourent. A supposer que vous soyez libre — ce que je souhaite de tout mon cœur, car plus d'un indice me donne à croire que votre mari n'est pas, en tous points, digne de vous — voici ce que je vous répondrais en toute franchise : « Le hasard qui règle les conditions humaines m'a engagé, de par ma naissance, dans les rangs de la noblesse. Étant donc gentilhomme, et comme tel obligé de faire respecter mon nom, je ne saurais être cornard sans déshonneur, parce que les lois du monde en ont ainsi décidé.

Dans nos maisons nobles, vous le savez, un époux ainsi coiffé doit tuer sa femme, et sur l'heure, sous peine de passer pour un complaisant, et l'on se sert même d'un autre terme. J'estime, quant à moi, que casser une tête aussi mignonne, percer un sein aussi fier et plaisant, tordre un cou aussi gracieusement tourné, et dont le pareil ne se trouve pas sur la terre, serait un vilain péché; et je ne saurais le commettre sans en être marri, au delà de tout dire. Pour ces raisons — et elles me paraissent contenir les autres en elles-mêmes — je ne pourrais accepter cet honneur d'unir mon sort au vôtre par le sacrement de mariage. Mais je demeure, comme par le passé, votre humble et très empressé valet.

Un petit génie malin, et à coup sûr invisible, dut alors voltiger autour de madame de Follenbrais et chatouiller son nez, relevé et rosé, avec les plumes de ses ailes. Du nez, ces caresses subtiles gagnèrent les coins de la bouche, et la jeune femme fut prise d'un rire dont elle ne put arrêter les éclats. Elle joignit les deux plus jolies mains qu'aient jamais chargées trois douzaines de bagues, sur le genou de M. de Clérambon, s'appuya contre sa jambe et se laissa secouer par les hoquets qui soulevaient sa gorge indiscrètement moulée par le velours à fleurs grises. Sous l'effort, les coutures faillirent se disjoindre. Enfin Diane put respirer. Sauvée d'un étranglement menaçant, elle reprit ses sens et son calme.

— Pardonnez-moi, monsieur. — dit-elle encore haletante, — ce n'était pas pour vous offenser. Mais j'ai connu bien des seigneurs riches en dons de l'esprit, bien disants, et de gai savoir. Jamais, je le jure, je n'en ai rencontré un seul qui vous vînt seulement au jarret !... Ah ! si vous aviez voulu, vous... j'en suis sûre !... vous auriez eu toutes les femmes !... Mais, aussi, pourquoi passez-vous votre temps à vous moquer de nous ? Vous ne savez donc pas... ?

M. de Clérambon demeurait grave et indifférent. Il n'entendit pas le secret que madame de Follenbrais grillait de lui dévoiler — et qu'il connaissait autant que personne : à savoir que les femmes, les enfants et les simples ne goûtent pas l'ironie, faute de la comprendre. — Il l'interrompit froidement :

— Pour conclure, belle dame, je ne puis que vous conseiller,

si vous devenez veuve, — et cela ne tient qu'à vous, — d'épouser le marquis de Saint-Cendre. C'est l'homme qui a été créé pour vous.

Madame de Follenbrais essaya de savoir ce que M. de Clérambon entendait par ce : « cela ne tient qu'à vous... » Mais il ne daigna pas s'expliquer. Seul, un sourire impénétrable avertit Diane que la communication était de celles qui doivent retenir l'attention.

Bien des années après, elle écrivait à son amie, madame de Boissoudan :

Je n'ai jamais vu, ma chère, un homme plus extraordinaire et bizarre. Il est, je crois, un peu sorcier. En tout cas, il ne faisait rien comme personne. On aurait toujours dit qu'il savait tout, et il jouait merveilleusement celui qui ne craint ni Dieu ni Diable... Quand il m'a dit : « Cela ne tient qu'à vous », j'ai cru que j'allais voir le parquet de ma chambre s'entr'ouvrir, et Belzébuth apparaître entre deux compagnons cornus et quelques flammes de soufre. J'ai regardé si, d'aventure, quelque dame du sabbat ne sortait pas de ma cheminée avec un balai pour monture. Quant au reste de l'entretien, encore qu'il se soit terminé de la manière habituelle, il ne saurait s'écrire... Charpy étant entrée pour m'habiller, m'a dit que j'avais une drôle de figure et « pas comme à l'ordinaire ». J'avoue que j'étais encore troublée de ces mots...

M. de Clérambon quitta madame de Follenbrais aux dernières heures du jour. Entre autres choses importantes, il lui avait annoncé qu'elle était libre. On avait consenti au règlement de sa rançon. Dès la fin des troubles, elle serait rendue aux siens, à moins qu'elle ne désirât partir, ce mois de mai, au risque de tomber dans les bandes huguenotes qui battaient le pays, ou dans les troupes catholiques qui les poursuivaient. Diane, que le souvenir de son amie Madeleine de la Touaille hantait toujours, avait affirmé son dessein de demeurer à l'abri dans la Roche-Thulon, et de jouir, comme par le passé, de l'hospitalité du Singe vert. M. de Clérambon lui avait déclaré aussi sa ferme intention de partir pour la guerre. Pendant son absence, M. Gaspard de Croisigny commanderait dans la place. Madame de Follenbrais pouvait donc dormir tranquille, car c'était un galant homme et qui lui tiendrait honnêtement compagnie.

— Ah! oui, — avait dit Diane, — honnêtement! Je le crois sans peine. C'est dans ses moyens! Quel homme ennuyeux et maniaque!... Je bâille rien qu'à ouïr prononcer son nom!

— Il n'est pas, en effet, très divertissant, — répondait M. de Clérambon; — mais vous aurez, par compensation, la société de Dartigois. Et celui-là est un compagnon jovial. Malheureusement, il est tombé de cheval aujourd'hui et s'est rompu une jambe. Mais Hélion Pélissier a promis de le remettre sur pied en quelques semaines, et l'écuyer de votre principal amoureux ne boitera pas plus bas que le raisonnable. Vous soignerez ce blessé, et il vous entretiendra de son maître, le Marquis. Car c'est là un sujet que Dartigois ne laissera jamais tarir.

— Allez donc! — avait soupiré Diane, qui commençait de s'habituer à son Singe vert. — Je tâcherai de me distraire... honnêtement, avec le sage Gaspard, et d'écouter avec patience les proverbes de Dartigois!

Le malheur de Dartigois n'était que trop véritable. Au moment même où il s'engageait sur le pont de la Roche-Thulon pour gagner le Bourbonnais, où l'attendait M. de Saint-Cendre, il avait laissé son roussin butter. Et, comme il l'avait corrigé trop rudement, cette bête, chaude et vicieuse, le portant d'un temps contre la muraille du porche, lui avait écrasé le genou. M. de Clérambon avait envoyé, à la place du blessé, son courrier Justas avec la valise. Les lettres qui la remplissaient étaient destinées à l'Amiral, à M. de Bessonnières, à quelques capitaines amis. Toutes annonçaient la prochaine arrivée du comte, avec ce qu'il possédait de troupes, avec les reîtres de Taubadel, avec de l'argent même. Car, dans sa missive, déchiffrée par Croisigny, c'était surtout de sa pauvreté que se plaignait Coligny :

On ne trouverait pas, parmi nous tous, un seul gentilhomme encore nanti d'une chaîne en or, ou de quelque bijou. Nous avons depuis longtemps tout donné à messieurs les reîtres.

L'amiral ne désespérait pas, cependant, parce que son armée, encore que petite, pour avoir résisté à toutes les fatigues de l'hiver passé, était maintenant trempée à l'épreuve :

Je leur ai fait faire jusqu'à quinze lieues en un jour, et très sou-

vent dix et douze. Ce sont les gens de pied qui supportent le mieux ces travaux. Et, comme ils arrivent recrus de fatigue au bout de l'étape, on n'a point trop à redouter qu'ils se livrent à la picorée. Les reîtres ne déploient pas, malheureusement, une pareille diligence: et, avec leur déplorable habitude de toujours brûler leurs quartiers lorsqu'ils les quittent, ils ne laissent derrière eux que cendres et que ruines...

Sans entrer dans de grands détails sur le nombre et la composition de ses troupes, l'Amiral laissait comprendre qu'il ne redoutait rien des catholiques :

Ils ne sauraient, de longtemps, entreprendre quoi que ce soit d'important. On me dit que M. de Brissac se fait fort, avec ses Italiens et ses Suisses, de me couper la route de Bourgogne. C'est à quoi il ne réussira pas: par défaut de gendarmes, il ne peut marcher assez bon train. Et j'attends de l'y voir pour le croire.

Énumérant les pays parcourus, il se targuait d'avoir réduit la France du sud de la Loire aux deux mers :

Depuis que j'ai quitté la Saintonge, après cette affaire de Moncontour, dont on a fort exagéré les résultats, — et je ne vous dirai pas que là, comme ailleurs, nos ennemis ont magnifié leurs avantages...

A lire cela, M. de Clérambon n'avait point souri. Il connaissait trop l'Amiral pour s'arrêter à ses réticences et à ses prétéritions. Il avait passé sur le panégyrique que M. de Châtillon présentait des jeunes princes :

J'ai quitté Saintes avec eux, passé la Drôme, l'Isle, la Vézère, la Dordogne, et cent autres rivières, avec la grâce de Dieu, et Messieurs les Princes ont montré partout leur généreuse ardeur. David, dans sa petite enfance, non plus que Samson, ne témoignèrent point d'autant de vertu. Quand nous eûmes joint les forces de M. de Montgommery et des sept vicomtes, nous traversâmes l'Agénois où se refirent un peu les troupes qui manquaient de tout.

M. de Clérambon admira cette sobriété de langage. Il savait que le pays d'Agen avait été pillé et rançonné de telle sorte, que jamais on n'y avait vu tels malheurs depuis l'invasion des Arabes. Le Rouergue et le Quercy avaient été foulés de même. M. de Clérambon n'ignorait rien de cela, et non plus des excès

commis aux environs de Montauban et de Toulouse, où l'Amiral avait passé l'hiver :

De Carcassonne, nous avons gagné Montréal, pris Casan, près de Narbonne. Nous avons continué par Uzès, Nîmes, où les églises se sont réjouies de notre venue. Par Pont-Saint-Esprit, Saint-Julien et Saint-Just, nous sommes entrés dans le Vivarais et le Forez. Quand vous aurez ces lettres, nous serons à Saint-Étienne. C'est là que je voudrais vous retrouver avec votre compagnie de gens de pied, ce que vous avez de chevaux, et aussi les reîtres de M. de Taubadel. Je vous serais obligé, mon cousin, d'expliquer à celui-ci que son sujet de brouille avec M. de Mansfeld est indigne, en tout, de deux gentilshommes de leur mérite, et que je les veux accorder. Vous aurez trouvé, sous ce pli, une lettre que j'écris à ce gentilhomme d'Allemagne, pour lui mander en quelle estime Messieurs les Princes le tiennent, lui et son parent M. de Schlossberg, qui porte son guidon. Mettez-vous donc en route, mon cousin, et rejoignez-nous avant le mois de juin, si cela vous est possible. Vous ne manquerez pas d'apporter ce que vous aurez d'argent disponible. Je vous en donnerai reçu, en forme valable, et je veillerai à ce que, lors de la paix, les sommes vous soient intégralement remboursées, et aussi à ce que l'on vous fasse des conditions en rapport avec votre personne et l'importance qu'elle a dans le parti. M. le pasteur Merlin, qui vous aime, a parlé de vos belles qualités, assez récemment, dans un sermon. Le sujet en était la sagesse du roi Salomon. Comme lui, vous avez su réunir de grandes richesses. C'est au service de Dieu qu'il convient de les employer.

M. de Clérambon, à lire ces phrases mesurées, en avait bien vite pénétré le sens. L'Amiral promenait ses troupes et faisait le dégât, en attendant que des négociations secrètes aboutissent. Sa position n'était ni meilleure ni pire qu'au début des troubles ; peut-être même la mort du prince de Condé, les désastres de Mensignac, de Jarnac et de Moncontour l'avaient-ils rendue plus forte. Tous les mécontents se groupaient pour profiter de l'agitation. Au prince mort avaient succédé et son fils et le petit Henri de Navarre ; à défaut de ceux-ci, l'Amiral aurait trouvé quelque autre personnage, pour en jouer. Les huguenots d'État croissaient en pouvoir et en nombre, et jamais l'Angleterre ni l'Allemagne ne les abandonneraient à plat. Froidement, M. de Clérambon pesa le pour et le contre. Il savait, de diverses sources, que l'armée des princes ne comptait plus guère que cinq mille hommes, dont moins de la moitié en cavalerie. A ces forces viendraient

s'en ajouter un millier, huit cents arquebusiers et trois cents chevaux ralliés à Genève et que devait ramener M. de Briquemaut. Avec les reîtres de Taubadel et ses bandes, lui, Clérambon, pouvait amener un contingent d'environ mille hommes, car il avait licencié, à la venue de l'hiver, les deux tiers de ses engagés. Mais il savait aussi que Brissac marchait avec des forces assez considérables dans le Berry, et qu'il continuerait par le Nivernais pour s'opposer au passage des huguenots par la Bourgogne. Et il savait encore que l'Amiral négociait avec la Reine Mère : M. de Clérambon entretenait à Paris un bon seigneur, M. des Eyssettes, qui lui fournissait force renseignements pour peu d'argent, car c'était un jeune homme perdu de vices, aimant les femmes et le jeu, et qui avait une petite charge à la cour.

« Si — se dit M. de Clérambon — un choc se produit en Bourgogne, ce sera le vainqueur qui dictera les conditions de la paix. Mon particulier intérêt est que ceux de la Religion aient le meilleur. Je dois donc soutenir l'Amiral de tous mes moyens. Le moment est venu de lui donner des troupes et de lui avancer de l'argent. Et, par surcroît, je me débarrasserai de Taubadel, qui me chicane sur chaque compte, qui ne sait s'il doit partir ou rester, et qui élève cette prétention exorbitante de se faire nourrir, lui et son monde, dans mon château, sans débourser florin ni marc. La lettre que lui a écrite l'Amiral vient à point. Et, si cet Allemand retors et cupide, mais simple et même naïf, ne marche pas pour l'orgueil, il marchera pour la solde. Car je l'enrôlerai pour le compte de MM. les Princes, et lui paierai un quartier de solde, d'avance. »

Et c'est ce que M. de Taubadel avait accepté, tout aussitôt que M. de Clérambon le lui avait proposé. Le rittmestre, flatté de l'épître élogieuse et olographe où l'Amiral ne lui avait pas ménagé ce que Dartigois appelait « l'eau bénite de cour », s'en était même montré plus coulant sur le règlement définitif de son compte avec le seigneur de la Roche-Thulon. Le souci continu de M. de Clérambon avait été d'établir une balance qui mît en équilibre le dû et l'avoir des reîtres, qu'il avait remontés en armes et en chevaux, nourris et entretenus pendant plus de dix mois. Mais M. de Taubadel voulait que

M. de Clérambon payât tout et ne retînt rien, quitte à se faire rembourser par le Parti, dans des temps meilleurs. Enfin on tomba d'accord sur une somme dernière de deux cent mille livres, une fois payée, que M. de Taubadel se partagerait avec ses reîtres. M. de Clérambon, quand il eut réglé cette différence, put se consoler en pensant qu'il lui restait encore, sur « l'entreprise de Richemond », huit cent mille livres de bonnes. Car le butin enlevé de la Haute-Ganne et des logis voisins, les rançons, les chevaux, les armes, avaient pu, en justice, être estimés à deux millions. L'argenterie seule valait cent cinquante mille livres en poids, les bijoux de Gabrielle de Vignes cent dix mille livres, et ceux de ses amies, pris ensemble, à peu près autant, pour ne citer que le principal.

Si M. de Taubadel s'était rendu si coulant, c'est que l'amour tenait son cœur et y exerçait ses ravages. Mademoiselle Lucie de Lamothe-Gondrin régnait en souveraine maîtresse sur ce maître à qui M. de Clérambon l'avait livrée comme une proie. Cette jeune fille blonde, à la mine sereine et timide, menait le lourd margrave à la baguette, et cela depuis cette soirée où M. de Taubadel avait abusé d'elle, encore ému du discours touchant prononcé par M. de Saint-Cendre. Cette demoiselle, d'une rare et délicate beauté, n'était point assez sotte pour se figurer qu'elle pût échapper à son sort. Mais elle se résolut à captiver le brutal qui l'avait ainsi cueillie dans sa fleur. Et, pour cela, elle commença de jouer la comédie d'une soumission exemplaire. Jamais vierge martyre livrée aux bêtes du cirque ne fut plus résignée ni plus douce. M. de Taubadel ne tarda pas à se trouver très gêné. Et, ayant été trop prompt à s'excuser, il ne s'aperçut pas qu'on lui fixait, très gentiment, aux épaules le joug de la servitude. Et il soupirait maintenant après le jour où il pourrait épouser la demoiselle dont il avait joui, maintes fois, en pleine et entière possession, ce qu'il n'osait plus faire. Car, aujourd'hui, un scrupule le tenait qui l'empêchait de se livrer à des privautés, même minimes, sur sa future femme dont il était sûr d'avoir au moins un enfant. M. de Clérambon n'ouvrit pas un seul avis pour déconseiller ce mariage. Il se contenta de dire, un soir, à Croisigny qu'il rencontra dans un escalier :

— Notre Taubadel nous fournit un vivant exemple de ce proverbe que je tiens de je ne sais où : c'est qu'il ne faut point honorer son hanap comme le saint ciboire. J'ai donné à ce nigaud une coupe de vin pour le divertir, il n'a pas su la jeter à temps.

Par un caprice que faisait pardonner sa beauté, Lucie de Lamothe-Gondrin s'obstinait à vouloir être mariée par le pasteur Merlin, non par un autre, et en présence de MM. les Princes, de l'Amiral, et de toutes les notabilités du parti.

— Lorsqu'une fille de mon rang — disait-elle à Taubadel qui se mirait dans ses yeux — se marie, à la mode de Genève, avec un seigneur de votre importance, il faut que la cérémonie soit publique, et que la gloire en soit criée au monde entier !

Le cadeau d'un riche collier, où vingt opales grosses comme des noisettes alternaient avec autant de turquoises, offert discrètement par M. de Clérambon, était venu à propos pour rendre cette décision irrévocable. Et M. de Taubadel se soumit : il mènerait, dans des brancards, mademoiselle Lucie de Lamothe-Gondrin jusqu'aux quartiers de MM. les Princes et de l'Amiral.

M. de Clérambon n'avait pas été sans remarquer que M. de Châtillon ne parlait point de Saint-Cendre dans sa lettre. Mais comme il savait, et par M. des Eyssettes, et par Dartigois, que le Marquis multipliait les intrigues, il ne s'étonna pas de ce silence. M. l'Amiral avait ses raisons pour demeurer muet sur ce point. Au reste, M. de Clérambon n'attachait pas aux menées de son ami une excessive importance. Il connaissait trop Saint-Cendre pour le croire capable de défendre autre chose que ses intérêts et ses plaisirs, et d'édifier quoi que ce fût en dehors du présent.

Depuis que M. de Saint-Cendre avait quitté la Roche-Thulon, six mois s'étaient écoulés. Une lettre, dont il ne jugea pas à propos de communiquer le contenu non plus que la signature à son hôte, l'avait appelé vers d'autres régions. Il était parti, avec M. de Bernstein et son petit escadron de reîtres pour escorte, et avait annoncé qu'il se rendait auprès de M. l'Amiral. Et l'on n'en avait plus eu de nouvelles à la Roche-Thulon. Quand il avait ainsi pris congé, plus d'un mois

après la prise de la Haute-Ganne. M. de Saint-Cendre avait apuré ses comptes avec M. de Clérambon. Sa part de butin, — toutes reprises opérées strictement par le comte Odet, en vertu de ce principe, pour ce dernier fondamental, que « les bons comptes font les bons amis ». — convertie en argent liquide. se montait à cent cinquante mille livres. M. de Clérambon les lui avait remises, en espèces sonnantes et trébuchantes, sans se croire obligé de lui communiquer ses réflexions intimes : « Voici qui ne durera pas plus de deux mois. Je le verrai revenir avec la mine souriante d'un emprunteur, sans sou ni maille, comme devant. » Gaspard de Croisigny fut le seul à recevoir cette confidence.

M. de Clérambon s'était imprudemment érigé en prophète : le Marquis ne revint ni comme emprunteur ni comme ami. Il disparut mystérieusement. Et le détachement que ce bienveillant et magnifique seigneur montra toujours pour les choses de ce monde était si complet. que. quand il écrivit enfin au comte après six mois et d'absence et de silence. il lui parla sur le même ton que s'il l'avait quitté la veille. M. de Clérambon n'en montra ni mécontentement ni surprise. Ainsi que par le passé, M. de Saint-Cendre continuait de vivre pour lui. et de considérer l'humanité comme créée pour subvenir à ses besoins et contribuer à ses plaisirs : « Pour ces diverses raisons. disait le seigneur de la Roche-Thulon. il restera toujours l'homme de France le plus plaisant et sociable. » Ainsi qu'un tableau rare. précieux, qui n'est pas du plus grand modèle, et que l'on entoure d'un cadre beaucoup plus vaste que lui. M. de Saint-Cendre était encadré par ses semblables. Jamais il ne considéra ceux-ci autrement que comme accessoires. Mais il aimait mieux le prouver par l'action que par la parole. et jouissait ainsi de l'estime générale que provoquait la modestie dont se rehaussait son mérite.

Les lettres que Dartigois avait apportées à la Roche-Thulon témoignaient largement de l'opinion que M. de Saint-Cendre avait de lui-même et des autres. Un optimisme que rien ne pouvait troubler s'y donnait librement cours, et il flétrissait la mélancolie « qui glace le cœur dans les frimas d'un éternel hiver », préconisant la joie, « printemps qui nous tient toujours

verts », et reprochait à son ami Clérambon de « cultiver les asphodèles en parterre, comme s'il était déjà compère de Proserpine et passager du vieillard batelier Çharon ». Il lui reprochait aussi de vivre retiré dans son trou « comme un rat dans une barrique crevassée », et de ne point se mêler au monde pour y profiter de ses distractions.

Ce genre de vie est en tout mauvais, et il convient d'en changer. Monsieur l'Amiral désire te voir, avec tes troupes, et entreprendre, avec toi, quelque chose de glorieux et digne de nous. Je ne sais que te conseiller... La dernière affaire où je t'ai mis a trop mal tourné — j'entends parler de Mensignac — pour que j'ose intervenir ici comme négociateur...

Mais le Marquis ne pouvait rester sur cette hésitation fâcheuse. Reprenant aussitôt courage, il prédisait des événements considérables, sans en préciser la nature, et faisait deviner qu'il n'y serait point étranger :

Tu serais surpris de tous les travaux auxquels je m'attelle; ceux d'Hercule seront, pour cette fois, surpassés.

Mais le Marquis n'énumérait pas ces travaux. Quelques lignes seulement aidaient à comprendre que sa vie était nomade. Et voilà pourquoi il avait dû se débarrasser de ses femmes :

Je crois qu'à cette heure elles sont toutes en bonne santé. Chacune a tiré de son côté, pour m'éviter des ennuis. Et nous avons tous beaucoup pleuré. Mais, mon ami, tu le sais mieux que personne, « à chaque jour suffit sa peine » ; ces mignonnes se sont fait une raison. Et tu vois quelles difficultés elles m'auraient créées avec les ministres et autres robes noires qui fréquentent chez l'Amiral. Dartigois s'est chargé d'elles.

C'était tout. Mais la fortune devait une compensation à un homme aussi éprouvé, et elle l'avait fait tomber sur une belle bourgeoise de Moulins :

Elle a les grâces d'Iris et joue du luth à la perfection. Ses filles sont blondes comme Cérès et en tout pareilles aux nymphes du cortège de Diane.

Enfin le Marquis demandait si madame de Follenbrais se

portait toujours bien. De celle-ci, il ne parlait que sur un ton discret, au contraire de ses habitudes :

Tu devrais la rendre. Elle est de trop bonne maison pour être ainsi traitée. Au reste, je pense qu'à cette heure, sa rançon a été payée et que tu as remis la dame à son mari.

La seconde lettre ne traitait plus que de l'affaire Follenbrais. Elle était encore plus explicite :

Un gentilhomme que j'ai rencontré ces jours derniers, et avec qui j'ai fait route, m'a parlé de M. de Follenbrais et du grand amour qu'il porte à sa jeune femme. Il m'a dit aussi que Follenbrais n'est pas très à son aise, et que la captivité de son épouse le jette dans un mortel chagrin. Ne pourrais-tu proposer à ce pauvre mari des conditions plus douces, et lui restituer cette intéressante Diane qui ne cesse de soupirer après lui ?

Non content de conseiller le désintéressement, M. de Saint-Cendre prêchait maintenant l'apaisement et parlait de prudence :

Tu n'ignores pas plus que moi que la paix se signera quelque jour, et que ce jour n'est pas loin. La guerre branle dans le manche, c'est sûr. Quand tout sera pacifié, tu auras un compte terrible à régler et personne ne sera assez puissant pour te tirer du guêpier où tu t'enfonces à plaisir... Et pourquoi ? Pour garder chez toi cette jeune femme, que mille autres valent en beauté, mais qui est filleule de Madame Mère. Tu sais pourtant que s'il est un crime désagréable à la reine Catherine, c'est assurément le rapt. Tu travailles à t'aliéner ceux-là même qui seraient heureux de t'avoir pour ami !

« Ah çà ! — se dit Clérambon, — est-ce que par hasard il aurait vu aussi la Reine Mère ? Il en est bien capable... Et ce M. des Eyssettes, imbécile à ma solde, n'en a rien su, comme de juste !

L'heure est venue de renoncer à ces imprudences. En renvoyant Diane de Follenbrais — et le sacrifice est petit, car, entre nous, tu dois en être rassasié et en avoir par-dessus les oreilles...

« Tu ne dirais pas cela, — songeait M. de Clérambon, — si tu étais à même de connaître le goût de sa chair parfumée et le divin moelleux de sa peau. Saint-Cendre, mon ami, rien

qu'à les pressentir, tu serais changé en un autre Tantale !... — Continuons. ».

Tu joues un coup de maître, qui te concilie les Follenbrais, les Brissonnet, et Monsieur l'évêque Guérin-Béchu, ce qui est à considérer. Tu abjureras ensuite, comme les autres...

« Oui, c'est bien cela ! « Les autres » est magnifique. Saint-Cendre, l'imprudence restera toujours chez toi la qualité maîtresse ! »

Et M. de Clérambon pensait à cette lettre de Diane de Follenbrais, à lui remise, avec une aimable perfidie, par le marquis de Saint-Cendre. « Et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il sait bien ce qu'il fait, et qu'il ne place pas au hasard sa confiance. Si l'Amiral lisait cela, je ne donnerais pas cher de ta peau, Villebrune, mon garçon ! Mais tu ne me crois pas capable de le lui mettre sous les yeux, et c'est en cela que tu as raison ! »

Car tu ne prends pas, je suppose, la religion prétendue réformée comme un port où tu mouilleras loin des grands flots agités, — TURBANTIBUS ÆQUORA VENTIS. — *Toutes ces séditions prendront leur fin. On arquebusera quelque jour l'Amiral et on pendra qui continuera à résister. Tant pis alors pour qui n'aura pas su se pourvoir. Ménage-toi la possibilité d'une bonne paix avec le Roi, et il te comblera de dignités et de biens... J'ai répété à ce gentilhomme que je répondais de toi comme de moi-même, que tu n'étais huguenot que du bout des lèvres, et aussi que madame de Follenbrais était en sûreté dans ta Roche-Thulon, comme dans le meilleur couvent ou béguinage, parmi les nonnains. Tu diras qu'il y a exagération. Mais moi j'ai parlé dans ton intérêt et pour les besoins de la cause, et cet intérêt t'ordonne de mettre la dame en liberté, au plus vite.*

Le reste était de même force, et M. de Clérambon alla jusqu'au bout sans sourire plus que ne le commandait la raison. Il ne regretta même pas sa peine, car il avait dû passer des heures à déchiffrer cette correspondance écrite en caractères secrets. Mais il ne répondit pas à son ami Saint-Cendre, et cela pour plusieurs motifs : le premier était qu'ayant consulté son astrologue Galéas Chrysogoni, ce magicien avait reconnu aux signes du ciel que jamais la fortune de M. de Clérambon ne s'était annoncée plus prospère. Et Galéas, pour ne point

distinguer clairement certaines étoiles, remit à la séance prochaine la suite de son horoscope.

— Voyez-vous — avait-il dit à M. de Clérambon qui se dressait près de lui, dans la nuit — voyez-vous cette petite étoile qui brille d'un si vif éclat, comme si elle prétendait égaler, par instants, l'œil du Taureau lui-même?

M. de Clérambon la distinguait très bien. Au contraire d'Aldébaran qui est rouge, celle-ci luisait comme un saphir, et elle palpitait d'une étrange manière. Il en devinait même une autre. De celle-là, les feux étaient fantasques et ne se laissaient apercevoir qu'à certains moments, comme le fanal d'une nef tourmentée par la tempête. — Galéas Chrysogoni avoua qu'il ne la reconnaissait pas. Il fallait attendre un temps moins couvert pour tirer quelques pronostics de la conjonction de ces astres :

— Je puis vous annoncer, en tout cas, que cela désigne quelque chose d'important, d'inattendu et d'heureux!

Mais M. de Clérambon, qui n'attendait plus rien d'heureux, était redescendu dans son appartement en songeant à quelque rentrée d'argent, au règlement de quelque rançon. En effet, le lendemain, 12 mai, il avait reçu deux messages. M. de Follenbrais annonçait que les dix mille écus demandés étaient déposés chez le notaire Levrat, à Guéret, et il en fournissait une quittance. Il priait que l'on remît sa femme entre les mains du sieur Levrat, contre échange des espèces. Madame de Diancey, marquise douairière de Marcheseuil, envoyait un avis à peu près pareil : elle demandait que, contre la rançon convenue de cinquante mille livres, on lui renvoyât madame Marguerite de Longepierre sa fille, et sa petite-fille Henriette. Un intendant attendait avec l'argent.

M. de Clérambon s'empressa de négocier avec la ville de Guéret, dont les bourgeois le redoutaient fortement. Et, faisant d'une pierre deux coups, il consentit à un accord par lequel on s'engageait à laisser passer ses troupes dans le pays, sous cette condition qu'elles respecteraient les gens et leurs biens; et des sauf-conduits étaient donnés aux hommes du comte qui accompagneraient les dames. Des otages furent fournis par les deux parties. Enfin les dames de Longepierre firent leurs adieux à M. de Clérambon. L'une et l'autre, en parti-

culier, le requirent de jurer discrétion et reconnaissance. Après quoi elles s'acheminèrent, dans des brancards, vers Guéret. On prit par Drouille, Montmaury et la Villette, pour éviter Saint-Éloy et la Chapelle-Taillefert où ceux de la Roche-Thulon comptaient plus d'un ennemi. M. Berruyer, en personne, menait le convoi avec une douzaine de mousquetaires. Par surcroît de précautions, Gaspard de Croisigny les accompagna à la tête de quelques hommes d'armes, pour garder, comme on dit, les gardiens eux-mêmes. Ainsi ces deux dames firent-elles le voyage de Guéret sans accident; et, pour les distraire, on les régalait de temps en temps d'un petit concert, au moyen de deux violons, d'une doucine, d'un tambour et d'un fifre. Les sacs d'argent firent le voyage de retour sans accrocs, couchés côte à côte dans les brancards. M. de Clérambon prouva sa satisfaction en gratifiant chaque soldat d'une pistole, et les musiciens se partagèrent vingt testons.

Madame de Follenbrais s'était refusée à quitter la Roche-Thulon avant la paix. Ayant déclaré par trois fois qu'elle mourrait de peur en traversant les lieues de pays qui séparent Guéret de Moulins, elle demeura sourde aux représentations du notaire Levrat, qui vint de sa personne à la Roche-Thulon avec les sieurs Pugnot, dit Bloquet, orfèvre, et Replumas, marchand de grains. Madame Diane signa un acte, en présence de ces deux témoins, où elle reconnaissait demeurer à la Roche-Thulon de son plein gré, « tant à cause de l'insécurité des routes par le fait des bandouliers et mutins, qu'à cause de diverses incommodités dont elle souffrait, telles que migraine et rhumatismes ». Et elle demanda qu'on profitât du voyage de Guéret pour lui rapporter de meilleurs fers à friser et quelques fioles d'eau d'ange. Charpy, qui attendait avec impatience l'heure qui la délivrerait du « Singe vert », ne fut pas consultée; elle resta avec sa maîtresse dans le château.

Ces affaires ayant été ainsi réglées à la satisfaction commune, M. de Clérambon prit ses dispositions dernières pour rejoindre M. l'Amiral, car il l'avait avisé de sa prochaine arrivée dans les lettres emportées par le courrier Justas. Le 25 mai, il réunit ses capitaines et leurs lieutenants, M. de Taubadel et ses rittmestres, et leur donna ses instructions.

Le lendemain, les troupes furent passées en revue, dans le détail. Des bans furent publiés pour défendre le pillage, les violences : qui volerait serait passé par les verges, son larcin attaché au cou; fille ou femme forcée serait un cas pendable, et le prévôt en ferait justice sur-le-champ. Défense de s'écarter, de sortir, au fourrage, des limites indiquées par les sergents, défense de porter l'épée en bandoulière ou sous le bras, défense de quitter ses armes. Comme les caporaux recevraient les vivres pour leur escouade, aucune excuse ne serait reçue pour avoir pris sans payer, d'autant que la solde serait comptée chaque semaine. Les traînards risquaient la corde; les déserteurs auraient les oreilles coupées. Et il était interdit d'emmener filles ou femmes, à quelque titre que ce fût. Seuls les reîtres en auraient licence, parce qu'ils marchaient, sans projet de retour, pour rejoindre le gros des cavaliers de leur nation et qu'ils avaient leurs règlements et discipline.

— J'entends — avait dit M. de Clérambon aux officiers, — que nous puissions traverser tout le pays, et nous avons près de cent lieues de chemin à parcourir, sans ameuter l'habitant. Il conviendra donc de passer partout sans désordre, car la première prudence conseille d'éviter les engagements inutiles, et de ménager son retour en cas de fortune contraire. En outre, comme nous serons encombrés de bagages et de sacs d'argent, et que le convoi marchera toujours avec nous, notre principal soin sera, non d'assaillir, mais de nous garder. D'ici à ce que nous ayons rejoint l'Amiral, évitons de brûler une amorce. Au cas où les royaux voudraient nous couper le chemin, nous reculerons et chercherons une autre route. Il n'y a point de honte à manœuvrer prudemment, et c'est l'intérêt du parti. Le dessein est de gagner Moulins, où je pense rallier quelques forces. Si nous n'y trouvons pas de nouvelles, nous les attendrons, retranchés dans quelque bonne position.

Il avait d'abord pensé à envoyer les reîtres en avant, et les suivre à une lieue de distance avec le gros de sa troupe qui entourerait le bagage. Mais leurs exactions et leurs rapines étaient à redouter. Gaspard de Croisigny fut consulté. Il ouvrit l'avis de mettre ces harnais noirs entre le gros et l'ar-

rière-garde, de façon qu'ils ne pussent s'arrêter. Ses arguments frappèrent M. de Clérambon.

— Voyez vous-même — lui expliquait Croisigny — les inconvénients du système. Partout où vous passerez, précédé par ces reîtres brutaux et impitoyables dégâtiers, les populations vous réserveront le plus mauvais accueil. Elles s'enfuiront, emportant ce qu'elles ont de plus précieux, et vous ne pourrez trouver à vous approvisionner. Ou bien elles essayeront de se défendre. Les reîtres ont cette coutume de toujours brûler leurs quartiers quand ils les quittent, et leurs heures de marche ne sont pas les nôtres. Je ne vous donne pas trois jours pour perdre de vue M. de Taubadel et ses escadrons, et vous n'avancerez plus qu'au prix de difficultés sans nombre. A moins de changer toujours de route, vous ne trouverez plus ni un toit ni un morceau de pain, et votre retour sera encore plus pénible, s'il ne devient pas impossible. Si, au contraire, vous formez votre avant-garde avec ce que vous avez de meilleur comme cuirasses, vous êtes sûr, à la fin de chaque étape, de trouver vos logis préparés. Les cavaliers français indisposent moins que les allemands: pour peu qu'ils ménagent le villageois, qu'ils lui montrent la couleur de leur argent, vous n'entrerez pas dans un bourg sans que deux bœufs soient déjà à la broche et que trois tonneaux soient défoncés. Payez tout au comptant, et ne regardez pas à la dépense.

» Arriver dans un village à la nuit tombante, laisser les soldats s'y disperser, autant de choses détestables. Profitant du désordre et des ténèbres, ils n'ont point rompu leurs rangs que les voilà en maraude : filles et volailles ne sont plus en sûreté. Le rixes viennent, et le meurtre, quand l'incendie ne broche pas sur le tout. Établissez donc toujours votre campement aux dernières heures du jour, autant que possible à l'entrée du bourg, et faites-en entourer toutes les issues par vos arquebusiers et pistoliers. Multipliez les sentinelles, doublez vos cordons de vedettes. Votre avant-garde, qui aura traversé le pays, campera au contraire à la sortie, pour ouvrir, comme toujours, la marche, au départ. Ne vous décidez qu'à la dernière extrémité à loger vos hommes chez l'habitant. Les granges et les étables, les greniers font bien

mieux l'affaire. Votre place d'armes sera le centre du bourg. Les corps de garde nombreux, composés de cinq hommes, sans plus, s'échelonneront entre elle et le logement principal. Ne manquez pas, les trois ou quatre premières nuits, de mener, en personne, une ronde, et aussi de passer un peu partout, sans vous faire connaître, et de surveiller tout par vos yeux. Cela se saura vite, et on n'osera pas se dissiper. Enfin, et vous ne l'ignorez pas plus que moi, le meilleur est de se mettre en route dès la première heure du matin, sans mener trop de bruit. Traversez le village, multipliez les commandements, avec le passe-parole. Vous en paraîtrez plus nombreux et inspirerez le respect. Car on ne se fait ordinairement une grande idée des choses que quand on ne les connaît pas.

— Ah ! Croisigny, — avait dit alors M. de Clérambon, — que ne prenez-vous le commandement des cuirasses ! Avec vous, il me semble que nous traverserions la France entière, sans perdre un homme ni une bête !

— Vous savez bien, monsieur, — avait répondu Croisigny, — que vous en êtes beaucoup plus capable que moi. Et, d'ailleurs, la chose est pour moi impossible. Jamais je ne me ferai huguenot et ne marcherai en rebelle contre le Roi. Sans vous blâmer, je me refuse à vous suivre. Je vous ai juré, en signe d'amitié, — ne rappelons point en quelle occasion ! — de garder votre château pendant cette campagne. Si je suis encore vivant quand vous reviendrez, il n'y aura rien de changé dans votre Roche-Thulon. Tout y sera en bon état et en ordre. Le maréchal Strozzi ou Brissac n'en pourrait forcer les murs. Mais vous avez sous la main, pour commander ces cavaliers d'avant-garde, un très bon homme de guerre : c'est M. de Parmelan. Sa naissance savoyarde le rend propre à ces marches pénibles par les montagnes, et il s'entend à compter. Envoyez-le donc en avant, avec une forte somme, et promettez-lui un revenant-bon sur les économies qu'il saura faire dans la dépense de chaque jour : vous obtiendrez des merveilles. Quant à vous, si vous m'en voulez croire, le mieux sera de marcher à l'arrière-garde avec votre compagnie de cinquante lances. Votre présence seule suffira à mettre des ailes aux talons des traînards. Et, comme la meilleure douceur n'est, en somme, que la sévérité bien enten-

due, n'hésitez pas à frapper les mauvais soldats d'une salutaire terreur par quelques exemples, au premier jour. Deux hommes pendus en temps opportun en sauvent cinq cents de la corde; et cela est vrai pour les reîtres comme pour les autres. Mais je parle inutilement, car vous n'ignorez plus, depuis longtemps, ces vérités premières... Enfin, si j'étais à votre place, je prendrais pour sergent-major M. de la Gournelle, aujourd'hui simple anspessade parmi vos piquiers. Je l'ai reconnu, par grand hasard, il y a quelques jours, en traversant une cour. Celui-là seul est ici capable de vous suppléer. Remontez-le donc et armez-le suivant son mérite et rappelez-lui son courage de Saint-Denis. Il était alors lieutenant en pied dans les chevau-légers de M. de Sauves et, par conséquent, catholique. Une histoire de duel, où il n'eut pas tous les torts, fut cause qu'on le cassa et on le bannit par surcroît. Et cela a valu au parti un huguenot de plus. Il se console aujourd'hui, la pique sur le col, en maudissant le maréchal Strozzi et en se promettant de le meurtrir à la première occasion.

M. de Clérambon profita des conseils du comte Gaspard. Il donna à M. de Parmelan et à M. de la Gournelle des commissions de capitaine, car il possédait une douzaine de ces brevets en blanc signés par l'Amiral au nom de MM. les Princes. Ayant institué M. de la Gournelle sergent-major et l'ayant gratifié d'une bonne armure à l'épreuve et de deux grands chevaux, l'un noir et l'autre pie, il régla avec lui l'ordre de marche. Les soixante cuirasses de Parmelan formeraient l'avant-garde; le bagage et le trésor — huit cent mille livres en espèces contenues dans des bahuts ferrés — viendraient ensuite sous la garde de la compagnie Gouges. Et, comme M. de Gouges se plaignait de ne pas avoir ses effectifs au complet, M. de Clérambon le consola en portant au chiffre régulier de sept cent trente-trois écus par mois la solde de sa compagnie, comme si elle eût été au complet, et payée par le Roi sur l'ordinaire des guerres. M. de Bastardy, qui était le plus ancien, eut le privilège de tenir la droite, quand on marcherait en ordre déployé. Les pistoliers et les argoulets de M. Sauverat et du chevalier de Lachapelle battraient l'estrade par piquets et tiendraient la gauche. M. de

Villautier, prévôt, et son auditeur, M. Vilain, auraient leur place près de l'argent avec dix hommes choisis et portant des cordes neuves en sautoir. Quand on prendrait les logements près des villages, ils s'entendraient avec les vivandiers pour la distribution des vivres. Le prévôt fixerait — raisonnablement — le prix des viandes, et il aurait droit, ainsi qu'à l'ordinaire, à la première pinte de chaque poinçon mis en perce. Les reîtres de M. de Taubadel fermeraient la marche, suivis de près par les cinquante lances de Clérambon, composant l'arrière-garde. L'enseigne blanche serait portée par les gens de pied, à tour de rôle par escouades, l'étendard rouge par les cuirasses; les reîtres marcheraient sous leur cornette couleur de poil, les argoulets et pistoliers sous leur pennon noir long et fendu, et les lances sous le guidon sable et sinople de M. de Clérambon.

On ne mettrait pas les écharpes blanches avant qu'on eût rejoint l'Amiral. Mais chacun porterait sur ses armes le vêtement aux couleurs du capitaine. A la manche bleue et blanche, en damier, se reconnaissaient les hommes de M. de Bastardy; à la manche verte chevronnée de rouge, ceux de M. de Gouges; les argoulets avaient une soubreveste noire coupée de jaune, les pistoliers un paletot couleur de roi, et les robes des gendarmes répétaient la livrée de Clérambon, tranchée de sable et de sinople, avec mille croix blanches florencées, en semis. On marcherait toujours en armes, les cuirasses et les gendarmes garderaient leur salade passée au bras gauche, excepté les cavaliers du premier rang qui, munis de plastrons à l'épreuve, s'avanceraient visière baissée, l'estoc au poing, prêts à charger quiconque barrerait le chemin. Les gendarmes ne devaient, sous aucun prétexte, se séparer de leurs lances. On emportait des torches pour les marches de nuit, des cordes, des cognées, des scies et des grappins pour construire des ponts, plusieurs milliers de poudre et de plomb, sans compter la farine, trois fours de campagne et une forge pour les fers des chevaux. Le bagage, à défaut de chariots, tant les chemins étaient ardus, serait transporté à dos de bête. Trois cents sommiers et cent mulets, des bœufs même, porteraient les munitions, les vivres, l'argent, sous la conduite de deux cents valets.

Le départ fut fixé au 30 mai. On quitterait la Roche-Thulon sur le coup de quatre heures du matin. Comme première étape, on prendrait par Monteille, Montpigeaud, pour éviter Saint-Éloy, — où quelques argoulets avaient commis des meurtres, l'automne passé. — On gagnerait Villerégnier par Chassouille et La Feyle, et, laissant Saint-Hilaire sur la droite, on atteindrait Langeville, où des vivres seraient préparés. C'est un lieu de bonne assiette, à peu près inhabité, et où ne font défaut ni les hangars ni les granges. A la rigueur, on dormirait sous les châtaigniers. Les gens de la montagne travaillaient depuis quelques jours à élargir le chemin. De ce côté, aucune difficulté n'était à craindre. On y passerait la nuit, pour repartir à la première heure.

IV

Dans la nuit du 29 mai, M. de Clérambon, un peu alourdi par les bons vins qu'il avait libéralement offerts à ses principaux capitaines, gagna la dernière plate-forme de la tour où l'attendait Galéas Chrysogoni. Car, vers la fin du souper, celui-ci l'avait fait secrètement appeler : il s'agissait de quelque chose d'important. M. de Clérambon, sans congédier ses convives, les pria de se distraire, pendant son absence, avec les bouteilles et les pots. Chacun regretta son départ. Jamais, en effet, ce seigneur n'avait fait preuve d'un esprit aussi gentil, ni plus libre. M. de Clérambon, en cette soirée, abonda en propos subtils. Son ironie, comme un torrent qui a rompu son barrage, coula à pleins bords. C'est ainsi que l'amoureux Taubadel, que le hanap rendait éloquent et disert, s'était entendu admonester d'une façon philosophique, aisée et quasiment paternelle par le comte Odet, qui n'était point cependant son aîné. L'Allemand avait entrepris un éloge des dames et demoiselles en général, et de Lucie de Lamothe-Gondrin en particulier — « parce qu'elle était à la fois, et par la force des circonstances, l'une et l'autre ».

— Les femmes — avait dit alors M. de Clérambon — sont ainsi faites qu'elles supportent plus commodément les sévices

que la contradiction. Promptes à pardonner les mauvais traitements qui n'intéressent que leur chair, elles ne pardonnent point, au contraire, les paroles sévères et les reproches mérités. Il semblerait qu'elles soient mues, en cela, par un sens obscur de la justice, et qu'elles pressentent confusément combien peu leur esprit compte en comparaison de leur chair. Péchant toujours par cette chair, qui est leur seule raison d'être, elles ne s'étonnent point des inconvénients qui résultent généralement du commerce matériel. « Après tout, se répètent-elles, nous avons été créées pour ça. Fou qui cherche en nous autre chose ! » Battez une femme qui s'est laissé aller à quelque faute grave, elle ne vous en gardera rigueur qu'autant qu'il y a eu des témoins. Mais n'essayez pas de la morigéner, encore moins de la railler : la bête se cabre.

» Il me souvient, au temps de ma première jeunesse, d'avoir écrit une lettre mesurée et courtoise pour reprocher à une dame de m'avoir trompé sans motifs, et contre son intérêt. Elle me répondit par ces mots que je n'ai jamais oubliés, tant je les trouve délicieux : « Tu avais le droit de me gifler, mais non de m'adresser une pareille lettre. » Cette jeune femme était logique. Elle prétendait être punie dans sa chair, qui avait été la seule à prendre part dans sa faute.

» Je ne saurais trop insister : rien n'est moins supportable aux femmes que la moquerie, et elles poursuivent les gens d'esprit — j'entends par là ceux qui ont cet esprit profond des anciens philosophes — d'une haine singulière et vivace. La plupart des heureux moments que les sots obtiennent de passer avec les belles leur sont accordés pour une raison qu'ils ne soupçonnent guère : c'est qu'alors qu'une dame se donne ou se prête, — pour rester dans le vrai, et des idées et des mots — à un homme, sans même souvent le connaître, elle n'agit ainsi que dans le secret espoir de mortifier un autre qui, toujours, vaut mieux que celui-là. Tant il est vrai que la femme va volontiers du meilleur au pire, et se complaît à nous donner des leçons utiles à rabaisser notre orgueil.

» Et ce qu'il y a d'admirable là dedans, c'est qu'elles procèdent par instinct, comme les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel, sans être en rien capables de débrouiller le chaos

confus de leurs pensées. Il ne se passe rien derrière ce mur qu'est leur front poli, et cependant chacun a la prétention d'y trouver des choses nouvelles, à soi particulièrement destinées. Vous avez dû remarquer que les femmes chérissent spécialement les histrions et les hommes en place, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui se rattachent par les plus petits côtés à l'humanité, et qui ont naturellement l'âme basse. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de différence essentielle entre un comédien et un homme en place, car, dans les deux, la vanité éclate, et la préoccupation continuelle domine de renvoyer son public content. Ces gens-là songent toujours à celui qui viendra, en présence de celui qui est venu. Mais ils ont cette adresse de ne rien laisser lire sur leur figure du dessein qu'ils mûrissent. Et c'est en quoi les hommes sont encore supérieurs aux femmes dans l'art de tromper, et aussi parce qu'ils sont dépourvus de cette ingénuité dont les femmes abondent, et qu'ils sont doués d'une mémoire plus étendue. Les femmes ont cette excellente qualité de ne garder mémoire que de ce qui leur plaît, en deux mots, de ce qui leur est agréable. Ayant la mémoire courte, elles ne sont pas exposées à toutes les difficultés où nous enfonce l'esprit de comparaison.

» Et voilà pourquoi, monsieur de Taubadel, elles sont en tout incapables de forger des lois, et pourquoi aussi elles sont extraordinairement propres à les subir. Il faudrait aussi parler de leur crédulité, qui dépasse toutes les limites que peut établir notre misérable entendement...

M. de Croisigny, qui se trouvait, contre son ordinaire, mêlé aux convives, avait alors essayé d'interrompre M. de Clérambon :

— Peut-être aussi, monsieur, faudrait-il faire état de leur faculté de dévouement, comme de leur capacité pour la souffrance ?...

Mais M. de Clérambon, ayant puisé de nouvelles forces dans son verre fraîchement rempli, continua, sans répondre autrement à Gaspard que par un regard vers le plafond et un haussement d'épaules :

— Elles prennent pour vérité solide tout ce qui leur plaît sur l'heure même ; et elles n'ont point conscience de ce temps qui est notre maître à tous. Aussi bien peut-on dire que

jamais le réveil ne vient pour elles. Ayant besoin de vivre dans un rêve continuel, elles passent avec une facilité égale de la galanterie à la dévotion, c'est-à-dire de la prodigalité à l'avarice, puisqu'elles sont excessives en tout. Elles se flattent de léser les hommes au profit de Dieu; et quand elles meurent, c'est sans doute avec la pensée de tromper Dieu lui-même sur la nature d'un amour où il doit se contenter de débris...

Ayant ainsi parlé. M. de Clérambon regarda fixement son pot où un centaure, chargé d'une vierge suppliante, se relevait en relief sur l'argent de la panse; et il demeura rêveur, mécontent de lui comme des autres : « Il avait beaucoup trop parlé, ce soir. Il avait tort, surtout parce qu'il buvait trop. »

Et M. de Clérambon se blâmait intérieurement, avec amertume :

« *Tu quoque Eurythion, vino, centaure, peristi!...* Oui, je ne suis qu'un vieux centaure, car ma vie se passe à courir sur les quatre pieds d'un cheval, et à ravir des femmes, ce qui est un bel amusement... Vieux centaure!... Encore que dans la force de l'âge, je me sens très vieux. vieux comme la misère de l'homme!... »

Il caressa le bocal d'orfèvrerie, appuya sur le cache-pouce façonné en pétoncle, et, machinalement. tarit le vin couleur d'ambre :

« Mais si vieux que je sois. trouverais-je encore la force d'un autre Nessus pour enlever Déjanire. si je la rencontrais de fortune, et je me rirais de tes traits. ô archer de Stymphale!... Aussi bien puis-je croire qu'on n'a point encore forgé l'épée dont je serai tué... Antique et robuste centaure, qui galopes librement, méprisant et superbe, toi qui ignoras la sangle et le frein. contempteur des lois divines et humaines, salut! Toi qui bondis, les reins chargés de cette proie opime. dont les formes délicates, puissantes pourtant et fières, allument dans mes veines un feu plus fort que les fumées du vin, centaure, mon père. puisses-tu me servir encore longtemps de guide et inspirer mes actions!... A défaut d'une... — périsse à jamais son souvenir! — je me consolerai sur d'autres. Il est doux de s'exterminer lentement entre les bras frais et pleins des belles sans s'inquiéter de leurs âmes: tant

c'est folie de croire qu'on doive chérir dans la femme autre chose que la splendeur du corps et la joie de la posséder d'une façon complète, immodérée, et toujours diverse!... Et pourtant telle n'était point la tentation qui m'attirait vers celle que j'ai perdue sans l'avoir jamais su décider à me donner même une parole d'amitié!... Il n'est pas de remède à mon mal, car sans doute ne la reverrai-je jamais!... »

M. de Clérambon soupira, et son visage se rembrunit sous la force de la tristesse, à tel point que Croisigny, habitué pourtant à cette noire mélancolie qui valait la sienne, en éprouva un grand étonnement. Il regarda le comte; et, sous cette expression d'anxieux intérêt, celui-ci se sentit gêné. Détournant les yeux, M. de Clérambon sourit amèrement, et il parla à voix basse :

— Oui, Gaspard, j'ai beaucoup trop parlé! Vous devez me trouver un peu fou à cette heure! Que voulez-vous? *Fecundi calices quem non fecere disertum?...*

Et il tendit son pot d'argent pour qu'on l'emplît à nouveau.

Les convives gardaient un religieux silence. Certains semblaient dormir, et d'aucuns examinaient le comte Odet, en hochant le menton, puis ils se remettaient à boire. M. de Taubadel, dont l'attendrissement allait croissant, poussa alors quelques soupirs entrecoupés de hoquets, et s'essuya les moustaches avec sa manche de taffetas, en murmurant des mots inintelligibles où se mêlait le nom de Lucie.

C'est alors que M. Berruyer, s'approchant discrètement du maître, lui avait chuchoté quelques paroles à l'oreille, et M. de Clérambon s'était levé pour rejoindre Galéas Chrysogoni, qui l'appelait.

Galéas Chrysogoni, juif cabbaliste, dont le nom véritable était Issachar, s'occupait, sur la plate-forme de la maîtresse tour, à interroger les astres. Entouré de ses instruments familiers, de ses livres ouverts sur un coffre ou sur le parapet, il se dressait dans une robe de velours. Le vêtement sombre et fourré l'enveloppait de ses vastes plis jusqu'à mi-jambes et dissimulait sa maigreur. Galéas était haut et voûté. Un béret brun, dont la forme était ramenée en avance au-dessus de son front, coiffait sa tête blanche. Ses yeux, sous les sourcils restés noirs, brillaient étrangement, et sa large barbe argentée des-

cendait jusqu'à sa ceinture. Galéas examinait le ciel avec une telle attention qu'il ne s'aperçut pas de la venue de Clérambon. Brandissant sa longue baguette sidérale il criait :

— C'est à n'y rien comprendre!... Il m'a caché la vérité!... Quelle est cette nouvelle histoire?

— Qu'y a-t-il donc, mon père? — demanda M. de Clérambon.

L'astrologue tressaillit, à entendre tout près de lui cette voix, alors qu'il se croyait seul. Mais il reprit vite son sang-froid habituel et éclata en reproches. La violence de ses propos contrastait avec la froide gravité de sa mine; et il tutoya le comte, ce qu'il faisait seulement dans les circonstances graves :

— Pourquoi me trompes-tu? Tu as reçu des nouvelles considérables entre toutes!... Il s'agit d'une femme!... Donne-moi ta main!

Avant que M. de Clérambon eût pu la retirer, Galéas avait saisi sa dextre : car, suivant la méthode des divinateurs indiens, le juif lisait l'avenir, et aussi le passé, dans les lignes de la main droite; au contraire des cabbalistes occidentaux, qui consultent plus volontiers la sénestre. Et, malgré la répugnance du comte Odet qui n'acceptait point cet examen de bonne grâce, Galéas inclina sur la paume son nez crochu, chaussé de besicles en corne, tout en s'éclairant à la forte lanterne qui brillait dans la cage de verre, à armature dorée, où reposait la boussole. Et il commença de vaticiner :

— Voilà! voilà!... Je comprends, maintenant!... Tu meurs d'amour depuis plus de cinq ans pour une femme qui t'a repoussé... Oui, c'est cela. La blessure qui a meurtri ton cœur est si profonde que son image s'est imprimée ici, coupant ta ligne de cœur et ta ligne de tête... Tu as été fortement frappé, d'autant plus que tu as gardé le silence... Oui... je lis bien! Ton caractère saturnien t'a entravé là, plus que partout ailleurs, lorsque tu aurais dû facilement réussir... Est-ce vrai?

Tremblant sous la lune qui rendait sa face, toujours pâle, blafarde ainsi que celle d'un mort, M. de Clérambon acquiesça d'un signe.

— Oui, n'est-ce pas? — continuait le juif triomphant. —

Et tu l'as perdue de vue!... Tu as fait le possible pour la retrouver, et tu n'y as pas réussi!... Cependant quelqu'un veillait, qui n'a jamais cessé de chercher pour toi; et aujourd'hui tu sais où est la femme. On t'en a écrit; et la joie habite certainement ton cœur!

— Tu te trompes, en tout, mon père, — fit M. de Clérambon en haussant les épaules. — Si ta sagesse est, d'ordinaire, infaillible, ici elle se trouve en défaut et elle invente des faits. Je n'ai pas reçu de nouvelles touchant mademoiselle Duhalier...

Il se tut, regrettant ses paroles. Depuis longtemps il n'avait prononcé ce nom devant un homme. Seul son oreiller était son confident pendant les nuits d'insomnie.

— Je ne me trompe pas! — cria Galéas avec colère. — Je sais la vérité! Enfant, prétends-tu te jouer, par tes mensonges, de la sûreté de la cabbale? Tu vas peut-être nier aussi qu'un ami t'a écrit une lettre au sujet de la femme. Si c'est ton secret, il est connu de moi, comme les autres! Je connais tout, entends-tu, je sais tout. La cabbale lit dans nos plus secrètes pensées.

M. de Clérambon baissa la tête et secoua les épaules comme celui qui ne peut rien répondre à un contradicteur obstiné. Tout à coup, il se frappa le front : la clarté se faisait, d'un coup, dans son esprit :

— La lettre! murmura-t-il — la lettre de Carpençay! Sans doute, c'est la lettre dont il veut parler.

Cependant Galéas Chrysogoni criait, d'un ton irrité :

— Le livre l'a dit : « L'impie, l'incrédule, sera rejeté loin des sources de lumière. Celui qui méprise la loi sera confondu. Nul ne l'éclairera plus sur ses destinées, parce qu'il aura méprisé la science. L'arbre de science relèvera ses rameaux jusqu'au ciel, et l'imprudent n'en pourra plus cueillir les fruits! Il n'entendra jamais la mandragore chanter ».

Et, lâchant la main du comte, il retourna vers son coffre, en tira son cadran de cuivre, le leva à hauteur de l'œil, et prit, avec la mire du secteur et le fil à plomb, la hauteur de l'étoile qu'il surveillait depuis des jours. Ensuite il consulta sa baguette sidérale et s'enfonça dans ses calculs. L'ongle carré de son pouce râclait les encoches de la planchette

étroite, haute comme un homme, chargée de caractères gothiques et de signes mystérieux, qui indiquaient les vertus et les influences des astres. Son doigt s'arrêtait sur certaines de ces entailles, puis se remettait à courir. Enfin, retournant l'instrument, Galéas en considéra l'autre face : celle-là portait un calendrier dont les divisions alternaient avec des figures bizarres. Et il dit :

— Tu mériterais que je me taise ! Nieras-tu avoir reçu cette lettre, il y a plus d'une semaine, avec d'autres qui traitaient de tes affaires de guerre ?

M. de Clérambon s'humilia :

— Tu as raison, comme toujours, mon père. Mais je n'ai pas encore lu cette lettre. C'est, bien sûr, le paquet que m'a apporté le messager de mon ami... Oui, un ami de Paris... Je ne suis pas fautif en cela, mon père ; cependant j'ai eu tort de douter de toi. Ta science est un de ces puits sans fond qui vont en s'élargissant toujours !... Oui, c'est la lettre que j'ai négligé d'ouvrir !

— Prends-en donc connaissance, sans retard ! Tu y verras que celle-là même dont tu passes tes nuits à regretter la perte est retrouvée. Les astres m'apprennent que tu la verras bientôt. L'avenir ne m'est pas encore complètement dévoilé. Prends garde, toutefois ! Je suis effrayé pour toi par cette influence de Saturne qui préside à toutes tes actions !... Les signes que je relève dans ta maison montrent que, cette fois encore, tu seras le maître. Longtemps, d'ailleurs, tu seras le maître... malgré les trahisons de qui tu crois être ton ami...

M. de Clérambon sourit vaguement :

— A d'autres ! — murmura-t-il. — Saint-Cendre n'est pas mon ami !

Mais, sans l'écouter, Galéas, tout à sa baguette et à son astrolabe dont il faisait glisser les cercles de cuivre, continuait de prédire les événements ; et il déplorait l'influence de Saturne sur Vénus et aussi sur Mars :

— Vois, mon fils, comme le langage des étoiles est simple, sincère et précis. Par leurs conjonctions, elles nous annoncent l'avenir, de même que le réseau compliqué des lignes de la main nous apprend à connaître le p[illegible]é. Tout [illegible]

digne de ce nom te dira les vérités fondamentales. La connaissance que j'ai de la cabbale me permet d'approfondir ces notions grossières, de percer cette croûte épaisse du limon vulgaire — si j'ose dire — sous quoi se dissimulent les trésors de la divination. Je connais les esprits minéraux qui correspondent aux rayons des planètes ; je connais le décours des astres qui va se modifiant avec les saisons de la vie ; je connais l'invocation terrible qui abrège les jours, celle qui chasse les démons, celle qui donne des songes ; mais je ne crois pas au philtre amoureux. Et j'aime mieux te le dire, parce que tu es fort entre les hommes. Écoute cependant patiemment, parce qu'il n'y a, pour ainsi dire, pas de maux auxquels notre cabbale ne puisse apporter de remède. Par ta naissance, tu es tombé sous l'influence de Saturne en même temps que le Sagittaire te marquait de son signe. Tu es fait de tristesse et d'ardeur, comme l'indiquent tes couleurs : noir et vert. Le principe mâle domine en toi, et cependant tu tiens étrangement de la femme par ta sensibilité et ta faiblesse. Tu es, mon fils, comme ces lames d'épée qui empruntent leur qualité merveilleuse à leur âme forgée d'acier doux et soudée entre deux mises d'acier dur et très sec. C'est l'écorce qui fait juger les hommes : ta nature est tellement différente de ton écorce que personne sur terre ne te connaît, hors moi et un ami, peut-être, dont ma science me permet de deviner l'existence. Ta condition est donc d'appeler la haine, et partout tu te l'es attirée, nécessairement.

M. de Clérambon approuva de la tête, Et, pour écouter plus commodément ce vieillard dont la sagesse extraordinaire l'enchantait, il s'enfouit dans une chaise, et demeura immobile et muet :

— Selon toutes les apparences, — continuait Galéas, attentif à manier sa sphère armillaire de cuivre, — tu naquis d'une mère jeune et ardente, mais d'âme audacieuse et rebelle, et d'un père faible, dont les belles qualités étaient usées par l'âge. Ainsi qu'une monnaie rendue fruste par le temps, il ne laissait plus rien voir de lui-même. Tout demeurait chez lui à l'état de souvenir. Et tu comprendras mieux ainsi pourquoi tu es affligé d'une minutieuse, fidèle et implacable mémoire. Tu as versé dans tous les désordres, parce que les

diverses vertus, que possède chaque sexe, chez toi ne conservent point l'équilibre, et aussi parce que tu as hérité, de certains entre tes ancêtres, les plus violents instincts. J'ai relevé dans ta généalogie maternelle le nom d'un Séguin de Badefols, seigneur de la Linde, qui se signala au temps de la guerre des Anglais. Celui-là était un homme grossier et sans culture, dont les seuls penchants furent la cupidité et la jouissance matérielle. Toi, au contraire, plus instruit que ne le sont habituellement les gens de ta condition, tu as raffiné ces appétits de lutte, de lasciveté et de richesse. Tu n'es violent que par tristesse, luxurieux que par amour de la beauté, comme le sont tous ceux qui, ne se payant pas de mots, estiment l'amour à sa juste valeur, c'est-à-dire pour la satisfaction de la chair par la chair. Le reste, mon fils, n'est que verbiage et délire poétique. Les arrêts des cours d'amour, colligés par certains curieux, en sont la parodie la plus exacte. Si l'on marchait d'après eux, les eunuques bien disants seraient rois au pays de Cupidon, ou d'Eros, suivant que tu préféreras la grécité au latinisme.

Jamais M. de Clérambon n'avait entendu de discours aussi hardiment libre et subtil. Silencieux, il se recueillait, tout à la joie d'écouter son astrologue qui, après une pause suffisante pour reprendre le souffle, se remit à parler :

— Tu as négligé, aussi bien que la prudence humaine dont tu te railles en toute témérité, cette hypocrisie nécessaire dans les entreprises amoureuses. Les femmes ne le pardonnent point. Elles sont pétries d'une terre assez fine dont les particules ténues et délicates sont de mensonges, et de distinctions subtiles. C'est pourquoi leur bouche continue à dire non quand leur corps a prouvé manifestement le contraire... Mais console-toi en pensant que tu n'es pas le premier auquel elles ont refusé l'absolution pour le crime de sincérité. Nous vivons dans un monde où l'on passe plus volontiers sur les actes que sur les mots. Tu as, de ton plein gré, ou plutôt, par l'essence même de ta nature, pris le contre-pied de toutes choses, et tu t'es livré à la guerre pour ton unique divertissement. Le principal est le plaisir d'avoir de belles femmes sans avoir l'ennui de les prier... Et tout cela parce qu'une jolie fille s'est refusée à toi pour avoir été requise avec un entrain

qu'elle n'avait pas jugé suffisant!... Mais, mon fils, la nuit se passe, et je pourrais t'en dire mille fois plus sans t'apprendre beaucoup de nouveau. Tu fus créé comme ces arbustes noueux et secs que tord le souffle salé des grèves, mais qu'il ne déracine jamais : tu ne te réjouis que dans la tempête. Plus que tout, tu chéris ton chagrin. Si tu penses trouver le bonheur dans cette tranquillité que donne aux hommes du commun la réussite dans leurs désirs, tu te livres au plus faux des calculs. Ne l'oublie pas, mon fils, tu es né pour la douleur. Avec elle tu vivras ta vie, tel est l'arrêt des astres, et, au contraire des jugements des humains, celui-là est sans appel. Réjouis-toi donc, car la tristesse est en tout plus haute que la gaieté, comme l'esprit domine la chair et la ploie à ses caprices, comme la solitude est préférable au coudoiement de l'abjecte et grouillante multitude !

La voix de l'astrologue se fit plus douce et plus lente. Les yeux perdus dans l'immensité bleue où le chemin de Saint-Jacques était lancé en façon de sautoir, il parla. Et le son de ses paroles semblait monter avec les vapeurs légères de la lampe pour se perdre dans l'air lourd de la nuit de printemps. Les bras levés vers les étoiles, le juif semblait les prendre maintenant à témoin de l'injustice suprême du Dieu jaloux dont la malédiction planait sur les fils de Jacob. Fataliste, empreint de l'esprit sadducéen, frotté d'humanisme, enfoncé dans la cabbale, il était porté à tout ramener aux malheurs de sa race. Et cet éternel exilé ne croyait plus qu'à la prédestination et aux forces surnaturelles des astres :

— Je doute que le bonheur t'appartienne jamais. Cesse de le poursuivre. Crois-moi, mon fils, la pointe aimantée de la marinette n'a pas plus chance de rejoindre l'autre extrémité de l'aiguille que toi d'atteindre à la satisfaction de ton esprit et de tes sens. Pareil à l'antique Tantale, tu verras l'eau fuir tes lèvres, les fruits s'écarter de tes mains. En toi, l'esprit et les sens désirent des choses absolument opposées, comme les deux pôles du barreau aimanté. Seule la cabbale a résolu ce problème qu'ont cru avoir inventé les Ophites. Le serpent qui se mord la queue est l'esprit philosophique qui se suffit à lui-même. Heureux qui peut le posséder. Va donc en paix ! Je t'ai dit la vérité sans ambages. Celle que tu aimes se trou-

vera bientôt devant toi et tu lui parleras en maître, si toutefois celui qui a foulé la mandragore peut jamais retrouver sa force. Ne t'arrête pas à l'obscurité de mes paroles, d'ailleurs les astres ne m'en disent pas plus aujourd'hui ; depuis longtemps ils ne m'avaient annoncé si clairement un événement de telle importance. Le sceau de Salomon est sur mes lèvres, je ne parlerai plus.

M. de Clérambon n'avait pas ouvert la bouche. Le visage enfoui dans ses mains, il écoutait Galéas Chrysogoni. Quand celui-ci lui donna congé, il prit sa bourse et se disposa à compter des pièces d'or. Mais il se ravisa et vida le sac de velours sur le coffre. Les yeux de l'astrologue s'allumèrent, car il y avait là plus de cinquante écus d'or, et M. de Clérambon n'était pas coutumier de vaines prodigalités.

— Prends cet argent, mon père, et continue tes admirables études! Puisses-tu, lors de mon retour, m'apprendre des choses aussi merveilleuses. Je ne t'ai point interrogé sur l'entreprise guerrière que je dirige : je crois qu'il ne se passera rien d'important.

Galéas secoua la tête :

— Non, mon fils, rien d'important. Je puis te certifier qu'en cette affaire, en tout pour toi moins considérable que l'autre, tu ne cours risque ni dans tes intérêts, ni dans ta liberté, ni dans ta vie!... Mais, pour l'autre événement, les astres ne veulent plus parler. C'est à croire que ta volonté y peut beaucoup et... Qu'importe, je ne pense point que la fatalité elle-même... Adieu ! Que les génies de l'air et du feu t'assistent! J'ai trop parlé!

M. de Clérambon descendit, sans hâte, car il s'était imposé la règle stricte de commander à tous ses élans. Il s'enferma dans sa chambre avec la boîte de messager où brillait la carpe émaillée.

« Comment ai-je pu — songeait-il — oublier cela? Et quelle reconnaissance ne dois-je point à Galéas pour avoir miraculeusement deviné le contenu de cette custode! Sans lui, elle serait restée ici à dormir sous les amoncellements de papiers! J'y ai mis beaucoup de négligence, mais j'ai tant de soucis! Certes, j'aurais dû régler toute cette affaire et renvoyer Persan avec une réponse. Au lieu de cela, je l'ai laissé partir pour

Guéret, où il possède une payse, et Carpençay me croit mort, peut-être, et accuse mon amitié ! »

Il prit la clef, dégagea le rouleau de parchemin que retenait le cordon. C'était un tableau des caractères égyptiens et des chiffres dont lui et Carpençay usaient couramment dans leur correspondance secrète.

— Que le maulubec trousse l'ami et son grimoire ! — grommela le comte Odet. — La nuit est dans son milieu, et il faut que je sois à cheval dès la troisième heure du matin ! Jamais je n'aurai le temps de déchiffrer sa lettre !...

Mais, dès qu'il eut levé le couvercle armorié, dès qu'il eut décacheté le pli soigneusement lié d'une faveur rouge, il reconnut que l'épître était écrite en langue vulgaire, et il en ressentit une grande joie. Réprimant jusqu'au bout l'émotion qui faisait sauter son cœur, par bonds désordonnés, dans sa poitrine, M. de Clérambon tira à soi le chandelier chargé de trois bougies, égalisa les mèches avec les mouchettes, qu'il reposa soigneusement sur leur plateau. Il s'embossa commodément dans son fauteuil et commença de lire, en assurant son coude sur la table pour combattre le tremblement de ses mains.

La lettre de M. de Carpençay était longue, mais M. de Clérambon la trouva très courte : et il la relut, lentement, deux fois :

Mon ami, je vous écris aujourd'hui pour vous parler de choses que je croyais à jamais enterrées, et dont je m'étais tracé le devoir de ne jamais vous entretenir, préférant être accusé par vous d'incurie que raviver vos chagrins qui me font souffrir beaucoup — parce que j'y pense toujours. — Je vous aime trop pour que vos blessures ne saignent point sur mon cœur : c'est dire que la plaie en est toujours restée ouverte et que, pareille à la vôtre, elle ne se cicatrise point. Ainsi un même objet nous entretient-il en tristesse, et pour des causes qui sont différentes. Cet objet, vous le savez, est mademoiselle Duhalier. Je l'ai retrouvée, Odet, votre Françoise, et je ne puis que vous prier de me pardonner si j'ai autant tardé à la découvrir. Je suis resté sur la trace pendant cinq ans !

M. de Clérambon, devant ce dévouement modeste et tranquillement magnifique, s'inclina. L'émotion lui serra les mâ-

choires, sa gorge altérée le brûla. Mais il ne se leva pas pour prendre de l'eau, et continua de lire :

Ma patience et mon ardeur de chercheur ont été mises cent fois en défaut, et j'en négligeais mes médailles. Le hasard, qui est notre principal maître, m'a récompensé, un beau jour, et j'en sais maintenant sur cette charmante femme plus que je ne pourrais vous en raconter en une fois. J'ai dit charmante, Odet, parce que mademoiselle Duhalier — et je l'ai vue — est plus belle encore qu'hier, jour où vous l'avez quittée. Car, mon ami, n'est-ce pas un hier, pour vous, que ce lustre entier révolu, pendant lequel cette Françoise trop chérie a habité votre cœur, ce cœur dont chacun nie l'existence, et qui battra longtemps, — vous pouvez m'en croire, — rien ne fortifiant mieux que les larmes?

Si vous étiez un homme comme les autres, je vous conseillerais de bannir la colère, car un seul regard de ses yeux ferait tomber les armes de la main. Mais vous, Odet, n'avez jamais connu le dépit amoureux, apanage régulier des âmes basses qui n'oublient point un échec et se réjouissent dans la vengeance. Vous aimez aujourd'hui Françoise comme en cette année 1564 où nous allions tous trois, ou tous quatre, dîner à la taverne du Chien qui vielle. *Il convenait alors de garder nos épées sur la table, tant la merveilleuse beauté de cette jeune femme attirait l'attention de chacun. — Pour moi, j'ai mené tant d'aimables filles dans ce cabaret que ce serait un travail que d'en retrouver les noms. Des seuls pâtés d'écrevisses j'ai gardé souvenir, et ma mémoire en est restée parfumée. Excusez mon sensualisme. — Vous avez toujours aimé mademoiselle Duhalier sans la maudire, tant dans une âme délicieusement nourrie de la sagesse antique, comme est la vôtre, l'orgueil et la haine sont des éléments d'emprunt, des meubles, pour mieux dire, destinés aux visiteurs étrangers. J'admire même, laissez-moi l'avouer, ce désintéressement stoïque, et je me demande si j'aurais su le pratiquer avec une pareille élégance. Les dieux auxquels nous avons fait de fréquentes et communes libations — j'entends Apollon, Bacchus, Vénus et les aimables Charites, sans oublier nos chères Muses — m'ont épargné une telle épreuve. Je ne m'élève pas à votre hauteur et mes divertissements plus modestes sont des Trois Grâces — leurs noms varient beaucoup à certaines époques, surtout pendant la belle saison où ma femme voyage et demeure chez ses parents — aux neuf Muses. Je n'ai pas de goût pour le dieu Mars et je n'ai jamais, faute d'occasion, tâté des Andromaques et des Cassandres, non plus que d'autres captives. —* et lungo ordine matres, *— encore que vous me l'ayez offert plusieurs fois. De ces belles je vous souhaite plusieurs douzaines, car vous valez mieux que Pyrrhus et que monsieur Ajax, et ce n'est pas là un bien fameux*

compliment, tant m'apparaît misérable et brutale la condition de ces butors.

Enfin, pour ne pas m'écarter de l'utile, — et vous me reconnaissez buissonnier, comme jadis, à ces interruptions fréquentes, — je vous annonce donc que, me rendant chez mon ami le conseiller Duchêne, le 25 avril dernier, j'ai vu mademoiselle Duhalier qui sortait du cabinet de ce juge. C'est dans l'antichambre même que je la croisai, et je lui tirai mon plus beau coup de bonnet : — une bonnetade de cour. — Mais elle était si troublée qu'elle a filé, sans même s'apercevoir de ma présence. Aussitôt introduit chez notre magistrat, je n'eus pas le loisir de me lancer à la poursuite de Françoise. Je demandai à Duchêne — à ce propos, je vous dirai que ce garçon, simple d'esprit, mais de manières affables, a pris, l'an dernier, une maladie dont il est revenu plus grêlé qu'une passoire ou que la pomme d'un arrosoir, c'est affaire de goût — je demandai donc à Duchêne, que j'étais venu visiter pour une affaire de médailles, — il s'agissait d'une effigie de Commode, et Duchêne est assez curieux des monnaies romaines. Je reprends...

M. de Clérambon lut patiemment deux pages entières consacrées aux deniers de Vitellius et à trois phalères de centurions primipilaires découvertes, dans le Rhône, par les chanoines de Rive-de-Gier. Et M. de Carpençay s'appuyait sur cette trouvaille pour attaquer M. l'évêque Guérin-Béchu avec une aigreur que l'érudition déployée rendait encore plus flagrante :

Cet évêque a cru pouvoir publier sur les antiquités de la Troisième Lyonnaise un opuscule où l'esprit le plus étroit s'allie à l'outrecuidance la moins pardonnable...

Sans se décourager, M. de Clérambon arriva au passage utile :

J'ai demandé à Duchêne quelle était cette belle dame dont les traits étaient empreints d'un émoi qui n'avait rien d'affecté. « C'est, me répondit-il, une très gentille bourgeoise dont plus d'un galant de cour se contenterait. Mais de longtemps je n'ai rencontré aussi étourdie caillette. Je l'avais fait mander pour qu'elle témoignât dans une affaire de vol où un coquin, qui fut laquais chez son mari... »

M. de Clérambon cessa de lire. Un brouillard s'était levé entre ses yeux et le papier. Mais il passa la main sur ses paupières alourdies, attendit un instant et reprit sa lecture :

« ... un coquin qui fut laquais chez son mari, M. Le Mercier, ren-

tier de la Ville, était principal accusé. A peine entrée dans mon cabinet, voilà une désolée qui tombe à genoux, en suppliant mon greffier, et moi, par surcroît, de ne pas la mettre en prison, et autres choses semblables ! J'ai dû faire apporter des cordiaux, car elle s'était évanouie. Enfin calmée, elle put à peine parler. Et elle est partie si effrayée, que voici son masque, et sa bourse, et ses gants, oubliés sur cette table. Je vais les lui renvoyer, rue Saint-Honoré, près du Roi Doré, *où elle habite. — Ne prenez pas cette peine, dis-je aussitôt. Je passerai, en sortant d'ici, devant le* Roi Doré, *où j'ai affaire tout à côté, chez mon ami Martial Belat. Mon laquais remettra ces objets. » Le conseiller Duchêne m'interrompit sévèrement : « Monsieur de Carpencay, fit-il d'une voix augurale, vous êtes un homme sans mœurs, et le magistrat vous condamne... » Il reprit d'un ton enjoué : « Mais l'homme de goût vous approuve ! Voici les gants, le masque et la bourse : tous exhalent un subtil et délicieux parfum où l'iris et l'ambre s'associent. Emportez ces artifices du diable. Puissiez-vous ne pas tomber dans les filets de cette sirène, et succomber dans quelque aventure sanglante, étrangère à la numismatique !... » Et il ne fut plus question de mademoiselle Duhalier, mais bien d'une effigie de la déesse Laverna, patronne des voleurs, et de trois* ǽs grave *que prétendait avoir déterrés, dans un faubourg d'Avignon, le président Tricoil.*

Le soir même, j'envoyai Persan, mon courrier, homme habile et merveilleusement propre à recueillir des renseignements délicats, chez ce Le Mercier, et je lui recommandai d'épuiser le questionnaire habituel. Il revint, trois heures après, avec une figure où se lisait l'apaisement des passions principales, vous m'entendez, je pense. Ce drôle avait trouvé dans la cuisine de notre ennemi bonne table, vieille bouteille et jeune servante. La moralité, qui fut toujours la règle dans nos entretiens, m'empêche de préciser davantage. Vous pardonnerez à ce maraud sa goinfrerie, son intempérance et sa paillardise, quand vous saurez qu'il est l'admirateur fervent de vos actions de guerre. Et s'il ne vivait, marié, sous mon toit, il viendrait bien vite vous demander un corselet et un morion. En tout cas, vous lui tiendrez compte du sérieux de son enquête. De celle-ci, il résulte que mademoiselle Françoise-Marie-Jeanne-Marcelle Duhalier est devenue femme de M. Louis-Jacques-Exupère-Théobald Frottard, dit Le Mercier, par mariage légitime et régulier, célébré en l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome, le 21 juillet 1568. Et l'inscription a été faite, à nouveau, sur les registres de l'église Saint-Médard, à Paris, le 26 octobre de la même année, l'occasion en ayant été la naissance d'un enfant mâle appelé Blaise-Éloi-Symphorien, issu de ces récents conjoints. Car, en 1568, Saint-Médard était la paroisse dudit Le Mercier, âgé de vingt-neuf ans, rentier, époux de mademoiselle Duhalier qui comptait trois années de moins. Aujourd'hui ils demeurent à Arnay-le-Duc, en Bour-

gogne, en un lieu dit La Mignonnette, où ils possèdent une maison bien fortifiée et assez belle. Ils n'ont fait qu'un court séjour à Paris, chez une certaine Ursule Frottard, tante du mari précité. Je sais qu'ils seront à Arnay-le-Duc en mai prochain, c'est-à-dire quand vous recevrez cette lettre.

Je ne puis que vous prier d'excuser la pauvreté des détails. Cependant vous voici sur une piste fraîche et vous ne tomberez pas en défaut. J'espère, mon ami, que vous me tiendrez au courant de ce que vous aurez fait. En ne donnant pas de ma personne, j'ai cru agir prudemment, tant les femmes sont bizarres et défiantes. J'ajouterai que les renseignements pris à la Conciergerie et au Châtelet par le conseiller Duchêne et par mes gens, et aussi par moi, sont très bons. Cette charmante femme vit tranquille et n'a été, nulle part, considérée comme de mauvaise vie. Quant à sa beauté, je l'ai vue de mes yeux, vous dis-je, et, croyez-en ma vieille expérience et mes goûts, — qui étaient beaucoup les vôtres, — elle n'a fait que gagner, en s'épanouissant dans sa fleur. Mademoiselle Duhalier est toujours jolie, comme on ne l'est pas, elle a toujours son pur profil de médaille : excusez mon jargon de numismate !

Maintenant, que comptez-vous entreprendre? Je n'ose vous conseiller. Sans doute ne connaissant plus sur terre d'autre maître que votre force, allez-vous tenter quelque chose d'important? Je ne vous prêcherai pas la prudence : ce serait exhorter les pierres du désert! Mais, de grâce, ménagez-vous pour moi, seul à vous aimer sur la terre. Le jour où se creuserait votre tombe, j'inclinerais vers le sépulcre et la saison ne se passerait pas sans que je vous eusse rejoint!...

M. de Clérambon toussa fortement, ce qui annonçait chez lui une émotion profonde, et il murmura :

— Le terrible, c'est qu'il dit vrai ! Ah Carpençay ! Carpençay ! Ami unique ! Moitié de mon cœur d'homme, que ne suis-je resté près de vous ! Mais votre amitié est plus haute et plus désintéressée que la mienne : car, si je vous chéris, moi, c'est que vous êtes le seul témoin de ces heures où j'ai vécu ma vie tout entière pour demeurer, après, mort, enseveli dans mon chagrin !... Et voici que, pareil à un autre Lazare, je me dresse à ta voix, encore pris dans mes bandelettes, et la tête encore lourde du silence profond du tombeau !

Il demeura rêveur. Une larme, glissant sur sa joue creuse, s'écrasa sur sa main. Le comte Odet continua de lire :

Audacieux et indomptable, vous allez partir en guerre, enlever, par un de ces coups de main qui vous ont rendu fameux, cette jeune

femme dont les yeux ne doivent cesser, à toute heure, de briller devant vous, comme l'eau des flaques scintille aux yeux des animaux altérés, leurrés par le mirage du désert. Puissiez-vous réussir! Je donnerais facilement la vie des autres, et aussi la mienne, pour que vous soyez heureux. Le reste dépendra de vous! Allez donc, Clérambon, ceignez votre épée d'armes et poussez de l'avant avec votre cri de guerre : « A gagner la plus belle! »

Entre nous, vous ne risquez rien dans cette expédition que d'attraper des coups. Cela n'est pas pour vous arrêter. Le reste n'est que détails. De minimis non curat prætor. *En ce moment, on s'égorgille d'un bout à l'autre du pays sous prétexte de religion, et si consciencieusement que c'en est un bonheur! Et ce prétexte comprend tous les autres : la grande liquidation des intérêts par le fer, par le feu et par la corde. On noie ses créanciers, on caresse ses plus proches parentes, avec la précaution de se masquer d'acier, on pend ses rivaux, on oublie dans l'incendie les vieux dont on attend l'héritage; les enfants en bas âge et les femmes enceintes ne courent pas de moindres dangers. Pourquoi se gêner? Ne sommes-nous point revenus à cet heureux âge d'or où les péchés capitaux — c'est-à-dire les instincts fondamentaux de l'homme — se prennent pour règle commune? La guerre civile, mon ami, est la plus belle de toutes. Chacun y trouve à satisfaire ses désirs, ses haines, voire ses convictions, s'il en a d'aventure. La filleule de madame Renée de France a été, paraît-il, l'an passé, vendue à l'encan et égorgée par des stradiots, finalement, du côté de Sancerre. La pauvre marraine a pu racheter le chef de cette demoiselle qu'un valet de chambre, appartenant à un seigneur pareillement tué dans cet endroit, lui a apporté dans un pot plein de miel. Le valet a gagné cent écus avec cette tête; il s'appelait, je crois, Lazare. On a enterré ce débris, ainsi embaumé, avec de grandes cérémonies. L'histoire m'a été racontée par une assez belle pécheresse que vous connaissez : la marquise de Vauplassans. Elle était venue à Paris, au mois de mars, et pour je ne sais quelle affaire. Cette dame a honoré mon cabinet de sa visite, et elle s'est intéressée aux petits camées antiques, à celui de Pasiphaé, et à la Léda, particulièrement. Laverna et Virbius l'ont aussi émue. Enfin, pour conclure, la princesse Renée a voulu demander justice à Madame Mère, qui lui a ri au nez : « De quoi vous plaignez-vous, ma cousine, à cette heure où les boulets emportent mes stradiots par brochettes de vingt? Et ne serez-vous donc jamais raisonnable? » — D'ailleurs, je ne sais trop pourquoi je vous raconte ces sornettes, vous en savez là-dessus plus long que moi.*

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que la famille Frottard, alias *Le Mercier, nourrit contre l'épouse du jeune Louis-Jacques une haine farouche. Son mariage avec Françoise Duhalier est regardé par ces*

anciens chapeliers comme une affreuse mésalliance, et ils payeraient — pas trop cher — celui qui se chargerait de les débarrasser de la jeune femme. Le premier tort de l'intruse, à leurs yeux, est de n'avoir apporté en dot que sa jolie taille et sa charmante figure. Quand il s'agit d'argent, nos bourgeois deviennent plus terribles que les nomades du désert. Je me suis introduit chez ces chapeliers, j'ai amené la mère du coupable Le Mercier à me confier ses misères. Cette demoiselle de cinquante ans, qui a pour amant un courtaud de boutique, de moitié moins âgé, — je tiens ces détails du conseiller Duchêne, — m'a confié ses misères : « Ah! monsieur, — gémissait la veuve sèche, noire et brèche-dents, — un enfant pour qui nous avions fait tant de sacrifices! Il avait reçu une si bonne éducation!... Ah! si vous aviez connu son grand-père!... » Et il me fallut entendre l'histoire de la famille. La mère Frottard levait ses vilaines mains noueuses, fortes comme celles d'un garçon de labour, et son geste ne différait pas de celui qu'elle faisait jadis pour présenter aux clients les bonnets et les chaperons enformés dont elle tenait boutique, rue de la Savaterie : « Quelle union! monsieur!... Si encore cette fille avait eu quelque bien!... Si jamais elle se présentait ici, on la pousserait vivement dehors avec le balai. Il faut être une évaporée, une faible d'esprit, comme ma sœur Ursule, pour recevoir une pareille rôdeuse sous son toit!... »

Toute la moralité de cette caste est contenue dans ces mots. Aussi, mon cher Clérambon, je vous le déclare en toute franchise : quand j'apprends que vos gens de guerre ou quelques autres aimables garçons ont chauffé les pieds de ces bons bourgeois pour en apprendre où ils cachent leur âme, — c'est leur argent, — je ris sans contrainte. Quant à leurs femmes et à leurs filles, je ne vois pas trop pourquoi on n'en tirerait pas le plaisir qu'elles sont susceptibles de donner, de bon gré, — elles n'y ont jamais manqué, par esprit d'ordre et crainte de la casse, — ou par cette persuasion énergique que méprisent seules les forcenées, les difformes ou les infirmes. Ces bourgeoises, en tout semblables aux paysannes, dénouent plus facilement les cordons de leurs jupons que ceux de leur bourse.

Mais je m'éloigne du sujet, fidèle en cela à ma pernicieuse habitude. Je résume : tout ce monde bourgeois souhaite la mort de votre Françoise. Vous pouvez donc l'enlever, suivant votre plaisir. Vous pouvez même meurtrir son mari et son enfant, la famille vous en sera reconnaissante, parce que l'héritage ne sera plus en question. Avec une petite somme payée comptant — et c'est ce dont je me chargerais — vous désintéresseriez ces Frottard. Françoise Duhalier, une fois remise dans votre Roche-Thulon, ne sera donc réclamée par personne, car elle n'a plus de parents.

J'ai encore à vous adresser une communication dernière. Si vous jugez à propos de tenter un coup de main sur Arnay-le-Duc, pour

prendre votre belle, n'oubliez pas qu'un vieux bourgeois, nommé Balandreau (Jean-Ernest), ancien commis des gabelles, possède une série unique de méreaux du XIV*e siècle. Je vous serai obligé de me les mettre de côté. Ce ne sera pas un gros méfait de plus, et ces objets rares et curieux seront sauvés de la destruction.*

Et, à ce propos, je serais heureux de savoir si vous avez retrouvé quelques-uns de ces excellents travaux antiques, comme intailles et camées, que le vieux Lanelet conservait à la Haute-Ganne. Je voudrais aussi avoir des renseignements plus complets sur la prise de ce château poitevin, et les dégâts que vous avez commis dans le pays de Richemond avec votre ami Saint-Cendre. On en parle beaucoup ici, et les dames de la cour plaignent cet aimable seigneur et vous accusent de l'avoir exploité contre tout droit...

Suivait une longue et plaisante énumération des crimes imputés à M. de Clérambon, et des bruits qui couraient sur son compte :

On donne pour certain que vous détenez trois cents femmes de tous états, dans vos tours, et que vous en changez chaque nuit. Servi par des esclaves nues, toutes plus belles les unes que les autres, vous menez la vie de Sardanapale...

M. de Carpençay prenait acte de tout ; d'accord avec le conseiller Duchêne qui le renseignait sur la nature des plaintes, il préparait des mémoires justificatifs, maquignonnait des arrangements pour la paix qui viendrait :

Hâtez-vous, Clérambon, mon ami ! Je crois que cette paix est prochaine. On m'a affirmé que Saint-Cendre est venu ici secrètement et qu'il a eu deux entrevues avec la Reine Mère, et que le Roy l'a reçu une nuit... Mais on raconte tant de choses !...

Je termine en vous priant de me pardonner les paroles qui vont suivre. Vous m'aimez trop pour vous en tenir offensé ; et, d'ailleurs, elles ne vous engagent à rien. Après vous avoir ainsi renseigné sur mademoiselle Duhalier, je demeure hésitant et inquiet... Ai-je bien rempli mon devoir ? Ne vais-je pas, au contraire, vous lancer dans un océan de troubles nouveaux et vous pousser vers le désespoir ? Ma conscience ne me blâme pas cependant. Car, à vous savoir si malheureux, je doute que vous puissiez le devenir davantage, et je vous apporte, peut-être, le salut. Mais, si barbare et si grossier que puisse paraître mon conseil, n'hésitez pas, Odet, à posséder cette femme dès que vous la tiendrez dans vos mains ; sans quoi, elle glissera encore comme une couleuvre et disparaîtra pour jamais en vous laissant une douleur plus amère, si possible, et que rien ne pourra jamais plus

calmer. Je vous avais jadis prodigué ces conseils que je vous renouvelle aujourd'hui. Si vous aviez eu dans vos bras Françoise Dubalier, à l'époque où cela vous était très loisible, vous ne seriez pas aujourd'hui l'être misérable que je sais. Son souvenir ne s'attacherait pas à vous comme les chiennes noires au chasseur maudit qui tua la biche blanche ; vous seriez libre. Et l'oubli combattrait dans votre âme apaisée avec un doux souvenir qui s'avouerait bientôt vaincu. Une idée fausse vous domine, un remords vous écrase, c'est de croire que votre bonheur était attaché à cette femme. Et vous ne pouvez plus secouer cette pensée : ainsi le mâtin traîne son talbot ; ainsi le faucon porte ses vervelles ; si loin que le chien coure, si haut que l'oiseau vole, le talbot suit derrière, les vervelles tintent, toujours ! toujours !

Clérambon, mon ami, soyez plus philosophe ! Je ne raille point : chez vous, l'esprit philosophique a produit l'exaspération quand il aurait dû amener l'apaisement ! C'est votre mémoire tenace qui cause votre malheur ! Défiez-vous, très cher ami, du souvenir qui ne vieillit pas, tandis que l'objet lui-même change, et disparaît même, comme ces étoiles qui, d'après certains astrologues, continuent à nous envoyer leurs feux, bien après qu'elles sont éteintes et retournées au néant. Si le souvenir demeure stable tandis que l'objet varie, c'est que l'esprit n'est plus susceptible d'évaluer la force du temps, et qu'il se complaît dans sa paresse. Ne serait-ce pas là, alors, la négation même de la sagesse ? Songez-y, Clérambon, ne cherchez-vous pas d'une manière inconsciente à perpétuer votre jeunesse, en vous raccrochant à ces souvenirs dont l'adolescence est éternelle ? Ne m'interrogez pas là-dessus. Je m'associe à votre souffrance, je doute et je ne juge pas.

La tête enfouie dans ses deux mains, M. de Clérambon commença de pleurer doucement. Puis il s'abattit sur sa table, les bras allongés, et ses larmes coulèrent librement. Depuis des années, pareille détente ne s'était produite en lui. Sans témoins, dans le silence, il savoura l'amertume de sa douleur.

La salle à manger retentissait alors de joyeux propos et de chansons. M. de Taubadel avait entonné une odelette en vers libres de sa composition, sur une mesure de chant d'église. Tout couplet, et il y en avait plus de douze, répondait à une beauté de sa fiancée Lucie. Le reître pleurait d'émotion chaque fois que revenait le refrain, œuvre du galant Bastardy :

Ami, crois en Mars et Vénus,
Tout l'Olympe est entre ses bras.
Ta Lucie — *Hoch ! gaudeamus !* —
Taubadel, te rajeunira !

M. de Gouges avait critiqué vertement ce quatrain qui péchait autant par le mauvais choix des rimes que par la pauvreté des mots. M. de Bastardy défendit son œuvre : il en avait pris l'idée maîtresse dans Érasme. Aussitôt M. de Gouges, qui considérait cet auteur comme sa particulière propriété, défia M. de Bastardy de lui citer un seul passage de l'*Encomium Moriæ*, par exemple, ou des *Adages*, qui pût servir même de prétexte à des platitudes semblables. M. de Parmelan racontait alors à M. de la Gournelle des gaillardises telles, que le sergent de bataille en rougissait à peu près autant qu'une mariée dont on taquine la jarretière. Il s'interrompit pour accorder les deux humanistes et porta la santé de M. de Clérambon.

— Celui-là — s'écria M. de Bastardy, que le cadeau récent d'une bonne épée dorée, accompagnée de sa dague, avait favorablement disposé — celui-là est un homme qui ne connaît pas son pareil ! *Rara avis in terris !* Je porte sa santé, messieurs !

M. de Taubadel — gratifié, le jour même, d'un bézoard monté en collier — renchérit sur l'éloge. Pour lui, « M. de Clérambon participait un peu de la nature des dieux antiques ». Et le sensible rittmestre termina en pleurant :

— Et puis, il m'a donné ma Lucie ! Ah ! monsieur de Parmelan, si vous connaissiez cette enfant !... Je veux vous la montrer sur l'heure : voulez-vous venir avec moi ?

M. de Parmelan, qui avait repris son histoire, déclina l'invitation : « La demoiselle était certainement couchée, et son aimable pudeur... » Mais M. de Taubadel ne l'écoutait déjà plus, au contraire de M. de la Gournelle dont l'œil allumé éclairait la mine pointue et sournoise. Petit, maigre, d'apparence chétive, avec la barbe rare et les moustaches en broussailles, les cheveux dressés en hérisson, il présentait l'apparence, à en croire M. de Gouges, « d'un diable sorti du bénitier pour épouvanter les nonnes ».

M. de Bastardy se piquait trop d'élégance pour approuver cette comparaison triviale : « Je crois voir en lui, disait-il, un autre Sinon. » Alors M. de Gouges ne craignit pas d'appeler le plus lettré des capitaines « éclusier du Scamandre ». Le menton appuyé sur ses deux mains, les coudes rivés à la

table et protégeant son hanap, M. de Parmelan impassible continuait d'instruire le sergent de bataille. Et M. de la Gournelle ressemblait à une fillette que l'on initie à des choses mystérieuses et nouvelles :

— Oui, monsieur, je crois volontiers que c'est à ces moments divins de leur maturité complète que les femmes savent le mieux tirer de nous le plus pur de l'amour.

M. de la Gournelle écoutait si bien qu'il en oubliait de boire. Juché sur la chaise trop haute pour son humble taille, chaviré en partie sur la table dont son bras entraînait les plis de la nappe, son corps vêtu de drap brun et de satin vert ondulait à l'instar d'un orvet. M. de Parmelan, très grand, lent et digne, ne remuait pas, en parlant, sa belle figure régulière et froide, pâle, encadrée par sa chevelure et sa barbe pointue, noires, soigneusement peignées.

— Pour moi, monsieur de la Gournelle, mes plus heureux souvenirs se rattachent à ces belles matrones qui sont à la limite, souvent extraordinairement reculée, de leur déclin. Et il en est ainsi, je pense, pour tous ceux qui ont pu profiter d'occasions que nous trouverions aujourd'hui moins tentantes, étant plus calmes...

M. de la Gournelle, croyant qu'il s'agissait particulièrement de lui, interrompit alors M. de Parmelan, et déclara :

— Monsieur, je suis très calme!

— Je n'en doute pas, monsieur... Il faut être dans sa neuve adolescence, pour apprécier les charmes opulents d'une femme. Tant il est vrai que l'automne est la plus splendide des saisons et profite des plus chauds rayons du soleil. Quand on est au printemps de la vie, on désire entre tous les fruits de l'automne, on préfère à Flore et Cérès et Pomone!... Et, d'autant que les dames se laissent aller de meilleur cœur avec nous, quand nous sommes encore en âge d'être leur fils. Si les pages savaient et osaient, ils seraient les maîtres des belles qui ont passé les trente ans. Vous pouvez donc juger s'ils ont beau jeu quand ils les trouvent, à la guerre, cachées derrière quelque rideau ou blotties au fond d'une armoire. Certainement une femme se prête avec moins de répugnance à un gentil enfant qu'à un vieux soudard, comme vous ou moi...

M. de la Gournelle, ainsi rejeté dans cette catégorie de

personnes, — bien qu'il n'eût pas trente-cinq ans, — n'osa pas marquer son mécontentement. Il but un coup et continua de prêter une oreille attentive au « vieux soudard » qui comptait juste trente et un ans.

— Il semblerait, monsieur, que cela la salit moins de se laisser houspiller par un jouvenceau dont la face est aussi fraîche, et la peau aussi tendre que la sienne. N'est-ce point votre avis?

M. de la Gournelle, enchanté par le tour plaisant et libre de l'entretien, gloussa de plaisir :

— Hé! hé! hé!

Fort de cette approbation, M. de Parmelan s'éleva vers des considérations plus hautes; il cita des exemples :

— Voyez-vous, monsieur le sergent-major, dans les sacs de villes et de châteaux... Et j'en ai vu plus d'un, moi qui vous parle...

— Ah! monsieur de Parmelan, puissions-nous en voir beaucoup, encore, et de compagnie, s'il vous plaît! A votre santé!

— A la vôtre, monsieur!... Dans les saccagements, dis-je, on tient beaucoup plus à la beauté du corps qu'à toutes ces délicatesses et blandices, accessoires ordinaires des aventures d'amour. Encore aujourd'hui, moi qui vous parle, je vais tout d'abord à la dame la plus riche de taille, de préférence à la fillette la plus mignonne...

— Se méfier des viandes creuses! — avait alors crié sentencieusement M. de Sauverat, qui, plus sec et tanné qu'un hareng sauré, n'avait pas desserré les dents, du dîner.

Il fut approuvé par M. de la Gournelle, dont les yeux pétillaient de la joie qu'il prenait à entendre le capitaine de Parmelan aussi bien parler. Celui-ci continua :

— Mars a dû se contenter de Vénus, à défaut peut-être de Junon... pour des raisons de famille... ou à défaut de Cérès. Il a dû, en tout cas, certainement, dédaigner Minerve, tout comme le fit Pâris. Je donne raison au berger troyen. Maintenant, je vous le dis en confidence, j'aurais peut-être partagé le fruit en trois...

M. de la Gournelle regarda avec admiration cet homme avantageux et fier, mais ne l'interrompit pas.

— Et encore, je n'en sais rien! Non, deux moitiés, c'était bien. Foin de Minerve! Les dons de l'esprit et la superbe ne valent pas, messieurs, fussent-ils portés à leur comble, une once de la chair rose, un pouce de la peau fine et lustrée de ces statues vivantes, fermes et pleines dans leurs formes, délicates et joliment tournées, qu'on se dispute courageusement à coups d'épée, sur la porte de la maison qui flambe, et sous les coffres qui vous dévalent sur la tête! Je dirai même...

Mais une altercation épouvantable, qui venait d'éclater entre MM. de Gouges et de Bastardy, interrompit cet édifiant colloque. On s'enquit du motif de cette querelle, qui devait se vider sur l'heure, avec l'épée et la dague. Adroitement, les valets, sur un ordre de M. de Lachapelle, personnage attentif et muet, cachèrent les armes, et on s'empressa entre les deux ennemis : « Qu'y avait-il donc? Et l'injure était-elle mortelle? »

— Par le ventre du pape! Il en a menti, c'est Ovide! — criait M. de Gouges à tue-tête, en tirant sa longue barbe blonde. — C'est Ovide! Ah! traître! Tu m'en rendras raison.

— Hélas! messieurs! — disait M. de Bastardy, en lui envoyant son regard le plus noir. — Hélas! quel aveuglement! Je vous prends tous à témoin...

— Ce n'est pas vrai! — hurla désespérément M. de Gouges.

On le retint à grand'peine. Cette négation anticipée lui aliéna les sympathies qu'attirait sa figure ouverte. Habilement, M. de Bastardy saisit la balle au bond : « Du moment qu'on ne pouvait pas parler!... »

On criait :

— Laissez-le parler! Qu'on l'écoute! C'est le moins saoul des deux. Gouges, vous avez tort! Taisez-vous!

— Eh bien, messieurs, — fit M. de Bastardy, — monsieur, ici présent, a osé avancer qu'Ovide nous trace ainsi nos devoirs : *Resilire ab amore perdifficile est..*

— Pourquoi est-ce si difficile? — avait alors demandé M. de la Gournelle.

Ceux qui ne savaient pas le latin en conçurent un certain respect pour le sergent de bataille. Mais M. de Gouges s'écria :

— Oui, monsieur! Ovide nous apprend ça! Et il continue

même ainsi : *Sed fugitare licet simulacra et pabula amoris*, etc. Oui, monsieur de Bastardy, aussi vrai que vous êtes un fat !

— Monsieur de Gouges, vous êtes un petit cuistre ! Apprenez que c'est de Catulle, et allez vous faire donner le fouet au collège !

Et les invectives recommencèrent de pleuvoir :

— Ane bâté ! Fesse-mathieu ! Bélître !

M. de Gouges prononça même le mot de « cornard ». Aussitôt M. de Bastardy demanda son épée, mais il prit machinalement un bocal plein de vin que lui tendit M. de Lachapelle, gentilhomme facétieux, et qui ne perdait jamais son sang-froid. Et M. de Bastardy trinqua avec lui :

— A la santé d'Ovide !

— Non, de Catulle !

— A la santé des deux !

La voix vibrante de M. de la Gournelle réussit enfin à dominer le bruit.

— Eh, messieurs ! la paix, la paix ! Oyez votre sergent de bataille ! Ces vers sont de Lucrèce, au livre quatrième, je crois, et se terminent ainsi : *Absterrere sibi, atque alio convertere mentem...* C'est, voyez-vous, messieurs, la grande sagesse condensée dans notre proverbe : « Un clou chasse l'autre ! » Embrassez-vous, messieurs, et qu'il n'en soit plus question ! Erreur ne fait pas compte ! Si M. de Clérambon vous entendait, il en aurait un déplaisir mortel. Embrassez-vous, et que l'on choque les verres !... Verse-moi à boire, mon garçon !

Les valets s'empressèrent, et M. de Taubadel voulut accoler M. de la Gournelle, qu'il comparait au marquis de Saint-Cendre, « l'homme qu'on ne pouvait assez louer » ; il voulait aussi serrer M. de Clérambon dans ses bras, et parlait de l'aller rejoindre. M. de Parmelan commença de raconter une autre histoire, et les deux ennemis réconciliés entamèrent l'éloge de Virgile. Une bougie consumée jusqu'à la bobèche s'étant éteinte, M. de Gouges déclama :

— *Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem !*

Et, M. de Lachapelle s'étant enquis de l'heure, M. de Sauverat répondit :

— Les poules vont bientôt piailler, je pense.

Aussitôt M. de Bastardy cita son auteur favori :

— *Importunæque volucres... dare signa !*

Ainsi se fit la dernière veillée d'armes à la Roche-Thulon, tandis que le soucieux Gaspard de Groisigny, ayant depuis longtemps quitté la table, car il était sorti presque sur les talons de M. de Clérambon, vaquait par les cours et les couloirs aux derniers préparatifs du départ.

A trois heures du matin, les trompettes sonnèrent le réveil, en même temps que les coqs des reîtres commençaient de chanter. Le retard était considérable. Les convives s'échappèrent à la hâte, aveuglés, au sortir de la salle, par les premiers rayons du matin. Mais, à la stupéfaction générale, on apprit que M. de Clérambon avait remis le départ à huit heures.

— Il a toutes les délicatesses ! — soupira M. de Taubadel.

— Toutes ! — approuva M. de la Gournelle, dont la figure apparaissait verdâtre aux feux rosés de l'aurore.

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

BERLIOZ

Il semblera un paradoxe de dire qu'aucun musicien n'est plus mal connu que Berlioz. Chacun croit le connaître. Une bruyante renommée entoure sa personne et son œuvre. L'Europe musicale vient de fêter son centenaire. L'Allemagne dispute à la France la gloire d'avoir formé et soutenu son génie. La Russie, dont l'accueil triomphal le consola de l'indifférence et de l'hostilité de Paris[1], a dit, par la voix de Balakirew, qu'il était « le seul musicien français ». Ses principales compositions sont constamment exécutées dans les concerts; et certaines ont le rare privilège de parler à la fois à l'élite et à la foule : quelques-unes de ses pages connaissent la grande popularité. Une quantité d'études lui ont été consacrées. Lui-même s'est décrit et commenté dans de nombreux ouvrages. Il n'est pas jusqu'à sa figure qui ne soit populaire. Et, quand on l'a vue une fois, on ne saurait l'oublier. Elle est, comme sa musique, si frappante et si singulière qu'il semble qu'il suffise d'un coup d'œil pour en pénétrer le sens : point de sous-entendus, point de dessous mystérieux, point de nuages dans cette âme et dans cette œuvre; elles ne demandent point, pour être comprises, une initiation, comme Wagner : on est

1. « Et toi, Russie, qui m'as sauvé... » Berlioz, *Mémoires*, II, 353. (L'édition dont je me sers au cours de cet article est l'édition grand in-18 Calmann-Lévy, 1897.)

leur ami, ou leur ennemi, tout d'abord ; et la première impression reste définitive.

C'est bien là le malheur, qu'on croie le connaître à si peu de frais. L'obscurité nuit moins à un grand artiste qu'une apparente clarté. Mieux vaut pour lui s'envelopper de voiles : car, s'il leur doit de rester longtemps incompris, du moins, quand on veut le comprendre, on se donne la peine de chercher le secret de sa pensée. On ne sait pas assez qu'il peut y avoir autant de profondeur et de complexité dans une œuvre au dessin net, au relief puissant, — oui, même parfois dans le clair génie d'un grand Italien de la Renaissance, que dans le demi-jour crépusculaire du Nord, et dans l'âme immense et trouble d'un Rembrandt.

Voici donc un premier malentendu. Mais il y en a bien d'autres, qui nous empêchent de comprendre Berlioz. Pour arriver à lui, il faut percer une muraille de préjugés, d'idées conventionnelles, de pédantisme, de snobisme intellectuel. En vérité, il faut secouer presque toute l'opinion qui a cours aujourd'hui, si l'on veut dégager l'œuvre de la poussière qui s'est accumulée sur elle depuis un demi-siècle.

Avant tout, il faut en finir avec le malentendu wagnérien, qui consiste, soit à opposer Berlioz à Wagner, pour l'immoler à l'Odin germanique, soit à les rapprocher de force, — les uns condamnant Berlioz au nom des théories de Wagner, les autres ne pouvant se résoudre à le sacrifier et cherchant à faire de lui un précurseur de Wagner, un frère aîné, dont le rôle fut de frayer la route, d'ébaucher l'œuvre, de préparer la grandeur d'un génie plus complet que le sien. — Rien n'est plus faux, et l'on ne comprendra jamais rien à Berlioz, si l'on ne commence par se libérer de l'hypnotisme de Bayreuth. Quoi que Wagner ait pu apprendre dans les ouvrages de Berlioz, il n'y a rien de commun entre eux, leur génie et leur art sont absolument opposés ; chacun a tracé son sillon dans un champ différent.

Le malentendu classique n'est pas moins dangereux. J'entends par là cette superstition du passé, et ce besoin pédantesque d'enfermer l'art dans des limites étroites, qui sévit parmi les critiques. Qui ne connaît cette espèce d'arbitres de la musique ! Ils vous diront avec une parfaite assurance jus-

qu'où peut aller la musique, et où elle s'arrête, ce qu'elle peut exprimer, ce qu'elle ne peut pas exprimer. Le plus souvent, ils ne sont même pas musiciens : n'importe ! Ne s'appuient-ils pas sur l'exemple du passé ? Le passé ! une poignée d'œuvres qu'ils connaissent à peine ! — Cependant, la musique, qui progresse sans cesse, donne à tout instant un démenti à leurs théories, et brise leurs fragiles barrières. Mais ils ne le voient pas, ils ne veulent pas le voir ; ils nient le mouvement, puisqu'ils ne marchent pas. Ils n'ont jamais admis, naturellement, la symphonie dramatique et descriptive de Berlioz. Comment auraient-ils pu comprendre l'évolution musicale la plus audacieuse du XIXe siècle ? Je les retrouverai plus loin, en étudiant *Roméo et Juliette*. Ces terribles pédants, zélés défenseurs d'un art qu'ils ne comprennent que mort, sont les pires ennemis d'un libre génie ; la masse des ignorants est moins funeste. Car, dans un pays comme le nôtre, où l'éducation musicale est faible, la timidité est grande en présence d'une forte tradition, que l'on ne comprend qu'à demi : qui a l'audace de s'en écarter est condamné sans jugement. Et je doute que Berlioz eût réussi à se relever chez nous de l'arrêt des classiques, s'il n'avait trouvé des alliés dans le pays classique de la musique : l'Allemagne, « l'oracle de Delphes, » comme il l'appelait lui-même, « *Germania, alma parens*[1] ». Une partie de la jeune école allemande se réclame de Berlioz ; la symphonie dramatique, qu'il créa, fleurit, germanisée par Liszt, de l'autre côté du Rhin ; le plus illustre compositeur allemand, à l'heure actuelle, Richard Strauss, subit son influence ; et Félix Weingartner, qui édite les œuvres complètes de Berlioz avec M. Charles Malherbe, a osé écrire : « En dépit de Wagner et de Liszt, nous ne serions pas où nous en sommes, si Berlioz n'avait pas vécu. » — Ce renfort imprévu, venant du pays de la tradition, a jeté le trouble parmi les partisans de la tradition classique, et rallié les amis de Berlioz.

Mais ici il y a un nouveau danger. S'il est naturel que l'Allemagne, plus musicienne que la France, se soit rendu compte, avant la France, de la grandeur et de l'originalité

1. *Mémoires*, II, 149.

musicale de Berlioz, il est douteux qu'elle arrive à sentir parfaitement une âme aussi française. C'est peut-être à ce qu'il y a de plus extérieur en Berlioz, à son originalité purement formelle, que les Allemands sont le plus sensibles. Leurs préférences vont au *Requiem*, plutôt qu'à *Roméo*. Un Richard Strauss s'attachera à telle œuvre presque insignifiante, comme *l'Ouverture du roi Lear*; un Weingartner donnera à *la Symphonie fantastique* et à *Harold* une importance exagérée dans l'ensemble de l'œuvre de Berlioz. Ils ne sentent pas ce qu'il a de plus intime. — Wagner disait, sur la tombe de Weber : « L'Angleterre te rend justice, la France t'admire, mais seule l'Allemagne peut *t'aimer*; tu es sa chose, tu es un beau jour de son existence, une chaude goutte de son sang, une parcelle de son cœur...[1] » Je reprendrai ses paroles pour Berlioz. Il est aussi malaisé à un Allemand d'aimer vraiment Berlioz qu'à un Français d'aimer pleinement Wagner ou Weber. Il faut donc bien se garder d'accepter sans contrôle les jugements des Allemands sur Berlioz; il y a là un nouveau malentendu qu'il ne faut pas laisser s'établir. — Admirateurs et adversaires de Berlioz nous empêchent également de le comprendre. Écartons-les.

Sommes-nous au bout de nos peines? Pas encore. Le pire, c'est que Berlioz lui-même est le plus décevant des hommes, et que personne n'a plus contribué que lui à égarer l'opinion sur son compte. On sait combien il a écrit sur la musique, ou sur sa vie. On sait combien d'esprit il a dépensé dans ses alertes critiques, ou dans ses charmants *Mémoires*[2]. Il semblerait qu'un écrivain aussi habile, aussi brillant, aussi plein

1. Richard Wagner, *Discours prononcé au dernier lieu de repos de Weber*, 1844. Trad. Camille Benoit.)

2. L'œuvre littéraire de Berlioz est très mêlée. Il ne serait pas difficile d'y trouver des passages ridicules, par l'exagération romantique, ou par le mauvais goût. Mais il avait un don naturel du style, et, surtout dans les écrits de la seconde moitié de sa vie, les pages vives, spirituelles, ou touchantes, abondent; il en est même de parfaitement belles. On a souvent cité la « procession des Rogations » dans les *Mémoires* (I, 245). Certains de ses textes poétiques, en particulier dans *l'Enfance du Christ*, et dans *les Troyens*, sont d'une belle langue et d'un beau rythme. Ses *Mémoires* tout entiers sont un des plus beaux livres qui aient jamais été écrits par un artiste. Wagner fut un plus grand poète; mais, comme prosateur, Berlioz lui est infiniment supérieur. — Voir une étude de M. Paul Morillot sur *Berlioz écrivain*, 1903, Grenoble.

d'intelligence et de verve, habitué par son métier de critique à exprimer toutes les nuances de ses sentiments, dût nous renseigner plus exactement sur sa pensée artistique qu'un Beethoven ou même qu'un Mozart : il n'en est rien. De même que trop de clarté empêche souvent de voir, trop d'esprit empêche souvent de comprendre. L'intelligence de Berlioz se dépense en menue monnaie; elle se brise en multiples facettes. Nulle part elle ne se concentre en un foyer lumineux, qui permette de voir au fond de lui. Il ne l'essaie même pas. Jamais il n'a su dominer sa vie et son œuvre. Jamais il ne l'a tenté. Il fut l'incarnation même du génie romantique : une force déchaînée, inconsciente du chemin qu'elle suit. Je n'aurai pas l'impertinence de dire que ce génie, si intelligent, ne se comprend pas lui-même; mais constamment il ne se comprend plus. Il se laisse emporter au hasard[1], comme un de ces anciens pirates scandinaves, couchés au fond de leur barque et regardant le ciel; il rêve, il gémit, il rit, il se livre à ses hallucinations passionnées. Sa vie sentimentale est aussi incertaine que sa vie artistique. Son œuvre musicale, comme son œuvre critique, se contredit, hésite, et retourne en arrière. Il se trompe sur ses passions, il se trompe sur ses conceptions. Il est lyrique dans l'âme, et il s'évertue à écrire des opéras; ses admirations oscillent de Gluck à Meyerbeer. Il a le génie populaire, et il méprise le peuple. Il est le plus audacieux révolutionnaire musical; et il se laisse dérober la direction du mouvement musical par qui veut la prendre. Bien plus, il renie ce mouvement, il tourne le dos à l'avenir, il se rejette dans le passé : pour quelles raisons? Il ne le sait, le plus souvent. Une passion, une rancune, un caprice, une blessure d'amour-propre, ont plus d'action sur lui que des raisons profondes. Il n'y a nulle unité en lui.

Mettez en regard de Berlioz Wagner, remué par des passions terribles, mais toujours maître de lui, gardant sa puissante raison à travers les orages de son cœur et du monde, à travers les tourmentes de l'amour et les révolutions politiques, profitant pour son art de toutes les expériences et des égarements même de sa vie, commençant par écrire la théorie de

1 « Le hasard, ce dieu inconnu, qui joue un si grand rôle dans ma vie .. » (*Mémoires*, II, 161.)

son œuvre, avant d'accomplir l'œuvre, et ne s'y lançant que lorsqu'il est sûr de ses pas, et qu'il voit clair devant lui. Et pensez à tout ce que la gloire de Wagner a dû à l'impérieux prestige de cette raison, exprimant sa volonté dans ses œuvres théoriques. C'est par ces œuvres que le roi de Bavière fut fasciné, avant de connaître la musique de Wagner. Elles ont été, pour bien d'autres, la clef de cette musique. Je me souviens d'avoir subi moi-même la domination de la pensée wagnérienne, quand l'art wagnérien me restait encore à demi obscur. Et lorsqu'il m'arrivait de ne pas bien comprendre une œuvre, ma confiance n'en était pas ébranlée. J'étais sûr qu'un génie dont la pensée souveraine m'avait convaincu ne pouvait se tromper, et que si sa musique m'échappait, c'était moi qui avais tort. Wagner a été véritablement son meilleur ami à lui-même, son plus solide champion, le guide qui vous conduit par la main au travers de la forêt touffue de son œuvre barbare et raffinée.

Or, non seulement ce secours vous manque chez Berlioz, mais Berlioz est le premier à vous égarer, à s'égarer avec vous. Pour pénétrer son génie, vous devez le saisir, non seulement sans son secours, mais presque malgré lui : car il se trahit constamment lui-même. — Et la raison, comme je vais tâcher de le montrer, c'est qu'il était un des génies les plus puissants qui aient jamais été en musique, au service du caractère le plus faible.

*
* *

Tout trompe en lui, jusqu'à son physique. Qui ne le voit, d'après les portraits et l'image légendaire qu'on s'est faite de lui, comme un brun Méridional, aux cheveux très noirs, aux yeux ardents? — Il était très blond, et il avait les yeux bleus[1]. « Des yeux enfoncés et perçants, qui parfois, dit Joseph d'Ortigue, se couvrent d'un voile de mélancolie et de langueur[2] ».

1. « J'ai été blond », dit Berlioz à Bülow (*Correspondance inédite*, 1858). « Une forêt de longs cheveux roux », écrit-il dans ses *Mémoires* (I, 165). « Blond ardent », dit Reyer. — Pour la nuance des yeux, je m'appuie sur le témoignage de madame Chapot, nièce de Berlioz.

2. Joseph d'Ortigue, *le Balcon de l'Opéra*, 1833.

Une crinière de cheveux, « un immense parapluie de cheveux, surplombant en auvent mobile au-dessus d'un bec d'oiseau de proie[1] ». Un large front, déjà sillonné de rides, à trente ans[2]. La bouche grande et fine, aux lèvres serrées, froncées au coin d'un pli sévère. Le menton saillant. Une voix assez grave[3]. « Une conversation inégale, brusque, brisée, emportée, quelquefois expansive, plus souvent retenue et rude[4] ». — De taille moyenne, svelte, bien proportionné, paraissant beaucoup plus grand assis[5]. Maigre, anguleux, toujours en mouvement, ayant gardé de son origine dauphinoise un goût d'alpiniste, une passion de marches, d'ascensions, de vagabondages, qu'il conserve jusqu'à soixante-cinq ans[6]. Une santé de fer, qu'il ruine avec ses privations et ses extravagances, ses courses sous la pluie, ses sommeils en plein air, et jusque dans la neige[7].

Dans ce corps de montagnard, robuste, sec, et endurant, une âme brûlante et débile, dont le sentiment le plus fort, le plus constant, le plus torturant, fut un besoin maladif de tendresse : — « L'inexorable besoin de tendresse qui me tue[8] »... Aimer, aimer, être aimé : il donnerait tout le reste pour cela. Mais son amour est celui d'un adolescent, incapable de voir l'être aimé comme il est, incapable de se voir soi-même. Rien de l'énergique et lucide passion de l'homme

1. E. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*. — Legouvé décrit ici Berlioz, tel qu'il le vit pour la première fois, en 1833.

2. Joseph d'Ortigue, *le Balcon de l'Opéra*, 1833.

3. « Un médiocre baryton », dit Berlioz (*Mémoires*, I. 58); — en 1830, dans les rues de Paris, il chante « une partie de basse » (*Mémoires*, I. 156). Dans son premier voyage d'Allemagne, le prince d'Hechingen lui fait chanter « la partie de violoncelle » d'une de ses compositions (*Mémoires*, II. 32).

4. Joseph d'Ortigue, *ibid.*

5. Les meilleurs portraits de Berlioz semblent être la photographie de Pierre Petit, en 1863, qu'il envoya à madame Estelle Fornier, et qui le représente accoudé, lassé, le front penché, regardant tristement à terre, — et la photographie qu'il a fait reproduire en tête de la première édition des *Mémoires* et où il est représenté assis, les mains dans ses poches, un peu rejeté en arrière, la tête droite, les yeux fixes et durs, l'expression énergique et sévère (1865).

6. Il va à pied de Naples à Rome, en ligne droite, par les montagnes. Il court, d'une traite, de Subiaco à Tivoli, etc.

7. Il y gagna de nombreuses bronchites, et de continuels maux de gorge, sans parler de la névrose intestinale dont il mourut.

8. A son ami Humbert Ferrand, 3 mars 1863. — « La musique et l'amour sont les deux ailes de l'âme », a-t-il dit dans ses *Mémoires*.

instruit par la vie, qui voit l'objet de sa passion sans illusions, avec ses défauts, et au besoin ses vices, et qui l'aime pour son être même. Il aime l'amour, il aime des rêves, des fantômes sentimentaux ; il en est un lui-même. Jusqu'à son dernier jour, il reste « un pauvre enfant de douze ans, brisé par un amour au-dessus de ses forces[1] ». — Remarquez combien cet homme, qui vécut une vie si libre, avec de multiples aventures, a toujours exprimé chastement la passion. Quelle pureté virginale dans ses immortelles pages d'amour, les duos des *Troyens*, ou la « nuit sereine » de *Roméo et Juliette* ! Comparez cette tendresse virgilienne aux fureurs charnelles de Wagner ! — Est-ce à dire qu'il n'aima pas autant ? Sa vie ne fut qu'amour et torture d'amour ; et la phrase désolée de l'introduction de la *Symphonie fantastique*, dont M. Julien Tiersot, dans un beau livre tout récent[2], a pu identifier le thème avec une romance, composée à douze ans, quand Berlioz aimait une jeune fille de dix-huit ans, « aux grands yeux et aux brodequins roses », Estelle, *Stella montis, Stella matutina*, — cette phrase, une des plus poignantes qu'il ait jamais écrites, pourrait servir de devise à cette vie dévorée de tendresse et de mélancolie, condamnée à une solitude irrémédiable, à « cet arrachement du cœur, cet isolement affreux, ce monde vide, ces mille tortures qui circulent dans les veines avec un sang glacé, ce dégoût de vivre et cette impossibilité de mourir[3] ». Il a décrit lui-même avec une énergie et une précision singulières ce terrible « mal de l'*isolement* », dont il fut rongé toute sa vie[4]. Il est voué à souffrir, — ou, ce qui est pire, à faire souffrir.

1. *Mémoires*, I, 11.

2. Julien Tiersot, *Hector Berlioz et la société de son temps*, 1903. Hachette.

3. *Mémoires*, I, 159.

4. « Je ne sais comment donner une idée de ce mal inexprimable... » (Suit une comparaison avec une expérience de physique). « ... Le vide se fait autour de ma poitrine palpitante, et il me semble alors que mon cœur, sous l'aspiration d'une force irrésistible, s'évapore et tend à se dissoudre par expansion. Puis, la peau de tout mon corps devient douloureuse et brûlante ; je rougis de la tête aux pieds. Je suis tenté de crier, d'appeler à mon aide mes amis, les indifférents même, pour me consoler, pour me garder, me défendre, m'empêcher d'être détruit, pour retenir ma vie qui s'en va aux quatre points cardinaux. — On n'a pas d'idées de mort pendant ces crises ; non, la pensée du suicide n'est pas même supportable : on ne veut pas mourir, loin de là, on veut vivre, on le veut absolument, on vou-

Qui ne connaît sa passion pour Henriette Smithson? Lamentable histoire! — Il s'éprend d'une actrice anglaise, qui joue Juliette. D'elle, ou de Juliette? A peine l'a-t-il vue, que c'en est fait; il s'écrie : « Ah! je suis perdu! » Il la veut, elle le repousse; il vit dans un délire de souffrance et de passion; il erre, comme un fou, pendant des jours et des nuits, dans Paris et dans les plaines des environs, sans but, sans répit, sans repos, — jusqu'à ce que le sommeil le terrasse, n'importe où il se trouve, « une nuit sur des gerbes dans un champ près de Villejuif, un jour dans une prairie aux environs de Sceaux, une autre fois dans la neige, sur le bord de la Seine gelée, près de Neuilly; ou sur une table du café Cardinal, où il dormit cinq heures, à l'effroi des garçons qui craignaient qu'il ne fût mort[1] ». Cependant, on lui rapporte sur le compte d'Henriette d'absurdes calomnies : il n'hésite pas une minute à les croire. Aussitôt il la méprise, il la flétrit publiquement dans sa *Symphonie fantastique*, il fait hommage de cette œuvre de vengeance à Camille Moke, une pianiste, dont il s'est épris sur-le-champ. Henriette reparaît; elle a vieilli, elle est devenue presque impotente, elle est endettée, son astre décline : à l'instant, la passion de Berlioz se rallume. Cette fois, Henriette accueille ses avances : il rajuste son injurieuse *Symphonie* pour la lui offrir, comme un hommage d'amour; il la conquiert, il l'épouse, avec 14 000 francs de dettes. Il tient enfin son rêve, la Juliette, l'Ophélie. Qui

drait même donner à sa vie mille fois plus d'énergie; c'est une aptitude prodigieuse au bonheur, qui s'exaspère de rester sans application, et qui ne peut se satisfaire qu'au moyen de jouissances immenses, en rapport avec l'incalculable surabondance de sensibilité dont on est pourvu. Cet état n'est pas le spleen, mais il l'amène plus tard... Le spleen, c'est la congélation de tout cela, le bloc de glace. — Même à l'état calme, je sens toujours un peu d'*isolement* les dimanches d'été, parce que nos villes sont inactives ces jours-là, parce que chacun sort, va à la campagne; parce qu'on est *joyeux au loin*, parce qu'on est *absent*. Les *adagio* des symphonies de Beethoven, certaines scènes d'*Alceste* et d'*Armide* de Gluck, un air de son opéra italien de *Telemaco*, les Champs-Élysées de son *Orphée*, font naître aussi d'assez violents accès de la même souffrance; mais ces chefs-d'œuvre portent avec eux leur contre-poison; ils font déborder les larmes, et on est soulagé. Les *adagio* de quelques-unes des sonates de Beethoven, et l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, au contraire, appartiennent entièrement au spleen et le provoquent; il fait froid là-dedans, l'air y est sombre, le ciel gris de nuages, le vent du nord y gémit sourdement... » (*Mémoires*, I, 246 et suiv.).

1 *Mémoires*, I, 98.

est-elle? Une douce Anglaise, froide, loyale, raisonnable, qui n'a rien compris à sa passion, mais qui, dès le moment qu'elle est devenue sa femme, l'aime honnêtement, jalousement, et prétend l'enfermer dans l'étroit horizon de sa vie domestique. Dès lors, il ne l'aime plus. Il s'éprend d'une actrice espagnole. (Toujours des actrices, des virtuoses, des rôles!) Il abandonne la pauvre Ophélie, et part avec Marie Recio, l'Inès de la *Favorite*, le page du *Comte Ory*, une femme avisée, pratique, sèche, une médiocre chanteuse, qui a la rage de chanter. L'intransigeant Berlioz est forcé de flatter les directeurs de théâtre pour lui procurer des rôles, d'écrire des feuilletons mensongers pour louer son talent, de lui laisser chanter faux, dans les concerts qu'il dirige, ses propres mélodies[1]! Ce serait tristement risible, si cette faiblesse de caractère ne l'amenait à des choses tragiques.

Ainsi, celle qu'il aima, celle qui l'aime toujours, reste seule, sans amis, dans ce Paris où elle est une étrangère; elle se consume lentement, elle meurt dans le silence, alitée, paralysée, ne pouvant plus parler, durant une agonie de huit ans. Il en souffre : car il l'aime encore, il est déchiré de pitié, — « la pitié, le sentiment qui fut toujours pour moi le plus difficile à supporter[2] ». Mais à quoi sert cette inutile pitié? Il n'en laisse pas moins Henriette souffrir seule et mourir. Il a fait plus. Il a laissé sa maîtresse, l'odieuse Recio, faire à la pauvre Smithson cette scène atroce, que rapporte Legouvé[3]. Et Recio la lui raconte, elle s'en vante à Berlioz. Et il l'accepte. — « Que voulez-vous? Je l'aime! »

1. « Voyons, dit-il à Legouvé, n'est-ce pas vraiment diabolique, c'est-à-dire tout à la fois tragique et grotesque! Je dis que je mériterais d'aller en enfer!... Mais j'y suis. »

2. *Mémoires*, II, 335. — Voir les pages déchirantes qu'il écrit sur la mort d'Henriette Smithson.

3. « Un jour, Henriette, retirée à Montmartre, entend sonner et va ouvrir : « Madame Berlioz, s'il vous plaît, madame? — C'est moi, madame. — Vous vous trompez, je vous demande madame Berlioz. — C'est moi, madame, vous dis-je! — Non, ce n'est pas vous! Vous me parlez, vous, de la vieille madame Berlioz, de la délaissée! Moi, je vous parle de la jeune, de la jolie, de la préférée! Hé bien, celle-là, c'est moi! » — Et elle sort, fermant brusquement la porte. »

Legouvé dit à Berlioz : « Qui vous a raconté cette action abominable? Celle qui l'a faite sans doute? Elle s'en est vantée, j'en suis sûr! Et vous ne l'avez pas jetée à la porte? — Comment l'aurais-je pu? répond Berlioz d'une voix brisée; je l'aime! » *Soixante ans de souvenirs*.)

Il faudrait être dur pour un tel homme, si l'on n'était désarmé par sa souffrance. — Passons. J'aurais voulu laisser de côté ces traits; mais je n'en ai pas le droit : il faut montrer l'incroyable faiblesse de ce caractère d'homme. — D'homme? Non pas : de femme sans volonté, et livrée à ses nerfs[1].

***

De tels êtres sont destinés au malheur. Quoi qu'ils puissent faire souffrir, on peut être sûr qu'ils se font souffrir mille fois davantage : ils ont un don qui leur est propre d'attirer, de recueillir, de savourer la douleur; ils n'en perdent pas une goutte. La vie se chargea d'en abreuver Berlioz; elle fut si dure, qu'il serait inique d'y ajouter la sévérité un peu hypocrite de l'histoire.

On a beaucoup chicané sur ses plaintes continuelles. Moi-même j'y trouvais naguère un manque de virilité, presque de dignité. Il semble d'abord que Berlioz ait eu bien moins de raisons extérieures d'être malheureux, que — je ne dis pas Beethoven — mais que Wagner, et bien d'autres, — mais que presque tous les grands hommes, passés, présents et futurs. A trente-cinq ans, il avait la gloire, et Paganini proclamait en lui l'héritier de Beethoven. Que voulait-il de plus? Il était discuté par la foule, dénigré par un Scudo et

1. D'une femme encore, ce besoin de vengeance, « superflu, qui lui est si nécessaire », comme il dit à son ami Hiller, et qui, après lui avoir fait écrire *la Symphonie Fantastique* contre Henriette Smithson, lui fait écrire cette méchante fantaisie d'*Euphonia* contre Camille Moke, devenue madame Pleyel. On serait aussi tenté de relever la difficulté qu'il a à ne pas enjoliver ou altérer un peu la vérité, dans tout ce qu'il raconte, si ce n'était le fait de son imagination spirituelle et passionnée, beaucoup plus que de sa volonté, que je crois très loyale. L'anecdote de son ami Crispino, le jeune paysan de Tivoli, en est un exemple caractéristique. Berlioz écrit dans ses *Mémoires* (I, 229) : « Je lui avais fait présent de deux chemises, d'un pantalon et de trois superbes coups de pied au derrière un jour qu'il me manquait de respect. » Et, en note, il ajoute : « Ceci est un mensonge, et résulte de la tendance qu'ont toujours les artistes à écrire des phrases qu'ils croient à effet. Je n'ai jamais donné de coups de pied à Crispino. » Mais il se garde bien d'effacer sa phrase. Toutes ses petites hâbleries n'ont pas plus d'importance; elles ne sont pas faites pour tromper personne, mais pour s'amuser soi-même. On a beaucoup exagéré les erreurs des *Mémoires*. Et, d'ailleurs, Berlioz a été le premier à avertir, dans sa préface, qu' « il ne dirait que ce qu'il lui plairait de dire », et qu' « il n'écrivait pas là ses *Confessions* ». Qui songerait à le lui reprocher ?

un Adolphe Adam, le théâtre s'ouvrait difficilement à lui : la belle affaire !

Mais un examen attentif des faits, comme celui auquel s'est livré M. Julien Tiersot, montre quelles furent la dureté et la médiocrité étouffante de cette vie. Les soucis matériels d'abord : A trente-six ans, « l'héritier de Beethoven » a des appointements fixes de 1 500 francs, comme conservateur adjoint à la Bibliothèque du Conservatoire, à peu près autant pour ses feuilletons des *Débats*, qui l'exaspèrent et l'humilient, pour cette besogne, qui fut une des croix de sa vie, par la contrainte qui lui était imposée de ne pas dire la vérité[1]. Au total, 3 000 francs, tristement gagnés, et avec lesquels il fait vivre un enfant et une femme, — « même deux », comme dit M. Tiersot. — Il essaie de donner un festival à l'Opéra : résultat, 360 francs de déficit. Il organise un festival à l'Exposition de 1844 : on fait 32 000 francs de recette, il gagne 800 francs. Il donne la *Damnation de Faust* : personne ne vient, il est ruiné. La Russie le sauve; mais l'impresario qui l'emmène en Angleterre fait faillite. Il est hanté par l'idée du loyer à payer, des notes de médecin. Vers la fin de sa vie, sa situation pécuniaire s'arrange un peu, et, un an avant sa mort, il dira ce mot affreux : « Je souffre tant ! Je voudrais ne pas mourir maintenant, j'ai de quoi vivre ! »

Mais l'épisode le plus tragique est celui de la symphonie qu'il se refuse à écrire, à cause de sa misère. Je m'étonne que cette page, qui termine ses *Mémoires*, ne soit pas plus connue. On y touche au fond de la douleur humaine :

Au moment où la santé de sa femme lui causait le plus de dépenses, une nuit, il lui vint l'idée d'une symphonie. Il avait dans la tête tout le premier morceau : un allegro en deux temps, en *la* mineur. Il se leva et allait l'écrire, quand il pensa :

Si je commence ce morceau, j'écrirai toute la symphonie; elle sera considérable ; j'y passerai trois ou quatre mois, exclusivement. Je ne ferai plus de feuilletons, je ne gagnerai donc plus rien. Puis, quand ce sera fini, je ne pourrai résister à la tentation de la faire copier (soit 1 000 à 1 200 francs de dépenses), puis de la faire en-

1. *Mémoires*, II, 158 et suiv. La douleur poignante de ce chapitre sera sentie de tout artiste.

tendre. Je donnerai un concert dont la recette couvrira à peine la moitié des frais. Je perdrai ce que je n'ai pas; je manquerai du nécessaire pour la pauvre malade, et je n'aurai plus ni de quoi faire face à mes dépenses personnelles, ni de quoi payer la pension de mon fils sur le vaisseau où il doit monter prochainement... Ces idées me donnèrent le frisson, et je jetai ma plume, en me disant : « Bah! demain j'aurai oublié la symphonie! » La nuit suivante, j'entendais clairement l'allegro; il me semblait le voir écrit. J'étais plein d'une agitation fiévreuse, je chantais le thème, j'allais me lever... mais les réflexions de la veille me retinrent encore, je me raidis contre la tentation, je me cramponnai à l'espoir d'oublier. Enfin, je me rendormis, et le lendemain, au réveil, tout souvenir, en effet, avait disparu pour jamais...

Cette page fait trembler. Un suicide est moins lamentable. Depuis que je l'ai lue, j'en suis obsédé. Ni Beethoven, ni Wagner, n'ont souffert une pareille agonie. — Qu'aurait fait Wagner en pareille occasion? Il eût écrit, sans doute, — et il aurait eu raison. — Mais le pauvre Berlioz, qui était assez faible pour sacrifier son devoir à l'amour, était, hélas! assez héroïque pour sacrifier son génie au devoir[2].

A côté de cette misère matérielle, la tristesse d'être incompris. — On parle de la gloire qu'il avait! Que pensaient de lui ses pairs, — ceux du moins que l'on nommait ainsi? Il sait que Mendelssohn, qu'il estime, qu'il aime, et qui se dit son « bon ami », le méprise et le nie[3]. Le généreux Schumann, qui est,

1. *Mémoires*, II, 349 et suiv.

2. Il a répondu d'avance au reproche qu'on pouvait lui faire, dans une page déchirante, qui fait suite au récit que j'ai cité : « Lâche! va dire quelque jeune fanatique, il fallait oser! il fallait écrire!... Ah! jeune homme qui me traites de lâche, tu n'as pas subi le spectacle que j'avais alors sous les yeux, sans quoi tu serais moins sévère... Ma femme était là, à demi morte, ne pouvant plus que gémir; il lui fallait trois femmes pour la soigner; le médecin devait lui faire presque chaque jour une visite; j'étais sûr du désastreux résultat de mon entreprise musicale... Non, je n'étais pas lâche, j'ai la conscience d'avoir été seulement humain; et je crois honorer l'art, en prouvant qu'il m'a laissé assez de raison pour distinguer le courage de la férocité. » (*Mémoires*, II, 350-1.)

3. En note du passage des *Mémoires* où Berlioz publie une lettre de Mendelssohn protestant de sa « bonne amitié », il écrit ces lignes amères : « Je viens de voir dans le volume des lettres de Mendelssohn, en quoi consistait son amitié pour moi. Il dit à sa mère, en me désignant clairement : « *** est une vraie caricature, sans une étincelle de talent... J'ai parfois des envies de le dévorer. » (*Mémoires*, II, 48). — Berlioz ne dit pas que Mendelssohn ajoute : « On prétend que Berlioz poursuit un but élevé dans l'art. Ce n'est pas mon avis. Ce qu'il veut, c'est se marier! »

avec Liszt[1], le seul qui ait eu l'intuition de sa grandeur, se demande parfois s'il faut le regarder « comme un génie ou comme un aventurier de la musique[2] ». Wagner, qui juge dédaigneusement ses symphonies, avant de les avoir lues[3], Wagner, qui certainement a compris son génie, et qui volontairement l'a nié, se jette dans les bras de Berlioz, quand il le rencontre à Londres en 1855; « il l'embrasse avec fureur, pleure, trépigne; et à peine est-il parti, que le *Musical World* publie les passages de son livre *(Oper und Drama)*, où il éreinte Berlioz de la façon la plus blessante[4] ». En France, le jeune Gounod, *doli fabricator Epeus*, comme l'appelle Berlioz, lui prodigue les paroles flatteuses, mais passe son temps à reprendre les sujets qu'il traite[5], ou à le supplanter au théâtre. A l'Opéra, on préfère à Berlioz un prince Poniatowski. A l'Académie, il se présente trois fois, battu une première fois par Onslow, une seconde par Clapisson; à la troisième, il ne réussit qu'à une voix de majorité contre Panseron, Vogel, Leborne, etc., etc., et, comme toujours, Gounod. — Il meurt avant d'avoir vu apprécier en France la *Damnation de Faust*, l'œuvre la plus extraordinaire de la musique française. — On la siffle?... Non pas. « On reste indifférent, » c'est Berlioz qui le dit. Elle passe inaperçue! — Il meurt, avant d'avoir vu jouer, dans leur intégrité, *les Troyens*, l'œuvre la plus noble du théâtre lyrique français, depuis Gluck[6]... Mais de quoi m'étonné-je? Pour les entendre aujourd'hui, ne faut-il pas toujours aller en Allemagne? Et quand l'œuvre dramatique de Berlioz a trouvé à Carlsruhe son Bayreuth, quand le mer-

1. Liszt, qui l'a renié plus tard.

2. Article sur l'*Ouverture de Waverley (Neue Zeitschrift für Musik)*.

3. Wagner, qui critique Berlioz, depuis 1840, et qui publie dans son *Oper und Drama* de 1851, une étude détaillée sur ses œuvres, écrit en 1855 à Liszt : « J'avoue que cela m'intéresserait beaucoup de connaître les symphonies de Berlioz, et de les voir dans la partition même. Si tu les possèdes, veux-tu me les prêter? » (3 octobre 1855).

4. Voir la lettre de Berlioz, citée par J. Tiersot, p. 275.

5. *Roméo, Faust, la Nonne sanglante.*

6. Je me contente de signaler un autre fait qui mériterait une longue étude : c'est l'affaiblissement du goût musical en France, et, je crois aussi dans toute l'Europe, depuis 1835 ou 1840. On le voit dans les *Mémoires* de Berlioz : « Depuis la première exécution de *Roméo et Juliette*, l'indifférence du public parisien, pour tout

veilleux *Benvenuto Cellini* est joué dans vingt villes d'Allemagne[1], et regardé comme un chef-d'œuvre par un Weingartner ou un Richard Strauss, quel est le directeur de théâtre français qui songe seulement à le monter ?

Mais tout cela n'est rien encore. Qu'est-ce que l'amertume de l'insuccès, auprès de la vraie douleur : la Mort ? — Berlioz voit mourir, l'un après l'autre, tous ceux qu'il aime : son père, sa mère, ses sœurs, Henriette Smitthson, Marie Recio. Son fils lui reste : Louis Berlioz, capitaine au long cours, un garçon à l'esprit généreux, mais faible, inquiet, mélancolique et troublé, comme lui. — « Il a le malheur de me ressembler en tout. Nous nous aimons comme deux jumeaux[2]. » « Ah ! mon pauvre Louis ! lui écrit-il, si je ne t'avais pas !... » — Quelques mois après, il apprend que le pauvre Louis est mort dans les mers lointaines.

Il est seul. Plus de voix amie ; il n'entend plus que « l'affreux duo chanté à son oreille, pendant l'activité des jours, et au milieu du silence des nuits, par l'isolement et l'ennui »[3]. Il est rongé par la maladie. En 1856, à Weimar, à la suite d'un excès de fatigue, il a pris une névrose intestinale. Elle commence par un malaise incroyable : il dort dans les rues. Il souffre constamment. Il est comme « un arbre sans feuilles et ruisselant de pluie ». A partir de 1861, la maladie est à l'état aigu. Il a des crises de trente heures, pendant lesquelles il se tord de douleur dans son lit. « Je vis au milieu de mes

ce qui concerne les arts et la littérature, avait fait des progrès incroyables. » *Mémoires*, II, 263.) Comparez les cris d'enthousiasme et les larmes qu'arrachent aux dilettantes de 1830 les représentations des opéras italiens, ou des œuvres de Gluck (*Mémoires*, I, 81 et suiv.), à la froideur qui pénètre le public, de plus en plus, entre 1840 et 1870. C'est un manteau de glace qui s'étend sur l'art. Combien Berlioz en dut souffrir ! En Allemagne, la grande génération romantique est morte. Le seul Wagner personnifie la musique, et draine tout ce qui reste d'enthousiasme et d'amour pour la musique, en Europe. Il devient impossible à tout autre de vivre. Berlioz meurt vraiment d'asphyxie.

1. Voici, à titre documentaire, la liste de ces villes (en ne mentionnant que celles où a été joué *Benvenuto* depuis 1879). Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Victor Chapot, petit-neveu de Berlioz. Ce sont, par ordre alphabétique : Berlin, Brème, Brunswick, Dresde, Francfort-sur-Mein, Fribourg-en-Brisgau, Hambourg, Hanovre, Carlsruhe, Leipzig, Mannheim, Metz, Munich, Prague, Schwerin, Stettin, Strasbourg, Stuttgart, Vienne, Weimar.

2. *Mémoires*, II, 420.

3. Lettre à Bennet.

douleurs physiques, et écrasé d'ennui. La mort est bien lente[1] ! »

Et le pire de tout : au sein de ses misères, rien ne peut le soutenir. Il ne croit à rien, à rien.

Il ne croit pas en Dieu, il ne croit pas à l'immortalité :

Je n'ai pas la foi[2]... J'ai pris en haine la philosophie et tout ce qui lui ressemble, philosophie religieuse ou non[3]... Je suis aussi incapable de faire une médecine de la foi, que d'avoir foi en la médecine[4]... Dieu est stupide et atroce dans son indifférence infinie[5].

Il ne croit pas à la gloire, il ne croit pas aux hommes, il ne croit pas au beau, il ne croit pas à lui-même :

Tout passe, l'espace et le temps absorbent beauté, jeunesse, amour, gloire et génie ; la vie humaine n'est rien, la mort pas davantage ; les mondes eux-mêmes naissent et meurent comme nous, tout n'est rien... Oui ! oui ! oui ! Tout n'est rien ! tout n'est rien ! Aimez ou haïssez, jouissez ou souffrez, admirez ou insultez, vivez ou mourez, qu'importe tout ! Il n'y a ni grand, ni petit, ni beau, ni laid : l'infini est indifférent, l'indifférence est infinie[6]... Je suis las, et obligé de reconnaître que les absurdités sont nécessaires à l'esprit humain, et naissent de lui, comme les insectes naissent des marécages[7]... Vous me faites rire avec ces vieux mots de mission à remplir ! Quel missionnaire ! Mais il y a en moi une mécanique inexplicable, qui fonctionne malgré tous les raisonnements, et je la laisse faire, parce que je ne puis l'empêcher de fonctionner. Ce qui me dégoûte le plus, c'est la certitude où je suis de la non-existence du beau pour l'incalculable majorité des singes humains[8]... L'énigme insoluble du monde, l'existence du mal et de la douleur, la folie furieuse de la race humaine, sa stupide férocité qu'elle assouvit à toute heure et en tous lieux sur les êtres les plus inoffensifs et sur elle-même, m'ont

1. Lettre à Asger Hammerik, fin 1865.

2. Lettres à la princesse de Wittgenstein, 22 juillet 1862.

3. *Ibid.*, 21 septembre 1862.

4. *Ibid.*, août 1864.

5. *Mémoires*, II, 335. Il scandalise par son irréligion Mendelssohn et Wagner lui-même. (Voir la lettre de Berlioz à Wagner, du 10 septembre 1855.)

6. *Les Grotesques de la Musique*, p. 295-6.

7. Lettre à l'abbé Girod, voir Hippeau : *Berlioz intime*, p. 434.

8. Lettre à Bennet, *ibid.* — Il ne croit pas à la patrie. « Patriotisme ! Fétichisme ! Crétinisme ! » (*Mémoires*, II, 261.)

réduit à l'état de résignation morne et désespérée du scorpion entouré de charbons ardents. Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas me percer de mon dard[1]..... — Je suis dans ma soixante et unième année, je n'ai plus ni espoirs, ni illusions, ni vastes pensées, je suis seul, mon mépris pour l'imbécillité et l'improbité des hommes, ma haine pour leur atroce férocité, sont à leur comble, et à toute heure, je dis à la mort : « Quand tu voudras ! » Qu'attend-elle donc[2]?

Et cette mort qu'il implore, il en a peur. C'est le sentiment le plus fort, le plus âpre, le plus vrai qu'il y ait en lui. Aucun musicien, depuis le vieux Roland de Lassus, ne l'a jamais éprouvé avec cette intensité. Rappelez-vous l'insomnie d'Hérode dans *l'Enfance du Christ*, ou le second monologue de Faust, ou les douleurs de Cassandre, ou l'enterrement de Juliette : partout vous retrouverez ce souffle terrible du néant. Le malheureux homme en était ravagé. Les lettres récemment publiées par M. Julien Tiersot dans la *Revue musicale* attestent cette hantise :

Ma promenade favorite, surtout quand il pleut, quand le ciel pleure à flots, est le cimetière Montmartre, voisin de ma demeure. J'y vais souvent, j'y ai beaucoup de relations..... Avant-hier, j'ai passé deux heures au cimetière, j'y avais trouvé un siège très confortable sur une tombe somptueuse, et je m'y suis endormi..... Paris est pour moi un cimetière, ses pavés sont pour moi des pierres tumulaires. Partout je trouve des souvenirs d'amis ou d'ennemis qui sont morts..... Je ne fais rien que supporter mes incessantes douleurs et mon insondable ennui. Je me demande nuit et jour si je mourrai avec de grandes douleurs, ou avec peu de douleurs; car quant à mourir sans douleur, je ne suis pas assez fou pour l'espérer... Pourquoi ne sommes-nous pas encore morts[3]?

Sa musique est aussi claire que ces lugubres paroles, et plus terrible encore, plus morne : elle souffle la mort. Contraste poignant : une âme ivre de vie, et minée par la mort. C'est ce qui fait le terrible sérieux et le tragique de cette vie. Wagner, rencontrant Berlioz, pousse un soupir de sou-

1. A la princesse de Wittgenstein, 22 juillet 1862.

2. *Mémoires*, II, 391-2.

3. Lettres à la princesse de Wittgenstein, du 22 janvier 1859, 30 août 1864, 13 juillet 1866, — et à A. Morel, du 21 août 1864

lagement : il a enfin trouvé un homme plus malheureux que lui[1]! ...

Alors, au seuil de la mort, seul, il se tourne avec désespoir vers l'unique lumière qui lui reste, *Stella montis*, le souvenir de son amour d'enfance, Estelle, maintenant vieille, grand'-mère, flétrie par l'âge et par les deuils. Il fait le pèlerinage de Meylan, près de Grenoble, pour la revoir. Il a soixante et un ans, elle en a près de soixante-dix. « Le passé! le passé! le temps!... Jamais! jamais[2]! » Et pourtant, il veut l'aimer, il l'aime d'un amour éperdu. — Oh! que cela est douloureux! Que l'on a peu envie de sourire, quand on lit au fond de ce cœur désolé! Croyez-vous qu'il ne voie pas, aussi bien que vous, les rides, le visage d'aïeule, la froideur, « la triste raison » de celle qu'il idéalise? Songez qu'il est le plus ironique des hommes! Mais il ne veut pas voir. Il veut se raccrocher à quelque tendresse, pour vivre, dans le désert de ce monde :

Il n'y a rien de réel dans le monde, que ce qui se passe là, dans le cœur... J'ai concentré ma vie dans l'obscur petit village où elle vit. Je ne supporte l'existence qu'en me disant : « Cet automne, j'irai passer un mois auprès d'elle. » Je mourrais dans cet enfer de Paris, si elle ne m'avait pas permis de lui écrire, et si de temps en temps il ne m'arrivait quelques lettres d'elle.

Ainsi dit-il à Legouvé; et il s'assied sur une borne, dans une rue de Paris, et pleure. — Cependant, la vieille femme ne comprend pas cette folie, elle la tolère à peine, elle cherche à le désabuser :

Il faut abandonner, avec les cheveux blancs, tous les rêves, même celui d'une amitié impossible... A quoi bon former des relations, qu'aujourd'hui voit naître, et que demain peut faire évanouir?

Hélas! que rêve-t-il donc? De vivre avec elle? Non : de mourir auprès d'elle, de l'avoir auprès de lui, à l'heure où il va mourir!...

1. « Chacun reconnut tout à coup dans l'autre un compagnon d'infortune, et je me trouvai plus heureux que Berlioz. » (Wagner à Liszt, 5 juillet 1855.)

2. *Mémoires*, II, 396.

Être à vos pieds, la tête sur vos genoux, vos deux mains dans les miennes, et finir ainsi[1]!...

Vieil enfant, si misérable, si perdu, si tremblant devant la mort!

Au même moment de sa vie, Wagner, pourtant vainqueur, entouré, adulé, et que la légende savamment travaillée de Bayreuth s'efforce d'environner d'une auréole de bonheur, — Wagner, triste, souffrant, doutant de ses efforts, sentant l'inanité de son âpre combat contre la médiocrité du monde. « fuyait loin du monde[2] », se jetait dans la foi, et disait à un ami, resté libre et incroyant, qui le regardait avec surprise disant à table ses prières : « Oui, je crois, je crois en mon Sauveur! »

Pauvres gens! les vainqueurs du monde! Si vaincus et brisés!

Mais, de ces deux morts, combien plus douloureuse, celle de l'artiste qui ne croit pas, et qui n'a pas assez de force et de stoïcisme pour ne pas croire, — qui agonise lentement dans cette petite chambre de la rue de Calais, parmi les bruits odieux de Paris indifférent ou hostile[3], — qui s'enferme dans un silence farouche, — qui ne voit pas, à son dernier moment, se pencher sur lui le visage d'un être aimé, — et qui n'a même pas la consolation de croire à son œuvre, de contempler avec calme le travail accompli, d'embrasser fièrement du regard le chemin parcouru, et de se reposer avec confiance sur le souvenir d'une belle vie héroïque, — qui se

1. *Mémoires*, II, 415.

2. « Oui, c'est à la fuite loin du monde, que *Parsifal* doit sa naissance et sa croissance! Quel homme, pendant toute une vie, peut, de gaieté de cœur et de sens rassis, plonger son regard au fond de ce monde de meurtre et de rapine organisés et légalisés par le mensonge, l'imposture et l'hypocrisie, sans être obligé parfois d'en détourner sa vue en frissonnant de dégoût? » (Wagner, *les Représentations du drame sacré Parsifal à Bayreuth, en 1882*, trad. Camille Benoit.)

3. « ... Je n'ai que des murs devant mes fenêtres. Du côté de la rue, un roquet aboie depuis une heure, un perroquet glapit, une perruche contrefait le cri des moineaux. Du côté de la cour, chantent des blanchisseuses, et un autre perroquet crie sans relâche : Portez arrm!... La journée est bien longue!... » (Lettre à Ferrand, *Lettres intimes*, 269.)

« ... Le sot bruit de voitures secoue le silence de la nuit. Paris humide et boueux! Paris parisien!... Voilà que tout se tait,... il dort du sommeil de l'injuste!... » (A Ferrand, *Lettres intimes*, 302.)

répète en mourant le mot sinistre de Shakespeare, qui ouvre et qui ferme les *Mémoires* :

Life's but a walking shadow... La vie n'est qu'une ombre qui passe, — un pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane et s'agite sur le théâtre, et qu'après on n'entend plus; — un conte récité par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui n'a aucun sens[1]...

***

Telle est l'âme malheureuse, vacillante et troublée, qui se trouva unie à un des génies les plus audacieux du monde. — Exemple bien frappant de la différence qui peut exister entre le génie et le grand homme, — car les deux mots ne sont pas synonymes : — qui dit grand homme, dit grandeur d'âme, hauteur de caractère, puissance de volonté, et surtout unité morale. Et je comprends qu'on puisse refuser ces qualités à Berlioz. Mais qu'on nie son génie musical, qu'on puisse chicaner une force aussi prodigieuse, — et c'est pourtant ce qu'on fait encore, journellement, à Paris, — me paraît, je l'avoue, lamentable et risible. Qu'on l'aime, ou qu'on ne l'aime pas, une seule de ses œuvres, une seule partie d'une seule de ses œuvres, un morceau de la *Fantastique*, une ouverture de *Benvenuto*, révèle plus de génie, je ne crains pas de le dire, que toute la musique française de son siècle. Je comprendrais encore qu'on le discutât au pays de Beethoven et de Bach. Mais, chez nous, qu'a-t-on à lui opposer? Gluck fut un bien plus grand homme. Et aussi César Franck. Ils ne furent jamais des génies de cette taille. Si le génie est la force créatrice, je n'en vois de cette trempe pas plus de quatre ou cinq dans le monde; et quand j'ai nommé Beethoven, Mozart, Bach et Wagner, je ne lui connais dans l'art musical pas un supérieur, et même pas un égal.

1. Blaze de Bury le rencontre peu de temps avant sa mort. « Un soir d'automne. Sur le quai. Il revenait de l'Institut. Pâle, amaigri, voûté, morne et fébrile, on l'eût pris pour une ombre. Son œil même, son grand œil fauve et rond, avait éteint sa flamme. Un moment, il serra notre main dans sa main fluette et morte, puis disparut dans le brouillard, après nous avoir dit ces vers d'Eschyle, d'une voix où le souffle n'était déjà plus : « Oh! la vie de l'homme! Lorsqu'elle est heureuse, une ombre suffit à la troubler. Malheureuse, une éponge mouillée en efface l'image, et tout est oublié... » (*Musiciens d'hier et d'aujourd'hui.*)

Il n'est pas un musicien, il est la musique même. Il ne commande pas à son démon ; il est vraiment sa proie. Qui a lu ses écrits sait comment il était terrassé, ravagé, dévasté par l'émotion musicale. Ce sont de vraies crises d'extase ou de convulsions, comme chez un visionnaire des siècles passés. D'abord, « une agitation étrange dans la circulation du sang : les artères battent avec violence ; les larmes coulent abondamment. Puis viennent des contractions spasmodiques des muscles, un tremblement de tous les membres, un engourdissement total des pieds et des mains, une paralysie partielle des nerfs de la vision et de l'ouïe : il ne voit plus, il n'entend plus ; vertige, demi-évanouissement. » Et, dans le cas où la musique lui déplaît, au contraire, c'est « un soulèvement général, un effort d'excrétion de tout l'organisme, le vomissement[1]. »

Ce caractère de possédé musical se manifeste bien à la soudaine explosion de son génie[2]. Sa famille s'oppose à ce qu'il soit musicien ; et jusqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans, sa faible volonté se soumet en grondant. Pour obéir à son père, il commence sa médecine à Paris. Un soir, il entend *les Danaïdes* de Salieri. C'est un coup de tonnerre. Il court à la bibliothèque du Conservatoire lire les partitions de Gluck : « il en oublie le boire et le manger ; il en délire ». Une représentation d'*Iphigénie en Tauride* l'achève. Il entre chez Lesueur, puis au Conservatoire. L'année suivante, il a composé *les Francs-Juges* (1827) ; deux ans après, les *Huit scènes de Faust* (1828), qui seront le noyau de la future *Damnation*[3] ; trois ans après, la *Symphonie fantastique* (commencement de 1830). Et

1. *A travers chants*, pp. 8, 9.

2. A la vérité, ce génie couvait depuis l'enfance ; dès le premier instant, il fut lui-même tout entier, on en a la preuve dans ce fait qu'il reprit pour son *Ouverture des Francs-Juges* et pour la *Symphonie fantastique*, des romances et des phrases de quintettes écrits à douze ans. (*Mémoires*, I, 16 et 18.)

3. *Les Huit scènes de Faust*, « tragédie de Gœthe, traduite par Gérard de Nerval », comprennent : 1. Les *Chants de la fête de Pâques* ; 2. les *Paysans sous les tilleuls*, 3. le *Concert des Sylphes* ; 4 et 5 la *Taverne d'Auerbach*, avec les deux chansons du Rat et de la Puce ; 6. la *Chanson du roi de Thulé* ; 7. la *Romance de Marguerite* : « D'amour, l'ardente flamme » et le *Chœur de soldats* ; 8. la *Sérénade de Méphistophélès*, — c'est-à-dire les pages les plus célèbres et les plus caractéristiques de *la Damnation*. — Je renvoie, à ce sujet, aux belles études de M. J.-G. Prodhomme sur *le Cycle de Berlioz* (Éditions du *Mercure de France*.) Deux volumes ont déjà paru, consacrés à la genèse et à l'analyse de *la Damnation de Faust* et de *l'Enfance du Christ*.

il n'est pas encore prix de Rome ! Ajoutez que déjà, dès 1828, il porte en lui *Roméo et Juliette*, et qu'il a écrit quelques morceaux de *Lelio* (1829). Où vit-on jamais en musique débuts aussi foudroyants ? Comparez leur ceux de Wagner, qui, au même âge, écrit timidement *les Fées*, *Défense d'aimer*, *Rienzi*. Au même âge, — et dix ans plus tard. Car *les Fées* paraissent en 1833, quand Berlioz a déjà écrit la *Fantastique*, les *Huit scènes de Faust*, *Lelio*, *Harold*; et *Rienzi* n'est joué qu'en 1842, après *Benvenuto* (1835), *le Requiem* (1837), *Roméo* (1839), *la Symphonie funèbre et triomphale* (1840), c'est-à-dire quand Berlioz a achevé toutes ses grandes œuvres, quand il a accompli toute sa révolution musicale. Et cette révolution, il l'a faite seul, sans modèle, sans guide. — Qu'avait-il pu entendre, en dehors des opéras de Gluck et de Spontini, quand il était au Conservatoire ? Lorsqu'il composa *l'Ouverture des Francs-Juges*, « le nom même de Weber lui était inconnu [1] », et de Beethoven il n'avait encore entendu qu'un *andante* [2]. — En vérité, il est un miracle, le phénomène le plus prodigieux de l'histoire de la musique au XIXe siècle. Sa grandeur audacieuse domine toute son époque ; et, — en face de ce génie colossal, qui renouvelle en quelques coups de tonnerre le monde de la musique, — qui ne ratifierait le jugement de Paganini, accepté d'une partie de l'Allemagne, et saluant en lui le seul héritier de Beethoven [3], et qui ne voit la pauvre figure que fait le jeune Wagner, musicien convaincu, laborieux, et médiocre ?... Mais Wagner aura tôt fait de prendre sa revanche : car il sait ce qu'il veut ; et il le veut opiniâtrément.

L'apogée du génie de Berlioz est à trente-cinq ans, avec *le Requiem* et *Roméo*. Ce sont les deux œuvres capitales de sa vie, deux œuvres que l'on peut estimer — et que, pour ma part, j'estime — fort inégalement (car autant l'une m'est chère, autant l'autre m'est antipathique) ; mais toutes deux ouvrent à l'art deux larges routes nouvelles, toutes deux sont posées comme deux arches gigantesques sur la voie triomphale de la révolution que Berlioz inaugure en musique,

1. *Mémoires*, I, 70.

2. *Ibid.*

3. Beethoven meurt en 1827, l'année où Berlioz écrit sa première grande œuvre, l'*Ouverture des Francs-Juges*.

et où il marche non seulement le premier, mais à peu près le seul. — Je reviendrai plus loin sur ces deux œuvres.

Mais déjà Berlioz vieillit. Les soucis journaliers, les orages de la vie domestique[1], les déboires, les passions, les déceptions, les tâches médiocres et humiliantes, l'ont très vite usé; surtout il se brûle lui-même. « Le croiriez-vous? écrit-il vers 1840, à son ami Ferrand. A l'emportement de mes passions musicales a succédé une sorte de sang-froid, de résignation, ou de mépris, en face de ce qui me choque. Il me semble que je descends la montagne avec une terrible rapidité; la vie est si courte; je m'aperçois que l'idée de la fin me vient bien souvent depuis quelque temps. » En 1848, à quarante-cinq ans, il écrit dans ses *Mémoires* : « Je me trouve si vieux, si fatigué, et pauvre d'illusions. » — A quarante-cinq ans, Wagner a patiemment construit sa foi, et pris conscience de sa force. A quarante-cinq ans, Wagner écrit *Tristan* et *Musique de l'Avenir*. Injurié par la critique, inconnu du grand public, « il reste calme, assuré d'être le maître du monde musical dans cinquante ans[2] ».

Berlioz s'est abandonné. La vie a eu raison de lui. Ce n'est pas qu'il ait rien perdu de sa maîtrise artistique. Au contraire. Il fera des œuvres de plus en plus parfaites : et rien, dans ses compositions antérieures, n'atteint à la pure beauté de certaines pages de *l'Enfance du Christ* (1850-54), ou des *Troyens* (1855-63). Mais il perd de sa force, de ses passions, de sa flamme révolutionnaire, de son démon, qui, dans sa jeunesse, suppléait à la foi qui lui manque. Il vit d'ailleurs sur son passé. *La Damnation de Faust* (1846) était en germe dans les *Huit scènes de Faust* de 1828. Depuis 1833, il pensait à *Béatrice et Bénédict* (1862). Quant aux *Troyens*, inspirés par son adoration d'enfance pour Virgile, il les a portés toute sa vie en lui. Et que de peine il a à achever sa tâche! Lui qui n'avait mis que sept mois à écrire *Roméo*, et qui, « dans l'impossibilité d'écrire assez vite le *Requiem*, avait adopté des signes sténographiques[3] », il met sept ou huit ans à écrire *les Troyens*, dans des alternatives de passion et de dégoût, de

1. Il quitte Henriette Smithson en 1842. Elle meurt en 1854.
2. C'est Berlioz qui l'écrit lui même, avec ironie, dans une lettre de 1855.
3. *Mémoires*, I, 307.

froideur, de répulsion, dans un doute terrible. Il va à tâtons, vacillant, hésitant. Il se comprend à peine. Il admire les pages les plus médiocres de son œuvre : la scène de Laocoon, le finale du dernier acte des *Troyens à Troie*, la dernière scène d'Énée des *Troyens à Carthage* [1]. Les creuses emphases de Spontini se mêlent aux plus sublimes inspirations. On peut dire que son génie lui est devenu comme étranger : c'est le travail mécanique d'une force inconsciente, « comme des stalactites dans une grotte humide ». La volonté n'y est pour rien. « Il suffit du temps, si la voûte de la grotte ne s'écroule pas [2]. » S'il écrit *les Troyens*, c'est beaucoup moins parce qu'il veut les écrire, que par ce qu'il l'a voulu autrefois ; on est frappé du désespoir funèbre avec lequel il y travaille : c'est son testament qu'il fait. Et quand il aura fini, tout sera fini pour lui ; son œuvre est achevée, il vivrait cent ans, qu'il n'aurait plus le courage d'y rien ajouter : il ne lui reste plus — et c'est ce qu'il fera — qu'à s'entourer de silence, et à mourir.

Destin lugubre ! Il y a de grands hommes qui survivent à leur génie. Michel-Ange fut peut-être du nombre. Mais, chez Berlioz, c'est le génie qui survit à la volonté : il est là, on le sent dans les pages sublimes du troisième acte des *Troyens à Carthage ;* mais Berlioz n'y croit plus ; il ne croit plus à rien. Le génie meurt, faute d'aliments. C'est une flamme sur un tombeau vide. — A la même heure de sa vieillesse, l'âme de Wagner continuait son ascension glorieuse, et, ayant tout conquis, elle remportait une suprême victoire en renonçant à tout, dans la foi ; comme un temple auguste, elle résonnait des chants divins de *Parsifal*, répondant aux cris de souffrance d'Amfortas par les paroles consolatrices : « *Selig in Glauben ! Selig in Liebe !* »

ROMAIN ROLLAND.

(La fin prochainement.)

1. A peu près à la même époque, il écrit à Liszt, à propos de son *Enfance du Christ* : « Je te dirai, à toi, que la véritable trouvaille que j'ai faite, c'est la scène et l'air d'Hérode avec les devins : ceci est d'un grand caractère et qui t'ira, je l'espère. Pour les choses gracieuses qui touchent davantage, à l'exception du duo de Bethléem, je ne crois pas qu'elles aient autant de valeur d'invention. » (17 déc. 1854.) Voir le livre mentionné de M. Prodhomme sur *l'Enfance du Christ*.

2. Lettre à Bennet, déjà citée.

UN MINISTÈRE

DE

L'ALGÉRIE ET DES COLONIES

La Commission du budget de la Chambre des députés vient d'inviter le Gouvernement à préparer le rattachement au Ministère des Colonies des services de l'Algérie et la Tunisie. Préparation facile, en vérité, et qui tiendrait dans la rédaction d'un décret de quelques lignes ; aussi bien la question n'est-elle pas là. Ce qu'il importe de savoir en ce moment, c'est si la réforme qu'on propose est ou non justifiée ; nous croyons, quant à nous, qu'elle arriverait à son heure et que l'implacable nécessité des faits se trouve aujourd'hui d'accord, pour l'imposer, avec le fonctionnement logique des institutions.

*
* *

Il est rare, tout d'abord, dans le gouvernement des peuples, qu'un système, une idée, ait vraiment le mérite de la nouveauté. On a découvert, longuement exposé dans Saint-Simon, l'essai véritable d'un impôt sur le revenu, par lequel Louis XIV, à la fin de son règne, tenta de parer à des embarras financiers, et l'on enseigne maintenant à l'école de droit que Karl Marx n'est nullement, comme on pouvait le croire, l'inventeur du collectivisme. La réforme dont la Commission du budget a pris l'initiative n'échappe pas à cette des-

tinée. Un ministère de l'Algérie et des Colonies a déjà existé sous le second Empire, du 24 juin 1858 au 24 novembre 1860, et si l'expérience ne fut pas heureuse, c'est que l'époque où elle se produisit, l'organisation hâtive qu'on dut improviser, l'indécision même des programmes et des idées, tout contribuait à rendre son échec inévitable.

Qu'on veuille bien considérer, en effet, de quel poids léger les colonies, à cette époque, devaient peser dans les préoccupations gouvernementales. Nos possessions lointaines se réduisaient encore aux maigres établissements que les Puissances, en 1814, avaient rendus, en manière de consolation, à la monarchie restaurée ; le gouvernement de Juillet y avait ajouté quelques archipels du Pacifique et quelques comptoirs de la côte de Guinée : le pavillon français était arboré en Nouvelle-Calédonie depuis 1853, et c'était tout. L'attention du public était ailleurs ; l'axe de la politique extérieure demeurait fixé sur les Alpes ou sur le Rhin. Quant à l'Algérie, on y voyait toujours le théâtre passé, présent ou futur de brillants faits d'armes, mais la colonisation n'y progressait que lentement, sous des conceptions flottantes, sans doctrines bien arrêtées. Nul n'aurait pu dire si l'Algérie devait être un jour une terre française, assurant aux colons, sous un régime libéral, toutes les garanties nécessaires à leurs intérêts, ou s'il fallait ne voir en elle que ce « royaume arabe » avec lequel Napoléon III allait quelques années après l'identifier. La création d'un ministère spécial ne pouvait suppléer à l'absence de méthodes, à la faiblesse des moyens d'action, aux obstacles de toute nature qu'aurait alors rencontrés une politique coloniale active et vraiment résolue. Ce devait être le couronnement de l'édifice, ce n'en pouvait être la première assise.

On s'en aperçut vite dès qu'on voulut fixer les attributions du nouveau ministère. Une première difficulté, qui ne fut jamais alors pleinement résolue, se posa quand il s'agit de définir ses relations avec les ministères de la Guerre et de la Marine. La situation était, à vrai dire, inextricable. Pour en sortir, on imagina des dispositions qui devaient satisfaire tout le monde et qui, naturellement, ne contentèrent personne. On ne fut pas plus heureux quand il fallut régler l'organisation intérieure du nouveau ministère. En se prononçant pour un

système qu'on a depuis abandonné, on répartit les affaires, non pas en les groupant selon les colonies qu'elles concernaient, mais en tenant compte seulement de leur spécialité. Il n'y eut même aucune distinction entre les services de l'Algérie et ceux de nos autres possessions. On voulut, en ne considérant que la nature des affaires, déterminer, par groupes sympathiques, les attributions des divers bureaux. On arriva de la sorte à des rencontres inattendues. Tel bureau s'occupait parallèlement des cultes et des beaux-arts, tel autre prenait souci des théâtres en même temps que des prisons. Ainsi constitué, le Ministère de l'Algérie et des Colonies avait bien comme une saveur d'exotisme ; il tenait à la fois d'une bureaucratie d'Orient et des administrations sud-américaines.

Pour assurer le fonctionnement de rouages aussi singuliers, il eût fallu que la machine fût dirigée par un homme d'une compétence indiscutable. Or le nouveau ministre, le prince Napoléon, cousin de l'empereur Napoléon III, avait pour lui d'appartenir à la famille régnante, qui vraisemblablement devait, dans l'intérêt de la dynastie, souhaiter son succès plutôt que son échec, mais rien ne le préparait à sa tâche. Tel que l'histoire le montre dans le sillage ou l'ombre de son cousin, il apparaît aujourd'hui comme un esprit brillant, primesautier, mais incapable de patience et de ténacité dans l'effort. Loin de simplifier la situation la plus compliquée qui fût au monde, il la rendit plus confuse en ne séparant pas de façon très nette les services de sa « maison » et ceux de son ministère. Le secrétaire de ses commandements devint chef de cabinet du ministre, et son premier aide de camp fut en outre directeur des affaires militaires de l'Algérie et des colonies. Les services du nouveau ministère furent installés de même au Palais-Royal, résidence officielle du prince. Le Palais-Royal conserve de ces quelques mois d'administration coloniale des souvenirs beaucoup plus ternes que ceux des frasques du régent. Des légendes ont survécu néanmoins, des anecdotes plus ou moins véridiques se sont transmises jusqu'à nous, bien que près d'un demi-siècle nous sépare de cette époque. On ne s'étonnera pas qu'elles témoignent de l'agitation fébrile où se réglaient, dans cette période d'orga-

nisation hésitante et embarrassée, les destinées de nos possessions.

Le prince Napoléon eut au moins le mérite de reconnaître promptement les difficultés de la tâche qui lui était confiée. Il ne s'obstina pas à conserver un poste qui peut-être cependant avait été créé surtout par considération pour sa propre personne : il renonça de lui-même à des fonctions dont tout concourait à rendre impraticable l'exercice régulier. Le ministère de l'Algérie et des colonies toutefois, quand il fut supprimé, avait eu, pendant plus de deux ans, ses services et ses fonctionnaires, et pour eux il avait publié cette bible de tout personnel qui se respecte : un annuaire. Lorsqu'on feuillette actuellement cet annuaire bien oublié, on est surpris d'y rencontrer quelques noms encore connus. L'un d'eux est aimé des lettres, c'est celui de M. Ludovic Halévy, qui fut chef de bureau ; on le trouve voisinant avec un autre, aujourd'hui cher au protocole, celui du baron de Roujoux. On y voit aussi des noms demeurés plus « coloniaux » : Michaux, de Lavaissière de Lavergne, Aubry-Lecomte, d'autres encore. Et c'est tout ce qui reste maintenant d'une institution qui disparut sans bruit, après avoir vécu sans éclat.

*
* *

Ce n'est plus aujourd'hui la volonté du prince qui ordonne : c'est une commission parlementaire qui conseille, et, nous ajoutons sans hésiter, ce sont les événements qui imposent l'établissement d'un ministère de l'Algérie et des colonies. Il ne s'agit pas d'improviser, avec de larges pouvoirs sur des terres conquises et des populations lointaines, une sorte de vice-royauté capable d'occuper les loisirs et de flatter l'amour-propre d'un des plus hauts personnages de l'État. Ce qu'on veut simplement, c'est adjoindre à un ministère existant, c'est faire passer d'un portefeuille à l'autre, comme on l'a vu si souvent pour les Cultes et les Beaux-Arts, des services déjà constitués et dépendant d'autres administrations.

Car la France a maintenant un ministère des Colonies, et c'est le fait qui domine toute comparaison entre la situation présente et celle de 1858. Ce ministère n'existe pas pour mas-

quer d'un décor le vide d'une puissance coloniale, ou naissante, ou déchue. Lorsqu'il fut créé, en 1894, notre empire africain était constitué dans ses lignes essentielles; l'Indo-Chine était unifiée, et l'on avait préparé déjà, presque décidé, l'expédition de Madagascar. Le ministère des Colonies s'est ainsi trouvé l'instrument nécessaire du pouvoir, à une époque où le pouvoir avait à gouverner autre chose que quelques îles et quelques comptoirs.

Pourquoi donc, quand le ministère des Colonies fut créé, n'en fit-on pas dépendre tout aussitôt l'Algérie et la Tunisie? Peut-être parce qu'on n'y a pas pensé, ou parce que du moins, pour ne pas aggraver les difficultés inséparables d'une organisation nouvelle, on évita que la question fût posée. Peut-être aussi parce que les solutions les plus faciles sont souvent les plus tardives, soit qu'on redoute comme illusoire leur apparente simplicité, soit qu'en les dénaturant on les complique à plaisir.

Ici les raisons, ou mieux les prétextes, ne manquaient pas pour embrouiller la question. D'abord il y avait possession d'état : les services de l'Algérie et ceux de la Tunisie se trouvaient dépendre respectivement du ministère de l'Intérieur et du ministère des Affaires étrangères, et ils semblaient y être bien à leur place. Ni l'Algérie ni la Tunisie n'étaient en réalité des colonies : la première était formée par la juxtaposition de trois départements, la seconde n'était pas une terre française, c'était un pays de protectorat. Enfin l'on ajoutait peut-être, et volontiers sans doute on dirait encore aujourd'hui, que seul un amour excessif de l'uniformité conseillerait le transfert des services de l'Algérie et de la Tunisie, rien ne justifiant, après tout, ce besoin absolu d'unification. Autant d'objections qu'il est facile de réfuter.

On s'expliquera, nous voulons le croire, que nous n'insistions pas longuement sur la première. Vouloir ne jamais toucher aux solutions acquises, c'est la négation de tout esprit de réforme, c'est l'expression la plus intempestive d'un conservatisme dangereux. C'est un scrupule heureusement auquel le gouvernement ne s'est jamais arrêté quand il s'est agi du fonctionnement des services publics. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelons qu'en 1887 il n'a pas empêché de dis-

traire du ministère des Affaires étrangères, pour les rattacher au sous-secrétariat d'État des Colonies, les services du protectorat de l'Annam et du Tonkin.

Était-il donc plus exact de soutenir en 1894 que l'Algérie n'était pas une colonie? C'était peut-être donner aux mots une importance excessive. L'existence de trois départements et le système dit « des rattachements » n'empêchaient pas l'Algérie d'être une terre africaine, un pays où les Français ne devaient être longtemps encore, au milieu d'une population indigène, qu'une faible minorité. Même alors, au sens le plus général, l'Algérie était bien une colonie; elle l'est aujourd'hui dans un sens très étroit. Depuis 1894, en effet, son régime administratif s'est trouvé profondément modifié; la loi du 19 décembre 1900 lui a conféré, avec une autonomie financière, la personnalité civile. L'Algérie, considérée dans son ensemble au seul point de vue de son organisation, est ainsi devenue toute autre chose que la simple agglomération de trois départements : c'est une colonie française[1]. Il s'en faut toutefois que la pratique soit ici d'accord avec la théorie. Grâce au nouveau régime, il est vrai, le gouverneur général de l'Algérie a vu grandir son autorité et croître les pouvoirs qu'il centralise entre ses mains; heureuse application d'un principe que le ministère des Colonies avait tout le premier proclamé, qu'il a successivement adopté pour l'Indo-Chine, Madagascar et l'Afrique occidentale, et qu'il songe présentement à étendre au Congo français. Mais les « rattachements » n'ont pas disparu dans la réalité. Les ministères de l'Agriculture, des Travaux publics, du Commerce et des Postes, continuent à s'occuper directement de celles des questions algériennes qui peuvent les intéresser. Dans ce concert où tout le monde fait sa partie, le ministère de l'Intérieur, en sourdine, ose à peine élever la voix et ne peut même pas marquer la mesure. Tout le monde aujourd'hui comprend qu'on vit sur une équivoque, et chacun a bien le sentiment

1. C'est également une colonie dans une colonie, ce sont des possessions ayant, en Algérie même, leur autonomie financière sous l'autorité du gouverneur général, qu'il faut voir aujourd'hui dans les « territoires du sud », tels qu'ils sont constitués en vertu de la loi du 24 décembre 1902 et des décrets du 30 décembre 1903.

que, pour en sortir, un ministère spécial, le ministère des Colonies, peut seul permettre au pouvoir central d'établir un lien entre des services qui s'ignorent et de rappeler aux règles de l'harmonie, comme à ses exigences, la plus discordante des symphonies.

C'est là une vérité tellement évidente et la logique a malgré tout une puissance telle qu'on propose même aujourd'hui de divers côtés de comprendre dans l'armée coloniale, qui dépendrait du ministère des colonies, les corps de troupes stationnés en Algérie. Il est certain maintenant, en effet, et l'expérience confirme chaque jour, que les services publics de l'Algérie ne peuvent pas avoir une organisation identique à celle des services métropolitains. Rien ne serait plus désastreux, à cet égard, que de méconnaître les faits et prétendre revenir en arrière, en voulant substituer « au régime de décentralisation, qui vient de naître, le régime de l'assimilation administrative qui a longtemps vécu ». Ainsi s'exprimait M. Jonnart, le 21 décembre 1903, à la Chambre des députés, où il siégeait en qualité de commissaire du gouvernement. Et, parlant des rares partisans que le régime de l'assimilation conserve encore, le gouverneur général de l'Algérie ajoutait, aux applaudissements presque unanimes de la Chambre : « Ces personnes retardent de vingt ans ! » Mais le moyen le plus sûr de combattre ces tendances rétrogrades n'est-il pas de proclamer bien haut, et tout d'abord, que l'Algérie est une colonie, doit rester une colonie, ne peut être qu'une colonie?

Sans doute, il en est autrement de la Tunisie : la solution n'offre pas ici, nous n'hésitons pas à le reconnaître, le même caractère d'évidence et d'immédiate nécessité. Notre influence, depuis plus de vingt ans, ne s'exerce sur la régence que sous la forme d'un protectorat. Rien ne nous force à modifier ce régime qui s'est trouvé merveilleusement approprié aux besoins du pays et que des considérations de politique extérieure peuvent nous obliger à maintenir. Mais pourquoi, dans sa forme présente, l'administration tunisienne ne dépend-elle pas du ministère des Colonies? Il n'en existe, à vrai dire, aucune raison péremptoire. Ainsi, l'administration de Madagascar, au lendemain de la conquête, fut transférée du ministère des Affaires étrangères au ministère des Colonies, et pourtant

Madagascar demeura près d'une année encore placée sous le régime du protectorat. C'est seulement après quelques mois d'expérience et pour se libérer de certaines obligations d'ordre international que le gouvernement, — le ministre des Affaires étrangères tout le premier, — décida d'incorporer l'île entière au territoire français. Si le ministère des Colonies ne devait exercer son action que sur des pays annexés, il aurait vraiment peu de chose à faire et le plus sage serait de le supprimer. Dans des possessions comme les nôtres, où les Européens sont destinés le plus souvent à ne constituer qu'une fraction très faible de la population, tout le monde est d'accord pour reconnaître aujourd'hui que le système le plus pratique et le plus fécond, le plus légitime aussi, consiste à maintenir les institutions indigènes, à les utiliser et à les contrôler. Mais rien n'empêche le ministère des Colonies d'agir, en Tunisie, avec le concours du bey, comme ailleurs il emploie l'intermédiaire de l'empereur d'Annam, du roi du Cambodge, des almamys ou des famas du Soudan et de l'Afrique centrale.

Le rattachement des services tunisiens au ministère des Colonies n'impliquerait nullement dans la régence, selon nous, un changement de régime politique. Sans doute l'organisation présente de la Tunisie ne peut être considérée comme immuable. Le dualisme de législations qui la caractérise ne saurait durer toujours. Tôt ou tard, dans ce protectorat, la loi beylicale et le décret beylical seront jugés des formes vieillies et singulières, auxquelles la loi française, expression directe de la volonté dominante, sera nécessairement préférée. Ainsi l'on put voir, sous l'ancienne monarchie, les justices seigneuriales, instruments d'un pouvoir sans cesse diminué, s'affaiblir graduellement devant l'autorité grandissante des Parlements, statuant au nom du roi. Il serait puéril de vouloir empêcher ce qui doit être l'œuvre du temps; il serait imprudent et funeste de prétendre, soit en avancer l'heure, soit en précipiter l'action. L'une des personnalités les plus marquantes parmi les Européens venus s'établir en Tunisie, M. de Carnières, écrivait il y a quelques jours : « Ah! certes, nous n'avons pas toujours eu à nous louer du ministère des Affaires étrangères. » Mais tout aussitôt M. de Carnières ex-

primait la crainte, en présence du rapport de M. Puech[1], député, sur le budget des protectorats, que le rattachement au ministère des Colonies eût pour effet de « nous lancer dans l'inconnu ». Il y a là certainement un malentendu. Ce saut dans l'inconnu, s'il doit se faire un jour, ne peut se décider d'un trait de plume, et le ministère des Colonies lui-même, en admettant qu'il le voulût, serait impuissant à l'accomplir, car la condition présente de la Tunisie dépend d'un ensemble de circonstances qu'il n'aurait pas le pouvoir de modifier. Il aurait au contraire à remplir un rôle beaucoup plus facile, et peut-être aussi beaucoup plus fécond, si, tout en respectant les formes extérieures qu'il trouverait établies, il s'attachait avec énergie à soutenir les intérêts, à développer l'influence personnelle, de ceux qui sont après tout, et qui se disent eux-mêmes, les *colons* français de la Tunisie.

Nul n'est maintenant mieux que le ministre des Colonies préparé à cette tâche car seul il dispose, dans ses propres cadres, d'un personnel à qui l'on puisse la confier. C'est là, sans doute, une considération délicate sur laquelle nous ne voudrions pas insister. Personne ne niera pourtant qu'avec ou sans le régime du protectorat, quand l'autorité française intervient dans le fonctionnement intérieur des services publics d'un pays, elle fasse œuvre d'administration. Or, est-ce là le rôle du ministère des Affaires étrangères et du personnel qui lui appartient? Certes, il n'est pas dans notre pensée de diminuer ou de contester en quoi que ce soit les services ni la haute valeur de fonctionnaires dont l'ensemble constitue l'élite la plus remarquable. Ils ont fait beaucoup pour la

1. Les conclusions de M. Puech sont en effet beaucoup plus absolues que les nôtres. M. Puech émet notamment le vœu :

1° Que la conception protectorale cesse de maintenir à la Tunisie, un caractère trop absolu d'État étranger soustrait ainsi presque complètement au régime politique, administratif et financier de la métropole;

2° Qu'une réforme du tarif douanier, entreprise à bref délai, réalise dans la mesure du possible une union douanière complète entre la Tunisie, l'Algérie et la France ;

3° Que la direction métropolitaine de la colonie soit rattachée au département des Colonies ;

4° Que des mesures effectives assurent à la Tunisie un courant nouveau et plus considérable de petite colonisation française et réduisent la disproportion devenue si inquiétante entre la population étrangère.

Tunisie et vraiment, quoi qu'on ait dit, ils ne pouvaient faire davantage. Ils voudront bien nous pardonner toutefois si nous observons que leurs mérites ne sauraient suppléer à l'absence, au quai d'Orsay, de rouages techniques et de services consultatifs dont l'avis est indispensable pour l'examen des multiples problèmes de toute colonisation. Et demander toujours cet avis à d'autres départements ministériels, c'est assurément le moyen d'émietter le pouvoir, de diviser pour ne pas régner. C'est pourtant devant cette œuvre de colonisation pure que seront placées de plus en plus les autorités dirigeantes de la Tunisie, puisque l'intervention de la France dans la régence ne suscite plus aucune difficulté d'ordre international. Ces problèmes positifs réclament des solutions précises et rapides : est-il bien rationnel de s'adresser à des fonctionnaires que leur mission normale prépare, non pas à l'action, mais à la transaction, et que le devoir professionnel prédispose naturellement aux demi-mesures, aux satisfactions atténuées ? On l'a contesté déjà, parfois en des termes injustes et regrettables ; mais on pouvait d'autant mieux avoir des doutes qu'à plusieurs reprises le ministère des Affaires étrangères a lui-même confié les destinées de la Tunisie à d'anciens préfets ou sous-préfets : qu'il nous suffise de rappeler ici les noms de MM. Cambon et Massicault. Et l'on sait, au surplus, que le représentant actuel de la France, le distingué résident général, M. Pichon, n'appartenait pas dans le principe à la « carrière », les hasards seuls de sa vie politique, hasards très heureux d'ailleurs, ayant fait de lui un diplomate. Il est peut-être original et amusant que le ministère des Affaires étrangères emploie des préfets, le ministère des Colonies des diplomates, et le ministère de l'Intérieur des gouverneurs. On peut se refuser cependant à pousser aussi loin le plaisir du paradoxe.

Si c'est une faiblesse de l'esprit, nous la croyons bien française, et c'est tout au moins une excuse. On finit toujours par vouloir en France que les choses soient bien à leur place, non pas, quoi qu'on puisse dire, par un amour ennuyeux de l'uniformité, mais par un besoin de clarté dont nul de nous ne saurait se défendre. Nous n'ignorons pas qu'on nous opposera l'exemple de l'Angleterre. Il se peut que toutes les

possessions britanniques ne dépendent pas du Colonial Office et que certaines d'entre elles soient rattachées au ministère des Indes, ou même l'aient été parfois tantôt à celui de la Guerre, et tantôt à celui des Affaires étrangères. Nous nous bornerons à répondre que l'on doit comparer seulement ce qui se trouve comparable, et que les institutions anglaises, qui conservent en se transformant leur aspect extérieur, où l'on aime mieux superposer que supprimer, ne peuvent généralement être mises en parallèle avec les institutions françaises. Tel est notamment le cas des ministères. Et voulût-on s'abstraire de ces généralités, l'exemple que l'on cite n'en serait pas plus convaincant. S'il arrive que des possessions anglaises se trouvent dépendre de ministères créés pour un tout autre objet, c'est d'ordinaire à titre transitoire et pour tenir compte de circonstances passagères. Nous ne voyons pas de même quelle conclusion l'on peut tirer de ce que l'Angleterre, en réalité, a deux ministères des Colonies, dont l'un spécial à son empire des Indes. Sa puissance colossale dans l'Hindoustan justifie l'existence de ce portefeuille particulier, mais certes notre situation dans l'Afrique du Nord est bien différente, dût-elle même se renforcer quelque jour, sous une forme que nul ne saurait préciser, du contrôle des administrations marocaines. En somme, le plus rationnel, c'est que l'Algérie et la Tunisie dépendent de celui des ministères existant avec lequel elles ont le plus d'affinités, du ministère des Colonies. Quoi qu'on fasse, du reste, par la force des choses, deux ordres de considérations ne leur permettent plus aujourd'hui de vivre à l'écart de ce ministère : d'une part, leur situation territoriale; d'autre part, l'état social de leurs populations.

*
* *

Il n'y a guère encore qu'une quinzaine d'années, lorsqu'on devait examiner, par hasard, quelques questions concernant l'une ou l'autre de nos possessions africaines, on se servait, quand elles existaient, de cartes séparées et distinctes. Il eût paru chimérique que le Sénégal pût se relier par terre à la Côte d'Ivoire, ou le Dahomey au Congo. Un jour, on s'aperçut que cette liaison n'était pas impossible, et l'on conçut le projet de

la réaliser. On entreprit cette œuvre avec une énergie passionnée; on la poursuivit avec persévérance; elle est maintenant un fait accompli. Nos possessions de l'Afrique occidentale sont réunies en un bloc compact qui se rattache lui-même, par le Tchad, aux territoires dépendant du Congo.

Entre l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale, il semble bien qu'on ait eu de même à cette époque comme le sentiment assez vague d'une jonction future. Dans les notes échangées à l'occasion d'un traité conclu le 5 août 1890 avec l'Angleterre, on déclarait avoir défini, entre le Niger et le Tchad, la limite méridionale « de nos possessions méditerranéennes ». On présentait, en d'autres termes, nos territoires algériens et tunisiens comme finissant au Tchad en commençant à la frontière marocaine. Mais ce ne pouvait être là que des jeux de l'esprit, à moins que ce ne fût quelqu'une de ces fallacieuses satisfactions par lesquelles lord Salisbury amusait « le coq gaulois ». On ne pouvait, d'un trait de plume ou sous le coloris adroit d'une carte habilement dressée, faire disparaître cette mer de sables où, depuis le triste sort de la mission Flatters, les plus intrépides hésitaient à s'avancer. En réalité, le Sud algérien ne dépassait guère l'entrée du Sahara, et le Soudan français s'arrêtait au cours du Niger.

Quelques années s'écoulèrent, et l'on reconnut que cette mer de sables n'était pas infranchissable. La mission Foureau-Lamy l'avait traversée vers l'est dans sa plus grande largeur, grâce toutefois à d'héroïques efforts. Mais, plus à l'ouest, ses rives s'étaient pour ainsi dire resserrées peu à peu. L'occupation de la région d'In-Salah et les reconnaissances opérées au nord de Tombouctou avaient en quelque sorte rapproché les distances. Vraiment l'on pouvait être tenté d'établir une liaison fût-ce seulement une ligne télégraphique, entre nos postes du Niger et le Sud algérien. On y songea bien en effet, on prépara tout un programme d'action; mais, quand il s'agit de l'exécuter, les difficultés commencèrent, et finalement l'on se trouva d'accord pour ajourner la question.

En somme, ces régions lointaines du Sahara sont devenues comme une chasse réservée où, pour éviter de se faire la part trop belle aux dépens du voisin, nul, en principe, ne doit

pénétrer. Il y faut compter malheureusement avec le braconnage et l'attrait du fruit défendu; on s'en est vite aperçu dans le Sud algérien. On avait occupé le Touat comme par hasard et sans l'avoir voulu; on a, depuis, organisé des « raids », envoyé des reconnaissances, confondu des initiatives aventureuses avec des mesures de police et de protection. Entraînements impulsifs, excès de zèle, impérieux besoin de se mouvoir quand la consigne était de ne pas bouger, inaction forcée quand il était nécessaire d'intervenir : tout a concouru, semble-t-il, à compliquer étrangement notre politique saharienne, en elle-même déjà si délicate.

Et, dans le moment même où cet imbroglio se joue vers In-Salah et sur la frontière du Maroc, on ferme volontairement les yeux sur la situation fausse où nous nous trouvons au sud de la Tripolitaine. On oublie que, dans ces régions, la Turquie n'a jamais reconnu les droits de la France. En dépit des conventions que nous avons conclues avec l'Angleterre et l'Allemagne, elle prétend toujours assigner à la Tripolitaine un territoire presque indéfiniment extensible, allant jusqu'au Tchad et même le dépassant. N'est-il pas à craindre que, dans ces régions, françaises sur la carte, nous nous trouvions un jour en face de quelque manifestation intempestive de l'empire ottoman? Sans doute, il est avec la Porte des accommodements, mais le danger serait plus redoutable si demain une autre Puissance venait à substituer en Tripolitaine, comme la France l'a fait en Tunisie, son autorité propre à celle de l'empire ottoman, en revendiquant tous les droits, certains ou incertains, que le Sultan s'attribue. Là encore, il faudrait savoir ce que l'on veut faire et comment on peut le faire.

Certes, il ne saurait être question dans des régions aussi vastes de traduire par une formule générale et absolue des nécessités qui peuvent être dissemblables. Politique du poing fermé, politique de la main ouverte, ou politique des bras croisés : les méthodes, pour être différentes, peuvent être bonnes également ; l'important, c'est qu'elles soient appliquées là où elles doivent l'être, sans qu'elles soient exposées, les unes les autres, à se mêler, s'entraver, s'annuler. Or, actuellement, l'Afrique occidentale peut se trouver à tout instant

amenée à défaire ce qu'a fait l'Algérie ou réciproquement. Notre politique africaine demeure à la merci du moindre incident. Il y a quelques mois, une fraction des Touareg Hoggar, les Taïtocq, faisait sa soumission à Tombouctou. Quatre mois après, l'Algérie ignorait encore l'événement, et vraisemblablement traitait encore en ennemis ces fils repentis du désert. Car, il ne faut pas l'oublier, les populations sahariennes, tribus remuantes et nomades, ne peuvent s'assujettir à l'immobilité. Elles se déplacent sans cesse et se trouvent en contact tantôt avec nos agents du Sénégal et de la Sénégambie, tantôt avec nos postes du sud algérien. Bien traitées ici, elles sont ailleurs écartées comme dangereuses. L'accueil que leur font les représentants de la France est, selon le degré de latitude, amical ou hostile. « Un peu de tenue, messieurs, voici les sauvages ! » disait un personnage d'une pièce bien « coloniale » qui fut, il y a deux ans, représentée dans un théâtre parisien. Les habitants du désert, pour sauvages qu'ils soient, doivent trouver, eux aussi, que les Français manquent un peu de tenue, ou mieux qu'ils sont d'humeur par trop capricieuse.

***

Cette absence d'une direction commune, ces initiatives divergentes et cette impuissance finale ne se rencontrent pas seulement dans les zones frontières, dans les marches indécises, où se confondent, en l'aboutissement extrême de leurs territoires, nos possessions du Nord, de l'Ouest et du Centre africains. Dans les régions où l'autorité française s'exerce librement sans que l'action d'un ministère y soit contrariée par celle d'une administration voisine, elles se traduisent aussi par des contradictions, — nous n'osons pas dire par une incohérence, — dont les populations indigènes font les frais, en trois matières d'égale et capitale importance : la religion, l'impôt, la propriété.

Quand nous parlons de religion, on devine aisément qu'il s'agit de la religion musulmane. Dans ses possessions africaines, c'est toujours l'Islam que la France finit par trouver en face d'elle, l'Islam, dont les traits généraux sont partout les mêmes et qui ne connaît pas de frontières, car Mahomet

a dit : « La terre n'appartient à personne ». L'Islam qui se rit pour le présent et pour l'avenir de ces actions de limites par lesquelles les Puissances européennes ont la prétention de découper les continents.

A cette unité de l'Islam, la France oppose une attitude variable et des procédés différents. Elle fait ici des musulmans la classe dirigeante, et semble ailleurs voir en eux la plèbe jamais conquise et dont il faut toujours se défier. Tantôt elle nomme des instituteurs arabes et fait distribuer des Corans, en cherchant dans le livre sacré des textes sous lesquels elle abrite son autorité, et tantôt elle destitue les cadis, déplace les imams, chasse les marabouts. Elle transforme en électeurs les musulmans du Sénégal et refuse à ceux de l'Algérie la qualité de citoyens. Elle déclare agir en Tunisie au nom du bey, au nom de l'Islam, au moment même où, plus au sud, vers le Tchad, elle combat les armes à la main les musulmans les plus zélés.

Dans l'immensité de l'Afrique il semble que ces contradictions doivent passer inaperçues. Sans doute le ministère des Colonies et le ministère de l'Intérieur ignorent mutuellement d'ordinaire ce qu'ils font l'un et l'autre envers l'Islam, et tous deux également soupçonnent peu de chose des relations que le ministère des Affaires étrangères entretient avec le monde musulman. Mais le [illegible] finit toujours par connaître le sort que l'on réserve à ses frères dans les régions les plus éloignées de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Asie. Puissant ou faible [illegible] aujourd'hui de quel impénétrable réseau les [illegible] religieuses de l'Islam ont couvert la plus grande partie du sol africain : Kadria, Tidjania, Senoussistes et bien d'autres sectes, enserrent dans leurs mailles puissantes les populations les plus disparates ; leurs chefs, dont les sujets sont innombrables, ont un pouvoir d'autant plus redoutable qu'il est moins apparent. Un cheikh Ma-el-Aïnin, un Saad Bou peuvent exercer, du Maroc au Soudan, une domination [illegible] laquelle on demeure impuissant et du fond du Kanem, des rives du Tchad, le chef suprême du senoussisme peut lancer des mots d'ordre et des cris de guerre qui s'entendent jusque dans Alger.

On voit combien il importerait que notre gouvernement, dans ses relations avec l'Islam, sur une terre française, s'inspirât toujours de principes également raisonnés, en centralisant avec soin tous les renseignements, au lieu de les disperser entre plusieurs administrations. Il semble qu'on ait, il y a trois ou quatre ans, soupçonné cette vérité. Le gouvernement décida que les informations sur l'Islam, ses confréries, leur développement et leurs intentions, seraient, quelle qu'en fût l'origine, rassemblées, rapprochées et comparées, au ministère de l'Intérieur. Ce fut une tentative absolument vaine. Au ministère de l'Intérieur, on montra quelque méfiance envers le fonctionnaire chargé du nouveau service et qui prétendait avoir des relations avec les administrations voisines; au ministère des Affaires étrangères, on voulut l'ignorer; au ministère des Colonies, pour mieux se l'assurer, on finit par l'accaparer complètement. Avec lui, disparut la centralisation dont il devait être l'instrument. Il n'est qu'un moyen de reprendre aujourd'hui ce projet avec chances de succès, c'est de faire dépendre d'un même ministère toutes les possessions musulmanes de la France.

Cette centralisation aurait permis sans doute, si elle avait eu lieu, et permettrait encore si elle se réalisait, d'éviter, dans l'établissement de l'impôt indigène, des combinaisons trop ingénieuses et trop compliquées. Nous n'avons pas la prétention de soutenir que, dans l'ensemble de nos possessions, l'impôt ne doive pas être soumis à des modalités variables; c'est alors qu'on pourrait nous reprocher une tendance excessive à l'uniformité. Nous savons, au contraire, que la perception de l'impôt direct est l'une des manifestations de notre autorité dont les indigènes subissent le contre-coup de la façon la plus sensible; il n'en est aucune, dès lors, qui doive mieux s'assouplir, s'accommoder aux circonstances. A l'intérieur même de l'Algérie, l'impôt indigène n'est pas le même en pays arabe qu'en pays kabyle et, dans certaines régions, la province de Constantine notamment, il offre des particularités plus importantes encore; à plus forte raison ne saurait-on demander qu'il se présentât sous le même aspect, qu'il pût exclure toutes différences d'assiette et de tarifs, dans nos diverses possessions de l'Afrique septentrionale, occidentale et

centrale. Ce que nous voulons seulement exprimer, c'est qu'on eût évité bien des difficultés si l'on avait toujours, autant que possible, envers les populations musulmanes, modelé l'impôt sur les préceptes du Coran; sauf dans l'Afrique du Nord, c'est ce qu'on a fait rarement. Et surtout nous n'aurions jamais dû nous astreindre à payer des redevances, comme on l'a vu dans certaines régions du Sénégal, à des peuplades auxquelles nous pouvions faire admettre le principe de l'impôt presque à l'égal d'un dogme religieux. C'est seulement l'année dernière pourtant qu'on s'est décidé à réclamer l'impôt *zekkhat* aux Maures Trarza qui, depuis de longues années, recevaient des « coutumes » annuelles de l'administration du Sénégal.

Enfin cette absence d'unité de vue et de direction dans notre politique africaine n'est pas sans inconvénients en une matière qui peut intéresser les divers éléments d'une population : la législation sur la propriété du sol, le régime foncier. On sait que la Tunisie, presque au lendemain de la conquête, adopta, pour la constitution et la transmission des droits immobiliers, toute une législation directement inspirée du système foncier des colonies australiennes, connu sous le nom de système Torrens. Il y a quatre ou cinq ans, l'on décida d'appliquer des dispositions analogues à nos possessions de l'Afrique occidentale. On fit étudier attentivement la question, on s'entoura d'avis éclairés, et l'on découvrit, dans les textes tunisiens, de véritables hérésies d'ordre juridique. On sut éviter les mêmes erreurs dans les décrets successifs qui intervinrent pour nos possessions de l'Afrique occidentale, et dont le premier, qui fut rendu pour le Congo, porte la date du 28 mars 1899. Naturellement, la Tunisie, de son côté, maintint les singularités constatées dans sa législation : heureux effet de l'entente existant entre nos administrations africaines! Inversement, nos possessions de l'Afrique occidentale auraient eu tout avantage à connaître les règles pratiques, les dispositions de détail et jusqu'au formalisme bureaucratique adoptés en Tunisie pour l'application de cette législation spéciale. C'est seulement aujourd'hui pourtant, qu'elles s'en préoccupent, et les renseignements qu'elles ont recueillis par une voie indirecte sont trop peu précis pour

les éclairer beaucoup. Là encore, il faut s'attendre, si l'on n'y met bon ordre, à de bien étranges anomalies.

Pour conclure, on ne saurait trop louer la Commission du budget d'avoir dénoncé publiquement un mal profond, dont la gravité s'accentue chaque jour : l'action parallèle par laquelle trois ministères différents concourent à notre politique africaine. Le remède, elle l'a indiqué, c'est le rattachement au ministère des Colonies des services de l'Algérie et de la Tunisie.

Cette solution, la seule qu'on puisse trouver, ceux qui sont au courant des choses africaines l'avaient depuis longtemps envisagée. Le gouvernement faillit l'adopter lui-même à la chute du cabinet Méline, et, maintenant que le parlement en prend l'initiative, on peut s'attendre à ce qu'elle soit prochainement un fait accompli. La décision, quand elle sera prise, ne pourra susciter aucune opposition. L'Algérie et la Tunisie dépendront du ministère des Colonies, mais en conservant leur organisation spéciale, leurs services et leur personnel : qu'on le sache bien, en effet, il ne s'agit ni d'entraver la carrière des uns, ni de favoriser l'ambition des autres. Si l'on ne pouvait se résoudre à cette réforme bien simple dans la période de calme que l'Afrique traverse en ce moment, on s'exposerait à ce que quelque jour un événement imprévu, ou trop prévu, vînt la précipiter brutalement. Aujourd'hui, pour le bien commun de la France et de ses possessions, on serait en présence d'une mesure d'intérêt général : il ne faut pas que demain, dans l'affolement de quelque désastre, on se trouve en face d'une motion de salut public.

ALBERT DUCHÊNE

AME D'ARGILE[1]

VII

Les coudes sur les genoux et le front dans ses mains, Tony Le Chastel était affalé sur le large divan bas en tapis de l'Hedjaz qui tenait tout un côté de l'atelier. Vaste atelier de travailleur; sans bibelots, sans luxe, à peu près uniquement meublé de chevalets et de châssis; des plâtres poudreux sur des étagères, accrochées aux murs, de grandes esquisses au fusain, de nombreuses études de muscles et de draperies, aux deux crayons, à l'encre de Chine, à la sanguine, témoignant du consciencieux labeur de l'artiste: béants sur les sièges, sur le plancher, aux coins des tables, des cartons verts, — ces répertoires où va se renouveler l'imagination fatiguée ou stérile; — traînant partout, dans le désordre et la poussière, pots de grès d'où émergent des bottes de pinceaux, écroulements de tubes déformés d'un pouce rageur. Quoique le feu de coke de l'énorme poêle en faïence vernissée se fût effondré dans une montagne de cendres rouges, une chaleur épaisse régnait, cette chaleur quasi suffocante des ateliers de nu, alourdie encore par l'odeur forte de térébenthine et les émanations opiacées de ce tabac d'Orient avec lequel le peintre endort ses fièvres et berce ses énervements.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

Perdu en une sombre rêverie, Tony n'avait pas entendu frapper.

— On peut entrer? — demanda une voix claire.

Et une tête blonde se montra par l'entre-bâillement de la porte.

Brusquement il se mit debout, honteux d'avoir été surpris dans cette défaillance.

— Mais oui, ma chérie, certainement!

Dans le silence et la solitude de la vaste pièce morne, où la lumière blafarde d'une brumeuse journée de novembre tombait par le vitrage du ciel ouvert, c'était comme si le soleil venait de pénétrer, avec cette gloire de cheveux d'or, ce moelleux froufrou de soies, ce grisant parfum de santal adouci d'ambre gris.

— Vous savez bien, — ajouta-t-il, — que jamais je n'ai modèle à cette heure-ci.

— Plaignez-vous d'avoir une femme trop discrète!

Amicalement elle avait tendu la main à son mari. D'un geste d'amoureux il prit les deux, baisa au défaut du gant les poignets, où s'entrechoquaient des bracelets bizarres, puis, l'attirant sur le divan, dans une étreinte tendre, il se pelotonna contre son épaule, pareil à un enfant câlin. Complaisante, elle le laissait faire, sans y rien mettre de soi.

— C'est gentil, cette petite visite... J'étais plongé dans le marasme. L'hiver est la mort des peintres. Nous devrions nous endormir quand arrivent les marchands de marrons pour nous réveiller aux lilas. Ces jours lugubres, cette lumière livide... du soufre délayé dans de la suie... On n'est bon qu'à peindre des intérieurs de cave.

— Alors, ça n'avance pas, ces panneaux?

Il eut un mouvement d'impatience.

— Ah! ces panneaux!... Voilà une épine que je voudrais avoir hors du pied!...

— Eh bien! le meilleur moyen de s'en débarrasser est d'y travailler ferme, au lieu de rester à rêvasser et à remuer des idées noires. Lorsqu'ils seront en place, rue Murillo, vous aurez de longs loisirs pour vous occuper d'autre chose.

Sous la grâce de l'accent, à peine perceptiblement se faisait sentir une sécheresse.

— Travailler, travailler, — répéta-t-il d'un ton d'écolier flâneur, — cela est facile à dire. Travailler sans goût, sans idées...

— Voyons, Tony, vous n'allez pas prétendre que pour traiter un sujet aussi simple, il y a besoin d'être visité par l'inspiration !

— Très simple, en effet. Il suffirait de traduire en peinture la façade de l'Hôtel *Vierjahreszeiten*, à Munich : quatre bonnes femmes en plâtre teinté, drapées à l'antique... du nu décent pour familles... les bras en anse de panier, un sourire de danseuse, la coiffure grecque à bandelettes... La première enguirlandée de fleurs, la seconde tenant une gerbe de blé, la troisième couronnée de pampres... Et l'Hiver?... je ne me souviens plus. Elle doit être ramassée sur elle-même, celle-là, en des raccourcis savants, avec des stalactites au-dessus de la tête... C'est sans prétention... du symbolisme à la portée de toutes les intelligences...

En l'écoutant, les yeux demi-clos, l'attitude abandonnée, Lucy respirait lentement les violettes de Parme qui se fanaient dans la fourrure de son manchon. Sans humeur, elle répliqua :

— Pourquoi dire des bêtises? On peut tout ridiculiser. Mais, quand on a quelque chose à faire, le mieux n'est-il pas de s'y mettre de bon cœur?

— Eh bien! mon tort est d'avoir accepté cette besogne absurde.

— Peut-être. Seulement, il n'est plus temps de vous en dédire. Vous avez reçu des avances, ne l'oubliez pas.

Une contraction altéra le visage de Tony et, de nouveau, il l'enfouit dans ses mains. Sa femme lui jeta un bras autour des épaules.

— Voyons, vilain grognon, vous avez bien assez d'ingéniosité pour rajeunir le sujet. Et, avec votre patte, vous pouvez, sans vous mettre martel en tête, produire une très jolie œuvre, dont vous aurez le droit d'être fier.

Retombé dans son abattement et insensible à la caresse, il répondit avec amertume :

— De la patte, de l'ingéniosité... le poison de l'art!... J'en ai trop, justement, et voilà bien ce qui gâche mon talent... si talent il y a, de quoi parfois je me prends à douter.

— Ne faites donc pas l'enfant!

— Vous croyez que je ne parle pas sérieusement? Détrompez-vous. Oui, c'est affreux, mais il y a des moments où on se demande si on n'est pas vidé, fini, plus bon à autre chose qu'à fabriquer des chromos... Et cette angoisse-là, vois-tu, ma Lucy, cela paralyse le cerveau et la main... Et on vient vous dire : « Travaillez!... » Un artiste, alors, ce serait un manœuvre, empoignant sa palette comme un maçon sa truelle, et barbouillant de la toile à l'heure?

Il s'était levé et allait par l'atelier, à grands pas furieux, les poings enfoncés dans les poches de son veston de velours gris.

— Pourquoi parler ainsi, Tony? Jamais je n'ai rien pensé de pareil, vous le savez bien.

Le son très doux de cette voix l'apaisa.

— Eh! sans doute, ma chérie, je le sais. C'est à d'autres que je m'adresse, aux mécènes qui se targuent d'encourager les arts en faisant des commandes et qui, pour un peu, vous enverraient un protêt parce que vous n'êtes pas en mesure à l'échéance!

— Le président n'a pas encore réclamé, que je sache!

— Parbleu! puisque vous vous en chargez!... Mais c'est moi qui ne suis qu'un imbécile... Un artiste ne travaille pas par contrat, comme un entrepreneur de bâtiments.

Lucy se mit à rire, de son rire léger qui sonnait semblable à un grelot d'argent. Et, devenue gamine :

— Voyons, grand bébé pas sage, mets-toi donc à sa place. Il veut décorer sa salle à manger avec les Quatre Saisons, cet homme... ça lui plaît... à quoi bon l'en quereller? Ce n'est pas nous qui les aurons dans la nôtre, ces malencontreux panneaux... Dans la nôtre, d'ailleurs, ils n'entreraient seulement pas... Eh bien! où serait-il allé les chercher? Chez un bottier?... Un peintre est pour faire de la peinture.

— Oui : la peinture qu'il sent.

— Ce n'est pas notre faute si le monde n'entend rien à celle-là! — dit Lucy, conciliante.

— Si fait, c'est ma faute. Pourquoi sentir autrement que tout le monde? Et, comme ce n'est pas avec des chimères qu'on fait bouillir la marmite, il faut bien se décider à peindre sur mesure.

— De loin en loin, oui. Où est le mal? Voyez donc ce songe-creux qui prétend passer son temps à regarder la lune, espérant qu'elle va lui tomber dans le bec!... Allons, mon cher décrocheur d'étoiles, revenez sur la terre. C'est très laid de parler marmite, je n'en disconviens pas. Mais ayez donc l'aplomb de me soutenir que vous ne préférez pas un perdreau à une queue de mouton!... Aurez-vous cette impudence?

Elle l'avait fait se rasseoir à son côté, et, les deux bras en collier autour du cou de son mari, qui en sentait à travers l'étoffe la grisante tiédeur, elle le regardait de toute la profondeur de ses prunelles d'un bleu verdissant, — un bleu de vague lointaine. — Passant la main sur son front pour en chasser les pensées noires, il sourit, un peu tristement encore :

— Oui, ma jolie chérie, c'est vrai qu'on aime bien les belles et les bonnes choses, et qu'on veut en avoir, et qu'on veut surtout que tu en aies... Allons, n'en parlons plus... C'est nerveux. Ce temps me pèse. Il me faudrait pouvoir partir, secouer cette torpeur... C'est un découragement qui m'envahit comme l'eau pénètre une éponge. J'aurais besoin d'aller vers le soleil.

— Eh bien! finissez-en vite avec ces panneaux et nous ferons une fugue à Naples, en Sicile... Je meurs d'envie de voir Palerme.

Enveloppé par ce regard prometteur auquel jamais n'avait su résister sa faiblesse, Tony sentit tout son être se détendre et, dans sa mobilité, pris d'un brusque désir qui abolissait le reste, il saisit vivement entre ses bras le frêle corps souple abandonné contre le sien. Mais, sans violence, par un glissement de couleuvre, elle se dégagea.

— Vous me chiffonnez, Tony... Soyez donc raisonnable! Ne voyez-vous pas que je suis dans mes atours, en route pour la matinée des Jakowski?... J'étais entrée vous recommander d'être bien exact au dîner. Le baron a envoyé une baignoire pour la première du Théâtre-Français.

Le peintre se rembrunit.

— Ce baron de malheur, — grommela-t-il, — je voudrai le voir au diable, en compagnie de ses Quatre Saisons!

— Mais, mon ami, vous avez marché aujourd'hui sur une

herbe de maléfice... Que vous prend-il contre cet excellent homme qui est pour nous l'amabilité même?

— Précisément!... je le trouve trop aimable.

Lucy éclata de rire, — un rire chromatique et perlé comme une vocalise bien faite.

— Jaloux?... Ah! mon pauvre Tony, vous qui m'avez toujours fait la grâce de ne l'être de personne, voilà vraiment bien de l'honneur pour le vieil ami de mon père!

— Et qui le remplace auprès de vous, on peut le dire!

— Avec avantage, soit dit sans offenser l'auteur de mes jours... Tony, vous êtes un vilain ingrat. L'amateur éclairé... ou plutôt l'amateur qui éclaire... Bon! voilà que je parle comme Andrée, à présent!... Riez donc, méchant garçon boudeur!... Qu'est-ce que cette figure-là?... Ce bienfaiteur des artistes, sinon de l'art, qui vous fait des commandes de trente mille francs comme on achète une pochade de cinquante louis... Oui, je sais, vous les avez pris en grippe, ces panneaux. Mais, bah! on n'y pensera plus quand on aura l'argent et qu'on s'en ira tous les deux bien gentiment, en nouvelle lune de miel, sous des bois d'oliviers et d'orangers... Et cela avec les billets bleus de ce pauvre homme, qui a le bon goût d'en avoir pour votre peinture!...

Tony s'était déridé. Cela ne durait guère, ses passages moroses. Bien posément, en petite femme entendue aux affaires, Lucy continua :

— Un coup du sort, avouez-le, que cette rencontre fortuite de M. Granvelle, à faire croire que la Providence a l'œil sur nous... Tiens, pourquoi pas? Nous le méritons bien... Elle nous l'envoie à point nommé, juste comme cette vieille folle de Boston nous filait entre les doigts.

— Heureusement! car jamais cela n'aurait marché avec elle. Il n'y a qu'à voir ce qu'elle fait faire à cet imbécile de Lustrac.

— Une cheminée monumentale, m'a dit Fred Watson.

— Quelque chose de fantastique : du néo-égyptien croisé de grec et mâtiné de gothique... un filet de Renaissance, saupoudrez de byzantin et servez chaud, dans un hôtel *modern style* — téléphone, électricité, ascenseur. De tout, de tout... — Pas la peine d'être milliardaire pour se priver de quoi que ce soit.

— Elle doit payer cela un bon prix.

— C'est à croire... pour qu'un homme qui se dit artiste ne se soit pas coupé la main droite avec la gauche plutôt que commettre une infamie pareille!... Et ce n'est pas tout. La statue de la dame... Un buste?... ah! ma chère, bon pour les gueux. Non... une statue... pas équestre, cependant, mais avec tous ses diamants... Et encore ses petits-enfants, en groupe, vêtus à la dernière mode, Greenaway et Montagnes russes, les collerettes de dentelle et les chaussettes de soie et les escarpins vernis taillés dans le Carrare... dans le Paros même, j'imagine... rien d'assez beau pour immortaliser de petits Yankees... De la facture italienne dans toute son horreur, un travail de praticien... C'est ce gaillard-là qui, au temps de ses envois de Rome, devait dégoter Michel-Ange. Quels fumistes que ces Toulousains!... Et il n'y a pas pires intrigants, quand ils s'y mettent, que les sculpteurs, avec leurs façons de paysan du Danube.

Il riait à présent, sans amertume, car il n'avait pas d'envie dans l'âme, ses indignations même, très sincères, s'épanchant volontiers en railleries plus blagueuses qu'acerbes. C'est Lucy qui était devenue songeuse. Elle se taisait, les lèvres un peu serrées, le regard lointain, comme hypnotisée par le ruissellement de dollars qu'elle voyait miroiter au profit de ce rustre et de sa femme, personne habile qui savait exploiter un talent sans conscience.

— Une fameuse mine d'or qu'il a trouvée là, Lustrac! — continua Tony. — Il va lui fourrer du marbre à la tonne. Grand bien lui fasse! Je préfère encore les quatre bonnes femmes de votre vieux robin : ce n'est que bêbête. Entre un président plus ou moins à mortier et une marchande de colle forte ou de losanges purgatifs, je ne me rappelle plus au juste, il y a tout de même une différence.

— Vous voyez bien que tout est pour le mieux! — dit Lucy un peu froidement.

Mais, très vite, elle retrouva son équilibre et reprit, le sourire revenu :

— En tout, d'ailleurs, le baron agit le plus galamment du monde. Cet été, grâce à lui, n'a-t-on pas fait l'économie d'une villégiature pour sa pauvre petite détraquée de femme, qui a si grand besoin d'air et de repos?

De nouveau un nuage assombrit la physionomie loyale de l'artiste. Et, après un peu d'hésitation :

— C'est idiot, ce que je vais dire... mais le monde est si méchant!...

— Eh bien! on le laisse à ses méchancetés... Et, dans l'espèce, qu'a-t-il à se mettre sous la dent, le monde? Est-ce qu'on sait qui était notre propriétaire?... Et, puis quand on l'aurait su?... Nous avons bien le droit de louer une maison à un de nos amis! Ne faudrait-il pas montrer nos quittances?

— Sans doute... Mais c'est pour moi... pour nous, à qui cela crée des obligations.

— Vous n'avez pas le sens commun, mon ami. Voilà un vieillard...

— Hum!

— Allons, il est l'aîné de papa!...

— Disons plutôt un vieux monsieur.

— Possible, mais surtout un vieil ami, qui m'a connue enfant. Il a cent mille livres de rente pour lui tout seul, et une délicieuse villa à Amphion, toute organisée, avec cheval et voiture attachés à l'établissement. Ses arrangements pour cet été ne lui permettent pas d'y aller. Il la met à la disposition d'un jeune ménage chez qui ne roule pas le Pactole. Générosité bien extraordinaire, vraiment!... Auriez-vous donc voulu lui envoyer un petit cadeau? Cela ne vaut même pas la peine d'en parler. En Angleterre, ces choses-là se font couramment, sans que personne songe à mal. Il est probable cependant que les langues y sont venimeuses autant qu'ailleurs. Seulement, on est bien moins guindé que chez nous. Ce qu'on y rirait de vos scrupules!... On ne comprendrait même pas.

C'était parfaitement juste, ce qu'elle disait, et il se sentit un peu ridicule.

— Même ici, au surplus, — poursuivit Lucy, — je gagerais que personne n'y trouverait à redire... excepté, bien entendu, ceux qui mangent à chaque repas une tranche de leur prochain... Et ceux-là, quoi qu'on fasse ou qu'on ne fasse point, on y passe, n'est-il pas vrai?... Est-ce une ou deux visites qu'il m'a faites pendant sa saison d'Aix qui m'auraient compromise, quand j'étais chaperonnée par maman?... à qui, du même coup, j'ai pu ainsi offrir l'hospitalité... car ce n'est

pas avec ses six mille livres de rente qu'elle se paiera dorénavant des quinze francs par jour à l'hôtel... Et si vous n'avez fait à Amphion qu'une apparition si courte, ce n'est pas faute qu'on ait insisté pour vous garder davantage, monsieur!

Tony n'aimait point s'attarder aux sujets pénibles. Très volontiers il entra dans la traverse qui s'ouvrait.

— Je le sais, ma chérie. Mais je ne pouvais pas transporter mon atelier au bord du Léman. La belle saison, pour nous autres, c'est le contraire des vacances : on a douze heures de bon jour, pas de dissipation, rien qui dérange. Aussi j'ai pu mettre sur pieds ma grande machine. L'ébauche est bien venue. Seulement, arriverai-je à temps pour le Salon, si je me disperse sur d'autres toiles? Et ce serait dommage, car, à moins que je ne rate l'exécution, c'est la médaille d'honneur et le Luxembourg.

— Ce serait superbe. Dommage seulement que l'État paie des prix dérisoires !

Échauffé par l'enthousiasme de l'artiste pour l'œuvre éclose dans son cerveau sans qu'il ait eu encore à éprouver les découragements de la main, Tony ne fut point frappé de la sécheresse de ces paroles.

— J'y ai apporté quelques modifications, — reprit-il. — Voulez-vous voir?

Sans avoir attendu son geste d'acquiescement plus poli qu'empressé, il se mit en devoir de faire pivoter un énorme chevalet retourné face au mur. Mais il avait d'abord à en déplacer un autre.

— Voilà qui me semble charmant! — dit Lucy en arrêtant son mari dans le mouvement de l'écarter.

— L'ébauche du Printemps. Il faut bien penser un peu à ces malheureuses Saisons... Ces jours passés j'ai profité, pour brosser cela, du bon vouloir d'un modèle capricieux qui me donne exactement la figure que je cherchais... Voyez-vous mon arrangement? Un coin de verger en grande lumière très claire, très fraîche... la lumière du matin... une atmosphère dans laquelle on entend chanter l'alouette... Ma bonne femme nue au milieu des pommiers en fleur et des aubépines blanches et roses, avec une herbe toute mouillée de rosée et

semée de primevères... *Primavera*? vous saisissez l'allégorie... Elle a beaucoup servi, mais cela fait toujours bien.

— Ne vous blaguez pas vous-même! — répondit Lucy, examinant la toile avec toutes les apparences d'un vif intérêt. — Cela me plaît beaucoup. Ce sera très, très joli.

— Vous pensez? Un peu botticellesque, cette petite... un type amusant... En accentuant sa physionomie équivoque de vierge très encline à ne plus l'être, avec ce corps très jeune, qu'on croirait chaste, ma foi, si on ne savait le contraire...

— Tony, qu'entends-je?

Il rougit légèrement et, avec une affectation d'insouciance, allumant la cigarette que depuis un moment il roulait entre ses doigts :

— Dame! son état n'a rien de commun avec celui de vestale... C'est même étrange, ces filles qui nous posent des madones, et de la bouche de qui tombent des propos de grue... Avec cela, une manière d'esprit naturel, même parfois de bons sentiments, à leur façon... Drôles de créatures, allez! Si on était psychologue, on ferait des études *in anima vili* vraiment bien curieuses.

— Je crains que les peintres n'en fassent d'autres, études, qui n'ont rien de psychologique.. et d'artistique non plus!

— Des légendes!... On a là-dessus des idées absurdes. D'abord, nous n'y suffirions pas.

— Oui, oui, tout mauvais cas est niable. N'empêche qu'on a remarqué dans votre atelier certaine Pétunia... C'est bien celle-ci, n'est-il pas vrai?... Hein! monsieur, vous êtes contrarié, qu'on ait sa petite police?

— Mais, ma chérie, cela n'a pas le sens commun. Voilà que vous seriez jalouse des modèles!...

— Comme vous du baron Granvelle... ni plus ni moins!

Il n'essaya point de pénétrer l'ambiguïté de ce sourire toujours charmant, et un peu inquiétant toujours.

— Allons, — reprit-il du ton de qui fuit un terrain scabreux, — ne me faites pas dire des bêtises. Et regardons mes *Sept Péchés capitaux*.

Mais tandis que de nouveau, d'un bras robuste, il remuait des chevalets, Lucy jeta les yeux sur la montre minuscule sertie dans un bracelet d'or.

— Quatre heures passées !... Non, non, Tony, pas aujourd'hui, c'est impossible : j'ai rendez-vous avec maman au salon de lecture du Louvre pour la conduire rue de Villejust. Elle m'attend, et, si nous arrivons trop tard, il n'y aura plus de chaises. Vous savez que cela me tue, de rester debout.. Je m'assoirais plutôt sur l'escalier.

Prenant sur le divan sa jaquette de drap turquoise à grands revers de chinchilla, elle la présenta à son mari pour qu'il l'aidât à l'enfiler.

— Cela ne vous dirait rien de venir me chercher là-bas ? — demanda-t-elle, très gracieuse. — Vous travaillez trop, mon ami... Vous vous fatiguez.

— Me fatiguer ?... Je ne fiche rien.

— Eh bien ! si vous n'êtes pas en train, mieux vaut vous distraire que rester ici comme je vous ai trouvé tout à l'heure. Foncez un peu sur les manches du corsage... ah ! non, pas si fort ! vous allez tout arracher. Dieu ! que ces hommes sont brutaux !... Là, c'est bien... Voyons, mon chéri, il ne faut pas broyer du noir, c'est tout à fait déraisonnable. Jamais vos affaires n'ont eu aussi bonne tournure. Des commandes fastueuses, une œuvre magnifique sur le chantier... l'argent et la gloire... Et puis, toujours, une petite femme qui vous aime tout plein. Non, mais je me demande ce qu'il lui faudrait de plus, à ce monsieur !

Tony lui sourit. Comment être de méchante humeur auprès d'elle ?

— Et, en outre, une femme très sensée... ce qui est nécessaire à ces grands fous que sont les artistes... Mais certainement, vilain malhonnête, et il n'y a pas de quoi rire !... La preuve, c'est que je vais vous donner un conseil. Sans doute, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire à l'atelier, mais enfin un avis n'a jamais nui à personne.

Devenue, en effet, tout d'un coup très sérieuse, avec une netteté d'accent vraiment dominatrice, elle poursuivit :

— Eh bien, mon ami, ce serait une grande imprudence de vous embarquer dans vos *Péchés Capitaux* pour le prochain Salon.

Il voulut protester. D'un geste câlinement impérieux, elle lui mit sur la bouche sa main nue.

— Laissez-moi donc finir... A moins de renoncer à vos autres travaux — et, en conscience, vous ne le pouvez pas — il me semble matériellement impossible que vous arriviez à temps. Ou alors, si vous réalisez ce tour de force, ce sera du mauvais travail, hâtif, fiévreux... Cent fois je vous l'ai entendu dire : à besogner contre le temps on ne fait rien qui vaille. Et entendez-vous d'ici la critique, et les bons petits camarades : « Il y avait une idée là dedans, mais il n'a pas été de taille... Un trop gros morceau pour son estomac... Voilà ce que c'est que prétendre empoigner le taureau par les cornes... » Non, non, Tony, je ne veux pas qu'on parle ainsi de votre première grande œuvre. Il n'en faut pas davantage, vous le savez, pour qu'on vous confine à tout jamais dans le genre que vous voulez abandonner.

— Oui! — fit-il, ironique ; — toujours le peintre du *Boudoir*...

— Méchant !... Comme vous parlez de mon portrait !... Mais enfin, vous voulez faire mieux encore, n'est-ce pas? Alors il faut que ce soit tout à fait bien... Puis je vous connais : si vous vous obstinez, nerveux comme vous êtes, vous vivrez dans l'angoisse, des abattements succédant à des emballements, et, le surmenage aidant, vous finirez par tomber malade. Et vous serez bien avancé, entre deux selles, de vous trouver assis par terre! Moi, si j'étais à votre place, je m'attellerais, d'arrache-pied, à mes *Saisons*. Cela vous fera un Salon qui en vaudra un autre...

— Ah! pour ça, non... Je n'exposerai certainement pas semblables rossignols.

— Comme il vous plaira. Mais, dans vos études, vous trouverez bien quelque chose à ficeler... une simple carte de visite... On dira : « Le Chastel se recueille », sans rien savoir de ces panneaux, puisque vous en rougissez. Après quoi, le cœur léger, les mains libres, vous aurez tout loisir de travailler pour la gloire.

— Une année encore perdue! — murmura-t-il dans une sourde révolte.

— Bah! à nos âges la vie est longue... Voyons, Tony, convenez que ce sera bien mieux compris de la sorte.

Oh! très bien compris assurément, ne laissant place à

aucune objection. Aussi n'en fit-il point. Seulement, c'était la dernière fois, se jura-t-il en lui-même, qu'il se laisserait détourner du but de sa vie artistique. Pareille concession faite à la banalité facile avant de donner le grand effort qui, d'un élan, le soulèverait au-dessus de cette médiocrité agréable où s'enlisait son idéal... Vain serment, avec lequel souvent déjà il avait leurré sa conscience, trahie par les défaillances de sa volonté.

— Savez-vous, Lucy, que je vous admire! — dit-il, railleur sans en avoir envie. — Vous qui prétendiez ne rien entendre aux questions de boutique!...

— Ah! voilà... je vais changer ma manière, moi aussi. Vous en verrez bien d'autres et ne me reconnaîtrez plus.

— Alors gardez-vous-en bien!

Elle cherchait ses gants. Négligemment, elle reprit :

— Peut-être ne pensez-vous plus à cette note du tapissier...

— Eh! qu'il attende! — s'écria Tony avec impatience. — Je vous l'ai dit, l'autre jour : après son inventaire, Arnheim me réglera un reliquat de compte...

— Mais ne parlez donc pas avant de savoir! — interrompit Lucy. — J'allais, au contraire, vous prier de ne pas vous en préoccuper... Eh! oui, c'est le commencement de la transformation. Je n'avais pas l'air d'une femme qui fait ses petites économies pour acquitter des mémoires et en ménager la surprise à son époux. Voilà comme on est, monsieur... on cache son jeu.

— Vous avez payé le tapissier!

— Dame! si ce n'était pas moi, qui serait-ce. Pas maman, toujours... et papa encore moins, si c'est possible!... Non, voyez-vous papa se laissant taper!

— C'est que, s'il m'en souvient bien, c'était assez chaud!

— J'ai obtenu un gros rabais. Ils comptent là-dessus et majorent leur prix en conséquence... Ce que je deviens roublarde!... Dans vos années de garçon, vous n'avez certainement jamais manqué de vous faire habiller tout de neuf chaque fois que vous soldiez un arriéré à votre tailleur. Eh bien! c'est ce que je viens de faire : décidément, je ne peux plus me passer d'une vraie chambre à coucher... C'est ridi-

cule, cette organisation... Le gérant consent à louer la pièce contiguë, à laquelle nous songions, et à percer une porte. Je viens de combiner un ameublement... je ne vous dis que ça!... et ce sera pour rien... Ce n'est pas vous qui vous en plaindrez... si vous êtes sage... Mettez-moi donc à la porte, Tony : maman doit trépigner... Vous ne viendrez pas?... Non?... Alors, à sept heures et demie bien juste, n'est-ce pas, mon chéri?... On m'embrasse, avant que je remette un peu de poudre?...

VIII

Lucy l'avait prévu : on s'étouffait dans ce vaste appartement des Jakowski, lequel ne l'est pas encore assez pour l'affluence de leurs amis. — Amis?... Le mot est excessif, mais tel est l'abus qu'on en fait. Elle, Américaine de Cuba, lui, un de ces Polonais qui parlent toutes les langues, l'un et l'autre aussi liants que cosmopolites, leurs quinzaines sont une institution parisienne. Impossible d'établir le moindre lien logique entre les éléments disparates, sans cesse accrus et renouvelés, de cet hospitalier salon. Terrain neutre où la meilleure compagnie coudoie la douteuse, celle-ci se frottant à la respectabilité de celle-là, qui s'encanaille au contact de celle-ci, pour la plus grande satisfaction des deux, reliées de chaînon en chaînon par ces variétés hybrides, lesquelles, en se surmarchant, pratiquent des brèches à toutes les barrières sociales, — et c'est ainsi que le monde se transforme en un immense casino.

Quiconque va pour la première fois rue de Villejust est certain d'y trouver des visages de connaissance et des visages connus, à qui parler et qui regarder. C'est, au dire des méchants, le plus propice et le plus fréquenté des lieux de rendez-vous, la cohue y rendant le tête-à-tête aussi facile que naturelle la rencontre. Meilleur encore pour les alibis : il suffit d'y avoir paru, tant il est aisé d'y disparaître.

« Vous n'étiez donc pas chez les Jakowski, vendredi dernier? — Comment?... Je vous y ai cherchée tout le temps. » Ou bien : « Je n'ai fait que vous y entrevoir. — C'est que, sans doute, vous êtes arrivé au moment où je partais. » Ou encore : « Qu'avez-vous fait tantôt? — Vous savez bien que c'était le *fire s'chick* des Jakowski... » Avec ces bouts de dialogue, on a réponse à tout. Il en est résulté une fâcheuse aventure. Certain jour, une femme en puissance de mari soupçonneux, n'ayant rien voulu perdre, pour faire une apparition rue de Villejust, d'un temps parcimonieusement mesuré, n'avait pas appris que, par suite d'un accident survenu à la dernière heure, la porte était demeurée close : telle fut l'occasion d'un divorce sensationnel.

Le personnel si hétérogène de cette maison comporte deux grandes divisions : ceux qui y viennent pour y venir, dans des intérêts divers, dont le plus simple est de tuer une couple d'heures de son après-midi, et ceux qu'y attire la musique. Car ces réceptions sont des concerts excellents. Sur les tenants et aboutissants de M. Jakowski on n'a que des données vagues : assidu au cercle et au pesage, où il est tenu pour galant homme, de commerce facile, correct au jeu, on lui voit une jolie fortune, sans qu'elle soit assez considérable pour provoquer une enquête sur son origine. Polonais, d'ailleurs, cela en soi constitue une distinction, ce qui est assez juste, quiconque en ce pays n'est pas juif ou paysan étant gentilhomme. Mais la vraie puissance du ménage est madame Jakowska, par la vertu de son talent de cantatrice mondaine, un des premiers parmi ceux qui cabotinent dans les salons parisiens. Elle aime assez véritablement la musique pour ne la point sacrifier à la vanité de faire de ses vendredis une exhibition exclusive de sa personne. Ce serait trop lui demander que chercher sur ses programmes une autre « falcon » ; mais, hors cet emploi, et sachant au surplus que des mérites différents se mettent réciproquement en valeur, elle s'entoure d'une phalange de virtuoses marquants, avec qui elle soutient honorablement la concurrence. Une part est faite aux instrumentistes. La comédie parfois, la chorégraphie même viennent varier le menu, qu'elle corse de tous les numéros exotiques ou rares, possibles et impossibles. Elle possède un véritable génie

pour réunir des choristes amateurs, exacts aux répétitions et qui parviennent à donner des exécutions très satisfaisantes d'œuvres exhumées des vieux maîtres ou inédites des nouveaux. Il est habituel que ces séances soient honorées par la présence d'un de ceux-ci, souvent des plus célèbres, accompagnant ou dirigeant quelqu'une de ses compositions, et que madame Jakowska a grand soin de mettre en compagnie seulement de musiciens défunts. Elle a beaucoup de tact, s'entend à merveille à ménager les susceptibilités et à concilier les amours-propres de ces êtres sensitifs par excellence, très maniables en somme avec un peu d'adresse, dont la meilleure malice est l'admiration, laquelle ne coûte guère, tous ayant beaucoup de talent.

Cet aimable salon présente une particularité qui résulte à la fois de sa facilité d'accès et de la surabondance d'invités : nombre de gens en sortent sans avoir serré la main du maître de la maison, parce qu'ils ne le connaissent point, ni avoir salué madame Jakowska, à cause de l'impossibilité de la joindre. Aussitôt la musique commencée, elle ne s'occupe plus de personne, sinon de ses artistes, ne bougeant du petit salon qui sert de foyer que pour aller au piano, faire disposer les pupitres, ouvrir les partitions, annoncer les morceaux, calme, vigilante, autoritaire, ainsi qu'un capitaine sur sa passerelle de commandement. Aussi ignore-t-elle la présence de tous ceux qui n'arrivent pas des premiers ou ne restent pas des derniers, et il y en a bon nombre, car c'est chez elle comme un entre-sort de foire, forme singulière, volontiers prise aujourd'hui par les réceptions parisiennes.

Toute une catégorie d'invités cependant fait un parterre compact et immuable : des femmes, pour la plupart, et non des plus jeunes, venues de bonne heure afin d'être bien placées, soit par amour pour la musique, soit par cette apathie des personnes qui, n'apportant rien d'elles-mêmes dans les réunions, n'y voient qu'un prétexte à s'habiller et à être hors de chez soi. Volontairement, au contraire, d'autres sont en retard, certaines ainsi de n'être point, de gré ou de force, encadrées dans les rigides rangs de chaises du grand salon, prisonnières de voisins qu'on n'a pas choisis, la retraite cou-

pie, condamnées par surcroît à l'attention et au silence. Celles-là se tassent tant bien que mal dans la seconde pièce, jointe à l'autre par une large baie entre colonnes, ou dans l'antichambre vaste et longue en façon de galerie; elles refluent jusqu'au vestiaire et sur le palier de cet escalier de maison neuve, tapissé, chauffé, éclairé à l'instar d'un salon, et dans la salle à manger enfin, où un buffet luxueux leur inflige le supplice de Tantale. — Un maître d'hôtel le gardant inflexiblement contre tout assaut, jusqu'à un signal trop tardif, afin d'éviter le fracas de cuillers remuées et de tasses entrechoquées qui troublerait le recueillement de l'auditoire sérieux.

Mais un bruit auquel il est impossible d'imposer une loi c'est celui des conversations du public flottant, rumeur sourde et continue comme celle de la mer, qui, entre les morceaux, monte en éclats de tempête et jamais ne s'apaise complètement. Lorsqu'elle s'émancipe au point d'incommoder les exécutants, la maîtresse du logis surgit, le front chargé d'orage, et d'une voix impérieuse réclame le silence. Avec des mines contrites d'enfant pris en faute, on se tait; mais aussitôt renaît un timide murmure, qui va grossissant jusqu'à de nouvelles objurgations, invariablement suivies du même effet peu durable. C'est qu'on n'entend rien, si loin du piano, derrière une muraille de personnes debout, masquant les portes, étouffant le son. Que faire alors, sinon jacasser? Flirter aussi, car les hommes, arrivant tard, se trouvent en force dans cette cohue mouvante, où d'aimables promiscuités les dédommagent amplement d'être ainsi privés de la musique, dont d'ordinaire ils sont peu curieux. Flirts par-dessus les épaules, la main tendue ne rencontrant pas celle qu'on cherche, le propos qu'on croyait chuchoté fusant à un diapason imprévu dans une de ces soudaines tombées de la rumeur, qui se produisent sans cause apparente. Néanmoins il y a les entre-deux de portes, les embrasures de fenêtres, où, très serrés l'un contre l'autre, on se glisse à l'oreille la confidence scabreuse ou le mot tendre, le rendez-vous du soir ou le contre-ordre du lendemain. Et c'est un charme de plus, le charme du petit danger, en se retournant, de se trouver bec à bec avec quelque chère bonne amie appor-

tée là par le flux et dont on se demande, avec une moiteur d'angoisse : « A-t-elle pu entendre ? »

Lucy n'avait nulle raison pour rien éprouver de semblable lorsqu'elle aperçut son mari. S'étant approprié une chaise par dol ou par ruse, elle était établie dans l'antichambre, en face de la porte ouverte à deux battants sur l'escalier, tant afin de faciliter la circulation et d'éviter la continuelle stridence du timbre électrique que pour aérer l'appartement, où la température s'élevait à des hauteurs sénégaliennes. Elle vit Tony recevant un numéro en échange de sa pelisse et déjà cherchant des yeux sa femme, qu'il ne découvrit pas d'abord. Une légère contraction des sourcils révéla chez elle un autre sentiment que celui de la surprise. Mais, très vite redevenue souriante, elle leva la tête vers Raoul Brice, incliné sur le dossier de son siège : la haute aigrette blanche de son chapeau frôlait la glorieuse barbe blonde. Et lorsque Tony les découvrit enfin, un gentil bonjour de la main à elle, à lui un amical signe de tête, témoignèrent clairement que cette attitude ne lui causait nul déplaisir.

— Quel bon vent vous amène? Je ne vous attendais pas.

— J'ai été libéré de ce que j'avais à faire et me suis souvenu que vous étiez ici.

— Parfait !

Il cherchait encore quelqu'un et parut satisfait d'apercevoir un peu plus loin sa belle-mère.

Lucy sortie de l'atelier, quelle étrange idée, aiguë et lancinante, avait donc traversé son cerveau? Brusquement il était descendu à son tour, n'avait fait qu'un saut jusque chez lui : le temps de passer une redingote, de changer de cravate, — il s'était mis en route pour la rue de Villejust, avec une de ces promesses de pourboire qui donnent des actions de pur-sang à la plus poussive des haridelles. Maintenant, il se trouvait idiot et odieux. Quelque chose encore cependant traînait dans son esprit, car il parcourut les salons et, s'y frayant un chemin à force de stratégie et d'excuses, put se convaincre de l'absence de celui que, sans en pouvoir dire le motif, il lui eût été désagréable de rencontrer. Le calme rentra en lui, mêlé d'un peu de vergogne. Raoul Brice pouvait bien faire la cour à sa femme : loin d'en prendre ombrage, il s'en amu-

sait. Il n'était pas jaloux, Dieu merci, car cette honteuse pensée de tout à l'heure, ce n'était pas de la jalousie, mais une folie dont il rougissait et qui certes ne lui reviendrait plus. Un mauvais tour que lui avait joué sa nervosité. Et, sa belle humeur récupérée, ayant banni les soucis d'avenir qui, dans l'atelier, l'avaient accablé tout le jour, il s'abandonna à ce plaisir, auquel il n'était pas insensible, de promener en un milieu élégant et joyeux sa jeune notoriété, volontiers prise pour de la célébrité par les mondains. Lucy avait raison, après tout : de quoi donc se plaignait-il ?

En époux bien appris, il ne demeura point auprès de sa femme. S'il l'eût fait, il se fût convaincu plus fortement encore de l'enfantillage que c'eût été d'incriminer les soins de l'agent de change, ou du moins la façon dont les recevait Lucy. De la nonchalance aimable avec quoi elle acceptait d'ordinaire les hommages, elle était passée à une indifférence distraite qui n'avait rien d'encourageant. Visiblement, elle était occupée de tout autre chose que de son interlocuteur. Lorsqu'un tumulte de chaises remuées, une assourdissante explosion de conversation, une désagrégation générale de la foule annoncèrent que le programme était épuisé, refusant le bras que lui offrait Raoul Brice pour la conduire au buffet, elle rejoignit madame de Saint-Joël, dont jusqu'alors l'avait séparée une impénétrable barrière humaine.

— Tu viens prendre quelque chose ? — lui dit Andrée. — J'ai une soif, ma chère, et une faim !... C'est sauvage de laisser tirer la langue ainsi à de pauvres femmes habituées à leur tasse de thé.

— Deux minutes seulement... Laisse-moi chercher un coin pour écrire un mot.

— Drôle d'endroit pour faire ta correspondance !

— C'est pressé. Viens... je te dirai pourquoi.

Connaissant les aîtres, elles se glissèrent derrière un rideau et se trouvèrent dans un cabinet de toilette où l'on avait empilé les vêtements des derniers venus. Sur l'angle de la cheminée, du crayon d'or suspendu à une chaîne d'orfèvrerie russe avec la bourse, la boîte à poudre, la petite glace, tout l'attirail féminin qui cliquetait à sa ceinture, Lucy se mit à griffonner un « petit bleu » extrait de son porte-cartes.

— Tu vas me rendre un service, Andrée. Comme je rentre avec Tony et maman, qui dîne à la maison, tu seras assez gentille pour jeter ce télégramme au premier bureau sur ton chemin...

— Dis donc, Lucy, quel métier me fais-tu faire là ?

— Folle !... Tu peux lire l'adresse... Si, si, je t'en prie.

Andrée lut : « Baron Granvelle, rue Murillo... »

— Et veux-tu voir le contenu ?... Tiens, je l'ai fermé... Mais je vais te le réciter. Tu me gronderas, tant pis !... je ne sais pas avoir de secrets pour toi... Maud Watson vient de me dire qu'elle aura une carte pour l'affaire Jupille. Cela m'a donné l'idée de prier le président de m'en procurer une. Entre collègues, cela doit être facile. Mais il n'est que temps : on se les arrache.

— Tu veux aller à la cour d'assises ? Tu sais que ce sera ignoble !

Au sourire de Lucy, madame de Saint-Joël riposta vivement :

— Eh ! ma chère, tu ne peux pas être moins bégueule que moi, qui ne le suis point assez, au gré de bien des gens. Que nous allions à des spectacles nauséabonds ou entendre des chansons pornographiques, ce n'est peut-être pas ce que nous faisons de mieux ; mais enfin il ne s'agit que de s'amuser... Tandis qu'ici, la tête d'un homme est en jeu.

— Cet accès de sensibilité...

— Tu ne me comprends pas. Qu'on guillotine ce misérable, et plutôt deux fois qu'une !... Je dis seulement qu'il n'y a pas de quoi faire joujou avec ça. Et encore moins avec sa victime. Elle n'était pas intéressante, la pauvre diablesse, mais tout de même une créature humaine, une femme, qu'on va salir de détails abominables...

— Voyons, ma chérie, tu penses bien que ce ne sont pas ces ignominies qui m'attirent. Mais un crime passionnel, c'est tellement intéressant ! Jupille n'est pas un malfaiteur vulgaire...

— C'est un abject scélérat, tout bonnement.

— Et il y aura là des documents humains bien curieux.

— « Humains » me plaît, à propos de pareil monstre !... Et te moques-tu de moi, avec tes documents ? Ne fais donc pas

concurrence à Lombroso... A chacun son métier, ma chère... Laissons les roses aux rosiers et au bourreau les assassins... Pourquoi pas aussi bien assister à une exécution capitale? Tiens, Lucy, tu me fais horreur!

Elle s'excitait, demi-sérieuse, demi-plaisante, et Lucy l'écoutait de l'air câlinement sournois de l'enfant gâté, sûr du pardon.

— Oui, oui, — répondit-elle avec douceur, — je sais que j'ai tort. Mais, sans doute parce que mon existence est tellement unie, c'est mon vice, ce besoin d'émotions violentes. Est-ce que je ne raffole pas de l'Ambigu? Et un drame en chair et en os, c'est autrement passionnant!

— Parle pour toi. C'est tenter Dieu que chercher, pour son divertissement, dans la vie du prochain, ce que matin et soir nous le prions d'épargner à la nôtre.

— Fort bien dit!... Et c'est parce que j'appréhende de me l'entendre dire chez moi, quoique avec moins d'éloquence, que je te prie de mettre mon petit bleu à la boîte. Inutile qu'on sache que j'ai télégraphié au président Granvelle: cela m'obligerait à inventer une histoire, et je n'aime pas mentir.

— C'est bon! — grommela Andrée. — Tu sais bien qu'on fait toujours comme tu veux... Mais ce sera en protestant.

— Proteste, et allons grignoter un sandwich pendant qu'il en reste.

Les indignations de madame de Saint-Joël contre Lucy n'étaient pas bien profondes. Ce regard ingénu et ce sourire enjôleur avaient toujours le dernier. Tandis qu'elles se frayaient un chemin à travers la bousculade, en suivant le sillage d'une débordante personne qui refoulait tout sur son passage, Andrée dit à son amie:

— Très pratique, de porter des cartes-télégrammes dans sa poche. Il n'y a que toi pour avoir ces idées-là! Si on ne te connaissait pas, on en concevrait de fâcheuses pensées. Mais c'est comme ta manie d'émotions violentes : tu joues à celle qui ferait des traits à son mari!... Voilà Asselin : il nous dira où est le coin du chocolat, et si le champagne est dans le voisinage.

Le chocolat était pour Lucy, ses nerfs ne lui permettant

point le thé. Quant à elle, avec son estomac d'autruche, tout lui était bon. Tony étant venu à la rescousse, elles réussirent à être pourvues.

— Eh bien, Asselin, quel est le potin du jour? Car il y en a certainement un... vous l'inventeriez plutôt!

— Inutile, madame, cela ne chôme jamais, et mon imagination d'ailleurs ne serait pas à la hauteur de la réalité. Le potin du jour, c'est le divorce de Lustrac.

— D'où sortez-vous, mon cher? — s'écria le peintre. — Voilà un mois qu'on n'en parle plus.

— Mais voici deux heures qu'on en reparle, attendu qu'ils se sont remis ensemble.

— Elle est bien bonne!... Alors la conduite de madame Lustrac a cessé d'être « irrégulière », comme disait à tous venants cet imbécile... A quoi je ne sais qui a répondu : « Et vous vous plaignez? C'est pourtant quelque chose de n'être pas trompé régulièrement. »

— La bêtise des sculpteurs, c'est classique.

— Plus bêtes encore que les peintres! — affirma Tony.

— Pas si bêtes quand il s'agit de se débrouiller!... Depuis que Lustrac s'était séparé de sa mascotte... si j'ose m'exprimer ainsi, car c'est justement tout le contraire... l'art était dans le marasme. Plus de bustes, plus de commandes, la funeste purée. En homme sage, il s'est rappelé le proverbe et a envoyé à sa femme le rameau d'olivier. Depuis, comme par miracle, il lui tombe du travail à n'y pouvoir suffire.

— La vieille dame de Boston... Votre potin, Asselin, n'a pas le sens commun : c'est une femme qui casque, pour le moment.

— Eh bien, quoi? Quelles désobligeantes pensées me supposez-vous donc? Lui n'est bon qu'à pétrir sa glaise; elle, qui est une tête, s'occupe des affaires. Et, en juste récompense de ses peines, il ne veut rien savoir de ce qui troublerait l'association, et dont il n'ignore point, d'ailleurs, que cela porte la veine. Je n'ai pas voulu insinuer autre chose. Sans leurs femmes, que deviendraient les artistes?

Madame de Saint-Joël n'était point médisante, mais s'amusait volontiers des propos. Celui-là, cependant, lui causa un malaise qu'elle eût été fort empêchée de définir.

— Vous êtes pire qu'une portière, — dit-elle au grand garçon qui riait, niaisement goguenard.

Et elle lui tourna le dos.

— Bah! — fit Lucy, — où est le mal? Est-ce qu'on croit un mot de ce qu'il raconte?

Occupé à conquérir de haute lutte un sorbet, Tony n'avait pas entendu. Andrée l'interpella :

— Que je vous dise la bonne nouvelle : Yvonne de Guirec arrive cette semaine.

— Vraiment?... J'en suis enchanté. Elle se décide donc à passer les hivers auprès de nous?

— Il paraît. Le virus parisien l'a empoisonnée, comme tant d'autres... A moins que ce ne soit l'amour de l'art!...

— Voilà qui est pour flatter son professeur.

— Ah! Lucy, pas ce mot-là... Il me semblerait que je suis de l'Institut.

— Pour tout dire, — reprit Andrée, — mon beau-frère a une nouvelle toquade, historique, cette fois : je ne sais quel travail sur les corsaires bretons, pour lequel il a besoin de puiser dans les archives du ministère de la Marine. Et ils s'installent à Passy, dans un petit hôtel qu'ils ont loué meublé pour la saison.

— Tu vas recommencer ta campagne matrimoniale?

— Ma foi, non! je renonce.

— Parce qu'elle a refusé Remy d'Albaron? Il n'y a pas qu'un homme au monde!

— Non, mais c'est la manière de refuser... Sans élever aucune objection contre sa personne, son caractère, sa naissance, sa fortune, sa profession, elle l'a repoussé si catégoriquement que je lui crois décidément un parti pris contre le mariage.

— Il était tout à fait emballé, le Poussin.

— Je l'avais prévu, dans ma sagesse. Par malheur, mon calcul ne s'est trouvé juste que d'un côté.

— On ne voit pas mademoiselle de Guirec amoureuse.

— C'est grand dommage! — dit Tony.

Andrée hocha la tête d'un air de doute.

— Je ne sais — répliqua-t-elle — si Yvonne aimera jamais. Mais ce dont je suis sûre, c'est que celui à qui elle fera cet

honneur ne sera pas à plaindre... Et je la soupçonne fort d'être capable d'une belle et généreuse folie... Il n'y en a pas foule de qui on en puisse dire autant.

Au moment de se séparer :

— N'oublie pas ma commission ! — recommanda Lucy à son amie.

En lui confiant son désir de suivre les débats de cette sinistre affaire Jupille qui passionnait l'opinion, elle avait dit la vérité. Où se trouvait le mensonge, c'est que c'était chose déjà convenue avec le président Granvelle. Et voici les mots que contenait le petit bleu :

« Ne venez pas ce soir dans la loge que vous avez eu l'amabilité de m'offrir. Demain je vous expliquerai pourquoi je vous prie d'avoir cette discrétion. A deux heures, je sortirai de chez ma couturière, rue des Petits-Champs. Si vous voulez bien envoyer votre voiture m'attendre à la porte, je vous retrouverai au Bois, comme d'habitude. »

IX

Son joli corps frêle voluptueusement allongé sur les coussins de brocatelle feuille morte du petit coupé qui, léger comme une plume pour la paire de grands trotteurs du Norfolk, montait aux allures rapides vers l'Arc de Triomphe, Lucy Le Chastel était en conversation intime avec elle-même. — Monologue, plutôt, car les arguments par lesquels elle se justifiait à ses propres yeux d'un certain mystère entré dans sa vie, sa conscience n'en trouvait aucun à leur opposer.

Quoi de répréhensible — se disait-elle — dans ces promenades que, presque chaque jour de beau temps, elle faisait au Bois avec les chevaux du baron Granvelle? Si elle les laissait ignorer à Tony, c'est que les maris prennent trop aisément ombrage des choses les plus innocentes. Celui-là moins que d'autres. Mais le monde a besoin de parler : faute du plausible, il se rabat sur l'invraisemblable, et c'est même ce qui a le plus de chances de faire son chemin. Celui qui lance un propos n'y attache pas d'importance ; sans y croire,

en manière de jeu, un autre le fait rebondir; une malveillance l'accroche au passage et l'augmente; les langues se le renvoient comme les raquettes font d'un volant — et, de déformation en aggravation, il devient une grosse calomnie. Les hommes sont très sensibles à ces sottises, quand elles touchent leur femme, non pour le fond, mais pour le scandale. Déjà l'insouciance de Tony s'était émue de la possibilité d'interprétations fâcheuses données aux politesses du président : inutile donc qu'il les connût toutes. Dans l'état nerveux où il était, plus que jamais on devait lui épargner les contrariétés. Que des indiscrétions vinssent à être commises, on serait toujours à temps d'aviser, et on n'aurait pas de peine à le convaincre de l'absurdité de ses scrupules. Des diverses galanteries que peut vous faire un homme, nulle ne saurait être moins compromettante que celle-là : se laisser voir dans sa voiture serait d'un impossible cynisme si l'on n'avait à son égard la conscience aussi nette qu'à l'égard d'un père... Un père, en effet, non seulement par l'âge, mais le baron Granvelle ne l'avait-il pas fait sauter sur ses genoux naguère? — ou si ce n'était point, cela aurait pu être. — Madame Mornans, en outre, accompagnait souvent sa fille, et il eût fallu avoir l'âme bien noire pour trouver mauvais qu'un vieil ami de la famille mît ses chevaux à leurs ordres quand il ne s'en servait pas, Lucy ne s'était-elle point promenée avec ceux des Watson pendant une absence qu'ils avaient faite? Petits services qu'on reconnaît par d'autres : échange de menues obligeances, contribuant à l'agrément et à la facilité de la vie. Sa santé exigeait des bains d'air pur autant que Paris en peut offrir, un peu de marche pour activer la circulation et détendre les nerfs, mais dans des conditions qui permissent de s'arrêter au premier symptôme de fatigue. Ce n'est pas en fiacre que sont possibles ces promenades hygiéniques : élégance et confort à part, cela vous a tout de suite une apparence équivoque. Si l'on n'était au-dessus de tout soupçon, se mettrait-on à la merci d'un cocher de qui l'on est connue? Et l'imprudence serait pire encore avec celui d'un ami que d'une voiture de cercle. C'était la démonstration par l'absurde de la correction de sa conduite.

Et d'ailleurs, jeune et jolie, il n'est circonspection qui serve. Puisque toujours il faut donner pâture aux commentaires,

— de tous les hommes admis dans la familiarité de Lucy, c'est celui-là qui devait la sauver des autres et la sauver de tout, car il est des bornes à la malignité.

Ainsi raisonnait-elle. Et, descendant vers la grille du Bois, frileusement blottie sous la moelleuse couverture de loup blanc, ses pieds enfoncés dans l'épaisse peau de chèvre de Sibérie, où une bouillotte mettait une chaleur douce, bercée délicieusement par le long trot rythmé de deux demi-sang, dont les fers, frappant en cadence le sol que durcissait une légère gelée, faisaient une musique enivrante pour ses oreilles à l'égal du tintement des écus pour celles d'un avare, Lucy songeait combien est mal organisé le monde. N'était-ce pas une lourde faute d'harmonie qu'une créature si bien faite pour le luxe, et pour qui le luxe était fait, en fût réduite à la mesquinerie de calculer que cette prévenance du baron Granvelle lui économisait un peu d'argent de poche et que quelques louis dépensés en moins, au bout du mois, c'était un chapeau de plus? Lu dans un livre, cela semblerait ridicule au point de dépouiller une femme de toute grâce. La vie cependant est tissue de ces petitesses. Ah! l'argent... source de toute splendeur, de toute beauté, — la beauté raffinée, parée, la seule qui vaille, — l'argent vainqueur des consciences, roi des âmes, empereur tout-puissant et superbe, maître de tout et qui donne tout, qui du moins lui donnerait tout, à elle, car elle avait le reste... A travers la buée des glaces, entre les silhouettes défeuillées des arbres de l'avenue, derrière lesquelles se dressaient d'insolentes façades suant l'or, dans un vertige, Lucy voyait flamboyer une idole monstrueuse et triomphante, sur un piédestal de ruines effondrées dans le sang et la boue.

Comme hypnotisée par ses rêveries et ses visions, elle ne s'était pas aperçue qu'ayant franchi la porte Dauphine le coupé s'était engagé dans la route des Sablons, l'allure ralentie, jusqu'au moment où il vint se ranger le long du trottoir. A quelques pas devant lui, le cocher avait reconnu le large dos un peu voûté de son maître, engoncé dans la pelisse fourrée d'astrakan. Au bruit de ce pas très spécial d'un attelage de prix, le président s'était retourné : il revint d'une démarche alerte, contrastant avec la lourde lassitude

de sa promenade, et se trouva à la portière juste comme Lucy en baissait la glace pour regarder. Deux bicyclistes qui pédalaient sur la chaussée échangèrent un sourire, répondant à l'expression bassement goguenarde qui traversait la face glabre du cocher. « Voilà comme se font les histoires ! » eût pensé Lucy. Mais elle ne s'en aperçut point, et puis qu'importe ? S'inquiète-t-on de ce que croient des passants et un valet ?

— Je ne suis pas en retard ? — demanda-t-elle.

— Toujours trop tard pour mon désir, mais absolument exacte à l'heure dite.

— Ah ! tant mieux. Vous priver de votre voiture et vous laisser faire le pied de grue à m'attendre, ce serait abuser, vraiment.

— Marchons-nous un peu pour profiter de ce rayon de soleil ?

La brume blanche qui ouatait l'atmosphère s'était dissipée, et les flèches d'or criblant la voûte rousse de la futaie, dont les rameaux nus se découpaient en fine dentelle sous le ciel pâle, mettaient dans l'air une tiédeur. Lucy effleura de la main le bras tendu pour la soutenir et sauta légèrement à terre, dans une envolée de jupes découvrant le petit soulier de chevreau violet et le bas de soie noire, coupé d'entre-deux de Chantilly, qui donnait le frisson à voir.

— Vous ne craignez pas de geler, chaussée de la sorte ? — dit le baron Granvelle, en attachant sur le pied un œil moins paternel que ne l'était la question. — Je sais bien que les femmes cessent de souffrir où la coquetterie commence...

— Vous devez nous en savoir gré : n'est-ce pas pour vous que nous sommes coquettes ? Mais calmez vos alarmes; je vais vous révéler nos petits secrets intimes : sous le bas, on en porte un autre, en laine extrêmement fine, couleur de chair, et cela tient au contraire très chaud. Par exemple, — ajouta Lucy enfantinement, — il ne faut pas craindre de se grossir la cheville !

Cet air ingénu qui fait la moitié de l'art de l' « allumeuse » ne fut pas perdu pour le vieux libertin. Il eut un pâle sourire et, en réponse, constata du regard que ces chevilles-là pouvaient tout supporter.

— Ce n'est pas aimable, — reprit-il après quelques pas, — de m'avoir refusé hier l'accès de votre loge.

— Vous voulez dire de la vôtre !

— Je ne veux rien dire que mon regret de n'avoir pu passer la soirée avec vous.

— Je l'ai bien regretté aussi. Mais mon mari... je ne sais vraiment pourquoi... avait pris contre vous un peu d'humeur. Il était préférable que votre attention parût désintéressée.

— De l'humeur contre moi ? M. Le Chastel me ferait-il l'honneur qu'il refuse à tous vos servants ordinaires ?

— Tony est un peu irritable, en ce moment, — répondit-elle, évasive. — Il a des soucis.

— D'argent ?

Sans s'offusquer de ce que la question avait de brutal, d'un joli geste grondeur Lucy posa un doigt sur ses lèvres.

— Je n'aime pas, vous le savez, qu'il soit question de cela entre nous.

— Pourquoi ? Ne suis-je point le plus dévoué de vos amis ?... et désireux de vous le marquer par tous les moyens en mon pouvoir ?

— Assurément, et je n'oublie rien de ce que vous faites pour moi. Mais parler trop souvent de cette vilaine chose serait mettre une gêne dans notre amitié.

— Il était convenu que nous laisserions les préjugés aux sots, — répliqua le baron de sa voix lente et sourde. — C'est pour le monde, uniquement, qu'on se croit tenu à certains scrupules extérieurs. Or ceci est de vous à moi. Qui saura jamais que vous me faites le confident de vos ennuis ?

— Aujourd'hui, ce n'est pas des miens qu'il s'agit.

— Ce qui atteint les intérêts de votre mari atteint les vôtres, et je revendique le droit de m'en préoccuper.

— Vous êtes la bonté même. Mais les difficultés matérielles ne sont pas, je vous assure, la pierre d'achoppement. Il est troublé par des inquiétudes artistiques, auxquelles ni vous ni moi ne pouvons rien.

Une flamme souleva les paupières bouffies et lasses, tandis qu'en regardant Lucy le baron répondait :

— Si je possédais son bonheur, rien d'autre ne m'importerait... Mais les jeunes hommes ne savent plus aimer.

Elle fit une gracieuse moue mutine.

— Oh! le méchant, qui me dit du mal de mon mari!...

— Il a sur moi trop d'avantage pour que ce ne soit pas de bonne guerre de chercher à combler la distance... Peine perdue d'ailleurs : que la jeunesse vaille plus ou moins, elle est la jeunesse... et cela a réponse à tout !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut parler ainsi... Mais laissons mon mari hors de cause, voulez-vous? Il est mon mari... voilà qui me dispense d'en dire plus.

D'un geste poli, imperceptiblement ironique, le président acquiesça.

— Quant aux hommes qui ne sont que mes amis, — continua-t-elle, — ou qui se parent fort abusivement de ce nom, si vous saviez le peu d'estime où je tiens leur légèreté !... Aucune femme, au surplus, n'est moins flirteuse que moi. Vous riez? Demandez-le à Tony. N'en témoigne-t-il point par sa confiance? Et depuis qu'est entrée dans ma vie votre affection sérieuse et grave, ai-je l'air, dites, de m'ennuyer auprès de vous?

Les yeux bleu verdissant, bleu de mer, plongeaient hardiment dans les ternes prunelles grises, où ce regard mit une flambée.

— Vous avez la bonté de ne pas en avoir l'air. Jusqu'à quel point est-ce sincère, je n'aurais garde de chercher à le savoir, crainte d'empoisonner la joie si douce que ce m'est d'avoir trouvé, pour réchauffer mon vieux cœur, votre jeune et gracieuse amitié.

— Vous êtes un vilain sceptique, qui ne voulez croire à rien.

— C'est que j'ai trop vécu pour croire à grand'chose, en effet, sinon aux choses mauvaises.

— Ah! comme on a raison de dire que les magistrats ont l'âme desséchée!

— Eh bien! à vous de faire refleurir la mienne.

— J'essaierai... Et, en échange, vous me donnerez, vous, ce qui toujours m'a fait défaut : le commerce avec la maturité de l'esprit.

— Oh! que voilà des mots bien gros dans votre jolie bouche!

— Bon ! moquez-vous de moi !...

— Je ne me le permettrais pas. Mais il me semble qu'en fait de sérieux, mon vieil ami Mornans...

— Ah ! non, — se récria Lucy en riant, — pas ce sérieux-là... c'était au-dessus de mes forces. D'ailleurs, — reprit-elle avec une soudaine intonation de tristesse, — jamais mon père ne s'est occupé de moi. Quant à ma mère, elle m'aime tendrement, et je le lui rends bien. Mais ce n'est pas lui manquer de respect que la dire un peu frivole, comme vous vous imaginez que sont toutes les femmes... On est injuste pour nous. Si nous sommes ou semblons telles, n'est-ce point parce qu'on nous veut ainsi ? Et de notre apparence de futilité, on conclut à notre incapacité de nous hausser au-dessus du plaisir et de la coquetterie. On ne se demande point si, dans l'existence de certaines d'entre nous, il n'est pas des heures où ce vide même leur pèse... où ces gaietés factices dans lesquelles elles se jettent, faute de mieux, leur laissent au fond de l'âme une lie de tristesse. Moi, surtout, qui n'ai pas d'enfants, qui par conséquent ai peu de devoirs... une santé fragile m'obligeant à m'occuper beaucoup trop de moi, alors qu'il est tellement plus doux de s'occuper des autres...

Elle chantait cela comme une romance bien filée et bien nuancée, de sa voix musicale au timbre clair, — une voix qui portait en soi son charme, quand même on n'aurait pas entendu les paroles. — Et c'est comme une romance que l'écoutait le baron Granvelle, les yeux mi-clos, un sourire incertain sur ses lèvres pâles.

— Et votre mari que vous oubliez ! — interrompit-il, un peu ironique.

— Je ne l'oublie pas. Tony est parfait pour moi. Seulement, il aime trop son art pour être tout à sa femme, et il n'a pas besoin de sa femme parce qu'il a son art. Puis il est lui-même si léger !... Un bon ami... ou plutôt un gentil camarade... Est-ce bien là tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un mari ?... Mais j'ai tort de parler de la sorte...

— Allez donc ! — fit le président, un accent cynique succédant à son ton paterne. — Vous ne dites que la vérité et c'est entre nous.

— A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je me plaigne de lui !

Mais, en vous connaissant, j'ai goûté cette solidité que les années donnent à un caractère, sans rien ôter au cœur de sa jeunesse... Non, non, ne protestez pas... c'est tout à fait ce que je pense... Me croirez-vous, quand je vous dirai qu'à tous ces plaisirs mondains si vains, si creux, je préfère nos petites promenades un peu mystérieuses?... ce qui leur prête un agrément de plus!...

— Je crois tout ce que vous me dites, ma chère enfant. J'y ai trop d'intérêt et c'est trop gentiment dit pour que j'en doute. Puis il faut toujours croire les femmes... L'illusion est bonne.

— Incorrigible!... Je vais vous poser une question fort impertinente : vous avez donc été beaucoup trompé par elles?

— Jamais, parce que j'ai toujours tablé sur leur duplicité.

— C'est que vous avez mal choisi.

— Ne vous en défendez donc pas... N'est-ce point à sa perfidie que l'eau doit son attrait?

— Eh bien! vous avez une façon aimable de faire votre cour aux femmes, vous!...

— Je ne vous fais point la cour. A mon âge, on aime encore, mais on ne sait plus le langage de la galanterie.

Lucy ne répondit rien. Il n'avait, sans doute, aucun intérêt à insister, car lui aussi garda le silence. Ils continuaient à cheminer, la voiture suivant à distance respectueuse, le cocher impassible, fouet à la cuisse, tenant les guides longues aux chevaux, qui encensaient de l'encolure avec un cliquetis sec de gourmettes secouées. Le carrefour des lacs traversé, ils se dirigeaient vers le Pré-Catelan.

— Vous n'êtes pas lasse? — demanda le président.

— Pas du tout! Cela me fait tant de bien de marcher sous bois... et ce soleil est si bon!

— Son chant du cygne!... Les frimas vont arriver. On annonce un hiver rigoureux... Cela ne vous effraie point?

— Si, je le crains beaucoup. Mais qu'y faire?

— Il y a le Midi.

— Mon mari ne peut pas s'éloigner de son atelier... C'est même pour vous qu'il travaille en ce moment.

— C'est juste! — fit, indifférent, le baron Granvelle.

Du bout de sa canne, il chassait les cailloux du chemin. Après une pause, il reprit :

— L'autre jour, je parlais à madame votre mère d'une velléité que j'avais de louer au Cap Martin une villa que l'on m'a indiqué... Et elle m'exprimait le regret de vous voir passer la mauvaise saison à Paris. Votre santé, disait-elle, se trouverait à merveille d'un séjour sur la Côte d'Azur.

— Le monde est rempli de choses agréables ou salutaires dont il faut bien se passer ! répliqua Lucy avec un soupir. Je m'efforce d'être raisonnable et de ne point regretter ce que je ne puis avoir... Alors, vous nous quittez, mon cher président ?

— Enfant !... vous savez bien que, moi aussi, je suis retenu à Paris.

Elle sembla l'interroger de ses grands yeux candides.

— Quand je m'y trouvais isolé au milieu de plaisirs qui ne sont pas faits pour mon âge, seul au foyer vide, dans une maison déserte que rend plus triste encore ce luxe dont la superfluité est si accablante sans personne avec qui le partager, alors, oui, j'aurais pu chercher en des déplacements l'oubli de mon ennui. Mais à présent... à présent que, faute du bonheur intime auquel peut-être m'est-il désormais interdit de prétendre, j'en ai comme un reflet éclairant mes jours sombres... de ces visions fugitives qui parfois, avec un grand effort d'imagination, trompent passagèrement le désir de la réalité... à présent, c'est le soleil que je fuirais pour aller vers les ténèbres...

Le regard dont il accompagnait son discours pesait lourdement sur Lucy, qui rougit un peu et détourna la tête. Le hasard lui sauva l'embarras de répondre. Un sourd bruit de galopade s'était rapproché d'eux. Brusquement, d'une allée latérale, un groupe de cavaliers déboucha sur celle qu'ils suivaient. Des culottes rouges, des dolmans bordés de fourrure, un képi soulevé, plusieurs autres l'imitant, et, dans un éclair, la chevauchée passa.

— Remy d'Albaron ! — murmura Lucy, — qui l'avait deviné plutôt que reconnu.

— Cela vous contrarie ? Quoi de plus innocent cependant que la rencontre... toute fortuite, d'une jeune femme prome-

nant ses nerfs malades avec un vieil ami qui chauffe ses rhumatismes ? N'allez point prétendre que je suis compromettant : je ne le croirais pas, ni vous non plus !

Déconcertée par ce ton de sarcasme, elle cherchait à quoi se prendre. Mais aussitôt il ajouta :

— Ne voulez-vous pas remonter ? L'air commence à fraîchir.

Dans la tiédeur de la voiture close, que Lucy remplissait de son violent et subtil parfum de santal mêlé d'ambre gris, lui assis tout contre elle, genou contre genou, sous la même couverture, ils parlaient peu et de sujets quelconques. Le président songeait ; elle, pareillement. Elle songeait que le luxe est une belle et douce chose, dont il est cruel de ne jouir qu'un instant, et combien ce serait chose plus douce et plus belle encore, si, au lieu de ce vieillard, c'eût été Tony qui se blottît à son côté et qui le lui donnât.

Arrivés à la porte de l'avenue Hoche, avec une solennité digne de la cour de Louis XIV, le baron d'Empire lui baisa le bout des doigts.

— Avouez — dit-il — que vous ne sauriez avoir de chevalier plus respectueux et moins fait pour alarmer votre époux !

C'est bien ce que pensait Lucy, ce qu'elle se disait, du moins. Ce soir-là, Tony trouva chez sa femme une tendresse à laquelle il n'était plus habitué, et cela lui inspira, avec quelques remords, de faciles résolutions de sagesse.

M. Mornans n'avait pas compris grand'chose au regain d'amitié du président Granvelle, renouant avec lui après que quinze ans des hasards de la vie de fonctionnaire les avaient séparés, sans qu'on se fût mis en peine l'un de l'autre. Ou, s'il eut un vague soupçon, il ne s'y arrêta point, se désintéressant plus que jamais de ce qui se passait dans sa famille. Peu après, d'ailleurs, il avait quitté Paris en secouant la poussière de ses souliers. Mais sa femme restait et veillait. Tout mesquin que ce soit, dans les existences modestes aucun filon n'est négligeable qui se peut exploiter honnêtement. Celui-là était précieux. De la part d'un homme, ordinairement, les seules gracieusetés permises ne mènent pas loin : des fleurs, des loges, un bibelot, au jour de l'an, qui peut avoir quelque prix, pourvu que ce ne soit pas un bijou. Mais une jeune

femme peut accepter bien davantage d'un vieil ami de la famille, — la force et l'ancienneté de l'amitié très exagérées pour les besoins de la cause, au point de laisser croire à une parenté lointaine. Un jour, quelqu'un ayant étourdiment parlé de lui comme du parrain de madame Le Chastel, madame Mornans avait feint de ne pas entendre, ce qui l'autorisait à ne pas démentir, sans pourtant mentir. Les assiduités de ce sexagénaire défiaient tout soupçon : qui aurait pu trouver mauvais qu'elle les favorisât? Et, dans l'hypothèse même de certains propos, ne devait-on pas se mettre au-dessus de suppositions aussi extravagantes? La réputation de Lucy avait résisté à d'autres épreuves. Combien d'hommes déjà lui avaient rendu des soins sans que son attitude envers eux provoquât chez son mari le plus léger passage de jalousie, et cela n'est-il pas un infaillible critérium? Raoul Brice, pour n'en nommer qu'un, — bien propre, lui, à compromettre une femme, — aux yeux du monde même, ingénieux pourtant à faire état de peu de chose, qu'était-il, sinon un sigisbée sans conséquence?

Aux politesses très positives du baron Granvelle, madame Mornans trouvait aussi son compte. La séparation que, par une ironique antiphrase, son mari qualifiait d'amiable, devenue un fait accompli, elle s'était gîtée dans un petit quatrième de douze cents francs, rue de la Néva, à proximité de sa fille. M. Mornans lui avait laissé choisir une partie du mobilier commun. Une femme de chambre sachant faire un peu de cuisine constituait tout son domestique, car elle ne dînait presque jamais chez elle, n'offrait un verre d'eau à personne, avait même supprimé son jour, et, plus encore qu'auparavant, payait son écot en compliments, en complaisances, en potins colportés, en petits ouvrages offerts, dont l'intention fait tout le prix. La modicité de son revenu actuel l'obligeant à compter très serré, c'est aux dépenses personnelles qu'elle sacrifiait le reste, à ces minutieuses recherches de toilette auxquelles, en les appropriant à son âge, elle ne tenait pas moins que sa fille, — les raffinements intimes pour sa propre satisfaction, l'élégance extérieure pour le monde, qui ne se soucie point de s'encombrer de mères piteuses et, à défaut d'autre apport, exige qu'on soit décorative.

Si seulement elle avait eu un peu moins de peine à joindre

les deux bouts, cette existence de parasite n'aurait point déplu à madame Mornans. Elle la fondait sur une base solide de tendresse maternelle, et prodiguait d'autant plus à Lucy sa sollicitude, qu'elle n'était supérieure à aucun petit profit. Il n'en coûte pas plus d'être deux qu'une en voiture. Son couvert était mis en permanence avenue Hoche, de quoi elle avait le tact de ne point abuser, bien que Tony, assurément fût le plus aimable des gendres ; le plus occupé également des maris : aussi, sans sa mère, Lucy eût-elle été bien seule. Puis, tenant au renom d'honnête femme, si difficile à conserver quand on est douée de tout ce qu'il faut pour ne pas l'être, en maintes circonstances ce chaperonnage lui était précieux. C'est ainsi qu'elle avait pu jouir de l'hospitalité discrète du baron Granvelle à Amphion. Lui offrir une bague de vingt-cinq louis eût été lui manquer de respect ; mais parfaitement acceptable était ce présent indirect qui valait mille écus comme un sou. Ainsi va la convention : on ne saurait être plus royaliste que le roi.

Il y avait bien certain mémoire de tapissier acquitté on ne savait trop comment. Mais à quoi bon chercher à le savoir ? C'était fort simple, après tout. Un jour, Lucy, étourdiment, avait parlé d'un désir qu'elle ne pouvait réaliser avant de s'être mise en règle avec son fournisseur. Le président avait jugé absurde que, pour la bagatelle de deux ou trois billets de mille dont il ne savait que faire, une jolie femme de ses amies se fût empêchée de s'offrir une fantaisie. S'il eût été son parrain, comme d'aucuns se l'imaginaient, on n'eût rien trouvé à reprendre dans cette libéralité. Alors ?...

Madame Mornans n'avait-elle vraiment pas sondé la pensée de derrière la tête de ce sexagénaire ? Qui aurait pu le dire ? Elle moins que personne. Elle possédait une de ces consciences à tiroirs ! — chacun s'ouvre ou se ferme selon le besoin ; — une conscience obscure où elle se gardait bien de descendre avec une lanterne, et qui donc aurait eu l'indiscrétion de réclamer la lumière ?

Lucy mesurait mieux la puissance du caprice dont elle était l'objet. Mais à chercher le mal, où ne le découvrirait-on point ? Tout peut être formulé brutalement, et c'est la forme souvent qui emporte le fond. N'est-il donc pas plus sage de

glisser sur les choses? On n'a rien à redouter d'autrui quand on est sûre de soi-même. Bien des désirs rôdaient autour de sa personne sans jamais lui avoir inspiré aucune tentation dont elle eût à rougir. Quant à outrager doublement Tony en lui faisant jouer le rôle honteux de mari complaisant, au dégoût que lui causait cette pensée elle sentait pouvoir accepter sans scrupule les soins du président. Que lui demandait-il, après tout? Le charme de sa voix, de son sourire, de ses yeux, ce contact de la jeunesse et de la grâce qui manquait au vieillard solitaire. Ce que, dans leurs relations, il apportait de galanterie sénile, pour le contenir en de justes bornes elle avait son expérience d'un jeu subtil et pervers dont le seul péril est de ne pas faire à temps charlemagne; et ce n'est pas avec ce caduc amoureux qu'elle risquait de perdre une partie toujours gagnée dans des conditions autrement chanceuses.

Lucy pouvait être tranquille, et sa mère pareillement : ce n'est pas à s'introduire en larron dans ce ménage que songeait le baron Granvelle. Dès la première rencontre, cependant, un désir brutal, violent, impérieux, avait mis sur lui cette emprise qui, à l'âge des dernières passions survivant à une vie de débauche, acquiert l'intensité redoutable de tout ce qui est un défi aux lois naturelles. Mais l'ardeur qui rallumait d'une flamme impure ses vieux sens mal éteints n'avait point aboli en lui l'usage de la raison. Professionnellement accoutumée à fouiller dans les laideurs de l'âme, sa perspicacité avait bien vite reconnu le faible de celle-là, et l'on n'a pas été juge d'instruction et président d'assises pour ignorer l'art des embûches. Non qu'il ne se trouvât en présence d'obstacles sérieux : un jeune mari évidemment aimé de tout ce que pouvait donner ce cœur de glace; un préjugé de vertu plutôt qu'un principe, et dans lequel la prudence avait sa part, ce qui ne rendait la défense que plus forte...

Pas inexpugnable, assurément; mais la capitulation rémunérerait-elle les peines du siège? Être l'amant d'une femme en puissance de mari, jamais il n'avait voulu de ce métier de dupe; ce n'est certes pas à son âge qu'il en affronterait les fatigues et les périls. Payer l'amour, soit : — c'est ce qu'il avait toujours fait, même au temps de sa jeunesse, ne croyant

qu'aux droits qu'on achète, parce que seuls ils donnent l'autorité du maître et la facilité de rompre un marché qui a cessé de plaire. Mais du moins faut-il que la possession soit absolue, sans partage et sans conteste. Est-ce à présent, un héritage ayant quadruplé sa fortune déjà rondelette, qu'il ferait l'insigne bêtise d'entretenir le mari dont il convoitait la femme ?

Le président avait été marié. Devenu veuf encore jeune d'une candide et souffreteuse créature qu'il avait beaucoup trompée sans scandale, il s'était installé dans des habitudes de libertinage qu'eût dérangées une seconde union. Avec le poids des ans, néanmoins, la solitude lui devenait lourde. Pas d'enfants, aucune famille proche. Parvenu à cette frontière de la vieillesse où le plaisir encore désiré n'est plus qu'un besoin factice et où, en précipitant la décadence physique, tout excès compromet l'énergie mentale, cette opulence inattendue était pour lui une superfluité, presque une charge. Mettre une femme dans ce qui lui restait de vie, cela le tentait parfois. Mais une sage alliance, d'âge assorti, n'était pas pour lui plaire. S'approprier une vierge, avec quarante ans de différence, c'était hasardeux. Sa corruption d'ailleurs dépassait le goût vulgaire de la chair fraîche commun aux vieux débauchés; au pâle attrait de l'innocence il préférait celui des savantes caresses. Cependant ce sont des amours meurtrières, celles des courtisanes expertes en l'art de réchauffer les restes : il n'entendait point livrer sa vieillesse à des griffes vénales; quoique son nom et son bien fussent à lui seul, il répugnait à en faire le butin d'une de ces bêtes de proie. Au cours de sa carrière judiciaire, combien il en avait vu, de ces affaires hideuses et tragiques de vieillards captés, leur décrépitude hâtée par des vénéfices, acculés au mariage, puis au testament, — heureux encore quand ce n'était pas une mort entachée de soupçons qui mettait fin à leur déchéance! Aussi, fuyant cette menace suspendue au-dessus de sa tête grise, il était attentif à ce que fussent passagères les aventures où le jetaient les poussées d'un tempérament demeuré robuste. Mais alors, tant que durerait sa vitalité passionnelle, ce serait la nauséabonde banalité du vice de pacotille, l'immense ennui de la petite femme quelconque. Enfin, comblée la coupe du

dégoût, sonné le glas de sa galanterie défaillante, il devrait achever de vieillir et de mourir seul, avec cet argent désormais impuissant à lui procurer aucune joie.

Il se trouvait dans ces lugubres dispositions d'esprit le soir où, par désœuvrement, étant entré en un de ces mauvais lieux qui pour les femmes sont un spectacle, pour les hommes un marché d'esclaves, il y avait rencontré Lucy le Chastel. Ayant aussitôt jugé le caractère, bien vite éclairé sur la situation, il voyait enfin un but à poursuivre, avec de grandes chances de succès. Très nettement il avait conçu le plan de son entreprise. Pas de sens, peu de sensibilité, une âme d'argile, un amour immodéré du luxe, pour ses vanités autant que pour ses jouissances, — c'était bien la femme qu'on fascine par l'éblouissement de l'or comme on prend l'alouette au piège du miroir.

La voiture avait été le commencement : d'abord les promenades, les courses ensuite. Il venait la cueillir à sa porte pour la descendre dans Paris, lui demandant de le déposer au cercle. Puis, en route, il se rappelait avoir affaire sur le boulevard. Et, au lieu de tourner rue Boissy-d'Anglas, le cocher recevait l'ordre de continuer tout droit. Devant Boissier ou Vaillant-Rouzeau, on s'arrêtait pour choisir des bonbons ou des fleurs. Alors il proposait de faire quelques pas. Et on allait le long de ces magasins qui offrent la tentation de cent inutilités coûteuses : pierreries, orfèvrerie, fourrures, dentelles, éventails, bibelots séducteurs faisant vaciller les têtes les plus fermes. Lucy avait la passion de ces flâneries périlleuses. Combien plus aiguë aujourd'hui était la convoitise, ayant à son côté un homme auquel il eût suffi de manifester un désir pour qu'il le satisfît ! Mais c'était impossible. Lui-même le savait, en exprimait discrètement le regret. Et par ces insinuations cruelles, le poison s'infiltrait de jour en jour dans cette conscience débile. Œuvre savante de lente démoralisation à laquelle le vieux cynique prenait un plaisir extrême, qui lui donnait la patience d'attendre l'heure où, se détachant de sa branche, le fruit lui tomberait dans la main. La légèreté, l'imprévoyance du mari le servaient. La mère lui était une complice à demi inconsciente. Tout en exploitant les événements probables, il saurait en faire naître de propices.

Et il allait, l'œil fixé sur sa proie, tel l'amateur à l'affût d'un bibelot précieux qui n'est pas à vendre, mais dont il est certain qu'un beau jour, en y aidant un peu, les circonstances lui permettront de l'acheter.

Et quand elle serait à lui, il saurait la garder, se garder d'elle aussi : double difficulté des passions tardives. Il avait comme garantie la froideur physique de Lucy et sa sécheresse de cœur, les facultés calculatrices dominant chez elle l'imagination. Pour le surplus, il se fiait à sa propre vigilance, fort d'une vigueur corporelle et mentale qu'il sentait encore durable et qu'il ne craignait pas d'épuiser dans les bras de cette jolie créature nonchalante et fragile.

C'est tout ce dont il se préoccupait. Il ne demandait aux femmes rien de plus que du plaisir. Ce serait le plaisir régulier, domestiqué, illuminant la somptueuse et morne demeure où il se flattait de la fixer avec des chaînes d'or. Il souriait parfois au souvenir de l'éblouissement deviné chez Lucy, le premier jour qu'avec son mari et sa mère elle était venue dîner rue Murillo. Sous prétexte de déterminer les emplacements favorables aux décorations qu'il se proposait de commander à Tony, on avait visité l'hôtel de la base au faîte. Feu M. Granvelle était magnifique en ses goûts, un certain sens artistique assagissant son ostentation de financier. Viveur par intérêt professionnel autant que par inclination, il avait aménagé son logis en vue d'y recevoir compagnie brillante et joyeuse. Depuis que son héritier en avait pris possession, les lustres ne s'allumaient plus et la moitié des appartements demeuraient clos. Mais, ce soir-là, en l'honneur des convives, sous les nappes éclatantes de la lumière électrique, le mobilier somptueux, les objets d'art et les tableaux de maîtres, la profusion des glaces, des marbres, des ors, la richesse des tapisseries anciennes et des épais tapis d'Orient, les buissons de verdure de serre, la grande chère, l'impeccable correction du service, — c'était un ensemble de solide richesse et de raffinement délicat dont avait été profondément remuée la petite âme vénale au profit de qui l'exhibition était faite.

Certains détails étaient révélateurs. Dans la salle de bains dallée en brèche jaune de Sicile et revêtue d'une imitation de carreaux persans, la baignoire de jaspe ambré s'évasant sous

des robinets de cuivre ciselé en mufles de lion, tout le corps de Lucy, ce joli corps amoureux de soi, s'était étiré en un frisson voluptueux. Innocemment, sa mère avait traduit cette sensation en criant :

— Cela fleure la femme, ici !

— Je ne cesse de regretter qu'il n'y en ait pas une ! — avait répliqué le président avec une vivacité inaccoutumée.

— Eh bien ! mais il ne tient qu'à vous...

— Hélas ! non, madame, pas à moi seul.

Lucy n'aurait su dire pourquoi ces paroles, banales en somme, lui avaient mis le feu aux joues.

Il s'était aperçu de ce trouble. En se le rappelant lorsque, le soir, il rentrait du cercle ou du théâtre dans cette maison déserte où personne ne l'attendait que des valets, lui aussi sentait une griserie lui monter au cerveau.

MARIE-ANNE DE BOVET

(A suivre.)

LE MINISTÈRE WADDINGTON[1]

— 1879 —

La jour de la nomination de M. Grévy, j'éprouvai une joie profonde. Il me semblait que nous avions atteint la terre promise. Le parti républicain, la démocratie patriote arrivait enfin au pouvoir. Elle n'était pas maîtresse encore de toutes les citadelles, mais elle tenait le pays ; et les obstacles qu'elle pourrait rencontrer dans le Sénat, dans la droite et dans les centres de la Chambre, dans certains conseils généraux des départements, dans le clergé et dans la magistrature, dans l'état-major de l'armée et parmi certains fonctionnaires, et même dans les classes dirigeantes, bourgeoisie, noblesse et finances, n'étaient plus insurmontables. Je supposais que ces oppositions nous feraient autant de bien qu'elles nous causeraient de gêne et d'ennui : elles nous obligeraient à rester unis, à conserver notre discipline qui nous avait valu le succès, et à suivre pendant longtemps cette politique prudente et ferme dont nous avions pris l'habitude depuis 1871.

Que de bonnes chances, en effet, il était permis d'apercevoir ! L'armée déjà se reconstituait. Sept ou huit cent mille jeunes gens exercés, encadrant les réserves de l'armée terri-

1. Voir, dans la *Revue* du 1er septembre 1903, un premier extrait des Mémoires de M. Allain-Targé, sous le titre : *Souvenirs d'avant 1870*.

toriale, avaient passé par la discipline du régiment depuis nos désastres. Nous avions des fusils, des vêtements, des provisions pour deux millions d'hommes, une artillerie admirable, et déjà l'Allemagne eût trouvé dangereux un tête-à-tête avec la France.

Nos finances étaient relativement prospères et notre crédit se rétablissait rapidement. Il est vrai que la France supportait des charges d'impôts considérables; mais les exercices se soldaient en excédents, et il était possible, avec de l'ordre et de l'économie, de diminuer peu à peu l'écrasant fardeau, de réformer quelque peu l'assiette des contributions et surtout, par des conversions successives et par le jeu de l'amortissement, de réduire les intérêts de la dette. Dans tous les cas, la France semblait rentrée en possession de sa puissance financière en même temps que d'une force militaire suffisante au moins pour la défensive.

Notre politique extérieure, prudemment dirigée par M. Thiers et ensuite par le duc Decazes, n'avait pas été sérieusement compromise par M. Waddington. Si notre présence au Congrès de Berlin fut une faute et si l'on apercevait déjà la tendance fâcheuse de nos ministres des Affaires étrangères improvisés qui ont tous eu la tentation de rentrer dans le concert européen, de sortir du précieux isolement qui était notre garantie au milieu de l'Europe monarchique et vassale de l'Allemagne; s'ils commettaient la sottise de chercher de petits succès diplomatiques plus apparents que réels, au profit des juifs de Roumanie, par exemple, — succès qui ne nous rendaient aucun prestige, car on savait fort bien qu'ils n'étaient obtenus qu'avec la permission et parfois avec les encouragements perfides et intéressés de nos vainqueurs, et succès dangereux, car ils nous faisaient des ennemis sans nous conquérir aucune reconnaissance utile, — du moins à cette époque aucune action décisive ne nous avait brouillés avec aucune puissance, et notre liberté et nos ressources n'étaient engagées dans aucune aventure.

A l'intérieur, sans doute, il y avait, comme l'avait dit Gambetta, quelques difficultés; mais aucune ne semblait insurmontable. Le pays avait confiance. Il était disposé à faire crédit au parti républicain, et celui-ci, tout fier de sa victoire

du 16 Mai, n'exigeait rien de déraisonnable de ses députés. La Chambre et le Président étaient aussi populaires que l'ont jamais été chez nous des pouvoirs publics.

Pour fonder définitivement le régime et pour assurer au parti une influence durable, qu'y avait-il à faire? Simplement lui assurer, avec l'exercice des libertés politiques auxquelles il prenait goût, une administration honnête, respectueuse du principe républicain et de ses devoirs professionnels, et légiférer avec prudence dans l'intérêt du plus grand nombre. Il fallait surtout persuader au pays que son gouvernement n'avait écarté les hommes des partis oligarchiques que pour introduire, dans les faits comme dans les lois, plus de justice, et pour employer au relèvement de la patrie et à la protection du travail national toutes les ressources et tous les efforts de l'État et de ses serviteurs.

Je puis affirmer que Gambetta comprenait ainsi la politique républicaine. En ce sens on peut dire qu'il avait un idéal, une conception tout à fait supérieure aux combinaisons parlementaires et aux calculs mesquins des personnages à qui le nouveau Président allait confier la direction des affaires.

Pourquoi M. Grévy ne fit-il pas appeler Gambetta pour le charger de la formation de son premier cabinet? Il y eut là une faute initiale qui eut bien vite les plus fâcheuses conséquences.

L'hostilité de ces deux hommes, qui avaient tous les deux des défauts et des qualités contraires, fut un bien grand malheur pour eux et pour la République. Unis, ils eussent dominé la situation et fait ou préparé de grandes choses. La fougue, l'activité improvisatrice, l'imagination de Gambetta avaient besoin d'être équilibrées par la prudence de M. Grévy. En conflit et en conspiration permanente l'un contre l'autre, ils se portèrent mutuellement des coups mortels pour eux-mêmes et funestes à leur parti. Il est juste de reconnaître d'ailleurs qu'ils furent aussi coupables l'un que l'autre et s'abandonnèrent, chacun avec son tempérament particulier, à leur passion et aux excitations de leurs coteries rivales, le président de la République dénigrant et déchirant Gambetta de fines épigrammes, et Gambetta abandonnant le premier magistrat de la République aux grossières attaques de son

entourage, quand il ne prenait pas la peine de l'exécuter lui-même.

Cependant le premier et le plus responsable de cette situation fausse, qui allait promptement s'envenimer, fut incontestablement M. Grévy. En droit, il avait seul qualité pour faire les avances ou du moins pour mettre en demeure Gambetta de prendre le pouvoir : mais il n'avait aucune grandeur d'âme. Il ne faut point dire qu'il voulut être sage, ni qu'il fut timide; il céda simplement à ses répugnances, à ses rancunes, et peut-être au plus égoïste de tous les calculs, s'il avait résolu, comme il est vraisemblable, de gouverner notre libre démocratie avec des ministres faibles, des cabinets précaires et un parlement divisé.

***

Le jour de son élection, le Président avait prié les ministres du Maréchal de conserver leurs fonctions. M. Dufaure manifesta le lendemain son intention très ferme de se démettre et de laisser à des hommes nouveaux la responsabilité d'un pouvoir dont l'origine et le caractère étaient changés par l'avènement d'un vieux républicain au premier poste de l'État. Mais celui-ci semblait avoir conçu le dessein d'atténuer autant qu'il était possible la portée d'un fait trop considérable cependant pour que l'opinion n'en attendît pas des résultats immédiats. M. Waddington reçut la mission de composer le cabinet.

Il garda de ses collègues tous ceux qu'il n'était point absolument obligé de remplacer. M. de Freycinet, M. Léon Say, M. de Marcère, le général Gresley, l'amiral Jauréguiberry et le titulaire des Affaires étrangères conservèrent leurs portefeuilles. Un petit ministère, celui du Commerce, fut donné à M. Lepère, qui, du reste, y était incompétent. Un avocat lyonnais, franc-maçon pratiquant, républicain convaincu, protestant et presque Genevois d'origine, très en faveur au Sénat, M. Le Royer, remplaça M. Dufaure à la justice. La direction des postes et télégraphes fut transformée pour donner à M. Cochery, ami particulier de M. Grévy, entrée au Conseil. Enfin la fraction numériquement la plus impor-

[illegible] de la Chambre la gauche républicaine [illegible] entra pour la première fois aux affaires, par l'arrivée de M. Jules Ferry [illegible] ou du moins si personnelle la plus [illegible] au ministère du Commerce [illegible] car il présidait brillamment et utilement la Commission des traités de Commerce, mais au ministère de l'Instruction publique [illegible] un cabinet de gauche modérée et de centre gauche [illegible] l'Union républicaine [illegible] représentée que par notre ami [illegible] homme d'esprit sans doute mais déjà malade et vieilli et je puis le dire sans offenser la mémoire de ce galant homme, ministre peu travailleur et de faible autorité.

Parlementairement la politique de M. Grévy et de M. Waddington était à peine correcte. Il est certain que si la Chambre contenait une majorité républicaine, cette majorité était divisée en fractions et groupes divers dont aucun n'avait la force d'imposer sa volonté et par conséquent d'accaparer le pouvoir sans la permission et le concours des fractions rivales. Cette division en groupes avait déjà causé bien des embarras. Gambetta avait essayé en vain de rassembler cette poussière inconsistante en réunions plénières. Il s'était heurté aux résistances des chefs du centre gauche et de la gauche qui redoutaient de se mêler, sous l'influence prépondérante du puissant et populaire orateur, aux hommes de l'Union républicaine plus ardents, plus hardis, plus connus dans le parti par l'ancienneté et l'éclat des services et qui leur auraient arraché une portion au moins de l'autorité gouvernementale. Les modérés groupés autour du nouveau Président, ne cachaient point la défiance que leur inspirait cette Union républicaine, sortie des grandes villes et des pays méridionaux, des pays rouges. Les uns par esprit de sagesse et de conservation, les autres par ambition, approuvaient M. Grévy qui barrait le chemin à Gambetta et aux radicaux à leur profit. Ils avaient depuis 1875, avec M. Dufaure et M. le maréchal de Mac Mahon, pris des habitudes qui leur semblaient douces. Rien ne pouvait être plus agréable que de se faire imposer au Maréchal par l'opinion et de posséder l'appui des vrais républicains, des démocrates de toutes les nuances, sans rien faire pour eux que de tenir

éloignés des affaires les cléricaux et les monarchistes. Nos modérés avaient ainsi profité des événements sans avoir beaucoup risqué, et reçu de leur opposition au 16 Mai une récompense exceptionnellement avantageuse. Il leur eût semblé dur maintenant de renoncer au farniente de cette existence facile, et ils considéraient volontiers comme des ennemis les républicains qui les avaient soutenus avec abnégation, se contentant de les imposer au Maréchal sans rien exiger pour eux-mêmes, mais qui probablement désormais mettraient à prix leur concours et feraient des conditions, sinon pour eux-mêmes, du moins au nom de leurs commettants. La lutte plus ou moins déclarée allait donc commencer entre les radicaux et les modérés, si M. Grévy n'avait pas la prévoyance de charger Gambetta de l'empêcher, car Gambetta était le seul homme dont le crédit, également établi sur les uns et sur les autres, fût assez puissant pour les obliger à se fusionner dans une action gouvernementale commune, comme ils avaient été longtemps fusionnés contre les entreprises de la réaction monarchique; et cette lutte devait avoir pour conséquence l'instabilité de tout ministère et l'affaiblissement du régime parlementaire dans un temps plus ou moins rapproché.

La difficulté était si évidente et si immédiate que M. Waddington comprit la nécessité de compter avec Gambetta, et tout au moins de ne pas le laisser dans la Chambre à la tête de l'Union républicaine, président de la commission du budget, exerçant par ces fonctions et du haut de la tribune sa dictature morale sur les républicains des centres, c'est-à-dire sur les contingents ministériels eux-mêmes. Le jour même où M. Waddington avait accepté la présidence du Conseil, je le vis venir à la *République française* pour conférer avec Gambetta. Mais cet acte de déférence était insuffisant. Il fallait lui donner une position officielle, une des principales magistratures de l'État, qui endormît son ambition, neutralisât au moins son action apparente, et lui procurât les jouissances d'une grande existence, auxquelles il n'était pas tout à fait insensible. On lui offrit la présidence de la Chambre.

Je n'ai jamais su si elle fut acceptée avec satisfaction. En

lui décernant la succession de M. Grévy, le parti semblait lui promettre dans l'avenir une autre succession plus importante. L'amour-propre était sauf; mais, pour un homme du tempérament de Gambetta, ce poste d'honneur et de repos n'était pas sans péril. Il était impossible qu'il se résignât à se renfermer dans les attributions de cette place sans pouvoir, et qu'il renonçât à être le chef du parti, à s'intéresser directement aux détails des affaires. De même qu'il avait fait de la présidence de la commission du budget une institution particulière, non prévue dans la Constitution, il devait transformer la présidence de la Chambre, et exercer de son fauteuil une sorte d'influence occulte, sans responsabilité immédiate, contrariée par les ministres qui se regimbaient naturellement contre cette ingérence incessante, et cependant tout à fait compromettante pour lui devant l'opinion qui, peu à peu, s'accoutumerait à chercher en lui le directeur et le maître invisible des événements. Les trois années de cette présidence devaient user la popularité et l'autorité de Gambetta beaucoup plus vite et plus complètement que trois années de pouvoir apparent et réel ne l'auraient pu faire.

***

Au début, pendant les premiers mois de l'administration Waddington, les choses se passèrent assez régulièrement.

Trois questions politiques se posaient d'elles-mêmes : la mise en accusation des ministres du 16 Mai, l'amnistie des condamnés de la Commune, le retour du Parlement à Paris.

Un chef de cabinet reconnu par toutes les nuances du parti eût lié ces trois questions l'une à l'autre, et les eût tout d'abord abordées résolument en imposant des solutions à sa majorité républicaine. M. Waddington et ses collègues n'étaient point en état d'agir de la sorte.

La première affaire vint donc d'elle-même, par le dépôt du rapport de M. Henri Brisson, fait au nom de la Commission d'enquête. Il concluait à la mise en accusation et ne pouvait conclure autrement, car les actes criminels, les tentatives de coup d'État, les abus de pouvoir étaient prouvés. Cependant il n'était pas douteux qu'une mise en accusation eût été tar-

dive, que, pour atteindre son but, elle devait frapper le maréchal de Mac-Mahon, dont les ministres en exercice avaient été les ministres, et qu'elle ne pouvait aboutir à une répression devant un Sénat qui avait autorisé la dissolution de la Chambre précédente et couvert les coupables de ses votes de confiance. M. Grévy, d'ailleurs, par des motifs divers et qui doivent avoir été compris et approuvés des plus sévères critiques, s'était prononcé, avant son élection, pour l'impunité de son prédécesseur et, par conséquent, des complices, et il en avait fait une condition de son acceptation. Il était donc très permis à M. Waddington de repousser les conclusions de M. Brisson. Seulement il fallait mettre à l'aise, non seulement M. Brisson et la Commission, mais tous les républicains sincères des grandes villes et des arrondissements démocratiques, et proposer, non une mesure d'impunité, mais une loi d'amnistie.

Cette loi d'amnistie, elle était réclamée par eux depuis 1876. Elle s'imposait si bien, qu'il y fallut consentir quelques semaines plus tard. Cet acte de pacification et de clémence n'avait-il pas sa place au commencement d'une présidence, à l'avènement définitif du parti républicain au gouvernement? N'avait-il pas un caractère de sagesse et de grandeur qui aurait dû séduire M. Grévy et ses collaborateurs? Nous essayâmes en vain de le faire comprendre. On nous répondit que le Sénat résisterait. En réalité, quand on alla devant lui plus tard, il ne résista pas. Mais on avait peur d'une politique large et populaire, qui aurait profité peut-être aux députés de Paris et des villes. On préférait faire appel aux mesquines jalousies provinciales, à cette classe de bourgeoisie inférieure pour le compte de laquelle on allait essayer de faire une république intéressée, médiocre et émasculée.

M. Waddington triompha avec les voix de la droite. La mise en accusation fut rejetée; après quoi, la Chambre, obéissant à ses anciennes colères, vota un ordre du jour de flétrissure contre les auteurs du 16 Mai, vote inconséquent et inefficace, auquel le pays ne dut rien comprendre. Ce qui, malheureusement, était irréparable, c'est qu'une minorité imposante, comprenant les républicains les plus connus et les plus autorisés, toute l'Union républicaine en un mot, s'était

séparée du cabinet et se constituait à l'état d'opposition. La majorité ministérielle était détruite, l'unité du parti était brisée.

Pour essayer de nous apaiser, pour ne pas s'exposer aux récriminations des comités électoraux et de la presse, qui dénonçaient ce scandale de l'impunité des réactionnaires, des fauteurs de la guerre civile, de la monarchie et de la proscription impitoyable des Parisiens égarés dans la Commune, MM. Waddington et Le Royer, après un long marchandage, firent adopter une loi d'amnistie incomplète, qui ne fermait point la question et sur laquelle il fallut revenir, pour la compléter, l'année suivante.

Quant au retour de la Chambre à Paris, ce ne fut qu'à la fin de la session, après de ridicules polémiques, avec un luxe de précautions et de mauvaise volonté manifestée de la façon la plus injurieuse pour Paris, si calme et si républicain, après qu'en fait Gambetta avait ramené d'autorité au Palais Bourbon les commissions et les services de la Présidence, que M. Grévy consentit enfin à réunir le Congrès pour changer la disposition constitutionnelle qui nous enchaînait à Versailles. L'affaire avait traîné si longtemps qu'on n'en sut aucun gré au cabinet.

***

Je ne pris aucune part aux discussions de ces trois questions pour lesquelles il ne manquait point d'orateurs qui devaient en recueillir une popularité assez facilement acquise. Je regrettais que le Président eût adopté une politique timide; je comprenais que, devant notre parti, nous devions en dégager notre responsabilité; mais je ne croyais point que notre opposition dût être systématique ni violente. Je n'étais point pressé d'arriver au pouvoir; il me paraissait plus beau d'exercer une influence sur les modérés, qui occupaient les places et sur la majorité qui les soutenait, et de forcer les uns et les autres à bien faire et à préparer aux problèmes économiques et aux projets de réforme de nos programmes des solutions démocratiques...

J'ai toujours eu une sainte horreur du désordre financier; j'ai toujours pensé qu'après le péril extérieur la République

n'avait pas à en redouter un plus menaçant. Déjà je trouvais la situation financière de la France très inquiétante à la fin de l'Empire. On n'avait fait face aux désastres de la guerre qu'en accablant d'impôts ce pays, entouré de concurrents redoutables sur les champs de bataille et trop bien armés pour la lutte industrielle. Ménager ses ressources était un devoir; se lancer dans les grandes dépenses et dans la dette par charlatanisme électoral, pour éblouir des populations qui nous accordaient gratuitement leur confiance, me semblait aussi insensé que criminel. Il fallait prévoir d'ailleurs que nous aurions besoin d'argent pour des causes inévitables et prochaines. Notre armement était rétabli, mais les progrès de la science sont incessants et on devait garder des réserves pour se tenir au niveau de nos voisins. Il n'avait été presque rien fait pour nos constructions navales. Enfin, notre programme républicain comprenait deux articles bien importants : nous avions promis le service de trois ans, la suppression du volontariat et de la seconde portion du contingent, et l'instruction primaire obligatoire et gratuite. En outre, la majorité de notre parti voulait lutter, sur le terrain de l'enseignement secondaire, contre les établissements des jésuites et de l'épiscopat. D'autres projets encore, d'un caractère social et philanthropique, avaient chance d'être tôt ou tard acceptés par un gouvernement démocratique, sorti du suffrage universel. Tout cela devait être prévu par de vrais hommes d'État et demanderait beaucoup d'argent : car c'est une erreur de croire qu'une réforme soit une économie. Le contraire est plus exact: toute réforme coûte de l'argent et de la popularité, car elle produit plus de mécontents et d'ingrats que de satisfaits...

Je soumis, en les atténuant beaucoup pour ne pas effaroucher mes amis, quelques-unes de ces considérations aux membres de mon bureau; j'y ajoutai des observations en faveur de la conversion, dont Gambetta avait imprudemment parlé à Romans et que M. Léon Say ajournait indéfiniment sous prétexte de ne pas déplaire aux rentiers. Je n'eus aucun succès : cette note critique parut discordante dans l'optimisme général, et mon bureau me préféra M. Varambon et M. Tirard, qui devint ministre quelques jours plus tard...

***

La discussion générale du budget s'ouvrit au mois de juillet. J'y pris part et renouvelai mes critiques, avec les précautions oratoires qu'on doit employer quand on veut seulement avertir son parti. Je fus écouté et approuvé par le petit nombre de députés qui s'intéressaient à la question financière. Mais je m'avouai que mes avertissements étaient sans écho. L'incompétence des républicains, et la légèreté des politiciens dès qu'il s'agit d'affaires, nous a causé bien du mal. M. Léon Say me prit à part pour me reprocher d'avoir fourni des arguments à M. Bocher et à M. Buffet! D'ailleurs, il ne contestait rien de mes observations. J'eus ma revanche de tribune, après un discours du bonapartiste Haentjens. Il m'avait agacé en établissant un parallèle entre les finances de la République et celles de l'Empire. Je lui répondis avec véhémence et je fus salué d'applaudissements très nourris. Gambetta, qui dînait le soir de la séance chez madame Allain-Targé, me remercia cordialement d'avoir vengé notre parti : je profitai de l'occasion pour lui démontrer qu'après tout, Haentjens n'avait pas tout à fait tort, et que notre devoir était de le rabrouer publiquement, mais de tenir compte de ses reproches dont le fond était juste. L'heure n'était pas venue encore pour Gambetta de renoncer aux illusions!

J'avais eu, d'ailleurs, avec le président de la Chambre, un dissentiment à propos de la marine marchande, trois mois auparavant.

De toutes les industries nationales que la révolution libre-échangiste de 1860 avait atteintes, celles dont la décadence avait été la plus rapide et la plus apparente étaient la marine marchande et les constructions maritimes. Notre flotte commerciale ne se renouvelait plus ; les travaux de M. de Freycinet dans nos ports n'allaient plus être utiles qu'aux navires étrangers. La France était tombée de son rang, après l'Italie, après l'Allemagne, après la Suède et la Norvège. En dehors des Messageries et des Transatlantiques subventionnés de vingt-quatre millions par le ministre des Postes, nos armateurs renonçaient à la grande navigation. Quant à nos chantiers,

ils étaient déserts. Je me passionnai pour cette affaire. Les députés des ports avaient fait une série de propositions destinées à venir au secours des intérêts qu'ils représentaient. Naturellement, ils s'étaient fait élire dans leurs bureaux et, se trouvant maîtres de la Commission, ils avaient cru, d'abord, la partie gagnée; mais ils s'étaient vite aperçus de leur isolement dans la Chambre, et de l'indifférence et de l'hostilité des pouvoirs publics et des journaux, ces derniers surtout, tout à fait soumis à l'influence internationale et israélite, toujours prête à sacrifier le pavillon français et l'industrie française à ces spéculateurs cosmopolites. La querelle d'école avait été soulevée par les madrés compères de la Société des économistes et leurs disciples dupes ou complices. On protestait au nom des principes contre la prétention des armateurs et des constructeurs, qui ne réclamaient pas seulement un privilège, une protection, mais une prime, un concours, une subvention de l'État.

L'occasion me parut excellente pour livrer bataille à ces doctrines qui, à mon sens, mettaient en péril la fortune et l'indépendance de la France. On pouvait saisir en flagrant délit les effets désastreux de la réforme de 1860. Il était possible de se faire écouter en dénonçant des ruines trop visibles et de forcer la sympathie des patriotes à propos des intérêts supérieurs de notre puissance maritime. J'avais contre moi les deux ministres, l'amiral Jauréguiberry, qui ne s'occupait que de sa marine militaire, et le ministre du Commerce, M. Lepère. Celui-ci n'avait point d'opinion; mais il suivait les instructions de son président du Conseil et de Gambetta. Ces deux personnages étaient alors bien plus touchés de l'intérêt diplomatique qu'ils croyaient avoir à caresser l'Angleterre et l'Italie. — intérêt de premier ordre, en effet, — que de ce qui se passait dans nos ports et sur nos navires. Pendant la discussion, le ministre du Commerce fut changé. M. Lepère, tout heureux d'être délivré de cette question, à laquelle il n'entendait rien, prit au ministère de l'Intérieur la place de M. de Marcère, renversé dans des circonstances presque mystérieuses par une interpellation de M. Clémenceau. Il eut pour successeur un député de Paris, un vieux républicain, bijoutier en faux, beau parleur, honnête homme,

d'esprit étroit et borné, habitué aux idées toutes faites et aux phrases ayant cours, et qu'on avait nommé, après Jules Ferry, président de la commission d'enquête chargée d'étudier les traités de commerce.

Ce brave Tirard! il entrait au pouvoir pour la première fois, et il était né pour l'occuper longtemps. Exemple singulier des caprices et des faiblesses du régime parlementaire! Il débutait avec M. Waddington et il devait lui survivre avec M. de Freycinet, avec M. Ferry, revenir, après une interruption de quelques semaines qu'il eut bien de la peine à pardonner à Gambetta, avec M. de Freycinet, succéder à Léon Say au ministère des Finances et garder ce portefeuille avec M. Duclerc, avec M. Ferry, et recevoir enfin de M. Carnot, — quel couronnement de carrière! — la mission de former et de présider son premier cabinet. Dans ce temps, où les ministres se succédaient si vite, il fut ministre sept fois, pendant près de huit années, et il aura sa page dans l'histoire. Il eut la responsabilité des plus grandes affaires... C'est lui qui conclut pour dix ans les traités dont nous subissons la servitude, et les conventions qui nous ont mis sous le joug des grandes compagnies, et la conversion qui arrêta l'essor du crédit public; c'est lui qui présenta, tout en gémissant sur notre sort et sur le sien, les budgets en déficit, et il fut président du Conseil, chef de gouvernement pendant cinq mois, deux fois plus longtemps que mon pauvre Gambetta! O destinée!

Son annexion au cabinet Waddington fut acceptée politiquement avec satisfaction par la Chambre. C'était un vieux républicain, comme Le Royer, qui colorait un peu les collègues du centre gauche, plus teintés d'orléanisme que de démocratie. Un incident de tribune avait valu à M. Tirard la reconnaissance momentanée de M. Rouvier et de ses amis. Cette intervention généreuse en faveur d'un homme accablé fut bien prise par tout le monde, et décida peut-être le ministère à s'adjoindre le président de la commission des traités de commerce. Pour notre loi de la marine marchande, c'était une très mauvaise chance. M. Tirard, si consciencieux qu'il fût, était, comme presque tous les hommes de peu d'études et de peu de méditations, un libre-échangiste convaincu.

J'avais été prié par la commission de diriger la discussion, d'accord avec M. Desseaux, député de Rouen, avocat de grand mérite, mais que son grand âge et son organe affaibli paralysaient malheureusement. Je m'aperçus au moment du vote que nous allions être battus. J'improvisai un amendement, dont le rapporteur demanda le renvoi à la Commission. Le renvoi était de droit : Gambetta qui présidait fut forcé d'ajourner le vote. Il était fort en colère, quoiqu'il ne pût s'empêcher de rire du tour de procédure parlementaire, qui me faisait gagner du temps. « Que prétends-tu faire de ce délai ? me dit-il, après la séance. — L'employer à retourner l'opinion de la Chambre et surtout la tienne », lui répondis-je. En effet, dix-huit mois plus tard, il était convaincu, et ce fut grâce à son concours que je fis triompher la loi qui a sauvé la marine marchande, au moins pour un temps.

En réalité, c'est à ces questions d'affaires que j'apportais le plus d'intérêt et de passion. Les questions qu'on appelle politiques, celles qui agitent le monde parlementaire et les politiciens des comités et des cafés, m'ont toujours laissé froid et dédaigneux. Entre ceux qui s'intitulaient modérés et ceux qui se décernaient la qualité de radicaux, je n'ai jamais vu que des différences de tempérament ou de situation, ou des réalités d'ambition. D'ailleurs mon parti ne manquait point d'orateurs et de chefs remuants, plus ou moins habiles, prêts à se charger de la direction de nos affaires au point de vue de la lutte électorale ou de l'intrigue ministérielle, tandis qu'il manquait d'hommes à la fois travailleurs, sincères et désintéressés pour lui dire la vérité sur ses finances, et sur sa situation économique. J'avais donc du goût surtout pour ces discussions budgétaires, pour ces questions de tarifs de douane et de transport, de la solution desquelles dépendait l'avenir de notre pays, et que les républicains abandonnaient volontiers aux faiseurs ou aux avocats incompétents et superficiels, prêts à se décider et à entraîner l'opinion de la majorité pour des raisons futiles et éphémères. Je me croyais sur ce terrain capable de rendre des services vraiment utiles à mon pays et à mon parti ; j'aurais voulu m'y cantonner. Mais j'avais été trop longtemps journaliste et mêlé à l'action, et je représentais un arrondissement parisien trop ardent,

pour qu'il me fût possible de ne prendre aucune part aux émotions quotidiennes de la Chambre et de mon groupe. J'avais une influence à l'Union républicaine, où Floquet, Brisson et moi, nous exercions une action que cherchait déjà à contrarier le nouvel entourage de Gambetta, des jeunes gens, des députés de province aspirant à se constituer avec l'aide de Gambetta des fiefs et des exarchats dans leurs arrondissements, des candidats aux ministères et aux sous-secrétariats, et aussi des intrigants, des ambitieux faits pour parvenir en sous-ordre, en attendant du pouvoir occulte du président de la Chambre une rapide fortune. Gambetta, installé au Palais Bourbon dans les appartements de Morny, se laissait trop facilement assiéger, circonvenir, par cette bande de flatteurs, de parasites et de corrompus, qui s'efforçaient de le mettre en défiance de nous, « des maréchaux » comme nous avaient surnommés les intimes, les favoris, les courtisans de celui qu'ils appelaient le « Patron » ou le « Dictateur ». Il n'est pas juste de dire qu'il se laissait diriger par ces gens, mais il se laissait amuser et compromettre; et il se faisait, à son grand préjudice, une légende exploitée par ses ennemis pour le perdre dans l'opinion du peuple, pour le dépouiller de son prestige, de sa belle réputation de démocrate dévoué, généreux et pauvre...

ALLAIN-TARGÉ

LE POÈME DE LA MAISON

I

LA MAISON

I

A mi-côte, au milieu des vergers et des terres,
La maison de chez nous ne se voit pas de loin,
Car, pour vivre des jours pacifiques, nos pères
Bâtissaient en des lieux ombreux et solitaires
Et cachaient aux regards leur demeure avec soin.

Non plus qu'eux, n'ayant pas le désir de connaître
Le monde qui s'étend alentour, la maison
N'élève son vieux toit qu'à peine, et ses fenêtres
Contemplent doucement le pays des ancêtres,
Dédaigneuses de voir un plus vaste horizon.

Mais elle connaît bien le modeste héritage
Dont voilà très longtemps qu'elle suit le destin :
Des terres et des prés elle sait le partage,
Où commence la vigne, où finit le pacage,
Et le bois qui s'enclave au domaine voisin.

La maison sait les noms des champs où l'on travaille
Et ce qu'on leur confie après chaque labour ;
Inquiète elle suit les progrès des semailles,
Et ses murs sont joyeux, et ses greniers tressaillent
Quand la moisson prospère et que les blés sont lourds.

Mais surtout le regard de ses fenêtres vieilles
Accompagne les siens qui besognent dehors;
En secret, à travers le rideau de la treille,
Elle suit au sillon les laboureurs, et veille
Sur les troupeaux épars lorsque le berger dort.

Et si le poids du jour par moments les oppresse,
S'ils ont faim, s'ils ont soif, s'ils sont las et meurtris,
Pleine de réconfort et riche de tendresse,
Toute prochaine, au bout du sentier qu'ils connaissent,
La maison maternelle et douce leur sourit.

Car tout ce que la vie a de plus favorable
La fidèle maison le garde sous son toit :
C'est là qu'est le cellier, et la huche, et la table,
Le berceau des enfants et le lit vénérable
Où le maître a conduit l'épouse de son choix.

Aussi, lorsque le soir marque la fin des peines,
Lorsque les angélus, quittant les bons clochers,
Courent joyeusement vers les terres lointaines
Pour dire aux tâcherons qu'il est temps qu'ils s'en viennent,
Lorsqu'on entend le pas des bœufs se rapprocher,

Sûre de leur retour avec la nuit tombante,
La maison en songeant aux siens se réjouit;
Son toit fumant déjà révèle une âme aimante,
Et, comme un cœur empli d'allégresse et d'attente,
Le feu de son foyer palpite dans la nuit.

II

La vie, hélas! ne lui fut pas toujours légère.
Comme les paysans que le grand âge tord,
La maison a souffert ennuis, deuils et misères,
Tant et tant que, peut-être, elle pense à la mort!

Elle a pâti du vent, des frimas, de la neige.
Plus d'une fois, les jours de gros temps, elle a dû,
Pour ne pas s'effondrer sur ceux qu'elle protège,
S'enraciner au sol d'un effort éperdu.

Puis elle a pris sa part des mauvaises années,
— Quand le sol est avare et que la glèbe ment,
Quand l'été furieux brûle l'herbe fanée
Et que les prés jaunis se meurent lentement ;

La veille des moissons, lorsque les blés mûrs penchent,
Maintes fois elle a vu le ciel crouler sur eux
Et tuer lâchement avec ses pierres blanches
Les épis qui riaient sous le soleil heureux !

Et des peines encor pires lui sont venues
De ceux des siens qu'elle a vus partir sans retour,
Et dont les pas amis et dont les voix connues
Ne font plus le bruit cher qu'ils faisaient tous les jours.

La maison a souffert... Mais les chagrins et l'âge
Ont mis en elle un charme émouvant et sacré :
On ne sait quoi d'humain respire en son visage ;
Et ses yeux semblent beaux d'avoir souvent pleuré.

II

LA PORTE

I

Confiante au pays des ancêtres, sachant
Qu'il n'arrivera rien de funeste des champs
Aimés d'elle depuis sa première jeunesse,
La porte tout le jour demeure ouverte, et laisse
Entrer paisiblement au cœur de la maison
La lumière du ciel et l'odeur des saisons.

Elle rit au lever du soleil qui la dore
Et bâille pour humer la fraîcheur de l'aurore ;
Elle a pour visiteurs les souffles du printemps
Et la rumeur des blés dans les mois éclatants.

Elle n'est point sévère aux mendiants qui passent
Et, comme aux temps anciens, chargés d'une besace,
Vont demandant leur pain, pour l'amour du bon Dieu :
Elle sait que ceux-là n'ont pas de mauvais yeux,
Qu'ils ne jetteront pas de sort sur les étables,
Et qu'on les fait asseoir quelquefois à la table.

Souvent même elle fait un accueil indulgent
Aux bêtes qui chez nous vivent avec les gens :
Les poules sur le seuil gloussent, grattent, picorent,
Cependant que le coq, impudent et sonore,
Brave le chien maussade et cherche son butin
Jusqu'aux pieds de la huche où l'on serre le pain;
D'autres fois, s'abattant du bord des tuiles roses,
Un vol harmonieux de colombes s'y pose,
Ou, lorsque le berger rentre des prés, le soir,
Une vache, soudain curieuse de voir
Comment chez les humains une maison est faite,
Par la porte béante aventure sa tête.

II

Quand vient la nuit pourtant, et lorsqu'à pas de loup
L'ombre sort des fourrés, débuche des ramures,
S'amasse au coin des bois, pullule, et tout à coup
Inonde le pays de ses hordes obscures ;

Quand, le soleil couché, les choses que l'on voit
Prennent soudainement une forme qui change
Leur visage amical en des faces d'effroi,
Et que nos propres pas nous paraissent étranges :

Quand ceux qui travaillaient au loin sont revenus
Laissant les champs déserts et les ténèbres seules,
Et quand les chemins sont aux passants inconnus
Qu'on n'aime pas trouver rôdant autour des meules ;

Sachant qu'il n'est pas bon que les siens aient sur eux
La menace et la peur des ombres ennemies,
La porte, close à l'heure où l'on éteint les feux,
Veille pieusement sur leur âme endormie.

III

O porte, prends garde à Celle qui vient
Quand la lampe est morte,
Qui sans bruit, sans faire aboyer le chien,
Sait ouvrir la porte!

Guette le chemin qui serpente et fuit
Sous les noirs ombrages,
Observe les champs, surveille la nuit,
Car la Mort voyage...

Car la Mort voyage et prend notre toit
Volontiers pour gîte,
Et cette étrangère au foyer s'assoit
Sans qu'on l'y invite.

Malheur aux maisons qui laissent entrer
Son ombre avec l'ombre!
Au retour de l'aube, on verra pleurer
Leurs fenêtres sombres;

Et, le lendemain et le jour suivant,
Funèbrement closes,
Elles auront l'air de taire aux vivants
D'effroyables choses;

Puis, lorsque les morts enfin s'en iront,
Les portes farouches,
Comme pour crier vers eux ouvriront,
Béante, leur bouche...

Veille, ô porte, afin que Celle qui vient
Quand la lampe est morte
Ne surprenne, un soir, les âmes des tiens
Et ne les emporte!

IV

Mais voici l'aube. L'heure est fraîche, le ciel clair.
Le pays redevient doux à voir : à mesure
Que le matin lui rend son visage d'hier,

Les êtres délivrés de l'ombre se rassurent ;
Les arbres du coteau s'entre-saluent, heureux
De retrouver le jour dans leurs branches obscures.

Les bruits quotidiens renaissent peu à peu,
Et leur bonne rumeur conjure le mystère
Sinistre qu'exhalait le monde ténébreux.

Les coqs chantent. Avant de partir pour les terres,
Les hommes vont donner la pâture à leurs bœufs,
Et leur pas sonne au loin dans les cours solitaires.

Un vent léger marche dans l'herbe et sur les bois;
Afin de voir plus tôt le soleil apparaître
Un oiseau vers le bleu du ciel monte tout droit...

Et c'est Lui! La maison semble le reconnaître;
Un premier rayon court sur les tuiles du toit,
Et frôle d'un trait d'or la plus haute fenêtre;

Puis les murs, à leur tour, tressaillent réjouis
A se sentir baignés d'une tiédeur immense;
— Puis, la porte s'ouvrant, tel qu'un maître chez lui,

Il entre : la maison s'emplit de sa présence,
Et, sauve des dangers dont s'infestait la nuit,
La vie avec un clair sourire recommence.

I

LA CHEMINÉE

1

O Feu divin, génie antique et salutaire,
Protecteur des premiers habitants de la terre!

Feu, gardien du foyer que nos rudes aïeux
Osèrent élever sous la terreur des cieux;

Feu vigilant, chasseur des ombres et des bêtes
Qui tendaient par le soir leurs embûches muettes;

Feu pur, feu tout-puissant, père de la clarté
Qui fait naître la joie et la sécurité!

Bien que tu ne sois plus, aux siècles où nous sommes,
Qu'un humble serviteur dans la maison des hommes,

S'acquittant simplement d'un labeur doux et cher,
Cuisant les mets, chauffant le logis en hiver,

Les mortels n'ont pas tous oublié ton essence
Mystérieuse, et ta splendeur et ta puissance;

Mais les grands paysans dont je suis descendu
Ont su te rendre, ô Feu, le culte qui t'est dû:

Afin que leur demeure entre toutes te plaise,
Et que ta flamme puisse y séjourner à l'aise,

Leurs mains pieuses t'ont dédié pour autel
La vaste cheminée et l'âtre solennel.

II

Quand les longues nuits recommencent,
Certains soirs de l'arrière-été,
Les champs gardent un tel silence
Qu'on les croirait inhabités.

Personne sur le seuil des portes:
Pas une poule dans la cour:
La vieille maison semble morte
Et solitaire pour toujours.

Mais lorsqu'à l'heure accoutumée,
Au lointain, l'on commence à voir
S'élever, lente, la fumée
Qui s'échappe d'un toit, le soir,

On sait que la maison fidèle
Vit encore profondément,
Et qu'une âme demeure en elle
Et qu'elle garde un cœur aimant :

La fumée évoque la flamme
Dont son âtre va flamboyer,
Et la douce attente des femmes
Assises devant le foyer...

Et le pays se rassérène
A mesure qu'à l'horizon,
Haute, sinueuse et sereine,
Monte l'haleine des maisons.

III

Aussi quand les absents, le soir, navrés par l'heure
Où grandit le regret de ceux qu'on a perdus,
Veulent se souvenir de la vieille demeure
Qui les a toujours attendus;

Mieux que ses murs aimés, et mieux que ses fenêtres
Lasses de regarder s'ils ne reviennent pas,
Mieux que la porte qui s'apprête à reconnaître
Le bruit familier de leur pas;

Avant tout, les absents qui s'attristent loin d'elle,
— Peut-être aussi les morts qui sont au pays noir, —
S'ils veulent évoquer la maison, se rappellent
Son toit qui fume dans le soir.

IV

L'âtre aussi se souvient...
Il y a des années.

Par un soir de Toussaint brumeux et grelottant,
Tous ceux que la maison abritait en ce temps
Étaient venus s'asseoir devant la cheminée.

Tous ceux de la maison étaient là. Derrière eux,
La lampe n'étant pas allumée encor, l'ombre
Faisait de grands tas noirs autour des meubles sombres
Et sur les murs jouait, sournoise, avec le feu.

Parfois, quelque tison s'écroulant par la cendre,
Le foyer demeurait un long moment éteint,
Et l'ombre enveloppait les groupes indistincts
Et la nuit tout entière avait l'air de les prendre.

Puis, des chenets la flamme à nouveau s'élevant,
Les nôtres reprenaient les formes de leur être,
On voyait leur visage et leurs mains reparaître
Et la couleur du feu luire en leurs yeux vivants.

Or ils sont morts, ces yeux, voilà bien des années.
L'ombre a repris ces mains, ces visages, ces corps,
Et l'âtre, certains soirs, se rappelle ces morts
Qui ne s'assiéront plus devant la cheminée !

V

Toute la nuit d'hier et toute la journée
Le grand vent a couru les champs comme un malheur.

Follement acharné sur les œuvres des hommes
Et sur les fruits de leur labeur,
Il a gaulé les noix et secoué les pommes,
Il a tué les plus vieux arbres du verger,
Il a décapité les meules de paille,
Il a battu la treille et le potager
Et roulé dans un coin de la cour les volailles.

Il a fait rage autour de la maison surtout :
Galop, tumultes et huées,

De noires multitudes ruées
De nulle part et de partout;
Gémissements des murs que la rafale fouette,
Et la porte s'ouvrant tout à coup,
Et le volet qui bat sans cesse on ne sait où,
Et la clameur des girouettes,
Et le bruit haletant, le bruit
De la chose invisible et mouvante
Qui chemine en portant l'épouvante...
— Oh! comme la maison a souffert aujourd'hui!

Mais, à la nuit penchante,
Las de ses stériles efforts,
Las de son œuvre méchante
Et lourd de remords,
Le vent s'attarde au toit de la demeure
Et pleure.

Le vent,
Sentant toute l'horreur de sa tâche damnée,
A l'heure où l'on s'assemble autour des cheminées,
Avec des mots confus implore les vivants :

« Ayez en pitié le vent qui vagabonde
» Éternellement!
» Vous tous, apprenez sa misère profonde
» Et son dénuement :

» Il n'a jamais eu de maison sur la terre;
» Partout étranger,
» Jamais un toit, depuis les siècles qu'il erre,
» N'a pu l'héberger.

» Il n'a jamais vu l'âtre aux joyeuses braises
» L'accueillir un soir,
» Ni ceux du foyer se lever de leurs chaises
» Pour le faire asseoir.

» Prenez en pitié ce mendiant sans gîte
» Et pardonnez-lui
» Les œuvres qu'inspire à son âme maudite
» L'éternel ennui.

» Bientôt ce passant reprendra sa route
» Et s'en ira loin,
» Qu'il emporte un mot favorable et, sans doute,
» Il souffrira moins ! »

... Il parle. Mais, voyant que nul ne l'accueille,
Il s'éloigne. On l'entend qui marche dans les feuilles...

VI

Un soir de grand hiver. La neige emplit la nuit
Et l'ombre à sa blancheur informe se mélange.
Il neige dans la cour, il neige sur la grange,
Et sur l'étable, et dans la mare, et sur le puits.

Tout ce que la maison peut découvrir du monde,
Les champs des siens et ceux des autres, les hameaux
Et les bourgs éloignés qu'on voit lorsqu'il fait beau,
Appartient maintenant à la neige profonde.

On dirait qu'elle tombe ainsi depuis des ans
Et qu'elle tombera durant toute la vie;
Il semble qu'à jamais la terre est endormie
Et qu'on ne reverra jamais plus de printemps.

Mais, pendant que la neige innombrable accumule
Du froid et du silence autour de la maison,
Et que ses flocons fous meurent dans les tisons,
Le feu, paisible et fort, au cœur de l'âtre brûle;

Le feu divin, source de joie et de clarté,
Fils du soleil qui dort dans les arbres antiques,
Rayonne, et sa lueur joyeuse et prophétique
Annonce la splendeur prochaine de l'été.

Et soudain, du réduit obscur dont il est l'hôte,
Sentant un lumineux bien-être l'envahir,
Un grillon se réveille et chante au souvenir
Du chaud parfum des prés quand les herbes sont hautes.

LOUIS MERCIER

FEZ

IV

A Fez, les propriétés des habous[2] sont innombrables : on peut dire que presque tous les immeubles destinés à un usage public leur appartiennent. Leurs souks, fondaks, marchés, bains maures, fours, moulins et abattoirs sont loués à des marchands ou à des tenanciers. Leurs maisons font l'objet de baux très longs, consentis à des particuliers, qui peuvent acheter la clef : moyennant une somme déterminée, jointe à une faible redevance annuelle, ils deviennent ainsi de véritables propriétaires.

La rémunération des services urbains dépendant étroitement des habous, il s'ensuit naturellement que la principale autorité de Fez-el-Bali revient, en fait, moins au gouverneur, représentant direct du Makhzen, qu'aux fonctionnaires religieux, aux cadis, chefs réels du corps des oulémas. Naguère, l'unique cadi de Fez avait le titre de cadi des cadis et nommait lui-même à toutes les fonctions de l'ordre religieux ; depuis une cinquantaine d'années, ses pouvoirs ont été réduits par le Makhzen, qui s'est réservé le droit de nomination, et la charge a même été dédoublée. Il y a aujourd'hui deux cadis à Fez-el-Bali, le premier et le second ; ils consti-

1. Voir la *Revue* du 15 février.

2. Je répète que les habous sont les fondations pieuses ou charitables, sacrées.

tuent le tribunal du Chraa et désignent eux-mêmes leurs suppléants, en cas d'absence ou d'empêchement. Le demandeur peut choisir celui des deux cadis qu'il préfère; mais, le procès une fois commencé, il n'est pas permis de changer. Aucune juridiction d'appel n'est instituée ; mais le plaideur évincé peut s'adresser à des oulémas, qui sont des savants consultants; il réunit leurs avis sous forme de *fetouas* et les présente à son juge. Si ces fetouas paraissent offrir une suffisante valeur et si la partie adverse n'est point en mesure d'y répondre par des fetouas plus concluants, le cadi peut se résoudre à modifier son jugement primitif.

La procédure et les actes sont dressés par des adouls, notaires nommés par les cadis, dont les petites boutiques se multiplient autour de Karouiyîn et qui reçoivent leurs honoraires de leurs clients. Les deux cadis ont coutume de siéger dans des meqsouras, qui sont des pièces attenantes aux mosquées; le premier se rend à Karouiyîn, le second à Erresif. D'ordinaire, leurs audiences se tiennent de l'ouli à la prière du dohr, parfois aussi, en cas de besoin, de l'aser au moghreb; mais, quand il s'agit d'une affaire urgente, envoyée par le Makhzen, les cadis n'hésitent pas à la trancher séance tenante dans leur propre maison. Les deux cadis actuels de Fez passent pour gens intègres. Ce sont de puissants personnages qui contrôlent l'administration des habous, proposent au Makhzen le choix du clergé des mosquées, des professeurs de Karouiyîn et des cadis pour tout le pays Makhzen.

Les institutions de bienfaisance, entretenues sur les habous de Sidi-Fradj, secourent les pauvres de la ville, leur donnent nourriture et vêtements et pourvoient, après leur mort, à leur enterrement. Il n'existe aucune œuvre spéciale pour les enfants abandonnés ou les malades; on ne s'intéresse qu'aux aveugles, pour lesquels ont été fondés deux asiles. Le centre de cette administration et l'établissement principal sont dans le *moristan*[1] de Sidi-Fradj, dont le rez-de-chaussée est une maison de fous et le premier étage une prison de femmes. En bas, des cuisinières préparent les mets destinés aux pauvres qui se présentent quotidiennement ; le matin, on distribue de

1. Hôpital.

la soupe, à midi, de la viande, et le soir, du couscous; il va sans dire que, par un abus traditionnel, les employés de Sidi-Fradj vivent gratuitement sur la cuisine des pauvres. Aux fêtes, on donne des aumônes en espèces et des secours aux Chorfa miséreux, quand ils ont la mauvaise fortune de ne pas être pensionnés par le Makhzen.

***

Les revenus des habous de la mosquée de Moulay-Edriss sont uniquement employés à la réparation et à l'entretien du sanctuaire; les Chorfa Edrissites, dont les générations successives s'enrichissent de la sainteté de leur ancêtre, se contentent des dons en argent et des offrandes multiples, apportés par la piété publique. Moulay-Edriss et son fils Sidi-Mohammed étaient primitivement enterrés dans une mosquée modeste, mais la dévotion à leurs tombeaux ayant grandi avec les siècles, Moulay-Ismaïl se résolut à faire construire, à côté de leur koubba, la mosquée actuelle. Moulay-Edriss repose maintenant dans un pavillon carré, orné de tuiles vertes, que l'on aperçoit de tous les points de la ville, avec son minaret très élancé, où les reliefs de la brique se détachent sur un fond de céramique également verte. Une grande mosquée est attenante à la koubba du saint fondateur de Fez, précédée d'une cour avec fontaine centrale : tous les entours de Moulay-Edriss, qui contiennent des maisons et des souks, sont considérés comme *horm*, c'est-à-dire sanctifiés par le voisinage du tombeau sacré; une barre transversale en défend l'accès aux bêtes de charge, aux chrétiens et aux Juifs.

Dans une koubba carrée, se trouve le tombeau, recouvert de draperies et d'étendards, autour duquel on entretient, la nuit, des lampes d'huile. Tout auprès, sont enterrés le fils de Moulay-Edriss et de nombreux Chorfa. Un tronc a été placé à la porte de la mosquée; deux autres, les plus lucratifs de tous, aux deux extrémités du tombeau: enfin, les passants jettent de l'extérieur des pièces de monnaie dans la koubba par une fenêtre. Les pèlerins viennent aussi offrir des cierges: et les gens qui ont une faveur à demander à Moulay-Edriss lui envoient, pour le sacrifice, des bœufs et des moutons.

Tous les lundis, le moqaddem[1] de Moulay-Edriss doit recueillir l'argent des troncs, les cierges et le bétail offerts; sous le contrôle des plus notables parmi les intéressés, il les distribue entre les cent vingt Chorfa Edrissites, femmes et hommes, qui, habitant à Fez, ont participation héréditaire à cette prodigieuse aubaine. Il y a toutefois une quinzaine de jours pendant lesquels les Chorfa Edrissites de Fez sont privés du produit des troncs. A l'époque du Mouloud, leurs cousins de la zaouïa de Moulay-Abdesselam, qui habitent le Djébel entre Tétouan et El Ksar, descendent dans la capitale, s'installent d'autorité dans la mosquée et s'en approprient les offrandes. Afin de compenser les pertes causées par cette invasion de Djébala pillards, auxquels il faut passer toutes les fantaisies, le Makhzen a coutume d'attribuer aux usufruitiers légitimes une indemnité annuelle de cent douros.

Le moqaddem de Moulay-Edriss est donc chargé d'une administration fort importante; la tradition veut qu'il soit alternativement choisi dans les deux familles, d'origine andalouse, des Ouled-Errami et des Ouled-Elgoumi. Il est nommé par le Makhzen, qui désigne le personnage le plus qualifié de l'une des deux familles. Mais, si l'une fournit le moqaddem officiel, l'autre y adjoint toujours un officieux; tous deux doivent présider ensemble aux opérations de la communauté. Toutefois, ce sont les Ouled-Elgoumi qui possèdent la garde héréditaire des clefs, et il est d'usage que l'un d'eux habite une petite chambre, auprès de la koubba, afin d'ouvrir le sanctuaire, moyennant rétribution, aux gens qui désireraient y faire un pèlerinage nocturne.

Le sanctuaire de Moulay-Edriss est, en réalité, le centre de la vie fasie. Quand le sultan entre dans sa capitale, sa première visite est pour le patron de la ville, et tous les nouveaux arrivants suivent cet exemple. Toutes les aspirations des Fasis, tous les embarras du Makhzen se traduisent par des sacrifices au tombeau vénéré. Les familles sollicitent la bénédiction du saint pour un enfant qui naît ou pour un couple qui se marie; c'est dans la mosquée que les circoncisions se pratiquent, et c'est au nom de Moulay-Edriss que tous les

1. Administrateur.

mendiants de la ville implorent la charité des passants. De plus, la zaouïa est le lieu d'asile le plus illustre du Maroc : l'ombre redoutable de Moulay-Edriss intervient, à ce titre, dans toute la vie publique de l'Empire. Quand un criminel a commis quelque attentat, quand un débiteur est insolvable, quand un fonctionnaire a dissipé les fonds du Makhzen ou quand un caïd se sent à la veille d'une redoutable disgrâce, ils se précipitent vers ce refuge.

Jusqu'à ce jour, l'asile est demeuré inviolable, et cela par consentement unanime. Les grands d'aujourd'hui ne savent pas s'ils ne seront pas les persécutés de demain. A Fez, il y a nombre de saints, dont les tombeaux peuvent servir de refuge. Les plus fréquentés sont Sidi-Ahmed-Ech-Chaoui, Sidi-Abdelkader-el-Fasi, Sidi-Ahmed-Et-Tidjani et Sidi-Ali-bou-Ghaleb; mais les gens, qui ne sont point serrés de trop près, prennent leur temps pour aller de préférence jusqu'à Moulay-Edriss. Makhzen ou créanciers du réfugié sont alors contraints de négocier avec lui en vue d'une transaction. Cette procédure est si bien admise, que dans une maison dépendant de la mosquée, — le Dar-el-Guitoun, la maison de la tente, ainsi nommée, parce qu'en ce lieu, Moulay-Edriss aurait fait dresser sa tente, lors de son arrivée à Fez, — le rez-de-chaussée est assigné comme logement aux femmes réfugiées. Les hommes s'installent comme ils peuvent, dans la mosquée ou dans la koubba; mais ils trouveront bientôt un logis convenable, dans une maison que le Makhzen leur fait en ce moment construire. Quand un cas de refuge se produit, le moqaddem est obligé d'en avertir aussitôt le Makhzen ou les individus intéressés. Si l'affaire en vaut la peine, on entre en négociations; le réfugié a-t-il besoin de sortir pour la commodité de la discussion, il emporte avec lui, comme sauf-conduit, un vieux morceau de bois, où sont gravés des versets du Coran, et qui aurait, dit-on, servi aux études de Moulay-Edriss.

***

La mosquée de Moulay-Edriss se trouve placée juste au milieu du grand bazar, au centre commercial de Fez. Dans chaque quartier, il existe bien de petits marchés, — souks, —

où les voisins peuvent se procurer les objets de première nécessité; mais c'est seulement au grand bazar que se trouvent agglomérés les produits les plus divers; de plus, la vente au détail des étoffes, draps et soieries, ne s'effectue que dans les galeries couvertes de la *Kaysaria*, qui est une annexe du grand bazar, avec le *souq essobbat*, réservé aux marchands de babouches. Les boutiques des souks sont, pour la plupart, biens habous, et quelques-unes seulement appartiennent à des particuliers. Les marchands se groupent, comme dans tout l'Orient, selon la nature de leurs marchandises : dans ces rues étroites, recouvertes de treillis en roseaux, les petites échoppes se succèdent, serrées les unes contre les autres.

Chacun des souks porte le nom du produit qui s'y débite, et les négociants y forment une corporation, qui a son syndic désigné par ses pairs et agréé par le Makhzen. En outre, le Makhzen choisit, chaque année, dans la corporation, trois ou quatre experts auxquels doivent être renvoyées toutes contestations entre négociants, à moins que les parties n'aient réussi à se mettre d'accord sur le choix d'un arbitre. Quant à la police du souk, chaque corporation se charge de l'assurer par des gens à elle. Les négociants n'ont à payer aucune patente; mais il est d'usage que, lors de l'arrivée du sultan à Fez ou à l'occasion d'une cérémonie quelconque dans la famille impériale, chaque souk envoie au Dar-el-Makhzen un cadeau.

Le commerce est entièrement libre, sauf pour la corporation des épiciers — *bakkal* — qui, étant presque tous étrangers à la ville, — la plupart sont gens du Sous — et y achetant à crédit, doivent verser, avant de s'établir, une caution. Les transactions ne paient aucune autre taxe que le droit de marché, qui est affermé par le souk. Dans chaque souk, un dellal, sorte de commissaire-priseur, procède aux ventes à la criée; il perçoit, comme honoraires, un tant pour cent sur les ventes. Certains recoins de bazar sont réservés au bric-à-brac. Les vieilles babouches viennent échouer dans un des deux *Tarrafin*, où sont groupés les savetiers; l'un d'eux est installé sur le pont de la mosquée d'Erresif, et le double alignement d'artisans, raccommodant des débris de chaussures, est l'un des aspects pittoresques de la ville.

Les négociants en gros sont établis dans les *fondaks*, ou dépôts, aux alentours du bazar. Les fondaks sont de grandes cours, sur lesquelles s'ouvrent des chambres, au rez-de-chaussée et au premier étage. Dans le plus ancien et le plus célèbre, le *fondak-en-Nejjarin* (fondak des menuisiers), dont la porte est surmontée d'un auvent joliment travaillé, les Juifs sont admis à louer des chambres. Les gros négociants vendent aux petits détaillants, sur paiements échelonnés, mais sans intérêts, conformément à la loi religieuse. Ils opèrent également avec les courtiers, qui parcourent les tribus voisines. Les transports sont assurés par les muletiers et les chameliers qui logent, eux et leurs bêtes, dans les nombreux fondaks, affectés à cet usage et disséminés par toute la ville. La cour y est encombrée de chameaux, de mulets, de chevaux et d'ânes; les hommes sont logés dans les chambres du premier étage ; un chameau paie vingt centimes par jour, un cheval ou un mulet douze centimes, un âne six centimes, un homme de vingt à trente centimes. C'est là que se forment les caravanes. Elles doivent, au préalable, acquitter des droits de sortie au fondak-en-Nejjarin, où fonctionne une administration, installée par le Makhzen. Comme le blad-es-siba[1] touche presque aux portes de Fez et que plusieurs des tribus berbères, voisines de la capitale, s'obstinent à refuser l'impôt, on a imaginé de le percevoir indirectement, par cette taxe sur les produits qui leur sont expédiés. Aucun convoi ne peut passer les portes de la ville, sans présenter une *nefoula*, indiquant les droits acquittés; les convois à destination des ports sont pourvus d'une nefoula d'exemption. Les droits varient suivant la nature de marchandises.

Les négociants de Fez ont des relations fort étendues, et ils essaiment dans les principales villes du pays. Ils ont même fondé des colonies dans toute la Méditerranée et jusqu'en Angleterre. Ce sont des gens d'affaires fort entendus : à Fez, le commerce est en honneur presque autant que la science ou la religion. Les Maures l'emportent de beaucoup sur les Juifs. En échange des produits d'Europe, ils exportent de la laine, par les ports de Larache et de Tanger, des peaux de chèvre,

1. Le blad-es-siba est l'ensemble des tribus plus ou moins insoumises, qui s'efforcent d'échapper à l'autorité du Makhzen.

des dattes du Tafilelt et des alpistes [1], mais surtout les produits de Fez : leurs haïks, djellabas, babouches, vêtements, foulards, ceintures et cordons en soie, etc., vont dans tous les pays arabes du nord de l'Afrique et jusqu'au Sénégal. Le cuir rouge du Tafilelt est expédié en Europe. Le cuir jaune de Fez ne trouve pas de débouché en dehors du Maroc, mais il pénètre dans tout le Gharb, à Tanger, El Ksar et Rabat. Le cuir violet, *bouqqami*, est envoyé à Sfrou et à Méquinez, et, de là dans les tribus berbères, pour servir aux babouches de femmes.

Méquinez trafique pour son compte avec l'extérieur, sans l'intervention de Fez. Mais les négociants de la capitale sont généralement associés avec ceux de Sfrou, de Taza et du Tafilelt. Sfrou et Taza desservent les tribus Béraber voisines; Taza y joint une partie de la clientèle djébalienne. Le Riff se fournit à Mélilla. En temps ordinaire, une caravane mensuelle de cinquante à cent chameaux suffit aux relations du Tafilelt avec Fez; lors de la saison des dattes, il faut jusqu'à huit caravanes par mois. Sous le règne de Moulay-el-Hassan, de fréquentes caravanes circulaient entre Fez et Oudjda, pour les relations avec l'Algérie. Depuis quelques années, le mauvais vouloir du gouvernement avait ralenti ces relations ; le chemin était même devenu moins sûr, et les muletiers ne se hasardaient plus guère qu'avec les convois du Makhzen, chargés de porter, tous les trois mois, la mouna aux garnisons des Kasbahs intermédiaires. Aujourd'hui, la révolte de Bou-Hamara a coupé la route et Taza elle-même, transformée en une sorte de capitale des insurgés, tend à se développer par ses propres forces ; elle a rompu toutes relations avec Fez. Maintenant, tous les produits de Fez, destinés à l'étranger, doivent prendre la voie de Tanger ou de Larache. Ce qui va en Algérie débarque à Mélilla, où les taxes à acquitter par le commerce sont moins onéreuses qu'à Oran et à Nemours, puis gagne la frontière par Oudjda ; le reste se rend à Marseille ou à Gibraltar, pour être ensuite dirigé vers l'Égypte ou le Sénégal.

Les négociants n'ont pas attendu que l'Europe vînt chez

1. L'alpiste est une graine qui s'exporte surtout en Angleterre, et dont on fait une gomme usitée dans la fabrication des cotonnades.

eux. Les principaux sont en relations directes avec les grandes maisons européennes ; ils ont même établi des comptoirs à Marseille et à Gênes. Pour l'achat des cotonnades, ils ont à Manchester une douzaine de comptoirs. De même, les maisons de Fez ont cherché le contact avec la clientèle. Elles ont plus de trente comptoirs au Sénégal, à Dakar et sur la ligne du chemin de fer jusqu'à Saint-Louis : quelques marchands ont même sollicité la naturalisation française, pour commercer au delà de Kayes. En Algérie, la province d'Oran est inondée de boutiques marocaines, et il y en a jusqu'à Alger. En Égypte, un petit groupe marocain vit sous l'autorité d'une sorte de consul officieux, que l'on nomme *Oukil-el-Mgharba* (le mandataire des Marocains).

Sauf les tisserands, dont bon nombre possèdent des boutiques dans la Kaysaria, les fabricants ne font point eux-mêmes le commerce; ils se contentent de fournir leurs produits aux principaux marchands ou de faire vendre à la criée. Tous les métiers sont organisés par corporations, qui se choisissent un syndic et le font agréer par le Makhzen; ce syndic est le juge naturel des contestations entre les membres. Les litiges avec les gens du dehors, sur la qualité des objets vendus, relèvent de la compétence de deux experts, nommés *chioukh ennedar* et désignés par le Makhzen lui-même. La liberté du travail est absolue. Faute d'écoles professionnelles l'apprentissage peut commencer dès sept ou huit ans, et, pour les artisans, l'atelier du patron succède le plus souvent à l'école coranique.

*
* *

Comme il est naturel, les principales corporations sont celles qui fabriquent les spécialités de Fez. Il y a une quinzaine d'années, les fabricants de soieries trouvaient, dans le pays même, la soie nécessaire; aujourd'hui il en vient bien encore du Djébel, mais la majeure partie est importée de Marseille ou de Gênes. Les tisserands confectionnent, sur de vieux métiers, des burnous et des haïks; ils emploient des fils de coton, venus d'Angleterre, et des fils de laine, dont les plus fins sont de provenance française ; les fils grossiers sont préparés à Sfrou ou dans le Djébel. Fils de soie, fils de

coton et de laine sont colorés par les teinturiers de la ville. Quatre tanneries manipulent le cuir de Fez. Ce cuir est ensuite transformé en babouches, qui sont faites de peau de chèvre, doublée de peau de mouton, sur une semelle en cuir de bœuf. Tout un groupe de corporations vit de la terre à potier, recueillie dans le vallon de l'Oued-ez-Zitoun; les briquetiers y ont leurs fours; les potiers, au nombre d'une dizaine, réunis autour de Bab-Fetouh, confectionnent ces faïences à dessins bleus, un peu grossières, mais jolies, qui servent dans les maisons à tous les usages domestiques. Il faut citer encore les corporations des plâtriers, des ajusteurs de mosaïques, des menuisiers, enfin des peintres.

Les métiers les plus délicats sont presque tous exercés par les gens de Fez; quelques Tlemçanis sont cependant tisserands et fabricants de babouches. Quant aux métiers vulgaires, ils sont abandonnés aux étrangers, qui affluent pour gagner leur vie, dans la capitale. La plupart des épiciers viennent du Sous, les maçons de Figuig, les savetiers du Tafilelt; les jardiniers sont Djébala, les portefaix Ouled-el-Hadj, de la Moulouya, ou Béni-Hayoun, — petite tribu berbère, sise à trois jours de Fez, entre les Aït-Youssi et les Béni-Ouaraïn. Les gardiens et les portefaix des fondaks sont pris parmi les gens du Touat. Une corporation fort importante est celle des meuniers. Une succession de moulins est étagée à travers la ville, le long des branches et dérivations de l'Oued-Fez. Les particuliers ont l'habitude de faire pétrir leur pain chez eux, et de l'envoyer cuire au four le plus voisin. Il y a quarante-quatre fours consacrés à cet usage; quatre seulement sont réservés au service des boulangers; un autre est affecté à la cuisson des têtes de mouton, qui sont considérées, dans tous les pays arabes, comme un mets fort appétissant.

Les habous sont propriétaires des vingt et un bains maures de la ville. Ces bains, affermés à des tenanciers, admettent les hommes le matin et les femmes dans l'après-midi. Le soir, il arrive que le local entier soit loué par une famille, qui désire, moyennant la faible redevance de deux pesetas, se livrer en commun à une petite débauche de propreté. On s'est peu préoccupé, à Fez, du sort des étrangers. Faute de maisons amies pour les héberger, les plus aisés peuvent louer

quelques chambres dans les fondaks des négociants, les autres doivent vivre dans les caravansérails affectés aux bêtes de charge. De rares restaurateurs débitent des tripes ou des déchets de mouton cuits; des cuisines en plein vent, établies dans quelques souks, préparent du *kefta*, boulettes de viande hachée, agglomérée autour d'une tige de fer. Des vendeurs d'eau, *guerraba*, vendent, par les rues, l'eau tirée d'une outre en peau de chèvre et appellent l'attention des passants par une sonnette constamment agitée. Pour distraction, les étrangers n'auront que les cafés et les bains maures.

Les produits de la campagne sont concentrés dans des marchés spéciaux. Il existe quatre marchés aux grains, aux quatre extrémités de la ville. Les locaux en ont été concédés par les oulémas de Fez à un tenancier qui reçoit, en nature, tant pour cent sur les grains vendus, touche un droit par chaque bête de charge franchissant sa porte, et achète à bas prix la petite quantité, restée invendue à la fin du jour. Un de ces marchés, le *Souk-el-Gh'zal*, est affecté à des usages divers : le matin, les femmes des environs viennent y vendre de la laine filée; entre onze heures et midi, le blé y est offert à la criée sur échantillons. Un adoul note soigneusement la hausse et la baisse, et c'est ainsi que fonctionne la bourse des grains. De l'aser au moghreb, il n'est plus question de blé ni de laine filée; c'est le tour des esclaves. Dans un coin, un magasin appartenant au Makhzen sert à la vente du soufre, dont l'État a le monopole.

Les huiles ont leur marché, la *qaât Ezzit*. Le tenancier y perçoit un droit par chaque bête de charge, des adoul enregistrent les transactions et des portefaix, qui sont gens du Touat, transportent l'huile au domicile des acheteurs. Sur les ventes, le Makhzen perçoit, à titre de droit, un dixième en nature. L'huile du Djébel est seule apportée au marché; les fruits, recueillis dans les olivettes voisines de Fez et appartenant aux Fasis, sont pressés dans une quarantaine de pressoirs, installés dans la ville même, et l'huile ainsi fabriquée est aussitôt achetée par les épiciers. Pour ne point frustrer le trésor public, le propriétaire, avant de presser ses olives, doit solliciter une autorisation préalable et faire évaluer le droit à acquitter.

Le beurre, le miel et le savon sont réunis dans un même marché, dont le tenancier est autorisé à percevoir o p. 40 par quintal vendu. Le savon est fourni par une quinzaine de fabriques, établies dans la ville. On apporte, en outre, à ce marché, les viandes de conserve, *khaliâ* ; ce sont des lanières de bœuf séchées et cuites dans l'huile avec du suif ; la population pauvre s'en nourrit pendant l'hiver. Le charbon de bois, que les gens de la campagne amènent chaque jour sur leurs petits ânes, arrive au *fondak-el-fakher*, loué par des Touatis, qui l'exploitent, à la fois comme entrepreneurs, comme portefaix et comme adjudicataires du droit de marché. Le tenancier du *fondak-ech-chemain*, où se vendent les fruits secs (raisins secs, noix, noisettes, dattes, olives conservées) est également adjudicataire du *meks*[1] : le premier étage de son local est loué par lui à des ouvriers en babouches. La terre savonneuse — *ghassoul* — arrive au *fondak-el-attarîn* ; le bois pour les constructions et les meubles au *Zribet-el-Khecheb*, près de Bab-el-Guissa, où se trouvent dans le sous-sol des silos qui emmagasinent le blé des gens de Fez. Il y a un souk où se vend le henné, qui vient du Haouz, et le khol : un fondak réservé aux légumes et aux fruits des jardins de Fez ou du Djébel ; les derniers seuls ont à supporter les taxes. Ce marché ne fonctionne que cinq mois de l'année, depuis les fèves du printemps jusqu'aux melons et aux pastèques de l'automne. Le raisin, les grenades, les citrons et les oranges se vendent, toute l'année, au *Rahbat Ezzebib*. Les œufs, les poules, les pigeons, le couscous tout préparé, les pâtes et la semoule sont apportés par les gens de la campagne dans un marché — *essagha* — qui fonctionne du matin au soir. Il en est de même du marché — *ejjoutiya* — où se débitent les poissons frais et séchés, les mulets ou les aloses, pêchés dans le Sebou et dans l'Innaouen ; sur ce marché se tiennent, en quête d'engagement, les joueurs de tambourins et de musettes.

Chaque quartier a ses étals de bouchers ; ceux-ci achètent le bétail au marché du jeudi, en dehors de Bab-el-Mahrouq. Bœufs et moutons sont abattus dans quatre abattoirs, loués à

1. Droit de marché.

des entrepreneurs par les habous; les déchets des animaux leur sont abandonnés en rémunération de leurs services. Une taxe d'abatage, — *guerdjouma*, — récemment établie, dont le produit doit assurer le balayage des rues, est acquittée par les bouchers entre les mains d'un amin spécial. C'est une première tentative, faite par le Makhzen, en vue de créer à Fez des ressources propres. Le percepteur des taxes d'abatage en transmet le revenu à l'*amin-el-mostafad*, chef des services financiers de toute la cité marocaine, receveur des contributions indirectes. Cette fonction est une quasi sinécure; car cet amin est un simple agent de recettes pour le droit des portes, qui est affermé, la taxe de marché, qui l'est aussi dans la plupart des cas, et le droit de sortie perçu au fondak-en-nejjarin.

Toute la vie économique à Fez, ainsi que dans les autres villes du Maroc, est contrôlée par un fonctionnaire particulier, le *mohtaseb*, qui est le plus important après le gouverneur et les cadis; seul avec ces hautes autorités, il possède le privilège de faire emprisonner ses administrés. C'est un personnage bizarre, aux attributions élastiques. La voix populaire l'appelle *el fdouli* (l'intrus), car il peut, à son gré, intervenir en toutes choses, et, comme il ne perçoit point de traitement fixe, il est à souhaiter, pour la sécurité des transactions, qu'il soit un homme parfaitement intègre. Du fond du souk au henné, ce potentat fixe à son gré la valeur marchande des principales denrées, grains et huiles, en prenant pour base les cours des ventes à la criée. Parfois, ces fixations sont maintenues pour un temps assez long, parfois aussi elles se modifient jusqu'à deux fois par jour. Le mohtaseb fixe encore le prix de la farine, du beurre, du savon, du miel, de la viande, du charbon, du lait et même des friandises locales. Il surveille les bains maures, s'insinue dans la gestion des corporations, contrôle la qualité des marchandises, et sa juridiction supérieure pèse sur toutes les contestations commerciales, qu'il renvoie au jugement des experts, choisis par les divers souks. On voit quelles perturbations pourraient amener les fantaisies du mohtaseb, pour peu que ce personnage multiforme prît goût aux spéculations ou aux exactions.

V

Administrativement, la ville de Fez est divisée en trois parties distinctes *(qesma* ou *ferqa)*, qui correspondent exactement aux trois branches de l'Oued-Fez au travers de Fez-el-Bali ; ce sont l'Adoua, sur la rive droite de la rivière, les Andalous et les Lemtiyin, sur la rive gauche. Cette division n'a d'importance que pour la répartition du service de garde, que chacune des qesmas doit aux bastions extérieurs nord et sud et au bordj de la Kasbah de Bou-Jeloud. En fait, Fez est découpée en dix-huit quartiers — *hôma* : — six par chaque qesma. Les quartiers qui forment le centre de la ville, les mieux habités, se trouvent tous sur la rive gauche de l'Oued-Fez. Ce sont : El-Qalqaliyin, Guerniz et Qattanin, où se groupent les bazars, les grands magasins, les services publics, les principaux *fondaks* et les tombeaux des saints les plus illustres. Au-dessus s'étendent les deux quartiers d'El Oyoun et de Ras-el-Djenan, avec tous les jardins de la ville.

Tous les quartiers de Fez sont traversés de rues très étroites ; les hautes maisons projettent en avant leurs encorbellements. Comme le terrain est accidenté, la plupart de ces rues sont en pente ; au milieu, les pieds des mules ont creusé un sillon. En temps de pluie, faute de pavés, elles se transforment en marécages, et les Fasis, pour y marcher, attachent, sous leurs babouches, des planchettes de bois, montées sur des supports. Sur les rues, s'embranchent des impasses où les piétons seuls peuvent pénétrer.

Les dix-huit quartiers de Fez-el-Bali sont administrés par autant de *Moqaddems-el-Hôma*, que les habitants choisissent parmi eux et font agréer par le Makhzen. Les moqaddems et leurs remplaçants sont généralement gens de peu et médiocrement payés des attributions multiples dont ils sont chargés : police et maintien de l'ordre, justice de paix et contrôle des eaux. Par leurs soins, les portes intérieures, qui barrent toutes les voies d'accès, doivent être closes pendant la nuit ; en pratique, les portes sont fermées par le noctambule le plus

notoire et ouvertes par les individus les plus matinaux du quartier. La fermeture n'est vraiment assurée que si un propriétaire, voisin d'une porte, se charge du service. En outre, le moqaddem a sous sa juridiction les femmes de mauvaise vie, qui lui fournissent bon gré mal gré le plus clair de leurs revenus. Enfin, en cas de harka[1], c'est lui qui, prévenu par le Makhzen et assisté de quatre notables, préside aux opérations du recrutement et de l'impôt. En échange de tant de peines, les moqaddems ont le privilège de déjeuner, tous les vendredis, dans la grande mosquée de Fez-el-Djedid, après avoir assisté à la prière du sultan.

Le service des eaux est une organisation particulière, qui n'est pas la moins curieuse des institutions de Fez. L'eau est la vie et le charme de la ville; les cascades de l'Oued-Fez la font circuler en tous sens, à travers les maisons et les jardins; il n'est point d'orangerie qui ne soit sillonnée d'eaux courantes, point de *patio* qui ne possède sa fontaine ou son jet d'eau. Les fontaines publiques se multiplient dans les rues et, dans chaque quartier, des jours sont ouverts sur les canalisations pour recevoir les ordures ménagères, constamment entraînées par la rivière. Après avoir ainsi vivifié et purifié la ville, l'Oued-Fez devient un vulgaire égoût collecteur, et ses eaux sales sont distribuées hors des murs, dans les jardins, qu'elles arrosent et fertilisent.

Cette abondance des eaux est l'un des charmes de Fez. Du dehors, les habitations ont un déplorable aspect, avec leurs murs nus et rigides, décrépits le plus souvent et sans la moindre fenêtre. L'entrée est fermée par une porte de bois, ferrée de gros clous; puis un corridor conduit le visiteur dans le patio central, sur les côtés duquel s'ouvrent des chambres, au rez-de-chaussée et au premier étage. Chez les gens peu fortunés, la cour est exiguë, fermée en haut par une grille, sur laquelle, les jours de grand soleil, on peut étendre une toile protectrice, et les chambres sont très petites. Chez les riches, une colonnade circulaire, d'où pendent des étoffes, ou bien encore une avancée très prononcée du toit, protège la cour contre l'excès de la chaleur; de beaux bains sont

1. Le harka est la réquisition en argent et en hommes, que le Makhzen impose aux tribus, à l'occasion des expéditions militaires.

aménagés dans un angle du logis; les chambres sont vastes; des *mesriya*[1] isolées forment de petits appartements indépendants pour les fils ou les hôtes de la maison. Quand le propriétaire est un homme d'affaires, son habitation familiale est flanquée d'une maison plus petite — *douiriya* — qui a son entrée propre et sert de bureau ou de chancellerie. Que la maison soit riche ou pauvre, la décoration ne varie que par le luxe des détails: mêmes boiseries peintes, mêmes motifs évidés dans le plâtre et mêmes revêtements en mosaïque de faïence. Sur un côté du patio, se trouve la fontaine en céramique, dont les robinets coulent incessamment, et souvent un jet d'eau au centre de la cour donne une sensation constante d'humidité et de fraîcheur.

***

Toutes les industries du bâtiment sont réparties entre six corporations: maçons, mosaïstes, dessinateurs en céramique, plâtriers, menuisiers et peintres. Le plan de la construction est dressé et exécuté par les maçons, puis les dessinateurs de mosaïques découpent et ajustent sur le sol, sur les fontaines et jusqu'à mi-hauteur des murs, les briques vernissées et multicolores — *zellij* — fournies par les mosaïstes. Au-dessus, les décorations en plâtre évidé et colorié soutiennent les plafonds, soit droits, soit voûtés et creusés de niches. Aux grandes portes des chambres, des boiseries délicates sont coloriées par des peintres qui, depuis plusieurs générations, appartiennent à la famille des Ouled-el-Qabbadj. Tous ces dessins sont exécutés sur de vieux modèles, vulgarisés par des découpures en papier, et il est rare que les artistes y apportent des innovations.

Les murs des chambres sont tendus de *haïtis*[2] d'étoffes, sur lesquelles sont appliqués des broderies ou des tissus découpés. Des matelas et des tapis, des coussins en soies de Lyon ou des broderies, spéciales à Fez, exécutées en fils de soie sur toile blanche, jonchent le sol. Les portes sont fermées de

1. Chambres.

2. Les haïtis sont des tentures, appliquées sur les murs des maisons marocaines.

rideaux — *khamya* — jaunes, aux raies multicolores, également fabriqués à Fez. Une coutume bizarre veut que, dans les grandes maisons, il y ait, aux extrémités de chaque chambre, deux lits, en fer doré, à baldaquin, surmontés d'une couronne; ces fâcheux produits de l'industrie anglaise sont importés de Birmingham.

Au centre de Fez-el-Bali, les maisons sont trop serrées les unes contre les autres pour avoir des jardins. Par contre, les quartiers excentriques, — El-Oyoun et Ras-el-Djenan, dans la haute ville, el-Keddan, sur la rive droite de l'Oued-Fez, et Zqaq-Errommane, sur la rive gauche, — forment des agglomérations de verdure. Habitations et pavillons y sont réunis par des allées en maçonnerie, où courent les rigoles, sous les peupliers et les ormes, parmi les rosiers, les jasmins jaunes et les arbres fruitiers, orangers, citronniers, grenadiers, abricotiers, mûriers, amandiers et figuiers. Dès février, les amandiers commencent à fleurir, puis les autres arbres se succèdent jusqu'au milieu de juillet, où persistent encore, dans les feuilles déjà poussées, les fleurs rouges des grenadiers; dès juin, sont mûrs les abricots, les prunes et les figues. Autrefois déserts, ces jardins ne servaient qu'au divertissement des Fasis; aujourd'hui, nombre de gens de la ville y ont transporté leur habitation, pour jouir de la verdure, des eaux courantes et de la vue magnifique sur Fez et ses environs. Enclos de gros murs très élevés, ces jardins étalent leurs sévères alignements de murailles dans ces quartiers qui sont pourtant les plus agréables de la ville.

*
* *

La vie des Maures de Fez s'écoule, monotone et raffinée, dans ces maisons et dans ces jardins; depuis sa naissance jusqu'à sa mort, le Fasi y laisse doucement couler les jours, tristes ou gais, que lui verse la volonté divine. Les familles sont nombreuses et se groupent autour de leur chef; les fils introduisent leurs jeunes épouses au foyer paternel, et les petits-enfants grandissent aux côtés des aïeules. Hommes et femmes vivent ensemble: les gens de Fez ne connaissent point le harem; aussi est-il d'usage, avant de faire une visite,

d'attendre un instant, dans le corridor d'entrée, pour que les femmes aient le temps de quitter la cour. Autant que possible, chaque membre de la famille a sa chambre. Les ablutions se font dans la cour, auprès de la fontaine et dans l'indispensable bain dont le Coran prescrit l'usage, après tout contact féminin. Le matin, les hommes se lèvent de très bonne heure pour la prière de l'aube et font, aussitôt après, un premier déjeuner de harira; au dohr, est servi le principal repas de la journée; le soir, on prend le thé accompagné d'une collation très légère. Dans les grandes familles, les hommes mangent ensemble, les femmes et les domestiques de leur côté. Dans les familles plus modestes, tout le monde se réunit. Chez tous, le thé du soir groupe la famille entière, et c'est le seul moment de pleine vie familiale dans un intérieur maure. Le reste du temps, les hommes s'occupent, au dehors, de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, et les femmes restent seules au logis.

Il paraît que les Mauresques sont encore peu cultivées ; à peine quelques-unes savent-elles lire et écrire. Bon nombre, par ignorance, s'abstiennent même de faire leurs prières ; leur principale affaire est de tenir leur ménage, à moins qu'elles ne soient assez riches pour posséder une négresse. Leurs distractions consistent en de vagues broderies ou de nonchalantes musiques, en parties de cartes et en séjours prolongés sur les terrasses, lesquelles sont réservées aux femmes. Elles y montent, vers le moghreb, s'installent dans les petits menzahs[1], causent avec les voisines, et se transmettent les nouvelles du jour. Elles échangent peu de visites, surtout dans les classes élevées. La réclusion de leur vie rend très difficile toute aventure amoureuse. Les fêtes de famille, mariages, naissances, baptêmes et circoncisions, amènent seules quelque gaieté, grâce aux chanteuses et au concours de parentes ou d'amies. Le reste du temps, elles vivent, ternes et délaissées, attendant sans impatience la fin du jour, qui ramène l'époux.

Superstitieuses, elles sont toujours prêtes à rechercher la bénédiction du moindre marabout : Sidi Abd-ed-daïm leur

1. Pavillons.

assurera la docilité de leurs maris; Sidi Hanin-el-Fasi calmera les cris d'un bébé que l'on sèvre; Sidi el-Mehdi corrigera les enfants volontaires dont Sidi-el-Basri affinera l'intelligence; et Lella Yeddouna donnera le goût du travail. Pour se rassurer sur la vie d'un malade ou d'un absent, connaître le sort futur d'une jeune fille en quête d'époux ou d'une nouvelle mariée, on a recours à la science d'un taleb ou d'un diseur de bonne aventure. Parfois, aussi, on recoure à l'*achat-el-fal* (le dîner du sort). Le jeudi est le jour réservé à ces sortes d'exercices. Une des plus jeunes femmes de la famille farde de rouge et de khol le côté gauche de sa figure, puis prépare, de la main gauche, un énorme plat de couscous. Cela fait, elle se rend successivement autour de la ville dans sept bains, sept fours, sept moulins et au bord de sept rivières, pour inviter à souper les génies. Vers minuit, toute la gent féminine de la maison attend les génies convoqués; les lumières sont éteintes; à la porte, la femme qui s'est chargée des invitations, multiplie à ses invisibles hôtes les formules de bienvenue. Puis, quand un temps raisonnable a été laissé pour le repas, on monte sur la terrasse; des feux sont allumés et les assistants y jettent des boulettes de drogues diverses qui représentent les personnes pour lesquelles on veut interroger l'oracle. Ce sont les formes et les crépitements de la flamme qui révèlent la destinée.

Les revendeuses, juives et musulmanes, qui fréquentent les maisons pour offrir aux femmes les bijoux et les objets de toilette, trouvent des clientes faciles à séduire, car les Mauresques sont coquettes et se plaisent aux raffinements du costume. Leur vêtement uniforme se compose d'un caftan de drap ou de soie, qui descend jusqu'aux pieds et forme à la fois jupe et corsage; par-dessus une *mansouriya*, en toile très fine, en laisse transparaître la couleur. Ce costume, fort seyant, est ajusté à la taille par une étroite ceinture de cuir ou par une large bande de soie brochée d'or. Aux pieds nus, des babouches ornées de glands et de passementeries; sur la tête, un foulard de couleur vive, d'où pendent les deux nattes, entourées de fils de laine. Le foulard recouvre, d'ordinaire, une sorte de tiare en carton, le *hantoux*, qui devient le principal ornement des jours de fête. On y fixe plusieurs rangs

de perles et de pierres précieuses; deux mouchoirs de soie s'en détachent pour retomber en arrière sur les cheveux, ainsi que deux rubans de soie noire, où l'on fixe des pièces découpées dans une lamelle d'or. Lourdes boucles d'oreilles, bracelets aux mains, anneaux aux pieds, colliers de perles descendant sur la poitrine, surchargent les femmes de Fez. Elles allongent volontiers leurs cils avec du khol, se mettent du rouge aux lèvres et sur les joues, parfois aussi une mouche légère, mais elles évitent les tatouages chers aux Bédouines.

Les hommes ne sont pas moins raffinés dans leur costume, et la mode de Fez est réputée dans tout le Maroc. Sur le caftan de couleur, dont les manches serrent le bras, et sur le vêtement de toile fine qui le recouvre, ils revêtent une *djellaba*[1], dont ils portent sans cesse le capuchon relevé; un burnous ou bien un *haïk*, en gaze délicate, enveloppe la tête et s'enroule gracieusement tout autour du corps. Sous le capuchon, la tête complètement rasée est coiffée d'une *chéchiya* rouge, que fixent les multiples plis de la blanche *rezza*. Ils portent une bande de barbe tout autour de la figure et ne laissent pousser de leurs moustaches qu'une ligne très amincie. La superposition des vêtements forme un ensemble d'une extrême blancheur, et il est visible que la propreté et la finesse des étoffes sont considérées comme le plus grand luxe. Dès leur plus jeune âge, filles et garçons portent ce costume; toutefois, on épargne aux petits garçons le poids des burnous et des haïks; ils n'ont que des djellabas aux couleurs vives, dont l'éclat se modère avec les années.

Il semble qu'au Maroc, comme d'ailleurs dans le reste de l'Islam, la polygamie tende à disparaître; elle persiste surtout dans les campagnes et diminue dans les villes, où elle n'existe plus dans les meilleures familles. Contre le divorce, dont la facilité est extrême, de réelles préventions commencent à s'établir. Peut-être faut-il moins attribuer ces progrès au développement de la moralité publique qu'à l'économie chez les gens peu aisés et à l'abus des négresses chez les riches.

Dans toutes les maisons, les esclaves noirs sont employés comme domestiques, nègres rasés, sur la tête desquels sub-

1. La djellaba est le vêtement essentiel de tout Marocain; c'est un grand manteau avec un capuchon, qui le recouvre de la tête aux pieds.

siste une petite boucle crépue, ou mieux négresses, dont le nombre et le costume révèlent de prime abord le train de la maison. Cette population noire était naguère importée du Soudan par le Touat et le Tafilelt; notre installation à Tombouctou a supprimé ce commerce: mais, aujourd'hui, Marrakech envoie des nègres du Sous, butin des guerres incessantes entre les tribus sahariennes. Le marché d'esclaves se tient chaque jour au Souk-el-Gh'zal; il passe pour mal achalandé; les produits de choix sont entreposés chez des marchands spéciaux et vendus par l'intermédiaire de trois courtiers connus qui centralisent les offres et les demandes. Le plus populaire est un certain El Hadj Abderrahman-el-Kasri. C'est un homme déjà âgé, fin de visage et d'excellentes manières. Comme il a beaucoup voyagé, il a un peu retenu, notamment quelques mots de notre langue; il a visité tout l'Orient pour ses affaires et Paris pour ses plaisirs. El Hadj Abderrahman habite, auprès du bazar, une petite maison, dont la cour est joliment peinturlurée; deux chambres contiennent les étoffes et autres produits européens; une troisième héberge sa marchandise humaine. Là, se trouve un groupe de jeunes personnes fort gentilles, arrivant directement du sud. Le patron est si jovial que tout ce petit monde est en gaieté, et il semble que ces négresses familières soient les véritables maîtresses de la maison. Le prix des négresses est très variable, de vingt à mille douros. La simple bonne à tout faire n'a, comme de juste, qu'une faible valeur; les prix s'élèvent, dès qu'il s'agit d'une cuisinière ou d'une musicienne: ils atteignent leur maximum pour une future concubine.

Les Maures sont, en effet, très friands des négresses; chez un grand nombre d'entre eux, la couleur foncée trahit les goûts paternels. L'esclavage de ces concubines ou de ces servantes paraît, d'ailleurs, chose assez douce. La maternité les affranchit de droit; leurs enfants naissent légitimes. Le plus souvent, un Maure considère comme une action méritoire, au moment de mourir, d'affranchir quelques-uns de ses esclaves. Dans la vie journalière, les négresses sont beaucoup plus libres que les femmes blanches: elles peuvent sortir à leur gré, mener au dehors la vie la plus irrégulière, et elles ne risquent, au retour, qu'une râclée ou une déci-

sion radicale du maître, qui les fait mettre en vente, pour se débarrasser de leur inconduite. Du reste, cette mise en vente peut être exigée par toute négresse, qui aurait des motifs de plainte. Pour y contraindre son propriétaire, il lui suffit de se réfugier dans une koubba; la protection du saint lui garantit la possibilité de tenter une meilleure fortune dans une maison nouvelle.

***

Les Maures ont un vif sentiment religieux : il y a parmi eux quelques indifférents par négligence ; il n'y a certes pas d'incroyants. Chaque Fasi fait régulièrement ses prières, le plus souvent dans l'oratoire voisin, et, le vendredi, il ne manque pas la mosquée. Presque tous sont affiliés à l'une de ces confréries qui fournissent à leurs adeptes préceptes de vie et formules de prières. Les plus recherchées sont les confréries purement marocaines ; tout le menu peuple se laisse séduire par les jongleries des Aïssaoua et des Hamadcha, dont les zaouïas-mères sont à Mékuinez et au Zerhoun, mais qui possèdent, chacune, des zaouïas à Fez. Les gens cultivés, et parmi eux la plupart des oulémas, sont Derqaoua, ou affiliés aux diverses branches de cet ordre (Sqalliyin, Kettaniyin...): le principal cheikh Derqaoui réside dans le Djébel, chez les Béni-Zéroual, et un seul moqaddem administre, pour son compte, les cinq zaouïas de Fez. Les Taïbiyin, qui relèvent des Chorfa d'Ouazzan, comptent également bon nombre d'adeptes parmi les négociants et les propriétaires; ils absorbent presque toute la colonie des gens de Tlemcen, du Touat et du Tafilelt, établie dans la capitale, et leurs zaouïas comportent quatre moqaddems, groupant autour d'eux les affiliés de même origine. Les confréries algériennes ont fait également de nombreuses recrues : on peut dire que les personnages les mieux placés de Fez sont Tidjaniya[1], et leur moqaddem actuel est un Algérien, Sidi-el-Bachir ; on trouve aussi quelques membres de la confrérie des Yousfiyin, dont la zaouïa-mère est à Milianah. Il y a même quelques

1. La confrérie de Sidi-Ahmed Et-Itidjani relève de la fameuse zaouïa d'Aïn-Mahdi, qui est une des plus importantes de l'Algérie.

Qadriya qui relèvent de la zaouïa fondée à Bagdad, auprès du tombeau fameux de Sidi Abdelkader-el-Djilani.

Il ne suffit pas aux Fasis de rechercher l'initiation de ces diverses confréries; ils se font, en outre, les serviteurs des saints illustres, dont la multiplicité est une des gloires de la ville. Chacun, sur la tombe de son saint de prédilection, aux jours habituels de visite, porte des offrandes en argent ou en nature, qui reviennent de droit aux descendants du marabout ou à la confrérie dont il fut le fondateur : Sidi bou Ghaleb et Sidi bou Djida sont visités le mercredi; Sidi Ahmed Ech-Chaoui et Sidi bou-Bekr-ben-el-Arbi le jeudi; Sidi Ali-ben-Harazem le samedi; quelques saints particulièrement recherchés, comme Moulay-Edriss, Sidi Ahmed et-Tidjani ou Sidi Abdelkader-el-Fasi ont leurs réceptions tous les jours. Le vendredi est réservé aux tombes des parents et aux koubbas. Chaque année, surtout à l'automne, de grands pèlerinages réunissent toute la population de la ville autour de ces illustres patrons; presque tous doivent se contenter d'un seul de ces moussems; seuls, Moulay-Edriss et Sidi Ahmed-el-Bernousi sont assez populaires pour en obtenir deux.

La médecine, bien entendu, a d'étroits rapports avec la religion. Les malades ont recours à certains tolba, qui font mine de fouiller dans leurs grimoires, fabriquent un talisman et l'appliquent sur la partie souffrante. Ces mêmes tolba se prêtent aux vengeances féminines en provoquant, par leurs conjurations, l'impuissance d'un homme, en empêchant un mariage ou la naissance d'un enfant. La koubba de Sidi Ali bou Ghaleb passe pour le meilleur refuge en cas de maladie; les patients vont s'y installer quelquefois pour plusieurs semaines, dans deux maisons qui leur sont affectées, l'une réservée aux hommes et l'autre aux femmes. En dehors de la koubba, les branches d'un jujubier sont toutes couvertes de touffes de cheveux suspendues; ce sont les femmes menacées de calvitie qui demandent au saint de retarder le désastre. La guérison de la lèpre, du ver solitaire et de la rage sont une spécialité miraculeuse de la maison d'Ouazzan; l'on s'adresse, en ce cas, aux Chorfa Ouazzanis résidant à Fez et connus pour posséder cette précieuse bénédiction. Une famille de ma-

rabouts, celle des Ouled-Sidi-Amar-el-Qadmiri, possède l'art héréditaire d'appliquer les pointes de feu ; les descendants du saint s'installent sous une tente, au marché du jeudi, pour y attendre la pratique. La guérison des maladies nerveuses est confiée aux *gnaoua*, trois corporations de nègres, venus du Sud et organisées en confréries avec des moqaddems. Ils accourent dans les maisons avec des drapeaux et des tambourins, vêtus d'oripeaux et de colliers en coquillages ; leurs chants et leurs danses exorcisent les démons. Leur fatiha[1] est fréquemment sollicitée par les femmes stériles ; ils disent aussi la bonne aventure et prédisent l'avenir.

Les médecins de la Mecque, qui sont le plus souvent des Tunisiens et n'ont jamais vu l'Arabie, sont recherchés pour leurs remèdes sanctifiés, dattes de la Mecque, eau du puits Zemzem ou sable recueilli près du tombeau du Prophète. Plus haut dans l'échelle médicale, les rebouteurs Béraber ont une certaine pratique des opérations chirurgicales ; des sages-femmes assez expérimentées et des droguistes dans leurs petites boutiques en ville ou sous leurs tentes à la kasbah de Bou-Jeloud, débitent des drogues traditionnelles. Nous avons même un de nos compatriotes, arrivé d'Algérie par le Tafilelt, qui est devenu renégat et vit aujourd'hui de ce métier lucratif de rebouteur. Enfin, les gens les plus cultivés de Fez forment la clientèle d'un unique médecin syrien, qui a fait à Constantinople quelques études médicales.

★★★

(La suite prochainement.)

1. La fatiha est le geste de bénédiction, usité par les personnages vénérables, en récitant le premier verset du Coran.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LORD CURZON ET LE TIBET[1]

Depuis trois ans bientôt, on nous dénonce la grande conspiration russo-chinoise sur le Tibet. A travers la Mongolie, avec la connivence de Pékin, le Moscovite, paraît-il, prépare sa descente ou sa montée jusqu'à Lhassa et c'est à couper cette descente moscovite que lord Curzon veut appliquer la ruse et la force : le dernier *Livre bleu,* Cd. 1920, *Papers relating to Tibet,* a paru juste à point (10 février 1904) pour nous renseigner sur les agissements du vice-roi depuis deux ans.

*
* *

Deux routes fréquentées mènent de Lhassa, l'une vers la Chine, à travers les montagnes, et l'autre vers la Sibérie, à travers les steppes mongoles : on pourrait les nommer toutes deux les routes françaises du Tibet ; ce sont nos explorateurs, Huc et Gabet, Bonvalot et Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard, Bonin, Grillières, etc., qui les ont fait le mieux connaître : les Anglais, Russes, Suédois et Allemands ne sont venus qu'après.

A travers les Alpes du Se-tchouen, la route chinoise, qui

1. Voir la *Revue* du 15 février.

de Lhassa conduit à Batang et au cours supérieur du Yang-tzé, a été suivie au retour par les Pères Huc et Gabet et admirablement décrite par le Père Huc. Coupant les sierras abruptes et les vallées profondes qui, sur huit et dix épaisseurs, séparent la Chine du Tibet, cette route chinoise est une effroyable succession d'escaliers surplombants, de ponts en chaînes de fer, de glissoires et de balcons à flanc d'abîme. A travers les forêts, les eaux bondissantes et les neiges, le seul « bœuf grognant », le bœuf à long poil, que les indigènes nomment *yak*, peut servir au transport des marchandises; des poneys, dressés à des miracles d'équilibre, portent les voyageurs, qui sur la moitié du parcours doivent mettre pied à terre :

Depuis Lhassa jusqu'à la province du Se-tchouen, dans toute l'étendue de cette longue route, on ne voit jamais que de vastes chaînes de montagnes, entrecoupées de gorges profondes... Nous nous contenterons de mentionner les plus fameuses, celles qui, selon l'expression des Chinois, *réclament la vie des voyageurs*... Nous traversâmes d'abord un large et impétueux torrent sur un pont formé de six énormes sapins si mal unis ensemble qu'on les sentait rouler sous les pieds. Personne n'osa passer à cheval; l'un des chevaux ayant glissé, une de ses jambes passa entre les jointures de deux arbres et il demeura pris comme dans un étau...

Nous commençâmes à gravir la Montagne des Esprits. Après de longues et indicibles fatigues, nous fûmes hissés sur le sommet : « Nous voici arrivés au glacier, dit Ly-kouo-ngan; nous allons rire »... On fit passer les animaux les premiers, d'abord les bœufs grognants, puis les chevaux. Un magnifique bœuf à long poil ouvrait la marche. Il avança gravement jusque sur le bord [du glacier]; là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace et soufflé par ses larges naseaux quelques épaisses bouffées de vapeur, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier et partit à l'instant comme poussé par un ressort. Il [glissait], les jambes écartées, mais aussi raides et immobiles que si elles eussent été de marbre. Arrivé au bas du glacier, il fit la culbute et se sauva, grognant et bondissant, à travers la neige. Tous les animaux, l'un après l'autre, nous donnèrent le même spectacle. Les chevaux, en général, faisaient, avant de se lancer, un peu plus de façons que les bœufs. Mais il était facile de voir que les uns et les autres étaient accoutumés depuis longtemps à cet exercice. Les hommes s'embarquèrent à leur tour. Nous nous assîmes sur le bord du glacier; nous appuyâmes fortement sur la glace nos talons serrés l'un contre l'autre, puis, nous

servant du manche de notre fouet en guise de gouvernail, nous nous mîmes à voguer sur ces eaux glacées, avec la rapidité d'une locomotive. Au bas du glacier, chacun rattrapa son cheval comme il put...

Aussitôt que l'on a quitté les sommités du Chor-kou-la, on rencontre une longue série de gouffres épouvantables, bordés par des murailles de roche vive. Les voyageurs sont obligés de longer ces profonds abîmes, en suivant d'une grande hauteur un rebord si étroit que souvent les chevaux trouvent juste la place pour poser leurs pieds. Dès que nous vîmes les bœufs de la caravane s'acheminer sur cet horrible passage et que nous entendîmes le sourd mugissement des eaux s'élever des profondeurs de ces gouffres, nous fûmes saisis d'épouvante et nous descendîmes de cheval. Mais tout le monde nous cria de remonter. On nous dit que les chevaux, accoutumés à un semblable voyage, auraient le pied plus sûr que nous, qu'il fallait les laisser aller à volonté. Nous recommandâmes notre âme à Dieu et nous nous mîmes à la suite de la colonne. De peur d'être saisis par le vertige, nous tenions la tête tournée contre la montagne, dont la coupure était quelquefois tellement droite et unie qu'elle n'offrait même pas un étroit rebord où les chevaux pussent placer le pied. On passait alors sur de gros troncs d'arbres couchés sur des pieux enfoncés horizontalement dans la montagne. A la seule vue de ces ponts affreux, nous sentions une sueur glacée... Après être restés deux jours entiers suspendus perpétuellement entre la vie et la mort, nous arrivâmes à Alan-to; tout [notre] monde était transporté de joie et on se félicitait mutuellement de n'avoir pas roulé dans l'abîme...

Les ponts en chaînes de fer sont très en usage : on fixe sur les deux bords de la rivière autant de crampons en fer qu'on veut tendre de chaînes ; on place ensuite sur ces chaînes des planches que l'on recouvre de terre ; comme ces ponts sont extrêmement élastiques, on a soin de les garnir de garde-fous [1].

De Lhassa à la première grande ville chinoise, Ta-tsien-lou, cette route pittoresque conduisit les missionnaires français, Huc et Gabet, en trois mois (mars-juin 1846) : la distance est de douze cents kilomètres à vol d'oiseau, de deux ou trois mille en réalité. Les courriers de la poste chinoise la franchissent en quelques semaines. C'est par là que montent aussi les ambassades et autorités chinoises déléguées vers Lhassa. De petites garnisons échelonnées, des corps de garde et des magasins de vivres assurent le passage à travers les montagnards qui subissent, en théorie, la suzeraineté chinoise, mais qui

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, II, pp. 397 et suiv.

vivent à leur guise ou dans la seule obéissance à leurs lamas. Sur la moitié du parcours, des tribus encore sauvages ne reconnaissent ni la loi chinoise ni la loi tibétaine : ce grand massif de montagnes plissées, qui couvre les confins de la Chine, de la Birmanie et du Tibet, est toujours resté impénétrable à la conquête et à l'immigration chinoises ; il a servi de refuge aux tribus aborigènes, qui ont gardé leur indépendance, leurs langues et leurs mœurs ; seul, le bouddhisme lamaïque y a pénétré jadis et fait quelques adeptes, comme le christianisme catholique y pénètre aujourd'hui et fonde quelques missions assez florissantes.

Sur cette route, les deux relais principaux, Tsiamdo et Batang, ont des préfets chinois ou tibétains, contre lesquels luttent et se révoltent annuellement les abbés-lamas du voisinage ou les roitelets locaux : en mars 1903, le *kembo* (grand-lama) de Litang se proclamait indépendant ; en juin, on se battit ; le préfet chinois de Ta-tsien-lou n'eut le dernier mot qu'à grand renfort d'argent. On comprend que cette route n'ait jamais attiré le commerce. Quelques denrées précieuses, musc, rhubarbe et poudre d'or, descendent pourtant du Tibet vers Ta-tsien-lou. Quelques pèlerins et quelques charges de thé montent de la Chine vers Lhassa. Mais c'est par la route du nord-est, par la route mongole, que les Tibédins communiquent vraiment avec le reste du monde.

*
* *

Au nord-est du Tibet, dans les villes les plus occidentales du Kan-sou chinois, à Donkir et Sining, vient aboutir cette route vers la Mongolie. Tout près de Sining, la sainte lamaserie de Kounboum est comme le poste avancé de Lhassa. Dans tout le bouddhisme lamaïque, ce couvent de Kounboum est célèbre. Ici vécut, au XIIIe siècle, Tsong-Kapa, le saint réformateur, le François d'Assise des ordres tibétains. D'ici, il monta vers Lhassa pour rétablir la discipline et la vertu dans les grands couvents de la capitale. Ici, il continue de résider en ses réincarnations successives.

Entre Lhassa et Kounboum, de gigantesques montagnes coupées de vallées désertes s'abaissent en escalier. Aux envi-

rons de Lhassa, de maigres cultures et quelques bois rabougris tapissent les pentes et les fonds ; à mesure que l'on s'éloigne vers le nord, les rivières mi-gelées et les lacs d'eau douce ou saumâtre inondent tout ce que la neige ne couvre pas. Les mêmes missionnaires français, Huc et Gabet, quand ils allaient à Lhassa, ont suivi cette piste ; avant le départ, ils avaient eu soin de recueillir à Sining tous les renseignements sur cette « fameuse route du Tibet » :

On nous en dit des choses affreuses. Il fallait, pendant quatre mois, voyager à travers un pays inhabité, et, par conséquent, faire avant de partir toutes les provisions nécessaires. En hiver, le froid était horrible, et souvent les voyageurs étaient gelés ou ensevelis sous les avalanches. En été, il s'en noyait un grand nombre, car il fallait traverser de grands fleuves sans pont, sans barque. [sans] autre secours que des animaux qui ne savaient pas nager. Par-dessus, venaient les hordes de brigands qui parcouraient le désert, détroussaient les voyageurs et les abandonnaient, sans habits et sans nourriture, dans ces abominables contrées [1].

Sur la route, les Pères Huc et Gabet purent vérifier l'exactitude de ces récits. Ils n'avaient pas voulu se joindre à une petite caravane de Mongols-Khalkas, qui arrivait des frontières de la Sibérie. A dix-huit cents ou deux mille kilomètres de chez eux, cette délégation de pauvres nomades s'en allait à Lhassa chercher un tout jeune enfant, dont ils avaient appris la naissance et qui devait être la réincarnation d'un de leurs grands-lamas, récemment sorti de la vie. Ils s'en allaient, en petite troupe, parmi les brigands et les déserts, jusqu'au berceau de leur enfant-dieu. Tout le monde à Kounboum prédisait une fin tragique à cette trop absolue confiance en la protection divine... Nos Français attendirent encore pendant cinq mois la grande ambassade tibétaine qui remontait de Pékin vers Lhassa.

Ils partent enfin. A Kounboum, ils ont fait des provisions pour quatre mois : « cinq thés en briques, deux ventres de mouton remplis de beurre, deux sacs de farine de froment, et huit sacs de *tsamba* ; on appelle *tsamba* la farine d'orge grillée ; ce mets insipide est la nourriture habituelle des peuples

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, etc., II, p 56

tibétains; on prend une demi-écuellée de thé bouillant, on y pétrit avec ses doigts quelques poignées de tsamba; puis on avale, sans autre façon, cette pâte qui n'est, en définitive, ni crue ni cuite, ni froide ni chaude. » Dans les pâturages du Lac Bleu (Koukou-noor), où se pressent les Mongols nomades, nos gens rejoignent la caravane tibétaine : quinze mille bœufs à long poil, douze cents chevaux, autant de chameaux et deux mille hommes, Tibétains et Mongols, les uns à pied, d'autres montés sur des bœufs à long poil, le plus grand nombre à cheval ou à chameau; trois cents soldats chinois et deux cents Mongols forment l'escorte.

La marche et les mouvements de la caravane s'exécutaient avec assez d'ordre, dans les commencements. On partait tous les jours deux ou trois heures avant le lever du soleil, afin de camper vers midi et de donner aux animaux le temps de paître pendant le reste de la journée. Quelques cavaliers expérimentés, chargés de diriger la caravane, se mettaient en tête; ils étaient suivis par les longues files de chameaux; puis venaient les bœufs à long poil, qui s'avançaient par troupes de deux ou trois cents, sous la conduite de plusieurs *laktos*. Les cavaliers allaient et venaient en tous sens. Les cris plaintifs des chameaux, les grognements des bœufs à long poil, les hennissements des chevaux, les clameurs et chansons des voyageurs, les sifflements aigus des *laktos* pour animer les bêtes de somme, et, par-dessus tout, les cloches innombrables au cou des yaks et des chameaux produisaient un concert immense qui donnait à tout le monde du courage et de l'énergie[1].

En quittant les pâturages du Koukou-noor, il faut passer les fleuves à moitié gelés, d'où les hommes et les animaux sortent couverts de glaçons. les chevaux embarrassés de leur queue qui prend tout d'une pièce, les chameaux cliquetants d'aiguilles et de frisures de glace, et les bœufs à long poil écartant les jambes pour laisser place aux énormes stalactites qui leur pendent du poitrail. Ensuite, on entre dans le désert salé du Tsaïdam, sans pâturages, sans eau, et dans les bourrasques de neige. Puis, voici l'escalier de montagnes glaciaires : la chaîne de Bourhan-Bota, la *Cuisine de Bourhan* aux vapeurs pestilentielles, le Chouga et le Baian-Khara où commence la série des plus cruelles épreuves :

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, II, p. 197.

La neige, le vent et le froid se déchaînèrent sur nous avec une fureur qui alla croissant de jour en jour. Ces déserts du Tibet sont le pays le plus affreux que l'on puisse imaginer. Le sol allant toujours en s'élevant, la végétation diminuait à mesure que nous avancions et le froid prenait une intensité effrayante. La mort commença à planer sur la caravane. Le manque d'eau et de pâturages ruina les forces des animaux. Tous les jours, on abandonnait des bêtes qui ne pouvaient plus se traîner. Le tour des hommes vint un peu plus tard. Nous cheminions comme au milieu d'un vaste cimetière. Les ossements humains et les carcasses d'animaux [se] rencontraient à chaque pas...

Nous arrivions insensiblement vers le point le plus élevé de la haute Asie, lorsqu'un terrible vent du nord, qui dura quinze jours, vint se joindre à l'affreuse rigueur de la température. Nous étions dans l'appréhension continuelle de mourir gelés. Les animaux ne résistaient plus. On fut obligé d'habiller les mulets et les chevaux avec de grands tapis de feutre. Les nombreuses rivières que nous avions à passer sur la glace étaient un inconcevable sujet de misères. Les chameaux se jetaient lourdement par terre. Il fallait alors les décharger, puis on les traînait sur le flanc jusqu'au bord, où l'on étendait des tapis sur la glace; quelquefois on avait beau les frapper, les tirailler; ils ne se donnaient même plus la peine de se relever : on était alors forcé de les abandonner.

A la mortalité des animaux, se joignit celle des hommes que le froid saisissait et qu'on abandonnait encore vivants, le long du chemin. Pour dernière marque d'intérêt, on déposait à côté d'eux une écuelle en bois et un petit sac de farine d'orge; ensuite la caravane continuait tristement sa route. Quand tout le monde était passé, les corbeaux et les vautours s'abattaient sur ces infortunés, qui sans doute avaient encore assez de vie pour se sentir déchirer par ces oiseaux de proie [1].

Enfin la dernière chaîne, la barrière des monts Tan-la, se dresse en travers de la route: avec les animaux exténués, qui glissent à chaque pas, il faut dix jours « de pénible ascension sur les pentes placées comme en amphithéâtre », pour gagner le sommet. On arrive au plateau qui le couronne : un champ de neige craquante, hérissé de pics et d'aiguilles, ondule jusqu'à l'extrême horizon ; douze jours de marche pour le traverser, dans le tournoiement des grands aigles qui plongent sur les cadavres ou les mourants. Puis, une brusque

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, II, pp. 213 et 226.

et rapide descente : quatre jours sur les marches de ce gigantesque escalier, dont « chacune est une montagne ». On retrouve peu à peu l'eau courante et la verdure. Mais l'eau est thermale, sulfureuse, et l'herbe si ligneuse « qu'on eût pu facilement en faire des aiguilles de matelassier ». On approche du terme :

Depuis les monts Than-la jusqu'à Lhassa, le sol va toujours en s'inclinant. A mesure que l'on descend, l'intensité du froid diminue et la terre se recouvre d'herbes ; [on rencontre] des pâturages d'une merveilleuse abondance... et de fort braves gens qui venaient nous vendre du beurre et de la viande fraîche. Condamnés depuis deux mois à ne vivre que de farine d'orge délayée dans du thé, la seule vue de quartiers de mouton semblait rendre un peu de vigueur à nos membres amaigris. Les *argols* (bouses et crottin), qu'on trouvait en abondance dans cette bienheureuse plaine, nous permirent de cuire convenablement notre inappréciable souper [1].

Pour les gens qui viennent du nord, ces premières plaines tibétaines, avec leurs campements de nomades et leurs troupeaux nombreux, semblent un paradis : ce ne sont en réalité que des vallées alpestres, plus misérables que nos Alpes les plus pauvres. On arrive enfin aux régions cultivées, aux fermes, aux villages, puis aux bourgs :

La route, rocailleuse et fatigante, offre encore des difficultés extrêmes. Pourtant, à mesure qu'on avance, on sent son cœur s'épanouir. Les tentes noires qu'on aperçoit dans le lointain, les nombreux pèlerins qui se rendent à Lhassa, les innombrables inscriptions des pierres amoncelées le long du chemin, les petites caravanes de bœufs à long poil qu'on rencontre de distance en distance, tout contribue à alléger les fatigues de la route... Après plus de trois mois d'affreux déserts, où il n'était possible de rencontrer que des bêtes fauves et des brigands, la plaine de Pampou nous parut le pays le plus beau du monde. Nous n'étions séparés de Lhassa que par une montagne, mais c'était sans contredit la plus ardue et la plus escarpée que nous eussions traversée. Les Tibétains et les Mongols la gravirent avec une grande dévotion. Le soleil était sur le point de se coucher quand nous aperçûmes Lhassa, cette célèbre métropole du monde bouddhique. La multitude d'arbres séculaires, qui entourent la ville d'une ceinture de feuillage, les grandes maisons blanches, terminées en plates-formes et surmontées de tourelles, les nombreux

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, II, p. 235.

temples aux toitures dorées, le Bouddha-La, au-dessus duquel s'élève le palais du Talé-lama, tout donne à Lhassa un aspect majestueux... Nous étions au 29 janvier 1846; il y avait [trois] mois que nous étions partis du [Koukou-noor][1].

*
* *

On doit avoir présentes à l'esprit la longueur et les difficultés de cette route pour mesurer la vraisemblance des projets militaires que certains prêtent au Moscovite : depuis que des missions officielles ou officieuses ont exploré ce passage et que des lettres sont échangées entre Irkoutsk et Lhassa, certains nous montrent déjà la cavalerie cosaque, puis les locomotives russes escaladant cette marche tibétaine, et les canons russes dominant la plaine du Gange, du haut de l'Himalaya. Les Pères Huc et Gabet firent ce voyage en plein hiver : neige solide, lacs, fleuves et marais gelés, pâturages déserts, froid sec, c'est la bonne saison. L'été ramène d'épouvantables tempêtes de neige, de grêlons et de pluies, qui noient pays et caravanes. Il faut lire dans Grenard ou dans Sven Hedin la description de quelqu'une de ces tourmentes, que la mousson du Bengale jette par-dessus l'Himalaya. Fleuves mugissants, débordants, cascadants, roulant pierres et arbres; ruisseaux boueux; marais gluants et mouvants; champs de neige fondante: le pays offre à la traversée des obstacles encore plus nombreux. Les pluies diluviennes ruinent en une ondée toute une caravane, et les nomades, revenus à ces pâturages du nord, coupent la route de leurs péages à main armée ou de leurs bandes de brigands Ngologs, Doung-pas, Gedjis, etc.

Voit-on quelque jour une ligne de chemin de fer ouverte, au prix de quelques dizaines de milliards, pour mener le Cosaque d'Irkoutsk vers les inabordables frontières de l'Inde, à travers ces deux ou trois mille kilomètres de glaciers et de déserts, — alors que trois ou quatre cents kilomètres de rails, à travers les défilés commodes et les steppes de la Perse ou de l'Afghanistan, mettraient aux portes de l'Indus les troupes de Merv et du Caucase?

1. Huc, *Voyage dans la Tartarie*, II, pp. 242-245.

Et pourtant cette piste est l'une des grandes routes religieuses du monde. Vers Lhassa, été comme hiver, coulent à la queue-leu-leu, semant le plateau de leurs morts et de leurs yaks ou chameaux crevés, les grands et petits pèlerinages mongols. Toute la Mongolie bouddhique, jusqu'aux frontières sibériennes et mandchoues, et même certains cantons de la Sibérie moscovite viennent chercher à Lhassa un objet de première nécessité. Car le lamaïsme, répandu jusqu'au lac Baïkal, a semé toute la Mongolie de ses couvents, où des incarnations de Bouddha vivent, comme au Tibet, au milieu de communautés nombreuses, riches, puissantes. La Chine suzeraine, qui tolère chez elle le bouddhisme plus qu'elle ne le favorise, a de tout son pouvoir, de toutes ses faveurs, développé le lamaïsme parmi ses tributaires mongols. Elle se souvient du temps d'angoisses où ces nomades, toujours en rêve d'aventures, se groupaient en bandes, en armées, en déluge d'invasion et, par-dessus la Grande Muraille, tombaient dans les plaines de ses fleuves. Elle a tourné vers le couvent ces reîtres, qui ne demandent qu'à être recrutés; elle les préfère enrôlés au service de quelque grand-lama, plutôt que dans les hordes de quelque Grand Mongol. La chasteté rituelle de ces moines lui semble un contrepoids salutaire à l'exubérance prolifique de la race; si la Mongolie n'avait pas ses couvents, il lui faudrait tous les cinquante ans jeter sur les voisins quelque expédition de cadets affamés.

La Chine protège donc et comble de richesses les couvents de Mongolie. Elle en a volontairement resserré la discipline et la hiérarchie. Elle les a tous groupés autour d'un grand-lama, — le *taranat-lama, djetson-tampa* ou *giton-tamba*[1], — qui jadis résidait auprès de la Grande Muraille, à la frontière mongole vers la Chine, à Koukou-khoto, mais que les Chinois ont transporté plus loin vers le nord, en pleine Mongolie, dans le grand couvent de Kouren, près d'Ourga. Ce *giton-tamba* tient parmi les moines mongols la même place que le dalai-lama parmi les moines tibétains. Il est, lui aussi, une incarnation éternelle de Bouddha. Il ne meurt que pour renaître aussitôt. Cette perpétuité aurait pu grouper autour de lui les senti-

1. Le titre complet et authentique est *Rje-btsoun-dam-pa Târanâtha*; cf. A. Grünwedel, *Mythologie du Buddhisme*, p. 86.

ments nationaux des Mongols, en même temps que leurs respects religieux, et créer peu à peu ou ressusciter la fierté nationale qui jadis coûta tant de guerres à la Chine. Le gouvernement de Pékin a pris une sage précaution : il a décrété que le *giton-tamba* ne peut renaître qu'au Tibet; depuis deux siècles, c'est toujours un enfant tibétain, un étranger d'outre-monts, qui vient prendre à Ourga la place du *giton* décédé. Il en est de même dans les autres couvents mongols, où d'autres incarnations secondaires se perpétuent semblablement. Sur la route de Lhassa, il n'est pas de voyageur qui n'ait rencontré quelque pauvre ou riche caravane s'en allant chercher au Tibet l'incarnation réapparue de grands ou de petits lamas. Le Tibet est donc la source de la divinité, de la religion, de la science, pour toute la Mongolie : le tibétain est la langue sacrée, le latin des Mongols, et vers la Rome de Lhassa, partent les offrandes et les pèlerinages.

Dès le XVIIe siècle, à leur arrivée sur le lac Baïkal, les Russes entrèrent en contact avec ce bouddhisme mongol, et l'une des tribus qu'ils annexèrent, les Bouriates, s'est toujours distinguée au service de Lhassa, par sa ferveur et sa pieuse générosité. En même temps qu'ils organisèrent militairement ces Bouriates en *sotnias* de cosaques, les Russes intervinrent dans les affaires religieuses et reconnurent officiellement la suprématie du *khamba-lama*, qui réside au couvent du Lac des Oies, en territoire russe, à mi-chemin entre le Baïkal et le grand marché de la frontière mongole, Kiakhta-Maïmatchin. Ce *khamba-lama* bouriate est comme un suffragant du *giton-tamba* d'Ourga, lequel à son tour dépend du *dalai-lama* de Lhassa. Le *khamba-lama*, devenu sujet russe, a été entouré depuis un siècle de tous les respects officiels. Il touche un traitement du tsar : « L'immense majorité des Cosaques du pays étant bouddhiste, ce sont des lamas qui font prêter le serment de fidélité ; ce sont eux que ces soldats consultent ; eux qui bénissent les drapeaux du tsar, et ces drapeaux, en temps de paix, sont gardés dans le propre palais du *khamba-lama*. Le chef de l'église bouriate reçoit une double investiture, spirituelle de Lhassa, politique de Saint-Pétersbourg [1]. »

1. A. Ular, *Revue Blanche*, 1er octobre 1901, p. 206.

Longtemps, la Russie n'employa cette amitié bouddhique que pour la seule commodité de son gouvernement intérieur, en Europe et en Asie, — car elle a d'autres sujets bouddhistes en Europe. Dans son expansion asiatique, — tant qu'elle marcha droit à l'est, vers le Pacifique, — elle ne rencontrait au delà du Baïkal que des populations païennes, où les lamas n'avaient pas grande influence. Mais, ayant atteint les rivages orientaux, quand elle tourna vers le sud, au long du Pacifique, et prépara, puis commença la descente vers les mers libres de Port-Arthur et de Pékin, elle put constater aussitôt de quel profit pour sa diplomatie et pour ses armes serait une plus étroite intimité avec le clergé bouddhique. En 1899-1900, l'un des artisans de la poussée russe en Chine, le prince Oukhtomsky, écrivait la préface d'un livre de M. A. Grünwedel, *Mythologie du Buddhisme au Tibet et en Mongolie, basée sur la collection lamaïque du prince Oukhtomsky*. On lit dans cette préface, aux pages IX et suivantes :

Chez nous, en Russie, il existe un monde de phénomènes religieux, auxquels on n'a, en général, prêté que peu d'attention : je veux parler du buddhisme tibétain, pratiqué dans notre empire par quelques centaines de mille nomades ou demi-nomades, les Kalmouks des gouvernements d'Astrakan et de Stavropol, ceux qui habitent le pays des Cosaques du Don et de l'Oural, la majorité des Bouriates et une partie des Toungouses dans la Transbaïkalie...

Des centaines de Bouriates vont annuellement en pèlerinage, à travers la Mongolie, vers les centres de la sagesse tibétaine. Les éclaireurs et les pionniers du commerce russe et de la bonne réputation dont nous jouissons, les représentants du nom russe au cœur même du monde jaune, sont de modestes personnes, vêtues de mauvais habits, montées sur de mauvais petits chevaux ou sur des chameaux. Ces païens demi-sauvages, nos compatriotes, s'en vont là-bas, vers le Koukou-noor si difficilement accessible à l'explorateur européen, vers Aindo et le Tsaïdam, vers le mystérieux Dachilhumbo, vers les frontières montagneuses de l'Inde, avec insouciance et gaieté de cœur.

Cet élément introduit, sans qu'on s'en aperçoive, au plus profond des déserts de l'Asie, une représentation vivante du Tsar Blanc et de ce Moscou « la ville aux pierres blanches », d'où est sorti l'empire le plus gigantesque du monde, de ce Moscou qui a cherché à s'attacher les peuples plus petits de l'est, non seulement par la guerre ou par la sévérité, mais encore par la bienveillance. Cet élément pro-

page ainsi les idées, encore peu nettes il est vrai, que l'on se fait là-bas du rôle que doit jouer l'élément chrétien, appelé à ranimer par l'énergie russe la civilisation mourante du vieil Orient. En Russie, presque personne ne soupçonne maintenant quel travail utile est accompli par les modestes lamaïstes russes, à bien des centaines de kilomètres de la frontière de Sibérie. Les générations futures, seules, s'apercevront de cette activité et l'apprécieront à sa juste valeur.

... Exercer sur le Tibet une influence directe, voilà ce qui n'a pas été jusqu'aujourd'hui possible à aucune puissance étrangère. La Chine seule se considère comme suzeraine dans le pays des lamas. C'est en vain que l'Angleterre frappe aux portes... Qui donc, parmi les Occidentaux, pénétrera là-bas le premier pour y fêter la victoire de la science et du progrès sur les obstacles purement physiques? Est-ce nous autres Russes, qui, pour de telles expéditions pacifiques et désintéressées, possédons en Sibérie des milliers de pèlerins lamaïstes, simples et dévoués, pionniers naturels toujours à notre disposition? ou bien les émissaires anglais se forceront-ils une voie avec leurs batteries de montagne?

Cette préface à un ouvrage scientifique était, comme on voit, un véritable programme de politique générale. Transporter au Tibet la politique dont nous voyons déjà quelques fruits à Pékin: sans guerre, sans violence, par les moyens, ordinaires à Moscou, de lente pénétration, de patience et d'apparente cordialité, conclure une alliance intime avec le bouddhisme lamaïque; du Tsar Blanc, qui est déjà le chef des métropoles musulmanes, Boukhara, Samarcande et Khiva, faire encore l'ami, le protecteur de Lhassa et du dalai-lama; puis, par la triple vertu du christianisme, de l'islam et du bouddhisme, pénétrer jusqu'au plus intime de la vie mongole et chinoise; le temps aidant, gagner la neutralité, puis la sympathie, le dévouement enfin de la Chine bouddhiste, si bien que, sans révolte, Pékin appelle ou tolère quelque jour un préfet ou un empereur russe, comme elle a depuis quinze siècles accueilli ou toléré des Khans mongols et des empereurs mandchous : cette conception hardie, gigantesque, mais logique et conforme à la tradition moscovite, a-t-elle été entièrement adoptée par le cabinet de Saint-Pétersbourg? Quand on sait l'influence prépondérante du prince Oukhtomsky sur la politique russe en Chine, il paraît vraisemblable que ces idées ne lui sont pas restées propres. Depuis dix ans, au reste, on

a pu saisir quelques traces de mystérieuses ou publiques négociations entre Pétersbourg et Lhassa. On sait que des Bouriates sont allés au nom du tsar saluer et entretenir le dalai-lama : en retour, des ambassades tibétaines sont venues par deux fois saluer l'Empereur Blanc.

***

Il serait étrange que ces démarches n'aient été qu'un échange de présents et de courtoisies. Il est probable que les choses sérieuses y ont eu quelque place. Mais jusqu'ici rien n'a officiellement transpiré de ces colloques mystérieux. Pourtant, un publiciste, M. A. Ular, qui se promenait alors en Transbaïkalie, pensa mettre la main sur le nœud même de cette conjuration russo-tibétaine : ayant rencontré l'un des envoyés bouriates, il s'en fit, paraît-il, un ami et en obtint des confidences qui, publiées par lui en maints articles français, allemands ou anglais, ont obtenu en Angleterre et aux Indes — elles ont été reproduites tout au long dans la *Contemporary Review* (décembre 1902 et janvier 1904) et dans le journal semi-officiel de lord Curzon, le *Pioneer* d'Allahabad — une créance indiscutée. Il n'est pas douteux que les idées ou visions de M. A. Ular aient eu leur influence sur la politique de lord Curzon. Comme il faut laisser à chacun le mérite et la responsabilité de ses découvertes, je ne fais que résumer ici ces articles de M. A. Ular, en empruntant autant que possible les termes mêmes [1].

L'intimité entre Pékin et Lhassa avait été établie au moment de la conquête mandchoue. Pour renverser en Chine la dynastie nationale des Ming, l'envahisseur mandchou avait fait alliance avec le chef du lamaïsme. Grâce à l'appui du dalai-lama, la dynastie mandchoue s'établit à Pékin et conquit parmi les bouddhistes une sorte de légitimité. Alors un Concordat, — dit M. A. Ular, que les souvenirs napoléoniens semblent un peu guider, — un Concordat fut conclu entre l'empereur de Pékin et le pape de Lhassa. Ce Concordat de 1651 stipulait : d'une part, la suprématie spirituelle du

1. Voir en particulier la *Revue blanche* du 1er octobre 1901.

dalai-lama sur tous les bouddhistes de l'empire, l'intégrité et l'indépendance intérieure du Tibet, dont le dalai-lama resterait le roi politique, et le monopole clérical du commerce au Tibet : d'autre part, la souveraineté chinoise sur Lhassa. Comme indice de vassalité, le dalai-lama voulut bien s'engager à envoyer de cinq en cinq ans des présents à l'empereur : une dizaine de chameaux blancs ou une pelisse de lynx, quelques tigres en cage ou une icône incrustée de pierreries ; des éléphants, une relique, ou une Écriture Sainte en lettres dorées. En 1720, Lhassa accueillit aussi une garnison chinoise, commandée par un officier mandchou et un officier chinois : il était expressément stipulé que ces officiers n'interviendraient à aucun titre dans les affaires intérieures du Tibet. Ce nouveau Concordat de 1720 est toujours en vigueur.

En Chine, la dynastie mandchoue ne jouit de quelque popularité que dans les provinces septentrionales, Tchi-li, Chan-si, Chen-si, Kan-sou, et dans certains districts du Ho-nan et du Se-tchouen, c'est-à-dire là seulement où le lamaïsme règne en maître : dans le reste de l'immense empire, la dynastie a toujours été regardée comme étrangère : les sociétés secrètes, qui toutes sont empreintes d'un caractère nettement nationaliste, et les innombrables tentatives de révolution, depuis les Miao-tze (vers 1740) jusqu'aux Boxeurs, ont toutes eu pour but de renverser le trône mandchou. La dynastie a donc besoin du concours clérical dans les seules provinces où son autorité repose sur une autre base que la force brutale. A Pékin, le *tchangtcha khoutoukton*, vicaire du dalai-lama est comme le conseiller bouddhique de l'empereur. M. A. Ular poursuit :

La dynastie mandchoue était garante de l'intégrité tibétaine, sans avoir la moindre influence sur l'administration du Tibet. Mais il était évident que Pékin ne pourrait plus tenir cette promesse dès que le Tibet se trouverait en contact avec des puissances européennes : la brouille survint en 1890. Ce fut la conséquence d'une grave maladresse des Anglais. Il y a longtemps déjà, quand le gouvernement de l'Inde avait annexé le district de Lhadak, incontestablement tibétain, le dalaï-lama avait sommé l'empereur d'intervenir. Pékin en avait été absolument incapable. L'harmonie mandchou-tibétaine en avait reçu un premier choc et l'Angleterre s'était fait du dalai-lama, dont elle ne soupçonnait pas la force, un ennemi mortel. L'oligarchie

de Lhassa entreprit une vaste campagne dans le monde bouddhique tout entier : depuis la Mandchourie (peuplée exclusivement de Chinois, les Mandchous ayant été assimilés) jusqu'en Birmanie, depuis le Pendjab jusqu'au Baïkal, se fit sentir la force de l'idée « pan-bouddhique », incarnée dans la personne du saint dalaï-lama ; en Mongolie, en Chine, au Turkestan, au Siam, on chantait des chansons populaires qui parfois étaient d'un caractère nettement subversif.

D'un coup grossier et qui porte le stigmate de la plus désastreuse ignorance, l'Angleterre précipita la marche des événements. Le gouvernement de l'Inde annexa, en 1890, le district du Sikkim, qui contient la montagne sainte du Cantchindjinga. Cette nouvelle incursion sur son territoire, à une distance relativement petite de Lhassa, acheva d'indigner le dalaï-lama, qui somma l'empereur chinois de se conformer strictement au Concordat et de maintenir l'intégrité tibétaine : l'empereur, impuissant, n'osa même pas répondre. Les présents, que le dalaï-lama aurait dû envoyer en 1892, ne furent pas expédiés : le Concordat de 1720 avait cessé d'exister. C'est alors que les relations amicales entre le khamba-lama des Bouriates et le gouvernement du tsar portèrent des fruits magnifiques. Lhassa, virtuellement affranchi de la suzeraineté mandchoue, avait à craindre maintenant et la brutalité chinoise et la grossièreté anglaise. L'intérêt commun devait rapprocher le dalaï-lama et le tsar. Entre ces deux papes-rois, dont l'un dispose de cent vingt millions, l'autre de trois cents millions d'âmes, une communication était établie par le khamba-lama. Un prétendu étudiant, sujet russe, de nationalité bouriate, fut envoyé à Lhassa. Quand, après une absence d'une année, ce jeune lama, M. Z..., revint, le khamba-lama, Tchoigyi Iroltieff lui-même, partit aussitôt pour Pétersbourg.

En 1896, le gouvernement russe détachait dans le Turkestan oriental une « mission scientifique », dont deux membres se hâtaient de « continuer les explorations vers le sud » (ils arrivèrent à Lhassa au commencement de l'année 1897 ; ils y étaient encore en février 1900 : leur escorte, commandée par M. Kozloff, vient de rentrer en Sibérie). En même temps le khamba-lama envoyait un autre de ses élèves, M. B..., « continuer ses études à Lhassa ». Cet homme extrêmement habile fut à peine arrivé à Lhassa que, nommé chancelier du De-sri (lequel est le directeur des affaires séculières du dalaï-lama), il prit en main la gestion des affaires. La dynastie mandchoue et, avec elle, la Chine ne fut plus que le jouet de la conspiration tibéto-russe. Le grand mouvement anti-dynastique des « Poings de l'équitable Harmonie » prit un essor inquiétant[1] : le

1. L'enrôlement de ces Boxeurs par le clergé ; le serment de fidélité sur les « six syllabes » ; des drapeaux boxeurs portant en écriture quadrangulaire » tibé-

dalaï-lama ébranlait le trône impérial. La dynastie n'avait qu'un seul moyen de salut : faire dévier cet assaut contre l'étranger; le prince Touan se mit à la tête; les Boxeurs furent entraînés contre les Transocéaniens. Une intervention de l'Europe devint de plus en plus probable. Tout d'un coup la situation, également angoissante à Pétersbourg, à Lhassa et à Pékin, s'éclaircit : au mois de mars 1900, un ami du tsar et un célèbre Grand-Secrétaire chinois s'étaient rencontrés à Canton. Tout fut arrangé. La dynastie mandchoue pouvait attendre avec une certaine tranquillité l'avalanche des événements : la Chine lui resterait. Réfugiée à Si-ngan, la cour de Pékin se mit, par le télégraphe transasiatique, en communication directe et constante avec Pétersbourg; réduits à l'impuissance, les malheureux héritiers du grand Taïtsong préférèrent la protection du tsar à l'anéantissement par ses rivaux d'Occident, et le calme du cléricalisme bouddhique à la turbulente hypocrisie des missions chrétiennes. Alors il fut manifeste que nulle puissance au monde ne règnerait en Chine, sinon le bouddhisme et son nouveau protecteur. Le Chancelier de Lhassa, chargé de présents symboliques, se rendit à Livadia. Le tsar, à peine convalescent d'une grave maladie, le reçut avec éclat. L'ambassadeur s'en retourna, porteur d'une missive impériale et de cadeaux.

Le soir d'hiver où, à la splendeur blanche de la lune, — ajoute M. A. Ular, — ce Bouriate franchit entre Kiakhta et Maïmatchin la frontière des deux plus grands empires du monde, au moment où cet homme extraordinaire, qui portait sur lui le mystère du « péril jaune », alla rejoindre au galop de son cheval sa caravane déjà loin, il me dit : « Je retourne à Lhassa, le nombril du monde. Regarde : tout tourne autour de ce nombril. Encore une fois, la toute-puissance de Sakya-Mouni, incarnée dans mon Seigneur divin, le dalaï-lama, se manifeste pour le bonheur des êtres respirants... » Il fit un geste d'une grandeur saisissante vers l'immensité neigeuse du désert : « Oui; l'univers embrassera la foi et sera rédimé ; de Lhassa, éternellement, émaneront force et puissance : Bouddha est le centre... Et l'Empereur des Russes est à partir de ce temps le Seigneur et Soigneur des Dons de la Religion... »

***

Par les oreilles de M. A. Ular, lord Curzon a entendu les confidences de ce Bouriate. Par les yeux de M. A. Ular,

taine la formule sacrée; enfin tout un ensemble de faits, d'observations et de documents prouvent surabondamment le caractère nettement bouddhique du Boxisme, au moins dans l'intérieur de la Chine. (Note de M. A. Ular.)

lord Curzon a vu cet agent mystérieux, et pourtant très bavard, s'enfoncer dans le désert sur la route de Lhassa. Derrière cet avant-coureur, il a deviné les Cosaques mis en branle et toute la diplomatie russe appliquée à cette alliance qui réunirait le bouddhisme entier, bouddhisme du nord et bouddhisme du sud, bouddhisme de Mongolie ou de Chine et bouddhisme des pays hindous ou malais, bouddhisme lamaïque et bouddhisme pâli, sans distinction de races ni de sectes, sous la houlette du dalai-lama pour le service du tsar, — et pour la ruine de l'empire anglais.

Grâce à de nouvelles confidences de ses amis bouriates ou des journaux anglo-chinois, M. A. Ular en 1902 put donner le texte authentique d'une nouvelle convention ultra-secrète entre Pékin et Pétersbourg : le tsar et l'empereur mandchou se partagent désormais la protection de l'intégrité tibétaine : la Russie se chargera des affaires militaires ; la Chine gardera l'administration et le commerce ; toute autre puissance étrangère sera sévèrement exclue. Puis M. A. Ular eut des détails encore plus complets. En décembre 1902, il pouvait annoncer aux lecteurs de la *Contemporary Review* que désormais la Chine abandonne ses droits tibétains, moyennant la protection russe accordée, en Chine, à la dynastie mandchoue et, dans le Tibet, au commerce chinois : intervention militaire ou politique, constructions de télégraphes ou de voies ferrées, installation de résidents ou de consuls, la Russie est pleinement libre dans le choix des moyens, que d'avance le gouvernement chinois approuve ; le dalai-lama, prenant les devants, a déjà conféré au tsar le titre officiel que depuis deux siècles l'empereur mandchou possédait : « Seigneur et Gardien des dons de la Foi. » Le tsar est désormais le Charlemagne bouddhiste : le dalai-lama n'est plus, au temporel, qu'un gouverneur-général russe.

Maîtres de Lhassa, les Russes vont tenir les rênes de ce mouvement panbouddhique dont l'Angleterre a tout à redouter : Siam, Assam et Birmanie sont travaillés par les émissaires de Lhassa ; cette propagande des lamas hostiles coupe à jamais de l'Inde anglaise les provinces de la Chine méridionale ; adieu le chemin de fer, tant rêvé, qui devait unir Calcutta et Pékin, à travers cette vallée du

Yang-tsé que l'opinion britannique considère déjà comme une dépendance anglaise, un domaine réservé du commerce anglais! « la sphère d'influence » britannique est sous la griffe de l'ours! De nouvelles missions russes se succèdent au Tibet : Badmaieff, Tsibykoff et Kozloff sont entrés à Lhassa, y ont séjourné, et, dans tout le pays, ont été accueillis avec une sympathie respectueuse.

Quelques Anglais, regardant les cartes du pays, — la guerre sud-africaine nous apprit combien les géographes sont peu nombreux dans les Trois Royaumes, — savent pourtant que le Tibet est pratiquement inaccessible aux Russes : une mission de savants ou un convoi de pèlerins peut atteindre Lhassa par la route du nord; mais « une armée ne saurait entrer que par Calcutta et les cols de l'Himalaya [1] », — et les Russes ne sont pas encore maîtres de Calcutta. Il est indiscutable que la Russie, depuis dix ans, a voulu gagner les bonnes grâces de Lhassa. Mais l'Inde et l'empire anglais ne sont pas en cause. C'est pour le progrès de sa politique mongole et chinoise que la Russie veut se concilier le clergé bouddhique. Pour sa pénétration en Chine, l'Angleterre a choisi le moyen du commerce et la route des fleuves : sur les routes continentales, les Russes veulent user de la religion. Ce que sont pour les Anglais les *settlements* et comptoirs des ports maritimes ou fluviaux, les couvents et lamaseries du désert le doivent être quelque jour pour les agents du tsar. Les Russes auront le bénéfice de cette habileté. Mais l'Europe et l'humanité n'ont-elles pas aussi tout bénéfice à l'extension — même russe — de l'influence européenne? A chacun sa part, concluent ces géographes : si les Anglais, maîtres de la mer, veulent avoir les fleuves et le commerce, de quel droit interdire aux Russes, maîtres de l'hinterland, les provinces bordières et la religion?

Mais pour lord Curzon et les « asiatiques » anglais, les seuls progrès de l'Angleterre sont légitimes : toute ambition ou acquisition d'autrui n'est qu'usurpation et violence. Nous savons qu'à ces yeux « d'asiatiques », — nous en avons aussi chez nous, — cartes, distances, déserts et montagnes ne sau-

1. *Contemporary Review*, janvier 1904, p. 151.

raient entrer en ligne de compte : chez nous aussi, certains voudraient, d'Hanoï ou de Saïgon, sauter jusqu'aux mines, aux fameuses mines du Se-tchouen. Or, le Tibet, c'est mieux qu'un pays minier : c'est la Californie asiatique, où le moindre caillou est une pépite d'or. Hérodote — que l'on ne s'attendait pas à trouver en cette affaire, — a décrit, paraît-il, en termes voilés, les incroyables richesses de cet Eldorado, et Prjevalsky a raconté que des milliers de moujiks feraient fortune là-bas, en une campagne d'été[1]. Le Tibet est un nouveau Transvaal ; c'est donc un devoir d'humanité envers le peuple tibétain, comme jadis envers le peuple boer, que de le délivrer du misérable gouvernement qui l'exploite : à quelques lieues de la frontière anglaise, n'est-ce pas une honte que le maintien de ce « papisme » lhasséen? ne fermera-t-on pas enfin cette caverne d'intolérance et de fanatisme? Car ces fervents chrétiens de Londres font une grande différence entre un *clergyman* et un lama.

Et le peuple tibétain, buveur de thé beurré, a besoin des thés de l'Assam : quelle charité, si, de gré ou de force, on parvient à lui en faire acheter annuellement quelques millions de livres! Habitant d'un pays très froid, le peuple tibétain a besoin pareillement des draperies et chauds tissus de Bradford. La *Chambre de Commerce* de cette ville l'écrit en excellents termes au Secrétaire d'État pour l'Inde, en novembre 1895 :

La Chambre est bien convaincue que le Tibet peut offrir un nouveau marché de grande valeur. Sa superficie, comme nous le savons, est de quelque sept cent mille milles carrés, sa population de six ou sept millions d'habitants, et son altitude moyenne de quinze mille pieds au-dessus de la mer. Les habitants ont donc besoin de vêtements chauds, de couvertures et autres articles de manufacture anglaise, dans lesquels le district de Bradford est tout spécialement intéressé : en échange, Bradford achèterait avec profit les poils de chèvre pour châle et les laines douces du Tibet; avec une liberté plus grande dans les échanges, cette laine tibétaine deviendrait sûrement un grand article d'importation en Angleterre...

Les Tibétains eux-mêmes sont désireux, croit-on, d'entrer en relations commerciales avec le dehors, avec l'Inde spécialement. Durant les dernières années, les échanges tibétains à travers le Népal et le

1. Cf. *Contemporary Review*, janvier 1904, p. 134.

Sikkim ont rapidement grandi; l'ouverture du petit marché de Yatoung à la frontière indo-tibétaine a servi les affaires. Si une pareille concession permettait aux sujets anglais de s'établir à l'intérieur, jusqu'à Lhassa, un immense essor serait donné au commerce. Nous avons donc la plus vive confiance que le gouvernement de Sa Majesté fera tout son possible pour ouvrir enfin le Tibet, soit par un traité avec l'empereur de Chine ou un traité direct avec le grand-lama, soit *par tout autre moyen qu'il jugera expédient*[1].

*
* *

Dès son accession à la vice-royauté de l'Inde, lord Curzon pencha vers ces *autres moyens*, qu'il jugeait plus *expédients*. Depuis huit années bientôt, les négociations, soit avec l'empereur de Chine, soit avec le dalai-lama, traînaient. Le traité de 1890 restait toujours inexécuté. Par ce traité léonin, l'Angleterre imposait au Tibet deux sortes de conditions également pénibles : d'une part, cession de territoire; d'autre part, ouverture de marchés. Les premières avaient été les plus dures à l'orgueil et aux revenus de Lhassa : depuis l'occupation anglaise du Sikkim, le Tibet ne cherchait qu'à regagner cette province perdue et, probablement, l'on eût obtenu toute liberté pour les échanges et les comptoirs, même à l'intérieur, même aux portes de Lhassa, si l'on eût satisfait les demandes tibétaines touchant la rectification de frontières. Ici, apparaît en son beau la différence des procédés anglais et russes. Du côté de l'Angleterre impérialiste, c'est toujours la conquête violente et l'annexion qui apparaissent comme le but unique : il faut, sur la carte, une extension du « rouge anglais ». Le Russe, très souvent, ne se met pas en quête de l'apparence pourvu qu'il ait la réalité : une province peut rester chinoise ou tibétaine de nom, pourvu qu'elle obéisse, en fait, aux ordres de Pétersbourg. Si les Anglais, au lieu de dépouiller le dalai-lama, eussent respecté ou même agrandi ses possessions nominales, ils seraient aujourd'hui les maîtres du gouvernement lhasséen ; mais, pour acquérir ce canton montagneux du Sikkim, ils ont à jamais perdu l'amitié tibétaine.

1. *Livre bleu*, Cd. 1920, p. 51.

Forcé de donner le Sikkim, Lhassa, par tous les moyens, ferme ses routes aux missions et aux manufactures anglaises.

Il semble que lord Curzon ait, au début, mesuré les conséquences de cette maladresse. Certaines dépêches du dernier *Livre bleu* esquissent une politique nouvelle : on propose de rendre aux Tibétains quelques parcelles du territoire volé : on déplace même deux ou trois bornes de la nouvelle frontière. Ayant ainsi restitué quelques lieues de montagnes ou de neiges, on s'étonne que tout aussitôt les gouvernements tibétain et chinois ne se confondent pas en remerciements, en protestations d'amour. Ce n'est pas deux ou trois bornes seulement qu'il eût fallu déplacer, mais toute la frontière; du moins eût-il fallu rendre aux Tibétains la montagne sainte du Cantchindjinga. Mais lord Curzon jugea bientôt les concessions suffisantes et, comme ces moyens de douceur n'avaient pas réussi, il voulut employer les autres. Il désirait renoncer « à cette politique improductive et inglorieuse », quand la guerre sud-africaine survint [1] : durant trois années, lord Curzon dut ronger le mors. Du 8 décembre 1899 au 25 juin 1902 (la guerre sud-africaine a commencé en octobre 1899 : la paix a été signée en juin 1902), le *Livre bleu* ne contient comme dépêches que les annonces de missions tibétaines à Saint-Pétersbourg :

15 octobre 1900.

S. M. l'Empereur, a reçu le samedi 30 septembre, au palais de Livadia, Aharamba-Agran Dorjiew, premier tsanit-kamba près le dalai-lama du Tibet.

25 juin 1901.

Une mission extraordinaire du Grand-Lama, conduite par le lama Dorjiew, est arrivée à Odessa sur le *Tamboff*. Le comte Lamsdorff déclare que Dorjiew est un Bouriate, sujet russe, qui vient en Russie recueillir les offrandes de ses coreligionnaires bouddhistes : la mission n'a aucun caractère officiel ni diplomatique.

Ces deux missions inquiètent l'Angleterre. A la seconde surtout, le gouvernement de l'Inde voudrait répondre en pénétrant, coûte que coûte, jusqu'aux intimes conseillers du

1. *Livre bleu*, p. 75.

dalai-lama : en juillet 1901, il décide l'envoi de lettres et de messagers, que les Tibétains refusent de recevoir. Lord Curzon, après ce refus, pense que des *mesures énergiques* ne seraient pas déplacées; il ajoute qu'il ne faut pas risquer l'intégrité de l'empire chinois, — et il n'ajoute pas que la guerre sud-africaine bat encore son plein [1]. Il essaie de nouvelles lettres, que les porteurs n'osent ou ne peuvent pas remettre au dalai-lama.

Mais, sitôt que la paix est signée, on songe de nouveau aux mesures énergiques. On veut prendre les Tibétains par la famine : on leur supprime le droit de pâture qu'ils avaient conservé sur certaines pentes du Sikkim (juillet 1902). On dénonce bien haut les prétendus arrangements conclus entre Chine et Russie, au sujet de Lhassa : le *China Times* publie le fameux traité en douze articles par lequel Pékin abandonne à Pétersbourg ses droits de suzeraineté. Russes et Chinois démentent l'authenticité de cet acte (décembre 1902); mais le gouvernement de l'Inde en prend texte pour menacer le Tibet d'une invasion armée, au printemps qui vient, si Lhassa ne consent enfin à liquider toute cette affaire par une série d'engagements formels et de mesures effectives.

Le 8 janvier 1903, lord Curzon envoyait à Londres son réquisitoire complet [2] : « Il faut sortir enfin d'une situation désastreuse pour le prestige anglais; la rumeur d'un arrangement russo-chinois subsiste; les intérêts britanniques au Tibet sont directement menacés; il est temps de renoncer à la fiction diplomatique, qui fait des Chinois les intermédiaires obligés entre l'Inde et Lhassa; ces Chinois n'ont pas cinq cents hommes au Tibet, et ils s'y prétendent les maîtres! Il faut envoyer une mission qui, de gré ou de force, montera jusqu'à Lhassa et traitera directement avec le dalai-lama. Sinon, c'est le salut de l'Inde tout entière qui peut être en jeu; déjà, le Népal regarde avec appréhension l'avenir que lui réserverait le voisinage d'intrigues ou d'influences moscovites ». A cette demande de mission pacifique ou armée,

1. *Livre bleu*, p. 122.
2. *Livre bleu*, p. 150.

sont jointes de nombreuses pièces explicatives, lettres d'officiers, rapports de commissaires, mémoires d'espions, etc.

Le gouvernement de Londres, dont la modération et la bonne foi en toute cette affaire ne sauraient être trop reconnues, ne veut rien entreprendre sans une entente ou, du moins, une conversation préalable avec Saint-Pétersbourg. Au mémorandum que lui présentent les Russes le 2 février 1903, lord Lansdowne répond que « si l'on veut une déclaration formelle que l'Angleterre ne poursuit aucune annexion de territoire tibétain, il donnera sans la moindre hésitation cette assurance; mais il faut que les stipulations commerciales du traité de 1890 soient respectées » (11 février 1903), — et l'on écrit de Londres à lord Curzon que, les négociations étant ouvertes avec Pétersbourg, l'envoi d'une mission ou expédition au Tibet doit être remis à plus tard.

Quatre semaines se passent : lord Curzon ne peut tenir en place. Il écrit le 21 mars : « La seconde conversation de lord Lansdowne avec l'ambassadeur de Russie a eu lieu le 18 février. L'ambassadeur a eu le temps de se renseigner. Je serais heureux de connaître sa réponse. » La Russie donne enfin l'assurance qu'elle n'a aucun traité avec Lhassa, aucune visée sur le Tibet; elle déclare seulement que tout changement au Tibet l'obligerait à chercher une compensation, dont le Tibet, au reste, ne ferait pas les frais, car elle est bien décidée à « ne viser le Tibet en aucun cas »; mais elle cherchera ailleurs. — Ailleurs : traduisez Mongolie ou Turkestan. — En avril 1903, lord Curzon obtient la liberté d'envoyer une mission pacifique. Mais Chinois et Tibétains s'arrangent pour traîner encore les préliminaires en longueur. Au milieu de juillet seulement, la mission anglaise, remontant la vallée de la Tista et franchissant la frontière tibétaine, arrive à Khambajong, où les délégués tibétains et chinois doivent la rencontrer.

Trois mois se passent en échanges de notes avant que les délégués chinois et tibétains n'arrivent. La population tibétaine témoigne des pires dispositions à l'égard des Anglais. Les *yaks* et porteurs népalais sont même attaqués et tués. Lord Curzon obtient enfin l'autorisation de faire partir sa mission armée (6 novembre 1903) : le colonel Young-

husband entre au Tibet avec une petite troupe et deux canons. Toujours correct, le gouvernement de Londres prévient l'ambassadeur russe de cette marche et donne à nouveau l'assurance « qu'il ne s'agit ni d'une annexion ni d'une occupation temporaire de territoires tibétains », mais seulement d'un règlement commercial. La Russie exprime tous les regrets que lui cause cette menace à l'intégrité chinoise, alors que les deux puissances « semblaient toutes prêtes à s'entendre pour un amical règlement de toutes les questions qui peuvent surgir aux points où les intérêts des deux empires sont en contact ». Lord Lansdowne réplique que l'Angleterre ne fait au Tibet que ce que les Russes eux-mêmes font en Perse, en Mandchourie et au Turkestan ; sur la demande de l'ambassadeur russe, il consent néanmoins « à déclarer officiellement que le gouvernement de Londres n'a approuvé cette expédition tibétaine qu'à regret ».

L'expédition monte vers Lhassa. Les espions et *pandits* hindous, envoyés depuis dix ans, avaient promis une route facile, des populations indifférentes ou complices, quelques pâturages et des cols toujours libres de neige. La réalité est tout autre : la neige couvre le pays ; les provisions manquent partout; les populations refusent guides et marchés ; elles menacent même de s'opposer par la force à cette violation du territoire sacré. L'expédition marche vers la famine et l'insuccès. Alors le colonel Younghusband annonce que les Tibétains escomptent un secours russe, qu'ils l'attendent et que des armes russes ont déjà pénétré au Tibet (13 décembre 1903). Il ajoute que le russe Dorjieff est toujours à Lhassa... C'est encore la faute des Russes si la maladroite violence de l'impérialisme anglais échoue dans ces neiges tibétaines, comme jadis dans les montagnes boers. Il faut donc que le moscovisme reçoive quelque grande leçon. La campagne du *Times* sur les affaires de Corée est ouverte. De toute son influence et de toutes ses ressources — d'esprit et de bourse, — lord Curzon pousse à la guerre entre Russes et Japonais. Il faut « montrer au monde bouddhique l'impuissance de Pétersbourg à protéger efficacement l'intégrité tibétaine ». — Ainsi parle M. A. Ular en son panégyrique de de lord Curzon, dans la *Contemporary Review* de janvier 1904.

Il faut aussi que les Russes ne puissent pas mettre à exécution leurs menaces non déguisées. L'ambassadeur russe à Londres a déclaré à lord Lansdowne qu'une avance anglaise au Tibet aurait pour corollaire obligé une avance russe *ailleurs*. Il est certain que, grâce au travail de ses missionnaires et de ses officiers, Pétersbourg n'aurait qu'un geste à faire pour que, demain, le Turkestan chinois et la Mongolie eussent le sort de la Mandchourie ou de l'ancien Turkestan occidental. A travers la Mongolie, la route Kiakhta-Khalgan est depuis dix ans au pouvoir effectif des Russes : deux sotnias de Cosaques, détachées de Kiakhta, arriveraient sans encombre à la Grande Muraille et à cette porte de Khalgan qui mène droit à Pékin. A travers le Turkestan chinois de même, une armée russo-musulmane ne trouverait que l'appui des Turcs musulmans contre leurs maîtres chinois : Kashgar, Khotan, Tchertchen, d'oasis en oasis, les Russes n'auraient qu'à emprisonner les préfets et les petites garnisons chinoises ; la nation turque, unifiée à nouveau sous le Tsar Blanc et tournée tout entière contre l'ennemi traditionnel, l'oppresseur de Pékin, marcherait vers le Fleuve Jaune — ou bien, enfilant l'autre route du Turkestan chinois, cette route de Kouldja qu'ils connaissent à merveille (puisque leurs armées ont jadis rétabli l'ordre dans cette province chinoise pour le compte de Pékin), les Russes pousseraient vers Tourfan et Chami et rejoindraient encore quelque porte occidentale de la Grande Muraille... C'est alors qu'apparaîtraient en toute leur splendeur les résultats véritables de l'impérialisme curzonien... Il faut qu'une diversion puissante empêche l'entrée des Russes en Mongolie ou au Turkestan.

*
* *

Il n'est pas temps encore de raconter par le détail comment cette diversion japonaise fut acquise. Quelques faits cependant doivent être notés, qui établissent nettement les responsabilités de chacun. On ne saurait trop redire et répéter que, dans toute cette affaire, la politique du gouvernement anglais et du roi Édouard n'a été animée que par les sentiments de

droiture, d'humanité et de justice. Tandis que la bande impérialiste et les journaux de lord Curzon excitaient le chauvinisme japonais et, de fausses nouvelles ou de musiques *jingoes*, intoxiquaient l'opinion anglaise, le gouvernement de Londres coopérait avec celui de Paris pour suggérer aux deux adversaires les concessions équitables et les paroles d'entente. D'octobre 1903 à janvier 1904, chacun des deux adversaires accueillit avec déférence les conseils pacifiques de son allié. Les négociations, étape par étape, allaient vers la paix. Malgré le *Times* et la presse jaune, Londres appréciait à leur juste valeur les nécessités de Pétersbourg et les exigences de Tokio.

Quoiqu'on ait dit ensuite des lenteurs de la Russie à répondre aux notes japonaises, ces lenteurs avaient été recommandées et admises de part et d'autre : en envoyant sa dernière note, le 12 janvier 1904, le baron Komura déclarait officiellement aux ministres français et anglais à Tokio qu'il « ne fixait aucune limite de temps pour l'étude de ses propositions et pour l'établissement de la réponse russe » ; il ajoutait qu'à son avis, « il y aurait place encore pour des négociations ultérieures ». Que se passa-t-il du 12 janvier au 3 février? nous le saurons quelque jour et les dépêches publiées nous montreront la coopération sincère, continue, de Londres et de Paris au maintien de la paix. Elles montreront aussi que les cabinets occidentaux furent toujours secondés par les dispositions pacifiques du tsar, par la modération du comte Lamsdorff et par la sagesse patriotique de certains ambassadeurs japonais. Mais elles montreront mieux encore que le Japon eut en Europe de mauvais conseillers et de perfides serviteurs.

Ces partisans de la guerre à tout prix formaient à Londres une sorte de comité mi-politique, mi-financier, — car les gens de Bourse (sans parler des charbonniers, usiniers, etc.) eurent leur rôle ; la guerre a valu quelque cent millions de bénéfice immédiat aux joueurs de Londres qui, depuis un mois, s'acharnaient à la baisse. Il semble que l'ambassadeur du Japon, le vicomte Hayashi, se soit fait le complice ou l'instrument de ces entrepreneurs de tueries. Le 1er février, les gouvernements de Paris et Londres recevaient communication de la réponse définitive, que le comte Lamsdorff avait

retouchée plusieurs fois sur les amicales suggestions des cabinets occidentaux. Reconnaissant la pleine équité de ces dernières offres russes, Londres se déclara entièrement satisfait, et le roi Édouard voulut témoigner publiquement de cette satisfaction. Le 2 février, le Discours du Trône à la réouverture du Parlement contenait cette phrase :

J'ai surveillé avec souci la marche des négociations entre les gouvernements japonais et russe au sujet de leurs intérêts respectifs en Chine et en Corée. Une perturbation de la paix en ces régions ne pourrait avoir que des conséquences déplorables. Toute assistance, que mon gouvernement pourra utilement fournir aux progrès d'une solution pacifique, sera par nous cordialement donnée.

Prononcées dans l'après-midi du 2 février à Londres, ces paroles furent télégraphiées aussitôt par le vicomte Hayashi. Avec la différence d'heures causée par la différence de longitude, en tenant compte aussi du temps nécessaire pour le chiffre, la transmission et le déchiffrement, cette dépêche ne put être connue du gouvernement japonais que dans la journée du 3 février. Le 4 février, le Conseil des Anciens était réuni et décidait la rupture des négociations, en alléguant les lenteurs de la réponse russe. Le vrai motif de cette rupture était la phrase du Discours anglais. Exploitant cette phrase, les « asiatiques » de Londres avaient fait comprendre à Tokio que, si la guerre n'était pas aussitôt déclarée, elle deviendrait impossible après la réception de la note russe: l'Angleterre officielle serait obligée de donner son assentiment public et son « assistance cordiale » aux propositions de Pétersbourg. Les chauvins et le parti militaire l'emportèrent à Tokio : on se lança dans la guerre; le 6 février, quelques heures avant la réception de la note russe, on rompait les négociations pour le plus grand bénéfice, — le seul bénéfice, — des impérialistes et spéculateurs anglais.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LES ARMÉES DE LA CHINE[1]

I

L'empire chinois a 450 millions d'habitants sur 11 081 000 kilomètres carrés. La Chine propre — les Dix-Huit provinces sans la Mandchourie, le Tibet et le Turkestan — a plus de de 420 millions d'habitants sur 3 970 000 kilomètres carrés. Cette énorme agglomération est une matière première d'armée, d'une homogénéité remarquable. Le Chinois est le même au Yunnan et à Pékin, au Setchouen et à Shanghaï. On a dit le contraire à cause des dialectes différents, parlés sur les côtes : un habitant de Tientsin ne comprend pas son compatriote de Shanghaï et celui-ci ne peut se faire entendre ni à Foutchéou, ni à Canton, Mais, outre que l'écriture est la même, la différence des langues cesse à une centaine de kilomètres de la mer. En 1900, les officiers français, qui avaient appris la langue populaire à la frontière du Yunnan ont été compris sans difficulté par les Chinois de Pékin. Il est probable que les dialectes de la côte ont pour origine le parler des tribus aborigènes que les Chinois, venus de l'intérieur, ont refoulées devant eux sans les exterminer. Quelques fragments de ces

1. Mon premier voyage en Chine date de 1896. Les événements de 1900 m'y ont ramené et j'y suis resté trois ans. Mes fonctions d'attaché militaire m'ont obligé à parcourir le pays dans tous les sens pour étudier sa puissance militaire. Je me propose de résumer ici mes observations.

aborigènes, Miaos, Lolos, etc., existent encore à l'état semi-indépendant, parmi les montagnes du sud et du sud-ouest

Au physique, les Chinois sont forts et bien charpentés. Ceux du nord sont plus grands et plus beaux que ceux du sud, plus lourds d'esprit et plus fermes dans leurs desseins, moins portés vers les entreprises lointaines et l'émigration. Chez les peuples voisins, Japonais, Coréens, Hindous, Annamites, etc., on remarque moins de vigueur. Grâce aux mariages jeunes, à la polygamie et à la passion d'avoir une postérité mâle afin d'assurer le culte des ancêtres, toutes les races d'Extrême-Orient sont fécondes : aucune ne peut lutter avec les Chinois sous le rapport de la longévité. Nulle part, on ne rencontre plus de vieillards bien portants. En 1889, aux examens du Fokien pour le doctorat, neuf candidats avaient plus de quatre-vingts ans et deux plus de quatre-vingt-dix ; à ceux du Honan, treize plus de quatre-vingts ans et un plus de quatre-vingt-dix ; à ceux de l'Anhoui, trente-cinq plus de quatre-vingts ans et dix-huit plus de quatre-vingt-dix. Les épreuves durent neuf jours. La *Gazette de Pékin*, journal officiel, notait que l'écriture de ces vieillards était ferme et que leur style ne décelait aucune trace de décadence[1]. Si l'on compare l'âge moyen des hommes d'État, l'usure au Japon est beaucoup plus précoce : on n'y voit point de Li Hong Tchang, de Lieou Koen Yi, de Tchang Tche Tong, gardant après soixante-dix ans le gouvernement de provinces grandes comme la France, et mourant, on pourrait dire, debout.

La vitalité chinoise se manifeste encore mieux par l'adaptabilité à tous les climats. Le Chinois prospère sous le ciel glacé de l'Alaska comme sous les chaleurs tropicales de Singapore ou de Batavia, aux Antilles comme en Sibérie. Partout il peut se reproduire et, en peu d'années, arriver à la fortune. Le Japonais, au contraire, est incapable de coloniser son propre empire, Yéso, parce qu'il y fait trop froid, Formose, parce qu'il y fait trop chaud[2].

1. Smith, *Chinese characteristics*, 3e édition, page 29. Ce livre a paru en 1890. Bien qu'il ne soit pas complet, c'est un chef-d'œuvre. Personne n'a éclairé d'une lumière plus vive le tissu de contradictions qui constitue l'âme chinoise. Il a eu une influence plus ou moins avouée sur tout ce qui a été publié postérieurement.

2. Dès 1895, les Japonais avaient dirigé sur Formose un gros courant d'émigration ; ils ont dû y renoncer parce que les émigrants mouraient comme des

La Chine est donc capable d'avoir une armée plus solide physiquement que celles de tous les pays voisins, et cette armée, en toute saison, fera campagne avec une égale facilité, à l'extrême nord et à l'extrême sud de l'empire. Elle n'aura pas à s'encombrer de lourds convois : un Chinois fait deux repas par jour, chacun d'un bol de riz avec des condiments; on ajoute dans le nord quelques bouchées de viande, qui ne sont pas une nécessité; l'unique boisson est le thé. Avec une poignée de riz par homme et par jour, une armée chinoise peut marcher et combattre : la dépense journalière sera de deux sous par tête.

Les Chinois sont d'admirables marcheurs et, par conséquent, capables de soutenir de rapides campagnes offensives. Bien rares sont les Chinois qui hésitent à faire à pied une trentaine de kilomètres, s'ils ont l'espoir d'un gain de deux sous ou d'un bol de riz. Dans une province montagneuse, il m'est arrivé de franchir à cheval des distances de 45 kilomètres, en prenant le trot vers la fin pour arriver avant la nuit; mon escorte de soldats chinois, à pied et portant le fusil, m'a toujours suivi, sans me prier de ralentir l'allure; un jour, elle a parcouru 16 kilomètres en trois heures, y compris un arrêt de vingt minutes.

***

Le Chinois n'a pas de nerfs. J'ai visité en 1896 l'hôpital chinois de Tientsin, dirigé par le très capable, dévoué et regretté docteur Depasse. On construisait le chemin de fer de Tientsin à Pékin, et nombre d'ouvriers avaient eu les pieds broyés. Le docteur charcutait dans les plaies vives, sans anesthésique et sans que le patient poussât un cri. Quand la douleur était trop forte, les doigts se crispaient : c'était tout. Le docteur me dit que toute blessure non mortelle guérissait rapidement; seuls, les fumeurs d'opium, dont les nerfs deviennent irritables, se remettent avec peine. Comme l'armée n'est pas

mouches. Un Anglais, habitant Formose, me résumait en cinq mots les nécessités de la colonisation japonaise : *Chinese labor under japanese brains, main-d'œuvre chinoise sous direction japonaise*. Elles ne diffèrent pas des nôtres au Tonkin ou de celles des Anglais aux Indes.

riche, les fumeurs d'opium n'y sont pas nombreux : le service de santé peut, sans trop d'inconvénients, être réduit à sa plus simple expression.

L'absence de nerfs est mère de la patience. Un Chinois peut faire indéfiniment la même chose sans percevoir qu'elle est monotone, donc sans s'abrutir. Dès le premier âge, l'enfant silencieux, immobile et digne, ne sent pas le besoin de courir et de crier. A l'école, du lever au coucher du soleil, il psalmodie des textes qu'il ne comprend pas et que sa mémoire retient machinalement : il ignore l'ennui. Nos soldats, au bout d'un ou deux ans, ne s'intéressent plus à l'exercice. Ceux de Chine sont capables de répéter pendant vingt ans, tous les jours, à la même heure, à la même place, le même mouvement et de l'exécuter toujours avec la même perfection d'automates, sans se soucier de sa signification au point de vue de la guerre.

Le Chinois n'a aucun souci du confortable. Il expose au soleil l'été, et au froid l'hiver, sa tête nue et aux trois quarts rasée, sans inconvénients. Il est indifférent à la vermine et aux moustiques. Il dort très bien sur des dalles ou des planches. Quand il est délicat, il étend par terre une natte ou un tapis et prend pour oreiller un morceau de bois ou une brique. Il a une grande capacité de sommeil et peut dormir n'importe où et à n'importe quelle heure, qualité précieuse en campagne. Dans les rues les plus fréquentées, au milieu des passants, on rencontre des dormeurs, la tête en bas, la bouche ouverte et des mouches dans la bouche. Le Chinois habite une maison dont le sol est de terre battue, dont les portes ne joignent pas et dont les fenêtres ont des carreaux de papier toujours troués : on y gèle l'hiver; on y cuit l'été. Aussi, à la caserne, il n'a pas d'exigences; il y peut vivre dix, quinze, vingt ans, aussi bien, sinon mieux que dans sa famille.

La moitié de nos règlements militaires vise le gaspillage des vivres, de l'équipement, de l'habillement, etc. En Chine, l'économie est dans le sang : rien ne se perd; tout se répare, se transforme et sert jusqu'à complète usure, grâce à une remarquable industrie, où l'on trouve plus d'instinct que d'imagination.

*
* *

L'imagination manque. L'ouvrier répète des formes qui étaient vieilles il y a deux mille ans, et les maisons d'aujourd'hui ont la même physionomie que celles qu'on voit sur des peintures d'il y a cinq ou six siècles. Pour innover, le Chinois a besoin d'une direction étrangère : il répète parfaitement un modèle donné ; il est incapable d'en trouver un nouveau[1]. Aussi la Chine est le pays des excellents domestiques et des médiocres généraux : le domestique chinois fait tout ce qu'on lui dit, ni plus ni moins ; mais le général dans une situation critique ne découvre pas le moyen d'en sortir ; il ne prévoit rien, il est le jouet des événements. Même le simple soldat ne s'acquitte pas bien d'un service de patrouille ou de garde la nuit, bref de tout ce qui exige un peu d'initiative.

Un défaut plus grave encore est le manque de précision. Une cervelle chinoise est rebelle aux mesures exactes. Elle divise la journée en douze heures au lieu de vingt-quatre, et midi est un moment quelconque entre onze heures et une heure. Vous invitez un Chinois à dîner ; il arrive une heure en retard, sans penser qu'il vous a fait attendre. Une ligature peut contenir, suivant la localité, de 33 à 100 sapèques, mais elle sera toujours comptée pour 100. On vous dit que pour aller de A à B il faut tant de *lis* (de 500 à 600 mètres) et pour aller de B à A un nombre différent[2]. Quand vous achetez une balance, elle n'est pas graduée ; le marchand y met la graduation qui répond à votre intérêt de vendeur ou d'acheteur. Le peuple chinois aurait besoin de substituer une éducation scientifique à son éducation traditionnelle, qui est toute littéraire.

Jamais un Chinois ne va droit au but ; il vous suggère son idée ; il ne l'exprime pas. La langue chinoise est le miroir fidèle de cet état d'esprit : aussi une étude même sommaire de la langue chinoise est d'un grand intérêt. Le même mot

1. Il est certain que la masse de la population a l'esprit plus solide que brillant. Cependant j'ai connu de jeunes Chinois élevés aux États-Unis, qui ne le cédaient à aucun de leurs condisciples américains pour l'ouverture de l'intelligence.

2. Implicitement on augmente la distance quand il y a des montées ; on la diminue quand il y a des descentes.

peut être un substantif, singulier ou pluriel, un adjectif, toutes les personnes et tous les temps d'un verbe. Un instrument aussi peu précis doit être une cause intarrissable de malentendus : il explique la lenteur d'esprit des Chinois et l'espèce de torpeur intellectuelle où ils se complaisent. La langue écrite est encore moins claire que la langue parlée. La veille de mon départ de Pékin, on m'apporte un ouvrage en six volumes, imprimé sous Tao Kouang (1849) et que j'ai acheté pour la beauté des illustrations. Le titre, traduit mot à mot, est : *Oies sauvages, neige, causes, dessins, récits*. Le titre français serait : *Rapports de mandarins envoyés en mission*. L'éditeur a assimilé les mandarins inspecteurs à des oiseaux de passage, et leurs rapports aux traces de ces oiseaux sur la neige. Comme le même procédé se répète une trentaine de fois par page, un texte chinois ressemble à un verbiage pédant.

Si vous questionnez sur son métier un Chinois, officier, ingénieur ou commerçant, et si, voulant préciser, vous lui demandez des chiffres, il n'hésite jamais à vous les donner, même quand il les ignore. Il les énonce pour « sauver la face ». Tant pis pour vous, si vous avez la simplicité de les admettre; d'ailleurs, il ne se formalisera pas si vous les contrôlez devant lui, pourvu que vous ne le mettiez pas en cause. Dangereuse en campagne, une pareille disposition d'esprit l'est dès le temps de paix, quand on veut fabriquer des armes et des munitions. Dans les poudreries qui ne sont pas dirigées par des Européens, les explosions sont fréquentes : on y peut constater l'absence de précautions; des mélanges de substances détonantes, peut-être de qualité médiocre, paraissent faits au petit bonheur; parfois un atelier de chargement de cartouches fonctionne près d'un gros marteau pilon. Dans les arsenaux, le travail des ouvriers en bois et en fer laisse à désirer : les assemblages ne sont pas précis. Malheureusement pour eux, les Chinois ont un orgueil démesuré qui les pousse à se débarrasser de l'étranger, dès qu'ils ont acquis une demi-science.

Ils méprisent l'étranger parce que celui-ci ignore d'ordinaire la langue et les règles compliquées de l'étiquette, parce qu'il n'adore pas les ancêtres, surtout parce qu'il y a incompatibilité entre l'activité occidentale et la vie calme et digne, qui

constitue l'idéal chinois. Cet idéal se personnifie en un lettré à longs ongles qui peuvent servir de coupe-papier, mais qui rendent impropre à tout travail manuel. Le lettré marche avec gravité et ne se presse jamais : Confucius a développé en lui la modération et les manières distinguées plus que la bravoure et l'esprit de sacrifice. Il est trop bien élevé.

***

Au Japon, l'esprit public est intense et le patriotisme vivace. L'armée est aimée et respectée comme le symbole et la garantie de l'indépendance nationale. En Chine, l'esprit public est absent[1]; le peuple est indifférent à la manière dont il est gouverné pourvu qu'on ne le pressure pas trop; son horizon est borné à son champ ou à son métier; il se conforme à la parole de Confucius : « Celui qui n'est pas revêtu d'une fonction n'a pas à s'occuper de la manière dont le titulaire remplit ses devoirs. » L'idée d'une patrie lui est à peu près étrangère. L'armée lui apparaît comme une bande de parasites qui coûte et ne produit pas. Il la méprise. Un proverbe populaire dit : *De bon fer, on ne fait pas des clous; de braves gens, on ne fait pas des soldats*. L'armée chinoise n'est donc pas soutenue par l'opinion publique, et c'est une cause de faiblesse, pour le recrutement comme pour la conduite ultérieure.

Cette infériorité est rachetée par un fond de gaieté commun à toute la race. Il n'y a pas d'être plus heureux, moins disposé à s'appesantir sur ses misères que le Chinois. Il accepte son existence telle qu'elle est, comme une conséquence fatale d'existences antérieures et un juste résultat de ses mérites et démérites. Puisque la vie présente n'est qu'un passage, précédé et suivi d'une centaine d'autres, la mort ne l'effraie pas. Au contraire, s'il est misérable et s'il a acquis des mérites, il est sûr de renaître dans un milieu plus avantageux. D'où l'admirable sang-froid des condamnés à mort et le courage dont

1. Il importe de noter quelques signes de patriotisme naissant, surtout dans la jeunesse qui a étudié au Japon et aux États-Unis. Dans les ports ouverts, il y a des réunions publiques où l'on discute les faits de politique courante avec une intense passion. Par malheur, ceux qui les organisent sont souvent animés d'un esprit révolutionnaire qui leur enlève tout crédit auprès du personnel dirigeant.

beaucoup de militaires et de marins chinois ont donné le spectacle. Le mépris de la mort, cette condition essentielle d'une bonne armée, est commun en Chine. Pourtant, les idées bouddhiques, répandues dans l'air qu'on respire et admises sans discussion, n'ont pas la précision que je leur ai données pour les rendre intelligibles. Elles sont recouvertes de la végétation parasite des superstitions taoïstes. Dans une chambre de caserne, on trouve presque toujours l'image d'un dieu et un petit autel où brûle l'encens, avec des offrandes de lingots d'or et d'argent en papier. L'image n'est presque jamais Bouddha ou Confucius. C'est le dieu des richesses ou le dieu des cuisines, la déesse de la miséricorde, ou le dieu de la guerre, Kouanti, un héros des temps anciens dont les empereurs ont fait un duc au XIIe siècle, un prince au XIIIe, et un dieu en 1594.

La discipline et l'esprit de corps, non moins que le mépris de la mort, trouvent en Chine un terrain bien préparé. Le respect de la loi est inné, et le sentiment de la responsabilité collective, qui ne diffère pas de l'esprit de corps, est plus développé que partout ailleurs. L'individu compte peu; l'unité est la famille ou le village entier. La famille et les voisins sont responsables des fautes de l'individu, car il est admis que le vice et la vertu sont contagieux. De là, l'extermination de familles entières pour le crime d'un seul. De là, les récompenses accordées aux ascendants et descendants d'un homme éminent. Le domestique qui vous quitte, en introduisant chez vous un ami, reste responsable des faits et gestes de celui-ci. L'empereur lui-même se déclare responsable des maux qui affligent son peuple, inondations, famines, guerres malheureuses, et confesse ses fautes au ciel en des décrets qui ne manquent pas de grandeur. Dans les corps de troupes, la solidarité prend parfois des formes touchantes. Au printemps de 1903, un soldat de Pékin atteint d'ophtalmie se présentait à l'hôpital français. On lui donna une consultation, mais on ne l'admit pas, parce que la règle de l'établissement est de ne pas recevoir de Chinois non-payants. Or, le prix de la journée dépasse les ressources d'un troupier. Le lendemain les camarades du malade le ramenèrent en s'engageant à payer collectivement les frais.

Au sentiment si honorable de la responsabilité, s'allie un manque absolu de sincérité. On trouve le mensonge à tous les degrés de la hiérarchie. Pour un Chinois, le mensonge ne déshonore pas : « La franchise, sans les règles de convenance, a dit Confucius, devient de la rudesse. » On demande au marchand le prix *sans mensonge*, pour demander le plus juste prix. Le marchand répond : « Avec mensonge, c'est tant; sans mensonge, c'est tant ». Les statistiques officielles mentent. Les mandarins, chargés de réprimer une révolte mentent, jusqu'au jour où le mal prend de telles proportions que le pouvoir central, averti par ailleurs, les destitue impitoyablement.

Sous le couvert du mensonge, la fraude envahit tout. Quand un comptable malhonnête quitte un poste, il cache ses malversations par un incendie. Ainsi fut brûlé, en septembre 1901, l'arsenal maritime de Canton, dont le gardien vendait les fusils. A Canton encore, le 10 avril 1903, un dépôt de poudre fut détruit dans les mêmes conditions. A Pékin, le ministère des Finances flambe tous les deux ou trois ans. On peut donc craindre que l'honneur, c'est-à-dire la conscience et le respect de la vérité, dont on a le culte dans les armées d'Europe, ne soit jamais en Chine qu'une plante exotique et dépourvue de racines. Mais on ne saurait l'affirmer avec certitude, car dans le grand commerce, les Chinois sont d'une probité scrupuleuse.

Récapitulons : la Chine peut avoir une armée très forte au physique, bien disciplinée, où il sera aisé de développer l'esprit de corps, capable de supporter de grandes fatigues, facile à administrer, brave, mais où l'officier ne vaudra pas le soldat, à cause du manque d'imagination et de précision.

II

L'empereur est le chef théorique de toutes les forces de la Chine. L'empereur actuel, Kouang Hsu, est un homme de trente-cinq ans qui n'en porte que quinze. Sa croissance paraît avoir été arrêtée prématurément. Il a été élevé dans

les plaisirs par sa très ambitieuse tante, l'impératrice douairière, qui possède toute la réalité du pouvoir. Il a une physionomie aimable et intelligente. Pendant ses cent jours de gouvernement personnel (1898), il a montré de bonnes intentions. Mais il n'a ni l'énergie ni les connaissances techniques qui lui permettraient d'exercer un commandement ou même une influence prépondérante en vue d'une réforme.

L'impératrice douairière a soixante-neuf ans. C'est une petite femme parfaitement conservée, dédaignant le fard dont abusent toutes les femmes de Chine. Elle a un regard où l'on sent l'autorité. Elle parle avec lenteur; son organe est harmonieux et ferme. Quand on pense à la situation inférieure des femmes en Orient et quand on voit cette Sémiramis gouverner le quart de l'espèce humaine depuis plus de quarante ans, on est obligé de reconnaître en elle la plus forte tête de l'empire. Jadis elle passait pour favorable aux idées étrangères. Entre le coup d'État de septembre 1898, qui mit fin au pouvoir personnel de l'empereur, et l'explosion de 1900, elle patronna les entreprises les plus réactionnaires : on ne sait si ce fut de son plein gré ou forcée par les circonstances. Depuis, elle est revenue à des idées plus libérales, et la plupart des décrets réformateurs que l'empereur avait signés en 1898 et qu'elle avait annulés d'un trait de pinceau, ont été republiés l'un après l'autre[1].

L'empereur connaît les réalités militaires par des mémoires de vice-rois et gouverneurs, de censeurs officiels et d'autres personnes sans fonctions responsables. Tous ces travaux sont envoyés au ministère de la Guerre qui est chargé de rédiger des rapports et de préparer la décision impériale. Durant les troubles de 1900, le ministère, situé au nord-ouest du quartier des légations, a été démoli; les Chinois l'ont transporté depuis dans un palais de la ville tartare, à deux kilomètres au nord. Comme toutes les maisons chinoises, c'est une succession de cours carrées, encadrées de pavillons à simple rez-de-chaussée. On entre comme on veut; pas de fac-

1. On sait que l'impératrice douairière a été concubine de Hien Fong (1850-60) et que la naissance d'un fils l'a fait élever au rang d'impératrice. Elle a été régente sous le règne de ce fils, l'empereur Tong Tché (1860-1875), puis sous la longue minorité de son neveu, l'empereur actuel Kouang Hsu.

tionnaires; rien n'indique qu'on s'occupe ici de questions militaires. Chaque pièce contient un certain nombre de tables; peu sont occupées. On ne voit pas d'archives et cela se conçoit, car tous les papiers antérieurs à 1900 ont servi à allumer le feu des « Barbares ».

Ce ministère de la Guerre est une institution civile : les militaires n'y remplissent que la fonction infime de courriers de cabinet. Dans aucun pays du monde, la prédominance du pouvoir civil n'est affirmée aussi nettement. Le ministère a six têtes : deux présidents, l'un mandchou et l'autre chinois, et quatre vice-présidents, deux mandchous et deux chinois : c'est une commission où les rangs de préséance sont marqués, mais où personne n'a d'autorité. Il faut y joindre un surintendant qui a le pas sur les présidents et qui, sans diriger le département, le représente au conseil privé de l'empereur. Ces sept personnages sont des hommes d'âge mûr, cultivés à la mode chinoise: ils ont passé les examens des lettrés et franchi un à un tous les degrés du mandarinat civil : ils ignorent tout de la guerre. Chaque président et vice-président cumule de pareilles fonctions dans les divers départements, finances, rites, travaux publics, etc.: il a aussi des charges de cour, des commandements dans les bannières mandchoues, etc.; le temps matériel leur manque à tous pour fournir un travail sérieux. De plus, ils changent très souvent, et ils ne pourraient pas, même s'ils le voulaient, acquérir de compétence. Ce système est basé sur la méfiance. On ne saurait en imaginer de meilleur pour n'aboutir à rien.

Le rôle du ministère est, d'après des instructions vieilles de deux cents ans, « d'aider le souverain à protéger le peuple par la direction de tous les militaires dans la capitale et les provinces; de régler le pivot de l'État[1], sur les rapports reçus de diverses provinces au sujet des nominations et destitutions: la création ou la suppression d'emplois héréditaires: les arrangements postaux, les examens et les choix des méritants, l'exactitude des comptes. Les présidents et vice-présidents doivent délibérer avec leurs subordonnés, provoquer les

1. L'armée. Les Mandchous, race militaire, ont laissé le « pivot de l'état » se rouiller quelque peu.

décisions du trône pour les cas importants et disposer de ceux de peu d'importance. »

Le travail est réparti entre quatre bureaux principaux et huit bureaux secondaires où rien n'a été changé depuis des centaines d'années. Je n'en citerai que deux. Le *tsié pao tche (office pour annoncer les victoires)* transmet toutes les lettres adressées à l'empereur ou qui en proviennent : les Chinois expliquent ce nom pompeux en disant que les courriers doivent voler comme s'ils annonçaient des victoires. Le *tou tsoui so* empêche les affaires de s'accumuler et hâte les solutions : il se compose de fonctionnaires des quatre bureaux principaux, qui y sont momentanément détachés; ce rouage a de bons côtés, et nous pourrions l'emprunter aux Chinois. Le personnel du ministère en 1903 comprend 346 individus dont 183 secrétaires à la suite, petits mandarins de cinquième et sixième rangs, vrais parasites sans fonctions.

Le surintendant et les présidents ont le même traitement. Ils touchent par an 360 taëls, plus une gratification de 1 320 taëls (5 040 francs, en comptant le taël à 3 francs), et une allocation de 180 hectolitres de riz. La gratification, qui équivaut à quatre fois le traitement, a pour but avoué d'empêcher la tentation de voler l'État par nécessité. Un secrétaire à la suite touche une solde annuelle de 60 taëls, une gratification de 48 taëls (en tout 324 francs) et une allocation de 30 hectolitres de riz. C'est trop peu pour entretenir une famille et vivre dignement, d'autant plus que ces chiffres représentent ce qui sort du ministère des Finances et non ce qui entre dans la poche des intéressés. Aussi l'on entend dire couramment que les documents du ministère sont à vendre. Il semble que les abus augmentent avec les années : en 1849, il y avait 57 secrétaires à la suite; le chiffre a plus que triplé en cinquante ans.

On ne saurait comparer ce ministère chinois à un ministère européen. Chaque gouverneur ou vice-roi ayant son armée dont il est le maître, possède son ministère de la Guerre particulier et il n'envoie à Pékin que des comptes rendus souvent faux. Pékin ne prescrit rien. Son rôle se borne à tenir des contrôles ou à mettre d'accord les vice-rois pour un but commun. Si l'empereur a une volonté, sa seule manière efficace de la faire prévaloir est de déplacer celui qui

ne le satisfait pas. Le Ministère est son conseil, un conseil tout à fait incompétent, et son agent d'exécution. Si l'empereur n'a pas de volonté, — c'est le cas habituel, — le ministère vit dans un état de somnolence léthargique. Il ne provoque aucune réforme et il n'en empêche aucune. La réforme la plus grave depuis 1900 a été la suppression des anciens examens militaires qui ne portaient que sur la capacité et l'adresse physiques, et la création d'écoles destinées à former des officiers qui sachent autre chose que soulever des poids et tirer de l'arc. Des vice-rois clairvoyants proposèrent de généraliser ce qu'ils pratiquaient dans leurs vice-royautés. L'empereur a approuvé. Le ministère a transmis la décision impériale aux autres vice-rois et gouverneurs.

C'est en temps de guerre que la détestable organisation du ministère éclate au grand jour. Il ne connaît pas les ressources de l'empire, parce qu'il n'a jamais vérifié les situations qu'il reçoit : sur ses écritures, figurent des morts ou des hommes qui n'ont jamais vécu. Il ne prévoit rien pour le passage du pied de paix au pied de guerre. il n'a pas idée d'un plan de campagne. Par la force des choses, c'est le vice-roi le plus voisin du point menacé qui supporte le poids de la lutte. Quand le Japon attaqua la Chine en 1894, Li Hong Tchang reçut l'ordre de faire la guerre. Après les premières défaites, il devint évident que le vice-roi du Petchili n'était pas de force à vaincre seul. On s'adressa au vice-roi de Nankin, Lieou Koen Yi. Si la guerre se fût prolongée, d'autres vice-rois auraient été appelés à la rescousse, de la même manière spasmodique et incohérente. Pendant ce temps, le sud de la Chine vivait dans une paix profonde.

La Chine a besoin d'un Louvois. Tant qu'elle ne l'aura pas trouvé, son ministère de la Guerre sera un organe inutile, sinon nuisible. Elle aura autant d'armées que de provinces; elle n'aura pas d'armée nationale.

III

Les forces de la Chine sont composées de deux parties distinctes : l'une mandchoue et l'autre chinoise.

Vers le milieu du XVIIe siècle. les Tartares-Mandchous ont détrôné la dynastie nationale des Ming et conquis la Chine. Au lieu d'effacer les traces de la lutte et de fonder un peuple homogène, les vainqueurs ont eu comme politique de vivre à part et de maintenir la pureté de leur sang. Il n'y a pas de mariage entre familles mandchoues et chinoises, et l'étranger dans une ville reconnaît de suite le quartier tartare : les femmes y ont de grands pieds. D'ailleurs les Chinois ont absorbé leurs vainqueurs. A l'exception des princes de la famille impériale, les Mandchous vivent, pensent et parlent comme les Chinois : ils ont perdu leurs mœurs et leur langue.

L'armée mandchoue se compose de corps, dits « bannières », qui ne sont pas toutes de race mandchoue ; il en est de mongoles et de chinoises. Les Mandchous authentiques forment huit *bannières*, qui ont chacune une couleur distincte : jaune, rouge, bleue, blanche, jaune bordée de rouge, rouge bordée de blanc, bleue bordée de rouge et blanche bordée de rouge. Les Mongols, auxiliaires jadis de la conquête mandchoue, forment huit bannières de même couleur. Il en est de même des Chinois transfuges, qui furent naturalisés mandchous au XVIIe siècle. Il y a donc vingt-quatre bannières de trois nationalités qui, prises trois par trois, ont la même couleur : chacune est commandée par un capitaine-général. L'autorité centrale est, à Pékin, le bureau des vingt-quatre capitaines-généraux. Les trois bannières jaune, jaune bordée de rouge et blanche sont dites *supérieures*, parce qu'elles sont conduites au combat par le souverain ; les cinq autres, dites *inférieures*, ont pour chefs des princes.

Chaque bannière a deux grandes divisions, l'une dite *intérieure*, l'autre *extérieure*. La division intérieure est formée de serfs qui doivent un service de domesticité ou d'honneur : les trois bannières supérieures servent au palais impérial ; les cinq bannières inférieures, dans les palais des princes. On n'attache à ces liens héréditaires aucune idée défavorable, et les serfs ne sont qu'un prolongement de la famille du maître. Les enfants sont inscrits, dès leur naissance, dans la bannière de leur père et n'en changent pas. La bannière mandchoue ou chinoise a cinq régiments, tandis que la bannière mongole

n'en a que deux, parce que les Mongols ne sont guère qu'un huitième de l'effectif total. Le chef ou colonel tient le contrôle civil de tous ses hommes et de leur famille.

Une bannière mandchoue a de 70 à 80 compagnies, — 11 000 à 16 000 hommes, — une bannière chinoise de 30 à 40, — 4 500 à 8 000 hommes. Le capitaine est chef de soixante-dix à cent familles qui fournissent une compagnie de 150 à 200 hommes. Ses fonctions sont parfois héréditaires. Il dresse les états de solde, enregistre les naissances, les mariages, les décès, les achats et ventes de terres, les hypothèques. Il doit faire un recensement tous les trois ans. Il ne s'occupe pas de l'instruction militaire, mais il est responsable de la tenue des hommes. Les hommes des bannières forment à Pékin la population de la ville tartare et de la ville impériale : les Chinois à l'origine en étaient exclus, mais grâce à leur souplesse et à leur aptitude au commerce, ils s'y sont infiltrés et on les a tolérés. Il y a des hommes des bannières dans plusieurs villes du Petchili et dans onze autres provinces, ainsi qu'en Mandchourie et au Turkestan. Six provinces n'ont pas de troupes tartares. L'effectif soldé est d'environ 250 000 hommes. On peut évaluer à 700 000 le nombre des hommes de dix-huit à quarante-six ans. Plus de la moitié est dans le Petchili. Les troupes tartares d'une province sont sous les ordres d'un maréchal tartare, représentant direct de l'empereur. Son rang est un peu plus élevé que celui du vice-roi. Il est inutile d'entrer dans le détail des corps d'infanterie et de cavalerie mandchoues, parce que les uns et les autres sont également impropres au service de guerre. Dans leur état actuel ils ne sont bons qu'à fournir au souverain sa garde et à assurer la domination mandchoue contre une révolte éventuelle des Chinois. Le décret suivant, qui est du 8 septembre 1902, en montre l'esprit :

A l'examen, tenu par nous ce matin, des candidats à l'avancement de la garde impériale, nous avons remarqué que peu étaient forts au tir à l'arc à pied. Cette fois-ci nous serons clément, en considération de ce fait que les troubles de 1900 ont dispersé la plupart des hommes de la garde et les ont empêchés de s'exercer régulièrement au tir à la cible avec leurs arcs et leurs flèches, ce qui explique que leur main et leur œil aient perdu leur habileté. Nous consentons donc à accorder les promotions qui nous sont demandées par les princes et les ministres.

Mais nous donnons un avertissement sérieux pour l'avenir. Si on nous montre encore la même négligence au tir à l'arc, nous manifesterons notre déplaisir en dégradant les candidats à l'avancement ou en les mettant à l'amende.

Si les troupes des bannières n'ont pas de valeur actuelle, elles ont du moins l'étoffe d'une armée. Leur force physique est suffisante. Dans les cérémonies publiques, l'empereur est entouré de beaux hommes. La jeunesse mandchoue, qui s'exerce au tir à l'arc le long des murs de la ville impériale (les Chinois ne pratiquent pas cet exercice), est bien bâtie. Au point de vue moral, il y a quelques restrictions. Les officiers volent la solde et les rations de leurs hommes. Un homme d'un corps payé ne peut pas faire vivre sa famille avec sa solde de 3 taëls (9 francs) par mois et sa ration de riz de 160 livres pour quatre mois, dont une portion seulement lui arrive et en retard. Il faut qu'il exerce un métier. Nombre d'entre eux sont domestiques dans les légations : cela n'est pas propre à entretenir la fierté. D'autres sont oisifs et vivent misérablement de la pitance réglementaire. En général, le droit à une solde a détérioré la race conquérante en lui enlevant le stimulant de la nécessité. Elle a perdu son esprit d'aventure. Elle est plus ignorante et plus arriérée que la race vaincue; elle réussit moins bien dans le commerce et l'art de faire fortune, parce qu'elle est moins intelligente, qu'elle a l'esprit moins retors et peut-être plus d'honnêteté. Elle est pauvre : depuis longtemps, les terres distribuées au moment de la conquête ont passé aux mains des Chinois. Elle estime le courage, et les hauts faits des aïeux sont encore le sujet de chants et de récits populaires. Il n'est pas rare de rencontrer chez elle des gens doués de qualités militaires.

Tel est ce prince Touan qui fut le chef des Boxers et qui, peut-être, n'a pas dit son dernier mot. Petit-fils de l'empereur Tao Kouang, mort en 1851, il fut élevé dans l'état de nature comme tous les princes mandchous. Bon tireur, écuyer consommé, très brave, à peu près illettré, orgueilleux, superstitieux, débauché, dit-on, ambitieux, enthousiaste, impétueux, il ressentit les annexions de Kiaotchéou, Port-Arthur, etc., qui paraissaient présager la ruine de l'empire, comme des injures personnelles et il conçut pour les étrangers une haine

violente. Bien qu'il n'eût pas trente ans, il obtint le droit de former un corps de dix mille hommes. Il le composa des plus audacieux qu'il put trouver, se dévoua à eux et devint leur idole.

Lors du coup d'état de 1898, l'impératrice douairière lui confia la garde du palais, avec droit de vie et de mort sur quiconque essaierait d'y pénétrer. Considéré comme le membre le plus énergique de la famille impériale, il protégea l'organisation naissante des Boxers et en prit la direction. En janvier 1900, il faillit installer son fils sur le trône. L'entreprise échoua par l'opposition des lettrés et des vice-rois du Yang tse kiang. Touan se jeta alors avec plus d'ardeur dans la réaction à outrance dont les Boxers étaient les instruments. Il obtint pour eux la reconnaissance officielle de l'impératrice et prêcha la croisade contre tous les étrangers qu'il proposa de massacrer. Ses plans, contrecarrés par des hommes plus prudents, ne purent aboutir. Il échappa à la mort demandée par les plénipotentiaires d'Europe en se réfugiant chez son beau-père, le roi d'Alachan (Mongolie). Un patriotisme féroce comme celui de Touan est une force qui pourrait concourir au relèvement de l'armée nationale.

Des efforts isolés sont tentés pour donner aux Mandchous une instruction plus solide. De Pékin, quelques milliers de jeunes Mandchous ont été envoyés au vice-roi du Petchili, Yuan Che Kai, pour une période de trois ans. Répartis dans les troupes chinoises, dont ils portent l'uniforme, ils apprennent le métier comme de simples soldats. Dans le Houpé, les Mandchous de Kingtchéou (ils sont 7 000 environ) sont détachés à Woutchang pour recevoir les leçons d'instructeurs allemands. Partout ailleurs, les Mandchous vivent d'une vie toute civile.

IV

L'armée chinoise est en relations intimes avec le gouvernement provincial. A beaucoup d'égards, la Chine est une confédération de dix-huit provinces ayant, chacune, son indi-

vidualité et n'attendant pas le mot d'ordre de Pékin. Le pouvoir central pourrait disparaître sans que la vie publique à Canton ou à Foutchéou en éprouvât un arrêt. Chaque province a un gouverneur qui, pour les choses de routine, correspond avec les ministères de Pékin et, pour les sujets plus graves, adresse des mémoires directs à l'empereur. Au XVIIe siècle, la solution de certaines questions urgentes et communes à plusieurs provinces, fut confiée à des hommes forts, sans souci des divisions territoriales. C'est l'origine des vice-rois. De temporaire, l'institution est devenue définitive. Elle fonctionne sans symétrie : la juridiction de tel vice-roi s'étend sur trois provinces, celle de tel autre sur deux ou sur une; certaines provinces n'ont pas de vice-roi. Le vice-roi est légèrement supérieur au gouverneur, mais ne l'annihile pas; il n'est même pas son chef. Pour agir, ils doivent être d'accord. En général, le vice-roi et le gouverneur signent ensemble les mémoires destinés à l'empereur. Dans chaque vice-royauté, l'usage a amené un certain départ des attributions. A Canton, le vice-roi s'occupe de la gabelle, des affaires militaires et des affaires étrangères; le gouverneur règle la taxe foncière et nomme à tous les emplois civils. Ailleurs l'armée est entre les mains du gouverneur. En somme, la situation respective de ces deux personnages dépend de leur force de caractère relative.

L'incompétence de l'empereur et du ministère a renforcé l'autorité militaire des vice-rois et gouverneurs. Chacun doit repousser les empiètements de l'étranger sur son territoire. Pour cela, il lève des troupes, les commande et les paie, achète des armes, construit des fortifications, engage des instructeurs étrangers, etc. Il a carte blanche. L'armée chinoise se compose donc d'une série d'armées séparées, qui diffèrent par le nombre, la valeur, l'armement, tout enfin. On y trouve de bonnes troupes et de détestables, et il est impossible d'émettre un jugement d'ensemble. Théoriquement, les troupes d'une province peuvent être employées dans une autre, mais aussitôt, on se heurte à des difficultés sérieuses : d'abord pour les munitions, puisque l'armement n'est pas le même; ensuite pour l'entretien que souvent la province d'origine et la province destinataire refusent de payer; dans

ce cas, faute de solde, les troupes se transforment en bandes de pillards.

*
* *

Les meilleures troupes chinoises sont celles de Tchang Tche Tong, vice-roi du Houpé et du Honan, et celles de Yuan Che Kai, vice-roi du Petchili. Je n'étudierai que les premières.

Tchang Tche Tong gouverne environ 57 millions d'âmes, au centre de la Chine, sur les deux rives du Yang tse kiang[1]. Né en 1835 dans le Petchili, il a été reçu très jeune dans l'académie des Hanlin, ce qui équivaut à notre académie française. Il a la réputation d'être l'un des plus brillants écrivains de la Chine : non pas qu'il ait le pouvoir d'exprimer en style clair des pensées fortes et originales, mais il possède à fond les classiques et leurs commentaires et il sait remplir sa prose et ses vers de citations et d'allusions, dont, seuls, les érudits comme lui peuvent goûter la saveur. Tour à tour examinateur au Setchouen, gouverneur du Chansi, vice-roi de Canton lors des difficultés avec la France en 1884, peu après vice-roi de Woutchang, vice-roi intérimaire de Nankin pendant la guerre sino-japonaise, il eut toujours la pratique des grandes affaires. Partout il signala son passage par une grande activité et il eut des initiatives hardies. On lui a reproché de trop entreprendre. Ce vieillard est un singulier mélange de force et de faiblesse, d'audace et de timidité ; il a des éclairs de bon sens qui ne vont pas à la pleine illumination ; il tâche d'amalgamer la sagesse de Confucius avec les idées d'Occident. Pendant les crises de 1898 et de 1900,

1. Sa capitale Woutchang est sur la rive droite du fleuve, en face du point où la rivière Han s'y jette. Sur l'autre rive, en amont du Han, la grande cité industrielle de Hanyang, étale sa fabrique de rails, son arsenal, sa poudrerie, et en aval on voit Hankéou, une des métropoles du commerce étranger. Les plus gros bateaux d'Anvers et de Londres remontent le Yang tse kiang jusqu'à Hankéou (1 200 kilomètres des côtes) sans rompre charge. Les trois cités n'en font qu'une et forment une agglomération de 1 500 000 à 2 millions d'âmes. Les voyageurs qui les ont visitées avant la révolte des Taïping parlent de 3 à 5 millions. Une voie ferrée est en construction de Hankéou à Pékin, et une autre de Hankéou à Canton. Quand ces artères seront achevées, les trois cités de Woutchang, Hanyang et Hankéou seront un des plus grands entrepôts du monde.

il a louvoyé avec succès entre les ordres d'une cour réactionnaire et la pression des étrangers. Son honnêteté est parfaite : après avoir manié toute sa vie des sommes énormes, il est pauvre.

Son armée s'élève à environ 63 000 hommes, en y comprenant les 7 000 Mandchous de Kingtchéou qu'il a instruits, mais dont il ne peut disposer qu'avec l'assentiment du maréchal tartare. Ce n'est pas une troupe homogène : 23 250 hommes ont passé par les mains d'instructeurs allemands ; 40 000 ont reçu l'instruction allemande par ricochet, c'est-à-dire d'instructeurs chinois, élèves des Allemands.

La garde du vice-roi est une élite de 7 150 hommes : 5 350 hommes d'infanterie, 750 d'artillerie, 750 du génie et 300 de cavalerie. L'infanterie a trois régiments de deux bataillons chacun ; le bataillon a quatre compagnies de 250 hommes. L'artillerie est intimement liée à l'infanterie : chaque bataillon a douze pièces Krupp, de montagne, servies chacune par dix hommes. Cela ne laisse pas que d'alourdir l'infanterie ; mais le vice-roi ne comprend pas l'intérêt qu'il aurait à spécialiser l'artillerie : il veut que tout fantassin puisse être artilleur et réciproquement. En principe, toute l'armée du vice-roi est organisée sur le modèle de cette garde ; mais toutes les fractions n'en sont pas également mobilisables. Une partie n'est guère qu'une police territoriale. On peut estimer de 40 000 à 45 000 l'effectif disponible. Il n'y a pas de réserves.

Les troupes ne se recrutent pas dans la vice-royauté, afin qu'en cas de révolte il n'y ait pas conflit entre le devoir professionnel et les liens de famille ou d'amitié. Le recrutement se fait dans la province du Honan et, pour une moindre part, dans le Chantoung. Chaque corps de troupe envoie un major qui s'installe au chef-lieu d'un district. Le magistrat local publie que les engagements sont ouverts pour tel corps de l'armée de Tchang Tche Tong. Il se présente toujours beaucoup plus d'hommes qu'il n'en faut. Le major accepte ceux qui savent un peu lire et écrire, qui sont bien constitués, qui mènent une vie régulière, qui ont environ vingt ans et qui peuvent produire une caution sérieuse, responsable en cas de désertion ou de grosse faute.

La durée du service est de dix ans. Au bout de ce temps, le vice-roi ne renvoie pas ses hommes : il leur donne des emplois dans ses chemins de fer, sa police, ses usines, etc. La solde est différente dans la garde et dans la ligne. Un soldat touche dans la garde sept taëls (21 francs) par mois, dans la ligne quatre (12 francs). Là-dessus, l'homme se nourrit. Chaque compagnie organise sa vie, comme elle l'entend. La nourriture ne coûte pas plus de deux piastres (moins de 5 francs) à chaque homme, par mois.

Chaque homme a six collections d'effets qui varient avec les saisons. Il n'a par devers lui qu'une tenue de rechange. Les autres (guerre, grande parade, hiver ou été) sont en magasin. L'uniforme en coton écru pour l'été, en coton ouaté, noir ou bleu foncé, pour l'hiver, est de coupe chinoise. (Il n'y en a pas de plus commode, de plus léger en été, de plus chaud en hiver. Les vêtements chinois sont des sacs amples, qu'on passe les uns par dessus les autres en nombre variable suivant la saison. L'hiver, on est protégé du froid par les couches d'air chaud emmagasiné entre eux.) Le vice-roi fournit la coiffure (chapeau de feutre en hiver, de paille en été, turban noir en campagne), la blouse, le pantalon et les bottes à hautes semelles de papier. L'homme achète de ses deniers sa chemise, ses chaussettes et ses pantoufles. Les magasins de compagnie contiennent des bottes de cuir pour le cas de fortes pluies et des chaussures de paille; celles-ci sont excellentes pour les marches, mais s'usent au bout d'une journée. Ces vêtements sont très bon marché : un pantalon et une blouse coûtent au vice-roi 800 sapèques, moins de deux francs. Les hommes construisent eux-mêmes leurs casernes et ils y jouissent d'un bien-être au moins égal à celui de nos soldats. Chacun a son lit, son matelas, sa couverture, sa moustiquaire et son armoire.

L'exercice est celui des Allemands, avec plus de lenteur et de régularité dans le rythme, si c'est possible. Le pas frappé convient aux soldats chinois qui sont lourds et massifs. Ils lisent bien la graduation de la hausse, quoiqu'elle soit inscrite en chiffres arabes[1]. Ils prennent tout le temps nécessaire

1. Les fusils, du système Mauser 1888 à chargeur, ont été en partie achetés en Allemagne, en partie fabriqués à Hanyang.

pour bien viser. Les tirs sont bons. L'homme, en un mot, sait tout ce qu'on peut espérer lui apprendre sur la place d'exercices; on serait embarrassé pour émettre une critique après une manœuvre à rangs serrés. Deux fois par semaine il y a un exercice dans la campagne. Tous les ordres donnés sont exécutés comme il convient à une troupe bien instruite; mais la part des officiers laisse à désirer. Souvent le vice-roi assiste à une manœuvre. Quand il est content, il fait cadeau d'une tenue aux hommes et aux officiers.

Le soldat a pour l'officier le genre de respect et d'affection que des enfants ont pour leur père. Il en attend l'indulgence et la considération; aussi, son obéissance n'est pas exempte de caprices. Les capitaines ont droit de vie et de mort, mais la peine capitale ne peut pas être infligée sans l'intervention d'un magistrat civil. Les punitions, assez rares paraît-il, sont, en ordre décroissant : l'ablation d'une oreille, en cas de désertion, la prison, un maximum de trente coups et l'amende. Une troupe chinoise bien payée est toujours disciplinée. Il y a 16 000 hommes à Woutchang. Quel que soit le corps que l'on regarde manœuvrer, on est frappé par l'air martial, la propreté, la force musculaire, l'absence de graisse, le calme, la simplicité, la physionomie franche et satisfaite des hommes. Peu d'armées d'Europe ont meilleure apparence.

Le premier officier de l'armée est le vice-roi Tchang Tche Tong, commandant en chef. Bien qu'il n'ait pas d'instruction technique, il manifeste un intérêt réel pour les choses militaires. Il a écrit sur elles[1] et, pour banales que nous paraissent ses pensées, elles n'en ont pas moins été neuves et opportunes en Chine. En voici un spécimen :

L'armée est pour le royaume ce que les esprits vitaux sont pour le corps humain... En Europe on voit les rois revêtir en public l'uniforme des grands officiers de leurs pays; les chefs des royaumes voisins s'offrent mutuellement des titres honorifiques propres aux officiers de l'armée. Les soldats qui vont au combat trouvent toujours préparé de quoi rassasier leur faim et réchauffer leurs membres. Les

1. *L'Exhortation à l'étude* est une suite de 24 dissertations groupées en deux parties, l'une relative aux facultés de l'homme, l'autre aux objets de ses études. Deux de ces petits essais sont consacrés à l'armée. L'ouvrage, paru en 1897, a reçu l'approbation impériale.

familles de ceux qui meurent sur le champ de bataille reçoivent une pension du gouvernement pour leur subsistance. Quand des soldats meurent en combattant, les rois eux-mêmes portent à leurs familles leurs condoléances; si des soldats tombent blessés, la reine elle-même les soignera. Pour toutes ces raisons, les officiers militaires sont plus estimés que les officiers civils et les soldats s'estiment eux-mêmes au-dessus des gens du peuple. La force des pays étrangers vient de ce que nous venons de dire.

Le vice-roi avait deux petits-fils qu'il fit entrer dans son armée comme officiers. Il les exempta de la vie de caserne, les garda dans son palais, mais les fit assister aux exercices. A une marche militaire qu'il suivait à cheval, l'un deux, fatigué, demanda à monter sur une voiture. Tchang Tche Tong n'y consentit pas et, se tenant près de lui, ne cessa de l'exhorter. A la fin de la marche qui fut de quarante kilomètres, le jeune homme avait les pieds en sang; mais l'exemple était donné.

Le corps d'officiers est médiocre. Ils vivent avec les hommes dans une promiscuité de tous les instants. Des lieutenants partagent leurs chambres avec des sergents; d'autres donnent asile aux défroques de leurs hommes. Leurs logements sont au milieu de ceux des hommes et n'en diffèrent pas. On n'y voit ni un livre, ni une carte, ni rien qui dénote un goût personnel quelconque. Ce ne sont en réalité que des sous-officiers. Sortis de la théorie, ils sont incapables de concevoir un plan. L'initiative leur fait défaut. Ici, on touche du doigt le vice de la meilleure armée chinoise : elle n'est pas commandée.

Ce fâcheux état de choses n'a pas échappé au vice-roi. Pour y remédier, il a créé des écoles militaires. Dans l'une, pourvue d'instructeurs allemands[1], cent élèves de seize à vingt-quatre ans, munis du baccalauréat chinois, entrent chaque année; la durée des cours est de trois ans. Une autre contient une centaine de sous-officiers et de soldats qui suivent des cours d'un an. L'enseignement est donné par des officiers japonais. Enfin, le vice-roi envoie des officiers au Japon faire

1. Leur chef, le major Hoffmann, est un homme remarquable qui a réussi dans sa tâche et qui, grâce à son tact, a acquis une influence sérieuse.

des stages soit dans les régiments, soit dans les écoles. Au début de 1902, une centaine de jeunes officiers était au Japon dans ces conditions. La solde d'un lieutenant est d'environ soixante-six francs par mois, celle d'un capitaine quatre-vingt-dix, et celle d'un chef de bataillon trois cent trente.

L'arsenal, l'aciérie et la poudrerie de Hanyang sont des établissements considérables, dirigés par des ingénieurs allemands. En octobre 1901, la poudrerie avait un personnel tout chinois. L'ingénieur en chef avait étudié les explosifs en Allemagne et se croyait très fort. Il invita douze mandarins de marque à voir fabriquer de la poudre sans fumée. En opérant ses mélanges, il les fit tous sauter et disparut avec eux. Le lendemain, le vice-roi engagea des ingénieurs étrangers.

Écoles militaires, arsenal, poudrerie, armée, tout a été créé par Tchang Tche Tong qui est vieux. Son successeur, s'il apporte d'autres idées, pourra détruire ces institutions, ou les laisser périr d'anémie. Pékin ne lui fera pas d'observations pourvu qu'il y envoie les sommes convenables.

Pendant l'audience qu'il m'accorda, Tchang Tche Tong me dit avec cette dignité que possède tout Chinois bien élevé : « Je suis vieux et je ne peux plus étudier. Veuillez me faire profiter de votre expérience; dites-moi les défauts que vous avez remarqués dans mon armée afin que je puisse les corriger[1]. » Je répondis : « Je n'ai pas remarqué de défauts, mais je souhaite que les institutions que Votre Excellence a créées portent leurs fruits. C'est pourquoi j'émets le vœu qu'Elle reste à la tête de la vice-royauté pendant cinquante ans encore. » Il comprit et sourit.

Dans l'*Exhortation à l'étude* du vice-roi Tchang Tche Tong, on trouve l'appréciation suivante :

En Chine la profession de soldat est un moyen de gagner sa vie, c'est pourquoi plusieurs sont malades et vieux, et c'est encore pour cela qu'il est difficile d'épurer l'armée... Quant aux officiers, négligents, paresseux, grossiers et ignorants, ils rejettent tout ce qui est moderne et, pour justifier leur conduite, ils s'appuient sur les règles

1. C'est une formule. Elle frappe moins, quand on l'entend pour la dixième fois. Il serait de mauvais ton d'y répondre par une critique.

établies sous la dynastie Han [1]. Cependant on voit en bien des occasions qu'ils n'ont aucun désir sincère de prouver leur fidélité en mourant pour l'Empire.

Ce jugement sévère est mérité par la plupart des armées provinciales. Restées plus ou moins fidèles à un vieux type, elles sont composées de deux parties, l'une appelée *régulière*, l'autre *irrégulière*.

La première, dite aussi de *l'étendard vert*, est une garde nationale qui n'est ni combattante, ni mobile. Elle se recrute dans le pays, par voie d'engagements à durée illimitée. Un soldat est un fonctionnaire qui vit chez lui, se marie, élève sa famille et revêt, quand il est de garde, une veste rouge à lunes blanches dans le dos et sur la poitrine. Il touche pour sa solde et ses vivres une somme dérisoire d'environ trois piastres (6 à 7 francs) par mois, qu'il ne perçoit pas intégralement. Le plus souvent, il exerce un métier. Son armement est vieux et disparate, son instruction militaire, nulle. Il reste au service tant qu'il peut aller, jusqu'à soixante ans et plus; quand il se retire, on ne lui donne pas de retraite. Les officiers ne valent pas plus que les hommes. Ils passent les examens militaires, sont nommés par l'empereur et forment une hiérarchie parallèle à celle des mandarins civils. Ils ont la propriété de leur grade et figurent à l'annuaire que le ministère de Pékin publie tous les trois mois. Les corps de l'étendard vert assurent la paix publique. Quelques-uns servent de garde aux hauts mandarins. Ceux-ci ont le droit de les exercer à leur guise; parfois (le cas est rare) ils tiennent à ce que leur garde ait une instruction soignée.

La seconde partie, dite irrégulière ou aussi des *braves*, est mobile. Les officiers des *braves*, comme les *braves* eux-mêmes, ont une solde un peu supérieure à celle de leurs camarades de l'armée régulière. Les soldats sont recrutés tantôt dans la province, tantôt en dehors. L'engagement est de deux, trois, cinq ans ou illimité. Le soldat obtient facilement la résiliation de son engagement. De leur côté, les vice-rois ou gouverneurs le rompent sans scrupule. Au Kouangsi et au Kouangtong le brigandage, qui est endémique, prend de la recrudescence dans

1. De 202 avant Jésus-Christ à 220 après Jésus-Christ.

les périodes de paix extérieure : par raison d'économie, on licencie alors les *braves*, souvent en ne leur payant pas la solde qui leur est due; presque tous se transforment en pirates jusqu'au jour où des complications nouvelles rouvrent les engagements ; les brigands de la veille reprennent leur place dans le rang. Pour les habitants paisibles, soldat et bandit sont termes synonymes.

L'unité est le « camp » ou bataillon. Le régiment n'existe pas. Le « camp » se divise en cinq compagnies, dites d'avant, d'arrière, du centre, de droite et de gauche. La compagnie se divise en dix escouades de dix hommes. Chaque escouade a une grande bannière. De là le luxe de drapeaux en campagne : chaque compagnie de cent hommes en a dix. Le plus souvent, le commandant du camp exerce le commandement direct d'une compagnie. Jamais les effectifs ne sont au complet : les officiers bénéficient de la solde des absents; aux jours de revue, on fait endosser à des coolies, moyennant quelques sous, l'uniforme des manquants.

En général, le soldat a deux fusils, l'un vieux et démodé pour le service courant, l'autre de petit calibre et à chargeur pour le temps de guerre. Les deux sont très mal tenus, ou entièrement rouillés, ou astiqués d'une manière si barbare que la hausse, les rayures et les parties délicates de la culasse sont à moitié détruites. Chaque camp a de quatre à six pièces d'artillerie légère. Cette artillerie atteint parfois des proportions ridicules. J'ai vu dans un camp du Fokien dix-huit pièces : six Krupp, six Maxim et six canons anglais. Les « camps » sont réunis en nombre quelconque sous les ordres d'un général. Tous les officiers sortent du rang, sans examens, et leur bagage de connaissances est faible. Ils sont nommés aux grades élevés et reçoivent de l'avancement sans conditions d'ancienneté, sont révoqués ou licenciés d'après le bon plaisir du vice-roi ou gouverneur. Les généraux nomment aux grades subalternes. Le ministère tient le contrôle des officiers, mais il ne fait pas figurer leurs noms sur son annuaire. Cet annuaire militaire a donc la spécialité de ne point mentionner les combattants.

En visitant une des mauvaises armées chinoises, je fus reçu par un officier de rang élevé, avec des honneurs inaccoutumés. Je me demandais la raison de ces démonstrations, quand il

me dit avec un peu d'embarras que je pouvais lui rendre un service :

— J'ai été rétrogradé par le vice-roi, qui peu après a été déplacé. Je ne sais si le fait a été notifié à Pékin et enregistré au ministère. Je vous prie d'aller voir tel ministre. Nous sommes du même pays, et il me connaît. Si le vice-roi a écrit à Pékin, priez mon compatriote de me faire rendre mon grade.

— Pourquoi avez-vous été puni par le vice-roi ?

— Il trouvait que j'étais paresseux, que je fumais trop d'opium et que je pressurais les populations.

— Étaient-ce des reproches mérités ?

— Oui.

Il y eut un silence, pendant lequel je me demandai si la protection d'un officier étranger ne serait pas plus nuisible qu'utile à mon hôte. Celui-ci, se méprenant sur les motifs de mon hésitation, ajouta :

— Je paierai ce qu'il faudra. Vous n'aurez qu'à m'écrire le chiffre et je vous enverrai l'argent.

Je lui répondis que j'étais disposé à l'aider, mais que je ne pouvais ni distribuer de l'argent en son nom, ni en recevoir pour moi-même ; puis je lui demandai si ma démarche ne serait pas interprétée contre lui. Il me dit que non, pourvu que je fasse l'éloge de sa troupe et de la manière dont il la commandait.

Dans une autre armée très médiocre, je questionnai mes hommes d'escorte sur leurs occupations journalières. L'un me dit qu'on leur apprenait l'exercice à l'européenne, — cela veut toujours dire le pas frappé des Allemands, alpha et oméga de la tactique européenne pour beaucoup de Chinois. Un autre soldat ajouta : « Cela ne sert à rien pour s'enfuir. » On aurait tort de prendre cette parole pour un aveu de lâcheté. Elle peint au vif une situation générale. En effet, le soldat vaut plus que le sous-officier, et le sous-officier plus que l'officier, car le Chinois se détériore en prenant du galon et plus il avance en grade, moins il a envie de se battre. Le soldat sait qu'au jour du danger, ses chefs resteront volontiers en arrière. Livré à lui-même, sans ordres, que peut-il faire sinon s'enfuir ?

Il est impossible de fixer, même approximativement, l'effec-

tif total des armées provinciales. Leur valeur, au reste, est si dissemblable qu'en en faisant la somme, on additionnerait des quantités d'espèce différente. La Chine avec son immense population de 420 millions d'âmes pourrait lever une armée de 40 millions d'hommes sans beaucoup de peine; mais faute d'officiers, elle ne pourrait pas en encadrer convenablement 100 000. Pour le moment, grâce au vice-roi Tchang Tche Tong, elle dispose à Woutchang, dans le Houpé, d'un noyau solide de 23 000 hommes qu'on peut doubler en y joignant quelques autres corps, un peu moins bons, de la même vice-royauté. Elle a dans le Petchili un autre noyau sérieux d'environ 18 000 hommes, formés sous l'impulsion énergique du vice-roi Yuan Che Kai; on pourrait le porter à 35 000 par un procédé pareil. Cela fait environ 80 000 hommes. Ces chiffres sont contestables et je ne les donne que pour fixer les idées. Le reste des troupes chinoises ne paraît pas en état d'opposer une résistance efficace, bien que certains éléments ne soient pas de valeur tout à fait négligeable.

V

Aujourd'hui, la Chine, forcée de soutenir une guerre, serait battue comme elle l'a été en 1860, en 1894 et en 1900. On reverrait le même manque d'unité et de responsabilité dans la direction, la même ignorance et la même inertie chez les agents d'exécution et, chez beaucoup, le même souci d'asseoir leur fortune personnelle sur la ruine de l'État[1]. Des distributions de munitions et de rations avariées, ou pas de distributions du tout, la vie de l'armée assurée par le pillage, pas d'ordre ou des ordres mal donnés, du haut en bas de l'échelle une méfiance générale et justifiée: en fin de compte, la défaite. Là-dessus, aucun Chinois qui réfléchit (il y en a beaucoup) n'a l'ombre d'un doute.

Mais cette vue pessimiste est basée sur des vices d'organisation qui semblent réformables. La race forte et vivace

1. Pendant la guerre sino-japonaise, certaines caisses de fusils ont été vendues sept fois au vice-roi Li Hong Tchang. Elles entraient dans ses magasins et en sortaient comme des figurants de théâtre.

n'est pas en décadence. Ce que peuvent des Chinois bien commandés ressort de la conduite du corps de Gordon et du corps franco-chinois pendant la guerre des Taïping. Ils prirent constamment l'offensive, se montrèrent braves et audacieux, toujours de sang-froid et fermes, heureux de peu, d'une santé parfaite, pleins de confiance dans leurs chefs. Les officiers européens fournissaient l'imagination et l'initiative. Les Chinois conservaient leur solidité. La réunion des deux éléments donnait un ensemble parfait. Après l'acquisition de Weï-haï-weï, les Anglais formèrent un régiment chinois sur le patron de leurs régiments hindous. Il reçut le baptême du feu à Tientsin et à Pékin, en 1900, et il ne broncha pas. Les officiers qui le commandent font un grand éloge de leurs hommes.

La Chine aurait donc le moyen d'acquérir une armée redoutable, si elle engageait un nombre suffisant d'officiers étrangers et si elle leur fournissait les sommes nécessaires pour la solde et la nourriture des troupes. Comme le réservoir d'hommes est inépuisable et excellent et que celui des armes est énorme, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'en quelques mois la Chine pourrait disposer de 200 à 500 000 hommes bien organisés et serait à l'abri de toute agression. Mais ce procédé froisserait l'orgueil chinois. Celui-ci s'accommode mal d'une autorité qui demande à être jugée par les résultats et réclame la liberté des moyens comme première condition de succès. En Chine, nombre de missions dirigées par des hommes éminents ont échoué dans les trente années dernières, par suite d'anémie financière ou de surveillance tatillonne, brouillonne et parfois entachée de fraude.

Si la Chine veut se réformer elle-même, on peut lui conseiller quelques mesures indispensables :

1° *Unifier son administration.* — Vis-à-vis de l'étranger, elle est aussi faible et divisée que l'Italie avant 1859 et l'Allemagne avant 1866. Il faudrait qu'elle produisît un homme, alliant à l'esprit organisateur d'un Louvois un peu du génie politique d'un Bismarck ou d'un Cavour. Qu'il fût empereur[1] ou premier ministre, il faudrait que cet homme, réu-

1. Presque tous les empereurs de la dynastie actuelle, qui ont vécu au XVIIe et au XVIIIe siècle, étaient des hommes remarquables par l'intelligence et l'énergie.

nît sous la même autorité effective les armées, les arsenaux, les fortifications et la marine[1]. Il importerait que toute la force militaire du pays fût centralisée et que la défense par des fortifications fût étudiée et réalisée d'après un plan d'ensemble, et non plus laissée à l'arbitraire de vice-rois agissant sans entente. L'unification du commandement entraînerait celle de l'armement. Pour employer au Petchili les troupes de Canton, il faut que toutes aient le même fusil et le même canon, afin que les mêmes magasins puissent les ravitailler.

Il importerait que les fils des conquérants mandchous, devenus Chinois au contact de la race conquise, renonçassent à des privilèges surannés. L'armée des bannières, qui n'a aucune valeur, doit disparaître et les forces vives qu'elle détient en pure perte doivent être recueillies par l'armée nationale. De cela, la cour a l'intuition, car un décret impérial de février 1902 supprime la prohibition des mariages entre les deux races, et l'on ne saurait douter que le désir des souverains soit d'unifier leurs sujets. Mais la noblesse mandchoue tient d'autant plus à ses privilèges qu'ils ont cessé d'être justifiés par les services rendus. Il faudra, pour les abolir, une opération révolutionnaire exigeant une main très ferme et très habile. On peut escompter l'appui moral d'un petit nombre de princes éclairés qui occupent dignement de grands emplois.

2° *Spécialiser les hommes d'après leurs capacités.* — Aujourd'hui, dans ce vaste empire, tous les hommes sont interchangeables. Le commandement d'une armée peut être confié à un mandarin civil qui, nourri de Confucius, ne connaît la guerre que par les auteurs d'il y a deux mille ans : ces auteurs lui recommandent de faire entendre dans le camp ennemi des airs voluptueux pour amollir les cœurs. Que peut-il devant un ennemi sérieux, sinon rester à distance et tâcher de sauver tout ensemble sa « face » et sa peau? Un bourgeois, qui n'a jamais vu la mer, peut recevoir le commandement d'un cuirassé.

1. La Chine a quatre escadres : celle du nord ou du Petchili, celle du sud ou du Yang tse kiang, celle de la rivière Min ou de Foutchéou et celle de Canton. En 1884, l'amiral Courbet a pu détruire celle de Foutchéou, sans que les autres vinssent à son secours, et en 1894-95 celle du Petchili fut détruite par les Japonais au Yalou et à Weï-haï-weï, sans que la quiétude des trois autres en parût troublée.

Le brave amiral Ting, qui se suicida pour ne pas survivre au désastre de Weï-haï-weï, était un officier de cavalerie. Souvent des intrigues de cour ont fait donner des commandements à des hommes que leurs ennemis voulaient perdre. J'ai connu un mandarin civil, fort intelligent, qui fut successivement directeur d'un grand arsenal, puis d'une banque d'État; il s'est acquitté de ces fonctions aussi bien que n'importe quel Européen, improvisé comme lui, mais pas mieux. Les Chinois ne savent pas encore que, pour remplir très bien une fonction technique, il faut un apprentissage technique, que les hommes ne sont pas universels et que l'une des conditions du succès est d'employer chacun au mieux de ses aptitudes.

3° *Former un corps d'officiers.* — La Chine possède de très bons soldats; il lui manque un corps d'officiers. Là est le vice capital de ses armées, même des meilleures. Le pouvoir, qui en a pleine conscience, a déjà pris quelques mesures pour le corriger. Un premier édit du 29 août 1901 supprime les examens de force et d'adresse musculaires par lesquels, de temps immémorial, on obtenait les degrés du mandarinat militaire. Un second édit du 11 septembre 1901 prescrit la création d'académies militaires dans chaque province, « afin que le pays puisse se reposer sur nos armées pour défendre nos foyers, comme s'ils étaient entourés par une forte muraille ». Un troisième édit du 12 septembre 1901 a trait au personnel enseignant. Un quatrième édit du 11 mars 1902 contient des reproches à l'adresse des vice-rois et gouverneurs qui ont tardé à ouvrir des écoles militaires. Un cinquième édit du 12 octobre 1902 prescrit aux officiers, pourvus du plus haut diplôme d'après l'ancien système d'examens, d'étudier trois ans dans une académie militaire. Un sixième édit du 9 décembre 1902 étend aux Mandchous les obligations des Chinois en matière d'enseignement. Un septième édit du 13 décembre 1902 prescrit aux vice-rois et gouverneurs de choisir les officiers les plus remarquables de leurs armées et de les envoyer à Woutchang ou à Paoting-fou, le centre militaire du Petchili, étudier les méthodes d'instruction du Houpé ou du Petchili afin que les académies militaires de toutes les provinces donnent le même enseignement. D'autres édits, communs aux officiers et aux fonctionnaires civils, prescrivent des stages d'instruction dans

les écoles du Japon, d'Europe et d'Amérique pour une élite triée sur le volet. Les désignations sont faites d'ordinaire d'après les relations de famille des jeunes gens. Dans presque toutes les provinces, des écoles militaires ont été fondées. Le personnel enseignant est de valeur inégale : on ne peut improviser à la fois dix-huit écoles et les doter de professeurs de premier ordre. Les maîtres sont en général d'anciens élèves de l'école militaire de Tientsin qui a cessé d'exister en 1900; elle avait des professeurs allemands. On y a joint presque partout de jeunes officiers japonais. Il y a d'anciens officiers allemands à Woutchang et à Nankin. A Paoting-fou on trouve jusqu'à six écoles : 1° un Saint-Cyr pour 60 élèves pris dans la vie civile, — deux ans de cours; 2° un Saint-Maixent pour 200 sous-officiers, — trois ans de cours; 3° une école d'application pour 32 capitaines qui apprennent la trigonométrie, la balistique, etc., — huit mois de cours; 4° une école de topographie pour officiers et soldats, — trois mois de cours; 5° une école pour apprendre les sciences d'Occident à 120 officiers anciens, — huit mois de cours; 6° une école supérieure de guerre et d'état-major pour 20 élèves, — un an de cours.

Si toutes ces institutions subsistent, il n'est pas douteux que, dans une vingtaine d'années, le niveau intellectuel des officiers chinois sera beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Ils retiendront ce qu'on leur aura appris, car ils ont une bonne mémoire. Acquerront-ils l'habitude de trouver une solution prompte à une difficulté imprévue? Qui leur donnera l'esprit d'initiative et l'imagination qu'ils n'ont pas apportés en naissant?

4° *Extirper la fraude.* — Le général Gordon, qui servit la Chine avec fidélité et distinction, pendant la guerre des Taïping (1863-1864), revint à Pékin en 1880. On lui demanda un plan de réorganisation de l'armée chinoise. Il le termina par ces mots : « La Chine ne pourra pas avoir d'armée tant que ses généraux toucheront pour 2 000 hommes la solde de 5 000. Ces généraux devraient être condamnés à la peine capitale. » Gordon aurait dû ajouter que toutes les soldes devraient, au préalable, être relevées afin de permettre aux officiers de vivre avec dignité. Mais Gordon avait un très beau caractère : il méprisait l'argent et planait au-dessus des nécessités vulgaires.

En réalité, la solde de tout fonctionnaire chinois se compose de deux parties : l'une fixe, payée par l'État ; l'autre, variable payée par les subordonnés. Li Hong Tchang, l'homme le plus riche de Chine, quand il était vice-roi du Petchili, n'a jamais franchi les portes du palais impérial, sans payer une entrée d'environ trente mille francs. Il est probable que, du souverain au dernier eunuque, chacun touchait une part de ce cadeau. Il y a quelques années, dans un district voisin de Pékin, les habitants se révoltèrent, parce qu'on leur réclamait quatre fois et demie la taxe légale. Après de longs pourparlers, ils consentirent à la payer deux fois et demie, et ils érigèrent au centre de leur ville une stèle de granit comme marque permanente de cet ajustement[1] : son principe n'a jamais été contesté, et personne ne récrimine, mais il est plus facile de supprimer les pots de vin que de les maintenir dans des limites modérées : aussi, la Chine pour avoir une administration sur laquelle elle puisse compter en campagne, devra se résoudre à une réforme radicale. L'opération paraît possible avec un relèvement des soldes et une persistante énergie. Par malheur, il n'y a pas corrélation forcée entre l'honnêteté des mandarins et leur degré d'instruction. On en trouve de corrompus parmi les plus ouverts aux idées européennes, et d'entièrement intègres parmi ceux dont l'esprit est le plus hostile aux étrangers.

Si la Chine réalise les réformes énoncées ci-dessus, l'armée chinoise formera un tout respectable, et ce pays si vaste, n'attirant plus par sa faiblesse les convoitises étrangères, cessera d'être un danger pour la paix du monde. C'est ce que souhaitent ceux qui connaissent les hautes qualités du peuple chinois : ils le croient digne et capable de vivre indépendant, et, s'ils dévoilent ses fautes, c'est avec le désir et l'espoir de les voir corrigées.

Colonel G. DE GRANDPREY
Ancien attaché militaire en Chine.

31 décembre 1903.

1. Holcombe, *The real Chinese question*.

MONSIEUR DE CLÉRAMBON[1]

V

A neuf heures du matin, M. de Clérambon, ayant vu défiler sur le pont-levis tout ce qu'il avait de troupes, se retourna sur sa selle et envoya un dernier regard à la petite compagnie que Gaspard de Croisigny faisait rentrer sous le grand porche. Les deux hommes se saluèrent, une fois encore, de la main, et M. de Clérambon continua de marcher seul, derrière la longue colonne dont la tête atteignait Monteille, lorsque la queue sortait à peine de la Roche-Thulon.

La faiblesse où il s'était abîmé avait été courte. Dès la troisième heure du matin, il était habillé, armé, et prêt à partir. Avec Gaspard, il avait tout réglé, afin que rien ne pût se produire d'important pendant son absence, Gaspard étant de ces hommes de pratique qui dominent toujours l'imprévu. M. de Clérambon avait trouvé le moyen de mettre tous ses papiers en ordre, et de rouler autour de son poignet, avant qu'on lui ajustât son brassard, un gant de femme qui reposait au fond de la boîte envoyée par M. de Carpençay. Celui-ci n'en avait pas parlé dans sa lettre. Par une délicatesse rare et singulière, il avait voulu que Clérambon fît lui-même cette découverte. Et celui-ci, admirant la force d'une amitié qui

1. Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

s'imposait à de si délicates précautions avait, sans doute, [illegible] dans cette maison parfumée, seul, alors qu'il possédait, comme de mademoiselle Dunaire.

C'était le plus rival de la part oublier par la comme chez le conseiller Dunaire un gant de peau d'Espagne. Rien ne nous en l'amitié. C'est un gros livre, ancien mais [illegible] vaillé à enluminures sur les bords pour le passage des lignes. Le parchemin, taillé en dents de loup à son bord libre, doit, pourtant, d'être avec arrêtes-points de soie violette. Sur le dos de la main brillant un chiffre brodé, où un F grandissement entrelacé s'enlace à un L en lettre de bâton ancien. Ces L avait d'abord produit sur M. de Clérambon une impression douloureuse, celle d'une rivale cachée. Le désir le moindre d'arracher l'odieuse initiale de détruire ou l'usurper comme un rival détesté. Mais l'accès de fureur passa vite.

— Il est heureux, — murmura le comte Odet — celui qui a su se faire aimer de cette charmante fille, et j'éprouve pour lui moins de haine que d'envie. Car, après tout, cette amitié ne s'obtient pas par la force!... J'ai manqué d'à-propos et de résolution... En somme, j'étais libre de l'épouser, tout comme ce monsieur Le Mercier! On me l'a soufflée, sans mon ner, ainsi qu'un pion de dames, tandis que, plus semblable à l'antique Oreste qu'à un gentilhomme de mon temps, je tai guais le ciel de mes plaintes qui s'en allaient avec les nuées. Saint-Cendre n'a point tort, quand il me traite de nébuleux et de lunatique!... Pourquoi irais-je, aujourd'hui troubler ce ménage bourgeois où j'arriverais m'abattre comme un hibou sur une couvée de pinsons!

Un petit incident modifia cependant ces dispositions philo sophiques, en y apportant la contre-partie la plus inattendue et la plus subite. Jamais les affirmations de M. de Clérambon ne reçurent des faits eux-mêmes un démenti plus formel. Comme il descendait un escalier, suivi de ses valets et de ses pages qui portaient sa salade, ses gantelets et son épée d'armes, il fut arrêté par mademoiselle Germaine Charpy. « Madame de Follenbrais priait monsieur de vouloir bien passer chez elle. » Diane, prise dans une de ces merveilleuses robes de chambre ourlées de cygne, dont elle faisait son prin cipal luxe, apparut sur le seuil de l'appartement. Le flam

beau dont était chargé son bras rond et frais, qui jaillissait hors de la fourrure blanche, éclairait en plein sa mine éveillée et gracieuse. Ses larges yeux reflétaient le feu des bougies roses, d'où montait une vapeur parfumée. Laissant son escorte sur le palier, M. de Clérambon entra chez la dame. Aussitôt elle abonda en discours flatteurs et en paroles gentilles :

— Comme vous avez les paupières battues, — disait-elle en le dévisageant avec une mine sérieuse et attentive, — et combien vous avez l'air fatigué! Si je vous croyais capable de pleurer, je jurerais que vous avez eu quelque gros chagrin... ou un mauvais rêve, peut-être... et que votre cœur est en peine... Est-ce vrai?

Souple et câline, elle avait jeté ses bras nus autour du cou cerclé d'acier, et elle était si grande que sa tête reposait sur l'épaulière lamée, découverte par une échancrure de la saye d'armes. Sa voix douce roulait ainsi qu'une cascade de perles :

— Méchant! vilain! qui part sans embrasser son amie!

Elle l'attira, se pendant à lui de tout le poids de sa chair blonde. Sa gorge fière jaillissait librement au-dessus de sa chemise coupée carrément, hors de la robe d'une nuance rose passé, tout ouverte.

— Asseyez-vous vite sur mon lit. Il faut que je vous dise quelque chose!... J'ai voulu que vous emportiez un souvenir de moi... Mais vous allez me donner une pièce de monnaie, car, pour rien, je ne me consolerais d'être fâchée avec vous par la suite.

Et elle lui glissait dans la main un étroit paquet enveloppé de velours vert. C'était une dague forte et courte, un perce-mailles, dont la lame en alène, plus grosse que le pouce à son talon, changeait trois fois son plan de retaille jusqu'à la pointe renflée en bulbe. La fusée, terminée par une capule à oreilles, était lacée de cheveux blonds finement nattés, alternant avec du filigrane d'or. Diane fit valoir son ouvrage; elle en avait fourni la matière :

— Quand vous serez serré de près, vous vous en servirez comme ça!... Tenez, Dartigois m'a montré. Là, voyez-vous, en appuyant le pouce sur le pommeau. Et puis un bon coup! Pan!... A cela rien ne résiste. C'est une lame de

Formicano, de Padoue, et qui briserait la meilleure cuirasse... Allez donc ! Pan ! Attendez que j'essaye !... Non, j'ai peur de me faire mal !... Et puis, quand vous la serrerez dans votre main, les cheveux tressés vous feront penser à moi...

Et, perchée sur les genoux du comte Odet, Diane de Follenbrais maniait sa dague. Il dut lui donner un denier de sa bourse où elle fouillait avec une curiosité enfantine. Elle attacha elle-même la dague à la ceinture de l'épée. A grand' peine M. de Clérambon put-il s'arracher des bras de la folâtre jeune femme. Son désir était ailleurs : « Bien sûr, elle montrait tant de joie parce qu'il allait partir. » Il la quitta après l'avoir baisée sur les yeux avec une douceur dont la belle évaporée resta émue.

— Adieu, — fit-elle, — et surtout soyez prudent, que je vous revoie beau et brave, comme avant !... Au revoir !

En disant ces derniers mots, elle rentra dans sa chambre, des larmes mouillaient sa voix.

Mais, dans l'antichambre mal éclairée par une veilleuse, M. de Clérambon se heurta contre une autre femme qui venait à lui. Il reconnut Germaine Charpy. Sans oser dire un mot, rougissante et tremblante, la chambrière étendit la main et posa un linge blanc entre les ailes de la cubitière droite du bras armé qui s'avançait vers elle. Et elle s'effaça dans l'ombre, glissant contre la muraille, disparut derrière une tapisserie. M. de Clérambon déplia le mouchoir que Germaine brodait à ses armes, en cachette, depuis des semaines. Cet humble hommage le toucha. Songeur, il continua de descendre l'escalier et traversa les cours, la tête basse.

Quand il monta à cheval, sa volonté était arrêtée, froide et énergique. Ces deux femmes, si différentes d'allures et de conditions, lui avaient dicté sa conduite. Il réduirait Françoise Duhalier par les mêmes moyens. Dût-il y laisser la vie, il tenterait d'enlever Arnay-le-Duc ou, tout au moins, les faubourgs de l'Ouest, pour avoir la belle dont le souvenir le brûlait. Son engagement pris l'obligeait envers l'Amiral. Mais quand il lui aurait remis et l'argent et les reîtres, il saurait se rendre libre. Cependant, si grande que fût son impatience, il résolut de ne pas changer une seule des étapes

précédemment fixées. Il savait que le voyage des huguenots avait La Charité pour but. L'armée des Princes remonterait donc certainement par la Bourgogne, et c'était là qu'on se battrait si Brissac et ses bandes essayaient de barrer le chemin. Or lui, Clérambon, et ses onze ou douze cents hommes ne seraient jamais de force à passer sur le ventre des gens du Roi. M. de Clérambon se prêcha donc la patience :

« J'ai bien vécu cinq ans dans le désespoir et l'inutile attente ! Que seront les cinq ou six semaines qui me séparent d'elle, à côté des souffrances endurées ! C'est une entreprise dont je verrai la fin. J'aurai Françoise, et Carpençay aura, par surcroît, ses médailles ! »

Mais il demeurait hésitant : le bonheur serait-il au bout du succès ? « Essayons toujours ! Je l'aurai peut-être, ce bonheur, et tellement grand que mon cœur en éclatera, incapable qu'il est de le pouvoir contenir ! Périsse mon corps, mais que pendant une heure je la tienne dans mes bras !... Adieu, la honteuse lâcheté et la débile tristesse ! Je veux vivre, sentir un souffle de jeunesse gonfler ma poitrine, et me conduire en tout comme le bon Centaure qui se cabre et bondit autour de mon pot ! La mélancolie ne détruit pas la force, les Centaures étaient fils des Nuées ! A l'épée ! à l'épée ! Foin de la molle apathie ! Ces deux belles m'ont rendu le courage, avec leurs gentils cadeaux, et aussi la volonté d'aimer ! Le soleil me paraît briller à mon intention, l'air m'arrive plus léger et subtil ! Je trouve toutes ces petites fleurs merveilleuses, jamais je ne vis tapis mieux brodé ! Pour un peu, j'entonnerais des chansons, comme l'amoureux Taubadel, et je graverais mon chiffre et celui de ma Françoise sur l'écorce de ces châtaigniers tortus !... Quant au mari, je n'en ai cure. Ce sera bien le diable si, dans les conflits de ces discordes civiles, il ne se laisse pas chatouiller par une balle ou baiser par un coutelas... Et j'épouserai sa veuve. Cet imbécile ne saurait être ni excusé ni plaint. Pourquoi ce croquant de la moindre espèce vient-il se promener sur mon bien ?... »

Et M. de Clérambon, se jurant de bannir désormais les humeurs bizarres dont il n'était que trop souvent assailli, poussa son lourd cheval d'armes avec une joyeuse confiance.

A chevaucher ainsi par ce pays où il n'aurait pu se risquer seul sans être égorgé, il reprenait goût à la vie. Dans le chemin encaissé, sa troupe filait en un ordre admirable. A droite, à gauche, des argoulets et des arquebusiers occupaient les crêtes. Et M. de la Gournelle, monté sur une mule, à cause de la difficulté des chemins, voltigeait partout, son bâton à la main, courant à la manière d'un chien de berger, autour des cavaliers et des piétons.

Mais, entre La Borderie et La Vergne, les bandes eurent, pour un instant, la place de se déployer. Il était dix heures du matin, et, sous les rayons du soleil, M. de Clérambon, satisfait de voir les ordres donnés la veille aussi strictement accomplis, regarda étinceler au soleil les hallebardes de ses caporaux et les pertuisanes de ses sergents, affairés à régler la marche oblique des rangs qui se dédoublaient, s'étiraient. On eût dit des traits sortant d'un carquois. M. de la Gournelle, dans son armure blanche et dorée et sa robe bleue à croix blanches, se hâtait maintenant sur son grand roussin pie Phlégéthon. Tantôt il allongeait son allure et rasait les files, tantôt, sa demi-toise haute, il galopait de ferme à ferme, servant de pivot dans les conversions. M. de Clérambon se sentit saisi d'une joie profonde et complète. Quelle belle machine il avait là, et supérieurement réglée ! Les meilleures compagnies de l'armée royale ne valaient certes pas les siennes.

Sur la route qui menait de Janaillat à Sardan et sur les coteaux déclives en bordure, s'étendait le vaste échiquier couvrant une demi-lieue de pays. Au milieu du chemin, le bagage était serré entre les bataillons Gouges et Bastardy, qui faisaient des taches azurées, cramoisies et vertes, sous leurs enseignes bleues et rouges; et le large drapeau blanc flottait au vent sur la droite. Devant les bêtes de somme chargées de bahuts, de femmes, d'enfants, et que des valets tenaient en main, les cuirasses formaient une ligne sombre, éclairée en son milieu par le grand étendard écarlate et les sayes aux couleurs éclatantes du capitaine et des lieutenants. Mais les cavaliers n'avaient pas de vêtements sur leurs armures noires à minces liteaux blancs, et leurs chevaux n'étaient point bardés. Cette troupe, disposée sur le coteau, en avant de la

route, gagna lentement une coupée et disparut dans les défilés de la Ribayrolle où le bagage s'enfonça à sa suite. Les arquebusiers de Bastardy prirent la droite par les hauteurs; ceux de Gouges, la gauche, pareillement. Les pistoliers et les argoulets glissèrent alors en une marche de flanc entre le bagage et les reîtres, s'étendirent sur les ailes, pour trouver passage au-dessus des piétons. Bientôt on les vit couronner les crêtes où leurs petits chevaux grimpaient avec la sûreté des chèvres. Les reîtres de Taubadel descendaient alors la pente pour se déployer sur la route. Ils se disposèrent sur deux rangs, et dans l'intervalle s'élança M. de la Gournelle, éperonnant son étalon pie. Bientôt reformés en deux escadrons épais, massés, l'un sous la cornette couleur de poil, l'autre sous une cornette bleu turquin, les harnais noirs gravirent au trot le talus qui se dressait devant eux, et les derniers purent entendre le bruit sourd des puissants roussins des gendarmes.

Les lances de Clérambon s'ébranlèrent lourdement et occupèrent la route, rabattant vers les coteaux quelques traînards qui espéraient s'égailler vers un petit village. On leur fit sentir le poids du bois des hampes, et ils disparurent vivement, pour reprendre leurs rangs, d'autant que le prévôt, M. de Villautier, galopait à l'extrême droite des gendarmes, tandis que son lieutenant, M. Vilain, amblait à gauche. Et M. Vilain, encore que très jeune, était extrêmement redouté, parce qu'il avait pour premier précepte : « Sitôt pris, sitôt pendu. »

M. de Clérambon avait poussé de l'avant, aussitôt que le bagage s'était acheminé. Par un sentier assez raide, il gravit le roc des Frocs, bien en deçà de Monteille, et, de là, dominant les passes et les ravines, il assista au défilé de toute sa petite armée dans les gorges de la Ribayrolle. Son dextrier Diomède, noir et balzan des quatre pieds, piaffait sous les bardes bleuies où rayonnaient les bandes gravées et dorées. Au chanfrein, timbré d'un écusson émaillé, sable et sinople, ondulait un panache blanc haut de deux pieds, moins haut cependant que celui dont les crosses flottaient sur la salade du chef de guerre, car le plumail de M. de Clérambon mesurait trois pieds. Épanoui en gerbe, il réunissait, en un seul faisceau étagé, vingt aigrettes de héron, une queue de paon

blanc presque entière, dix barbes frisées d'autruche, et les deux retombées, qui descendaient jusqu'aux reins, étaient en duvet de marabout et de cygne. Dix ouvrières, choisies entre les plus adroites, avaient élevé cet édifice léger et solide chez mademoiselle Marie Tournadelle, maîtresse plumassière à Moulins, qui avait demandé soixante écus pour prix de sa peine. Tenant son estoc d'armes, dont la lame aiguë et rigide était large de quatre doigts près de la croisette, M. de Clérambon regardait ses hommes et son argent passer. Au-dessous de son panache blanc la ventaille levée luisait au soleil, et un papillon s'obstinait à voltiger autour de la ganse en soie cerise qui pendillait de la fenêtre carrée. Cet innocent insecte, non moins éclatant dans sa livrée que cet homme d'armes, s'obstinait, prenant la floche de soie étalée pour une fleur. Ainsi dressé sur son cheval bleu et or, bleu et or lui-même par tout ce qui sortait de sa robe d'armes en velours cerise, — insigne qui s'ajoutait au panache blanc pour indiquer le commandement suprême, — M. de Clérambon semblait un autre Mars, descendu de l'Olympe afin d'encourager les guerriers.

Trois modestes filles de Serra, qui passaient par là, d'aventure, sans se douter du nombre des soldats qui dévalaient sous leurs pieds, en conçurent une admiration et surtout une terreur subites. Elles avançaient avec si peu de précaution dans le sentier creux de Mastubert, chantant et riant, qu'elles débouchèrent brusquement sur la petite corniche où M. de Clérambon et ses cavaliers d'escorte étaient postés, raides et immobiles comme des statues équestres. La première de ces lavandières, encore que les hommes d'armes fussent à vingt pas en avant, demeura si pantoise qu'elle en oublia le petit baquet plein de linge, en équilibre sur sa tête. Le baquet tomba, et les deux filles qui venaient derrière comprirent alors l'émotion de leur compagne. Et elles ne se firent pas faute de la partager, car sur le chemin surgit brusquement, derrière elles, un personnage armé. C'était M. Florent, qui accompagnait partout M. de Clérambon comme valet de chambre, servant d'armes, porte-valise, écuyer, et surtout comme homme de confiance. M. Florent, nourri dans cette discipline romaine que son maître chérissait par-dessus tout,

quand il s'agissait des choses de la guerre, n'ignorait pas que les Scipions et les Césars n'avaient jamais dédaigné — à moins que la politique ne s'y opposât — un cadeau de belle chair fraîche. Ce domestique songea donc que ces trois villageoises, tombées là du ciel ainsi que des alouettes toutes rôties, récréeraient le comte à merveille quand on arriverait à l'étape. Et, les ayant jugées, avec son expérience profonde, fruits tendres et savoureux, il résolut de les cueillir et de les mettre en réserve. Serrées entre le cheval bai du valet, qui maniait sa large épée luisante, et le rocher noir qui ne leur offrait d'autre abri qu'une étroite crevasse, les trois montagnardes demeurèrent sans geste et sans voix. M. Florent put voir que, si les jupons courts étaient d'une ratine médiocre, ou bien d'un bureau usé, si les chemises coupées bas, carrément, à manches courtes, étaient d'une toile grossière, les épaules et les gorges, un peu bistrées, étaient fermes, les bras pleins, quoique rougis près des coudes, et les jambes rondes et fortes. Une brune et deux blondes composaient le lot : la plus jeune avait seize ans, l'aînée peut-être, vingt.

« Ce sera — se dit M. Florent, homme méticuleux et soigné, d'âge incertain et de figure régulière et discrète — l'affaire d'un pain de savon, d'un sachet d'iris de Florence, d'une fiole d'huile impériale, sans compter deux peignes, des éponges et une douzaine de serviettes chaudes ! Dubois m'aidera en cela... Si seulement il était ici !... »

Et, tout en regrettant l'absence du second valet de chambre, M. Florent rengaina son épée. Regardant d'un air d'autorité froide et hautaine les trois lavandières qui pâlissaient ou rougissaient, suivant leur caractère, il toucha le long pistolet à rouet attaché à l'arçon droit de sa selle, et il annonça, d'un ton indifférent, que celle qui se permettrait de remuer aurait la tête cassée. Il vérifia la batterie, et, satisfait de l'effet produit, remit son arme en place. Il défit alors un mince rouleau de corde suspendu à l'arçon gauche, prépara deux boucles coulantes et ordonna à la première des filles de venir pour qu'il l'attachât. Sous cet ordre exprimé dans le meilleur patois de la Haute-Marche, la pauvrette s'approcha, baissant sa tête coiffée de cheveux dorés qui bouffaient en une large couronne, et, tendant les poignets, offrit sa chair de blonde râblée et

superbe, avec une silencieuse soumission de bétail. Les deux autres, atterrées, stupides, demeuraient les yeux fixes, avalant leurs larmes, les mains jointes comme des nonnes que le Diable inviterait à l'accompagner chez lui.

L'arrivée de Dubois qui, de son nez en pied de marmite, semblait humer le vent, changea cet arrangement consenti par les parties en présence. Guidant avec précaution son cheval turc dans la sente empierrée, le valet cria :

— Prends garde, Florent, voici Monsieur !

Aussitôt Florent défit sa corde déjà roulée aux poignets de la belle, piqua son cheval, en disant sévèrement aux trois filles :

— Débarrassez, pécores, et vivement !

Mais elles étaient si interdites que leurs jambes tremblantes se refusèrent à les porter. Et les deux valets s'éloignèrent aussi vite que le permettait l'état du chemin où les pierres, grosses comme des pommes et pointues, étaient amoncelées sans art, au grand dommage des sabots des chevaux.

Quand elles virent le seigneur de pourpre et d'or, ainsi casqué et empanaché, plus semblable à un saint Michel d'église qu'à un homme ordinaire, les trois villageoises tombèrent d'un même temps à genoux, en gémissant :

— La sainte Vierge nous protège !

— Elle vous protégera, mes mignonnes, — répondit M. de Clérambon de sa voix la plus aimable.

Le ton en fut toutefois si grave que les trois effrayées restèrent là, prosternées, montrant leurs dos aux regards plongeants des cavaliers, et claquant des dents, sans mot dire.

M. de Clérambon fut heureux de cette rencontre qui s'annonçait comme propice, puisque les pucelles — et il les jugeait telles à la candeur de leurs mines — lui étaient apparues sur la droite. Il les admonesta en ces termes :

— N'ayez pas peur, mes enfants, je ne vous laisserai pas faire de mal ! Aussi bien est-il malheureux que de gentils pieds, tels que les vôtres, soient déchirés par les cailloux du chemin. Approchez, que je vous baille de quoi acheter des souliers.

Et, tranquillement, donnant son épée au page qui le sui-

vait, il prit dans sa bourse trois pièces d'or, qu'il choisit neuves, et les tendit aux lavandières. Leurs larmes se séchèrent aussitôt. En un instant, elles furent sur pied, tant la vue des écus leur rendait soudain le courage.

« Ah çà ! — se disaient les gens qui suivaient, — M. de Clérambon est-il devenu subitement fou, pour qu'il se laisse aller à de telles largesses ? Quelle mouche l'a piqué sur ce coteau ? »

Gracieux et paterne, il déposa un écu dans chacune des mains timidement tendues, puis, saisissant sans rudesse la blonde qui rougit de plaisir, il la guinda sur son pied droit chaussé de l'étrier doré, l'assit sur la palette d'arçon, et l'embrassa à pleine bouche, et par deux fois, la seconde beaucoup plus bas que le cou. Et il la reposa par terre, encore étourdie et obscurément charmée de la faveur :

— Allez, mes belles ! Et que Dieu vous assiste ! Ne m'oubliez pas dans vos prières !

Et il s'éloigna, en baissant la ventaille de son armet. Rieuses, consolées, les trois filles villageoises le regardèrent passer, les yeux luisants sous leurs crinières en désordre. Et celle qui avait reçu des baisers dit en soupirant :

— Il est tout de même gentil, celui-là, avec son air triste !

— Ce qu'il a une mauvaise figure ! — fit l'autre. — Je n'en voudrais pas, bien sûr !

— Tais-toi ! — murmura la troisième en glissant soigneusement sa pièce d'or dans la doublure effrangée de sa cotte. — Tais-toi, Margot ! Tu ne sais donc pas que c'est le comte de Clérambon, le voleur de filles !

— Ah ! mes amies, — conclut la blonde Suzanne, ramenant d'un tour de main ses frisons dorés dont plus d'un s'était pris dans le ressort du masque d'acier, — nous l'avons échappé belle ! Courons !

— Oui, oui ! — cria Louise Bertaux, la troisième, dont les tresses noires comme le jais étaient massées autour d'un petit bonnet en toit, — courons jusqu'au village, et lestement, prévenir les hommes. Bien sûr, c'est Clérambon qui vient ici pour tout brûler ! C'est égal, nous en avons eu, une chance ! Je me voyais déjà attachée à la queue du cheval,

avec toi, Suzon, ma fille, et toi aussi, Margot! Et puis, vous savez après ce qui nous attendait?

— Oh! — murmura la grande Suzon rougissante, — avec le seigneur aux plumes blanches, ça m'eût été bien égal!

— Traînée! Ribaude! Voyez-vous la dévergondée!

Et Marguerite Cheramy donna à Suzanne quelques bourrades dans le dos, en lui reprochant sa lâcheté :

— D'abord, tu aurais dû te défendre contre l'homme en livrée verte! Mais non, comme une volaille qu'on trousse, tu te laissais ficeler! Si ç'avait été moi!...

Et, oubliant que, cachée alors derrière les deux autres, elle agonisait de terreur, Marguerite brandissait son battoir au bout de son bras gentiment fuselé. C'était une fillette mignonne, assez fraîche, dont les cheveux couleur de blé mûr bouffaient au-dessus du front. Et, sûre qu'aucun cavalier ne pouvait la voir, pour l'heure, elle se cambrait sur une souche, menaçant un Florent invisible de sa pelle de bois.

Les trois filles ramassèrent enfin leur linge, leurs baquets et leurs battoirs, et, se poussant avec des rires sonores, s'enfuirent à travers les châtaigniers. Entendant leurs rires qui s'égrenaient et se répétaient aux échos des rochers, M. de Clérambon songeait :

« Ainsi va la vie! Il y a peu d'instants, ces petites lavandières — bon régal de soldats, en tout autre temps — auraient souhaité que la montagne s'entr'ouvrît sous leurs pieds. Échappées, par grand hasard, au pire des dangers que puissent courir les femmes, — après la perte de la vie, — elles reprennent aussitôt courage et babillent comme autant de fauvettes! Et le plus beau, c'est qu'elles ont raison!... A chaque jour suffit sa peine, dit le proverbe. Pourquoi travailler sans cesse à augmenter le fardeau de nos chagrins, comme si leur poids habituel n'était déjà pas excessif? Ces simples filles des champs ne vont pas chercher si loin la sagesse, elles en profitent naturellement, en toute ingénuité. A peine sauvées de ce qu'elles croyaient leur perte, les voilà braves et gaies, oubliant leurs craintes, remplaçant les larmes par le rire, qui convient toujours à l'homme. Moi, au contraire, j'épiloguerais sur l'aventure funeste et me complairais à en faire comme un ornement de ma vie!... Foin

de la mélancolie! Je ne veux retenir de cette rencontre que le bon augure du nombre trois et du côté droit!... Le signe est évidemment favorable... C'eût été pitié que de récompenser vilainement ces candides messagères de la bonne fortune, par quelque violence ou quelques propos outrageux. Le souvenir charmant de Françoise m'enveloppe à ce point que je crois voir quelque chose d'elle dans chacune des filles que le hasard sème aujourd'hui sur mes pas. »

Et M. de Clérambon pensait au plaisir qu'il venait de prendre à embrasser la plus belle des lavandières, cette blonde dont le visage régulier et gracieux, ovale, le cou gras cerclé d'un pli parfait, lui rappelait mademoiselle Duhalier. Un moment, c'était elle-même dont il avait cru effleurer de ses lèvres la superbe couronne fauve, avançant au-dessus du front blanc, poli et bombé. Il avait encore devant les yeux les cheveux follets qui brillaient, comme des fils d'or tordus, en se laissant traverser par les rayons du soleil. Cinq années s'étaient écoulées, et il voyait toujours cette chevelure légère, pareille à une mousse dorée, la nuque fine et satinée où il avait, une fois, mis un baiser... le seul!... pris à la dérobée!... Il revoyait ces yeux bleu pâle, gris de lin, cerclés de fauve et d'orange, et où se traçaient des fibrilles d'outremer, à la façon des agates. Il revoyait le nez fin aux narines battantes, dédaigneuses et mutines, la bouche dont les lèvres roses se crispaient en une moue moqueuse, le menton gras et mou, avec ses fossettes jumelles; et, par-dessus tout, il revoyait cette expression calme, ingénue, détachée et naïve du visage, gâtée pourtant par l'inquiétante dureté du regard. Lorsque les paupières longues et mobiles ne les abritaient pas, en palpitant doucement, ces yeux avaient des duretés de métal. Ils disaient un égoïsme tranquille, continu, sauvage, qu'aucune affection ne pourrait jamais désarmer.

Et, à se rappeler ce regard, M. de Clérambon frissonnait sous ses armes, au milieu de ses soldats, parmi les bruits et le cliquetis des harnois, dans l'épais fourmillement des piques. Une armée cent fois plus nombreuse, toutes les artilleries du monde n'auraient pu changer ce regard. Certes, au cours de ses aventures, il avait lu dans des prunelles de femmes les sentiments les plus divers : l'abandon de soi, l'indiffé-

rence, l'étonnement, le mépris, la terreur et la haine lui étaient les plus familiers. Il avait lu aussi la fausseté mal cachée, la joie dissimulée dans les larmes, le respect humain persistant dans les pires postures, et le désarroi des pudeurs qui s'en vont à vau-l'eau dans le naufrage des volontés. De tout cela il avait la grande habitude. Mais jamais des yeux de Françoise Duhalier il ne rencontra les pareils. Du jour où il les vit, abrités sous leurs paupières battantes et leurs doubles voiles de cils bruns, il comprit qu'il était vaincu, et qu'il n'avait à en attendre ni sympathie ni pitié. Est-ce pour cela qu'il s'était acharné à plaire? Il ne le savait point. Ce qu'il savait, c'est que depuis le mois de décembre 1562 il était affreusement malheureux.

Leur rencontre, au reste toute fortuite, avait décidé de sa vie. Revenu à Paris, par hasard, après un long voyage, M. de Clérambon, sans avoir encore arrêté de projets, était descendu au *Cœur-Volant*, rue Saint-Jacques, près de la *Grappe de Bacchus* où des camarades de plaisir lui tiendraient compagnie à table. La première fois qu'il dîna dans ce cabaret, où MM. de Courgelon, de Lusigny, et son futur beau-frère Pons-Henri d'Estrabaque fréquentaient avec des personnages de conditions diverses, on lui présenta quelques jolies filles et quelques bourgeois sans importance, parmi lesquels MM. Doublet-Segondeau et Doublet-Douillard. Le premier de ces Doublet était une sorte de jeune maltôtier dont la mère, veuve avisée et sévère pour tous, excepté pour son fils, soignait les affaires. Il avait pour amie mademoiselle Françoise Duhalier que chacun, dans la compagnie, honorait pour sa bonne tenue, sa gentillesse et son parler honnête. Au contraire des diverses demoiselles dont la vertu n'était pas à la hauteur du panache, et qui traînaient sur les tables de chêne ciré leurs manches brodées tandis que les mains d'un chacun erraient sur leurs ceintures dorées, Françoise Duhalier, modeste et tranquille, dans son coin, gardait une réserve que ne troublaient point les plaisanteries grossières de Courgelon, jeune homme audacieux et sans mœurs, ou les lamentations scatologiques du Toulousain Tarrade, quand il venait à perdre un coup de cartes. Parmi ces débauchés, joueurs, aigrefins, poètes sans protecteurs et professeurs sans

élèves, mademoiselle Duhalier fleurissait comme un lis dont la tige fière s'élance d'une poterie ébréchée, sur la fenêtre d'un taudis, au fond de quelque cour empuantie. L'hôtelier du *Cœur-Volant* n'honorait guère moins Françoise que madame la Reine Mère, et l'épouse de ce personnage, mademoiselle Hidoux, n'était jamais si heureuse que lorsque « madame Doublet-Segondeau » voulait bien l'accompagner à la promenade. A vrai dire, de tous ces assidus que réunissait là, autour des pots, un goût commun pour l'oisiveté, les dés et les cartes, Françoise Duhalier n'était pas autrement considérée que les bancs, les lambris et les flambeaux : elle faisait partie du *Cœur-Volant*, et on la saluait comme telle. Si cependant Doublet-Segondeau gagnait un peu trop au jeu, — ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, encore qu'il ne fût pas un filou, — quelque membre de la bande se jurait régulièrement une vengeance éclatante, et ne parlait de rien moins que de muer l'injurieux Doublet-Segondeau en M. Doublet-Cornard. Mais la menace n'était pas suivie d'effet. Et, dans ce milieu où abondaient les mauvaises qualités et les vices, une entente tacite semblait avoir mis la « petite Françoise » en dehors des médisances venimeuses et des calomnies ordurières qui se débitaient sur chacun.

M. de Clérambon vit Françoise Duhalier, dans son coin, lisant un petit livre, ou causant avec mademoiselle Hidoux, à son comptoir. Il fut frappé de son élégante simplicité, de sa modestie, de sa grâce. Bientôt il ne vit plus que sa beauté. Jamais femme ne le captiva autant, sur la terre. Pendant une année, il perdit toutes ses soirées au *Cœur-Volant*. Il y entrait pour souper, annonçait sa ferme intention de partir, le soir même, pour la Haute-Marche, où l'attendait sa mère, et la nuit était déjà dans son milieu quand il sortait, avant-dernier, du *Cœur-Volant*, où il se jurait bien de ne plus jamais reparaître, tant Françoise l'avait écrasé de son indifférence sereine. Et il reconduisait le couple Doublet-Segondeau jusqu'à la Couture-Sainte-Catherine ; on avançait par les rues obscures avec une lanterne, et l'épée prête, sous le bras gauche, en cas de mauvaise rencontre. On parlait de choses sans importance. Il lui suffisait d'entendre

la voix de mademoiselle Duhalier, ou de marcher dans son ombre, pour se sentir content. Il perdait au jeu, buvait du meilleur pour se consoler, dépensait beaucoup d'argent, en menant une vie obscure et médiocre, et se cachait de tous ses amis, excepté de M. de Carpençay.

M. Médéric de Carpençay, derrière qui tout le monde se retournait dans la rue, à cause de sa taille extraordinaire qui dépassait six pieds, était le meilleur ami, voire le seul, de M. de Clérambon. Le marquis de Saint-Cendre disait de ces compagnons : « Ils font à eux deux une médaille complète, Clérambon est le côté pile, et Carpençay le côté face ! » M. de Carpençay appelait le comte Odet : « la doublure de mon âme ». Ils avaient étudié ensemble, sous un même maître, et suivi les cours du collège de Navarre. Ils avaient vécu côte à côte leur jeunesse turbulente et dissipée, où les duels, les aventures galantes et les grands repas tenaient la place principale. Ils s'occupaient de livres et de tableaux, par surcroît. C'est pourquoi ils allèrent en Italie, visitèrent Rome et Florence, les bains de la Suisse, et aussi la Flandre, où ils firent la guerre en amateurs et faillirent être tués à Arlon. C'est là que M. de Clérambon prit goût aux violences et aux pilleries que son ami Carpençay, dans sa nonchalance, ne pratiquait que contraint et forcé. Le gigantesque Médéric eut vite fait de juger l'incurie, l'ignorance et la superbe des soudards. Les désastres de Saint-Quentin ne l'étonnèrent point. Mais quand il vit le troupeau de femmes nues que les Espagnols chassaient hors des murs de la ville, après en avoir mésusé à l'envie, quand il vit que l'on égorgeait les bourgeois, tandis que Coligny et les défenseurs qui s'étaient rendus étaient traités d'une manière convenable, il se promit de ne plus jamais s'occuper de guerre, et il se consacra à l'étude. Les médailles antiques, les statuettes et les camées, les manuscrits du vieux temps l'intéressèrent particulièrement. M. de Clérambon, qui ne dédaignait pas l'humanisme, l'aidait dans ses recherches, et prenait plaisir à colliger les intailles les plus licencieuses. Et il en distribuait des empreintes, en cire rose, aux dames qui l'interrogeaient sur ses études.

— Le procédé n'a rien de choquant si le cadeau est fait

dans l'intimité, c'est-à-dire entre quatre yeux, et on en tire de merveilleux bénéfices. Je me suis bien trouvé d'avoir offert à la belle Anne de Beaudenier une fidèle réplique du grand camée de Sapho. Mais cette familiarité devient offense et injure mortelle quand elle se produit devant des témoins. Telle dame, qui supporte tout dans le secret de la chambre close, se cabre devant une parole discourtoise à elle adressée en public, ce public ne fût-il composé que d'une seule personne.

Si M. de Clérambon ne sut point plaire aux femmes, il y eut autant de leur faute que de la sienne : ils ne pouvaient jamais s'entendre. Même la placide et joyeuse Anne de Beaudenier, qui rendit content, et sur l'heure, tout galant qui lui en exposa poliment la requête, n'eut pas le courage de donner du plaisir au comte Odet.

— Il a l'œil trop méchant! — disait-elle. — Et puis il a toujours l'air de se moquer du monde... Avec qui on voudra, mais pas avec lui!

Sans comprendre ce que ce refus exceptionnel avait de flatteur, M. de Clérambon en conçut de l'humeur. Il outra les mauvais procédés, devint agressif et dur. Celles à qui il s'adressait se sentaient prises par une soudaine envie de pleurer. Et lorsque, de fortune, il s'essayait à mettre du sien dans une affaire d'amour, les choses tournaient toujours contre lui.

— Vous êtes malencontreux et bizarre, — soupirait Carpençay, — c'est à n'y rien comprendre! Le fâcheux, c'est qu'on commence partout à parler contre vous. Vous êtes trop hautain, mon ami! Pour avoir de belles femmes, en dehors de celles qu'on paie, il vous faudra retourner à la guerre!

— Je n'en ai pas envie! — répondait Clérambon.

— Mariez-vous alors, comme va faire Saint-Cendre. Avez-vous seulement songé à vous commander de beaux habits pour cette fête? Vous savez que c'est le 15 de mai, à Saint-Séverin, que le galant sera uni à la fille de la superbe Hélicette de Vignes?

— Je l'avais oublié! Je donnerai des ordres à mon valet Berruyer pour cela... Avez-vous encore de l'argent?

Carpençay en trouvait. Sans être encore maître de sa for-

tune, — car il avait toujours son père, retiré dans son château de Montfort-l'Amaury, et qui était un vieil homme fort avare, — il recevait une belle pension et s'endettait, dans la mesure du raisonnable. Clérambon, lui, était à la merci de sa mère, personne absolue et d'un caractère étroit, qui, du fond de la Roche-Thulon, logis fortifié de la Haute-Marche, prétendait régenter son fils, ainsi que s'il avait toujours dix-sept ans. Et elle se refusait à rendre à Odet des comptes pour l'héritage de son père, mort depuis longtemps. Selon qu'elle nouait ou lâchait, à son caprice, les cordons de sa bourse, Odet était riche ou pauvre. Il vivait donc au hasard, les gens du *Cœur-Volant* le tenaient pour très gêné. M. Doublet-Segondeau l'avait, comme tel, en petite estime. Mais, certains jours, M. de Clérambon éblouissait tout le monde, et Françoise Duhalier particulièrement, tant son luxe et ses dépenses sortaient de l'ordinaire. Après le grand souper qui suivit le mariage du marquis de Saint-Cendre avec Gabrielle de Vignes, M. de Clérambon fit son entrée au *Cœur-Volant*, avec M. de Carpençay, tous deux en habits de cour, pourpoint et haut-de-chausses de velours noir niellé d'or, bas-de-chausses en soie blanche, épée et dague dorées à fourreau de velours blanc. Mademoiselle Duhalier remarqua pour la première fois M. de Clérambon, qu'elle connaissait depuis des mois, sans avoir jamais pensé à le regarder. Elle le trouva très bien vêtu, et qu'il avait une autre mine que les Doublet et les Courgelon habituels. Sachant que la meilleure manière de flatter certains hommes est de les honorer dans leurs amis, elle fut gracieuse avec M. de Carpençay. La soirée était si belle que l'on se tenait sous une tonnelle du jardin, pendant que les joueurs incorrigibles, méprisant la fraîcheur embaumée du courtil, agitaient les dés, brassaient les cartes, se blanchissaient les doigts à marquer les points sur des ardoises. Assise sur un banc rustique, entre les deux seigneurs si bien accoutrés, Françoise Duhalier oublia sa réserve coutumière. Elle trinqua avec M. de Clérambon, ayant consenti à boire un doigt de vin de Sicile, et montra son index, chargé de deux bagues, à M. de Carpençay, qui en profita pour baiser la main tout entière. Et elle causa gentiment, s'enquit de diverses choses. M. de Clérambon aurait souhaité que cette nuit du

15 mai 1563 s'arrêtât en son milieu pour durer jusqu'à la consommation des siècles. Il se laissait gagner par une délicieuse torpeur et ne désirait plus rien, tant il se sentait heureux. Il se sentait heureux à mourir sur place, et il en paraissait distrait. C'est pourquoi, de temps à autre, mademoiselle Françoise le poussait légèrement du coude. Alors il tressaillait et lui souriait doucement. Mais elle détournait toujours les yeux, disant de sa voix sérieuse et pourtant enjouée :

— Voyons, monsieur de Clérambon, vous qui savez tout, racontez-nous donc ça ! Je demande ce que c'est que la géhenne dont on parle là-bas.

Et elle se moquait du Toulousain Tarrade :

— Avec sa manie de tout expliquer, il a l'air d'un magister qui chapitre des enfants.

Apercevant l'objet de son mépris au bout du berceau où les pampres se mariaient à la clématite, elle cria, en envoyant à ses deux assesseurs un clin d'œil d'intelligence :

— Dites donc, Tarrade, qu'est-ce que c'est que la géhenne? Vous en parliez tout à l'heure, en citant la Bible.

Tarrade, bon cuistre de collège, sans prudence ni finesse, commença d'exposer la chose : « Il y avait plusieurs sens. Si l'on considère qu'il existe diverses notions de l'enfer, au sens du christianisme, on peut se demander... » Et il continuait de bafouiller, tout en humant le pot. Des gouttes pleuvaient, ajoutant d'autres taches au bureau fripé, râpé et de teinte incertaine, qui bridait sur sa bedaine. Il choisissait ses termes, s'écoutait parler, à la grande joie de mademoiselle Françoise qui, dans l'ombre, multipliait ses sournoises grimaces.

Jamais M. de Clérambon ne l'avait vue plus jolie, ni plus gracieuse et aimable. Sa robe de drap sombre, discrètement relevée de velours noir, faisait valoir le galbe pur et élégant de sa taille, et son capot d'aversin blanc, ramené sur ses épaules à cause de la fraîcheur, dressait un haut collet entaillé, ouvert en avant, qui dégageait la rondeur harmonieuse de son cou nu. Sa tête, petite, disparaissait à moitié sous un vaste chapeau de peluche loutre, à longs poils, entouré de larges plumes noires. Et, hochant le menton, souriant de ses lèvres fortes et bien tracées, elle répétait gravement :

— Oui, messieurs ! Il sera puni de la géhenne !... La géhenne !... Entendez-vous, monsieur de Clérambon? la géhenne !...

Quand on l'eut mis, lui dernier, à la porte du *Cœur-Volant*, — suivant sa mauvaise fortune quotidienne, — M. de Clérambon prouva à M. de Carpençay qu'il convenait d'accompagner le couple Doublet-Segondeau jusqu'à son logis. Et, quand cette seconde porte se fut refermée sur leur nez, ils continuèrent de se promener par les champs, en bâillant à la lune, jusqu'à ce qu'ils eussent regagné le faubourg Saint-Marcel. Les premiers rayons du soleil les virent rentrant, à l'heure où les honnêtes gens, déjà levés, se préparaient à sortir.

— Quelle est donc — avait demandé Carpençay — cette délicieuse fille? Elle ressemble aux madones que le peintre Raphaël Santi, ou Sanzio, a peintes en diverses chapelles d'Italie. De ces vierges elle a l'ovale parfait du visage, la chevelure plaisamment massée en bandeaux lâches, les traits purs et le cou plein et fier.

— Oui, — avait répondu Clérambon, — je n'en ai jamais vu de plus attirante, ni qui fût plus merveilleusement exquise !

— Clérambon, vous dites cela d'une manière qui me remplit d'inquiétude ! Avez-vous regardé ses yeux?

— Certes, je les ai regardés, Carpençay ! Ils ont la profondeur et aussi la limpidité de la mer.

— Clérambon, prenez garde de vous y noyer ! Ces yeux durs et froids, mais qui changent d'expression quand on les observe, sont ceux d'une dangereuse sirène ! Prenez garde, vous aurez des ennuis et des chagrins avec cette belle !

— Consolez-vous et rassurez-vous, mon ami ! Elle ne voudra pas de moi... pas plus que les autres !

Et ils s'étaient souhaité une bonne nuit, alors que la matinée était dans son plein.

M. de Clérambon se noya tellement bien dans les vagues irisées que reflétaient les yeux de Françoise, qu'il en demeura hébété, sans force pour essayer de lui plaire, tout au charme de vivre dans son voisinage. Il s'astreignit à une politique lâche d'attente, vécut dans le provisoire. Et il n'osa pas se déclarer, parce qu'il sentait, obscurément, que l'aveu détruirait la bonne harmonie et amènerait une rupture dont il ne se

consolerait jamais. Une phrase, indifférente en apparence, avait brûlé le cœur de M. de Clérambon; il en fut marqué pour le restant de ses jours :

— Pour des hommes comme vous, il faudrait des femmes d'une forte intelligence. Les femmes estiment les hommes comme vous, mais elles ne peuvent pas les aimer.

Et, souriante, pensant à autre chose tout aussitôt, Françoise l'avait prié de lui dessiner un chiffre de broderie.

Le temps courut. Divers compagnons assidus du *Cœur-Volant* étaient morts, et parmi eux l'hôtelier. La taverne demeura fermée quelques mois. M. Doublet-Segondeau annonça, mystérieusement, à tout le monde, son prochain mariage avec une riche demoiselle, Françoise Duhalier se fit plus rare. M. de Clérambon ne cessa point de la rechercher. Maintenant, sans s'occuper en rien des particularités de sa vie, il la promenait avec le bon Carpençay, l'emmenant dîner ou souper dans les cabarets à la mode, à la *Tête du Maure*, aux *Rois Mages*, et aussi au *Chien qui vielle*, sur les bords de la Seine même, en face de l'île aux Cygnes, et l'on s'y rendait en bateau.

M. de Carpençay ne manquait jamais d'amies pour s'associer à ces divertissements honnêtes. Mais l'affection rare et platonique qui unissait Odet à Françoise ne semblait pas devoir se muer en amour. La nuit venue, M. de Clérambon reconduisait la jeune femme chez elle, hésitait, lui pressait la main comme si elle eût été un homme, et il la quittait, tremblant d'une émotion incurable, au bruit de la porte qui se refermait, lourdement. Et, chaque fois qu'ils sortaient ensemble, se renouvelait la comédie où se paralysait son courage. Froide, impénétrable et douce, Françoise jouissait de cette timidité et de ces égards auxquels, de par ailleurs, elle n'était point habituée. Elle n'avait rien à refuser à ce soupirant bizarre qui ne lui demandait rien. Au reste, jamais elle ne lui demandait, elle-même, quoi que ce fût; pas même une petite somme d'argent. Elle avait des ressources cachées. De cela elle ne lui faisait point part. Et lui se défendait d'y songer.

Deux années passèrent ainsi. M. de Carpençay s'éloigna pendant des mois, pour recueillir l'héritage paternel. Les sorties de M. de Clérambon avec mademoiselle Françoise allèrent

en s'espaçant. Souvent celle-ci changeait de logement, et elle se faisait plus réservée, plus mystérieuse. Parfois elle apparaissait méprisante et hautaine, parfois inquiète :

— N'est-ce pas, monsieur de Clérambon, nous serons toujours bons amis?... Si vous saviez comme les femmes ont des ennuis !...

D'autres fois, elle le surprenait par des visites soudaines, venait de grand matin, comme un oiseau, furetait :

— Il n'y a pas de femmes ici, au moins?

Et elle s'envolait, pressée, promettait de revenir et restait des mois sans donner signe de vie.

M. de Clérambon, souvent gêné d'argent, tant sa mère le tenait de court, en était, quelquefois, à redouter ces visites, parce que Françoise, quoique simplette, aimait bien les divertissements, les belles mules, les mascarades. Mais, sommé de l'accompagner, M. de Clérambon s'exécutait aussitôt, trouvait l'argent nécessaire.

Un jour qu'elle se préparait chez lui à courir, déguisée et masquée, à un bal, il essaya de lui parler d'amour, alla jusqu'à lui baiser le cou. Françoise le repoussa sans amitié ; comme sortant d'un songe, elle se redressa, sa mine se durcit jusqu'à exprimer la haine, et M. de Clérambon la laissa. Il ne la vit plus, de deux mois. Puis, un jour, il la rencontra rue de la Cerisaie, marchant vite, le touret de nez sur la face. Il la connaissait trop pour ne pas reconnaître son cou, son menton et sa taille. Elle était suivie par un grand bellâtre à mine d'aventurier en conquête. La mise trop voyante, le bonnet trop haut, l'épée trop longue, la moustache rejoignant les sourcils disaient un Napolitain ou un Sarde. Ils entrèrent, presque ensemble, dans une maison de façade paisible et honnête.

Ce fut comme le voile d'un tableau qu'on tire. Chancelant sur ses jarrets, M. de Clérambon s'appuya contre une boutique dont l'étal sembla tourner sous ses yeux. Il se remit vite en son aplomb, et, l'épée à la main, il se résolut à attendre l'homme, pour le tuer quand il sortirait. Il franchit le porche : c'était un dédale de cours, qui devaient avoir plusieurs issues. Quand M. de Clérambon en sortit, il était si pâle que, sans s'effrayer de la lame nue, une vieille femme

lui offrit de l'eau dans une tasse : une plus jeune un escabeau. Toutes deux lui demandèrent s'il n'avait pas été blessé ; et un galopin, dont les chausses fendues par derrière laissaient tomber la chemise, lui rapporta le fourreau de son épée, ramassé dans le ruisseau. M. de Clérambon remercia et s'enfuit au plus vite, rengainant son arme :

« Pourvu qu'ils ne m'aient pas aperçu de quelque croisée ! » songeait-il. Et il se désespérait à l'idée de ce qui se passait derrière ces volets clos. Un meurtre n'arrangerait rien. D'ailleurs, à y réfléchir, avant comme après, il y en aurait plus d'un à tuer. Et cependant sa jalousie ne s'était éveillée qu'aujourd'hui. Doublet-Segondeau lui était indifférent. Il en avait bien aussi, naguère, soupçonné quelque autre. Mais cette plate rencontre galante, ce rendez-vous quasi public avec un homme de bas étage, au linge douteux, et qui n'était point né, à coup sûr, fit sur M. de Clérambon l'effet d'un coup de masse. Il avait éprouvé l'angoisse de la mort lorsque le regard dur et implacable de Françoise avait croisé le sien, et c'est de cela qu'il avait presque défailli : « Elle ne me pardonnera jamais ! — se répétait-il, — et je ne la verrai jamais plus ! »

Le cœur vide, comme s'il avait perdu tout son sang, il marcha devant lui, au hasard, sans se soucier de heurter bêtes et gens, se laissant bousculer sans mot dire. La force de l'habitude le ramena rue du Pot-de-Fer, où il demeurait alors. M. de Carpençay l'y attendait. Arrivé de Montfort-l'Amaury le jour même, il se faisait tirer les bottes par M. Berruyer, attentif à le bien servir, car M. Médéric prodiguait volontiers les largesses.

— [illegible] — cria le gigantesque voyageur à Clérambon qui [illegible]. — Souffrez que je change de chaussures, [illegible] mon valet Persan à [illegible] pour nous garder une bonne place et commander le souper [illegible].

Mais M. de Carpençay, quand il vit Clérambon plus pâle que [illegible] ainsi qu'une feuille au vent, [illegible] ses [illegible] les draps.

— [illegible] que vous est-il [illegible]

— Rien, mon ami, ou si peu que rien! Et cependant je me sens très mal!

Le colloque fut long entre ces deux hommes qui s'aimaient et se connaissaient profondément. Depuis longtemps ils avaient chassé d'entre eux les réserves et les artifices du mensonge. M. de Clérambon fit sa confession complète. Carpençay put sonder la blessure. Il ne lui vint pas un instant à l'esprit l'idée de rire de cette aventure prolongée, ridicule, contraire à toute sagesse et qui devait offenser sa raison. L'amitié, toute de fantaisie et de hasard, dont M. de Clérambon souffrait pour mademoiselle Duhalier, lui rongeait maintenant le cœur à la façon d'un chancre :

— Au cancer, il faut donner un aliment! — avait déclaré Carpençay. — Vous avez agi plus imprudemment qu'un enfant. Conduisez-vous aujourd'hui en homme, quand il en est temps encore. Apaisez, coûte que coûte, votre désastreuse passion. Quand vous devriez employer la force...

Un petit laquais entra, apportant une lettre pour M. de Clérambon. C'étaient quelques lignes de Françoise. Elle priait le comte Odet de passer chez elle, le lendemain; elle serait prête à le recevoir vers quatre heures du soir. M. de Clérambon répondit qu'il irait, et continua d'écouter les objurgations de son ami Médéric, qui avait passé une paire neuve de bottes fauves :

— N'hésitez pas, Odet! Elle tient à vous voir. Un sentiment bizarre et obscur l'attire vers vous! De cette entrevue prochaine dépendra le repos de votre vie. Si je pouvais parler en votre nom, je partirais à cette heure pour la prêcher, mais ce sont là des moyens puérils! Vous devrez être ferme, courageux, ce qui vous sera aisé. Jurez-moi de ne pas quitter Françoise qu'elle n'ait été votre proie!... Qu'avez-vous à craindre? Dussiez-vous, je vous le répète, la réduire de haute lutte, il faut, il faut que vous la possédiez! Alors, vous vous connaîtrez tous deux, et peut-être pourrez-vous vous entendre! Autrement, je ne prévois pour vous que tristesse et que trouble. Décidez-vous!

Le lendemain, M. de Clérambon eut tout juste assez de voix, quand il fut en présence de celle qu'il chérissait plus que tout sur la terre, pour ébaucher quelques remarques

ironiques. C'est qu'un phénomène singulier, qui allait s'aggravant en lui, le partageait alors en deux personnes distinctes. L'une parlait, tandis que l'autre écoutait sa voix et se raillait de son débit. Alors il lui semblait que cette voix devenait blanche, indistincte, et qu'elle ne sortait pas de sa bouche

« Quel est cet imbécile qui s'exprime aussi mal, — songeait-il, — et n'émet que des lieux communs? C'est pitié que d'ouïr de semblables fadaises! Certes, il vaudrait mieux se taire, car cela produit un effet désastreux! »

M. de Clérambon tenta cependant de combattre cette désespérante illusion. Il s'efforça de convaincre Françoise de l'amour qu'il lui portait. Mais, la crainte du ridicule lui enlevait toute chaleur, et, quant au geste, un tremblement tel le secouait qu'il devait se raidir pour ne pas flageoler sur ses pieds. M. de Clérambon avait le tort de ne pas savoir graduer utilement les tons de la formule : « Je vous aime ». Aussi. quand il l'essaya, mademoiselle Duhalier, détournant les yeux, lui répondit-elle froidement :

— Je ne vous crois pas.

Et elle se mit à parler de choses autres, sans remarquer le trouble lamentable de celui qui passait pour le plus dur et le plus sec des hommes. Ils se quittèrent bientôt. Quand il implora un baiser d'adieu, elle se recula avec un visage si sincèrement peureux qu'il s'enfuit, comme si une malédiction pesât sur lui pour le rendre incapable d'être aimé. La porte se referma, M. de Clérambon eut la sensation d'un homme qu'on mure, et qui sera désormais séparé du monde. Peut-être eut-il tort de ne point frapper pour se faire rouvrir ce battant? Peut-être Françoise ne lui pardonna-t-elle pas ce départ? Personne n'en sut jamais rien. Engourdi dans son chagrin qu'il préférait, sans s'en douter, à son bonheur, M. de Clérambon eut tout juste la force de se hisser sur son cheval. et de rentrer chez lui. Il s'écroula dans les bras de Médéric. Pendant des jours, il brûla de la fièvre, entre la vie et la mort. On le saignait abondamment.

— Cet homme, — dit le médecin appelé, et qui n'était autre que le célèbre M. Pelletier, — est atteint d'une maladie noire. Sa constitution assez forte donne à croire qu'il

la pourra entretenir pendant longtemps. Mais il n'en guérira jamais.

Depuis le coup qui l'avait si rudement touché, le 12 octobre 1564, M. de Clérambon était resté sans nouvelles de Françoise Duhalier. Aussitôt remis sur pied, grâce aux soins de M. de Carpençay, il avait voulu la revoir, mais elle avait disparu. Toutes les recherches furent vaines. Au commencement de l'année 1565, par la mort de sa mère, M. de Clérambon devenait maître de sa fortune. Il s'empressa de marier sa sœur avec M. Pons-Henri d'Estrabaque, gentilhomme de bonne maison et de meilleur caractère. Mademoiselle Marguerite de Clérambon qui, par la volonté de sa mère, était vieille fille, se soumit à cette nécessité sans se plaindre. Elle épousa, à l'âge de trente-cinq ans, M. Pons qui n'en comptait que trente-deux, et chacun fut content, surtout M. de Clérambon qui demeura libre, seigneur et maître du château de la Roche-Thulon.

Aujourd'hui, il comptait parmi les plus puissants des chefs réformés, et l'Amiral ne l'appelait pas autrement que « mon cousin ». Il avait semé partout la terreur, la désolation et la ruine, brûlé dix lieues carrées de pays peut-être, et saccagé tant de châteaux et de logis que M. de Carpençay devait être le seul homme à en savoir le nombre. Il avait beaucoup d'argent, de belles captives dont il abusait suivant son plaisir; il commandait, sans contrôle, une bande de choix. Et les murailles de sa Roche-Thulon étaient si fortes que jamais les gens du Roi n'avaient osé s'y frotter, d'autant qu'il possédait du canon. Il chevauchait par les monts et les plaines sous ses armes dorées, avec la robe rouge et le plumail blanc, comme le Connétable. Malgré ces avantages, M. de Clérambon se nourrissait des fruits amers de la mélancolie, et le vautour invisible déchirait son cœur. Son implacable mémoire ne lui permettait pas d'oublier le visage pur et ovale de mademoiselle Duhalier : et depuis plus de sept années il ne s'était point passé une heure sans qu'il y pensât, sans qu'il vît briller ses yeux. C'est pourquoi son malheur était sans remède, tout comme celui du sauvage veneur condamné, depuis des siècles, à poursuivre, parmi les nuages que chasse le vent des nuits noires, la biche blanche du solitaire, la

biche blanche au collier d'or, qu'il poursuit toujours et n'atteindra jamais.

VI

Ainsi livré à ses réflexions, M. de Clérambon continuait d'avancer par les sentiers rocailleux et escarpés qui coupent le mont de Sardent. Il comptait retrouver à Collembourg ses gendarmes, et longer les coteaux séparant la Cheminade de Serra. Il atteignait le Mazeau lorsque M. de la Gournelle accourut au galop. Une bataille était sur le point de s'engager entre l'extrême gauche de la troupe et les gens de Saint-Éloy qui prétendaient disputer le passage et avaient barricadé leur avenue.

Les chemins étaient en effet si mauvais que l'ordre de marche s'en était trouvé altéré, et la gauche, obligée de s'étendre vers le nord, était tombée, quoiqu'on eût tenté, dans le pays de Saint-Éloy. M. de Sauverat n'avait cru pouvoir mieux faire que de lancer un paquet d'argoulets. Ces éclaireurs, partis à fond de train, étaient revenus plus vite encore. Une grêle de pierres les avait assaillis dès l'entrée du village. Les paysans étaient abrités derrière une charrette renversée qui s'allongeait en travers de la route. Et ces révoltés rustiques s'occupaient maintenant à amonceler des pièces de bois et des fascines, et criaient qu'ils tueraient quiconque se permettrait d'approcher. On entendait la cloche de l'église sonnant le tocsin : d'ici une heure, peut-être, les paroisses voisines seraient en armes. M. de Gouges attendait des ordres pour enlever le lieu, gênant par sa forte assiette. Et ce qui chagrinait le plus le sergent-major dans cette affaire, c'est que la régularité des mouvements allait s'en ressentir. On devait craindre que les argoulets ne se missent en désordre, à la queue de l'armée, et qu'ils ne causassent parmi les reîtres une confusion sans remède.

M. de Clérambon se porta sur-le-champ à Saint-Éloy. Sans blâmer M. de Sauverat, il le pria de masser ses argoulets autour du village, et, empruntant une soixantaine de

piétons d'élite à la compagnie Gouges, il donna l'ordre au reste de compléter l'investissement de la place, dans la mesure du possible. On ne devait rien exécuter sans son commandement, mais bien demeurer l'arme au pied, et se borner à arrêter les gens qui essayeraient de quitter Saint-Éloy ou d'y rentrer. Suivi par M. de la Gournelle et par son escorte habituelle qui était d'une douzaine d'écuyers, de pages et de valets, M. de Clérambon entra dans le village, au petit pas, l'épée au fourreau, n'ayant à la main que sa canne blanche à pomme d'or. Ses soixante piquiers attendirent, en arrière, avec le lieutenant Malestroit. Négligeant la tourbe d'enfants et de femmes qui hurlaient autour de lui, il examina cet endroit où il n'était jamais venu de sa personne. Les maisons grises, inégales, accrochées aux flancs des rochers, ou enfouies en contre-bas de la voie, se serraient, basses et profondes, sous leurs toits de paille, roussâtres, que les plantes parasites tachaient de rouge, de violet et de jaune. Toutes ces couvertures bossuées avançaient au-dessus des encorbellements en galeries saillantes, d'où pendaient des linges et autres drapeaux domestiques qui séchaient au soleil. Et le pied des murs décrépits disparaissait sous le revêtement velouté des mousses. Des venelles étroites, tortueuses et déclives serpentaient entre les bâtisses, les masures de pierres sèches et les chaumières pareilles à des ruches. Des tas de fumier, où picoraient les poules, emplissaient à demi les cours étroites et boueuses. Les porches carrés, encombrés de chars et de futailles vides, s'ouvraient largement, en façon de fenêtres, sur les emblavures et les jardinets. Les façades, percées de jours étroits et rares, comme au hasard, montraient leurs poutres en croix. Les balcons grossièrement équarris, les perrons placés de côté et à rampes vermoulues, étaient chargés de marmaille et de filles, et M. de Clérambon remarqua que l'on y avait accumulé des pierres, comme sur les appuis des baies et sur les toits, où des galopins dépenaillés étaient assis ou couchés, par places. D'autres se cachaient derrière les cheminées.

Le passage était barré, à moitié voie, par un amas d'objets entassés sur un grand chariot à fourrage, chaviré, les roues en l'air ; des herses étaient enchevêtrées dans les brancards. Et derrière ce retranchement allaient et venaient des hommes

armés de faux, de fourches, de bédoils et de trinquebassons. Certains maniaient des serpes emmanchées à des gaules longues de vingt pieds, d'autres brandissaient des merlins, des hoyaux et des cognées. Tous avaient les yeux brillants des fauves en chasse ; leurs poitrines velues et brunes apparaissaient par l'écartement de leurs vêtements en désordre. Et, quand s'avança le cavalier bleu et doré, avec sa robe de velours rouge ajustée, tous commencèrent de vociférer :

— A mort ! à mort ! C'est Clérambon le pillard !

— Misère de nous ! Avec sa robe d'écarlate il a l'air d'une demoiselle !

— Vous laisserez-vous intimider par ça !

Une jeune fille se montra alors à une fenêtre encadrée de lierre, et, agitant un battoir, cria :

— Il a voulu m'attacher à la queue de son cheval ! Il a violenté Suzanne, ma sœur de lait !

Ainsi la tendre Marguerite Cheramy, accourue en hâte à Saint-Éloy avec ses compagnes, payait-elle M. de Clérambon par une immédiate reconnaissance. Derrière elle, la blonde Suzanne, rougissante, murmura :

— C'est mal, ça ! Tu sais bien que ce n'est pas lui, mais l'autre, là-bas, avec sa dalmatique verte !

Marguerite haussa les épaules, et glapit, encore plus haut :

— Ce sont tous des porcs !

Et la foule reprit, à la manière du chœur antique :

— A mort ! A mort ! Il a violenté nos filles !

Louise Bertaux, penchée à une autre croisée, agita sa tête brune surmontée du petit bonnet en toit, et tendit le poing à M. Florent qui la regardait d'un air tout à la fois grave et serein :

— Il a voulu nous violer ! J'en atteste la Vierge !

Cette imprécation excita la gaieté de l'escorte. M. Dubois tapa sur sa cuisse, un page eut l'audace de rire. Alors ceux de la barricade maudirent le seigneur de la Roche-Thulon et ses gens :

— Croquants ! Goujats ! Ils se truphent de nous, à cette heure ! A mort, Clérambon ! à mort ! Apportez des fagots ! Qu'on le brûle devant l'église !

Et les femmes et les enfants, sur un ton plus aigu :

— A mort! à mort. Clérambon l'hérétique! Tuez-le! Égorgez-le! Sonnez les cloches!

Mais l'injure : « porc », était celle que préféraient les filles. Elles s'enrouaient à appeler le comte Odet : « Vieux porc! »

Et chacun, enhardi par le silence et l'immobilité de l'ennemi, hurlait ses griefs :

— Il a tué vingt hommes à Montmauri, emmené le bétail!

— Il a traité toutes les femmes comme des ribaudes!

— Il leur a fait couper les jupes à hauteur de la taille!...

— Vengeons les noyés de la Garnèche!

— Les pendus qu'il a accrochés partout!

— Bandoulier! Voleur! Excommunié! Tu as assassiné nos frères!

— Il ne faut pas qu'il s'en aille vivant d'ici! Il nous tuerait tous après!

— Qu'il nous souvienne des Lucottes!

— Et d'Augères où il a tout mis à mort!

— Il vendra à l'encan les femmes et les filles toutes nues, comme à Saint-Christophe!

Les femmes, exaspérées, se ruèrent alors hors des maisons; leurs clameurs couvrirent celles des hommes :

— Jetons-le à bas de sa selle! — Qu'on l'étripe! — Donnez-moi un couteau!

La popularité était bien la chose que M. de Clérambon recherchait le moins sur la terre. Indifférent devant cette haine, il porta son cheval, bardé d'acier, d'une demi-toise en avant. La cohue recula de vingt pieds.

— A l'aide! à l'aide! Arrêtez-le! Il va nous assassiner!

— Sauvons-nous! Au secours! — gémit Marguerite Cheramy, toujours à sa fenêtre.

Et elle retira sa tête aussitôt.

M. de Clérambon baissa alors sa canne. Tous tournèrent le dos. Les plus braves gagnèrent la barricade, les autres disparurent dans les maisons. Maintenant on s'encourageait des croisées :

— Assommons-le! Il est bon à tuer!

— Qu'on lui prenne ses habits de velours!

— Et ses plumes!...

— Brisons ses armes dorées ! Le lâche qui s'engraisse de votre sang !

— A-t-il l'air bête avec son bâton blanc !

— Il n'ose seulement rien dire !... Tête de fer ! Bec clos !

M. de Clérambon venait de lever la ventaille de son armet. Tous purent voir le haut de son visage pâle, ses yeux attentifs et froids. Le silence se fit.

— Il va parler ! Taisez-vous ! Qu'on arrête la cloche ! Prévenez le sonneur !

Mais une grosse paysanne s'avança, menaçant du poing le cheval, et sa poitrine mafflue, aux seins battants, énormes, débordait son mauvais corsage de futaine, agrafé de travers. Les pieds chaussés de sabots, elle se dressait dans ses courtes jupes de bure et sa cotte de toile. Et sa taille épaisse, façonnée, on eût dit, à coups de hache, roulait sous sa croupe de bête de labour. Elle cria :

— Et moi, je ne veux pas qu'il parle !... Lâche ! Bandit !... C'est toi qui as fait tuer mon homme, avoue-le !

Et sa colère coulait, violente, ordurière, tel un ruisseau bourbeux. Cette femme, déjà vieille, et qui n'avait pas quarante ans, levait sa figure dure et épaisse, son front bas ; ses cheveux gris s'échappaient de son serre-tête de ratine noire. Tous l'écoutaient ; la cloche avait cessé de sonner.

— Laissez-la s'expliquer !... C'est la Mucat, la veuve de Guillaumet, le boulanger.

— Oui, les croque-moutons l'ont tué cet hiver !

M. de Clérambon regardait cette image vivante du peuple foulé et torturé qui se dressait contre lui. La main droite appuyée sur sa canne dont le bout reposait sur son soleret d'acier, la gauche prête à diriger son cheval, il l'écoutait parler. Puis, froidement, il dit :

— C'est bien, la mère ! Je vous le payerai, votre mari ! Combien voulez-vous pour cette affaire ?

Alors la Mucat se calma, subitement ; et elle baissa la tête. Sa mine devint grave et soupçonneuse.

— Après tout, il a raison, — fit une voix de femme. — Ça pourrait s'arranger, après tout ! Ce qui est fait est fait !

Mais un homme dit, de la barricade :

— Prends garde, la Mucat, il va te voler.

Les cris recommencèrent. M. de Clérambon poussa son cheval en avant : les rumeurs grondantes s'affirmèrent, moins hardies. Ainsi, quand un gerfaut, qui a charrié loin de son fauconnier, se pose, égaré, sur un arbre, est-il bientôt entouré par le croassant essaim des corneilles. Mais, si l'oiseau royal entr'ouvre ses ailes et agite ses sonnettes, les noires assaillantes s'écartent, hésitent et éteignent l'éclat de leur voix. A ce moment une lame de faux, sortant sournoisement de la barricade, glissa au niveau des jarrets du dextrier. D'un coup sec, donné avec le bois de sa lance, l'écuyer qui venait derrière para le coup. M. de Clérambon n'avait rien perdu de la scène. Il parla alors, et sa voix sèche et brève put être entendue de tous, tant elle avait de portée :

— Attention, vous autres, rustiques ! Que cela ne recommence pas, ou bien, j'en jure ma vie, vous allez tous mourir ! Si un seul de mes soldats, si un seul de mes chevaux est atteint, le village brûlera, et nul d'entre vous n'en sortira vivant que pour être égorgé dehors. Les hommes seront passés par les piques, les femmes pendues aux linteaux des portes, et aussi les filles. Vos enfants et vos vieux resteront dans le feu ! Réfléchissez !

Le silence était devenu complet. On n'entendait rien que le doux beuglement d'un veau, et la vache y répondait du fond d'une étable. Sur une souche servant de billot, près d'une porte, une chatte léchait son petit. Une vieille impotente, aveugle, demandait d'une voix dolente pourquoi on ne lui répondait pas quand elle réclamait sa soupe. Et le Diomède mâchait son mors avec un son clair d'acier heurté.

Quand M. de Clérambon avait dit : « Vos enfants resteront dans le feu », les mères, qui, sur les galeries, berçaient un poupon dans leurs bras, frémirent comme les brebis qui flairent l'odeur du loup dans la nuit. Et le comte, dressé sur ses étriers dorés, continuait :

— Réfléchissez ! Vous savez que je ne manque jamais à ma parole, et comment j'ai puni, après plus d'une année, ceux qui ont osé marcher contre moi lors de la journée des baillis. Rappelez-vous les ruines de Saint-Christophe, la désolation de Bosmoreau, les exécutions d'Archissac ! Je ne viens pas aujourd'hui pour vous rançonner. Par un accord avec les

autorités de Guéret, je me suis engagé à respecter les biens et les personnes dans la Haute-Marche. Je vous demande seulement le passage pour ma troupe, et, comme je resterai le dernier, vous pouvez être assurés qu'il n'y aura pas de désordres. Vous pouvez encore voir par vous-mêmes que la lutte ne vous aiderait en rien. En une heure, je disperserai vos ouvrages, et vos toits s'effondreront sur vous ! J'en fais ici le serment, je vous tuerai tous, grands et petits, jusqu'au dernier !

Partout on se taisait, consterné. Marguerite Cheramy pleurait dans les bras de Suzanne, Louise Bertaux ne tirait plus la langue à M. Florent. Derrière la barricade, on commençait à discuter :

— Il a raison, le seigneur, après tout ! Il ne nous veut pas de mal !

— Nous allons tous être mis en morceaux, c'est sûr !

— Enfin, on ne peut pas toujours céder !

— Quoi ! parce qu'il demande à passer par un chemin libre pour tous ?

— Et s'il pille ?... S'il ne tient pas ses promesses ?...

— Crois-tu qu'avec une charrette renversée et une faux on arrêtera ses gens de guerre ?... Il a plus de mille arquebusiers avec lui, derrière les piques !

Et la plupart regrettaient la sédition :

— Nous serons ruinés pour le moins !

— Incendiés !

— Nos filles forcées et pendues !

Enfin un avis fut émis et prévalut :

— Il faudrait appeler le curé !

M. de Clérambon entendit ces derniers mots, il les approuva :

— Consultez les anciens du village ! Appelez votre curé, il n'a rien à craindre. Je m'en remets à sa décision. Mais le temps fuit, faites vite !

Un coup d'œil envoyé à M. de la Gournelle, qui se tenait près du comte Odet, fut aussitôt compris. Le sergent-major tourna sur sa selle et ordonna au trompette de sonner. M. Malestroit fit reculer ses hommes, la pique de biais. A voir cette manœuvre, ceux de Saint-Éloy comprirent qu'on différait l'attaque. Les femmes crièrent :

— Oui, oui ! c'est cela ! Que le curé vienne !

Il sortit du presbytère, petite maison basse, envahie par les plantes grimpantes, collée entre deux pilastres de l'église carrée, dont le clocher gris, à six pans, était surmonté d'un coq en fer forgé, doré, et qui luisait sur une grenade, au soleil. C'était un vieillard dont les yeux bleu pâle semblaient depuis longtemps éteints, car ils paraissaient ne rien voir. Il avançait lentement, sa démarche était oblique et timide, et il rasait les murs, sans se décider à tenir le milieu du chemin. Sur le seuil de la cure, la servante se désolait, les mains jointes, et la peur faisait haleter sa poitrine rebondie qui tendait, sous le mouchoir brodé, son corsage de drap noir. M. de Clérambon salua courtoisement de la main ; l'homme de Dieu se plia en deux et ne se redressa pas entièrement, gardant la tête découverte. M. de Clérambon le pria de remettre son bonnet.

— Monsieur le curé, voici la chose en deux mots : je demande passage à vos paroissiens parce que je m'en vais à la guerre, à cent lieues d'ici, dans le Charolais, pour le moins !

Le curé approuva de la tête et dit quelques paroles vagues : « Comme c'était loin ! Fallait-il donc que l'on courût ainsi la terre pour s'égorger !... » Il déplora les malheurs du royaume, souhaita une paix prochaine, et se tut. M. de Clérambon reprit :

— Je m'engage à ne causer aucun dommage dans votre pays, non plus que dans les villages voisins. Je ne ferai que traverser. Si les gens d'ici ont du pain et de la viande à me vendre, j'annonce que je suis prêt à acheter, et à payer au comptant, après prix convenu...

Un murmure d'approbation monta de la foule. Les fers emmanchés se redressèrent. Posant sa faux contre une futaille, le boucher Mingault affirma « qu'il n'y avait point sujet de querelle, et que tout était pour le mieux ». Dans un groupe, la veuve Mucat écoutait, les bras croisés, l'œil ouvert :

— Bien sûr, — murmura-t-elle, — on pourrait cuire encore à cette heure. Le four n'est pas encore froid.

— Maintenant, — continuait M. de Clérambon, — comme certains ici se plaignent de meurtres commis, ces temps pas-

sés, par mes coureurs, je veux dédommager ceux qui ont souffert. Voici une femme dont le mari a été tué, paraît-il...

— C'est vrai ! Nous l'avons vu ! — crièrent quelques-uns, mais sans colère.

— Je suis là pour lui donner une somme d'argent, et je vous en compterai une à vous aussi, monsieur le curé, afin que vous puissiez réparer, dans la mesure du possible, les ruines que nous avons causées. Vous savez que les gens de guerre sont difficiles à gouverner. Il est injuste de nous rendre en tout responsables de leurs excès.

Le curé approuva en hochant le menton et remercia d'une voix basse et tremblante : « Les temps étaient durs, et chacun se devait entr'aider. » Alors des vieux s'approchèrent. Appuyés sur des bâtons, ils se traînaient lourdement, tellement voûtés et arqués que certains avançaient déjà la tête hors des portes, que leurs pieds n'avaient pas touché le seuil : « Ce que le curé déciderait serait bien. » Telle fut l'opinion commune. On interrogea la Mucat. Sombre et méfiante, elle comptait sur ses doigts. Enfin, avec le mouvement de décision obstinée des gens qui se jettent, le nez baissé, dans le danger, elle formula ses exigences :

— Il me faut trente écus, trente écus d'or, pas moins !

Elle se les vit allonger au même moment, car M. de Clérambon faisait toujours porter derrière lui une valise pleine d'espèces sonnantes. Regrettant de ne pas avoir réclamé le double, elle regagna sa maison. Beaucoup l'y suivirent pour la féliciter sur son courage, risquer un emprunt. Le curé reçut une pareille somme « pour exercer ses charités », et la barricade fut détruite vivement. Les paysans mirent à ce travail une belle ardeur, d'autant qu'ils savaient Saint-Éloy à demi entouré. Ils songeaient aussi au bénéfice que leur vaudrait la vente de leur farine et de leurs bœufs.

L'aile gauche put donc traverser ce village, où l'on avait perdu une grande heure. Elle rejoignit le gros à Chassouille, au commencement de l'après-midi. Là on trouva des vivres, du pain chaud et des bœufs déjà écorchés. M. Vilain, installé dans une masure, payait tout avec régularité et méthode, au milieu des fourriers qui pesaient les victuailles dans une grande balance accrochée aux poutres du plafond. Quand on eut

mangé la soupe, on se remit en route sur Perillat, non loin des sources de la Gartempe. On remonta vers Villerégnier, en passant entre Peyrabout et Saint-Yrieix-des-Bois, la droite par le moulin des Peysses, la gauche par le Chiroux. A partir de Saint-Hilaire-la-Plaine, on avança déployé en bataille, les argoulets et les pistoliers piquèrent dans les prairies pour le fourrage. Deux cavaliers qui s'éloignèrent, pensant marauder, furent aussitôt pendus. Cette nouvelle vola par les bandes comme s'enflamme une traînée de poudre. La gauche franchit la Creuse à Pont-à-l'Évêque, par les moulins des Forges; le centre prit par le pont de Longeville; la droite, avec les reîtres et les gendarmes, trouva les gués au-dessous de la Grange-Vergniaud et du Mas-de-Seydoux, dont les argoulets occupèrent les hauteurs pendant l'opération. Et, comme c'était là le passage le plus ardu et le plus périlleux, M. de Clérambon y fut de sa personne et marcha le dernier, après les argoulets, qui y perdirent un homme et un cheval, entraînés par le courant. A sept heures du soir, on put bivouaquer et souper dans les lignes tracées par M. de la Gournelle, entre Bantardeix et Villetête. M. de Clérambon se logea à Faye, où il établit sa place d'armes. Il y fut rejoint par une ambassade des principaux habitants de Saint-Laurent.

En tête marchaient deux demoiselles d'une parfaite beauté, chacune un bouquet de fleurs à la main. La plus grande, brune et svelte, vêtue de velours orange et de satin gris, avec un bonnet à l'italienne, de filigrane d'or, d'où s'échappaient ses cheveux fins et soyeux qui battaient le dos de leurs boucles épaisses, n'avait pas plus de seize ans. Sa fraise à mille tuyaux lui remontait jusqu'aux oreilles. Un petit garçon, page de cette jolie fille, était chargé d'un luth, aussi haut que lui et qu'il serrait entre ses bras. La seconde, petite, blonde et rose, était coiffée d'un calot zinzolin à torsades d'argent. De celle-là les boucles ondulées, qui s'envolaient par le bout, étaient si longues qu'elles descendaient plus bas que les reins et lui formaient un manteau. Sa robe de satin singe mourant était relevée sur sa cotte de damas inde où couraient des entrelacs brodés, et un capot de taffetas ormuz, dont les manches, larges à l'excès, étaient criblées de taillades, complétait son corsage lacé, décolleté en carré. Cette enfant ne comptait pas

quatorze ans. Elle avait, suspendue par un ruban noir, à son cou qu'encerclaient deux cottoires d'émaux, une vielle de bois, peinte et sculptée.

Le syndic de Saint-Laurent, en habits de fête, tête nue, présenta à M. de Clérambon un drageoir plein de confitures sèches. Un autre notable, dont le balandran souci se rehaussait de velours noir appliqué par bandes, était armé d'une ferrière d'argent et d'un hanap à couvercle : « C'était le vin de la bienvenue », s'efforçait-il d'expliquer dans une harangue confuse. Mais un trouble subit le rendit muet, quand le regard froid et railleur de M. de Clérambon s'arrêta sur lui. Et, bien que trois marguilliers et le sergent blavier Richaume le tirassent par son vêtement jaune, pour le rappeler à la fermeté, il persista dans son silence et posa son bocal sur une table boiteuse qu'on avait dressée devant la maison. Il laissa parler M. Roquelin-Langlois, le syndic, en lui adressant une révérence si profonde que le fourreau de son épée, subitement relevé, alla donner dans la bedaine de Richaume. Le sergent recula en écrasant les pieds du marguillier Thibault-Letouillart, qui trahit son déplaisir par un juron et deux blasphèmes. Mais M. Langlois s'était fait passer son chapeau gris, encerclé d'une triple ganse argentée, par un grison qui accompagnait tous ses pas ; et il en examinait la coiffe avec attention. Il toussa deux fois. Puis on vit ce personnage pâlir, verdir, jaunir, pour devenir finalement rouge comme une pomme d'amour. La carte ronde, que son épouse avait soigneusement fixée au fond de la coiffure par trois épingles, et sur laquelle était écrit en gros caractères un court et galant discours, fabriqué par le curé, la carte, source de toute éloquence, s'était détachée en route. Ainsi mis au dépourvu par cet accident vulgaire, imputable à la négligence du laquais Bridoux, M. Langlois demeurait confus, les mains embarrassées par son drageoir.

— Je vous écoute, monsieur ! — lui dit M. de Clérambon avec aménité.

Alors le syndic n'hésita plus. Il parla d'abondance : « Jamais jour n'avait lui plus beau, — et M. Langlois considérait les flambeaux qui éclairaient la scène, car on était dans la nuit. — Jamais jour n'avait lui plus beau. Sur les ailes de l'espé-

rance, il venait féliciter cet autre Mars que la Victoire ne faillirait point à couronner de lauriers... »

Et il jeta un regard terrible à la fille brune que le sergent Richaume poussa vigoureusement et discrètement par derrière. Tremblante, le visage empourpré, elle se décida à saluer M. de Clérambon avec une génuflexion de ballet, et à lui déposer sur la tête le chapeau de fleurs qui entourait son bouquet. Mais cette couronne trop large, où les roses vermeilles se mélangeaient heureusement aux narcisses et aux violettes, fut si mal placée par la vierge timide qu'elle devint pour M. de Clérambon un collier. Il baisa sur les deux joues la députée de Saint-Laurent et demeura surpris de sa figure défaite : « Jamais Iphigénie, songeait-il, ne fit aussi grise mine au couteau du devin Calchas. Et voici une petite blonde qui est encore plus attristée, si possible... » Il l'embrassa pareillement quand elle eut remis le bouquet entre ses mains.

M. Roquelin-Langlois, comme un siphon amorcé, ne s'arrêtait plus. Il parlait avec emphase; et, quand les expressions lui manquaient, il toussait avec dignité. Sa péroraison fut tout à la fois touchante, héroïque et chrétienne.

— Oui, monsieur le colonel, de même que Geneviève, patronne de Paris, se présenta devant Attila...

M. de Clérambon, qui connaissait ses auteurs, ne put résister au plaisir de confondre ce rhéteur campagnard :

— Monsieur le syndic, ne craignez-vous pas de faire erreur? On dit, si les anciens ne nous trompent point en ces matières, que jamais cette sainte femme ne s'approcha du roi des Huns, et que celui-ci ne parvint jamais jusqu'aux murs de Paris. Mais, installée sur quelque tour d'abbaye, elle multiplia les prières pour fléchir Dieu et détourner l'invasion des Barbares. Et c'est à cela que vous en voulez venir, ou je comprends mal. Mais, monsieur le syndic, ce n'est point une manière de détourner les gens de guerre de vos logis que de leur offrir des pièces d'orfèvrerie aussi précieuses, et que de leur amener, sans doute comme exemples des beautés qu'ils abritent, d'aussi plaisantes mignonnes.

Le syndic, désespéré, ne sachant si M. de Clérambon voulait flatter ou gronder, trouva tout juste la force de crier :

— Oh! monsieur, celles-là sont tout à votre service! Et

nous vous les offrons en hommage, pour qu'elles vous divertissent pendant votre souper et... après !

Les notables, vers qui le syndic s'était retourné pour quêter leur approbation, murmurèrent avec un parfait ensemble :

— Oui ! oui !... et après !

« Touchant accord ! » — pensa M. de Clérambon, en regardant les deux demoiselles qui baissaient le nez et retenaient mal leurs larmes.

Les pleurs de la blonde commencèrent même de jaillir, et ils tombaient dans la vielle pendue à son cou. Il remercia ces vertueux bourgeois de leur cadeau :

— Je l'accepte, messieurs, et vous rends grâces. Vous pouvez dormir tranquilles : personne d'ici ne viendra visiter vos coffres ni troubler le repos de vos femmes, qui doivent être d'un rare mérite, si j'en juge par leurs filles... Ce sont peut-être les vôtres, monsieur le syndic, et j'éprouve vraiment plus d'un scrupule...

Un rire épais, étouffé, s'éleva du groupe des députés. Le sergent blavier Richaume fut vertement admonesté, encore qu'à voix basse, par M. Thibault-Letouillart, et repoussé jusqu'à la queue du cortège. M. Roquelin-Langlois s'écriait naïvement :

— Que cela ne vous embarrasse point, monsieur ! Elles sont à votre disposition, je vous le répète. C'est un faible gage de l'affection que nos concitoyens de Saint-Laurent n'ont jamais cessé de vous porter !

Et, saluant jusqu'à terre, ces hommes de bien se retirèrent, laissant sur la table leur orfèvrerie, et sur le seuil de la porte les deux jeunes filles avec leurs instruments de musique.

Trop habitué à ces marchandages pour s'en préoccuper autrement, M. de Clérambon ordonna à M. Florent d'emballer l'argenterie et de bien traiter les deux vielleuses. Il les lui présenterait après le souper : « Ce sont sans doute, se disait-il, des filles de petit métier ou des comédiennes qu'ils ont louées en besoin de cause, et qu'ils auront travesties en pucelles, avec leurs cheveux sur le dos. » Et il soupesa le drageoir de vermeil, s'aperçut que des rouleaux d'or étaient cachés sous les oranges confites, le cotignac, les prunes de Damas. Cent écus d'or, non rognés, dormaient là parmi les sucreries. Telle était la rançon que les gens de Saint-Laurent s'étaient

décidés à fournir pour se racheter du pillage : « Cela me paye, se dit M. de Clérambon, et très largement, les libéralités de Saint-Éloy ! Et c'est la meilleure manière, car je dois songer au retour : je voudrais donner cet exemple unique d'une troupe qui aura traversé peut-être cent lieues de pays sans avoir brûlé une chaumine, forcé une femme, volé un œuf ! Quant à ces deux petites princesses de théâtre, si bien accoutrées de rose, je veux m'en divertir un moment. »

M. de Clérambon se méprenait sur la condition de ces personnes. Elles entrèrent dans la salle, simple grange dont les murs avaient été tendus en hâte de verdures de Flandres, et où l'on avait monté un bon lit, emprunté à une bourgeoise de Faye. Si cette bourgeoise en eût même cru M. Dubois, qui la jugeait digne de cet honneur, elle eût accompagné les matelas et les courtines. M. Dubois ignorait alors le cadeau que Saint-Laurent avait présenté à son maître. Ce double cadeau entra dans la salle, et M. de Clérambon fut frappé de la candeur et de la décence des mines, de la dignité simple du maintien : « On dirait des filles de bonne maison, et leur pudeur n'a rien de simulé. » Il commanda aux musiciennes d'approcher, en saisit une, au hasard, — ce fut la brune, — et pria l'autre de le régaler d'une joyeuse chanson qu'elle accompagnerait de sa vielle. Mais la demoiselle au luth, à peine installée entre les genoux du comte qui voulait la faire boire dans le bocal au centaure, se cabra contre la première privauté, et se mit à pleurer d'angoisse. Et la blonde, au lieu de jouer de sa vielle, tomba à genoux dans un coin, sur le tapis de Turquie qui couvrait le sol, et battit le mur de sa tête échevelée, comme si elle eût voulu la briser. Tordant ses bras, joignant ses mains à la manière des suppliantes, la brune, serrée de près, implora alors le comte Odet d'une voix si touchante qu'il abandonna le corsage dont les agrafes s'écartaient sous ses doigts. Il s'enquit des causes de ce désespoir :

— Qui êtes-vous donc ? Et n'êtes-vous pas venues ici de votre gré ?

La petite blonde, sans quitter son coin, essaya alors de s'expliquer. Mais les sanglots hachaient sa voix, et M. de Clérambon ne put comprendre qu'une chose, c'est que le français n'était point son langage, non plus que le patois de la

Haute-Marche. La grande brune, plus effarouchée qu'une chevrette dont un chien a saisi le cou, palpitait, réfugiée dans un autre angle de la salle, collée à la tenture, les jupes ramassées autour des cuisses par un geste furtif, et ses yeux noirs brillaient dans l'ombre, à travers les perles liquides qui en jaillissaient par cascades.

— Voyons, mesdemoiselles, — dit très doucement M. de Clérambon, gêné par le ridicule de la scène, — calmez-vous! Je vous donne ma parole que vous ne subirez aucune violence! Approchez-vous... Asseyez-vous! Et cessez de pleurer. Voulez-vous que je vous fasse reconduire chez vos parents?

— Bien vrai? — cria la brune en tamponnant ses yeux avec une serviette, car, dans son trouble, elle ne pouvait retrouver son mouchoir. — Jurez-nous que vous ne nous déshonorerez pas!

— *O si, signore! Misericordia!* — gémit la blonde en enfonçant ses poings dans ses joues, parmi ses boucles en désordre.

— Je vous le jure! Là, calmez-vous!

— Pardonnez-nous! — reprit la brune. — Nous avons eu si peur!

Rassurée à demi, elle s'assit à terre, et l'autre en fit autant. Alors elles se mirent à parler ensemble, avec volubilité, mêlant, avec un accent velouté et musical, des phrases d'italien à quelques paroles françaises : « Elles n'étaient point des chanteuses ambulantes, ni des coureuses, mais des filles de bonne maison, deux sœurs orphelines, qui demeuraient en Toscane, à San Miniato, près de Florence. »

M. de Clérambon entendait bien l'italien et pouvait encore le parler. Il pria la joueuse de luth, qui semblait avoir repris son sang-froid, de s'expliquer dans sa langue.

« Elle s'appelait Orfinia Boccanera, sa sœur cadette Dea. Leur tante maternelle, la signora Vittoria Bardi, avait été appelée, au mois de février dernier, par la Reine Mère, Madame Catherine, qui lui offrait un emploi de femme de chambre auprès de sa fille Madame Marguerite de Valois. Aussi étaient-elles parties toutes trois, d'autant que la Reine avait ajouté que, si les deux nièces étaient sages, elle saurait leur procurer de bons maris. Mais, par la guerre, leur voyage n'avait cessé d'être troublé. Dix fois il leur avait fallu changer de route.

A Montbrison, elles avaient trouvé un domestique de la Reine. qui les avait accompagnées jusqu'à Gannat... » Malgré le décousu de leurs discours, M. de Clérambon comprit qu'elles avaient dû suivre encore un autre chemin, par crainte des huguenots qui couraient le pays, tirer sur Aubusson, d'où l'on comptait gagner le Berry. Mais, arrivées à Saint-Laurent, depuis la veille, elles y étaient restées toutes trois, seules, parce que leur guide avait dû se rendre à Guéret pour une affaire...

La fin de l'histoire ne fut pas racontée plus clairement. M. de Clérambon en put déduire la vérité principale : le syndic et les notables, ayant eu vent de sa venue, n'avaient inventé rien de mieux que de lui offrir, en présent, ces deux filles étrangères, sous couleur de lui faire remettre des bouquets. M. Roquelin-Langlois était venu, de sa personne, à l'auberge du *Grand-Salomon*, où les trois Italiennes étaient descendues. Après un colloque avec l'hôtelier Sébastien Husson, il réussit à lui persuader que le salut de Saint-Laurent dépendait de la remise, au seigneur de la Roche-Thulon, des voyageuses. Il s'agissait seulement de décider la tante à se séparer, pour un instant, de ses nièces. M. Roquelin-Langlois avait sous la main un homme du pays qui, pour avoir servi dans les grandes bandes de Piémont, savait parler l'italien. Par cet interprète, qui n'était autre que le sergent blavier Richaume, il expliqua à la signora Bardi, dame indolente et qui vivait couchée, que toutes les jeunes filles de Saint-Laurent allaient porter, en pompe, des fleurs et des dragées à un général dont on avait voulu se concilier les bonnes grâces, car on avait à redouter le pillage. Et cet homme de bien avait réuni une vingtaine de filles bien nippées, qui devaient composer le cortège. La signora Bardi, qui les vit défiler du haut de sa fenêtre, eut l'imprudence de laisser partir ses nièces. Mais la députation n'était pas à moitié chemin de Faye, que les demoiselles de Saint-Laurent s'en étaient retournées chez elles, et que les deux Italiennes continuaient le voyage avec les notables, sermonnées par le sergent Richaume. Il les encourageait, leur jurant à chaque pas « qu'elles retrouveraient, là-bas, le reste de la compagnie ».

M. de Clérambon, à ouïr ce récit, eut plus d'une occasion de sourire. Les exclamations de colère, les imprécations d'Or-

finia, les sanglots et les soupirs de Dea entrecoupaient les phrases embrouillées. Et, quoi qu'il en fît, elles parlaient toujours à la fois. Souvent M. de Clérambon s'était moqué, sans mesure, du bon chevalier Bayard. Il méprisait ce soudard simple et illettré qui, lors du sac de Brescia, en usa trop discrètement avec une dame et ses filles, au lieu de s'en réjouir de diverses manières, ainsi que le comportait son droit. A considérer ces deux pauvrettes tristes et humiliées, mais d'une fierté ingénue et pure, il se résolut à imiter la réserve du sieur Bayard. Contempteur du respect humain, il se souciait peu de l'opinion du vulgaire, et ne connaissait d'autre loi que son caprice. « Après tout, — se dit-il, en se payant de diverses raisons, car il se targuait d'être, par surcroît, un esprit logique, — je ne les ai pas gagnées à la guerre, et je les détiens par une lâche supercherie de ces bourgeois retors et poltrons!... Je punirai ces lâches, lors de mon retour, pour leur apprendre à mieux pratiquer les vertus de l'hospitalité. Je jure que mademoiselle Langlois — mon valet Florent m'a assuré qu'elle était très belle — sera caressée par moi ou mes gens... Oui, mes gens plutôt : ce sera mieux, d'autant que je n'ai pas plus envie de la Langlois que de ces deux pécores qui fondent en larmes sur mon tapis, comme si on les avait métamorphosées en sources! »

Et, repris par sa mélancolie lancinante, il allait et venait par la pièce, regardant le bracelet de peau qui cerclait son poignet droit, sous la manche de sa robe.

« Il est sans doute blessé? — murmura Dea à l'oreille d'Orfinia. — Si on lui proposait de mieux arranger ce bandage?... »

Mais elles retombèrent sans courage, tant la mine de l'homme qui marchait par la pièce, le front baissé, s'était faite triste et dure. Et, recommençant de pleurer, les deux filles italiennes se tinrent embrassées, mêlant leurs larmes, n'osant remuer. Et elles pensaient : « Que va-t-il décider de nous? » en considérant le lit drapé ainsi que les prisonniers des peuples barbares les longues tables de pierre où on va les sacrifier.

M. de Clérambon siffla, et la mine chafouine de M. Dubois apparut tout aussitôt.

— Appelle M. de Canteleux, et qu'il vienne sur l'heure!

M. Dubois se retira, non sans avoir inventorié les deux filles et le lit, d'un regard tout à la fois circulaire et oblique :

« Elles auront fait les sucrées, — se dit-il, — et on va les discipliner comme il convient. Je vais veiller, avec Florent, pour que ces pécores ne s'égarent pas en de mauvaises mains. Nous leur donnerons et l'hospitalité et de bons conseils. »

Réveillé à ce moment même où il commençait de s'endormir, M. de Canteleux, lieutenant en premier dans la compagnie de gendarmes, se leva de très méchante humeur et comparut devant le colonel.

— Monsieur de Canteleux, — fit celui-ci, — vous voyez bien ces enfants ?

Le lieutenant réprima un bâillement et acquiesça d'un signe.

— Vous allez prendre une escouade d'hommes choisis, deux mules et deux manteaux de pluie. Vous mettrez chacune de ces enfants sur un bât confortablement rembourré et dûment sanglé, que vous vérifierez vous-même. Et vous les reconduirez à Saint-Laurent, avec tous les égards et les soins que méritent votre mère ou vos sœurs.

M. de Canteleux s'inclina. C'était un grand homme, entre deux âges, compassé et taciturne, et qui avait l'esprit de famille. Il servait parce qu'il était pauvre et qu'il aimait les grosses soldes et les parts de butin.

— Si l'on vous refuse l'entrée du village, vous direz que je viendrai moi-même aux premières heures du matin, et ce sera pour tout brûler. Vous remettrez ces filles entre les mains de leur tante, une demoiselle d'Italie qui s'appelle la signora Bardi. Elle vous en fournira reçu et décharge en la forme. Cette personne est, je le sais, à l'hôtellerie du *Grand-Salomon*, ses nièces sauront bien la retrouver. Ne manquez pas de lui dire que je suis son humble valet et que je me tiens pour heureux d'avoir pu sauver ses nièces des hasards où les allait jeter la fourberie des bourgeois de Saint-Laurent. Vous voudrez bien lui expliquer que la première prudence lui déconseille de porter plainte contre le syndic ailleurs que chez Madame la Reine Mère. Le parti le plus sage sera, pour elle, de garder cette aventure secrète et de n'en souffler mot à personne avant son arrivée à Paris... Allez, monsieur, je compte sur votre discrétion et sur votre prudence. Vous vous adjoin-

drez mon trompette Fontaine : il connaît tous les chemins. Au retour, vous me rendrez compte de tout et me remettrez le reçu de la signora Bardi,

Si mal qu'elles entendissent le français, les deux affligées comprirent bien les paroles que M. de Clérambon martelait sur ce ton net et sec de commandement qui ne souffrait pas de réplique. Mais leur timidité les trahit quand elles voulurent exprimer leur reconnaissance, et elles suivirent M. de Canteleux en silence. Elles oublièrent même, tant était grande leur hâte de s'enfuir, la vielle et le luth, et saluèrent tout juste M. de Clérambon qui, du reste, leur avait déjà tourné le dos au mouvement de sa promenade solitaire. La porte se referma sur M. de Canteleux et ses deux pupilles d'occasion, et M. de Clérambon continua d'aller et de venir par la chambre.

« J'ai pris, songeait-il, la décision la plus pratique. Outre que ces deux fruits verts ne me tentent pas, je vais réussir, par cette action qui ne m'est pas habituelle, à me concilier les bonnes grâces de ces Italiennes. Et, bien qu'on ne doive jamais tabler sur la gratitude, vertu rare et de petit emploi, elles ne pourront moins faire que de narrer à la Reine-Mère, avec la félonie du syndic, ma continence et mon bienveillant renoncement. Madame Catherine me saura gré, par la suite, d'avoir respecté des femmes à son service, et j'aurai près d'elle un appui quand il me faudra liquider mon bilan de rebelle à la prochaine paix. L'Amiral n'ignorera rien de cette action dont l'austère Canteleux s'empressera de l'informer, à la première occasion, et il la fera valoir, j'en suis convaincu, car elle est en tout pour l'enchanter. »

Il ne s'arrêtait pas d'ambler par la salle, se hâtant ainsi qu'un ours en cage. Le front baissé, il bombait le dos, levait de temps à autre les épaules :

« Sottises que tout cela !... Depuis ce que Carpençay m'a écrit de Françoise, toutes les filles, toutes les femmes me dégoûtent. Si on me présentait les trois Déesses, à cette heure, je les mettrais dehors, sans compliments !... Je me sens à la fois joyeux et triste, et inquiet, surtout ! Si Carpençay ne m'avait pas dit qu'elle est toujours aussi belle, j'aurais pu craindre quelque désillusion !... Et, loin de la craindre, je devrais plutôt la souhaiter, car j'y trouverais la

guérison ! Si, par bonheur, je revoyais une Françoise laide, fatiguée, vieillie, la plaie qui ulcère mon cœur se cicatriserait, sans doute, et je m'assoupirais délicieusement dans l'oubli. Ainsi sommes-nous faits qu'il nous importe peu de désirer le malheur et la déchéance d'autrui, pourvu que ces calamités tournent à notre avantage. Mais j'ai beau m'examiner dans le tréfonds, sans amitié, je ne puis me croire assez lâche et bas pour désirer qu'une pareille affliction accable cette charmante femme. Et, aujourd'hui, comme hier, maître de mes sens et de ma volonté, sain de corps et d'esprit, je jure que, s'il était expédient de donner ma vie pour qu'un de ses cheveux ne blanchisse point, qu'aucune ride ne flétrisse la splendeur de sa face, et lui éviter un chagrin, je n'hésiterais pas à disparaître... »

Il se frappa le front :

« Mais, alors, si je suis aussi décidé dans le renoncement, ne commettrai-je pas le plus mauvais des crimes en m'acharnant après elle, et en tentant de la courber sous ma loi ?... Dois-je faire passer ma satisfaction avant son plaisir... si l'on peut jamais savoir vers quel point s'oriente, ne fût-ce qu'une minute, le caprice d'une femme ?... Je ne sais que décider, et ma misérable tête bat la campagne... Couchons-nous ! Puisse le sommeil — bienfait que la nature ne marchande pas aux brutes en bonne santé, et je les envie — m'engourdir jusqu'à demain, et ne pas m'apporter de rêves !... Et dire qu'il est des gens qui achètent des philtres... dans l'espoir de s'en procurer de flatteurs !... »

Les deux heures de repos que goûta le seigneur de la Roche-Thulon ne furent pas exemptes de songes. Il vécut, comme toujours, en compagnie de Françoise Duhalier, et l'ombre de cette demoiselle, fidèle à son habitude, le visita assidûment pour le gratifier de paroles indifférentes ou vulgaires, et toujours dépourvues d'amitié. A trois heures du matin, il fut réveillé par M. de Canteleux. Le lieutenant rendit compte de sa mission. Les demoiselles avaient été remises entre les mains de leur tante, et la réunion de ces étrangères s'était faite dans un déluge de larmes et dans un ouragan de cris de joie. On avait voulu régaler M. de Canteleux avec des oranges confites, du vin d'Asti et d'autres friandises ; on

l'avait embrassé plusieurs fois; on l'avait gratifié d'un mouchoir brodé, aspergé de néroli. Bref, s'il avait écouté les dames florentines, il serait resté au *Grand-Salomon*.

— Elles ne voulaient pas me quitter, monsieur! Enfin la tante s'est décidée à écrire. Mais telles étaient sa vivacité et son émotion que l'écritoire s'est renversée deux fois, et que le papier, mouillé par ses larmes, ne pouvait plus servir à rien. La *signora* est cependant venue à bout de tracer quelques lignes; et elle a promis de vous obéir en tout, de ne souffler mot de l'aventure, avant d'être en sûreté auprès de la Reine. Au reste, elles partent toutes trois, avec leur chambrière et leur valet, ce matin même. Elles seront à Paris dans huit ou dix jours.

Et M. de Clérambon lut l'épître de la signora Bardi :

Magnifique et illustrissime seigneur comte, le plus généreux et le plus galant des gentilshommes de France, permettez à une pauvre veuve, votre indigne servante, de vous embrasser les genoux et de vous exprimer son humble reconnaissance pour la bonté extraordinaire, et plus digne d'un Dieu que d'un homme, dont vous avez usé envers deux tendres filles étrangères. Grâce à vous, noble miroir de chevalerie, ces enfants sont revenues pures comme au premier jour. Vous êtes un ange, un archange, un Saint-Michel descendu des cieux sur la terre! — Si jamais quelqu'un osait avancer le contraire, foi de Rafaëla, je lui arracherais les yeux! — Mes douces nièces, Orfinia et Dea, se joignent à moi, Monseigneur, pour chanter vos louanges et elles voient en vous un autre père qu'elles honorent et respectent encore plus que celui dont la mort les a privées. Que la France est heureuse de posséder une pareille noblesse, et quelles choses ne peut entreprendre son Roi avec des gentilshommes tels que vous! Nous vous baisons les mains, seigneur comte, et entonnons un chant de louanges pour glorifier votre magnanimité.

Sans sourire, M. de Clérambon plia le papier, congédia M. de Canteleux, et siffla pour qu'ont vînt l'habiller. Car les coqs des reîtres menaient, en avant de son quartier, grand vacarme, et tout le campement s'agitait. Il n'était pas quatre heures que M. de la Gournelle était là pour recevoir les ordres de marche.

En cette deuxième journée, on s'achemina de Bantardeix vers Antraigue, où l'on rompit l'étape. Les logis furent pris à la Badière, et des postes établis sur le Mont Galbron et le

Mont-d'en-haut. Les gens de Lavaud-Franche fournirent des vivres. Il ne se passa rien d'important, non plus que le lendemain, 1er juin. Par Treignat et les bois de Malleret, par les Vergies et les Courtioux, on atteignit Crevant. Le Cher fut passé au-dessous de Saint-Victor, au moyen de bacs, et cela demanda deux jours. Le 4 juin, on repartit, et, dans la soirée du 5, en pleine forêt des Messarges, on bivouaqua, grâce aux vivres que M. de Parmelan put réunir à Autry-Issards.

Le 6 juin, on atteignit Aigrepont, au-dessous de Moulins, et on s'arrêta à Bressoles. M. de la Gournelle fit remuer de la terre, et les troupes se rafraîchirent dans un bon camp fortifié, où des terrasses et des tranchées, reliées par des cavaliers, formaient une enceinte continue. Les issues étaient défendues par les chariots qu'on avait pris aux environs. M. de Clérambon annonça qu'il les rendrait, et, comme il ne manquait jamais de payer le pain, le vin, la viande, et, par extraordinaire, les corvées, il se trouva dans ce lieu aussi en sûreté que s'il eût été à la tête des gens du Roi. De ceux-là, d'ailleurs, il ne se souciait guère. Les plus récents rapports disaient que Brissac était dans le Berry et que sa gendarmerie harassée, désunie, ne pouvait rien entreprendre. Le maréchal attendait des renforts, et rien n'indiquait qu'il dût se mettre en marche de sitôt. Quant à l'Amiral, le bruit courait de sa mort. Beaucoup disaient qu'on le croyait encore à Saint-Étienne d'où il se préparait à marcher sur La Charité. Sans prêter foi à ces rumeurs, M. de Clérambon envoya des émissaires dans le Forez et le Berry, et il donna un relâche de trois jours à ses hommes. Après quoi, on entreprit le passage de l'Allier, et cela demanda un jour entier, parce qu'il fallut redescendre jusqu'aux gués des Gurodeaux, où, heureusement, les eaux se trouvèrent exceptionnellement basses.

Enfin, le 11 juin, M. de Clérambon reçut un courrier de M. de Saint-Cendre qui l'attendait à Coulandon, dans une petite maison appelée les Belins, sur un coteau d'où l'on apercevait les masses verdoyantes des bois du Prieuré.

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

L'ÉVOLUTION

DE

LA PROPRIÉTÉ RURALE

Parmi les problèmes de ce temps, il en est peu d'aussi inquiétants que celui de l'avenir des classes agricoles.

Depuis un siècle, les conditions de la vie industrielle ont été bouleversées. La grande usine a remplacé le métier familial; l'exploitation d'entreprises par les puissances anonymes de l'argent s'est substituée aux conditions débattues de gré à gré entre maître et compagnon; un immense prolétariat s'est formé, privé et de la possession des instruments de travail et de toute espèce de propriété; des masses tumultueuses ont succédé peu à peu au monde paisible des artisans. Or, si l'on procède par analogie, on se demande si les mêmes effets ne seront pas produits dans l'agriculture et sur la population agricole par des causes analogues. La concentration de plus en plus facile des capitaux ne va-t-elle pas amener une concentration de la propriété foncière, du moins sur certains points du territoire? Ce mouvement ne sera-t-il pas aidé par la tendance de l'agriculture à se spécialiser et à s'industrialiser?

Pour répondre à ces questions, il faudrait savoir en quel sens la propriété foncière évolue ou semble devoir plus ou moins prochainement évoluer en France. Est-ce la grande, la moyenne ou la petite propriété qui prend de l'extension aux dépens de ses voisines? Et, pour ne pas s'égarer dans la

recherche, il faudrait définir ce qu'on entend par grande, moyenne ou petite propriété, et cela selon les diverses régions du territoire? Est-il possible de classer, d'autre part, dans la même catégorie deux exploitations, dont l'une est cultivée par le propriétaire et l'autre par un fermier?

Inutile de dire combien il importerait de savoir le point précis où en est la question agraire dans notre pays. Il est clair, en effet, qu'il ne peut s'agir, par exemple, de réformer tel ou tel système d'impôts, de légiférer dans un sens protectionniste ou libre-échangiste, de traiter la question des associations professionnelles agricoles, des syndicats, des coopératives, des caisses de crédit rural, sans avoir porté préalablement son attention sur la division du sol, sur sa répartition entre les diverses catégories d'agriculteurs.

Et combien de questions qui sont vitales pour notre pays sont liées à celle-là! Pourquoi, par exemple, la natalité est-elle plus ou moins forte dans telle ou telle région où tel régime de propriété l'emporte sur un autre? Pourquoi le socialisme prend-il pied précisément dans les départements où la propriété paysanne disparaît pour faire place à la grande propriété? La division ou la concentration des biens fonciers n'ont-elles pas une influence considérable sur le déracinement des populations agricoles, sur l'exode vers les villes, sur l'instabilité des foyers ruraux, qui ne fera d'ailleurs qu'augmenter avec la facilité des transports et communications?

Pour nous éclairer sur le problème agraire, nous nous aiderons des chiffres fournis par les dernières statistiques. Nous ferons d'ailleurs remarquer que celles-ci sont fort incomplètes; mais, si l'on sait les commenter par des déductions tirées de l'observation des faits, on arrivera à découvrir non une exactitude absolue de chiffres, mais au moins la direction vers laquelle ces chiffres marquent une évolution.

***

Consultons d'abord les socialistes au sujet du mouvement de la propriété non seulement en France, mais dans le monde entier. L'opinion qui, chez eux, est restée longtemps classique est celle de Karl Marx, qui annonce en ces termes la dispa-

sition inévitable du paysan propriétaire : « Dans la sphère de l'agriculture, la grande industrie agit plus révolutionnairement que partout ailleurs, en ce sens qu'elle fait disparaître le paysan, ce rempart de l'ancienne société, et lui substitue le salarié[1]. » Marx n'a d'ailleurs aucuns regrets pour la petite propriété : « La petite propriété crée une classe de barbares vivant à moitié en dehors de la société, soumis à toute l'imperfection des formes sociales primitives et à tous les maux et à toutes les misères des pays civilisés[2]. »

Benoît Malon, Jules Guesde, Lassalle, Henry George et Lafargue ont soutenu la même thèse de l'absorption fatale de la petite propriété par la grande sous l'action des nouvelles forces capitalistes.

D'autre part, un économiste, adversaire du socialisme, mais partisan, pour d'autres raisons que celles des socialistes, de la grande propriété, M. de Molinari, écrivait en 1880, dans *L'Évolution économique du XIXe siècle :* « L'avenir appartient à l'entreprise collective, et le jour viendra où l'entreprise individuelle sera une rareté comme le rouet ou le métier à tisser à la main... Les jours de l'agriculture individuelle sont comptés. » Beaucoup d'économistes, en effet, estiment que le développement de la grande propriété a pour conséquence l'accroissement de la production agricole, et ils regardent les choses plutôt du point de vue économique que du point de vue social.

Pour M. Gide, l'un des chefs de l'école coopérative, « la propriété foncière a évolué progressivement et constamment de la forme collective vers la forme individuelle et a tendu à se rapprocher de plus en plus de la propriété des choses mobilières et des capitaux jusqu'à se confondre avec elle » : mais il ajoute que le Code civil « compromet gravement les intérêts de l'agriculture sans pouvoir alléguer l'intérêt démocratique, et que ce Code va même contre son but, car les petits héritages sont souvent vendus à vil prix dans les partages ou pour éviter les partages, et sont alors rachetés par les gros propriétaires[3] ».

1. *Capital*, chapitre XV.
2. *Capital*, livre III, chapitre II.
3. *Principes d'Économie politique*, livre III, chapitre III.

Mais revenons aux socialistes.

M. Vandervelde, dans ses « Essais sur la question agraire en Belgique », marque la transition vers des doctrines moins absolues que celles de Karl Marx et de ses disciples immédiats : « Ce qui tue la propriété paysanne, dit-il, c'est bien moins telle ou telle cause spécialement déterminée, — lois successorales, infériorité technique, matériel défectueux, — que le développement tout entier de la société bourgeoise, du mode de production capitaliste. » Mais il ne pense pas qu'il faille souhaiter la concentration la plus rapide possible de la propriété aux mains de quelques-uns, afin que le passage à la propriété collective puisse effectuer plus facilement. Il est d'avis, et là on reconnaît le néo-socialisme réformiste, qu'il ne faut rien faire *contre* la propriété paysanne, mais que, s'il y a quelque chose à faire *pour* elle, il convient de rechercher l'attitude à prendre « à l'égard des mesures législatives ayant pour but de la consolider, de la développer et de la reconstituer ».

La même tendance se retrouve chez M. Jaurès. Celui-ci, lors de l'interpellation de 1897 sur la crise agricole, avait insisté avec M. Deville sur les conditions d'infériorité de la propriété paysanne vouée à être absorbée par la grande, et sur la misérable condition du prolétariat rural, qui voit disparaître chaque jour ses derniers lopins de terre. Le parti se défendait déjà, d'ailleurs, de vouloir toucher à la propriété individuelle du paysan exploitant le sol de ses propres mains. Depuis, M. Jaurès voit moins en noir la situation du cultivateur et il n'accepte plus comme chose fatale et certaine l'absorption de la petite propriété par la grande. Dans ses *Études socialistes* parues en 1902, il a écrit, au chapitre sur le mouvement rural : « Le prolétariat rural devenant de plus en plus rare, la croissance de la grande propriété se trouve naturellement arrêtée. Et par là s'explique l'état à peu près stagnant de la propriété en France... Dans bien des régions, la raréfaction de la main-d'œuvre et la diminution du prolétariat rural neutralisent toutes ces forces de développement de la grande propriété... Il y a des régions entières d'où les journaliers ont disparu, où les familles de métayers sont juste assez nombreuses pour suffire à l'exploi-

tation des domaines bourgeois actuellement constitués, et où les petits propriétaires n'ayant qu'un enfant ne travaillent jamais en dehors de leur petit domaine... La grande propriété n'ose pas s'étendre davantage de peur d'avoir à compter avec une main-d'œuvre trop rare et par conséquent trop puissante... Notons bien que je ne prétends pas que ces traits s'appliquent à toutes les régions agricoles de France, mais ils sont vrais dans une assez grande étendue ».

***

Dans la grande discussion de 1897 sur la crise agricole, M. Deschanel prononça un discours qui eut les honneurs de l'affichage dans les 36 000 communes de France. Il s'efforça de prouver que la propriété, bien loin de se concentrer, avait au contraire une tendance à se morceler et à passer entre les mains des cultivateurs exploitant eux-mêmes leur fonds. Les conclusions optimistes de M. Deschanel, présentées dans un brillant langage oratoire, n'apportèrent pas une précision suffisante dans une question aussi controversée. Il ne possédait pas d'ailleurs les résultats de l'enquête agricole décennale de 1892. Ceux-ci ont été donnés quelques mois après à la Chambre des députés par M. Méline, alors président du Conseil et ministre de l'Agriculture. M. Méline est arrivé aux mêmes conclusions que M. Deschanel, ce qui, assurément, est fait pour surprendre, car il a reconnu lui-même à la tribune : 1° qu'il y avait une légère augmentation de la superficie des grandes propriétés, soit 197 000 hectares en dix ans ; 2° que la petite et la moyenne propriété, de 1 à 40 hectares, avaient au contraire diminué de 33 000 exploitations, mais que 3° la très petite propriété au-dessous de 1 hectare avait augmenté de 67 000 exploitations.

Or, dans la question qui nous occupe, ce dernier fait constitue-t-il au point de vue social un progrès ou un recul ? Tout est là. Ce n'est assurément pas la possession d'une parcelle de terre d'une étendue dérisoire qui serait capable d'améliorer notablement la condition d'une famille de prolétaires ruraux. Et l'on ne peut pas dire que l'acquisition de la très petite propriété soit un acheminement vers la petite et la moyenne,

puisque, à cet accroissement de 67 000 très petites exploitations correspond précisément une diminution de 33 000 petites et moyennes exploitations.

Or, ces exploitations dont 33 000 ont disparu, constituent ce que l'on peut définir la propriété paysanne par excellence, celle qui est capable de nourrir une famille de cultivateurs sans que ceux-ci soient obligés d'aller louer leurs bras ailleurs; et alors, si ces 33 000 petits ou moyens exploitants sont devenus de très petits exploitants ou prolétaires ruraux, ou bien ont émigré vers les villes, il y a donc là une chute et non un progrès. Dans ces conditions, est-il raisonnable, est-il prudent de dire que le petit cultivateur a l'avenir devant lui, que le sol est en voie de se transformer en propriété paysanne?

Ayant vécu six années sur les idées émises par MM. Deschanel et Méline, nous avons eu la curiosité de les contrôler par l'étude des faits sans parti pris, ou plutôt, nous l'avouons, nous étions prévenu au début en faveur de ces idées, d'autant plus que, dans la région habitée par nous, il y a un accroissement de la petite propriété aux dépens de la grande, ce qui semblerait confirmer l'opinion de MM. Deschanel et Méline. Mais une enquête étendue sur d'autres points de la France, jointe à l'examen des études très documentées et très sérieuses publiées dans ces derniers temps sur la question, nous a donné à réfléchir et nous a conduit à nous défier des appréciations hâtives et superficielles, et des thèses de parti, qu'elles émanent des socialistes, des radicaux ou des libéraux. Nous voudrions donner ici le résumé et les conclusions de cette enquête.

***

Tâchons d'abord de définir la petite, la moyenne et la grande propriété. D'après les statistiques du ministère de l'Agriculture, les petites exploitations sont celles qui ont une étendue de moins de dix hectares; pour M. de Foville[1], celles dont la superficie maxima est de six hectares. Pour d'autres, la petite exploitation atteint huit et même vingt hectares. Les

1. *Le Morcellement*, 1885.

différences ne peuvent étonner, puisque, dans les Alpes, par exemple, une famille peut rester inoccupée sur une vingtaine d'hectares à peine cultivables, tandis que, dans les pays de vignes ou de cultures maraîchères, il lui suffira de trois hectares pour employer son temps et tirer du sol une rémunération suffisante à sa subsistance.

Cette dernière considération nous engagerait à accepter pour la petite propriété, que nous appellerions alors propriété paysanne, la définition que M. René Henry donne de la propriété-type. C'est la terre qui, dit-il, « soit directement par ses produits, soit indirectement par le prix de vente, permet à la famille qui la cultive de vivre sans se faire aider par des étrangers »[1]. C'est également cette catégorie d'exploitation que M. Souchon qualifie de propriété paysanne[2]. Il est certain qu'une exploitation agricole dans ces conditions serait bien le petit domaine-type qui assure à ses possesseurs aisance, dignité et indépendance. C'est la propriété idéale, qui, si elle se répandait, renforcerait dans la classe rurale l'instinct de la propriété, lui permettrait de se défendre à la fois contre l'accaparement par la propriété capitaliste et contre les menaces de nationalisation du sol annoncée par certains socialistes.

Mais l'établissement en est-il partout possible en France? Évidemment non, car il demande, réunie sur des espaces relativement restreints, une variété de cultures et de pâturages que l'on ne trouve pas toujours. Si le Bourguignon, en effet, qui possède un petit vignoble sur le flanc d'un coteau, avec un champ de blé ou de pommes de terre à ses pieds, et, plus loin, un pré sur le bord de la rivière, réalise à un degré parfait ce type rêvé d'exploitation agricole indépendante, le même rêve est interdit au rural qui vit au milieu des vastes pâturages normands ou nivernais, où la terre tire toute sa richesse du bétail qu'elle nourrit, et où les travaux d'irrigation et l'épandage d'engrais, amenés à grands frais, sont la condition de la prospérité du sol. Comment aussi concevoir une division parcellaire de la propriété dans les fermes de la

1. *La Petite Propriété rurale en France*, 1895.

2. *La Propriété paysanne*, 1899.

Beauce et du Berry? Elles sont aménagées pour la culture de grandes étendues de blé au moyen de machines agricoles. — et cet état de choses a été rendu nécessaire par la disparition de la main-d'œuvre dans les campagnes et par la diminution de la population rurale en France. Ce que nous disons des prairies et du blé est vrai aussi de la betterave et d'autres cultures, car un des caractères de l'agriculture actuelle est la spécialisation de certains sols en faveur de produits particuliers nécessaires à des besoins déterminés. D'où naît fatalement une tendance à la création de grandes exploitations, qui se rapprochent de l'usine industrielle par certains côtés.

Concluons donc en ce qui concerne la petite propriété. Elle peut varier de trois à vingt hectares pour rester dans les limites communément admises: elle pourrait être la plupart du temps la propriété paysanne. Voilà un premier point à noter. Le second point, c'est que cette propriété ne peut se constituer et se développer que dans certaines régions de la France. Mais voici une remarque importante : les statistiques officielles ne nous donnent nullement l'état de la propriété paysanne en France, telle que nous l'avons définie. Il y a eu des enquêtes décennales en 1882 et en 1892 : il n'y en a pas eu en 1902, et nous le regrettons. Espérons que la prochaine nous donnera les renseignements désirés.

Ne quittons pas la petite propriété sans dire un mot de la très petite propriété, celle qui est inférieure à un hectare. M. Méline s'était réjoui de voir le nombre des exploitations de cette nature augmenter de 67 000 de 1882 à 1892. Mais, si l'on examinait la valeur intrinsèque de chacune de ces 67 000 parcelles, à combien de surprises ne s'exposerait-on pas? Combien dans ce nombre trouverait-on de lopins de terre capables tout au plus de donner deux ou trois sacs de pommes de terre? Combien de jardinets appartenant à des bourgeois dans la banlieue des villes? Mais, ce qui est plus fâcheux, c'est que — nous le verrons un peu plus loin — ces 67 000 parcelles proviennent, non du morcellement de la grande propriété, mais de la dislocation pour causes diverses de petites et moyennes exploitations.

*
* *

Qu'est-ce au juste que la moyenne propriété? D'après l'enquête décennale, la moyenne exploitation (le mot exploitation est celui qu'emploie le ministre de l'Agriculture au lieu du mot propriété) varie de 10 à 40 hectares. Le plus souvent, le propriétaire qui exploite lui-même la moyenne propriété ne peut, à cause de son étendue, la cultiver seul avec l'aide de sa famille; il a besoin du secours de domestiques. C'est alors une sorte de propriété paysanne agrandie, et, par conséquent, comme nous avons dit, une forme désirable de la propriété. Mais aujourd'hui il y a des chances pour qu'un domaine de cette nature ne se transmette pas de père en fils pendant bien des générations. Par une évolution naturelle et conforme à nos mœurs, on tend volontiers à passer de la condition de cultivateur aisé à celle de bourgeois. Les fils de l'agriculteur, quand ils ont reçu une certaine instruction, renoncent à continuer le dur labeur paternel. Ils suivent les carrières libérales ou deviennent employés quelque part; les terres sont louées à des fermiers, et le foyer rural est ainsi détruit au bout d'une ou deux générations. Voilà, pour la moyenne propriété, une première cause de décroissance. Il en est une seconde : le partage forcé de l'héritage, imposé par le Code civil et qui a souvent pour effet de faire passer les enfants du cultivateur aisé à la condition de petits propriétaires journaliers.

A cela, l'on répond volontiers que le paysan français, possesseur de quelque bien, n'a plus de famille nombreuse et que, par la restriction volontaire du nombre des enfants, maintenant, hélas! passée dans les mœurs, il en est arrivé à neutraliser les effets du Code civil relativement au morcellement de l'héritage. Le paysan, a-t-on dit avec esprit, a pris le parti « de faire des aînés en supprimant les cadets[1] ». Cela n'est que trop vrai, mais ce n'est évidemment pas une solution à laquelle on puisse s'arrêter.

Autre cas : le détenteur d'une moyenne exploitation ne la cultive pas lui-même, il la donne à bail à un fermier; il pra-

1. Boyenval, *Les Réformes successorales*.

tique ensuite l'absentéisme, qui, aujourd'hui comme autrefois, est la plaie de nos campagnes. Nous connaissons des propriétaires qui ne vont jamais visiter leurs fermes sous prétexte que le fermier, s'il les voyait, ne manquerait pas de leur demander des réparations.

Enfin il faut considérer, parmi les détenteurs de la moyenne propriété, la catégorie de ceux qui, sans mettre eux-mêmes la main à la charrue, résident cependant sur leurs terres et y pratiquent l'agriculture d'une façon particulièrement intéressante. Ce sont les bourgeois-campagnards, possesseurs de domaines de vingt, trente ou quarante hectares à peine, et qui les font valoir, soit directement au moyen de domestiques agricoles, soit de moitié avec des métayers et vignerons. Souvent fils de grands propriétaires dont l'héritage a été réparti entre plusieurs enfants, ils connaissent aujourd'hui la gêne après avoir vécu dans l'opulence au temps de leur enfance. Manquant de capitaux, ils ont dû recourir aux bienfaits de l'association pour améliorer le rendement de leurs terres. Ils ont été l'âme et la partie pensante et organisatrice des syndicats agricoles dont la floraison nous émerveille depuis quelques années. Cette institution est destinée à s'étendre de plus en plus dans la classe paysanne, et, par un système de coopération bien entendu, à en améliorer considérablement le sort.

*
* *

Quant à la grande propriété, elle commence à l'exploitation de cinquante hectares d'après les uns, de quarante d'après les autres, qui se conforment en cela aux règles suivies dans les enquêtes agricoles[1].

On trouve parmi les grands propriétaires les héritiers de familles qui sont les derniers débris de l'aristocratie par laquelle étaient autrefois détenus les grands domaines, — familles dont l'influence décroît de jour en jour par une

1. Quoi qu'on ait dit, ce n'est pas à la classe des grands propriétaires que le mouvement syndical est le plus profitable. Ils possèdent des capitaux et n'ont cure des caisses de crédit rural, des coopératives de village et des syndicats pour achat en commun d'une faneuse ou d'une moissonneuse. Ils se suffisent à eux-mêmes pour toutes ces opérations, de même que pour les marchés d'achat ou de vente.

marche naturelle et fatale d'évolution sociale. — Et, d'autre part, des industriels, des commerçants ou financiers enrichis, ou même des agriculteurs qui ont fait fortune tendent à reconstituer la grande propriété. Il semble que les biens de la première catégorie de grands propriétaires doivent passer peu à peu à la seconde, détentrice de capitaux facilement mobilisables. Puis il serait invraisemblable que là où il y a une affaire avantageuse à conclure, la puissance capitaliste n'entrât pas en jeu. Par suite du dépeuplement des campagnes, de la faible natalité, de l'émigration vers les villes, il y a des contrées où la valeur des terres est tombée dans des proportions effrayantes. Nous connaissons de fertiles régions où il serait facile à des capitalistes, assurés du lendemain, de reconstituer à frais minimes de vastes domaines pour ensuite y appliquer des cultures intensives ou industrielles.

Nous ne sommes certes pas l'adversaire systématique de la grande propriété. Elle était indispensable, dans certaines régions de la France, pour féconder les terres qui, sans les grands travaux que seule elle est en état de mener à bien, resteraient improductives. Mais nous ne saurions envisager sans crainte la perspective d'un accroissement indéfini de cette grande propriété aux dépens de la moyenne et de la petite. La conséquence en serait que la France agricole se partagerait, comme la France industrielle, en deux classes hostiles, celle des propriétaires fonciers capitalistes et celle des prolétaires agricoles, et ceux-ci, en raison du développement du machinisme rural, perdraient l'avantage qu'ils ont eu longtemps sur les ouvriers de l'industrie, d'être détenteurs de leurs instruments de travail.

Déjà apparaissent les conséquences politiques et sociales du développement de la grande propriété. Nous avons en ce moment devant les yeux une carte de la France, dressée par M. Flour de Saint-Genis [1]. Au moyen d'une teinte spéciale y sont indiqués les départements où les cotes de plus de cent hectares entrent pour plus de cinquante pour cent dans la superficie cadastrale imposable en 1898. Trois départements sont dans ce cas : le Cher, les Bouches-du-Rhône et les Hautes-

1. Flour de Saint-Genis, *la Propriété rurale en France*, 1902.

Alpes. Laissons de côté les deux derniers, où une partie du territoire est inculte. Reste le Cher, pays par excellence de la grande propriété; le travailleur agricole n'y possède même pas un modeste lopin de terre; conséquence : les idées socialistes sont en plein progrès dans les campagnes, ainsi qu'il est facile de le constater à chaque élection nouvelle.

Une autre teinte couvre une deuxième série de départements, celle où les cotes de plus de cent hectares absorbent de quarante à cinquante pour cent du territoire. Ce sont l'Allier, la Nièvre, l'Indre, Loir-et-Cher, les Landes, les Basses-Alpes, les Alpes-Maritimes et le Var. La même constatation du progrès des idées socialistes est faite pour la plupart de ces régions. D'où nous pouvons conclure avec quelque raison à l'enchaînement naturel des trois faits suivants : développement de la grande propriété, constitution d'un prolétariat rural, tendance au socialisme[1].

La solution serait-elle de supprimer la grande propriété? Mais cette solution, outre qu'elle est impossible, serait profondément nuisible. Seule, la grande propriété, par les capitaux dont elle dispose, par les initiatives qu'elle met en jeu, est capable d'expérimenter au profit de l'agriculture tout entière les découvertes de la science, les machines, les irrigations, les amendements, les engrais, la sélection des semences et des races animales. Elle sert de guide et de conseil à la moyenne et à la petite propriété. On lui doit la reconstitution des vignobles phylloxérés que seule elle pouvait entreprendre au début. Les petits propriétaires n'ont fait que suivre le mouvement.

D'ici longtemps, ni l'association entre petits propriétaires, ni, à plus forte raison, un système collectiviste quelconque ne pourront arriver, quelles que soient la bonne entente et l'harmonie qui y régneraient, à suppléer, pour la réussite d'une grande entreprise, une volonté unique, soutenue par une intelligence ferme, méthodique, et aiguillonnée par la perspective d'un gain personnel. Partisan résolu de l'association

1. On a remarqué que, dans les pays vignobles et en même temps de petite propriété individuelle, les habitants étaient généralement radicaux et anticléricaux. Pourquoi ? Je laisse à d'autres le soin d'élucider ce problème. Il y aurait d'ailleurs un travail curieux à entreprendre sur les rapports entre la division du sol, la nature des cultures et les opinions politiques et sociales des détenteurs.

syndicale et coopérative, nous ne pouvons nier que, dans l'agriculture comme dans l'industrie, elle ne peut s'appliquer à toute espèce de cas. Seulement on peut souhaiter que la grande propriété ne puisse pas s'étendre au delà de certaines limites. Or, il semble que, pour toutes les causes que nous avons dites, elle soit en progrès continu.

***

Consultons les statistiques officielles fournies par l'Administration des contributions directes. Elles ne nous donneront pas de renseignements précis, car, les cotes foncières étant établies par commune, il arrive fréquemment qu'un propriétaire, ayant des terres sur plusieurs communes, est compté plusieurs fois dans les statistiques. En outre, par suite de négligences administratives, les mutations sont loin d'être tenues à jour, et il n'est pas rare que, dans la même commune, un seul propriétaire se trouve à la tête de plusieurs rôles encore établis au nom de personnes depuis longtemps disparues. Mais, comme nous l'avons déclaré au début de cette étude, nous cherchons moins à fournir des données rigoureuses qu'à déterminer le sens général de l'évolution agraire.

Au moyen du chiffre des cotes foncières, M. Flour de Saint-Genis a établi des tableaux, dont nous allons tirer quelques extraits. Nous les empruntons à son savant ouvrage, *la Propriété rurale en France*, couronné en 1901 par l'Académie des sciences morales et politiques. Les terres, tout d'abord, se répartiraient dans notre pays de la façon suivante :

Désignation des groupes de propriétés	Contenances imposables	
	Parts proportionnelles p. 100	Nombre d'hectares
Très petite propriété (0 à 2 hectares).	10 53	5 211 416
Petite propriété (2 à 6 hectares). . .	15 26	7 543 347
Moyenne (6 à 50 hectares).	38 94	19 217 902
Grande (50 à 200 hectares.	19 04	9 398 057
Très grande (au-dessus de 200). . .	16 23	8 017 542
	100 00	49 388 304

Ainsi, sur 49 millions d'hectares cultivables, la petite propriété en détient environ 13, la propriété moyenne 19, et la grande 17.

D'après les enquêtes décennales du ministère de l'Agriculture, la grande propriété, comme nous avons vu, commence à quarante hectares au lieu de cinquante, chiffre que donne le tableau ci-dessus. En partant de cette base, la grande propriété occuperait en France 22 493 400 hectares sur 49 388 304. Or, ainsi que le constatait M. Méline, cette grande propriété a augmenté de 197 000 hectares de 1882 à 1892. On remarque d'ailleurs, d'après l'enquête de 1892, le mouvement suivant dans le nombre des exploitations : de 40 à 100 hectares, ce nombre a diminué de 7 894 en dix ans, tandis qu'à partir de 100 hectares et au-dessus, il a augmenté de 3 417. La concentration s'est donc opérée au profit de la très grande propriété.

En ce qui concerne la moyenne propriété, nous avons le tableau suivant :

NOMBRE DES EXPLOITATIONS

	De 30 à 40 hectares	De 20 à 30 hectares	De 10 à 20 hectares
En 1862	363 769	176 744	95 796
— 1882	431 335	198 041	97 828
— 1892	429 407	189 664	92 047

Il résulte de ces chiffres que, si la moyenne propriété a augmenté de 1862 à 1882, époque où elle a atteint son maximum, elle s'est mise à décroître à partir de ce moment jusqu'en 1892, où l'on découvre une perte de 16 086 exploitations. La diminution affecte spécialement le centre de la France, de l'est à l'ouest, et le sud, au centre et à l'est. Il y a quarante-neuf départements où le phénomène se produit avec une perte de 424 000 hectares, soit 79 p. 100 de la diminution superficielle totale, ce qui correspond à l'étendue moyenne d'un département français.

Le tableau suivant de M. de Saint-Genis donne le mouvement de la très petite et de la petite propriété :

	Exploitations de moins de 1 hectare		Exploitations de 1 à 10 hectares	
	Nombre	Contenance en hectares	Nombre	Contenance en hectares
	—	—	—	—
En 1882. . .	2 167 667	1 083 833	2 635 030	11 366 274
— 1892. . .	2 235 405	1 327 253	2 617 558	11 244 750

La très petite propriété (au-dessous de 1 hectare) a donc augmenté de 243 420 hectares, et la petite propriété (de 1 à 10 hectares) a au contraire diminué de 121 524 hectares. Comme, d'autre part, nous avons constaté que la moyenne propriété de 10 à 50 hectares avait également fléchi de plusieurs centaines de milliers d'hectares, nous en concluons que la petite et la moyenne propriété en France ont une tendance soit au morcellement et à la pulvérisation au profit de la très petite propriété, soit à la disparition au profit de la grande propriété ; car nous avons vu précédemment que celle-ci avait marqué de son côté une tendance à la concentration par un accroissement de 197 000 hectares de 1882 à 1892.

Mais alors, si le nombre des exploitations moyennes diminue, si celui des exploitations de 1 à 10 hectares, cultivées selon toute vraisemblance par le propriétaire lui-même, diminue également, que reste-t-il aux deux extrémités ? Du côté de la grande propriété, un accroissement au profit de la classe capitaliste, et, de l'autre côté, une augmentation correspondante du nombre des très petits propriétaires de moins d'un hectare, qui ne sont probablement, après tout, que d'anciens petits propriétaires s'acheminant par une marche fatale vers la classe prolétarienne, car ce champ de moins d'un hectare, auquel le paysan, d'après les statistiques précédentes, semble devoir être peu à peu réduit, ne le différencie que peu de la classe des journaliers.

Au surplus, après avoir étudié la division du sol, nous allons considérer la répartition et le mouvement de la population rurale elle-même. Cette seconde étude se complétera par l'autre.

***

Il y a en France, d'après le dénombrement de 1891, 47 p. 100 des habitants qui vivent de l'agriculture, soit 17 435 888. Le travail agricole se répartit de la façon suivante :

	Propriétaires.	Non propriétaires.
Propriétaires cultivant exclusivement leurs terres	2 199 220	»
Propriétaires d'un petit bien et qui sont à la fois exploitants et salariés :		
Fermiers.	475 778	585 623
Métayers.	123 297	220 871
Journaliers.	588 950	621 131
Régisseurs	»	16 091
Domestiques de ferme	»	1 832 174
	3 387 245	3 275 890
	6 663 135	

De ce tableau il ressort que, sur l'ensemble des travailleurs agricoles, plus de la moitié, 51 p. 100, sont propriétaires fonciers; et il y aurait lieu de s'en réjouir si l'on ne se souvenait que, parmi eux, le nombre des détenteurs de la véritable propriété paysanne, celle qui est capable de nourrir la famille qui la cultive, est en décroissance.

En combinant ensemble les chiffres des enquêtes agricoles avec le détail des cotes fourni par l'Annuaire des contributions directes et avec d'autres documents, en opérant des rapprochements ingénieux et en corrigeant les unes par les autres des données fréquemment contradictoires, M. Souchon, dans son livre *la Propriété paysanne* est arrivé aux conclusions suivantes relativement à la composition du monde agricole travaillant de ses mains, propriétaire ou non propriétaire :

Propriétaires-cultivateurs vivant exclusivement de leur terre et la travaillant exclusivement avec leur famille seule ou presque seule — en d'autres termes, moyens propriétaires-paysans . . . 1 million.
Avec les familles . . . . . 4 millions.

Grands propriétaires, au delà de 20 hectares, cultivant eux-mêmes 140 000
Petits propriétaires. 2 700 000
dont 1 400 000 exerçant la profession de journaliers, métayers ou fermiers et 1 300 000 ayant des ressources ou des métiers spéciaux.
Travailleurs agricoles non propriétaires 1 427 655

Mais ce qu'il est également intéressant de connaître, c'est le mouvement dans un sens ou dans un autre du nombre des propriétaires: or nous trouvons :

En 1882.	3 525 342	propriétaires.
En 1892.	3 387 105	—
Différence en moins . . .	138 237	propriétaires.

Il faut donc admettre qu'outre qu'une certaine quantité de bourgeois ont vendu de moyennes propriétés, un nombre important de travailleurs ruraux, possesseurs de parcelles ou de biens plus ou moins importants, les ont aliénés pour émigrer vers les villes ou passer à l'état de prolétaires agricoles.

En résumé, ce que nous devons retenir des chiffres qui précèdent, ce ne sont pas les chiffres en eux-mêmes qui, nous l'avons déjà dit, peuvent prêter à la discussion, mais c'est la tendance qu'ils dénotent, de 1882 à 1892, soit vers la concentration de la grande propriété, soit vers la décroissance de la moyenne propriété et de la propriété paysanne, soit vers la diminution du nombre des propriétaires.

Réfléchissons encore une fois sur l'accroissement des petites exploitations au-dessous de un hectare : il peut être dû à l'achat de parcelles, soit par des travailleurs agricoles qui passent, dans une certaine mesure, de l'état de journaliers ou domestiques à celui de propriétaires; soit par des citadins, qui cherchent, dans les environs des villes, de petits coins de plaisance ou de jardins. Mais nous craignons fort que ce mouvement ne provienne également de l'action incessante du Code civil. Celui-ci hache, en effet, plus facilement les petites exploitations que les grandes. Le domaine du propriétaire paysan, qui constitue sa fortune unique, est presque toujours, à sa mort, divisé en nature et en parts égales, tandis que, les héritages formés de grandes propriétés sont transmis aux

enfants par fermes entières, ou bien ils sont rachetés par des capitalistes, et gardent leur caractère de grande ou moyenne propriété. Cela ne veut pas dire que, dans bien des régions, des paysans ne se partagent pas encore de grands domaines vendus au détail : mais, avec la dépopulation croissante des campagnes, le paysan a une tendance de plus en plus marquée à n'acquérir que l'étendue de terrain qu'il lui est possible de cultiver avec sa seule famille. Ce qu'il redoute maintenant par-dessus tout, en raison de la hausse de la main-d'œuvre agricole, c'est d'être obligé de prendre des journaliers ou de se mettre à la merci de domestiques pour l'aider au besoin dans ses travaux.

*
* *

Or, certains faits donnent à craindre qu'en 1882 nous ne soyons arrivés au sommet de la courbe qui marque le développement de la propriété paysanne, et que depuis cette époque cette courbe ne doive continuer à descendre. Des causes nouvelles peuvent précipiter la décadence de la petite propriété ; par exemple, certains procédés d'accaparement de plus en plus employés. Dans certaines régions, les négociants en vins se syndiquent pour ne pas acheter au-dessus d'un prix donné les récoltes des vignerons. Quand ceux-ci, à bout de ressources, sont contraints de vendre, il leur faut en passer par les conditions des acheteurs, qui, d'ailleurs, sont souvent eux-mêmes producteurs. Au lieu que le grand propriétaire qui a des réserves de vin et d'argent peut toujours, à l'inverse du modeste vigneron, faire composer à la longue le négociant. Voilà donc un grand désavantage pour la petite propriété, et qui tend à la faire disparaître.

De même la tendance de l'agriculture à s'industrialiser et à se spécialiser, et le développement de la machinerie, qui supplée au manque de bras, est défavorable à la propriété paysanne. Et cette évolution n'est pas encore arrivée à son terme. Il faut bien suppléer par la machinerie à la dépopulation des campagnes. On sait à quels résultats merveilleux on est arrivé à cet égard en Amérique, où la main-d'œuvre est particulièrement rare et chère.

Pour nous rendre compte du mouvement de la population rurale en France par rapport à la population urbaine, étant entendu que celle-ci comprend les agglomérations de plus de 2 000 habitants, nous avons les chiffres officiels suivants :

Années.	Proportion pour 100. Population urbaine.	Population rurale.
1846	24,4	75,6
1856	27,3	72,7
1866	30,5	69,5
1876	32,4	67,6
1886	35,9	64,1
1891	37,4	62,6

De 1846 à 1891, la population urbaine a passé de 8 646 743 habitants à 14 311 292, et la population rurale est descendue de 26 753 743 à 24 031 900 habitants dans le même temps. Mais depuis 1891 la dépopulation des campagnes semble s'être encore accentuée.

Il y a cependant des régions qui, par la nature de leur sol, par les mœurs de leurs habitants et par l'effet d'un mode ancien de division de la propriété, sont capables d'offrir une résistance sérieuse à la concentration de grands domaines. Ce sont les régions coupées à faibles distances par une alternance de coteaux et de vallées étroites, de petits prés, de terres bordées de haies, de vignes attachées au rocher en minces parcelles, de jardins maraîchers, etc. Non seulement la grande propriété ne pourrait s'y étendre, mais la terre ne saurait y donner toute sa valeur que grâce aux soins minutieux du propriétaire travaillant son petit bien avec amour, grattant la vigne pendant la matinée et piochant le soir ses pommes de terre, ne laissant pas un mètre de bonne terre inemployé. On sait qu'en maint endroit où le propriétaire, par le fermage et le métayage, retire 3 p. 100 à peine de son capital, le petit propriétaire exploitant lui-même gagnera facilement 10 p. 100.

Il y a donc une limite à la grande propriété et au morcellement. Dans certaines régions, la propriété se concentre; dans d'autres, elle se morcelle. Quand les bornes seront-elles atteintes? Le sont-elles déjà sur quelques points? Des mono-

graphies locales, comme on en a écrit quelques-unes, peuvent seules nous renseigner à cet égard. Dans les questions agraires plus que partout ailleurs, il faut éviter de généraliser. Il convient d'étudier les solutions diverses, qui se présentent suivant les régions, et d'éviter de tirer certaines conclusions trop absolues.

Quoi qu'il en soit, la situation ne nous paraît nullement rassurante.

Un des plus grands malheurs qui puissent menacer la France, c'est l'accroissement de la grande propriété au delà des limites utiles pour l'exploitation bien entendue du sol; c'est la disparition de la propriété paysanne, celle qui nourrit son cultivateur; c'est le déracinement des populations campagnardes et la disparition du foyer rural; c'est la disparition, en un mot, dans l'agriculture, de la classe moyenne, qui doit rester accessible aux travailleurs agricoles : journaliers, vignerons, métayers, fermiers ou régisseurs, anciens travailleurs de toutes sortes, qui, au moyen de leurs économies ou de leurs bénéfices, auront pu acquérir un fonds de terre à eux. Il faut que subsiste dans l'agriculture cette classe moyenne correspondant à celle des métiers et des artisans travaillant chez eux, des petits industriels et des petits commerçants.

*
* *

Il y a, pour favoriser le relèvement et le maintien de la propriété paysanne, des moyens d'ordre social et économique. Ils ont été étudiés ici-même, il y a quelques années, avec une parfaite compétence, par M. Mabilleau[1], directeur du Musée social, qui a montré que l'association syndicale et coopérative, en faisant participer la petite propriété à tous les avantages de la grande, est la vraie solution de la question agraire. De cette idée et de cette espérance, s'étaient inspirés les créateurs du mouvement syndical agricole, dont les efforts tenaces ont fini par pénétrer tout le monde rural. Aujourd'hui l'œuvre des syndicats semble se plier de plus en plus aux conditions nouvelles de l'agriculture.

1. *Le mouvement agraire en France* (*Revue de Paris* du 1er juillet 1897).

Prenons l'exemple de l'Union des syndicats agricoles du Sud-Est qui comprend les départements de l'Ain, l'Ardèche, la Drôme, l'Isère, la Loire, la Haute-Loire, le Rhône, Saône-et-Loire, la Savoie et la Haute-Savoie. En 1900, l'Union comprenait 3 syndicats agricoles de département, 13 d'arrondissement, 55 de canton et 179 de commune. Le nombre des syndiqués était de 61 282, avec une moyenne de 423 membres par syndicat cantonal et de 179 membres par syndicat communal. Dans ces 61 688, il y avait 7 808 propriétaires ne travaillant pas le sol, 36 070 l'exploitant eux-mêmes, et 17 404 ouvriers travaillant chez les autres; ce qui donne une proportion de 12,74 p. 100 de rentiers et de 87,26 p. 100 de travailleurs du sol.

On comptait dans la même Union, en 1901, 283 syndicats affiliés, en 1902 298 avec 80 000 syndiqués, ce qui dénote les progrès croissants de l'institution. En moins de vingt ans on est arrivé à un résultat merveilleux dans certaines régions; mais ce qui donne toute sa valeur à ce fait, c'est qu'aux premières associations, — généralement syndicats de département ou d'arrondissement, — constituées par des propriétaires aisés et même de grands propriétaires, se sont ajoutés les syndicats cantonaux ou communaux. Le syndicat de commune et, quand celle-ci est trop faible, le syndicat englobant plusieurs communes ou le canton tout entier est actuellement la solution pratique du problème rural. Le syndicat agricole — avec la société coopérative d'achat, de production ou de vente et la caisse de crédit rural, qui en sont les compléments indispensables, — peu utile aux grands propriétaires, quoi qu'on en ait dit, est indispensable désormais aux détenteurs de la propriété paysanne. Par ce moyen seul, les petits peuvent se défendre sérieusement contre l'absorption par les gros. Le syndicat de cultivateurs, ouvriers agricoles, vignerons, métayers, fermiers et petits propriétaires ruraux, englobant les bourgeois qui font valoir leurs terres et dont les intérêts sont intimement liés avec ceux des précédents, voilà ce que nous appelons de nos vœux pour le plus grand profit de la classe paysanne, — et du pays tout entier, qui y trouvera la sécurité de ses institutions sociales.

Il est entendu d'ailleurs que nous conservons au-dessus

des syndicats communaux et cantonaux le système des unions départementales ou régionales. Celles-ci, se chargeant de missions ou d'opérations qui dépassent la compétence et les moyens des petites associations, seront les pièces maîtresses du Fédéralisme agricole.

« La pénétration du coopératisme dans le monde agraire, dit M. Berget[1], nous apparaît donc comme une grande révolution pacifique destinée à transformer de fond en comble, mais sans secousses, la physionomie de la vie rurale. C'est le plus sûr moyen de donner vie, âme et conscience à ce grand corps amorphe qu'a longtemps été le monde paysan. En dehors des théories absolues qui se disputent actuellement la direction des esprits, entre l'individualisme satisfait de l'économie libérale et l'étatisme forcené du collectivisme doctrinaire, un observateur informé peut facilement percevoir aujourd'hui la formation lente d'une tierce doctrine, issue de la considération des faits d'organisation spontanée qui se manifestent de toutes parts dans le monde du travail par la floraison des syndicats, des sociétés d'instruction populaire et des coopératives ».

Nous avons noté au début de cette étude l'évolution de M. Jaurès vers le mouvement syndical et coopératif chez les paysans propriétaires. C'est que M. Jaurès a pu constater sur le plateau albigeois les difficultés matérielles qui s'opposent à l'organisation d'un nouveau régime de propriété et aussi l'invincible attachement du paysan à la propriété individuelle; il a pu juger qu'il y avait là une forteresse inattaquable pour le collectivisme doctrinaire. Toutefois, dans le néo-socialisme réformiste, on tient à faire remarquer que le coopératisme ne peut être considéré que comme une pierre d'attente et une simple mesure d'opportunité. Dans ses *Essais sur la question agraire*, M. Vandervelde écrit : « Indépendamment des avantages directs qu'elles procurent à leurs membres, les associations entre cultivateurs pour l'achat des matières premières, la vente et l'industrialisation des produits agricoles doivent être considérées à la fois comme

1. *La Coopération dans la viticulture européenne*, par Adrien Berget, professeur agrégé de l'Université, 1902.

une première étape vers la propriété associée et le moyen le plus efficace d'en faire comprendre les avantages ».

Mais la propriété individuelle du sol assurée aux paysans et accessible au plus grand nombre est une des conquêtes de la Révolution auxquelles il ne semble pas que les Français doivent renoncer d'ici longtemps. Aussi sommes-nous sceptique au sujet de l'accueil que feraient nos ruraux à un système de propriété associée s'il devait s'ensuivre la suppression de leur propriété personnelle.

Nous ignorons ce que nous réserve dans le lointain de l'avenir l'évolution des sociétés. Il est possible que les progrès de la science soient appelés à y jouer un rôle qui déjouera toutes les prévisions d'aujourd'hui au point de vue économique et social. Ce que nous voyons actuellement, c'est que le syndicat agricole est une institution de paix sociale et un moyen d'union entre les classes. D'ailleurs, dans l'agriculture, on ne trouve pas, entre les classes, une démarcation aussi nette que dans l'industrie. C'est par une pente insensible que les échelons montent du journalier au propriétaire, au demi-bourgeois et au bourgeois, en passant par le métayer, le vigneron, le fermier. Souhaitons que les coopératives agricoles, formées de tous ces éléments, emploient une partie de leurs bénéfices à soutenir des œuvres mutualistes, à alimenter des caisses d'assurances, de secours et de retraites. Que ce soit là leur unique propagande, et elles ne rencontreront pas d'adversaires.

*
* *

Faut-il en outre recourir à des mesures législatives pour favoriser et protéger la propriété paysanne? Il faudrait une étude spéciale pour traiter un pareil sujet. « Le principe d'utilité publique de la petite propriété entraîne l'intervention de l'État pour la sauvegarde de cette propriété [1] », a-t-on dit. Cela ne paraît guère contestable, mais il faudrait d'abord être sûr que des mesures législatives pourraient être efficaces

1. Rodolphe Meyer, *Des souffrances de l'agriculture* (*Revue des questions sociales et ouvrières*, 1884).

en pareille matière et en faire un choix réfléchi. A quelques années de distance, les mêmes lois, on l'a souvent remarqué, peuvent produire des effets différents. Serait-ce vrai notamment pour les lois successorales du Code civil qui, au début, ont eu pour heureux effet de morceler de grands héritages, et qui aujourd'hui semblent avoir le grave inconvénient de pulvériser la petite propriété ?

Parmi les mesures législatives propres à favoriser la propriété paysanne, on cite le dégrèvement des charges fiscales et la suppression du principal de l'impôt foncier, la conversion de la dette hypothécaire, la détaxation de ceux qui cultivent eux-mêmes leurs terres. On parle d'un projet de loi en vue de faciliter les échanges de parcelles et la réunion en un seul tenant de celles qui appartiennent à un même propriétaire. Cette opération s'effectue déjà légalement, en Allemagne, sous le nom de *commassation*, quand un nombre déterminé des habitants d'une commune l'exige. D'autres, allant plus loin, demandent la réforme des lois successorales dans le sens de la liberté de tester.

Enfin les projets de loi Siegfried et Lemire ont pour but de protéger les petits biens ruraux contre les rigueurs du Code civil. M. Siegfried, dans son projet du 11 mars 1897, propose d'étendre l'application de la loi de 1894 sur les habitations à bon marché aux propriétés foncières d'une contenance de cinq hectares au plus et d'une valeur maxima de cinq mille francs. On sait que la loi de 1894 a eu pour effet de soustraire aux conséquences désastreuses du partage immédiat après décès les habitations ouvrières.

Le projet Lemire tend à la constitution facultative d'un bien de famille insaisissable à condition que la maison ou portion de maison et la terre n'excèdent pas une valeur de 8000 francs. Ce bien de famille serait exempt de tout impôt. L'acquisition et la transmission s'en effectueraient sans charges fiscales et il ne pourrait être grevé d'hypothèques.

Le projet Lemire est une reprise du *Homestead* américain qui fonctionne avec succès dans quelques États de l'autre côté de l'Atlantique. L'objection qu'on oppose est que le crédit sur gage matériel serait diminué. Mais on répond qu'une cause de ruine de la petite agriculture française est précisément la

dette hypothécaire, et que, pour le paysan, le crédit doit être personnel et fondé sur un système de solidarité entre gens notoirement solvables. C'est d'ailleurs en partant de cette idée que les chefs du mouvement syndical agricole en France ont travaillé à l'organisation de caisses de crédit Raffeisen, semblables à celles qui existent déjà en grand nombre à l'étranger. Le crédit du paysan doit, d'après ce système, reposer non sur un gage matériel, — sa propriété étant placée à l'abri des poursuites et des saisies — mais sur son crédit personnel, son travail, sa moralité, l'avenir de son exploitation, le tout sous la garantie de membres de la même association, — sorte de système mutualiste qui implique un certain degré de culture sociale chez ses adhérents et une haute idée à la fois de personnalité et de solidarité.

Quelles que soient les modifications à apporter aux projets dont il s'agit, il faut noter qu'en d'autres pays, en Allemagne et en Autriche notamment, le mouvement en faveur de l'indivisibilité de la propriété paysanne est bien plus avancé que chez nous.

Nous espérons avoir suffisamment montré que, si la propriété paysanne n'est pas encore irrémédiablement compromise, elle est menacée par des conditions économiques nouvelles. Lors même qu'elle ne serait pas en danger immédiat, — ce qui n'est pas prouvé, — elle mérite l'attention des économistes et la sollicitude des législateurs et de tous ceux qui ont souci de la paix sociale. Il serait dangereux de s'endormir dans un optimisme injustifié.

LUDOVIC DE CONTENSON

BERLIOZ[1]

L'œuvre de Berlioz n'est pas l'œuvre d'une vie qui se développe largement, mais de quelques années de vie ; ce n'est pas le cours d'un grand fleuve, comme Wagner ou Beethoven : c'est une explosion de génie, dont les flammes éclairent le ciel tout entier, un instant, et s'éteignent peu à peu dans la nuit[2]. Tâchons de décrire ce prodigieux météore.

Certaines des qualités musicales de Berlioz sont si éclatantes qu'il n'est pas très nécessaire d'y insister. C'est d'abord son coloris instrumental, qui enivre et qui brûle[3], ces trouvailles extraordinaires de timbres, ces inventions de nuances nouvelles, comme le fameux accouplement des flûtes et des trombones dans le *Hostias et preces* du *Requiem*, comme le curieux emploi des sons harmoniques des violons et des harpes, cet orchestre à la fois colossal et vaporeux, s'adaptant aux plus subtils mouvements de la pensée. Qu'on pense à

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

2. « Un volcan en éruption », comme le vieux Rouget de Lisle appelait déjà Berlioz, en 1830. (*Mémoires*, I, 158.)

3. Voir la belle étude de M. Camille Saint-Saëns sur Berlioz, dans *Portraits et Souvenirs*, 1900 : « Celui qui lit ses partitions, sans les avoir entendues, ne peut s'en faire aucune idée ; les instruments paraissent disposés en dépit du sens commun ; il semblerait, pour employer l'argot du métier, que cela ne dût pas *sonner* ; et cela sonne merveilleusement. S'il y a peut-être, çà et là, des obscurités dans le style, il n'y en a pas dans l'orchestre ; la lumière l'inonde et s'y joue comme dans les facettes d'un diamant. »

l'effet matériel que de telles œuvres durent produire, à leur époque. Berlioz est le premier à être terrassé par elles, quand il les entend pour la première fois. A l'*Ouverture des Francs Juges*, il pleure, il s'arrache les cheveux, il se roule sur les timbales de l'orchestre en sanglotant. A l'exécution de son *Tuba mirum*, à Berlin, il est sur le point de s'évanouir. Rien d'analogue à cela dans l'art de son temps. Le plus proche de lui était Weber, et nous avons vu que Berlioz le connut relativement tard. Et combien Weber lui-même, malgré sa poésie rêveuse, nerveuse et brillante, est moins riche et moins complexe ! Comme il est surtout plus mondain, et plus classique malgré tout ! Comme il manque de cet emportement révolutionnaire, de cette brutalité plébéienne ! Comme il est à la fois moins nuancé et moins grandiose ! — Comment Berlioz est-il arrivé, presque du premier coup, à ce génie de l'orchestre ? Il dit lui-même que ses deux maîtres, au Conservatoire, ne lui avaient rien appris en fait d'instrumentation :

Lesueur n'avait de cet art que des notions fort bornées. Reicha connaissait bien les ressources particulières de la plupart des instruments à vent; mais je doute qu'il ait eu des idées très avancées au sujet de leur groupement par grandes et petites masses.

Il s'instruisit lui-même. Il apportait aux représentations de l'Opéra les partitions des ouvrages qu'on jouait, et il les lisait pendant l'exécution :

Ce fut ainsi, dit-il [1], que je commençai à me familiariser avec l'emploi de l'orchestre et à connaître l'accent et le timbre, sinon l'étendue et le mécanisme de la plupart des instruments. Cette comparaison attentive de l'effet produit et du moyen employé à le produire me fit même apercevoir le lien caché qui unit l'expression musicale à l'art spécial de l'instrumentation; mais personne ne m'avait mis sur la

1. On jugera de cet instinct, par un fait : il écrivit les ouvertures des *Francs Juges* et de *Waverley*, sans bien savoir encore s'il était possible de les exécuter. — « J'étais si ignorant alors du mécanisme de certains instruments, qu'après avoir écrit le solo en ré bémol des trombones, dans l'introduction des *Francs Juges*, je craignis qu'il ne présentât d'énormes difficultés d'exécution, et j'allai, fort inquiet, le montrer à un des trombonistes de l'Opéra. Celui-ci, en examinant la phrase, me rassura complètement : « Le ton de ré bémol est, au contraire, un des plus favo- » rables à cet instrument, me dit-il, et vous pouvez compter sur un grand effet » pour votre passage. » (*Mémoires*, I, 63.)

voie. L'étude des procédés des trois maîtres modernes : Beethoven, Weber et Spontini, l'examen impartial des *coutumes* de l'instrumentation, celui des formes et des combinaisons *non usitées*, la fréquentation des virtuoses, les essais que je les ai amenés à faire sur leurs divers instruments, et un peu d'instinct, ont fait pour moi le reste [1],

Qu'il ait été un créateur en ce domaine, personne n'en doute. Et personne ne saurait contester, en général, son « habileté diabolique », comme dit dédaigneusement Wagner, qui ne devait pourtant pas être insensible à l'habileté, sa maîtrise de tout le matériel d'expression, sa domination de la matière sonore, qui fait de lui, indépendamment de toute pensée, une sorte de magicien de la musique, de roi des sons et des rythmes. Ce don lui est reconnu, même par ses ennemis, par Wagner, qui cherche, avec quelque perfidie, à y confiner son génie, à le réduire à « un mécanisme dont les rouages sont d'une finesse infinie et d'une extrême rareté..., une merveille de mécanisme [2] ».

Enfin il n'est personne qu'il n'irrite ou n'attire, mais qu'en tout cas il ne frappe, par l'impétueuse ardeur de son imagination romantique, flamboyante et exaspérée, qui fait et fera de son œuvre dans l'avenir un des miroirs les plus pittoresques de l'époque, — ce pouvoir délirant d'extase et de désespoir, cette abondance d'amour et de haine, cette ivresse perpétuelle de vie, qui, « au sein de la tristesse la plus profonde, allume les soleils et les serpenteaux de la plus folle joie [3] », qui soulève les foules de *Benvenuto*, et les armées de la *Damnation*, qui remue la terre, le ciel, et les enfers, qui ne s'apaise jamais, qui reste dévorante et « passionnée, alors même que le sujet est le contraire de la passion, et qu'il s'agit d'exprimer des sentiments doux, tendres, ou le calme

1. *Mémoires*, I, 64.

2. « Berlioz a déployé, en mesurant dans tous les sens les facultés de ce mécanisme, une science véritablement étonnante; et si les inventeurs de notre mécanique industrielle moderne doivent être considérés comme les bienfaiteurs de l'humanité actuelle, Berlioz mérite d'être considéré comme le vrai rédempteur de notre monde musical; car, grâce à lui, les musiciens peuvent, par l'emploi extraordinairement varié de simples moyens mécaniques, produire des effets étonnants avec la matière la moins artistique et la plus vide de la musique... Berlioz est irrévocablement enseveli sous les décombres de ses machines. » (*Oper und Drama*, 1851.)

3. Lettre de Berlioz à Ferrand.

le plus profond[1] ». Quoi qu'on puisse penser de cette force volcanique, de ce torrent de passion et de jeunesse, il est impossible de les nier : ce serait nier le soleil.

Et je n'insisterai pas davantage sur cet amour de la Nature, qui, comme le montre très bien M. Prodhomme, est l'âme d'une œuvre comme la *Damnation*, et, l'on peut dire, de toutes ses grandes œuvres. Nul musicien, hors Beethoven, ne l'a jamais aimée aussi profondément. Wagner lui-même n'a pas connu l'intensité des émotions qu'elle produisait sur Berlioz[2], et dont la musique de la *Damnation*, de *Roméo*, des *Troyens*, est tout imprégnée.

Mais il est d'autres caractères de ce génie, que l'on reconnaît moins, et qui ne sont pas moins exceptionnels. Et le premier de tous, le sens de la pure beauté. Le romantisme extérieur de Berlioz ne doit pas faire illusion. Il y avait en lui une âme virgilienne ; et si son coloris rappelle Weber, son dessin est souvent d'une suavité italienne. Wagner n'a jamais eu ce don de la beauté, aû sens latin. Qui a senti, comme Berlioz, la nature du Midi, les belles formes, les mouvements harmonieux? Qui, depuis Gluck, a retrouvé comme lui le secret de la beauté antique? Depuis l'auteur d'*Orphée*, personne n'a sculpté en musique un bas-relief d'une perfection égale à l'entrée d'Andromaque, au second acte des *Troyens à Troie*. Le parfum de l'*Énéide* enveloppe la nuit d'amour des *Troyens à Carthage*, sous le ciel lumineux, près de la mer sereine. Certaines de ses mélodies sont comme des statues grecques, comme le pur dessin de

1. « Les qualités dominantes de ma musique sont l'expression passionnée, l'ardeur intérieure, l'entraînement rythmique et l'imprévu. Quand je dis expression passionnée, cela signifie expression acharnée à reproduire le sens intime de son sujet, alors même que le sujet est le contraire de la passion et qu'il s'agit d'exprimer des sentiments doux, tendres, ou le calme le plus profond. C'est ce genre d'expression qu'on a cru trouver dans l'*Enfance du Christ*, et surtout dans la scène du *Ciel* de la *Damnation de Faust* et dans le *Sanctus* du *Requiem*. » (*Mémoires*, II, 361.)

2. « ... Vous êtes donc en train de faire fondre les glaciers en composant vos *Niebelungen*! Cela doit être superbe d'écrire ainsi en présence de la grande nature!... Voilà encore une jouissance qui m'est refusée! Les beaux paysages, les hautes cimes, les grands aspects de la mer m'absorbent complètement au lieu de provoquer chez moi la manifestation de la pensée. Je sens alors et ne saurais exprimer. Je ne puis dessiner la lune qu'en regardant son image au fond d'un puits. » (Berlioz à Wagner, 10 septembre 1855.)

frises athéniennes, comme les nobles gestes des belles filles italiennes, comme le souple profil des collines albaines au sourire divin. Il a fait plus que sentir et traduire en musique cette « beauté méditerranéenne », il a créé des êtres qui pourraient prendre place dans la tragédie grecque. Sa Cassandre, à elle seule, suffirait à lui assurer le rang d'un des plus grands poètes tragiques qu'il y ait eu en musique. Et cette Cassandre, digne sœur de la Brünnhilde de Wagner, a sur elle l'avantage d'une race plus aristocratique, d'une sobriété hautaine d'âme et de gestes, qu'un Sophocle eût aimée.

On ne met pas assez en lumière cette noblesse antique à laquelle s'élève constamment, sans effort, l'art de Berlioz. On ne voit pas assez qu'il fut de tous les musiciens du XIXe siècle celui qui eut au plus haut degré le sens de la beauté plastique. — Mais reconnaît-on davantage qu'il fut un des mélodistes les plus suaves et les plus abondants? Weingartner a exprimé quelque part la surprise qu'il éprouva, quand, imbu des préjugés courants contre le manque d'invention mélodique de Berlioz, il ouvrit au hasard une de ses partitions : l'ouverture de *Benvenuto,* et, dans ce court morceau, qui dure dix minutes à peine, trouva non pas une, non pas deux, mais trois, mais quatre, mais cinq mélodies, d'une invention et d'une richesse admirables :

Je me mis alors à rire, à la fois de plaisir pour avoir découvert un tel trésor, et de fureur à constater l'étroitesse du jugement humain! J'en étais déjà à compter cinq grands thèmes, tous plastiques, de physionomie personnelle, d'un travail admirable, variés dans leur forme, s'élevant par degrés jusqu'à leur point culminant, pour finir en une conclusion d'effet intense. Et voilà l'aspect que présentait aux yeux des critiques et du public le compositeur dit dépourvu d'invention! — De ce jour il y eut pour moi un grand citoyen de plus dans la république de l'art [1].

Déjà Berlioz avait écrit, en 1864 :

Il est aisé de se convaincre que, sans même me borner à prendre une mélodie très courte pour thème d'un morceau, comme l'ont fait souvent les plus grands maîtres, j'ai toujours soin de mettre un vrai luxe mélodique dans mes compositions. On peut parfaitement contes-

1. *Guide musical*, 29 novembre 1903. Trad. Alekan.

ter la valeur de ces mélodies, leur distinction, leur nouveauté, leur charme; ce n'est pas à moi qu'il appartient de les apprécier; mais nier leur existence, c'est mauvaise foi ou ineptie. Seulement, ces mélodies étant souvent de très grande dimension, les esprits enfantins, à courte vue, n'en distinguent pas la forme clairement; ou mariées à d'autres mélodies secondaires qui, pour ces mêmes esprits enfantins, en voilent les contours; ou enfin ces mélodies sont si dissemblables des petites drôleries appelées mélodies par le bas peuple musical, qu'il ne peut se résoudre à donner le même nom aux unes et aux autres [1].

Et quelle admirable variété dans ces mélodies, depuis le chant à la Gluck (airs de Cassandre), le pur *Lied* allemand (romance de Marguerite : « D'amour l'ardente flamme »), a mélodie italienne à la Bellini, en ce qu'elle a de plus limpide et de plus serein (ariette d'Arlequin dans *Benvenuto*), la phrase wagnérienne la plus intense (finale de *Roméo*), le chant populaire (chœur des bergers de l'*Enfance du Christ*), jusqu'aux formes les plus libres, les plus neuves, de l'air-récitatif, qui est l'invention propre de Berlioz (monologues de *Faust*) avec ses amples déroulements, ses lignes souples, et les dégradations insensibles de ses multiples nuances. — J'ai dit que Berlioz était incomparable dans l'expression de la mélancolie tragique, de l'ennui de vivre, de l'angoisse de la mort. D'une façon générale, on peut dire qu'il fut un des plus grands élégiaques de la musique. Ambros, qui fut un critique si pénétrant et si personnel, l'avait remarqué déjà : « Berlioz sent avec *une douceur intime*, une profondeur de sentiment, que nul musicien peut-être, hors Beethoven, n'a eue. » Et Henri Heine a l'intuition aiguë de l'originalité de Berlioz, quand il l'appelle « un rossignol colossal, une alouette de grandeur d'aigle ». Le mot est non seulement pittoresque, mais d'une remarquable justesse. Car la force colossale de Berlioz est au service de l'âme la plus tendre et la plus plaintive : rien de l'héroïsme de Beethoven, de Hændel, de Gluck, même de Schubert. Une suavité de peintre ombrien (*Enfance du Christ*), une tristesse intime, le don des larmes, une douceur, une douleur élégiaques.

1. *Mémoires*. II. 361.

*
* *

Mais je veux arriver à l'originalité profonde de Berlioz, à celle dont on ne parle guère, et qui fait de lui pourtant bien plus qu'un grand musicien, bien plus que le successeur de Beethoven, ou le précurseur de Wagner, comme on a pu le nommer, mais, à plus juste titre que Wagner lui-même, le créateur d'un « art de l'avenir », l'initiateur d'une musique nouvelle, qui commence à peine à poindre aujourd'hui.

Cette originalité est double. Par la complexité singulière de son génie, Berlioz touche aux deux pôles opposés de l'art, et il a ouvert à la musique deux routes absolument différentes : celle du grand art populaire, et celle de la musique libre.

Nous sommes tous asservis par la tradition musicale du passé. Depuis des générations, nous sommes si habitués à porter ce joug, que nous ne le remarquons même plus. Et, par suite de la mainmise de l'Allemagne sur la musique, depuis la fin du XVIIIe siècle, cette tradition, qui avait été surtout italienne pendant les deux siècles précédents, est devenue presque entièrement allemande. Nous pensons dans des formes germaniques. La coupe des phrases, leur développement, leur logique, leur équilibre, toute la rhétorique musicale, la grammaire de la composition, nous vient d'une pensée étrangère, lentement élaborée par les maîtres allemands. Jamais cette domination ne fut plus complète et plus lourde, que depuis la victoire de Wagner. Alors régna sur la musique du monde l'énorme période allemande, ce monstre aux mille bras, aux mille tronçons soudés entre eux, indéfiniment extensibles, et pouvant embrasser des pages, des scènes, des actes, des drames entiers, d'une seule tenue. Qui de nous pourrait admettre qu'un Français cherchât à écrire selon la phrase de Schiller et de Gœthe? C'est pourtant ce que nous avons essayé, ce que nous essayons encore de faire en musique. — Comment s'en étonner? Parlons franc : nous n'avons pas en musique, pour ainsi dire, de maîtres de style français. Tous nos plus grands compositeurs sont des étrangers. Le fondateur du premier opéra français, Lulli, était Florentin. Le fondateur du second opéra français, Gluck, était Allemand. Les fonda-

teurs du troisième opéra français, Rossini et Meyerbeer, étaient Italien et Allemand. Les créateurs de l'opéra-comique étaient, l'un, Italien : Duni ; l'autre, Belge : Grétry. Franck, qui a transformé notre école contemporaine, était Belge, lui aussi. Je ne cite que les plus grands. Ces hommes nous ont apporté le style de leur race, ou bien ils ont tâché de fonder, comme fit Gluck, un « style international »[1], où ils ont effacé les caractéristiques les plus individuelles de notre esprit. Le genre le plus français, l'opéra-comique, œuvre de deux étrangers, doit beaucoup plus à l'*opera buffa* italien qu'on ne l'a dit ; et, en tout cas, il ne représente que très insuffisamment la race. Les esprits les plus modérés, qui ont tenté de se dégager des influences italiennes ou allemandes, n'ont abouti le plus souvent qu'à créer un style intermédiaire, italo-germanique, dont le type est l'opéra, d'Auber à Ambroise Thomas, En vérité, il n'y a qu'un maître de premier ordre, avant Berlioz, qui ait fait un effort puissant pour libérer la musique française : c'est Rameau ; et en dépit de son génie musical, il fut vaincu par l'art italien[2]. — Par la force des choses, la musique française se trouva donc livrée aux formes musicales étrangères. Et, de même que l'Allemagne du XVIIIe siècle s'évertuait à imiter nos formes architecturales ou littéraires, la France du XIXe siècle prit l'habitude de parler allemand en musique. Or, comme la plupart des hommes ne pensent qu'autant qu'ils parlent, la pensée même est devenue allemande : il faut un grand effort pour retrouver maintenant, sous ce mensonge traditionnel, la forme sincère et spontanée de la pensée musicale française.

Le génie de Berlioz, d'instinct, la retrouva. Dès ses premières œuvres, il s'appliqua à dégager notre musique du poids énorme de cette tradition étrangère, qui l'étouffe[3].

1. Gluck l'a dit lui-même, dans une lettre au *Mercure de France* de février 1773.

2. Je ne parle pas des maîtres franco-flamands de la fin du XVIe siècle, des Jannequin, des Costeley, des Claude le Jeune, des Mauduit, qu'a retrouvés récemment M. Henry Expert, et qui ont un parfum si original : ils sont restés presque totalement inconnus, depuis leur époque jusqu'à nos jours. Les guerres de religion ont brisé la tradition musicale de la France, et ruiné en partie la grandeur de son art.

3. Il est bien plaisant de voir Wagner opposer à Berlioz, comme type de la véritable musique française, Auber, et son opéra mâtiné d'italien et d'allemand.

Tout le disposait à ce rôle, et jusqu'à ses défauts et à ses ignorances même. Son éducation musicale historique était incomplète. M. Saint-Saëns nous dit que « le passé n'existait pas pour lui ; il ne comprenait pas les maîtres anciens, qu'il n'avait pu connaître que par la lecture ». Il ne connaissait pas Bach. Heureuse ignorance ! Il lui a dû d'écrire des oratorios, comme *l'Enfance du Christ*, sans être tourmenté par les réminiscences et les traditions des maîtres allemands de l'oratorio. Il y a des hommes, comme Brahms, qui n'ont été, presque toute leur vie, que des ombres du passé. Berlioz n'a jamais songé qu'à s'exprimer lui-même. Et il a créé ainsi ce chef-d'œuvre : *la Fuite en Égypte*, issu du plus pur sentiment populaire.

Mais surtout il était la nature la plus libre qui fût. La liberté était pour lui un besoin éperdu. « Liberté de cœur, d'esprit, d'âme, de tout !... Liberté vraie, absolue, immense [1]!... » — Et cette liberté frémissante, qui fit le malheur de sa vie, en le privant du secours de toute foi, en refusant à sa pensée tout asile, tout repos, et jusqu'au mol oreiller du scepticisme, — cette « liberté vraie » fit la grandeur et l'originalité unique de sa conception musicale.

La musique [écrit Berlioz à C. Lobe en 1852] est le plus poétique, le plus puissant, le plus vivant de tous les arts. Elle devrait en être aussi le plus libre ; elle ne l'est pourtant pas encore... La musique moderne, c'est l'Andromède antique, divinement belle et nue ; enchaînée sur un roc au bord de la mer immense, elle attend le Persée vainqueur qui doit briser sa chaîne et mettre en pièces la chimère appelée Routine.

Il s'agit de l'émanciper de l'étroitesse des rythmes, des formes et des règles traditionnelles, où elle est enfermée [2].

Cela montre à quel point Wagner, comme la plupart des Allemands, est incapable de saisir l'originalité réelle de la musique française, et n'en voit que les côtés les plus extérieurs. Si l'on veut se rendre compte de la personnalité musicale d'un peuple, en ce qu'elle a de plus intime, le meilleur moyen est d'étudier ses chansons populaires. Quand on se livrera à ce travail sur les nôtres (la matière ne manque pas), on reconnaîtra peut-être combien elles diffèrent profondément des chansons populaires allemandes, et comme le tempérament de la race s'y révèle, plus libre, plus souple, plus nerveux, plus nuancé.

1. *Mémoires*, I, 221, 2.

2. « La musique, aujourd'hui dans la force de sa jeunesse, est émancipée, libre : elle fait ce qu'elle veut. — Beaucoup de vieilles règles n'ont plus cours ; elles

Et il s'agit surtout de l'émanciper de la domination de la parole ; il faut la relever de son rôle humilié au service de la poésie :

Je suis pour la musique libre. Oui, libre et fière, et souveraine et conquérante, je veux qu'elle prenne tout, qu'elle s'assimile tout, qu'il n'y ait plus pour elle ni Alpes ni Pyrénées ; mais, pour ses conquêtes, il faut qu'elle combatte en personne, et non par ses lieutenants. Je veux bien qu'elle ait, s'il se peut, de bons vers rangés en bataille ; mais il faut qu'elle aille elle-même au feu comme Napoléon, qu'elle marche au premier rang de la phalange, comme Alexandre. Elle est si puissante, qu'elle vaincrait seule en certains cas, et qu'elle a mille fois le droit de dire comme Médée : « Moi seule, et c'est assez[1] ! »

Berlioz proteste énergiquement contre « la théorie impie de Gluck[2] », et le « crime » de Wagner, qui asservissent la musique à la parole. La musique est la poésie suprême, et ne reconnaît point de maître[3]. Il s'agit donc pour Berlioz d'accroître toujours davantage le pouvoir d'expression de la musique pure. Et tandis que Wagner, beaucoup plus modéré

furent faites par des observateurs inattentifs ou par des esprits routiniers, pour d'autres esprits routiniers. — De nouveaux besoins de l'esprit, du cœur et du sens de l'ouïe, imposent de nouvelles tentatives, et même dans certains cas l'infraction des anciennes lois. — Diverses formes sont par trop usées pour être encore admises. — *Tout est bon*, d'ailleurs, ou *tout est mauvais*, suivant l'usage qu'on en fait, et la raison qui en amène l'usage... Le son et la sonorité sont au-dessous de l'idée. L'idée est au-dessous du sentiment et de la passion. » (Profession de foi de Berlioz à propos des concerts de Wagner à Paris, en 1860. *A travers chants*, 312.)

Comparez le mot de Beethoven :

« Il n'y a pas de règle qu'on ne peut blesser à cause de : *Schöner* (plus beau).

1. A la princesse de Wittgenstein, 12 août 1856.

2. Est-il besoin de rappeler l'*épître dédicatoire* d'*Alceste*, en 1769, et la déclaration de Gluck, qu'il « chercha à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie, pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations... et d'y ajouter ce qu'ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres... »

3. Cette théorie révolutionnaire était déjà celle de Mozart : « La musique doit régner en souveraine, et faire oublier tout le reste... Dans un opéra, il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. » (Lettre à son père du 13 octobre 1781.). — Désespérant sans doute d'arriver à obtenir cette obéissance, Mozart avait pensé sérieusement à briser la forme de l'opéra, et à le remplacer, dès 1778 (comme Rousseau en avait donné l'exemple, dès 1773), par une sorte de mélodrame, qu'il appelle *duodrama*, où la musique et la poésie iraient, libres l'une de l'autre, librement associées, par deux chemins parallèles. (Lettre du 12 novembre 1778.)

et plus traditionnel, cherche à établir un compromis (peut-être impossible) entre la musique et la parole, et à créer le nouveau drame lyrique, Berlioz, bien plus révolutionnaire, arrive à la symphonie dramatique, dont le modèle inégalé reste encore aujourd'hui *Roméo et Juliette*.

La symphonie dramatique s'est heurtée naturellement à tous les pédantismes. On lui oppose deux thèses : l'une, reçue de Bayreuth, et devenue acte de foi ; l'autre, opinion courante, acceptée paresseusement de la foule innombrable qui parle de la musique sans la connaître.

La première thèse, imposée par Wagner, c'est que la musique ne saurait exprimer l'action sans le secours de la parole et du geste. C'est au nom de cet arrêt que tant de gens condamnent *a priori* le *Roméo* de Berlioz. Ils trouvent enfantin de *traduire* une action en musique. — Croient-ils donc moins enfantin de *représenter* une action en musique? Pensent-ils que le geste s'accorde très heureusement avec la musique? — Qu'ils tâchent de s'arracher à l'énorme mensonge qui pèse sur nous depuis trois siècles ! Qu'ils ouvrent les yeux, et qu'ils voient — ce qu'ont vu de grands hommes au regard pur, comme Rousseau et Tolstoï — la niaiserie de l'opéra ! Qu'ils découvrent la monstruosité du spectacle de Bayreuth ! — Il est, au second acte de *Tristan*, une page célèbre, où Ysolde, attendant Tristan, et brûlante de désirs, le voit venir enfin, et de loin lui fait signe avec son écharpe, sur un dessin plusieurs fois répété de l'orchestre. Je ne puis dire l'effet produit sur moi par cette *imitation* (car ce n'est pas autre chose) d'une suite de sons par une suite de gestes. Je n'ai jamais pu la voir, sans indignation, ou sans rire. Le curieux, c'est que, quand on entend ce passage au concert, on voit le geste. Sur la scène, on ne le « voit » plus, ou il paraît enfantin. La libre action se raidit dans l'armure musicale; et la convention absurde de tels spectacles éclate. La musique, à elle seule, dessine nettement la stature et la marche des géants du *Rheingold*; elle fait jaillir la foudre, et lance l'arc-en-ciel sur les nuées. Au théâtre, c'est un jeu de marionnettes. On sent, au théâtre de musique, l'abîme infranchissable entre la musique et le geste. La musique est un monde à part. Quand elle veut peindre

le drame, ce n'est pas l'action réelle qui se reflète en elle; c'est une action idéale, transfigurée par l'esprit, perceptible seulement pour le regard intérieur. La pire sottise est de mettre en présence les deux visions : celle des yeux, celle de l'âme. Deux fois sur trois, elles se détruisent l'une l'autre.

L'autre thèse, opposée à la symphonie à programme, est la thèse prétendue classique (elle n'est classique en rien) : « La musique, dit-on, n'est pas faite pour exprimer des sujets précis. Le vague lui convient. Plus elle est imprécise, plus son pouvoir est grand, plus elle suggère de choses. »

Je commencerai par demander : qu'est-ce qu'un art imprécis ? Qu'est-ce qu'un art qui serait vague? Est-ce que les deux mots ne jurent pas ensemble? Est-ce que ce bizarre accouplement peut seulement exister? Un artiste pourrait-il rien écrire, s'il ne concevait clairement? Pense-t-on qu'il compose au hasard, comme le génie souffle? — Il faut qu'on se dise bien ceci : une symphonie de Beethoven est une œuvre précise, jusqu'en ses derniers replis; et Beethoven avait, sinon l'intelligence, l'intuition nette de tout ce qu'il faisait. Ses derniers quatuors sont des symphonies descriptives de son âme, bien autrement poussées que les symphonies de Berlioz : Wagner a pu analyser l'un d'eux sous le nom d' « une journée de Beethoven ». Beethoven s'attache constamment à traduire en musique le monde profond du cœur, cés infiniment petits de l'âme, qui ne peuvent s'exprimer nettement par les mots, mais qui sont aussi précis, plus précis que les mots: car un mot, étant abstrait, résume de nombreuses expériences, et renferme beaucoup de sens différents. La musique est mille fois plus nuancée et plus exacte que la parole; et non seulement elle a le droit d'exprimer des sentiments et des sujets précis, mais elle en a le devoir. Et si elle ne le fait pas, elle n'est pas la musique, elle n'est rien. — Berlioz est ici le fidèle héritier de la pensée de Beethoven. La différence entre une œuvre comme *Roméo*, et une symphonie de Beethoven, c'est que Berlioz, semble-t-il, veut appliquer l'expression musicale à des sujets et des sentiments objectifs, indépendants de lui. Mais je ne vois pas qu'il soit plus interdit à la musique qu'à la poésie de sortir du spectacle du moi, et de tâcher de peindre le drame de l'univers. Shakespeare vaut

Dante. Au reste, on peut ajouter que, chez un homme comme Berlioz, c'est toujours lui-même qu'on retrouve dans toutes ses œuvres : c'est son âme affamée d'amour et dévorée de néant, qui transparaît au travers de toutes les scènes de *Roméo*.

Je ne veux pas prolonger une discussion, où il y aurait encore tant de choses à dire. J'ajouterai seulement : Renonçons donc une bonne fois à ces absurdes prétentions de réglementer l'art. Ne disons pas : « La musique peut... La musique ne peut pas exprimer telles ou telles choses ». Disons : « S'il plaît au génie... » Tout est possible au génie; et s'il lui convient demain, la musique sera peinture et poésie. Berlioz l'a bien prouvé dans son *Roméo*.

Œuvre vraiment extraordinaire. « Ile merveilleuse, où s'élève le temple de l'art pur[1] ». Pour ma part, non seulement je l'égale aux plus puissantes créations wagnériennes, mais je la crois plus féconde en enseignements et en ressources pour l'art, — ressources et enseignements dont l'art français contemporain n'a pas encore tiré tout le parti possible. On sait que, depuis quelques années, la jeune école française fait effort pour délivrer notre musique des modèles germaniques, pour créer une langue récitative qui nous soit propre et que n'écrase plus le *Leitmotiv*, une langue plus exacte et moins lourde, qui, pour rendre le libre sentiment moderne, n'ait pas toujours recours aux procédés d'expression (et de pensée) classiques ou wagnériens. Il y a quelques mois, la *Schola Cantorum* publiait un manifeste, où elle proclamait « la liberté de la phrase musicale..., le discours libre dans la musique libre..., le triomphe de la musique naturelle, libre et mouvante comme le discours, plastique et rythmique comme la danse antique », lançant ainsi une déclaration de guerre à l'art métrique des trois derniers siècles[2]. — Cette musique, la voici ! Vous n'en trouverez nulle part un modèle plus accompli. Il est vrai que beaucoup de ceux qui professent ces principes répudient ce modèle, et ne cachent pas leur dédain pour Berlioz. C'est ce qui m'inspire quelque doute, je l'avoue,

1. *Mémoires*, I, 341.

2. *Tribune de Saint-Gervais*, nov. 1903.

sur l'efficacité de leurs efforts. Je crains qu'il n'y ait plus d'archaïsme que de vie véritable dans leur prétention à la « libre musique », s'ils ne sentent pas la liberté merveilleuse de celle-ci, voile transparent et souple d'une âme passionnément vivante. Étudiez, je ne dis pas seulement les pages les plus célèbres de l'œuvre, comme la *Scène d'amour*, de tous les morceaux de Berlioz celui qu'il préférait lui-même[1], ou comme *la Tristesse de Roméo* et *la Fête des Capulet*, où une volonté à la Wagner déchaîne et maîtrise des tourbillons de passion et de joie. Prenez les pages les moins connues, comme le *Scherzetto chanté de la reine Mab*, ou le *Réveil de Juliette* et la mort des deux amants. Dans l'une, quelle légèreté spirituelle, dans l'autre, quel frémissement passionné, et dans toutes deux, quelle liberté et quelle justesse expressive ! C'est une langue magnifique, d'une sobriété et d'une clarté merveilleuses : pas un mot de trop, et pas un mot qui ne peigne d'une touche infaillible. Au reste, dans presque toutes les grandes œuvres de Berlioz, avant 1845 (je veux dire jusqu'à *la Damnation*), vous trouverez cette précision nerveuse, cette exactitude passionnée, cette liberté toute-puissante.

Liberté de rythmes d'abord. Schumann, qui fut de tous les grands musiciens de son temps le plus près de Berlioz, le plus digne de le comprendre, en avait été frappé dès *la Symphonie fantastique*. Il écrit que « l'époque moderne n'a assurément pas produit une œuvre, dans laquelle les mesures et les rythmes égaux, combinés avec les mesures et les rythmes inégaux, aient été employés plus librement. Rarement la seconde partie d'une phrase y correspond au premier membre, la réponse à la demande. Cette anomalie est caractéristique chez Berlioz, conforme à sa nature méridionale ». Loin de la combattre, Schumann y voit une nécessité de l'évolution musicale : « Il semble que la musique ait une tendance à remonter vers son principe, au temps où les lois du rythme ne pesaient pas encore sur elle; il semble qu'elle veuille s'en affranchir, redevenir un discours sans contrainte et s'élever à la hauteur d'une sorte de langue poétique. » Et il cite ce mot d'Ernest Wagner : « Celui qui, dans la musique, se sera sous-

1. *Mémoires*, II, 365.

trait entièrement à la tyrannie de la mesure, et nous en aura délivrés, celui-là aura rendu, tout au moins en apparence, la liberté à cet art... [1] »

Liberté de mélodie surtout. Ces phrases musicales sont fluides et frémissantes comme la vie et « chaque son, pris isolément, dit encore Schumann, y a une telle intensité, qu'elles ne supportent, *comme beaucoup d'anciennes chansons populaires*, aucune harmonisation, et que souvent même l'accompagnement nuit à leur ampleur [2]. » Ces mélodies se conforment à l'émotion, au point de rendre les moindres tressaillements de la chair et de l'âme, — avec tour à tour des empâtements vigoureux, et un subtil modelé, avec une brutalité grandiose de modulations et un chromatique intense et bruissant, avec des dégradations impalpables d'ombres et de lumières, d'imperceptibles frissons de la pensée, comme des ondes nerveuses qui parcourent toute cette musique. Art d'une hyperesthésie unique, plus délicatement sensitif que celui de Wagner, et ne se satisfaisant pas de la tonalité moderne, recourant aux modes anciens, rebelle, comme le fait remarquer M. Saint-Saëns, à l'enharmonie qui règne sur la musique depuis Bach, et qui est peut-être « une hérésie, destinée à disparaître [3] ». Combien le chant-récitatif de Berlioz, aux lignes longues et sinueuses, est plus beau, à mon sens, que la déclamation wagnérienne, qui, — à part les sommets de l'action, où le chant s'épanche largement en des phrases robustes et nerveuses, dont le souffle, d'ailleurs, est le plus

1. *Neue Zeitschrift für Musik*. Voir *Hector Berlioz et Robert Schumann* (trad. franç. Schott, 1879).

Berlioz lutta constamment pour cette liberté du rythme, ces « harmonies de rythmes », comme il dit. Il voulait introduire au Conservatoire une *classe de rythme* (*Mémoires*, II, 241). Mais on ne le comprit pas en France. « Sans être aussi arriérée que l'Italie sur ce point, la France est encore le foyer de la résistance aux progrès de l'émancipation du rythme. » (*Mémoires*, II, 196.) Sur ce point, de grands progrès ont été réalisés dans la musique, depuis une dizaine d'années.

2. *Ibid.* « Particularité très rare, ajoute Schumann, et qui distingue presque toutes ses mélodies... » Schumann y voit la raison pour laquelle « Berlioz ne donne le plus souvent pour accompagnement à ses mélodies qu'une simple basse ou des accords de la quinte supérieure et inférieure, — négligeant les voix intermédiaires. »

3. « Que restera-t-il alors de l'art actuel? Peut-être le seul Berlioz, qui, n'ayant pas pratiqué le piano, avait un éloignement instinctif pour l'enharmonie; il est en cela l'antipode de Richard Wagner, l'enharmonie faite homme, celui qui a tiré de ce principe ses plus extrêmes conséquences. » (Saint-Saëns.)

souvent court, — s'astreint à une quasi notation des inflexions parlées, qui détonnent d'une façon criarde sur l'admirable symphonie de l'orchestre! — L'orchestre même de Berlioz est d'une vie plus libre que celui de Wagner, coulée de fonte brûlante, qui emporte et broie tout sur son passage. La nature ondoyante et diverse, les mille mouvements imperceptibles de l'âme et des choses s'y reflètent : c'est une merveille de spontanéité et de caprice. — En dépit des apparences, Wagner est un classique, en comparaison de Berlioz; il continue et achève l'œuvre des classiques allemands; il n'innove en rien, il est le sommet et le terme d'une évolution de l'art. Berlioz en commence une nouvelle, et l'on trouve en son art toute l'ardeur téméraire et gracieuse de la jeunesse. La loi d'airain qui pèse sur l'art de Wagner n'existe pas dans les premières œuvres de Berlioz. Elles donnent l'illusion de la liberté parfaite [1].

Dès qu'on saisit l'originalité profonde de cette musique, on s'explique qu'elle ait rencontré, et rencontre encore tant de sourde hostilité. Que d'excellents musiciens, d'esprits distingués et dociles, respectueux de toute tradition artistique, sont incapables de comprendre Berlioz, parce qu'ils ne peuvent supporter l'air de la liberté que l'on respire en lui! Ils sont si habitués à penser à l'allemande, que la langue de Berlioz les déroute ou les choque. Je le crois bien! C'est la

1. Il faut dire ici un mot des libertés harmoniques de Berlioz, puisque certains critiques et compositeurs n'ont pas craint — (dirai-je le ridicule? — Wagner le dira pour moi) — de relever les incorrections et les « fautes d'orthographe » de ce génie. A ces terribles grammairiens, qui n'eussent pas manqué, il y a deux siècles, de faire le procès de Molière, à cause de son « *jargon* », je répondrai par le jugement de Schumann : « Les harmonies de Berlioz, malgré la diversité des combinaisons qu'il obtient avec peu d'éléments, se distinguent par une sorte de simplicité et même par une solidité et une concision que l'on ne rencontre que chez Beethoven... Cependant on trouve, çà et là, des harmonies vulgaires et triviales, d'autres qui sont fautives, — du moins d'après les anciennes règles. Quelques-unes, toutefois, sont d'un effet magnifique. Ailleurs, ce sont des harmonies vagues et indéterminées, ou qui sonnent mal, qui sont tourmentées, cherchées. Et pourtant, chez Berlioz, tout cela prend un certain air. Qu'on essaie donc de le corriger, ou seulement d'y faire une modification quelconque, — pour un harmoniste exercé ce sera un jeu, — et l'on verra combien cela deviendra terne! » (Article sur *la Symphonie fantastique*.) — Mais laissons cette « discussion grammaticale », ainsi que l'écrit Wagner, et « la question puérile de savoir s'il est permis ou non de faire du néologisme en matière d'harmonie ou de mélodie ». (Wagner à Berlioz, 22 février 1860.) — Comme dit encore Schumann, « cherchez les quintes, et laissez-nous en paix! »

première fois peut-être qu'un grand musicien français ose penser en français ! — Et c'est pour cette raison, que je signalais, dans le précédent article, le danger qu'il y aurait à accepter trop docilement les interprétations allemandes de Berlioz. Des hommes comme Weingartner, Richard Strauss, ou Mottl, musiciens de race, devaient apprécier plus que d'autres, peut-être, et à coup sûr, plutôt que nous, le génie musical de Berlioz. Je me défie un peu de leur façon de sentir une âme aussi différente de la leur. C'est à nous, c'est à chacun de nous, à apprendre à lire cette pensée, si intimement nôtre, si libre, et qui nous délivrera.

***

L'autre grande originalité de Berlioz, c'est d'avoir eu l'instinct de la musique qui convenait aux jeunes démocraties, aux masses populaires, récemment élevées à la souveraineté. En dépit de son dédain aristocratique, il avait l'âme populaire. M. Hippeau lui applique la définition que Taine a donnée de l'artiste romantique : « le plébéien de race neuve, richement doué de facultés et de désirs, qui, pour la première fois arrivé aux sommets du monde, étale avec fracas le trouble de son esprit et de son cœur ». Il grandit au milieu des récits de l'épopée impériale, et au milieu des révolutions. Il écrit sa cantate pour le prix de Rome, en juillet 1830, « au bruit sec et mat des balles perdues, qui, décrivant une parabole au-dessus des toits, venaient s'aplatir près de ses fenêtres contre la muraille[1] ». Après l'avoir finie, il va « polissonner dans Paris, le pistolet au poing, avec la sainte canaille ». Il chante et fait chanter la *Marseillaise* au peuple, à tout ce qui a une voix, un cœur et du sang dans les veines[2] ! » Dans son voyage d'Italie, il fait route, de Marseille à Livourne, avec des conspirateurs mazziniens, qui vont prendre part aux soulèvements de Modène et de Bologne. Qu'il le veuille ou non, il est le musicien des révolutions. Il a le sens de la vie populaire. Non seulement il lance sur le théâtre des

1. *Mémoires*, I, 155.

2. On sait que telle est l'indication inscrite par Berlioz sur la partition de son arrangement de *la Marseillaise* pour grand orchestre et double chœur.

foules grouillantes et tumultueuses, comme celle du Carnaval Romain, au second acte de *Benvenuto*, qui annonce, trente ans d'avance, les foules des *Meistersinger*, mais il crée une musique populaire, un style colossal.

Le modèle était ici Beethoven, le Beethoven de l'*Héroïque*, de l'*Ut mineur*, de la *Symphonie en la*, surtout de la *Neuvième*. Berlioz est encore en ceci son héritier et son continuateur[1]. Et, avec son entente de l'effet matériel, de la matière sonore, il bâtit des édifices « babyloniens, ninivites », comme il écrit lui-même[2], « une musique à la Michel Ange[3] », « en style énorme[4] » . C'est *la Symphonie funèbre et triomphale* pour deux orchestres et chœur; c'est le *Te Deum* pour orchestre, orgue et trois chœurs, que Berlioz aime entre toutes ses œuvres, et dont le finale *(Judex crederis)* lui paraît ce qu'il a écrit de plus grandiose[5]; c'est l'*Impériale*, pour deux orchestres et deux chœurs; c'est le fameux *Requiem*, avec ses « quatre orchestres d'instruments de cuivre séparés les uns des autres, et dialoguant à distance autour du grand orchestre et de la masse des voix ». Ce sont souvent, comme le *Requiem*, des œuvres d'un style trop hâtif, d'un sentiment un peu vulgaire, mais d'une grandeur écrasante. Elles ne la doivent pas seulement à l'énormité des moyens employés, mais à « la largeur du style et à la formidable lenteur de certaines pro-

1. C'est de Beethoven, dit Berlioz lui-même, que date « l'avènement dans notre art de ces formes colossales. » *(Mémoires*, I, 112). — Il y a peut-être lieu de tenir compte aussi de l'exemple des musiciens de la Révolution française : Méhul, Gossec, Cherubini, Lesueur, dont les œuvres n'égalent pas sans doute les intentions, mais ne sont pas sans grandeur, et décèlent souvent l'intuition d'un art nouveau, héroïque et populaire.

2. Lettre à Morel, 1855. Berlioz appelle ainsi le *Tibi omnes* et le *Judex* de son *Te Deum*. A rapprocher du jugement de Heine : « La musique de Berlioz me fait songer à de gigantesques espèces de bêtes éteintes, à de fabuleux empires... Babylone, les jardins suspendus de Sémiramis, les merveilles de Ninive, les audacieux édifices de Mizraïm... »

3. *Mémoires*, I, 17.

4. Lettre à un inconnu, datant probablement de 1855 (collection Siegfried Ochs) et publiée dans la *Geschichte der französischen Musik* d'Alfred Bruneau, Berlin 1904. Cette lettre comprend un catalogue analytique assez curieux de l'œuvre de Berlioz par lui-même. Il y note avec prédilection ses compositions du « genre colossal » *(Requiem, Symphonie funèbre et triomphale, Te Deum)*, ou « en style énorme » *(l'Impériale)*.

5. *Mémoires*, II, 364, et lettre citée de la collection Siegfried Ochs.

gressions, dont on ne devine pas le but final, et qui donnent à ces compositions leur physionomie étrangement gigantesque »[1]. Berlioz a laissé là les plus puissants exemples en musique de la beauté qui peut se dégager de la masse toute brute. Ainsi les Alpes monstrueuses, belles pourtant et poignantes par leur immensité. Dans ces ouvrages cyclopéens, « le compositeur laisse agir, comme dit un critique allemand, la force élémentaire et brutale du son, du rythme pur »[2]. Ce n'est presque plus de la musique. Ce sont des tempêtes, des forces de la nature. Berlioz appelle lui-même son *Requiem* « un cataclysme musical »[3].

Ces ouragans sont faits pour parler au peuple, pour remuer et soulever ce lourd océan humain. Le *Requiem* est un *Jugement dernier*, non comme celui de la Sixtine (que Berlioz n'aimait point), pour de grandes aristocraties, mais pour des foules tumultueuses, passionnées, et un peu barbares. La *Marche de Rakoczy* est moins une marche hongroise que la musique des batailles révolutionnaires ; elle sonne la charge : il convient de lui donner pour épigraphe, comme dit Berlioz, les vers de Virgile :

> ..... *Furor iraque mentes*
> *Præcipitant, pulchrumque mori succurrit in armis*[4].

Et quand Wagner entend la *Symphonie funèbre et triomphale*, il est forcé lui-même de reconnaître à Berlioz « son

1. *Mémoires*, II, 363. Voir aussi II, 163 et suiv., la description du festival colossal de 1844, avec ses 1.022 exécutants.

2. Hermann Kretzschmar, *Führer durch den Konzertsaal*.

3. *Mémoires*, I, 312.

4. Lettre du 14 février 1861 à de jeunes Hongrois. — Voir, dans les *Mémoires*, II, 212 et suiv., l'émotion incroyable produite par la *Marche de Rakoczy* sur le public de Pesth, et surtout la scène si frappante de la fin :

« ... Je vois entrer à l'improviste un homme misérablement vêtu et le visage animé d'une façon étrange. En m'apercevant, il se jette sur moi, m'embrasse avec fureur, ses yeux se remplissent de larmes, c'est à peine s'il peut balbutier ces mots : « Ah ! monsieur, monsieur ! moi Hongrois... pauvre diable... pas parler français... un poco l'italiano... Pardonnez.. mon extase... Ah ! ai compris votre canon... Oui, oui, la grande bataille... Allemands chiens ! » Et se frappant la poitrine à grands coups de poing : « Dans le cœur, moi... je vous porte... *Ah ! Français... révolutionnaire... savoir faire la musique des révolutions...* »

entente à écrire des compositions parfaitement populaires, populaires au sens le plus idéal du mot » :

J'éprouvai, en écoutant cette symphonie, l'impression vive que le premier gamin en blouse bleue et en bonnet rouge devait la comprendre à fond. Je n'aurais nulle hésitation à donner le pas à cette œuvre sur les autres œuvres de Berlioz : elle est noble et grande, de la première à la dernière note; un sublime enthousiasme patriotique, qui s'élève du ton de la déploration aux plus hauts sommets de l'apothéose, garde cette œuvre de toute exaltation malsaine... Je dois exprimer avec joie ma conviction que cette symphonie durera et exaltera les courages, tant que durera une nation portant le nom de France[1].

Comment de pareilles œuvres sont-elles négligées par notre démocratie, comment n'ont-elles pas leur place dans notre vie publique, comment ne sont-elles pas associées à nos grandes cérémonies? — c'est ce qu'on se demanderait avec stupéfaction, si l'on n'était habitué, depuis un siècle, à l'indifférence de l'État à l'égard de l'art. Que n'aurait pu faire Berlioz, si les moyens lui en avaient été offerts, ou si une telle force avait trouvé son emploi dans les fêtes de la Révolution !

Il faut ajouter, malheureusement, qu'ici encore, son caractère fut l'ennemi de son génie, et que, de même que cet initiateur de la libre musique semble, dans la seconde moitié de sa vie, avoir peur de lui-même, reculer devant les conséquences de ses principes, retourner au classique, — de même ce révolutionnaire tombe dans le dénigrement maussade du peuple et des révolutions, du « choléra républicain », de « la sale et stupide république », « république de crocheteurs et de chiffonniers », « infâme racaille humaine, plus stupide et plus féroce cent fois, dans ses soubresauts et ses grimaces révolutionnaires, que les babouins et les orangs-outangs de Bornéo[2] ! » — L'ingrat ! Il devait à ces révolutions, à ces

1. 5 mai 1841. Traduction Camille Benoit (*Richard Wagner, Musiciens, poètes et philosophes*, 1887).

2. *Mémoires*, I, 43. — Berlioz n'a cessé d'invectiver contre la Révolution de 1848, qu'il aurait pu si bien comprendre. Au lieu de tirer parti, comme Wagner, de la surexcitation de cette époque, pour écrire des œuvres passionnées, il travaille à *l'Enfance du Christ*. Il affecte l'indifférence absolue; et il était si peu fait pour l'indifférence ! — Il applaudit au coup d'État, et méprise les idéologues.

démocraties orageuses, à ces tourmentes humaines, le meilleur de son génie, et il les reniait! Il était le musicien des temps nouveaux, et il revenait au passé !

*
* *

N'importe! Qu'il l'ait ou non voulu, il a ouvert à l'art de magnifiques chemins. Il a montré à la musique de la France la véritable route, où devait s'engager son génie, il lui a révélé ses destinées, méconnues jusqu'à lui. Il nous a donné une langue musicale d'une vérité psychologique et d'une souplesse admirable, une musique libre, affranchie des traditions étrangères, sortie du fond de notre race, modelée sur l'esprit français, répondant à son imagination précise, à son instinct pittoresque, à sa mobilité d'impressions, à son besoin extrême de nuances. Et il a jeté les fondements grandioses d'une musique nationale et populaire, pour la plus grande démocratie de l'Europe.

Ce sont là des mérites éclatants. Si Berlioz avait eu la raison d'un Wagner, pour se rendre pleinement compte de la profondeur de son intuition, s'il avait eu la volonté d'un Wagner pour grouper, en un tout indissoluble, et pour coordonner les pensées directrices de son génie, j'ose dire qu'il eût fait en musique une révolution plus grande que celle de Wagner, qui fut plus fort, plus maître de lui, mais moins original qu'il ne semble, et au fond, le dernier d'un glorieux passé. — Cette révolution se fera-t-elle encore? Peut-être; mais retardée d'un demi-siècle. Berlioz estimait amèrement qu'on commencerait à comprendre ses intentions vers 1940[1]. Il se peut que cette prophétie ironique se réalise. La poussée de la jeune école française, ses efforts à la fois vers un art populaire et vers une langue plus libre semblent le faire espérer. Puisse-t-elle rendre hommage à ce grand précurseur! Puisse-t-elle comprendre la témérité féconde de ce génie, et accomplir l'œuvre, qu'il inaugura avec une superbe énergie, — et dont il eut peur!

Après tout, comment s'étonner qu'il ait pu défaillir sous sa

1. « Ma carrière musicale finirait par devenir charmante, si je vivais seulement cent quarante ans. » (*Mémoires*, II, 390.)

lourde mission ! Il était si seul[1] ! Plus on s'éloignera de lui, plus il paraîtra seul, — seul, à une époque qui comptait des Wagner, des Liszt, des Schumann, des Franck, — seul, portant tout un monde en lui, dont ses ennemis, ses amis, ses admirateurs, lui-même, n'avaient pas entièrement conscience, — seul et torturé par sa solitude. Seul : c'est le mot que répète la musique de sa jeunesse et celle de sa vieillesse : la *Symphonie Fantastique* et *les Troyens*. C'est le mot que je lis dans le portrait que j'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, le beau portrait des *Mémoires*, dont le regard triste et dur semble fixer, sur son temps qui le méconnut, un reproche sévère.

ROMAIN ROLLAND

1. Cette solitude avait frappé Wagner : « L'isolement de Berlioz ne s'étend pas seulement à sa situation extérieure ; c'est avant tout cet isolement qui est le principe de son évolution intellectuelle : si Français qu'il soit, si réelles que soient les sympathies qui unissent son essence, sa tendance à celle de ses concitoyens, il n'en reste pas moins seul. Il ne voit personne devant lui sur qui s'étayer, à ses côtés personne sur qui s'appuyer. » (Article déjà cité, 1841.) — Plus on relit les jugements de Wagner, plus on se convainc que ce n'est pas l'intelligence, mais la sympathie, qui lui manqua, pour comprendre Berlioz. Au fond, je ne doute point qu'il ne sût exactement quel était son grand rival. — Mais il ne l'a point dit, — sinon peut-être dans un étrange papier, qui n'était certes pas fait pour être publié, et où il le compare, lui aussi, à Beethoven — et à Bonaparte. (Autographe de la collection Alfred Bovet, publié par Mottl dans les revues allemandes, et par M. Georges de Massougnes dans la *Revue d'art dramatique* (janvier 1902.) M. Tiersot l'a reproduit dans son livre, p. 260.1.

AME D'ARGILE[1]

X

C'est bien l'amour de l'art qui ramenait à Paris Yvonne de Guirec, car elle avait tenu essentiellement à y avoir un atelier. Chargée de lui trouver un gîte, sa tante avait déniché, avenue du Ranelagh, le petit hôtel, installé avec élégance, d'un peintre plus riche de notoriété que d'argent comptant, qui s'en allait passer l'hiver en Égypte. C'était fort retiré et n'en plaisait que mieux au père et à la fille, également résolus à se soustraire aux dissipations.

— Je ne suis Parisienne qu'accidentellement, — disait-elle. — Inutile de prendre des habitudes qu'ensuite il me faudrait perdre dans ma Thébaïde.

La vérité est que les plaisirs mondains ne lui donnaient nul agrément. Mais elle ne s'en vantait point, crainte qu'on n'y vît une affectation d'esprit supérieur.

Quant à M. de Guirec, tout à sa marotte du moment, il passait ses journées dans les bibliothèques et les archives, ses matinées consacrées au classement de ses notes, et se couchait de bonne heure pour se lever de même, comme aux champs. Pas absolument misanthrope, mais ennemi des nouveaux visages, et enclin d'emblée à les prendre en déplaisance, il ne voulait nouer aucunes relations, ne consentant à

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février et 1er mars.

voir, outre les Saint-Joël, que quelques familles bretonnes amies ou alliées. Encore n'en abusait-il point, et sa fille ne fit rien pour triompher de son humeur sauvage. Elle exerçait pourtant sur lui un réel empire, mais n'en faisait jamais usage pour le contrecarrer. Et si, cette fois, elle avait pesé sur sa détermination pour ce séjour à Paris, ce n'était qu'entrer dans ses vues et flatter son désir.

Il allait de soi qu'exception fût faite en faveur du ménage Le Chastel. Le lien qui unissait le maître à l'élève commandait au moins une apparence d'intimité entre les deux femmes. Yvonne ne ressentait nul penchant pour Lucy. Mais, toujours d'une scrupuleuse politesse, en même temps que peu expansive avec les élus, ses antipathies n'éclataient pas plus que ses sympathies ne s'affichaient. Lucy affectait de lui marquer beaucoup d'amitié. Il ne lui en coûtait rien, la bonne grâce lui étant naturelle. Mais câline, enjôleuse, provocante sous un aspect de nonchalance, combien la sienne différait de celle d'Yvonne, très noble, un peu froide, où se devinait quelque chose qui n'était pas de la hauteur et cependant tenait en respect la familiarité ! Aussi se seraient-elles peu vues si Andrée n'eût pas fait trait d'union.

Yvonne s'était remise à son chevalet avec ardeur. Pendant l'été, elle avait effectué de grands progrès. Une fois ou deux par semaine, Tony venait corriger son travail, et ce n'est pas uniquement l'élève qui l'intéressait, car il prenait prétexte de la tasse de thé offerte pour s'attarder à des conversations dont l'esthétique ne faisait pas tous les frais. Elle ressemblait si peu à ce qu'il avait connu jusqu'alors, cette jeune fille si femme et si virginale à la fois, conservant tout de son sexe dans une besogne virile où la plupart de celles qui s'y livrent apportent des façons garçonnières, d'ailleurs inoffensives et, à condition de n'être pas voulues, non dépourvues d'agrément. Mais pas plus que la cigarette, l'argot d'atelier ni les costumes fantaisistes, propos hardis et gamineries de rapin n'eussent convenu à son caractère. Elle faisait de la peinture aussi simplement que si c'eût été de la broderie, et ce qu'il y avait en elle d'un peu sévère mettait le charme du contraste dans une occupation qui d'ordinaire est l'occasion de quelque laisser-aller.

Tout dans son attitude était bien personnel. A vingt-cinq ans, maîtresse d'elle-même, trempée par l'exercice des responsabilités, l'habitude prise des libertés de la vie rurale, Yvonne avait répudié ces contraintes de pensionnaire qui, passé la toute fraîche jeunesse, ont le ridicule de l'ingénuité rance. Se conformant en cela aux us de la fille bien née d'autrefois qui, si elle ne se mariait au sortir du couvent, était posée dans le monde sur le pied de jeune femme, elle avait assumé une indépendance que la dignité de sa tenue plaçait au-dessus de toute critique, hors celle de la sottise bourgeoise dont elle ne prenait point souci. Sa vie extérieure, au surplus, se réduisait à quelques visites, aux courses indispensables d'une maîtresse de maison, à l'accomplissement de ses devoirs religieux, à des promenades enfin que nécessitait son habitude d'exercice et de grand air, et pour lesquelles elle choisissait les heures les plus solitaires, ainsi que les parages les moins fréquentés du Bois tout proche. Pour ses rares mondanités elle avait sa jeune tante, compagnie plutôt que chaperon. Aimant extrêmement la musique, elle avait pris un abonnement aux concerts Lamoureux et y entraînait madame de Saint-Joël, moins accoutumée à s'y voir qu'au Palais de Glace. Comme théâtre, ses idées un peu puritaines ne lui permettaient guère que l'Opéra et la Comédie-Française, où assez souvent elles allaient avec les Le Chastel.

— Ce qu'elle nous rend tous sérieux! s'écriait Andrée: on ne nous reconnaît plus.

Mais cette austérité était si aimable qu'elle lui seyait comme une parure, et d'une indulgente tolérance qui ne va pas souvent avec pareille tournure d'esprit. Toutefois les chevaliers ordinaires des deux jeunes femmes n'étaient point passés au service de mademoiselle de Guirec. Elle les intimidait et ils ne l'amusaient point. Le seul qui n'aurait pas été déplacé auprès d'elle était Remy d'Albaron, et, bien qu'il n'y eût pas eu demande ni refus direct, sa déroute du printemps l'en écartait.

Tony les remplaçait tous, de quoi il ne se plaignait point. Le contact de cette âme très fière et très pure lui était un rafraîchissement. Dans le commerce avec cet esprit si droit, dont la fermeté n'excluait point la douceur, il lui semblait

puiser de l'énergie pour soutenir la lutte contre ces difficultés chaque jour grandissantes, sur lesquelles son insouciance ne suffisait plus à l'aveugler. Influence fugitive dont il rêvait encore après qu'en était dissipé l'effet bienfaisant. Il songeait que le destin d'un homme dépend de la femme qu'il y associe, et que celui qui s'appuierait sur Yvonne de Guirec serait un heureux et un fort. Maintenant il songeait à beaucoup de choses, Tony, et il commençait à douter de quelques-unes de celles qu'il avait crues jusqu'alors. Ainsi n'était-il plus aussi certain que le désir soit l'unique source de l'amour et qu'aimer sa femme comme on aime une maîtresse constitue le secret du bonheur.

Certain jour, les trois femmes avaient rendez-vous pour aller au « vernissage » d'une exposition rétrospective à l'École des Beaux-Arts : — un de ces mots absurdes du jargon parisien s'appliquant à des tableaux depuis longtemps vernis, parfois même repeints. — Tony devait les y escorter, et c'est à son atelier qu'on se réunissait. Rigoureusement exacte, à son ordinaire, Yvonne arriva la première avenue des Ternes. Un tête-à-tête qui n'avait que changé de terrain n'était pour lui causer rien de cet embarras dont, quand ce n'est pas pur enfantillage, les femmes font une manière de provocation. Le peintre, lui, en éprouva la joie très vive, d'un caractère si particulier que de plus psychologues eussent été fort en peine de définir, ressentie chaque fois qu'il était auprès d'elle, lui mettant au cœur une chaleur et point de fièvre dans le sang. Cela ne ressemblait à rien, et c'était très doux.

— J'espère que vous êtes libre mercredi, — lui dit-il après les propos d'accueil. — Ma femme se propose de vous demander, ainsi qu'à M. de Guirec, de nous faire l'honneur d'accepter à dîner au cabaret pour aller ensuite voir Sarah dans sa nouvelle pièce... Madame de Saint-Joël en sera, bien entendu, et votre oncle se laisse débaucher une fois par hasard.

— Pour ma part, ce sera avec beaucoup de plaisir. Mais d'ores et déjà je crois devoir excuser mon père. Sortir de chez lui est une grosse affaire, vous le savez. Il préfère y recevoir ses amis.

Tony soupira.

— C'est ce que j'aimerais tant à faire ! Mais Lucy a sur l'hospitalité des idées qui ne sont point celles des sauvages. Elle estime qu'on n'a le droit d'offrir le pain et le sel qu'avec, pour les servir, un maître d'hôtel à tournure d'ambassadeur.

— Alors, — dit Yvonne en riant, — lorsque madame Le Chastel nous fait l'amitié de s'asseoir à notre modeste table, elle doit nous trouver loin de compte, car le fidèle Jean-Marie ne répond guère à ce signalement !

— Oh ! elle n'a ces exigences que pour elle-même. D'ailleurs votre domestique porte son costume national, et l'originalité est un succédané du luxe.

— Et la simplicité, où la mettez-vous ?

— Par-dessus tout. N'est-elle pas le but suprême de l'art ?

— Mais si elle est voulue, elle n'est plus de la simplicité. Notre Caleb est un Breton bretonnant comme il en existe encore quelques-uns, pour qui la veste courte, le gilet brodé et la ceinture à plis font partie de la foi de ses pères. En ma qualité d'arriérée, cela me plaît fort, et je l'encourage à persévérer dans ces idées de l'autre monde... Je crains même un peu que votre Paris ne me le gâte... Mais je n'avais pas songé qu'on y pût voir une affectation, et, si je le croyais, je préférerais qu'il y renonçât.

— Quelle folie !... On sent si bien que tout ce qui émane de vous est absolument sincère !

— Non, vraiment, vous pensez ?...

— C'est à moi que vous demandez conseil ?... En matière de peinture, j'y consens. Mais sur une question de goût je vous rends les armes... Plût à Dieu que vous en donniez des leçons à qui en manque !

Yvonne examinait attentivement un croquis et ne répondit point. Sans rapport apparent avec ce qui venait d'être dit :

— Ne trouvez-vous pas — reprit-il — que l'argent est un abominable monstre ?

— Quand on en veut trop. Je ne me fais pas plus austère que je ne suis : l'argent a son mérite, ne fût-ce que pour la liberté qu'il donne, à condition qu'on sache l'employer sagement. Si ce n'était aussi banal, j'ajouterais : « Et pour le bien qu'il permet de faire... » Mais on peut le répéter sans risque que les gens en abusent... Cela dit, il me semble qu'au-dessus

d'un minimum commun aux gens de même éducation et de même milieu, ce ne sont plus des jouissances que l'argent procure, mais des vanités seulement.

Puis, très vite, comme appréhendant que Tony ne devinât à quelle adresse allait sa pensée :

— Ce minimum, à la vérité, est fort arbitraire. Chacun le fixe à sa mesure. Il y a quelque impertinence à dire : « Ce dont se contente mon prochain n'est pas suffisant pour moi. » Peut-être cependant en se jugeant raisonnable ne l'est-on pas plus que d'autres qu'on se juge autorisé à blâmer.

— Il y a d'élémentaires exigences...

— Cela, c'est le nécessaire.

— Le nécessaire... — répéta Tony, songeur. — On sait bien où il commence, mais où finit-il ? Le vôtre et le mien comportent un élément de superflu, et c'est à le maintenir dans de justes limites que gît la difficulté.

— Sans doute !... Question de tact, de raison... Et c'est tellement délicat qu'on doit être très indulgent pour ceux qui franchissent cette frontière incertaine. Vous demandiez où finit le nécessaire... Qui pourra dire quand le besoin commence à être factice ?

— Je gagerais que vous le savez, vous !

— Je le sais pour moi. Mais de quel droit imposer à d'autres les bornes où je m'arrête ?

— Les autres auraient tout à gagner à vous imiter.

Tony parlait avec une gravité inaccoutumée, et qui enlevait à ces mots tout caractère de galanterie. Aussi Yvonne ne répondit-elle point par une de ces protestations qui ne sont que de la coquetterie déguisée, mais simplement :

— Ce sont nuances à peu près impossibles à déterminer. Tenez, je vais vous dire quelque chose de très mal...

— Cela m'étonnerait.

— Si, si, vous allez voir... Eh bien ! je ne plains pas les pauvres autant qu'on le fait... Oh ! les misérables qui ont faim, qui ont froid, ceux même dont les besoins purement matériels sont à peu près satisfaits, mais sans certitude du lendemain et sans que dans leur vie rudimentaire et précaire brille jamais une lueur de joie, pour ceux-là on ne saurait

avoir trop de pitié. Non : je parle du peuple, de celui des campagnes surtout, que je connais le mieux, de ces solides et rudes travailleurs dont l'existence est assurée, quoique dans des conditions si différentes de la nôtre. Quelquefois, étant très consciencieuse, je me demande s'il est juste que nous possédions tout ce qui leur manque...

— Cela leur manque-t-il autant que nous nous le figurons ?

— Voilà ce que j'allais dire. Un seul exemple, que toutes les femmes comprendront... et les hommes aussi. On s'apitoie sur le sort des paysannes parce que leurs travaux grossiers les vouent à une flétrissure, à une déformation prématures. On a tort. Pour ces âmes simples, la fraîcheur, la jeunesse, la beauté sont l'apanage des filles. Ce qu'un gars a aimé chez sa promise, il n'en a que faire chez la mère de ses enfants.

— Dieu les bénisse ! — se récria Tony avec indignation.

— C'est ce qu'il fait, — répondit Yvonne en riant : — les familles y sont des tribus. J'ajoute que, pour une matrone, conserver ces agréments-là serait très mal vu au village : on y trouverait l'indice d'une mauvaise vie.

— Heureusement qu'ils ne viennent pas ici !... Ils prendraient bien fâcheuse opinion de nos femmes.

— L'été, ils voient bien des Parisiennes à la messe. Puis, nous ne sommes pas barbares au point de ne posséder quelques châtelaines qui semblent la grande sœur de leur fils. Mais ils n'y entendent pas malice, nous considérant comme pétries d'autre pâte. Si je n'étais « la demoiselle », les gens de Perros me croiraient un peu folle de faire leur portrait pour mon plaisir. Eux à qui le bon Dieu a donné des fleurs merveilleuses, et qui préfèrent orner leur maison avec des chromos achetés au colporteur, le respect seul les empêche de tenir pour extravagant que je remplisse le château de gerbes de genêts, de bottes de digitales, de corbeilles de bassins d'eau, de bouquets de coquelicots et de marguerites des champs, faisant concurrence aux roses de mon jardin. « Des idées de maîtres ! » pensent-ils... Dans leur humble bon sens, ils offrent une leçon de logique aux personnes bien intentionnées qui ne réfléchissent jamais à ceci : il faut juger

la vie de chacun dans son atmosphère. Et la leur est tellement autre que la nôtre, moralement comme matériellement...

— Ce n'est évidemment pas les aspirations artistiques qui les étouffent ! — interrompit le peintre.

— Ils ont leur part d'idéal ; mais chez eux cela se traduit en religion. En héroïsme aussi : les Bretons font les meilleurs marins, ne l'oubliez point, et d'excellents soldats. On ne doit pas les railler : ce sont de très braves gens.

— Et plus heureux que nous, en effet, c'est possible !

— Je ne vais pas jusqu'à l'affirmer. Mais non pas malheureux, à coup sûr. D'ailleurs, que sert de disputer là-dessus ? Il faut du blé, n'est-ce pas, et il faut aussi de l'art, et bien d'autres choses encore. Mes fermiers sont incapables de penser et nous ne labourerions pas. Eux et nous ne sentons point de même et nous ne sommes point nés pour les mêmes besognes : donc nous ne pouvons vivre de même. La vérité est que personne ne peut se passer de boire et de manger, de se chauffer, de se vêtir, mais qu'à personne ne sont indispensables une loge à l'Opéra, un yacht, ni des diamants. Je tiens ma fortune pour très supérieure à ce nécessaire dans lequel nous faisons entrer beaucoup de superflu. Et demain elle se trouverait réduite de moitié que je n'y verrais pas une calamité.

— Parce que vous êtes la sagesse même.

— Mais non, je n'y ai aucun mérite. Il y a tant de choses plus intéressantes que le luxe !... Et il ne vaut pas qu'on lui sacrifie rien de sa dignité ni de sa conscience.

Tony garda le silence. Comprit-elle sa pensée ? Brusquement, elle rompit l'entretien.

— Trois heures !... Ces dames sont fort en retard. Si, en les attendant, vous me montriez votre esquisse ?

Sachant à Yvonne des oreilles pour l'écouter et un cœur pour le comprendre, il lui avait fait confidence de ses grands projets dont il ne sonnait plus mot à sa femme.

— Avec joie, — répondit-il. — Mais j'ai un peu peur de mon juge.

— C'est le monde renversé !

— Du tout !... Je n'en connais pas de plus compétent.

— Grâce à qui ?

— Pas à moi, certainement! Le sentiment du beau ne s'enseigne pas comme l'exécution. Si on pouvait se passer d'apprendre à peindre, on ferait de l'art tellement supérieur!

Il roulait, pour l'amener dans son jour, le lourd chevalet. L'ayant bien disposé, il le retourna. L'esquisse au fusain qu'Yvonne croyait voir avait pris corps en une ébauche déjà très « poussée » par places. Un paysage chimérique, aux verdures claires, enveloppé d'une lumière blonde très douce, avec des coins de bleu et des traînées d'or, traité en grandes teintes plates, d'une facture large et sommaire, dans le style des fresques quatrocentistes. Au premier plan, des portiques en marbre pâle, des roses et des jasmins s'effeuillant au bord d'une vasque d'eau jaillissante, et chacune des sept figures nues ou légèrement drapées, d'un mouvement très personnel, s'accordant avec les autres en une juste eurythmie, pour donner un grand ensemble très composé, très équilibré et pourtant très libre, qui réalisait le problème de la variété dans l'unité et de la fantaisie dans la symétrie. Représentant l'Orgueil, une sorte de Junon altière et impavide s'encadrait dans des tentures de pourpre, accostée de son paon, l'oiseau merveilleux cher à ces maîtres du décor qu'étaient les mosaïstes byzantins. La Gourmandise avait permis l'introduction d'une fastueuse nature morte, fruits et gibiers au milieu des aiguières, des buires et des hanaps ciselés.

— La Paresse — dit Tony — n'est qu'indiquée encore sur sa jonchée de tapis d'Orient. Si je pouvais obtenir de Lucy... très drapée... qu'elle me la pose, je ne saurais me procurer de meilleur modèle.

— Vous n'en ferez rien, j'espère! — répliqua Yvonne avec vivacité. — Mais pardon... ce n'est pas à moi de conseiller!...

— Je vous en prie, au contraire. Est-ce pour autre chose que je vous montre ceci?

— C'est que... cette observation que j'allais me permettre n'a rien de technique.

— A plus forte raison!

— Eh bien!... vous ne m'en voudrez pas de vous parler avec franchise... un peintre me paraît manquer de respect à sa femme en la livrant au public autrement que sous forme de portrait ou d'étude, dans le costume et l'entourage habi-

tuels. Mais je ne suis qu'une provinciale, que vous trouvez sans doute d'une ridicule pudibonderie.

— Pas le moins du monde, — protesta Tony avec véhémence, — et vous le savez très bien.

— Il ne reste donc plus que mon impertinence à m'être mêlée de ce qui regarde uniquement madame Le Chastel et son mari.

— Je ne saurais considérer ainsi rien de ce qui vient de vous, faites-moi l'amitié d'en être persuadée.

Et, rougissant un peu de son mensonge, il ajouta :

— Ce que vous me dites, d'ailleurs, je l'avais pensé déjà.

— Sans rancune, alors! — dit Yvonne en lui tendant la main.

Il y posa révérencieusement ses lèvres. Et, à part soi, il songeait que ce scrupule aurait eu bonne grâce chez sa femme, tandis que c'est elle, au contraire, qui lui avait suggéré ce moyen de transmettre à la postérité le joli corps dont elle était éprise.

— Pour l'Avarice, — reprit-il, — j'ai voulu m'affranchir de la laideur grimaçante dont la convention allégorique revêt ce personnage.

— Et vous n'en êtes que mieux dans la vérité, cupidité étant le sens théologique du mot.

C'est ce qu'il avait rendu par une courtisane du type sémite, aux yeux froids et luisants, aux lignes serpentines et frêles, les doigts longs, prenants, et, sur les lèvres minces, l'expression équivoque et troublante des femmes de Léonard et de Botticelli. Baignée dans un ruissellement d'or et un flamboiement de joyaux, cet attribut aurait même été inutile, tant elle était caractérisée, pour empêcher la confusion avec l'opulente beauté à la Rubens, toute palpitante de volupté et d'une triomphante impudeur, qui représentait le péché de la chair.

C'est sans nulle gêne, en parfaite sérénité artistique, que, forte de sa chasteté fière, cette vierge commentait avec le peintre ce symbolisme somptueux et hardi.

— Reste l'Envie, que je ne tiens pas encore. Dix fois j'ai refait ma bonne femme... Telle est mon horreur du laid, et ce péché-là est si vilain!...

Yvonne réfléchit un instant.

— En s'élevant au-dessus de la conception basse et vul-

gaire de l'envie, ne pourrait-on l'imaginer sous les traits d'une sorte de victime de la fatalité?... Dans un coin du tableau, une figure isolée et tragique, dont, au spectacle de ces jouissances insolentes et brutales, la physionomie révélerait des amertumes et des rancœurs?... Un peu compliqué, mais je vois cela très bien, ce qui est infiniment plus facile que le réaliser!

A trente-huit ans, Tony avait conservé des enfantillages d'élève de l'École des Beaux-Arts. Elle se mit à rire en le voyant exécuter une gambade de gamin.

— Si ce n'était par respect pour vous, — s'écria-t-il, — je ferais sur les mains le tour de l'atelier!

— C'est moi, alors, qui ne pourrais plus respecter mon maître.

— Votre maître?... Je ne suis pas digne de baiser la poussière de vos pas. La voilà, mon Envie que je sentais confusément, autour de laquelle je tâtonnais en aveugle... La camper d'aplomb, ce n'est rien... Dès ce soir, je vais chercher cela, sous la lampe, comme on dit poétiquement, ou, pour parler plus moderne, sous mon bec Auer. Vous avez été le cerveau, je serai le bras : nous voici collaborateurs.

— Vous vous moquez.

— Et, pour vous devoir quelque chose, mon œuvre ne m'en sera que plus chère... Car ce sera une œuvre, vous verrez!

— Je le vois déjà. Et ce grand nom, qu'on galvaude en faveur de tant de petites choses, cette fois il se trouvera justifié.

Yvonne méprisait le talent des phrases flatteuses. Ce qu'elle disait devait sa valeur à la gravité, à la sincérité, à la chaleur de l'accent. Tony ne s'y méprit point. Il savait à quoi s'en tenir sur ces admirations bruyantes en proportion de leur incompétence.

— Vous dirai-je — poursuivit-elle — ce qui me frappe et me captive dans votre toile?... Et cette remarque sera bien encore d'une puritaine... C'est qu'en vous libérant des froides allégories, vous avez su vous garer du réalisme trop « suggestif » auquel prêtait votre sujet et qui vous aurait valu un succès facile. Cela montre qu'un véritable sentiment de l'art anime votre conception... cet amour du beau qui purifie tout!...

— Non, ce n'est pas en puritaine que vous parlez, mais en artiste. Et rien n'est plus rare chez les femmes que la compréhension esthétique juste et élevée, également éloignée de la brutalité et de la mièvrerie. Ah! un peintre qui aurait à son côté une pareille inspiratrice...

— Laissez donc... Un conseil peut toujours servir, mais l'inspiration, c'est en soi seul qu'en est la source. Je ne crois pas du tout aux Égéries. Et, en opposition avec l'idée courante, qui nous attribue un rôle idéal, tout à fait conventionnel, et nous transforme en un petit animal de luxe, très onéreux, très encombrant, très inutile, les femmes me semblent plutôt faites pour tenir dans le ménage l'emploi positif.

— Elles savent cumuler! — remarqua Tony, d'un ton où se devinait une amertume secrète.

— J'entends par là : décharger le mari des soucis matériels étrangers à ses travaux... à certains travaux surtout qui ne fortifient pas chez un homme les aptitudes pratiques.

— Vous voulez parler des chercheurs de lune en plein midi comme votre serviteur... Il est des gens pour les prétendre même impropres aux responsabilités du mariage. C'est un point très débattu...

— Et trop délicat pour que je me prononce. En pareille matière, au surplus, nulle règle ne vaut. Il me paraît que la femme d'un artiste doit être une manière de grande sœur très raisonnable, mais très indulgente aussi, qui le laisse vagabonder à la poursuite de la chimère, en écartant de son chemin les cailloux auxquels il pourrait se blesser.

Comprenant soudain le danger du terrain où elle s'engageait, gaiement Yvonne reprit :

— Et puis, pourquoi toujours nous rendre comptables de ce qui arrive de bon ou de mauvais? C'est nous faire trop d'honneur. Et, pour ce qui est de la faillite du grand art, crions plutôt haro sur le public : il a bon dos!

Assombri à présent, sa flambée d'exaltation éteinte, Tony leva les épaules.

— Pauvre public!... Il n'est pas si réfractaire pourtant qu'on le dit à ce que nous appelons, un peu pompeusement, les hautes manifestations esthétiques. Il admire encore assez volontiers. Seulement, il n'achète pas. Et voilà, dans toute sa

bassesse, le secret de l'avilissement des pinceaux... Ce sujet, par exemple, auquel vous voulez bien m'assurer que j'ai réussi à donner un caractère assez élevé, que je le découpe en sept nudités polissonnes, bonnes pour paravent, cela se vendra comme petits pâtés.

— Oui, mais vous ne faites pas cela.

— Je n'ai pas cette lâcheté. Mais je n'ai pas non plus l'énergie de tout abandonner pour me consacrer, cœur, tête et âme, à une œuvre que je sens, que je tiens, et dont Dieu sait si jamais mes moyens me permettront jamais le luxe de l'exécuter !

Yvonne garda le silence. N'ignorant pas les difficultés intimes où il se débattait, que lui dire qu'il ne pensât lui-même? Toute parole eût été superflue et cruelle.

— Je n'y ai déjà que trop donné de mon temps, ces jours-ci ! continua-t-il. On me gronderait si on me savait aussi dissipé. J'ai eu tort de vous montrer cela... c'est exposer ma faiblesse à votre blâme...

— Vous blâmer? Où en prendrais-je le droit?

— Dans votre sagesse.

— Ma sagesse, si sagesse il y a, m'enseigne à ne blâmer personne.

— Non : cela, c'est votre bonté qui vous l'enseigne.

Elle ne sut que répondre, incapable de parler contre la vérité.

Des voix féminines, fusant derrière la porte, vinrent leur épargner l'embarras de poursuivre l'entretien.

— Ne nous dites pas que nous sommes en retard, — s'écria madame de Saint-Joël, entrant en coup de vent, — nous nous en doutons. Je tiens seulement à constater que c'est la faute de Lucy. Bonjour, tout le monde... Mais il me semble qu'on regardait des choses... Tony, pas de cachotteries!... Nous voulons voir.

Il continuait à retourner le chevalet aussi rapidement que le permettait son poids.

— Excusez-moi, madame... C'est encore indigne de vos yeux.

— Connu ! Vous voulez dire que nos yeux en sont indignes.

— Laisse-le donc, Andrée. Les artistes ont leurs caprices. Il ne faut pas les contrarier : cela les rend insupportables.

— Tout pour Yvonne, alors !... On nous fait des injustices.

— Mademoiselle de Guirec est du bâtiment, — dit le peintre.

— Et je suis l'élève de M. Le Chastel : double droit au privilège.

— D'ailleurs, nous ne sommes pas venues pour admirer la peinture de mon époux. Et, si nous voulons arriver quai Malaquais pendant qu'il fait encore à peu près jour, nous n'avons que le temps.

XI

Ainsi que tout de Lucy, son jour ne ressemblait à rien de ce qu'appellent ainsi les autres femmes. Le prenant tard dans la saison, le quittant de bonne heure, loin de mettre son amour-propre à avoir nombreuse chambrée, elle n'y conviait qu'une intimité restreinte. De ce tout petit « quatre à sept », elle faisait une manière de dînette dont la puérilité était sauvée par de délicats raffinements d'élégance. Dans le salon fleuri abondamment et savamment éclairé, le samovar fumait sur la nappe russe entre d'exquises porcelaines de Dresde ancien et de Satsuma rare, parmi les poteries d'art, bibelots de vieil argent, frêles verreries de Venise, le tokay et le samos dans leurs flacons dorés et, dans les assiettes de Chine et de Delft, une profusion de confiseries et de pâtisseries du bon coin, les pyramides de fruits piquées de branches de mimosa et de touffes de violettes, — des arrangements d'une recherche ingénieuse, fréquemment renouvelée. — Si l'on se récriait contre cet appareil avec des : « On n'osera plus vous offrir son pauvre thé, ma chère... », gentiment elle répondait : « C'est la seule façon dont je puisse recevoir mes amis. Pourquoi ne prendrais-je pas autant de peine à leur intention que si j'ouvrais ma porte à la cohue?... »

Il était convenu qu'on ne faisait pas de visites à madame Le Chastel : on venait passer une heure chez elle. A cause du

petit nombre des élus, souvent c'était le tête-à-tête. Plaisir fort goûté des hommes que se trouver dans une lumière douce, une chaleur molle, une atmosphère lourde de parfums, seul avec une jolie femme à qui l'on peut tout dire et dont le sourire d'énigme, prometteur et menteur, provoque cet échauffement d'épiderme d'un agrément si subtil. Lucy, à la vérité, recevait peu d'hommes. Cela encore était voulu. En faisant une faveur de l'accès dans son salon, non seulement elle donnait du prix, mais aussi un caractère un peu pervers à ces simples visites.

Raoul Brice était un de ses assidus. Lorsque sa signature avait été expédiée assez tôt, il franchissait lestement la distance de ses bureaux de la rue Taitbout au perchoir de l'avenue Hoche. Qu'il y vînt ou non, sa carte y était déposée chaque vendredi dans une corbeille d'orchidées ou une brassée de lilas blanc.

— Vous m'avez gâtée, comme toujours! — lui dit Lucy quand il entra.

Elle était seule, dans son attitude rêveuse et lasse, au coin de la cheminée où, derrière un écran de verre, s'écroulait la montagne de braise d'un feu d'énormes bûches.

— Une femme doit être entourée de fleurs, et c'est le devoir de ses amis d'y pourvoir. Il n'y a pas que moi, je le vois, pour m'acquitter de ce soin !

Son œil dépité considérait la table entièrement jonchée de rares et magnifiques œillets saumon. Ce n'était guère là, en effet, de ces présents qu'on se fait à soi-même, fût-on dans une situation bien différente de ce que l'agent de change savait de celle de son client. Lucy ne releva pas l'impertinence, qui n'était qu'une maladresse. Cela ne l'offensait point: elle aimait à se parer des offrandes déposées sur son autel.

— Heureusement — répondit-elle — qu'il y en a d'autres : ainsi puis-je accepter de tous.

— Votre mari prendrait-il ombrage de semblable bagatelle?

— Non. Mais le monde est méchant. Ce que Tony ne pense pas, on le dirait pour lui.

— Et, en éparpillant les caquets, on atténue leur venin...

L'infatuation, qui chez Raoul Brice luttait avec la timidité,

avait pour effet de le rendre brutal quand il allait au fait. Lourdement, il ajouta :

— Alors, madame, dans cette prudente et sage intention, souffrez que je mette parfois mon coupé à vos ordres.

Une légère rougeur monta au joli front étroit et un peu bas.

— Vous m'espionnez, à ce qu'il paraît ?

— Le Bois est à tout le monde. D'ailleurs, on n'espionne que ceux qui se cachent.

— Eh bien ! puisque je ne me cache pas, c'est que j'estime, comme tout le monde aussi, que ce vieil ami n'est pas pour me compromettre.

— Hum ! — murmura l'agent de change dans sa barbe. — Bien vieux monsieur, le vieil ami !...

Lucy haussa les épaules.

— Vous ne supposez pas que je vais discuter de telles sottises ! Laissez-moi seulement vous complimenter, mon cher, de votre modestie : vous estimez le président Granvelle aussi bien fait que vous pour éveiller la malignité publique et les légitimes susceptibilités de mon époux !...

La riposte n'était pas le fait de Raoul Brice. Il préféra changer de terrain.

— Si vous vouliez, nous ne parlerions pas tant de mon excellent ami Le Chastel. Ce n'est pas pour cela que je suis auprès de vous.

— Eh ! oui, au fait, que venez-vous donc faire ?

— Vous dire ce que vous savez depuis longtemps : que je vous aime.

— Très gentil de votre part. C'est sérieux ?

— Le plus sérieux du monde. Qu'y a-t-il là d'invraisemblable ?

— Rien du tout. Seulement, si c'est sérieux, je vous prie de ne pas me le répéter.

— Pourquoi ?

Le flegme avec lequel il posait cette question la fit rire.

— Mais parce que, moi, j'aime Tony, tout bonnement !... Cela vous choque ? — ajouta-t-elle, en réponse à un geste d'impatience. — Dois-je vous rappeler qu'il est mon mari ?

— Encore !... Voyons, on peut quelquefois oublier son mari. Cela se voit. D'autant plus que...

— Que quoi?...

— Vous m'entendez bien.

— Vous voulez dire qu'il oublie quelquefois sa femme?

Dans les yeux couverts, les yeux couleur d'eau trompeusement limpide, une lueur passa. On aurait cru — Raoul Brice le sentit sans le comprendre — une gracieuse petite chatte blanche qui, de son coussin de soie, aperçoit dans un coin noir une souris.

— Quelque modèle! — reprit Lucy, très calme. — Je ne regarde pas aussi bas.

— Pétunia est plus qu'un modèle.

— Ah! c'est mademoiselle Pétunia?... Une belle fille.

— Vous la connaissez?

— De pied en cap. N'a-t-elle pas posé, pour Tony, une figure du Printemps et plusieurs autres? D'où lui vient cet aimable nom?

— De ce qu'elle porte à la ville celui, peu euphonique, de Clarisse Pétun. On est poétique à Montmartre... d'où elle est en bon train de descendre vers le boulevard, ce qui, pour ces jeunes personnes, est une ascension!

— Oui: du *Rat Mort* chez Maxim, avec escales en route... Elle mérite cet avancement.

— Pour une femme qui aime son mari, vous êtes philosophe!

— C'est dommage, n'est-il pas vrai? Vous seriez tout prêt à me consoler.

— Disons à vous venger.

— Vous êtes bien bon! Je n'ai ni rancune ni chagrin pour si peu.

— Ah! vous n'êtes pas ordinaire, vous, on peut le dire! — s'écria naïvement Raoul Brice. — On ne sait par quel bout vous prendre.

— Tout est là... Il faudrait trouver!

C'était des griffes de chatte encore qui paraissaient au bout des fins doigts blancs jouant avec leurs bagues, — des griffes qui sortent, puis rentrent pour faire patte de velours. — Et, toujours avec même tranquillité :

— Mais comme je ne suis pas à prendre, — ajouta Lucy, — inutile de se mettre martel en tête.

Il hésita, un instant, puis se risqua :

— Et si j'avais trouvé, moi !...

— Vous avez trouvé?... Voyons.

Comme il ne possédait point l'art des discours qui enveloppent et déguisent, cette sommation le déconcerta ; il rompit :

— Permettez-moi de garder mon secret jusqu'au moment de m'en servir.

— A votre aise ! Mais, pour que vous ne perdiez pas vos peines, je vous avertis charitablement que jamais je ne tromperai mon mari.

— Par vertu ?

— Parce que c'est banal surtout, et que c'est précaire.

— Alors vous pardonnerez toutes les Pétunia ?

— Faites-moi la grâce de croire qu'il n'y aura jamais que celles que je voudrais bien tolérer.

Ce ton de reine acheva de démonter l'amoureux financier.

— Je vois — dit-il — que j'ai enfoncé une porte ouverte. Il ne me reste qu'à m'excuser de mon indiscrétion.

Mais, très riante, Lucy répliqua :

— Je vous en remercie, au contraire... Il est toujours bon d'avoir un grief sur la planche.

— A la bonne heure ! voilà une parole encourageante,..

S'étant rapproché d'elle, il lui prit la main et la baisa fort tendrement. Elle le laissa faire, en souriant, mais d'un sourire qui allait bien loin de lui.

La porte s'ouvrit. C'était madame de Saint-Joël. Après quelques propos échangés, Raoul Brice sortit, tout rêveur.

— Ma chère, — s'écria Andrée, — je suis furieuse.

— Contre qui ?

— Contre toi, si ce qu'on m'a dit est vrai, et, si ce ne l'est pas, contre celui qui m'a fait ce potin.

— Raconte.

— Est-ce qu'avant-hier tu étais au bureau de poste du Grand-Hôtel ?

— C'est bien possible. Après ?

— Et au guichet de la poste restante ?

— Il paraît que je suis en surveillance permanente... Qui est le mouchard, cette fois ?

— Mais, ma pauvre Lucy, Paris est grand comme une boîte à violon ! On ne peut faire un pas sans buter les uns

contre les autres. Les auteurs n'oseraient pas mettre dans leurs romans toutes les rencontres qui se voient dans la réalité... Paul Asselin sortait de la cabine du téléphone. Il a fait son parfum, ma chère, ce fameux parfum qui interdit l'incognito et se disposait à aborder, mais il s'est apogée que tu retirais des lettres et il s'est éloigné discrètement, m'a-t-il dit, ne se tenant pas d'aise.

— Et tu lui as répondu ?

— Qu'il était une portière, un fils et un serin... Je lui ai déclaré péremptoirement qu'il avait vu tout de travers, que d'ailleurs quand même ce serait vrai, c'est la chose la plus naturelle du monde. Des âneries, enfin, le truc de crier très fort pour abrutir les gens... Mais maintenant, à nous deux !

— Oh ! Andrée, de la morale.

— Le ciel m'en préserve ! ce n'est pas mon genre. Seulement, je ne veux pas que tu fasses de bêtises, ou, plutôt, que tu aies l'air d'en faire, ce qui est pis !... Je mettrais ma main au feu qu'il n'y pas de quoi fouetter un chat. Mais c'est tendre le dos aux potins... Et puis, quoi ! tu aurais pu aussi bien te trouver bec à bec avec ton mari !...

— Mon mari ! Je lui montrerais cette correspondance qu'il serait le premier à en rire... Tu vas la voir... Si, si, tu la verras ! Tiens, voici la clef du petit meuble en laque jaune de mon cabinet de toilette. Ouvre le tiroir de gauche...

— Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille... et verse-moi du thé : cela vaudra mieux... Où as-tu déniché ces petits feuilletés au foie gras ? Un rêve, ma chère !

— Très loin, au Marais... Je te donnerai l'adresse, mais à condition que tu liras ces lettres. Tant pis pour toi, tu l'as voulu. Et cela t'ennuiera... ce sera bien fait.

— Tu corresponds avec un membre de l'Institut, section des sciences morales et politiques ?

— Pas positivement. C'est même tout le contraire.

— Le contraire de l'Institut ?... Un chansonnier de Montmartre, alors ?

— Entre les deux : un décadent, comme on dit.

— Tu as de jolies connaissances !

— Tu le connais aussi.

— Moi ? — se récria madame de Saint-Joël avec une indi-

gnation comique. — Ah! j'y suis : ce pantin qu'Asselin nous avait présenté... Comment l'appelles-tu ?

— Max Fougeret. Il a beaucoup d'esprit... des idées neuves et fortes...

— Neuves, peut-être: quand on marche sur les mains, on est sûr de faire son effet... Mais fortes !... Ces êtres-là, c'est du caoutchouc, de la gélatine... Ce n'est que veulerie, lâcheté et *lâchisme*... C'est la décadence, oui, la déliquescence, la fin de tout...

Dans la chaleur de sa protestation, elle pensa s'étrangler en avalant de travers le contenu de sa tasse et fut un instant sans pouvoir parler. Son amie riait.

— Tiens, Lucy, — reprit-elle en colère, — tu me fais de la peine. Toi qui as du bon sens, au fond, comment peux-tu gober un polisson pareil ?

— Je ne le gobe pas : il m'amuse.

— Grand bien te fasse! Moi, je ne l'ai pas trouvé drôle. A vrai dire, tu l'as fréquenté davantage. Mais tu nous caches tout... Qui se doutait que tu l'avais revu ?

— Il m'avait fait une ou deux visites, l'hiver, passé, et je l'ai rencontré, cet été, à Évian.

— Alors pourquoi ne pas le recevoir ? Il porte en ville, je présume, et te ferait ses petites conférences à domicile.

— Il ne plairait pas à tout le monde, peut-être.

— Pas à moi, c'est sûr... Mais tu es à enfermer, ma pauvre chérie! Alors, c'est une correspondance érotico-littéraire?... quelque chose comme celle d'Héloïse et d'Abélard, soit dit sans offenser ce jeune coq, qui ne chante pas clair, oh! non... Moi, lire ces insanités!... Tu veux ma mort! J'en ai assez de celles qu'il nous a débitées ce soir-là... Mais pourquoi t'entourer de ce mystère ?

— Pour rien... pour m'amuser... Puis ces lettres volumineuses, Tony n'aurait qu'à me demander ce que c'est : je le lui dirais, et alors il n'y aurait plus de plaisir... Plaisir innocent, tu me l'accorderas.

— Sans doute! Cependant Tony, j'imagine, trouverait que cet intellectuel est bien jeune et bien joli garçon.

— Justement : les hommes ont des idées si absurdes !... Et tu sais que je déteste les remontrances.

[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [

— Excusez-moi, alors...

Et, avec cet air de matrone qu'elle affectait si bien, le tempérant d'indulgence :

— C'est que — reprit madame Mornans — laissez-moi vous le dire... j'ai mon franc parler, vous savez...

Andrée ne protesta que par l'incrédulité du sourire.

— Eh bien ! naturellement, vous faites comme il vous plaît et comme il convient à votre mari... Mais, si vous vouliez m'être agréable...

La physionomie de madame de Saint-Joël répondait clairement : « Je n'y tiens pas du tout. »

— Vous n'entraîneriez pas aussi souvent Lucy dans tous ces mauvais lieux. On l'y voit...

— Ceux qui l'y voient y sont bien ! — interrompit Andrée, le sang un peu aux joues.

— Sans doute ! Mais les hommes...

— Précisément, ce sont les hommes qui ne devraient pas les fréquenter ! On sait trop ce qu'ils y cherchent, et que ce n'est pas des rosières à couronner... Tandis que nous autres, nous y allons en bande, avec nos maris, nos amis, comme à un spectacle quelconque.

— Mauvais spectacles, — remarqua madame Mornans avec douceur.

— Mauvais pour eux, oui, pas pour nous !... Encore, on arriverait de son village, qu'on pourrait en être un peu ahuries, et plutôt d'ailleurs dégoûtées qu'amusées. Mais nous sommes inoculées, voyons ! Pense-t-on que nous soyons accessibles aux influences troublantes de chansons gaillardes et de chorégraphies voluptueuses ? Que la vertu alors serait donc peu de chose !... Quant aux exhibitions de jambes et du reste, ce n'est pas à nous que cela s'adresse, il me semble. Ou bien a-t-on peur que nous ne prenions des béguins pour les pitres et les acrobates ? Il n'y a que les personnes morales pour concevoir des idées aussi impures.

— Mais non, mais non, on ne pense rien de pareil. Question de convenances, simplement. Certains esprits, attardés sans doute, estiment que la place des honnêtes femmes n'est pas au milieu des autres et que...

— Et leur place à eux, où est-elle ?... Tenez, votre vieux

président, par exemple : c'est à l'Olympia, je crois, que nous l'avons rencontré pour la première fois. Qu'allait-il y faire, je vous prie, au lieu de rester au coin de son feu, à relire Horace ou à écrire un traité de jurisprudence ?

— Ai-je parlé du président? — dit madame Mornans, contrariée.

— Non, mais je connais la cuistrerie de ces vieux marcheurs... Pardon, madame : moi aussi... moi surtout, je suis Saint-Jean-bouche-d'or.

L'entrée de Remy d'Albaron changea le cours de l'entretien. Andrée demeura quelques minutes, et, profitant d'une arrivée nouvelle :

— Adieu, chérie, — dit-elle à Lucy. — Tu permets que j'enlève le Poussin? J'ai besoin de lui... affaire de service... D'ailleurs, c'est une très mauvaise relation pour toi, comme moi-même.

On rit, et ils sortirent.

— Où allez-vous? Puis-je vous jeter quelque part?

— Emmenez-moi toujours, — répondit le lieutenant. — Quand vous m'aurez assez vu, vous me débarquerez.

Montés dans la voiture :

— Vous qui savez tout, — questionna madame de Saint-Joël, — est-ce vrai que Tony a une maîtresse?

— Oh! si peu que rien... Un modèle...

En deux mots, il la mit au courant. Un moment, elle resta plongée en des réflexions. Puis, reprenant, à brûle-pourpoint :

— Vous avez recommencé à faire la fête, à ce qu'on m'a dit?

— Il le faut bien! J'ai voulu me ranger : on m'a retoqué.

Au souvenir d'Yvonne de Guirec, il soupira.

— Bah! vous en trouverez une autre.

— Je ne prétends pas être inconsolable. Mais, en attendant...

— En attendant, cela se trouve à merveille, car j'ai à vous demander un service... C'est très délicat et même un peu immoral, mais à des fins louables... Elle est jolie, la donzelle?

— Très jolie.

— Et très grue?

— Encore davantage!

— Facile à détourner, alors?... et avec agrément pour le suborneur?

— Vous voulez que je la souffle à Le Chastel ?

— Il y a plaisir à s'entendre avec vous.

— Je saisis : c'est par intérêt pour votre amie. Croyez-vous donc que cette petite frasque de son époux lui soit très sensible ?

— Je crains les complications.

— Oui : Raoul Brice.

— Vous me faites dire des choses... des choses qui ne vous regardent pas, ni moi non plus... Lucy et Tony font un gentil ménage qui ne doit pas être défait ; voilà tout ce que je sais.

Dans le dialogue, jusqu'alors vif et rapide, il y eut un temps d'arrêt. Albaron avait pris soudain un air sérieux.

— Vous croyez qu'on pourra l'empêcher de se défaire ? reprit-il après un moment.

— Pourquoi pas ? Il n'y a rien de grave, Dieu merci !

— Madame Le Chastel est votre amie... Je ne veux rien dire...

— Je l'espère bien, que vous ne direz rien ! — se récria Andrée. — Je me demande, vraiment, ce que vous auriez à dire... A-t-on jamais vu ?...

Sans qu'elle en comprît la raison, son ébullition tomba soudain, et elle se tut. Sifflotant un refrain d'opérette, le lieutenant regardait obstinément par la portière. C'est lui qui revint à la conversation.

— Vous savez que cela ne va pas du tout, leurs affaires ?

— Quelles affaires ?

— D'argent. Le Chastel s'est enfilé sur les mines juste à la fin du *boom*, s'est fait reporter indéfiniment, et il est en bon chemin de prendre une énorme culotte.

— Qui vous a conté cela ?

— Vous n'ignorez pas qui est son agent de change.

— Au lieu de rapporter, il devrait le bien conseiller.

— Il pourrait même faire mieux.

— Et quoi donc ?

— Dame ! il est amoureux de la femme, et le mari est facile à leurrer, sans doute, sur les choses de la Bourse...

— C'est idiot ce que vous dites, et c'est odieux !

— Odieux peut-être, mais pas idiot du tout. J'en ai même touché un mot à Raoul Brice.

— Mes compliments : vous faites un joli métier !

— Ne vous fâchez pas : c'était pour blaguer, voyons !... Et, vous me croirez si vous voulez, il m'a répondu : « Je donnerais tout ce qu'elle voudrait pour avoir cette femme, mais je ne veux pas déshonorer son mari. »

— Raoul Brice est un brave garçon...

— C'est exactement ce que je lui ai dit.

— Et vous un venimeux petit serpent... Pressez la poire pour qu'on arrête, et trottez-vous... Je ne vous reverrai de ma vie.

— Bien sûr ? Alors je ne débauche pas Pétunia. Et je vous ferai respectueusement observer, madame et chère cousine, que, pour une mère de famille, vous aussi, vous donnez de jolis conseils à un pauvre jeune homme !

— Moi, c'est pour le bon motif... Enfin, rendez Tony à sa femme et on vous pardonnera. C'est dit ?

— C'est dit : traître qui s'en dédit...

Seule maintenant avec sa mère, qui devait dîner avenue Hoche, la physionomie de Lucy s'était durcie soudain, autant qu'il était possible à ces traits si gracieux ; elle s'était tendue, plutôt, par quelque impression fâcheuse ou sous l'effort de la réflexion. Madame Mornans aussi, la porte fermée sur le dernier visiteur, avait déposé son masque d'aimable bonhomie. Elles étaient en face l'une de l'autre, ne se parlant ni ne se regardant. Mais les gros yeux bleus à fleur de tête de la mère, yeux bovins, rusés pourtant, et les yeux ensorcelants de la fille, couleur de mer lointaine, sous leurs paupières aux longs cils doux, avaient une expression toute semblable qui les faisait ronds et fixes comme ceux d'un oiseau de proie.

— Andrée a raison, — dit enfin Lucy. — De quoi se mêle-t-il, le président ? Car c'est lui qui t'a fourré ces idées en tête.

Madame Mornans haussa les épaules, avec un air d'entier détachement.

— Moi, cela m'est fort égal. Mais il n'aime pas, en effet, qu'on te voie partout avec cette évaltonnée et tous les jeunes fous qu'elle traîne à sa suite. Et même, puisque je suis amenée à t'en dire un mot, ma chérie, cette intimité ne lui plaît pas. Elle a un cœur excellent, ton amie, elle est parfaitement honnête femme. Cependant...

— Cependant on craint qu'elle ne me donne de mauvais conseils, — acheva Lucy, ironique, — ou plutôt de trop bons...

Et, comme sa mère demeurait interloquée :

— On peut être tranquille, — continua-t-elle avec un accent rageur dont elle n'était pas coutumière : — ce n'est pas elle qui influera sur ma conduite... ni toi non plus, maman, permets-moi de te le dire... Quant au président, il n'est point mon père, que je sache... ni mon mari...

Un sourire équivoque errait sur ses lèvres.

— Tu as intérêt, n'est-ce pas, à conserver son amitié ? repartit madame Mornans. Cela vaut bien quelques petites concessions.

Lucy s'étendit sur sa chaise longue, s'étirant, nerveuse, avec un long bâillement.

— Que fait Tony pour le moment ? — demanda sa mère après un silence.

— Il travaille, je présume.

— Tu n'en es pas plus sûre ?

— Vais-je le surveiller à son atelier, comme un collégien en étude ?

— Tu ne ferais peut-être pas mal !

— Peut-être, mais cela ne lui conviendrait pas du tout.

— Et il est toujours attelé à sa grande machine ?

— Je pense que oui.

Le calme étudié de sa fille exaspéra madame Mornans. Levant les bras au plafond :

— Parlons-en de sa grande machine ! — s'écria-t-elle. — Du temps perdu, du talent gaspillé...

— Et la gloire, maman ?

— La gloire, oui ! c'est cela qui mettra du beurre dans vos épinards !... On commence par gagner sa vie, et, s'il reste des loisirs, on s'occupe de la postérité... La gloire, parce qu'on aura une toile au Luxembourg !... à supposer même qu'il y ait de la place pour la mettre... Une gloire qui ne paie seulement pas les modèles et les couleurs !... On ne se marie pas, alors, et on peut tout à son aise se nourrir de billevesées.

L'éruption de colère de madame Mornans, en faisant émerger ce qui gisait dans la bassesse de son âme, lui donnait

une vulgarité manifeste qui blessa le goût de sa fille pour le joli.

— Voyons, maman, ne te surexcite pas! — dit-elle, un peu dédaigneuse; — cela n'avance à rien. Puis tu exagères. Je t'assure que nous ne vivons pas de privations.

Son œil alla vers la table du goûter, auquel sa mère, d'un appétit toujours à la hauteur des circonstances, venait de faire largement honneur, sans compromettre celui qu'elle réservait pour le dîner.

— Je l'espère bien! Mais où prend-il l'argent, alors?

— Il ne le vole pas, je pense.

— Ma chère enfant, tu as tort de plaisanter là-dessus. On sait compter, et toi tout aussi bien que moi. Si ton mari, ne gagnant plus d'argent, vos dépenses demeurent constantes, la conclusion s'impose... D'ailleurs, je sais que Tony s'occupe d'affaires de Bourse.

— Eh bien! c'est sans doute qu'il en fait de bonnes!

— Ces affaires-là sont bonnes jusqu'au jour où elles deviennent mauvaises, et un artiste n'y entend goutte. Il ferait mieux de se servir de l'outil qu'il a aux doigts. Ces décorations pour un château en Belgique, que le président lui avait obtenues d'un ami, c'est folie de les avoir refusées. Puisqu'il aime la grande peinture, il était servi à souhait.

— Pardon, maman : ce n'était pas de la grande peinture, cela, mais des peintures qui étaient grandes.

— Ah! tu m'ennuies, à la fin! Je te dis, moi, que quand on refuse du travail, c'est qu'on n'a pas le goût de travailler.

— Que veux-tu que j'y fasse? Je ne peux pas peindre ses tableaux!

— Si tu n'as aucune influence sur ton mari, il n'y a rien à faire, en effet.

Lucy, à son tour, haussa les épaules.

— Au surplus, — reprit sa mère, — en t'imaginant que Tony est absorbé par le grand art, tu te blouses, ma fille.

— Oui, oui, — dit-elle, comme excédée. — Pétunia... je le sais de reste... Qui t'a si bien renseignée?

— Le président. Et toi-même?

— Il n'y a pas que le président d'intéressé à me brouiller avec mon mari.

Allongée toujours, les bras noués derrière la tête, dans une attitude languissante que démentait l'éclat du regard intense, fixé sur des choses lointaines, elle semblait si résolue à ne pas pousser plus loin l'entretien, que madame Mornans se garda d'insister. Sa fille parfois la déconcertait et même l'intimidait un peu. Puis elle sentait la difficulté d'aboutir à une conclusion et que certaines choses n'ont que plus de force pour n'être point précisées.

— Comme tu voudras, — dit-elle avec seulement un peu d'ironie. — Va devant toi en aveugle. Au bout du fossé la culbute. Et quand vous n'aurez plus rien, tu vivras d'amour et d'eau claire. Moi, du moment que tu seras heureuse, je le serai, ma chérie.

Le pas de son mari qui rentrait dispensa Lucy de répondre.

XII

Tony, maintenant, était peu chez lui, parti pour l'atelier avant qu'il fît jour chez sa femme, revenant déjeuner en hâte, et, le soir, la quittant de nouveau, soit pour aller au cercle, « où il devait rencontrer des gens à qui il avait affaire », soit pour quelque réunion d'artistes, car la discorde alors régnait dans la corporation, où une scission s'opérait, qui allait donner deux Salons au lieu d'un. Lucy croyait volontiers au mensonge chez autrui, mais, toujours souriante et douce, elle ne discutait point ce qu'après les révélations de Raoul Brice, corroborées par les renseignements de sa mère, elle tenait pour des prétextes. Tony, néanmoins, se montrait toujours disposé à l'accompagner dans ses fréquentes sorties de monde et de théâtre. Cela n'était guère d'un mari à l'affût des occasions de liberté. Sa préoccupation semblait plutôt être d'éviter de se trouver seul avec sa femme. Parfois, pour en faire l'épreuve, elle essayait de le retenir. Lorsque c'était avec des tiers, il se laissait faire de bonne grâce ; mais contre le tête-à-tête toujours il avait une défense. La tendre intimité même qu'il recherchait si amoureusement naguère, c'est lui qui aujourd'hui s'y dérobait. Infidèle, soit, pensait sa femme ; mais ce n'était pas tout. Évidemment, il avait de graves soucis.

Et, tout droit, la pensée qui s'agitait dans la gracieuse tête blonde allait aux soucis d'argent. De le questionner, elle n'aurait eu garde. Elle savait que les choses s'éclaircissent de soi-même à leur heure. Et cette heure, son cœur ténébreux ne savait pas encore bien s'il avait hâte ou crainte de l'entendre sonner.

Un jour, elle avait posé une question à Raoul Brice.

— Je ne puis rien vous dire, — répondit-il, — sinon que votre mari ne me donne plus d'ordres de Bourse. J'espère qu'il n'en donne pas à un autre.

— Vous l'en avez dissuadé ?

— J'ai cru devoir, amicalement, le détourner de certaines spéculations.

Lucy se mit à rire.

— Les hommes d'affaires sont toujours pour qu'on n'en fasse pas, comme, à en croire les avocats, jamais on ne plaiderait.

— C'est que le meilleur procès ne vaut guère. Et il faut si peu de chose pour que, même bonne, une affaire devienne mauvaise !...

— Qui ne risque rien, dit-on, n'a rien.

— Mais qui ne risque rien ne perd rien.

Elle insista, à titre de simple curiosité. N'y a-t-il pas des gens du monde dont on sait que le plus gros de leur revenu vient de jeux de Bourse ?

Oui, sans doute. Et l'agent de change expliqua comment cela se fait. On met dans ce genre d'affaires une partie de son capital, — cent ou deux cent mille francs pour le moins sont nécessaires, — le reste demeurant en placements de père de famille. Et on spécule avec suite et assiduité, vendant un jour, rachetant le lendemain, attentif aux émissions et aux primes, suivant la campagne de hausse ou de baisse, comme à Monte-Carlo le joueur de « matérielle » marche derrière la martingale des gros pontes : on éparpille ses œufs dans beaucoup de paniers afin de balancer les pertes par les profits, se contentant pour chaque opération d'un petit bénéfice, lequel, renouvelé souvent, peut s'élever à quinze, vingt, vingt-cinq pour cent des fonds engagés. Mais cela, c'est du métier, hors qu'on tra-

vaille pour son propre compte, non pour celui d'autrui. Il y faut une pratique constante de la cote, des relations étroites et quotidiennes avec la coulisse, y consacrer enfin toute sa tête et beaucoup de son temps. Il y faut aussi une grande prudence, en outre de certaine aptitude naturelle à ce jeu, faite surtout d'intuition pour prévoir les surprises du hasard et de sang-froid pour y parer. C'est très spécial, très absorbant et, malgré tout, très aléatoire.

— Je vois — dit Lucy — que cela est impossible à un homme occupé par ailleurs.

— Absolument impossible, — affirma-t-il. — Ceux-ci opèrent à tort et à travers, dans le tas, sans expérience ni compétence, nerveux, perdant la tête, ce qui fait qu'ils aggravent une sottise par une autre, ne sachant ni se contenter de peu ni consentir à l'occasion les sacrifices obligés. Visant toujours la forte somme, afin de réaliser au plus vite, ils se laissent séduire par les affaires les plus chanceuses, parce que, si elles réussissent, ce sont les plus avantageuses, et, à ces fins, ils risquent des découverts qui, en une seule liquidation, peuvent doubler leur capital, il est vrai, mais aussi l'engloutir...

« Des découverts ?... » L'agent de change dut exposer à Lucy le mécanisme des opérations à terme, la couverture, les reports, — voie hérissée de chausse-trapes, où l'on se casse les reins comme verre, faute de l'habileté nécessaire pour ne pas s'obstiner, ou au contraire ne pas se décourager, selon les circonstances infiniment variables.

Lucy encore lui demanda — toujours pour s'instruire, simplement — si pourtant, avec des amis dans la place, qui vous donnent des tuyaux honnêtes, on ne peut faire en sécurité travailler son argent.

— C'est à nos amis, — répondit Raoul Brice, — que nous en donnons le moins volontiers, car cela nous engagerait moralement au succès de l'opération. Et, — ajouta-t-il après une hésitation, — poussât-on l'amitié jusqu'à vouloir, à ses dépens, tromper sur le résultat, ce n'est possible qu'avec ceux qui consentent à se laisser tromper.

— Ou ceux qui ne savent pas. Les femmes, par exemple...

— Les femmes, oui. Mais, s'il y a un homme derrière elles...

— Ce serait, évidemment, un être bien abject!

— Et voilà pourquoi on ne risque pas de faire si grave injure à un ami.

— Parfaitement! — dit-elle. — Je comprends à merveille, et je vois qu'en fin de compte rien ne vaut un bon portefeuille, comme cela s'appelle, je crois.

— Rien, sinon terres au soleil ou maisons de rapport.

— Que c'est vilain, l'argent! — soupira Lucy, pensive. — Pourquoi ne peut-on pas s'en passer?

C'était dans le monde. Quelqu'un interrompit ce qui semblait un flirt, et dont on eût été bien étonné d'entendre les paroles.

Ce que Lucy avait en vain tenté d'apprendre par Raoul Brice, le hasard, peu après, légèrement aidé, vint le lui faire connaître. Elle causait avec le baron Granvelle de la ruine qui venait d'affliger une de leurs relations communes, à la suite précisément de spéculations malheureuses.

— C'est affreux, — s'écria-t-elle, — ces affaires de Bourse!... Tony avait cédé à l'entraînement; mais, sur le conseil de M. Brice, il y a renoncé, Dieu merci!... Cela me faisait trembler.

Le président sourit, de son rictus sardonique et morne.

— Les conseils ont pour destin de n'être pas suivis, surtout s'ils sont sages. Et ce poison-là est une autre morphine: quand on l'a dans le sang, on n'en guérit point.

— Vous croyez que Tony continuerait?

— J'en suis certain.

Et le sourire se marqua davantage.

— Vous n'ignorez pas — ajouta-t-il — que votre mari a des besoins... personnels...

D'un gracieux mouvement souple, Lucy lui posa, pour le faire taire, sa main sur la bouche.

— Ne me parlez pas de cela!... c'est mal...

Ayant baisé le bout des doigts, dont la tiédeur parfumée traversait la mince peau de Suède, il répliqua:

— Je me borne à constater les motifs qu'il a de vouloir augmenter son revenu.

— Comment savez-vous qu'il joue encore?

— Il ne fait plus ses affaires chez votre ami, mais est entré

en relations avec certain remisier fort habile à s'enrichir par les procédés les plus hardis.

— Ah ! mon Dieu, il va nous ruiner !

— Pourquoi ? Les clients d'Isidore Nathan profitent quelquefois de sa chance, je présume. Le personnage n'a jamais eu maille à partir avec la justice. Mon frère l'employait et c'est ainsi que je l'ai connu : une liquidation à laquelle il se trouvait mêlé... M'ayant eu d'assez grandes obligations, il croit devoir, par reconnaissance, m'offrir parfois de participer à quelque opération... de tout premier ordre, bien entendu. Mais moi, je ne spécule jamais.

Le baron négligeait de dire que c'est lui qui avait mis le remisier en rapports avec Tony Le Chastel. Quant à la moralité de l'individu, il savait à quoi s'en tenir, son flair d'ancien juge d'instruction ayant, à l'occasion de cette liquidation, découvert un pot aux roses pour lequel il lui avait épargné des poursuites, il n'avait pas voulu traîner dans un scandale le nom de son frère, de qui ce financier marron était l'homme de paille.

Voyant la jeune femme pensive, il reprit :

— Peut-être ai-je eu tort, ma chère enfant, de vous dire ces choses. Cependant vous ne devez pas rester dans l'ignorance de ce qui se passe.

— Hélas ! qu'y puis-je ?

— Rien, il est vrai. Et moi, pas davantage.

Les jolis yeux couleur d'eau fuyante se levèrent sur les gris yeux troubles, puis s'abaissèrent bien vite et se détournèrent vers la glace du coupé, toute embuée de froid.

— Néanmoins, — continua le président, — il est toujours bon de connaître le terrain sur lequel on marche. On peut ainsi s'arrêter au bord de la fondrière et chercher un meilleur chemin.

— Vous avez raison et je vous en remercie.

La pierre était tombée au fond de cette âme et en avait remué la boue.

Lucy n'allait plus jamais à l'atelier. Un jour de détente, son mari lui en fit l'affectueux reproche.

— Vous peignez à présent trop de nu, — répondit-elle.

— Vous savez bien les heures où je n'ai jamais modèle.

— Les modèles s'attardent quelquefois.

Il rougit un peu.

— Quelle folie! Pour me mettre à l'épreuve, venez donc me surprendre.

Car son remords était rétrospectif. Voilà quelque temps déjà qu'il avait reçu une lettre, d'orthographe incertaine, lui disant « qu'on resterait bons camarades, n'est-ce pas? mais qu'elle avait assez vu les peintres et qu'elle lâchait les ateliers pour se lancer dans le monde chic... » Et, afin de marquer la transformation, Clarisse Pétun, dite Pétunia, signait de ce nom patricien, emprunté à son village: « Claire d'Isigny ». De cette communication, ordinairement pénible au moins pour l'amour-propre, Tony Le Chastel s'était réjoui grandement. La passade où l'avaient jeté ses sens insuffisamment satisfaits par l'exercice de droits conjugaux bien précaires, — un besoin aussi de s'étourdir pour se distraire de ses soucis matériels, de sa détresse morale, un besoin de se rajeunir par une joyeuseté de rapin, — il y tenait tellement peu qu'il s'étonnait maintenant et avait honte d'un semblable entraînement, d'un si grossier libertinage.

Ce jour était celui de sa visite hebdomadaire à Yvonne de Guirec. Et, dans cette atmosphère de pureté fière et forte, il eut comme une vision de la laideur de la débauche, à laquelle d'ailleurs jamais il ne s'était plu, s'étant marié jeune à cause du dégoût qu'il en éprouvait. Et cette idée passa dans son esprit :

« Lorsqu'il est au monde des femmes pareilles à celle-ci, comment peut-on faire seulement le geste d'aimer des drôlesses? »

Il lui semblait que cela avait été un outrage pour Yvonne. La pensée de sa femme ne lui vint qu'ensuite, et le rapprochement le choqua moins. Sentiment qu'il ne précisa pas et pourtant d'une acuité extrême, et qui le mit dans un désordre singulier. Sa physionomie s'en était modifiée à ce point qu'Yvonne finit par lui demander :

— Êtes-vous souffrant?

— Pas du tout! Je souffre... mais ce n'est pas la même chose.

Et, sentant qu'il fallait une explication à cette plainte qui lui était échappée :

— Cruel métier, — ajouta-t-il, — que celui d'artiste!

Avec beaucoup de douceur et quelque reproche pourtant, elle répondit :

— Ne serait-ce pas que vous manquez un peu de courage?

— Peut-être bien. Mais le courage, il n'y a qu'une femme qui puisse le donner.

Elle garda le silence, et un embarras fut entre eux. Assez brusquement, Tony la quitta.

Longuement il erra par les allées du Bois, désertes et mortes en ce crépuscule d'hiver. L'ombre s'épaississait autour de lui sans qu'il s'en aperçût : toute notion du temps s'abolissait dans le chaos de ses pensées tumultueuses. Sa course sans but ayant fini par aboutir à la Muette, l'horloge de la gare lui apprit que la demie de sept heures venait de sonner. Il sauta dans un fiacre. De l'histoire qu'il imagina pour justifier son retard au dîner, Lucy ne crut pas un mot. Mais elle n'en témoigna nulle humeur. Jamais elle n'avait été si gracieuse et si tendre, avec un air de mélancolie qui le toucha. Il essaya de se ressaisir, enveloppé de ce charme insidieux dont nul ne pouvait se défendre... Et pourquoi donc s'en serait-il défendu? N'était-elle pas sa femme et ne l'aimait-il point? Ce soir-là, il resta au logis. Mais, de bonne heure, elle se retira dans sa chambre. Et, lui tendant ses lèvres :

— Mon pauvre Tony!... — murmura-t-elle.

Il la regarda, tout surpris.

— Suis-je donc tellement à plaindre?

— Je me demande de quoi, en effet; mais vous êtes si absorbé, vous avez l'air si malheureux!...

— Nerveux, simplement.

Puis, l'accent retrouvé de la prière d'amour :

— Tout à l'heure, j'irai te souhaiter le bonsoir, tu veux?

— Non, mon chéri, non, je t'en prie... j'ai une telle migraine, si tu savais...

Il n'insista point, s'étonnant que son désir s'éteignît à peine allumé.

La Bourse devenait de plus en plus mauvaise. Le mouvement de baisse persistait et s'accélérait, comme obéissant à la loi physique de la chute des corps. Chaque jour amenait

un nouveau désastre ; les exécutions se multipliaient. La finance n'était pas seule atteinte, mais des gens du monde, des écrivains, des artistes, pris de vertige devant cette levée de l'or qui là-bas, à l'extrême pointe de l'Afrique, non loin du cap des Tempêtes, faisait flamboyer la vision de ces fortunes rapides. dont chacun autour de soi connaissait de prodigieux exemples, alors que, pour en conquérir de moindres par la plume ou le pinceau, il faut tellement de labeur et tellement de chance... L'or! mot de diablerie et de maléfice, à ce point sorcier que, par une illusion enfantine et absurde, la spéculation sur ce minerai-là semble devoir être plus fructueuse que celle sur le fer ou la houille... Et l'on s'était rué aux mines du Transvaal, sans discernement ni mesure, prenant tout ce qu'un agiotage colossal jetait en pâture à l'avidité et à la crédulité publiques, et, aveuglément confiant dans le résultat, on en prenait plus qu'on n'en pouvait payer. Les sages qui avaient levé leurs titres et dont auparavant on raillait la pusillanimité, étaient regardés aujourd'hui avec une envie rageuse et un cuisant regret. Car tout cela ou presque tout était bon, très bon, affirmaient les spécialistes : il ne s'agissait que de plier le dos et de laisser passer la bourrasque. Cette assurance n'en rendait que plus amères les ventes à grosse perte que certains croyaient prudentes; d'autres, au contraire, s'en laissaient enhardir et s'enferraient plus avant.

— Vous avez bien fait de liquider vos positions, — dit, un soir, au cercle, Raoul Brice à Tony Le Chastel. — Ceux qui s'entêtent sans avoir les reins très solides vont boire des bouillons formidables!

Le peintre avait pâli. Le lendemain, à la première heure, il arrivait dans les bureaux d'Isidore Nathan, très encombrés de figures tendues et agitées. Toujours souriant dans sa face bouffie et blême, le remisier lui marqua la considération particulière réservée aux clients de distinction. Évidemment on s'était trop emballé, et cela avait gâté les choses. Mais rien n'était perdu. C'est la petite spéculation qui prenait peur. Aussitôt le marché dégagé de ce qui l'alourdissait, les haussiers allaient remettre la main dessus. Grumbach, Serph, Marquès détenaient d'énormes paquets des meilleures valeurs : ils les défendraient vigoureusement. Le bruit cou-

rait aussi d'un *consortium* de grosses banques allemandes et anglaises qui relèveraient les cours à la force du poignet. Que Londres enrayât seulement les ventes : Paris ne demandait qu'à repartir, et, avec un effort, on renverserait la bascule. Cette liquidation serait dure ; mais ceux qui y résisteraient tiendraient le bon bout. La séance de tantôt promettait d'être houleuse ; partie chaude, on la disputerait vaillamment. Et du calme surtout, du sang-froid ! Ce sont les paniques qui perdent les batailles.

En s'en allant, Tony traversa le flot encore accru des clients venus aux nouvelles et aux conseils, les uns sombres, d'autres égarés, ceux-là portant beau la terreur qui leur tordait les entrailles, ceux-ci affaissés en un morne découragement. Elle y était, la panique, affolement d'une fourmilière où l'on a planté sa canne. Ceux qui résisteraient ?... Le peintre savait bien, lui, n'être plus en état de continuer la lutte, à moins d'y risquer son honneur. Eh bien ! tant mieux... De quelque façon que cela tournât, ce serait la fin, il se le jurait. Et ce serait la délivrance de ces angoisses qui lui détruisaient les nerfs.

Remonté avenue des Ternes, bravement il se mit à peindre. Juché sur son échelle roulante, il peignit, il peignit, fébrile. Et il lui sembla que de sentir la guérison si proche, à quelque prix que ce fût, sa main déjà s'était raffermie, qu'elle avait recouvré sa liberté, sa souplesse, sa vigueur. Le cerveau en même temps s'éclairait, ce cerveau si spécial du peintre où la pensée s'objective en une ligne ou un ton. Pour ne pas interrompre cette veine de bon travail, il envoya prévenir avenue Hoche qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Pour cela et pour une autre raison aussi... mais il ne s'avoua que la première. Des nourritures quelconques avalées au caboulot voisin, terré de nouveau dans l'atelier, porte rigoureusement close, il travailla. Il travailla, contre la fatigue qui l'envahissait, contre le temps qui marchait, amenant l'heure attendue ce jour-là par tant de gens dans la fièvre et la sueur de l'angoisse : l'heure où paraît la cote. Cette heure passa sans que Tony Le Chastel y voulût songer. Yvonne disait vrai : le courage est le levier unique et tout-puissant. Il lui montrerait qu'il savait en avoir...

Mais que venait faire en ceci mademoiselle de Guirec ?

C'est à sa femme qu'il devait songer. N'avait-il pas des reproches à s'adresser devant ce trou profond creusé de ses mains imprudentes dans leur modeste fortune? S'il l'avait creusé, cependant, c'était pour elle, pour n'avoir pas à lui demander le sacrifice momentané de ses conforts et de ses luxes. Faiblesse, oui, mais combien pardonnable par celle qui l'avait causée! Ce dommage, d'ailleurs, il avait en lui de quoi le réparer, et au delà. Revoyant tout à coup les figures de suicide aperçues le matin chez Nathan, il eut comme un rire, le rire insolent de la force. C'est là, dans son outil, qu'était sa fortune, maintenant qu'il redevenait maître de ses énergies sottement gaspillées à la recherche périlleuse du mauvais argent aléatoire et corrupteur. La nuit venue l'obligeant à déposer sa palette, il alluma le gaz, et, la cigarette du repos aux lèvres, longuement il considéra sa toile, de cet œil attentif de l'artiste consciencieux, qui est le plus sévère critique de soi-même. A la joie chaude qui lui inonda le cœur, noyant son obsédant souci, Tony sentit qu'il avait triomphé de la difficulté, fait un pas immense dans la voie du grand style, conquis enfin sa manière, celle de son tempérament. Oui, c'était vraiment une œuvre. Il en était sûr, car il savait que ni éloges des plus qualifiés, ni suffrages du public, ni succès de vente, rien ne vaut comme critérium ce sentiment intime de sereine fierté.

Là était l'essentiel. Il fallait toutefois régler le reste. Appelant le concierge de ce grand phalanstère artistique, Tony lui cria d'aller chercher *la Liberté*. Puis, étonné d'être aussi calme, il se mit en devoir de se laver les mains, de se brosser les cheveux, de changer de vêtements. Le cœur lui battit néanmoins quand il ouvrit la feuille toute humide encore des presses. Bah! puisqu'il s'attendait au pire!... Il n'avait pas tort: c'était la débâcle. Un à-coup de baisse formidable précipitait jusqu'aux valeurs qui avaient jusque-là conservé la meilleure tenue, — ces gros paquets, sans doute, de Marquès, Serph et Grumbach jetés dans la fournaise par une surprise dont le secret avait assuré le profit. — Éventée aussi, la manœuvre du *consortium*. Sur des dépêches de Berlin et de Londres, cet espoir s'était effondré, laissant les baissiers maîtres du champ de bataille, où ils n'avaient plus qu'à retourner les poches des blessés et des morts.

— Imbéciles! — s'écria Tony en frappant du poing sur la table, ne sachant pas bien s'il employait le mot au pluriel ou au singulier.

Apaisé aussitôt, il chercha de quoi écrire, ne trouva pas, selon la tradition constante des ateliers. Alors, avec un morceau de fusain, sur la marge d'une aquarelle, très posément, il fit son calcul. L'ayant bien dans la tête, il le barra de grandes hachures rageuses, promena autour de lui un regard machinal, éteignit et sortit. En remettant la clef dans la loge :

— Ne traînez pas demain matin pour préparer le feu, Pluquet. Je viendrai de bonne heure.

— C'est donc que ça marche, monsieur Le Chastel! — répondit l'homme d'un air entendu.

Tony se prit à rire.

— Vous la connaissez dans les coins, à ce que je vois !

— Pour sûr! Il y a les bourgeois qui disent : « Celui-là ne fiche rien... La paresse!... » Ce n'est pas ça du tout, monsieur. Quand on ne fait que bousiller, on n'y a pas le goût. Alors on flânoche, on tournaille, on finit par tout planter là et aller se ballader... Puis, un beau jour, voilà que ça vient, et on bûche comme un bœuf, sans plus penser à rien... Vous me croirez si vous voulez; mais moi, à ce que je ramasse de mégots le matin dans les ateliers, je sais si ces messieurs sont contents ou pas... Dame! ce travail-là, ça ne se fait pas comme de la maçonnerie.

— On ne peut plus vrai!

— Pardi! on a posé le torse pendant vingt ans : on sait ce que c'est que la peinture.

— Eh bien! il y a beaucoup de gens qui en achètent et qui n'en pourraient pas dire autant. Bonsoir, Pluquet.

« Compris de son concierge! — ricana Tony en dedans de lui-même; — c'est toujours consolant... »

Car, à présent qu'il marchait vers la crise, des amertumes lui revenaient.

Madame Mornans, ce soir-là, dînait chez son gendre, à qui la surprise tout d'abord fut plutôt désagréable. Les paroles profondes du pipelet artiste avaient ainsi une application trop immédiate. Non que jamais sa belle-mère lui fît des remarques directes; mais le sens ne lui échappait point de cer-

taines questions en apparence indifférentes, d'insinuations qui, pour être sans aigreur, n'en étaient que plus perfides. A l'occasion même de cette décoration d'un château en Belgique, qu'elle avait reçu du baron Granvelle mission de lui proposer, elle était sortie de sa réserve habituelle. Mouvement d'humeur concevable, après tout! On croit, en effet, que le peintre est un simple fabricant de peinture... On ne peut pas savoir... Quant à Lucy, elle n'avait pas dit un mot à son mari au sujet de cette affaire.

Le second mouvement de Tony cependant fut, au contraire, de la satisfaction : la présence de sa belle-mère lui sauvait le trouble du tête-à-tête pendant le dîner, devant la femme de chambre.

Madame Mornans les quittait toujours de bonne heure, ayant pour principe de ne veiller que lorsque cela en valait la peine. « Et puis je ne veux pas vous encombrer, mes enfants! » disait-elle.

Quand elle fut partie, Lucy manifesta l'intention d'aller se coucher. Elle aussi, maintenant, fuyait l'intimité avec son mari. Mais il la retint.

— Deux minutes d'entretien nécessaire, — dit-il avec un peu d'embarras.

S'il n'avait, à ce moment, été trop préoccupé pour s'en apercevoir, le long regard aigu qui traversa les yeux bleu de mer lointaine l'eussent averti que sa femme était préparée, déjà sur la défensive. Cela ne fit que passer. Étendue sur le divan de peau de panthère, calée dans les coussins de soie de Brousse, ses jolis bras blancs nus jusqu'au coude sous les manches flottantes du déshabillé de soie claire et souple, en cette gracieuse attitude qu'il aimait, nonchalante, elle écouta.

Il lui dit tout. Les petites brèches, pour commencer, faites au capital afin de parer à l'insuffisance du revenu, bouchées par un portrait avantageux, un tableau bien vendu, puis renouvelées, agrandies, lorsque la production ordinaire se trouva ralentie par l'effort considérable fait en vue de l'avenir dans une voie nouvelle, plus élevée, plus large. Alors le mirage de la spéculation, auquel tant de gens autour d'eux s'étaient pris, des camarades notamment, à qui cela avait réussi tellement bien! Et à lui de même, les premiers temps. Raoul

Brice, d'ailleurs, ne l'en détournait pas. L'éternelle histoire ensuite du joueur grisé par le succès, impuissant à se borner : des hauts, des bas, des sons de cloche auxquels on demeure sourd, la malchance voulant que le krach survînt juste comme il allait se dégager... Des complications, enfin, du détail de quoi il ne la fatiguerait point, car ce fait seul importait : une différence de quatre-vingt mille francs à régler pour la liquidation du surlendemain.

Tout d'une haleine, Tony avait parlé sans qu'elle l'interrompît, même d'une exclamation. Lorsqu'il s'arrêta, un peu enroué par l'émotion, Lucy demanda, de sa voix mince et claire, où à peine discernait-on quelque chose de métallique et de mordant qui ne lui était pas habituel :

— Et si vous ne payiez point, vous seriez poursuivi ?

— Non pas : exception de jeu. Mais vous ne supposez pas, j'espère, qu'ayant le moyen de m'acquitter, je me laisserais exécuter en Bourse ?

— Quelque chose comme l'affichage au cercle ?...

— Exactement.

— Cela ne saurait faire de doute. Il faut payer.

Ce calme, qui aurait dû alléger Tony d'un grand poids, l'inquiétait un peu cependant, à cause de ce qu'il avait d'excessif. Lucy, à vrai dire, n'était point violente. S'asseyant à ses pieds sur un siège bas, il lui prit les mains, qu'elle avait décroisées en se redressant pour parler, et les baisa.

— Vous ne m'en voulez pas trop ? — lui dit-il.

— De quoi vous en voudrais-je ? Vous avez cru bien faire et vous êtes aussi atteint que moi.

Le ton était un peu sec, mais les paroles point décourageantes.

— Et c'est pour vous, ma chérie, que je l'ai fait... pour n'avoir pas à vous refuser de l'argent, alors que j'aurais tant voulu vous en donner davantage !

Encouragé par le silence de sa femme, il ajouta :

— Car... ce n'est pas pour vous faire un reproche au moment où j'ai, moi, sur la conscience une aussi grosse folie, dont les conséquences sont tellement funestes... mais enfin, Lucy, vous dépensez beaucoup.

— Je dépense ce que vous me mettez dans les mains. Ce

n'est pas moi qui administre notre fortune. A peine en connais-je le montant. Vous savez que j'ai l'horreur de ces choses et vous ne m'y avez jamais mêlée. Pour m'en entretenir aujourd'hui, vous avez donc une raison?

Assise sur le bord du divan, la voix posée, l'œil attentif, bien à son affaire, Lucy n'avait plus rien de son gracieux nonchaloir. Il sembla à son mari ne pas la reconnaître.

— La raison, — répondit-il en se levant brusquement, — vous l'avez devinée, j'imagine. Et j'aurais voulu que vous m'épargniez l'ennui de vous la dire. Vous comprenez pourtant bien que des résolutions s'imposent...

— Un instant, mon ami. Puisque nous allons parler chiffres, il nous faut avant tout avoir une base... Où en sommes-nous? Ruinés?

— Moi, seulement. Je m'étais fait une loi de laisser votre dot intacte.

— Cette délicate attention me touche. Mais, au point de vue de la communauté, que ce soit votre argent qui ait disparu ou le mien, cela n'y fait pas de différence. Deux cent mille francs, alors, sauf erreur, mangés en dix ans?

Tony s'était attendu à des lamentations, bien justifiées, après tout, à des larmes peut-être, qu'il aurait su sécher. Cette froide discussion le surprenait et l'irritait.

— Eh! ma chère, — répliqua-t-il avec une vivacité un peu âpre, — pendant ces dix ans nous avons vécu sur le pied de trente mille livres de rente, et votre incompétence en ces matières ne va pas jusqu'à ignorer de combien cela dépasse le revenu de cent mille écus.

— Je croyais l'écart comblé par votre travail.

— Il l'a été, et même au delà quelquefois. Mais vous savez pourquoi ma peinture est depuis quelque temps moins rémunératrice...

Lucy eut un léger haussement d'épaules, et, agressive un peu :

— C'est ma faute, peut-être?

— Est-ce que je vous blâme?

— Oui : d'être dépensière. Chacun est comme il peut.

— Vous entendez par là que, moi, je ne sais pas gagner?

— Vous-même venez de le reconnaître.

— Période transitoire, je vous l'avais expliqué. Et si j'ai

renoncé à vous entretenir de mes projets et de mes espérances, c'est que je me heurtais à une indifférence ou à une incompréhension fort naturelles, sans doute : la femme d'un artiste n'est pas tenue de connaître les choses de l'art...

La remarque de son portier, lui traversant l'esprit, avait donné à son accent une ironie à laquelle sa femme demeura insensible.

— Nous nous égarons, — reprit-elle. — Regarder en arrière me semble tout à fait oiseux. C'est le présent qui est en question.

— Eh bien! le présent exige des retranchements momentanés.

— Parfaitement! La diminution de notre train, si j'ose employer ce grand mot au sujet d'une aussi petite existence. Déménager d'abord, sans doute... prendre un logement de petit rentier des Batignolles... aux Ternes plutôt, ce sera plus à proximité de l'atelier. Dans les douze cents francs, je présume, on doit trouver quatre pièces et une cuisine.

Il préférait voir la colère monter en elle, et cela, par réaction, l'apaisa.

— Voyons, Lucy, pas d'enfantillages. Notre loyer, précisément, est la seule peut-être de nos dépenses qui soit en juste proportion avec nos ressources. Le bail, au surplus, a encore deux ans à courir. Et, dans deux ans, si nous changeons, ce ne sera pas pour déchoir, je vous l'affirme.

— Quoi, alors? Me contenter d'une bonne à tout faire?... d'une femme de ménage peut-être?

— Vous cherchez à me faire de la peine, et ce n'est pas généreux. Je souffre assez de ce qui est arrivé, par ma faute assurément, mais dont vous êtes la cause involontaire, pour avoir le droit de chercher en vous du réconfort et du bon vouloir. Parlons sérieusement, Lucy, et sans jeter le manche après la cognée. Autant que j'en puis juger, les dépenses fondamentales de notre ménage sont fort raisonnables. Et c'est toujours d'ailleurs ces chapitres-là qui, par leur fixité, leur permanence, sont le moins susceptibles de réduction, hors le cas d'un bouleversement d'existence, qui n'est pas le nôtre, Dieu merci. Mais il y a les accessoires.

— C'est-à-dire mon budget personnel?

— Vous ne nierez pas, ma chère, que vous n'ayez toujours procédé plus largement que ne le voulait notre situation. Aujourd'hui, nos ressources étant diminuées... pour un temps, je le répète, et un temps très court... il faut se restreindre, il le faut absolument... Si j'avais eu le courage de vous en prier plus tôt, nous n'en serions pas où nous sommes.

— Et vous pensez que de me faire faire une robe et un chapeau de moins par saison, cela comblera le déficit?

Tony eut un geste d'impatience.

— En présentant les choses de certaine manière, on prête aisément aux gens des bêtises. Vous feignez de ne rien entendre aux questions d'argent, et je vous en sais gré, car on préfère d'autres sujets dans une jolie bouche. N'empêche que vous sachiez compter tout comme une autre. Vous n'ignorez nullement que le superflu est illimité, n'étant pas défini, et que c'est sur lui qu'on doit s'observer. La couturière, sans doute... se réduire un peu de ce chef me semble opportun. Mais il y a surtout l'argent de poche... les voitures, les fleurs, les bibelots, ces fantaisies irréfléchies souvent et toujours coûteuses, ces raffinements qui vous font un si joli cadre... dont cependant la peinture, je vous l'affirme, se passerait sans rien perdre de sa valeur !...

Lucy s'inclina, en façon d'ironique remerciement.

— Ne croyez-vous pas — poursuivit-il — que, sur tous ces riens, on peut arriver à réaliser, morceau par morceau, de notables économies?... Puis les villégiatures...

— Oh! pour ce que la dernière m'a coûté...

Un flot de sang empourpra le visage de Tony.

— Oui, — dit-il, — mais cela, je n'en veux plus.

— Alors, c'est au moment où nous en avons davantage besoin qu'il nous faut renoncer à profiter des politesses de nos amis?

— Laissons cela, je vous en prie, ma chère. Ce séjour à Amphion a été une maladresse dont je ne vous rends point responsable, puisque je n'y avais pas vu d'inconvénients. Le tort est tout de mon côté. Mais c'était déjà trop d'une fois. Et, si vous voulez bien y réfléchir, vous comprendrez que, précisément, les circonstances actuelles rendraient encore moins acceptable tout arrangement de cette nature.

— A cause du monde?... Nous n'allons pas crier par-dessus les toits notre dégringolade !

— Non : à cause de moi. Il ne me plaît point de contracter semblables obligations.

Lucy songeait et demeura silencieuse ; un léger pli lui barrait le front entre ses soyeux sourcils de velours brun.

— Bien ! — dit-elle enfin. — On passera donc cet été à Paris, en prenant l'air au parc Monceau.

— Pardon : vous oubliez La Joux.

— La Joux !... Tête à tête alors avec mon cher et aimable père? Car vous ne comptez pas que maman, dans les termes où ils sont...

— Votre mère vous aime trop pour ne point aller où vous êtes. Elle a eu la sagesse de ne pas rompre irrémédiablement. Et, nous entre eux, je crois que deux ou trois mois dans cette confortable demeure n'auraient pour elle rien d'intolérable.

— Vous y viendriez donc?

— Avec votre permission ! Ma grande machine finie, je me reposerai par des tableaux de chevalet... ceux qui se vendent... et il me sera facile d'aménager un atelier dans l'orangerie. Avec un ciel ouvert et des stores...

— Vous avez, je présume, l'assentiment de votre beau-père, car son humeur sauvage pourrait ne pas s'accommoder de cette invasion familiale !

— Je lui avais écrit à ce propos, voici quelques mois... lors d'une grosse alerte qui aurait dû me servir d'avertissement.

— Eh bien ! mais... puisque vous avez si bien su l'apprivoiser, pourquoi n'essayeriez-vous pas de lui soutirer en avancement d'hoirie ce qui nous manque?... Il dépense si peu !...

Tony rougit de l'aveu qu'il allait faire.

— J'ai essayé... pour une somme moindre, à l'époque dont je vous parlais... Il m'a répondu qu'eût-il des fonds disponibles, il refuserait absolument de s'en dessaisir en notre faveur, car s'il faisait cela une fois, on y reviendrait une seconde, et que son héritage serait mangé en herbe. Il y a du vrai.

— Il y en a, — approuva gravement Lucy. — Abandonnons cette idée.

— Votre père avait ajouté... cela n'est pas moins juste, quand on y songe... que les dépenses doivent être réglées selon les ressources et que nous sommes en situation d'équilibrer notre budget sans endurer aucune privation. C'est lui enfin, pour tout vous dire, qui en même temps m'offrait l'hospitalité à La Joux, prétendant que c'était tout ce qu'il pouvait faire et, précisément, ce que la sagesse lui commandait de faire en notre faveur.

— Fort gracieux à lui. Mais j'aurai, je le crains, le regret de ne point profiter de son invitation. L'air du Jura est beaucoup trop vif pour moi : les médecins l'ont déjà dit... Eh ! mon cher, — répondit-elle à un geste irrité de son mari, — si je suis d'une santé fragile, ce n'est pas ma faute, Et c'est moi, apparemment, qui en souffre le plus. Vallin, d'ailleurs, me prescrit une cure à Ragatz, et il tient, pour l'arrière-saison, à un climat tiède, un peu mou, me reposant de la montagne. Enfin, à chaque jour sa peine. Nous avons encore quatre ou cinq mois devant nous... Mais, avec tout cela, vous ne m'avez pas fait connaître le revenu sur lequel nous devons tabler désormais.

— Désormais ! — se récria Tony. — Il n'est question de rien de pareil.

— Soit ! Mettons : pour le moment.

— Eh bien ! votre dot, qui est en trois pour cent et en obligations du Nord, plus quelques débris de ma fortune personnelle, cela ne nous laisse guère que quatre mille livres de rente. Mais j'ai un assez grand nombre d'études intéressantes : sitôt mon Salon fini, je me mets à les ficeler. Une exposition chez Petit, une vente, et ce sera bien le diable si je n'en retire pas une bonne douzaine de mille francs. Cela nous donne le temps de voir venir. Après le pétard des *Sept Péchés capitaux*, mon nom aura doublé de valeur et la situation sera changée du tout au tout.

— Et si vos prévisions vous trompent ?

— Voilà toute votre confiance en moi ?

— En vous j'en ai autant que vous voudrez. Mais dans le public ?...

— Le public, le public... il ne faut pourtant pas le croire si absolument ignare ! D'ailleurs, ce sont mes pairs qui me

jugeront. Et la médaille d'honneur, qui ne me paraît point une ambition téméraire, vous cote définitivement un artiste. Bouchat a vu mon ébauche, et Stenner, et Jean-Pierre Morand, et mon cher vieux maître Liébert, dont le seul sentiment vaut celui de tous les jurys du monde... Ils sont unanimes à me la prédire. Et quand même je ne la décrocherais pas cette année — il y aura des concurrents plus anciens — on s'en souviendra au prochain Salon. Le monsieur qui a exécuté un morceau pareil est quelqu'un, et il s'impose, soyez-en sûre !

La fièvre de tout à l'heure, à l'atelier, lui revenait dans le sang. Il aurait convaincu tout autre que ce petit cœur froid et fermé. Lucy du moins acquiesça :

— D'accord !... Donc, en attendant, nous avons une quinzaine de mille francs sur la planche pour un an.

— Eh bien ?... une foule de gens de notre monde, et qui nous valent, vivent avec cela, fort honorablement.

— Sans doute ! Mais le malheur veut que votre femme ne soit pas une de ces matrones infiniment respectables et admirables... aimables même, souvent, par-dessus le marché, qui pèsent le beurre avant de le confier à leur cuisinière, se fricotent des chapeaux et font le pied de grue aux bureaux d'omnibus.

Elle s'était de nouveau allongée sur le divan en sa pose nonchalante à laquelle ces paroles donnaient une sorte d'insolence qui irrita profondément son mari.

— Eh ! ma chère, avec cette vocation d'archiduchesse, il faut posséder de son chef cent mille livres de rente.

— On ne vous a pas trompé sur ma fortune, que je sache, et on comptait que vous vous engagiez à subvenir à mes besoins.

— Vous prenant dans ce milieu qui n'a rien de royal où vous vous trouviez, j'étais en droit de penser que j'associais à ma vie une femme raisonnable.

— Allons donc ! Voilà bien de quoi vous aviez souci. Vous me désiriez et ce que vous mettiez dans vos meubles, c'est un objet de luxe. Vous l'avez. Ne lui demandez pas de quitter son emploi.

Adoucissant une ironie dont elle le voyait exaspéré, par un retour de sa grâce subtile, Lucy ajouta :

— C'est vous, Tony, qui n'êtes pas raisonnable. Si j'avais été autrement, vous ne m'auriez pas aimée. Et je voudrais me refaire... je le voudrais, je vous assure, afin de vous être agréable... que je ne le pourrais pas, bien vrai !... Que voulez-vous, mon pauvre ami, vous avez eu tort de m'épouser !

— Cela fut, en effet, une lourde bêtise.

Il était blanc de colère et ses lèvres tremblaient.

— Peut-être. Et... je pourrais vous dire, moi, que j'en ai fait une non moins grosse d'aimer un peintre qui a le noble goût de l'art pour l'art au lieu d'exploiter son talent aux fins de s'enrichir honnêtement, comme tant d'autres.

— Un financier vous aurait mieux convenu.

— Je le crois. Mais à quoi bon cet échange de propos désobligeants ?

Pendant quelques minutes, Tony se promena de long en large dans la pièce étroite, avec des allures de fauve en cage. D'un grand effort de volonté, il se calmait.

— Vous avez raison, — reprit-il, — cela ne sert à rien. S'il y a eu erreur des deux parts, c'était de bonne foi : qu'il n'en soit plus question... Pour revenir à ce qui nous occupe, il ne s'agit pas, je me tue à vous le répéter, de modifier définitivement notre vie. C'est un sacrifice passager que je vous demande.

— Autrement dit, vous avez mal géré votre fortune et c'est moi qui paye les pots cassés.

— Eh ! sacrebleu, c'est pour vous que je me suis ruiné : ne m'obligez pas à vous le redire et à finir par vous le reprocher.

— Vous en profitiez bien un peu, il me semble !...

Avant qu'il eût pu répondre, le regardant au fond des yeux :

— Êtes-vous même sûr de n'avoir jamais eu besoin d'argent pour des dépenses très personnelles ?

Pétunia était si bien sortie de sa mémoire qu'il ne comprit point d'abord.

— Ne cherchez pas de mensonge ! continua sa femme. Je sais tout ce qu'il y a à savoir.

— Je mentirai d'autant moins que ce dont vous parlez est de l'histoire ancienne. J'ai eu tort et m'en accuse... au point de vue sentimental seulement, car cela ne m'a pas coûté cher, je vous prie de le croire !... Mais, en m'accusant, je m'excuse

cuse aussi : vos froideurs en auraient poussé à mal de plus sages que moi.

Lucy eut un sourire de dédain mêlé de dégoût.

— C'est notre fonction, en effet, celle de maîtresse légitime... Mais si notre santé nous rend impropre à la remplir avec une assiduité suffisante, nous aurions tort de nous en faire scrupule : vous vous consolez si aisément dans des bras de hasard !...

— Je suis un mari comme un autre et n'ai jamais prétendu jouer les Parsifal.

— Vous n'épousiez pas une femme comme une autre.

— Mon Dieu ! ma chère, je ne voudrais pas être grossier en mes propos... Toutefois vous me permettrez de me souvenir qu'il fut des occasions où vous paraissiez accepter mes hommages avec autant de bonne grâce à peu près que le commun des mortelles... Tenez, vous me feriez dire quelque sottise !

— En effet ! Aussi vaut-il mieux parler d'autre chose. Il y a là un malentendu plus fréquent qu'on ne croit, et qui est fatal, sans doute...

— De fait, — dit Tony, ricaneur, — on ne se voit pas discutant avec sa fiancée la... mesure dans laquelle on sera plus tard admis à se prévaloir des droits que confèrent la loi et l'amour. Il y a pour cela une convention tacite, à laquelle il est d'usage de se conformer. Et les honnêtes femmes se laissent honnêtement aimer par leur mari, sans qu'il leur en coûte autant qu'elles veulent bien le dire.

— Possible ! — répliqua Lucy sèchement. — Mais la loi... puisque vous l'invoquez en ceci... n'a pas réglé non plus cette mesure légitime des exigences, d'ailleurs flatteuses, d'un époux. Et quelques refus, qu'il a la politesse d'estimer trop fréquents, ne constituent pas un grief à son actif. Son infidélité, au contraire, nous en fournit un sérieux... C'est même le seul.

Tony regarda sa femme, se demandant s'il avait bien entendu. Mais les prunelles ondoyantes s'étaient dérobées, errant dans quelque direction mystérieuse.

— Je ne vous comprends pas très bien, Lucy, — dit-il enfin d'une voix altérée. — Mais si c'est que vous comptez

vous servir contre moi... je ne sais dans quelle intention... de cette faute passagère, vous en serez pour vos frais. Voulez-vous que je vous nomme l'heureux possesseur de la personne à qui vous faites l'honneur d'en prendre ombrage? C'est Remy d'Albaron. Et il ne semble point que j'en témoigne à notre ami le moindre déplaisir.

— Vraiment?... le Poussin?... Il n'est donc plus amoureux de mademoiselle de Guirec?

Si Tony avait observé sa femme, sous ce ton d'indifférence dont elle rompait les chiens, il eût discerné une sorte de bizarre dépit. Mais l'introduction du nom d'Yvonne le troubla, et cela le détourna de ses préoccupations actuelles.

— Décidément, ma chère, vous retardez en tout. C'est vieux comme le monde, cette histoire-là.

— Allons, tant mieux!... Vous êtes tous les mêmes. Faute de la femme que vous aimez, vous prenez n'importe qui et vous en trouvez aussi bien.

— Peut-être est-ce souvent la faute des honnêtes femmes si nous faisons des sottises, — dit Tony, pensif.

— Peut-être.

Jamais Lucy ne discutait sans nécessité.

— Tout de même, — reprit-elle avec un petit rire, — c'est drôle, cette spécialité consolatrice de mademoiselle Pétunia!

Tony leva les épaules sans répondre. Dans le silence, elle étouffa un bâillement, étira ses jolis bras avec des grâces de chatte, en un long mouvement serpentin de tout son corps frêle et souple. Puis, d'une voix lasse :

— Il est très tard, — dit-elle, — et nous avons tous deux les nerfs un peu ébranlés. Je réfléchirai à tout cela, je vous le promets, et nous y reviendrons. Mais laissez-moi le temps de me remettre. Bonsoir, Tony.

Très gentiment, elle lui tendit la main. Il se retira chez lui, soulagé et cependant perplexe, en homme qui vient de se tirer d'une crise difficile, mais avec le pressentiment que d'autres sont prochaines. Sa légèreté naturelle finit par l'emporter : il s'endormit en rêvant à son tableau.

MARIE-ANNE DE BOVET

(A suivre.)

UN POÈME PHILOSOPHIQUE DE L'INDE

LA BHAGAVAD-GITA

Deux immenses armées sont en présence[1] : elles vont en venir aux mains; les grands éléphants de combat et les chars de guerre n'attendent qu'un signal pour s'ébranler; déjà les trompes gigantesques remplissent l'air de leurs mugissements; l'heure est venue qui décidera du sort d'un empire et de milliers de vies humaines. Sur le front de bataille, Ardjouna, l'un des chefs, l'arc bandé, les yeux humides pourtant, promène un dernier regard sur les apprêts de la mêlée. Ce n'est guère l'instant des spéculations métaphysiques. C'est cependant celui que choisit le poète, pour interrompre l'action imminente et dérouler à nos yeux, non pas en sèches formules, mais en ardentes évocations, l'éternelle énigme de l'univers visible et la solution qu'il y propose. Cette bataille, c'est la crise culminante de la vaste Iliade de l'Inde; la longue digression qui en retarde le début, c'est l'instruction adressée à Ardjouna par le conducteur de son char, la profession de foi de l'Inde parvenue au concept de l'unité absolue par l'impossibilité de concevoir le multiple, la méditation panthéiste mise dans la bouche d'un dieu, — car l'Inde, bien avant Hegel, avait réalisé l'identité des contradictoires, — le saint

1. *Mahâbhârata*, chant VI, 25-42.

poème enfin, vénéré dans tout l'Orient âryen sous le titre de « Chant du Bienheureux ».

Écartons par la pensée le cadre invraisemblable où il vient s'insérer. Ne l'écartons qu'à demi, toutefois; car on sent mieux qu'on ne saurait définir ce que ce cadre ajoute de relief au tableau, ce que gagne, à se détacher sur un arrière-plan d'action et de furie, cette étrange épopée du néant de l'action et de l'immobilité de l'Être en soi. Si nous voulons essayer de saisir la pensée philosophique de l'Inde, il nous la faut accepter telle qu'elle nous la présente, avec toutes ses bizarreries comme toutes ses sublimités, avec ses expositions diffuses et redondantes, traversées de brusques éclairs de génie, avec ses associations d'idées auxquelles parfois semble présider l'élémentaire logique du rêve. Mais enfin cette Bhagavad-Gîtâ n'est, dans le récit des exploits du Mahâbhârata, qu'un relativement court épisode; il n'est pas sûr qu'elle ait été composée pour y tenir la place où elle figure; peut-être même fut-elle à l'origine un poème isolé, artificiellement rattaché à la vieille légende des temps héroïques. Pour en pénétrer le sens, il est tout à fait inutile de connaître en détail les aventures belliqueuses dont elle vient suspendre le cours, mais il est indispensable d'avoir suivi, depuis ses humbles débuts dans le mythe naturaliste jusqu'à son épanouissement dans un mysticisme à la fois polythéiste et athée, l'évolution religieuse par laquelle nos frères des bords du Gange ont devancé Platon et mérité la gloire d'inspirer Schopenhauer.

***

Aussi loin qu'on remonte dans le passé intellectuel de l'Inde, — et les Védas nous en ouvrent l'accès jusque par delà l'antiquité des dieux d'Homère, — on trouve constitué, sans hiérarchie, mais avec une assez nette délimitation de domaines et de fonctions, un panthéon qui incarne, sous les aspects souvent les plus objectifs, les principales forces ou plutôt les phénomènes les plus saillants de la nature ambiante : alternance de la nuit et du jour; aurore avant-courrière de la splendeur du soleil tropical : feu nocturne couvant sous la cendre et veillant sur la maisonnée endormie; feu matinal

élevant sa colonne jusqu'à la voûte céleste, pour convoyer l'oblation aux déités lumineuses et les inviter à venir en échange remplir ici-bas leur tâche quotidienne; puissance mystérieuse de la tempête, qui foudroie les grands arbres, les bestiaux, les hommes, mais leur dispense la vie par les torrents dont elle les abreuve; fécondité bienfaisante de la terre, mère des races; implacable et sourde hostilité de la terre où gîtent les morts: toutes ces idées et bien d'autres se croisent, s'entrelacent, se heurtent, se confondent, et prennent corps sous la forme de divinités monstrueuses, aux attributs multiples et incohérents. A toutes, ou peu s'en faut, on rend un culte identique : on les prie de distribuer leurs faveurs, de bannir leurs fléaux; on les convie au sacrifice, on les y enivre de liqueurs qui exalteront leur courage et leurs vertus; et une caste ou du moins une classe sacerdotale déjà fortement organisée sert d'intermédiaire obligatoire entre elles et les vœux de leurs fidèles.

Cependant, dès cette époque lointaine, les ressemblances matérielles observées d'un phénomène à l'autre et, accessoirement sans doute, l'uniformité de la phraséologie, par laquelle on les conjure, amènent les esprits plus réfléchis à un commencement de synthèse de la nature et de la divinité. Agni, par exemple, le feu qui échauffe et éclaire, ne se confine pas au foyer domestique : le soleil est un Agni universel, qui comme lui s'éteint et se rallume ; il y a un Agni dans les nuées célestes, puisque l'éclair y flamboie, et un Agni invisible tapi dans les eaux terrestres, puisqu'un tison s'éteint dans l'eau ; car où donc aurait pu passer le feu disparu, sinon dans cette eau même? Sôma, la liqueur jaune et enivrante, dont la goutte arrondie tremble aux fils du tamis avant de tomber dans la cuvée, n'est-ce point aussi la goutte d'or que fait sur la voûte du ciel le disque lunaire? Oui, la lune est le sôma mystérieux que connaissent les seuls brâhmanes, qui n'est goûté que des dieux ; et la preuve que les dieux en boivent, c'est qu'elle décroît jusqu'à s'anéantir, après quoi elle se regonfle de sa propre essence, comme les tiges de sôma pressurées et en apparence épuisées qu'on remet à macérer dans l'eau. Le poète qui chante les louanges du sôma jaillissant du pressoir passe de l'un des concepts à l'autre, ou

les envisage tous deux à la fois. à ne plus savoir lui-même — encore moins le pouvons-nous discerner — si c'est au breuvage ou à la lune qu'il adresse ses épithètes ambiguës et ses allusions subtilement voilées.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est point là simple figure de rhétorique, mais induction scientifique, autant qu'il est permis de parler de science là où l'expérimentation est nulle et l'observation toute superficielle. Il y a comme un essai de physique générale du globe dans cette stance du Rig-Véda :

C'est toujours la même eau qui remonte et redescend de jour en jour : les nuages alimentent la terre, les feux du sacrifice alimentent le ciel.

Ainsi le feu terrestre va nourrir du nuage de sa fumée les nuées pluvieuses, et celles-ci retombent en pluie sur la terre, y font germer les plantes où elles ramènent et enferment l'essence du feu ; car le feu gît invisible aussi dans la plante, puisque la friction le contraint à sortir du bois sec. Mais surtout, dès ce temps, c'est l'indice d'une tendance au monisme qui dominera toute l'histoire de la pensée de l'Inde. Des stances d'époque, il est vrai, un peu plus tardive formulent déjà la doctrine sans ambages. Il est dit de Rôhita (le Rouge), personnage dont la description ne laisse aucun doute sur son identité avec le soleil :

Le soir, il est Varouna et Agni ; il est Mitra, le matin, quand il se lève ; il est Savitar, en marche à travers l'espace; il est Indra et chauffe le ciel en son milieu.

Ailleurs c'est déjà le principe impersonnel qui se glisse sous l'enveloppe brillante et fragile des anciens mythes :

On l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni, et il est l'aigle céleste Garoutmant ; lui, *le neutre unique*, les prêtres lui donnent bien des noms, et ils l'appellent Agni, Yama, Mâtariçvan[1].

L'enveloppe ne pouvait manquer d'éclater. Il était inévitable que l'enseignement ésotérique de ces prêtres dépassât bientôt les étroitesses de leur culte et laissât même fort loin

1. *Atharva-Véda* : XIII, 3, 13 ; IX, 10, 28.

derrière lui les premières spéculations synthétiques de leurs poètes. Dans leurs œuvres en prose, postérieures aux Védas proprement dits et composées à fin spéciale d'en élucider les mystères, les identifications ne se comptent plus. Pour les auteurs de ces « traités de sainteté » (Brâhmanas), tous les dieux rentrent les uns dans les autres ; ils subsistent, pas un n'a disparu, il s'y en est même ajouté de nouveaux ; mais ils ne semblent plus que des symboles, tout au plus des aspects divers d'un être unique, universel et primordial, qu'on nomme à peine, tant il a de noms ! Parmi ces noms, il en est un pourtant qui émerge avec une notable fréquence, presque inconnu encore du Rig-Véda et devenu comme le pôle auguste de la piété brâhmanique : c'est celui de Pradjâpati, le « souverain des créatures ». On lui assigne en propre le nombre 12 ; car « Pradjâpati, c'est l'année », en tant que son espace de douze mois borne le cycle de la mort et de la renaissance de la nature ; et déjà l'on voit s'ébaucher dans cette image le type si hindou du Dieu qui projette au dehors la création et la résorbe périodiquement en son sein.

***

Ce Dieu-Univers, les prêtres ne le nomment pas encore Brahma ; mais Brahma, lui aussi, commence à poindre et, comme toujours, sous les espèces d'un dieu concret dont le concept se volatilise. La plus haute antiquité a connu un personnage divin, nommé Brihaspati ou Brahmanaspati, « seigneur de la sainteté, chef de la prière, président de l'office divin ». En dépit de ses titres mystiques, je le crois d'origine naturaliste ; mais il ne sied pas d'insister sur une opinion qui n'a guère trouvé d'écho. Ce qu'il y a de sûr, tout au moins, c'est qu'il est entré de fort bonne heure en communion avec les déités naturalistes, s'est associé à leurs exploits et à leurs bienfaits ; car la prière est miraculeuse, toute-puissante, déesse ; c'est la prière rituelle, l'office quotidien, qui donne aux dieux du ciel la force de reprendre chaque jour leur essor prestigieux ; et donc le dieu qui en incarne les vertus est censé accomplir lui-même les merveilles dont il hâte l'éclosion. On attribue dès lors à ce Brihaspati, tour à tour ou à la

fois, les hauts faits d'Agni, le dieu du feu, d'Indra, le dieu de l'orage, et ainsi de suite, jusqu'au jour où la Sainteté en soi, Brahma sans sexe et du genre neutre, englobera tous les dieux dans sa masse amorphe, deviendra tout ce qui se meut et respire, l'Ame suprême, l'unique réalité.

D'autres dieux, bien plus concrets encore que Brihaspati, se vidèrent également de leurs attributs, de leur substance même, sous l'impitoyable analyse de la métaphysique triomphante. Les cultes populaires révéraient certains héros mythiques qui ne jouent dans les Védas qu'un rôle secondaire : un Vichnou souriant et paterne, type d'infinie bonté ; un Çiva grimaçant et sanguinaire, noire vision d'infime démonologie. Ceux-là aussi, quand les prêtres les eurent reçus des mains de la foule et installés sur leurs autels, s'évaporèrent à leur souffle dissolvant, et le Principe éternel, impersonnel, seul existant, dont le monde visible n'est que l'émanation illusoire, la vaine et décevante apparence, se nomma à volonté, selon les sectes, selon le caprice des états d'extase, Brahma, ou Vichnou, ou Çiva. Dans la négation transcendante de l'univers, chacun d'eux représente, si l'on veut, un aspect particulier : Brahma, la superbe de la pensée affranchie des liens du fini ; Vichnou, l'amour qui confond en un seul être, y compris le moi, toutes les créatures ; Çiva, le détachement sombre et farouche de l'ascète. Mais le syncrétisme qui les unit en une trinité ne vint que plus tard, et ne fut probablement jamais, dans la pensée des théologiens, qu'un expédient de nomenclature, au plus un simple symbole, bon à satisfaire la dévotion des masses incapables de soutenir la révélation de plus profonds mystères.

Enfin le monisme envahissant contamina parfois jusqu'aux créations plus légères de l'imagination spontanée du peuple, jusqu'aux fées et aux génies du folklore sous-jacent à la religion officielle La tribu de Yadou, d'origine inconnue, mais déjà nommée dans le Rig-Véda, gardait le souvenir d'un ancêtre éponyme, dit « le Noir » (Krichna), dont elle contait mille aventures folâtres ou belliqueuses. Il avait passé son adolescence parmi les bergères, comme Achille chez Lycomède, et les scènes érotiques dont il était le protagoniste défrayèrent largement, durant des siècles, la poésie, la plas-

tique et même la religiosité de ses adorateurs ; car, dans ce pays où rien ne se passe comme ailleurs, l'érotisme est partie intégrante de la morale, et les tableaux que nous cacherions à tous les regards y deviennent prétexte à pieuses effusions. Plus tard, cocher sans rival, guerrier redoutable, conquérant victorieux, Krichna avait fait éprouver à tous ses ennemis, surtout aux ravisseurs de sa bien-aimée Roukminî[1], la pesanteur de ses bras virils et exalté sa race au-dessus de toutes les nations. Lorsque son nom et son culte se furent répandus en dehors de leur premier domaine, il passa dans le reste de l'Inde pour un avatar de Vichnou, une de ces nombreuses incarnations que le dieu miséricordieux et sauveur avait tour à tour revêtues dans son incessant souci du bonheur de l'humanité ; et puisque Vichnou, d'autre part, était devenu l'Être suprême et unique, Krichna ne pouvait moins faire que de l'accompagner jusqu'à ce rang hors pair.

C'est ce Krichna qui va révéler au guerrier hésitant et troublé le mystère de l'univers, Krichna qui tout à l'heure se manifestera lui-même à ses yeux sous son véritable aspect; car c'est lui qui est assis à la droite d'Ardjouna dont il conduit le char de guerre. Ainsi cet homme qui va se battre a un cocher qui est dieu, et non pas seulement dieu, mais le Dieu-Tout. Que ces disparates ne nous étonnent point, ni ne nous choquent : il faut que ces deux idées restent présentes à notre mémoire, si nous voulons goûter le charme original de ce cours de philosophie en vers; il faut qu'elles y fassent bon ménage, si l'âme hindoue doit nous ouvrir quelque peu de son secret.

***

Ardjouna, le guerrier sans peur et sans reproche, s'arrête au moment d'engager l'action. Certes il en a bien vu d'autres, mais ceci n'est point une bataille ordinaire, c'est plus même qu'une bataille des nations, c'est une lutte à mort entre frères de race, entre alliés, entre proches parents. Et comment ne frémirait-il pas à la pensée de se souiller de son propre sang?

1. « La Lumineuse ». Ce nom ne permet guère de douter que « le Noir » n'ait été primitivement un soleil nocturne rué à la conquête de l'aurore.

Il n'a point d'ambition; il sait le peu que pèse la gloire humaine, et qu'elle est loin de valoir les crimes dont on l'achète. « Nous ignorons, dit-il, ce qu'il nous vaudrait mieux, être vainqueurs ou vaincus; car ceux auxquels nous ne voudrions pour rien au monde survivre, les voici rangés devant nous. » Et il se tourne vers son fidèle compagnon, le supplie d'apaiser son angoisse et de l'instruire de son devoir. Sans transition, sans préparation d'aucune sorte, celui-ci l'arrache à la réalité trop douloureusement présente et le plonge d'un seul coup en pleine métaphysique.

Tes paroles ne sont pas dénuées de sens, mais tes pleurs sont sans objet : les morts ni les vivants ne sont pleurés du sage. Car le temps ne fut jamais où je n'existais pas, ni toi, ni ces princes qui t'environnent, et le temps jamais ne viendra où un seul d'entre eux ait cessé d'exister... Ce qui n'est pas ne saurait être, ce qui est ne peut pas ne pas être : la limite de l'être et du non-être, ceux-là la voient, qui voient l'essence des choses... Tous ces corps périssables, ce sont, disent les sages, les modes d'une substance éternelle, impérissable, infinie... Le fer ne l'entame point, ni le feu ne la consume; les eaux ne sauraient la noyer, ni le vent la dessécher.

Ce début laisse pressentir le développement poétique qu'il introduit, mais la conclusion seule nous importe : puisque rien ne meurt, nul ne peut tuer; que le soldat combatte donc sans crainte, sans scrupule et sans regret; il croira donner la mort, mais cela n'est point en son pouvoir; il croira périr, mais il est immortel.

Alors, pourquoi combattre? à quoi bon agir? ne serait-il pas plus simple de se croiser les bras et de laisser, sans y prendre part, le Grand Être semer à loisir ses vaines illusions, en attendant paisiblement la mort qui n'en rompra le cours que pour nous en apporter de nouvelles? C'est ce que font les ascètes, dont l'effrayante immobilité réalise, autant qu'il se peut sur terre, le calme impassible de l'Infini. Mais tous en ce monde n'ont pas les mêmes devoirs, et il n'est pas donné à tous de se hausser à la contemplation sublime qui fait de l'ascète un demi-dieu redouté des dieux eux-mêmes : l'action est la loi du plus grand nombre; quand les hommes le voudraient, ils ne sauraient y échapper; qui se résoudrait à ne point agir, *il faudrait qu'il agît pour s'empêcher d'agir*. Que

chaque être, donc, suive sa loi, et que le guerrier se batte, puisque c'est en combat que pour lui se traduit l'universelle fatalité de l'action.

Si tu ne combattais pas ce bon combat que ta loi t'impose, c'est alors que, désertant ton office et ta renommée, tu encourrais le péché. Et tous les êtres à jamais raconteraient ton déshonneur; or, pour quiconque a joui de l'honneur, le déshonneur est pire que la mort... Si tu meurs, tu gagnes le ciel; vivant, tu régneras sur la terre: lève-toi donc, ô fils de Kountî, et combats d'un cœur résolu. *Indifférent* au plaisir et à la douleur, au gain et à la perte, *à la victoire et à la défaite*, combats *de toutes tes forces* : ce faisant, tu ne saurais encourir le péché.

Ici s'accuse une nouvelle idée, dont l'importance est capitale. L'action est obligatoire, l'action est sainte; car « aucun effort ici-bas ne se perd ». Mais l'effort ne vaut que par lui-même, non par ses effets illusoires, et l'homme qui a pénétré l'essence des choses ne s'attachera point au résultat de son effort. Il agit, puisque telle est sa loi; mais peu lui importe ce qu'il fait, puisque l'ordre universel s'en ressent moins encore qu'un roc de granit de la plume d'oiseau qui l'effleure[1]. Par là, et du premier coup d'aile, l'instruction spéculative de Krichna va rejoindre le stoïcisme pratique d'un Marc-Aurèle: Fais ton devoir et, quoi qu'il en advienne, il n'importe à l'Univers; dis seulement du fond du cœur : « O Univers, je veux ce que tu veux! »

Mais, bien plus, comment l'homme se soustrairait-il à la loi de la nature, quand tous les êtres s'y soumettent, quand les dieux donnent l'exemple de l'obéissance dans le cycle éternel d'actions réciproques qui les fait vivre, eux et les habitants de la terre? « La nourriture soutient les vivants, la pluie engendre la nourriture, le sacrifice produit la pluie », puisqu'il donne aux dieux, nous l'avons vu, la force de remplir leur mission céleste, « et le sacrifice tire son origine de l'œuvre humaine », dont il n'est en effet qu'un des modes,

1. Observons combien cette vue est plus profonde et plus radicalement nihiliste que celle qu'implique la question moderne : « Qu'est-ce que cela fait à Sirius? » Demander ce que cela fait à Sirius, c'est admettre tacitement que cela fait quelque chose à notre propre monde; mais pour l'Hindou tous les mondes sont sur le même plan.

le plus efficace et le plus relevé. Et l'instructeur n'a garde d'oublier qu'il est dieu lui-même, qu'il est à lui seul toute l'essence divine :

Je n'ai rien au monde qui me contraigne d'agir : il n'est rien que je n'aie acquis, rien que je puisse acquérir dans le temps; et pourtant je ne déserte point l'action. Si je ne me livrais à l'action sans trêve ni relâche, proposant ainsi aux hommes un exemple qu'ils imitent de toutes parts, en vérité, tous ces hommes périraient, si je cessais un seul instant d'agir, et je plongerais le monde dans le chaos, et je deviendrais le meurtrier de ces créatures.

Ainsi, tous les hommes doivent se laisser emporter dans le tourbillon sans fin de l'action universelle, et en fait ils agissent tous, mais de deux façons bien différentes : les ignorants, déçus par la croyance à la réalité des objets extérieurs et l'attachement qu'ils leur portent, ont sans cesse devant les yeux un but prochain qu'ils pensent atteindre ; l'élite sait qu'il n'y a point de but, point d'objets extérieurs, point de substance que la substance unique. Elle sait que tout ce qu'on voit, entend, touche, flaire et goûte, ce sont « des qualités qui jouent avec des qualités ». Elle se prête complaisamment à ce jeu, puisqu'il entre dans les vues du Grand Etre, et qu'au surplus elle ne saurait faire autrement ; mais elle s'y prête sans le prendre au sérieux, sans se faire la moindre illusion, ni sur sa réalité objective, ni sur l'influence que pourrait exercer l'action humaine sur ses phases préétablies.

Si ce jeu est bon ou mauvais, le dieu ne nous en informe pas, et à vrai dire il ne daigne même pas poser la question ; son idéalisme plane bien trop haut au-dessus de ces vues intéressées et grossières ; rien encore chez lui, ou presque rien, qui annonce ou prépare, soit l'antagonisme du bon et du mauvais principe qui fait le fond de la théodicée des Aryas Perses, soit ce pessimisme transcendant que le bouddhisme devait superposer comme un placage à la métaphysique toute spéculative des brâhmanes. C'est encore là, semble-t-il, une grande supériorité de doctrine : non que l'optimisme ou le pessimisme, en tant que vue générale de l'univers, soit négligeable, ou même illégitime; mais ils sont

adventices en métaphysique, puisqu'il y a contradiction irréductible à vouloir envisager la chose en soi telle qu'elle se réfracte en passant par un organisme. Prenons, si l'on veut, la justification la plus éclatante que la physiologie nous ait donnée du pessimisme : il est constant que le plaisir accélère les pulsations et que la douleur les ralentit ; il est constant, d'autre part, que, si le sujet *fait attention* à son plaisir, le pouls accéléré se ralentit, et que, s'il fait attention à sa souffrance, son pouls déjà ralenti se ralentit encore davantage. Il en ressort en toute évidence que, plus l'homme est attentif, réfléchi, conscient, plus il est homme enfin, moins il est apte à jouir et plus vivement il ressent la douleur. Mais il n'en ressort pas moins évidemment que pessimisme et optimisme ne s'opposent l'un à l'autre qu'en tant que prédispositions organiques individuelles, et qu'il y a pur non-sens à les introduire dans une conception aprioristique de la vie universelle. Le renoncement pour lui-même, et accessoirement l'ataraxie qui en résulte ; non pas, à la façon des bouddhistes, le renoncement comme remède empirique à la douleur de vivre : voilà donc ce que prêche le dieu Krichna. Il est difficile de lui dénier l'avantage.

***

A cela près, ils s'entendraient à merveille. « Il n'est point de purification qui vaille la science », prononce le cocher d'Ardjouna ; et le Bouddha, lui aussi, exaltera « la connaissance », la vraie, l'unique, celle qui démontre le néant des œuvres et détache de leurs effets, la pleine intuition du secret des dieux et le divin plaisir de les égaler en agissant comme eux sans être dupe de sa propre action plus que de la leur : bref, quelque chose de plus haut encore et de plus large que ce que Renan appelait « l'élégance de se laisser duper ». Mais comment le sage parviendra-t-il à cette claire conscience du néant de l'action ?

Il faut qu'il se persuade, une fois pour toutes, du néant de sa propre existence. Qu'il se dise : « Ce n'est pas moi qui agis ; ce sont tout uniment les sens qui se mettent en rapport avec les objets sensibles. » En d'autres termes : « *Je* ne suis

pas ; le mot *Moi* n'est qu'un mot ; la notion à laquelle il semble répondre s'évanouit dès qu'on cherche à la préciser [1]. Mais je suis Brahma, et mon frère est Brahma, et l'ennemi qui veut me tuer est Brahma, et tout ce qui m'entoure ne fait ensemble et avec moi qu'un seul être, qui est Brahma [2]. »

Quand la conviction de cette identité absolue sera devenue la chair de sa chair et la pensée de sa pensée, voyant tout l'univers en lui-même et se voyant soi-même en tout l'univers, comment tomberait-il encore en cette absurdité de se croire capable, de son fait volontaire ou non, de prolonger ou raccourcir d'une simple longueur d'onde le rythme de la vibration universelle ?

O Ardjouna, toi et moi, nous avons traversé bien des existences ; mais moi, je connais les miennes, et toi, tu n'as point conscience des tiennes, ô foudre de guerre. Bien que sans naissance, d'essence impérissable, bien que roi des êtres, commandant à ma propre nature, je renais par la vertu miraculeuse qui réside en moi. A chaque fois, ô Bhârata, que dans le monde la justice déchoit et l'iniquité se relève, je m'engendre moi-même à nouveau. Pour la défense des bons, pour la perte des méchants, pour l'affermissement de la loi sainte, je renais d'âge en âge...

Arrêtons un moment ce développement. On ne relèvera jamais avec assez d'insistance tout ce qu'il y a de mythe sous-jacent à la métaphysique la plus abstruse, de folklore élémentaire à la base du mysticisme le plus raffiné. Voilà donc les avatars de Vichnou, ces vieilles fables naturalistes et zoomorphiques qui ne dépassent pas de beaucoup le niveau d'une mythologie de sauvages et peuplent d'animaux fantastiques les lieux où on l'adore, voilà, dis-je, ces récits grossiers qui vont

1. C'est la vérité fondamentale que le bouddhisme s'efforce d'inculquer à ses adeptes et à la démonstration de laquelle il consacre maintes minutieuses et fastidieuses analyses.

2. Le bouddhisme, qui a fait de Brahma aussi un dieu personnel, n'a plus même de nom pour le principe où « toutes les différences se nivellent ». Mais l'auteur de la Bhagavad-Gîtâ ne nous dira-t-il pas lui-même, un peu plus bas, qu'on ne saurait l'appeler à bon droit l'être ni le non-être ? Et, bien avant lui, le seul hymne nettement métaphysique du Rig-Véda (X, 129) commence une description du chaos par ce vers : « Ni le non-être n'était, ni l'être, en ce temps-là », et la termine sur le même ton : « Comment est née cette création, il le sait, celui qui l'observe au ciel suprême, ou bien il ne le sait pas ». Thèse et antithèse perpétuelles.

servir de démonstration à la doctrine des renaissances successives de l'homme, à la sublime vision de l'absorption de l'être dans le Grand Tout. Tant il est vrai que l'homme ne tire rien de rien et que les plus hautes aspirations de son âge mûr sont déjà implicitement contenues dans les plus naïves imaginations de sa première enfance. Car de cette filière qui relie la philosophie à la superstition, il n'y a rien à induire contre la légitimité de la métaphysique ni même de la mystique, mais au contraire à conclure qu'elles répondent à un besoin ressenti aussitôt que fut à peu près satisfait celui du vivre et du couvert, et qu'elles sont partie intégrante et sans cesse progressive du plus ancien patrimoine intellectuel de l'humanité. Si la religion est sortie de la mythologie des âges préhistoriques, c'est que l'homme qui créa cette mythologie, souvent obscène et sanguinaire, était déjà, nonobstant, un animal religieux.

L'homme, poursuit Krichna, qui connaît à fond ma naissance et mon action divines, lorsqu'il quitte son corps, n'entre point en une nouvelle naissance : c'est en moi qu'il entre, ô Ardjouna.

Krichna n'est qu'un autre nom de Brahma ou de l'Ame suprême. Ainsi se formule, en termes si précis et si dogmatiques qu'on ne peut se refuser à la croire familière à tout esprit cultivé, sinon même partagée de tous, la croyance qui caractérise essentiellement l'Inde philosophique et n'appartient vraiment qu'à elle; car Pythagore, le seul philosophe de l'antiquité classique qui l'ait enseignée, l'avait sûrement reçue du dehors, soit par importation directe, soit plutôt par voie d'infiltration latente. Les êtres, emportés dans le tourbillon vertigineux des existences successives, naissent, meurent et renaissent sans fin, et revêtent dans l'espace et dans le temps les formes les plus variées, toutes aussi chimériques que l'espace et le temps où nos sens les situent. Seul le sage mourra pour ne pas renaître, *parce qu'il sait* : il sait qu'en réalité rien ne naît ni ne meurt, mais que tout *est* à tout jamais; et dès lors comment pourrait-il renaître, puisque naissance, vie et mort sont des illusions qu'il a percées à jour? Celui qui s'éveille d'un long rêve promené toute la nuit à travers les fantômes issus de son propre cerveau, salue la

clarté du jour qui les a fait évanouir. Ainsi fera le sage éveillé par la mort du rêve de la vie ; il ne le recommencera pas.

Cette explication simpliste, toutefois, précisément parce qu'elle est trop simple, ne va point sans quelque réserve. On peut se demander comment il se fait que le sage, une fois reconnue son identité avec le Grand Tout, ne meure pas incontinent pour ne plus renaître, puisque son existence ne repose que sur l'illusion désormais dissipée en ce qui le concerne : logiquement, semble-t-il, la claire connaissance devrait, non seulement entraver la renaissance en quelque vie future, mais même mettre fin à l'existence actuelle du sujet qui s'en est pénétré. A tout prendre, il est vrai, aucun système de métaphysique n'est parfait ; mais la sagesse hindoue, pour peu qu'on la presse, trouvera réponse et aura toujours le dernier mot. Puisque l'existence individuelle n'est qu'apparence, il importe peu qu'à nos yeux elle paraisse finir ou paraisse continuer : elle est déjà finie en fait, encore qu'elle dure en apparence, pour celui qui en affirme en soi la cessation. Ainsi le dormeur qui rêve et se dit : « Mais c'est un rêve ! » est déjà délivré de l'obsession de sa chimère.

Au résumé, ce que le dieu impose à son disciple, en surcroît des efforts que lui impose la simple nature, c'est l'effort supérieur de croire, ce que le christianisme nomme la vertu théologale de foi. La foi n'est point affaire d'intellect seul, mais surtout de volition. Toute créature croit naturellement au témoignage de ses sens, et c'est celui-là même qu'il lui importe avant tout d'écarter, parce que les sens ne lui révèlent que des qualités qui lui voilent la substance unique. Celle-ci est le fil au long duquel les perles se pressent si drues qu'il en devient invisible ; le commun des hommes ne voit que les perles et ignore le fil qui les a suintées de sa propre essence. Ils distinguent et classent laborieusement huit éléments : terre, eau, feu, air, éther, esprit, entendement, conscience ; et ils ne savent pas que tout cela n'est que manifestation diverse et accidentelle de l'Être, qui se fait douce saveur dans l'eau, splendeur éclatante dans le soleil, inépuisable fécondité dans la terre, personnalité dans la conscience humaine. Il n'appartient qu'à un petit nombre de le

savoir, et de comprendre par là même que ce monde n'est nécessaire qu'au regard des sens menteurs, qu'il n'est pas nécessaire en soi, qu'il pourrait être autre, qu'il pourrait ne pas exister, sans que pour cela rien fût changé aux conditions immanentes de l'Être.

Il pourrait être autre, et aussi bien est-il autre, puisqu'il sera autre dans le temps et que l'Être n'a point à compter avec le temps. Le monde finira, quand se résorberont en Brahma toutes les qualités qu'il a projetées en dehors de lui; et il recommencera, quand sa Mâyâ souveraine, la puissance d'illusion créatrice qui est son unique attribut ou plutôt son essence même, le fera jaillir à nouveau de son sein. Ne nous hâtons pas de sourire à ces visions; rappelons-nous plutôt que notre science moderne, si justement attachée à la seule expérience, si sévère à tout *a priori*, apporte cependant sa discrète confirmation à la sagesse intuitive du vieux Krichna.

« Chaque fleuve qui coule, — écrit M. A. Lalande dans un beau livre tout imprégné des méthodes du plus rigoureux positivisme[1], — chaque lampe qui brûle, chaque mot qui se prononce, chaque geste qui se fait, diminuent la différenciation de l'univers et par conséquent son aptitude à servir d'objet dans l'acte de la connaissance. Si toute l'énergie était enfin passée à l'état calorifique, vers lequel elle tend sans cesse, et si toute la chaleur était égalisée », — nivellement qu'exigerait alors la loi physique bien connue sous le nom d'équilibre de température, — « il se produirait dans le monde un résultat en apparence paradoxal, mais cependant parfaitement logique et *dont chaque minute nous rapproche :* c'est que, même pour les sens les plus subtils, — *sans que la quantité* de matière *eût diminué* d'une livre, ni la quantité d'énergie d'un kilogrammètre, — *il n'existerait plus rien...* » Et l'auteur se demande lui-même si l'on ne pourrait pas expliquer par là « ce retour à l'absolu, cette rentrée de l'univers en Dieu que les métaphysiques et les religions nous ont si souvent promise ».

1. *La Dissolution opposée à l'Évolution* (Bibliothèque de Philosophie contemporaine), p. 67.

Il est vrai que ce processus physique ne vaut que pour l'une des faces de l'hypothèse : on voit bien comment le monde périrait ; on ne voit pas comment il pourrait renaître, en d'autres termes, comment, l'équilibre calorique une fois établi, se produirait en un point quelconque la minime rupture d'équilibre qui suffirait à provoquer dans toute la masse une nouvelle expansion de marées cosmiques, à recréer enfin un univers sensible. Ici devrait nécessairement intervenir à nouveau la célèbre « chiquenaude » initiale de Descartes ; mais Pascal, à ses côtés, nous fait signe et nous avertit qu'il est vain de vouloir « faire aller la machine ». Si, le monde mort, nous ne pouvons concevoir qu'il renaisse, nous ne saurions davantage concevoir qu'il soit né une fois ; et donc le Credo de l'Inde ne nous impose aucun mystère qui ne pèse déjà sur nous de tout le poids de l'univers.

*
* *

Parvenu à ce sommet, il semble que le philosophe n'ait plus rien à nous apprendre : « Dieu est tout, tout est Dieu », sur ce mot doivent se sceller ses lèvres. Mais au contraire l'exposition rebondit d'un brusque sursaut ; car le Chant du Bienheureux est un poème, et c'est le poète qui maintenant entre en lice. Il voit par les yeux du corps ce que le philosophe n'a révélé qu'à ceux de l'esprit, et sa « Transfiguration de Krichna », qu'on voudrait citer tout entière, en même temps qu'elle éclaire d'un jour intense quelques-unes des curieuses et bizarres représentations divines exposées dans nos musées des religions, peut passer pour une des réalisations les plus grandioses qu'il y ait en aucune langue de la splendeur d'extase d'une âme noyée en Dieu.

Alors le Seigneur mystique se révéla au fils de Prithâ sous sa forme sublime et divine : bouches sans nombre, yeux sans nombre, aspects infiniment divers et merveilleux ; innombrables parures divines, armes innombrables brandies, vêtements divins et divines guirlandes, onguents divins et divins parfums ; tout en prodiges apparut le dieu infini, le visage tourné vers tous les points à la fois. Si mille soleils ensemble flamboyaient au ciel, ils égaleraient à peine son rayonne-

ment. Ardjouna vit le monde entier, avec toutes ses parties grandes ou menues, un pourtant dans le corps du dieu des dieux. Frappé de stupeur, le poil hérissé, il courba la tête, joignit les mains et s'écria[1] :

« Je contemple, ô dieu, dans ton corps, tous les dieux et toutes les séries des créatures, et Brahma le dieu qui repose sur la fleur de lotus, et tous les sages divins et les serpents célestes. Je te regarde : en nombre infini sont tes bras, tes bustes, tes bouches et tes yeux, et dans tous les sens infinie est ta forme. Je ne vois en toi terme, ni milieu ni commencement... Te voici portant le diadème, la massue et le disque[2], lançant de toutes parts les faisceaux lumineux, et c'est à peine s'il m'est possible de soutenir ton aspect... Le soleil et la lune sont tes yeux, le feu qui flambe est ta bouche ; de ton énergie tu animes tout l'univers. Cet espace entre ciel et terre, l'espace tout entier, tu l'emplis à toi seul et tu fais trembler les trois mondes » (terre, atmosphère et ciel)...

« Voici que tous les fils de Dhritarâchtra », — ce sont les guerriers près d'en venir aux mains, et par là le rêve mystique reprend pied sur terre, — « tous les rangs des princes alliés et les plus illustres chefs de notre armée se précipitent éperdument dans le gouffre sinistre de ta bouche aux mâchoires formidables. J'en vois quelques-uns suspendus, la tête brisée, dans les intervalles de tes dents aiguës. Comme les fleuves en foule courent à la mer qui les engloutit, ainsi ces héros du monde des hommes plongent à l'envi dans ta gorge ardente. Comme les phalènes vont chercher la mort au sein de la flamme qui les attire, ainsi ces créatures se ruent impétueuses dans l'abîme de tes gueules meurtrières. Toutes tu les dévores, et tes langues de flamme vont en tous sens léchant les contours... Dis-moi qui tu es, ô Vichnou, sous cet aspect qui me glace de terreur... »

Et le dieu dit : « Je suis le Temps, destructeur de l'univers. Je suis venu sur ce champ de bataille pour faire périr tous ces mortels. Que tu t'y prêtes ou non, ils cesseront de vivre. Lève-toi donc, et fais ton devoir en triomphant de tes ennemis. »

1. Ici le rythme change tout à coup : à l'allure posée de la stance de quatre vers de huit syllabes, propre à la poésie gnomique, succède l'élan de la stance de quatre vers de onze syllabes, dont rien malheureusement ne saurait rendre la fougue entraînante et la grave harmonie.

2. Ce sont les attributs de Vichnou en tant que dieu solaire : nouvelle occasion pour moi d'insister sur tout ce qu'il entre de mythe primitif dans le mysticisme le plus élevé dès qu'il cherche à objectiver ses visions. C'est ainsi que, dans l'admirable vision d'Ezéchiel, qui a servi de modèle à tant d'apocalypses, le char, ses roues, les quatre animaux, etc., sont autant de symboles solaires, incompris comme tels de l'écrivain, mais réminiscences ou emprunts de l'antique mythologie naturaliste qui s'imposent à sa pensée dès qu'il s'efforce de rendre sensible sa représentation de la divinité.

*
* *

Nous avons entrevu le dieu, nous ne lirons pas plus avant. Qu'importe que maintenant le poème se traîne en amplifications superflues à notre goût, qu'il délaie parfois en stances de facture ses nerveux enseignements du début, qu'il se perde en des subtilités scolastiques dont l'intelligence exigerait l'initiation à une vaste littérature technique d'un médiocre intérêt, — si par ailleurs nous en avons extrait tout ce qu'il peut y avoir de commun entre la mentalité de son auteur et la nôtre? Comme nous il a ressenti le tourment de l'infini, et il l'a exprimé à sa manière. Perdu comme nous sur l'océan de l'instable, il a cru trouver le port, et peut-être il l'a trouvé ; car, nous l'avons vu, aucun fait ne contredit sa doctrine, la science expérimentale semble y donner son assentiment, et en tout cas il en est si intimement pénétré, qu'il s'y repose en pleine certitude.

Mais — ce qu'il faut relever en terminant cette étude, ce qui surtout le rapproche de nous et de l'esprit moderne, — il sait aussi que ce port de salut n'est point accessible à toutes les intelligences, et il ne veut pas qu'on prive de leurs refuges précaires les âmes auxquelles cette révélation de l'absolu n'apporterait qu'incertitude et angoisse, en leur enlevant des croyances chères et humbles, les seules accommodées à leur état et à leurs besoins.

Au temps peut-être où il écrivait, Jésus en Palestine disait à ses disciples : « Mais qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on suspendît une meule à son col et qu'on le jetât au fond de la mer. »

Et, de nos jours, parmi les œuvres trop mélangées de sa vieillesse, Renan mettait dans la bouche de son *Prêtre de Nemi,* chant du cygne de son génie inquiet, ces mots de pitié hautaine, et tendre pourtant : « Oui, la vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée. Ce qui est nourriture pour l'un est poison pour l'autre... »

De même, ce sage qui ne croit plus à rien de terrestre interdit de prêcher le doute à ceux qui ne sauraient ni le supporter ni embrasser sa foi.

Et qu'il se garde de semer l'indécision parmi les ignorants qui sont attachés à leur œuvre; bien plutôt, que celui qui sait prenne lui-même plaisir à s'appliquer de tout son pouvoir à l'œuvre qu'il accomplit. En présence des œuvres accomplies de toutes parts par les qualités de la nature, l'homme en proie à l'illusion de la personnalité se dit : C'est moi qui agis. Mais le héros aux bras robustes, qui a pénétré le fond de la distinction des qualités et des œuvres, se dit : Ce sont des qualités qui exercent leur action sur des qualités ; et en conséquence il ne conçoit point d'attachement. Ceux qui sont le jouet de l'illusion des qualités naturelles s'attachent aux effets de ces qualités : ces hommes à l'esprit lent et au savoir incomplet, que celui dont le savoir est complet ne les ébranle pas dans leur foi [1].

Toute joie de vivre, en effet, disparaîtrait pour eux, s'ils cessaient de se percevoir comme des causes agissantes et de poursuivre avec amour le but prochain qu'ils proposent sans cesse à leur effort.

Ainsi la sagesse brâhmanique, si fière de sa force, si sûre d'être en possession de l'unique vérité, ne souffre pas qu'on la répande imprudemment. Elle la garde pour elle, non par jalousie, mais par charité ; le mot ne semble pas trop fort. Toute croyance est sacrée qui soutient et console ; pour assuré que tu sois de la tienne, ne touche point à celle d'autrui : telle est, parmi ses spéculations hardies, la conclusion éthique de l'Inde d'il y a deux mille ans. Serait-elle fort déplacée dans la France d'aujourd'hui ?

V. HENRY

1. En proscrivant la conversion des hommes attachés aux objets sensibles, Krichna prêche à plus forte raison, il va sans dire, le respect de leurs dieux sensibles, de leur culte, même de leurs idoles. Il n'y a là ni contradiction ni hypocrisie ; car, vrais pour la foule en tant que réalités tangibles, ces dieux sont vrais pour l'élite en tant que symboles d'une vérité plus haute ; et par ainsi l'élite et la foule communient ensemble d'un seul cœur, en un seul sentiment de piété, plus intense chez l'une, plus réfléchie chez l'autre.

RÉPONSE

A

UNE LETTRE ANONYME

C'est peu de chose, à coup sûr, et, si l'on veut, ce n'est rien, cette réponse à une lettre anonyme, d'ailleurs obligeante, écrite par honnête plaisanterie; mais ce rien est comme un miroir, — un tout petit miroir, caché dans une boîte à mouches, — où se refléterait encore la charmante figure de notre Adrienne; ce rien lui ressemble, et nous l'y voyons résumée, avec sa modestie et sa grâce, avec son dévouement à son art et son zèle pour son métier, avec sa prédilection pour l'amitié pure et sa réserve en amour. Si bien que, l'ayant trouvée, cette réponse, parmi les papiers de l'abbé Aunillon, nous croyons devoir l'offrir à tous les fidèles de cette chère mémoire.

Aunillon (Pierre-Charles Fabiot), né en 1685, mort en 1760, fut abbé du Gué de Launay, dans le diocèse du Mans, puis chanoine de la cathédrale d'Évreux, puis grand-vicaire en cette même ville, enfin chargé de légation auprès de l'électeur de Cologne. Il fut aussi, à ses moments perdus, auteur dramatique et romancier. De son roman, *Azor ou le Prince enchanté*, ou même de celui-ci, *la Force de l'Éducation*, il suffira de citer le titre. Mais de sa comédie en trois actes, *les Amants déguisés*, il vaut la peine de conter brièvement l'histoire:

« *Mademoiselle Le Couvreur*, écrit-il lui-même, *l'avoit fait recevoir à la Comédie à mon insu et pendant mon absence.*

» *J'ay perdu la lettre par laquelle elle me mandoit qu'elle prenoit*

sur elle de faire jouer cette pièce qui n'avoit été faitte que pour être représentée sur le théâtre de Monsr le duc de Bouillon à Pontoise, et j'avois consenty qu'elle fût jouée à Paris, pourveu qu'on me gardast le secret. »

L'abbé, au surplus, n'exigeait aucun droit d'auteur. Et lui aussi était modeste : la pièce, reçue le 16 décembre 1726, représentée pour la première fois le 7 février 1728 (Adrienne Lecouvreur créa le rôle de la comtesse), fut imprimée sous le nom de Dové, l'un de ses domestiques.

Or donc, quatre années auparavant, Adrienne avait écrit à l'abbé cette réponse, dont lui-même nous dit l'occasion :

« *Cette lettre fut escritte par elle en réponse à une lettre anonyme que je lui adressai comme lui étant écritte par un jeune seigneur étranger. J'avois déguisé mon écriture, et le porteur avoit ordre de ne point demander de réponse. Ce qui m'engagea à en user ainsi, c'est que mademoiselle Le Couvreur, avec laquelle j'estois en grande intimité, me faisoit voir souvent des lettres anonimes qui luy estoient escrittes et qu'elle me protestoit toujours qu'elle n'y faisoit jamais de réponse. Voicy celle qu'elle me fit sans s'en doutter.* »

La voici, en effet, telle quelle.

GEORGES MONVAL

Pourquoy me priver du plaisir de connoistre ceux qui daignent s'intéresser à moy? N'y a-t-il pas de l''injustice à me mettre dans le cas d'ingratitude? Si je n'avois fait violence au porteur de la lettre obligeante que je viens de recevoir, il ne vouloit point de réponse ; ma curiosité n'a pu estre satisfaitte par les questions les plus réitérées, il a refusé constament de m'instruire de ce que je voulois sçavoir. Mais enfin puisqu'il faut que je l'ignore, je me contenteray de remercier de tout mon cœur l'autheur de la lettre et de l'assurer que, quelque desir que j'aye de plaire au public, je feray à l'avenir, par égard pour ses conseils, ce que je n'aurois pas fait pour moy-mesme : un autre motif m'auroit empeschée de paroistre si souvent si je n'y avois été contrainte par la nécessité; mais le congé que l'on a accordé à mademoiselle Du Clos et les indispositions des autres auroient réduits mes camarades à fermer la porte de la Comédie si je n'avois pas joué dans

touttes les pièces tragiques. Je suis bien heureuse que le public ait senti mon zelle et qu'il ne s'en soit pas ennuyé. Je croy qu'il est temps effectivement que je le laisse reposer. Cependant je me suis engagée à jouer encore dans *Bérénice*[1] et dans *Bajazet*[2] Roxane, pour faire jouer Atalide à une nouvelle actrice[3] qui, si elle n'a pas de grands talents, aura du moins beaucoup d'envie de me soulager et beaucoup de mémoire et de bonne volonté.

Vous m'allez trouver bien singulière dans ma réponse, monsieur : elle devoit être et bien plus courte et plus remplie de remerciments pour vous ; mais j'ay laissé aller ma plume, et je n'agis jamais autrement quand j'escris : peut-estre que je feray mieux une autre fois. Je n'en suis pas moins touchée de ce que je vous dois. Conservez-moy vos bontés. Faittes-vous connoistre, vous voyrez comment je reçois ceux qui ne parlent que d'amitié. Je suis pourtant bien obligée à ceux qui disent avoir plus, mais vous sçavez apparemment bien que les sentiments sont involontaires, et que la bienséance, jointe à cette impossibilité d'aimer quand on veut, doit obliger à ne pas flatter ceux qui se déclarent si facillement.

Je trouve ma lettre tres mal escritte, mais je n'ose en faire une autre, ni renvoyer celuy que j'ay fait attendre sans luy donner cette réponse.

Encore une fois, je feray peut estre mieux un autre jour[4].

Ce vendredi 28 juillet 1724.

1. Adrienne joua *Bérénice*, en effet, le mercredi 9 et le samedi 12 août suivants.

2. *Bajazet* reparut sur l'affiche le mercredi 16 et le vendredi 18 août.

3. Mademoiselle Boyer, qui débuta dans *Atalide* le vendredi 18 août suivant, mais ne joua que les deux premiers actes, à cause de l'indisposition subite de mademoiselle Lecouvreur (Roxane), qui était tombée en faiblesse et qui demeura fort longtemps en cet état : elle ne reparut sur la scène que le 4 janvier 1725.

4. Au bas de cette lettre, point de signature. A la fin d'une autre, datée du 14 septembre 1727, Adrienne dit à l'abbé :

« Adieu. Je ne signeray point : vous sçavés ce que j'ay l'honneur de vous estre. Il me semble qu'il y a dans cet air de mistère quelque chose de plus cordial, et de plus obligeant, qu'un grand compliment qui finit par un nom... »

FEZ[1]

VI

Les fêtes de famille apportent, seules, comme nous avons dit, du mouvement et de la gaieté dans les vies féminines, recluses par l'ignorance et la superstition. L'occasion la plus solennelle est naturellement le mariage, avec ses cérémonies longues et compliquées. D'ordinaire, les jeunes filles se marient vers quinze ou seize ans, les garçons entre vingt et vingt-cinq ans. Jusque-là, les familles aisées ont coutume d'installer leurs fils dans une petite chambre et de leur fournir une négresse de confiance, afin de les préserver de la galanterie vulgaire, qu'offrent à tout venant, dans les divers quartiers de la ville, une foule de prostituées, venues de tous les coins de l'Empire. Ce sont les parents qui arrangent les mariages de leurs enfants, et c'est pourquoi les unions sont si nombreuses entre gens d'une même famille. Une fois l'accord établi, les deux pères marquent la fin des pourparlers, en procédant ensemble aux « petites fiançailles », et ils en avisent la fiancée par l'envoi d'un cadeau.

Quelques semaines après, on procède au contrat; l'acte est dressé et signé dans une mosquée par deux adouls. En règle générale, la jeune fille n'a point de dot, mais elle exige de

[1] Voir la *Revue* des 15 février et 1er mars.

son fiancé une dot qui est assez faible et doit être employée en vêtements et en bijoux. Le domicile du jeune ménage est établi dans l'une des deux familles, presque toujours dans celle de l'homme ; la femme ne saurait être contrainte à quitter la ville, et le mari, si les affaires l'entraînent au loin, devra partir seul; quelquefois même, on lui défend toute velléité d'absence ou de polygamie; enfin on fixe strictement le nombre des négresses qui devront servir la jeune épousée, et celui des visites qu'elle pourra recevoir de sa mère. La rédaction de cet acte compliqué marque l'engagement définitif; le fiancé envoie une négresse chez sa promise pour y porter des cierges, des dattes et du lait, et l'on met du henné aux mains et aux pieds de la jeune fille, en témoignage public de fiançailles. Encore quelques semaines, et les parents des deux côtés convoquent leurs amis à Moulay-Edriss pour appeler sur les futurs époux la bénédiction du patron de Fez. Cette cérémonie, qui équivaut, en droit, à la publication du mariage, a lieu, à la porte de la koubba, un vendredi, après la prière de l'aser. Les fiancés n'y assistent point ; les deux pères se mettent à droite et à gauche de l'entrée du tombeau; leurs amis et leurs proches s'alignent derrière eux. Alors le barbier du fiancé s'avance et demande pour les deux jeunes gens la bénédiction de Moulay-Edriss ; les assistants joignent aussitôt leurs deux mains, en psalmodiant quelques prières pour le bonheur du futur ménage.

Ce barbier que nous venons de voir apparaître est mêlé à tous les événements de la famille. C'est lui qui rase les premiers cheveux de l'enfant, qui, plus tard, procède à sa circoncision. Il continue gratuitement son office jusqu'au jour du mariage ; il appelle sur les fiancés la bénédiction de Moulay-Edriss ; il rase le jeune mari, le soir de ses noces, au moment même où celui-ci va pénétrer dans la chambre nuptiale. Dès lors, il sera rétribué pour son office, qui est de raser la tête de l'époux et de lui arranger, chaque semaine, les bandes compliquées de sa rezza.

La publication du mariage est suivie d'une grande fête dans la maison de la fiancée; les parentes du fiancé s'y rendent avec une collation par lui offerte; il y a des chants et des danses; on met à la jeune fille le henné, qui est à la

fois, pour les Mauresques, un signe de joie et un procédé de séduction. La teinture achevée, la mère du fiancé place dans la main de sa future belle-fille une monnaie ou un bijou d'or. Le lendemain, c'est au tour de la fiancée à remercier par l'envoi d'un repas à l'adresse de son fiancé ; celui-ci mange les plats avec ses amis et les renvoit vides, accompagnés de quelque cadeau. Puis un certain temps s'écoule, plus ou moins long selon les circonstances, jusqu'à ce que le fiancé soit devenu assez riche pour s'établir, fournir la dot et payer les fêtes du mariage. En attendant, à chaque fête religieuse, son souvenir va vers sa promise, sous la forme d'un cadeau.

Quand toutes choses sont prêtes, le fiancé prévient ses futurs beaux-parents qu'il peut d'ores et déjà payer la dot. Il réunit alors ses amis, leur donne une petite fête et délègue deux ou trois d'entre eux pour porter la somme fixée. Dès lors, rien ne s'oppose plus au mariage. Les apprêts de la cérémonie sont confiés à certaines négresses, *neggafas*, dont c'est le métier spécial et qui appartiennent aux sept ou huit corporations reconnues à Fez; chacune de ces corporations comprend de dix à vingt négresses. Les neggafas prennent possession de la maison du fiancé pour préparer la chambre nuptiale. Elles la garnissent de tentures et de rideaux tissés d'or, de tapis et de coussins brodés ; dans un coin de la pièce, dissimulée derrière un amoncellement de matelas, elles installent la *dekhchoucha*[1], où se passeront les premières nuits du ménage. Tous les objets sont loués pour la circonstance, et le prix de la location varie, selon la classe, entre dix et trente douros. Alors le mariage peut être célébré le lundi ou le jeudi suivant, qui sont les deux jours propices réservés à ces fêtes.

Tandis que s'organise l'appartement conjugal, la fiancée se prépare, de son côté, au grand acte qu'elle va accomplir : elle se baigne tous les deux jours ; la coutume veut qu'elle prenne sept bains, avant d'être introduite au domicile de l'époux. L'avant-veille du mariage, commence une période de fêtes : les jeunes amies ont été conviées à tenir compagnie à la fiancée ;

1. La *dekhchoucha* est le lit nuptial.

on lui teint les pieds au henné. La veille du grand jour, de très bonne heure, les négresses la portent sur leurs épaules tout autour de la maison, en disant : « Nous te plaçons sous la protection du Prophète ! » et, quand elles la replacent à terre : « Voici la beauté sans parfum ! » Pour la rendre plus appétissante aux désirs de l'époux, on lui met alors le grand henné. C'est une besogne fort délicate, exécutée par des femmes qui appartiennent à la corporation des *hennayat*; avec un henné spécial, venu du Touat, que l'on pile en le mélangeant de citron, les artistes font, au pinceau, un ensemble de dessins, sur les mains et les pieds, jusqu'au coude et jusqu'au mollet. Ces dessins se maintiennent fort longtemps, et les Maures estiment qu'ils prêtent à leurs femmes un charme particulier. La fête dure toute la nuit, mais, le jour même de son mariage, la fiancée se repose.

Tard dans la soirée, une délégation des parentes du mari vient la chercher, et le cortège se forme pour la conduire à sa nouvelle demeure. Il n'est pas d'usage que les parents de la jeune fille prennent place dans ce cortège. Si la mariée est *cherifa*, tous les *chorfa*[1] sont invités à accompagner sa chaise à porteurs ; elle vient d'abord à Moulay-Edriss, pour solliciter, sans toutefois entrer dans la mosquée, la bénédiction du saint; la chaise est entourée de négresses ; les coups de fusil retentissent. Les jeunes filles de caste ordinaire font le trajet à pied, et elles ne doivent arriver que peu de temps avant l'aube.

Au seuil de l'époux, la mariée reçoit d'une femme, sa parente, les symboles du ménage, une clef, une datte et un morceau de levain ; puis elle est introduite dans la chambre nuptiale, où on lui farde la figure et la revêt de ses plus beaux vêtements. Vient le mari : son barbier le rase, puis les neggafas lui présentent sa femme : « Voici la beauté douce, voici la datte délicate, voici l'ambre fin !... » Les deux époux s'assoient côte à côte ; après un instant, le marié se lève, place la main sur la tête de sa femme et prononce quelques prières pour demander à Dieu la prospérité de la famille

1. *Chorfa*, pluriel de *cherif*, descendant du prophète. Dans toute ville marocaine, les chorfa, comme descendants du prophète, forment une sorte de noblesse religieuse.

qu'il va fonder. Tout le monde s'est déjà retiré ; l'aube est venue, et le mari, après quelques instants passés avec sa femme, la laisse reposer seule. Car il est d'usage que la maison du nouveau marié soit abandonnée aux femmes, et lui-même avec ses amis se rend dans une maison voisine, louée ou prêtée, qui se nomme le *Dar-Islan*, et où il passera en fêtes, avec de la musique et des chanteurs, les sept premiers jours de son mariage.

Les six jours suivants sont jours de fête : chaque soir, le mari quitte ses invités à l'heure de l'acha et reste toute la nuit dans la chambre nuptiale. Chaque jour, la jeune femme change de costume ; mais elle garde toujours les cheveux noués et ne porte pas encore de ceinture. Le septième jour, qui termine les cérémonies du mariage, le marié dénoue les cheveux de sa femme, qui, après avoir été solennellement conduite au bain, met la ceinture et la tiare, signes distinctifs des femmes mariées.

Pendant la première année du mariage, il est d'usage de procurer au ménage quelques revenez-y de l'enthousiasme des premiers jours. Une fois encore, les neggafas sont engagées pour installer le dekhchoucha, les hennayat font le grand henné et c'est une fête de trois jours, où la femme trône dans ses plus beaux atours, au milieu de ses invités.

Puis viennent les choses graves de la vie. Quand naît le premier enfant, — et les parents ont coutume de souhaiter, comme un heureux présage, que ce soit une fille, — la mère de l'accouchée envoie dans une corbeille la layette du nouveau-né, avec du henné, des œufs et des pigeons. L'enfant est teint de henné des pieds à la tête, son petit corps est oint de beurre, enveloppé de flanelles. Le septième jour est celui du baptême. Le matin, à la première heure, les amis sont conviés au repas de la *aqiqa* ; vers neuf heures, un taleb, ou mieux encore un chérif, sacrifie un mouton à l'intention de l'enfant et prononce, en égorgeant l'animal, les paroles sacramentelles : « Au nom de Dieu, c'est le baptême d'un tel, fils d'une telle. » Alors, l'enfant est lavé pour la première fois, on lui met du henné aux pieds et aux mains, du khol sous les yeux, on le revêt de ses plus beaux vêtements, et on le couche auprès de sa mère, en plaçant à la tête du lit des

bougies allumées. Pendant quarante jours, il est admis que le nouveau-né ne doit pas sortir de la maison paternelle; ce délai passé, on va le présenter à Moulay-Edriss, auquel il apporte une offrande et des cierges.

Un an au plus tard après la naissance, le barbier rase la tête de l'enfant, ne laissant aux garçons que quelques mèches d'une disposition bizarre, et aux filles qu'une touffe au sommet de la tête; la touffe s'élargira peu à peu, jusqu'à devenir la chevelure complète. A partir de sept ou huit ans, la petite fille garde tous ses cheveux; un peu après, elle se coiffe avec deux nattes nouées ensemble, et le moment est venu où il lui faudra prendre le voile. Entre deux et sept ans, selon les convenances, il est procédé à la circoncision des garçons. L'enfant est revêtu de riches costumes de soie et d'or, souvent loués ou prêtés pour la circonstance; l'opération est faite, comme nous avons dit, par le barbier de la famille, dans un coin de la mosquée de Moulay-Edriss. Suit une fête qui dure plusieurs jours.

Quand le garçon est devenu assez grand pour fréquenter l'école, les moments où il achève la lecture de la moitié, puis de la totalité du Coran, sont célébrés par de grandes réjouissances dans les familles. Chez les gens aisés, de nombreuses invitations sont faites par les parents; de son côté, le professeur de l'enfant a convié à la fête ses collègues des autres *msids*. Il y a repas et musique; des chanteurs psalmodient des versets du Coran ou des poèmes à la louange du Prophète. Après le repas, on étend dans la cour un grand drap blanc, on y place la planchette de Moulay-Edriss, empruntée à la mosquée, et les invités y jettent des pièces de monnaie, qui seront le bénéfice du professeur.

*
* *

Toute la vie sociale des femmes se passe dans les fêtes de famille; du moins, il est assez rare qu'une fête sans objet précis soit donnée dans les milieux féminins. Il est rare aussi de rencontrer dans la rue une femme de rang élevé : parfois passe, à califourchon sur une mule, une forme enveloppée dans un burnous de fine étoffe ; c'est une dame de haut

parage qui va rendre visite à une amie ou distraire les loisirs de son seigneur et maître, installé dans quelque jardin. Les femmes du commun paraissent être plus libres dans leurs courses et dans leurs visites; elles vont à pied par les rues, le bas de la figure voilé, la tête et le corps tout enveloppés d'un grand drap blanc, fixé à la taille par une ganse de couleur verte.

Quant aux hommes, ils sont en continuel mouvement, soit à pied, soit à mule. Les Maures préfèrent la mule, dont l'allure ne dérange ni l'ordonnance de leur vêtement ni l'équilibre de leur esprit; ils abandonnent dédaigneusement le cheval à la grossière milice des tribus bédouines. Les secousses discrètes de la mule sont encore atténuées par la selle rouge rembourrée — *serija* — avec point d'appui par devant et par derrière, qui fixe sur la monture la nonchalance des Fasis. Les grands personnages sont accompagnés de serviteurs qui courent derrière. Tous, puissants ou chétifs, se couvrent, pour sortir, d'une pèlerine bleue ou blanche — *selham* — et portent sous le bras, plié en quatre, un tapis de feutre, qui leur sert à s'asseoir et à faire la prière. La nuit, comme la ville n'est point éclairée, chaque promeneur est signalé par une lanterne.

Les Maures sont hospitaliers et reçoivent fréquemment. En dehors des grandes fêtes — *oulima* — provoquées par les événements de famille, les maisons s'ouvrent volontiers; beaucoup ont coutume de recevoir à déjeuner les jeudis et les vendredis, qui sont jours de repos; dans quelques familles, en vertu d'une fondation faite par un ancêtre, les principaux savants de Fez doivent être conviés le vendredi.

Comme les négociants ont l'habitude de chômer aussi le samedi, ils profitent de ce jour pour se réunir dans leurs maisons et dans leurs jardins. On appelle *nzaha* la réunion d'un certain nombre d'hommes qui se rencontrent pour jouir ensemble d'une rêverie douce, interrompue par des conversations tranquilles, un bon repas, de la musique, du chant et de la danse. Parfois aussi on se met à jouer aux cartes, mais sans risquer d'argent, conformément à la loi religieuse, qui défend aux musulmans les jeux d'argent. Les joueurs se servent de cartes espagnoles et font alterner la *ronda*, la *chkamba*

et le *tris*, qui correspondent assez à la bataille, à l'écarté et à la manille, mais avec quelques complications.

Les invitations se font la veille ou le matin même. On n'invite pas ses hôtes à dîner, mais bien à passer la nuit : ils arrivent, le soir, avant la fermeture des portes de quartier, soupent à une ou deux heures du matin, puis rentrent chez eux à l'aube, quand les portes se sont rouvertes.

VII

Bien que toute société musulmane ait une certaine apparence démocratique, — la religion confondant les croyants dans l'unité d'une même foi, — la société maure présente des distinctions très marquées, créées par la naissance, la fortune ou la fonction.

Au sommet se trouvent les Chorfa, les gens officiels, les principaux oulémas et les plus riches parmi les propriétaires ou les négociants. Les personnages officiels et les gens très riches affectent volontiers une certaine morgue à l'égard des familles plus modestes. Au contraire, les Chorfa et oulémas, à cause du caractère religieux de leur institution, ont plus d'humanité, et se mêlent volontiers aux groupes sociaux plus humbles. Il va sans dire que, chez les grands, surtout chez les Chorfa, pullule toute une clientèle d'amis, d'intendants, de complaisants et de parasites, le plus souvent d'origine inférieure.

Comme les Chorfa descendent du Prophète par sa fille Fatma et son gendre Ali, ils appartiennent à la plus pure noblesse musulmane, et leur illustre ascendance, par un usage spécial au Maghreb, leur vaut les plus extraordinaires avantages. Selon leur origine, ils sont groupés en corporations : on compte à Fez, comme dans le reste du Maroc, deux principaux groupes de Chorfa : les Alaouites, qui se rattachent à la dynastie régnante, et les Edrissites, qui descendent de la première dynastie marocaine ; ces groupes sont divisés en plusieurs branches. On trouve également à Fez des Chorfa étrangers, des Skallis et des Irakis, venus de Sicile ou de Mésopotamie, et d'autres, venus de Tlemcen, de Mascara et de Figuig.

Les corporations de Chorfa ont pour chef, chacune, un

prévôt — mézouar — choisi par elles avec l'agrément du Makhzen, et chargé d'être leur intermédiaire auprès des autorités. A Fez, le moqaddem de Moulay-Edriss sert de mézouar à tous les Chorfa Edrissites : cette fonction se trouve ainsi remplie par un non-chérif, le gouvernement ayant jugé plus prudent de ne pas désigner dans la capitale un descendant de Moulay-Edriss. De leur côté, les Alaouites possèdent une organisation spéciale, et la plupart des Chorfa étrangers sont réunis sous l'autorité du chérif El-Bagraoui, qui appartient à la branche Oudghiri, de Figuig. Les Chorfa originaires de Tlemcen et de Mascara possèdent également leurs mézouars particuliers.

La piété publique se charge d'enrichir les Chorfa Edrissites, qui exploitent la mosquée de Moulay-Edriss : ils pourraient, au besoin, se passer de toute subvention du Makhzen. Celui-ci tient toutefois à en pensionner bon nombre ou tout au moins à leur faire parvenir une sila par les soins des prévôts respectifs. Parfois, il leur donne la concession de koubbas en déshérence, et c'est ainsi que des familles chérifiennes vivent du produit des tombeaux les mieux achalandés de Fez. Sidi Ahmed-Ech-Chaoui, qui est un des saints les plus lucratifs de la ville, a été attribué aux Qadriyin, venus de Bagdad et descendants du grand Sidi Abdelkader-el-Djilani. Il va sans dire que la gent chérifienne est exemptée de tout impôt : les produits des Chorfa propriétaires sont même dispensés des taxes de marché. Le caractère religieux, qui s'attache à leur personne, est leur seule distinction apparente et leur fait attribuer le titre de *moulay* (maître) ou de *sidi* (seigneur) ; autrement, ils se perdent dans la foule, portent le même costume, mènent la même vie, et, sauf les Chorfa Alaouites, surveillés par le Makhzen, se marient comme il leur plaît. Ils peuvent être négociants ou remplir les métiers les plus humbles ; mais l'usage ne leur permet pas d'occuper de fonctions publiques, excepté celles d'adouls ou de secrétaires du Makhzen. Les principaux d'entre eux sont employés par le Makhzen comme négociateurs avec les tribus.

Dans les villes hadariya, « citadines », les meilleures familles portent des noms patronymiques qui, peu à peu, ont émergé de la masse anonyme, uniquement désignée par la filiation pater-

nelle. Les Chorfa portent le nom de leur branche propre. Les Juifs islamisés ont prospéré à travers les âges, et leurs descendants, les Ben-Chkroun, les Barrada, les Guennoun, les Bennis, les Couhen, les Guessous, sont devenus les plus riches d'entre les Fasis. Les émigrations des Maures d'Espagne ont amené quelques familles considérables dont les noms mêmes révèlent quelquefois l'origine espagnole : les Ouled-Ronda, venus de la ville de ce nom ; les Echcherfi et les Esserradj (Abencérage), de Séville ; les Echchedid, de Malaga ; les Ouled-el-Goumi (Gomez) ; les Ouled-Errami et les Ouled-el-Taci.

*
* *

Notre séjour à Fez a été assez long pour nous permettre de trouver accueil dans la société maure. Je ne saurais dire le plaisir que j'ai éprouvé à vivre au milieu d'une civilisation certainement dégénérée, mais naguère si glorieuse, et toujours si différente de la nôtre, indemne de toute influence européenne. J'ai passé là les heures les plus agréables dans de fort belles maisons, convié à un dîner excellent et à une curieuse musique. J'ai participé au raffinement de l'existence des Fasis. Je me suis initié au détail de leurs coutumes, parmi des gens réservés et bien élevés, chez lesquels l'ampleur du vêtement ajoute à la dignité des manières, et qui jouissent sans bruit de la musique et de la bonne chère, sont empressés et polis, laissent leurs babouches à la porte pour ne point apporter sur les tapis la souillure de la rue, entrent discrètement, échangent avec leur hôte quelque formule de politesse ou bien le baisent à l'épaule et s'appliquent même à parler tout bas, s'ils ont quelque chose à dire, afin de ne pas troubler la quiétude générale. C'est ainsi que, dans une des pièces donnant sur le patio, une société silencieuse se laisse aller à la joie de goûter en bonne compagnie des sensations agréables et prend soin d'éviter la moindre secousse : aucun excès de lumière ; la cour est simplement éclairée par quelque lanterne posée sur le sol ; dans la salle du fond, des bougies allumées indiquent dans l'obscurité la profondeur de la maison ; la musique arrive atténuée d'une chambre voisine, et se mêle au clapotement des eaux qui tombent de la

fontaine ou jaillissent du bassin central. Dans les meilleures maisons, la table est servie par de jeunes négresses, gentilles et bien habillées. Tout est calculé pour procurer aux convives le plus grand nombre possible d'impressions délicates et flatter leur sensualité.

S'agit-il ici de simples invitations à déjeuner ou à dîner, les complications variées de la nzaha disparaissent. On se réunit autour d'une table basse : les esclaves n'ont point à intervenir, et c'est un fils ou quelque proche qui se charge de servir les hôtes. Que l'on soit reçu chez les principaux de la ville ou chez des gens simplement aisés, le luxe des installations diffère, mais les coutumes sont identiques et l'accueil est le même ; on retrouve les mêmes empressements et le même raffinement de manières. S'il était permis de relever quelque défaut dans une société aussi ancienne et aussi policée, ce seraient les aspirations bruyantes en buvant le thé, et — il faut le dire — les rôts multiples, auxquels ils paraissent prendre un certain plaisir : ajoutez la peu ragoûtante habitude de manger avec les doigts. Mais le Hadits a dit : « La bénédiction de Dieu est sur la nourriture prise avec les doigts » ; que faire contre la parole attribuée au Prophète ?

Dans Fez, on ne connaît qu'une seule vieille maison encore debout ; elle appartient à l'une des premières familles de la ville, celle des Bennis. Les Maures ne se préoccupent pas de chronologie ; tout au plus calculent-ils le temps d'après les règnes des souverains récents ou, si l'on remonte plus avant, d'après la durée des dynasties. Les Bennis ignorent donc l'âge exact de leur maison familiale ; ils savent seulement qu'elle fut réparée, il y a environ un siècle, par un Si-Abd-Ennebi-Bennis : désireux de maintenir intacte la demeure de ses ancêtres, il prit soin de la rendre intangible en la « haboussant » à ses petits-enfants et en la préservant ainsi par une série de substitutions successives. Cette sage précaution a conservé ce spécimen unique des constructions anciennes : elle a empêché les Bennis de sacrifier au goût du jour et de faire construire sur leur terrain une maison neuve, comme en possèdent les autres Fasis. Il est vrai que la maison Bennis est plus intéressante pour ses visiteurs que pour ses habitants, car elle est triste et sombre, sent le renfermé et le

moisi. Elle n'est pas éclairée par des fenêtres; ses hautes colonnades montent, toutes blanches, dans une cour étroite et son principal ornement réside dans les superbes boiseries, qui forment le soubassement et les balcons du premier étage.

Quant aux maisons de la ville, leur nouveauté éclate dans la complication des plâtres évidés et la couleur, souvent trop voyante, des plafonds. Elles sont toutes de date récente. Les ministres des Affaires étrangères, de la Guerre et des Finances sont très luxueusement logés, tandis que le Grand Vizir se contente d'un modeste jardin. Parmi les particuliers, la plus belle maison de Fez appartient à El-Hadj-Abdesselam-el-Moqri. C'est un vieillard, qui a rempli naguère d'importantes fonctions, en qualité d'amin du Dar-Adeyyel; il est originaire de Tlemcen, d'où il vint, tout enfant, avec l'émigration de Tlemçanis, qui fuyaient la conquête française ; il est devenu, par sa situation et sa fortune, le plus considérable d'entre eux. L'un de ses fils habite, au quartier d'El-Oyoun, une maison parmi les jardins, sur une crête de collines, si bien que la vue y embrasse à la fois le creux de Fez-el-Bali et le vallon de l'Oued-ez-Zitoun. Un peu plus haut, s'épanouit la propriété d'El-Hadj-el-Madani-Bennis, où les eaux ruissellent dans un fouillis de verdure : le Makhzen l'affectait jadis à la résidence des missions européennes.

De l'autre côté de l'Oued-Fez, au quartier d'el-Keddan, s'est établi, dans un jardin touffu, un riche négociant Fasi, El-Hadj-el-Madani-et-Tazi. Il a quitté le Maroc, il y a trente-trois ans de cela, s'est établi d'abord en Algérie, puis à Manchester. Il vient de rentrer, fortune faite, et achève sa maison, dont la colonnade aux plâtres fouillés et aux boiseries peintes donne sur toute la rive de Karouiyin et sur les montagnes au nord de la ville. Son long séjour en Angleterre lui a donné, dans le teint et le trait, quelque chose de britannique : il a à peine retenu quelques mots d'anglais; il en sait, du moins, assez pour expliquer son cas et exprimer son intime satisfaction : *Before, no money: now, plenty of money!* Je ne veux point oublier un aimable homme, qui a été notre compatriote, mais qui, revenu depuis plusieurs années au Maroc, y a perdu, par l'effet de la convention de Madrid, le bénéfice de notre nationalité. Moulay-Ali-El-Ktiri a fait le commerce

au Sénégal, où son long séjour lui avait valu la naturalisation française. C'est un Maure fin et distingué, dont la maison est jolie, la table excellente ; il a rapporté de ses voyages toute une compagnie de chats, de chiens et de perroquets, très anormale chez un Fasi ; elle pullule dans son jardin, à côté de négresses fort bien choisies.

***

Il va de soi que les repas forment le principal prétexte des réunions. Les invités prennent d'abord le thé, s'accroupissent autour d'une table basse et se lavent les mains. Pendant ce temps, les serviteurs ont aligné, devant la porte, de nombreuses terrines en terre rouge, recouvertes de chapeaux en fibres de palmier. Ce sont les plats, qui défileront à tour de rôle. La cuisine est excellente, mais se compose presque exclusivement de viande de mouton, de poulets et de pigeons, préparés au beurre, à l'huile ou en ragoût. Ces mets sont relevés d'olives, d'amandes, d'écorces de citrons ou d'amandes, de fèves, de pommes cuites, et, au printemps, de fonds d'artichauts sauvages, que l'on recueille dans la campagne : comme rôti, le mouton cuit entier devant le feu ou à la vapeur. Les Fasis ont coutume d'assaisonner ces plats avec des quartiers d'orange, des carottes confites dans le vinaigre, ou une salade coupée menue, laitues et radis. Vient le couscous, que l'on prend parfois avec du lait, puis un dessert de fruits et de gâteaux de miel. Pour boisson, de l'eau pure, parfumée de bois de santal; à la fin, une tasse de café. On se lave encore les mains, cette fois avec du savon, pour enlever la graisse, qu'a laissée le contact des mets; comme les Maures n'ont point coutume de fumer, ils prennent une légère prise de tabac, puis chacun parfume longuement ses habits sur une cassolette, où brûlent des bois odorants, et tout le monde silencieux s'abandonne au plaisir du murmure des eaux dans la maison, de la verdure dans les jardins, et, le plus souvent aussi, de la musique. La musique paraît, en effet, l'indispensable ornement de la vie : sans musiciens et sans chanteurs, il n'y a point de fête dans la famille, ni de nzaha dans la société. Cette musique

est de deux sortes : la musique légère, *griha*, qui comporte des airs faciles, des poésies populaires et une vague instrumentation ; la musique sérieuse, *âla*, qui exige des airs compliqués, des poésies littéraires et de véritables artistes jouant d'instruments difficiles. Ces deux espèces de musique sont fort en honneur ; mais la seconde paraît surtout appréciée et recherchée ; la première est regardée comme un passe-temps frivole, bon pour l'ignorance des femmes ou la débauche des hommes. Aussi Fez peut-il être considéré comme la capitale de l'âla, tandis que le véritable centre de la griha serait Marrakech.

Au Maghreb, les artistes sont à la fois musiciens et chanteurs. Ils s'accroupissent sur des matelas alignés et leur musique, monotone et un peu criarde, se poursuit indéfiniment pendant des heures. L'âla doit être exécutée par des hommes, sur quatre instruments, violon, luth, rebec et tambour de basque ; elle est venue d'Andalousie. Après l'expulsion des Maures, un musicien, nommé Haïq, recueillit, comme dernier souvenir, les différents airs andalous, en nota la musique et les paroles ; son livre, qui garde son nom, est resté le fondement de l'art musical, dans toutes les villes maures du Maghreb. On comptait, en Andalousie, vingt-quatre *noubas* différentes, dont chacune marquait, sur cinq rythmes successifs, de plus en plus accentués, le développement du thème principal. Haïq les réduisit à onze noubas, et celles-ci sont si longues et si compliquées, avec leurs vingt-cinq ou trente versets par période rythmique, qu'il faudrait sept ou huit heures aux musiciens, pour en exécuter une série dans son ensemble. Une collection de poésies est affectée à chaque nouba, selon que l'air paraît plus ou moins conforme à leur sens ou à leur versification. La poésie littéraire est toujours en honneur au Maghreb. Il y a des feqihs, instruits dans la prosodie, qui continuent à chanter, en vers savants, les sultans et les marabouts ; mais leurs pièces ne sont faites que pour être déclamées et recueillies ensuite par les historiens de l'époque. Il est d'usage que l'âla se borne au vieux recueil des poésies andalouses. Aux heures de loisir, les Maures se trouvent ainsi excités, au son d'une musique favorite, par le regret du passé et la souvenance de l'Andalousie, où se développèrent leur puissance et leur civilisation, — et par la

rancune contre les Espagnols ravisseurs. L'une des pièces de Haïq est particulièrement célèbre :

Ya asafi (REGRETS)

Combien je regrette le passé qui déjà s'enfuit. O mon Dieu ! les jours de joie et de plaisir, les soirées si douces ! O demeures de l'Andalousie que nous avons quittées, combien cela est pénible ! je ne vous oublierai jamais.

Nous n'avons plus les belles nuits de Grenade, ville de délices. O mon Dieu ! C'est là que j'ai connu les femmes qui m'ont appris l'amour. O demeures de l'Andalousie, que nous avons quittées, je ne vous oublierai jamais !

O mon Dieu ! Je désire que, par ta bonté, tu me permettes de revoir cet heureux séjour. O mon Dieu ! réunis-moi avec ce que j'aime et fais-m'y jouir de la tranquillité. O demeures de l'Andalousie, que nous avons quittées, je ne vous oublierai jamais !

O toi, que les yeux ne voient point et qui n'as jamais déçu l'espoir de personne, ô toi, dont les ordres sont sans réplique, tes jugements sont insondables ! O demeures de l'Andalousie, que nous avons quittées, je ne vous oublierai jamais !

La griha est exécutée par des hommes ou par des femmes, auxquels on a étendu le nom de poètes *(cheikhs* et *cheikhas)*, bien qu'ils se bornent à réciter les poésies d'autrui. L'accompagnement des voix d'hommes est toujours donné par les tambourins ; les cheikhas indiquent la mesure sur un petit cube en peau très fine, qu'elles tiennent entre leurs doigts, et leur voix est soutenue par deux tambourins, tandis que d'autres femmes les accompagnent en battant des mains. Ce n'est qu'à une date relativement récente que la poésie populaire a été mise en musique. Il y a deux siècles environ, un certain El-Masmoudi nota les principaux airs, que le peuple avait peu à peu adaptés à ses chansons, et il devint ainsi le créateur de la griha. Son œuvre fut si appréciée qu'on y voulut voir une intervention surnaturelle : la tradition affirme que Masmoudi reçut l'inspiration dans une maison hantée par les génies. La chanson, musique et paroles, prit un rapide essor depuis Masmoudi, soit que l'on ait développé ses propres airs, soit que l'on en ait inventé de nouveaux. Mais tous se partagent désormais en trois modes principaux : le *mchergui*, qui est propre aux régions orientales de l'Empire et à l'Al-

gérie, le *meqsour-el-djenah*, qui est usité dans la masse des pays marocains, enfin, le *mezloug*, qui vient du Sous.

La chanson — *qacida* — est composée en langue vulgaire et admet, par conséquent, le dialecte de chaque province. C'est l'œuvre d'un poète qui, lui-même, n'est pas musicien et qui se contente de fournir ses compositions aux professionnels, chargés de les colporter de maison en maison. Ces derniers apprennent par cœur la chanson nouvelle et l'appliquent à un air connu, qui leur paraît lui convenir. S'agit-il d'une invocation religieuse au Prophète ou à quelque marabout, d'une sentimentale apostrophe aux beautés de la nature, etc., il faut recourir au monotone et plaintif mchergui; les chansons amoureuses, remplies de soupirs et de plaintes, adoptent le meqsour-el-djenah; enfin, les chansons humoristiques conviennent au mezloug méridional. On choisit indifféremment dans les trois modes pour les chansons éphémères, que font naître les incidents politiques ou le désir de plaire au sultan et au Makhzen.

Depuis l'invention de la griha, quelques poètes ont laissé un nom illustre et leur renommée grandit avec le temps, car le goût public paraît préférer les poésies anciennes aux nouvelles qacidas. Dès le début, Si-Abdelaziz-el-Maghraoui fut un grand chansonnier; mais la véritable floraison de la qacida se produisit, au commencement du XIXe siècle, sous le règne de Mouley-Sliman, avec Sidi-Mohammed-ben-Ali, El-Hadj-M'hammed-Ennejjar, Si-Mohammed-ben-Sliman et Sidi-Abdelouahab-el-Fnari. Le sultan Sidi-Mohammed avait un goût particulier pour la poésie; le plus célèbre des poètes de son temps, Si-Touhami-el-Mdaghri, vécut dans son intimité particulière, et l'on croit que beaucoup de qacidas du souverain lui-même parurent sous le nom de Si-Touhami. Il y a quelques années, est mort, à Fez, un chansonnier fort renommé, El-Hadj-Driss-ben-Ali, surnommé El-Hounch (le serpent), qui passait sa vie à rimer doucement dans la clientèle d'un chérif protecteur des lettres. Parmi les poètes actuels, on cite surtout Moulay-Hachem-Essaadani, Hadj-Ahmed-el-Gherabbli, Si-Mohammed-el-Qandousi (originaire des Qenadsa) et Djilali-el-Haqiqi (de Tlemcen).

Ces chansonniers ont consacré leurs vers aux choses amou-

reuses ou aux incidents de chaque jour. Les qacidas humoristiques sont presque toutes l'œuvre de Si-el-Madani-Ettourkmani, qui florissait à Marrakech, sous les règnes de Sidi-Mohammed et de Moulay-el-Hassan ; quant aux qacidas édifiantes, elles sont venues pour la plupart de Sidi-Kaddour-el-Alami, qui, pendant la première moitié du dernier siècle, s'employa à versifier la gloire des marabouts et dont les restes vénérés reposent aujourd'hui à Mékinez. Comme, au Maroc, la poésie ne saurait faire vivre son homme, ceux des poètes qui n'ont pas de fortune doivent exercer des métiers : parmi les poètes actuels, Moulay-Hachem et El-Haqiqi vendent des babouches, El-Gherabbli est tisserand et El-Qandousi forgeron.

*
* *

Ces chansons sont également chantées par des hommes et par des femmes. Il y a, à Fez, une cinquantaine de cheikhs qui s'occupent à promener de maison en maison la poésie populaire ; les plus connus parviennent à vivre de leur art, les autres doivent chercher leur subsistance dans un métier manuel. Deux d'entre eux, deux frères, El-Fathi-Barrada, sont des comiques fort recherchés ; ils chantent des choses bouffonnes, et l'un d'eux a même pour spécialité d'exécuter des danses féminines, tout en révélant, de temps à autre, sa véritable identité, par un mouvement rapide du caftan relevé, qui fait la joie du public. Les cheikhs savent d'ordinaire beaucoup plus de chansons que les cheikhas, et c'est pour cette raison que les vrais amateurs de musique les préfèrent. Pourtant, la faveur générale se porte davantage vers les femmes, leur sexe leur assure l'entrée dans les familles, et c'est ainsi qu'elles accaparent tout le succès de la poésie populaire.

Les bonnes cheikhas sont rares à Fez. De nombreuses *ghennaiat* composent quelques petits vers pour les fêtes de famille et viennent les chanter en s'accompagnant de tambourins. Mais il n'y a pas plus de quatre ou cinq cheikhas recherchées : encore n'écrivent-elles aucune chanson, mais se bornent, avec leurs troupes spéciales, à exécuter les compositions des poètes. Naguère, deux cheikhas se disputaient la

vogue : Khaddoudj-Essebtiya et Brika-bent-ben-Allal. La première, d'une famille originaire de Ceuta, avait fait une première fugue en suivant en Algérie un négociant marocain, établi à Tiaret. Pendant les quelques années qu'elle resta avec cet homme, elle apprit un peu de français et bon nombre de chansons algériennes; elle se chargea de les introduire à Fez, où elles obtinrent grand succès, quand elle se décida à revenir. Mais elle se fatigua, une fois encore, de la carrière artistique et l'an passé, elle rentra, en se mariant, dans la vie sentimentale. On attend patiemment qu'un divorce la rende aux enthousiasmes des Fasis. Elle a laissé le champ libre à sa rivale Brika, qui, elle, est une enfant de la balle. Originaire des Chéraga, elle vint à Fez avec son père, qui était un cheikh distingué et qui lui apprit son métier. Elle fait aujourd'hui la joie de la ville, bien qu'elle soit très commune et ait la voix éraillée; il est juste de reconnaître qu'elle paraît dire avec finesse et que ses auditeurs prennent à son art le plus visible plaisir. Parfois, le public se met lui-même à battre des mains pour accompagner ses chansons légèrement chantées du nez, et quand elle achève, on s'incline poliment en lui disan merci : *Bârak Allahou fik*. Si l'on fermait les yeux, à certains de ses chants, on s'imaginerait le plus aisément du monde entendre des airs espagnols, bien que d'un rythme un peu ralenti.

En dehors de la cheikha Brika, dont la faveur est sans rivale, il n'y a guère à citer que la cheikha Zineb, la chanteuse attitrée du Dar-el-Makhzen. Pour ma part, celle qui me plut davantage était une modeste cheikha, nommée Hanina. On l'appréciait peu, parce qu'elle était bédouine, portait, comme telle, des tatouages sur la figure et parlait un dialecte campagnard. C'est une pauvre fille, née aux environs de Casablanca, dont le père avait été emprisonné à la suite d'une révolte, et, comme d'habitude, la famille était venue s'établir auprès de la prison. La jeune fille avait mal tourné; mais douée de quelque talent, elle avait réussi à faire son petit chemin de cheikha. Elle est jolie, mince, l'air un peu triste, et elle ne m'a paru chanter ou danser ni mieux ni plus mal que les autres.

Les cheikhas sont appelées pour les fêtes de famille, ma-

riages et autres, ou pour de simples nzahas; elles restent parfois plusieurs jours; elles reçoivent pour salaire une *gherama*, une collecte faite parmi les invités; le maître de la maison leur donne cinq ou six douros, et il est d'usage que chacun des conviés place une pièce de monnaie sur le front de la cheikha, qui fait quelques gestes de la danse du ventre et vient successivement s'agenouiller devant chacun. Dans une bonne soirée, une cheikha peut gagner de quatre-vingts à cent douros; le bénéfice annuel de la cheikha Brika doit s'élever à trois ou quatre mille douros. Malgré cette fortune, considérable pour le pays, les cheikhas vivent pauvres et mal habillées; elles boivent, gaspillent l'argent et mènent la vie la plus désordonnée.

Voici une des chansons les plus connues de la poésie marocaine; elle se nomme *El Harrez*, — le gardien (le mari), — et c'est l'œuvre de Sidi-Mohammed-ben-Ali.

Voyez le gardien de Yamna, qui, craignant mes ruses, enferme ma bien-aimée dans sa maison. Il met à ses portes verroux et cadenas; il a installé chez lui tout ce dont elle a besoin; il lui a arrangé un petit jardin pour réjouir ses yeux et y a planté toutes sortes de fleurs; il lui a fait construire un bain pour les jours froids; il lui a interdit la vue de tous, hommes ou femmes. Il a pris ses précautions pour déjouer toutes les ruses; mais il ne connaît pas encore celles dont je suis capable...

J'ai trompé le gardien de Yamna et j'ai eu la gazelle. Vous autres amoureux, il s'imaginait que je ne l'aurais jamais...

Pour la première fois, je me présentai à lui sous la forme d'une fille, vierge encore, jolie et bien mise: une taille, un regard et une joue, qui surpassaient l'éclat de la lune et du soleil. « O mon amoureux, c'est vers toi que je viens et je m'offre à toi; je suis sans famille et te prie de m'accueillir. — Je n'ai nul besoin de toi; va chercher un garçon ou un veuf qui te prenne, car un époux légitime peut seul te convenir. — Considère-moi donc comme ta femme légitime et prends-moi. — J'ai déjà une femme et ne veux pas la changer pour toi. — Alors prends-moi comme servante de ta femme. — Elle n'a besoin ni de toi ni d'aucune servante; je la sers moi même. » J'insistai auprès de lui en le suppliant de me rendre service pour l'amour de Dieu; mais il me jeta un regard foudroyant et me chassa... Je partis, en réfléchissant à quelque autre ruse, qui me permît d'atteindre ma gazelle.

Je retournai vers lui, déguisé en vieille femme, avec toutes les

apparences de l'austérité et de la dévotion. Je portais un chapelet de la main droite et un bâton de la main gauche. J'étais vêtue d'une robe verte et un peu négligée dans ma tenue. « O ami, lui dis-je doucement, veux-tu m'introduire auprès de ta femme pour que je la bénisse ; et elle te donnera un jour un jeune garçon ; car tu connais la puissance divine ! — Sors d'ici, je n'ai pas besoin de ta bénédiction ; c'est Dieu qui est le dispensateur de toutes choses. Quant à ma maison tu n'y entreras jamais ; elle est impénétrable à tous ».

Une troisième fois, je revins sous la forme d'une vieille bédouine, ayant erré par toutes les villes et sachant à merveille dire la bonne aventure. A m'entendre parler, on eût juré que rien ne m'était caché : je possédais l'art d'endormir un enfant dans le sein de sa mère et de le réveiller, après un sommeil prolongé. Je me présentai ainsi et fis connaître mes talents. Il me répondit : « Ce que tu viens de me dire n'a point de sens. Je ne veux pas écouter tes paroles, qui, pour moi, sont absurdes, car les gens de bon sens ont dit : « Celui qui croit » à la véracité d'une diseuse de bonne aventure offense les prophètes » et les envoyés de Dieu. » Va retrouver les gens de ton espèce », me dit-il en me chassant, et je partis, en pleurant, à la recherche d'autres stratagèmes.

Je me présentai pour la quatrième fois, comme un nègre, après avoir teint mon visage et mes mains... Ceux qui me voyaient me prenaient pour un véritable gnaoui, et je parlais un mauvais arabe. En abordant le gardien d'Yamna, je lui baisai la main ; il se retourna vers moi et me dit : « Que me veux-tu ? — Je viens me mettre à ta disposition, si tu as besoin de moi, car je commande aux génies et je guéris certaines maladies. — Dans ma famille, les visages noirs n'ont pas porté bonheur, et je n'ai jamais employé de nègres dans ma maison ». Sur ce, il me tourna le dos et rentra chez lui...

En retournant vers lui, la cinquième fois, j'étais devenu un riche négociant, arrivant des Indes avec des marchandises précieuses, avec une nombreuse caravane de chameaux, entouré de serviteurs et de portefaix. J'avais préparé un beau présent pour le gardien de Yamna, et je lui dis, en arrivant : « Je suis un riche négociant étranger, qui ne connaît personne en cette ville. Accepte de moi ce présent et considère-moi comme ton ami. — Je ne puis accepter de cadeau et tu n'as pas besoin de mon amitié. Va-t'en au fondak, où tes marchandises seront mises en sûreté ; car on a prévu ton cas. C'est un conseil amical que je te donne. Quand à moi, de ma vie, je n'ai voulu d'ami. »

Je vins encore, pour la sixième fois, comme un bon cavalier, souvent victorieux au combat. Je montais un cheval blanc, encore jeune, et je portais un sabre au côté. Auprès de moi, deux nègres

conduisaient en main deux sloughis; sur le devant de ma selle, étaient placés deux faucons bien dressés. En me présentant à lui, je lui offris une gazelle avec les faucons et les lévriers pour qu'il pût aller à la chasse. « Je te remercie, me dit-il, j'ai des gazelles dans mon jardin. Quant aux faucons et aux lévriers, je n'en ai nul besoin, car, pour être chasseur, il faut habiter la campagne ». Le subterfuge ne réussissant point, je lui dis : « Accepte-moi pour hôte pendant trois jours; je passerai mes journées à la chasse et les nuits chez toi. — Va-t'en, me répondit-il, j'ai l'impression que tu es un farceur, et peut-être même un amoureux ». Ce disant, il rentra dans sa maison et ferma la porte sur moi. En le voyant tout troublé sa femme lui dit : « Qu'as-tu donc? — Ce sont, depuis quelques jours, des visiteurs qui se multiplient dans ma maison; d'abord trois hommes, qui se sont présentés à moi sous différents costumes, ensuite, trois femmes, ayant chacune un métier différent ». Ma bien-aimée comprit que c'étaient là les ruses de son ami, et elle feignit aussitôt d'être possédée du diable et de se tordre dans les plus vives douleurs.

Je revins alors vers lui, pour la septième fois; j'étais un taleb, possédant l'art de guérir toutes les maladies. Je le trouvai à la porte de sa maison, l'air égaré, et cherchant des yeux un médecin, capable de reconnaître le mal dont souffrait sa gazelle. « C'est moi, lui dis-je en allant à lui, qui connais la maladie de ta femme; ce sont les tourments que tu lui infliges et la façon dont tu la traites, qui l'ont rendue malade. La crise a dû commencer le jour où tu lui as parlé de visiteurs, car tu lui avais rappelé ses parents et ses amis. — Tu es, me dit-il, un véritable docteur; viens vite visiter la prunelle de mes yeux ». J'entrai avec lui dans la maison et j'y trouvai ma belle évanouie sur son lit. « Prépare-moi vite du feu et va me chercher les parfums qui peuvent chasser les génies ». Il sortit à la hâte pour faire ma commission, et au retour, il trouva la maison vide. Je pris ma gazelle et je l'emmenai chez moi; je m'enfermai seul avec elle, et nous nous mîmes à nous réjouir. Nous récitâmes des poésies, nous jouâmes de la guitare, et nous allumâmes autant de bougies qu'il y a d'étoiles au ciel. J'ai agi de la sorte pour me venger de mon ennemi et pour apprendre au gardien à être plus prudent à l'avenir.

O toi, qui apprends par cœur une poésie, et le rythme pour la chanter, défie-toi des gens qui la critiquent; ce sont des ignorants. J'en demande pardon à Dieu, mais ce que je viens de raconter n'est pas une réalité; c'est une fiction, dont les poètes et les gens sensés comprendront seuls la valeur. Quant à moi, je suis un humble serviteur du Prophète, créé pour chanter ses louanges et pour demander, par son intercession, le pardon de mes péchés. Ma pensée est pure

et je mets mon espoir dans le Dieu clément, qui, j'en suis certain, comblera mes vœux. Je salue respectueusement tous les poètes de notre temps, sans en excepter les plus jeunes. Mon nom est Mohammed, et je tire mon origine d'une incontestable noblesse.

VIII

La colonie européenne de Fez est trop restreinte et son établissement trop récent pour avoir pu affecter toute cette civilisation maure. Les Européens, qui y vivent et qui ne complètent pas, à eux tous, deux douzaines d'individus, demeurent isolés, imperceptibles dans la masse des Fasis. Il y a une quinzaine d'années, les gens de Fez ne connaissaient, en fait de chrétiens, que les officiers instructeurs, français et anglais, qui suivaient le Makhzen. Puis vint s'établir la mission militaire italienne; peu après, un poste de la *North Africa Mission*, et, à sa suite, un vice-consul anglais; en 1894, nous en établîmes un, à notre tour; au commencement de 1902, le petit corps consulaire de Fez s'enrichit d'un consul allemand. En fait de commerçants, il n'existe à Fez qu'une seule maison européenne, et c'est une maison allemande; une maison française de Tanger y entretient un comptoir; les autres maisons de la côte se bornent à des représentants ou à des voyageurs. La protection européenne s'étend sur les agents indigènes de ces maisons; de plus, quelques Fasis, ayant fait le commerce à Manchester, à Gênes ou même en Espagne, en ont rapporté la naturalisation anglaise, italienne et espagnole; plusieurs sont revenus du Sénégal avec la qualité de Français.

La mission militaire italienne est arrivée en 1888, et a fondé la fabrique d'armes deux ans plus tard. C'est un fort bel établissement, confié à un colonel d'artillerie, assisté de deux mécaniciens; on y fabrique des fusils, on y répare des armes et des canons, et le bâtiment sert en même temps d'arsenal. Le seul malheur est que la nonchalance maure n'apprécie pas à sa juste valeur l'activité italienne. Du reste, elle est également rebelle aux efforts des missionnaires protestants. La *North Africa Mission* anglaise est venue la première et a

installé à Fez quatre dames missionnaires; l'an passé, l'essai de leur adjoindre un missionnaire n'a pas été heureux; car le pauvre homme a été assassiné. Ces dames ne se livrent pas au prosélytisme; elles se contentent de faire de la médecine pratique, de donner quelques petits conseils, de chanter de pieux cantiques devant leurs malades et de chercher à les intéresser à notre Sauveur, *Sidna Aïssa*. Il va sans dire que les *toubibat* (les femmes médecins) n'ont jamais converti personne; mais elles sont charitables et bien vues dans Fez: depuis quatre ans, elles ont coutume de détacher deux d'entre elles à la ville voisine de Sfrou. Après la mission anglaise, est venue la mission américaine, dépendant de la *Gospel Union*, de Kansas City : cinq personnes, dont deux ménages; mais toujours quelqu'un d'entre eux s'éloigne de la capitale pour travailler à Larache ou à Mékinez. Tous ces gens se déguisent en Arabes et sont beaucoup moins considérés que les dames anglaises. Ils avaient pris, au début, la fâcheuse habitude de discourir dans les rues et dans les souks; il a fallu les supplier de se tenir tranquilles, pour ne point compromettre les autres Européens; ils se sont alors transportés à la campagne et promènent désormais dans les villages leurs efforts infructueux.

***

Une nombreuse colonie algérienne est venue s'établir de la province d'Oran, surtout de Mascara et de Tlemcen. Les uns ont quitté leur pays après la conquête turque et sont déjà perdus dans la masse marocaine; les autres ont émigré après la conquête française; ils ont adopté le costume marocain, mais ils ont soigneusement maintenu leur individualité, en se mariant entre eux et en conservant le dialecte et les habitudes de Tlemcen, avec la fierté d'être Tlemçanis. Quand les Français arrivèrent devant la ville, les habitants s'enfuirent en grand nombre; ils se réfugièrent par bandes au Maroc, où ils furent aussitôt pillés par les tribus de la frontière; quelques-uns revinrent chez eux, d'autres demeurèrent sur place; les derniers poussèrent jusqu'à Fez. Là, les émigrés furent mal reçus par la population, bafoués,

traités de *nasranis*[1] et cantonnés dans un fondak auprès de la porte de Bab-Fetouh. La défaite de l'armée marocaine à Isly adoucit à leur égard les sentiments des Fasis, et on leur permit de s'établir dans les trois quartiers d'El-Oyoun, de Ras-el-Djenan et d'El-Qalqaliyin.

C'est dans ces quartiers qu'ils vivent encore. Ils ont prospéré, car ils sont environ 2 500; les plus vieux d'entre eux se rappellent encore les tristes circonstances dans lesquelles ils ont quitté Tlemcen. Celui qui fit la plus brillante carrière est l'amin El-Moqri, aujourd'hui l'un des notables de Fez. Les Tlemçanis comptent parmi eux bon nombre d'artisans, tisserands, marchands de babouches et surtout de *qahouadjis*[2]; quelques-uns sont devenus de gros négociants, trafiquant avec l'Algérie, ou de riches propriétaires. Comme Tlemcen est aussi ville hadariya, « citadine », presque tous portent un nom patronymique, et les familles les plus connues parmi eux sont les Moqri, Qessi, Oudjdi, Ben-Hallal, Ben-Harbit et Ben-Djebbour.

Ceux qui sont chorfa se maintiennent jalousement groupés, sans accepter de fusion avec les chorfa marocains; naguère ces chorfa algériens étaient tous réunis sous l'autorité d'un seul prévôt, qui appartient actuellement à la famille de Ben-Mansour; depuis trois ans, les chorfa, originaires de Mascara, ont désiré se séparer des chorfa de Tlemcen et ils ont obtenu un prévôt particulier. Malgré les angoisses de son émigration, la colonie algérienne de Fez s'est toujours souvenue de ses origines, et, revenue des terreurs paternelles, elle admet volontiers l'intimité du lien qui unit l'Algérie à la France; parmi eux, une vingtaine de familles possèdent des intérêts agricoles dans les tribus voisines, chez les Ouled-Aïssa, les Ouled-el-Hadj et les Béni-Sadden, et elles se sont réclamées de la protection française.

La population de Fez, qui tient à maintenir intacts son caractère purement musulman et sa civilisation maure, n'a cessé de se montrer revêche à l'égard des Européens. Dans les premiers temps de leur installation, ils étaient, paraît-il l'ob-

1. Nazaréens.

2. Cafetiers.

jet d'une curiosité gênante et de constantes insultes ; on crachait sur leur passage, on leur criait des choses pénibles sur le compte de leurs ascendants ou des femmes de leur famille. L'accoutumance a atténué l'hostilité de ces sentiments. Quand le Makhzen vint s'installer à Fez, en mars 1902, le gouverneur de Fez-el-Bali reçut des ordres sévères et menaça d'imposer des amendes collectives aux quartiers récalcitrants. Mais on dit que la défiance persiste, les injures continuent à être proférées, d'une voix peut-être moins intelligible, et, sauf des exceptions très rares, les maisons maures restent encore closes à la pénétration des étrangers.

Cheikh Ennsara fis sennara ;
Cheikh el Yehoud fis sefoud ;
Cheikhna fi eljenna ;
Ouhna âlih che-houd.

« Le maître des chrétiens à l'hameçon ; le maître des juifs à la broche ; notre maître au paradis, et nous témoignerons en sa faveur ». C'est un refrain populaire que les enfants fredonnent dans les rues, et les femmes sur les terrasses, à l'apparition d'un roumi.

***

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LE MATIN A BÉNARÈS[1]

Comme les vapeurs déroulées de son haleine, sortent, montent de Lui les tourbillons de créatures. *(Bhagavad-Gitâ.)*

Sur le mur sans limite du néant, un peintre sans corps trace des figures fantômes, en multitudes éternelles. (Tulsi-Das. *Vinaya Pratika.* Traduction anglaise de Bhagavan-Das.)

De nouveau, après un intervalle de bien des années, vient briller à mes yeux la vieille Bénarès. Ce fut autrefois une vision tellement à part, si différente de toutes les images qui nous composent le monde régulier de la veille, — tant de choses s'y mêlaient étrangement que j'avais, depuis l'enfance, lues et songées du passé fabuleux, — et de Rome et de Ninive et de l'Égypte, — que le souvenir m'en était resté comme d'un rêve. Peu à peu dépouillé de son détail, réduit à la seule mémoire de l'émotion lumineuse, le voici qui revient aujourd'hui tout entier, ce rêve, et recommence à développer son innombrable et changeante fantasmagorie.

Oui, ce que j'éprouve soudain à l'aspect de ces architectures où la multitude hindoue d'aujourd'hui vient présenter au Soleil les oblations aryennes du matin, c'est une sensation

1. Je décris ici la rive du Gange à Bénarès telle que je l'ai revue au moment de la fête de *Maha-Siva-ratri*, en l'honneur de Siva, en février. Ce jour-là, les pèlerins affluent encore à Bénarès. L'année 1895 fut une date fatidique dans l'histoire du Gange. Il était prédit que ce fleuve perdrait alors en faveur de la rivière Narbada son caractère sacré, et il est certain que depuis, bien que l'on y procède encore chaque matin aux ablutions rituelles, les foules quotidiennes sur les *ghats* (escaliers) n'ont plus le caractère énorme qu'elles avaient quand je vins à Bénarès pour la première fois, en 1889. Voir les photographies que l'on vend à Londres et à Bombay. La plupart furent prises avant 1895.

1er Avril 1904.

d'ordre hindou. Ce prodigieux morceau de nature et d'humanité m'apparaît d'abord spectral, composé d'images sans substance et qui vont s'évanouir, — un fragment de l'universelle Mâya. Et cette brusque sensation fait place à une idée d'espèce hindoue, inévitable elle aussi, et claire. C'est que ce tableau déployé dans la lumière de l'Inde au-dessus de l'eau où vacille son multicolore reflet, ces milliers de corps sombres, ces physionomies intenses, façonnées par des idées spéciales dont les plus puissantes, les religieuses, agissent en ce moment sous mes yeux, ces gestes, ces attitudes de dévotion à des puissances imaginées, à des dieux qu'impose une suggestion héréditaire, cette file dorée de palais asiatiques, ces escaliers tombant en nappes de pierre obliques et bien réglées, ces cônes écailleux de granit, — tout cela c'est une civilisation manifestée aux sens, un mode entre tant d'autres par où la vie se détermine, une forme, comme là-bas le tronc multiple, les racines aériennes, le grand feuillage sombre de ce banian tropical, — une forme que revêt, soumise à certaines conditions, l'universelle énergie. Le Védantiste a dit : une projection de Brahma.

***

Un jour de fête. Le matin, six heures. L'heure des ablutions rituelles pour le peuple brahmanique, l'heure où, du haut des grands palais, les foules de Bénarès descendent par théories les escaliers monumentaux, viennent célébrer au bord du Gange divin le vieux culte aryen des morts, des Pitris et du Soleil. Nous sommes en bateau sur le fleuve. Derrière nous, l'Astre se dégage des brumes, monte au-dessus des sables, de la pure étendue sans vie. Mais devant nous, à sa face, dans sa lumière, dans la rose et tressaillante fraîcheur de l'aurore indienne, l'immense croissant des gradins et des édifices va s'emplir du fourmillement de la vie[1]. La vie admirable, les milliers de corps nus ou noblement voilés, les mouvantes statues humaines peuplant les degrés de marbre et les

1. La rive nord du Gange seule est sainte. Les morts que l'on brûlerait sur la rive sud ne seraient pas sauvés. C'est pourquoi, en face de la religieuse Bénarès, il n'y a qu'une plaine vide. Le fleuve coule entre un désert et un pêle-mêle de monuments.

colonnades, au pied des monuments superbes, comme dans les grandes cités antiques.

La rayonnante vision et que n'a point rêvée Turner ! Des brumes traînantes, l'ambre et le rose du matin tropical, une file de palais lumineux, comme il s'en ébauche et s'en évanouit dans les nuages ! Féeriques palais où se suivent tous les styles de l'Inde, car chacun d'eux fut construit par un rajah de la péninsule pour ses pèlerinages ou pour ceux de son peuple. Palais rajpoutes et mahrattis, palais du Népâl, du Penjab, du Dekkan, des princes de Gwalior, de Nagpur et de Bénarès, palais du Nord et du Sud, évoquant toutes les merveilles rêvées de l'Orient. Kiosques turcs, façades mauresques, coupoles byzantines, bulbes persans, créneaux, porches arabes, s'alignent derrière les quenouilles feuillues des sanctuaires sivaites, voisinent avec le shivala demi-chinois du Népal, avec les minarets conquérants, les deux aiguilles dardées en plein ciel d'une haute mosquée mogole. Suis-je vraiment à Bénarès? Je vois des morceaux du Caire, de Téhéran, de Grenade, de Venise. Un mur de briques entre-croisées, une rose étendue verticale sur une colonnade, le vide portant le plein, me rappelle le palais des doges. Des tours dont la tête s'évase en collerette tuyautée encadrent le fer à cheval des portes cyclopéennes. D'énormes ogives bâillent. Les grandes murailles rectangulaires s'étalent en nappes lisses où l'on ne soupçonne point l'assemblage des puissants blocs, — surfaces massives, aveugles, sans fenêtres ; mais, tout en haut, des consoles guillochées accrochent comme des bijoux de filigrane les saillies des vérandas grillées.

Et tout cela déployé sur une longueur de quatre kilomètres, couronnant à une hauteur de quatre-vingt-dix pieds la courbe du Gange, déroulant jusque dans l'eau les étendues obliques des *ghats*. Admirables escaliers dont les plans de granit parallèlement réglés par les lignes de gradins s'inclinent comme pour mieux s'offrir au soleil et s'inonder de splendeur. Quelques-uns, larges de cent mètres, avec leurs faces d'ombre et de lumière qui s'intersectent en arêtes obliques, sont des monuments massifs, des troncs de pyramides à degrés. Il en est qui montent, scandés de terrasses successives, et si raide est leur pente que, d'en bas, on ne voit pas

où ils conduisent : leur première nappe finit comme la crête d'un pylône, en barre rigide, horizontale et tendue sur le vide. Ailleurs, dépassant la base des palais, entre les intervalles étranglés des puissantes murailles, ils se resserrent, les escaliers, non plus pour magnifiquement monter, mais pour grimper en raidillons jusqu'à la ville — obscurs corridors par où la foule religieuse déborde à chaque aurore des ruelles de Bénarès, coule et se répand le long du fleuve.

Et c'est l'heure. Déjà la vie ondoie, s'élargit au grand amphithéâtre qui semble la présenter comme une oblation au Gange, au Soleil. Au sommet des escaliers, des groupes apparaissent, lointains, tout petits, en silhouettes sur le ciel, puis commencent à descendre dans l'espace plein d'ombre entre les édifices. Et les voici qui se révèlent, bronzes vivants, canéphores drapées, dans la pleine lumière des larges perrons, et les fières nudités des éphèbes ne sont pas plus admirables que les plis graves où s'élargit le rythme des calmes démarches. Purs sont les bras cerclés de métal qui se lèvent pour tenir droits, sur les têtes voilées religieusement, les vases de cuivre que le soleil éclabousse. Tranquilles et nobles, les genoux dont le fléchissement alternatif rompt à chaque pas la verticale tombée du péplum. Des ombres et des lumières tressaillent sur le modelé mouvant des corps héroïques.

A présent, toute cette humanité commence à s'épaissir au pied des *ghats*, sur les radeaux, les tréteaux de bois amarrés à la rive, sur les gradins qui de bas en haut se peuplent comme un amphithéâtre, — à s'entasser entre les édicules rectangulaires, les chapelles, les artichauts de granit, les cônes dorés, les guérites où trônent les Sivas à trois yeux, les Hanumans à masques de singe, les rouges Ganeshas à trompes d'éléphant. Sur chaque dé, sur chaque socle de pierre dont s'accidentent les rectilignes cascades des perrons, un ascète s'accroupit, face au soleil, dominant la vulgaire multitude, l'ignorant, ne la voyant pas, — fixe dans sa contemplation comme un Bouddha sur son haut piédestal. Les vastes boucliers de sparterie qui pendaient au soubassement des temples se sont dressés pêle-mêle sur leurs piquets : on dirait une forêt de monstrueux champignons où s'abrite la

méditation des Brahmes. Et les hommes, leurs *sarongs*, leurs *langoutis* retirés, leurs beaux torses au soleil, les femmes, serrant autour d'elles une frileuse mousseline, entrent dans l'eau jusqu'à mi-corps et restent là dans la première attitude sacramentelle, les bras tendus vers l'Astre, les mains attentivement jointes. D'autres sur les radeaux, entre leurs vases religieux, leurs *lotas* de cuivre, s'assoient sur leurs jambes croisées, dans la pose antique du gymnosophiste qui s'isole et s'absorbe. Et les yeux se fixent, les lèvres se mettent à vibrer de la récitation automatique des *mantras*. Le vieux culte védique, dont Bénarès, mieux que le reste de l'Inde, a conservé la tradition, le culte aryen des puissances naturelles est commencé. Une vaste rumeur s'élève de cette frange humaine répandue au pied des architectures, le long de l'eau divine : bourdonnement infini, immense et vague palpitation comme celle des pullulants insectes que pousse devant soi, sur le sable, le flot de la marée montante.

Lentement, dans la lumière et la chaleur croissantes, ma barque longe cette frange de chair, cette humaine et bruissante écume qui depuis les temps antiques revient chaque matin couvrir la rive du Gange. Souvent la jonque s'éloigne et gagne le milieu du courant pour mieux embrasser l'ensemble de la prodigieuse perspective, l'alignement triomphal des palais dressés dans le brouillard rose sur le rempart des escaliers pyramidaux ; et puis nous revenons aux *ghats* pour retrouver la foule et l'infini détail humain. Quelle trouble émotion, à mesure qu'on s'en rapproche, de sentir naître et grandir la chaude rumeur religieuse, d'y entrer comme dans un effluve invisible qui flotte au-dessus de ces pullulants degrés, d'avancer dans cet innombrable murmure où l'oreille distingue, si l'on est tout près, de nasillantes mélopées qui se croisent, des psalmodies liturgiques, des intonations orientales de messe !

Magnifique affluence de la vie dans la magnifique lumière ! Comment dire la splendeur liquide des silhouettes sculpturales qui sortent, lavées, du fleuve et se redressent au soleil, l'ondoiement de toute cette chair que nous frôlons presque et dont je sens l'odeur ? Luisent les membres, les torses, les

vieux crânes penchés sur le fleuve. Aux chevilles, aux poignets, aux narines, les bracelets, les bijoux piquent des points de lumière. Mille cuivres radieux jettent leurs scintillements. Là-dessus les simples, les vibrantes couleurs : pourpre, émeraude, safran des draperies féminines, et le blanc des monceaux de jasmin sur les radeaux, et l'or des lourdes guirlandes d'œillets, — toutes les fleurs dont l'arôme flotte sur l'eau en nappes alanguissantes que nous traversons, toutes les fleurs d'offrande que l'on va jeter au fleuve, qui trempent dans son onde, qu'elle charrie déjà par paquets et jonchées.

Et, mêlées à la foule, les bêtes. En haut des escaliers, des vaches divinisées se profilent contre le soubassement des palais, et plus bas, des chevaux sellés attendent, immobiles, sur les degrés. A droite, autour d'un cône bourgeonnant de temple, des milliers de pigeons font un bruissant nuage, et tous ensemble pliant leurs ailes s'abattent sur ses milliers de pointes. Partout filent, brillent des traits de lumière verte qui sont des perroquets; ils se posent, émeraudes vivantes, aux corniches, aux balustrades des terrasses. Je vois des singes dont les souples corps bondissent entre les verdures au pied des édifices. Je vois sur un édicule de granit un groupe fauve de vautours. Que viennent-ils faire au milieu des humains, ces carnassiers, ces sauvages, plus étrangers ici que les autres bêtes? Sans doute ils surveillent les bûchers funèbres que je n'ai pas oubliés et dont nous devons approcher; leurs yeux guetteurs ne quittent pas la crique noircie où l'on pousse à l'eau, avec les cendres, des morceaux mal calcinés de chair. Une pointe doublée, la voici qui se révèle. Là-bas, près de trois pyramides sivaiques dont les flèches étincelantes et les drapeaux glorifient le dieu de la Mort et de la Vie, j'aperçois déjà les flammes basses et courtes, les pesantes volutes de fumée, nourries de substance humaine.

Et de nouvelles lignes de pierre passent, chargées d'humanité qui prie, nue, luisante d'eau et de soleil, les mains tendues vers son rêve. Une fastueuse procession de tableaux où le fouillis des chapelles, l'ombre sous les paillassons qui plafonnent les radeaux trop peuplés, l'éclat des granits au soleil, les vastes trapèzes des escaliers, leurs faces fuyantes, leurs angles successifs, le pêle-mêle des grands parasols de spar-

terie, les silhouettes nues et de teintes diverses, le flot des chairs et des couleurs s'agencent, à chacun de nos coups de rame, en combinaisons nouvelles de kaléidoscope. Au premier plan le barbottement des grenouilles religieuses. Des corps accroupis, en ligne sur la plus basse marche, soudain se débandent, et leur plongeon crève la mouvante moire. Des çoudras bruns, le crâne rasé, sauf la touffe que saisira Siva pour les introduire en son paradis, se courbent sur le fleuve, portent à leurs lèvres la coupe débordante de leurs paumes jointes. D'autres, penchés en avant, éparpillent du bout des doigts la surface liquide, la font à petits coups pressés jaillir vers le soleil. Beaucoup de vieilles brahmines dont la mousseline trempée se colle à leurs tristes côtes. Toutes raidies et courbées par l'âge, leurs mèches grises défaites et pendantes, elles grelottent, et pourtant avec quelle attention fixe de folles qui suivent un délire méthodique, elles pivotent sur elles-mêmes, se bouchent une narine d'un doigt, puis l'autre, élancent leurs mains de vieillards vers l'Astre, le dieu d'immortelle jeunesse ! Auprès de la misère de ces corps, voici la forme humaine dans sa force et sa perfection de fleur : un rang d'éphèbes debout, dans l'eau jusqu'aux genoux. Ils semblent se baptiser eux-mêmes : chacun se penche, recueille un peu d'eau dans le creux de sa main et se la verse sur la tête. Ample mouvement du torse qui se baisse et se relève ; remous de lumière dans le gonflement des muscles ; geste auguste du bras qui se déploie pour l'aspersion védique ; resplendissement soudain des belles poitrines qui ruissellent. J'imagine qu'ils murmurent les vers fameux du Rig-Véda ; ils font partie de l'office du matin[1] : « Eaux, disent les jeunes hommes, donnez-nous la santé, la vigueur, afin que nous sachions la joie. Comme des mères aimantes, versez sur nous votre bénédiction. Lavez notre péché, faites-nous féconds, faites-nous prospères ! » — « Soleil, disent les vieilles femmes, dont les bras décharnés supplient, radieux Soleil, absorbe-nous, absorbe nos fautes en ton immortelle clarté ! »

Cependant, derrière ces figures qui s'empressent aux ablutions, j'en compte beaucoup d'immobiles, des brahmes sur-

1. Appelé office du *Sandhya*.

tout, reconnaissables à leur peau claire, au fil blanc — celui des deux fois nés — qui leur ceint le torse. Accroupis en bouddhas, au milieu des vaisselles du culte, ils s'absorbent dans l'accomplissement des exercices yogis. Et ces visages tendus, ces yeux fixes, ces regards que nous traversons sans les émouvoir les montrent déjà ravis en Brahma. Sans doute des *smartas*, des initiés, des orthodoxes de la vieille école védantique. En voici un très maigre, très vieux, debout sur un seul pied, l'autre jambe repliée, — en héron qui somnole. Deux autres ont levé leurs bras vers le ciel, et, jusqu'à dix heures, garderont la même attitude. Mais la plupart baissent la tête, égrènent automatiquement des rosaires, ou bien, les paupières closes, ils ont enfoui leur main droite dans un sac rouge où je sais que leurs doigts travaillent sans trêve, s'entrelacent, se contournent, tricotent des figures mystérieuses : le sanglier, la corde, le poisson, les cent huit incarnations de Vichnou. Plusieurs sont invisibles, emprisonnés dans un de ces cubes de granit qui se dressent sur le dernier degré du *ghat* : on ne découvre leur présence qu'à l'effroi d'entendre une voix qui, tout d'un coup, sort de la pierre. Au moment où je passe devant le trou grillé, je l'entends qui module, liturgique, secrète, mystérieuse, à peine humaine. Une seconde, la voix s'est détachée de l'universelle rumeur où, parmi les gammes chromatiques de musettes, les battements de cloches, bourdonnent les essaims de formules saintes, les noms des dieux, les *Ram, Ram, Ram*, les *Shiva, Shiva, Shiva*, et surtout l'innombrable vibration de la terrible syllabe *Aum*.

Cependant plus émouvante, peut-être, est la fixité des postures où chacun s'isole. On hésite à venir si près : on craint de passer entre ces brahmes absorbés et l'objet-fantôme où leur vision se concentre. Mais chacun reste imperturbable, inaccessible, mentalement seul, inconscient de la présence des autres. Pas un ne paraît me voir, mais moi je les regarde, ces hommes qui se laissent dévisager comme des statues, et, venant du sud, je m'étonne de leur pur type aryen : bel ovale de la face, morbidesse italienne du teint, hauteur du front de marbre, — tant de figures parentes des bustes classiques de la Grèce et de Rome, quelques-unes sœurs des physionomies modernes de nos villes d'Occident. Mais un

songe que je ne puis imaginer les possède, et je m'effraye de leurs expressions tendues de manie, d'hypnose, quelquefois de leur rigidité de mort. Ces beaux jeunes gens de haute caste, aux mines de prêtres et d'étudiants d'Europe, quelle suggestion atavique les enlève aux joies et aux travaux de la vie pour les immobiliser là, six heures par jour, toutes leurs énergies concentrées sur le dévidement des litanies qui s'accélèrent, sur le mécanique et vertigineux manège où sentiments, pensées, tous les événements de l'esprit se brouillent et s'effacent comme fondent en grisaille les couleurs d'une toupie fixe dans la vitesse de sa rotation ? Et ces dévotes qui s'aspergent, ces blanches septuagénaires dont j'aperçois un peu, sous le bord du voile, les cheveux d'argent bien séparés, en deux nappes, — comme elles ressemblent à nos grand'mères! Oui j'ai vu ces maigreurs et ces pâles bouffissures, ces mêmes lèvres amincies et rentrées, ces mêmes prunelles fanées, chez de vieilles matrones de France, dans leurs sombres appartements. C'est toute la même usure vénérable. Mais celles-ci sont vêtues à l'antique et de blancheur ternie, — triste voile, celui des pauvres veuves-parias dont la rencontre est de mauvais augure; pourtant il tombe en beaux plis de dignité, comme la draperie des sérieuses figures qui se penchent sur les morts aux bas-reliefs de la Grèce. Le nom qu'invoquent à présent leurs lèvres tandis que leurs mains implorent l'Astre, c'est Mitra, c'est le nom du dieu solaire que l'Occident jusqu'au fond de la Gaule connut en même temps que le Crucifié. De la Perse, de l'Inde, de l'Orient déjà fabuleux sa gloire avait gagné, traversé l'empire romain. Elle règne toujours à Bénarès[1] — « Mitra, chantent les brahmines, Mitra soutient la terre et le ciel, Mitra d'un œil inflexible contemple toutes les créatures. Offrez à Mitra le sacrifice du beurre ! » Et ces aïeules accomplissent les gestes des vieux cultes classiques. L'une d'elles, inclinant un cuivre en forme de patère, fait une libation de crème : une tache blanche s'élargit dans l'eau verte où traînent des jasmins.

Mais autour d'elles, les hommes, les vieillards de leur race ne sacrifient point. Ils méditent, en rangs, la tête baissée.

1. Exactement, le Mithra perse fut à l'origine le même dieu solaire que le Mitra védique, mais il eut ensuite son développement indépendant.

Crânes vastes, aux aigus méplats qui brillent au soleil avec les luisants clairs, l'aspect dense de l'argent poli — si différents des têtes rasées des çoudras dont le cuir est obscur. Avec leurs bésicles, leurs sèches lèvres intellectuelles, ces vieux brahmes ressemblent à des évêques chenus, à des savants vénérables de nos académies. Deux ou trois sont énormes, soufflés par le riz, impotents de graisse blafarde : leur tête en boule, leur menton qui s'étage, font songer à de pesantes figures d'empereurs romains. On s'étonne, après les ordinaires foules à peau sombre des bazars et de la rue, de trouver là, rassemblé, ce peuple de brahmes, ces blancs, ces Européens égarés depuis quand? — sous les tropiques, étrangement mêlés à l'humanité de l'Inde et si différents d'elle! Des frères d'autrefois, fidèles aux premiers cultes aryens, et dont le front, les traits intellectuels annoncent la race philosophique, celle qui, regardant l'univers, s'est mise à le penser. Seulement, le climat torride, le régime théocratique qui depuis trois mille ans les fait souverains spirituels de l'Inde, la nécessité d'assurer par la crainte superstitieuse et la complication croissante du rite leur domination sur deux cents millions de cerveaux inférieurs, les vertigineuses métaphysiques, toutes ces influences de déséquilibre leur ont fait à la longue des âmes que nous ne pouvons pas lire.

Trois coups de rame détachent notre barque de la rive. Mes regards quittent le dessous ombreux des plafonds de paille ; ils se relèvent sur l'étendue oblique des *ghats*. De nouveau, jusqu'à la base des palais, ils s'y promènent, largement, à l'aise, et l'étonnement disparaît dans la pure joie d'admirer. Rien que de la beauté, — beauté d'ordre universel et dont un Grec se fût enchanté, comme je m'en enivre, Européen moderne. Je ne sais si je suis sous les tropiques, en Asie, je ne vois plus le barbottement, ni l'extase, ni le détail dément du culte hindou. Au-dessus des gens de l'Inde, brahmes et çoudras affairés aux dévotions sur les marches d'en bas, il n'y a plus que des figures d'un caractère général. Librement, par groupes, elles s'étagent, s'ordonnent, comme pour des frises et des frontons, sur les degrés immenses, sur les fonds de pierre lumineuse. Des bronzes vivants sont assis

là-haut, se reposent après les lustrations, et, sous la moulure grecque d'une muraille, sous son étendue lisse, ces corps virils prennent un sens émouvant : l'éternelle simplicité de la pierre, des lignes, des plans géométriques et la simplicité de l'éternelle forme humaine ! Comme des gladiateurs, des jeunes gens se frottent d'huile et puis déploient leurs membres, font des gestes de gymnique. Un escalier monte droit de la crête du *ghat* jusqu'à la terrasse d'un grand palais : l'observatoire dont les instruments antiques dessinent là-haut leurs formes étranges, — et sur les marches, des athlètes qui s'étagent jusqu'au toit, brandissent des massues, tendent des silhouettes héroïques. Plus bas, en voici d'autres qui se dressent en paix, hanchant un peu : d'une main distraite ils retiennent leur pagne autour de leur ceinture. Plus bas encore, de belles nudités escaladent les degrés d'un pas élastique, sur la pointe du pied, les bras écartés, leurs deux mains balançant chacune un petit vase.

Mais rien ici n'est plus classiquement beau que les processions de femmes. Elles ont rempli leurs jarres de l'eau sainte qui doit servir aux cultes du foyer, et maintenant, à travers les cent lignes parallèles qui rayent l'oblique nappe de pierre, elles remontent de la berge : longue ascension rythmée par les paliers qui se succèdent avec une régularité de stances. Sous la féerie des palais, noblement elles gravissent les escaliers de lumière : au-dessus de la foule confuse le jaune, le vert, la pourpre lamée d'or de leurs voiles exaltent leurs simples accents de triomphe. Elles montent, le col droit, la tête haute, sous la charge de la sphère de cuivre qui fait la rigidité fière de leur démarche. Avec lenteur, l'un après l'autre, leurs pieds nus posent sur les dalles que tant de pieds nus ont polies, et les plis verticaux de leur draperie oscillent au rythme alternatif des genoux qui, de gradin en gradin, fléchissent et se relèvent. Et, plus légères, d'autres troupes descendent et les croisent, leurs urnes vides à l'épaule, ou bien portant des brassées de fleurs qu'elles vont jeter à la sainte Ganga. Mais beaucoup de belles filles demeurent immobiles dans ce va-et-vient ; à des niveaux différents elles s'espacent sur les lignes de pierre. Avec art elles remettent les frissonnantes mousselines de leurs voiles, — un envolement

d'orange, de jaune qui se pose sur les têtes, les épaules, et, par-dessous, tandis que leurs bras se déploient, tressaille tout entier le mauve *sari* qui les enveloppe jusqu'aux chevilles.

Et puis c'est un très long cortège de vieilles, drapées de blanc et qui tiennent des bols de cuivre. Elles ont surgi de la fente obscure entre deux grands perrons, et les voici qui cheminent, une à une, en file égrenée tout le long du même degré. Mais elles s'arrêtent à l'angle d'un *ghat* dont le côté plan tombe d'une chute perpendiculaire dans le fleuve, et dressées sur la muraille à pic, avançant le bras au-dessus du vide et retournant d'un même geste leurs cratères, toutes ensemble font leur libation. Après quoi, tout de suite, les voilà reparties, les blanches vieilles femmes, à travers les étendues des gradins, et longtemps ma barque suit leur ligne qui passe d'un *ghat* à l'autre, descend jusqu'aux berges de marbre ou de poussière, contourne la crique charbonneuse où brûlent les feux des morts, remonte, parfois disparue derrière le fouillis des chapelles, mais circulant toujours. Et soudain elles ont trouvé leur issue : toute la blanche théorie s'est enfilée dans la cheminée qui grimpe raide entre deux palais jusqu'à la ville.

***

Il est plus de dix heures ; toute brume s'est évanouie. Sauf quelques brahmes encore perdus dans l'extase, le grand recueillement sur les marches d'en bas est fini. Finies de même les dévotions aquatiques, mais sur les degrés le feu du soleil exaspère la vie de la multitude. On dirait que de ce fourmillement qui s'attise sort la chaleur croissante, réverbérée par les perrons, les façades, avec l'insupportable lumière.

Nous venons de nous arrêter devant le plus bruissant de tous ces *ghats*. Jusqu'en haut il bouillonne, celui-là, d'humanité mouvante. Les chapelles, les petits sanctuaires, les cubes et prismes de granit le hérissent avec les autels improvisés, les plates-formes chargées de fleurs, de feuilles et de scintillements. C'est un encombrement qui déborde sur le Gange et dont il pénètre les interstices comme la mer une masse ra-

mifiée de roches. Là-dessus les prodigieux champignons-parasols s'entremêlent dans leur foisonnement; par endroits le *ghat* disparaît sous leur multiple carapace. Et par derrière, à mi-hauteur, de belles terrasses surgissent, portées par des colonnades, couvertes de splendeur vivante et bariolée, car des femmes en longs voiles s'y érigent, leurs purs éclats de couleur isolés, exhaussés au-dessus de l'universelle confusion comme de claires fanfares sonnant sur un tumulte d'orchestre.

Mais tout en bas, à gauche, quelles catastrophes ont produit ces désastres? Des architectures éventrées et demi-englouties dans le Gange, — ruines colossales où les parfaites arêtes des murs finissent en des masses déchirées, ruines admirables par la précision adamantine des plans de granit, par la rigide pureté de la grecque brodée sur les contours, par le lisse, le net des matériaux bien taillés et jointoyés. Des constructions stables pour toujours et pourtant des effondrements! Les poussées des crues ou les secousses de la terre ont rompu le quai superbe que voici. Tout zigzaguant et disloqué, il est encore chargé de ses édifices : tours d'angle, murailles, pyramides brahmaniques restées entières, inusables, mais penchées ensemble dans une attitude de chute, et disjointes parfois en trois, quatre longs morceaux qui glissèrent à demi, l'un sur l'autre, comme des piles de dames qu'un enfant vient de faire crouler. Des terrasses intactes, un cône culbuté sortent de la pesante eau verte, et les guirlandes qui tournoient dans le courant s'accrochent à leurs saillies.

C'est au pied de ces ruines, dans une anfractuosité de la berge, que brûlent les bûchers. Qu'ils sont petits et bas! Quoi! voilà qui suffit à dévorer la forme humaine! Mais les flammes dardent de vives aigrettes, et les tourbillons d'étincelles pétillent dans les grasses vapeurs de la chair qui fond. Le lieu est sinistre, noir comme d'un incendie. Les hauts murs ébréchés l'enveloppent avec de tristes talus de poussière. Sur la vase, des cadavres ficelés en de roses mousselines attendent leur tour dans un humide semis de braises éteintes et de tisons : quatre longues et rigides momies ligottées dans l'étroit linceul. A l'extrême bord de la plage, elles trempent à demi dans l'eau plate, sanctifiées, avant de passer

au feu, par cette onde où tout à l'heure les parias à peau noire chargés des besognes funéraires pousseront leurs cendres.

Devant la crique, un pêle-mêle de jonques amarrées, toutes chargées de bûches : le combustible qui afflue sans cesse pour l'entretien de ces feux éternels où de siècle en siècle vient s'anéantir la matière des générations.

Et tout près palpite la vie hindoue, qui ne s'inquiète pas des écroulements ni de la mort. Au-dessus des fumées sinistres s'élargit la mêlée des chairs et des couleurs. Ainsi l'ascension des beaux degrés continue la pente des escaliers rompus; les temples où les vivants se ruent aux adorations se haussent par-dessus les monuments submergés dont ils répètent exactement les formes ; les cultes d'aujourd'hui continuent ceux d'autrefois ; l'éternel présent émerge de la mort, de la mort illusoire où tout s'abîme en vain et qui n'est rien puisque l'univers triomphant en surgit toujours, peuplé de vie, illuminé de conscience, comme ce *ghat* radieux et pullulant sort du Gange et des ruines englouties.

Nous sommes au centre du monumental croissant déployé le long du fleuve, au plus brûlant foyer de la frénésie religieuse. On songe à la démence héréditaire et systématique qui l'entretient ici, cette fièvre, à tous les rêves qui flottent depuis si longtemps, avec l'immense rumeur, sur ces lignes de gradins. Trois fois sainte à tous les millions d'habitants de l'Inde est chacune de ces dalles. Le pied béni de Vichnou les a marquées de son empreinte. Dans leurs niches, parfois dressés à même sur les marches, gesticulent les Hanumans-singes, luisants d'huile, et les Krishnas bleus jouent de la flûte, les Kalis noires dont les yeux sont tout blancs brandissent des têtes coupées, les Parabattis dansent, les Durgas dorées, appuyées à leurs lions, agitent des couteaux au bout de leurs dix bras, les Ganeshas obèses, à trompes d'éléphant, oppriment les minuscules souris qui leur servent de destriers, les cobras de pierre gonflent leurs capuchons. Et voici des vaches vivantes qui ruminent, supérieures à la folie humaine, trop rassasiées d'adoration pour prendre la peine d'ouvrir les yeux. Voici des stèles qui commémorent des autodafés, voici des lingams

générateurs : des femmes les arrosent, les couvrent de feuilles fraîches pour calmer les incandescences qui ne cessent pas de produire la vie de l'univers. Vénération à tous les grands dieux de l'Inde, et puis aux dieux locaux de ce *ghat* ! Gloire à la châsse d'Amapurma qui détourne les famines de Bénarès, à celle de Shunrakeshwar où les femmes viennent prier pour des enfants mâles, à la pierre de Mansarowar qui chaque jour grandit de l'épaisseur d'un grain de millet, à la citerne du Destin où les pèlerins avides se penchent pour lire leur fortune aux mouvements de leurs reflets, à la chapelle de Tarakeshwar, bon génie des morts, celui qui leur murmure à l'oreille les mantras sauveurs : il trône sous l'eau au fond d'un réservoir ! — Derrière les palais, sur le plateau, invisibles d'ici, mais tout près, se lèvent les fameuses pointes d'or du grand temple de Siva, à vingt pas du temple-étable, où j'ai vu les dévots tourner, la face préoccupée, tourner comme les agités d'un asile autour des vaches saintes, leur jeter aux naseaux des pincées de riz, des fleurs, de l'eau bénite, leur saisir la queue pour avidement s'en caresser la figure. Et par là, c'est aussi le puits de Kali, dont les malades boivent l'eau pourrie par les fleurs d'offrande, et celui non moins fétide de la science, où réside Mâhâdeva, et le taureau de pierre qu'il vient chevaucher la nuit. Sur un autre *ghat*, vers l'extrémité orientale du grand amphithéâtre, tout à l'heure je regardais la forme du grand Bhima, ce héros Pandava, fils du Gange, que chantait, il y a plus de vingt siècles, le poète de la Bhagavad Gîtâ. Colossal et béat, long de dix mètres, il gît, les yeux dans le soleil d'où le Gange, dit-on, l'emporte une fois par an pour le rapporter exactement à sa place.

Cependant plus merveilleux encore est le *shivala* de Bridhkal. Un rajah dévot à qui Siva rendit la jeunesse le construisit, disent les brahmes, à l'époque Satjug. Or n'oubliez pas qu'elle a duré, l'époque Satjug, 1 720 000 années, que les ères Trata et Dwapura vinrent ensuite, dont la première compte 1 296 000 et la seconde 864 000 ans ! La période actuelle est la triste Kalijug, la plus mauvaise, où les hommes dégénérés ne savent plus adorer les dieux, — heureusement la plus brève : elle ne durera que quatre mille deux cent soixante-dix siècles ; mais à peine en avons-nous atteint le cinquième millénaire ! Tout

calcul fait, ce petit monument a donc au moins deux millions cent quarante mille années[1]. Dans ces vertigineuses perspectives s'enfonce le rêve dont s'hallucinent les yeux des pèlerins de Bénarès.

Autour des lieux sacrés se pressent les pèlerins de toutes les races de l'Inde. Le parfait rectangle d'une haute plate-forme, sur de beaux encorbellements, n'est peuplé que de femmes du Sud. Je les reconnais. Voilà bien leurs visages plus lourds que ceux du Nord, plus chargés d'orfèvreries et de sérieux animal, et qu'un jus de safran dore comme des masques d'idoles. Physionomies sauvages, voiles de pourpre sombre et largement rayés de jaune, de noir, harmonies de gravité somptueuse, quelle surprise de retrouver ici tout cela! Comme, soudain, la vue de ces femmes groupées m'emporte loin du Gange! Un instant je revois l'Inde tamoule, les puissants cocotiers jaillis de l'ardente terre rouge, les cénacles de dieux géants et peinturlurés, sous les palmes, dans les campagnes, — surtout les pagodes vastes comme des villes et de type inconnu dans l'Hindoustan, leurs pylônes demesurés où s'écrasent, ondulent, rang sur rang, les milliers de formes animées, et l'obscure immensité des corridors, et les grimaces des noires idoles de cauchemar, et la nudité des prêtres-démons, et les ténèbres des naos qui les font ressembler, ces pagodes, aux temples de la vieille Égypte.

Mais vibrent soudain de stridents appels de trompes, et cette vision s'est dispersée. C'est une secousse qui détourne nos regards; ils cherchent, s'arrêtent au faîte du *ghat* où je distingue un remous plus épais de nudités et de splendeurs. C'est bien de là que jaillit le mugissement rauque, et des battements de sistres s'y mêlent, des tam-tams sauvages, transpercés à présent d'un charivari chromatique de fifres. Musiques de fête, me dit le batelier qui s'arrête et s'informe. joyeuses sonneries en l'honneur d'un rite religieux dont s'acquitte un puissant banquier de Calcutta. Bon vichnouiste, c'est-à-dire conservateur rassis et respectueux des

1. En ne comptant pas, disent les brahmes qui ne veulent rien exagérer, la période Satjug, puisqu'on ne sait pas à quel moment de la Satjug ce *shivala* fut construit.

traditions [1], il a laissé là Bourse, reports et commis, pour venir laver ses péchés d'usure dans le puits de Manikarnika, plus saint encore que ceux de la Science et du Destin. Un cortège de brahmes lui fait un rempart contre la presse des curieux et dévots; son *gourou* [2] lui dicte les mystiques formules; il les répète, et le triomphal tintamarre sonne au loin son pardon: le voilà nettoyé; il a fait le plongeon dans l'onde trois fois puante — trois fois pure et purifiante, car elle est la sueur même répandue par Vichnou qui creusa la grande cuve, et le dieu Siva y voyant danser des millions de soleils trembla d'un tel plaisir que sa boucle d'oreille y tomba.

J'ai quitté là ma barque. Traversant un rang de brahmes, encore fixés dans leur hypnose, je me suis aventuré sur le *ghat*. Quelle sensation de s'y perdre, de s'enfoncer au sein de cette humanité étrange que son rêve avait amenée là, possédait, agitait, — un rêve que seul peut-être parmi tous ces milliers je ne partageais pas. On se pressait à l'ombre des prodigieux parasols d'osier; les gourous y siégeaient, traçant avec des cendres, sur les fronts qui s'offraient, les signes redoutables de Siva, de Vichnou. J'en voyais qui tiraient des horoscopes, ou, d'un doigt rapide, accomplissaient des opérations magiques : on leur jetait des pièces de cuivre. Des hommes s'éventaient avec des plumes de paon pour conjurer les néfastes influences. Des malades, des vieux aux côtes saillantes, gisaient sur des claies, amenés de très loin pour agoniser là, car la vue du Gange écarte les anges infernaux de Yama. Et maintenant la vie reprenait son mouvement ordinaire; le *ghat* se changeait en bazar; on y vendait des fleurs, des idoles, des étoffes, des cuivres; des piles de fruits montaient en tas multicolores sur les beaux degrés; des *hookahs*

1. Siva, dieu des intégrations et des dissolutions, de l'amour, de la vie, de la mort, de la vie qui sort de la mort, est surtout adoré par les pauvres, les femmes, les ardents, les ascètes, les fanatiques. L'office propre de Vichnou est de *maintenir* l'univers, de conserver les formes en voie de devenir, par suite de protéger ce qui est établi. Viennent l'âge, les enfants, les honneurs, la fortune, l'Hindou tend à quitter le culte dyonisiaque de Siva, de ses femmes amoureuses du sang, pour celui de Vichnou et de ses avatars. Le radical-socialiste se change en bourgeois conservateur.

2 Directeur spirituel. Chaque Hindou est soumis à un brahme qui est son gourou.

s'allumaient. Accroupis entre les bras des barbiers accroupis, des çoudras abandonnaient au rasoir leurs sombres têtes. Les changeurs, à leurs tables, devant leurs piles d'*annas* et de *païces*, devant les chapelets de coquilles dont la douzaine vaut la moitié d'un liard provoquaient les clients. Et par troupes les statues nues ou voilées remontaient avec nous entre les groupes de brahmes, de marchands, de malades, emportant l'eau sacrée dans leurs vases pour les autels domestiques.

Mais plus haut, du côté de Manikarnika, on s'arrêtait autour des chapelles pour de nouvelles dévotions et la presse était grande. Une foule lentement mouvante dont s'engorgeaient les espaces étroits entre les sanctuaires, et je n'avançais que poussé, porté par son flot. De temps en temps, pour de nouveaux pénitents, pour de nouveaux plongeons, les trompes du Manikarnika reprenaient leur sabbat. Des cloches battaient dans les édicules, tirées par toutes les mains qui passaient, battaient pour attirer l'attention des dieux. Si près des surfaces réverbérantes de granit l'air frémissait d'ondes enflammées, — et de troubles odeurs flottaient, d'aromates, d'œillets, d'épices, de fade chair humaine, traversées parfois d'écœurantes bouffées de grillade, car la fumée des bûchers nous arrivait d'en bas, à droite, en tourbillons soudains. On vociférait, on appelait les dieux : *Hari! Hari!* — *Shiva! Shiva!* — mais surtout c'était un infini murmure, et, dans l'universelle rumeur, j'entendais à peine, mais, sur les lèvres, je lisais les syllabes *Shiv*, *Shiv*, *Shiv*, et *Ram*, *Ram*, répétées si rapides que ces lèvres vibraient dans un tremblement continu. J'avançais, glissant sur les dalles trempées de l'arrosage de lingams, sur les fleurs tombées à terre et fripées par les milliers de pieds nus. Des bousculades me heurtaient à des taureaux de basalte, à des vaches vivantes. Une fois, ce fut une chose grisâtre et dont le choc mou me terrifia : une statue accroupie sous un portique et dont une voix sortit caverneuse, — un fakir impassible, terreux, inhumain, sa chevelure, sa face, toute sa nudité enduite de blanchâtres cendres humides. J'avançais entre les corps, les têtes, les épaules, mais les yeux ne semblaient pas me voir, ne semblaient absolument rien voir. D'ailleurs je me sentais passer là comme invisible. Sensation de vertige, de détresse, de solitude surtout, d'angoissante solitude...

Cette masse humaine franchie, j'atteignis un des corridors qui montent jusqu'à la ville. Étourdi encore, je m'arrêtai pour respirer. Tout le *ghat* s'étendait à mes pieds, et par delà, vers l'ouest, l'admirable perspective des autres *ghats* et des vieux palais. Où me trouvais-je transporté? En quel point de l'espace, en quel instant de la durée? Il me semblait retrouver un monde pour lequel le pendule des siècles avait cessé de battre. N'était-ce pas un lumineux matin des temps antiques, une grande cité païenne d'autrefois, une Babylone, une Carthage, menant toujours ses pompes, ses triomphes, ses théurgies, ignorante d'aujourd'hui, se livrant à ses cultes, — culte de l'Eau, du Soleil, du Ciel, — sacrifiant à ses familles d'idoles dans le beuglement féroce des conques, sous le hérissement des terrasses, des grands édifices, sous les drapeaux claquants et portant aux pointes d'or de tous les temples les noms et la gloire des grands dieux?

Une ville antique, mais une ville de l'Inde, de la vieille Inde panthéiste dont le renom attirait déjà le Macédonien. Par-dessus les hommes, les bêtes, les choses, des groupes de pyramides feuillues affirmaient l'Inde, les plus minces pareilles à des épis, les plus épaisses à des artichauts, à des pommes de pin, — toutes répétant le thème unique du bourgeon, chacune rutilante et dorée, traduisant avec magnificence aux yeux, portant haut dans le ciel l'idée brahmanique de germination, de croissance graduelle et multiple, l'idée contenue dans le nom même de Brahma[1], — celle de l'univers que sa vie déploie du dedans, en processions inépuisables de formes, celle de l'unité qui se *produit* et se développe dans le nombre...

Mais parfois l'âcre effluve déjà senti montait jusqu'à nous, avec la fumée des bûchers. Le voile de mort passait, subtil, à peine visible. Aussitôt toute la fourmillante perspective semblait ondoyer, et se troublait, se décolorait, fondait comme du rêve, comme une vision, comme un fantôme sans substance...

ANDRÉ CHEVRILLON

1. La racine de Brahma est *brih* = croître.

CLAMAGERAN

HISTOIRE D'UN HOMME DE NOTRE TEMPS

Clamageran a marqué parmi les hommes de la seconde moitié du XIXe siècle, époque de si profonds changements dans l'état politique et économique des sociétés de notre temps. Ce fut un libre penseur, ferme dans ses convictions personnelles et dévoué à la République, un ami fidèle dans ses affections privées et dans ses actes officiels. Son caractère franc et décidé, la sincérité désintéressée de ses opinions, la direction toujours nette et rectiligne de sa vie en ont fait le type de l'homme loyal et du bon citoyen. Il a été mêlé d'ailleurs aux grands mouvements intellectuels et moraux de son époque, et son existence représente un chapitre de l'histoire de la période présente.

J'ai regardé comme un devoir d'apporter à la mémoire de Clamageran le témoignage d'un ami, mêlé depuis son enfance à sa vie, associé à ses affections et à son idéal. Pendant soixante-cinq ans, nos deux carrières sont demeurées parallèles, dans des directions différentes au point de vue scientifique, mais semblables au point de vue des convictions morales et politiques.

Nous avons débuté ensemble au collège Henri IV, à l'âge de onze ans; nous avons été tous deux défenseurs de Paris, lors du siège de 1870, et nous finissons notre vie comme sénateurs démocratiques, aux débuts du XXe siècle. Le souvenir des

années de la jeunesse est à la fois doux et amer : doux, par la mémoire de ce que nous avons été et de ce que nous avons aimé ; amer, par la douleur irréparable des affections que nous avons perdues. Il y a là comme la cicatrice d'anciennes blessures, toujours prêtes à se raviver lorsque nous réveillons dans notre mémoire la vision des amis et des parents qui ne sont plus !

***

Clamageran (Jean-Jules) est né à la Nouvelle-Orléans, le 29 mars 1827. Son père, d'origine bordelaise, s'y était établi et il y avait fait une certaine fortune. Il revint en France en 1830 avec son fils, âgé de trois ans, et se fixa à Paris, où il dirigea avec sollicitude l'éducation de ses deux enfants, son fils et sa fille, depuis madame Risler, mariée à un grand industriel de Rouen.

C'est en 1838 que nous nous connûmes, dans la classe de sixième du collège Henri IV. Cinq élèves de ce temps ont fait partie du Sénat : Clamageran, Delsol et Hamel, aujourd'hui décédés, M. Ollivier, sénateur des Côtes-du-Nord, et moi-même ; sans parler de plusieurs condisciples du même collège qui ont marqué à un moindre degré en dehors de la politique, tels que Fouqué, membre de l'Académie des Sciences, Leblanc, membre de l'Académie de Médecine, Lenient, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, ni des contemporains, devenus depuis nos amis, tels qu'About, Taine et bien d'autres disparus : notre génération a été féconde en hommes, qu'il soit permis de le rappeler !...

Nous nous liâmes tout d'abord, Clamageran et moi, d'une affection d'autant plus vive que nous étions rivaux, nous disputant les premières places et les premiers prix dans les études littéraires et historiques ; rivalité qui s'est prolongée pendant toute la durée de nos études jusqu'en 1846. Le père de Clamageran, homme excellent, encourageait les amitiés enfantines de son fils. Il avait eu d'ailleurs quelques relations à la Nouvelle-Orléans avec un parent de ma famille, M. Manoury, cousin de ma mère et mon parrain, qui était revenu comme lui s'établir à Paris.

Clamageran perdit son père en décembre 1848 : c'est l'annonce de ce malheur qui fait l'objet de la lettre la plus ancienne de lui que j'ai conservée.

A ce moment. nous étions tous deux étudiants, animés du même enthousiasme pour la République, proclamée en 1848, et attristés également par le développement d'une réaction cléricale et bourgeoise, qui grandissait chaque jour. Nous nous réunissions de temps en temps chez Clamageran, qui demeurait rue de l'Odéon et qui poursuivait ses études de droit. Il manifesta tout d'abord l'énergie sincère de ses convictions, lorsque l'expédition dirigée contre la République Romaine provoqua la protestation et la tentative d'insurrection de Ledru-Rollin, le 13 juin 1849. Clamageran y prit une part tellement active, qu'il crut nécessaire de disparaître après l'échec de l'entreprise et l'arrestation de Ledru-Rollin. Il trouva un asile secret rue du Faubourg-Saint-Jacques, et j'ai encore la lettre par laquelle il me prie de passer à son domicile régulier, à dix heures du soir, pour lui rapporter, avec les précautions nécessaires, le petit bagage indispensable. A la même époque remontent les lettres suivantes qu'il m'écrivit et qu'il n'est pas sans intérêt de transcrire, pour montrer les opinions de la jeunesse avancée d'alors, l'ardeur des convictions de Clamageran et leur invariabilité jusqu'à la fin de sa vie ; tout en faisant la part de l'expression parfois excessive, dans sa sincérité, des sentiments de jeunes gens de vingt-deux ans.

Déville, le 23 août 1849.

Mon cher ami,

Je te dois bien des excuses pour n'avoir pas été te rendre une petite visite depuis quelques jours ; mais tu sais ce que c'est qu'un examen : j'étais tellement absorbé que je ne pouvais songer à autre chose. Enfin j'ai fini par trouver une place lundi dernier, et j'ai été reçu avec trois boules blanches et deux rouges.

Maintenant je suis auprès de ma sœur à la campagne et je me repose jusqu'au mois d'octobre. Et toi, que deviens-tu ? Es-tu encore plongé dans de nouveaux examens ; tu ferais bien de prendre quelques semaines de vacances. Je ne te parles pas de la politique : décidément la Démocratie en est à sa période d'épreuves et de malheurs. Les courageux Hongrois ont succombé. L'Europe entière est main-

tenant livrée à la réaction ; il faut courber la tête et attendre des jours plus heureux. A ce propos je te demanderai si tu as lu le *Nouveau-Monde* de Louis Blanc. Je t'engage bien à le lire : il y a de très belles choses. Si tu écris à Blanchet, rappelle-moi, je te prie, à son souvenir et félicite le de la bonne voie où il est entré. Adieu, mon cher ami, je te serre la main bien affectueusement.

Ton tout dévoué,

J.-J. CLAMAGERAN

Paris, 31 août 1849.

Mon cher ami,

J'ai tardé quelques jours à te répondre pour deux motifs : d'abord j'avais à terminer à mon laboratoire un travail avant de cesser d'y aller pour trois mois. Ensuite les affaires de Hongrie étaient si obscures au début que je voulais avoir quelque chose de certain avant d'en causer avec toi. Ce brusque dénouement m'a causé comme à toi la plus vive impression... Et c'est en présence de tels faits que nos boutiquiers parlent hautement de donner la dictature à Changarnier ! Voilà ce qu'on nous prépare !... Serons-nous donc cosaques ?

Mais je m'aperçois que depuis le commencement de cette lettre je ne t'ai pas encore dit un seul mot qui te soit relatif. Comment vas-tu là-bas et qu'y fais-tu ? Jouis-tu un peu de la nature ? Quels sont tes délassements, tes promenades, tes travaux ? conte-moi tout cela en détail, tu me feras grand plaisir.

Tout à toi,

MARCELIN BERTHELOT

Déville, le 11 septembre 1849.

Mon cher ami,

Me voici de retour d'une petite excursion que j'ai faite sur les bords de la mer, aux bains de Dieppe ; le ciel m'a été favorable. Tous les jours un beau soleil, tous les soirs une belle nuit étoilée ; quelquefois des vagues écumantes, soulevées par le vent du nord, venaient animer ces magnifiques scènes de la nature et exercer la patience des nageurs. A part cette muette contemplation de Dieu dans ses œuvres et de l'infini dans son image, j'ai mené pendant cette dernière semaine une vie peu intellectuelle ; mais tu sais que l'esprit a besoin de repos. Cependant je recevais et lisais toujours avec intérêt mes trois journaux, *le National*, *la Presse* et *la Réforme*. La trahison de Goergey m'a fait éprouver, comme à toi et à tous les bons patriotes, une bien vive douleur. Comment un homme peut-il être assez lâche pour flétrir ainsi ses lauriers, et pour courber la tête

comme un esclave devant un ennemi tant de fois vaincu? La conduite de Kossuth a été admirable jusqu'au bout; son plan de concentration pouvait seul sauver la Hongrie.

Les affaires de Rome s'embrouillent de plus en plus. Après avoir renversé la République à coups de canon, on veut faire la loi au Pape : le Pape résiste, que va-t-il sortir de tout cela? Malgré la triste situation des affaires politiques, je ne désespère pas autant que toi ; j'ai foi dans le socialisme et je crois qu'il régénérera l'humanité; il fait des progrès de plus en plus, il pénètre même dans les classes moyennes et les classes élevées. Je sais bien que Louis-Philippe nous a légué, comme un ver rongeur, une démoralisation presque générale ; mais ce sera le triomphe des idées nouvelles d'arrêter les ravages du mal. Ce qui manque au socialisme, selon moi, c'est pour employer le langage de Proudhon, une vigoureuse synthèse qui embrasse tous les systèmes, qui les rapproche, qui les coordonne, qui en fasse ressortir une religion, une morale, une économie sociale, règle future de l'âme vers le bien. A ce propos, je te demanderai ce que tu penses des idées de Littré et d'Auguste Comte. Le *National* ouvre ses colonnes à leurs théories.

Je vois qu'au milieu de tes occupations scientifiques, tu as trouvé quelques loisirs pour la *Nouvelle-Héloïse*. Je ne sais quels sentiments cette lecture a éveillés chez toi; mais il me semble que ce livre a été jusqu'ici bien mal apprécié; on l'a éconduit comme dangereux, comme immoral; pour moi, je voudrais le voir dans les mains de tous les jeunes gens, de toutes les jeunes femmes. L'âme s'élève et s'épure au contact de tant d'idées généreuses, de tant de sublimes pensées. Les premières pages, il est vrai, sont bien voluptueuses, et la faute de Julie semble tacher cette naissante création de J. Jacques. Mais par là Rousseau voulait atteindre un double but : il voulait d'abord combattre ce préjugé de tous les siècles que la jeune fille qui succombe est à jamais flétrie, tandis que la femme mariée commet à peine une peccadille en violant la foi conjugale; ensuite Rousseau voulait faire voir comment une âme humaine peut s'élever à la plus haute et la plus sublime de toutes les passions.

Je te parle longuement d'anciennes lectures; mes lectures du moment ne sont pas bien fréquentes. Cependant, je lis quelques ouvrages anglais et je me propose bientôt de relire l'*Ordre dans l'Humanité*; je serais curieux de connaître ton opinion sur ce dernier ouvrage. Du reste, je n'ai ici aucun camarade; mais avec ma sœur je ne me trouve jamais seul. Dans quelques semaines je serai à Paris : écris-moi à quelle époque tu y seras, afin que nous puissions nous joindre. J'espère que tu prends quelques vacances et que tu respires un peu, après avoir passé tant d'examens, pour te préparer à en passer encore tant d'autres.

J'attends avec impatience de tes nouvelles. Adieu, mon cher ami, reçois l'expression bien sincère de mes sentiments dévoués.

J.-J. CLAMAGERAN

Paris, ce 14 septembre 1849.

Mon cher ami,

Je suis toujours à Paris et j'y resterai cette année tout entière. Dans les études que j'ai commencé à suivre, le côté matériel et pratique est tellement mêlé au travail intellectuel que l'esprit n'a pas besoin pour reprendre ses forces d'un repos intermittent. Si donc tu viens à Paris, tu me trouveras à la maison...

Je connais Dieppe et ses environs, j'y ai passé plusieurs mois de ma première enfance à l'âge de cinq ans, c'est de là que datent mes premiers souvenirs. Aussi c'est toujours avec plaisir que je pense à ce pays. Ce qui dans ma mémoire a laissé le plus de traces; ce n'est pas l'immensité de la mer, chose un peu abstraite, pour un enfant, ce sont les falaises et la marée montante. Dès que j'aurai quelques répits, je compte faire une tournée de ce côté. Ce ne sera sans doute pas avant un an. Voyager, c'est une des choses qui me plairaient le plus.

En sortant d'un milieu que l'habitude à émoussé, on sent bien plus vivement la vie des autres hommes et la vie de la nature. Si j'étais riche, ce serait là l'un des premiers emplois de mon argent. Voir les divers peuples, vivre au milieu d'eux pour mieux connaître leurs mœurs, étudier l'action de la civilisation sur eux et l'état de ceux que l'Europe n'a pas encore comprimés ou déviés dans leur développement normal ; c'est là une étude que je voudrais faire et qu'il faudrait se hâter d'entreprendre. C'est à peine s'il en est encore temps. Combien de peuples ont été déjà modifiés ou détruits depuis quelques années? Combien dans cinquante ans en restera-t-il à connaître dans leur virginité native? C'est un triste état pour les peuples que celui qui succède à l'état spontané primitif. La première invasion de l'esprit réflexe se traduit d'une manière souvent hideuse, par le déchaînement de toutes les passions, gardant à la fois l'empreinte de la brutalité du sauvage et des raffinements du civilisé. Si tu retournes jamais visiter la Nouvelle-Orléans, dans quelques années, j'espère être libre de faire le voyage avec toi.

Et les gens de la Normandie, qu'en dis-tu? As-tu été témoin de la concentration de la propriété et de la misère effroyable de certains cantons de ce riche pays? De ton côté, quel est l'état des personnes et celui des esprits? L'idée religieuse, l'idée de dévouement du socialisme s'y répand-elle? Ou bien n'est-ce que l'appel aux instincts et aux intérêts? Hélas, nous sommes bien vieux, bien réfléchis, bien

critiques, pour entreprendre une nouvelle religion! et nous sommes bien ignorants et bien égoïstes pour être dirigés par la seule raison!

Les Slaves sont plus naïfs, plus mystiques, moins raffinés que nous, il y a là des qualités encore en réserve, un peuple neuf en un mot. Je ne sais si tu as connu les tentatives religieuses, la plupart à demi communistes, faites parmi eux? Si le progrès est de ce côté, — pourquoi non? — nous tomberons peut-être, dévoués combattants d'une cause perdue à nos propres yeux! Nous aurons défendu nos traditions, tout en voyant l'avenir d'un autre côté; nous aurons eu le courage de lutter sans espoir, et tout sera dit.

Ton dévoué,

MARCELIN BERTHELOT

Déville, le 25 septembre 1849.

Mon cher ami,

J'ai reçu il y a quelques jours ton excellente lettre, dont les divers détails m'ont beaucoup intéressé. Je suis bien aise de te savoir toujours à Paris, car j'y serai de retour lundi prochain : nous pourrons ainsi reprendre de temps en temps nos conversations philosophiques. Il paraît que tu as l'intention de faire un voyage aux États-Unis dans quelques années. J'ai aussi formé ce projet, et je compte l'exécuter après mon doctorat, c'est-à-dire dans deux ans d'ici. Si nous pouvions y aller ensemble, ce serait bien heureux. Que de scènes de la nature à contempler et quelles scènes! les forêts vierges, le cours du Mississipi, les grands lacs du Nord, les chutes du Niagara! le vaste développement de l'industrie, l'état physique et moral des ouvriers, l'abondance et la fertilité des terres, le flot continuel de l'émigration vers l'Ouest; le mélange de toutes les nations, de toutes les religions sur un seul point du globe; la démocratie organisée sur des bases inébranlables et sincèrement respectée de tous, enfin, à côté de tous ces bienfaits, la plaie hideuse de l'esclavage, menaçant de compromettre tout l'édifice politique et d'infiltrer dans tout le corps social le poison de la corruption : quel sujet d'étude sérieux et fécond! mais hélas! Fénelon l'a dit avec raison : l'homme propose et Dieu dispose; notre sagesse est impuissante à prévoir les obstacles que l'avenir réserve à nos desseins.

En attendant, il nous faut être les témoins de toutes les hontes de la France sous le gouvernement du Prince Louis! As-tu lu la lettre de Joseph Mazzini à MM. Falloux et de Tocqueville? quel éloquent plaidoyer en faveur de la République Romaine! quelle généreuse protestation contre les calomnies des gens prétendus honnêtes, qu'il convainc tous de mensonge, depuis le premier jusqu'au dernier! Les articles d'Émile Girardin dans *la Presse* et cette lettre de Mazzini

portent le dernier coup aux fauteurs de l'expédition romaine : le procès du 15 juin est devenu moralement impossible, à moins qu'on ne retire aux accusés la liberté de la défense. En effet, s'il y a une chose évidente au monde, c'est que la constitution a été violée; et que pour arriver à cette violation on a eu recours aux subterfuges les plus vils; aux moyens les plus honteux. Maintenant les accusés seront-ils acquittés? j'en doute : ce ne sont pas des juges qu'on leur a donnés, ce sont des ennemis; mais l'opinion publique réformera tôt ou tard le verdict du jury.

Tu me demandes ce que je pense du pays que j'habite en ce moment; ma réponse ne sera pas longue! Sous le rapport de la vie intellectuelle et morale, la Normandie est la dernière province de France. Idées élevées, sentiments généreux, nobles instincts du cœur, tout cela est inconnu ici. Il n'y a qu'un seul et unique mobile de toutes les actions, c'est l'argent. Dès leurs plus jeunes années, les enfants respirent l'air impur de la cupidité. A l'âge de cinq à six ans, ils savent déjà (selon l'expression de l'un d'eux) que l'argent dans le commerce fait des petits : on a bien soin de leur apprendre ce que c'est que des actions de la Banque de France ou des chemins de fer; mais on se garde bien de leur laisser soupçonner ce que c'est que de bonnes actions. La bourgeoisie est corrompue jusqu'à la moelle des os; c'est le type du positivisme et de l'égoïsme. Les paysans sont sous le joug des prêtres et des grands propriétaires, c'est tout dire! Quant aux ouvriers des villes, la misère la plus profonde avec tout ce qu'elle entraîne de dégradations pour l'homme, voilà leur sort! tu n'as qu'à lire à ce sujet la petite brochure de Blanqui. Dans les vallées autour de Rouen (vallées remplies de manufactures et d'usines), il y a plus d'aisance, des habitations moins malsaines, moins de chômages, plus de ressources diverses, la vie à meilleur marché, grâce à l'absence de l'octroi, de l'air enfin et du soleil; ce qui est beaucoup. C'est là selon moi l'élément le plus sain de la population; le terrain le plus propice à recevoir les idées nouvelles, mais là comme partout l'amour ou plutôt la fureur de l'argent *(auri sacra fames)* a envahi les cœurs, démoralisé les âmes. Là plus qu'ailleurs, les patrons exercent une influence sans rivale et répandent avec soin les vieilles idées corruptrices. En outre le socialisme, dès le début, a été mal représenté; ses propagateurs ne sont trop souvent que des personnes mal famées. Il est vrai qu'il faut tenir compte des calomnies bourgeoises; mais néanmoins je ne crois pas que leur conduite soit irréprochable sous le rapport de la régularité et des bonnes mœurs; et elle devrait l'être; sans cela, au lieu d'avancer nous reculerons. Pour atteindre notre but, il nous faut une nouvelle génération; génération plus austère, plus convaincue, mieux pénétrée de la sainteté de sa cause et plus infatigable à la défendre. Espérons que cette génération surgira

enfin et que si les Slaves doivent nous envahir, comme tu sembles le craindre, et rajeunir notre vieux sang, nous les envahirons nous-mêmes avec nos doctrines et nous les pénétrerons de notre foi. Adieu mon cher ami, à bientôt.

Ton tout dévoué :

J.-J. CLAMAGERAN

Ce langage est extrême, et passionné parfois jusqu'à l'injustice, comme celui de la jeunesse. Je ne sais si on le retrouverait dans les lettres privées du temps présent. On n'entretient plus guère à l'âge mur de correspondance aussi explicite: tout se passe dans les brefs échanges du télégraphe, ou bien en conversations téléphoniques, sommaires aussi et dont il ne reste pas de traces; notre vie a perdu surtout ce caractère individuel, qui en faisait autrefois l'intérêt, pour confondre son cours avec celui du flux et du reflux des sentiments et des passions collectives de la vie universelle.

En 1850 Clamageran réclama la nationalité française, dont son lieu de naissance aurait pu le séparer, mais dont en bon patriote il réclamait la solidarité. A la même époque il retourna une dernière fois en Amérique, comme il rêvait déjà de le faire l'année précédente. Sa thèse de docteur en droit *(Des obligations naturelles)* fut soutenue en 1851 et il obtint la première médaille d'or au concours de 1852. Son mémoire *Du louage d'industrie, du mandat et de la commission dans le droit romain, dans l'ancien droit français et dans le droit actuel* (1856), fut couronné par la Faculté de Droit.

Lors du coup d'État de décembre 1851, nous nous retrouvâmes parmi les citoyens obscurs qui tentèrent de résister par la force à la violation de la constitution.

Clamageran compléta depuis son instruction par un voyage en Orient, qui le conduisit en Palestine et jusqu'à Palmyre, avec les petites péripéties et difficultés ordinaires de ce genre d'excursions. Sa connaissance du monde s'élargissait ainsi de plus en plus.

*
* *

Alors vint l'un des moments décisifs de son existence, son mariage. Il épousa le 24 août 1854, mademoiselle Hérold, la fille du célèbre compositeur. Pour les esprits idéalistes, con-

centrés jusqu'alors dans le domaine des idées pures, il y a là une épreuve et un élargissement soudain de l'horizon. L'art et les sentiments esthétiques, naguère un peu vagues et confus chez eux, s'introduisent dans leur évolution et y prennent une importance inoubliable. C'est ce qui arriva à Renan, lors de son mariage avec la nièce du peintre Ary Scheffer. Clamageran, en s'unissant avec la fille du musicien Hérold, reçut une empreinte nouvelle. Cette empreinte fut d'autant plus profonde que la mère de madame Clamageran, la veuve d'Hérold, conservant le culte du grand homme auquel sa vie avait été associée, cherchait à grouper autour d'elle des esprits indépendants, animés du culte de l'art et de la liberté. J'ai décrit ailleurs, en retraçant la biographie de son fils [1] cette petite société. Quelques hommes distingués et indépendants se réunissaient tous les dimanches aux Ternes, autour de ce foyer hospitalier : Clamageran et sa femme jouaient naturellement le premier rôle. Après le jour douloureux où la mort frappa la maîtresse du logis (29 décembre 1861) ils se retrouvèrent quelques mois plus tard pour reconstituer ce centre à la fois artistique et politique, un moment attristé par l'adhésion d'un de nous, Émile Ollivier, à l'Empire. Il subsista cependant jusqu'à la guerre de 1870. Clamageran y apportait le sérieux et la droiture de ses convictions, la résolution active et efficace de son caractère. Mais sa raideur masculine était tempérée par la grâce sympathique et la tendresse affectueuse de sa femme.

Dans nos réunions amicales des Ternes, présidées par les deux beaux-frères, Clamageran et Hérold, ils s'unissaient de cœur, de volonté et, dans l'occasion, de sacrifices pour la poursuite de leurs visées politiques communes. Mais leur conduite dans le détail donnait lieu à des contrastes, qui mettaient en évidence la différence de leurs caractères. Hérold, nature primesautière et spirituelle, parfois jusqu'à l'ironie, en tout cas particulariste, était plus prompt à exprimer ses sentiments et son enthousiasme : il s'emballait, comme on dit aujourd'hui. Tandis que Clamageran, non moins généreux au fond, mais plus profond, plus méthodique, plus systéma-

1. *Science et Philosophie*, p. 370.

tique, pensait et agissait d'une façon froide, d'après des principes longuement réfléchis, en se rendant compte davantage des phases successives d'une entreprise, des difficultés et des conditions nécessaires de sa réalisation. Bref, l'un avait plus de raison, l'autre plus d'imagination : tous deux un égal dévouement.

Clamageran joua un rôle prépondérant, dans notre petit cénacle, pendant la dernière période de l'Empire. L'œuvre dont il était alors l'organe était triple : Opposition républicaine, doctrine du libre-échange et protestantisme libéral. Parlons d'abord de son rôle politique, qui s'accentuait de plus en plus.

***

Les revanches de l'histoire sont longues à venir. Six ans de compression morale et politique avaient pesé sur la France, jusqu'au jour où la détente vint. Ce fut en 1857 seulement que l'opposition légale contre l'Empire devint possible, représentée par cinq députés dans le Corps législatif : Jules Favre, Émile Ollivier, Ernest Picard, Darimon et Henon. Deux d'entre eux, Ollivier et Picard, firent partie de notre petite société des Ternes. Elle accueillit avec sympathie la guerre d'Italie, d'accord avec la partie avancée de l'opinion française; tandis que cette guerre soulevait l'hostilité des cléricaux. Il se produisit un mouvement d'opinion, qui obligea l'Empire à s'écarter de ces derniers pour chercher de nouveaux points d'appui. De là, en 1862, la restitution aux pouvoirs parlementaires de quelques-unes de leurs prérogatives. C'est à ce moment que Clamageran entre en ligne dans le groupe républicain, avec la détermination un peu rigide de son esprit, façonné par les souvenirs et les traditions des Américains du Nord; dont il était le frère par son lieu de naissance, ainsi qu'il aimait à le rappeler. Clamageran publia en 1861 un *Manuel électoral*, en collaboration avec Hérold et ses amis Dréo, Durier, Ferry et Floquet, manuel réédité en 1869, et qui eut quelque importance comme l'une des bases de la résistance légale contre l'Empire. L'un des épisodes les plus marqués de cette campagne fut le procès dit des *treize* (1864), soutenu contre les chefs du parti républicain, et qui

aboutit, comme on pouvait s'y attendre, à la condamnation de chacun d'eux à cinq cents francs d'amende; Clamageran était du nombre.

Les fautes du régime impérial s'accumulaient, et elles amenèrent la catastrophe nationale de 1870.

Au moment du siège de Paris, Clamageran fit son devoir, avec son zèle ordinaire pour la chose publique. Comme il arrive souvent dans la vie des nations, ce furent les victimes du régime, ceux qu'il avait d'abord écrasés, qui affrontèrent la tâche de relever la patrie. Il fut adjoint dès le 5 octobre 1870 à la mairie de Paris et accepta une tâche pénible, toute de dévouement, celle de veiller à la question des subsistances, dont l'existence et la durée formèrent pour ainsi dire le point fondamental dans la prolongation de notre résistance. La psychologie morale de la population y joua un rôle plus important peut-être que les problèmes de la pure statistique. La clarté calme de son esprit, sa connaissance approfondie des questions économiques, sa méthode exacte et sa fermeté dans les décisions administratives ont rendu alors à la patrie des services parfois méconnus. Les Parisiens se sont souvent, à tort ou à raison, plaints du pain du siège, ou plutôt de la fin du siège. Les erreurs qui ont pu être commises à cet égard ne sont pas imputables à Clamageran.

Il a exposé lui-même, non sans une profonde tristesse, toute cette histoire dans ses « Souvenirs du siège de Paris », destinés à une publication prochaine.

En février 1871, le siège était fini. Nous avions fait tous deux, chacun suivant ses aptitudes et sa science spéciale, notre devoir. Nous avions besoin d'un peu de repos matériel et moral. Accompagnés de nos fidèles compagnes, qui nous avaient soutenus au cours de cette pénible épreuve, nous nous retrouvâmes, le 15 février, dans un wagon de chemin de fer.

Traversant avec des sauf-conduits délivrés par l'état-major ennemi, les environs de Paris et le centre de la France occupés par les Prussiens, nous échangions les amers souvenirs des incidents du siège et les tristes pressentiments de l'avenir : la guerre civile imminente, et la réaction qui allait se déchaîner ! A Vierzon, nous nous séparâmes, chacun vers une destination différente.

Quelques mois après, je retrouvais Clamageran et Hérold à Paris, reprenant avec fermeté la lutte politique interrompue. Mais, avant de retracer cette nouvelle période, il convient de compléter le tableau de la précédente, en rappelant l'œuvre poursuivie par Clamageran dans l'ordre religieux et dans l'ordre économique.

***

En effet, Clamageran, en même temps qu'il participait à l'action des gens avancés en politique, s'était associé à une œuvre analogue parmi les protestants, groupe auquel il appartenait par ses traditions de famille. Il s'était joint à une tentative généreuse, un peu oubliée aujourd'hui, mais qui a eu un certain rôle dans l'histoire morale du second Empire, je veux parler du protestantisme libéral. Le pacte conclu entre le cléricalisme et l'esprit conservateur, pacte qui amena la chute de la seconde République et le succès du coup d'État en décembre 1851, avait eu pour résultat, depuis 1849, une oppression officielle contre la libre pensée. Un lien étroit a toujours existé entre les esprits indépendants dans l'ordre intellectuel et moral et dans l'ordre politique. Cette oppression atteignit son plus haut degré au temps où le ministère de l'Instruction publique fut tenu par Fortoul et elle ne commença à se détendre un peu que vers 1860, à l'époque de l'expédition d'Italie.

Or, pendant cette période, un esprit nouveau apparut dans le protestantisme français. Un certain nombre de ses adhérents crurent qu'il était possible de le transformer, suivant une direction plus d'une fois accusée dans son sein depuis le XVIe siècle : je veux dire en mettant en première ligne le lien qui résulte, entre les hommes, de la communauté des idées morales, envisagées comme élément fondamental et officiel d'une association religieuse ; tandis qu'on abandonnait aux appréciations individuelles les affirmations dogmatiques. Toute une école se forma sous la direction d'hommes tels que les Coquerel, Fontanès, Réville et autres. Un certain nombre des personnages les plus distingués de cette époque en France étaient disposés à se rallier au protestantisme ainsi

entendu ; il devenait par là un centre officiel et une garantie, à la fois pour le gouvernement d'alors et pour la liberté scientifique. Si cette alliance avait pu se constituer en France, elle aurait singulièrement accru la puissance du groupe protestant et, peut-être, arrêté ou ralenti l'évolution qui eut lieu depuis vers des solutions philosophiques et sociales plus absolues. Clamageran était l'un des représentants les plus sérieux et les plus convaincus de cette manière d'entendre le protestantisme, et il s'en fit l'organe.

Mais elle rencontra presque aussitôt une résistance et une barrière dans l'esprit étroit et attaché au dogmatisme de la majorité des Consistoires parisiens, Guizot apporta dans cette discussion le même esprit dénué de souplesse et ennemi de toute conciliation qui a amené sa résistance à la réforme électorale, comme président du Conseil des ministres, et la chute de la monarchie constitutionnelle. Ce malheur n'avait abattu ni sa fierté ni son intransigeance. Il fut appuyé par les banquiers et autres bourgeois riches, dont les contributions alimentaient le culte protestant, et ils se hâtèrent de fermer la porte aux esprits plus avancés et plus intelligents parmi les pasteurs déjà engagés dans la carrière ecclésiastique, lesquels s'efforçaient d'élargir leur groupement religieux en l'étayant sur des vues et des méthodes nouvelles. Ceux-ci furent appuyés énergiquement par l'adhésion de Clamageran, adhésion manifestée par une brochure sur l'État du protestantisme en France (1859), par diverses publications dans les revues protestantes et par son intervention dans les débats du synode général des Églises réformées de France en 1872.

*
* *

Venons à l'œuvre la plus durable peut-être de Clamageran, son œuvre économique. Il a exprimé à cet égard ses opinions et résumé ses recherches dans un certain nombre de publications faites dans le *Journal des Économistes*. Il s'y est rattaché à la doctrine du libre-échange, avec la fermeté ordinaire de ses convictions. On trouve également l'exposé de ses idées dans ses publications, intitulées : *la France républi-*

caine, études constitutionnelles, économiques et administratives (1876); *la Réforme Économique et la Démocratie* (1890). Le témoignage et l'expression des mêmes idées figurent encore dans des articles sur la *liberté de la boucherie et de la boulangerie*: sur la *réaction économique en 1871 et 1872*, où il agite la question des droits sur les matières premières et celle des traités de commerce; dans son *Étude des résultats du travail national depuis 1872* (1886); sur la question si controversée de l'*Impôt sur le revenu*, sur la *Surtaxe sur les blés* (1887). Il y est resté fidèle jusqu'à ses derniers jours; malgré les réserves faites depuis à cet égard dans beaucoup d'esprits éclairés et surtout dans les décisions législatives et règlements des différentes nations.

Son ouvrage capital dans l'ordre économique est une *Histoire de l'Impôt en France*, grand traité en trois volumes, fortement documentés et dont la publication l'a occupé pendant dix années. L'autorité que lui donnait ce vaste travail l'aurait assurément, de l'avis des gens compétents, conduit à l'Institut, dans la section de l'Académie des Sciences morales et politiques, si, par un scrupule exagéré mais respectable d'indépendance, il n'avait récusé toute candidature. Les études qu'il a exécutées depuis sur les *Finances de la France depuis 1814*, et sur le *Budget de 1885* peuvent être considérées comme la suite de cette première enquête.

***

J'ai exposé l'œuvre principale et le rôle de Clamageran dans l'ordre économique, religieux, politique : ce dernier seulement jusqu'à la fin de la guerre de 1870. Il convient de reprendre et de résumer sa carrière politique pendant le tiers de siècle écoulé depuis.

Jusqu'alors ses opinions l'avaient écarté de toute fonction qui lui permit de prendre part à la direction officielle des choses. Le triomphe de la République, proclamée le 4 septembre 1870, ne devint définitif qu'après une longue lutte intérieure, par la proclamation de la Constitution de 1875. Clamageran débuta dans cette nouvelle carrière par son élection au Conseil municipal de Paris, comme représentant du

quartier des Bassins en 1876. Réélu en 1878, il y rendit les services prévus d'après ses connaissances économiques et ses aptitudes administratives.

Il fut nommé conseiller d'État le 14 juillet 1879 et élu sénateur inamovible, en remplacement de l'amiral Pothuau, le 7 décembre 1882. Il était l'un des premiers désignés après le moment où la majorité de l'Assemblée passa des réactionnaires aux républicains. Il fit partie avec moi du groupe de l'Union républicaine, le plus avancé de cette époque, et déploya dans les discussions une science financière exceptionnelle, qui répondait à l'ordre spécial de ses études. A ce titre, il prit le portefeuille de ministre des Finances, le 6 avril 1885, dans le ministère Brisson. C'était le légitime objet de ses ambitions.

Mais, il était trop tard! Trop souvent, hélas! nous parvenons au but désiré au moment où nos forces physiques épuisées ne nous permettent plus d'en jouir. C'est ainsi que Clamageran, dans le cas actuel, eut la douleur de ne pouvoir rendre les services qu'on attendait de son mérite et de son dévouement. Dix jours après sa nomination, il fut obligé de se retirer. Sa santé demeura dès lors ébranlée, par des indispositions et des maladies réitérées, qui l'empêchèrent de donner sa mesure et de rendre les services qu'on attendait de lui.

Sa parole était toujours écoutée avec respect dans les commissions et dans les séances publiques, où il exprimait avec clarté et bon sens des idées souvent fort avancées : également opposées à l'esprit des conservateurs, qui repoussent tout changement, et à celui des rêveurs, qui poursuivent des réformes chimériques, dont l'espérance les enivre et les dégoûte de celles qui seraient actuellement réalisables.

Son autorité trouva encore quelque exercice dans la présidence de la Commission de l'Algérie, contrée dont il avait pris une connaissance spéciale dix ans auparavant au cours de ses voyages (*Algérie, impressions de voyage*. 1876-1881).

Sa vie privée conservait pendant ce temps sa régularité ordinaire. Elle fut affligée, en 1892, par la perte de sa sœur, madame Risler, et, trop souvent troublée, d'ailleurs, par le retour périodique d'affections rhumatismales. Je le vois encore au sein de sa résidence estivale de Limours, installé dans une

maison modeste, où il recevait quelques amis, jouissant du soleil et de la campagne, avec madame Clamageran, poursuivant ensemble leur vie d'affection et de dévouement réciproque depuis un demi-siècle. Originaire d'un pays chaud, il avait conservé le besoin d'une température un peu supérieure à la moyenne de nos climats et qu'il trouvait dans les vérandas de sa villa et aussi sur la pente d'une colline sableuse, plantée de pins et chauffée par le soleil. Nous y avons tenu plus d'une fois les dernières conversations de vieillards, rappelant les traverses de notre vie, demeurés toujours bienveillants pour nos contemporains et prompts à accueillir et à encourager les jeunes.

Ainsi, invariablement fidèle aux sentiments et aux convictions de sa jeunesse, Clamageran mena jusqu'au bout une existence heureuse, avec peu de péripéties personnelles, et sans autres souffrances physiques et morales que celles que comporte la destinée humaine. Il s'endormit du sommeil des justes le 4 juin 1903.

MARCELIN BERTHELOT

MONSIEUR DE CLÉRAMBON[1]

VII

Fidèle à l'habitude qu'il avait adoptée au cours de son existence vagabonde, le marquis de Saint-Cendre vivait aux Belins sous un nom supposé. Ayant emprunté les espèces d'un ami, mort depuis longtemps, et qui se nommait M. Narcisse de Billainges, il se donnait pour un gentilhomme pensionné, et ne cachait pas son intention de se fixer dans le Bourbonnais pour y acheter du bien. Mais, qu'il se fît appeler chez les uns « Monsieur Narcisse » et par les autres « Monsieur de Billainges », il demeurait toujours l'homme le plus fêté et le plus aimé qui fût au monde. A Moulins, il était la joie et la terreur des maris, parce qu'il les aidait à tromper leurs femmes par mille merveilleux artifices, et aussi parce qu'il leur rendait la pareille avec un entrain qui ne se lassait jamais. Madame de Jupilly — une des rares personnes qui fussent dans son secret et connussent son nom véritable — en recevait des nouvelles jusque dans son béguinage. Toujours cette dame, autant vertueuse qu'éclairée, se promettait de morigéner ce jeune homme incorrigible, dont la quarantième année s'annonçait comme l'aurore d'une seconde jeunesse,

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars.

non moins active que la première. Et tel était le charme qui s'exhalait du marquis Louis-Alexandre que madame de Jupilly ne pouvait jamais trouver la parole grave et sévère qui précipiterait cet autre Augustin dans les sentiers escarpés de la pénitence Elle n'avait même pas le courage de lui reprocher son hérésie. D'ailleurs, en tant que Billainges, Saint-Cendre était bon catholique, et même, un beau dimanche, il offrit le pain bénit à Saint-Martial, œuvre pie dont madame de Jupilly lui sut un gré infini. Elle lui dit, à ce propos :

— Mon cher enfant, si votre tante de Villebrune, que j'ai tant chérie, vivait encore, elle se réjouirait à vous voir aussi gentil. Puissé-je, hélas ! avoir à louer, quelque jour, pareillement mon neveu de Clérambon ! Mais je crains bien que mes yeux ne se ferment avant que ce mauvais esprit me donne un seul sujet de satisfaction.

Billainges-Saint-Cendre défendait son ami Odet avec une coupable mollesse : « Il valait mieux que sa réputation, encore qu'il eût tout fait pour se l'attirer. Inflexible et obstiné, méprisant toute loi divine ou humaine, il ne voulait rien entendre. Mais, après tout, c'était « son vieux camarade »; et le Marquis ajoutait : « Si je ne l'aimais pas tendrement, je me laisserais aller à narrer plus d'une histoire qui ne serait pas à son avantage ! » Ce qui ne l'empêchait pas d'en raconter de telles que M. de Clérambon apparaissait beaucoup plus noir que madame de Jupilly ne se le figurait. Et elle soupirait :

— Cette affreuse histoire de la petite Follenbrais ! Est-il au monde d'action plus abominable?...

Saint-Cendre s'en montrait encore plus désespéré que la vieille dame. « Il n'avait certes pas tenu à lui que la femme de l'infortuné Follenbrais — un ami — ne fût remise en liberté après la prise du château de son oncle Lanelet ! » Et il plaignait « le magnifique vieillard », déplorait sa fin tragique. Quant à la mort de sa femme Gabrielle de Vignes, il n'en parlait qu'avec des réticences vagues, usait de savantes prétéritions : « Je ne permettrai à personne de dire comment elle m'a trompé... Je ne rappellerai pas les circonstances fâcheuses qui m'ont rendu veuf... »

M. de Saint-Cendre avait pour principe que les vivants

sont en tout plus intéressants que les morts ; de ces derniers la mémoire ne devait être respectée que si les premiers y rencontraient leur avantage. C'est pourquoi il n'avait pas hésité à déshonorer Gabrielle, à forger une histoire d'adultère, une tentative d'empoisonnement. Et madame de Jupilly frémissait sous ses coiffes lorsque le Marquis murmurait, en roulant des yeux mourants :

— Surtout ne répétez à personne qu'elle a tenté de me donner des poudres!... Ah! certes! madame, je lui aurais pardonné, sans la dureté de Clérambon qui s'est institué justicier en cette malheureuse affaire!

La tante du coupable ne retenait pas ses gémissements :

— Mon pauvre enfant, vous avez vidé le plein calice d'amertume!...

Et Saint-Cendre reprenait :

— Jusqu'à la lie, madame! jusqu'à la lie!... Ah! madame! Quelle aventure sinistre et bizarre, digne d'inspirer quelque poète tragique! Quel malentendu déplorable! Plaise à Dieu que le souvenir de cette affreuse journée passe de ma mémoire! Mon cœur en est encore oppressé. Pour délivrer cette charmante Diane de Follenbrais et les autres dames, j'ai tenté tout ce qui était humainement possible. J'ai essayé de réclamer Diane pour ma spéciale part de butin, et je n'ai pas ménagé les sacrifices! Mais je me suis heurté à une volonté plus forte que la mienne et, d'ailleurs, je ne disposais pas des troupes. Aveuglé par la luxure et la cupidité, Clérambon a abusé de ses droits!... Qu'auriez-vous fait à ma place?

Et M. de Saint-Cendre, emporté par cette sensibilité dont les dames ne mirent jamais la sincérité en doute, et par cette éloquence aisée qui ravissait tous les cœurs, continuait d'expliquer comment ses meilleures intentions avaient tourné à la confusion de celle-là même dont il aurait souhaité racheter l'honneur au prix de tout son sang. La chaleur qu'il apportait dans toutes ses déclarations l'enlevait dans un monde surnaturel et factice, où la vérité des faits se muait, à son caprice, en mensonges qu'il arrivait à prendre pour plus véridiques que la réalité. Sa grande force était en ce qu'il croyait aveuglément tout ce qu'il débitait sur l'heure même.

C'est ainsi qu'il avait réussi à persuader l'Amiral, mécontent du scandale de la Haute-Ganne, que cette entreprise avait été menée pour le plus grand bien et les intérêts sacrés du parti :

— Oui, monsieur, — répétait-il à Coligny, qui ne savait que croire, — si un incendie, allumé par les reîtres indisciplinés de M. de Taubadel, n'avait pas détruit ce château d'une si bonne assiette, vous en seriez aujourd'hui le maître. Car M. de Clérambon et moi ne l'avions enlevé — et au prix de quels travaux, songez-y ! — que pour en faire une place de sûreté pour la religion réformée. Le malheur a été dans un premier accident par quoi une des maîtresses tours, qui servait de magasin à poudres, a sauté alors que l'on ne s'y attendait pas. Les reîtres ont fait le reste, et aussi, peut-être, le sauvage désespoir de quelques-uns des assiégés.

Mais l'explication qu'il fournissait à madame de Jupilly était contradictoire. A l'en croire, c'était Gabrielle de Vignes qui avait donné l'ordre de mettre le feu aux poudres pour ne pas tomber vivante aux mains de Clérambon. D'ailleurs, il ne fournissait pas de détails précis sur l'événement. Le peu qu'il en disait — et la béguine ne songeait pas à le chicaner — était pour qu'on le plaignît de la mauvaise fortune acharnée à sa perte, et qui ne l'abandonnait jamais : M. de Clérambon avait été l'auteur de cette exécution détestable, comme de beaucoup d'autres. Et madame de Jupilly cherchait à consoler l'affligé, à qui rien ne réussissait sur la terre : « Après tout, — pensait-elle, — il a bien droit à quelques menues distractions ! » Elle méditait de lui ménager un beau mariage ou d'obtenir une abbaye :

— Vienne la paix, mon enfant, et l'on vous rendra justice !

Sachant par expérience que justice n'est rendue qu'aux gens assez habiles pour se créer des protecteurs intéressés à leur succès, M. de Saint-Cendre avait pris les devants en s'adressant à la Reine Mère. Madame Catherine crut jouer un coup de maître en achetant le Marquis. Du fond de son couvent, madame de Jupilly négocia l'arrangement. Saint-Cendre, déguisé en marchand de parfums, fut introduit chez la reine par le valet de chambre René, à Fontainebleau. La

Florentine fut vite séduite par cet homme qui ne rencontra jamais de cruelles ; elle se rappela le temps où il dansait la pavane chez sa belle-fille, la reine d'Écosse.

— Continue de nous servir, — lui dit-elle, — et je jure ma part de paradis que je te tirerai du guêpier. Marche avec prudence, et surtout ne te laisse pas prendre dans une action de guerre, car je ne serais pas assez puissante pour te sauver. Il y en a beaucoup ici qui ont soif de ton sang. Tu dois savoir qui. Garde-toi ! Cependant il te faut paraître aux armées des réformés, sans quoi tu perdrais la confiance de l'Amiral. Je parlerai à Brissac et lui ordonnerai, au cas où tu tomberais entre ses mains, de t'envoyer à Paris pour que je puisse t'interroger. Quant à tes crimes, tout ce qui rentre dans l'espèce des cas royaux te sera remis aussitôt la paix signée. Pour les autres, le Roi te couvrira, et nous saurons abolir tes dettes et te bailler quelque charge. Fie-t'en à moi, mais que ce soit là ton dernier changement, tu m'entends ! Sans quoi, cette tête qui a fait trop de malheureuses passera par l'épée du bourreau.

Les gros yeux de la veuve de Henri II, qui faisaient baisser le nez à tous, ne troublèrent pas le Marquis ; au reste, ils le considéraient sans colère, et on y aurait pu lire une lubrique gaieté. Et comme Saint-Cendre, à genoux, baisait la main grasse et blafarde de la reine, elle lui donna un soufflet en riant :

— Va, canaille ! Et conduis-toi bien, si tu en es capable... Et surtout ne retourne pas chez Héliette de Vignes !

Du jour de janvier où il fut gratifié de cette mornifle royale, Louis-Alexandre de Villebrune, marquis de Courtemer et Saint-Cendre, se sentit pris d'une généreuse ardeur pour la défense de la religion catholique et romaine, et il se consacra tout entier aux importantes négociations qui devaient amener la paix. Sa vie se passa à courir de l'armée de l'Amiral à Moulins, où résidait M. Évariste Le Tandonnet, secrétaire de Madame la Reine Mère, chargé de recevoir ses rapports. Et il trouvait encore le temps de s'occuper des affaires les plus minces et les plus diverses.

M. de Saint-Cendre n'avait pas pardonné à son ami Clérambon l'histoire de la belle Diane. Par M. Le Tandonnet, il

se mit en rapport avec M. de Follenbrais, qui était venu à Moulins pour voir madame de Jupilly et la prier d'user de son influence sur le ravisseur, son neveu, et entra du même coup en relations avec cette dame. Il sut lui plaire et pénétra, sur sa recommandation, dans plusieurs familles du Bourbonnais, notamment chez les Chantalouette des Belins, où il reçut l'hospitalité. Ces bourgeois ne se tinrent pas d'aise de vivre en familiarité avec un gentilhomme d'aussi grande mine que M. de Billainges. M. Cyprien Chantalouette, fils de M. Barthélemy Chantalouette, notaire à Moulins, attendait, dans l'inaction, que son père lui laissât son étude pour la vendre au plus haut prix. C'était un homme de trente-sept ans, paresseux, porté aux choses de la table et de l'amour à prix débattu, et qui négligeait sa femme, mademoiselle Isabelle Dorard. Il l'avait établie aux Belins, avec toute sa famille, et passait le plus clair de son temps à la ville, où il s'occupait à se distraire. Mademoiselle Isabelle vivait retirée dans cette maison des champs avec sa mère, madame Félicie Dorard, sa sœur Éléonore, ses trois filles, et un fils, dont un vieux prêtre, aux trois quarts sourd et à moitié aveugle, dirigeait l'éducation.

M. de Saint-Cendre trouva sous ce toit hospitalier plus d'une distraction que la morale eût condamnée, et les femmes qui l'entouraient ne tardèrent pas à se haïr aussi fort qu'elles l'aimaient. Le Marquis sut contenter tout ce monde avec l'auguste et aisée bienveillance qui ne lui fit jamais défaut. Il entoura ces amours diverses d'un mystère dont chacune apprécia la délicatesse. Et, pour d'autres motifs, il devint une sorte de dieu pour M. Cyprien Chantalouette dont il se constitua, à Moulins, le précepteur amoureux. Il mit ce fils de notaire, qui ne demandait qu'à bien faire, en relations avec M. de Follenbrais, dont la fraîche noblesse n'était pas encore trop hautaine. Le bourgeois mûr et le jeune commissaire des guerres étaient nés pour se comprendre. Un amour commun les tenait pour les comédiennes et les filles de petit métier. Ils n'estimaient rien tant que les femmes capables de mater les hommes, en leur laissant croire qu'ils les dominent, et de leur en donner — ce qu'ils considéraient comme certain — pour leur argent. Avec les revenants-bons de la rançon de

Diane, M. de Follenbrais se livra à des libéralités qui lui ménagèrent plus d'une passion de commande, et la dot de mademoiselle Isabelle fut ébréchée sévèrement par M. Cyprien qui apprit enfin à connaître la vie.

La nouvelle étant arrivée que les troupes de M. de Clérambon marchaient sur Moulins, cela troubla tous ces heureux commerces. M. de Follenbrais, qui n'avait nullement à cœur de voir la couleur des armes de son ennemi, oublia les menaces et les serments terribles qu'il multipliait chaque jour contre le ravisseur de sa tendre compagne. Il jugea les murs de la citadelle tout juste assez épais pour le séparer de l'injurieux et discourtois Clérambon, et il se retira derrière en annonçant au capitaine qui commandait la garnison son intention d'y réunir des vivres et des munitions pour un siège de plusieurs mois : « C'est à moi qu'il en a, répétait-il, et nos querelles personnelles ensanglantent maintenant le royaume. A la manière d'Hélène qui perdit Troie, Diane sera cause de notre ruine ! Jurons, messieurs ! jurons, en levant haut la main, de mourir tous ici pour le service du Roi ! »

M. Chantalouette ne demeura pas en reste avec son ami. Il écrivit à sa femme de se mettre sous la protection de M. de Billainges : « Pour lui, il partirait le jour même avec la milice, le guet, l'écharguet, tous ceux qui voudraient se battre, en un mot. Le pot en tête, la pique ou l'arquebuse sur le col, suivant les cas, il saurait mener bonne garde autour de Moulins, et ensuite sur les remparts ! » Et il alla se cacher chez Rosine Trotabas, dite « la Belle Provençale », jeune dame que les magistrats de Moulins, dans leur intolérance, avaient obligée depuis longtemps à porter un demi-ceint doré autour de la taille, et, sur la manche, un beau nœud d'aiguillettes incarnadines, comme insigne patent et visible de sa particulière condition.

Les dames des Belins supplièrent M. de Billainges de ne pas les abandonner en ces circonstances : « Elles ne décideraient rien que par lui ». Le Marquis consola ces éplorées, il leur affirma qu'elles n'avaient rien à craindre : « Leur beauté ferait tomber les armes des mains à tous ceux qui les approcheraient d'assez près pour les voir ». Et comme la veuve

Félicie Dorard, en matrone prudente, laissait comprendre, à mots couverts, qu'elle redoutait surtout qu'on ne les approchât toutes, et de trop près, il s'écria :

— De grâce, mesdames, reposez-vous-en sur moi! Monsieur de Clérambon est beaucoup trop loin de sa Roche-Thulon pour se risquer à mener ici le dégât. Et, d'ailleurs, il est mon meilleur ami, je ne vous le cache pas, bien que ce soit un secret. Non seulement il vous respectera, de même que je le ferais (elles rougirent en se pinçant les lèvres et en baissant les yeux), mais il viendra ici déposer ses hommages à vos pieds, et je jure qu'il soupera ici, avec vous...

Une tempête de cris, de protestations indignées, avait interrompu le Marquis :

— Jamais! — Vous moquez-vous! — Un homme abominable! — Il nous prendra de... — Ma fille, taisez-vous! Songez à ces enfants! — Non, jamais il ne mettra les pieds ici! Plutôt mourir! — Je me cacherai dans la cave!

Cette dernière exclamation de mademoiselle Éléonore Dorard fut vertement relevée par sa mère : « Elle était vraiment bien sotte, pour une fille de son âge! Croyait-elle donc qu'on ne saurait pas aller l'y chercher! » Et, sur une gaillardise galante adressée par Billainges-Saint-Cendre à la timide demoiselle dont un pied d'écarlate couvrit le visage régulier, le petit troupeau dont il était le guide se calma.

— Écoutez-moi, belles dames! — dit-il de sa voix toujours écoutée avec un idolâtre respect — écoutez-moi : je vous jure sur mon honneur de gentilhomme que mon ami Clérambon vous respectera. Et vous pourrez voir que c'est un seigneur très gracieux et bien disant, à tel point que je lui envie l'aménité et le charme de ses manières!

Aussitôt toutes se récrièrent : « Voilà qui était impossible! » — En somme, elles n'avaient pas confiance. Le renom singulier qui précédait partout le maître de la Roche-Thulon courbait la mère, encore fraîche avec ses quarante-trois printemps, comme ses filles sous une commune terreur. Et chacune supplia, en particulier, « l'ami Narcisse » de la sauver de la honte, à défaut des autres. Et la péroraison de leur requête fut à peu près uniforme : « Avec vous, ça me ferait grand plaisir, mais avec celui-là, j'aimerais mieux me jeter

dans le puits. » Et Saint-Cendre, profitant de l'aveu, dans la mesure de ses moyens, excusait Clérambon : « Mais non ! Il est de mon âge, et on dit qu'il est très bien encore, je vous assure ! »

Sans connaître par le menu ces fâcheux auspices, M. de Clérambon fit son entrée aux Belins dans la matinée du 12 juin. Il prit la précaution de s'entourer d'une forte escorte qui fut disséminée tout autour de l'habitation, assez habilement pour qu'on ne pût en soupçonner la présence. Une série de postes lui assurait ses communications avec les gués de l'Allier.

Il trouva son grand ami Saint-Cendre occupé à se faire coiffer par les demoiselles Dorard et Chantalouette, car depuis longtemps elles avaient trouvé tous les valets et toutes les chambrières indignes de remplir ce devoir envers une tête si chère. Assis dans une grande et bonne chaise à dossier bas, le bon seigneur disparaissait sous un long peignoir en cloche. Seule, sa face souriante, reflétant une immuable bienveillance, apparaissait. Encore une bigotelle voilait-elle ses moustaches, et des papillotes, artistement espacées, surmontaient son front serein que rayaient quelques rides indiscrètes et transverses.

Attentive à sa besogne, maniant un fer à friser avec diligence et légèreté, mademoiselle Éléonore Dorard allait et venait autour de la chaise. Un grand tablier blanc couvrait sa robe de drap bleu zonée de velours brun, remontait sur sa poitrine ronde, et les cordons enserraient sa taille fine et souple. Un petit bonnet de dentelle, en poivrière, couronnait l'édifice de ses cheveux noirs disposés en torsades concentriques qui s'élargissaient en bourrelets. Un col à godrons tuyautés, des manchettes pareillement rabattues, complétaient sa toilette. Et cette jeune femme, avec son visage ovale, terminé en pointe par le menton saillant, avait un air volontaire et obstiné. Mais ses yeux bleus riaient pour prouver que le Marquis leur plaisait. Et tout, en mademoiselle Éléonore, disait la réflexion et l'orgueil.

Mademoiselle Isabelle, sa sœur, épouse de M. Cyprien Chantalouette, attendait, un peigne et une gravoire aux mains, que la friseuse voulût bien lui céder la place, et elle se mordait

les lèvres avec une sensuelle impatience. Celle-là était blonde, pleine dans ses formes, avec une mine rose, attendrie et curieuse, qui respirait tout à la fois la santé et la soumission. Sa robe de camelot vert myrte, rehaussée de broderies pistache, bâillait sur sa cotte de taffetas fleur de seigle où couraient des entrelacs de ganse grise. Ses cheveux ébouriffés s'échappaient d'un escoffion vert de gris dont la résille pendait sous le poids de cette masse d'or fondu.

Et madame Dorard considérait ses filles et l'incomparable Billainges, peletonné sous son peignoir, avec un contentement recueilli. Brune, majestueuse et forte, telle une statue de marbre, elle dressait sa haute taille encore élégante; et ses bras, serrés dans des manches plates, devaient égaler ceux de Junon par la blancheur et la pureté. Ses vêtements sombres moulaient son corps magnifique. Un attifet noir avançait sa pointe entre les deux masses crépelées de ses bandeaux que ne tachait pas un fil argenté. Son profil froid et grave, à peine empâté aux mâchoires, annonçait une noble mollesse. Et cette grande femme se recommandait par la petitesse de ses pieds et de ses mains. Marchant avec une méthodique lenteur, comme pour donner au Marquis la vue pleine et entière de sa désirable personne dont les divers aspects valaient par la coupe simple et savante de sa robe de chambre cambrée, la veuve Dorard respirait doucement. Et elle tenait deux flacons d'argent, l'un rempli d'eau de naffe, et l'autre contenant une essence de sa fabrique, dont elle vantait les vertus pour conserver la fraîcheur du teint. Sa peau satinée et mate en était le meilleur exemple.

M. de Saint-Cendre tenait cette veuve en particulière estime, parce qu'elle ressemblait sans doute à l'Héliette de Vignes dont il avait gardé un tendre souvenir. Entouré de soins délicats, il souriait à cette aimable famille, sans en excepter les trois jeunes filles qui s'ébattaient sous ses yeux. L'aînée, Blanche, qui se recommandait par la perfection de sa taille et la douceur de ses traits, touchait du luth, cependant que sa cadette Marguerite s'exerçait à danser la courante avec Claire, la plus jeune. Et M. Philibert-Bertin, fils et unique héritier de M. Cyprien Chantalouette, s'étant échappé des mains débiles de son abbé précepteur, prenait sa part de cette

vie innocente et intime, en s'amusant à consumer des arcandolles dans un brûle-parfum de filigrane, en façon de poisson. Telle était la force de ces boules odoriférantes, qu'une odeur de civette et de benjoin se répandait dans toutes les chambres et gagnait même le jardin.

L'arrivée subite de M. de Clérambon troubla ce concert domestique. Mademoiselle Blanche cessa de jouer du luth, et ses deux sœurs, qui tournaient le dos à l'entrée, demeurèrent un pied en l'air, à ce moment même où Billainges-Saint-Cendre leur expliquait les subtilités de la courante :

— Mes belles, l'esprit même de cette danse est dans sa légèreté et son allure gaillarde, ainsi que le marque sa cadence qui est de deux temps. A ces deux temps près, elle rappelle par sa promptitude, les pas légers, bas et serrés du tordion. Mais c'est un joli pas de deux, qu'il convient de sauter, et il nous vient d'Italie. On a dit qu'il fut inventé par les sorciers, je n'en crois rien !... Allez, Claire ma mie !... Une ! deux !... Poussez vos gentils pieds plus hardiment dans le pas doublé !... A droite ! C'est cela !... Ah ! madame, que ces filles sont ravissantes et comme elles avancent et reculent gracieusement ! On ne danse pas mieux à la Cour !... Mais, qu'est-ce donc ? Et pourquoi vous arrêtez-vous ?

Tournant sa tête empapillotée du côté où tendaient tous les regards de ces femmes épouvantées, il reconnut M. de Clérambon derrière qui un valet courait en criant :

— Monsieur le comte de Clérambon, mesdames ! Monsieur le comte de Clérambon !

Raide et silencieux, Odet se dressait sur le seuil.

— Ah ! — s'écria le Marquis, sans sortir de sa chaise, — C'est Clérambon ! Quelle heureuse surprise ! Tu n'as pas oublié ton vieil ami Billainges ! Mesdames, souffrez que je vous présente le comte Odet de Clérambon. Oui, vous avez là, devant vous, Odet-Gaspard de Lapoix de Huault, comte de Clérambon, seigneur de la Roche-Thulon et autres lieux, aussi vrai que je suis Narcisse de Billainges ! C'est un personnage unique et qu'on ne saurait assez priser, ni admirer ! Recevez-le comme le meilleur ami de votre humble serviteur Narcisse de Billainges !

Il avait trop appuyé sur ce nom de Billainges pour que

Clérambon ne comprît pas que le Marquis tenait à cacher sa vraie qualité. Mais il s'étonna de son ingénuité : « Comment Saint-Cendre pouvait-il supposer que lui, Clérambon, ignorât sa dernière transformation ? Il y avait belle lurette que M. des Eyssettes en avait écrit à la Roche-Thulon ! Et de cela et de l'entrevue avec la reine Catherine, à Fontainebleau... » M. de Clérambon salua très bas les dames, garda son bonnet à enseigne d'or dans sa main, et articula posément :

— Salut à Narcisse de Billainges, l'homme le mieux coiffé qui soit, à cette heure, dans le royaume !

Toutes les femmes, quel que fût leur âge, saisirent, d'instinct, l'ironie du compliment. Elles reculèrent gênées. Mais elles ne pouvaient quitter la pièce, car celle-ci n'avait qu'une porte, toujours occupée par M. de Clérambon. Vêtu de velours noir tracé d'or, avec une chaîne d'or qui courait trois fois autour de son cou, il était chaussé de bottes blanches très hautes, avec des éperons et des boucles d'or. Sa ceinture étroite de brocart supportait son épée, richement dorée et brunie, et la dague à oreilles donnée par Diane de Follenbrais. La sévérité luxueuse de la mise déplut aux dames bourbonnaises : elles trouvaient que M. de Billainges était bien mieux avec son peignoir, ses papillotes et sa bigotelle. Et un commun désir les travaillait de chasser cet intrus cérémonieux et d'une courtoisie trop haute pour ne pas être affectée.

M. de Saint-Cendre dit alors :

— Il me semble que tu as singulièrement épaissi ?

Sans expliquer que cet embonpoint était d'emprunt, et qu'une chemise de mailles, cachée sous son pourpoint, en fournissait le principal, M. de Clérambon répondit :

— Les travaux de la guerre sauront me rendre sec en peu de semaines. L'inaction engraisse, Toi, tu es toujours jeune, beau et bien portant. Il est vrai que l'on te soigne merveilleusement, c'est-à-dire suivant tes mérites, Billainges ! Et tu es joliment entouré. Je souhaiterais, pour mon bonheur, passer par de pareilles mains. S'il est bien de se confier aux soins des femmes quand elles sont belles, il vaut mieux encore être accommodé par les trois Déesses.

Ici M. de Clérambon adressa une révérence de cour aux

demoiselles Dorard, puis il ajouta, en se tournant vers les petites Chantalouette :

— Et par les Trois Grâces!... Billainges, tu me rappelles ces humains qu'ont jalousés les dieux! Prends garde, mon ami, car les Immortels ne pardonnent guère.

Le madrigal fut débité de bonne grâce. Jamais homme de qualité n'envoya un compliment avec plus de justesse que M. de Clérambon. Mais c'eût été mal connaître son monde que d'attendre l'approbation de six bourgeoises de Moulins. Ce discours leur sembla de mauvais aloi, plein d'obscurité, et pareil à ceux que sifflait le serpent, de sa langue dorée, à leur mère commune Ève, dans le Paradis. Les admiratrices du seul Narcisse de Billainges plongèrent dans leurs jupes d'un air rogue et soupçonneux. Là, comme ailleurs, M. de Clérambon en fut pour ses frais.

Madame veuve Dorard requit toutefois un petit laquais d'apporter des sièges. Quand chacun fut assis, la mère dans une chaise à tenailles et les filles sur des carreaux, — car aucune des Dorard ni des Chantalouette ne voulait abandonner l'ami Narcisse aux entreprises de l'importun Clérambon, — le Marquis demanda tranquillement :

— Alors tu es venu avec tes troupes?

— Oui, — répondit le comte Odet, — elles sont en bon état et campées à une lieue et demie d'ici, des Gurodeaux à Toulon-la-Motte.

— Et tu vas brûler tout le pays, sans doute, et essayer quelque chose sur Moulins?

Les bourgeoises dressèrent l'oreille.

— Je ne sais pas encore, — fit M. de Clérambon avec tranquillité.

Mais les attitudes et les mines des demoiselles dénoncèrent un tel effroi, qu'il ne put s'empêcher de sourire. Il les rassura d'un mot :

— Je veux dire que je le sais très bien. Aucun de mes soldats ne viendra ici. Et je lèverai le camp, bientôt, sans faire le dégât. Remettez-vous, mesdames. Vous n'entendrez ni les tambours battre, ni les coqs des reitres chanter.

Madame Dorard commença alors de trouver le nouveau venu plus gracieux. Elle se hasarda à l'interroger :

— Peut-être monsieur de Clérambon consentirait-il à dîner avec M. de Billainges?...

Et elle ajouta timidement :

— Dans notre compagnie?

En fait, elles ne voulaient pas les laisser seuls, de peur qu'ils ne tramassent quelque mauvais coup. Pourtant elles avaient moins peur de Clérambon. Mais cet homme noir et or, avec ses bottes blanches, leur produisait le même effet qu'un énorme hibou à une troupe de passereaux. Agitées par un désir égal de s'approcher et de s'enfuir, les demoiselles Chantalouette et les dames Dorard considéraient M. de Clérambon avec une instinctive assiduité.

Celui-ci répondit courtoisement : « Une pareille marque d'amitié l'honorait. Il ne se pardonnerait pas de manquer l'occasion d'une partie de plaisir en compagnie aussi gentille... »

Et chacune des Bourbonnaises se dit en soi : « Partie de plaisir, pour toi, peut-être, crocodile doré. Mais ce n'est pas moi qui t'en donnerai. Tu peux en mener le deuil, vilain animal ! »

Quoique toutes fussent désireuses de voir dans l'intimité un phénomène aussi rare, elles ne lui savaient aucun gré de sa politesse. Indolente et superbe, madame Dorard coula un regard sournois sur Saint-Cendre-Billainges, et honora M. de Clérambon d'un :

— L'ami de nos amis est le bien venu sous notre humble toit.

Au fond, elle tressaillit d'aise : « Quelle gloire pour nous, — songeait-elle, — et combien nous serons jalousées, lorsque, de retour à Moulins, nous pourrons raconter négligemment à chacun cette singulière visite : « Clérambon, ma chère, nous ne connaissons que lui ! Il a tâté de notre rôti. Entre nous, je doute qu'il en ait souvent d'aussi bon chez lui... » Ou bien : « Clérambon, notre ami Clérambon, c'est un assez bon homme, mais terne comme du plomb. »

Et, toute à la joie de ces futurs discours qui la rendraient, à Moulins, un objet d'admiration et d'envie, la belle Dorard sortit avec ses filles et petites-filles, non sans avoir ébauché deux courbettes et une révérence plongeante. M. de Clérambon salua avec plus de discrétion.

— Il n'est point très grand seigneur, ce monsieur, — dit madame Dorard à sa fille aînée.

Mademoiselle Isabelle Chantalouette répondit, d'un temps :

— Noir et sec comme une momie d'autour !

Et mademoiselle Éléonore ajouta, en se redressant, d'un air altier :

— Hein ! comme on voit qu'il est de petite maison !

A cette heure, derrière la porte qui s'était refermée sur la famille, elle se trouvait pleine de courage, avait repris sa superbe. Tant qu'elle avait senti peser sur sa douillette personne les yeux pénétrants du comte Odet qui prenaient l'exacte mesure de son corsage, mademoiselle Éléonore avait sué d'angoisse, et la batiste de sa chemise s'en était collée à son dos. Mais son orgueil était tel qu'elle fût morte, les dents serrées, plutôt que d'en laisser paraître si peu que rien :

« S'il allongeait sur moi sa main gantée de chevreau musqué, car le monstre fleure bon, — soupirait la charmante fille, en son tréfonds, — je n'oserais pas même lever un doigt pour protester. Au reste, ç'a été la même chose avec son ami Billainges ! Mais lui, bien sûr, est le dieu Amour en personne. Ne serait-ce point pitié que de lui refuser un plaisir?... Et puis, on est flattée de se voir distinguer par un homme de sa qualité. J'en suis férue ainsi qu'une bête. Ah ! si jamais j'apprenais que ma sœur... Et pourtant j'ai bien cru entendre, l'autre nuit... Ce sont là des rêves. Pourquoi forger des choses monstrueuses et qui ne peuvent ni ne doivent exister?... »

— Voici — disait M. de Clérambon au marquis de Saint-Cendre — une assez plaisante coquine et qui a de quoi s'asseoir, si j'en juge par les apparences !

— Elles ne te trompent point. Cette race a la croupe ronde et ferme sur ses appuis. Si tu veux tâter de la dame, elle mérite encore un hommage. Je t'en fais cadeau, si tu veux. Et nous sommes ici les maîtres, après Dieu.

Et, par un mouvement machinal, le Marquis ébaucha le signe de la croix. Toutefois il ne put réprimer son mouvement assez rapidement que M. de Clérambon ne s'en aperçût. Alors il se mordit le bout du doigt, sourit d'un air embarrassé, bredouilla :

— Ces mouches sont assommantes, à vous baiser ainsi le nez. Je crois que c'est un signe d'orage...

M. de Clérambon, sans sourire, regarda le plafond, où une touffe de gui, pendue à un lustre en bois de cerf, retenait un groupe d'insectes assoupis. Puis il répondit, évasivement :

— Merci ! Ton habituelle générosité se reconnaît à ce trait !

« Toi, tu crains quelque piège, et ne veux pas t'engager, » songeait Saint-Cendre.

Il continua, tout en dégageant soigneusement ses moustaches de la bigotelle empesée qui lui bridait les joues :

— Ainsi tu le trouves bien, mon troupeau ?

— Digne de toi, double de mon cœur ! Tu es un autre Apollon descendu chez un moderne Admète. C'est gras, fin de laine, et de jolie taille. Les brebis valent les agnelles.

— Oui, je n'en suis pas mécontent. Et tout ce monde m'obéit à la baguette !

Il se pencha vers le miroir, tira ses moustaches, étouffa un juron :

— La peste m'étouffe ! Cette oie m'a fait une tempe plus noire que l'autre !

Ainsi M. de Clérambon apprit que le marquis de Saint-Cendre en était réduit à user de l'artifice des teintures. Il laissa le neveu de M. de Lanelet manier les cosmétiques de l'oncle défunt et même, pour le mettre à l'aise, tourna le dos. Puis il dit, d'un ton badin :

— Tu as capté du même coup, je le répète, et les Trois Déesses et les Trois Grâces !

— Tu parles bien, et toujours avec élégance. Ne sois pas envieux : elles sont à toi comme à moi, te dis-je... En somme, cela m'a coûté moins qu'une pomme...

— Et chacune de ces belles se rend-elle compte du bien que tu lui veux, sans soupçonner, en son particulier, l'équité extraordinairement magnifique avec laquelle tu leur distribues tes faveurs ?

— Heu, heu ! Sait-on jamais ? Les femmes s'entendent si bien à nous tromper !

Et le Marquis, ayant appareillé ses deux tempes, arpentait la pièce, gesticulant sous son peignoir de couleur tendre. Brusquement, il revint sur Clérambon, lui mit les mains sur

les épaules, et, le regardant au fond des yeux, il murmura, avec un éclat de rire, qui sonna sec :

— Quand je serai parti, je ne leur donne pas deux jours pour se laisser aller à parler, et pour s'entre-manger!... Elles se dévoreront, te dis-je !

— Comme les autres ! — répondit froidement Clérambon.

Saint-Cendre, gesticulant, avait déjà gagné l'autre bout de la pièce. Il ne releva pas autrement le propos :

— Qu'importe ! Il leur restera les yeux pour pleurer. Entends-tu, mon fils, mon souvenir n'est pas de ceux qui passent !

M. de Clérambon, connaissant par sa propre expérience ce que sont les souvenirs qui ne passent point, demeura muet. Saint-Cendre était revenu sur lui et, gracieusement, lui tirait le bout de l'oreille :

— Ça, Odet, mon unique ami, parlons maintenant sérieusement ! Que m'apportes-tu d'utile ?

Cette ingénuité de l'égoïsme trouva M. de Clérambon désarmé. Il sourit et murmura :

— Beaucoup de choses. J'ai travaillé pour toi... Diane...

Un valet qui entra coupa court cet entretien, auquel M. de Saint-Cendre, contre son habitude, commençait de prêter une oreille attentive. Ce valet, ministre de la jalouse dame Dorard, venait se mettre aux ordres de M. de Billainges pour l'habiller. Et M. de Clérambon reconnut François Volaud, dit La Foi, un des trois valets de Dartigois. Sans paraître remarquer cette particularité, il laissa le Marquis, qui le priait d'excuser, et se rendit dans le jardin, non sans avoir jeté un regard dans la cour, sur quoi ouvrait la fenêtre, pour voir si son monde était toujours là, au complet. Il compta ses écuyers, ses cavaliers d'escorte : aucun ne manquait. Des Gurodaux à la maison Dorard, les postes étaient échelonnés, à bonnes distances : rien n'était à craindre de ce côté. Et le trompette Fontaine, avec son cuivre en sautoir, se laissait offrir à boire par un sommelier au nez plus rubicond que le jet de vin qui tombait de son broc dans le hanap de verre peint.

« Voilà qui va bien, — pensa M. de Clérambon. — Fontaine tirera, pour un pot de vin bu de bonne amitié, plus de

renseignements de cet ivrogne que tous mes batteurs d'estrade ne m'en apporteront ce soir au quartier. »

M. de Clérambon s'en fut alors inspecter le jardin. Il ne releva rien de particulier; alors il compta ses pas en attendant le dîner. Des mouches dorées, veloutées, couleur de ciel, couleur de feu, bourdonnaient dans les rais du soleil. Une araignée, parmi les mauves, tissait discrètement sa toile et passait d'une feuille à l'autre, alternativement, entrelaçant ses fils. Et, de temps en temps, un des insectes brillants s'empêtrait dans le piège diaphane. Tout aussitôt la bête à huit pattes laçait l'imprudent d'un jet de soie, puis le gobait en se hâtant avec une prudente prestesse.

« Allez, mes belles! Allez, allez trouver le Marquis! »

Et, ricanant, il admirait. Derrière lui, la forte épée horizontale effeuillait de sa bouterolle ciselée en cosse de genêt les rosiers moussus où dormaient les scarabées d'émeraude.

Au tournant d'une allée, il donna distraitement sur une fenêtre ouverte qui s'encadrait de lierre. Au bout d'un couloir, qu'elle éclairait, bâillait toute grande la porte de la cuisine. Des bouilloires de cuivre et des coquemars de laiton étincelaient, par rangs pressés, comme s'ils eussent été d'or; et ils réfléchissaient les flammes claires des sarments où rôtissaient fraternellement les volailles. D'un chaudron pendu à la crémaillère, montait une vapeur épaisse, et tel était le relent du potage épicé qui mijotait dans le bronze, que M. de Clérambon en fut tout embaumé dans le jardin. Au garde-manger de chêne, perché sur ses équerres, grillagé sur ses petites faces, s'accrochait un panier de jonc hérissé de couteaux à trancher, de cuillers à sauces et d'autres instruments tels que des lardoires. Six petites marmites bouillaient doucement au-dessous, assises en rang sur un fourneau à six feux; et six voussures lui donnaient l'aspect d'une réduction de cloître. Sur deux tables de bois blanc, bien nettes, s'étalaient des planches de pâte que l'on avait dressées au rouleau. Et deux robinets luisants, fichés dans le mur en face, laissaient égoutter leur eau dans une vasque de pierre dont la forme était celle de ces vieux sarcophages que les curés muent volontiers en fonds baptismaux.

Une fille de quelque beauté, à haute coiffe de cambrésine,

en cotillons de drap couleur tan, bandés de velours noir, plongea dans l'eau fraîche ses bras blancs, rougis au coude, et lava proprement un poisson éventré qui frétillait encore, de telle sorte que la bavette du tablier blanc se fit rose du sang de la carpe. Et M. de Clérambon, qui enveloppait d'un regard distrait cet ensemble culinaire, se dit philosophiquement :

« Tout cela est fort bien. Tout cela tourne, cuit, luit ou brille pour le particulier profit de ce grand Saint-Cendre, digne de tous les biens de ce monde, et de l'autre, par surcroît ! Si je croyais au Paradis, — invention bizarre et puérile, dénaturation de l'idée première qui créa les Champs Élyséens, — si je croyais au Paradis, j'en jurerais ma petite part, ce qui serait peu aventurer, que mon Villebrune en forcera l'entrée. Il enverra quelque sainte, dont il aura fait, au préalable, sa bonne amie, dérober le sacré trousseau sous le chevet de saint Pierre. Et, une fois entré dans la place, il tournera poliment le dos à la simple femme, pour en ravir aussitôt quelque autre. Car, là comme ailleurs, il sera trop généreux pour rendre une unique sainte heureuse. Avec ses Bourbonnaises seules, d'ailleurs, il aurait assez de prières pour entrer tout droit dans le séjour des élus, s'il venait à trépasser ici, d'aventure. Mais les gens taillés sur ce patron ne meurent point. Et ce sont de curieux produits de la nature, à prendre comme sujets de longues et profitables méditations... Cette servante montre une assez jolie gorge, ce semble, et qui me rappelle la chambrière de madame de Follenbrais, cette Charpy, dont les doigts alertes m'ont brodé un petit mouchoir. »

A la vérité, le tour de son esprit n'était pas aussi gaillard, et il cherchait à se donner le change. Ses pensées, tout à la fois obstinées et confuses, ramenaient toujours M. de Clérambon vers le souvenir de mademoiselle Duhalier. Quand il avait aperçu la fille de cuisine lavant son poisson, c'était surtout sa jupe de drap tanné qu'il avait remarquée. Une vision, prompte comme l'éclair, avait passé devant lui.

« C'est de cette couleur qu'était sa robe, lorsque je la vis pour la dernière fois... Ou bien, n'était-ce point plutôt le jour où je la rencontrai, masquée, dans la rue de la Cerisaie?...

Non ! c'était chez elle, bien sûr ! Ses cheveux, brassés en écheveaux, éclairaient sa face charmante. Je vois encore le rayon de soleil qui les baisait de ses feux, passant par la fenêtre entr'ouverte. Sur l'appui, un petit pot de terre vernie... brune... où poussait une plante, à fleurs bleues... un aspic, peut-être ?... Alors, j'aurais dû parler... J'aurais pu... »

Et il se morigénait : « Si c'était aujourd'hui... Je n'aurais pas dû... Oui, certes, aujourd'hui, ce serait autre chose. » Il se promettait une autre attitude : « L'expérience, que diable !... Oh ! certes, il ne manquerait pas, à la prochaine entrevue, de prendre ses avantages. » Tout à son futur courage, il n'entendit pas le sommelier à la trogne rouge qui, timide et cérémonieux, le priait, le bonnet à la main, de passer dans la salle à manger. Et ce serviteur dut le tirer doucement par la manche, pour attirer son attention,

M. de Clérambon, réveillé en sursaut, quitta sa rêverie et répondit au sommelier qu'il le suivait. Mais, à ce moment même où il s'éloignait de la fenêtre, il vit passer dans la cuisine deux hommes qu'il reconnut pour les deux autres valets de Dartigois, Louis Nogeaud et Jean Nantiat. Ses sourcils se froncèrent :

— Cours, — dit-il au sommelier, — et ramène-moi ici mon trompette Fontaine... J'ai oublié... Dis-lui qu'il m'apporte un mouchoir.

Le gros homme se hâta vers la porte, et bientôt Fontaine parut, son clairon à bannière de taffetas vert et noir lui battant le dos. Grand et mince, mais carré des épaules, la mine attentive et placide, Fontaine présentait cette particularité que son nez, à bout carré, remuait seul dans sa face flegmatique. Ce nez extraordinaire appelait les yeux de qui engageait un entretien avec le trompette. Et telle était la puissance fascinatrice de ce nez que l'individu amené à le contempler ne pensait plus à rien autre que ce bout de nez, plus mobile que le museau d'un furet, et formé à la façon d'un boutoir : aussi répondait-il machinalement, sans peser ses paroles. Et Fontaine savait marier habilement les questions les plus oiseuses aux plus indiscrètement précises. Passé maître dans l'art de faire parler les gens, il n'était pas moins habile à retenir tous les propos, qu'il rapportait fidèlement.

Dévoué corps et âme au comte Odet, dont il avait fait un dieu à son particulier usage, peu s'en fallut qu'il ne trépassât de chagrin après la défaite de Mensignac où M. de Clérambon demeura percé de coups aux mains de l'ennemi. Fontaine rentra, lui cinquième, à la Roche-Thulon : c'est tout ce qui survécut de la compagnie dorée. Et quand M. de Clérambon regagna son château après des mois de captivité dans les cachots de Poitiers, Fontaine en tomba malade de joie. On dut le saigner abondamment pour le sauver d'une apoplexie maligne. Il se remit pourtant, et une parole du maître, à lui exactement rapportée par M. Florent, hâta grandement sa guérison. « Du moment que Fontaine me reste, — avait dit M. de Clérambon lorsqu'on lui rendit compte de l'état de ses affaires, — je ne regrette plus rien. »

C'est que Fontaine possédait toutes les qualités que les grands écrivains des choses de la guerre ont toujours jugées nécessaires au trompette modèle. Connaissant tous les chemins du royaume et tous les sentiers de la Haute-Marche et du Bourbonnais, n'ignorant point le nom d'un soldat de quelque valeur à la recherche d'un engagement, il ne comptait partout que des amis. Et quand on — c'est nommer M. de Clérambon — avait besoin d'un renseignement sur n'importe quel sujet, il suffisait de donner à Fontaine le temps d'aller et de venir. M. Gaspard de Croisigny lui témoignait de l'estime, marchandise dont il ne tint jamais boutique pour tout venant. Et l'Amiral connaissait le trompette : « Envoyez-moi Fontaine comme courrier, — écrivait-il souvent à M. de Clérambon, — il vaut beaucoup mieux que votre Justas. » Mais, pour cette raison même, le comte Odet n'expédiait pas son trompette, parce que M. l'Amiral l'aurait gardé « dans l'intérêt du parti ». Or, c'était là un de ces intérêts auxquels M. de Clérambon s'arrêta le moins sur cette terre.

— Fontaine, — dit-il, — tu connais les valets de Dartigois?

— Oui, monsieur. Ils sont ici tous les trois ; et, pour l'heure, Jean Nantiat et Louis Nogeaud s'occupent, dans la cuisine, derrière vous, à courtiser Jacquine Lourmelle, la fille de cuisine, car ils lui veulent également du bien. François Voulaud attache, dans la grande chambre de l'étage, la

dernière aiguillette de M. de Saint-Cendre, qui lui a recommandé de ne pas vous perdre de vue.

Le trompette se tut. Raide et immobile, il demeura droit, le chapeau de fer à la main ; seul son nez fureteur indiquait qu'il vivait.

— Il faut que tu confesses ces trois drôles. Par la servante... peut-être ?... Essaye de...

Et M. de Clérambon, tirant sa barbe courte, cherchait des moyens.

Mais, posément, Fontaine répondit, — sans qu'à un seul moment la fierté enflât son débit :

— Point ne serait-ce essayer, monsieur. J'ai fait de la belle ce que j'ai voulu. Elle n'a plus un secret pour moi.

— C'est bien. Tu me rapporteras, ce soir, les propos des hommes de Dartigois... Si tu apprends sur le Marquis quelque chose...

Mais Fontaine se permit d'interrompre M. de Clérambon. Tirant de sa bourse de drap vert, attachée à son crochet d'épée, une pelote de cire et une petite clef, il présenta ces objets, en expliqua la nature : « Il avait pris l'empreinte du cadenas qui fermait la principale valise de Saint-Cendre... »

— Vous savez, la longue, en peau de truie, celle, monsieur, où il tient ses papiers secrets...

Et, armé d'une lime courte, Fontaine façonnait le paneton de sa clef : « Il visiterait le sac pendant que ces messieurs dîneraient, sous couleur d'aider les servantes à retourner les matelas. »

— C'est bien, Fontaine, — dit simplement M. de Clérambon.

Et il congédia le trompette.

A table, il se trouva placé au plus haut bout, Saint-Cendre-Billainges occupant le plus bas. Ainsi madame Dorard, dans sa sagesse, avait administré les choses, pour empêcher les deux amis de tenir des propos qu'elle n'eût pas tous entendus. Et, avec une mine gracieuse et pincée, elle installa M. de Clérambon :

— Vous êtes ici, monsieur, maître et roi. M. de Billainges vous cédera sa place, pour cette fois; et mon petit-fils vous servira de ses mains.

Mais le jeune Philibert, malgré les bons conseils du maître

d'hôtel La Forêt, ne se tira pas à son honneur de ses délicates fonctions. Au moment même où madame Dorard roucoulait, en se rengorgeant, un : « Vous serez content de cet enfant, c'est l'élève de M. de Billainges », un cri de frayeur, échappé à la plus jeune des demoiselles Chantalouette, lui fit lever le nez. C'était M. Philibert qui, sous couleur de découper le rôti, avait laissé tomber le couteau à trancher du buffet sur le sol. Et, par un singulier et heureux hasard, ce couteau d'office chut la pointe en bas, et se planta d'abord dans la semelle débordante du soulier de M. La Forêt, puis entre deux carreaux où il s'arrêta tout net. Le maître d'hôtel, que son embonpoint excessif empêchait de se plier en deux, n'osait pas remuer ; et, appuyé contre le buffet, près de défaillir, tant était petit son courage, murmurait :

— Ah ! monsieur Philibert, vous m'avez tué !

Et l'auteur de ce forfait demeurait les yeux écarquillés, devant l'énormité de son crime.

M. de Saint-Cendre, pris d'un fou rire, poussa son index entre les côtes de l'abbé, son voisin, humble prêtre qui grignotait un macaron, par mesure de régime :

— Est-ce votre élève, l'abbé, ou le mien, qui se reconnaît à ce coup ? Et cet autre martyr qui fait là-bas le héron perché, une patte en l'air, ne le délivrera-t-on pas tout à l'heure ?

Madame Dorard en devint rouge comme une pivoine. Mademoiselle Éléonore jaunit, mademoiselle Chantalouette se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mais ses trois filles eurent le front de rire avec leur injurieux ami, tandis qu'une servante, qui composait son visage, tira, avec mille précautions, le couteau, rendant libre le tremblant M. La Forêt. Pâle et défait, suant à grosses gouttes, le maître d'hôtel soupira profondément quand la lame sortit de sa chaussure : « Non, ce ne serait rien... Le fer était dans sa largeur... Dieu merci ! »

Cependant madame Dorard, étouffant de colère contenue, car cette belle personne redoutait par-dessus tout le ridicule, priait M. de Clérambon d'excuser. Sérieux ainsi qu'à la parade, celui-ci s'adressa au déconfit Philibert :

— Mon ami, ce petit accident vous montre comme quoi l'on ne doit rien négliger dans ce qu'on entreprend. Si vous aviez observé la règle première des écuyers tranchants, qui

est de tenir le couteau la pointe en l'air tant qu'on n'attaque pas le quartier, vous vous seriez évité cet ennui. Il convient de ne point manier un couteau à trancher comme un couteau de crédence, dont la lame, tronquée carrément, est sans danger pour chacun... Au reste, il s'en faut de beaucoup que vous remplissiez bien votre fonction. Avez-vous donc oublié ce que M. de Billainges vous a, certainement, appris tout d'abord, à savoir que l'écuyer tranchant doit baiser les manches des couteaux, se présentant de face à qui l'on veut faire honneur, puis les présenter la pointe en avant, et horizontale, avant de les recouvrir avec le double pli de la nappe?...

Et, tranquillement, il développa la leçon. Sa voix grave sonnait seule dans le silence de la salle. Saint-Cendre approuvait de la tête, la mine toujours bienveillante et ouverte. L'abbé, sans quitter les macarons qui craquaient sous sa dent, murmurait ;

— Voici qui est bien expliqué. Ce seigneur a vraiment beaucoup d'esprit.

Les petites chuchotaient, heureuses de la déconvenue de Philibert, leur tyran. Mais les dames haussaient les sourcils, tordant le nez sur l'intrus.

« De quoi se mêlait ce lourdaud? Allait-il, par hasard, redresser les enseignements de M. de Billainges? Quelle outrecuidance! »

Et mademoiselle Éléonore dit à voix assez basse pour que M. de Clérambon n'entendît point, et assez haute pour que M. de Billainges n'en perdît rien :

— Regardez-le! N'a-t-il point l'air mauvais et arrogant d'un sergent de justice?... Et s'écoute-t-il assez parler!...

Mais, au grand mécontentement de sa confidente, M. de Billainges répondit à tue-tête :

— Je vous assure que non, ma toute belle. Mon ami Clérambon a meilleure mémoire que moi. D'ailleurs, le train princier qu'il mène dans sa maison s'accommoderait mal d'un service irrégulier... Ah! quel beau château que cette Roche-Thulon!... Puissé-je, hôtesses et reines de mon cœur, vous y traiter quelque jour suivant votre mérite!

Toutes se récrièrent. Ce qu'elles connaissaient de la Roche-Thulon, par ouï-dire, ne leur donnait pas envie d'y mettre les

pieds. Mais Saint-Cendre insista; et, d'un ton qui les glaça, grandes et petites, il demanda à Clérambon s'il ne conviendrait pas d'emmener dames et demoiselles quand on partirait « ce soir ou demain »?

Était-ce une plaisanterie? M. de Clérambon déclara que ces dames étaient libres de rester dans leur logis ou de courir les chemins. Le premier parti lui semblait toutefois préférable. La seule chose qu'il eût envie d'emporter était l'amitié d'aussi gracieuses hôtesses. Alors on cessa d'avoir peur de lui, et on recommença de le mépriser. Madame Dorard, à l'entendre parler, étouffait tout juste assez ses bâillements pour garder la bienséance. Les deux sœurs n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour Billainges, qui envoyait à son ami des regards chargés d'impatience et de reproches. Les trois petites tiraient la langue à l'abbé, à leur frère, à M. de Clérambon, suivant l'occasion et le moment.

— Ne feras-tu pas une visite à ta tante Jupilly? — demanda Saint-Cendre. — Peut-être avec un sauf-conduit?

— Je n'aurai pas cette imprudence, ingénieux ami, — répondit M. de Clérambon. — Outre que je n'ai rien de particulièrement intéressant à mander à ma tante, ni rien d'utile à en apprendre, je n'irai pas me mettre, pour le plaisir, aux mains de nos ennemis.

Saint-Cendre laissa échapper, à ces mots, un signe de contrariété. M. de Clérambon reprit du ton le plus naturel :

— De mes ennemis, si tu préfères.

Saint-Cendre, regrettant sa maladresse, protesta mollement :

— Les tiens sont les miens!

— On m'ouvrirait les portes de Moulins avec empressement, — continua Clérambon, — sois-en sûr; mais on les refermerait encore plus vite sur moi, qui ne m'appelle pas Billainges!

Et, saluant les dames, il ajouta gracieusement :

— Pour mon malheur!... Et d'ailleurs aucune affaire ne m'appelle à Moulins. Si je voulais y entrer, je commencerais par abattre dix toises de muraille: j'ai assez de poudre avec moi pour cette besogne. Mais l'entreprise ne me tente pas.

Cela fut dit d'un ton morose et détaché qui rendit les

femmes à leurs terreurs premières. Un silence contraint s'ensuivit. On apportait les fruits, quand une chambrière entra vivement, en coup de vent :

— Madame, — cria-t-elle tout essoufflée, — madame! Voici venir madame de Jupilly et sa maison!... Où devrai-je la faire entrer?

— Ici, ici! — fit tout aussitôt Saint-Cendre-Billainges en clignant de l'œil dans la direction de Clérambon. — Ici, ici, et sur l'heure! N'est-ce point, ma chère Dorard? Nous ne voulons pas retarder les épanchements de ces deux cœurs tendrement unis que d'importunes circonstances ont tenus trop longtemps séparés. Verse-moi à boire, La Forêt, que je porte la santé de la respectable dame de Jupilly et de son aimable neveu.

M. de Clérambon eût donné quelques écus de sa poche pour écarter cette importune parente. Bien qu'il se souciât des Bourbonnaises comme d'un fourreau d'épée brisé, il lui était désagréable d'être présenté en spectacle avec sa tante la béguine. Aussi acquiesça-t-il vaguement quand Saint-Cendre s'écria :

— Nous assisterons à l'entretien, si tu le permets, ami de mon cœur! Dis-moi que notre présence n'est point pour te déranger.

« Loin de là! Cela lui plaisait même fort. » Et M. de Clérambon, tête nue, s'avança vers la porte, où madame sa tante venait d'apparaître.

Ce n'était pas que cette dame présentât dans son costume des singularités uniques, mais son allure était telle que, sur ses talons, les essaims de polissons grossissaient naturellement ainsi que les nuées de corneilles derrière le laboureur qui trace ses sillons dans un champ.

Son bonnet monté et renflé en bourse, haut de deux pieds, était d'une ratine bleu céleste, comme le reste de ses habits, car l'obervation d'un vœu, contracté par ses parents quand elle fut atteinte de la coqueluche sous le règne du roi Louis XII, la condamnait à vivre sous cette couleur. Et l'escarcelle qui battait ses jupes à mille plis, vaste et côtelée tout ainsi qu'un potiron, était du même bleu de ciel. Un édifice de coiffes, dont le développement eût fourni plusieurs

douzaines de couches à trois enfants nouveau-nés, encadrait son visage, parcheminé et plat, dont, par contre, le bec d'aigle réussissait à rejoindre un menton crochu comme la chaussure d'un noble polonais. Un voile blanc, délicatement tuyauté en manière de fond de lit, enveloppait les trois quarts de sa personne. Une bavette de pareil travail cachait le cou et la gorge. Et cette vieille dame, haute de taille, que l'âge avait cassée sans la réduire, s'aidait dans sa marche d'une canne-béquille dont la poignée se cambrait à l'image d'un marteau d'armes. Des gants de filoselle bleue couvraient ses mains. Des besicles de corne noire chaussaient son nez. Trois chapelets passés à son cou retombaient jusqu'à sa ceinture qui n'en retenait pas moins de deux, se mariant à un trousseau de clefs, un étui à couteaux et à fils, deux paires de ciseaux et un peigne à l'indienne. Une fillette, pauvrement vêtue, suivait les pas de la dame, au risque de s'embarrasser dans ses jupes; et cette enfant en cornette plate tenait entre ses bras un chien jaune, avantagé de longs poils embroussaillés qui recouvraient ses yeux glauques et jusqu'au bout de son museau en truffe. Un petit garçon, dont les souliers étaient plus semblables à des étuis à violon qu'à toute autre chose, portait à droite un énorme missel relié en bois et armé de clous de cuivre, et à son poing gauche pendait un sac de velours râpé, bleu azur, d'où dépassaient des objets divers parmi lesquels brillait le goulot d'un flacon en argent émaillé. Un écusson, en broderie au plumetis, ornait ce sac. Sa forme ovale, presque en losange, aurait donné à croire que madame de Jupilly était fille, si une cordelière qui en faisait le tour n'eût annoncé sa condition de veuve. Et les licornes servant de support se dressaient comme emblèmes de chasteté et de vertu.

Madame de Jupilly permit à M. de Clérambon de baiser le bout rapiécé de son gant, et dit, d'une voix nasillarde et sèche :

— Ah! vous voilà, monsieur mon neveu! Je ne suis pas fâchée de vous voir.

Puis elle salua à la ronde, et embrassa M. de Saint-Cendre sur les deux joues :

— Ah! mon fils! que je vous dois de grâces pour m'avoir prévenue à temps.

Le Marquis s'efforça de dissimuler sous un sourire d'em-

prunt le peu de joie que lui causait cette confidence, clamée sur le ton strident d'une trompette. Il s'empressa, avança un siège où se laissa aller le paquet bleu et blanc répondant au nom d'Aloïse de Jupilly. Derrière elle, ses deux gardes du corps demeurèrent plantés, tels deux cierges.

— Gervaise, — commanda la vieille dame, — que l'on nourrisse cette pauvre Mite!... Et toi, Magloire, mon garçon, pose ton sac et baille-moi mes pilules de momie.

Magloire, ainsi interpellé, ouvrit le monument armorié et commença ses recherches. Tirant successivement un gobelet, des mouchoirs, un urinal, un peloton de laine, il atteignit enfin le fond. Un coffret parut, d'écaille et d'or, travaillé en imitation de tortue, avec sa tête et ses pattes, et fut présenté à madame de Jupilly. Elle tira ses gants, goba deux pilules, but un verre d'eau, refusa du vin, toussa, se moucha, cracha, et parla :

— Vous avez bien fait, monsieur mon neveu, de ne pas venir me visiter dans notre ville de Moulins, où votre conduite vous rend un sujet d'affliction et de scandale...

M. de Clérambon s'affermit dans sa chaise et approuva de la tête. Madame Dorard envoya d'un signe ses trois petites filles et leur frère hors de la salle. L'abbé croisa ses mains sur son ventre, et chacun écouta avec recueillement madame de Jupilly, qui continuait sa remontrance :

— Oui, mon pauvre enfant, un objet d'affliction! Car on ne sait pas s'il convient davantage de vous plaindre ou de vous blâmer... Et si votre pauvre mère vivait, elle préférerait vous attacher de ses mains une meule au cou et vous jeter dans notre Allier, que de vous voir continuer une pareille vie : ceci pour le scandale.

M. de Clérambon n'eut pas un geste de dénégation. Saint-Cendre passa son mouchoir sur ses yeux. Les dames joignirent les mains, l'abbé opina du bonnet. Et, semblable à la justice, — être impersonnel et peut-être d'invention humaine, — madame de Jupilly, impassible, appuya sur l'immoralité de son neveu.

— Mais si personne n'ose vous dire vos vérités, tant vous êtes méchant, je suis là, heureusement, pour vous les apprendre. Je ne vous crains pas...

M. de Clérambon leva les paumes en signe d'approbation.

— Taisez-vous! — fit vivement sa tante, — et ne m'empêchez point de parler! Quoique vous tentiez, je vous flétrirai publiquement. Je ne faillirai pas à mon devoir.

Ainsi menacé, M. de Clérambon prit son épée, qui pendait accrochée au dossier de sa chaise, et, de son gant, il en essuya avec soin le pommeau, que le jeune Philibert avait incongrûment souillé de sauce au cours de sa carrière d'écuyer tranchant. Et, regardant madame de Jupilly avec une attentive bienveillance, il semblait lui dire : « A votre aise! »

— Il ferait beau voir, — poursuivit celle-ci, — que l'on n'ait plus le droit de blâmer ses enfants ou ses proches quand ils s'écartent du droit chemin ! Vous allez, s'il vous plaît, et m'écouter et m'obéir. Je suis venue de ma personne pour vous sommer d'avoir, et sur l'heure, à vous remettre entre les mains du Roi, qui statuera sur votre sort, étant le père naturel de tous ses sujets. Par égard pour nous, Sa Majesté, dans sa prévoyante bonté, a décidé que votre punition ne serait pas publique. Un tribunal de famille, ou quelque chose d'approchant, vous jugera selon vos mérites. Vous m'accompagnerez de ce pas à Moulins et ferez votre soumission, avec les compagnons de vos extravagances et de vos sottises. Sinon, les sergents vous viendront chercher. D'ailleurs, vous êtes déjà entouré de soldats. J'en ai compté plus de deux cents sur mon chemin. Et tous m'ont laissé passer avec beaucoup de politesse, disant qu'ils avaient des ordres pour me protéger et m'assister au besoin.

— En effet, — fit Clérambon, très attentif à fourbir son pommeau doré, — j'avais donné des ordres pour qu'on eût pour vous tous les égards que j'entends voir garder aux femmes de ma famille. Mes troupes sont d'une bonne discipline, et j'en suis fort satisfait.

— Holà ! mon petit garçon, — cria madame de Jupilly, d'une voix de tête, — êtes-vous devenu fou, par une juste punition du ciel, fou à ce point de croire que les troupes qui occupent le pays sont sous votre spécial commandement?

Et, s'adressant à Saint-Cendre qui riait dans sa barbe et roulait un œil langoureux dans la direction de la belle Éléonore, dans l'espoir d'être payé d'un sourire :

— Hélas ! mon pauvre enfant, vous en êtes témoin ! Faudra-t-il donc l'enfermer avec les fous ! Voyez-vous ce beau colonel, à qui je donnais le fouet il n'y a pas si longtemps !... Mais c'est assez plaisanter. Parlons sérieusement, si possible. Je suppose, monsieur mon neveu, que vous allez présenter vos excuses à M. de Follenbrais pour la ridicule et immodeste conduite que vous avez tenue avec sa femme ?... si ce que l'on en dit est vrai !... A Dieu plaise qu'on ait exagéré de moitié...

Saint-Cendre murmura alors à l'oreille de madame Dorard, qui sourit en lui faisant les gros yeux :

— Ce serait encore raisonnable. Vous n'avez pas idée...

— Chut ! taisez-vous : on nous regarde !

Et madame Dorard reprit son air majestueux.

— Follenbrais, mon neveu, est ici à Moulins. Souffrez que je vous en instruise. Il est à Moulins, vous dis-je, et vous aurez à le voir.

— Ma très chère tante, — répondit M. de Clérambon, — si votre protégé a tant à cœur de me connaître, il ne tient qu'à lui de venir ici pour m'entretenir. Foi de Clérambon, je l'assure. Ma parole vaut un sauf-conduit.

Madame de Jupilly leva les bras au ciel. Du coup, elle réclama une pilule. Et elle s'écria :

— Dieu puissant ! le voici qui recommence à divaguer. Il est pris par ce délire de domination universelle qui troubla les derniers moments de l'empereur Charles-Quint ! Encore celui-ci, que j'ai connu dans ma jeunesse, — ce n'est pas d'hier, — trouva-t-il en lui, malgré sa démence, un reste de raison qui lui conseilla de s'enfuir dans un monastère, où il mourut en bon chrétien. C'est la seule fin que je vous souhaite, mon neveu, qui vous croyez colonel !... Billainges, mon ami, chapitrez-moi ce maître fou, de grâce ! Et ramenez ce malheureux avec moi à Moulins, où nous le mettrons, d'office, dans l'hôpital des fous.

D'un ton tout à la fois confit et badin, M. de Saint-Cendre répondit en ces termes :

— A vrai dire, madame et très respectée amie, les déclarations de votre neveu sont rigoureusement exactes. Tel que vous le voyez là, assis pacifiquement en cette chaise et four-

bissant avec soin le pommeau de son épée que je lui envie, car elle est très belle et fut gagnée à la guerre, votre neveu Odet est actuellement maître du pays, des gués jusqu'aux faubourgs de Moulins. Il mène avec lui deux ou trois compagnies tant de pied que de cheval, sans compter les reîtres dont il a la conduite. Et ces compagnies sont peut-être les plus belles qu'on puisse voir, en ce jour, dans le royaume. Maître de la vie, de l'honneur et des biens de tous, grands et petits, il ne reconnaît ici d'autre loi que la sienne. Tel est le droit de la guerre. Si, par malheur, il entrait dans Moulins, ce serait par la brèche, et je ne voudrais pas être de ceux qui se trouveraient dans la place ailleurs que sous ses couleurs. Telle est la vérité sans fard, madame. Mais votre neveu a trop de monde pour attaquer une ville où demeure une de ses parentes. Et vous pouvez dormir, cette nuit, tranquille, loin du bruit et du danger des combats.

Madame de Jupilly, la main levée et prête à porter une pilule à ses lèvres pâlies, demeura bouche bée. Puis elle se leva tout d'une pièce, et se dirigea vers la porte, en foudroyant l'assemblée de ces mots :

— J'ai vécu soixante-six ans dans la retenue et la sagesse, honoré mon époux, Dieu et ses saints. J'ai vu bien des crimes, des extravagances, des bouffonneries sacrilèges ; j'ai vu les bandes des sieurs Saint-Auban et Poncenat incendier nos faubourgs en l'an 1562, puis se disperser comme un vol de moineaux, grâce au courage de M. de Montaré ; mais je n'aurais jamais cru qu'une réunion de personnes passant pour respectables se donnerait le ridicule plaisir de bafouer une femme de mon âge et de ma condition.

Ayant prononcé ces paroles, madame Aloïse de Jupilly secoua sur le seuil de la maison des Belins la poussière de ses souliers de veau bleu. Sourde à la voix de Saint-Cendre lui-même, qui courait sur ses pas, elle regagna ses brancards. Et cette dame reprit le chemin de Moulins, sans daigner s'arrêter un instant à cette idée saugrenue que son neveu Odet, qu'elle avait vu haut comme un pot de moutarde, pût mener une armée à sa solde jusque dans le Bourbonnais.

VIII

— Il faut avouer que tu nous mets tous dans de vilains draps avec ton entêtement bizarre. Clérambon, mon ami, cette affaire Follenbrais est fâcheuse à tous égards...

Ainsi le marquis de Saint-Cendre, revenant sans se décourager sur « l'affaire Follenbrais », admonestait le comte Odet. Avec une assurance de moraliste, il développait les divers aspects de la question. A l'en croire, c'était un des soucis quotidiens de l'Amiral, qui prenait des dispositions pour mettre fin à ce scandale. Et comme M. de Clérambon, mû par une excusable curiosité, cherchait à connaître ces dispositions, Saint-Cendre devint aussitôt évasif. Bien qu'il rebattît les oreilles de son compagnon, depuis plus de trois heures, avec la même histoire, il n'avançait rien de précis, s'en tenait au général : « La haine des Brissonnet et de Guérin-Béchu, l'évêque, n'était pas moins à redouter que celle de Montpensier. »

— Le duc a pour Follenbrais une très sincère amitié. Il te serait si facile de céder sur ce point !

Et il proposait une combinaison : « Sous un prétexte — et lui, Saint-Cendre saurait le trouver, que diable ! — il se rendrait à la Roche-Thulon avec les valets de Dartigois, et ramènerait Diane à son mari. »

Mais M. de Clérambon, ayant de bonnes raisons pour croire que c'était moins à cette jolie femme qu'au château fortifié que Saint-Cendre faisait les yeux doux, se refusait à entrer dans « la combinaison ». Sans se croire obligé de dire à son auteur que depuis plus d'un mois la rançon de Diane avait été réglée et que cette jeune dame, libre en fait, ne restait à la Roche-Thulon que par esprit de prudence, il laissait aller le Marquis et le voyait venir. Cependant il commençait de le mépriser sincèrement, tant le piège était grossier. Haussant les épaules, il répondit sans hâte :

— Rends Diane veuve, et épouse-la. Tel est le sens pra-

tique de « l'affaire Follenbrais ». Je ne saurais te le trop répéter : elle est très riche et ce sera une marquise de Saint-Cendre qui éclipsera la première, si fâcheusement retournée au néant.

Saint-Cendre, ainsi invité à recueillir les restes de son ami Odet, se mordit les lèvres de dépit. Et puis, le souvenir de Gabrielle lui était chose particulièrement odieuse. Il dit sèchement :

— Tu as toujours le mot pour rire ! *Est modus in rebus.*

— Je parle sérieusement. Réfléchis. La chose est considérable.

Ainsi devisaient les deux hommes, tout en se promenant dans le jardin de madame Dorard. Par les allées aux courbes savamment opposées, séparant les parterres en broderie, ils allaient, lentement. Aux dernières heures du jour, les gros papillons veloutés, dont les yeux ronds luisaient d'un éclat verdâtre, planaient silencieusement au-dessus des corbeilles fleuries. Dans les bordures de buis, scintillait, par places, un ver luisant. La plainte modulée d'un crapaud alternait avec le coassement d'une grenouille tapie dans le bassin ovale où l'urne d'une nymphe de pierre laissait tomber un mince filet d'eau qui bruissait doucement.

Et, penchée à sa fenêtre, madame Dorard disait à sa fille Éléonore :

— Pourvu qu'ils ne trament point quelque mauvais coup !... M. de Billainges me paraît tout changé, depuis l'arrivée de son ami.

Mademoiselle Éléonore ne répondit rien et soupira faiblement. Elle songeait : « Hélas ! il va nous quitter, aujourd'hui, ou demain, peut-être... Au reste, cela ne pouvait durer !... » Que deviendrait-elle alors ?

Cependant M. de Clérambon insistait, sous la treille :

— Je parle très sérieusement, Villebrune. Soigne cette affaire... D'ailleurs, nous aurons le loisir d'en parler plus au long, pendant la route. Car tu viens avec nous, naturellement. L'Amiral m'a bien recommandé de t'emmener, et je veux te laisser l'honneur de lui présenter les reîtres. Taubadel t'attend avec une impatience dont tu ne peux te figurer la sincérité.

Mademoiselle Éléonore, perdue dans l'ombre, ne pouvait se décider à quitter la fenêtre, non plus que sa mère. Et toutes deux, à part soi, maudissaient la guerre : — guerre abominable, guerre imbécile, qui leur ravissait l'objet aimé !

« Et pourtant, — se disait madame Dorard, — c'est grâce aux troubles que j'ai pu le connaître, le seigneur et tyran dernier de mon cœur. Ah ! il ne faudrait pas qu'il m'en priât bien longtemps. Pour lui, je quitterais tout ! Maison, enfants, honneur, repos ! Et je courrais les camps à sa suite !... Puisse-t-il ne pas me le demander, tant je sens mon courage petit et ma volonté chancelante !... »

Mais les pensées de M. de Saint-Cendre n'étaient point alors tournées vers madame Dorard, non plus que vers ses filles. Tout entier à son projet ténébreux, dont il cherchait à se persuader la réalisation facile, il tenait tête à Clérambon, accumulait les arguments, sans vouloir comprendre qu'il travaillait dans le vide : « Les intérêts du parti le retenaient à Moulins... Il avait des instructions secrètes... Plus tard, il rejoindrait l'armée huguenote... Savait-on, en somme, où elle se trouvait, exactement ?... »

M. de Clérambon ne cédait pas. Il quitta son ami, vers les neuf heures, pour regagner son quartier, sur ces mots :

— Je t'attends demain, dans la matinée. Une escorte sera à ta disposition, pour ta sûreté et celle de tes bagages... Bonne nuit !... Je compte sur toi.

Et il partit, non sans avoir disposé des postes tout autour des Belins, avec l'ordre de ne laisser personne s'en éloigner dans la direction de Moulins. Mais, comme il avançait dans un chemin creux en compagnie de M. de Sauverat, qui lui rendait compte de l'état de la cavalerie, la décharge de quelques pistolets troubla le calme du soir, et les coups passèrent si près que M. de Sauverat eut son chapeau traversé. Ses argoulets répondirent par une salve d'arquebusades si bien dirigées sur la lueur que l'on entendit des corps tomber dans les buissons. Mais on ne trouva rien qu'un roussin poil de loup, la tête cassée, et dont on avait déjà enlevé la selle. A examiner la bête de près, Fontaine reconnut le fer à moulin, marque des chevaux de Dartigois.

« Décidément, — se dit M. de Clérambon, quand le trom-

pette lui apprit cette particularité, — Villebrune ne veut pas partir avec moi. »

Telle fut la seule réflexion que se permit le comte Odet en cette circonstance. Il connaissait trop profondément Saint-Cendre pour s'étonner. D'ailleurs, Fontaine l'avait amplement fourni de renseignements. Les valets de Dartigois considéraient déjà la Roche-Thulon comme appartenant à leur maître, car celui-ci avait monté une bande, dans les environs de Gannat, pour mener l'entreprise à bien. Les papiers de la valise, examinés avec soin par le trompette, avaient fourni les preuves de cette conspiration. Le malheur était que Saint-Cendre ignorait l'accident survenu à son écuyer; il s'était avancé à la légère.

Attendant une occasion meilleure, exagérant son attitude de beau joueur, le Marquis arriva, le lendemain matin, au quartier de M. de Clérambon, où il entra tout seul.

— J'ai dû — dit-il — renvoyer les valets de Dartigois sous d'autres cieux. Ces coquins sont ingouvernables. La nuit dernière, ils ont mené la débauche avec tes arquebusiers, suscité des querelles, sorti les pistolets; et ils m'ont perdu un cheval. J'ai préféré les congédier. Ici, ils n'amèneraient que du désordre. Je suis trop faible maître. Avec moi, ils se sont gâtés.

M. de Clérambon plaignit son ami : « La mésaventure était, en soi, bien petite. On allait le conduire au logement des reîtres, sous Toulon-la-Motte, et, si bon lui semblait, il marcherait avec eux. » Sans connaître encore l'ordre de marche, Saint-Cendre comprit qu'on lui donnait des gardes. Mais il en prit très aisément son parti.

« Baste! — se dit-il, — je m'arrangerai avec l'Amiral. J'abandonne l'affaire Follenbrais et retourne à mes grands desseins. Clérambon est trop calculateur pour nourrir de stériles rancunes. Ma venue est une déclaration tacite de soumission. Désormais il ne s'occupera plus de moi, pour peu que je reste tranquille. Il y a encore à considérer que, si éloignées que puissent paraître nos deux politiques, elles tendent vers un but identique, s'il n'est point commun : redorer notre blason. Mais, à ce compte, le sien est déjà plus qu'aux trois quarts couvert de besants, tandis que le mien est une pauvre

table d'attente... C'est quelques mauvais jours à passer... J'aurais bien emmené une ou deux de mes Bourbonnaises, aimables femmes qui sont restées là-bas changées en fontaines, si je n'avais eu vent des bans publiés dans la troupe du mélancolique Odet. Et, quelque affection qu'il me porte, jamais il n'aurait cédé sur ce point, tant il hait le mauvais exemple. Enfin, au quartier des reîtres, je trouverai toujours quelque demoiselle d'Allemagne à qui parler, voire à la fiancée de M. de Taubadel elle-même. »

Et M. de Saint-Cendre quitta le logis de M. de Clérambon au moment où un messager de l'Amiral y entrait. C'était un gentilhomme poitevin, M. de la Tour, en petit et pauvre équipage, qui rôdait depuis deux jours par les chemins, avec deux écuyers et un page, à la recherche des bandes annoncées. Leur belle ordonnance le plongea dans une admiration non feinte :

— « Qu'elles sont belles tes demeures, ô Jacob ! » — murmura-t-il machinalement, tout comme si M. le pasteur Merlin eût été là pour l'entendre.

La vue des reîtres lui arracha un cri de joie. Il embrassa M. de Taubadel, et dit :

— « Un homme qui s'appelait Jean et qui... »

Mais le rittmestre, qui commençait à entendre très bien le français, tant il montrait d'assiduité aux leçons de mademoiselle Lucie de Lamothe-Gondrin, interrompit le nouveau venu :

— Je ne m'appelle point Jean, — fit-il avec dignité, — mais Casimir. L'erreur n'a d'ailleurs rien d'offensant. Je possède un frère de ce nom.

La simplicité de cet homme de louage ne plut pas moins à M. de la Tour que le bon état de ses cavaliers. Et il demanda à M. de Clérambon licence de marcher avec « messieurs les reîtres, le plus ferme soutien du parti », ce qui lui fut accordé tout aussitôt. Il demanda encore qu'on lui présentât les principaux officiers. M. Vilain, l'auditeur, lui plut entre tous pour son attitude réservée et digne. Et, comme il le trouva occupé à punir trois maraudeurs, il implora leur grâce, et M. Vilain la lui refusa avec aménité. M. de la Gournelle frappa M. de la Tour d'étonnement par son activité, M. de Parmelan par

sa haute taille, et le mutisme de M. de Lachapelle l'enchanta pareillement. Le luxe extraordinaire des chevaux et des armes, l'exactitude de la discipline, la régularité des distributions ne le surprirent pas moins que le reste. Et il avoua n'avoir pas vu depuis longtemps chose pareille, parla d'abondance :

— On nous a abusés, — dit-il à Clérambon, — sur la nature de vos bandes. Dépeintes à l'Amiral sous les couleurs d'une collection de bandouliers sans chaussures, elles ne devaient être pour lui qu'un embarras et un danger de plus...

« On » — songeait Clérambon — « doit certainement s'appeler Saint-Cendre, ou je me trompe fort ».

— Et je trouve — continuait l'envoyé — une petite armée propre à fournir le meilleur et plus bel exemple à nos troupes, hélas ! si éprouvées !

Se laissant aller, M. de la Tour, que le bon vin du comte Odet rendait loquace, ébaucha le tableau de ces troupes. A peine sortaient-elles du plus complet désarroi; les reîtres surtout faisaient peine à voir. Pas un cheval qui ne fût boiteux, pas un cavalier qui eût son harnois complet, car ils vendaient leurs armes le long de la route, et, en collet de buffle ou en mauvais pourpoint, rôdaient, pillaient, désertaient par piquets de douze, tuaient quiconque pour un morceau de pain. Et ce n'était là qu'un petit côté des misères endurées depuis des mois. La poudre s'était faite aussi rare que l'argent, et on en avait été à gratter les murs des caves pour se procurer du salpêtre. Mais telle était la ténacité de l'Amiral qu'il avait reformé son armée, reçu le secours de Genève, rançonné le Limousin. Par Saint-Étienne, Fleurs, Roanne, Saint-Léonard, multipliant les crochets, il passerait dans le Bourbonnais pour lever des contributions. Si on ne le rejoignait pas à Bourbon-Lancy, on le rattraperait à Cluny. M. de la Tour se vantait d'y mener M. de Clérambon et ses soldats.

« J'y serai dans huit jours », avait dit celui-ci. Il gagna même une journée. Le 19 juin, au matin, il reconnaissait les avant-gardes des huguenots dont les lignes clairsemées couvraient cinq lieues de pays, de Bourbon-Lancy à Curdin. C'est qu'il avait doublé les étapes, refusé même une journée de repos à son monde. Sachant que les troupes de Brissac

marchaient au-dessus de lui après avoir passé la Loire à Dezize, il avait sans cesse obliqué sur sa droite pour ne pas prêter le flanc en cas de rencontre. Aussi avait-il pris son chemin par les montagnes, lutté contre les éléments, les orages, les cours d'eau débordés. Ces vingt dernières lieues donnèrent à M. de Clérambon plus de peine que tout le reste du voyage, tant les chemins étaient mauvais. Chaque jour, aussi, il avait eu à compter avec la mauvaise volonté des reîtres, qui voulaient piller. Saint-Cendre, devenu la doublure de Taubadel, qu'il ne quittait pas plus que son ombre, ne cessait de transmettre à M. de la Tour les remontrances et les réclamations de « messieurs les Allemands », et les plaintes de mademoiselle Lucie qui, recrue de fatigue, criait à heures fixes qu'elle allait mourir. Alors le sensible Taubadel menaçait de s'arrêter dans un village jusqu'à ce que sa fiancée fût rétablie.

M. de la Tour rapportait fidèlement à M. de Clérambon toutes ces particularités, et celui-ci lui répondait d'une manière invariablement froide et posée :

— Les reîtres sont libres de marcher de leur côté. Chargez vous de les conduire à l'Amiral. Avec l'aide de M. de Saint-Cendre, vous y réussirez, probablement. Ou bien, s'ils tiennent à ma compagnie, ils auront à observer les règlements et ma discipline.

M. de la Tour, sûr qu'une fois livrés à eux-mêmes les reîtres ne passeraient pas deux jours sans être mis en pièces par les coureurs de Brissac, exhortait M. de Taubadel à l'obéissance. Mais, à Chapeau, M. de la Gournelle, dérangé dans son ordre de marche, dut décharger ses pistolets sur un paquet de reîtres qui s'étaient délibérément révoltés, tua un homme et en blessa deux. M. de Taubadel poussa son cheval sur M. de la Gournelle et alla jusqu'à le menacer de son épée. M. de Clérambon réussit à faire entourer le rittmestre par ses gendarmes. Séparé des siens, inquiet, ne voyant plus autour de lui que des armures à l'épreuve, M. de Taubadel composa, exprima ses regrets au sergent de bataille. M. de Clérambon, sans s'émouvoir, ordonna à M. de Villautier de pendre quatre des plus mutins. Et le prévôt exécuta la sentence malgré les huées des cavaliers noirs qu'on maintint sous la menace des arquebuses.

Ainsi plus de trois heures se perdirent, car on dut modifier l'ordre de marche. Les reîtres n'allèrent plus qu'entourés par les gens de pied, qui gardèrent mèches allumées; et les argoulets de Sauverat, les pistoliers de Lachapelle flanquèrent cette infanterie, pour plus de sûreté. On en détacha seulement quelques piquets pour battre l'estrade et rapporter des nouvelles. Alors, brusquement, les réclamations des reîtres cessèrent, et M. de la Tour n'apporta plus au quartier de M. de Clérambon, quand il venait souper avec lui, que des félicitations et des louanges. Saint-Cendre ne l'accompagnait point. Sans montrer ni joie ni chagrin, le comte Odet traitait magnifiquement l'envoyé de l'Amiral, et ne lui confiait pas ses réflexions : « Ce n'est point ta faute, Villebrune, toi qui devrais prendre pour enseigne : — *Au Cœur volant*, — ce n'est point ta faute, incorrigible brouillon, si tu n'es pas à cette heure en route avec Taubadel pour ma Roche-Thulon. Taubadel est moins sot que tu ne le croyais. Il préfère le certain à l'incertain. La crainte de Brissac a été pour lui le commencement de la sagesse... Enfin, nous touchons au but!... Mais, par les bois de Follenbrais! — après Vauplassans, c'est lui qui porte les plus beaux chandeliers de France, — je jure que Saint-Cendre ne paraîtra plus dans mes rangs quand j'aurai rejoint M. de Châtillon. Je l'aimerai de loin, et notre affection n'en sera que plus solide et étroite, tout comme une lame de Bilbao... »

Et il donna l'ordre de tirer les écharpes blanches, le 19 juin, au matin. Il revêtit par-dessus ses plus belles armes la robe de velours rouge brodée qui avait tant déplu aux rustiques de Saint-Éloy. Et, monté à l'avantage sur son grand cheval noir, coiffé de sa salade à plumail blanc, son estoc doré à la main, il entra, à la tête de ses troupes, dans les lignes des huguenots.

La nouvelle de son arrivée se répandit aussi vite que brûle une traînée de poudre. Des cris de joie qui n'étaient point stipendiés accueillirent le grand partisan; les : « Vive monsieur de Clérambon » se mêlaient aux « *Hoch!* » et aux « *Hourrah! Teufel!* » des Allemands. On entendit même des : « Saül en a tué mille, David en a tué dix mille!... Salut au héros de Mensignac!... » Ainsi, des lignes avancées jusqu'à la place

d'armes, M. de Clérambon s'entendit acclamer. La visière haute, il saluait de l'épée, baisant le pommeau, et, sous la pression insensible de sa main et la caresse sournoise de l'éperon, sa monture dansait au pas de passage. Si mademoiselle Duhalier, d'aventure, se fût trouvée là, en ce jour, peut-être le maître de la Roche-Thulon eût-il trouvé grâce à ses yeux. Mais cette jeune femme n'était point, pour son particulier profit, dans les bandes de MM. les Princes, et personne ne pensait, à voir M. de Clérambon ainsi passer en triomphateur, à la vanité des regrets qu'il nourrissait au même moment.

Devant le logis de l'Amiral, M. de Clérambon mit pied à terre. Suivi des deux jeunes princes, que l'on appelait couramment « ses pages », M. de Châtillon s'empressait, hâtant le pas. Il serra dans ses bras le comte Odet, qu'il n'avait pas vu depuis près de trois ans, et lui dit tout d'abord :

— Vous souperez avec moi, mon cousin. A cette nuit, les affaires sérieuses! Je veux être, en cet instant, seulement à la joie de vous voir.

Il le présenta aux princes. Les deux enfants considéraient le célèbre Clérambon avec une curiosité égale : Henri de Navarre, avec sa mine de chevreau éveillé qu'éclairait déjà un sourire uniformément de commande; Henri de Bourbon, avec des yeux froids et luisants, comme l'eau gelée, à fleur de tête dans une face blême où se lisaient la défiance, la tristesse et l'envie. Ainsi Navarre et Condé portaient-ils chacun leur dissimulation native, sous l'œil bienveillant, apaisé et hautain de M. le pasteur Merlin, qui salua M. de Clérambon, les lèvres pincées.

— Je vous amène, monsieur le pasteur, — dit celui-ci avec une belle révérence, — un couple à unir. Il a fait cinquante lieues de pays pour arriver jusqu'à vous.

— J'ignorais, monsieur, — répondit Merlin avec une ponctuelle douceur, que vous eussiez l'intention de prendre femme. — C'est avec un frisson d'allégresse que notre Église recevra dans son sein la brebis égarée...

— Il n'est point de brebis égarée, monsieur le pasteur; il est un bélier qui vient ici pour cosser contre Brissac. A bon entendeur, salut!

Le jeu de mots donna à rire. L'entourage de l'Amiral ne se priva pas de répéter la plaisanterie. Le pasteur Merlin, homme habile et sachant son monde, approuva même. Posant sa main fine et jaune sur l'épaule armée d'acier, il dit, en regardant le comte dans les yeux :

— Il te sera pardonné, mon fils, car Dieu, qui connaît les forts, t'a confié l'épée, ici-bas, pour sa gloire.

L'Amiral respira plus librement. Il avait saisi un cure-dent piqué dans sa barbe, signe, chez lui, d'une colère mal contenue. Mais il remit tout aussitôt l'ustensile en place. Henri de Navarre envoya un signe d'amitié, à la dérobée, vers M. de Clérambon. Henri de Condé lui adressa un regard chargé de haine. M. de Clérambon le toisa avec une indifférence tranquille qui mit une larme aux yeux de l'enfant. Rien de cette comédie muette ne fut perdu pour le pasteur Merlin.

— Souffrez que je vous quitte, — dit-il, — c'est l'heure des exercices religieux de messieurs les Princes.

Et il emmena les enfants.

— Sais-tu — demanda Navarre à Condé — quel est le cri de guerre de Clérambon ?

— Non ! — répondit l'autre, sèchement.

— « A gagner la plus belle ! » C'est beau, brave et galant ! Qu'il meure, et je le prends !

— Henri ! — murmura Condé, — Henri ! n'aurez-vous donc toujours en tête que la folie de Bélial ? Laissez-moi me rapprocher de M. Merlin, sans gâter, par avance, la douceur des paroles divines dont notre cœur se trouvera embaumé.

« Clérambon ! Clérambon ! — songeait Henri de Navarre, — vienne Brissac, je voudrais charger avec toi ! Toi, qui m'apprendrais à ne plus avoir peur !... Et puis, tu me conterais de si rares histoires ?... Enfin, je le verrai sans doute à souper... »

Mais Henri de Navarre se leurrait d'un vain espoir. Il ne soupa point avec M. de Clérambon. L'Amiral, prenant celui-ci par la main, l'introduisit dans sa maison, une mauvaise grange où des poules picoraient, impudemment. Et cette grange se dressait entre Chauvigny et Chalmoux. Derrière elle montait la lueur des faubourgs qui brûlaient. Le feu,

gagnant les bois de Germigny, tordait les hêtres et les chênes, qui éclataient dans la fumée épaisse. Et le vent d'ouest rabattait les tourbillons noirs et les traînées de flammèches sur Mont, où les reîtres de Taubadel venaient d'entrer.

— Moins six que j'ai arquebusés ou pendus, pour la bonne règle, ils sont tous au complet. Chevaux et hommes sont dans la meilleure condition.

Et M. de Clérambon continua :

— Vous plaît-il de les voir ? Saint-Cendre vous les présentera.

— Je recevrai demain, — répondit l'Amiral, — et ce sera de votre main, Clérambon... Saint-Cendre n'a rien à voir ici, et il a peut-être, si j'en crois la rumeur, mené bien du bruit pour cette affaire dont vous avez eu tout l'ennui.

— Ce sera à votre convenance, monsieur. Vous plaît-il de reconnaître l'argent?

— Bessonnières a charge de cela, et il vous remettra les reçus en forme. Quant à mes remerciements, je...

Mais M. de Clérambon pria l'Amiral d'excuser :

— Je n'ai fait que mon devoir. Quant aux reîtres, leur solde comptera du jour où je les ai mis en route, si vous en jugez ainsi...

— Ah ! mon cousin, je vous supplie encore de régler ce point avec Bessonnières ; il vous traitera honorablement, soyez-en sûr... Vous me dites qu'il serait bien de marier votre Taubadel dans notre camp. Il le sera dès demain. Donnez des ordres, avec Bessonnières, à qui j'en toucherai deux mots, pour que tout se passe décemment. J'entends que Mansfeld et Taubadel s'accordent cette nuit même. Le pasteur Merlin s'y employera... Ne prenez pas cette peine de lui parler : je l'entretiendrai moi-même. Cela vaudra mieux, assurément... à tous points de vue.

Et comme M. de Clérambon, l'estomac dans les talons, regardait la porte avec insistance, l'Amiral lui dit :

— Prenez patience. J'aurai bientôt fini. Vous allez de ce pas dire à Mansfeld qu'il ait à délivrer un magnifique cadeau à l'épousée. Cette courtoisie engagera Taubadel, et la querelle — une histoire de préséance, autant qu'il m'en souvient — tombera d'elle-même. Je coucherai cette nuit à Cluny : c'est vous dire que je vais me mettre en route. Après-demain,

soyez assez bon pour me rejoindre, car j'ai besoin de vous en Bourgogne. Je devrais vous donner la droite à tenir. C'est la place qui vous est due, à n'en pas douter. Toutefois je vous connais trop pour ignorer que vous êtes de ceux qui sont plus volontiers à la peine qu'à l'honneur, et toute la peine sera pour ma gauche, qui aura sans cesse à escarmoucher contre les cavaliers de Brissac. Vous marchérez donc avec M. de la Valette, s'il vous plaît...

— Il est un peu mon cadet, monsieur...

— C'est juste ! Vous agirez donc avec vos troupes sous mon seul commandement... Je vous maintiens colonel. Vienne le vrai combat, je vous rendrai la droite. Faites-moi crédit pour les quelques vingt lieues que nous avons encore à couvrir avant de voir les gens du Roi... Je dis vingt lieues, car tout me porte à croire que, s'il y a bataille, ce sera du côté d'Autun que l'on essayera de m'arrêter... Ou bien alors nous remonterons vers La Charité.

M. de Clérambon ne se permit aucune objection. Au reste, tout cela lui était indifférent.

« Je saurai toujours bien — se disait-il — passer sous Arnay-le-Duc ; si ce n'est pas à l'aller, ce sera au retour. Et, si l'Amiral m'emmène par trop loin, je lui fausserai compagnie, sous couleur d'une erreur de route, et marcherai sur la Mignonnette, seul point de la terre qui soit vraiment digne d'intérêt. Pour le reste, que m'importent toutes leurs histoires ?... Et voici maintenant qu'il me plante là pour tirer sur Cluny ! Je crois comprendre : il a peur que je donne les verges à son page Henri de Condé, le petit carême-prenant... »

Et il continua d'écouter l'Amiral qui développa plus d'un projet, avant de lui donner congé sur ces mots :

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde ! Je vais donner des ordres pour que M. de Taubadel soit content. Je prends la dépense à mon compte. Grâce à vous, je pourrai payer la troupe et mener les reîtres jusqu'à Paris... peut-être... Et la vérité prévaudra.

Coligny avait prononcé ces dernières paroles sans conviction. Depuis des jours, il les répétait à tous les émissaires, comme un compliment appris. Mais Clérambon ne sourcilla

point. Sa nature exacte le poussait à éviter les discussions inutiles.

Tel fut l'entretien mémorable que M. de Clérambon eut avec M. l'Amiral, qu'il ne devait plus revoir. Et l'on peut dire que les deux hommes se quittèrent avec un plaisir égal, ayant tiré l'un de l'autre ce que chacun pouvait en attendre honnêtement.

M. de Clérambon assit ses quartiers à Neuvy, ses lignes coupant la route de Bourbon-Lancy et s'étendant jusqu'à la forêt de Vesvre. Ses relais de cavalerie, échelonnés jusqu'aux fermes des Guillaumins, assuraient ses communications avec les logis de Chalmoux, et la gauche des huguenots le séparait des reîtres de Taubadel cantonnés dans Mont à une distance d'environ trois lieues. M. de Mansfeld l'aîné, établi dans la commanderie de la Motte, tenait ses reîtres sur la lisière des grands bois. M. de Clérambon s'en fut dîner chez lui pour négocier l'accord avec M. de Taubadel.

La querelle qui divisait ces deux seigneurs d'Allemagne était assez importante pour que quatre années eussent passé sans en adoucir l'amertume. A Dessau, un certain dimanche, le frère du chirurgien attaché au comte de Mansfeld avait pris le pas, pour entrer au prêche, sur le fils de la nourrice de Taubadel, son propre frère de lait. L'offense était flagrante, et elle ne manqua point de témoins. Peu s'en était fallu que l'injurieux chaudronnier Hans Hoppfer — c'était le frère du chirurgien — n'eût l'oreille détachée d'un maître coup de düsack, fourni par l'offensé, Eberhard Henckel, — c'était le fils de la nourrice, — qui, tailleur de profession, ne se laissait impunément manquer par quiconque. Le bouillant Henckel avait cependant reçu un grand horion de la main de l'armurier Desiderius Maystetter, fourbisseur attitré des Mansfeld. Alors, il s'était retiré en promettant une prompte et stricte vengeance. M. de Taubadel, ainsi doublement insulté, avait demandé raison à M. de Mansfeld. Mais celui-ci, par négligence, était parti pour la France avec plusieurs cornettes de reîtres, sans régler le différend.

M. de Clérambon connaissait depuis longtemps cette histoire, le rittmestre Taubadel ne lui en ayant point ménagé les détails pendant son séjour à la Roche-Thulon. Il

fit valoir, auprès de Mansfeld, le mécontentement de Taubadel :

— Il croit, monsieur, que vous le considérez comme de trop petite maison pour vous commettre avec lui.

— Certes non ! — répondit M. de Mansfeld, en écartant avec soin sa longue barbe blonde, pour ne pas la souiller en buvant. — M. de Taubadel, monsieur, est un gentilhomme de haut lignage, et quiconque oserait prétendre le contraire aurait affaire à moi, sur-le-champ. Je ne permettrai à personne de colporter un pareil bruit... Je porte votre santé, monsieur de Clérambon, et celle de tous les braves qui vous ressemblent. Aussi vrai que notre Luther est la source de la pure lumière, — toute révérence gardée à votre Calvin, — je prends votre avis comme jugement dans cette querelle, et je vous supplie d'être mon second.

— Je suis sensible à cet honneur, monsieur. Mais, ainsi que vous le savez, M. l'Amiral déteste les duels. Et pourquoi, s'il vous plaît, des gentilshommes, qui doivent leur sang à la plus grande glorification du Seigneur, iraient-ils le verser dans une querelle personnelle, petite et basse au regard des divins intérêts ?

— Ah ! monsieur, — soupira Mansfeld, — vous parlez aussi bien que M. de Saint-Cendre, ce qui n'est pas peu dire. Agissez ainsi que vous le voudrez. Je suis votre fils, et je bois à votre santé... Vous me demandez d'envoyer un cadeau à la fiancée de M. de Taubadel ? A vous de le choisir !... Prenez, si vous le trouvez bon, cette chaîne d'or que j'ai gagnée ici, et portez-la, de ma part, à cette dame.

— Vous la remettrez vous-même, s'il vous plaît, et conduirez l'épousée devant le pasteur. Taubadel est votre cadet. L'attention lui sera seyante.

— Idée admirable ! Monsieur de Clérambon, disposez de moi ! Vous réussiriez à accorder Juda et Magog !... Qu'on apporte du vin de Corse, et du meilleur... Non ! point de celui-là !... Le petit tonneau doré !

M. de Clérambon quitta M. de Mansfeld pour courir chez M. de Taubadel qui, à entendre ses paroles de paix, l'embrassa en pleurant ainsi qu'un tendre veau séparé de sa mère.

Puis, se reculant, le rittmestre frappa sa poitrine couverte de velours vert :

— Je suis un misérable, monsieur, un misérable Amalécite ! Un papiste ! Et quand je pense que j'ai pu, un instant... Non ! non ! ne me demandez rien !... M. de Saint-Cendre a eu tort !... Je...

Sans le laisser continuer, M. de Clérambon s'excusa : « Il avait des occupations sans nombre, M. de Bessonnières à voir... le mariage à préparer... »

Alors M. de Taubadel, saisissant M. de Clérambon entre ses bras sans se soucier d'écraser ses manches à la gigote, recommença de pleurer :

— Est-il possible que cela soit vrai !... Quoi, demain ?... Ah ! monsieur ! Souffrez que je vous amène Lucie, et qu'elle vous donne un baiser !... Mariés ! Nous allons enfin pouvoir... Et devant le pasteur Merlin !

M. de Clérambon réprima un sourire. La phrase interrompue gagnait à se terminer ainsi. Connaissant la diète amoureuse que mademoiselle de Lamothe-Gondrin infligeait à son soupirant, il se réjouissait à l'idée de voir cesser ce régime sous les yeux du pasteur Merlin.

Taubadel criait toujours :

— Et c'est à vous que je la dois !... Qu'on amène madame Lucie !

Mais M. de Clérambon, qui ne tenait nullement à être remercié de la confirmation, tout accidentelle et en dehors de ses desseins, de l'union imposée par lui à la jeune femme, s'esquiva prestement, tandis que sur le seuil, agitant de grands bras, le sensible Taubadel criait toujours, vainement :

— Attendez ! attendez, de grâce ! Mais attendez donc !... Quand je vous dis qu'elle finit de se coiffer.

M. de Clérambon était déjà loin. Poussant son cheval sur Montillon, il atteignit en moins d'un quart d'heure les logis de M. de Bessonnières, que l'Amiral avait laissé en arrière pour régler les derniers mouvements des troupes.

L'entretien fut long, mais toutes les conclusions du sergent-major se ramenaient à une seule : « Monsieur de Clérambon avait eu le plus grand tort de ne pas s'assurer du marquis de Saint-Cendre sous les murs de Moulins. On

croyait celui-ci déjà passé dans l'armée de Brissac. » Il n'en était rien, car le Marquis incriminé apparut tout à coup :

— L'Amiral, que je quitte, m'a — dit-il — chargé de régler les cérémonies nuptiales de votre Taubadel, et cela de concert avec le pasteur Merlin. Nos influences se combattront heureusement, ma prodigalité saura mitiger sa sagesse. Oui, mes amis, cette fête m'intéresse, d'autant que la mariée... Mais je m'entends. Ce sera triomphant, babylonien, horrible de magnificence ! Je veux faire mentir le proverbe : « Où les reîtres ont passé, il n'y a point de dîmes. » On dîme pour nous à dix lieues à la ronde : ce ne sont que voiturées de chapons, de gibier et de petits agneaux, corbeilles de fleurs, paniers de fruits, futailles et poinçons roulant par les routes ! Spectacle admirable et qui nous console des maux de la guerre !... A vous autres les durs travaux des camps, à moi les doux passe-temps d'hymen !... Si vous voulez des femmes, j'en forme une collection pour figurer le ballet de Psyché : vous n'avez qu'à parler !

Et il repartit, dans un claquement de portes, comme une grande guêpe noire tigrée d'or ; son épée battait les pieds-droits des baies, ses manches brodées voltigeaient derrière lui. Il repartit, allant vers ses propres plaisirs dont il ne laissa rien ignorer à tout venant : « Une belle dame de Sornat, ayant eu vent de sa venue, lui avait assigné rendez-vous à Surbains, où il se rendrait dans la nuit. »

— Merveilleux marquis ! — dit M. de Clérambon. — Plus il se dépense, plus il gagne. Aujourd'hui, je ne lui donnerais pas trente ans, tant sa taille est svelte et sa démarche gentiment assurée. Par le diable ! il me fait envie !

— Traître ! Espion de cour, — murmura le morose Bessonnières, — et qui nous vend once par once !

M. de Clérambon haussa les épaules, et répondit :

— Quand vous me prouveriez, mon cher, que cet homme si bien vêtu et dont la seule épée vaut plus de cinq cents livres, encore qu'il ne possède pas un écu au soleil, quand vous me prouveriez que cet homme nous livre aujourd'hui même au bourreau, je n'aurais ni la force ni le désir de le punir, non plus que de lui causer quelque ennui. Il y a plus d'une année, je ne pus me décider à l'abandonner le long des che-

mins lorsque, traqués, désespérés, nous rampions dans le Poitou, disputant notre pâture aux chiens errants. Je le connaissais tout comme aujourd'hui. Croyez-moi, Bessonnières, celui-là est né sous une radieuse et splendide étoile qui n'a jamais trouvé de cruelle. Le magnifique Marc-Antoine Muret, la gloire de l'école, a écrit de notre Saint-Cendre : « Celui qui inspire l'amour à toutes les femmes est un vase d'élection, un objet sacré, même aux brutes. Digne du lit des Déesses, son front est protégé par les Dieux ! » Et je suis convaincu que Muret a dit vrai. Pour moi, s'il est expédient de me ranger dans la catégorie des brutes, — et ce ne serait pas prendre le pire parti, — Louis-Alexandre de Villebrune est un objet sacré.

M. de Bessonnières, qui avait usé plus de hauts-de-chausses entre les arçons que sur les bancs, et, comme tel, était peu porté vers les subtilités et les paradoxes, accueillit ces paroles étranges avec mauvaise humeur :

— Clérambon, vous êtes un compagnon fantasque et rêveur, quand vous n'avez point la demi-pique à la main. Je vous le dis, en vérité : Saint-Cendre nous trahit tous, et l'Amiral, comme vous, s'en repentira prochainement.

M. de Clérambon secoua ses épaules désarmées et murmura :

— Dans les guerres civiles, peut-il y avoir trahison, à vrai dire ? Chacun y suit, par ses voies et moyens, ce qu'il croit être le meilleur parti. Et là-dessus, souvent, l'opinion de l'homme change. Il n'y a que les sots pour s'incruster dans une idée première dont ils ne démordront plus, matés qu'ils sont par un pernicieux, imbécile et lamentable orgueil. Nous changeons tous, et le temps, qui modifie notre être avec une inexorable continuité, n'épargne pas plus l'âme que la chair.

Et il ajouta, d'un ton détaché :

— Si cela vous blesse, n'en parlons plus ! Autant dire cela qu'autre chose !... D'ailleurs, sommes-nous seulement maîtres de nos pensées, et de quelle officine d'enfer nous viennent certaines d'entre elles, que nous souhaiterions pouvoir repousser ?

M. de Bessonnières, dont l'impatience se changeait en inquiétude, regarda M. de Clérambon avec attention :

— Ah çà ! mais... Auriez-vous bu quelque breuvage magique, Clérambon ? Soignez-vous, mon maître : vous divaguez étrangement.

— N'attachez pas d'importance à ces discours, homme grave ! Le vin de Corse que j'ai fêté chez Mansfeld est pour beaucoup dans mon cas. Reprenons, s'il vous plaît, l'ordre de marche et donnez-moi vos instructions détaillées.

Et les deux hommes, penchés sur des cartes, des plans, des règles et des compas, continuèrent d'évaluer les distances et de supputer les retards qu'éprouverait M. de Brissac dans la levée des garnisons à cheval qu'il réunissait au jour le jour, pour poursuivre les huguenots. Mais, entre les lignes que Bessonnières traçait à l'encre sur son plan cavalier, M. de Clérambon ne voyait rien d'autre que les yeux bleu pâle, cerclés de fauve et d'orange, où se traçaient des fibrilles plus ténues que les arborisations des agates.

Et une voix, alternant avec celle de Bessonnières qui dénombrait les effectifs, lui répétait comme un glas : « Tu ne la reverras jamais plus ! »

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

LA DÉFENSE SANITAIRE

DE L'EUROPE

Laissant à chaque État le soin de lutter chez lui contre les épidémies indigènes, la politique sanitaire de l'Europe se préoccupe de la défense commune contre les maladies exotiques : elle crée une alliance du monde civilisé contre la menace du choléra et de la peste, qui nous peuvent venir de l'Orient. Jadis, les maladies pestilentielles étaient considérées comme des fléaux inévitables, lancés sur l'humanité par une main mystérieuse. Naguère encore, elles étaient tenues pour la résultante de forces incompréhensibles ; toute résistance semblait impossible contre ces anges exterminateurs, et Littré écrivait qu'« elles n'ont pas leur origine dans des circonstances que l'homme puisse provoquer », mais que « là tout est invisible, tout est produit par des puissances dont les effets seuls se révèlent ». On n'ignorait pas, sans doute, qu'il y eût contagion : on craignait l'approche d'un pestiféré ou d'un cholérique. Mais la science moderne a singulièrement précisé nos connaissances ; nous savons aujourd'hui comment le choléra vient du choléra, la peste de la peste; nous savons reconnaître les routes des épidémies, en prévoir les étapes et en arrêter le développement.

Le choléra était confiné, il y a trois quarts de siècle dans le pays du Gange et sur les rives de l'Indus. Il s'est répandu

de là, sur toutes les côtes de l'Asie occidentale. L'Inde entière et, avec elle, presque tous les pays d'Extrême-Orient, puis la Perse, puis l'Europe elle-même ont été envahis. Lorsque l'épidémie s'éteignait, on constatait que des foyers endémiques nouveaux s'ajoutaient au foyer d'origine. Au fur et à mesure que se développaient les voies de communication et que se perfectionnaient les moyens de transport, l'épidémie, délaissant les routes plus lentes, prenait avec l'homme le chemin de fer et le bateau à vapeur. De Vladivostock à l'Équateur, de Java au Golfe Persique, une immense étendue de côtes est devenue le foyer de l'endémie. De même la peste, que l'on considérait comme une maladie quasi-éteinte, a réapparu en Mésopotamie, dans l'Assyrie et aussi aux Indes et en Chine.

Dans leur marche d'Orient en Occident, ces épidémies ne connaissaient autrefois que les voies terrestres; elles suivaient les pistes des caravanes à travers l'Afghanistan, la Perse et le Turkestan; profitant aussi des moyens de transport rapides, elles avaient emprunté les lignes ferrées, voisines de la Caspienne. Mais la navigation à voiles leur était peu favorable et, tant qu'on y eut recours, elles paraissaient cantonnées dans l'Inde et en Extrême-Orient. La navigation à vapeur amena la transmission par voie maritime. La route du choléra et de la peste en fut un peu changée. Ces maladies purent franchir en quelques jours les mers qui nous séparent des Indes; l'Europe dut se prémunir contre les dangers que lui pouvaient apporter les deux grands prolongements de l'océan Indien vers la Méditerranée : le Golfe Persique et la mer Rouge. L'ouverture du canal de Suez offrit aux épidémies une route encore plus facile. Enfin, chaque année, au Hedjaz et aux lieux saints de l'Islam, les pèlerins de l'Extrême-Orient entrent en contact avec les musulmans du monde méditerranéen; ils apportent trop souvent avec eux les germes des fléaux et les communiquent à leurs coreligionnaires qui, à leur retour, risquent d'infecter tout le bassin de la Méditerranée.

Il s'agit d'empêcher la peste et le choléra de sortir des limites où ils sont endémiques; il faut leur fermer l'Europe. Mais il faut aussi ne pas recourir à des quarantaines vexa-

toires que la rapidité de nos moyens actuels de communication fait supporter si difficilement; il s'agit de ne pas suspendre les relations de peuple à peuple, mais d'apporter le moins de trouble et d'insécurité possible dans les opérations commerciales. Ce sont là de graves inconvénients, qui ont subsisté tant que chacun chercha sa propre défense à sa manière. Chaque État exigeait des mesures contradictoires à celles du voisin : les affaires étaient entravées, et la protection inefficace. La maladie passait toujours. Une entente européenne était nécessaire : il fallait que les Puissances fussent d'accord pour limiter leurs droits souverains et soumettre leur commerce et leur transit à des restrictions parfois gênantes, mais qu'on chercherait à réduire à l'essentiel. La politique sanitaire internationale est née de cette idée, qui en est demeurée la directrice.

*
* *

C'est à Paris, en 1851, que. sur l'invitation du gouvernement français, se réunit la première conférence sanitaire internationale. Les délégués de douze Puissances recherchèrent les conditions d'un système de défense uniforme pour tous les ports de la Méditerranée. Pour installer partout des quarantaines et des lazarets, ils élaborèrent la Convention du 3 février 1852, qui ne fut signée que par la France, la Sardaigne, la Toscane, le Portugal et la Turquie. Les ratifications ne furent même échangées qu'avec la Sardaigne et, dès 1865, le gouvernement italien dénonça cet engagement. On avait, en effet, annexé à la convention un règlement qui soumettait tous les contractants à un régime uniforme; les habitudes nationales s'en trouvèrent contrariées; l'idée de l'utilité commune n'apparaissait pas assez clairement encore. Une deuxième conférence, tenue à Paris en 1859, prépara un projet de convention qui supprimait le règlement international et laissait à chaque État une plus grande liberté. Mais la guerre d'Italie empêcha l'entente. Puis l'idée d'une hygiène internationale sommeilla pendant six années.

Il fallut, pour la réveiller, la grave épidémie de choléra qui en 1865 éclata en Europe. Pour la première fois, le fléau

avait suivi la voie maritime la plus rapide : transmis à la Mecque par les pèlerins de l'Inde aux pèlerins méditerranéens, il s'était répandu en Égypte et, accompagnant dans sa fuite la population étrangère, il s'était introduit à Smyrne, à Beyrouth, en Mésopotamie, à Marseille et, de là, à Paris. La France prit de nouveau l'initiative d'une conférence qui se réunit à Constantinople en 1866. Elle n'aboutit à aucune convention; mais les représentants des Puissances, ayant travaillé pendant près de huit mois, établirent à l'évidence qu'il était nécessaire d'adopter contre le choléra des mesures concertées d'avance; ils démontrèrent l'efficacité des quarantaines établies aux sources de la maladie et précisèrent enfin les points voisins de la mer Rouge où il convenait de placer des postes sanitaires. La Turquie dans la Méditerranée et dans la mer Rouge, l'Angleterre dans l'Inde exécutèrent une parties des mesures recommandées.

D'autres conférences furent réunies à Vienne en 1874, à Washington en 1881, à Rome en 1885; mais elles ne furent suivies d'aucune convention diplomatique. Cependant, si elles n'aboutirent pas à l'établissement d'une véritable union, elles eurent une influence incontestable sur la pratique sanitaire des différents États. Elles firent peu à peu comprendre combien était excessives les mesures usitées jusqu'alors. Elles découvrirent les véritables conditions sanitaires de l'Orient. Par leurs discussions et leurs recherches, elles préparèrent l'établissement d'une prophylaxie rationnelle et commune; elles portèrent les premiers coups aux préjugés nationaux; elles firent disparaître en partie la méfiance des gouvernements et c'est en établissant loyalement la balance des avantages et des préjudices, qu'elles ont été les fondatrices de l'hygiène internationale.

La conférence de Venise de 1892 a vraiment consacré la solidarité des États en matière sanitaire; l'entente réalisée s'est poursuivie à Dresde en 1893, à Paris en 1894, à Venise en 1897. Il a suffi, suivant le mot de M. Barrère, que « les médecins fissent un peu de diplomatie et les diplomates un peu de médecine pour établir les bases d'une charte universelle contre les épidémies ».

Des régions endémiques de l'Inde et de l'Extrême-Orient,

toutes les provenances maritimes à destination de l'Occident aboutissent à Suez, à l'étroit goulet du canal qui débouche sur la Méditerranée. En ce même point, chaque année, une grande masse de pèlerins occidentaux, marocains, algériens, tunisiens, bosniaques, russes, boukhariens, ottomans, afflue vers la Mecque et se mêle aux pèlerins infectés. Il est donc facile de comprendre que la défense de l'Europe doit se faire en Égypte et au canal de Suez : si le choléra vient à franchir cette barrière, l'Europe entière se trouve menacée. Le point fondamental du système établi par la convention de Venise en 1892 fut l'organisation d'une surveillance sanitaire à l'entrée du canal. Une visite médicale est dorénavant effectuée sur tout navire venu de l'Extrême-Orient et se présentant pour traverser le canal, quelle que soit sa patente.

On distingue les *navires ordinaires* des *navires transportant des pèlerins*; ceux-ci, *a priori*, sont considérés comme plus dangereux et l'on prend contre eux quelques mesures spéciales. Mais on les répartit tous en trois classes : indemnes, suspects et infectés[1]. Après la visite, les navires ordinaires, qui sont indemnes, peuvent passer le canal tout de suite et sans autre arrêt : l'ancienne quarantaine d'observation pour les navires indemnes venant de pays contaminés a donc disparu, et c'est déjà un grand progrès. Suspects ou infectés, les navires ordinaires subissent un traitement différent selon les cas. Le passage du canal, même en quarantaine, est refusé aux navires infectés; il est permis aux navires suspects, quand ils ont à bord un médecin et une étuve; sinon, ils doivent subir une désinfection. Des postes sanitaires sont établis où les malades peuvent être débarqués, soignés et isolés, où la désinfection et l'observation peuvent s'effectuer : les navires ordinaires vont aux sources de Moïse, non loin de Suez, et les navires à pèlerins, à 120 milles de l'entrée du canal, à Djebel-Tor, sur la plage désertique de la mer Rouge que domine le massif du Sinaï. La surveillance est confiée au Conseil sanitaire

1. Les navires suspects sont ceux à bord desquels il y a eu des cas de choléra au départ ou pendant la traversée, mais aucun cas nouveau depuis sept jours. Les navires infectés sont ceux ayant du choléra à bord ou ayant présenté des cas nouveaux de choléra depuis sept jours. Les navires indemnes sont ceux qui n'ont pas eu de cas de choléra à bord, soit avant le départ, soit pendant la traversée.

maritime et quarantenaire d'Égypte, siégeant à Alexandrie, qui, réorganisé, devient véritablement international.

Ce système, proposé par la délégation française et adopté à Venise en 1892, fondait véritablement la « Société internationale d'assurances contre l'épidémie » : en fait le choléra n'a plus jamais franchi le canal de Suez. La convention de Dresde de 1893 n'a fait qu'appliquer aux États de l'Europe les principes formulés à Venise. Les États signataires s'engagent à déclarer les cas de choléra manifestés sur leur territoire : l'État contaminé doit prendre les mesures pour éteindre le choléra chez lui, et il doit aussi avertir les autres afin qu'ils prennent à leur tour des mesures de prophylaxie. Cette prescription paraît simple, mais le plus souvent l'intérêt commercial empêche la notification sincère. La conférence de Dresde comprit que, pour l'obtenir, il importait d'adoucir les mesures préventives : elle décida en premier lieu que les mesures de prophylaxie ne seraient applicables qu'à la *circonscription contaminée*, et non au pays tout entier ; elle établit en second lieu une distinction entre la surveillance et l'observation [1]. Jadis, tous les navires venant d'un pays contaminé étaient soumis à une observation ou à une quarantaine, avec isolement à bord ou dans un lazaret. La conférence de Dresde ne prescrit pas l'isolement, elle recommande seulement la surveillance : le passager, qui arrive d'un pays contaminé depuis moins de cinq à sept jours, subit la visite médicale, reçoit un passeport médical indiquant la ville où il se rend et, là, est soumis à une surveillance médicale d'une durée variable complétant la période d'incubation possible de la maladie ; si celle-ci vient à se déclarer, le malade est immédiatement isolé.

Deux questions importantes n'avaient cependant pas encore été traitées : la prophylaxie du pèlerinage de la Mecque lui-même, et la protection du Golfe Persique. Elles furent examinées à Paris en 1894 : il s'agissait de reculer encore

1. Le mot *observation* signifie isolement des voyageurs soit à bord, soit dans une station sanitaire avant qu'ils obtiennent la libre pratique. Le mot *surveillance* signifie que les voyageurs ne sont pas isolés, qu'ils obtiennent tout de suite la libre pratique mais sont signalés à l'autorité dans les diverses localités où ils se rendent et soumis à un examen médical constatant leur état de santé.

les barrières protectrices et de poursuivre le choléra plus haut vers sa source. Depuis 1865, il avait envahi huit fois la Mecque et le Hedjaz, notamment en 1890, 1891 et 1893. La conférence de Paris rechercha les moyens de l'arrêter au départ de l'Inde et sur la mer Rouge.

Mettre en observation par groupes isolés les pèlerins s'embarquant dans un port contaminé et n'autoriser le départ que de passagers parfaitement indemnes; exiger que chaque pèlerin justifie des moyens de vivre pour l'accomplissement du pèlerinage, y compris le séjour aux lieux-saints, afin de ne pas grossir la multitude des mendiants qui sont le principal aliment des épidémies; réglementer enfin l'installation des pèlerins sur les navires et surveiller en cours de route l'hygiène du bord: tels furent les points principaux des prescriptions adoptées. Enfin la conférence prévoit le cas où, malgré les précautions prises, le choléra viendrait à éclater sur les navires : avant d'aborder à l'échelle de la Mecque, Djeddah, les navires doivent désormais faire escale à Camaran, à l'entrée de la mer Rouge, où ils subissent un traitement varié, selon qu'ils sont indemnes, suspects ou infectés. Des stations sanitaires, à Camaran, à Abou-Saad, à Wasta et Abou-Ali doivent être établies ou améliorées, en même temps que celle de Djebel-Tor, lieu d'observation et de quarantaine pour les pèlerins de la Méditerranée. Quant au Golfe Persique, la convention de 1894 organisa également la protection sur les pèlerins de l'Extrême-Orient et de la Perse. On décida d'établir des postes sanitaires à Fao, à Bassorah, à Menama et Mascate sur la côte occidentale et, sur la côte orientale, à Bender-Abbas et Bender-Bouchir. La surveillance et l'exécution de ces dernières mesures furent confiées au Conseil supérieur de santé de Constantinople : à l'aide de ses ressources propres ou aux frais du gouvernement ottoman, il doit diriger et contrôler, à l'instar du Conseil d'Alexandrie, une administration sanitaire de médecins, de désinfecteurs et de gardes.

L'Europe désormais possédait un système de protection qu'elle avait établi en trois étapes: en 1892 à Venise, on combat le choléra aux abords de la Méditerranée; en 1893 à Dresde, on réglemente la prophylaxie en Europe au cas où

la maladie y a pénétré; en 1894 à Paris, on attaque le fléau à ses sources. Cette tactique habile tenait compte des difficultés politiques. Quelques Puissances ont entouré de restrictions le règlement des conférences. Si la Grande-Bretagne, qui hésitait à ratifier la convention de 1894, a cédé en 1897, l'Empire ottoman résiste encore aux justes demandes de l'Europe.

Les conventions de Venise (1892), de Dresde (1893) et de Paris (1894) ne concernent que le choléra. C'est qu'en réalité l'on connaissait bien l'étiologie du choléra, grâce aux travaux de Koch et de ses élèves; mais on ne savait que fort peu de choses sur la peste et encore moins sur la fièvre jaune. Cependant en 1896, la peste bubonique apparut et se propagea aux Indes, notamment à Bombay, avec une telle violence qu'on craignit le retour des grandes épidémies historiques. Une nouvelle réunion internationale fut convoquée contre la peste à Venise en 1897, et une nouvelle convention étendit à cette maladie les règlements déjà adoptés pour le choléra. On adopta le même système de défense, soit pour la notification aux États, soit pour les mesures au départ d'un port infecté, soit pour la classification des navires et le régime applicable à chacune de leurs catégories, avec cette différence pourtant que, la conférence ayant admis une incubation théorique de dix jours pour la peste, l'observation ou la surveillance furent prolongées jusqu'à ce terme. La conférence se préoccupa également de la prophylaxie par la voie de terre. Sur les confins où l'Inde communique avec la Perse et avec la Russie par le Béloutchistan et l'Afghanistan, la protection devenait d'autant plus nécessaire que des lignes de chemins de fer récentes, comme celle de Kurrachie à Kandahar, pouvaient plus facilement importer l'épidémie. En ce qui concerne la voie maritime, la défense sur la mer Rouge et sur le canal de Suez fut la même que pour le choléra ; mais sur le Golfe Persique, un désir exprimé par l'Angleterre fit simplifier le système de 1894 : on décida d'organiser seulement deux établissements sanitaires, l'un à l'entrée, au détroit d'Ormuz, et l'autre aux environs de Bassorah, sous la dépendance du Conseil supérieur de Constantinople.

La convention de 1897 introduisit cependant une innova-

tion assez importante : elle précisa une liste[1] de *marchandises ou objets susceptibles*, considérés comme particulièrement dangereux. Aucune des marchandises non comprises dans la liste ne peut désormais être prohibée à l'avance ; celles de la liste ne doivent pas l'être obligatoirement : l'autorité de chaque pays destinataire a le droit de les accepter après désinfection ou même sans désinfection. Cette même autorité conserve d'ailleurs le droit absolu de soumettre à la désinfection tout ce qu'après examen elle considère comme contaminé.

Ainsi le travail de protection se complétait, morceaux par morceaux, selon les circonstances, parfois hâtivement sous la menace de l'épidémie, toujours logiquement, néanmoins. Avec la convention de Venise, en 1897, s'effectuait un progrès remarquable, fruit de cinquante années de controverses internationales. On était loin des anciennes quarantaines, que l'on appliquait jadis à tort et à travers contre toutes les provenances des pays contaminés ou simplement réputés dangereux : la protection de la santé publique et la liberté du commerce n'étaient plus des termes inconciliables.

***

Cette conférence de Venise avait exprimé l'avis qu'une « Commission technique internationale fût chargée à brève échéance de préparer un projet destiné à mettre en harmonie et à codifier les conventions sanitaires de Venise 1892, de Dresde 1893, de Paris 1894 et de Venise 1897 ». Pendant plusieurs années, l'accomplissement de ce travail fut ajourné. Le vœu émis amena enfin la réunion de la conférence de Paris en 1903. Mais le but primitif fut vite dépassé et, par la nécessité même des choses, un programme singulièrement agrandi s'offrit aux délibérations des Puissances. Depuis que l'Europe avait établi un vaste ensemble de mesures protectrices, six années (1897-1903) s'étaient écoulées, fournissant une période d'expérimentation assez longue. On avait, pendant ce temps, multiplié les découvertes sur l'étiologie des maladies,

1. Linge de corps, hardes et vêtements portés, literie ayant servi, chiffons et drilles, sacs usés, tapis, broderies ayant servi, cuirs verts, peaux non tannées, peaux fraîches, débris frais d'animaux, onglons, sabots, crins, poils, soies, laines brutes et cheveux.

plus particulièrement de la peste. Les règles internationales ne se trouvaient plus en complète harmonie avec le progrès de la science. Il apparut que, sans en amoindrir l'efficacité, on pouvait encore simplifier les moyens de défense et concéder au commerce et à la navigation des facilités nouvelles, sans nuire aux exigences d'une meilleure prophylaxie. Enfin, plusieurs décisions des conférences antérieures étaient restées en souffrance. La persistance de la Turquie à ne pas accéder aux stipulations internationales rendait incomplète la protection de la mer Rouge et surtout du Golfe Persique : quelques-unes des stations essentielles n'existaient pas encore; d'autres avaient besoin d'être complétées; le Conseil de Constantinople ne fonctionnait pas normalement et ne remplissait pas son rôle.

Toutes ces considérations déterminèrent le gouvernement italien à provoquer la réunion d'une nouvelle conférence. Par sa situation géographique et par la valeur de son administration sanitaire, l'Italie pouvait mieux se rendre compte des perfectionnements nécessaires. En proposant de choisir Paris pour y délibérer, elle voulut reconnaître les services que la France, en cette matière, avait rendus à la cause publique : c'est à notre initiative et à notre méthode qu'il faut rapporter la plupart des solutions admises; l'histoire détaillée des conférences montrerait que l'ensemble du régime établi repose presque tout entier sur les théories de l'école française. Nous avons consacré à cette politique généreuse l'effort de nos savants et de nos diplomates. Nous avons eu la bonne fortune de conserver pendant toute la tâche les mêmes serviteurs dévoués. A Venise en 1892, à Dresde en 1893, à Paris en 1894, à Venise en 1897, la France eut les mêmes représentants, MM. Barrère, Brouardel et Proust. Tous trois avec MM. Georges Louis, directeur des consulats et des affaires commerciales, Henri Monod, directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques, Émile Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur, le docteur Calmette, de Cazotte, sous-directeur des affaires consulaires au ministère des Affaires étrangères et H. Legrand, médecin sanitaire de France à Alexandrie, firent encore partie de la délégation française à Paris, et M. Barrère présida la conférence avec l'autorité que lui valaient ses longs services. « Son nom, a pu dire M. Santo-

liquido, premier délégué d'Italie, restera attaché à ces assises internationales. » Vingt-quatre pays[1], répondant à l'invitation de l'Italie, envoyèrent à Paris soixante-dix délégués qui s'assemblèrent le 10 octobre 1903; les représentants du Brésil, de la République Argentine, des États-Unis, de l'Égypte et de la Perse assurèrent la collaboration fraternelle des peuples des deux mondes. Les délibérations, poursuivies pendant quarante-trois séances, ont duré près de deux mois et ont abouti à la rédaction d'une convention signée le 3 décembre 1903. Cette convention de Paris place le couronnement à l'édifice.

Une première tâche s'imposait aux représentants des Puissances : fondre dans un ensemble aussi rationnel que possible les dispositions antérieures; la conférence de Venise de 1897 avait émis le vœu unanime de voir ce travail de coordination et de codification réalisé. S'inspirant d'un remarquable travail préparatoire de M. Beco, premier délégué de Belgique, la conférence de Paris s'est attachée à reviser les textes en s'inspirant de l'esprit libéral qui la dominait. On codifia dans un ordre aussi logique que possible tout ce que la science et l'expérience consacrent encore, en distinguant entre le choléra et la peste, entre les pays d'Europe et les pays hors d'Europe, là où ces distinctions étaient nécessaires; en supprimant les inutilités et en interprétant enfin fidèlement par des additions ou des corrections les principes scientifiques de la Commission technique ainsi que les vœux de la Commission des voies et moyens. La convention de Paris du 3 décembre 1903, divisée en six titres et en 184 articles, constitue un ensemble méthodique et complet, un véritable code du droit public sanitaire.

Pour le choléra, dont les précédentes conférences connaissaient déjà fort bien le microbe et la propagation, la conférence de Paris n'avait guère à modifier dans l'ensemble des mesures établies. Il n'en était pas de même pour la peste. Si la conférence de Venise connaissait déjà la prédisposition des rats à l'acquisition de la peste, elle ne s'était pas encore

1. Étaient représentés : Allemagne, République Argentine, Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Danemark, Espagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Luxembourg, Monténégro, Pays-Bas, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Suède et Norvège, Suisse, Turquie, Égypte.

rendu compte de leur rôle contagieux parmi les hommes. L'expérience de ces six dernières années a révélé la terrible action de ces rongeurs et même de leurs parasites. La maladie se propage nettement du rat à l'homme; scientifiquement, on ne saurait établir aucune distinction entre la contamination d'un navire ou d'un pays par des rats pesteux ou par des hommes malades. De même il a été établi, depuis 1897, que si l'eau potable joue un rôle actif dans la propagation du choléra, elle n'en joue aucun dans la propagation de la peste : il était dès lors inutile de maintenir certaines prescriptions sur le renouvellement de l'eau potable et sur l'évacuation des cales à bord des navires pestiférés. Enfin les théories sur la période d'incubation de la peste ont changé. On considérait autrefois que cette période était de dix jours; les travaux de la commission britannique envoyée aux Indes ont démontré que la durée moyenne ne dépassait pas trois jours et la durée maxima cinq jours; c'est ce dernier terme que la conférence a adopté comme base de ses résolutions.

Les modifications, que ces découvertes rendaient indispensables, ont pu heureusement s'opérer sans qu'il fût besoin d'augmenter la rigueur des précautions essentielles. Envisager les possibilités pratiques; savoir se contenter d'une raisonnable présomption de sécurité; préférer le système libéral comme étant le plus efficace : tels sont les principes dont s'est inspirée la conférence de Paris pour remettre au point l'œuvre des conférences antérieures.

Dès 1892, chaque État signataire contractait l'obligation de notifier aux autres États l'existence d'un foyer de choléra sur son territoire; en 1893, on s'était préoccupé d'assurer la sincérité des mesures préventives. La conférence de Paris a insisté sur ce devoir de notification : mais elle a remédié à un grave inconvénient. Les conventions de 1893 et de 1897 traitaient de façon identique un cas accidentel sans importance et une grave épidémie. Or, il ne faut pas se dissimuler une des conséquences de la notification : implacablement suivie de mesures rigoureuses prises par les autres États, elle peut entraîner des pertes très sensibles pour le pays qui aura divulgué l'existence de son mal. On pousse ainsi le gouvernement intéressé à retarder ou à omettre la notification. Si au contraire le

pays contaminé sait d'avance ne pas avoir à courir de risques économiques, par des mesures de défense trop étroites chez ses voisins, il entreprendra avec toute la liberté désirable les efforts les plus résolus pour empêcher la propagation de la maladie. La convention de Paris réglemente la notification dans ce sens, afin d'accroître son efficacité. Elle pose d'abord une définition plus libérale de la « circonscription », ayant reconnu qu'une grande ville, qu'un grand port, Marseille par exemple, ne devait pas être considéré comme entièrement contaminé parce qu'il y existe un cas de peste ou de choléra. Le pays intéressé devient libre de fixer à la « circonscription » des limites variables selon les circonstances, — plus grandes s'il s'agit du choléra, moins grandes, s'il s'agit de la peste. De même, la notification d'un premier cas n'entraîne plus contre la circonscription atteinte l'application des mesures sanitaires ; une circonscription contaminée suppose désormais plusieurs cas de peste, non importés, et, sur place, un foyer infectieux.

Connaissant la transmission de la peste par les rats, on pouvait songer à notifier les épidémies pesteuses sur les rats et à déclarer contaminée une circonscription ainsi atteinte. Cette solution logique n'était pas équitable : si l'existence des rats pesteux devait être notifiée, les pays les plus avancés, où l'on procède à l'examen des rats, se trouveraient, par le fait même des précautions qu'ils prennent, assujettis à des obligations plus grandes. La conférence a décidé de ne rendre obligatoire la notification des cas de peste chez les rats qu'autant qu'ils coexistent à une épidémie humaine.

Enfin on a réduit la durée officielle de la contamination. La convention de Venise de 1897 exigeait pour la peste un délai de dix jours depuis la guérison ou la mort du dernier pesteux. La conférence de Paris a fait profiter le commerce et la navigation des dernières affirmations scientifiques sans mettre en danger la santé publique. En outre, considérant qu'un isolement bien exécuté offre les mêmes garanties que la mort ou la guérison du dernier malade, elle a décidé que la circonscription cesserait d'être contaminée cinq jours après l'isolement du dernier pesteux ou cholérique. Peut-être, dans une circonscription contaminée, eut-il pu sembler logique d'exiger

la certitude que les rats n'entretiennent pas un foyer; mais il a paru impossible, surtout dans une ville, d'arriver à la preuve absolue qu'il n'existe plus de rats pesteux. La conférence s'est contentée de certaines mesures de destruction contre les rats.

Contre les provenances d'une circonscription contaminée, la convention de 1897 avait classé les marchandises en deux catégories; certaines étaient qualifiées de *susceptibles* de transporter les germes. La conférence de Paris a cru devoir réagir, en affirmant un principe évident : « Il n'existe pas de marchandises qui soient par elles-mêmes capables de transmettre la peste ou le choléra; elles ne deviennent dangereuses que souillées par des produits pesteux ou cholériques. » Il est donc décidé que la désinfection ne peut être appliquée à toutes les marchandises et objets que si l'autorité sanitaire locale les considère comme contaminés. Il n'y a plus à proprement parler de marchandises *susceptibles*; pourtant on a continué à reconnaître que certains objets étaient plus souvent le véhicule des germes pestilentiels et l'on a décidé qu'ils pouvaient être prohibés ou désinfectés à l'entrée, indépendamment de toute autre considération, qu'ils fussent ou non contaminés. Mais la liste de ces objets, considérablement réduite, ne comprend plus que les linges de corps, hardes, vêtements portés, literies ayant servi, et aussi les chiffons et drilles. Encore les premiers de ces objets transportés comme bagages ne peuvent-ils être prohibés; ils sont seulement désinfectés; de même, quand il s'agit de choléra, la règle ne s'applique pas aux chiffons comprimés, transportés en gros par ballots cerclés.

Aucune autre marchandise ne peut être retenue aux frontières ou dans les ports; toutes peuvent être simplement désinfectées. Les transactions commerciales sont garanties contre les surprises et l'arbitraire. Même si des marchandises, arrivant par mer et contaminées pendant la traversée par des rats pesteux, ne peuvent être désinfectées, — comme par exemple des céréales, — on se contentera, pour assurer la destruction des germes, de les mettre en dépôt pendant une durée maxima de deux semaines. Les procédés de désinfection sont laissés au choix du pays destinataire; c'est une opération scientifique

dont les modes sont variables : chaque État a le droit de choisir le procédé qui lui convient.

La convention de Paris de 1903 maintient l'ancienne classification des navires ordinaires en navires indemnes, suspects et infectés. Mais la conférence de Venise évaluait à dix jours l'incubation de la peste et ajoutait deux jours encore pour se mettre à l'abri de toute éventualité fâcheuse : elle avait donc pris le chiffre de douze jours comme base de la classification. La convention de Paris, ramenant à cinq jours la durée de l'incubation et conservant les deux jours de garantie, ramène le total à sept jours pour la peste comme pour le choléra. Est infecté, tout navire qui a la peste ou le choléra à bord, ou qui a présenté un ou plusieurs cas de peste ou de choléra depuis moins de sept jours. Est suspect, tout navire à bord duquel il y a eu des cas de peste ou de choléra au moment du départ ou pendant la traversée, mais aucun cas nouveau depuis sept jours. Enfin le navire *indemne* est celui qui, bien que venant d'un port contaminé, n'a pas eu de cas de peste ou de choléra à bord, soit avant le départ, soit pendant la traversée, soit au moment de l'arrivée.

Le cadre de cette étude ne permet pas d'énumérer toutes les mesures applicables à chacune de ces catégories; il suffit d'indiquer celles qui ont le plus heureusement modifié ou complété les prescriptions antérieures. La convention nouvelle laisse à chaque pays le choix entre l'observation et la surveillance, lorsqu'il faut appliquer aux voyageurs l'une ou l'autre de ces mesures. Mais elle marque nettement ses préférences pour la surveillance, qui apporte moins d'entraves à la liberté des individus. La durée de l'observation ne pourra jamais dépasser cinq jours et celle de la surveillance dix jours; si la surveillance s'ajoute à l'observation, elle ne pourra pas dépasser cinq jours.

Une question longuement débattue fut celle des mesures à prendre contre les rats pesteux. A l'unanimité, les délégués ont proclamé la nécessité de détruire les rats. Mais ils n'ont pas cru devoir classer les bâtiments qui en contiennent parmi les navires infectés; cette appellation reste exclusivement consacrée aux navires qui présentent des cas de peste humaine. On a jugé préférable d'étudier la destruction des

rats, *la dératisation,* pour employer le néologisme dont la langue française s'est trouvée gratifiée. Certains, estimant que nous ne sommes pas encore suffisamment édifiés sur la valeur des différents procédés, redoutaient l'altération des marchandises ; d'autres étaient désireux que cette opération n'entraînât pas pour le commerce de trops longs délais. Afin de concilier ces opinions, la conférence a décidé que la « dératisation » devrait être faite le plus tôt possible, dans un délai qui ne dépasserait pas 48 heures, soit avant, soit après le déchargement et en évitant de détériorer les marchandises, les tôles et les machines. Puis reconnaissant qu'en raison de leur provenance, des navires étaient susceptibles de transporter des rongeurs chez lesquels la maladie aurait passé inaperçue, il a été convenu que, sans en faire une règle générale, l'autorité sanitaire pourrait, avant le déchargement de la cargaison soumettre à la « dératisation » les navires indemnes venant d'un port contaminé ; l'opération ne devra pas durer plus de 24 heures ni empêcher la circulation des passagers entre le navire et la terre. On a ajouté quelques recommandations essentielles concernant les meilleurs procédés de destruction actuellement connus et l'on a proclamé la nécessité de munir d'appareils appropriés les stations sanitaires et les grands ports.

Les délégués de la République Argentine et du Brésil avaient demandé que des mesures fussent prises contre les navires atteints de la fièvre jaune. Les remarquables travaux, accomplis à la Havane par les savants américains[1], ont été exposés à la conférence par les représentants des États-Unis. L'agent de propagation de la fièvre jaune paraît être un moustique, le *stegomya fasciata* ; il ne semble pas que les vêtements, linges et objets de literie, souillés par les malades, puissent transmettre l'affection à l'homme. Malgré les recherches des missions américaines à Cuba et à la Vera-Cruz, malgré celles de l'Institut Pasteur à Rio, la cause initiale de la fièvre jaune reste encore inconnue. L'accord ne s'est donc pas fait parmi les représentants des Puissances inté-

1. Études et expériences faites à la Havane par un Comité de médecins de l'armée américaine : le major Reed et les docteurs Lazear, Caroll, Agramonte. Le docteur Lazear est mort pendant ses recherches de la piqûre d'un moustique et le docteur Caroll a été gravement atteint.

ressées, et la conférence a jugé nécessaire de renvoyer l'élaboration d'un règlement international au moment où l'on aura déterminé scientifiquement les agents pathogènes. On a recommandé simplement aux pays intéressés de modifier leurs règlements sanitaires et de les mettre en rapport avec les données actuelles de la science sur le mode de transmission de la fièvre jaune et surtout sur le rôle des moustiques comme véhicules des germes.

***

Tout en s'attachant ainsi à mettre la prophylaxie en harmonie avec nos connaissances scientifiques, la conférence de Paris n'a pu oublier les dispositions des conventions précédentes touchant la défense de l'Europe contre les provenances d'Asie par la mer Rouge, la Mésopotamie et le Golfe Persique. Il est apparu qu'il n'y avait rien d'essentiel à changer à l'ensemble du système et que les résultats obtenus en exigeaient au contraire impérieusement la confirmation. Les mêmes précautions continueront à être prises au canal de Suez qui doit être le défilé sanitaire où sont arrêtées les maladies exotiques. Les navires ne sont admis à passer le canal que dans les conditions déterminées. La défense générale reste la même ; seules, quelques modifications de détail y sont apportées. Ainsi l'autorité sanitaire de Suez est autorisée à effectuer la visite obligatoire, non plus seulement de jour, mais de nuit lorsque les conditions d'éclairage seront suffisantes. Les navires de guerre peuvent passer sur déclaration des commandant et médecin du bord : l'autorité morale qui s'attache à cette déclaration paraît une garantie suffisante. Enfin, dans des conditions rigoureusement prévues, des trains quarantenaires en correspondance avec l'arrivée des navires, peuvent, afin d'accélérer le transit de la malle postale et des voyageurs, traverser l'Égypte de Suez à Port-Saïd ou à Alexandrie et *vice versa*.

La conférence a été heureuse d'enregistrer l'accomplissement, à Djebel-Tor, des perfectionnements prescrits par les précédentes conventions. Mais elle a demandé avec insistance l'amélioration des autres stations sanitaires sur la mer Rouge

et à l'entrée du canal; presque tout reste à faire à Abou-Ali, Abou-Saad, Djeddah, Wasta et Yambo. L'insistance de la conférence a été plus vive encore en ce qui concerne le Golfe Persique. De ce côté, l'on peut dire que les décisions antérieures sont restées sur le papier : les établissements prévus à Hannikin, à Kizil-Dizé, à Bassorah, n'existent pas ou sont dans un état déplorable. Les bureaux douaniers des frontières turco-persanes et du littoral se contentent de percevoir des taxes sur les vivants et sur les morts; ils ne peuvent être à aucun titre pris pour des stations sanitaires. La convention de 1903 décida l'application du système de 1897, c'est-à-dire la construction, sous la direction du Conseil de Constantinople et à ses frais, de deux établissements sanitaires, l'un à côté de l'île d'Ormuz, à l'entrée du Golfe et l'autre aux environs de Bassorah. Les délégués de la Perse ont accepté la création d'Ormuz et son fonctionnement sous une direction internationale; ils se sont vivement élevés contre la prétention des délégués ottomans qui s'opposaient à ce que le drapeau persan flottât sur ce lazaret; mais cette question toute politique n'était pas du domaine de la conférence.

La défense de l'Europe sur les voies d'accès habituellement suivies par les maladies exotiques est, nous l'avons vu, confiée aux deux grands Conseils d'Alexandrie et de Constantinople. Les délégués des Puissances se sont montrés unanimes pour constater le bon fonctionnement du Conseil d'Égypte, et les services importants que cette institution internationale rend à l'Europe. Ils se sont plu à reconnaître que, sous la direction éclairée de son président, M. le docteur Ruffer, non seulement la surveillance sanitaire du canal, mais encore la surveillance si délicate des pèlerins était assurée. La majorité de la conférence n'a donc pas pensé devoir en rien diminuer les prérogatives du Conseil d'Alexandrie. La situation ne s'est malheureusement pas présentée la même en ce qui concerne le Conseil de Constantinople. Ce Conseil n'a pas jusqu'ici rempli la mission qui lui était dévolue. Il n'a pas su faire usage des attributions que son caractère international lui confère. Ce caractère international a été de nouveau proclamé par l'unanimité des Puissances : toutes, sauf la Turquie, ont reconnu la nécessité d'apporter à la composition de ce conseil

des modifications qui le rendent plus indépendant du gouvernement ottoman. Le nombre des délégués turcs au Conseil a été ramené de huit à quatre et il a été décidé que la Roumanie [1] avait droit désormais à un représentant. Les délégués étrangers doivent être indépendants de toute attache avec le gouvernement turc. L'intérêt local ottoman, qui s'occupe d'assurer une bonne hygiène à la Turquie, est tout différent de l'intérêt international, confié au Conseil de Constantinople. C'est là l'idée que la conférence de Paris a précisée en maintenant à ce Conseil la surveillance du Golfe Persique, de la mer Rouge, du Chatt el Arab.

La conférence de Paris a insisté sur ce point que les décisions des conventions sanitaires obligent les Conseils internationaux sans qu'ils puissent substituer leurs idées aux règles ainsi établies; dans cet esprit, un article spécial de la convention spécifie que « dans l'intérêt de la santé publique, les hautes parties contractantes conviennent que leurs représentants au Maroc appelleront de nouveau l'attention du Conseil sanitaire international de Tanger sur la nécessité d'appliquer les stipulations sanitaires ». Le vœu a été aussi exprimé que le pèlerinage marocain soit dûment réglementé et qu'une station sanitaire soit installée à proximité du Conseil de Tanger, à Malabata par exemple.

*
* *

La conférence de Paris de 1903 a donc complété et perfectionné le système de défense qu'avaient successivement ébauché les précédentes conventions. Désormais tous les rouages de l'hygiène internationale sont créés et mis en place : le ressort capable d'en assurer le mouvement fut créé par l'institution d'un Bureau sanitaire international. Le président de la délégation française a longuement plaidé la nécessité de cette création qui pouvait rencontrer quelques difficultés. Sans doute il était facile de prévoir combien serait précieuse

1. La conférence a été heureuse de pouvoir donner à la Roumanie cette marque de confiance, eu égard aux progrès qu'elle a effectués dans son organisation sanitaire et qui lui ont permis de renoncer aux mesures spéciales qu'elle avait demandées aux conférences antérieures relativement à la navigation sur le Danube.

la sincérité des renseignements que fournirait cet office international et quelle confiance ils inspireraient. Il était permis d'espérer que cette confiance même ne pourrait qu'attirer au régime conventionnel dont il serait l'expression, l'adhésion des Puissances qui n'y ont pas encore accédé. Recevoir toutes les informations concernant la santé publique; indiquer les lacunes des règlements édictés; suivre dans chaque État le développement des organisations sanitaires; préparer quotidiennement la matière a de nouveaux perfectionnements : c'était là assurément une œuvre utile et méritoire; mais ne pouvait-on pas craindre que le pays dont ce Bureau serait le siège ne cherchât à l'accaparer, pour s'immiscer dans les affaires hygiéniques des différents pays? La réponse à cette objection a été faite de manière à apaiser tous les scrupules et à lever les derniers doutes.

Il s'agissait simplement d'établir un « observatoire sanitaire » ayant une action purement morale, sans aucun pouvoir exécutif, et respectant absolument le droit de souveraineté des États. Il était parfaitement entendu au surplus que cet Office serait absolument international, non pas seulement de nom ainsi que cela avait pu se produire pour d'autres fondations similaires, mais dans sa composition même. M. Barrère a gagné ce procès en faveur de la santé publique. Il a proposé un Office sanitaire international sur le type du Bureau des poids et mesures qui à son siège à Paris : ce bureau choisit lui-même son directeur et reste seul maître de son fonctionnement; il a l'indépendance la plus large; il n'a d'autre attache avec le pays où il existe que l'hospitalité qu'il en reçoit. La Conférence a décidé non seulement d'accepter cette création, mais encore, sur la proposition des délégués d'Italie et de Russie, de désigner Paris comme le siège du futur Office sanitaire.

Telle est, exposée dans ses grandes lignes, l'œuvre accomplie par la dernière conférence de Paris. Elle a tenu compte des légitimes préoccupations du commerce; elle apporte cependant à la santé publique une triple garantie, en empêchant définitivement la propagation des épidémies hors de leurs foyers d'origine, en surveillant leurs voies d'accès vers

l'Europe, en organisant enfin la défense en Europe même si la maladie venait à y pénétrer. Mais le régime établi, pour rendre les services que l'on en attend, doit être appliqué dans son ensemble. La réalisation d'une grande partie de ce programme dépend de la Turquie : sa situation géographique aux confins de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, sur la mer Rouge et sur le Golfe Persique, ainsi que l'autorité du Sultan, gardien des droits sacrés du Khalifat sur le pèlerinage de la Mecque, lui font, au nom de la civilisation, un impérieux devoir de ne pas refuser plus longtemps sa participation à l'effort commun.

La Turquie n'a pas adhéré aux Conventions de 1894 et de 1897 ; elle comprend mal ses propres intérêts : en participant à la défense des autres États, elle se défendrait elle-même et le rôle moral du Sultan protecteur des croyants ne pourrait que grandir, s'il assurait aux musulmans les bienfaits de l'hygiène internationale. La Sublime Porte doit donc améliorer les stations sanitaires qu'elle possède sur la Méditerranée et sur la mer Noire : Clazomènes, Beyrouth, Cavak, et laisser le Conseil de Constantinople remplir librement la mission qui lui est confiée. Il est indispensable qu'elle ne persévère plus dans des pratiques surannées, inutiles et vexatoires, qui jettent le trouble dans la vie économique du bassin oriental de la Méditerranée. Aussi les délégués des Puissances ont-ils adopté une résolution en vertu de laquelle « les gouvernements signataires conviennent d'intervenir auprès de la Sublime Porte pour obtenir d'elle son adhésion aux actes de la présente Conférence ainsi qu'aux conventions antérieures. » On ne saurait trop désirer le succès de cette intervention.

La convention de Venise de 1897 avait été ratifiée par quatorze Puissances ; la convention de Paris du 3 décembre 1903 a été signée par les plénipotentiaires de vingt États ; c'est un acte décisif dans la défense sanitaire de l'humanité.

PAUL GAUTHIER

LE « DON JUAN » DE MOLIÈRE

I

L'œuvre des maîtres s'éclaire différemment selon les temps; elle révèle des aspects nouveaux, des sens inaperçus; telle partie, exclusivement admirée jusqu'alors, recule d'un plan, telle autre, moins appréciée, avance en pleine lumière. Chaque siècle, à son tour, veut se trouver dans ce miroir et, tout naturellement, préfère le coin de l'œuvre où il s'est reconnu.

Voilà comment *le Malade imaginaire*, qui n'a longtemps passé que pour une farce, se classe, aux regards de notre époque, atteinte un peu de la maladie d'Argan, parmi les comédies les plus profondes du maître. Pour des raisons de même ordre, *Don Juan*, que le XVIIe siècle n'admit pas sans difficulté, où le XVIIIe hésitait à s'applaudir, bien qu'il y eût été prévu, *Don Juan*, après toutes sortes d'aventures, prend tout doucement sa place au premier rang. M. Henri Lavedan, hier encore, nous présentait son marquis de Priola comme « le Don Juan moderne »; la Comédie-Française, encouragée, s'apprête à nous rendre, assure-t-on, celui de Molière, et la curiosité publique approuve impatiemment ce grand dessein.

C'est, tout le monde en convient, la pièce la plus singulière de l'auteur et de son temps. Molière y a pris toutes les libertés imaginables. Le ton général est celui de la comédie; mais la comédie, qui çà et là touche à la bouffonnerie, monte

parfois jusqu'au drame, s'élève jusqu'au mystère. On y parle toutes les langues; la société entière y est mise en scène : paysans, bourgeois, religieux, — car le pauvre a tout l'air d'un ermite, — auxquels se mêlent des personnages du meilleur monde et même d'un monde meilleur, — car le surnaturel y coudoie la réalité. — Un des décors, c'est le tombeau, avec son redoutable dessous, l'enfer, où s'abîme le héros; Molière prend à partie tout ce qu'on adorait alors, et même un peu ce qu'on adore aujourd'hui, la science; et, en retour, et pour la première fois peut-être, au moins dans le sens nouveau, il jette à la face de la divinité, qu'il nie, ce grand mot : « Humanité ».

Tout cela, dans la forme la plus indépendante : plus d'unités ni de temps ni de lieu ! La pièce dépasse les vingt-quatre heures permises; le décor change au troisième acte, au cours même du dialogue; le caractère du héros constitue toute l'unité de l'ouvrage et la nécessité qu'il soit puni détermine seule le dénouement.

Ces libertés sont d'ailleurs ce qui, de tout temps, a compromis *Don Juan*. Les audaces du fond scandalisèrent le XVIIe siècle; celles de la forme choquèrent le goût du XVIIIe. Le romantisme les admira mollement : il s'était fait du héros une idée, ou, pour mieux dire, un idéal très différent. Et l'on nous a déclaré plus récemment qu'il n'y faut pas prendre garde, et que Molière « ne l'a pas fait par exprès » : — ce sont les propres termes de M. Jules Lemaître, dans une charmante et pénétrante étude.

Oserai-je le dire? Je trouve un peu impertinent à nous de prétendre que le génie ne fait pas exprès ce qu'il fait, surtout quand il s'agit du plus raisonnable génie de notre théâtre, ou, plutôt, du génie même de la raison.

Molière, avance-t-on, n'écrivit son *Don Juan* qu'à la prière de ses camarades, et parce que les troupes rivales avaient chacune le sien, et que tous faisaient de l'argent. Le sujet comportait certaines scènes consacrées : Molière ne le pouvait traiter différemment. — Mais, tout d'abord, il ne me paraît pas sûr que Molière ait attendu, pour songer à son *Don Juan*, que ses camarades l'en eussent prié. Si la pièce, par endroits, sent l'improvisation, en d'autres elle est écrite avec amour; et il se

pourrait bien que nous fussions là en présence d'une œuvre très méditée, mais achevée rapidement, — et disons, puisque Molière était en guerre : d'une mobilisation. La pièce, qui est une revanche du *Tartuffe*, dut être conçue au lendemain de l'interdiction du chef-d'œuvre, et terminée précipitamment quand cette interdiction devint définitive.

Le sujet était admirable, et les scènes consacrées devaient faire passer les vérités que Molière avait à dire. Il s'empara de la vieille fable de Tirso de Molina, popularisée par les Italiens et déjà mise en français par Dorimond et Villiers ; et il la traita avec les libertés qu'ils avaient prises ; mais il y ajouta, — ce qui montre assez, ce me semble, qu'il « le fit exprès ».

Ses prédécesseurs — j'entends les français — n'enfreignaient pas la règle des vingt-quatre heures ; ils ne prononçaient pas les noms sacrés, disaient : « les Dieux », pour : « Dieu », comme les Italiens disaient : « *Giove* » (Jupiter). Enfin, ils n'avaient point la scène du Pauvre, ni la terrible apostrophe de Don Louis, ni le couplet de Don Juan à la louange des hypocrites. Si donc Molière, dans un cadre tout fait, a usé de licences déjà autorisées

> Et des changements de théâtre
> Dont le bourgeois est idolâtre,

— comme le constate Loret, — ces licences, il les a outrées ; il est allé plus loin qu'on n'était allé jusque-là, si loin que je me demande si on l'a rattrapé depuis !

Et cela, encore une fois, parce que *Don Juan* était pour lui une revanche, presque un va-tout.

Don Juan est la dernière bataille de ce que j'appellerais volontiers la période héroïque de Molière.

J'ai déjà dit un mot de cela ailleurs[1] ; mais je ne me fais pas scrupule d'y revenir, parce que la chose n'a pas été, il me semble, suffisamment dégagée par les biographes. Il y a plusieurs périodes dans la vie de Molière. Après son roman comique en province et les tâtonnements qui marquèrent ses premières années de Paris, j'en distingue deux essentielles :

1. Dans un article sur *le Tartuffe*, publié par la *Revue Bleue*.

la première, toute de développement et de combat, où la comédie de Molière joue la société, ses institutions, ses puissances, — c'est le temps de *l'École des Femmes*, du *Tartuffe*, de *Don Juan*, du *Misanthrope*, chef-d'œuvre de transition, qui résume cette période et ouvre l'autre ; — la seconde, où, renonçant par force à la comédie sociale, il étudie et met en scène, avec la profondeur que l'on sait, les caractères particuliers : c'est le temps de *l'Avare*, du *Bourgeois gentilhomme*, des *Femmes savantes*, du *Malade imaginaire*.

A l'époque militante, Molière a encore la santé ; il est exubérant de verve et de courage ; il aime, il est aimé, ou se croit aimé ; il compte sur la protection d'un roi jeune, amoureux lui-même, plein de désirs de gloire et impatient de toute dévote contrainte. Il y a comme une alliance entre le monarque et le comique. Il semble que celui-là ait donné patente à celui-ci pour jouer toutes les puissances de son État, la sienne exceptée. *Les Fâcheux* sont une escarmouche ; moins que cela, si l'on veut, une salve à poudre ; mais, dans *l'École des Femmes*, l'auteur s'aventure hardiment sur les terrains défendus. Cette grave institution : le mariage, — l'éducation des femmes, cette question sociale, — et la part qu'y a la religion, — voilà ce que traite Molière. Cet homme-là osera tout, on le sent.

La cabale avertie commence ses attaques. Il pleut des libelles ; les précieuses, les pédants, les marquis, les dévots, les comédiens, tous s'en mêlent : Molière fait face à tous.

Ces répliques charmantes, *la Critique*, *l'Impromptu*, sont pour les marquis et ces dames ; mais il prévient, dans *l'Impromptu*, qu'il sait que cette guerre qu'on lui fait « n'est qu'une diversion pour le détourner des autres ouvrages qu'il a à faire » ; et, pour montrer que rien ne l'en détourne, il donne *le Tartuffe*.

Le voici au sommet lumineux de sa carrière, il se possède tout entier, il se gouverne : aussi donne-t-il la plus belle fleur de son génie. Les audaces de *l'École des femmes* sont dépassées de beaucoup .C'est l'Église qu'il joue, en la montrant dans la famille et en plaidant contre elle, au nom des « sentiments humains ». Avec quelle vaillance le sujet est traité ! Et quel langage ! Molière a gardé la verdeur et le pittoresque de *l'Étourdi*, — tant prisés par Victor Hugo, — mais sans que la fantaisie

fasse tort aux caractères. Chaque personnage parle juste sa langue, Tartuffe comme les autres.

Ainsi Molière poursuit la tâche qu'il s'est prescrite. Qu'arrive-t-il cependant? La protection du Roi fait défaut au chef-d'œuvre; au-dessus de Louis XIV, Molière se heurte à la raison d'État : *le Tartuffe* est interdit.

En vain, Molière bataille; en vain, il remanie la pièce; en vain, il va, dans un placet, jusqu'à dire que, si les Tartuffes l'emportent, il devra renoncer à faire des comédies, — soit qu'il voulût seulement faire appréhender au Roi une retraite qui l'eût privé du plus goûté des divertissements, soit qu'en réalité il aimât mieux briser sa plume que de renoncer à écrire librement, roulant sans doute de grands projets et méditant des cadets au *Tartuffe* : — le chef-d'œuvre, en dépit de lui, reste sous le boisseau.

Molière n'était pas homme à se rendre à la première défaite : il ne voulut pas s'avouer vaincu, ni succomber sans rendre coup pour coup; et c'est alors que, s'emparant du sujet à la mode, il le transforme, l'élargit, et, par un coup de génie, rallie Don Juan à la cabale et foudroie dans le même personnage les deux puissances, ses ennemies : le grand seigneur méchant et le faux dévot.

Le courage était grand : aussi y eut-il beau bruit. La pièce eut du succès, comme en font foi les recettes; mais il fallut, dès la seconde représentation, faire des coupures; et après la quinzième, interrompue à cause des fêtes de Pâques, la pièce ne fut pas reprise — par ordre, évidemment — et pas même imprimée. Aux libelles soulevés par *le Tartuffe*, d'autres succédaient plus atroces; et le poète, voué au feu, dut se demander, cette fois, si, couvert par le Roi seulement dans sa personne et point dans son génie, il lui était possible encore de continuer la guerre.

Il n'avait plus de santé : — une grosse maladie, à la fin de cette année (1665); — il n'était plus heureux : — c'est le temps où éclatent ses dissentiments avec sa femme. — Enfin, point à noter aussi, le Roi venait de se l'attacher directement; il pensionnait la troupe, devenue la troupe du Roi : titre glorieux, sans doute, mais qui obligeait Molière à d'autant plus de prudence. Il n'eût pas été bon de compromettre, par quelque

méchante affaire, le patronage royal; et, très probablement, on le lui donna à entendre.

C'est ainsi que Molière dut renoncer aux grands sujets qu'il avait encore à traiter. *L'Impromptu* avait annoncé une pièce considérable sur la cour : une belle comédie taillée sur le plan du *Tartuffe*, avec les libertés de *Don Juan*, eût suscité de terribles colères; Molière ne l'écrivit pas, mais il en tira *le Misanthrope*.

Ne semble-t-il pas, en vérité, que l'on surprenne, dans le dialogue d'Alceste et de Philinte, l'écho du débat qui s'était élevé dans l'esprit de Molière? Alceste, c'est le Molière des batailles, qui n'admet point qu'avec le vice on garde des mesures; qui, plutôt que de se rendre, veut rompre en visière avec le genre humain et se retirer au désert. Philinte, c'est le Molière philosophe, qui s'accommode aux temps, fait grâce aux hommes, se résigne, ne pouvant les corriger à sa guise, à les peindre du moins tels qu'ils sont :

Des singes malfaisants ou des loups pleins de rage...

Ce Molière-là ne fera plus de comédie sociale, mais il continuera la comédie humaine. Il laissera la finance à Le Sage, la magistrature à Beaumarchais, il ne peindra, dans son *Bourgeois*, qu'un des travers de la classe, et le sujet même des *Femmes savantes*, ce chef-d'œuvre de la seconde manière, n'aura pas l'envergure de ceux dont il faisait choix quelques années plus tôt.

Mais il étudiera les caractères avec une âpreté sans égale, avec la même verve dramatique, — au vrai sens du mot drame, qui veut dire action, — avec cette inextinguible gaieté qui, à sa dernière heure encore, donnera dans Toinette une sœur à Dorine.

Au reste, ne pouvant plus écrire d'autres *Tartuffes*, Molière ne renonça pas à faire jouer le premier. C'est sur ce point qu'il concentra sa politique. Il abandonna *Don Juan* plus facilement; non qu'il dédaignât ce chef-d'œuvre, mais la pièce avait été jouée, elle avait vécu, et, pour un auteur, un auteur-acteur surtout, — voyez Shakespeare! — l'impression n'est rien, la représentation est tout, et *Don Juan*, ayant été joué, ne tenait plus au cœur de Molière comme y tenait *le Tartuffe* resté dans les limbe.

Il s'obstina donc, et, le 5 février 1669, il réussit : ce jour-là, jour inoubliable, *le Tartuffe* fut joué, *le Tartuffe* alla aux nues.

Cette victoire cependant ne rendit pas à Molière la liberté ancienne, et la pièce qui suivit le chef-d'œuvre si longtemps interdit, cette pièce, commandée par le Roi, ce ne fut pas un second *Tartuffe*, hélas ! ce fut *Monsieur de Pourceaugnac*.

Soit dit en passant, ceci doit nous apprendre à mesurer un peu notre reconnaissance à Louis XIV. Sa protection nous a valu beaucoup, mais qui sait quels chefs-d'œuvre nous ont coûtés la liberté retranchée à Molière et la préférence du Roi pour les comédies « innocemment plaisantes », — comme l'écrit M. Paul Mesnard, — tranchons le mot, pour les farces, aussi bien que pour les ballets ! Car c'est une étrange sottise de répéter, comme on le fait encore, que Molière écrivit ses bouffonneries pour le peuple : la cour ne les goûtait pas moins. C'est pour le maître, expressément, qu'il finit en farce le *Bourgeois*, et la pièce jouée le plus fréquemment devant Louis XIV, c'est... *le Cocu imaginaire*.

Et, sans doute, il resterait bien des choses à dire là-dessus, si l'on examinait, par exemple, quels changements subit la langue de Molière par la gêne imposée à son génie. Au temps de sa première manière, c'est le Gaulois qui parle : Molière est ouvertement de la lignée de Rabelais ; — chose remarquable, c'est le temps des pièces en vers. La dernière période, au contraire, est le temps des pièces en prose : après *le Misanthrope*, il n'y a plus en vers qu'*Amphitryon* et *les Femmes savantes*. Molière s'y montre plus artiste, mais moins poète ; les vertes échappées d'autrefois se font rares : c'est, semble-t-il, le Latin qui l'emporte. Aussi bien la profondeur reste égale, et la langue s'approprie de plus en plus aux conditions des personnages.

J'ai noté, lors d'une vente d'autographes, ces lignes curieuses :

« Ce qui frappe, aujourd'hui, dans Molière, c'est le philosophe et le socialiste plus encore que le grand poète. Son *libertinage*, pour employer le mot du temps, m'apparaît à chaque page de son œuvre sous les précautions infinies dont il était obligé de l'envelopper. Le temps est venu peut-être de

restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre Révolution. »

Et la lettre est signée : « Émile Augier. »

Cela est, à mon sens, un peu excessif. Molière n'a grain de socialisme ; et, en appelant *le Tartuffe* ou même *l'École des Femmes* des comédies sociales, j'entends bien qu'elles jouent la société elle-même et ses institutions ; mais je crois peu que Molière rêvât une révolution. Et cependant Augier n'a pas tout à fait tort. Molière eut sur la société les idées de la race, celles qui, de tout temps, chez nous, ont eu pour arme le rire. Raison, saine nature, liberté, c'est à la lumière de ces idées, c'est pour leur triomphe, qu'il voulut peindre son temps. Il le fit hardiment dans sa première manière ; il dut, par ordre, se contenir dans la seconde. Voilà pourquoi, — bien que son génie peut-être n'ait pas cessé de croître jusqu'au jour où il succomba, terrassé en plein travail, — malgré la variété des types qu'il créa dans la dernière période de sa carrière, malgré l'éclat de la verve qui produisit M. Jourdain, Harpagon, maître Jacques, Georges Dandin, Diafoirus, Argan et tant d'autres, malgré la perfection de ces inimitables *Femmes savantes*, — voilà pourquoi le véritable Molière, celui qui est à la fois *lui* et le plus *nous*, c'est celui du temps des batailles, celui de *l'École des Femmes*, du *Tartuffe* et de *Don Juan*.

Peut-être, en abordant ce dernier chef-d'œuvre, n'était-il pas inutile de rappeler à quelle heure décisive il fut écrit, pour en faire mieux saisir l'importance historique.

II

La légende de Don Juan nous est venue d'Espagne. On veut qu'elle ait un fondement historique : c'est possible, quoiqu'elle ressemble fort à bien d'autres histoires de statues agissantes et parlantes, et qu'il y ait plutôt là, sans doute, un

de ces contes qui courent le monde, on ne sait comment. Quoi qu'il en soit, on rapporte qu'un libertin, issu d'une des vieilles maisons de Séville, Don Juan Tenorio, séduisit la fille de Don Gonzalo d'Ulloa, commandeur de Calatrava. Le père s'étant fâché, il tua le père. Peu après, lui-même fut trouvé mort dans la chapelle du couvent de San Francisco, où était le tombeau des Ulloa; et les moines répandirent le bruit que c'était la statue du commandeur qui, par permission divine, lui avait tiré l'âme du corps pour l'emporter aux enfers. — D'autres traditions, paraît-il, se greffèrent sur celle-là : nous les retrouverons plus tard.

Tirso de Molina bâtit sur l'aventure une comédie qui n'est pas, dit-on, la meilleure des trois cents qu'il composa, mais qui offre de belles scènes et qui n'est pas indigne de son extraordinaire fortune. C'est le fameux *Burlador de Sevilla* ou le *Convidado de piedra*, — ce *Convive de pierre*, devenu chez nous, bizarrement, *Festin de Pierre*.

Personne ne doute aujourd'hui que Molière n'ait connu la comédie de Tirso. Il lisait beaucoup de pièces espagnoles en ce temps-là : ainsi celle de Moreto dont il fit la *Princesse d'Élide*, celle de Barbadillo, dont il garda quelques traits pour *le Tartuffe*; et il se souvenait encore de celle de Tirso, quand il écrivit le *Misanthrope*, puisque la chute du sonnet d'Oronte est prise d'une sérénade du *Burlador*. Il se peut même qu'il ait vu jouer la pièce à Paris par les comédiens espagnols de la Reine. Au reste, il n'emprunta à l'auteur castillan que ce que lui avaient déjà emprunté les Italiens. Peut-être cependant doit-il à cette lecture la teinte espagnole de certaines scènes, comme celles où paraissent les frères d'Elvire.

Voici la fable de Tirso :

Le premier acte s'ouvre à Naples, par un exploit de Don Juan qui, sous le nom de certain duc Ottavio, aimé de la duchesse Isabelle, se glisse de nuit chez celle-ci, l'abuse et abuse d'elle, puis, reconnu, s'évade et prend la mer. Ici, la scène du naufrage; sauvé par son valet Cataliñon, le *gracioso* de la pièce, Don Juan est recueilli par la belle Tisbea, que Tirso nous donne pour une paysanne et qui s'exprime comme une précieuse. Mais Charlotte ou Cathos, c'est tout un pour Don Juan : il la séduit, puis l'abandonne, et Tisbea

désespérée met le feu à sa cabane et s'en va le chercher par le monde.

Nous le retrouvons à Séville, au deuxième acte ; et c'est vraiment là que la pièce commence. Le marquis de la Mota, un courtisan, un fat, confie imprudemment à Don Juan son amour pour Doña Anna, la fille du commandeur : Don Juan se résout aussitôt à la lui enlever. Les réprimandes de son père, informé de l'aventure napolitaine, et la nouvelle qu'il est exilé par le roi dans ses terres, ne l'empêchent pas d'accomplir son dessein. Il approche la jeune fille sous le costume du marquis, elle le reconnaît trop tard, appelle à l'aide : le commandeur se présente ; Don Juan le tue et s'enfuit.

En gagnant le lieu de son exil, il traverse un village où vont se célébrer les noces d'une jeune fille, Aminta, plus naturelle que la belle Tisbea, mais qui n'en fait pas moins double emploi avec elle : — sous couleur de l'emmener à la cour, afin de l'y épouser lui-même, Don Juan rompt les noces, dupe la belle, et disparaît.

Le troisième acte nous ramène à Séville, où notre héros est revenu par bravade. Là, pénétrant au couvent, lieu d'asile, il se trouve devant la statue du commandeur, s'égaye du bonhomme, lui prend la barbe en riant et ne répond aux objurgations de Cataliñon effrayé qu'en invitant à souper l'homme de pierre. Le commandeur reste impassible ; mais, à la scène suivante, on l'entend frapper chez l'impie.

La scène est longue, mais belle. Comme dans Molière, Don Juan veut faire souper son valet, qui s'excuse, et ordonne qu'on régale d'une chanson le commandeur. Au fond, toutefois, il est ému : « Si tu es une âme en peine, — dit-il à la statue, — ou si tu espères quelque satisfaction pour ton soulagement, dis-le : je te donne ma parole de faire ce que tu m'auras ordonné. Jouis-tu de la vue de Dieu ? As-tu reçu la mort en état de grâce ? Parle, je t'écoute avec anxiété. » Ce n'est pas là, on le voit, l'athée de Molière, mais l'intrépidité n'est pas moindre. La statue invite à son tour le *Burlador*, il accepte : « Je suis un Tenorio ! dit-il. — Et moi, un Ulloa ! réplique la statue. — J'irai sans faute. — Je te crois. Adieu. — Attends, je vais t'éclairer. — Ne m'éclaire pas, je suis en état de grâce. » C'est sublime de concision et de foi.

Et pendant que les méfaits de Don Juan se découvrent et que la cour retentit du bruit de ses victimes, il va au rendez-vous du tombeau, rit de Cataliñon qui l'invite à se méfier, ne considérant, dit-il, comme jours de malchance que ceux où il n'a pas d'argent : tous les autres sont excellents... La statue apparaît. Le repas est servi : ce sont des scorpions, des vipères, arrosés de fiel et de vinaigre ; et une sérénade sépulcrale est offerte à Don Juan. « Aucun ne doit dire : J'ai du temps devant moi !... Le temps du repentir est court et il n'est dette qui ne se paie !... » Puis la statue saisit la main de Don Juan : « Lâche-moi, — s'écrie-t-il, — ou je te poignarde !... Mais je ne frappe que l'air ! » Et il plaide les circonstances atténuantes : « Je n'ai pas déshonoré ta fille, elle a découvert ma ruse à temps ! — Qu'importe? l'intention suffit ! — Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse ! — Il est trop tard !... » Il s'engloutit.

Tel est le « Don Juan » de Tirso. Il y a bien là la carcasse de tous les autres et les grandes lignes du drame y sont ; mais les caractères n'y sont pas. Il y a loin du Don Diègue de Tirso au Don Louis de Molière, d'Aminta à Charlotte, de Cataliñon, *gracioso* banal, à cet honnête et poltron Sganarelle, contre-partie populaire de son maître, qui croit à force de bon sens, comme l'autre nie à force d'esprit ; loin enfin de ce Don Juan catholique, dont toute l'impiété consiste à dire, à chaque méfait nouveau, quand on l'invite au repentir : « Bon ! j'ai du temps devant moi ! » à ce Don Juan que l'on sait, qui ne croit qu'à deux et deux sont quatre et qui meurt le défi et la négation à la bouche.

Les Italiens, il est vrai, ont fourni à Molière quelques éléments nouveaux. Il nous reste, pour juger de ce qu'il leur a pris, la pièce de Cigognini, le scénario de Dominique et les deux pièces françaises, l'une de Dorimond, l'autre de Villiers, toutes les deux imitées de Giliberto, qui se suivent scène par scène et se répètent parfois vers par vers.

Ces comédies reproduisent, dans l'essentiel, la fable de Tirso. Mais, en passant par Rome, Don Juan est devenu athée. La pièce s'intitule désormais : *L'Ateista fulminato*. — Et on la jouait dans les églises, pour l'exemple, comme on donne encore en Espagne, tous les ans, le jour des Morts,

le *Don Juan* de Zorrilla. — *L'Ateista* est de plus un fort vilain sire, à qui ne répugnent ni l'assassinat ni le rapt, et qui frise de près le parricide, comme en fait foi le sous-titre des pièces françaises : *le Festin de Pierre ou le Fils Criminel.*

Voici d'ailleurs, en raccourci, la succession des scènes chez Villiers :

Au premier acte, Don Juan, rabroué par son père, lui répond de telle sorte que le bonhomme en va mourir de chagrin.

Il tente, au second, de forcer Amarille (la Doña Anna de Tirso), et tue le commandeur accouru au secours de sa fille.

Cet exploit, commis publiquement, le contraint à se cacher : il change d'habits avec Philipin son valet ; — scène dont se souviendra Molière, qui ne fait d'ailleurs que l'indiquer, préférant faire endosser à Don Juan un habit de campagne et à Sganarelle la robe du médecin.

Autre indication pour Molière : en ce même acte, — le troisième, — Don Juan rencontre un pèlerin, lui achète sa mandille et s'en revêt pour tromper Don Philippe, amant et fiancé d'Amarille, qui le cherche et ne le reconnaît pas. Le faux pèlerin, jouant l'hypocrite, amène son rival à prier avec lui, et, par humilité chrétienne, à déposer son épée avant de se mettre à genoux ; après quoi, le voyant désarmé, il l'assassine. — La rencontre avec le pèlerin est le germe de la scène du Pauvre ; Molière n'en a conservé d'ailleurs que l'hypocrisie qu'il attribue à Don Juan, lui aussi, non pour abuser un pauvre homme, mais pour en faire un instrument de règne.

Au quatrième acte, le naufrage ; il s'ensuit chez Don Juan un moment de trouble, conversion passagère, que fait évanouir vite la beauté d'une mariée de village. — Entre parenthèses, c'est ici que se place l'épisode de la liste, négligé par Molière : cette fameuse liste des victimes de Don Juan, que déroule le valet du terrible séducteur... Dans la bouffonnerie de Dominique, Arlequin en retenait un bout, jetait l'autre au parterre et invitait les spectateurs à s'assurer s'ils n'y trouveraient pas leur femme, leur sœur ou leur fille. — Inutile d'ajouter que Don Juan souffle en plein bal la rustique épouse à son mari.

Les scènes suivantes sont celles de la statue. A l'invitation de Don Juan elle répond par un signe de tête, qui n'est pas

dans Tirso et que gardera Molière. La statue, notons ce détail, était équestre ; et c'était sur Don Pierre et son cheval que comptaient les auteurs pour attirer la foule : ainsi l'avoue Villiers dans sa préface.

Au souper offert par Don Juan succède enfin le festin de Don Pierre, où nous retrouvons les scorpions et le vinaigre du *Burlador* ; puis l'engloutissement final, que dans Cigognini déjà le valet de Don Juan faisait suivre du cri : « Mes gages ! Mes gages !... »

III

Voilà, en résumé, quels éléments les devanciers de Molière ont mis à sa disposition.

Il a gardé la donnée générale, toute la machinerie fantastique et quelques-unes des scènes traditionnelles, qu'il a traitées à sa manière. Mais, outre la refonte géniale de tous les caractères, il a modifié singulièrement la fable.

Et, tout d'abord, il a changé la conduite de la pièce, de manière à marquer, dans les méfaits de Don Juan, une gradation qui justifie le châtiment céleste. Ainsi, il a reporté au deuxième acte la séduction des paysannes ; il a reculé au quatrième l'apostrophe de Don Louis et l'impertinence parricide par laquelle y répond Don Juan ; il a rejeté au cinquième l'hypocrisie, qui est le crime inexpiable, surpassant tous les autres au compte de Dieu même.

En second lieu, Molière a supprimé les scènes de meurtre. Et, chose bien significative, chez Tirso, chez les Italiens, et dans tous les *Don Juan* qui suivront le sien, — à une exception près, — le commandeur est le père de celle que Don Juan déshonore : c'est en voulant défendre sa fille, ou la venger, qu'il trouve la mort. On ne voit pas cela chez Molière. Le commandeur n'est pas le père d'Elvire, on ne sait ni comment ni pourquoi il est mort : Sganarelle n'en dit mot, ni Don Juan. Don Juan l'a « bien tué » : c'est tout ce que nous savons. N'est-ce là qu'une raillerie? cela veut-il dire qu'il l'a tué dans les règles, en duel loyal, ce qui expliquerait la

grâce? L'affaire, d'ailleurs, date de six mois; en dehors de ce qu'en disent le maître et son valet, personne n'en parle dans la pièce.

Il est clair que cela diminue l'impression : et ce commandeur, dont on ne sait rien, est loin de produire l'effet de Don Gonzalo ou de Don Pierre, ressuscitant afin de venger son honneur. Pour quelle raison Molière s'est-il passé d'un élément dramatique aussi sûr?

Autre remarque : loin d'assassiner par trahison le fiancé de celle qu'il a ravie, le Don Juan de Molière tire galamment de péril le frère d'Elvire. C'est par des combats de générosité, d'un accent quasi cornélien, que Molière remplace les scènes de ruse et de meurtre où son héros fait chez les Italiens si abominable figure.

L'explication de ces changements si graves est dans le changement de caractère de Don Juan. Les Italiens, en faisant de lui un athée, en avaient fait aussi un scélérat vulgaire : Molière s'y refusa. Il le montra le plus séduisant des hommes, bien tourné, spirituel, intrépide, grand seigneur jusqu'au bout des ongles : car c'est le grand seigneur qu'il voulait peindre et faire aller jusqu'où, de son temps, pouvait aller un grand seigneur. Point d'actions viles : Don Juan n'assassine plus; fi donc! Mais continuellement il attente à tout ce qui est sacré pour l'homme : à la pudeur, à la foi, à la pitié. Aussi charmant que Célimène, il est, comme elle aussi, de glace, et ne connaît de loi que celle des élégances. Il n'a de Dieu que son bon plaisir, il est sans frein et sans miséricorde; mais pas un instant il ne quitte le ton de la comédie; et c'est par une politesse qu'il se débarrasse de son père.

C'est pour mettre en lumière ce type, si attrayant et si repoussant à la fois, que Molière a ajouté au scénario primitif les délicieux couplets du premier acte sur les amours naissantes et les orgueilleuses joies de la séduction; le dialogue avec Sganarelle sur la médecine, la foi et la philosophie; la rencontre des frères d'Elvire; la sublime scène du Pauvre, et, dans un autre style, celle de M. Dimanche; — c'est pour cela enfin qu'il a fait entrer son athée dans le giron de l'Église...

Mais, en ramenant Don Juan à la comédie, en lui retirant

ce qui pouvait l'avilir, en lui donnant de l'honneur selon le monde, en le revêtant de toutes les grâces pour le montrer, à l'égard de ce qu'on révère, capable de toutes les infractions, Molière n'a pas voulu pourtant que l'on pût se méprendre sur sa pensée : il en a livré le fond dans la terrible apostrophe de Don Louis. Rien de comparable, même dans Tirso. Là est définie la véritable noblesse, là sont rappelés ses devoirs ; elle n'est rien où la vertu n'est pas, et un crocheteur honnête homme est au-dessus de Don Juan.

Cette belle figure de Don Louis se double de celle de sa femme, qu'on entrevoit dans quelques mots touchants du cinquième acte : rien de plus cornélien que ce couple en deuil, le père et la mère de Don Juan, placé ainsi aux arrière-plans, comme deux effigies de marbre sur une tombe...

Molière ne s'est pas contenté du vieux Don Louis pour l'opposer à Don Juan ; il a, dans la même intention, crayonné deux physionomies de gentilshommes : Don Carlos, un véritable chevalier, modèle de mesure, de sagesse et de cœur ; et son frère Don Alonse, qui entend l'honneur à l'espagnole, avec un peu de férocité, et que n'arrête aucune considération lorsqu'il s'agit de venger une injure.

Le tableau est ainsi complet, l'ancienne noblesse et la nouvelle, le courtisan et l'hidalgo y sont représentés ; il ne reste qu'à y joindre cette création d'Elvire, si délicate et si nuancée en ses deux scènes : — charmante au premier acte, lorsqu'en ses fiertés de fille de race, indignée des hypocrisies de Don Juan, elle le menace de Dieu, de ses frères ou d'elle-même ; si touchante au quatrième, lorsque, comme une autre La Vallière, repentie, mais aimant encore, et avertie que la vengeance céleste est proche, elle vient mettre l'ingrat en garde, et le supplier de songer non à elle, mais à lui ! Ce discours de la pauvre amante est, comme on l'a dit de certains livres mystiques, « délicieux de larmes ».

Ce sont là les personnages du drame ; mais, sans parler encore du Pauvre, Molière n'a pas moins transformé ceux de la comédie. Ainsi Sganarelle est devenu, je le disais tout à l'heure, la contre-partie de son maître, aussi inséparable de Don Juan que Sancho de Don Quichotte : terre à terre, comme le bon sens du peuple, crédule, si vous voulez, jus-

qu'à la niaiserie, capable pourtant, sinon de raisonner bien, du moins de sentir juste. Il serait le plus honnête homme du monde, s'il osait; mais, au rebours de Don Juan, il a des entrailles et point de courage; il est serf, et, comme tel, gourmand, poltron, prompt à se soulager en paroles, puis à se rétracter s'il y va de sa peau : défauts d'esclave, gagnés de père en fils à plier la tête sous un maître, qui, lui, la lève trop haut.

Cette poltronnerie du serf, nous la retrouvons chez Pierrot, qui est un gars autrement planté, cependant, et ne craint personne, hors le seigneur... Pierrot et Charlotte! l'admirable scène! Et qu'ajouterait le naturalisme à la vérité de leur langage? « Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame? — Jernigué! J'aimerions mieux te voir crevée que de te voir à un autre! » C'est la nature prise sur le fait... Pas une de leurs répliques qui ne soit aussi documentaire : « Va, va, Pierrot, ne te mets point en peine : Pierrot, si je sis madame, je te ferai gagner quelque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous. — Ventrequenn! Je gni en porterai jamais, quand tu m'en paierais deux fois autant. » — Les paysans se peignent-ils mieux dans *la Terre*?...

Toutes ces scènes du second acte, d'une réalité si naïve, si amusante et si profonde, sont de Molière et de Molière seul; et de même, l'épisode exquis de M. Dimanche. Molière excelle dans la création de ces types à qui une scène suffit pour passer tout vivants à la postérité : ainsi Vadius, ainsi M. Josse, ainsi M. Robert, l'officieux voisin, ainsi M. Loyal, l'huissier de la confrérie; et que d'autres! M. Dimanche est un des plus parfaits. Qui ne l'a connu, rue Saint-Denis, qui n'a connu cette bonne madame Dimanche, et le petit Colin avec son tambour, et ce chien Brusquet, si prompt à vous sauter aux jambes? Et que dites-vous de cet « intérieur » à la manière hollandaise ménagé par Molière en un coin de sa fresque? M. Dimanche est plus bourgeois que M. Jourdain. M. Jourdain, qui depuis est devenu M. Poirier, tient plus à être gouvernement qu'à être gentilhomme; mais les journaux sont toujours pleins de Dimanches que le premier escroc venu, singeant le grand seigneur, berne aussi aisément que Don Juan et sans se mettre en aussi grande dépense de malice.

IV

C'est donc surtout, selon son habitude, en substituant aux personnages quelconques de la légende des caractères profondément humains que Molière a élevé jusqu'au chef-d'œuvre la vieille pièce italianisée de Tirso. Aussi quoique, parmi ceux qui l'ont reprise après lui, il y ait de très grands écrivains, c'est son œuvre en définitive qui reste la plus belle, et les autres Dons Juans auprès du sien ne sont que purs fantômes de l'esprit.

Mais, comme il était inévitable, on a interprété le sien même selon les temps, les milieux et les modes ; et, la métaphysique s'étant mêlée de l'affaire, il est arrivé plus d'une fois qu'on n'y a plus vu clair. Encore aujourd'hui tel critique déclare la pièce obscure en diable et veut y distinguer, non un Don Juan unique, mais trois ou quatre, un par acte à peu près, — le séducteur, l'athée, l'hypocrite, — que relie tant bien que mal un trait commun, « le dilettantisme »... M. Jules Lemaître (on l'a reconnu, il est orfèvre) voit en Don Juan un dilettante, un dilettante du mal, s'entend, une espèce de « curieux », au vieux sens du mot, — une espèce de collectionneur, — un raffiné qui ne se plaît tant à faire tomber toutes les femmes que pour voir de quelle grâce elles tombent : un faiseur d'expériences.

Cela est joli, mais un peu bien subtil ; — et peut-être qu'au fond M. Jules Lemaître est de mon avis sur son opinion : car il ajoute que cet amour artistique du mal n'a été bien exprimé que de nos jours.

Je ne trouve rien de plus clair que Don Juan. Complexe, c'est possible ; mais tout homme est complexe : Alceste lui-même, est-ce qu'il est tout d'une pièce?... Ce qui fait que Don Juan nous semble trouble, ce qui nous le gâte, c'est le coup de l'hypocrisie. « Il fallait que Molière fût bien enragé contre les faux dévots pour imaginer cette dernière transformation de Don Juan », dit M. Jules Lemaître. Cela nous dérange. Malgré nous, les changements introduits dans le type depuis

Molière altèrent le jugement que nous portons sur le sien. Ayant fait de Don Juan un être fantastique et sublime, à la façon de Faust et de Hamlet, et incarné en lui, tantôt l'altéré d'idéal, tantôt le révolté qui professe la révolte sous la foudre, comme le Satan de Milton ou le Prométhée d'Eschyle, il nous déplaît de le voir s'abaisser ; cette ruse où il se ravale dépare le démon symbolique où nous n'étions pas fâchés de nous reconnaître ; c'est comme une trahison, en tout cas une déception : et nous sommes tentés de récuser chez Don Juan le trait qui peut-être est sa marque historique la plus sûre.

Quel personnage a voulu peindre Molière ? Eh ! lui-même nous l'a dit ; pourquoi ne pas l'en croire ? C'est le « grand seigneur méchant homme ». Don Juan est cela : c'est par là que s'explique toute sa physionomie. Et il y avait un singulier courage à le mettre en scène : car, à la ressemblance de la peinture, plus d'un s'y pouvait reconnaître. La preuve, c'est que cette petite phrase de Sganarelle, la clé de la pièce : « Un grand seigneur méchant homme est une terrible chose », fut supprimée de l'édition de 1683 et avait probablement dû l'être à la représentation. Les prototypes ne manquaient pas, on en a cité vingt : Manicamp, Mancini, Vivonne, et Retz, et Bussy-Rabutin, et les roués sans pudeur qui formaient la cour de Monsieur. Ils étaient fort impies, beaucoup par mode : car le bel air était de ne pas faire ses Pâques, madame de Sévigné le déclare, et d'aller chez Ninon dogmatiser contre nos mystères.

C'étaient des êtres « élégants, dépravés et un peu féroces, méprisant les hommes, élevés par leur condition au-dessus de la plupart des lois, à qui bien des choses, même sous Louis XIV, restaient permises, au moins dans le privé, et dont nous avons quelque peine aujourd'hui à imaginer la vie[1]. » — Ne voilà-t-il pas Don Juan ?

Quelques-uns de ces libertins mouraient dans l'impénitence finale : et d'autres se convertissaient avec éclat et devenaient alors, comme le prince de Conti, d'intraitables ennemis pour la comédie et pour Molière.

Don Juan est la parfaite représentation de l'espèce. Comme

1. Jules Lemaître.

tous les personnages de Molière, il est né ce qu'il est ; et je ne doute pas qu'il n'exerçât dès six ou sept ans, — l'âge de raison, — son métier de séducteur, comme Célimène son métier de coquette. Mais ce qu'il est, il le tient de sa race : il est du sang du plus fort, il en a tout l'esprit. Supérieur au commun des hommes par tant d'affinements hérités, il pense de bonne foi que, cette supériorité, il l'a en tout, et qu'elle le met au-dessus des obligations auxquelles sont soumis les misérables mortels. Au reste, l'expérience a confirmé l'instinct : tout petit, il a vu les hommes se faire encore plus petits devant lui. Dès lors, il s'est donné carrière. Quel empêchement à ses désirs? Les hommes lui passent tout; les femmes... davantage. Don Juan n'a pas rencontré de cruelles. Quelques-unes lui ont opposé Dieu : il les a conquises, domptées comme les autres. Et, d'ailleurs, Dieu, qu'est cela?

Exempt de tout frisson humain, pitié, peur, horreur sainte, son âme glacée lui laisse une admirable lucidité d'esprit. Il a l'œil qui déshabille une femme; ainsi met-il à nu l'idée ou le néant caché sous la phrase et perce-t-il de part en part la misère de nos raisonnements. Pourquoi reconnaîtrait-il une autre force que lui-même, puisque Dieu ne peut rien et que, derrière, il sent l'homme, qu'il méprise? Il n'y a que les choses et lui. Les choses, de même que lui, sont comme elles sont : les vouloir différentes, c'est une puérilité.

Don Juan donc s'accommode des choses, d'autant que, de droit naturel, toutes sont à lui. Il est, si j'ose dire, son absolu à lui-même. Il n'y a de bien ou de mal que ce qui lui plaît ou lui déplaît; et tous moyens sont bons pour lui procurer ce qui lui plaît, que ce soit l'argent de M. Dimanche, la Charlotte à Pierrot ou la fiancée de Dieu. Aussi ne vous trompez pas à ses délicatesses : son joli goût pour les amours naissantes ne l'empêchera nullement, si l'on ne lui cède, d'avoir recours à la violence.

Il s'éprend, par dépit, d'une jeune personne sur le point d'épouser l'homme qu'elle aime; cet amour lui paraît insolent, il se figure, à le troubler, un extrême plaisir; et, comme la séduction n'y réussit pas, il se résout à enlever de force la jeune personne pendant une promenade en mer.

Il n'hésite pas davantage à simuler un mariage dans les règles : c'est un épouseur à toutes mains; — et les mariages frauduleux furent, en effet, pendant un temps, de grand usage : il se trouvait toujours quelque moine pour s'y prêter, où l'on déguisait en prêtre quelque valet. — Et ainsi, par force ou par ruse, s'accomplit le bon plaisir de Don Juan.

Toute autorité semble abusive à ce « moi » qui ne connaît point Dieu : celle d'un père comme une autre. Peu s'en faut qu'en manière de réplique il ne reproche à Don Louis de manquer aux lois de la nature, qui a sagement interdit que les pères vécussent autant que leurs fils.

Il rit de la menace; le prodige même ne le déconcerte pas. Une vapeur, un faux jour l'expliquent suffisamment; sinon, que lui importe ce qu'il ne comprend pas? « Que le ciel parle clairement, s'il veut que je l'entende!... » Le mystère n'a point prise sur lui, et il est tout porté à croire qu'où il n'y voit pas, c'est qu'il n'y a rien.

Ce mystère auquel il ne croit pas, il se rend compte pourtant de l'immense puissance qu'il exerce; et c'est, chose admirable, au moment où on l'en menace qu'il se résout à l'exploiter. Justement, il se trouve dans une situation difficile : il est poursuivi par les frères d'Elvire, et son père même agit contre lui; il va tomber sous le coup de ces lois humaines dont il s'est moqué si longtemps. Il peut bien les tenir pour convention pure et sottise; il en doit pourtant reconnaître la force : comment y échapper? Le moyen est bien simple : en invoquant pour lui les lois divines, en passant à la cabale, à l'Église, à Dieu.

Est-ce un démenti de son caractère? Eh! s'il se faisait croyant, oui : s'il se convertissait, il cesserait d'être Don Juan. Mais rien de tel : sous ce déguisement qu'il lui plaît de prendre, il raille, persifle et se joue comme d'habitude; il reste donc lui-même. Ne le sentez-vous pas bien aux réponses dont il bafoue Don Carlos? « C'est le ciel qui le veut ainsi... Prenez-vous-en au ciel... », — insolent refrain qu'il achève en l'avertissant qu'il va passer tout à l'heure « dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent. » — Et, pendant l'ironique apologie de l'hypocrisie, ne lui voyez-vous pas sur les lèvres

l'impertinent sourire de l'homme de caste, qui se moque de ce qu'on en peut penser, qui, d'ailleurs, sait tout de ce monde, ou, ce qui revient au même, ne veut être dupe de rien?

« C'est le vrai moyen de faire impunément ce que je voudrai. » Il n'a jamais cherché autre chose. Mais le moyen, dites-vous, est bas et le ravale? Ce n'est point son avis : « Il n'y a pas de honte à cela » ; c'est le vice à la mode. Le bel air a changé ; il est à présent de faire ses Pâques : Don Juan les fera. Vous le figurez-vous, d'ailleurs, hypocrite comme Tartuffe ou tel autre pied-plat? Quelle erreur! Les gens d'Église avaient très haute mine en ce temps-là : il restera gentilhomme sous la soutane ; il sera hautain, dominateur ; pour peu que cela l'amuse, il visera au chapeau. Qu'attendiez-vous de lui? Qu'il fît de la « pose » moderne, qu'il bravât César et la foudre et se laissât brûler vif, comme Vanini ou comme Morin, pour le plaisir de proclamer son athéisme? A d'autres! Vous prenez ce voluptueux pour un apôtre. Il ne tient pas du tout à répandre ses idées ; soyez sûr qu'il ne trouve pas mauvais que Sganarelle soit un sot, ni qu'il y ait une religion pour le peuple. Il ne craint pas la mort ; mais il lui est doux de vivre : « Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous. » Il deviendra directeur : les femmes ne lui manqueront pas.

Oh! mon Dieu! est-ce que Don Juan a depuis beaucoup changé de méthode? Il n'y a plus de noblesse au-dessus des lois et, avec l'ancien régime, le grand seigneur méchant homme a disparu. Mais Don Juan est resté. Il n'est plus grand seigneur, mais il est homme du monde ; comme son patron, élégant, spirituel, brave sans jactance, chatouilleux sur le point d'honneur. Il a sur les femmes les mêmes idées, ne croit toujours qu'à soi, et ne vise qu'à la satisfaction de ses fantaisies. S'il est riche, voilà qui va bien, il en est quitte pour se ruiner ; s'il ne l'est pas, gare à M. Dimanche! Mais il y a des manières nouvelles de prendre à celui-ci son argent. « Les affaires, c'est l'argent des autres ». Don Juan fait ses affaires. Il s'appelle, chez Augier, le baron d'Estrigaud[1].

1. *La Contagion.*

D'autres fois, il se jette dans la politique. C'est M. de Marsay[1], ou M. de Mora[2]. Et alors, si pour prendre la place due à sa supériorité, et dont il a besoin pour payer ses dettes ou en faire d'autres, il faut un coup d'État, soyez sûr qu'il le fera au nom des grands principes, au nom de la famille et de la religion, et pour restaurer Dieu menacé et, comme l'a dit son maître, « pour l'amour de l'humanité ». Cet amour, morbleu ! ils le poussent jusqu'au socialisme. L'amélioration des classes laborieuses ! Ils ne pensent qu'à cela ; c'est de cela qu'ils se font des rentes.

Tous nos Dons Juans, il est vrai, n'ont pas si belle fortune, ni si grande envergure. Celui d'avant-hier, Paul Astier[3], est un peu diminué. Il est plus atroce que Don Juan et n'a guère les dons par où celui-ci peut, quelque temps, faire hésiter l'antipathie : le brillant, la grâce, le je ne sais quoi de luxe qui fait le grand seigneur : — disons la race ». — C'est par $a + b$ qu'il agit. Il y a loin de cette correction scientifique à la splendide désinvolture du maître. Les femmes sont pour lui un moyen de fortune, non un élément de plaisir ; c'est un goût chez Don Juan, une carrière chez Paul Astier. Voilà qui rabaisse fort le type. Aussi ne dérange-t-il plus le tonnerre : une balle suffit, et le commandeur qui la tire est de bien petite extraction ; c'est presque Pierrot qui se fâche.

Je lisais récemment une curieuse page sur le *Richard III* de Shakespeare : « L'hypocrisie de Richard, est une espèce de raillerie des choses saintes et une insolence envers l'humanité, où se reconnaît d'ailleurs l'orgueil d'une intelligence rare... » N'est-ce pas définir aussi celle de Don Juan ? Ce rapprochement n'est pas le seul qu'on puisse faire. N'y a-t-il pas du Don Juan dans la scène où Richard séduit Anne, veuve du roi Henri VI, qu'il a assassiné, cela devant le cercueil même de la victime ? — Don Juan s'étonnerait si peu d'une action pareille que Pouchkine la lui impute. — L'hypocrisie de Richard a, comme la sienne, un côté politique. L'impertinence, qui est le ton de Don Juan, et convient à la comédie, devient de l'ironie chez

1. H. de Balzac, *Histoire des Treize*, etc., etc.

2. Alphonse Daudet, *le Nabab*.

3. Alphonse Daudet, *l'Immortel*.

Richard : c'est le ton de la tragédie. Et cette ironie est terrible, car Richard est difforme : Don Juan difforme ne serait pas moins impitoyable. Richard répond à sa mère comme Don Juan fait à son père. Tous les deux sont d'action, jamais rassasiés, toujours en quête et, selon la langue de Don Juan, sont des conquérants, comme Alexandre. Enfin, l'un et l'autre, bien que tourmentés par des fantômes, meurent impénitents et le défi à la bouche.

Est-il nécessaire, à présent, d'examiner cette assertion que l'on ne sent pas chez Molière un grand zèle à flétrir son héros, une grande haine contre ce suborneur et cet impie? Simple acheminement à celle-ci : c'est sa propre incrédulité qu'il lui prête...

Molière, me semble-t-il, a marqué sa réprobation pour Don Juan d'une manière si forte — non seulement par la bouche de Sganarelle, qui peut manquer d'autorité, mais par celles d'Elvire, de Don Carlos, de Don Louis — qu'il serait puéril d'insister là-dessus. N'a-t-il pas cependant mis une certaine complaisance à peindre les aspects séduisants de son méchant homme? Cela est possible. On serait en droit de faire à Shakespeare le même reproche, à propos de Macbeth, par exemple. Les créateurs ont parfois des faiblesses paternelles même pour ceux de leurs enfants qui sont des monstres; et, de même qu'en écoutant Macbeth, on ne peut pas se défendre d'un intérêt obscur pour ce héros perverti, de même, cela est certain, Don Juan garde à nos yeux, jusqu'à la fin, un charme dont nous ne pouvons mais; je ne crois pas cependant que personne sente pour lui la pitié qu'on sent pour Macbeth, et sa mort laisse vraiment « un chacun satisfait ».

En le faisant hypocrite, Molière a montré clairement quelle aversion il a pour le personnage. Est-il vrai néanmoins qu'il y ait mis de lui-même? Avant d'examiner de près la question, qui soulève celle, plus large, de la philosophie de Molière, il ne sera pas sans intérêt de suivre un peu ce qu'est devenu Don Juan après lui.

V.

Le traducteur du *Don Juan* de Zorrilla[1] dit dans sa préface qu'il pourrait citer trente-deux noms de poètes ayant chanté le terrible séducteur. Cela me paraît peu; la liste, en tout cas, a dû s'allonger depuis, — et je ne serais pas surpris qu'elle finît par comprendre autant de noms que celle de notre héros lui-même! — Il n'est pas de poète qui n'ait rêvé son Don Juan, comme il n'est pas de mortel qui n'eût été ravi de l'être, au moins un temps, et jusqu'au feu éternel exclusivement.

Laissons Thomas Corneille, qui n'a fait que versifier la pièce de Molière préalablement purgée de ses hardiesses. Il se peut que cette version ait eu de l'utilité: elle a gardé, à la scène, sa place au chef-d'œuvre proscrit; mais elle l'a gardée trop longtemps. C'est pitié d'avoir à chercher dans ces vers mous et faciles la prose si ferme et substantielle du maître; et n'est-ce pas tout dire sur nos pusillanimités littéraires que de rappeler que c'est cette version qu'on donnait encore, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, et que le véritable *Don Juan*, avec la scène du Pauvre, a été repris pour la première fois, sur la scène de Molière, le 15 janvier 1847! La représentation, du moins, eut de l'éclat, si j'en juge par la distribution, où se lisent les noms de Ligier, Samson, Provost, Geffroy, Régnier, Augustine Brohan...

Rien à dire non plus de l'*Athée foudroyé*, de Rosimond, ni du libertin de Shadwell, ni de la bouffonnerie de Goldoni, ni de la comédie de Zamora, qui est celle de Tirso rajeunie. Le seul Don Juan, jusqu'à Mozart, qui fasse honneur à la série, est le Lovelace de Richardson. Car, sous ce nom, c'est lui que nous retrouvons, séducteur savant, irrésistible et froidement cruel, sacrifiant à son orgueil l'âme la plus char-

1. *Revue Britannique*.

mante et la plus pure, d'ailleurs un parfait gentilhomme, correct, élégant, plein d'honneur. Il n'a point changé : c'est le Don Juan classique.

C'est bien encore Don Juan que Valmont, mais il me paraît de quelques degrés inférieur. Il n'a plus rien de cette sorte de poésie de la nature dont Molière a revêtu magnifiquement son héros; ce n'est pas lui qui dira : « Il me semble que je voudrais aimer toute la terre... » En lui faisant sacrifier la plus aimable des amantes par simple vanité, par servilité à l'égard d'une autre femme, Laclos a montré un pessimisme qu'à mon avis les plus cruels de nos romanciers modernes sont encore à égaler; mais n'a-t-il pas avili le personnage, même en tant que « Don Juan »?... A cela près, d'ailleurs, ce descendant reste de la même race que l'ancêtre.

Ce n'est pas non plus dans le livret qui inspira Mozart qu'il faut s'attendre à voir Don Juan se transformer. « Un bon vivant qui aime avant tout le vin et les filles », a dit Hoffmann, il n'est pas là davantage. — On remarquera, soit dit en passant, que l'orgie est étrangère au héros de Molière : il ne fait pas « la fête », au sens grossier du mot, ne s'encanaille point, et on ne le voit le verre à la main que pour faire raison au commandeur. — La musique de Mozart est merveilleuse ; mais a-t-il vraiment rêvé un nouveau Don Juan, tout différent de celui de Molière, et qui serait le véritable, comme le veulent Hoffmann et Musset? J'en doute fort, et c'est, selon toute apparence, à l'auteur des *Contes fantastiques* et des *Frères Sérapion* qu'on doit cette transfiguration du type et la première apparition du Don Juan romantique.

Le « voyageur enthousiaste » — c'est le nom que se donne Hoffmann — assiste, en voyage, à une représentation de *Don Giovanni* véritablement extraordinaire, puisque le rôle de Donna Anna y est tenu par un fantôme ou quelque chose d'approchant, et nous raconte ses impressions. Dans l'ouverture, il entend « le conflit de la nature humaine avec les puissances inconnues qui l'assiègent ». Don Juan paraît, et Hoffmann nous en fait le portrait *physique* ; — c'est, comme on sent, un document précieux :

« Une puissante, admirable nature... un visage d'une beauté mâle... un nez d'une forme élégante, des yeux per-

çants, des lèvres doucement saillantes... Le jeu singulier d'un muscle donne quelque chose de méphistophélique à sa physionomie... »

Ce dernier trait est le trait essentiel et parafe à merveille le passeport romantique du héros. Voici maintenant le signalement moral :

« Don Juan a tout ce qui peut rapprocher l'homme de la nature divine, la beauté, la force, l'intelligence... mais telle est la suite fatale du péché originel que le mauvais esprit a gardé le pouvoir d'épier les hommes et de leur faire justement un piège de leurs aspirations au sublime. Dans l'ivresse de ses élans vers la vie, tourmenté des désirs qu'entretient dans ses veines le tourbillonnement d'un sang rapide, Don Juan saisit avidement et sans repos toutes les apparitions terrestres... L'ennemi du genre humain lui persuade que dans l'amour seul, dans l'intimité de la femme, il apaisera cet emportement de son cœur qui n'est autre chose que l'immense besoin de nous rapprocher de l'Intelligence divine... Alors, allant sans cesse de l'une à l'autre, abusant de leurs charmes, toujours trompé dans son espoir, espérant toujours rencontrer l'idéal, Don Juan prend à la fin la vie terrestre en dégoût et l'humanité en mépris ; et le pouvoir ennemi qu'il porte en lui le pousse à défier le créateur et le précipite en enfer... »

Voilà certes un Don Juan qui ne fût jamais venu au monde si Faust n'eût été procréé d'abord! Mais Donna Anna n'est pas moins symbolique :

« Évidemment créée pour révéler à Don Juan par l'amour la nature divine qui vit en lui pervertie et l'arracher au désespoir, elle est, hélas ! venue trop tard ; il n'éprouve plus que l'infernal désir de la souiller : et l'ange déshonoré, que le devoir oblige à poursuivre sa mort, sent que cette mort sera la sienne... »

Tous les Dons Juans du romantisme sont là en germe. — J'en excepte celui de Byron, qui ne connut pas la théorie. Au reste, Byron n'a pris à la légende que le nom de son héros : son Don Juan, figure candide de jeune homme « arrivé par les femmes », et qui n'y met d'autre rouerie que son joli visage, n'est que le prétexte d'une longue suite ina-

chevée de tableaux où l'auteur se proposait de peindre le train du monde et ses hypocrisies.

Mais on sait quelles variations brillantes exécuta Musset sur le thème hoffmannesque. C'est un des beaux morceaux lyriques de notre langue, bien que l'ensemble en reste confus et que le personnage se dessine avec peu de netteté. Le poète, en passant, défigure le Don Juan de Molière :

... ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont,

et substitue à cette ombre la réalité que voici : un Don Juan né tendre et chaste, probablement déçu jeune, qui néanmoins a véritablement aimé ses trois mille maîtresses ; mais quoi !

Toutes *lui* ressemblaient : ce n'était jamais elle !

Et il cherchait, obstiné, sous le chaume, au tripot, — au tripot surtout, — au cloître, et, ne trouvant que la hideuse réalité, brisait impitoyablement ces malheureuses, qui l'aimaient certainement,

Ah ! massacre et malheur ! et qu'il aimait aussi,

(massacre est bien le mot), mais qui ne lui livraient pas l'idéal rêvé ; — tant que, dans cette poursuite, il perdit beauté, gloire et génie,

Pour un être impossible et qui n'existait pas,

et s'abîma enfin avec le commandeur,

Symbole merveilleux de l'homme sur la terre,
Cherchant de la main gauche à soulever son verre,
Abandonnant la droite à celle du destin !

Après avoir vu ce que Hoffmann a mis de Faust dans son Don Juan, on voit ce que Musset y a lui-même ajouté de Musset...

Ce personnage nouveau, autant de fois séduit que séducteur, devient de plus en plus intéressant. C'est le même qu'Hégésippe Moreau nous peint capable d'escalader les cieux

Pour baiser les pieds nus de la Vierge Marie,

et dont Gautier invoque le spectre : une espèce de vieux beau sinistre, aux doigts chargés de bagues, qui regrette naïvement de n'avoir pas demandé à la science la vie qu'il a vainement demandée à l'amour, lequel cependant est seul à la donner.

C'est aussi le Don Juan de Pouchkine, dont *l'Invité de pierre* n'est qu'une esquisse, mais vive et pleine de feu. Son héros est de bonne foi. Lorsque Doña Anna, veuve de l'homme qu'il a tué, lui accorde sans le connaître un rendez-vous, il est, dit-il, « heureux comme un enfant » ; et, à ce rendez-vous, il pleure, confesse les péchés de son âme fatiguée, proteste qu'en Doña Anna, « c'est la vertu qu'il aime et devant qui ploient ses genoux tremblants... » Il est trop tard, d'ailleurs, et la statue du mari (Pouchkine est le seul, je crois, qui ait fait un mari du commandeur : c'était risquer de le diminuer beaucoup), la statue, invitée par bravade à venir veiller à la porte pendant que Don Juan sera chez sa femme, sépare le couple éperdu et remplit en conscience sa mission vengeresse. — Mais, décidément, la punition paraît trop dure. Il est trop difficile de damner sans recours un personnage auquel on a prêté de si beaux sentiments. Ce n'est pas sa faute si l'idéal n'existe pas en ce monde. Nos romantiques commencent à insinuer que les torts pourraient bien être du côté de Dieu. En tout cas, ils refusent désormais de précipiter leur chercheur d'idéal en enfer. Le grand Gœthe venait de leur donner l'exemple en faisant monter Faust au ciel, tout à la fin de son mystique poème. Et puis, avec ses airs fatals, le romantisme était croyant ; que dis-je ? il outrait Jésus, rêvait la rédemption de l'enfer, relevait les maudits, sauvait les ténébreux, auréolait Marion Delorme... Il devait faire une apothéose à Don Juan.

Mérimée, qui pourtant n'avait pas le cœur tendre, ouvrit le chemin, un peu ironiquement peut-être, par les *Ames du Purgatoire*. Il révéla — ou inventa — l'existence d'une autre légende, originaire aussi de Séville, qui fait de Don Juan un Maraña et lui attribue, après une vie de méfaits assez semblable à celle de Don Juan Tenorio, une tout autre fin. En allant de nuit enlever une nonne, il rencontre une longue file de pénitents fantômes escortant un cercueil ; il

demande qui l'on enterre là; on lui répond : « Don Juan de Maraña », et dans le cercueil, en effet, c'est bien lui-même qu'il voit couché... Il s'évanouit et se réveille converti. Sa pénitence, qui est admirable, est traversée par un incident terrible. Au cours de ses désordres, il a, comme c'est la règle, tué le père d'une de ses maîtresses : le fils vient lui demander raison, au cloître même où il s'est retiré ; Don Juan refuse et s'humilie; le jeune homme le soufflette. A cette injure, le sang espagnol se réveille : Don Juan oublie sa robe, saisit l'épée et perce l'audacieux... L'épisode qui, dans le drame de Dumas père, forme le début d'une nouvelle série de crimes, n'a d'autres suites, dans la nouvelle de Mérimée, qu'un redoublement de macérations et de larmes : et le héros finit en odeur de sainteté.

La légende a une belle couleur espagnole; mais Dumas n'y trouva pas matière suffisante pour son « mystère » en neuf tableaux. Entre autres additions de son cru, il reprit et perfectionna l'idée qu'Hoffmann s'était faite du personnage de Donna Anna : il voulut que Don Juan fût sauvé par l'amour et que cet amour fût céleste ; il supposa aux Maraña un bon ange qui, pour racheter Don Juan, sollicite de Dieu la permission de devenir femme. Et l'ange devient sœur Marthe, laquelle d'ailleurs ne réussit pas trop bien dans sa tâche : car elle la folie s'empare d'elle et elle meurt sans avoir converti son amant; mais, par suite d'un brouillamini de tous les diables, — car l'histoire va se compliquant de plus en plus, — ce qu'elle n'a pu obtenir vivante, elle l'obtiendra morte, et son fantôme arrache à Don Juan, mortellement blessé, un cri de repentir qui suffit au Très-Haut pour le tirer miséricordieusement d'affaire...

Après l'*olla podrida* du père Dumas, où le vers et la prose alternent, sans que la poésie trouve son compte à l'un plus qu'à l'autre, vint celle de Zorrilla, qui n'est pas d'une cuisine moins compliquée.

Ce drame interminable, — il a deux parties, la première en quatre actes, la seconde en trois, — a retrouvé de nos jours en Espagne le succès de la comédie primitive. L'œuvre est lyrique et ne manque pas de mouvement ; mérite-t-elle bien sa popularité ? Si j'en crois l'intéressant livre de M. Boris

de Tannenberg sur la *Poésie castillane contemporaine*, l'auteur lui-même en juge autrement.

Il avoue que son drame, bâclé à la hâte, fourmille d'invraisemblances et de folies et que le caractère de son héros ne tient pas debout. C'est le procès de tous les Dons Juans romantiques qu'il fait là ; et il les a voulu fondre dans le sien en les exagérant. Son Don Juan a repris le nom de Tenorio, mais ce Tenorio-là est un Maraña déguisé : comme l'autre, il assiste à son propre enterrement ; comme l'autre, il enlève une nonne qui, sortant du tombeau, l'arrache à l'étreinte formidable de l'homme de pierre et le rappelle à Dieu.

La pièce finit donc, comme celle de Dumas, par l'*apothéose de l'amour*. C'est le titre du dernier acte : car chaque acte a son titre particulier, — *Libertinage et Scandales, Ruses, Profanation, le Diable aux portes du ciel, l'Ombre de Doña Iñes, la Statue de Don Gonzalo*... et le héros meurt pardonné ; sa tombe se change en un lit de roses, où s'accomplit sans doute la noce mystique.

Il nous faut citer, au moins pour mémoire, le poème de Lenau, où Don Juan, descendant plus direct encore que les précédents du vieux Faust, semble n'être plus qu'une fiction poétique et résumer dans son cœur l'amour de la terre et de ses créatures... Et c'est encore une apothéose que sa mort, bien que plus originale et plus païenne, et peut-être aussi plus touchante que chez les autres romantiques.

Alexis Tolstoï aussi, paraît-il, a composé un Don Juan qu'il fait sauver par l'amour et prendre retraite au couvent : c'est sa retraite de Russie, à ce conquérant-là...

Ainsi tous ces querelleurs deviennent de petits saints : une femme a perdu le monde, une femme le sauve ; et tous peuvent chanter le *chorus mysticus* de *Faust* :

Le féminin éternel
Nous élève au ciel.

Cette apothéose de Don Juan, qui eût causé sans doute quelque surprise à Molière, ne s'est pas accomplie sans protestation.

Une surtout est remarquable, car c'est d'une femme qu'elle vient, et cette femme est George Sand.

Il y a, dans son « mystère » à elle, dans *Lélia*, ce poème en prose, hélas! bien démodé, un long chapitre intitulé *Don Juan*, où elle prend à partie le héros romantique avec ce mélange de bon sens et de mysticisme qu'on trouve si souvent dans son œuvre. C'est Lélia, devenue abbesse, qui prêche « ses filles », endoctrinées par le poète Sténio :

« Apprenez, mes enfants, que dans ce temps d'étranges désespoirs et d'inexplicables fantaisies, Don Juan est devenu un type, un symbole, une gloire, presque une divinité. Les hommes plaisent aux femmes en ressemblant à Don Juan. Les femmes s'imaginent être des anges et avoir reçu du ciel la mission et la puissance de sauver tous ces Dons Juans; mais, comme l'ange de la légende, elles ne les convertissent pas et se perdent avec eux... Sachez que cette absurdité de revêtir de grandeur et de poésie la personnification du vice est un des plus funestes sophismes que les hommes aient accrédités. »

Elle s'élève contre ce fat insolent :

« A quelle heure Dieu lui a-t-il livré le monde? D'où lui vient ce prétendu droit de faire tomber toutes les femmes, d'immoler à ses plaisirs leur chasteté, de tuer le père ou l'époux et de considérer le tout comme une mission? »

Cette félicité infinie qu'il reproche aux femmes de ne pas lui donner, est-ce qu'il la leur apporte, lui? Point; et en échange du sacrifice qu'elles font d'elles-mêmes, il leur défend d'espérer la fidélité :

« Prenez garde! Il vous dira qu'il souffre, qu'il soupire après le ciel qui le repousse, qu'il n'attend que vous pour y retourner; mais il a déjà fait ces lâches mensonges et ces perfides promesses à des femmes aussi candides que vous; et quand il vous aura profanées et brisées comme elles, comme elles vous serez délaissées et enregistrées comme une date sur la liste de ses débauches!... »

Elle analyse ce beau désir de rédemption qu'allèguent les femmes pour aller à Don Juan :

« Si quelqu'une de vous éprouve cette tentation, qu'elle s'examine, et elle verra que son prosélytisme n'est qu'un prétexte de la vanité. Il serait si beau de convertir Don Juan! Il serait si glorieux de l'emporter sur toutes celles qui ont

échoué !... Eh bien! vous êtes belle, vous êtes persuasive, vous êtes un être privilégié, peut-être en effet marquerez-vous dans la vie de Don Juan; il n'a jamais gardé plus d'un jour la même femme ; peut-être aura-t-il pour vous deux jours de fidélité... Ce sera un beau triomphe. On en parlera. Mais que deviendrez-vous le troisième jour? »

Et elle leur prédit la chute aux bras d'un autre Don Juan, car l'espèce est commune; mais jamais elles ne seront aimées; elles ne peuvent l'être, car Don Juan n'aime rien que lui-même. « Oh! qu'ils t'ont mal compris, lui crie-t-elle, ceux qui ont vu dans ta destinée l'emblème d'une lutte glorieuse et persévérante contre la réalité! Tu n'es qu'un libertin sans cœur, une âme de courtisan effronté dans le corps d'un rustre!... » Et elle ajoute bravement : « Si tu t'es figuré que les femmes ne se lasseront pas de ce métier; que, parce que tu les repousses, elles t'aimeront davantage, et te feront de leur cœur un sanctuaire parce que tu vas inscrire leur nom dans les archives de ton mépris, tu es un fou, Don Juan!... » Elle va plus loin et dit : « Tu es un sot! »

L'apostrophe est catégorique — et c'est la dernière injure sans doute à laquelle Don Juan s'attendît. Peut-être part-elle d'une bouche prévenue : c'est après expérience faite que Lelia invite « ses filles » à ne pas faire monter Don Juan au ciel. N'importe! l'invective ne manque ni d'éloquence, ni de justesse, et George Sand, moraliste, a du bon.

Mais ce Don Juan romantique, qu'elle condamne avec tant de raison, n'a pas duré. Ne s'étant incarné dans aucune œuvre maîtresse, il a disparu avec le tourbillon d'idées qui l'avait fait naître. Ces théories, si chères à l'humanitarisme, de progrès à l'infini, de conversion de l'enfer et de paradis retrouvé, sont discréditées aujourd'hui et l'optimisme est en passe de devenir ridicule. Aussi est-on revenu au Don Juan de Molière. C'est l'impérissable cliché sur lequel ont été tirées les dernières épreuves du type : Estrigaud, Mora et les autres. De son passage par l'état de symbole, Don Juan cependant a gardé quelque chose. Les Français ont un faible pour ceux qui vivent mal, pourvu qu'ils sachent bien mourir : Don Juan en profite. La sympathie pour lui persiste ; mais, pour qu'il la mérite, nous le voulons inflexible. Incrédules comme

lui peut-être, il nous choque de le voir assumer, même pour rire, le manteau de Tartuffe. Et, poussant l'apothéose en sens contraire, nous l'identifions de plus en plus avec le diable : — celui qui ne se rend point et dit *non* à jamais, celui qu'en des vers célèbres Baudelaire nous a peint dans la barque à Charon, suivi de ses victimes et d' « un long mugissement... » Tandis que le mendiant tient les rames, la frissonnante Elvire l'implore, Don Louis le montre du doigt, et c'est le commandeur qui est debout à la barre,

> Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
> Regarde le sillage et ne daigne rien voir.

VI

Telles sont les incarnations essentielles de Don Juan depuis Molière ; et le cycle, on le voit, n'a jamais été fermé, ou, s'il le fut, M. Henri Lavedan vient de le rouvrir. Il faut, pour que son personnage fournît à tant de transformations, que Molière y ait mis beaucoup de choses ; y a-t-il mis beaucoup de lui-même ?

On a dit, non sans grâce[1], que Molière, qui aima beaucoup, dut connaître le charme des « inclinations naissantes », si bien décrit par son héros, et qu'il y a bien de son cœur dans le couplet sur « la douce violence » dont la beauté « nous entraîne » et ces « tributs » dus indistinctement à toutes, « où la nature nous oblige ». Sans doute, la phrase est jolie ; mais, comment l'oublier ? c'est ici l'apologie de l'inconstance ; et qui fut plus constant que Molière ? Nous savons trop que, s'il eut des yeux pour toutes les belles, une seule enfin garda son cœur, et ce qu'elle en fit. Mettons au compte de Molière les délicatesses de la théorie ; mais laissons-en tout l'égoïsme à Don Juan pour qui l'amour, affaire non de cœur, mais de tête, n'est que l'orgueilleux plaisir de vaincre, et qui, dès qu'il a marqué sa victime, s'éloigne avec une indifférence de carnassier repu.

Où Don Juan est Molière, bien plus sûrement, c'est quand

1. Édouard Thierry, dans le *Moliériste*.

il est impie... en médecine. Il en parle exactement dans les mêmes termes que le Béralde du *Malade*; et, par sa bouche, c'est Molière lui-même qui attribue les succès des médecins « aux faveurs du hasard et aux forces de la nature ».

Il est aussi curieux de rapprocher de la scène du Pauvre l'anecdocte fameuse de Molière faisant l'aumône. Le mendiant court à lui : « Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or; je viens vous le rendre. — Tiens, mon ami, dit Molière, en voilà un autre. » Et il jette, s'en retournant, le cri si souvent répété : « Où la vertu va-t-elle se nicher ! »

Il y a certes un air de famille entre les deux scènes; mais remarquons d'abord que l'anecdote est postérieure à *Don Juan* : par conséquent, elle n'a pas inspiré la scène. Et quelle différence d'inspiration, en effet ! Si Molière donne un louis, c'est pure générosité de cœur; il n'a point voulu tenter le pauvre; et quand il double l'aumône, il y a de la joie dans son action, et de l'admiration dans son cri. Rien de tout cela chez Don Juan; son intention est malfaisante. Par ses réflexions ironiques, il a voulu troubler le Pauvre dans sa foi : « Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires. — Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents. — Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer. » Il lui plaît de voir ce malheureux, à qui rien ne reste que son Dieu, le renier pour un louis d'or. Et la tentation est bien forte, car le valet croyant se joint ici au maître athée : « Va, va, jure un peu, — dit Sganarelle au bonhomme, — il n'y a pas de mal. » Il n'y a pas de mal à s'abaisser un peu pour ramasser un louis : c'est Sganarelle qui le dit; c'est la voix du bon sens; mais il y a quelque chose au-dessus du bon sens de Sganarelle. Le Pauvre refuse : « Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim. — Va, va, » réplique Don Juan dédaigneusement, « je te le donne pour l'amour de l'humanité... » Ah! que le mot serait beau, si Don Juan ne venait justement de montrer le peu de cas qu'il fait de l'homme et le plaisir qu'il prend à l'avilir! Une grande parole,

certes, et qui met en présence la charité religieuse, qui veut dans le ciel une sanction, et la pure charité qui ne s'adresse qu'à l'humanité. Mais, dans la bouche de Don Juan, que veut-elle dire, sinon : « Va, va, bonhomme, je te fais l'aumône, non pour l'amour de Dieu, je suis au-dessus de ces billevesées, mais pour l'amour de la niaise humanité, capable de se sacrifier à ses propres chimères !... » Et il est plus hypocrite, à mon sens, lorsqu'il prononce ce grand mot, qu'au cinquième acte, quand il demande un directeur à son père !

Je ne puis pas m'empêcher de le remarquer en passant, la scène du Pauvre, elle aussi, a été refaite de nos jours, par Octave Feuillet. Dans *Monsieur de Camors*, Don Juan (car c'est bien lui encore) fait ramasser son louis au Pauvre, dans la boue, avec les dents; et quand le pauvre se relève tout fangeux : « Je t'en donne un autre, lui dit-il, si tu me donnes un soufflet. » Le Pauvre n'hésite pas et gifle hardiment le gentilhomme; puis, quand Don Juan lui présente le second louis : « Merci, dit-il, je suis payé ! » On sent à ce récit, n'est-ce pas ? qu'il s'est passé depuis Molière quelques petites choses, la Révolution entre autres. Ce Don Juan-là, qui a honte de l'avilissement qu'il inflige, n'a plus, dans sa supériorité sociale, l'imperturbable confiance du grand seigneur de Molière; et le Pauvre, qui ne croit plus en Dieu, et à qui le besoin fait oublier qu'il est un homme, s'en ressouvient pour se venger; et cela lui suffit, et il donne à Don Juan ce soufflet — « pour l'amour de l'humanité ».

En définitive, la parole de Don Juan, ironique dans sa bouche, était sincère et vraie dans le cœur de Molière, qui aima l'homme et le crut capable de vertu. Personne ne doute non plus que, tout comme son héros, il ne refusât de croire au « moine bourru » et même au diable : « Mais, dit Sganarelle, encore faut-il croire quelque chose... » Qu'est-ce que croyait Molière? Et sur le ciel, et l'autre vie, tenait-il pour Don Juan ou bien pour Sganarelle ?

Il met les rieurs du côté de Don Juan, puisque Sganarelle, dans sa démonstration, tournant sur lui-même, tombe et se casse le nez; mais un nez cassé n'est pas une réponse, et le raisonnement de Sganarelle a du bon. On a observé qu'il

rappelle de très près le passage d'un livre de Gassendi, le maître de Molière, qui n'était pas athée et trouvait de légitime usage le vieil argument des causes finales. Et M. Paul Janet a pu voir dans le pauvre Sganarelle « l'humble et le petit défendant le trésor de l'espérance et de la croyance contre le jeune noble violent, qui tranche plus qu'il n'examine et ne sait même pas douter ».

Nous savons toutefois que Molière était un esprit libre. Il comptait parmi ses amis des gens d'orthodoxie douteuse. Tous ceux qu'on appelait libertins n'étaient pas des méchants; il y avait, dans le nombre, de fermes et sages esprits : tel ce Lamothe Le Vayer, dont Molière pleura le fils. Cyrano fait dire à l'un de ses héros : « J'ai fréquenté en France Lamothe Le Vayer et Gassendi. Ce dernier est un homme qui écrit autant en philosophe que ce premier y vit. » Or ces philosophes, comme on le voit par Cyrano lui-même, allaient fort loin parfois dans la négation. Jusqu'où Molière les suivait-il?

Il connaissait à fond la philosophie des écoles et n'avait pas pour elle beaucoup plus de respect que pour la médecine officielle. *La Jalousie du Barbouillé* contient déjà une ébauche de Pancrace. Voyez aussi le Métaphraste du *Dépit*. Pancrace est un aristotélicien; et les questions qu'il pose, qui rappellent la *Chresme philosophale* ou le *Pantagruel*, sont, dit M. Janet, de très réelles questions de philosophie scholastique, toutes agitées du temps de Molière, et quelques-unes, hélas! encore aujourd'hui. Quant au pyrrhonien Marphurius, on a voulu y reconnaître Descartes et son doute méthodique ; ce qui me paraît malaisé, Marphurius ne faisant que redire, et parfois mot à mot, ce que dit Trouillogan à Panurge, en cette mémorable consultation : — « Me doibs-je marier ou non? » demande Panurge, et : « Le serai-je? » Et le philosophe de répondre, et Molière d'imiter la scène avec la plus franche et simple gaieté. — Il me semble que Molière, qui était avant tout un « réaliste », a voulu railler là cet idéalisme absolu, redevenu à la mode aujourd'hui, qui ne veut voir qu'illusion dans le monde et nie volontiers la douleur, — jusqu'au moment où les coups de bâton, argument topique, le forcent à lui reconnaître quelque réalité.

La raillerie de Molière ne s'en prenait qu'à cette philoso-

phie des collèges que Gassendi appelait — avant lui — une philosophie de théâtre. Molière avait été un Gassendiste fervent. Gassendi ne reconnaissait d'autre autorité que celle de la raison. La vieille distinction d'une double nature dans l'homme, l'une immatérielle et pensante, l'autre purement corporelle, lui paraissait mal démontrée. « O chair! » lui disait Descartes dédaigneusement. A quoi il répondait: « En m'appelant chair vous ne m'ôtez pas l'esprit. Ni vous ni moi ne sommes au-dessus ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougissez de l'humanité, je n'en rougis pas. » On voit que Molière a de qui tenir; on entend là déjà :

Oui, mon corps est moi-même...
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère...

C'est Gassendi qui lui fit traduire l'irréligieux Lucrèce. Au reste, bien qu'astronome, physicien et mathématicien en même temps que philosophe, Gassendi croyait impossible de saisir autre chose que l'ombre de la vérité. La vérité même, Dieu se l'était réservée: « Elle est hors des prises de l'intelligence humaine. » — Et cela encore est dans Molière. Écoutez Béralde, le raisonnable frère du malheureux Argan :

« A regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre... par la raison que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose. »

Cette difficulté de connaître les choses, il l'a déjà signalée dans un passage bien significatif des *Amants magnifiques*, où il combat l'astrologie, encore très en vogue au XVIIe siècle:

« Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée, ou quelle *expérience* l'a pu former de l'*observation* de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?... »

Il ne semble pas là enclin à être dupe: « Toutes ces belles

raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et si délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel. » Son incrédulité trouverait encore à s'exercer de nos jours : « Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir... tout cela est charmant, sans doute; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité : cela leur paraît le plus aisé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. »

Il revient là-dessus, plus mélancoliquement, dans le *Malade* : « De tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables... Mais quand vous en venez à la *vérité* et à l'*expérience*, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. »

Ne semble-t-il pas bien que la métaphysique et ses sublimes promesses fussent aux yeux de Molière parmi ces songes trop beaux pour être véritables? Et peut-être, en ce sens, serait-il vrai de dire que, comme Don Juan, il ne croyait qu'à deux et deux font quatre. Mais pourquoi ne l'ajouterai-je pas? Il y a, ce me semble, une restriction bien significative dans ces deux petits mots qu'on a pu remarquer au passage : « Les ressorts de notre machine sont des mystères, *jusques ici*, où l'homme ne voit goutte. » — Ce « jusques ici » ne paraît-il pas admettre que l'homme, un jour, pourra y voir plus clair? Et que faut-il pour cela? Qu'il en appelle à *l'expérience*, à *l'observation*. Deux mots encore, un peu plus grands : ils prouvent ce que j'ai déjà dit, que Molière était un « réaliste »; j'entends qu'il lui fallait, pour nier aussi bien que pour affirmer, des faits et non des paroles. Il bafoue ces *grandes doctores* qui croient avoir expliqué quelque chose, lorsqu'ils ont énoncé que l'opium fait dormir parce qu'il y a en lui une vertu dormitive. Mais il bafoue aussi en Diafoirus ceux qui, ne voulant admettre les observations ni les expériences, niaient les découvertes du siècle, comme la circulation du sang

et autres opinions, à leurs yeux, « de même farine ». Et c'est si peu la science vraie dont il rit que, par un revirement assez plaisant, il se trouve des médecins aujourd'hui pour demander qu'on dresse à Molière une statue comme au rénovateur de leur art !

Il paraît certain par les citations que je viens de faire que sa curiosité se tenait au courant de tout. Parmi ces arriérés qui refusaient de croire aux découvertes d'Harvey, figurait justement son maître Gassendi : cela montre bien l'indépendance de sa raison. On sait que, vers la fin de sa vie, il penchait vers Descartes, dont l'explication du monde le satisfaisait mieux que celle de son maître, renouvelée d'Épicure.

Molière ne fut donc pas un novateur de parti pris. Il est pour Sganarelle, j'en ai la certitude, quand Sganarelle s'écrie : « Il y a quelque chose d'admirable dans l'homme. » Et s'il a sans cesse la nature à la bouche, s'il veut qu'on en suspecte les mystères, c'est qu'elle sait elle-même « se tirer doucement du désordre »; c'est qu'il y a en elle quelque chose de divin.

Comme Don Juan donc, il entend que l'on parle clair; il marche sur le fantôme, il « veut voir ce que c'est » et « éprouver », du fer de l'expérience, s'il y a quelque chose. Mais il n'ajoute pas : « Quoique ce puisse être, cela n'est pas capable de convaincre mon esprit », — ce qui est préjuger la fin de toute recherche, nier l'autorité du fait même et tomber de Pancrace dans Marphurius.

Surtout il est contre Don Juan, quand l'orgueilleux s'écrie : « Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir ! » — parce qu'il croit à cette grande loi morale, que viole Don Juan et sans laquelle toute société humaine est impossible ; et que la véritable philosophie de Molière, c'est celle de la société, c'est celle de la vie.

Oh ! sur cette philosophie-là, ce que pense Molière résulte trop clairement de son œuvre pour que nous risquions de nous tromper. Nous avons dans l'*Ecole des Femmes*, qui est aussi l'école des hommes, son avis sur l'éducation. Il réprouve l'ignorance, il est pour les justes « clartés ». Il ne veut pas (voyez *le Tartuffe*) que, pour faire son salut dans l'autre monde, on considère celui-ci comme un fumier et qu'on en

sacrifie les plus pures affections ; et il rappelle Orgon aux « sentiments humains ». Il ne veut pas davantage du platonisme épuré d'Armande, de ce précieux dégoût pour les réalités, non moins contraire à la nature que le détachement chrétien d'Orgon. Il ne veut pas que, sous prétexte de naissance, personne se mette au-dessus des lois, il ne reconnaît de noblesse que la vertu ; mais il ne veut pas non plus que la vertu soit sans pitié et rende la vie insupportable ; il estime, contre Alceste, que personne n'a le droit de rompre en visière à toute l'espèce ; il demande qu'on fasse grâce à la nature humaine ; il la peint comme elle est, mais il n'en rougit pas et, quoi qu'on en ait dit, il l'aime. Même à la fin de sa carrière, abreuvé de soucis, malade, désenchanté, trahi, voyez quelles aimables figures il oppose à l'hypocrite Béline, à l'égoïste et marmiteux Argan ! C'est cette grouillante Toinette, si brave d'esprit, si compatissante de cœur ; cette charmante Angélique, si fine, si ferme et si tendre à la fois ; et cette petite Louison, toute pleine du charme délicieux de l'enfance... Il semble qu'au moment de cesser de battre, le cœur de Molière se soit voulu ouvrir à ce que la nature, sa déesse, a de plus douces émotions ; et dans ce *Malade*, si plein de nos misères, où son rire intrépide fait résonner de telles profondeurs, il s'est complu à faire passer comme un rayon nouveau de fraîcheur et de grâce...

Certes il souffrait ; mais cela n'altérait ni l'impartialité de son regard, ni la fermeté de son jugement. Et, pour conclure, Molière, en face de l'homme, est resté de bonne volonté ! Il a pensé qu'après tout, quoi qu'il en soit des choses de l'autre vie, cela ne change point les devoirs de celle-ci. Il a fait le sien vaillamment, jusqu'au bout, réservant, comme il dit, ses forces pour supporter son mal et répandant en son œuvre cette inextinguible gaieté d'esprit, supérieure à tous les coups du sort, qu'avant lui son ancêtre Rabelais donnait comme le dernier mot de la philosophie.

COQUELIN

JARDINS DE FRANCE[1]

I

MATIN D'AMOUR

Ce matin qui s'éveille et rit, ardent et clair,
Tout bruissant de nids, de sources et de branches,
A fait s'évanouir ce qui restait d'hiver :
La joie, au bord des cœurs, ouvre ses ailes blanches.

Le vent tiède et mouillé qui caresse nos fronts
Et s'embaume aux jasmins fleuris de la fenêtre
A dissipé le mal obscur dont nous souffrons
Et le simple bonheur de vivre nous pénètre.

Sens-tu venir à nous du jardin et des champs
Où s'évapore, larme à larme, la rosée,
La tendresse dorée et chaude du printemps?
Notre âme rajeunie en est toute embrasée.

Elle s'étire avidement dans l'air subtil,
Dont la neuve beauté de la saison s'évente,
Et, pour être pareille à ce matin d'avril,
Elle s'éveille et rit, lumineuse et fervente.

1. Poèmes extraits d'un volume qui portera ce titre.

Ah! te parler d'amour parmi cette douceur,
Trouver des mots vivants qui seraient des surprises,
Et qui pour enivrer ton oreille et ton cœur
Auraient cette caresse odorante des brises!

Te sentir respirer, tremblante, près de moi,
Avec le lent parfum qui monte des corolles,
Te sentir respirer, prise d'un double émoi,
Le parfum amoureux exhalé des paroles!

Ah! mettre tout l'avril dans un baiser, pouvoir
Dans une même offrande unir mon âme aux choses,
Te serrer dans mes bras tremblante et sans savoir
Si ton plaisir vient de mes lèvres ou des roses!

II

APRÈS L'AVERSE

Comme les écoliers aux chemins de traverse,
Les nuages mêlés traînent dans le ciel bleu,
Et puis, à l'horizon, se quittent peu à peu;
L'espace garde encor la fraîcheur de l'averse.

De timides rayons glissent sur les feuillées;
Et les arbres, plus verts, semblent tout rajeunis,
Et l'on voit les oiseaux en joie au bord des nids
Se frôler tendrement de leurs ailes mouillées.

Les routes à travers les grasses luzernières,
Où se pose parfois le vol lourd d'un corbeau,
Sont encore au soleil toutes luisantes d'eau,
Et de fins ruisselets courent dans les ornières.

La ville où vont s'unir toutes ces routes blanches,
Humble et petite, au bord du lac resplendissant,
Fait miroiter dans la lumière qui descend
Les pentes de ses toits jaillis entre les branches.

L'air lavé par la pluie est plein de doux murmures,
Tout bruit s'y fait soupir et toute voix chanson,
Et l'on croit dans la brise entendre le frisson
Des frêles gouttes d'eau qui pendent aux ramures.

J'écoute, je regarde, au loin : le paysage
Offre à mes yeux surpris, qui l'ont toujours connu,
L'attrait mystérieux d'un aspect ingénu ;
C'est un autre sourire et le même visage.

L'eau du ciel a soudain avivé tous ses charmes.
Il brille au bon soleil et rit à son retour,
Plus jeune après l'averse et pareil à l'amour,
Paysage du cœur qu'embellissent les larmes.

III

OISEAUX

Avril est plein de nids sous les jeunes feuillées,
Et les oiseaux des bois s'empressent au butin,
Dans la mousse et dans l'herbe encor toutes mouillées,
Et secouent aux buissons les larmes du matin.

Les auvents inclinés frémissent d'hirondelles ;
Elles gazouillent, puis, d'un vol jamais pareil,
Elles s'en vont soudain trouer à longs coups d'ailes
Dans le ciel lumineux des réseaux de soleil.

Espiègles, au hasard, semble-t-il, pour la joie,
Les moineaux vont d'un arbre à l'autre, et les pinsons,
De la branche qui tremble à la branche qui ploie,
Promènent la fraîcheur neuve de leurs chansons.

Le preste va-et-vient de leurs ailes légères
Lie à travers l'azur entre eux les rameaux verts,
Comme, aux yeux du poète, entre deux rimes claires,
Ouvre l'aile, s'envole et se pose un beau vers.

IV

JOUR DE PRINTEMPS

Il fait bon. C'est un jour lumineux et paisible,
Un jour de printemps mûr qui semble un jour d'été ;
La brise, doucement, dans la chaude clarté,
Pose à peine à nos fronts sa caresse invisible.

L'ardent soleil a fait s'évaporer les flaques
Qui tachetaient de bleu la route du hameau ;
Le clocher dans l'air pur semble monter plus haut ;
Là-bas, les toits pointus luisent comme des laques.

C'est un jour de printemps qui sent l'été. Les arbres
Au poids des fruits plus lourds s'inclinent indolents,
Et les chemins poudreux sous les rayons brûlants
Au long des prés en fleurs sont blancs comme des marbres.

Les oiseaux alanguis ne songent plus aux fêtes
Sur l'herbe molle, au bord des sources, dans les bois :
Ils se tiennent cachés, inertes et sans voix,
Et les abeilles d'or sont lasses de leurs quêtes.

Personne dans les blés, personne sur les routes...
C'est un jour de printemps immobile, arrêté
Comme une barque, au creux d'une anse de clarté,
Un jour silencieux qu'on dirait aux écoutes.

Mais soudain, appelant aux mystiques louanges,
A travers le jour calme, une cloche a vibré,
Et le son répandu monte, dans l'air doré,
Très haut, jusqu'à frôler peut-être un sommeil d'anges...

A ce jour printanier, mon âme, sois pareille,
Toute silence, toute paix, toute splendeur;
Que nul désir humain n'en trouble la grandeur,
Et que ton rêve enfin se recueille et sommeille.

Oublie à ce soleil la tâche quotidienne,
Sois pure en ton extase, et ta pensée alors
Montera jusqu'à Dieu par un beau chemin d'or,
Comme la voix de cette cloche aérienne.

V

PROMENADE

... Nous prenions le sentier qui mène à la forêt.
Laissant le bourg comme il le quitte, sans regret,
Nous le suivions, rieurs et fous, dans l'herbe haute.
Je le revois : espiègle, il court, descend la côte,
Fait le tour d'un verger, puis repart, prompt, fluet,
Comme un ruisseau, comme un rayon, comme un reflet,
Et tantôt au soleil et tantôt invisible,
Rapide et droit comme une flèche vers la cible,
Ou, flâneur, au hasard d'un chemin d'écoliers,
Ici près des bouleaux et là des peupliers,
Il gagne les grands bois, à travers les vallées,
Pour y mourir au frais, sous leurs feuilles mêlées...

... Nous suivions le sentier qui mène à la forêt.
L'un contre l'autre, lourds d'un cher bonheur secret,
— Toi penchant sur mon sein ta tête reposée, —
Nous allions... L'herbe était luisante de rosée.
En route nous faisions des gerbes de pavots;
Nous buvions le jus frais des premiers fruits nouveaux,
Qui pendaient déjà mûrs sous les branches courbées ;
Nous échangions gaîment des fraises dérobées;
Puis, ayant traversé la plaine où le soleil
Fixe aux brins d'herbe et tend son fin réseau vermeil,
Nous entrions dans la forêt paisible et sombre,
Et nous demeurions là, tout un beau jour, à l'ombre.
La sève embaumait l'air autour de nous. Le sol
Était moelleux et chaud. Parfois, tout près, un vol
D'oiseau, dont notre approche avait surpris la sieste,
Effleurait nos deux fronts unis, d'un frisson preste.

Les insectes filaient de la lumière, au bruit
De leur rouet menu qui tournoie et s'enfuit...
Et, graves et songeurs, déjà tristes sans causes,
Enfants que tourmentait l'âme obscure des choses,
Pour qui toute rumeur devenait une voix,
Isolés dans l'amour et perdus dans les bois,
Nous écoutions, le cœur ouvert à ses murmures,
Bruire autour de nous les profondes ramures.

VI

LA TOUR

Humble, à demi cachée en l'épaisseur d'un bois,
Elle se meurt très lentement, pierre par pierre,
Tandis qu'on voit grimper aux trous de ses parois
L'éternel visiteur des ruines, le lierre.

Elle regarde au loin des vignes et des toits
Se refléter dans le Léman, blanc de lumière,
Maternelle aux enfants du hameau qui parfois
Amusent de leurs jeux sa paix et son mystère.

Et quand viennent les mois ensoleillés, alors
On voit, roses sous leurs chapeaux à larges bords,
Vers elle en groupes clairs monter les jeunes filles :

Elles viennent le long des prés et des labours,
D'un doigt distrait et las meurtrissant des brindilles,
Devant la tour qui meurt méditer leurs amours.

VII

INQUIÉTUDE

Nous aimions, par les chauds matins ensoleillés,
Ouvrant à la beauté nos yeux émerveillés,

Courir sur les chemins sonores de la plaine,
Aux grilles des jardins humer leur tiède haleine,
Et cueillir de nos doigts prestes, au long des prés,
Les fleurs dont se paraient leurs éveils diaprés.
Tout le printemps s'offrait à nos quêtes mutines :
Étoiler tes cheveux avec des églantines,
Boire à la même source ou mordre au même fruit,
Un oiseau qui s'envole, un insecte qui fuit,
Une feuille fantasque, en tombant, qui tournoie,
La vie, à chaque pas, nous donnait une joie...
Et pourtant, malgré nous, parfois, l'obscur tourment
De vivre se glissait en nous furtivement,
Et nous sentions, saisis de secrètes alarmes,
Nos rires s'arrêter soudain tout près des larmes.

VIII

TA PRIÈRE

Viens prier près de moi. Le doux bruit velouté
Que fait en s'envolant l'oraison coutumière
Berce mon cœur et rien n'égale la beauté
La pensive beauté de tes yeux en prière.

Le tendre apaisement d'une immense bonté
Vient ennoblir soudain leur grâce familière
Et l'on croit à les voir que c'est de la clarté :
Ton âme dans tes yeux devient de la lumière.

Ils expriment, ces yeux tournés vers l'inconnu,
Une foi si sereine et si sûre et si grande
Que mon cœur malgré moi s'ajoute à leur offrande,

Et qu'en un frais retour de printemps ingénu
Ils font revivre en moi des fleurs presque flétries...
Je songe quelquefois à Dieu lorsque tu pries.

IX

EN MONTAGNE

Voici que les troupeaux rentrent à travers bois
En files claires ou pressées,
Éparpillant dans l'air léger les frêles voix
De leurs sonnailles balancées.

Il semble que la paix de la nuit qu'on pressent,
Fraternelle, les accompagne,
Que l'ombre au devant d'eux se hâte, gravissant
Tous les chemins de la montagne.

Le soleil s'est caché, furtif, comme à regret,
Mais on le sait tout proche encore,
Et c'est une minute exquise où l'on dirait
Que le jour meurt dans une aurore.

Les murmures vivants se taisent, un à un,
Dans la pénombre bleue et rose;
Une humide senteur monte, souffle et parfum,
De la terre qui se repose.

Seul dans l'air rafraîchi le gai balancement
Des clochettes tintinnabule
Et traverse d'un rire inégal et charmant
Le silence du crépuscule,

Et j'écoute, pensif, ces sons grêles mêlés
Aux grandes ombres survenues,
Cet essaim d'angélus vers le soir envolés
De toutes de ces cloches menues :

Car cette heure d'adieux et de recueillement
Qui se prolonge, langoureuse,
Est pareille en son noble et grave apaisement
Au déclin d'une vie heureuse,

Et ces clochettes dont frémit le vent subtil
Avec leur gaîté babillarde,
Ont la grâce imprévue et l'attrait puéril
D'une illusion qui s'attarde.

X

PAYSAGE MARIN

La mer ondule au souffle égal de la saison,
Et chante éperdument sa berceuse éternelle;
Une voile s'éploie au loin sur l'horizon
Et là-bas, dans le vent, s'éloigne comme une aile

Il passe dans l'air doux, amolli par l'été,
Des parfums lumineux que la brise disperse,
Et la vague, elle aussi, devient de la clarté,
De la clarté qui se balance et qui se berce.

Un village, blotti dans un creux de rochers,
Devant le bleu mouvant qui s'avance ou recule,
Dore au soleil ses toits rougeâtres et penchés
Et glisse sous les flots sa plage minuscule.

On croirait, à le voir si proche de la mer,
Qu'un jour le flux, à l'un de ses chantants voyages,
L'ait posé là, tassé, pour qu'il y sèche à l'air,
Clair et menu, comme un dépôt de coquillages.

La côte allonge, au loin, son ruban d'or uni
Dont un phare élancé brise la ligne nue,
Et l'on ne sait plus bien où la terre finit:
Tout se fond dans un halo d'or et s'atténue.

Je laisse aller mes yeux... Une tristesse en moi
Se mêle à la beauté calme du paysage.
J'écoute ton parler divin, l'âme en émoi,
O mer, dont la rumeur se modèle au rivage!

Et j'évoque, pensif, sous de mornes climats,
Tous mes frères perdus aux rives incertaines ;
Et leur voix dans ta voix m'apporte, immense et las,
L'appel de la misère et des luttes lointaines.

Toujours, même quand c'est l'amour et son baiser
Dont tu rythmes au loin les heures décevantes,
O Mer, cœur frémissant qui ne peux t'apaiser,
C'est toujours la douleur humaine que tu chantes!

XI

PETIT PORT

C'est l'heure où les marins, libres et loin du bord,
Cherchant pour leurs désirs des servantes d'auberge,
Rôdent aux carrefours en pente du vieux port;
Quelques pêcheurs tardifs se penchent sur la berge.

Des marchands, adossés aux murailles du quai,
Causent de leur journée autour des paniers vides
Et font, tout en causant, d'un geste souple et gai,
Sauter l'argent qui tinte entre leurs mains avides.

Des enfants ont choisi pour cibles, en leurs jeux,
Les visages dorés et roses des sirènes
Dont les yeux mal sculptés fouillent, mystérieux,
L'eau trouble qui clapote et berce les carènes.

On entend les cailloux qu'ils lancent en riant
Se heurter aux flancs ronds des barques. Le soir tombe.
Des couples passent, mains jointes. Un mendiant,
Triste et courbé, s'en va chez lui comme à sa tombe.

Puis plus rien. Les enfants se quittent. Les marchands
Regagnent, pas à pas, leurs mansardes mal closes,
Et voici que la nuit, avec des soins touchants,
Vient emmaillotter d'ombre et de brume les choses.

Les fenêtres encore ouvertes sur la mer
S'éclairent aux reflets immobiles des lampes.
Rien ne vibre. Aucun bruit, aucun souffle dans l'air.
Les drapeaux repliés se couchent sur les hampes.

Et moi qui tout le jour ai vu cet humble port
Encombré de clameurs, de marchés, et de voiles,
— Maintenant que, désert, il s'apaise et qu'il dort,
Calme et silencieux, aux regards des étoiles,

Pris au charme tranquille et grave du moment,
Je sens, dans la douceur de la nuit infinie,
S'endormir en mon cœur l'indicible tourment
Qu'agite au fond de nous la rumeur de la vie.

XII

LA CHAUMIÈRE

Mais tu cherchais la paix de l'âme? Entre. Elle est là.
CHARLES GUÉRIN.

La chaumière est étroite et donne sur la berge.
Dans l'oblique clarté du soleil qui descend,
Le lierre dont se vêt le mur gris, frémissant,
A des reflets dorés et roux de vigne vierge.

Autour, rien que des prés, des arbres, — la campagne, —
Et près du seuil, creusée en rustique abreuvoir,
Une fontaine dont l'eau rose dans le soir
Égoutte sa chanson que la brise accompagne.

O retraite paisible et sûre! J'ai voulu,
Croyant qu'elle abritait un bonheur absolu,
Y reposer un peu mon âme triste et lasse;

J'ai voulu, d'un regard, surprendre son secret...
J'ai poussé devant moi la porte étroite et basse :
Un pauvre homme était là, dans l'ombre, qui pleurait.

XIII

LE RETOUR

L'Automne vient à nous en titubant, comme ivre
Du raisin qui mûrit en grappes au soleil;
Après la torpeur chaude, en un suprême éveil,
Tout s'étire et tressaille et se hâte de vivre.

Les aspects de la plaine ont changé de nuance,
Et si la forêt chante avec ses mille voix,
C'est un chant douloureux et paisible à la fois,
Comme un adieu d'amour où veille une espérance.

Les paysans ont fait gémir, à coups de gaules,
Les pommiers dont les fruits de pourpre sont tombés,
Et des enfants rieurs les ramassent, courbés,
La corbeille de joncs attachée aux épaules.

Et, par tous les sentiers qui mènent aux villages,
En longeant l'herbe haute et les blés des coteaux,
En broutant leurs derniers brins d'herbe, les troupeaux
Rentrent soumis et résignés comme des sages.

Et je crois avec eux voir descendre des faîtes,
Vers la vie anxieuse et la sombre cité,
Les rêves de bien-être et d'amour dont l'été
Berça les cœurs d'enfants et les cœurs de poètes!

XIV

IMPRESSION D'AUTOMNE

Le thé fume odorant dans les tasses menues;
Le feu chante, et son tiède et doux rayonnement
Dans le jour qui s'éteint balance mollement
L'impalpable dessin de ses mailles ténues.

Au dehors, dans le parc, le long des avenues,
Les déesses de marbre au corps à peine blanc
Ont l'air de dévider de la brume en tremblant :
Regarde, on les dirait plus frêles et plus nues.

Les rameaux tombent, las, comme des mots d'adieux ;
Tes yeux les suivent et mes yeux suivent tes yeux ;
Nous rêvons... Tu voudrais sourire, mais tu n'oses,

Car nos cœurs en ce soir paisible, au lent départ,
Sont comme un lac lointain où dérive au hasard
La barque sans rameurs des tristesses sans causes.

XV

SOIRS D'HIVER

Ils sont doux à nos cœurs, ces longs et calmes soirs,
Et l'on dirait qu'enfin las des ivresses brèves,
Parfumés seulement de tristesse, nos rêves
Se balancent en nous, comme des encensoirs.

Ils sont doux à nos cœurs, où le passé repose,
D'une douceur profonde où traîne un vague deuil,
Ces soirs dont tous les bruits épars meurent au seuil
De la maison fermée et de notre âme close.

A l'appel du courant parti sans avirons,
Notre esprit échoué, ce soir, semble une épave;
On dirait, dans la paix de l'ombre intime et grave,
Que la vie, au loin, passe et que nous demeurons.

Comme ils nous sont lointains, les jours dorés, si proches,
Dont la fraîche gaîté du printemps nous leurrait !
Comme tout, peu à peu, s'efface, disparaît,
Paysages, baisers, sourires ou reproches !

Ces beaux jours exaltaient l'orgueil de notre chair ;
Sans faire halte au bord de la route suivie,
Nous les vivions éperdument, ivres de vie...
On croit rêver la vie en ces longs soirs d'hiver.

Nos cœurs d'hier ont l'air de n'être plus les nôtres ;
Ils sont tout à la fois plus légers et plus lourds,
Et si, fidèlement, nous nous aimons toujours,
Nos paroles d'amour elles-mêmes sont autres.

Notre désir n'a plus ce vol inapaisé
Qu'enivraient les parfums de la saison fleurie :
Douloureux et lassé, comme une aile meurtrie,
Dans la paix de notre âme obscure il s'est posé.

Qu'il dorme ! Et que ces soirs aux heures bienvenues
Fassent frémir en nous un dernier rameau vert
Comme, aux bois désolés, ils font, ces soirs d'hiver,
Trembler les grains de gui parmi les branches nues.

JOSÉ-MARIA CANTILO

AME D'ARGILE[1]

XIII

— Et voilà ! — conclut Lucy d'un ton bref.

— Et voilà !... Tu trouves cela tout simple, toi ?

— Si je le trouvais simple, je ne serais pas sortie à des heures pareilles pour venir te le raconter. Mais à quoi bon s'époumonner en exclamations et en lamentations ?

Si matin, en effet, en son sobre costume tailleur de serge bleue, avec la jaquette d'astrakan et le petit feutre sombre, dans l'attitude quelque chose d'allant, de décidé, de cassant un peu, Lucy Le Chastel n'était plus la gracieuse indolente que l'on connaissait.

Surprise au saut du lit entre le plateau du chocolat et un grand triage de gants à nettoyer, rubans à retourner, voilettes à repasser et autres affutiaux ayant besoin d'être rafraîchis, madame Mornans, ses gros yeux arrondis par l'indignation, semblait tellement consternée que sa fille s'en impatienta.

— Voyons, maman, ne fais pas une figure comme si j'étais tombée d'un cinquième étage. Il n'y a personne de mort.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février, 1er et 15 mars.

— Non : une fortune mangée, seulement. Je ne te savais pas si détachée des biens de ce monde!

— Oh! une fortune... Un revenu de six à sept mille francs... le prix d'un portrait, qui est vite fait...

— Quand on en fait!... Tu y crois, toi, à ce Pactole qui va rouler chez vous après le succès, si succès il y a, de son fameux Salon? Tu t'imagines que les belles madames vont se pendre à la sonnette de l'atelier parce qu'il aura exposé de grandes bonnes femmes nues dans un paysage qui n'a jamais, existé?... Quel rapport cela a-t-il, je te le demande?...

— Et la plus-value du nom?... La croix, les médailles, l'Institut?...

Madame Mornans était trop surexcitée pour discerner l'ironie qui était au fond de ces paroles.

— L'Institut! — répéta-t-elle en colère, le sang marquant la couperose à ses joues grasses, qui n'avaient pas encore reçu les minutieux soins quotidiens. — Il est loin, va, l'Institut!... Et puis après?... Une plume au chapeau, et voilà tout... Tandis que deux cent mille francs, c'est deux cent mille francs, et on les a dans son tiroir.

Pour énoncer ce chiffre, sa voix avait pris un accent de vénération.

— Cela dépend!... — remarqua Lucy avec une dédaigneuse insouciance. — Jolie somme en soi, assurément; mais, si on considère ce que cela donne à dépenser, on n'en est guère ni plus ni moins riche.

De ces doctrines bohèmes, si inattendues de la part de sa chair et de son sang, madame Mornans pensa suffoquer.

— Tu en parles à ton aise!... Riches, non certes, vous ne l'étiez pas, ma pauvre chérie. Mais, précisément, quand on n'a qu'une modeste aisance, il suffit du moindre déficit pour tomber dans la gêne... et celui-là est de taille! Six mille francs de rente... comme tu y vas! C'est beau, le mépris des richesses!...

Pour la première fois de la vie de Lucy, sa mère était en colère contre elle.

— Pardon, maman, tu ne saisis pas. C'est la médiocrité, au contraire, que je dédaigne... la médiocrité qui oblige à faire pareil état d'une aussi petite somme.

Le verbe sec, les sourcils froncés, les narines ouvertes, il

était visible que ces mots en voulaient dire long. Du coup, madame Mornans s'apaisa.

— Eh bien! cette médiocrité, c'est ton lot, ma fille. En additionnant la perte sèche avec le manque à gagner, bien heureuse encore si tu restes comme tu es!

Lucy ne répondit point. Elle songeait.

— Au surplus, — reprit sa mère, — j'avais prévu ce qui arrive.

— Parfaitement! Je crois même que tu prévoyais plus loin.

Madame Mornans ne broncha pas sous le regard aigu qui l'interrogeait.

— Et toi? — demanda-t-elle.

— Moi? J'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

— Alors, que comptes-tu faire?

Dans ces répliques brèves, elles s'étaient comprises. Cette fois, cependant, la parole expira sur les lèvres de Lucy. Sa mère insista :

— Voyons, toi qui n'aimes pas les discours inutiles, pourquoi n'en pas venir tout bonnement au fait?

— Eh! que veux-tu que je te dise? Mon mari se livre à des spéculations désastreuses et sa peinture n'est pas de vente... Ce ne sont point des griefs.

— Non. Mais un mari qui, en ruinant sa femme, la trompe par-dessus le marché... Et, même, c'est pour la tromper qu'il la ruine...

— Tu exagères considérablement.

— Sais-tu dans quelles limites Tony dit la vérité, et si tout cet argent a été dissipé pour les seuls besoins du ménage?

— A peu près tout, je le crois.

De nouveau, madame Mornans entra en ébullition.

— Tu es vraiment, mon enfant, d'une indulgence admirable. Avoir une femme comme toi et se galvauder aussi bas!...

— Soyons justes : il m'a si peu!...

— Fort bien, prends sa défense. A moins d'être un sauvage, pourtant...

— Oui, oui, c'est ce que je lui disais, parce qu'il faut dire quelque chose. Mais, entre nous, j'en ai un peu abusé, de ma santé, pour avoir la paix.

— Enfin le grief n'en est pas moins là. Certes, ma chérie, pour une simple infidélité, jamais je ne t'aurais poussée vers une résolution violente. C'est un enfantillage dont on est la première victime, sinon la seule. Mais tu as contre ton mari d'autres sujets de plainte... Alors pourquoi ne pas prendre celui-ci comme prétexte?

— Voilà précisément le cheveu, maman : ce prétexte n'existe plus.

Madame Mornans changea de couleur.

— Tu en es sûre?

— La donzelle est publiquement affichée par un autre. Grief rétrospectif; par suite, sans valeur.

Frappant violemment la table du plat de sa main, dans un dépit quelque peu comique :

— Quelle maladresse! — s'écria madame Mornans.

— C'est pour moi que tu dis cela? Je n'avais cependant pas le moyen d'empêcher la maîtresse de mon mari de le quitter... ou mon mari de quitter sa maîtresse, car je ne sais lequel des deux a rompu.

— Si tu m'avais écoutée quand il en était temps!...

— Si j'avais écouté quoi?—demanda froidement Lucy. — Tu ne m'as jamais rien conseillé.

Madame Mornans regarda sa fille jusqu'au fond des yeux. L'examen ne la découragea point, car c'est très posément qu'elle répondit :

— Pourquoi faire celle qui ne comprend pas? De toi à moi, c'est bien superflu. Tu veux que je parle net? Allons-y! La situation est bien nette : un présent diminué, un avenir incertain. Si, après dix années, Tony a subi un recul, au lieu d'avancer comme on y comptait lors de ton mariage, il est assez raisonnable de croire que c'est un raté... A trente-huit ans, un artiste doit avoir fait son trou... D'autre part, la preuve est patente de sa légèreté, de son incapacité dans le gouvernement de vos intérêts communs. Mettons les choses au mieux : en suppléant par son travail au revenu du capital englouti, il continuera cahin-caha à entretenir son ménage sur le pied actuel... j'entends sur celui d'hier... encore faut-il s'y rétablir... Est-ce là ce que tu attendais de lui? Non. Et tu ne vas pas me dire que tu te résignerais à une telle faillite

de tes légitimes espérances ! — ajouta-t-elle, en colère à cette seule pensée.

— Je te ferai remarquer, maman, que je ne souffle pas mot ; j'écoute.

— A la bonne heure !... Moi, je ne puis t'être d'aucun secours, puisqu'au contraire les inqualifiables procédés de ton père me laissent presque à ta charge, ma pauvre enfant... Lui... d'abord, on ne doit souhaiter la mort de personne... et puis, il pourrait bien nous enterrer tous. Rien ne conserve comme ces abominables égoïsmes.

— D'ailleurs, on ne parle jamais de l'héritage de ses parents ! — dit Lucy, impatientée. — Passons à autre chose.

— L'autre chose, la voici : une fortune magnifique qui s'offre à toi, avec un nom, une belle situation de famille, une affection solide et sûre...

— Sûre... il y a des chances !...

Et la jolie créature jeta un rapide regard vers une glace, où, à côté de sa gracieuse image, son imagination évoqua celle du sexagénaire aux yeux luisants de désir.

— Eh ! sans doute, — repartit madame Mornans, — de ce chef-là, tu consentirais un sacrifice. Quoique... pour ce que tu en fais, de ton jeune mari...

Elle s'arrêta, un peu confuse de ce propos tenu à sa fille. Mais Lucy n'avait pas sourcillé.

— Un mari, — continua-t-elle, — qui en définitive ne t'aime plus...

— Allons donc !... Eh ! oui, maman : je ne t'apprendrai pas qu'une frasque de cette nature ne prouve rien. Un peintre avec un modèle... Voyons, tu plaisantes !...

— Nieras-tu que Tony ne soit plus le même ?

— Dame ! nous avons dix ans de mariage.

Madame Mornans hocha la tête.

— Ma chérie, tu me rendras cette justice que j'ai toujours été la plus conciliante comme la plus discrète des belles-mères. Pour que j'intervienne aujourd'hui, il faut que je voie en jeu tes plus chers intérêts. On a du jugement, ma fille, de l'expérience. Je te dis, moi, qu'il y a quelque chose entre vous... ou plutôt quelqu'un, vraisemblablement. Je ne sais pas qui cela peut être : mais que ton mari se détache

de toi, voilà qui ne fait pas de doute. Tu es mieux placée encore pour t'en apercevoir.

Dans un mouvement de vanité de femme, plus que par conviction :

— Je t'assure, — dit Lucy, avec un sourire léger, — que Tony est toujours aussi amoureux.

— Amoureux, je le crois certes bien !... (Et madame Mornans couvait d'un regard orgueilleux l'être charmant sorti d'elle.) Mais tout n'est pas là. Comment t'expliquer ?... Tiens, pour parler le style de ton amie Andrée, il ne te « gobe » plus !

— Quand ce serait vrai, je pourrais te répondre que moi, j'aime toujours Tony.

— Tu aimes Tony, tu aimes Tony... Tu t'aimes encore davantage, et tu as bien raison... Avec ça que tu es femme à attendre sous l'orme !...

— Ne t'emballe pas, maman : j'ai employé le conditionnel. Tu conclus ?

— Que les plus courtes folies sont les meilleures. J'ajoute que tu te trouves à l'égard de certaine personne dans une position très délicate, qui ne saurait se prolonger. Ton mari en pourrait prendre ombrage...

— C'est déjà fait.

— Tu vois !... Le monde aussi en jase, certainement. Et si tu veux mon avis, moi-même je ne crois pas tout cela sans inconvénients et sans péril pour ta dignité.

Lucy eut un sourire.

— Puis on finirait peut-être par se lasser, n'est-ce pas ? — dit-elle, répondant à la pensée de sa mère en même temps qu'à la sienne.

— C'est à craindre, en effet. En l'état présent, d'ailleurs, on ne peut rien pour toi, ou si peu que cela ne vaut pas les difficultés de la situation. Il faut donc que cela se dénoue de façon ou d'autre. Je terminerai par ces seuls mots : tu as perdu deux cent mille francs de capital, il ne tient qu'à toi d'avoir deux cent mille livres de rente... et voilà ! comme tu dis.

Madame Mornans se renversa dans la profonde bergère, s'y calant avec la mine satisfaite de qui a fait son devoir en conscience. Lucy demeurait silencieuse. Un brouillard d'or passait

devant ses yeux, retour de l'obsédante vision où achevait de se perdre le peu que cette petite âme d'argile possédait de loyauté et d'honneur.

— Tout cela est on ne peut plus juste, — dit-elle enfin d'une voix légèrement altérée. — Mais ta combinaison si ingénieuse pèche par un point capital. En admettant que Tony ne m'aime plus autant, je ne le vois pas du tout dans le rôle du divorcé par persuasion.

— C'est bien là le malheur d'avoir laissé échapper l'occasion qui s'offrait! Mais d'autres peuvent se présenter. Qui a bu boira.

— Et aussi chat échaudé craint l'eau froide. Il se méfie.

— Est-ce qu'il se douterait de... de la chose à laquelle nous pensons?

— Tu ne voudrais pas!... c'est un peu gros. Mais il sait que j'ai eu vent de sa distraction, et il sera prudent.

— Bah! en y aidant un peu!...

— Qu'entends-tu par là?

— Rien de particulier... On chercherait.

Se penchant vers sa fille, dont elle prit les mains:

— Seulement, pour cela, — continua madame Mornans, — il faudrait marcher à coup sûr. Le cas échéant... si, de façon ou d'autre, la possibilité se présentait de rompre ton mariage, serais-tu résolue à en profiter... avec toutes les suites que cela comporterait?

— Ce serait même uniquement pour les suites, — repartit Lucy, moitié cynisme, moitié sarcasme.

— Enfin, y consentirais-tu?

Une seconde, elle hésita, avant de faire cette réponse un peu évasive:

— Il le faudrait bien!

— Sans regrets?

— Eh! maman, on a toujours quelque chose à regretter. La question est de choisir ce à quoi on tient le plus.

Madame Mornans s'était levée, et, enveloppant sa fille de ses bras:

— Va, ma chérie, — s'écria-t-elle, — tout ce qu'il faudra faire pour assurer ton bonheur, je le ferai et j'en accepte la responsabilité tout entière. Je n'ai que trop de chagrin

d'avoir eu foi dans ce mariage, alors que tu devais y trouver tant de déceptions. Mais pouvait-on s'attendre à ce que Tony?...

Agacée, Lucy se dégagea, et, d'un ton sec en contraste avec l'attendrissement maternel :

— Laissons cela, veux-tu? Et ne parle pas mal de Tony... ce n'est guère le moment.

Sa fille partie, madame Mornans se mit en devoir de procéder à sa toilette avec une célérité inaccoutumée. Puis, d'un pas que l'embonpoint n'empêchait pas d'être encore agile, elle eut vite franchi la courte distance de la rue de la Néva à l'hôtel de la rue Murillo.

« Oui, monsieur le baron était chez lui... »

Elle y demeura une heure, en conférence dans son cabinet. Quand elle le quitta :

— Soyez tranquille, chère madame, — lui dit-il en l'accompagnant sur l'escalier à voûte en berceau et rampe de fer forgé, tendu de tapisseries historiques, qui naguère faisait aux fêtes du financier défunt un décor à la Véronèse, — soyez tranquille... D'ici peu, votre gendre consentira au divorce. Je me fais fort de l'y contraindre.

— Et ceci, n'est-ce pas, restera entre nous? Les sentiments de Lucy vous sont connus. Mais ni son détachement trop justifié de son mari, ni son réel attachement pour vous n'empêchent qu'après dix ans de mariage... On a du cœur... Et il me semble qu'elle ne doit pas être mêlée directement... dans la mesure du moins où son concours n'est pas nécessaire.

Goguenard, le président mit fin à son embarras :

— Ce sera plus séant, en effet... Et, au surplus, on sait s'entendre à demi-mot.

Ni sa mère ni son vieil ami ne dirent rien à Lucy de leur conciliabule. Mais elle savait qu'ils s'étaient vus, sans se montrer curieuse de ce qu'avait été l'entretien.

Depuis la fâcheuse communication qu'il avait dû faire à sa femme, Tony n'était pas revenu sur un sujet gros d'orage. Elle réfléchirait, avait-elle dit, elle en reparlerait... La légèreté de l'artiste, son aversion pour les scènes, sa tendance enfantine à reculer les décisions graves se trouvaient à merveille de ces pierres d'attente. Vraisemblablement, le premier et très légitime dépit dissipé, Lucy comprendrait que le tort

de son mari n'était point sans circonstances atténuantes, et combien peu il lui demandait, en somme, pour l'aider à réparer le dommage... Quand commencerait-on à faire des économies, sur quoi porteraient-elles? Cela flottait dans le vague. Lui-même eût été bien empêché de fournir aucune indication sur ces points essentiels. Il se piquait d'être le moins tatillon des hommes. Tout ce qu'il savait, c'est qu'on ne modifie pas ses habitudes du jour au lendemain, surtout quand il ne s'agit pas d'un bouleversement radical, mais de menues réformes et d'un tassement. Ce n'est guère qu'au bout de l'année qu'on peut constater la diminution des dépenses, et, pour l'instant, sa préoccupation était de se procurer l'argent nécessaire aux besoins courants. Les différences de Bourse réglées au moyen de la vente à perte, en l'état de faiblesse générale du marché, d'à peu près tout ce qui lui restait de valeurs négociables, Tony avait obtenu une avance assez ronde de son marchand de tableaux, un trafiquant avisé, sachant en quel cas la confiance est un placement à gros intérêt. Selon ses calculs, l'exposition et la vente pourraient avoir lieu en avril, et ce serait alors la forte rentrée permettant de voir venir, de préparer une campagne fructueuse de portraits, de décorations, de tableaux de chevalet. Tout lui paraissait si simple et si sûr, maintenant, qu'il se reprochait presque d'avoir alarmé sa femme. Cependant, si peu qu'elle s'immisçât dans les affaires de la communauté, ce n'eût pas été honnête de lui cacher l'état des choses. Du moins n'y avait-il pas lieu de le pousser au noir, et, à l'occasion Tony se flattait d'en éclaircir les couleurs.

En attendant, l'attitude de Lucy était excellente. Un peu grave peut-être, absorbée quelquefois, mais sans humeur. Nulles récriminations, pas d'allusions même; ni ces remarques agressives, ni ces reproches muets, arme de guerre conjugale dont on ne sait quelle est la pire. Si elle « enrayait », ce n'était pas en affectant de ces airs de misère au moyen de quoi, en pareille conjoncture, tant de femmes eussent pris à tâche de démontrer par l'absurde la déraison des exigences de leur mari. En lui remettant de l'argent le premier du mois, bandé dans la prévision d'une révolte, il s'était excusé de diminuer la somme. Sans même ouvrir, pour constater

l'écart, l'enveloppe déposée sur son petit bureau en bois de violette, Lucy avait répondu, avec un sourire incertain où l'on pouvait voir une intention plaisante :

— Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. Vous me donnez, je présume, ce dont vous pouvez disposer.

« Allons, — pensa-t-il, — elle en a pris son parti. La difficulté de la villégiature s'aplanira aussi, apparemment, et on se sera tiré de ce mauvais pas. »

L'idée que sa femme ferait quelques dettes de couturière, de lingère, de modiste, lui passa bien par l'esprit. Mais, sans être bohème, le peintre n'était pas assez bourgeois pour s'en inquiéter. Ne possédait-il point la certitude que l'avenir arrangerait tout ?

Un matin, à déjeuner, Lucy lui dit :

— Savez-vous qui j'ai vu tout à l'heure ? Maud Watson.

— Ils ne sont donc pas dans le Midi ?

— Plus que jamais. Ils ont loué une grande villa à Beaulieu, et Fred fait du *yachting* à force. Mais Maud est venue pour interviewer Doucet. Elle ne reste que le temps de ses essayages. Et je vous donne en cent l'idée dont elle s'est férue.

— Je ne chercherai pas. Ses idées sont si fantaisistes !...

— Elle veut m'emmener avec elle. Naturellement, vous êtes engagé aussi.

— Bien aimable de sa part. Mais, mon père ayant eu le très grand tort de servir l'État au lieu de fabriquer de la moutarde, son fils n'a pas le loisir de courir le monde.

— Pauvre Tony !... Attaché par la patte...

— Je ne m'en plains pas. Ces perpétuels déplacements me seraient odieux. C'est tout à fait contre nature d'être toujours en l'air, sans racines, sans atmosphère *congéniale*. Cela détruit l'équilibre moral de l'individu, les traditions de famille et de race... Pourquoi riez-vous ?

— Parce que c'est une opinion d'Yvonne de Guirec.

— Tant mieux ! Les opinions de mademoiselle de Guirec étant toutes fort justes, je suis heureux de me rencontrer avec elle.

— Je crois même que celle-là, vous la lui avez empruntée.

Tony rougit un peu.

— Dirait-on pas que, pour penser, j'ai attendu de la connaître?

— Non, mais depuis que vous la connaissez, vous pensez bien davantage. Il n'y a pas de mal à cela, car elle me représente, en effet la raison même. Aussi, de vous deux, ce n'est pas toujours elle qui est l'élève.

— Oh! je vous en prie, pas ce mot que je déteste, car il équivaut à me qualifier de professeur!... Et qu'avez-vous répondu à Maud Watson?

— Que c'est la saison de l'huile, où les peintres ne peuvent quitter Paris.

— Mais pour vous?

— Pour moi, j'ai dit non d'abord. Devant son insistance, j'ai fini par parler vaguement de vous consulter. Elle doit revenir tantôt. Vous savez ses entêtements...

— Si ce voyage vous plaît, pourquoi ne le feriez-vous pas?

— Vous laisser seul?...

— J'ai tant à faire que je m'apercevrai à peine de la privation. Et je me reproche de vous être de médiocre compagnie.

Un doigt levé, gentiment grondeuse :

— Tony, — dit-elle, — vous nourrissez de coupables desseins.

— Quelle absurdité!... Je souhaite seulement vous être agréable.

— Ah! — fit Lucy avec une petite moue, — cela me serait-il tellement agréable? J'aime bien les Watson, mais ce milieu bruyant, agité, me fatigue un peu... C'est plutôt le climat qui m'attirerait. Vallin me le disait encore l'autre jour : j'ai besoin d'air, de beaucoup d'air. Et, au pays du soleil, on peut être dehors toute la journée. Puis un jardin, des promenades faciles... Où aller à Paris, quand on n'a pas de chevaux?

— Certainement, un mois là-bas vous ferait grand bien.

— Et puis... c'est bien mesquin, mais, puisque nous sommes dans la dèche, il n'y a pas de petits profits... je n'aurais rien à dépenser... J'en profiterais pour renvoyer la cuisinière, que je soupçonne de faire exécuter à son panier

une chorégraphie excessive. Au retour, j'aviserais. D'ici là, Juliette suffirait à tenir votre ménage de garçon.

— Mais pourriez-vous vous passer de femme de chambre?

— Il faut bien que je m'habitue à me passer de quelque chose! Les Watson ont un personnel considérable. Je m'arrangerais... Et, pour mes petites misères de santé, maman serait là.

— Votre mère est invitée aussi?

— L'hospitalité américaine, mon cher! D'ailleurs, vous ne m'accompagnant pas, il sera mieux que j'aie maman avec moi.

— En mon honneur, cette prudence? — demanda Tony en riant.

— Vous savez comme on est. Dès qu'une femme possède quelques pauvres petits agréments, il en faut tellement peu pour l'exposer à de sots propos!

— Alors vous partez?

— Si vous le voulez, mon ami.

— Je le veux si vous en avez le désir!

— Combat de générosité dont nous ne sortirons jamais. C'est la sagesse qui décidera. Peut-être, en effet, ne serait-ce pas mal que je vous laisse à votre coup de collier. Le mariage, dit-on, ne vaut rien aux artistes en de certains moments. Il y a même des gens pour affirmer qu'il ne leur est jamais bon.

— Est-ce votre avis?

— C'est le vôtre plutôt que je devrais demander. Mais cela dépend, sans doute, de la femme qu'ils ont.

Pour se dispenser de répondre, Tony feignit de n'avoir pas entendu.

L'Américaine évaporée ne se rappelait déjà plus que c'est Lucy qui avait pour ainsi dire forcé l'invitation : de la lui voir accepter, elle eut autant de plaisir que si elle était venue à Paris dans le dessein formel de la lui faire. La semaine suivante, madame Mornans et sa fille, escortées d'un volumineux bagage, prenaient le Méditerranée-Express, — Lucy ne pouvant faire le voyage tout d'une traite qu'en train de luxe. — L'insouciance de son mari ne discutait jamais pareilles assertions; il se demandait seulement, quelquefois, comment s'arrangent les autres. Au moment des derniers adieux, il

s'étonna de la voir donner des marques d'émotion, — oh! presque rien, une petite mine gentiment attendrie, à la portière, qui la rendait plus jolie encore. — Il l'en plaisanta.

— On croirait que vous partez pour la Chine!

— Qui sait jamais, quand on se sépare, si l'on se reverra? soupira-t-elle.

— Vous en avez de gaies, ma chère!

— Bah! — dit madame Mornans, — c'est sa crise habituelle... Le voyage l'énerve avant même qu'elle soit partie.

Tandis que le train filait dans la nuit, étendue sur sa couchette, à moitié dévêtue sous la pelisse fourrée de chèvre du Thibet, Lucy Le Chastel lisait une lettre retirée le matin de la poste restante et qu'elle venait seulement d'ouvrir. Ceux qui avaient souri de voir cette jeune femme s'éloigner du guichet en cachant une enveloppe dans son manchon auraient été bien surpris si ce soir, par-dessus son épaule, ils avaient pris connaissance du contenu :

« Votre esprit est de ceux — combien rares! — qui ont su s'affranchir de la tyrannie des mots. Et c'est de mots seulement que sont faites les conventions sur lesquelles repose le pacte social, ce qui explique pourquoi il est si vacillant. Une vision vraiment philosophique de la vie nous montre comme principe primordial l'obéissance de chaque individu à sa norme, sans qu'il se laisse entraver par des considérations dites morales, lesquelles n'intéressent nullement l'intellectualité, étant d'ordre purement positif, donc antagoniste à l'esthétisme des choses. Coupable est tout ce qui est inadéquat au développement intégral de l'entité humaine, et cela seul est coupable. Ainsi, demande-t-on où est ce qu'on appelle le devoir de la femme, et ce que, moi, j'appelle sa mission, je répondrai par cette question préjudicielle : « Quelle femme? » Par définition, la femme, la femme-type — celle que je vois en vous, madame, — est un être de beauté. Et cela ne s'entend pas seulement de l'attrait physique qu'elle possède à un degré supérieur ou moindre, mais de tout un ensemble d'affinements subtils de la matière et de l'esprit, faute de quoi celle qu'a le plus favorisée la nature n'est que le bloc de marbre statuaire, brut et inerte dans sa finesse et sa blan-

cheur. La femme doit elle-même modeler sa beauté. Là est son devoir impérieux, unique.

» D'autre part, s'éloigner de la nature constitue la règle fondamentale, le but suprême du perfectionnement humain. C'est pourquoi j'estime que la femme est dégradée par la maternité, œuvre animale qui détruit l'harmonie de ses lignes, porte atteinte à l'intégrité de son corps, qui, en la vouant à de touchantes mais vulgaires besognes, en lui inspirant de puériles tendresses, gâte son caractère de volupté, principe de nos désirs, lesquels engendrent toute inspiration d'art Vous êtes, madame, — et je m'honore de penser que c'est un peu par moi peut-être, — trop détachée du préjugé pour que vous choque l'émission de cette vérité, qui semble brutale à cause seulement de l'importance qu'on attache aux formules. Pour que l'humanité subsiste, force est bien toutefois que certaines femmes remplissent la fonction génératrice. Il faudrait que ce fût l'apanage de celles que désigne une vocation spéciale. Celles-là existent, en grand nombre, et elles ont droit à accomplir leur destin. C'est pour elles, et pour elles seules, qu'ont été inventée les vertus que, dans leur aveuglement et leur ignorance, les moralistes prétendent imposer à des créatures d'essence foncièrement différente, — vertus sans mérite, n'étant que la résultante du jeu normal de leurs idiosyncrasies, à l'égal de la propriété fébrifuge ou anesthésique de telle substance.

» Les Grecs, qui savaient tout, avaient voulu la courtisane sacrée. Encore un mot dont vous ne serez point effarouchée, car il le faut prendre dans son sens profond. Je souhaiterais qu'on revînt à ce concept social, mais clarifié par un sentiment plus pur. Ces courtisanes étaient les prêtresses de l'amour physique; la femme-type doit être celle de la beauté absolue, dont elle est le symbole de chair. Symbole que nous déifions, et le culte que nous lui rendons n'est point à confondre avec l'instinct grossier dans son essence, brutal dans ses manifestations, qui pousse notre sexe vers le vôtre. Destinées à être admirées et désirées, ces femmes-là seront plutôt chastes, au contraire, d'abord parce qu'elles s'érigent au-dessus des bassesses de la matière, puis à cause qu'en n'aimant point elles sacrifient mieux sur l'autel qu'elles desservent.

qui est elles-mêmes. Aussi ne doivent-elles connaître d'autre obligation que la culture intensive de leur charme. Et ce charme, le luxe en est un élément nécessaire. Je dirai plus : il en est l'agent principal. L'ambiance de richesse — la richesse passée à l'alambic de l'intelligence et du goût — le fait s'épanouir comme l'atmosphère de serre chaude les orchidées. Laide ou médiocre, jolie même, même belle, mais sans ce sceau divin qui marque la prêtresse, une femme peut vivre dans la simplicité. Mais Elle, elle doit être entourée de beauté pour exalter la sienne : ainsi les gemmes ornent les châsses et les icones. Et si vous voulez bien remonter à notre postulat, vous verrez que la prétendue fatalité, laquelle n'est que l'infrangible loi d'harmonie... »

— Que lis-tu donc là ? — demanda, de la couchette inférieure, où la confinait sa corpulence, madame Mornans, son attention attirée par le froissement des pages de fort vélin ivoire, non rogné, que noircissait ce galimatias.

— Rien... des bêtises.

— Tu vas te fatiguer les yeux. C'est si mauvais, cette lumière électrique !...

— Tu as raison. Tirons le rideau et dormons.

Mais, alors que la mère tombait dans le sommeil des digestions régulières et des sereines inconsciences, la fille demeura éveillée. Toujours, c'était l'effet sur ses nerfs de la trépidation du train ; mais, cette nuit-là, en outre, Lucy songeait... Elle songeait, et un pli barrait son front entre les sourcils soyeux, un pli de volonté opiniâtre et perverse ; ses jolies lèvres fraîches se contractaient sur les dents serrées ; une flamme mauvaise allumait ses yeux dans l'ombre. Et, chaque tour de roue l'éloignant de ce qu'elle laissait en arrière lui semblait abolir plus complètement ces dix années de son existence de femme, dix années dont elle voulait oublier le bonheur.

XIV

Sa femme partie, son tableau envoyé, Tony se sentait vif et dispos, tous soucis envolés de son esprit mobile. Si

peu de goût qu'il eût pour l'analyse de soi-même, il se rendait compte que la satisfaction de l'œuvre terminée, tellement profonde chez un artiste, n'était pas seule à lui donner cette détente. A nul mari pourtant femme ne faisait plus légère la chaîne conjugale, au point qu'il était plutôt en droit de lui reprocher l'excès de son libéralisme. Pourquoi donc ce sentiment de délivrance? Serait-ce qu'après dix ans il s'apercevait de n'être pas fait pour la vie domestique? Ou bien n'aimait-il moins le foyer que parce qu'il n'aimait plus autant celle qui y était assise? Selon son penchant à écarter les sujets pénibles, il ne chercha pas à éclaircir ce doute. Tout en s'occupant activement de son exposition et de sa vente, il s'abandonnait à la joie de vivre, très intense chez ce grand enfant sensitif avant que l'eussent assombri les nuages récents.

Non qu'il courût les bordées d'un mari en rupture de ménage. Sa solitude noua plus étroitement avec les Saint-Joël et les Guirec une affectueuse intimité où il savourait un plaisir extrême. Tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, on dînait ensemble presque tous les soirs, et tout était occasion de se rencontrer.

— Lucy peut être tranquille là-bas, — disait Andrée : — nous surveillons bien son époux. Pas moyen de faire le garçon.

Et Tony répondait :

— Je n'en ai nulle envie. Ma prison m'est trop douce.

Parfois cependant, il s'en évadait. C'est ainsi qu'un soir il s'en fut chez Maxim, où Paul Asselin lui avait donné rendez-vous pour souper en joyeuse compagnie : amis du peintre et jeunes personnes d'humeur facile dont ils étaient les protecteurs momentanés. Dans le nombre, Remy d'Albaron et « Claire d'Isigny ».

— Comme on se retrouve! — remarqua philosophiquement l'ex-Pétunia.

— C'est elle qui m'a demandé de vous amener, — dit Asselin à l'oreille de Tony. — Un revenez-y, mon cher!...

Tony n'avait pas le goût de la «noce» pour ses jouissances grossières; mais il était sensible à ce décor de cabaret élégant qui les sauve : l'éclat des lumières, le grincement des Tziganes, les pétards du champagne, les parfums violents, ces visages

qui sourient, ces corps qui s'offrent, toute la séduction brutale, mais intense de ces lieux de plaisir dont la pourriture se fleurit si perfidement. Les femmes étaient jolies et pas trop bêtes. Le souper, pour commencer, fut d'assez bonne tenue. Mais, la nuit s'avançant, les bouteilles se vidant, la rumeur ambiante élevant le diapason des jovialités, cela finit par se débrider : propos cyniques et gestes provocants, petits cris effarouchés de ces dames, et de ces rires tapageurs, voulus, à en pleurer, qui sont ceux de la créature de joie, — l'étalage éhonté de l'abjection féminine à laquelle les hommes se complaisent, sans songer qu'ils s'avilissent eux-mêmes en s'y associant. — Le peintre était placé à côté de son ancien modèle et fut l'objet de ses attaques caractérisées. Il y répondit d'abord avec une indifférence bonne enfant qui devint de la froideur, puis de l'impatience. La fille se montait d'autant plus qu'il « rendait » moins, jusqu'au moment où sur une très nette sommation de le laisser tranquille, elle lui cria :

— Dis donc, toi, pour un qui a semé sa femme, tu prends le conjungo au tragique, on peut le dire!

Une seconde, Tony demeura interloqué. C'était si peu l'image de Lucy qui, dans cette orgie, le défendait!

— Vous allez — répondit-il — me faire le plaisir de vous taire : il y a des noms qui n'ont rien à faire ici.

— Oh! la la, ces manières!... Dirait-on pas qu'on la salit en en parlant, ta femme?... Et tu peux bien le faire à la pose, oui, je t'y engage... quand tout le monde sait qu'elle est entretenue par un vieux!

D'un bond, il fut debout, sa chaise renversée à terre, le poing crispé et levé.

— Je ne peux pas toucher à cette drôlesse, — rugit-il. — Mais s'il y a un homme ici pour endosser ses paroles, qu'il le dise!

Nul ne souffla mot. Son regard enflammé faisant le tour de la table finit par s'arrêter sur Albaron, qui aussitôt riposta :

— Je n'endosse rien du tout, mon cher. Mais jamais je n'ai boudé devant une querelle, et, s'il vous en faut une, je suis à vos ordres.

— C'est bien : nous nous reverrons. Bonsoir, messieurs.

Jetant sur la table sa serviette roulée en boule, qui abattit

quelques verres, il demanda sa pelisse et sortit. Quoique bruyant, l'incident n'avait pas été très remarqué des tables voisines, dans le tapage qui grondait : les éclats de voix chez Maxim ne font pas scandale.

Cette fin de nuit, pour Tony, fut atroce. L'injure qui lui avait été faite, injure partie du ruisseau, ne devait-il pas la repousser du pied? Voilà qui est bientôt dit. Ce que cette fille lui avait craché au visage, elle le tenait de quelqu'un assurément : ce ne pouvait être une chose qu'elle eût inventée par dépit. D'autres, à leur tour, le tenaient d'elle ou de ceux qui le lui avaient dit. Cela se répétait, cela courait... Et ce qui domina chez Tony d'abord, ce ne fut pas la pensée que ce pouvait être véritable, mais le haut-le-cœur de se voir sali d'une pareille ordure. Lorsque l'outrage se précisa dans cette formule brutale : « Lucy serait la maîtresse de ce vieillard », cela lui parut tellement hideux que tout son être protesta d'un soulèvement de dégoût. Cependant, à l'instant même où il murmurait : « C'est impossible, c'est faux! » dans son cerveau échauffé s'accomplissait un travail inconscient : des faits se rapprochaient, des coïncidences s'éclairaient, de vagues et fugitives lueurs se fixaient. Puis le soupçon même s'évanouit dans l'excès de son horreur. Ignorait-il donc la malfaisante sottise humaine? Lui, qui s'en trouvait atteint aujourd'hui, n'avait-il pas souvent accueilli, propagé certains propos absurdes plus encore qu'ignobles, lesquels pourtant font balle et, lancés au hasard d'un jeu stupide et féroce, vont frapper à mort un honneur?... Et celui-là venait d'une de ces créatures pour qui salir les femmes du monde est la revanche de leur ignominie... Vingt fois Tony se dit et se redit ce qu'il s'était dit déjà, ce que lui avait dit Lucy, avec ses jolis rires ingénus, lorsque des velléités le prenaient d'incriminer, non quant à la réalité certes, mais quant aux apparences, les soins de vieux galantin du baron Granvelle.

Il se le dit et se le redit; mais, pendant ce temps-là, des flèches empoisonnées lui pénétraient dans la chair. Non, le président n'était pas un vieux galantin, mais un vieux débauché. Ses humeurs contre le baron, le mécontentement rétrospectif que le séjour à Amphion lui avait causé, le déplaisir irraisonné avec lequel il avait travaillé pour lui, tout ce qu'il

s'expliquait jusque-là par des scrupules de délicatesse, par les susceptibilités de l'homme fier qui n'aime pas avoir trop d'obligations à un autre, tout cela aurait donc été des avertissements occultes, méconnus par son aveuglement, par sa naïveté ? Car, en y songeant, c'était étrange que, n'ayant jamais suspecté les empressements de tant de jeunes hommes autour de sa femme, il eût ressenti, si vague fût-elle, cette défiance à l'égard d'un sexagénaire à qui seule une imagination bizarrement corrompue pouvait prêter d'autres sentiments qu'une manière de galanterie paternelle. Ce qu'indistinctement avait perçu le mari, en ayant le tort de n'y pas regarder de plus près, le monde l'aurait donc vu dans toute son horrible clarté ? C'est que le monde n'avait pas craint d'attribuer à Lucy l'infâme calcul de vénalité, dans l'espèce dix fois plus infâme encore, et cela expliquait tout. Et lui, pour n'avoir pas une seconde, dans le plus ténébreux repli de sa pensée, connu cet outrageant soupçon, voilà qu'il se trouvait marqué de la pire flétrissure.

Le sang aux yeux, la rage au cœur, Tony se frappait le crâne de ses poings, comme pour y écraser le spectre évoqué, ce double spectre dont il ne savait quel était l'aspect le plus hideux, la souillure de Lucy ou son propre déshonneur... Elle, cette créature fine, frêle, exquise, qu'à peine osait-on toucher, tant ses raffinements, ses fragilités semblaient au-dessus des réalités de l'amour, elle aux bras de ce vieillard obscène, et cela pour de l'argent, pour quelques fantaisies luxueuses que son mari n'était pas en mesure de lui donner... Abjection !... Non, cela n'était pas : la terre aurait cessé de tourner, si pareille abomination s'était accomplie... Et puis quoi ? Des fleurs, des bonbons, des loges... sa voiture parfois, oui, il le savait... cette villa inoccupée, offerte naguère, l'espace d'une saison... pour si peu, déchoir au rang de la dernière des filles... Folie !... Une vergogne le prit, une nausée, de s'avilir lui-même à discuter ces choses, à les marchander... Ah ! c'était misérable vraiment qu'un imbécile et immonde propos jetât pareil désordre dans l'esprit d'un honnête homme !

Mais soudain un fer rouge lui traversa le cœur. Ce mémoire de tapissier, réglé par elle, sans qu'il sût comment, s'en rapportant à l'affirmation que c'était sur ses économies...

Les économies de Lucy? Il y avait cru... Quel mari ne l'eût fait à sa place? Et voilà qu'à y songer maintenant, il n'était pas éloigné de se dire qu'il avait, par une honteuse complaisance, voulu croire ce que sa raison aurait dû lui montrer improbable. Improbable?... Pourquoi donc, après tout?... Et sa tête égarée roulait éperdument cette question: qu'est-ce qui était ridicule, qu'est-ce qui était odieux, — sa crédulité d'alors ou son doute d'aujourd'hui?...

Dans ce tourbillon de contradictions où il se débattait, dès qu'il se raccrochait à une épave, un nouveau remous l'en arrachait violemment. Ainsi, tout récemment, quand il avait demandé à sa femme de quelle somme elle pensait avoir besoin pour son séjour dans le Midi, cette réponse :

— Ne vous occupez pas de cela. Sans en avoir l'air, je me suis mise à être très raisonnable, et j'ai ma petite tirelire, comme une enfant bien sage...

Sur le moment, cela lui avait paru tout naturel, qu'elle eût tenu compte de ses avertissements. Mais voilà qu'une sueur d'angoisse lui montait au front. Et, son imagination affolée l'emportant au delà du plausible, il en vint à douter si elle était bien réellement chez leurs amis américains. Le président naguère avait parlé de faire une installation d'hiver au pays bleu... Serait-ce possible?... Sa mère était avec elle, voyons!... Cette sûreté, qu'il s'affirma bien haut, ne l'apaisa qu'insuffisamment. Il se sentit plus rassuré à l'idée que les Watson aussi, alors, seraient complices... En vérité, il perdait le sens. Lucy était à Beaulieu, d'où elle écrivait sur du papier de la « villa Columbia », lui donnant le détail circonstancié de la vie qu'on y menait. Le baron Granvelle, en outre, se trouvait à Paris. Du moins, peu de jours auparavant, sans trop savoir pourquoi, Tony, en passant, avait sonné à sa porte : le baron était sorti, mais on n'avait pas dit qu'il fût en voyage. Si pourtant c'était une consigne?... Voilà qu'il lui semblait se rappeler un ton de goguenardise dans la réponse du valet. Oh! la terrible obsession du mensonge... morsure qui empoisonne le sang, qui ronge les chairs, plaie vive que tout irrite, que tout envenime, le soupçon viciant tout ce qui par hasard y tombe, les plus puériles insignifiances y entrant comme du plomb fondu...

Et, brusquement, un autre coup vint lui broyer le cœur. De penser à l'hôtel de la rue Murillo, cela lui remit en mémoire ces panneaux qu'il avait peints de si mauvaise grâce. Parce que le sujet ne l'inspirait point?... Certes il se targuait d'une entière sincérité artistique; mais il n'était pas chimérique ni intransigeant au point de dédaigner ce que le métier peut avoir de rémunérateur. Il en avait fait bien d'autres sans enthousiasme, des décorations, des portraits : on n'est pas toujours à chevaucher Pégase. Non, non! dans sa répugnance il y avait eu autre chose, une révolte inconsciente contre ce qui, en cet instant, lui apparut avec une évidence aiguë. Évidence telle que cet artiste, qui avait foi en lui-même, leva les épaules à la pensée que l'on pût goûter assez sa peinture pour lui faire ainsi, d'emblée, une commande de trente mille francs. Et alors tout s'éclairait d'un jour affreux. Ce n'est plus de petits présents qu'il s'agissait, de menues galanteries sans conséquence: c'était bien, dans toute sa vilenie, l'indirecte vénalité de la femme et la complaisance masquée du mari.

Et toujours cependant, toujours au milieu de ce vertige dans lequel tournoyait sa pensée, toujours, l'empêchant de s'arrêter à l'abominable certitude, ceci lui revenait, obstinément :

« Lucy déchue dans pareille fange?... Cela ne peut pas être... cela n'est pas. »

Un singulier argument vint étayer ce doute. A l'admettre capable de se vendre, quelle monstrueuse perversité l'eût jetée dans ces bras séniles, alors qu'autour d'elle il se fût assurément trouvé d'autres hommes prêts à se faire complices de ce qui avec eux, à la rigueur, eût été moins immonde. Un nom lui venait à l'esprit; et soudain il rougissait, pouvant croire cela de Raoul Brice, de l'avoir toléré dans son intimité. Mais c'est qu'aujourd'hui ses yeux s'ouvraient sur tant de choses à la fois, que depuis longtemps il aurait dû voir, et, d'avoir été trop aveugle, il devenait si soupçonneux! Ce fut à Tony le pire dégoût que cet étrange raisonnement soulageât sa torture; mais il en était à ce point extrême de la souffrance où l'on se refuse à souffrir davantage, dût-on payer le soulagement au prix de toutes les lâchetés.

L'aube morne, blanchissant de sa lueur blafarde les cimes dépouillées des grands arbres des Dominicains, rappela soudain

à Tony les obligations du jour qui se levait : un duel avec ce gentil garçon qui n'était pour rien dans tout cela, et contre qui, sottement, il avait tourné sa fureur impuissante. N'était-ce pas une amère ironie que, lui, si gravement atteint dans le plus pur, dans le plus profond de son honneur, un autre honneur, tout superficiel et futile, le contraignît, pour une parole en l'air, à se couper la gorge avec un ami, sans que cela pût laver un atome de la boue dont était éclaboussé son nom? Il le fallait, cependant. Rallumant des bougies pour remplacer celles qui avaient brûlé jusqu'au fond des flambeaux en faisant éclater les bobèches, Tony écrivit deux brefs billets identiques, à un capitaine de l'état-major général, son camarade de collège, et à un peintre de ses amis, spécialiste en matière de rencontres. Il les posa sur la table de la salle à manger, avec un mot pour commander qu'on les fît, à la première heure, porter par un commissionnaire. Puis, grelottant, rompu de la veillée sinistre, rapidement dévêtu, il se mit au lit, et s'abîma dans l'anéantissement du corps et du cœur épuisés de souffrir.

La femme de chambre, d'ordinaire, lui apportait à huit heures son eau chaude. Ce matin-là, ayant frappé sans recevoir de réponse, elle se retira. Deux heures plus tard seulement, Tony se réveilla avec cette sensation atroce de brisement des membres, de meurtrissure du cerveau dont, dans l'obscurité lourde des idées encore assoupies, on ne sait pas d'abord la cause, jusqu'à ce qu'une pointe de feu, traversant soudain l'endolorissement vague, vienne rouvrir et faire saigner la blessure. Un gémissement d'enfant malade lui échappa. Mais, au même instant, on frappait de nouveau.

— Monsieur le colonel de Saint-Joël qui voudrait parler à monsieur.

Le colonel de Saint-Joël?... Ah! oui, de la part sans doute de Remy d'Albaron. Pourtant, c'était à lui, Tony, d'envoyer ses témoins. Le lieutenant ne pouvait revendiquer la qualité d'offensé. Tony ne comprit pas. En procédant à une toilette sommaire, il fut effrayé de l'image défaite que lui renvoya son miroir.

« On va croire que c'est la peur de me battre!... »

Et cette pensée lui colora le visage d'une rougeur. Quand il ouvrit la porte du minuscule fumoir attenant à sa chambre,

il était dans les dispositions d'un homme prêt à tuer son père et sa mère. L'accueil qu'il fit au visiteur s'en ressentit : froid, provocant presque. Mais l'attitude fléchit aussitôt devant le bon sourire cordial et la chaude poignée de main du colonel.

— Ne soyons pas protocolaires, mon cher Le Chastel. Je suis seul, et cela vous dit que ma démarche n'a rien d'officiel.

Tony le regardait sans répondre, un peu interloqué.

— Oui, oui, elle vous semble contraire aux usages... Mais voyez en moi une manière de maître Jacques. Je suis, pour le quart d'heure, un ami très dévoué, qui aurait appris par hasard, en faisant sa promenade à cheval, l'algarade de cette nuit, et qui, au retour du Bois, vient en causer avec vous. Et je souhaite de tout mon cœur qu'un instant d'entretien me dispense d'aller passer ma redingote pour assumer ensuite l'emploi que Remy a eu la sagesse de me confier.

— Vous ne pensez pourtant pas que pareil outrage demeurera sans réparation ?

Le colonel parut insensible à l'agressive vivacité de l'accent. Carrément assis dans un fauteuil et tapotant doucement de son stick ses bottes mouchetées de boue :

— Mon cher ami, — reprit-il, — je suis homme d'honneur, à ce que je crois, autant que bon chrétien. Et, pour ce qui est du duel, je m'efforce de concilier ces deux principes par une petite casuistique dont je m'expliquerai là-haut, avec l'entière confiance qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. J'estime qu'aller sur le terrain pour motif grave est légitime, et, afin d'affermir ma conviction, je me rappelle que l'Église avait institué le jugement de Dieu. Mais, lorsqu'il s'agit d'une querelle futile, c'est un devoir rigoureux de la vider par tous moyens pacifiques, tant qu'ils sont honorables.

— Querelle futile ! — se récria le peintre. — Vous savez ce qui a été dit ?

— Je sais aussi par qui cela a été dit. Deux hommes, deux amis, de braves gens, vont-ils dégainer pour un propos parti d'aussi bas ? Ce serait manquer de respect à l'épée.

— Il y a eu scandale public.

M. de Saint-Joël hocha la tête.

— Voilà bien le malheur — dit-il — de s'afficher en mauvaise compagnie. Ma vie de garçon n'a pas été celle d'un saint,

mais jamais je n'aurais exposé mon nom et mon uniforme aux éclaboussures qu'on y risque... Et vous, un homme sérieux, marié... Pardon, mon cher, — s'interrompit-il avec bonhomie, — je crois que je m'oublie à vous faire de la morale.

Tony ne songeait point à s'en formaliser. Ce soldat à tête grise, aux larges épaules, aux aplombs solides, au clair et loyal regard d'honnête homme, respirait tellement la vigueur saine, l'énergie tranquille, l'inflexible droiture, que de sa personne un peu massive se dégageait une influence apaisante et fortifiante à la fois.

— A mon avis, — continua-t-il — ce serait outrager madame Le Chastel que vous battre dans ces conditions, comme si vous aviez à la défendre contre une infamie partie d'aussi bas. Et c'est faire injure au lieutenant que l'en rendre comptable.

— C'est lui qui m'a offert la querelle.

— Il l'a ramassée, tout au plus. Ce jeune Fracasse ne peut voir luire un éclair de lame sans que la main lui démange. Vous êtes son aîné, posé, rassis : vous lui devez l'exemple de la sagesse.

— Pardon, mon cher colonel... Si j'entends bien, vous me conseilleriez, après avoir lancé, à tort peut-être, une provocation qui a été relevée, de la retirer purement et simplement? Sans être soldat ni bretteur, je ne me vois pas dans ce rôle piteux.

— Mais si c'est lui qui proposait de tenir la provocation pour non avenue?

— Lui?... Albaron?

L'étonnement de Tony fit sourire M. de Saint-Joël.

— Mon cher ami, à vingt-huit ans qu'il a, il s'est battu trois fois. Une de trop... car, pour les autres, je n'ai pas le courage de l'en blâmer : on avait insulté Dieu et le drapeau.

— Et la troisième?

— La troisième, c'était pour une femme qui n'était ni sa mère ni sa sœur, et cela, je le désapprouve absolument.

Dans sa grosse moustache poivre et sel, il ajouta, entre haut et bas :

— Quoique... enfin, il reste si peu de chevalerie en ce vilain monde qu'on ne peut s'empêcher de pardonner à celle qui se manifeste même pour une mauvaise cause... Cela est

pour vous montrer, — reprit le colonel, — que le « Poussin » est un assez bon coq de combat. En négligeant cette occasion de ferrailler, il vous donnerait une marque de bon sens et un témoignage d'amitié auxquels je suis certain que vous ne demeurerez pas insensible.

— Il vous envoie me le dire?

— Ce serait tout à fait incorrect. Non... Mais, en me priant, avec un de ses camarades, de le représenter auprès de vos amis lorsque vous jugeriez à propos de les lui adresser, il m'a déclaré combien il juge absurde de mettre flamberge au vent parce qu'une fille, qu'il a eu le tort de produire publiquement, s'est permis de baver sur un homme qu'il estime et qu'il aime. Ayant incontinent envoyé la donzelle se pourvoir ailleurs, il est aussi peu que possible responsable de cette ordure. Et s'il se tient à votre disposition, c'est uniquement pour avoir l'honneur de vous servir, au cas où vous persisteriez dans votre désir de croiser le fer avec lui. Voilà ses propres paroles. J'ai cru pouvoir vous les rapporter toutes chaudes, à titre purement personnel. C'est à vous qu'il appartient de me dire si je dois abandonner ce rôle amical pour celui de témoin... dans lequel, d'ailleurs, mon intention formelle est de prendre une attitude résolument conciliatrice. Mais à quoi bon en mettre trois autres dans la confidence de ce que nous pouvons régler amicalement entre nous?

— Hélas! mon colonel, ce n'est pas entre nous que s'est passé l'incident.

— Aucun de ceux qui étaient là n'a attaché la moindre valeur aux paroles de cette drôlesse.

— Vous en êtes bien sûr?

Une anxiété dans les yeux, il dévisageait M. de Saint-Joël, qui hésita imperceptiblement avant de répondre :

— Je l'espère.

— Vous voyez bien que vous n'en êtes pas sûr!

Le colonel s'était levé et fit une fois ou deux le tour de la chambre, une main enfoncée dans la poche de son dolman, de l'autre tortillant rudement sa moustache. Un grand malaise était descendu entre eux. Revenant enfin vers Tony :

— Ceci, — dit-il, très affectueux, — est une autre question dont nous parlerons plus tard, si vous le souhaitez. Mais

d'abord il faut sortir de la difficulté où nous sommes. En refusant la main que vous tend ce garçon de cœur, vous ne remédieriez en rien au mal, si mal y a. Et vous auriez tout à y perdre, car c'est une main loyale et brave, qu'il fait bon tenir dans la sienne. Il n'y en a pas beaucoup, croyez-moi, de cette qualité-là.

Dans l'état de surexcitation où il se trouvait et qui avait tendu ses nerfs jusqu'à l'aigu, Tony sentit les larmes lui monter aux yeux. Pour ne pas trahir sa faiblesse, il se détourna et, d'un ton brusque :

— J'en suis persuadé, — répliqua-t-il. — Mais je n'ai pas fait mes preuves, moi, et je ne puis, comme Albaron, me permettre l'élégance de refuser une rencontre.

— Voilà bien le faux amour-propre par lequel tant de braves gens sont conduits à se pourfendre sans un motif qui tienne debout ! Ce n'est plus de votre âge, Le Chastel.

Une colère avait succédé au passager attendrissement de Tony.

— Avec ce qu'on dit de moi, — cria-t-il, une flamme dans les yeux, — voulez-vous donc encore que je passe pour un lâche ?

— J'ai songé à cela, — répondit M. de Saint-Joël. — Albaron est prêt à déclarer, en présence de ceux qui ont été témoins de l'insulte, qu'il vous tient pour le meilleur de ses amis et que quiconque s'attaquerait à vous aurait affaire à lui-même. Cela vous suffira-t-il ?

— Il fera cela ?

— Oui, mon cher, il fera cela, ce traîneur de sabre. Il est assez brave pour n'être point bravache. Et ne pensez-vous pas que votre honneur s'en trouvera mieux que d'un trou à sa peau ou à la vôtre ?

Cette fois, Tony ne lutta pas contre l'émotion qui l'étreignait. Mettant ses mains blanches et fines, un peu féminines, dans celles larges, carrées, hâlées du colonel :

— Merci, — dit-il, — merci mille fois. A présent, je me connais deux amis.

— Et des bons. Alors, c'est entendu ?... Je n'aurai pas besoin de revenir ?

Une chaude étreinte fut la réponse. Mais aussitôt un nuage reparut. Quelque chose demeurait entre eux, quelque chose à

dire, dont Tony reculait à prononcer le premier mot, crainte de se laisser voir dans l'épuisement de ses forces surmenées par les cruelles heures vécues depuis le moment où il était sorti de chez Maxim. Et M. de Saint-Joël ne se mettait point en devoir de partir : lui aussi avait le sentiment que l'entretien n'était pas fini. Cependant il fit le mouvement de prendre son képi déposé sur une table. Cela décida le peintre à parler. Dans sa détresse, il avait un besoin de confidence.

— La calomnie reste, — dit-il enfin d'un ton bref.

— Elle reste... Mais ce n'est pas ce duel absurde qui l'eût supprimée.

— A qui m'en prendre, alors ?

Le colonel eut ce lent haussement d'épaules qui signifie : « Ah ! cela, je n'en sais vraiment rien. »

— Mon cher ami, — reprit Tony après un silence, — le témoignage d'affection et d'estime que vous venez de me donner me dispense de vous demander votre sentiment sur cette infamie en ce qui me concerne. Mais...

Il s'arrêta. Le rouge lui était monté au front, et c'est en détournant les yeux qu'il poursuivit :

— Je vous en prie, répondez-moi sans détours. Si vous m'absolvez de l'ignoble accusation de complaisance, dites, me croyez-vous aveugle ?

L'artilleur eût préféré être devant la bouche de ses canons crachant la mitraille. Pas une seconde, pourtant, il ne songea à se dérober. Et, s'il chercha sa réponse, c'était uniquement pour découvrir en quels termes il la formulerait. Cette hésitation tordit le cœur de Tony.

— Enfin, — insista-t-il avec une véhémence angoissée, — madame de Saint-Joël est la meilleure amie de Lucy... Elle pénètre dans son intimité plus avant que moi-même. Si le moindre indice pouvait seulement faire soupçonner quelque chose de pareil, elle n'en ignorerait rien... Et alors ?... Non ! ceci suffirait à me démontrer que c'est impossible.

— Voyons, Le Chastel, soyons calmes, et, puisque vous me faites l'honneur et l'amitié de votre confidence, causons. Ce n'est pas en vain que vous aurez fait appel à ma sincérité. Je ne vous cacherai rien de ce que je pense : mais, de votre côté, ne cherchez rien d'autre dans mon esprit que ce que je vous

dirai. Attendez que j'allume un cigare : cela m'éclaircit les idées.

Cela, surtout, lui donnait le temps de peser ses paroles. Très posément, avec sa lenteur un peu lourde d'homme très réfléchi :

— Nous avons — reprit-il — la chance peu commune que l'intimité de nos femmes nous ait liés pareillement. Si je n'en avais retiré cet avantage, peut-être aurais-je vu de moins bon œil des relations aussi étroites... Vous voulez de la franchise: en voilà... Notez bien que je ne redoute pour la mienne aucune influence mauvaise. Sous ses apparences de légèreté, l'âme d'Andrée est de l'or en barre, inaccessible à quoi que ce soit de pernicieux... Voyez si je continue à être brutal! Mais attendez... Loin de moi la pensée d'incriminer le caractère de madame Le Chastel! Seulement, tel quel, il me semble être précisément l'opposé de ce que j'apprécie par-dessus tout : la droiture, la limpidité, l'honnêteté, au sens viril du mot. Elle a le charme, on l'aime : l'ours que je suis y est pris comme les autres. Mais, précisément, elle est trop femme pour mes idées simplistes et un peu béotiennes, j'en ai peur. Parfois, c'était dans mon ménage un sujet de petites querelles que cette affection si vive pour une amie tellement différente de ce qu'est la mère de mes enfants. Cependant je ne suis pas un tyran domestique, et mon entière confiance en ma femme m'a toujours préservé du ridicule de m'immiscer dans ses attachements. Je me bornais à épiloguer, pour la taquiner un peu, sur ce que je savais de son inséparable, ce qui, au surplus était ce qu'elle m'en disait elle-même. Or, en ces derniers temps, Andrée a été la première à me parler des soins excessifs du baron Granvelle. Elle a un jugement très sûr, et je ne vous cacherai point qu'elle y trouve quelque chose d'équivoque qui lui déplaît fort. Pas davantage ne vous dissimulerai-je que je partage sa manière de voir.

Tony eut un mouvement instinctif de protestation.

— Allons, — gronda doucement le colonel, — voilà que vous oubliez ce qui a été convenu. Je dis ce que je pense, rien de moins, mais rien de plus. Vous le remarquiez fort justement tout à l'heure : si ma femme soupçonnait si peu que ce soit de répréhensible, resterait-elle liée avec la vôtre?

Seulement, mettez cette impression dans d'autres esprits, aggravez-la de la malveillance du prochain, et nous aboutissons bien vite à des conclusions fâcheuses.

— On croirait donc alors?... on pourrait croire?...

— On ne croit rien du tout, j'en suis convaincu. Pour donner corps à cette ignominie, il a fallu la grossièreté d'une fille en goguette. Ou peut-être même...

Les yeux de Tony interrogèrent ardemment son hésitation.

— Je ne sais trop, — poursuivit M. de Saint-Joël. — Une idée qu'a Remy... Certains indices lui donnent à penser que ce scandale pourrait bien avoir été prémédité... Quel intérêt pourtant y aurait-elle?... quel intérêt personnel?...

— Aucun, assurément!

— Il nous a paru y avoir là quelque chose de bizarre. Quoi qu'il en soit, vous savez comme va le monde : une chose est dans l'air; personne ne la formule, parce qu'on la trouve trop énorme; puis, le jour où quelqu'un ose, on fait chorus et voilà une calomnie enracinée... Jamais je ne me serais permis de vous parler de cela, mon cher ami. Vous me l'avez demandé : je vous dis exactement comme je vois la situation. Il n'y a rien, ou si peu que rien; mais demain il se pourrait que cela prît quelque consistance. La sotte histoire de ce souper est un avertissement. Faites-en votre profit, et de cette ignominie il ne restera pas même de la fumée.

Tony eut un grand geste d'impuissance.

— Sans doute, — dit-il. — Mais que faire? Cela est tellement singulier que je suis absolument désarmé. L'âge de cet homme le défend contre moi. Quels griefs, au surplus, ai-je à invoquer?

— Aucun. Et le remède serait pire que le mal. C'est de votre femme qu'il dépend de l'éloigner.

— Ma femme!...

Dans l'accent dont ce mot était prononcé il y avait presque de la haine.

— Ma femme, vous ne connaissez pas sa force d'inertie. Elle ne fera qu'en rire, en me prouvant par les meilleures raisons du monde que je n'ai pas le sens commun.

— Si vous en causiez avec la mienne?... Elle est de bon conseil, vous porte beaucoup d'intérêt, et peut-être a-t-elle

fixer d'ores et déjà une date de retour, se proposant d'aller lui-même la chercher.

Le message expédié, il lui sembla que le plus difficile était fait. Et c'est d'un esprit allégé qu'il alla à son atelier, une douceur au cœur à la pensée de cette soirée qu'il passerait entouré de gens qui l'aimaient.

XV

Chez madame de Saint-Joël, — dans le petit retrait, d'arrangement un peu masculin, où elle faisait sa correspondance et ses comptes, s'occupait de ses enfants et recevait ses intimes, — sans souci de l'heure matinale, Tony Le Chastel était venu s'abattre, éperdu, fou, tellement décomposé que, la pensée d'Andrée allant tout naturellement vers Beaulieu :

— Il est arrivé quelque chose? — s'était-elle écriée. — Lucy?...

— Lucy, oui... c'est bien de Lucy qu'il est question.

La violence ironique et rageuse de son accent écartait l'idée d'un de ces malheurs auxquels on songe d'abord. En même temps, il sortait de sa jaquette une lettre qu'on voyait avoir été froissée d'une main colère. Au léger mouvement que fit pour se retirer Yvonne de Guirec, Tony s'aperçut enfin de sa présence.

— Demeurez, mademoiselle, je vous en prie. Je viens pour me confier à mes meilleurs amis, et, à ce titre, vous êtes tout à fait à votre place.

Il tendait le papier sans que ni l'une ni l'autre le prît, aucune ne sachant à laquelle il le destinait.

— Lisez toutes deux, — continua Tony. — Lisez à haute voix, madame, voulez-vous?

Écroulé sur un siège, les coudes sur ses genoux, le menton sur ses poings, il suivait des yeux la stupeur qui, dès les premiers mots, envahit le visage de madame de Saint-Joël, stupeur toujours grandissante à mesure qu'elle avançait dans sa lecture.

« Voici plusieurs semaines déjà, mon cher Tony, que je

d'elle? » et de nouveau une brûlure de honte lui avait traversé le cœur. Quoi qu'il en fût, la place de sa femme en ce moment était à son côté. Il s'occuperait d'elle plus qu'il ne l'avait fait ces temps derniers, — de quoi il s'accusait maintenant, car, il le savait bien, son travail n'était pas le seul motif qui l'eût éloigné de son intérieur. — En la protégeant ainsi contre la malignité publique, il se défendrait lui-même. Le président serait écarté de l'intimité de Lucy. Il est chez un mari des attitudes qui, sans être agressives, ferment la porte du ménage. Une intuition avertissait Tony de tenir sa belle-mère en défiance et en surveillance. Il éviterait de heurter sa femme, de la froisser, lui parlerait le moins possible de tout cela; pas du tout même, s'il pouvait éviter le sujet. Et ainsi, en louvoyant adroitement, on gagnerait le moment de quitter Paris... A vrai dire, pour lutter avec Lucy, il ne faisait pas grand fonds sur son adresse; mais il aurait en madame de Saint-Joël une alliée forte et sûre. Et en mettant les choses au pire, si quelque jour il se trouvait contraint d'aller en toute courtoisie prier le baron Granvelle de cesser de voir madame Le Chastel, ce ne serait qu'user d'un droit devant lequel s'inclinerait assurément le vieux magistrat, peu jaloux sans doute des désagréments qui l'attendraient s'il passait outre... L'été venu enfin, quoi qu'il en coûtât à Tony de faire acte d'autorité, s'il n'obtenait rien par la raison, force serait bien à sa femme de le suivre dans le Jura. N'avait-il pas au moins la garantie unique — mais toute-puissante — de la suprématie maritale : l'argent?

L'argent!... A ce mot, une moiteur d'angoisse lui monta au front. Si elle en avait par ailleurs, de l'argent?... Allons, voilà que l'abominable soupçon revenait... Afin de le chasser, il rassembla toute son énergie et l'employa à des actes nécessaires. Deux « petits bleus » à ses amis, pour leur dire que, l'affaire ne devant pas avoir de suite, leurs bons offices lui devenaient inutiles. Quelque menue correspondance expédiée, pour gagner du temps. Enfin, la lettre à sa femme, affectueuse, mais d'un ton de fermeté qu'il s'étonna lui-même de savoir prendre. Il la priait, dans des intérêts supérieurs qu'il lui exposerait de vive voix et dont elle apprécierait certainement la gravité, d'abréger son séjour chez les Watson et de lui

veux vous écrire ce qu'aujourd'hui je vous mande. Dès le lendemain de mon arrivée, j'aurais dû le faire. Si j'ai tant tardé, n'en accusez que ma résistance à vous causer une peine. Votre lettre vient forcer ma décision, puisqu'elle exige une réponse, et cette réponse ne sera autre que la communication reculée de jour en jour. Vous me demandez d'aller vous retrouver sans délai ; moi, je vous fais part de ma résolution de ne point retourner encore à Paris. Et quand j'y reviendrai, ce ne sera pas pour réintégrer le domicile conjugal.

» Tout ce que vous pourrez dire contre moi, Tony, en lisant ces lignes, je me le suis dit moi-même, et je vous donne raison. Après dix années d'une union pendant laquelle je n'ai eu qu'à me louer de vos bons procédés, la rompre ainsi, froidement, brutalement, semble une chose abominable. Et pourtant, c'est pour vous autant que pour moi, davantage peut-être, que pareille détermination s'impose.

« C'est mal, je le sais, très mal, mais je suis ainsi et ne saurais me refaire : j'aime le luxe. Vous vous efforcez de votre mieux de m'en donner, mais sans y réussir. Il n'y a point de votre faute, et je vous sais un gré infini, croyez-le, d'une libéralité que, dans votre désir de m'être agréable, vous ne mesuriez pas assez à nos moyens. Je reconnais très volontiers que mes besoins supérieurs à notre fortune ont été la cause des embarras d'argent dans lesquels vous vous débattez et des pertes qui en ont été la conséquence. Mais ces pertes, précisément, venant encore réduire une situation déjà petite, loin d'être résolue, la difficulté se trouve aggravée. Car, je le vois très bien, et malgré votre foi en l'avenir, vous le voyez comme moi, Tony, ne dites pas non : la médiocrité est notre lot. Médiocrité décente, — en tablant au mieux, médiocrité dorée peut-être, — mais toujours médiocrité... Vous avez du talent, mon ami, un grand talent, mais pas celui qui fait votre métier rémunérateur. J'aurais dû épouser un financier, vous me l'avez dit une fois : c'est vrai. On se trompe à vingt ans. J'ignorais la vie, je m'ignorais moi-même et je vous aimais, Tony. Allez-vous me reprocher mon erreur, vous qui vous êtes trompé aussi en associant à votre existence une femme inapte à la partager dans les conditions que vous saviez pouvoir lui faire ? Cette existence dont, auprès d'un aimable mari tel que vous,

tant d'autres qui me valent bien, qui valent davantage, s'estimeraient fort heureuses, — moi, j'y étouffe, j'y souffre, et, par un inévitable contrecoup, vous souffrez de mon mal.

» Il y a pire. Songez-vous, Tony, à ce qui pourrait arriver, un jour de tentation? Dans votre honnêteté, vous n'avez pas même eu la vision de cette horrible chose. Je l'ai eue, moi... et de ce qu'elle ait seulement passé devant mes yeux, aussitôt bannie avec épouvante et dégoût, je ressens une inexprimable honte. Que pareille turpitude soit jamais, je ne le veux point. Aussi n'exposerai-je pas plus longtemps au péril votre honneur et le mien, car je me sens trop peu assurée contre lui...

» A ces mots, vous m'accusez de cynisme. Pourquoi donc? Ne vaut-il pas mieux connaître sa faiblesse, en toute contrition, et se protéger contre elle que marcher à l'abîme par bravade, au risque d'y rouler misérablement, en entraînant un autre dans sa chute? Lâcheté, soit!... Je me sens lâche, en effet, et j'ai peur de ma lâcheté.

» C'est abominable, oui. Vous le dites, d'autres le diront. Et pourtant n'est-ce pas là un mot, rien de plus qu'un mot? Dans une union sans enfants, quel est, hors l'intérêt, le lien assez fort pour river l'un à l'autre des époux qui ne marchent plus la main dans la main? Et c'est une question d'intérêt, précisément, qui dénoue la nôtre. — Votre intérêt à vous : déjà vous vous êtes ruiné pour moi, et, en continuant la vie commune, vous risqueriez que je vous déshonore. Mon intérêt à moi : non point au sens vulgaire et sordide du mot, car je ne tiens pas à l'argent pour lui-même... Je le hais, au contraire, de me séparer de vous. Mais je ne puis vivre sans ce que l'argent donne; je ne le puis pas plus qu'on ne peut vivre sans air, sans soleil... C'est une fatalité de ma nature.

» J'y ai bien réfléchi, allez, car vous ne supposez pas qu'une détermination aussi grave ait été prise sans de longs et douloureux débats intérieurs. Or je suis arrivée à cette conviction que certaines femmes sont créées pour faire des êtres de luxe, esclaves d'une vocation qui les soustrait aux lois communes, les consacrant inéluctablement à un destin d'exception. Destin peu enviable, Tony, puisqu'il m'oblige à vous causer un chagrin, ce qui est m'en causer un à moi-même, et qu'il

me livre au blâme du monde. Mais, s'il est quelqu'un d'assez fort pour triompher de sa norme, comme on dit aujourd'hui, sera-ce le petit bibelot fragile que je suis, dont vous disiez qu'on a toujours peur de le casser, que vous avez aimé, en effet, à titre de petit objet de luxe, de superfluité décorative?

» Vous voyez que je ne cherche pas à me faire valoir pour m'excuser. Néanmoins, je ne saurais m'empêcher d'établir un rapprochement qui peut-être vous frappera. Vous, mon ami, marqué pour être artiste, si l'on avait prétendu vous consacrer à d'autres besognes, tout aussi nobles, tout aussi belles, vous vous seriez révolté. Et, quelque honorables qu'eussent été tels moyens de gagner cet argent que vous désiriez ardemment me donner, les eussiez-vous employés au prix de l'abandon de votre peinture? Non, et je vous en estime. Est-il donc tout à fait juste que je sois, moi, mésestimée pour n'avoir pas su me métamorphoser en une femme sensée, pratique, modique en ses goûts, raisonnable en ses dépenses, la femme enfin qu'il vous faut, et à tant d'autres hommes dont la situation n'est point à la hauteur de leur mérite?... J'ai essayé, je vous assure : — on dit que c'est le devoir; — je n'ai pas pu. Vous en saviez si bien vous-même l'impossibilité que jamais vous ne me l'avez demandé, en somme. Vous avez trop d'esprit pour croire qu'une fleur de serre chaude s'acclimatera en pleine terre. Que n'est-ce, mon pauvre ami, une fleur de pleine terre que vous avez plantée dans votre jardin? Il en est de fort belles, aussi belles et plus que les végétations singulières auxquelles il faut tant de soins et de confort.

» Au surplus, Tony, bien des choses se sont modifiées entre nous. Que vous m'ayez été infidèle, je vous l'aurais pardonné. Les hommes ont en amour — puisque cela s'appelle de ce nom — des exigences légitimes, sans doute, mais auxquelles certaines femmes ne sont pas en mesure de satisfaire. Est-ce elles qui ont tort? Je ne le rechercherai point : à quoi bon? Que cela vienne de là ou d'ailleurs, vous ne m'aimez plus comme par le passé. Ne protestez pas, mon ami... Vous croiriez être sincère, mais descendez en vous-même et vous verrez que vous ne le seriez pas. Vous ne m'aimez plus autant. Est-ce à dire que vous en aimiez une autre? Je ne le prétends pas. Cependant vous avez établi entre moi et

d'autres des comparaisons qui ne sont pas à mon avantage. Me jureriez-vous que jamais vous n'avez pensé : « Ce n'est pas celle-ci qu'il me fallait ; avec celle-là, j'eusse été plus heureux »?... Quand on en est là dans le mariage, le mariage est profondément atteint. Vous tenez moins à moi, c'est un fait : je suis donc moins tenue envers vous. De l'un à l'autre il n'y a plus cette confiance, cette amitié, cet attachement profond, vivace, qui survit aux froissements, aux collisions inévitables de l'existence conjugale, qui survit aux griefs mêmes, à de gros griefs. Et je ne parle pas seulement des trahisons : ce ne sont pas les pires torts en amour...

» Mais pourquoi insister là-dessus? Ni vous ni moi ne nous plaisons à récriminer, et moins que jamais aujourd'hui, où cela ne servirait de rien. Vous aurez un mouvement de juste colère. Puis, calmé, vous réfléchirez et vous aboutirez à la même conclusion : c'est que la sagesse nous commande de suivre chacun notre route. Vous serez tout à votre art, délivré des entraves que mettent à votre essor de mesquins et harcelants soucis d'argent dont j'ai le chagrin et le remords d'être la cause. Moi, j'irai vers le destin qui m'appelle, et ainsi chacun nous obéirons à notre loi. En nous rendant notre liberté avant que de cruelles amertumes aient irréparablement empoisonné une union qui nous aura donné des douceurs, nous pourrons conserver l'un de l'autre un souvenir sans haine.

» Le moyen en est simple et, pour vous l'indiquer, force m'est, en m'en excusant, de vous dire quelques mots de cette vilaine langue juridique que j'aurais cru toujours ignorer. A l'heure où je vous écris, Me Mazure, cet ancien ami de ma famille que vous avez quelquefois rencontré rue de Bourgogne, est saisi d'une instance en divorce fondée sur vos relations avec certaine personne qui posait pour vous l'ensemble, devenue depuis peu, me dit-on, une étoile de la galanterie. On m'a même rapporté vous avoir vu tout récemment souper en joyeuse compagnie au côté de cette demoiselle. Ce grief me justifie amplement aux yeux du monde, sans pourtant nuire à votre caractère, ce que je ne voudrais à aucun prix. L'infidélité masculine trouve des indulgences à peu près générales, dans votre cas surtout, ma fragile santé étant notoire, avec les conséquences devinées qui en résultent pour un mari. J'es-

père donc que vous voudrez bien ne pas, en disputant sur ce point, mettre obstacle à mon désir.

» Vous me connaissez suffisamment pour savoir que ma détermination est irrévocable de ne pas continuer avec vous une vie impossible, rendue plus impossible encore désormais par l'abîme que creuse entre nous cette lettre dont je sens toute la cruauté. J'ai décidé de demeurer ici en attendant les événements, — non plus chez les Watson, où l'atmosphère est trop mondaine pour une femme dans ma situation, mais chez ma mère, qui vient de louer à Cannes une petite villa très retirée. — Les événements, il ne dépendra que de vous de les précipiter: si vous voulez me faire cette dernière grâce de ne pas vous défendre, constituant simplement un avoué pour la procédure, le divorce, m'assure-t-on, pourra être prononcé à bref délai, sans débats, par suite sans scandale.

» Ce jour-là ne sera pas pour moi sans douleur, croyez-le. Que plus tard j'aie à me repentir de l'avoir voulu, il est possible, mais moi seule en porterai la responsabilité et la peine. Quant à vous, Tony, si d'abord vous avez la bonté de me regretter un peu, bientôt vous comprendrez que cela est mieux ainsi. Vous aurez toutes facilités, d'ailleurs, pour trouver des consolations qui me feront vite oublier. Qui sait même si vous n'en viendrez pas à m'avoir quelque obligation de cette initiative? Et moi, soyez-en certain, mon ami, toujours vous demeurera acquise ma sincère reconnaissance pour les jours heureux que vous m'avez faits, et en retour desquels je vous souhaite de tout cœur le bonheur que je n'ai pas su vous donner. »

Madame de Saint-Joël demeurait bouche entr'ouverte, son petit œil gris, si vif à l'ordinaire, élargi et immobilisé par un ahurissement qui, en d'autres circonstances, eût été comique.

— C'est insensé! — s'écria-t-elle enfin, avec cette gaucherie d'expression résultant des surprises profondes. — C'est insensé!... Elle est folle!

— Folle? Oh! que non pas! Tout cela est, au contraire, froidement, savamment calculé. Et voilà longtemps que la combinaison mûrit.

— Vous vous doutiez de quelque chose?

— Non, certes! Mais, tout d'un coup, j'ai vu clair. On m'y

a aidé... Le colonel ne vous a-t-il point parlé, madame, d'une visite matinale qu'il m'a faite?

— Si, vraiment! Et même nous avons eu, à ce propos, un véritable attrapage... Autant tout vous dire : mon mari a saisi aux cheveux cette occasion de me sortir son opinion sur Lucy... une opinion détestable, que depuis longtemps il gardait pour lui, crainte de me faire de la peine, sachant combien je lui suis attachée. Mais, cette fois, il a lâché tout le paquet... Vous vous souvenez, Yvonne?... Vous étiez là.

— Et je suis témoin que vous avez vaillamment pris la défense de l'accusée.

— Vous vous taisiez, vous, par discrétion. Mais je gage qu'en votre particulier vous me donniez tort.

— De la défendre, non, puisqu'elle est votre amie... Le tort, si tort il y a, est peut-être qu'elle le soit... Là-dessus, il est vrai, je partage l'avis de mon oncle.

Andrée avait son air très en colère qu'elle prenait souvent, étant sujette aux indignations.

— Ah! vous êtes de son avis! — s'écria-t-elle.

Puis, par une de ces sautes habituelles à sa nature impulsive, avec calme elle ajouta :

— Eh bien! moi aussi... Oui, oui, c'est extraordinaire, ce que je vous dis, et cependant rien de plus véritable. J'ai défendu le caractère de Lucy, certainement... et j'y ai mis d'autant plus de chaleur qu'au fond de moi je n'étais pas bien convaincue de ce que je soutenais. Depuis quelque temps, je sentais en elle quelque chose, je ne sais quoi, dont j'étais troublée, effrayée... Mais je ne me rendais pas compte... je ne voulais pas voir... Et, au demeurant, qu'y avait-il à voir? Personne n'aurait pu supposer cette chose extravagante...

— Le baron Granvelle?... Non, personne n'aurait pu supposer que...

Si Tony s'arrêta, comme s'était arrêtée madame de Saint-Joël, ce n'était pas uniquement par respect pour mademoiselle de Guirec; c'est que le mot brutal qui lui montait aux lèvres, ses lèvres se refusaient à l'articuler.

— Personne n'aurait pu le penser, — reprit-il, — et, en effet, cela n'est pas.

— Non, — appuya vivement Andrée, — cent fois, mille

fois non. Et, avec toute sa sévérité à l'égard de Lucy, mon mari ne le croit pas davantage.

Puis, découragée :

— Mais c'est pire, peut-être ! — ajouta-t-elle.

— C'est pire, — répéta Tony, — s'il peut y avoir rien de pire que cela !

Madame de Saint-Joël ne restait jamais longtemps dépourvue de sang-froid.

— Raisonnons un peu. Puisque nous tenons conseil... et j'estime aussi qu'Yvonne n'est pas de trop, ayant du jugement comme quatre... nous aurons vite fait d'établir le bilan : Lucy veut divorcer parce que son mari n'est pas assez riche pour elle...

— Cela me semble limpide, — fit Tony.

— Et, dans le délai de rigueur, elle épousera les deux cent mille livres de rente par lesquelles on l'a fascinée comme alouette au miroir.

Après une pause :

— C'est monstrueux, — reprit Andrée. — Mon pauvre ami !...

Elle lui tendit les deux mains. Mais il n'en donna qu'une. Hésitante et furtive, l'autre cherchait celle de mademoiselle de Guirec, qui aussitôt se posa dans la sienne. Successivement il les porta à ses lèvres, puis, les lâchant, d'un mouvement brusque, il se leva et fit quelques pas à travers la chambre.

Madame de Saint-Joël relisait des passages de la lettre, les ponctuant de haussements d'épaules, de hochements de tête, d'exclamations véhémentes.

— Il y a là dedans, — dit-elle, — des influences extérieures. « La norme... », « inéluctablement... », des mots de cette fripouille de Max Fougeret !...

— Il aura fourni le style. Mais l'idée est bien d'elle.

— Ou de madame sa mère.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, elles en seront pour leurs frais d'invention. Il n'est pas encore admis qu'on répudie un mari qui a cessé de plaire.

— Ma foi, si j'étais vous... Non... je ne puis vous donner ce conseil.

— Pourquoi, madame ? Rien de ce que vous avez dans l'esprit ne saurait être mauvais.

— Ah ! et puis tant pis... Certes, j'aimais Lucy, et de tout cœur... J'en rougis, à présent, et c'est comme si mon affection était tombée d'un cinquième étage pour se briser en miettes sur le pavé. Tony, votre femme est indigne. Quand une créature pareille prend l'initiative de séparer sa vie de celle d'un honnête homme, je ne vois pas pourquoi il n'accepterait point, et avec reconnaissance, encore !

Yvonne jusqu'alors avait gardé le silence. Avec une vivacité dont elle n'était pas coutumière, elle intervint :

— Non, non... On m'a donné voix au chapitre, j'en use. Songez-vous, ma tante, et vous aussi, mon ami, songez-vous qu'en tout cela, il y a une malheureuse âme qui se perd ?

— Ame de boue ! — fit Tony, les dents serrées.

— Ame débile, qu'on doit protéger contre sa propre faiblesse.

— Sa faiblesse !... Vous voulez dire son abjection.

Grave, Yvonne mit un doigt sur sa bouche, et ce reproche muet apaisa Tony.

— Que faire, d'ailleurs ? Je ne puis la reprendre de force.

— Vous pouvez vous défendre contre un grief qui n'est qu'un prétexte.

— Et un prétexte bien rétrospectif ! — protesta-t-il, par un besoin de se disculper. — Je le pourrais, certainement. Mais si je ne le veux pas ?

— Vous le devez.

Fixement il la regarda. D'une voix qui tremblait un peu :

— Vous me le conseillez ?

— Je vous le conseille. On ne transige point avec son devoir.

— Vous pensez qu'après cette infamie je pourrais vivre avec ma femme ?

Yvonne eut un geste apitoyé, mais répondit, très ferme :

— Elle est votre femme.

— Enfin, je ne l'aime plus... je la hais... je la méprise au delà de toute expression.

— Elle est votre femme.

Il eut un sursaut d'irritation. Mais, calmé soudain, et de nouveau plongeant ses yeux dans les prunelles profondes qui ne se détournèrent pas :

— Et si j'en aimais une autre? — demanda-t-il.

La montée d'émotion ne fut que d'une seconde. C'est sans hésitation qu'Yvonne répliqua :

— Ce serait douloureux pour vous et pour l'autre. Mais il n'en vaudrait que mieux demeurer lié, puisque, même délié, il ne vous serait pas permis de l'aimer honorablement... Sans doute!... Seriez-vous délié pour l'Église?...

Un silence tomba, lourd comme une pierre.

— C'est juste, — dit enfin Tony avec effort.

Puis, s'adressant à madame de Saint-Joël, qui, singulièrement attentive, avait écouté ce rapide dialogue :

— Vous me pardonnerez de vous quitter sans avoir rien résolu. Merci, madame et amie... merci à vous aussi, mademoiselle, de m'avoir accueilli dans ma détresse, de m'avoir réchauffé de vos sympathies, d'avoir éclairé cette nuit de cauchemar où je me débats. J'ai besoin de réfléchir : ce coup si rude ne m'en avait pas laissé la force... Réconforté par vos affections, je vais me ressaisir, aviser au meilleur parti à prendre pour mon honneur qui, en ceci, doit être le premier considéré... Ne pensez-vous pas à lui aussi? — continua-t-il, en se tournant, un peu agressif, vers Yvonne.

— Je pense à tout ce qui vous touche, mon ami.

— Il n'y a plus que lui qui me touche, à présent. Quoi que je fasse, ma vie est gâchée.

Rapidement il partit.

— Pauvre garçon! — fit Andrée. — C'est un tendre : il lui faut quelqu'un à aimer. Que va-t-il devenir?

Yvonne ne disait rien.

— Bah! — reprit-elle, — il se remariera peut-être. Comme tant d'hommes, il n'est guère un catholique que de nom. S'il trouve une femme à qui sa conscience permette de lui donner du bonheur, nous devrons en être heureux pour lui.

C'est madame de Saint-Joël, cette fois, qui ne répondit pas. Elle était toute songeuse.

MARIE-ANNE DE BOVET

(La fin au prochain numéro.)

TCHEMOULPO ET VLADIVOSTOCK

I

Lorsqu'au début de la dernière guerre entre le Japon et la Chine, il y a bientôt dix ans, on parla pour la première fois du petit port coréen de Tchemoulpo, ce nom était absolument inconnu pour beaucoup de gens, et bien peu auraient pu le placer sur la carte. Sur la côte occidentale de Corée, Tchemoulpo, port de la capitale, Séoul — Civita-Vecchia, comme on l'a dit ici, de cette Rome coréenne — était cependant, à cette époque déjà, une ville d'une certaine importance : les Japonais, depuis longtemps, y préparaient leur entrée bruyante sur la scène du monde. Grâce à l'apathie coréenne, il leur avait été facile d'accaparer tout le commerce et la plus grande partie de l'administration du port : la poste et le télégraphe étaient entre leurs mains ; c'est à une maison japonaise qu'appartenait le petit vapeur qui, chaque jour, à la marée, remontait par le long détour de la Rivière Salée et du fleuve Hang Kiang jusqu'au premier faubourg de Séoul ; le chemin de fer n'existait pas.

Les abords de Tchemoulpo sont si difficiles, le pays lui-même nous fut si longtemps fermé qu'il fallut les graves événements de la guerre sino-japonaise pour nous faire connaître un peu cette rade boueuse. Cette côte occidentale de la presqu'île est très accidentée, creusée de baies profondes et

bordée d'îlots nombreux : à l'embouchure du Hang Kiang, elle s'infléchit brusquement et forme un large golfe où les îlots s'entassent en un fouillis inextricable. Les chenaux, qui sillonnent cet archipel, sont forcément dangereux, à cause des récifs et des courants. Deux seulement sont praticables pour un grand bâtiment : le passage du *Flyingfish* (nom du navire de guerre anglais qui en opéra les sondages) et le passage de l'Est. Longs tous les deux d'une cinquantaine de milles, ils se confondent à la hauteur d'un îlot nommé Yodolmi, pour remonter ensemble le lit de la Rivière Salée, qui n'est que l'une des branches inférieures du Hang Kiang ; la passe se resserre alors de plus en plus ; sept ou huit milles plus haut, elle aboutit à Tchemoulpo.

La petite ville de Tchemoulpo occupe l'extrémité d'une presqu'île accidentée, en avant de laquelle deux îlots, Koum Wolmi et Lo Wolmi, déterminent une crique où, seuls, des navires de petit tonnage peuvent entrer à marée haute ; ils ne sauraient y séjourner à basse mer, si leurs formes ne leur permettent de s'échouer sur la vase : ce port intérieur n'est accessible qu'aux chalands et aux jonques. Les vapeurs de la compagnie japonaise « Nippon Yousen Kaisha », qui assurent le trafic de Séoul avec les ports chinois ou japonais, peuvent grâce à leur faible tirant d'eau mouiller dans le chenal, à l'entrée de la crique. Mais le mouillage proprement dit est dans le lit même de la Rivière Salée, sous l'îlot de Koum Wolmi ; pendant longtemps il fut peu fréquenté ; en raison des luttes d'influence, dont Séoul est devenu le théâtre depuis 1893, il est bien rare maintenant de ne pas y voir plusieurs navires de guerre.

Tchemoulpo est une ville d'origine japonaise et de création récente. En 1865, lorsque la frégate française *la Guerrière* fit l'hydrographie de ces îles, tout au plus existait-il à la côte un village de pêcheurs. La ville coréenne, Jin tchuen, est à sept kilomètres de la mer sur la route qui conduit à Séoul, au milieu d'un pays pauvre et stérile, où la population est très clairsemée. Les provinces coréennes, dont les produits peuvent s'exporter, sont fort loin de Tchemoulpo ; les voies de communication n'existent pas, pour ainsi dire : les grains et le riz sortent par les ports du sud, Fousan et Masampo ; les mines et

les forêts du nord ont sur la côte orientale des points d'embarquement plus accessibles et plus rapprochés. Le seul article d'exportation par Tchemoulpo est le *ginseng* ; cette racine est une ressource fort précieuse pour la douane, grâce aux droits dont elle est frappée et grâce à la consommation considérable qu'en font les Chinois; mais son commerce, ne fournissant qu'un très faible tonnage, ne suffit pas à expliquer le développement rapide de Tchemoulpo.

Ce furent des considérations politiques qui déterminèrent les Japonais dans leur choix. De ce port, le seul qui, à proximité de Séoul, soit aisément abordable, ils pouvaient surveiller le palais et s'y ménager des partisans; la chose était facile : le noble coréen n'est pas insensible aux avances d'un puissant protecteur; le peuple ne compte pas : rien ne viendrait gêner les Japonais dans la prise de possession lente qu'ils méditaient en Corée; au jour fixé, ils n'auraient plus qu'à amener les troupes et à les faire entrer par cette porte ouverte. De 1885 à 1894, durant neuf ou dix années, on ne saurait trop admirer la ténacité persévérante avec laquelle ce programme fut suivi. En juillet 1894, lorsque l'armée japonaise débarqua à Tchemoulpo, tout un matériel était établi pour servir là — et non ailleurs: les chalands, numérotés, attendaient les compagnies de débarquement, semblablement numérotées.

Après la guerre sino-japonaise, l'évacuation de Tchemoulpo, imposée par les puissances, fut considérée au Japon comme un affront plus dur peut-être que celle de Port-Arthur. Désormais, par l'hypnotisme de ce souvenir, comme par la force des choses, le projet le plus cher à Tokio, le plus caressé, fut de revenir, et la préoccupation constante, d'empêcher les Russes de remplacer les Chinois qu'on avait eu tant de mal à supplanter : plus que jamais, Tokio voulait avoir la haute main sur les affaires de Séoul. Pendant dix ans, le Japon prépara la revanche et consentit d'énormes sacrifices pour monter un formidable appareil militaire. L'orage éclata enfin : le 9 février 1904, on apprit en Europe l'attaque de Port-Arthur.

C'était le prélude indispensable de l'affaire de Tchemoulpo, car la prise de possession de la Corée par les Japonais néces-

sitait avant toutes choses qu'ils fussent les maîtres absolus de la mer. Averti pendant la période des négociations, par les organes les plus autorisés de la presse de Saint-Pétersbourg, que le gouvernement russe ne considérerait pas comme une agression un débarquement des troupes japonaises en Corée, Tokio avait décidé de mener de front les deux opérations. La division de l'amiral Uriu, accompagnée de ses transports qui étaient réunis depuis le 1er février à Nagasaki, navigua très probablement de conserve avec l'escadre de l'amiral Togo jusqu'à la hauteur de Tchemoulpo. Là, les deux forces se séparèrent : l'amiral Togo continua vers Port-Arthur; l'amiral Uriu tourna vers Tchemoulpo.

***

Le 8 février au matin, se trouvaient à Tchemoulpo le croiseur français *Pascal*, le croiseur anglais *Talbot*, le croiseur italien *Elba*, la canonnière américaine *Vicksburg*, enfin deux navires russes, le beau croiseur protégé de 6 500 tonnes *Varyag*, armé de 12 canons d'artillerie moyenne et pouvant filer 23 nœuds, et la canonnière de 1 200 tonnes *Koreïetz*, armée de 6 canons, deux gros et quatre moyens, mais n'ayant aucune protection et pouvant à peine filer 12 nœuds. Ce n'était un mystère pour personne que, depuis l'ouverture des hostilités, le parti japonais s'agitait à Séoul : une surveillance particulière s'était resserrée autour du ministre de Russie. Depuis le 5, la légation et les navires russes, à Séoul et à Tchemoulpo, ne recevaient plus de communications importantes de leur gouvernement: les télégrammes chiffrés ne passaient plus; le ministre russe, M. Pavlof, ignora la rupture des relations diplomatiques: la dépêche de l'amiral Alexeief prescrivant au commandant du *Varyag* d'avoir à rallier immédiatement, avec le *Koreïetz*, le pavillon de l'amiral Stark en rade de Port-Arthur, ne parvint jamais à son destinataire[1]. Le 7 février, pressentant quelque chose d'anormal, le ministre russe à Séoul décida d'envoyer le *Koreïetz* à

1. Il est curieux de constater également qu'un télégramme adressé le 6 de Paris, au croiseur français le *Pascal*, ne fut remis à son commandant que dans l'après-midi du 10.

Port-Arthur pour y porter un courrier et demander des instructions.

Le 8 février, à midi, la canonnière russe appareillait de Tchemoulpo. Quelques vapeurs japonais qu'elle croisa dans le chenal ne furent pas sans attirer son attention : c'étaient les transports du convoi que l'amiral Uriu, bien certain de l'inactivité systématique des Russes, dirigeait un à un vers Tchemoulpo, Suivant les ordres qu'il avait reçus de n'attaquer les navires russes qu'à une date précise, l'amiral japonais n'accompagnait pas les transports jusqu'au fond de la rade; il était resté quelques milles plus bas, à l'entrée de la rivière. Il disposait du grand croiseur cuirassé de 9 850 tonnes *Asama* sur lequel il avait mis son pavillon, des cinq croiseurs protégés *Chiloda*, *Naniwa*, *Takachiho*, *Nittaka* et *Akashi*, soit 60 canons gros et moyens contre les 18 canons des Russes; une escadrille de 8 torpilleurs surveillait les deux chenaux. C'est sur quelques-uns de ces derniers, placés en grand'garde, que tomba le *Koreïetz*.

Sommé par eux de s'arrêter et même, dit-on, d'amener son pavillon, — aucune déclaration de guerre n'avait encore été faite, c'est le soir de ce même jour que l'amiral Togo s'en ira attaquer Port-Arthur, — le *Koreïetz* vira de bord aussitôt et reprit le chemin de Tchemoulpo. Il fut poursuivi pendant un certain temps par les torpilleurs japonais qui lui lancèrent trois torpilles. Soit qu'elles eussent été mal pointées, soit qu'elles fussent réglées pour une immersion trop grande (le navire ne calait que 3m,40 à l'arrière et les torpilles sont ordinairement réglées pour une immersion de 3 à 4 mètres), le *Koreïetz* ne fut pas atteint et put revenir au mouillage rendre compte au commandant du *Varyag* de ce qui s'était passé. Malgré cette première violation du droit des gens, le commandant du *Varyag* ne se départit pas encore de son attitude pacifique : dans la nuit suivante, sans qu'il y fît le moindre obstacle, les transports japonais mettaient à terre les troupes dont ils étaient chargés et procédaient aussitôt à l'occupation de Tchemoulpo.

Le lendemain matin, l'amiral Uriu arrive en personne. Il se présente avec sa division à 3 milles de l'entrée du port; par l'intermédiaire du consul japonais, avec lequel il a été

en communication toute la nuit, il adresse aux navires russes un ultimatum leur enjoignant ou de sortir avant midi ou de se rendre, sinon il les détruira au mouillage. En même temps il fait aviser de cette sommation les commandants des bâtiments neutres, présents sur rade, qui se réunissent aussitôt chez le commandant du *Talbot*, le plus ancien et le plus élevé en grade. Que se passa-t-il dans cette conférence? Nous ne le savons pas encore d'une façon absolument précise ; mais, quelques instants après la séparation des commandants des navires neutres, le canot à vapeur du *Pascal* conduisait à bord de l'*Asama* les commandants anglais, italien et français. Ceux-ci ne durent pas cacher à l'amiral japonais l'impression produite sur eux par l'étrangeté de sa conduite qui constituait une véritable atteinte au droit des gens; on fit en vain appel à sa loyauté de marin : se retranchant derrière les ordres reçus, l'amiral japonais maintint sa sommation et redescendit la rivière avec son escadre, pour attendre jusqu'à midi la décision des Russes.

En hâte, les bâtiments russes, aussitôt prévenus, se sont préparés pour le combat : ils sont décidés à ne pas attendre au fond du port une perte certaine; les quelques mots d'adieu qu'ils adressent à leur consul avant de quitter le mouillage témoignent de la façon dont les deux officiers comprennent leur devoir : on va relever le défi de l'amiral japonais; on veut passer ou mourir; dans la marine russe, le code militaire ne prévoit même pas le cas du capitaine qui abandonne son navire à l'ennemi. A l'heure dite, musique sur le pont, le *Koreïetz* et le *Varyag* lèvent l'ancre; en appareillant, ils défilent le long des bâtiments étrangers, dont ils jouent successivement chacun des airs nationaux : ils reçoivent les *hourras* des Anglais eux-mêmes, frappés d'admiration par l'attitude de ces équipages qui s'en vont à la mort. Dans ces passes étroites, gardées par un ennemi à ce point supérieur, les Russes n'ont aucune chance de salut : avec sa faible vitesse, le *Koreïetz* était perdu d'avance; quant au *Varyag*, ses qualités de grand marcheur peut-être auraient pu le dérober, mais il eût fallu abandonner le *Koreïetz*, et le commandant Roudnef ne paraît pas avoir voulu s'y résigner.

Postés à l'entrée des deux chenaux par lesquels peut

s'échapper le croiseur russe, les bâtiments japonais attendent, comme des chasseurs à l'affût. Ils ouvrent le feu à 8 000 mètres, dès que la pointe du *Varyag* apparaît. Au bout d'un quart d'heure, le pont russe devient inhabitable sous la grêle des obus à balles et dans la gerbe des éclats de projectiles chargés à la lyddite, qui explosent sur l'eau tout autour du navire; les canons russes, dont aucun masque ne protège les servants, sont rapidement désarmés. Le peu de largeur du chenal obligeait le *Varyag* à combattre en pointe et ne lui laissait que six canons pour riposter au feu terrible des Japonais. Malgré tout, le vaillant navire entend « vendre chèrement sa peau » : la tourelle avant de l'*Asama* est réduite au silence; le *Takachiho* est mis hors de combat; il sort de la ligne; dans la nuit suivante, il sera abandonné par son équipage. Le *Varyag* tient quelque temps, mais la lutte ne peut pas se prolonger : un obus éclate près de la pièce de l'arrière et met le feu au parc à munitions, qui explosent en balayant la passerelle avec tout ce qui reste de l'armement des pièces du gaillard. L'incendie s'allume : c'est la fin.

Le *Varyag* n'est bientôt plus qu'une épave. La seule pensée que peut avoir son commandant, c'est de sauver son équipage. Ses machines et ses chaudières sont intactes ; il vire de bord et tâche de regagner son ancien mouillage ; précédé par le *Koreïetz* il remonte vers Tchemoulpo en canonnant encore deux torpilleurs japonais, lancés à sa poursuite ; il parvient même à couler l'un d'eux. En arrivant à Tchemoulpo, il ouvre toutes ses prises d'eau, au-dessous de la flottaison, et lentement le croiseur russe s'enfonce.

Les marins neutres, qui ont assisté avec une émotion poignante à toutes les péripéties du combat, ne ménagent pas les acclamations aux héroïques navires. Des quatre croiseurs anglais, américain, italien et français, des secours de toutes sortes sont envoyés pour recueillir les équipages russes ; en un instant, les matelots du *Varyag* et du *Koreïetz* sont sauvés ; ces derniers n'abandonnent leur navire, qui se refuse à couler, qu'après l'avoir incendié. Lorsque l'escadre japonaise entre en rade, le *Koreïetz* en feu ne tarde pas à faire explosion, et ses débris atteignent l'*Asama*, en lui blessant deux hommes; le *Varyag* ne montre plus sur l'eau qu'une partie

de sa coque : seuls, les applaudissements des troupes japonaises, débarquées de la nuit, soulignent le triomphe des navires de l'amiral Uriu. A peine a-t-il jeté l'ancre, qu'il réclame aux commandants des navires neutres — en vertu du droit de guerre — les équipages russes recueillis à leurs bords... Il lui fut répondu qu'en vertu du droit des gens et du privilège d'exterritorialité dont bénéficient les navires de guerre, les marins réfugiés resteraient sous la sauvegarde des neutres. L'amiral Uriu ne crut pas devoir insister : il eut raison.

***

L'attaque de Port-Arthur et l'agression de Tchemoulpo forment la première série des opérations de la guerre russo-japonaise. Effectuées sans déclaration de guerre, facilitées par l'aveugle, par l'impardonnable confiance des Russes, elles ne pouvaient tourner qu'à l'avantage des Japonais : les résultats n'ont pas été cependant aussi remarquables qu'ils eussent pu l'être. A Tchemoulpo, en particulier, où d'après le rapport de l'amiral Togo « les officiers japonais dirigeaient la manœuvre et le jeu des pièces comme s'ils avaient exécuté un simple exercice », le tir ne fut pas brillant : les officiers étrangers, interviewés par le correspondant de la *Daily Mail*, comptent que, sur cinq cents obus de gros et de moyen calibre, lancés par les bâtiments de l'amiral Uriu, six seulement atteignirent le *Varyag*, soit un rendement de 1,40 p. 100 Le *Varyag* ne tira que cent cinquante coups pour obtenir un résultat matériel équivalent.

Quel beau gaspillage de munitions ! et comme le résultat eût encore été plus médiocre si le croiseur russe avait eu devant lui l'espace pour évoluer à son aise ! L'extrême mobilité, que lui donnait sa vitesse, eût encore ajouté au manque de précision du tir des Japonais. Ce vaillant navire ne voulait pas couler ; son commandant ne se résigna à abandonner la partie que parce qu'il n'avait plus de canonniers pour servir ses pièces : sur les 130 hommes qui armaient sa batterie, 110 furent mis hors de combat. Si, au lieu du simple croiseur protégé, la division japonaise avait eu affaire à un *Bayan*, à un *Rurik*, à une *Rossia*, l'amiral Uriu, malgré son écrasante

supériorité numérique, eût payé beaucoup plus cher sa facile victoire.

Dès le 10 février, le commandement russe se ressaisit : on va entrer dans la période de guerre, puisque l'état de guerre est officiellement connu de tous. Les qualités stratégiques des chefs vont pouvoir être mises en relief; la surprise du début aura eu pour résultat de gêner, pendant un certain temps, l'action de l'escadre de Port-Arthur ; mais il y a encore à Vladivostock une division de bons croiseurs qui est prévenue, qui a reçu des ordres.

II

L'ouverture des hostilités fut connue à Vladivostock dès le 9 février. Le 10 au matin, la division du commandant Reitzenstein, — l'amiral Stackelberg malade avait dû céder le commandement à l'officier le plus ancien, mais il tint à rester à bord pendant la croisière, — composée des trois croiseurs cuirassés *Rossia*, *Rurik* et *Gromoboï* et du croiseur protégé *Bogatyr*, prenait la mer. Se dirigeant vers le détroit de Sougar qui sépare l'île Yéso de Nippon, elle comptait établir sa croisière dans ces parages pour surveiller les transports des troupes qui, partant du port d'Hakodaté, si bien connu des Russes, et du port militaire d'Ominato (au nord de Nippon), quartier général de la 6e division, devaient être embarquées à destination de la Corée. Le 11, elle capturait le vapeur japonais *Nagouri Maru*, qui faisait route vers l'ouest, et le coulait après avoir recueilli les quarante et un hommes qui constituaient son équipage, au milieu duquel, elle trouva, paraît-il, deux capitaines du génie japonais incorporés comme matelots.

Mais le mauvais temps, qui survint, l'obligea à gagner le large. Deux grosses tempêtes de nord-ouest, accompagnées de violents grains de neige, éclatèrent coup sur coup en soulevant une mer énorme : la division russe fut contrainte de se diriger vers les côtes de Corée pour se mettre à l'abri. La température des plus rigoureuses qu'elle eut à subir dans ces

parages, où le thermomètre fut pendant tout le temps au-dessous de 6°, fit à son commandant un impérieux devoir de retourner à Vladivostock pour reposer ses équipages et réparer probablement les multiples avaries qu'un navire reçoit toujours à la mer par gros temps : le 17, la division reprenait son mouillage.

Elle en réappareillait le 19, faisant route au sud-ouest, au long de la côte coréenne pour protéger le flanc d'une troupe russe qui descendait de la Province Maritime vers la Corée; elle effectuait un raid jusqu'au port de Gensan où elle coulait un transport japonais chargé de munitions. Depuis, on n'a plus entendu parler d'elle, si ce n'est par un navire autrichien, arrivé à Hakodaté le 6 mars : le 29 février, les croiseurs russes auraient repris la mer et fait route vers le sud-est, vers l'archipel japonais.

Le raid de la division Reitzenstein fut une surprise pour l'amiral Togo qui pensait probablement que les glaces emprisonnaient à Vladivostock les navires ennemis. Il ne pouvait laisser en mouvement ces frêlons qui menaçaient la sécurité des transports de troupes, échelonnés nuit et jour entre le Japon et la Corée : on disait même que, poussant une pointe hardie jusque dans le Pacifique, le commandant russe, dont les bâtiments possèdent le combustible suffisant pour effectuer une traversée de 10 000 milles, avait marché à la rencontre des deux navires achetés par le Gouvernement de Tokio au Chili, *Capitan Prat* et *Esmeralda*, qui devaient être sur le point d'arriver au Japon. Aux mouvements de la division Reitzenstein, l'amiral Togo répondit par l'envoi de la seconde division de son escadre : sous les ordres du contre-amiral Kamimoura, cette division arriva le 6 mars devant Vladivostock.

*
* *

Le territoire russe, qui borde la mer du Japon au nord de la Corée, est connu sous le nom de Province Maritime. C'est un large plateau qui s'élève de l'intérieur vers les montagnes de la côte et qui présente ainsi son escarpement à la mer du Japon. Bords échancrés, falaises abruptes, îlots et récifs isolés

rendent dans ces parages la navigation très délicate : c'est un « cimetière de bateaux » où les épaves sont nombreuses. Entre deux golfes dirigés du sud au nord, golfe d'Oussouri et golfe Amour, le port de Vladivostock est à l'extrémité d'une petite péninsule, la presqu'île montagneuse de Mouraview Amourski. C'est un large bassin naturel, sinueux, accidenté et profond, barré d'un groupe d'îles échancrées. La baie de la Corne d'Or ou port de Vladivostock a sa façade contre la haute mer protégée par l'île Kazakawitch : dans cette île, la longue corne de la baie Novik présente comme un doublet symétrique de Vladivostock.

Entre l'île Kazakawitch et la presqu'île de Vladivostock, le détroit a reçu des Russes le nom de « Bosphore Occidental » ; la baie Patrocles en indente l'entrée orientale ; la baie de la Corne d'Or en occupe le fond au nord-ouest. L'entrée de la Corne d'Or a douze cents mètres de largeur entre des masses de roches qui ont été singulièrement disposées en groupes et éboulis, par l'action volcanique. Le port est un long coude replié : il s'enfonce au nord pendant plus d'un mille, puis tourne brusquement à l'est et court dans cette direction pendant deux milles environ. Il est excellent ; les collines élevées qui l'entourent ont quelques sommets de plus de deux cents mètres ; ces collines sont très rapprochées sur le pourtour, mais laissent, entre elles et la plage du fond, un vallon assez large, la petite vallée de l'Obyassenine, couverte de beaux pâturages pendant l'été. On peut mouiller partout, en toute sécurité, par des fonds de quinze à dix-sept mètres ; la tenue est parfaite.

Vladivostock a été fondée en 1860. Son nom, qui signifie « dominateur de l'Orient », indique l'espoir qu'avaient placé les Russes dans son développement. Dès 1880, l'arsenal créé était en état de recevoir et de réparer les plus gros navires ; son importance n'a fait que croître. Ateliers complets de grosse chaudronnerie, forges, fonderies, ateliers d'artillerie pour la réparation des canons et la fabrication des projectiles, poudreries, chantiers de construction qui ont lancé des destroyers de 600 tonnes, dock flottant, trois grands bassins de radoub qui peuvent recevoir les bâtiments du plus fort tonnage : Vladivostock est la base d'opérations la plus complète

de tout l'Extrême-Orient. Il offre aux navires de guerre des ressources de ravitaillement d'autant plus précieuses qu'une mine de charbon située sur l'Oussouri est en exploitation depuis deux ans et fournit un combustible suffisant pour les besoins de la marine.

Les moyens de défense militaire sont en proportion de ces intérêts maritimes : vingt-deux ouvrages modernes, armés d'une centaine de pièces de grosse artillerie et d'une soixantaine de pièces d'artillerie légère, s'élèvent sur les collines qui dominent le port et sur l'extrémité de l'île Kazakawitch ; ils battent les deux chenaux du Bosphore et les atterrages des golfes voisins. Des lignes de torpilles-vigilantes complètent la défense de la Corne d'Or. La station de torpilleurs, un peu réduite depuis l'occupation de Port-Arthur, comprendrait, d'après le *Record* anglais, six torpilleurs de première classe et sept torpilleurs-vedette. En 1897, Vladivostock était occupé par une garnison de dix mille hommes ; trente mille hommes étaient échelonnés dans la Province Maritime : ces forces n'ont pu qu'être augmentées depuis.

Le seul inconvénient du port est qu'il est fermé par les glaces du 15 décembre au 15 avril ; toutefois la baie Patrocles n'est guère prise que deux mois, janvier et février. On a remédié en partie à ce désavantage par deux navires brise-glaces, qui maintiennent le chenal dégagé pendant tout l'hiver [1].

*
* *

C'est devant une position aussi difficile d'accès pendant cette saison, aussi solidement défendue en tous temps, que s'est présenté le 6 mars l'amiral Kamimoura avec une division composée du cuirassé *Fusiyama*, de quatre croiseurs cuirassés, de deux croiseurs protégés et de deux destroyers. Parmi les croiseurs cuirassés, les officiers russes n'ont pu identifier que le *Yakumo* et l'*Idzumo* ; nous pensons que les deux autres devaient être le *Nishin* et le *Kassaga*, achetés récemment en

1. En janvier 1895, le vapeur *Kostroma*, grâce au concours du vapeur brise-glaces et de 150 soldats qui ont creusé un chenal dans la glace, a pu quitter la Corne d'Or et franchir le Bosphore Oriental.

Italie et entrés en service dans la flotte japonaise depuis la fin de février.

Doublant vers onze heures et demie du matin l'île Askold, qui se trouve dans le sud-est, à vingt-cinq milles de l'entrée du Bosphore Oriental, la division Kamimoura laisse au nord de cette île les deux croiseurs protégés et les destroyers. Après quelques manœuvres, les autres navires se dirigent en ligne de file vers l'entrée du Bosphore; à 1 heure 25 minutes, ils ouvrent le feu sur les forts, en se tenant toujours à 8 kilomètres du rivage; puis, doublant le cap Basarghin et s'enfonçant, non dans le Bosphore, mais dans le golfe d'Oussouri, et longeant la côte orientale de la péninsule Mouraview, ils essaient d'atteindre par un tir indirect, par-dessus les falaises côtières, la vallée intérieure de l'Obyassenine (où se trouvent les casernes) et le fond extrême de la Corne d'Or. Après un bombardement de cinquante minutes, l'escadre japonaise se retire vers la haute mer : les batteries de Vladivostock sont restées muettes; l'amiral Kamimoura convient cependant qu'elles étaient occupées et que les soldats russes se trouvaient à leurs postes de combat. Le lendemain 7 mars au matin, l'escadre japonaise effectue une reconnaissance dans les baies d'America et de Stricklok, qui se trouvent immédiatement à l'est du golfe d'Oussouri; puis elle revient en vue de l'entrée du Bosphore, défile comme la veille à grande distance, le long de la côte, et disparaît définitivement vers le sud.

On chercherait vainement l'objectif militaire de cette expédition. Il ne pouvait s'agir, pour le commandant japonais, de tenter le blocus de la division Reitzenstein, car l'accès de la Corne d'Or est défendue par deux passes : pour les fermer l'une et l'autre, l'amiral Kamimoura eût été obligé de diviser ses forces; chacune d'elles se serait trouvée en état d'infériorité numérique contre le bloc des croiseurs russes. A-t-il voulu, sous le couvert du bombardement, mouiller des torpilles de blocus? Nous ne pouvons encore l'admettre : les Japonais savent bien que leurs engins dériveront à la première débâcle des glaces et seront déréglés ou forcés d'éclater par le violent courant qui règne à l'entrée de Vladivostock.

On a parlé d'une simple reconnaissance offensive : les Japonais voulaient s'assurer de la présence à Vladivostock des croiseurs russes; la presse japonaise annonçait le départ de ces croiseurs à la recherche des navires achetés au Chili. Cette raison n'est pas plus plausible. Entreprendre une traversée, aller et retour, de 1 400 milles (deux fois la double traversée de Marseille à Alger) avec toute une escadre, dans cette fin d'hiver sibérien et cette période de mauvais temps; courir des risques de navigation très sérieux, avec les grains violents accompagnés de neige; se hasarder enfin aux atterrages de Vladivostock qui sont particulièrement difficiles : toute cette manœuvre paraît être une opération fort dangereuse, dont les avantages aléatoires ne peuvent être mis en balance avec les dépenses occasionnées, les fatigues du personnel, les risques et usures du matériel, etc., car tout compte à la guerre. En revenant de son expédition, l'amiral Kamimoura était d'ailleurs incapable de dire si les croiseurs russes se trouvaient à Vladivostock.

La manifestation japonaise devant Vladivostock ne serait-elle qu'une réclame financière? Depuis la surprise de Port-Arthur et l'agression de Tchemoulpo, les opérations militaires ne paraissaient plus tourner à l'avantage des Japonais. Toutes les précautions avaient été prises à Tokio pour arrêter les nouvelles indiquant d'une façon précise les pertes de la flotte; néanmoins, certains renseignements finissaient par filtrer; on sut qu'à la suite de Port-Arthur, le cuirassé *Shikishima* avait reçu d'importantes avaries, qu'il avait été remorqué à grand peine à Nagasaki et qu'il ne pourrait être remis en service avant de longs mois, — que le croiseur cuirassé *Asama*, gravement endommagé le même jour et dans la même affaire, avait été reconduit à Sasebo et qu'il était indisponible. On sait, par ailleurs, que le *Varyag* a mis tout l'avant du croiseur cuirassé *Asama* hors de service (d'autres assurent que le navire a sombré) et occasionné de telles avaries au croiseur *Takachiho*, que le bâtiment a coulé pendant la nuit suivante. Ajoutez à cette liste un croiseur protégé (dont on ne veut pas dire le nom) échoué sur les côtes de Corée et qu'il est impossible de renflouer; plus, six contre-torpilleurs coulés, l'un à Tchemoulpo, les cinq autres à Port-Arthur. Il apparaît aujour-

d'hui que les pertes japonaises en matériel naval ont été au moins équivalentes à celles des Russes.

Malgré les cris de victoire, ces mauvaises nouvelles n'ont pu qu'attiédir les bonnes volontés de la finance anglo-américaine, dont le concours a toujours été escompté par Tokio : la finance n'aime que les victorieux, et ce n'est pas l'échec de la tentative audacieuse, et ma foi très belle, de la « mise en bouteille » de Port-Arthur, le 23 février, qui pouvait ranimer la confiance toujours nerveuse des prêteurs. Il fallait une victoire avant la convocation de la Diète Japonaise, qui devait se réunir le 18 mars et approuver les clauses de l'emprunt. Il fallait une victoire aussi pour appuyer les démarches du baron Suyamatsu envoyé aux États-Unis, et pour réveiller l'enthousiasme des financiers américains. Cette victoire était déjà prédite par la presse anglaise, *Daily Mail* et *Daily News*, à la fin du mois dernier : le 2 mars, des dépêches de Tokio annonçaient que l'escadre japonaise, qui venait de se ravitailler à Nagasaki, « allait prendre la mer pour une destination inconnue », mais que, suivant des informations de « source authentique », on avait décidé de frapper un grand coup. Le 6 mars, l'amiral Kamimoura se présentait devant Vladivostock; le 10, une dépêche officielle de Tokio disait que le bombardement avait causé de grands dommages : d'autres télégrammes particuliers ajoutaient que la division Reitzenstein avait été détruite... Les télégrammes de l'amiral Alexeïef ont remis les choses au point : « Les résultats du tir de l'escadre japonaise ont été insignifiants; aucun dommage n'a été relevé dans les forts; quelques dégâts sans la moindre importance sont signalés dans une partie de la ville et dans la forteresse. »

*
* *

Ces renseignements russes sont assez vraisemblables. Les résultats d'un pareil bombardement ont toujours semblé fort aléatoires aux spécialistes les mieux informés. Voici ce qu'en écrivait en 1894 l'un de nos officiers généraux les plus expérimentés, le général Borgnis-Desbordes[1] :

Le bombardement d'une place de guerre ne sera pas facile à réa-

1. Cf. *Mémorial de l'artillerie de marine*, 1894.

liser, et il présentera des risques certains et nombreux. Admettons une escadre bombardant un grand arsenal; admettons qu'elle en connaisse admirablement les limites; admettons encore qu'elle tire dans d'excellentes conditions. Supposons 6 000 obus arrivant tous dans l'arsenal. On peut considérer que, eu égard à la distance à laquelle se fera ce bombardement, la densité du feu (c'est-à-dire le nombre de projectiles sur un espace déterminé) sera à peu près la même dans tout l'arsenal. Or, la superficie d'un arsenal se décompose ainsi qu'il suit : eau (bassins) 1/16; surfaces bâties, cales et formes 1/10; voies de communication, terrains non bâtis, etc., 11/15. Prenons pour la superficie totale de l'arsenal 1 500 000 mètres carrés, ce qui est une valeur moyenne. Nous aurons alors :

Surface de l'eau 250 000 mètres carrés;

Surfaces bâties, cales, etc., 150 000 mètres carrés;

Surfaces des voies de communication, espaces non bâtis, etc., 1 100 000 mètres carrés.

La densité du feu étant la même dans tout l'arsenal il y aura 6 000 obus répartis sur 1 500 000 mètres carrés, soit un obus sur 250 mètres carrés. D'où l'on peut conclure que 1 000 obus tomberont dans l'eau, 600 sur les surfaces bâties, cales, etc..., et 4 400 sur les voies de communication et terrains non bâtis. Or, à moins que des navires de guerre n'aient, pendant le bombardement, cette idée extraordinaire de rester dans les bassins, immobiles et inutiles, il n'y aura que des navires de servitude ou des navires en réparation : en admettant qu'ils occupent 1/30 des bassins, ce qui est très exagéré il y aura 33 coups dangereux dans les bassins. Pour les surfaces bâties, cales et formes, on peut admettre qu'il y aura au plus 1/5 de ces surfaces bâties qui seront des ateliers, dans la véritable acception du mot. Nous laissons de côté, par conséquent, les bureaux, les magasins, salles d'armes et dépôts vidés par les besoins de la guerre ou dont le contenu aura été mis à l'abri dans l'intérieur; il restera donc 120 coups dangereux.

Quant aux projectiles tombant sur les terrains non bâtis, ils ne produisent le plus souvent que des dégâts peu importants. Admettons, ce qui est encore très exagéré, qu'il y avait 1/20 de ces coups qui soient dangereux, cela donnera 220 coups. On aura donc en tout : $33 + 120 + 220 = 373$ coups dangereux sur 6 000, c'est tout au plus 6 projectiles pour cent.

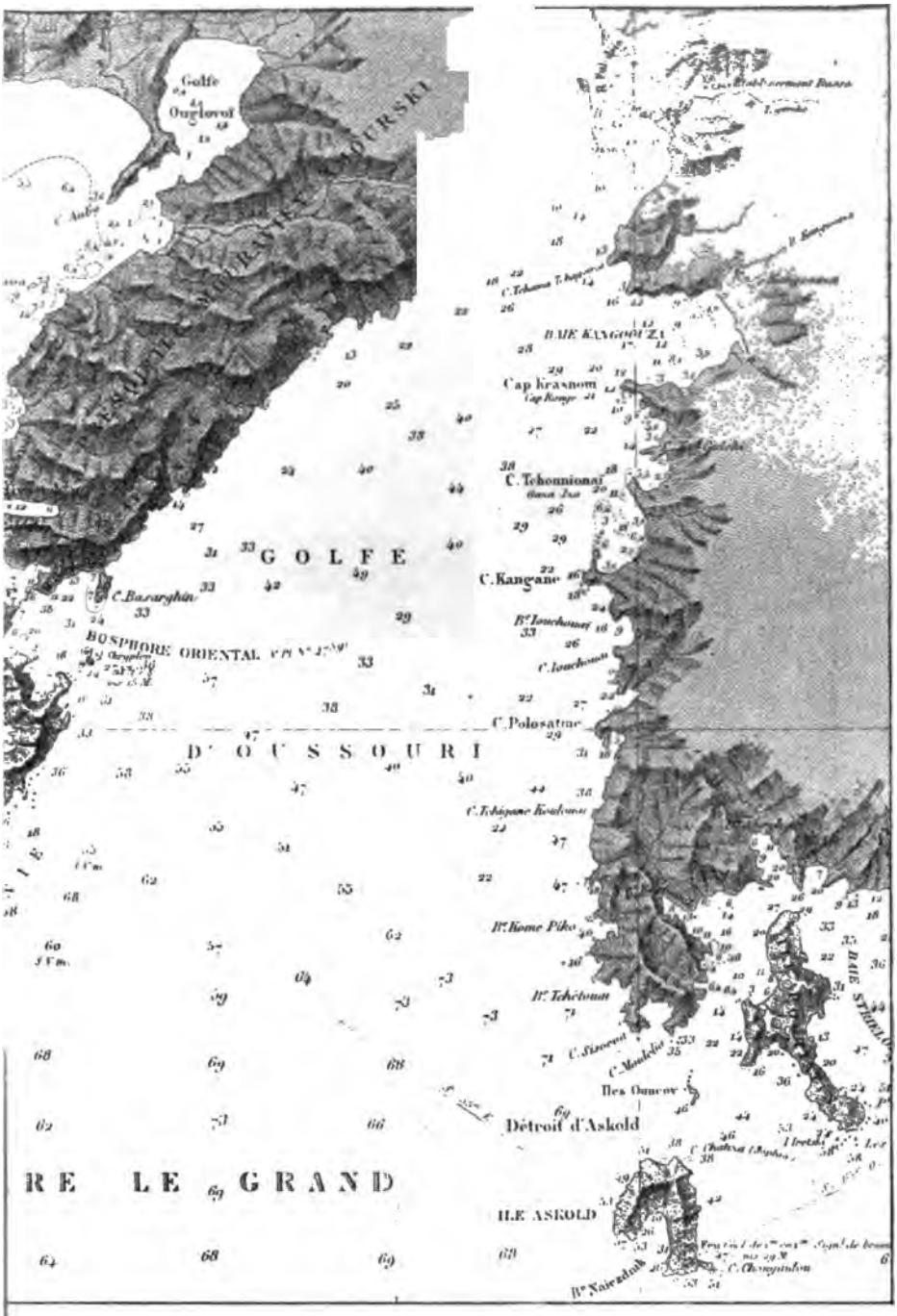
En résumé, cet effort considérable aboutira à envoyer 373 coups dangereux dans cet arsenal. Certes, il n'est pas douteux que l'on ne fasse des dégâts, que l'on n'incendie quelques constructions, qu'on ne démolisse quelques machines, qu'on ne coule quelques navires. Mais ce résultat est-il en rapport avec l'effort que nous avons supposé? Et encore il faut observer qu'une escadre qui aura tiré

6 000 coups de canons est démunie de munitions, et qu'elle devra se hâter de se réapprovisionner. Nous pouvons donc conclure que le bombardement par une escadre d'une ville du littoral, ne produira que des ruines matérielles beaucoup moins importantes qu'on ne le suppose généralement, Ces ruines ne seront pas, certes, sans causer un dommage réel à la fortune des particuliers et, dans une certaine mesure, par contre-coup, aux finances de l'État ; mais elles ne seront pas de nature, nous ne disons pas à amener, mais seulement à hâter pour si peu que ce soit, le terme de la lutte engagée entre deux grandes puissances. En un mot, le bombardement, suivant l'expression de Napoléon, ne doit être compté pour rien : ce sera toujours une opération militaire très aléatoire et périlleuse pour les navires qui en seront chargés. Pour arriver à causer des dégâts sérieux, pour être certain de mettre un arsenal au moins momentanément hors d'état de remplir le rôle qui lui est dévolu, il faudra un bombardement très prolongé, exigeant la consommation de la majeure partie des munitions de l'artillerie moyenne et de la grosse artillerie d'une douzaine de navires, et encore n'obtiendra-t-on le plus souvent qu'un résultat médiocre, hors de proportion avec le grand effort qu'on aura fait et avec les dangers qu'on aura courus.

Et de là, nous sommes amenés à conclure que, d'une manière générale, le bombardement par une escadre est une opération militaire de quatrième ou de cinquième ordre, faisant beaucoup plus de bruit que de besogne, sans importance réelle, sans portée véritable, sans influence sérieuse sur l'issue de la lutte entre deux grandes puissances militaires.

Certains correspondants de journaux anglais soulignent la tranquille résignation des artilleurs russes à Vladivostock : on n'a pas répondu au tir de l'amiral Kamimoura. Ils se montrent très sévères pour la marine russe « de laquelle on peut s'attendre à tout ». Ils reprochent à l'escadre de Port-Arthur de ne pas avoir saisi l'occasion du bombardement de Vladivostock pour essayer un retour offensif contre les forces de l'amiral Togo singulièrement diminuées. « Ce qui est remarquable dans la conduite de cette guerre, dit l'un d'eux, c'est l'esprit de décision et de vigueur montré par les amiraux japonais, qui forme un contraste étrange avec le commandement russe, dont on ne voit pas l'objectif et qui paraît subir les événements au jour le jour. »

Le reproche fait aux artilleurs russes ne me paraît pas bien fondé : aux grandes distances (et les Japonais se trouvaient à


Golfe
Ouglovoï
GOLFE
D'OUSSOURI
BOSPHORE ORIENTAL
C. Basarghin
BAIE KANGOOUZA
Cap Krasnoui
C. Tchounionai
C. Kangane
C. Polosatine
Bᵉ Kome Piko
Bᵉ Tchétoun
Iles Ouncov
Détroit d'Askold
ILE ASKOLD
Bᵉ Naiezdnik
RE LE GRAND

LAMARTINE ET VICTOR HUGO

— LETTRES INÉDITES —

Deux poètes qui se sont aimés, qui se sont glorifiés, qui, malgré la diversité de leurs âmes et de leurs caractères, se sont conseillés, soutenus et défendus contre les entraînements de la foule, qui ont mis leur amitié au-dessus de toutes les petites rivalités et de toutes les jalousies mesquines, au-dessus même des luttes de parti, c'est là un phénomène assez rare et un exemple assez beau. Ce fut la destinée de Victor Hugo et de Lamartine.

Si l'ingénuité ou la malice des contemporains a pu établir un antagonisme entre les deux poètes, c'est qu'il nous est difficile de célébrer sans passion nos idoles et que nos admirations deviennent souvent exclusives. Mais Lamartine et Victor Hugo furent deux amis sincères, deux amis tendres, épris mutuellement de leur gloire. Les documents les plus intimes sont les témoins les plus irrécusables : nous avons eu la bonne fortune de trouver dans les papiers de Victor Hugo, que sa famille a bien voulu nous communiquer, des lettres inédites de Lamartine qui jettent une clarté nouvelle sur les relations de ces deux grands hommes.

C'est en 1820 que Lamartine connut Victor Hugo. Il avait déjà entendu parler du brillant écolier de quinze ans qui avait concouru pour le prix de poésie à l'Académie française et avait obtenu une mention ; qui, à dix-sept ans, avait remporté avec ses premières odes toutes les récompenses au concours des Jeux Floraux. Sa curiosité était en éveil.

Victor Hugo avait quitté la pension Cordier en 1818; à la fin de 1819, il avait commencé à collaborer à un recueil périodique, le *Conservateur littéraire*, fondé par son frère aîné Abel. En 1820, il avait publié, dans le *Conservateur*, un article sur les *Premières Méditations*, qui venaient de paraître et dont le succès était considérable.

L'article était chaleureux, en dépit de quelques réserves :

« Voici donc des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! Je lus en entier ce livre singulier, je le relus encore, et, malgré les négligences, les néologismes, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : — Courage, jeune homme ! Vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa République. Vous devez aussi vous attendre à vous voir bannir de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins au poète, les palmes, la fanfare et la couronne de fleurs... »

« Courage, jeune homme !... » N'est-ce pas charmant? Victor Hugo n'avait pas encore dix-huit ans. Lamartine, il est vrai, en avait vingt-neuf.

Il existait alors un duc de Rohan, qui était un assez singulier personnage. Né en 1788, chambellan de la princesse Pauline, de la princesse Murat, puis de Napoléon lui-même, il avait quitté la France, en 1812, après une visite à Pie VII prisonnier; rentré avec les Bourbons, commandant dans les compagnies rouges, puis colonel d'artillerie, pair de France à la mort de son père, en 1816, inconsolable depuis la mort de sa femme qui, en 1815, sa robe ayant pris feu, avait succombé à d'horribles souffrances, il était entré au séminaire de Saint-Sulpice en 1819; il devait être ordonné prêtre en 1822 et mourir, en 1833, cardinal.

A l'époque dont nous parlons, il menait une existence de grand seigneur, pendant l'été, dans son château de la Roche-Guyon, et de séminariste pendant l'hiver; il s'était lié avec des littérateurs, des poètes, des artistes; Victor Hugo l'aimait et il avait su conquérir l'affection de Lamartine.

Or donc il rencontra Lamartine, et lui dit : « Venez avec moi voir un phénomène qui promet un grand homme à la France. Chateaubriand l'a déjà surnommé enfant sublime. Vous serez fier aussi, un jour, d'avoir vu le chêne dans le gland. »

Lamartine, qui n'avait pas ignoré l'article du *Conservateur*, accompagna Rohan-Chabot et rapporta de cette première visite une profonde impression. Il ne voulut pas s'en tenir là. Les visites se multiplièrent, l'intimité se resserra bien vite : lorsque l'été arrivait et qu'il fallait se séparer, la correspondance devait combler le vide,

non pas une correspondance banale, quelques mots de souvenir, mais une correspondance où l'on s'entretenait des travaux passés et des projets présents, où l'on échangeait des conseils avec un affectueux abandon.

Lamartine est à Saint-Point ; peut-être a-t-il trop tardé à tenir la promesse de donner de ses nouvelles : Victor Hugo le lui reproche avec autant plus d'impatience qu'il attend une réponse à une demande.

En effet, quelques poètes s'étaient groupés, Soumet, Guiraud, Jules de Rességuier, Émile Deschamps pour fonder une revue, *la Muse française*. Victor Hugo, voulant se consacrer à son labeur personnel, s'était d'abord récusé : s'il avait cédé ensuite, c'est que le bailleur de fonds exigeait sa collaboration, faute de quoi il se dérobait.

Cette collaboration, d'après Victor Hugo, ne devait pas aller sans le concours actif et régulier de Lamartine. Il le réclama. Voici la réponse :

Saint-Point, par Mâcon, 8 juin 1823.

Non, mon cher Victor, je ne vous oubliais point. Vous n'êtes pas de ce vulgaire des esprits qui ne laissent pas plus de trace que la foule dans nos rues. Vous êtes de ceux dont on aime à se souvenir dans le monde et dans la solitude ; la meilleure partie de vous-même y est avec moi, et ces jours-ci encore nous nous occupions de vous en famille, nous relisions vos ravissantes poésies et votre terrible *Han*[1]. Soit dit en passant, je le trouve aussi trop terrible ; adoucissez votre palette ; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit ; vous frappez trop fort : je vous dis ce mot pour l'avenir, car vous en avez un et je n'en ai plus. Je me retire décidément de ce monde littéraire où j'ai à peine fait un premier pas. Je crois même que je me retire de tous les mondes possibles, car je ne vois plus comment, ni quand, ni pourquoi, je quitterai l'asile obscur où je suis maintenant.

Vous voyez tout de suite par là, mon cher Hugo, que je ne puis songer à accepter la place agréable et honorable que vous offriez à mon nom parmi les vôtres. N'allant plus à Paris, n'étant plus au courant de rien de ce qui s'écrit ou de

1. *Han d'Islande*.

ce qui se pense, comment écrire et comment penser dans un journal de ce genre?

L'idée m'en paraît *nécessaire*, le plan bien tracé, les collaborateurs dignement choisis; je serai un de vos premiers abonnés, mais je ne puis décemment accepter une sinécure dans cette ruche où chacun apportera son miel et où je n'apporterais absolument rien. Cet hyver, quand M. Deschamps m'en parla, quand je m'en occupai moi-même, je croyais encore pouvoir passer quelques mois de l'année parmi vous, écrire ou *verseggiare* dans ce journal; mais ma position s'est empirée et le *res angusta domi* me presse trop pour que je puisse, de longtemps, sortir de mes montagnes. J'en prends mon parti tant bien que mal; je le prendrais avec joie si j'avais seulement à ma portée quelques esprits comme le vôtre, pour faire de tems en tems quelques excursions dans le monde imaginaire. Remerciez donc pour moi vos aimables collègues; vous sentez mes raisons, vous les leur ferez agréer. Il y en a encore une autre, indépendante de celle-ci, qui ne peut s'écrire et que je vous dirai à l'oreille. Mais la première suffira pour le public.

Quant à vous, mon cher Hugo, vous devez accepter tout ce qu'on vous offre si naturellement dans cette entreprise où votre nom est une assez forte avance.

Mais si cela vous répugne trop fort, voilà ce que je vous propose et vous prie, en ami, d'accepter. Entrez comme fondateur; et moi, qui ne puis y mettre ni nom ni esprit, j'y mettrai bien volontiers les mille francs convenus. Cela restera entre nous deux; vous me les rendrez quand ils seront couverts, et au delà, par les bénéfices de l'ouvrage. Vous concilierez ainsi toute convenance, et vous resterez à portée d'utiliser pour l'avenir les avantages peut-être considérables qui résulteront de l'entreprise. Songez que nous sommes des frères en poésie, en doctrine, en religion et, j'espère, en sentiments. Ce serait d'un mauvais cœur de refuser. Répondez-moi. . . . . .

Écrivez, mais surtout chantez! Quand on a été nourri de l'ambroisie des vers, le vil pain de la prose ne suffit plus à l'esprit. J'en suis là, je voudrais des vers, et toujours des vers, entraînants, ravissants, sublimes: aussi je ne lis plus

guère. Je ne fais plus rien non plus. Et je sens que je ne ferai rien dans l'avenir. C'est à vous à me nourrir et à me consoler. . . . . .

Adieu pour cinq, six, dix ans! Je suis désolé de vous l'écrire.

ALPH. DE LAMARTINE

Le ton de cette première lettre est affectueux. Lamartine s'est familiarisé avec Victor Hugo, il l'appelle : « mon cher Victor ». Il est vrai qu'il écrit à un jeune homme de vingt et un ans, et qu'il a onze ans de plus que lui, ce qui l'autorise tout d'abord à lui donner des conseils; mais si grande est la confiance inspirée par cette amitié récente qu'il n'hésite pas à livrer ses plus secrètes pensées. Il ne croit plus à son avenir : « Vous en avez un et je n'en ai plus. Je me retire décidément de ce monde littéraire où j'ai à peine fait le premier pas... *Je sens que je ne ferai rien dans l'avenir...* » — Il avait trente-deux ans, une belle fortune, de la femme qu'il épousait cette même année, et la publication des *Nouvelles Méditations* était annoncée déjà.

Il est d'ailleurs curieux de noter (et cette correspondance intime en témoigne) que cette crise de pessimisme se renouvelait chaque fois qu'un de ses volumes allait paraître : l'effort qu'il venait de faire lui semblait toujours le dernier et lui laissait l'impression qu'il venait de tout donner.

« Je ne ferai rien dans l'avenir!... » Après les *Nouvelles Méditations*, il a encore à publier *les Harmonies*, *Jocelyn*, *la Chute d'un Ange*, *l'Histoire des Girondins*, *Confidences*, *Geneviève*, et combien d'autres œuvres!

Et pourquoi ce grand découragement? Pour ce minime incident de la *Muse française*. Lamartine croyait sincèrement à son impuissance de donner un concours utile à cette revue, alors qu'il vivait éloigné de tout et de tous. Et il souffrait de répondre par un refus. Victor Hugo, lui, en éprouva une déception à laquelle se mêlait sans doute un peu d'amertume, car il ne répondit pas à cette lettre. Lamartine s'en inquiéta :

Saint-Point, 14 septembre 1823.

Je ne sais ce que j'ai fait, mon cher Hugo, pour mériter que vous n'ayez pas répondu à ma dernière lettre. C'était déjà une réponse, mais elle en demandait une autre : ne l'auriez-vous pas reçue? Ou vous aurait-elle choqué? Parlez

franchement; vous avez affaire à un homme qui comprend tout, et de votre part rien ne peut le blesser. . . . . .

Je vous écris toujours à propos de *la Muse*. Elle a fait une noble apparition sous vos auspices et ceux de M. Soumet. Je l'avais lue déjà, et voilà que je la reçois au moment où j'allais vous prier de m'y abonner. Je vous en remercie beaucoup; elle me tiendra au courant de vos pensées dans mon désert où jamais tant de beaux vers n'étaient, je crois, parvenus. Dites-moi à qui et comment je puis faire toucher ma souscription. Vous savez que je vous avais recommandé de m'inscrire au premier rang des souscripteurs.

Si vous tenez le gouvernail d'une main ferme, si votre muse donne la main à celle-ci, si le jeune moraliste[1] est toujours en veine, vous réussirez. Vous parlez enfin littérature dans un sens net et vigoureux, vous êtes sorti de l'hémistiche et de la diphtongue, vous attaquez le vif, il le fallait; seulement, allez doucement dans le début, suivez la pente et le courant de l'opinion qui se forme; ne la devancez pas trop, autrement vous ferez un haro universel! on vous donnerait un nom, et tout serait dit en France.

J'ai lu ce matin votre ode : *A mon père*[2]. C'est bien vous! Mon cher Hugo, il y a des images ravissantes; la dernière me va au cœur. A votre place, je corrigerais un ou deux vers obscurs sur Buonaparte, mais ce n'est rien. Donnez-nous-en souvent de pareils. . . . . .

J'ai été porter à Paris un méchant volume de méditations[3] ébauchées entre les maladies et les voyages, et un petit fragment de mon poème intitulé *Socrate*[4], dont Ladvocat fait un volume. Je recommande le tout à votre indulgence.

Cela en a bon besoin, et le siècle n'en aura guère.

Adieu, mon cher Hugo; je suis rentré dans mon silence pour un tems sans bornes. Je suis abîmé dans mille affaires domestiques, séparé par cent vingt lieues de tous les vivants. Souvenez-vous de moi de tems en tems. Mais, si vous m'ou-

1. Émile Deschamps.

2. Écrite en août 1823. — Voir les *Nouvelles Odes*.

3. *Nouvelles Méditations*.

4. *La Mort de Socrate*.

bliez, je me félicite toujours d'avoir de vos nouvelles par *la Muse*. Adieu, mille respects de moi et mille affectueux sentiments de ma femme à madame Hugo[1].

C'est toujours le même désenchantement : « Je suis rentré dans mon silence pour un temps sans bornes... »

Ce silence, qu'il semblait parfois désirer, il ne pouvait guère l'espérer, surtout à ce moment : les publications mêmes qu'il annonçait devaient provoquer des polémiques, et, quoiqu'il parût y rester insensible, quoique son amour-propre n'en souffrît pas, il s'irritait contre la mauvaise foi ou la sottise de ses contemporains.

La Muse française elle-même, dont Lamartine aurait pu être un des collaborateurs et des souscripteurs, ne fut pas indulgente pour sa *Mort de Socrate*.

De cette époque datent les dissentiments qu'il faut bien constater entre les partisans de Victor Hugo et ceux de Lamartine, mais qui n'ont jamais altéré l'âme des deux poètes. Leur union fut trop sincère pour être jamais entamée par les excès de leurs défenseurs.

A ce propos, la lettre suivante est particulièrement significative :

Saint-Point, 13 novembre 1823.

. . . . . .

Vous avez grand tort de m'avoir accusé dans votre cœur d'indifférence ou d'oubli ou de négligence; on n'est indifférent qu'avec les indifférents. Malheureusement pour vous, vous ne serez jamais de cette bienheureuse catégorie. Vous marquerez toujours dans la pensée de ceux qui vous auront vu, lu et connu ; voilà pourquoi vous serez aimé et déchiré, prôné et insulté comme l'ont été tous ceux qui vous ressemblent..

Je me consolerai donc aisément de l'être un peu pour mon compte! Peu importe, quand on écrit pour écrire, pour exhaler sa pensée et s'en soulager comme nous ! J'ai lu quelques-unes des petites diatribes en question, mais cela ne mord guères sur mon impassibilité poétique. Je ne suis pas en ce sens du *genus irritabile*. Chacun fait dans ce monde de son mieux son petit métier. Les oiseaux chantent et les serpents sifflent, il ne faut pas leur en vouloir de mal. Quant aux critiques, je

1. Cette lettre n'est pas signée, non plus qu'un certain nombre d'autres.

suis de l'avis des miens et plus qu'eux, même; mais que voulez-vous que corrige un homme qui ne peut écrire une page sans fièvre, même en vile prose, à ses amis? Il faut ne plus écrire, et c'est ce que je ferai bien sérieusement. D'ailleurs j'ai tout dit. Hors de mon poème[1] je n'ai plus rien dans la tête et il ne verra pas le jour tant que je le verrai moi-même, du moins selon les apparences. Peut-être même ne sera-t-il jamais qu'un long rêve qui trompe mon oisiveté forcée? — L'article de *la Muse* était juste, mais sévère dans tout ce qui ne regarde pas *Socrate*; pour *Socrate*, il n'y a rien compris! Il a pris une scène pour un drame; il en blâme la composition, qui ne pouvait pas être autre dans mon idée. Cependant on voit que sa rigueur est d'un ami mécontent, et je suis loin d'en être choqué. Si vos amis me traitent mal, je vois que les miens vous le rendent bien. J'en suis aussi innocent que vous. On se bat dans les ténèbres, dans un tems comme celui-ci où tout est confusion.

. . . . . .

Lamartine persiste à affirmer qu'il a « tout dit », qu'il n'a « plus rien dans la tête ». Il est certain qu'à chaque débordement d'injures contre lui il éprouve un écœurement qui le décide à rester dans la retraite et la solitude. Mais il se soulage des vilenies en écrivant à Victor Hugo et en faisant des vers : bien qu'il ait « tout dit », il trouve toujours quelque chose à dire.

Saint-Point, 14 janvier 1824.

Mon cher Hugo, je reçois votre seconde lettre et j'y réponds tout chaud. Je vous remercie de rester fidèle à vos bons sentiments pour moi au milieu du déchaînement ridicule que vous me peignez. Pourvu que mes anciens amis me restent et que quelques esprits comme le vôtre ne me répudient pas, peu m'importe la haine ou l'amitié littéraire de ceux dont vous me parlez. Cependant leur colère est bien prématurée; ils nous haïssent pour la petite portioncule de renommée qu'ils nous soupçonnent de pouvoir bien leur enlever un jour! Mais, en vérité, cela n'en vaut pas la peine. Qui

1. *Dernier chant du Pèlerinage de Childe Harold.*

sommes-nous? Rien encore; et qui sont-ils? Pas grand chose! N'en parlons donc plus; leur estime littéraire ne peut jamais être la mesure de notre propre estime; nous ne parlons pas la même langue, nous ne nous comprenons pas les uns les autres; et, quant aux calomnies personnelles, s'ils sont assez vils pour en répandre, ils nous donnent contre eux la plus assommante de toutes les armes, le mépris.

Reptiles qui vivez de gloire,
Disait-il, déchirez mes jours!
Souillez d'avance ma mémoire
D'un poison qui ronge toujours!
Sifflez, vils serpents de l'envie;
De ma fortune et de ma vie
Arrachez le dernier lambeau!
Jusqu'à ce que les Euménides
Écrasent vos têtes livides
Sur la pierre de mon tombeau!

Voilà ce que disait en même occasion notre vénérable père, le divin Homère: heureux si nous pouvions dire comme lui; les témoignages d'amitié que je reçois de vous dans cette heureuse circonstance, mon cher Hugo, sont une compensation que je trouve fort suffisante pour mon propre compte.

. . . . . .

Pour des vers, vous en recevrez plus tard, mais ils ne vaudront pas le portrait. J'ai brûlé ce que j'avais commencé pour vous: cela n'en était pas digne; mais soyez sûr et parfaitement sûr que les premiers vers dignes du nom qui paraîtront de moi seront consacrés à votre nom plus poétique encore qu'eux. Je finis ces jours-ci un morceau de douze cents vers qui voulait s'échapper et que je laisserai aller peut-être avant deux mois sous vos yeux[1]. Que j'aurais voulu vous le lire! mais comment copier douze cents vers? C'est pour moi pis que de les faire: écrire me tue; je ne pense plus à impréquer contre qui que ce soit. Qu'ils aillent au diable, eux et leur intolérante médiocrité! C'est le seul souhait charitable que ma muse se permette contre eux. Pour vous, mon

1. Toujours le *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold*.

cher Hugo, allez au paradis des poètes : ce n'est pas la patrie de Boileau. . . . . .

Lamartine se console aisément des petites diatribes dirigées contre lui. L'amitié de Victor Hugo, à ses yeux, compense tous les sujets de rancune. C'est à lui seul qu'il veut plaire, c'est en lui qu'il a confiance. Autrefois il lui adressait des critiques, maintenant il sollicite les siennes; il lui demande ses corrections, et il s'y soumet. Ce qui le préoccupe surtout et avant tout, c'est que leur amitié s'affirme, non pas seulement dans leurs lettres, mais publiquement, par l'échange d'odes, afin qu'on sache bien qu'ils s'aiment, qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer :

23 décembre 1824.

... Il ne faut pas marcher sur la queue du serpent, il faut lui écraser la tête ; or, comme nous ne voulons écraser personne, il faut se taire. Je me tairai donc, c'est-à-dire que je ne publierai pas mon ode telle qu'elle est, isolément. Je la jetterai plus tard dans un volume avec des modifications et en corrigeant selon vous les vers que vous m'indiquez. Quel homme, qui dans deux strophes fait deux fautes d'orthographe ! Mon principe est cependant qu'il faut en faire en vers, sans cela la grammaire écrase la poésie. La grammaire n'a pas été faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langue par principes, nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres.

Pour mon compte, mon cher ami, je vous répète que je suis tout consolé de déplaire à MM. tels et tels, pourvu que je vous plaise, à vous et à quelques autres, et j'espère une fois vous plaire. Mon père ne se console pas, lui. Je suis désolé de ce qui arrive au vôtre ; quand serez-vous tranquille et libre dans l'*aurea mediocritas* où je suis ? J'espère que vous ne mettrez pas si longtems à y arriver que moi, car vous valez dix millions de fois mieux. La Providence doit vous aimer. Vous n'avez pas fait une sottise dans votre vie ; la mienne jusqu'à vingt-sept ans a été un tissu serré de fautes et de dévergondage. Mais c'était aussi la faute du destin, car donnons-lui la moitié ou les deux tiers de tout : il le prend bien. Pour vous, persévérez. Vous êtes placé pour cela. Vous avez un cœur de l'âge d'or et une femme du Paradis terrestre :

avec cela on vit dans notre âge de fer. J'espère que vos maux ne seront que des rhumes et que votre première lettre me dira que tout va bien dans votre petite retraite de la rue de Vaugirard. De mon côté, cela va mieux sans aller bien ; mais depuis quelques jours, je fais des vers ; cela me console. Je vous en enverrai incessamment quelques centaines pour avoir vos corrections amicales. C'est un badinage, sérieux cependant. Quel plaisir d'être ou de se croire en verve et de s'y livrer ! L'ode vous sera dédiée : ainsi dédiez-moi la vôtre quand elle sera faite ; que nos noms confondus apprennent à l'avenir, si nous allons si loin, qu'il y a des poètes qui se sont aimés. . . . . .

LAMARTINE

Lamartine supportait avec une certaine sérénité les épreuves; son père n'avait pas la même philosophie. Il l'avait poussé, en cette fin d'année 1824, à se présenter à l'Académie française; une campagne violente avait été menée contre sa candidature; Victor Hugo s'y était dévoué et avait usé de toute son influence sur les quelques amis dont il pouvait disposer. Il les invitait à dîner avec Lamartine, lui recrutant avec ardeur des voix, ce qui avait touché profondément le candidat; mais les haines étaient si vives que Lamartine en était révolté. Il écrivait à Victor Hugo :

J'irai mercredi, mon cher Hugo, dîner avec vous, mais, croyez-moi, n'ayez pas M. Soumet.

Vous ne pouvez vous faire d'idée de la manière odieuse dont les électeurs en titre nous traitent. Je suis indigné et irrité. Je sais bien que M. Soumet n'en est pas le complice ; mais lui et les autres sont instruments. Vivons seuls, et si jamais, cette affaire terminée, vous me revoyez sur les rangs de l'Académie, dites que j'ai perdu le cœur et la tête.

Votre ami,

LAMARTINE

L'irritation de Lamartine ne tarissait pas d'ailleurs sa verve poétique; à peine venait-il d'échouer à l'Académie, qu'il publiait le *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold*, et si, lorsqu'il écrit à Victor Hugo, il note encore en passant les attaques coutumières, il

s'attache surtout à ce que leur fraternité de poètes soit hautement déclarée dans leurs œuvres respectives :

Chambéry, 25 juin 1825.

J'ai reçu votre aimable lettre au retour de Rheims, mon cher Victor. Mais vous n'avez donc pas reçu la petite épître que je vous ai adressée il y a deux mois environ[1]? C'est une drogue, mais ce n'est qu'en attendant mieux et pour empêcher l'*herbe* de croître, comme nous disons en langage vulgaire. Je vous remercie de ce que vous me dites d'*Harold*; tout le monde, à ce qu'il me semble, n'est pas d'un avis si bienveillant. Je lis encore ce matin dans *le Globe* que décidément *Childe Harold* fait désespérer de moi et de l'avenir. Faites donc des vers de votre mieux, mon cher Victor, pour être traité ainsi par vos bons amis! Quant à moi, je n'en fais plus. Je voudrais n'en avoir pas imprimé un seul! Vivons, chantons pour nous seuls, ou ne chantons plus, c'est encore mieux. C'est mon parti bien définitivement pris. . . . .

J'attends avec bien de l'impatience votre volume, et vous avez senti combien je serai fier que mon nom s'y unisse au vôtre[2]. Je n'ai pas osé faire mettre le vôtre en toutes lettres à ma mauvaise petite épître, qu'on doit imprimer dans les 2èmes *Méditations*. Je ne veux pas que les critiques, les sottises et les injures rejaillissent de moi sur mes amis. Après les éclaboussures, je rétablis les noms en entier. Il y a : *A Victor H...*

Je suis tout près du mont Blanc : que n'y venez-vous tout de suite? Mais, au mois d'août, je ne ferai que rentrer au gîte, et il me sera, comme je vous l'ai dit, bien difficile de vous y accompagner de nouveau. Mais venez toujours à Saint-Point en passant, me donner un ou huit jours. Je vous mettrai sur le chemin.

Adieu, mille hommages à votre charmante femme, et pour vous une vraie, reconnaissante et longue amitié.

LAMARTINE

1. *Épître familière à M. Victor H...* *Nouvelles Méditations*.

2. Voir l'ode : *A M. Alphonse de L...*, dans *Odes et Ballades*.

Victor Hugo, en effet, avait le grand désir de visiter le mont Blanc. Comme le voyage était coûteux, et qu'à cette époque sa bourse était peu garnie, il avait eu l'idée d'en couvrir les frais par la publication d'un récit intitulé : *Voyage poétique et pittoresque au mont Blanc et à la vallée de Chamonix.*

Il avait recruté Charles Nodier et Taylor, et voulait entraîner Lamartine. L'éditeur était trouvé : c'était Urbain Canel. Le traité même était libellé; tous ces noms y figuraient, même celui de Lamartine.

Lamartine recevrait 2 000 francs pour quatre méditations; Taylor, 2 000 francs, pour huit dessins qu'il devait se procurer; Victor Hugo, 2 250, pour quatre odes et quelques pages de prose; Nodier, 2 250, pour la rédaction du voyage.

Nous avons tenu ce traité entre nos mains : tous les contractants l'avaient signé, sauf Lamartine.

Quoique Lamartine eût déjà exprimé la crainte de ne pouvoir être au nombre des voyageurs, Victor Hugo avait insisté ; armé du traité, il espérait vaincre les résistances de son ami.

Lamartine lui répond :

[Juillet 1825.]

Mon cher Victor, on vient de m'envoyer une lettre de vous relative à votre projet de voyage aux glaciers ; mais il y a longtems que je vous ai écrit qu'il ne me serait pas possible de m'y joindre, ni de corps ni d'esprit : souvenez-vous que quand vous me le proposâtes je venais même de prendre avec un libraire des engagements d'une nature trop opposée et qui m'interdisaient la faculté de rien imprimer que par lui : cet engagement a été à moitié rompu depuis, mais non pas tellement qu'il ne doive se renouer. Cependant ce n'est pas là la seule raison qui me retienne ; il y en a une plus forte, qui est l'impossibilité absolue où je suis de faire un bon vers dans ce tems-ci et la ferme volonté de n'en plus imprimer de médiocres ni même d'aucun genre d'ici à un très long tems. L'*aura popularis* n'est plus pour nous, il faut carguer sa voile. Quant au voyage même à Chamouny, je n'y puis penser : la fièvre tierce qui me ronge depuis neuf mois vient de me reprendre à l'issue des eaux, et je me hâte de revenir chez moi pour n'en plus sortir qu'elle ne m'ait vaincu ou que je n'en aie triomphé. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un voyage de huit jours dans les horribles souffrances que me

laisse chaque accès ; croiriez-vous que cette lettre est presque la seule que j'aie écrite depuis six semaines, et non sans une peine extrême ?

J'espère, mon cher ami, que vous comprendrez les motifs de mon refus et que vous les expliquerez à Nodier ; rien ne m'aurait plu davantage que d'unir mon nom au sien et au vôtre dans un ouvrage où tous nos genres trouvaient si naturellement leur place, mais je ne renonce pas pour cela à notre confraternité de talent, et qui sait ? peut-être, grâce à vous, d'immortalité ! Ma petite lettre rimée[1] n'est qu'un enfantillage dont je vous demande pardon ; n'y laissez pas mettre votre nom en toutes lettres ; attendez quelque chose qui en vaille la peine, cela viendra un jour ou l'autre ; votre caractère et votre amitié m'ont inspiré une affection égale à mon admiration pour votre génie, et, tôt ou tard, ces deux sentiments m'inspireront mieux.

. . . . . .

LAMARTINE

Victor Hugo et Charles Nodier se rendirent à Saint-Point, mais ils durent faire le voyage sans Lamartine, tout en espérant qu'ils pourraient obtenir de lui ses quatre méditations. Par suite de la ruine de l'éditeur, le volume projeté ne parut pas.

Lamartine se rappela longtemps la visite de son ami, — qui laissa derrière lui « un parfum de poésie et d'amitié » ; — pour consacrer ce souvenir, il composa une pièce de vers, *la Retraite*, qui figura plus tard dans les *Harmonies poétiques*.

Lamartine ne trouvait plus dans la poésie un aliment suffisant pour son esprit. Il ne cessait de faire des vers tout en jurant de n'en plus faire jamais ; mais il cherchait une occupation plus active. La diplomatie piquait vivement sa curiosité ; c'était, au fond, la politique qui l'attirait. Il avait été nommé, en 1824, secrétaire de légation, auprès du marquis de Maisonfort, à Florence, et il le remplaça comme chargé d'affaires en 1826. Si éloigné qu'il fût de Victor Hugo, il ne l'oubliait pas ; il était toujours impatient de connaître ses œuvres.

Victor Hugo avait publié en 1822 ses *Odes et Poésies diverses* ; en 1824, ses *Nouvelles Odes*. En 1826, il publie ses *Odes et Ballades* et les fait précéder de cette déclaration :

« Pour la première fois, l'auteur du Recueil de compositions lyri-

1. L'*Épître familière à M. Victor H.*

ques, dont les *Odes et Ballades* forment le troisième volume, a cru devoir séparer les genres de ces compositions par une division marquée.

» Il continue à comprendre sous le titre d'*Odes* toute inspiration purement religieuse, toute étude purement antique, toute traduction d'un événement contemporain ou d'une impression personnelle. Les pièces qu'il intitule *Ballades* ont un caractère différent ; ce sont des esquisses d'un genre capricieux; tableaux, rêves, scènes, récits; légendes superstitieuses, traditions populaires...

» S'il n'y avait beaucoup trop de pompe dans ces expressions, l'auteur dirait, pour compléter sou idée, qu'il a mis plus de son âme dans les *Odes*, plus de son imagination dans les *Ballades*... »

Et la préface continue : c'est un manifeste véritable, où se trouvent en germe les idées que l'auteur développera, un an plus tard, dans sa préface de *Cromwell*.

Lamartine, rien qu'à l'annonce de ce drame, soupçonne déjà que Victor Hugo créera un théâtre plus moderne, mais il a reçu le volume d'*Odes et Ballades* et il ne se résigne pas au genre des *Ballades*, qui lui paraît usé :

Florence, 29 décembre 1826.

Mon cher ami, j'attendais vos vers, mais je connaissais les plus beaux : ce sont ceux aussi qui me sont les plus chers : ce volume est supérieur encore, à mon avis, aux précédents : on y sent une verve plus mûre et plus originale. Vous tenez tout ce que vous avez promis. Mais vous promettez, à mon avis, bien plus encore pour un avenir plus éloigné : j'ai appris que vous faisiez un drame de *Cromwell*, je ne doute aucunement que vous ne fassiez du neuf et du beau en ce genre : il a besoin, en vérité, qu'une baguette le touche, car il est mort. Je crois que *Cromwell* vous tentera par son succès et que vous nous créerez un théâtre du tems : car le nôtre est encore du tems de la ruine de Troie.

Cela ne vous empêchera pas d'être un grand poète lyrique, une main lave l'autre : travaillez donc pendant que le vent souffle ; un tems viendra trop tôt où vous vous reposerez comme moi, où vous vous laisserez dissiper par les intérêts de ce bas monde, où l'amour, la solitude, la poésie ne suffiront plus ou manqueront plutôt à votre âme.

Ne m'accusez pas de vivre loin de la France et d'écrire des

dépêches. J'ai besoin d'un mouvement vif et continuel dans la vie pour la supporter : un petit intérêt de tous les jours que la guerre, les voyages ou la diplomatie donnent quand le reste est oublié. Ce n'est pas ambition, je vous jure ; c'est inquiétude d'esprit.

Un conseil sévère encore que je veux en ami vous répéter : ne cherchez pas l'originalité ! Puisque vous êtes né original ! laissez cela aux imitateurs. C'est leur seule ressource. Visez au simple plus qu'au sublime et vous serez plus sublime encore. Je vous dis ces deux mots au sujet des ballades. C'est une autre espèce de fable à laquelle on ne croit pas plus aujourd'hui qu'à Junon, sœur et femme de Jupin, et cela n'est donc pas vrai *imaginativement* ; cela n'est donc pas du tems. Examinez si j'ai tort ou raison : c'est un jeu de l'esprit et non pas ce qu'il vous faut. Adieu, mon cher ami. Mille hommages à votre belle et aimable compagne.

Soyez heureux !

LAMARTINE

Pour Lamartine, Victor Hugo était et restait un grand poète lyrique. Il eût été intéressant de connaître ses idées sur les drames de Victor Hugo. Nous n'avons pas à ce sujet de confidences écrites. Lamartine était revenu à Paris, les visites avaient remplacé les lettres et, par conséquent, il n'y avait plus qu'un échange verbal d'impressions et d'opinions. Plus tard, en 1863, dans un *Entretien* du *Cours familier de littérature*, Lamartine devait « s'accuser » ainsi :

« Victor Hugo disait un jour : « J'ai un avantage sur Lamartine. » C'est que je le comprends tout entier et qu'il ne comprend pas la » partie dramatique de mon talent. » C'était juste et c'était vrai. Je n'ai jamais compris les drames de son théâtre et je m'en accuse. Je les ai applaudis quelquefois aux premières représentations, mais j'avoue que j'applaudissais de confiance. »

Victor Hugo ne lui gardait pas rancune de cette résistance involontaire ; il restait fidèle à son admiration, qu'il avait témoignée dans *Odes et Ballades* et qu'il affirmait encore avec plus d'éclat, à cette même date de 1830, au moment où l'on venait de représenter ces premiers grands drames qui échappaient au poète des *Méditations*. Il écrivait cette admirable pièce : *A M. de Lamartine*, qui devait paraître, en 1831, dans les *Feuilles d'Automne* ; on ne l'a pas oubliée :

Nous combattîmes côte à côte
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,

Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau.

. . . . . .

Alors d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Qui toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi.
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel !

C'était bien, en effet, « le frère auprès du frère » ; c'était bien « le cœur tendre et fidèle ». Si Victor Hugo chantait Lamartine, et toujours avec le même enthousiasme, Lamartine suivait avec passion le développement de ce génie, son ascension vers la gloire : ne lui avait-il pas prédit les plus hautes destinées ? Il voyait se réaliser ses prophéties ; les conseils ou les critiques qu'il lui adressait n'étaient inspirés que par sa tendresse, par son désir de voir son ami toujours plus grand, toujours plus parfait, et ils augmentaient encore la valeur des éloges dont il était prodigue. D'ailleurs, ne sollicitait-il pas pour lui aussi les mêmes services, ne demandait-il pas des « corrections amicales » ? Il attendait chaque nouvelle œuvre avec une impatience rassurée. Il pouvait parfois être étonné de cette puissance toujours croissante, il n'en était pas surpris.

Il s'était senti attiré vers celui qu'il avait connu tout jeune, il s'était attaché à celui qui tenait maintenant toutes les promesses d'autrefois. Il s'abandonne à son enthousiasme pour *Notre-Dame de Paris* :

Mon cher Victor,

Je viens de lire *Notre-Dame de Paris* ; le livre me tombe des mains. C'est une œuvre colossale, une pierre antédiluvienne. Je n'aimais ni *Han* ni *Bug*[1], je le confesse ; mais je ne vois rien à comparer dans nos tems à *Notre-Dame*. C'est le Shakespeare du roman, c'est l'épopée du moyen âge, c'est je ne sais quoi ; mais grand, fort, profond, immense, ténébreux comme l'édifice dont vous en avez fait le symbole.

Seulement, c'est immoral par le manque de Providence

1. *Han d'Islande*, *Bug Jargal*.

assez sensible; il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de Religion : la Religion, ce ciel bleu de toutes les scènes morales, comme l'autre ciel est le fond de toutes les scènes pittoresques.

Pardon. Je n'ai pu en fermant le livre me refuser de dire un mot à l'auteur. L'auteur a grandi à mes yeux de mille coudées par ce livre! Il est plus haut que vos tours de Notre-Dame. Adieu, ce n'est qu'un mot écrit en frissonnant. Je vous reverrai bientôt à Paris. Je vais, je crois, être nommé député ici ou ailleurs. Le moment est trop grand pour perdre des heures à aligner des rimes. Je vais essayer de donner mon coup d'épaule pour soutenir une société qui menace de nous engloutir.

Le monde politique a besoin de tous les courages et de toutes les lumières. Adieu donc à la douce et belle poésie de nos jeunesses. Je vais la pleurer comme je pleure l'Esmeralda de vos rêves!

Si la terre se raffermit sous nos pas, je tâcherai de me faire reconnaître d'elle en des jours meilleurs.

A revoir dans quinze jours. Mille choses à votre charmante femme et à vos beaux enfants, et à nos amis si vous les voyez.

LAMARTINE

Hondschoote, 1er juillet 1831.

Lamartine croyait dire adieu à la poésie; le désir d'entrer dans la politique active le prenait tout entier. Il confiait à Victor Hugo ses projets de députation. Il ne doutait pas du succès. Il fut, en effet, candidat à Toulon et à Dunkerque, mais il échoua. Un peu découragé, il fit ce fameux voyage en Orient, mais avec la résolution obstinée de tenter, à son retour, la fortune politique. Il devint député en 1833 et le resta jusqu'en 1848. Mais il n'aurait pas été le poète qu'il était s'il avait abandonné ses beaux rêves de jeunesse. La politique ne le saisit pas tout entier et il publia *Jocelyn* en 1836, *la Chute d'un Ange* en 1838. Ce n'étaient, d'après lui, que les bas-reliefs d'un grand monument de l'histoire entière de l'homme. Et Victor Hugo lui écrivait, le 14 mai 1838, à propos de *la Chute d'un Ange* :

« Que sera donc l'édifice si ce ne sont là que les bas-reliefs?... Je vous remercie des belles heures que je viens de passer en tête à tête avec votre génie... Aussi je ne vous admire pas seulement du fond de l'âme, mais du fond du cœur. »

Cet édifice ne devait jamais être construit, mais Lamartine en éleva un autre ; il publia en 1846 son *Histoire des Girondins*, qui arracha ce cri à Victor Hugo : « Tout ce que j'ai lu de votre livre est magnifique ! »

Comment une si belle et si touchante fraternité aurait-elle pu subir une éclipse? Il pouvait y avoir entre eux quelques divergences de doctrines et d'opinions ; aucun froissement, jamais, encore moins une blessure. Mais l'ardeur même de leur affection justifiait toutes leurs susceptibilités. Lamartine apprend par madame de Girardin qu'une phrase de tribune avait blessé Victor Hugo; il en souffre d'autant plus cruellement que ses intentions étaient pures ; il écrit à son ami, le 3 juin 1846 :

Je suis désespéré. Je me couperais un morceau de la langue plutôt que de dire un mot qui désavouât ou qui froissât une amitié de vingt ans, ma plus glorieuse amitié.

Est-ce vrai? Que faire? Tout pour convaincre le public qu'il n'y a dans mon esprit pour vous que l'admiration la plus égale à celle de l'avenir, et dans mon cœur qu'attachement et fidélité.

Et ce n'était pas douteux. Car ce qui caractérise l'amitié des deux poètes, c'est la confiance que rien au monde ne saurait les désunir, quelles que soient les circonstances, quelles que soient les situations auxquelles ils seraient appelés. L'amitié planait au-dessus de tout, et cela est si vrai que lorsque Lamartine dut, poussé par les événements, gouverner son pays, ce fut pour Victor Hugo une véritable joie.

On a dit qu'il avait été jaloux. Quelle absurdité! Il eut plutôt un mouvement de fierté parce qu'il voyait dans l'avènement de Lamartine la consécration de ses idées sur le rôle et la mission du poète dans le monde. Il lui semblait que lui, poète, avait grandi avec son ami, et il prend soin, dans la lettre qu'il lui adresse le 27 février 1848, de bien marquer sa qualité de poète et d'écrivain :

« Vous avez le génie du poète, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse, le courage, Vous êtes un grand homme. Je vous admire et je vous aime. »

N'est-ce pas là un cri du cœur? Y pourrait-on découvrir une arrière-pensée d'envie?

Non, non, ils s'aiment, et ils s'aimeront même quand l'exil les aura séparés : les cœurs resteront voisins l'un de l'autre, et les œuvres seront le lien entre les deux esprits.

Victor Hugo avait publié, en mars 1856, *les Contemplations*, le poème de ses deuils et de ses souffrances intimes. Il avait envoyé à

Lamartine son livre tout rempli de ses douleurs passées, ravivées encore par l'exil qui le séparait des tombes chères. Lamartine lui répond aussitôt par cette lettre mélancolique et tendre :

Mon cher Hugo,

J'ai été bien touché de ce souvenir. Ce n'est pas vous, c'est un siècle qui signe son nom à ma porte avec le vôtre. Je le fais inscrire le premier en tête de ma liste. S'il ne porte pas bonheur, il portera gloire à nous deux.

Nous nous sommes toujours aimés ; ce sera le glorieux phénomène de deux âmes assez riches pour n'avoir rien à s'envier et tout à se prêter dans leurs sentiments.

Nous sommes malheureux tous les deux maintenant, mais nous nous sommes l'un à l'autre une consolation. Tant que Victor Hugo souffre, qui a le droit d'être heureux ?

Je vais vous lire dans quelques jours avec délices. La lyre endort la peine comme le bruit des vagues qui vous entourent.

Adieu et amitiés sans terme.

Respect à l'admirable femme et à l'admirable mère de douleurs.

LAMARTINE

43, Ville-l'Évêque, 20 avril 1856.

Victor Hugo lui répond, le 22 avril :

« Nos âmes sont diverses, mais nos cœurs se touchent. Vous le dites et je le sens. Il y a entre nous une sorte de fraternité haute et douce. »

En 1856 Lamartine commence la publication de son *Cours familier de littérature*; plus tard, lorsqu'il est amené à parler de l'œuvre de Victor Hugo, et notamment des *Châtiments*, publiés à l'étranger quatre ans auparavant, lorsqu'il se voit en butte aux défiances des partisans de Victor Hugo, inquiétés par certains passages de ces *Entretiens*, notamment par ses réserves sur le genre de la Satire, Lamartine n'a qu'une pensée, c'est de rassurer son ami :

Paris, 11 mai 1857.

Mon cher ami,

Non, jamais rien d'intentionnellement blessant pour vous n'est sorti de mon cœur et ne sortira de ma plume. Vous

auriez pu le voir aux termes dont je me suis servi l'année dernière en parlant de vous dans ces causeries écrites bien après la publication de vos Iambes.

Vous le verrez bientôt dans la sincère glorification de votre génie lyrique auquel je ne compare rien de moderne.

Cela ne veut pas dire que j'abdique ou rétracte rien de ma répugnance générale et théorique à la Satire en vers infligée aux noms propres. Ceci est chez moi système et sentiment; mais ce ne sera jamais à un ami malheureux que j'en ferai l'application. Je regrette que vos amis s'y soient trompés. On ne s'y trompe pas ici.

Je relisais en ce moment vos deux derniers et presque partout sublimes volumes[1]. La poésie est fille de la mer et de l'exil dans Homère, dans le Dante, dans Byron et dans vous. Quant à moi, je lutte ici dans un travail ingrat et mercenaire pour sortir honorablement de la vie : cela vaut bien dix exils; mais cela ne vaut pas la mer. Adieu, ne doutez jamais de ma constante amitié, aussi vieille et aussi fidèle que mon admiration.

LAMARTINE

43, Ville-l'Évêque.

Ce n'est pas la faute des amis s'ils n'ont pas brouillé les deux poètes; c'est bien leur faute, en revanche, s'ils ont laissé croire à une rivalité. Mais quoi! lorsqu'on est envieux et jaloux, on ne multiplie pas d'un côté les marques d'intérêt, d'encouragement; on ne confie pas, de l'autre, ses épreuves, ses misères ou ses détresses; on ne cherche pas un refuge auprès d'un rival, on ne demande pas de conseils, on n'en donne pas; on ne correspond guère, ou, tout au moins, la correspondance se ressent, par sa froideur ou sa réserve, de ces prétendues hostilités. Or que fait Victor Hugo? Bien qu'attaqué souvent par les partisans de Lamartine, il ne cesse de témoigner son admiration et de relever le courage de son ami. Que fait Lamartine, en butte souvent aux critiques des défenseurs de Victor Hugo? Il n'hésite pas à lui confier tous ses chagrins, toutes ses amertumes, toutes ses luttes cruelles. Il trouve dans Victor Hugo un véritable frère qui le rassure sur les atteintes dont sa dignité souffre, et il lui en manifeste sa reconnaissance :

1. *Les Contemplations.*

Paris, 4 mai 1860.

Mon cher ami,

Je ne vous dirai jamais combien mon cœur et mon orgueil sont touchés de votre constance à me donner signe d'amitié du haut de votre rocher dans mon abîme. Les grands cœurs sont la poésie des caractères. Il en reste peu, mais il en reste huit ou dix dans cet exécrable monde. Vous en avez fait la satire de bronze, mais moi j'en ferai en vivant ou en mourant l'imprécation de la chair qui souffre. La France, à l'exception d'une petite élite imperceptible, est féroce envers moi. Je dissimule mal mon soulèvement intérieur contre les outrages positifs ou négatifs dont elle se plaît à me flétrir. J'écrivais hier à Sosthène de La Rochefoucauld à propos d'une indignité de son parti et de son maître : « La prérogative de l'outrage n'a jamais été en France une prérogative de la couronne. » Mais il paraît que c'est une prérogative du peuple.

Adieu, soyez heureux dans votre air pur, au bruit de vos vagues. J'ai eu bien du plaisir à voir madame Hugo si noble et si belle dans son lointain. Cela m'a valu un très beau portrait d'*Hugo au repos* qu'on admire tous les soirs dans mon ermitage.

L'entreprise de mes œuvres complètes réussit un peu, mais mollement, et je vous écris entre deux huissiers qui attendent le salaire du jour !

Quelle vie ! Adieu encore.

LAMARTINE

Lamartine entreprenait alors, en effet, la publication de ses œuvres complètes, et, s'il était naturel qu'un peu de pessimisme lui fût inspiré par les impatiences et les exigences de ses créanciers, il avait tort de dire que cette publication réussissait mollement, car les journaux de l'époque enregistrent le succès. Mais, eût-il été encore plus vif, cela n'aurait pas suffi à lui rendre cette sécurité, cet apaisement qu'il désespérait de jamais retrouver.

Cependant il ne cessait de produire : depuis 1856, il poursuivait la publication de son *Cours familier de littérature*; il faisait paraître un *Entretien* par mois. Forçat de son labeur, il avait inscrit en tête : « Cette revue mensuelle sera continuée indéfiniment », et cette note : « On s'abonne chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque, 43. »

Et avec un courage admirable, il écrivait sans se lasser, pour faire honneur à ses engagements.

Lorsqu'il reçut *les Misérables*, que Victor Hugo lui avait envoyés, il songea aussitôt à étudier l'œuvre nouvelle. Comme toujours, il était plein d'enthousiasme pour le talent, mais il n'était pas d'accord sur les idées; il demandait la permission de faire ses critiques :

Mon cher et illustre ami,

D'abord merci de l'envoi des *Misérables* au plus malheureux des vivants.

J'ai été ébloui et étourdi du talent devenu plus grand que nature. Cela m'a sollicité d'écrire sur vous et sur le livre.

Puis je me suis senti retenu par l'opposition qui existe entre nos idées et nullement entre nos cœurs. J'ai craint de vous blesser en combattant trop vertement le socialisme égalitaire, création des systèmes contre la nature.

Je me suis donc arrêté et je vous dis : je n'écrirai mon ou mes *entretiens* littéraires que si Hugo me dit formellement : « Mon cœur sauf, j'abandonne mon système à Lamartine. »

Adieu, répondez-moi et aimez-moi comme je vous ai toujours aimé.

LAMARTINE

P.-S. — Pas de complaisance dans la réponse. Je n'écrirai pas avec autant de plaisir que j'écrirais. Ne pensez qu'à vous!

Victor Hugo lui répondit, le 24 juin 1862, une longue lettre qui a été publiée dans la *Correspondance*, dont nous reproduisons quelques extraits pour mieux éclairer le seul petit différend qui s'éleva entre les deux poètes :

« Dans ma pensée, *les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime.

» Maintenant, jugez-moi. Les contestations littéraires entre lettrés sont ridicules, mais le débat politique et social entre poètes, c'est-à-dire entre philosophes, est grave et fécond. . . . . .

» Cher Lamartine, il y a longtemps, en 1820, mon premier bégayement de poète adolescent fut un cri d'enthousiasme devant votre aube éblouissante se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres, et je l'aime : elle est là avec beaucoup d'autres qui glorifient votre splendeur et votre génie.

» Aujourd'hui, vous pensez que votre tour est venu de parler de moi. J'en suis fier. Nous nous aimons depuis quarante ans et nous ne sommes pas morts; vous ne voudrez gâter ni ce passé, ni cet avenir, j'en suis sûr. Faites de mon livre et de moi ce que vous voudrez. Il ne peut sortir de vos mains que de la lumière. »

On ne pouvait pas être plus tendre et, en même temps, plus libéral. Victor Hugo autorisait, appelait même le débat politique et social. Il ne mettait qu'une seule restriction, c'est qu'une amitié de quarante ans ne fût pas compromise, « gâtée » par quelque mot fâcheux.

La réponse de Lamartine, du 7 juillet 1862, s'accordait exactement aux sentiments de Victor Hugo. Il avait lu les derniers volumes et il écrivait :

Ces quatre derniers volumes sont un chef-d'œuvre à mes yeux...

Si je reconquiers un instant de loisir et de paix d'esprit, je le dirai.

Comme vous dites, nous avons quarante ans de loyale amitié, jamais nous ne marcherons dessus.

Mille amitiés encore, d'autant plus fidèles qu'elles ont vieilli sans se corrompre. L'amertume est une maladie des mauvais vins.

On ne sait trop pourquoi Lamartine n'aurait pas eu le loisir de parler des *Misérables*, puisqu'il s'était condamné lui-même à un *Entretien* par mois; mais il voulait aussi « un instant de paix d'esprit », pour parler comme il l'aurait voulu de l'œuvre. Hélas! cette paix d'esprit, il ne l'eut guère, et peut-être est-il permis de s'expliquer ainsi les *Entretiens* qui parurent en 1863 sous ce titre : *Considérations sur un chef-d'œuvre ou le Danger du génie.*

Lamartine consacra cinq *Entretiens* à l'étude des *Misérables* : il usa donc amplement de la liberté que lui avait donné Victor Hugo. S'il laisse percer quelquefois un peu d'amertume dans sa critique, il s'empresse aussitôt de le dissimuler sous des protestations d'amitié :

« J'ai toujours aimé Victor Hugo, et je crois qu'il m'a toujours aimé lui-même, malgré quelques sérieuses divergences de doctrines, de caractère, d'opinions fugitives comme tout ce qui est humain dans l'homme; mais par le côté divin de notre nature, nous nous sommes aimés quand même, et nous nous aimerons sincèrement malgré l'absurde rivalité que les hommes à esprit court de notre tems se sont plu à supposer entre nous. »

Il la repousse bien loin, cette jalousie, et il a raison. Mais ne rabaisse-t-il pas le débat en ne reconnaissant dans *les Misérables* que « des coupables et des paresseux », qu'une société de débauchés, de fainéants, de filles de joie, de vagabonds? « C'est, dit-il, le poème des vices trop punis peut-être et des châtiments les mieux mérités. »

Il voit dans l'œuvre l'excès d'*idéal*, ou de prétendu *idéal*, versé à la misère imméritée et quelquefois très méritée ; il la trouve dangereuse parce qu'elle passionne l'homme peu intelligent pour l'impossible, c'est-à-dire pour l'extinction de toutes nos misères.

Lamartine sent bien qu'il risque de « gâter » un peu cette amitié de quarante ans, et il entremêle aussitôt ses critiques d'apologies : — magie du style, souplesse du génie, des morceaux qui sont des chefs-d'œuvre... Il rappelle cette glorieuse fraternité du passé, les vers en son honneur, dont il est fier... Le soin avec lequel il s'appesantit sur les vieux souvenirs prouve bien sa crainte de s'être laissé entraîner.

On eût sans doute étonné Lamartine si on lui avait dit que sa petite crise d'amertume risquait d'attiédir de vieilles relations. Même en écrivant ces pages dans des circonstances douloureuses, dans des accès de fièvre, parmi des persécutions de toutes sortes, parmi des outrages qui expliquent ses mouvements d'humeur, Lamartine aimait encore et toujours Victor Hugo.

Victor Hugo, sans doute, ressentit plus de surprise que de rancune : il fit la part des découragements; il garda le silence.

Il écrivit seulement sur une feuille détachée ces lignes :

16 avril 1863.

« Je n'ai lu qu'aujourd'hui le travail de Lamartine sur *les Misérables*, cela pourrait s'appeler : *Essai de morsure par un cygne.* »

Et c'est tout. — Cette note a été publiée dans *le Post-Scriptum de ma vie.*

Victor Hugo conserva ses sentiments pour Lamartine, car il lui écrivait, le 23 mai 1863 :

« Cher Lamartine,

« Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérais celle que vous aimiez.

» Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future. Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent.

» Elle est toujours votre compagne, invisible mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme.

» Cher ami, vivons dans les morts. »

Et lorsque Lamartine mourut, en 1869, Victor Hugo écrivit à sa nièce :

Hauteville-House, 16 mars 1869.

« Madame,

» Depuis 1821, j'étais étroitement uni de cœur avec Lamartine. Cette amitié de cinquante ans subit aujourd'hui l'éclipse momentanée de la mort... »

Et il dit son deuil profond, et il célèbre la gloire de son ami.

Ainsi, pour Victor Hugo, cette amitié n'a subi qu'une « éclipse momentanée », celle de la mort. Un nuage a passé en 1862, il a été fugitif.

En publiant ces lettres, nous avons voulu établir exactement quelle fut l'intimité de Victor Hugo et de Lamartine, et prouver, suivant leur désir, « qu'il y a des poètes qui se sont aimés ».

GUSTAVE SIMON

MONSIEUR DE CLÉRAMBON[1]

IX

Les noces de M. de Taubadel furent parmi les choses considérables qui se passèrent en cette année 1570, féconde en grands événements. Grâce aux écus apportés par M. de Clérambon, les magnificences nuptiales dépassèrent tout ce qu'on avait vu jusque-là, au moins dans le Bourbonnais, tant il s'y dépensa en luxe et en prodigalités bizarres. Si certains Allemands n'allèrent pas jusqu'à se faire dorer la barbe et les cheveux, — calomnie inventée par quelques envieux au poil rare, — sûrement n'épargnèrent-ils point les cannetilles d'or fin dans la crinière tressée et la queue nattée de leurs bêtes. Ce fut, en un mot, à qui se surpassa pour paraître.

Les façades des maisons étaient couvertes de tapisseries tendues; les rues de Mont, jonchées de verdure. Le logis de la mariée s'ornait d'une vaste tenture brodée, où l'on voyait l'histoire complète d'Hérode, d'Hérodiade et de Salomé, la décollation de saint Jean-Baptiste, le massacre des Innocents, les Rois Mages, Moïse, les Sibylles, la Reine de Saba, avec un singe, proposant des énigmes au roi Salomon.

Au matin, soixante musiciens saxons, vêtus de velours orange, étaient venus donner l'aubade devant ce logis. Les

1. Voir la *Revue* des 15 février, 1er, 15 mars et 1er avril.

trompes et les buccines contournées, arquées, recourbées, s'évasaient en calices de fleurs, et certaines étaient si grosses qu'elles cachaient plus qu'à moitié les porteurs. Les bombardes, les chalemies et les bassons luttaient sans désavantage contre les bugles et les doucines. Et le glissement en va-et-vient des saquebutes réjouissait au plus haut point le populaire. Mais la rumeur formidable de ces instruments à vent ne réussissait pas à éteindre les sons pointus des fifres, la plainte aiguë des flûtes, le mélancolique appel des hautbois. Et une trompette marine rendait un son si grave que beaucoup d'Allemands pleuraient, croyant entendre la grande voix du vent qui pleure dans leurs forêts du nord. Les violes italiennes à six cordes faisaient la basse du concert des rebecs, alternant avec un second orchestre où les flûtes traversières menaient une marche légère, rythmée par des tambourins.

Tout à coup, à l'autre bout du village, une troisième fanfare éclata, annonçant la venue de M. de Taubadel lui-même. Et celui-ci était précédé par tous ses meneurs de bruits à cheval : timbaliers, clairons, sonneurs de cor et joueurs de cymbales. On distinguait même, parmi ces flots pressés d'harmonie, l'appel du cornet des courriers. Car tout ce qui ronflait, grinçait, vibrait et sifflait s'était donné rendez-vous en ce lieu, sous la direction du trompette Christian Kopperhorn.

M. de Taubadel luisait derrière ses musiciens, uniformément habillés de taffetas cerise et coiffés de chapeaux à la cocquarde assez vastes pour servir de parasols, assez emplumés pour fournir l'idée d'une basse-cour gigantesque, en mouvement. Monté sur un cheval blanc, flanqué à droite par M. de Clérambon, à gauche par M. de Saint-Cendre, M. de Taubadel étincelait comme une châsse, tant les métaux précieux enrichissaient ses habits et son harnachement. De ce caparaçon opulent, les appliques d'orfèvrerie, les fichûres, les boucles et les pièces battantes scintillaient, sonnaient, et les pendeloques terminées par des floches de soie rasaient le sol. Le chapeau de M. de Taubadel, pointu en manière de pain de sucre, s'ornait d'un panache frisé, couleur chair, émergeant d'une enseigne émaillée. Ce joyau, serti dans un orle qu'éclairaient plus de vingt rubis et saphirs,

représentait saint Christophe. Les hasards de ce monde l'avaient fait passer du cabinet de M. de Lanelet dans les mains de M. de Clérambon, et celui-ci l'avait offert au rittmestre en cadeau de noces, de même que la chaîne d'or serrant de ses douze tours le col de ce seigneur allemand. Son habit en cloche était de satin bleu céleste, bandé de velours brun, chargé d'argent sur toutes les coutures et ajouré de si nombreuses taillades que M. de Taubadel semblait se mouvoir dans un panier à claire-voie.

Cette comparaison désobligeante émanait du marquis de Saint-Cendre, dont le sévère pourpoint noir, tracé d'or, accentuait le port élégant et noble, et contrastait étrangement avec la parure barbare de l'Allemand. De celui-ci les manches étaient si démesurément bouffies, qu'on pouvait l'accuser, en toute innocence, de porter un oreiller de plume sous chaque bras. Mais M. de Clérambon était en tout pareil au marquis de Saint-Cendre, pour le vêtement et le cheval, étalon du Perche, noir, marqué de blanc au front et aux quatre pieds.

Quand M. de Taubadel fut tout proche du logis de sa fiancée, les musiques se turent. Un pan de la tapisserie se leva par artifice mécanique, et mademoiselle de Lamothe-Gondrin apparut, dans une robe de damas blanc à grandes fleurs. Ses cheveux blonds, dénoués, s'épandaient sur ses épaules, le long de son dos, en un manteau souple, vivant et soyeux. Une couronne de lis et de lierre cerclait son front, et les feuilles sombres encadraient l'ovale pur de son visage rosé.

Alors ce fut une tempête de cris :

— Vive la mariée!... Vive la margravine! Vive la jeune dame!... Pour elle bonheur et joie sur la terre!

Mais, à considérer cette tendre et radieuse beauté, beaucoup se disaient :

« N'est-ce point malheureux que cette jolie fille soit unie à ce vilain singe roux, plus semblable à un sac de fripier qu'à un chrétien, et dont le nez est aux trois quarts aplati? »

Les femmes, qui s'écrasaient pour mieux voir, murmuraient :

— Vaudrait-il pas mieux pour elle qu'on la mariât avec ce superbe seigneur qui manie si bravement son cheval noir? Voilà qui serait un beau couple!... Voire même avec l'autre

Français qui chevauche à droite, encore qu'il ait une pâle et méchante figure!...

Et toutes reprenaient, en chœur : « Quelle pitié! » et autres choses semblables.

Mais ces empêcheurs de danser en rond, quel que fût leur sexe, ne faillirent point à crier, avec les autres, quand M. de Taubadel approcha :

— Vive le marié!... Vive monsieur le margrave!

M. de Mansfeld qui, en velours vermeil, venait immédiatement derrière l'épousée, fronça le sourcil à entendre ainsi acclamer Taubadel qu'on parait d'un titre vain, auquel il n'avait aucun droit :

« Le titre de margrave est singulièrement prodigué, en ce pays! »

Toutefois, il ne jugea pas à propos de confier cette réflexion au vieil oncle à la barbe tressée, son voisin de droite. Il se contenta de lui dire, de son air le plus gracieux :

— Votre neveu Casimir est bien galamment accoutré, en ce jour. Ah! ah! combien de Français se sont cotisés pour lui payer ce paletot argenté, monsieur de Krussenstern?

— Il est certainement moins beau — répondit le porte-étendard — que celui dont se para mon parrain, monsieur de Sickingen, en une pareille circonstance. Un parement d'autel complet, provenant d'une abbaye qu'il avait sécularisée, passa à en fournir le seul corps; et les manches étaient d'une chasuble en brocart de Milan, tel qu'on n'en vit jamais le pareil. Et c'est bien le meilleur emploi qu'on puisse faire de toutes ces superfluités papistes.

Cependant M. de Taubadel avait mis pied à terre. Il embrassa sa fiancée avec beaucoup de tendresse, et si étroitement que ses longues moustaches se refermèrent sur la tête couronnée de lierre.

— N'y aura-t-il point ici, de fortune, — murmura Saint-Cendre, — quelque ingénieux galopin pour attacher adroitement ces deux pinceaux derrière le cou de la belle? Voilà qui serait, en vérité, un agréable spectacle!

Des salutations sans nombre s'échangèrent alors entre les gens des deux cortèges. M. de Mansfeld serra, à deux reprises, M. de Taubadel dans ses bras. M. de Saint-Cendre distribua

un grand nombre de baisers parmi les femmes, sans en excepter les chambrières, dont les mains, chargées de bouquets, étaient impuissantes à repousser ses attaques. De ces femmes, qui se pressaient derrière la mariée, les costumes variés disaient les conditions diverses : bourgeoises et villageoises attirées par la curiosité, épouses ou concubines des reîtres, filles folles de leur corps suivant les armées, vivandières, servantes, artisanes, campagnardes, bohémiennes, toutes brillaient sous leurs plus riches atours; et leur procession bariolée, sortie de la maison, remplissait maintenant la rue. Les attifets arqués et les escoffions à résille, les toquets à aigrettes se mêlaient aux coiffes, aux bavolets et aux calots. Les simples corsets et les basquines, les mancherons plats des paysannes coudoyaient les épaulières en oreilles d'âne, les manches ducales, les corsages brodés, les hauts collets et les fraises. Beaucoup de dames avaient gardé leur masque. Le visage de trois fermières disparaissait aux trois quarts sous leurs bonisses de cambrésine bordée d'ouvrage de nonnain. Les robes à queue carrée frôlaient les jupes courtes. Les ceintures d'orfèvrerie à bouterolles pendantes, lourdes d'émaux, mêlaient leurs feux à l'éclat des demi-ceints d'argent ou d'étain. Les Allemandes se reconnaissaient à leurs chapeaux de peluche bourrue, larges comme des roues de carrosse, avec des plumails d'autruche recourbés en crosse, à leurs cottes de velours encerclées de dix rangs de galons multicolores. Et leurs manches énormes, déchiquetées de mille crevés par où passait la doublure de taffetas, s'étranglaient de place en place par des aiguillettes à ferrets niellés. Certaines portaient des tabliers étroits en tabis d'Asie, on en diaspre de Chypre, récamés d'or, nués d'argent, à compartiments, à échelons, à dents de loup. Et d'autres, malgré la chaleur, paraient leurs épaules et leur gorge nues de pèlerines en loutre, grèbe, renard, dos de gris. Les dames de France, en chaperon à coquille, en manches plates, exagéraient par l'ampleur de leurs vertugadins la minceur de leur taille. Les femmes des champs, en bonnet de lin, vêtues de drap clair bandé de velours sombre, bombaient leur sein sous une guimpe blanche où battait une croix massive. Les filles de joie riaient sous les plumes incarnadines de leurs bérets tail-

ladés; autour d'elles, le satin, le baudequin, le damas cafard, le cendal et la peau de soie s'étalaient par brasses, tant étaient froncés les plis de leurs jupes. Et les joyaux étaient à proportion du reste. La maîtresse de M, de Bernstein portait à son cou un carcan de quatre cents perles, dont une baroque, comme pendant, « plus grosse qu'un œuf de roitelet », ainsi que l'affirma M. de la Gournelle, curieux des choses de la nature. Sa dogaline de velours feuille morte, ourlée de létisse, s'ouvrait sur sa cotte de lampas couleur inde, où des entrelacs au petit point retenaient chacun un œil-de-chat à leur centre. Le rebras de son castor amarante était relevé d'un gros nœud de rubans couleur « baise-moi, ma mignonne », qui lui retombait sur l'oreille. Le pent-à-acol d'une Danoise, grande et svelte comme une déesse du Primatice, valait plus de mille écus, mais les cottoires d'une petite Bavaroise étaient de plus de prix encore. Têtes blondes et brunes, frisées, crépelées, coiffées en bourse, en écheveau, en corde à puits, tressées, nattées, en queue de cheval, dressées au fer, arcelées, montées à la passe-fillon, taillées en fenêtre, se pressaient, affairées et curieuses, agitant leurs bijoux, dont les gemmes palpitaient sous les rayons du soleil.

Par les champs, par les sentiers des collines, on s'achemina vers Bost, où M. le pasteur Merlin attendait le couple pour lui donner la bénédiction, à la mode de Genève. Et le cortège était si long que les premiers — M. de Taubadel en tête et à pied, comme les autres, mademoiselle Lucie portée par quatre demoiselles sur un fauteuil doré qu'abritait un dais de soie blanche — avaient atteint l'église de Bost, alors que les derniers quittaient à peine la rue de Mont. Dans la façade mutilée, s'ouvrait l'ogive du portique, veuf de ses huis; les statues des saints gisaient le nez dans l'herbe. Une Vierge, coupée en deux, témoignait du zèle des Réformés qui n'avait pas plus épargné les sculptures du dedans que les ornements du dehors.

Quand M. de Taubadel entra dans la chapelle ainsi muée en temple calviniste, le pasteur Merlin, qui l'attendait, assis dans une stalle entre deux ministres, se leva. Et, tout le monde ayant pénétré dans le lieu saint, — ou du moins ceux qui le purent, — il commença de parler, citant le Livre :

— « Et tout le peuple, qui était à la porte, et les anciens dirent: Nous en sommes témoins. L'Éternel fasse que la femme qui entre en ta maison soit comme Rachel et Lia, qui, toutes deux, ont donné des enfants à la maison d'Israël. Conduis-toi vertueusement en Ephrat, et rends ton nom célèbre dans Bethléhem. — Et que la postérité que l'Éternel te donnera de cette jeune femme, ta maison soit comme la maison de Pharez, que Thamar enfanta à Juda. » (Ruth, IV, 11-12.) Ainsi, mes frères, la jeune femme qui vient aujourd'hui en la maison du Seigneur...

— La peste l'étouffe! — murmura Saint-Cendre, — avec sa Thamar. La comparaison est heureuse ; Clérambon, mon compère, que t'en semble? Cette cérémonie est le digne pendant de celle du « Bœuf violé »: aujourd'hui, c'est la fiancée violée... Hi! hi!

— Ton jeu de mots est absolument détestable, car il repose sur la sonorité de mots qui n'ont point le même sens : qui jamais s'avisa de faire rimer viol et violon?... Et c'est ici Taubadel qui est le bœuf gras!... Tiens-toi tranquille!

M. de Saint-Cendre ricana discrètement et composa son attitude. Une heure durant, le chapelain de l'Amiral tint les assistants debout à l'écouter. Et telle était la considération qu'il inspirait que les femmes n'osèrent même point s'asseoir sur le coin de leur robe, à terre, ainsi qu'elles le faisaient au temps de M. le curé. M. de Saint-Cendre bâillait, avec décence, derrière son bonnet à plumes blanches, et se retournait adroitement pour regarder les dames. Appuyé sur son épée, dont il s'aidait ainsi que d'une canne, M. de Clérambon semblait changé en statue de pierre. Il regardait assidûment le sol de l'église, tout aussi ravagé que le reste. Chaque pierre tombale avait été martelée avec un soin jaloux, les lames de cuivre arrachées. Et M. de Clérambon songeait : « Un jour viendra où une pareille dalle te recouvrira. Ce sera la fin de la comédie; je la trouve longue à jouer... Et puis, meurt-on tout entier? Et les regrets ne viennent-ils point encore troubler les repos des morts?... Comédie humaine! Pauvre farce où notre orgueil cherche à mêler le tragique! Se mettre à deux pour y tenir son rôle, est-ce aussi utile que semble le croire ce prédicant à rabat empesé dont

l'éloquence melliflue, mais aussi roide de l'empois biblique que son col, nous prône les bienfaits et la sainte nécessité du mariage ? »

Il se remémorait machinalement le sort de ses anciens amis qui avaient pris femme : « Courgelon était mort en son printemps : bien sûr qu'on lui avait donné des poudres. Sandlevin et Taconnières étaient devenus idiots, à rendre des points à Brindalois, dont la simplicité faisait pleurer, et cela en moins de deux ans. Glissurgis n'en valait guère mieux. A celui-ci son épouse présentait, bon an mal an, deux héritiers, quoi qu'il ne fît pas pour cela. Anne de Baudenier avait donné à son mari des andouillers dont on ne comptait plus les cors. Sarlabous le cadet était classé parmi les complaisants, Randost parmi les indifférents, Meurgelais parmi les jaloux féroces. A cela près, leur sort était le même. »

Ainsi M. de Clérambon se laissait aller à ses réflexions. Mais Saint-Cendre le tira par la manche :

— Vois donc la Danoise au pent-à-col. Ne dirait-on pas un cygne pris dans un bataillon de pintades ?... Quelle taille ! Son regard froid et voilé est diantrement prometteur... J'ai bien envie...

— Tu as raison, — répondit M. de Clérambon, toujours immobile ; — ces belles du Nord sont viande blanche et ferme, et point creuse, à mon goût. Va, passe-toi ton envie. Sois le cygne et qu'elle te soit une autre Léda.

Le pasteur Merlin, choqué de ces chuchotements, toussa, haussa le ton, et larda adroitement son sermon d'un verset supplémentaire :

« Il y a un temps pour jeter les pierres, un temps pour les ramasser ; un temps pour embrasser, et un temps pour s'éloigner des embrassements. »

Et, ayant ainsi foudroyé les deux hommes frivoles, qui demeurèrent raides comme bâtons, il continua d'admonester Taubadel, l'exhortant à se rappeler qu'il n'était pas venu en France, par l'expresse volonté de Dieu, uniquement pour prendre femme, mais bien aussi pour combattre le bon combat et secourir les églises. Celles-ci, pareilles au temple de Jérusalem après sa ruine, demandaient des constructeurs et des défenseurs. On devait être l'un et l'autre.

— Oui, mon frère, ainsi que le dit le prophète Isaïe : « Ceux qui bâtissaient la muraille et ceux qui chargeaient les portefaix travaillaient d'une main, et, de l'autre, ils tenaient l'épée. »

Enfin il termina par une péroraison jaculatoire où il appela les malédictions du ciel sur les impies en général, et les papistes en particulier :

— Ils sont venus, les temps annoncés par le prophète : « Le méchant sera puni ; pour lui, la semence d'un *homer* ne produira qu'un *épha* ! »

Adossé à un pilier, l'oncle Krussenstern dormait d'un égal et profond sommeil, les mains prises dans les tresses de sa barbe qui leur servaient de soutien. M. de Mansfeld le réveilla à temps ; sans quoi, le porte-étendard fût demeuré seul dans l'église de Bost. On s'en retourna vers Mont par le chemin de Maupoint. Maintenant M. de Taubadel donnait le poing à madame Lucie, qu'il accablait de compliments amoureux. En tête de la noce, douze violons jouaient une marche gaillarde, et les couples s'avançaient au pas de branle parmi les herbes. Pour arriver jusqu'à la Danoise, M. de Saint-Cendre eut la patience de pousser quelques pas avec deux laiderons et une vieille fermière.

Mais, à moitié route, voici qu'un petit Éros, en robe de satin bleu lamé d'argent, sortit d'un épais buisson et arrêta le cortège. C'était un charmant enfant blond, une fille, peut-être. Ses cheveux, coupés carrément sur son front, retombaient en boucles des deux côtés de sa face. Sur ses bas roses s'entrecroisaient les lanières dorées de ses brodequins. Un arc et son carquois chargeaient ses épaules où s'attachaient de grandes ailes blanches, pointues et si hautes, qu'on eût dit qu'il allait s'envoler. Et ce simulacre de l'amour agitait triomphalement un soufflet, emblème de sa puissance pour attiser ou rallumer les feux les plus languissants.

Et, au grand scandale des gens graves, mais à la joie du commun des invités, Éros débita d'une voix claire et vibrante un petit compliment dont M. de Taubadel fut merveilleusement touché. Voulant, sur l'heure, reconnaître un si gracieux service, il puisa dans sa bourse, et prétendit gratifier l'enfant divin d'un écu d'or, battant neuf. Mais le fils de Vénus se recula en dessinant un joli pas d'entrechat, menaça le ritt-

mestre de son soufflet et lui souffla sur les doigts, pour lui donner à entendre que l'amour est de ces choses qui ne s'acquièrent point à prix d'argent. Puis, sautant sur ses pointes, il adressa à madame Lucie le plus coquin des baisers.

Alors pareillement sortirent du buisson trois jeunes dames d'une ravissante beauté, l'une portant un orphéoréon, l'autre une pandore et la troisième un pénorcon. Et ces guitares, incrustées délicatement d'ivoire, étaient pendues à leur cou par un large ruban à effilés d'argent fin. Elles commencèrent de jouer, attentives et souriantes, tandis que Cupidon entonnait un épithalame dont la crudité obligea le pasteur Merlin à se perdre dans la foule, et les dames à se voiler précipitamment la face avec leurs tourets de nez.

— Eh bien! Clérambon, mon ami, que dis-tu de mon invention?

Et Saint-Cendre, qui avait abandonné, pour un temps, sa Danoise, expliquait comment, et au prix de quelles peines, il avait pu se procurer les trois comédiennes, qu'on voulait arrêter aux portes de Bourbon-Lancy.

— J'ai dû moyenner un accord particulier avec la ville, fournir caution... Au reste, elles ne sont point les seules à venir. Tu verras, mon ami, tu verras! Je te promets des merveilles!... Vois. La plus jolie, à droite, celle qui tient le pénorcon et qui a les cheveux couleur de tan, une cotte de damas vert!... Elle se nomme Isabelle et abonde en aimables qualités... La seconde, en houppelande rose brochée d'argent, n'est autre que l'unique Clarisse! Vois comme ses doigts délicats pincent gentiment et vivement les cordes de sa pandore... Quant à la troisième...

M. de Clérambon ne sut point quelle était la troisième des Grâces, car M. de Saint-Cendre, brusquement, lui tourna le dos et s'empressa vers la fin du cortège où l'appelaient les yeux couleur d'eau de la Danoise. L'Amour avait fini de chanter. Les trois déesses rentrèrent dans le buisson. Les violons donnaient le signal du départ. Et M. Éros, brandissant son arc, courut en avant, le carquois au dos, le soufflet pendu à la ceinture. Ses cheveux bouclés s'envolaient par le bout. Et chacun admirait ses grandes ailes blanches à qui il semblait emprunter l'extraordinaire légèreté de ses pas.

A l'entrée de Mont s'élevait maintenant un buffet gardé par une compagnie de valets vert et blanc — couleurs de l'épousée — et chargé à profusion des friandises les plus rares. Un drageoir de vermeil fut mis aux mains de madame de Taubadel, et il était si lourd qu'elle fléchit un moment sous le poids. Elle put cependant le tendre au pasteur Merlin qui, après la retraite d'Éros et des Grâces, avait repris sa place dans la procession nuptiale. Il choisit modestement une dragée au musc, prononça quelques paroles obligeantes, et débarrassa la dame de son fardeau. Chacun se vit alors offrir des confitures, du cotignac, des massepains et des biscuits. Deux fontaines de sucre, surmontées de licornes en sucre, versaient de l'eau d'anis, du rossolis, d'autres liqueurs. Un cerf, aussi de sucre, surmontait le buffet, et il était gros comme une chèvre. Au-dessous de lui s'alignait tout un service de viandes, de poissons, de pâtés, de rôtis, toujours en sucre. M. de Saint-Cendre porta, de ses mains, un brochet, glacé et argenté à miracle, à la demoiselle danoise. Beaucoup de femmes en pâlirent d'envie. Un éclair d'orgueil alluma les yeux bleus de la belle, qui, joyeuse et hautaine, mit ses dents blanches et nettes à l'œuvre sur ce magnifique cadeau. Le Marquis était revenu au buffet, et, dans le dos de madame de Taubadel elle-même, il se livra à des comparaisons saugrenues entre l'énorme sucrerie branchue et le margrave. Mais celui-ci n'en put goûter le sel, occupé qu'il était déjà à faire les honneurs de la bière. En flots ambrés, elle jaillissait des tonneaux en perce, emplissait les grands hanaps à deux anses qu'on se passait à la ronde.

Sous un pavillon de verdures dont le buffet masquait en partie la porte, madame de Taubadel, assise dans son fauteuil doré, recevait les compliments et les présents. Autour d'elle s'étalaient les cadeaux de noce. Et tel était leur nombre, leur nature et leur richesse, que mademoiselle Lucie de Lamothe-Gondrin ne maudissait plus son sort. Jamais elle n'aurait pu attendre autant de chez elle. Son coffre de mariage, dont le bois noir, sculpté par compartiments à histoires, était renforcé de pentures en acier damasquiné, regorgeait de linge fin, de robes, de manteaux, de fourrures. Les tablettes d'un buffet d'orfèvrerie ployaient sous la vaisselle plate, les buires,

les aiguières, les salières et les flacons de vermeil. On voyait là des vases et des plateaux de toute sorte, si lourds qu'on avait dû les poser à terre. Un nécessaire de toilette en argent repoussé comptait plus de soixante pièces. Un étui à odeurs, d'or fin, façonné en manière de grenade, s'ouvrait par quartiers, et son intérieur, pavé de rubis, laissait deviner les bouchons émaillés des flacons de cristal. Cet objet arrachait des cris admiratifs aux femmes. Une chambrière le tenait sur ses genoux dans un étui de maroquin vert. Deux languiers en argent doré représentaient des arbres. A chacune des branches pendait une pierre d'épreuve, par sa chaînette d'or : jaspe, crapaudine, serpentine, dent de serpent, dent de narval, agate, pierre rouge, propres à reconnaître, dans les mets, la présence des venins. Mordillant son poisson de sucre, la Danoise se faisait tout expliquer, heureuse de la malveillance des femmes qui l'entouraient. Car leur jalousie n'était pas moins forte des rubis et des saphirs du pent-à-col que du poisson offert par M. de Saint-Cendre.

Et l'on souhaitait à l'étrangère quelque méchant accident. « Qu'était-ce, après tout ? Une traînée de camp. Une fille de harnais noirs ! »

Une villageoise ayant avancé timidement que « c'était la femme d'un officier venant de Danemark, au pays des Goths », fut reprise vertement par l'épouse du collecteur de Mont, mademoiselle Lapiat, en personne : « Pouvait-on croire de pareilles fadaises ? Une ribaude, ma bonne, une drôlesse, effrontée bagasse, et du dernier rang ! »

Une autre ayant ajouté : « Et hérétique ! » toutes se turent, regardant autour de soi avec inquiétude. L'imprudente, tirée à l'écart, fut vivement semoncée : « A quoi songeait-elle, de parler ainsi ? Oubliait-elle que tout le monde ici était huguenot, pour l'heure ? Se souciait-elle de voir brûler les maisons, saccager, massacrer, et le reste ! »

De telle sorte que mademoiselle Dodillon, auteur de ce propos inconsidéré, s'en fut se cacher dans un coin.

Recevant toujours les compliments, les cadeaux, mademoiselle Lucie de Lamothe-Gondrin, aujourd'hui madame de Taubadel, par la grâce de Dieu et du pasteur Merlin, se disait qu'elle avait beaucoup plus gagné que perdu depuis sa capti-

vité. Le jour où on l'avait emmenée, vêtue d'une simple chemise, et sans lui en demander permission, hors du château des Rindailles, où sa vieille tante, madame de Mortillon, était restée dans le feu, ce jour n'avait pas été, en somme, de ceux qu'il convient de marquer avec une pierre noire. Appartenant à une branche cadette de la maison de Lamothe, fille d'une mère remariée, sans dot, elle n'avait rien à attendre, en ce bas monde, qu'une cornette de religieuse ou le couvert mesquin de quelque hobereau sans moyens.

Tandis qu'aujourd'hui, plus fêtée qu'une reine, par ceux-là mêmes qui, de crainte du pillage, lui fournissaient la plus grande partie de son luxe, elle se trouvait riche, toujours noble, et dame souveraine d'un seigneur d'Allemagne. Et ce chef despotique de tant de sauvages et hardis cavaliers s'abîmait sous terre au moindre froncement de ses sourcils.

Aussi, en cette journée de juin, madame de Taubadel décida-t-elle que la guerre présente plus d'avantages que d'inconvénients, pour qui sait, sagement, y diriger ses affaires. Cette fille intelligente et déliée n'avait pas le cœur si bas qu'il fût fermé au sentiment de reconnaissance. Lorsque M. de Clérambon vint, des derniers, lui présenter ses bons souhaits en y joignant deux lourds et précieux bracelets, elle prit les bijoux magnifiques, sans souffrir qu'il les déposât dans le bassin, et les agrafa sur les parements brodés de ses gants. Et elle dit au comte Odet, en le regardant dans les yeux, d'une voix assez basse pour que personne autre que lui n'entendît :

— Ce sont mes fers de captivité. Vous les avez rompus, puis les avez faits d'or, vous me les rendez aujourd'hui : je les veux porter toujours, pour l'amour de vous. Monsieur de Clérambon, faites-moi la grâce de m'embrasser, je vous prie.

M. de Clérambon fit à la charmante femme la grâce de l'embrasser, et cela sans déplaisir. Il lui murmura, en même temps, à l'oreille :

— Vous avez, s'il est possible, encore plus d'esprit que de beauté. Il me vient aujourd'hui des regrets.

Puis il passa, laissant un second flot d'arrivants apporter leur tribut à la margravine de Taubadel. Et il songeait :

« Toi, si tu n'avais pas autant ressemblé à Françoise Duhalier, je ne t'aurais pas respectée au premier jour, quand on

t'amena devant moi, pantelante comme la biche traquée. Plus tard, mû par une douloureuse et bizarre rancune, je t'ai livrée à ce lourdaud d'outre-Rhin. C'était encore pour me punir et me mortifier, en pensant qu'elle aussi était sans doute aux bras d'un autre. Mon jeu cruel a tourné encore contre moi. Aujourd'hui, je m'en réjouis. Mais pourquoi?... Ah! que les femmes sont singulières : Diane de Follenbrais et sa dague!... Charpy et son mouchoir brodé!... Lucie de Lamothe-Gondrin et son baiser!... Sottises, sottises que tout cela! »

Mais M. de Clérambon était trop enclin à la superstition pour ne pas s'attacher à la signification de ces signes. Il se persuada que sa mauvaise étoile avait pâli devant un astre radieux et nouveau, que, le nombre trois étant éminemment favorable, l'attitude des trois jeunes femmes — si différentes de conditions — lui présageait un dénouement heureux et prochain : « Pourquoi Françoise Duhalier se distinguerait-elle en tout des autres? N'étaient-elles point toutes filles d'Ève, comme telles jetées dans le même moule? »

M. de Saint-Cendre vit, avec surprise, son ami Odet faisant le galant avec les femmes. Il le vit entreprendre la Danoise, et s'avançant :

— Tu as besoin d'un interprète. Use de moi! Cette belle personne ne sait pas un mot de français. Mais, quoique étant du Danemark, elle parle très bien l'allemand. Que désires-tu lui dire, et comment vas-tu t'y prendre pour commencer à chasser sur mon bien?

— Dis-lui, double de mon cœur, que je voudrais m'appeler Saint-Cendre.

Autour des tonneaux de bière, les Allemands continuaient de se porter des santés. MM. de Parmelan et de la Gournelle leur tenaient tête, secondés par M. de Lachapelle, son bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, muet et actif. Mais, quand vint l'heure de midi, tous réclamèrent des victuailles plus substantielles. Alors on écarta les pans d'une haute tapisserie, et la salle du festin s'ouvrit toute grande.

Trois longues tables, dressées sur des tréteaux de fer, laissaient traîner jusque sur le sol, dans la jonchée de feuilles fraîches, les coins trois fois noués de leurs nappes à liteaux rouges. Trois cents couverts brillaient, irréprochablement

symétriques. Le service de la première table était de vaisselle plate, d'étain à la seconde, de faïence à la troisième. Les maîtres d'hôtel, pareils à des rois d'armes, quant à leurs dalmatiques brodées, la baguette blanche au poing, s'occupaient d'installer les convives. M. Florent dirigeait en personne le service des buffets, M. Dubois avait les sommeliers sous sa haute main. Et dans une tribune, au-dessus de l'entrée, un orchestre s'évertuait, attentif aux rapides commandements du court bâton brandi par le trompette en premier, Christian Kopperhorn. Sa saye de velours blanc était frappée, sur la poitrine, d'un aigle noir à deux têtes, sur le dos; de deux bars affrontés. Ses manches de serge rouge, ouvertes, voltigeaient au mouvement de ses bras.

M. de Taubadel prit place au haut bout de la première table, entre MM. de Clérambon et de Saint-Cendre; la mariée en face, avec, à ses côtés, M. de Mansfeld et l'oncle Krussenstern. Et les autres s'échelonnèrent suivant leurs rangs et dignités. M. de Parmelan se trouvait vers le milieu, avec son fidèle La Gournelle. Plus bas, MM. de Gouges et de Bastardy, déjà en rivalité d'élégance, se défiaient de l'œil sous les auspices du taciturne Lachapelle. Refusant la place d'honneur que lui offrait M. de Taubadel, M. le pasteur Merlin se mit prudemment à la seconde table, où beaucoup de bourgeois, de dames et de gens paisibles s'étaient groupés, pour ne pas être confondus avec les demoiselles des reîtres. Celles-ci durent se contenter de la troisième table, à l'exception toutefois de « certaines intrigantes » qui se faufilèrent à la première. De ce nombre était la Danoise. Assise dans une bonne chaise de cordouan à clous dorés, à quelques sièges au-dessous du marquis de Saint-Cendre, elle lui payait déjà, du plus doux des regards, le soin qu'il avait pris pour la bien placer. Si l'on eût écouté mademoiselle Dodillon, « cette créature » eût été reléguée dans le marché du village, où festoyaient les simples soldats, les vivandières, le menu peuple et « les personnes de rien, parentes de cette coquine ».

M. le pasteur Merlin prononça une courte allocution, excusa l'absence de l'Amiral, et bénit l'Assemblée. On l'avait écouté debout, dans le plus profond silence. Mais, dès qu'il eut fini de parler, on se rassit. Le tumulte alla grossissant, sans pou-

voir cependant gagner sur le fracas de la musique. Pendant toute la durée du banquet, Christian Kopperhorn garda sans contredit l'avantage.

— Cette symphonie, — dit M. de Saint-Cendre à M. de Clérambon, — si toutefois l'on peut prêter ce nom à des accords aussi barbares, a cela de bon que l'on peut échanger les confidences les plus intimes à haute voix.

Et, joignant l'exemple à la parole, il adressa tout aussitôt un beau compliment, en langue allemande, à la Danoise. Elle avait couché son précieux brochet de sucre — moins la tête, aux trois quarts mangée — à côté de son écuelle d'argent. La belle au cou de cygne ne répondit que des yeux ; mais la réponse était de celles qui n'ont besoin d'être traduites en aucune langue. Le capitaine danois mari de cette dame, quoique assez rapproché, ne prêtait pas son attention à ce jeu ; les petits pâtés feuilletés, dorés, mouillés d'hypocras, suffisaient à l'absorber tout entière.

Les jambons, les langues salées, les andouilles et les anchois circulaient sur des planches habillées de serviettes.

— Voici qui est bon pour faire boire, — déclara l'oncle Krussenstern.

Ces paroles notables furent les seules, d'ailleurs, qu'il prononça durant les six heures que dura le dîner.

M. de Taubadel, négligeant ces hors-d'œuvre grossiers, s'attaquait à une fricassée de fressures d'oiseaux dont il retint une pleine assiette. Mais il envoya l'autre moitié du plat à sa femme, « pour l'amour de lui ».

Le premier service fut de vinaigrettes et ragoûts divers, avec des salades de laitues pommées. A leur vue, M. de Saint-Cendre s'écria, tout à la fois ému et gaillard :

— Ne dirait-on point les têtes frisées d'autant de jolies filles ? Je crois voir circuler autour de nous les chefs si gracieusement accommodés de toutes mes amies Dorard !... Que ne les ai-je envoyé chercher !...

Et le Marquis but à la famille Dorard, sans ménager à M. de Clérambon, non plus qu'à M. de Taubadel, les détails les plus indiscrets sur les dames des Belins. M. de Taubadel en prit mauvaise opinion des Françaises : « Un pareil dévergondage justifiait à ses yeux les malheurs dont souffrait le

royaume. La justice de Dieu le Père ne pouvait demeurer inactive devant de pareils excès. » Et il flétrit Paris, « moderne Babylone », où l'on entrerait prochainement.

— Compte là-dessus, mon bonhomme ! — murmura Saint-Cendre.

Et il ajouta, très haut :

— Monsieur de Taubadel, je bois à votre prochaine entrée dans Paris ! Ce sera bientôt, s'il vous plaît.

M. de Bernstein, proche voisin de Clérambon, avança la tête : « M. l'Amiral lui avait promis qu'on y signerait la paix avant la fin de juillet. »

Gravement, Saint-Cendre répondit :

— Évidemment, monsieur ! L'important, c'est que ce ne soit pas sans nous.

L'ironie échappa au rittmestre Bernstein, distrait d'ailleurs par l'arrivée d'un demi-sanglier enfoui dans une brune compote de pruneaux, « mets barbare, assez bon pour ces Tudesques voraces », suivant l'expression de M. de la Gournelle.

— Envoyez-moi le potage au safran, qui s'ennuie tout seul dans sa soupière ! — riposta M. de Parmelan.

Cette envie d'épices inquiéta M. de la Gournelle. Tout en appelant le valet chargé du potage réconfortant dont il comptait bien prendre sa part, il interrogea le capitaine des cuirasses :

— Savez-vous ce qu'on dit ? Qu'il y aura nombre de belles dames après dîner !... Et un bal monstre, avec canaries et tordion ! Des huguenotes qui nous viendront de Bourbon-Lancy !

— Tenons-nous bien ! — fit M. de Lachapelle.

— Monsieur, vous parlez peu, mais toujours avec sagesse. Je porte votre précieuse santé !

Et M. de Parmelan vida d'un trait, quoique posément, son bocal rempli de vin d'Arbois. Sa belle figure, sa pâleur mate, sa barbe soyeuse, très noire, sa noble prestance attiraient les regards des femmes. De la seconde table, certaines le considéraient en chuchotant. Mais lui, simple, naturel et magnifique, tel un demi-dieu païen, continuait de boire, de manger et d'instruire son auditeur assidu, M. de la Gournelle,

sur les choses de l'amour physique. La mariée bâillait entre ses deux voisins.

On servait alors de grandes truites coupées en quatre. Elles accompagnaient un monstrueux brochet. La bête, parée sur son lit de persil, mesurait plus de quatre pieds. Et ce corps blanc, arrondi, allongé sur cette couche verte, inspira à M. de Saint-Cendre une plaisanterie qui mit les larmes aux yeux de M. de Taubadel. Riant frénétiquement, le margrave se renversa dans sa chaise. Des hoquets convulsaient sa face, et ses moustaches en vrille ondulaient à dix pouces de ses joues :

— Ah ! ah ! ah ! monsieur !... Ah !... charmant !... délicieux... Oui !... Merci ! Tapez-moi dans le dos !... Vous serez cause de ma mort par apoplexie, c'est sûr !... Là ! là !... Merci !... Présenter ainsi une femme sur un plat, quelle galanterie rare et curieuse !

Tout le monde riait, de confiance. L'histoire fit le tour de la table, gagna la seconde, le pasteur Merlin en fronça le sourcil.

Le désordre allait croissant. Beaucoup se levaient. Les dames se haussaient sur leurs pointes. La petite Bavaroise grimpa sur son escabeau. On s'interrogeait, s'empressait, cherchait à voir :

— Est-il possible !... Une femme sur un plat ? — Quelle invention abominable ! — Ce n'est pas vrai ! — Quand je vous dis que je la vois !... Elle est couchée sur le côté ! — Mais comment est-elle vêtue ? — Ame simple ! Vous ne comprenez donc pas ?... — Taisez-vous, mademoiselle Dodillon ! — Allons-nous-en, mademoiselle Lapiat ! — Mais il paraît que c'est un poisson ! — Oui, vraiment... un brochet !

Du coup, toutes respirèrent :

— Ah ! quel bonheur !... Moi qui allais m'évanouir ! — Voyez-vous la pimbêche ! — C'est ce qu'on a de mieux à faire dans ces cas-là ! — Nous avons été bien imprudentes !... S'il leur venait à l'idée ?... — Taisez-vous, Dodillon, sotte pécore ! — Quelle idée ! — Si pourtant c'était une fille ?... On ne sait jamais ! — Mais non ! voyez ! monsieur le pasteur enlève lui-même un morceau avec le grand couteau doré.

Mais, à voir ce mirifique poisson, M. de Gouges ne put se

tenir de montrer à M. de Bastardy qu'il n'ignorait rien des choses de l'histoire :

— Ce monstre, monsieur, issu des cavernes humides pour notre particulier profit, n'est autre, j'en jure par Pollux, que celui-là même qui avala l'anneau du tyran Polycrate, duc de Samos. Ce Polycrate, avantageux et superbe, n'avait-il pas osé battre monnaie à sa propre effigie !...

Il fut alors interrompu par M. de Bastardy :

— Tout doux, monsieur ! Ici je vous arrête. Et l'erreur saute aux yeux. Vous confondez ce fabuleux Polycrate avec le satrape Aryandès, lequel fut mis en croix, l'événement est notoire, pour ce méfait, et par ordre exprès du Grand Roi.

— Vous rêvez, monsieur ! Cet Aryandès, dont on ne connaît même point le nom, n'a jamais existé que dans votre cervelle !

— Vraiment, monsieur de Gouges ! Et les aryandiques, ces monnaies rarissimes...

M. de Clérambon, assourdi par le tumulte des violons, les cris des convives, le tintement de l'argenterie, entendit cependant le mot « aryandiques ». Aussitôt il pensa à son ami Carpençay, et il se reprocha amèrement de ne pas lui avoir écrit. Puis, par la suite logique des idées, il en vint à la petite maison des environs d'Arnay-le-Duc, où était suspendue sa vie. Repris par sa mélancolie lancinante, il baissa la tête, demeura taciturne et rêveur, laissa sans réponse les plaisanteries du Marquis. Elles devenaient de plus en plus licencieuses. M. de Taubadel, entré dans la béatitude, serrait entre ses mains son bocal, en pleurant de tendresse.

— N'est-ce pas que c'est la plus belle? — murmurait-il en regardant fixement ce pot armorié, six fois cerclé d'argent.

Mais, d'un pâté en façon de citadelle, crénelé, bretéché, flanqué de tours, qui se dressait au beau milieu de la table, tout un côté s'effondra. Par la brèche sortit un oiseau mécanique. Mû par ses ressorts invisibles, il se dirigea droit vers madame de Taubadel. Hochant la tête, remuant la queue, ouvrant et fermant les ailes, il allait toujours. Un moment, il s'arrêta, oscilla, chancela, chut en avant, donna du bec sur la nappe. Si parfaite était toutefois la construction de l'auto-

mate qu'il se reçut sur sa queue étalée, reprit son aplomb, et s'arrêta juste contre l'assiette de la jeune dame. L'orchestre cessa de jouer. Alors l'oiseau ouvrit ses mandibules, poussa une sorte de sifflement, et laissa tomber un papier de son gosier béant.

Le papier, déplié par M. de Mansfeld, passé à son voisin, M. de Sauverat, qui se récusa de lire à haute voix, « ne sachant point réciter les vers », fut réclamé par M. de Bastardy. D'une voix savamment nuancée, le capitaine commença :

— Amour, Amour, Amour, Amour,
Roi de la nuit, tyran du jour,
Devant toi que chacun s'incline !
Car il n'est point, que j'imagine,
De mortel si présomptueux
Pour se rigoler de tes feux
Qui, dans la commune cuisine
Où flambent la bure et l'hermine,
Nous cuisent encore et toujours,
Amour, Amour, Amour, Amour !

Encouragé par les murmures flatteurs de l'assistance et par un sourire indulgent du pasteur Merlin, M. de Bastardy continua, d'un ton emphatique, qui alla grossissant jusqu'à la finale :

L'auteur à tes genoux demeure.
Pour qu'il les quitte, il faut qu'il meure !

Alors ce fut un ouragan de cris, un tonnerre d'applaudissements, un fracas de pots battant les tables. Et, par-dessus tout, une clameur montait :

— L'auteur ! l'auteur !

M. de Taubadel, une main sur son cœur, l'autre à son bonnet, se leva, salua, et balbutia :

— Les vers sont de moi. L'oiseau mécanique est l'œuvre de Gustave Kromhskol, ici présent.

Et il montra l'officier danois qui s'occupait d'emballer le volatile artificiel dans un étui pyramidal de bois blanc. M. de Saint-Cendre saisit la balle au bond. Serrant Taubadel entre ses bras, il s'écria :

— Monsieur le margrave ! Mon vieil et illustre ami, souf-

frez que je vous embrasse au nom de la société qui vous acclame.

Puis il courut vers M. Kromhskol, mais s'arrêta à mi-chemin, derrière l'épouse de l'ingénieur, et dit de l'air le plus naturel :

— Ah ! vous êtes trop loin, monsieur. Permettez-moi d'embrasser madame votre femme, en votre lieu et place ; elle vous le rendra bientôt.

Et il appliqua sans plus tarder deux sérieux baisers, l'un sur le menton, l'autre sur la racine du cou de la belle, qui lui sourit gracieusement. Et il retourna s'asseoir.

Ce fut du délire. On trépignait de joie.

— Vive Saint-Cendre !... Vive le Marquis !

M. de Gouges, cependant, confessait, d'un ton docte, à M. de Bastardy que les vers de M. de Taubadel étaient assez bien tournés... pour un étranger.

— C'est un garçon capable, et il me paraît en progrès !

Quand M. de Saint-Cendre accola ainsi madame Ida Kromhskol, par procuration, le pasteur Merlin sortit de la salle avec ses ministres. Son exode se fit si vite, et avec si peu de bruit qu'on ne remarqua pas son absence.

— Laissons ces fous s'amuser, — dit-il au ministre Blasius (de son nom naturel, Blaisot) ; — demain, peut-être, ils en viendront aux mains avec Moab et ne s'en battront que mieux. Il est temps pour tout, nous enseigne Isaïe.

M. de Taubadel, à voir M. de Saint-Cendre donner une preuve aussi éclatante de son estime à son capitaine artificier, conçut une violente jalousie :

— Eh quoi ! monsieur mon ami, ne me ferez-vous point la grâce de favoriser aussi ma chère femme du baiser de paix ? Je crois être sûr qu'elle est vivement peinée de votre préférence !

Et, d'une voix de trompette, qui sonna d'autant mieux que les musiciens de l'estrade marquaient un temps d'arrêt en buvant un coup, il appela madame de Taubadel, à l'autre bout de la table :

— Lucie ! ma chère femme ! n'honorerez-vous pas d'un baiser notre illustre ami, cet incomparable marquis de Saint-Cendre, le pilier du parti ?

Madame de Taubadel se leva tout aussitôt, allant au-devant du « Pilier du Parti ». Une embrassade générale s'ensuivit. La margravine, tenant son hanap, fit le tour des trois tables, conduite par M. de Mansfeld qui la tenait par la main. Elle trinqua avec tout un chacun. M. de Taubadel pleurait d'émotion.

— Ah! monsieur de Clérambon! Mon sauveur! mon ami! Et c'est vous qui me l'avez donnée!

— Je ne le regrette pas, cher margrave! croyez-le bien! Je bois à votre santé! à nos deux santés!

Il demeurait songeur :

« A quoi tiennent les choses d'ici-bas!... Peu s'en est fallu que je ne fisse cadeau de cette belle à notre Saint-Cendre!... Si j'avais agi ainsi, la margravine d'aujourd'hui serait, sans doute, pendue dans quelque coin, en compagnie de la grande brune de Seyssat... ou empoisonnée... comme les autres!... Pauvres de nous! que pesons-nous dans le van où le Destin nous agite sous le souffle incessant du Hasard? »

Au même temps, MM. de Gouges et de Bastardy, qui, de fortune, vivaient en bon accord, épiloguaient sur la fondation de Marseille :

— La mariée, sa coupe à la main, va autour des tables. Ainsi la fille de Nann, roi des Ségobriges, présenta, dans le banquet, sa coupe au Phocéen Euxène!

Et, comme c'étaient des gens de bonne maison, ils se levèrent respectueusement, choquèrent leur verre contre celui de madame la margravine, en la saluant jusqu'à terre.

— Mais, Bastardy, — dit M. de Gouges, quand la jeune femme eut passé dans le frémissement de sa traîne en damas blanc, — n'est-ce point là cette merveilleuse pucelle que nous trouvâmes, l'an passé, aux Rindailles, blottie entre son lit de plume et son matelas?

— Il m'en souvient, Gouges, mon ami. Elle n'était vêtue que de sa simple chemise, et terriblement troublée.

— Mettez-vous à sa place!

— Je ne m'y vois pas... Nous disions donc de ce Phocéen Euxène...

Un tintamarre assourdissant coupa la parole aux deux scoliastes. C'étaient les timbaliers et les trompettes que M. de

Taubadel, pour fêter plus magnifiquement sa femme, avait commandé d'introduire, à cheval, dans la salle du festin. Battant, sonnant, ils en firent le tour avec le plus parfait ensemble. Jamais l'on ne vit chose pareille. « Les noces d'Attila — à en croire M. de la Gournelle — ne furent que de la Saint-Jean auprès de celles-là. » Puis M. de Mansfeld le cadet arriva brusquement : il avait couru dix lieues — à l'en croire — avec son monde, afin d'assister au mariage. La distance expliquait le retard. Il s'en excusa cependant avant de se mettre à table. On en prit occasion pour faire carrousse sur nouveaux frais, et repiquer dans le chaudumé d'anguille, merveille unique exécutée par le maître-queux Kollmann, sous la haute gouverne de M. Florent.

Les vins de Champagne et de Corse déliaient les langues des plus taciturnes. La fête tournait à l'orgie ; les regards caressaient les femmes, sans retenue. Des mains s'égaraient. La margravine s'esquiva, sous prétexte de se reposer. Beaucoup de dames la suivirent. Quelques-unes restèrent. Assis maintenant aux côtés de la Danoise, M. de Saint-Cendre abondait en saillies flatteuses. Froide et sournoise, elle ne bougeait non plus qu'une statue de marbre. Et nul ne se doutait que son pied chaussé à l'étroit et pointu battait une marche pressée sur les bas drapés du Marquis, qui s'était fait débotter en descendant de cheval. Mais M. de Saint-Cendre ne garda pas longtemps cette place où il se mouvait si à l'aise. Taubadel et les Mansfeld, ivres plus encore d'enthousiasme que de vin d'Italie, décrétèrent qu'on devait le porter en triomphe. Et, brusquement enlevé avec sa chaise que les trois reîtres et l'oncle à la barbe nattée guindèrent sur leurs épaules, il fut promené par la salle, bénissant l'assistance. Une Saxonne, belle entre toutes, monta sur la troisième table, pour pouvoir en recevoir un baiser. Madame Kromhskol, dédaigneuse et indifférente, regardait le Marquis passer, dominant les têtes.

— Décidément, — dit M. de Clérambon à M. de la Gournelle, qui était venu choquer son hanap contre le sien, au nom de tous les officiers, — c'est aujourd'hui la Saint-Cendre et non pas la Saint-Taubadel.

— Heu ! heu ! — répondit le sergent de bataille, la roche

Tarpéienne ne fut jamais si près du Capitole. Je crois que le grand homme jouit de son reste. M. de Bessonnières, qui n'assiste pas à la noce, veut, paraît-il, le faire arrêter.

— Ce serait une lourde faute!... Êtes-vous sûr du bien fondé de la rumeur? La chose est grave et entraînerait avec elle la révolte des Allemands... Répandez ce bruit... Et vous m'en parlerez tout au long quand nous rejoindrons le grand quartier.

Une buée épaisse, où se mêlait la poussière soulevée par les sabots des chevaux, envahissait la salle. Le jour baissait. Alors, pour laisser aux valets le temps de desservir, d'arroser, on sortit. La fraîcheur dégrisa certains. Mais elle fournit le dernier coup à d'autres, qu'il fallut emporter. On se divertit à regarder les soldats courir les bagues, jouer à l'oie, sauter dans des sacs, jouter sur des baquets remplis d'eau. Les paysans dansaient, tiraient au papegai. M. de Saint-Cendre se mêla à leurs divertissements, dirigea les rondes, et se tailla un succès sans conteste par sa façon de mener le branle de Bourgogne avec la dame danoise.

— Quand il s'agit de s'embrasser en dansant, ou autrement, on est toujours sûr de le voir, — disait M. de Parmelan. — En voilà un qui la comprend, la vie!

— Il s'assouplit pour le grand bal de ce soir, — répondit M. de la Gournelle. — N'affiche-t-il pas la prétention d'enseigner à la mariée toutes les finesses du tordion!

M. de Saint-Cendre ne dansa point ce pas lubrique avec la margravine, parce que celle-ci ne parut pas au bal, invoquant son extrême fatigue. Mais il apprit le branle gai et les canaries à quelques bourgeoises de Bourbon-Lancy. Plus d'une, parmi celles qui s'étaient confiées à « la courtoisie de ces messieurs de l'armée des Princes » regretta d'être venue aux noces de M. de Taubadel: car, vers la fin du bal, M. de Saint-Cendre et quelques bons compagnons, qui s'étaient donné le mot, éteignirent aussi ingénieusement qu'inopinément les flambeaux; l'obscurité qui succéda à la lumière de mille cires prêta à de grands désordres; beaucoup de gens sans délicatesse firent main basse sur les dames et les demoiselles, sans consulter le rang. Plus d'une, entre ces nouvelles Sabines, eut le mauvais goût de se plaindre, et de toutes on

ne réussit pas à étouffer les cris. Les épées furent tirées, trois coups de feu coupèrent de leurs éclairs les ténèbres de la salle. Une Allemande et deux Suissesses jouèrent de leurs dagues dorées; des gorges furent trouées; et on se battit durant tout le restant de la nuit qui, pour comble de malheur, demeura sans lune, tant les nuages se pressaient gros et serrés.

Ainsi, tout comme les noces d'Attila, celles de M. de Taubadel finirent dans le tumulte des armes, dans les pleurs et le sang. Le margrave, toutefois, ne put être rendu responsable de ces excès : dès onze heures du soir, cet honnête homme, endormi dans les vignes du Seigneur, avait été porté processionnellement dans son lit. M. de Saint-Cendre, au commencement de la tragédie, s'était esquivé sur les talons de madame Kromhskol. Galamment, il l'avait avertie du jeu qu'on allait jouer.

M. de Clérambon n'avait pas attendu cette fin de fête pour réintégrer ses quartiers. Haussant les épaules, il partit avec ses capitaines, quand le Marquis les eut charitablement avisés, afin qu'ils sussent se pourvoir.

— Heureusement — dit-il à M. de la Gournelle — que nos gens sont campés à deux bonnes lieues d'ici !... Cela est avantageux à tous égards. On mettra l'affaire sur le dos des Allemands... Je vois d'ici la colère de l'Amiral !... Il en avalera son cure-dent.

— Croiriez-vous, monsieur, — répondit La Gournelle, — que le Marquis est parti avec la femme du constructeur de l'oiseau, ou, pour mieux dire, l'a rejointe? Je l'ai vu entrer avec elle dans la maison où cet industrieux artiste est logé.

— Je vous le dis, en vérité, monsieur le sergent de bataille, Saint-Cendre est un homme admirable. Plaise aux dieux qu'ils le tiennent longtemps en joie et en prospérité !

X

Dartigois, le genou ficelé entre deux attelles de peuplier, passa plus d'une mauvaise nuit dans la chambre haute de

la Roche-Thulon, où M. Hélion Pélissier lui prodiguait les onguents et les baumes. Ce qui désolait le plus Dartigois n'était pas assurément la souffrance. Dur autant à lui qu'aux autres, il n'avait cure de la fièvre qui brûlait son sang, des crampes, des fourmillements et des élancements qui travaillaient sa jambe droite, sans relâche. Mais il séchait, à penser qu'ainsi cloué sur son lit il ne pouvait être d'aucun secours au marquis de Saint-Cendre. La fatalité s'acharnait sur l'idole de Dartigois avec une injurieuse persistance. C'était bien la peine que lui, Dartigois, se fût ingénié à tout préparer pour la surprise de cette Roche-Thulon qu'il considérait déjà comme sienne, lorsqu'à la veille de tenter le grand coup un pauvre et ridicule accident l'avait mis hors d'état de poursuivre ce dessein si bien mûri.

Les partisans qu'il avait réunis aux environs de Guéret étaient des gens de tout repos. Bandouliers et aventuriers, licenciés à la morte-saison par M. de Clérambon, tous connaissaient les points faibles de la place, les poternes cachées sous l'eau des fossés. En une nuit, une fois Croisigny mis sous les verroux, — car Dartigois n'avait pas reçu l'ordre de le tuer, — on eût été maître de la place. Et M. de Saint-Cendre possédait enfin une place de sûreté, d'où il pouvait dicter ses conditions au Roi. Tout était prévu, discuté, pesé : Dartigois allait rejoindre sa bande et se mettre à sa tête ; et son départ simulé pour la résidence du Marquis n'avait point d'autre but. Mais, maintenant, où étaient-ils passés, ces hommes de choix ? Sans nouvelles, flairant une trahison possible, ils avaient dû se disperser, ou tirer en corps vers la guerre ? Aucun moyen de les aviser n'était en son pouvoir.

Et ce qui désespérait Dartigois, c'est qu'il croyait comprendre que Croisigny n'ignorait rien de ses projets. Le silence même de ce seigneur, uniformément calme et doux, au cours des visites quotidiennes dont il l'honorait, pesait plus à l'écuyer qu'une accusation directe. Rien ne venait qui pût le tirer de sa pesante incertitude. Et pourtant Dartigois se convainquait chaque jour davantage que M. de Croisigny savait.

« En bonne règle, — songeait l'estropié, — je devrais déjà être pendu dix fois pour une, ou jeté à l'eau, sans bruit ni

éclat. L'astrologue maudit, qui lit aussi clairement dans les étoiles ce qui arrivera que je lis des histoires à dormir debout dans ce livre couché là, à mon côté, aura découvert mes plans. Sans doute, Croisigny prépare-t-il le châtiment, à loisir... Ou bien il attend les ordres de Clérambon, après l'avoir averti ? »

Et la nuit se passait, pour l'infortuné Dartigois, dans l'insomnie. Tout pas rompant le silence des couloirs annonçait les émissaires qui le prendraient, emmaillotté dans ses bandes, et le tueraient plus ou moins vitement. De cela il n'avait cure : dès le commencement de l'entreprise, le sacrifice était consenti de sa vie. Mais il était miné par cette perpétuelle anxiété. Et puis ses rêves, quand il dormait, par grand hasard, le laissaient, au matin, brisé de fatigue. Ils ne lui montraient que gibets, fourches de justice, dents de fer où s'accrochait sa misérable personne. On le serrait entre deux planches, il sentait les dents de la scie lui mordre les jambes, à travers le bois. Ou bien il se voyait cousu dans un sac, glacé par l'eau qui l'envahissait, étouffait sa voix; un bourdonnement continu ébranlait ses tympans; et il coulait à pic, pour se réveiller à l'aube.

A la vérité, Dartigois ne se trompait qu'à demi. Renseigné très exactement par ses espions, M. de Croisigny avait compté, heure par heure, les fils de la trame ourdie par l'écuyer de M. de Saint-Cendre. L'araignée ne lui inspirait point de terreur, et la toile lui apparaissait terriblement claire et ténue. Les bandouliers de Guéret, nantis de quelques subsides par ses soins, avaient vidé le pays, pour chercher plus loin fortune. Deux valets de la Roche-Thulon, agents secrets de Dartigois, envoyés à la recherche de M. de Clérambon, sous couleur de lui remettre des lettres d'importance, n'avaient emporté dans leur valise que du papier blanc. Ces honnêtes gens, dont le premier soin avait été de visiter la correspondance dont ils espéraient utilement trafiquer, comprirent à demi-mot et ne reparurent plus.

Les choses ainsi arrangées, sans exécutions ni scandale, M. de Croisigny continua de soigner amicalement Dartigois. Il lui chercha même des distractions, engagea madame de Follenbrais à visiter assidûment le blessé. Il contait à Diane

diverses histoires, mêlant le vrai et le faux, les bruits vains aux nouvelles certaines.

— S'il vous plaît, madame, tenez Dartigois au courant de tout. Sa curiosité, toujours en éveil, demande un continuel aliment. Et il languit quand votre conversation lui manque. C'est œuvre pie que de visiter les prisonniers et les blessés. Le pauvre homme est à la fois l'un et l'autre, captif de sa jambe si fâcheusement fracassée. Il se mange les sangs au sujet de son maître le Marquis : si donc vous n'agissez pas pour Dartigois seul, agissez pour l'amour de M. de Saint-Cendre. Voilà un saint qui n'a jamais manqué de dévotes. A cette heure, il a rejoint l'armée des Princes et ne la quittera plus; la renommée de ses hauts faits est arrivée jusqu'ici à tire-d'aile. Oui, notre admirable ami ne reviendra parmi nous qu'à la fin des troubles... J'apprends encore qu'un parti d'aventuriers a passé, il y a quelques jours, sous les murs de Guéret, et il était commandé par un certain capitaine Coupridonet, ami particulier de Dartigois. Ne manquez pas de lui rappeler ce nom : il en sera touché vivement, ou je me trompe fort. Ce capitaine Coupridonet, n'ayant pu trouver d'engagement, non plus à Guéret qu'en la Roche-Thulon, où il désirait fort entrer, s'en est allé à la guerre... Au reste, ici même, rien de notable à relever. Je vous ai donné les plus récents bruits de la semaine. J'ajouterai que M. de Clérambon a bien voulu m'écrire. Il me mande que ses troupes sont dans le meilleur état, et vous baise très humblement les mains. Je lui envoie, en ce jour, deux courriers, Lavigne et Oudaux. Dartigois ne s'étonnera donc plus s'ils ne viennent point jouer avec lui au bonhommel...

M. de Croisigny narrait encore d'autres histoires. Et Diane rapportait tout fidèlement à Dartigois. Elle arrivait dans la chambre nue où les pierres grises et le crépi blanc s'égayaient aussitôt de sa présence. Assise sur la chaise à tenailles, qu'elle envoyait en avant avec sa carreuse en velours et son sac à chiffons, elle travaillait gentiment à un ouvrage de nonnain, écoutant patiemment les doléances de Dartigois. Et elle le réconfortait, le mettait au courant des moindres particularités du logis, brodant sur les récits de Croisigny. Dartigois n'était point si sot qu'il prît pour argent comptant l'amas de ces

commérages. Il comprit. Mais la générosité de M. de Croisigny lui fut plus amère que l'absinthe, tant la fierté de l'écuyer était supérieure à sa fortune.

Ses préoccupations étaient maintenant ailleurs, et leur objet si important qu'il craignait la moindre distraction capable de l'en éloigner, fût-ce une heure. Madame de Follenbrais, qui cherchait au contraire les distractions les plus humbles, tant elle dépérissait d'ennui depuis le départ du despotique « Singe vert », avait pris Dartigois pour intime et premier confident.

Brusquement, elle l'interrogea un jour :

— Dartigois, toi qui connais si bien M. de Saint-Cendre, tu peux me tirer d'un doute!

L'écuyer dressa l'oreille :

« Attention! — songea-t-il. — Comme dit l'autre : A parleur indiscret, discret auditeur. »

Et il répondit :

— Serviteur, madame! Je serais trop heureux de vous rendre quelque service. Les conseils d'un vieil homme... Le proverbe espagnol dit — toute révérence gardée, naturellement : — « A jeune cheval vieux cavalier. » Je vous écoute.

— Que voulait dire, selon toi, M. de Clérambon, quand il prononça ces paroles, s'adressant à ma personne : « Si vous devenez veuve... et cela ne tient qu'à vous... »? (Et il appuya sur ce : « Cela ne tient qu'à vous », d'une façon inquiétante et bizarre.) « ... je vous conseille d'épouser le marquis de Saint-Cendre : c'est l'homme qui a été créé pour vous... » Que voulait bien dire M. de Clérambon?

Dartigois ne donna pas immédiatement son avis. Plusieurs fois il se fit répéter le propos, s'enquit des circonstances. Diane ne lui en cacha que certaines, et qui étaient accessoires. Alors il demanda un délai — « pour réfléchir : la nuit porte conseil ». Le lendemain, il déclara à madame de Follenbrais qu'il avait saisi, « voire au delà », le sens caché et profond du discours :

— Oui, madame. J'ai compris, et dans le tréfonds, la valeur véritable de : « Et cela ne tient qu'à vous ». La connaissance que j'ai de l'homme et de son caractère, me

confirme dans mon idée. Aussi, sans fatiguer vos mignonnes et délicates oreilles de commentaires superflus, et fort de ce vieux et excellent dicton : « Trop parler nuit », — en un mot, pour tourner, ainsi qu'on dit usuellement, au plus court, j'estime, madame, et j'avance, avec tout le respect que je vous dois, à vous et à mon glorieux maître, homme qu'on ne saurait assez admirer... Oui, c'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

— Tu parles d'or, Dartigois !

Et, dissimulant son impatience, Diane tirailla sa broderie.

— J'estime donc, madame, que vous devez épouser monsieur le Marquis. Aussi vrai qu'il n'est bon fer que de Berry, vous êtes faits l'un pour l'autre comme deux doigts de la même main. Voilà qui est clair. Donc vous serez sa femme.

Madame de Follenbrais se contint. Son désappointement ne se trahit que par un coup de ciseau donné de travers :

— Mais tu railles, Dartigois ! — fit-elle posément. — Je ne suis pas veuve, et, par conséquent, point à marier...

— Qui vivra verra, madame !... La chose est entendue : vous serez marquise de Saint-Cendre... aux...

Il se retint, ne voulant pas préciser, hésita, simula un élancement, étouffa une malédiction, se haussa sur son traversin. Enfin, il trouva une fin à sa phrase :

— Plus tôt que vous ne le pensez.

Du coup, Diane perdit contenance. D'un mouvement brusque elle cassa son aiguille. La pointe s'enfonça dans son pouce. Mais l'accident, en tous autres temps considérable, ne lui arracha pas un cri. Se suçant le doigt, où perlait une goutte vermeille, elle interrogea l'écuyer.

Attentif, subitement, à examiner le plafond, Dartigois demeura silencieux.

Dès lors, ce mariage fut leur seul sujet d'entretien. Sans s'expliquer, Dartigois encourageait la dame. Et il se rétablissait à vue d'œil. Maintenant il avait un but, savait où il allait, tenait à la vie, extraordinairement. Sans cesse, il questionnait Diane sur ses alliances, sa fortune liquide, ses biens au soleil, les dispositions de son contrat. Il exigeait des chiffres : « Comment son douaire était-il constitué ? »

— Mais tu es fou, Dartigois ! Oublies-tu que mon mari est jeune, bien portant et dispos ?

Et Diane essayait de faire parler le proverbial écuyer, qui répondait par sentences :

— « Tout homme vivant est bon pour faire un mort. »

Alors elle le regarda attentivement...

Il ajouta :

— Et cela ne tient qu'à cette jambe. Le médecin Pélissier est d'avis que je pourrai me tenir entre les arçons, peut-être, la semaine prochaine.

Diane s'arrêta de coudre. Toute pâle, elle repoussa de ses mains sveltes l'ouvrage en train, s'appuya au dossier de sa chaise. Autour d'elle, les murs parurent tourner. Alors elle ferma les yeux, les rouvrit, dévisagea Dartigois. Leurs regards parlèrent. Le pacte était signé. Ils se comprenaient, à cette heure.

Le soir, madame de Follenbrais dit à sa chambrière :

— Charpy, ne manque pas, dans tes prières, de mêler quelque belle oraison pour le prompt rétablissement de Dartigois. Je suis vraiment peinée des souffrances de ce pauvre homme !

Et elle s'en fut interroger M. Hélion Pélissier. Ce savant personnage la rassura d'un mot : « — Demain, sans faute, Dartigois quitterait son lit. Il pourrait sortir à cheval avant huit jours. »

En effet, guindé sur deux béquilles, Dartigois commença d'aller et venir par les chambres. On le rencontrait dans les couloirs, sautillant sur sa jambe gauche, la droite repliée, désormais hors de service.

« L'important, — se disait-il, — c'est que je puisse chevaucher. Sur ma selle, je serai un autre centaure. Et ce qui me reste à faire est besogne de centaure. »

Quand Hélion Pélissier lui avait demandé dans quelle position il souhaitait que sa jambe, perdue à jamais, fût fixée et raidie par le calus de la fracture, il avait répondu :

— Une pareille question a été posée, monsieur, paraît-il, à un des colonels allemands qui furent blessés à la bataille de Jarnac, si ce n'est à celle de Moncontour, en combattant dans les rangs catholiques. Ce seigneur landgrave avait eu le coude

cassé par une balle de pistolet à lui adressée par M. l'Amiral, dont il avait aux trois quarts emporté le nez avec son coup de feu. Il choisit de garder son bras étendu afin de pouvoir manier son pistolet, puisqu'il s'agissait de la main de l'épée. En une semblable circonstance, un autre préféra garder son bras plié, et cela s'entend fort bien, parce que c'était la main de la bride. Sans vous citer d'autres exemples, monsieur le médecin, — car vous pourriez me répondre judicieusement par le proverbe : « Ce ne sont pas les bonnes armes qui gagnent les batailles, mais les grands cœurs, » — je vous demanderai de garder ma jambe droite repliée tout juste ce qu'il convient pour être capable de chausser l'étrier et de me tenir à cheval. On m'aidera à me mettre en selle, et on me bouclera, s'il est nécessaire, le genou sur l'arçon, pour plus de sûreté.

Dartigois avait alors invoqué l'exemple de feu M. le Prince, qui chargea ainsi — pour la dernière fois, « la bonne ! » — à Jarnac, — et terminé par sa finale habituelle :

— Quant au reste, j'en fais mon affaire.

Maintenant il rendait ses visites à madame de Follenbrais. On l'installait dans un vaste fauteuil, soigneusement garni de coussins, et on lui poussait plusieurs carreaux sous les pieds. Continuant de s'exprimer par paraboles, il décourageait l'impatiente curiosité de la jeune femme, se dérobant devant toute question précise. Il abondait en réticences. Et ces savantes prétéritions étaient pareilles aux flots de la marée montante, qui ne se ruent en avant que pour s'écrouler et reculer aussitôt.

— Si jamais notre rêve se réalisait, Dartigois, — disait Diane, insinuante, — combien je serais heureuse de t'avoir pour écuyer ! Avec un brave tel que toi, une femme doit se sentir toujours dans la plus grande sûreté.

Dartigois, ainsi directement mis en cause, frappait le plancher de sa béquille et demeurait impénétrable. Il répondait, évasivement :

— Pour cela, je ne puis m'engager, madame. Tout autre que moi... Un clou chasse l'autre... Compter sur quelqu'un, voyez-vous, par le temps qui court, c'est vouloir enfermer de l'eau dans un panier.

Ou bien encore :

— Qui vivra verra. M. Ramus, madame, répétait couramment que former des projets est aussi insensé que de se flatter de pouvoir voler dans les airs.

Diane se morfondait à écouter l'écuyer. Mais elle ne renonçait pas à surprendre sa discrétion. Un jour, elle lui demanda, brusquement :

— Ainsi c'est bien vrai, Dartigois? Ton intention est arrêtée de m'abandonner... quand je... si, veux-je dire, je devenais jamais ce que nous souhaitons?

— Non, madame, je ne vous abandonnerai point, certes! Mais je ne serai plus là... C'est-à-dire... Je ne prétends pas, naturellement... Comme dit le baudet quand on lui mit sur le dos la grosse cloche de Saint-Omer : « A l'impossible nul n'est tenu. »

Et, à ouïr cet homme qui ne terminait aucune de ses phrases, Diane se sentait brûler d'un désir égal de le battre et de l'embrasser. Travaillée par une curiosité fébrile, une terreur singulière qui la rendait timide, elle se tenait à grand'peine de ne point pleurer. Elle s'abaissait jusqu'à le supplier :

— Mais, Dartigois, n'as-tu donc pas confiance en moi, que tu me caches ainsi tous tes projets? Moi, je n'ai point de secret pour toi!

— Laissez, madame, le pain cuire. Qu'importe le bois dont on chauffe le four? Par grisard ou bouleau, votre pain doré cuit, c'est l'essentiel.

— Ah! Dartigois! Dartigois! tu me retournes sur les charbons!

— Saint Laurent, madame, qui se trouvait aussi sur le gril...

Et il s'esquivait, par quelques facéties, sans révérence. Si Diane le serrait de trop près, une toux opiniâtre le prenait qui l'empêchait de parler. Certain soir même qu'elle avait tenté de s'asseoir sur son bon genou et de lui enserrer le cou de ses bras, il rejeta adroitement, sans rudesse, ce souple et plaisant collier, et s'enfuit, à grand renfort de béquilles.

Un matin qu'elle s'était levée avant midi, par grand hasard,

madame de Follenbrais entendit des détonations qui se suivaient, régulières et pressées. Elle vit, d'une fenêtre, Dartigois qui s'exerçait à manier son cheval, et avait le pistolet au poing. Attentifs et agiles, trois jeunes gens couraient à ses côtés, lui passant toujours une nouvelle arme. Galopant en ligne droite ou sur deux pistes, Dartigois, penché sur l'arçon, déchargeait son pistolet, à quinze pieds de distance, sur un poteau coiffé d'un chapeau, enveloppé d'un manteau, et qui, vu de loin, simulait une figure humaine. A chaque coup, le poteau, atteint d'une balle, s'allongeait sur le sol, et on eût dit un homme qui s'aplatissait et tombait sur le nez. Diane suivait ce manège avec une âpre attention.

— Voyez, madame, comme M. Dartigois est adroit à se servir de ses armes. Sur douze coups, il n'en a pas manqué un seul. Je plains qui, à la guerre, se trouverait devant lui.

Et Charpy, frappant joyeusement des mains à une nouvelle chute du mannequin, ajouta :

— Il est aidé de ses trois valets. Celui-là, qui court aussi vite que le cheval, est La Foi, et l'autre, à droite, est La Charité... Le moins beau des trois s'appelle L'Espérance... Je les reconnais pour les avoir vus à...

Elle n'osa pas rappeler le sac de la Haute-Ganne, et continua :

— Ils sont arrivés tous trois, ce matin même. On dit, madame, que M. Dartigois partira demain avec eux, pour rejoindre... monsieur... je veux dire le Singe vert... à l'armée de messieurs les Princes.

Diane, résistant au tremblement qui la secouait contre l'appui de la croisée, répondit distraitement :

— Grand bien lui fasse !... Il est joliment ennuyeux, avec ses proverbes !

Et quand, le soir, Dartigois se présenta devant elle pour lui faire ses adieux et demanda la permission de lui baiser la main, madame de Follenbrais ne dit rien pour le retenir :

— Bon courage, Dartigois, et au revoir !

— Non point au revoir, madame, mais adieu...

Il bredouilla, en s'éloignant, dans le bruit sec de ses béquilles :

— Ne m'oubliez pas dans vos prières !

Immobile, froide et hautaine, madame de Follenbrais regarda l'écuyer partir. Et, comme c'était une dame d'une exquise culture et à qui l'humanisme n'était point étranger, elle murmura :

— Dartigois, tu pars, portant César et sa fortune !

Mais le courage de Diane n'était pas à la hauteur de son ambition. L'obscurité des couloirs lui parut tout à coup pleine d'embûches, et son trouble la peuplait de vagues et mystérieux dangers. Noyée dans les ténèbres, elle n'osait ni rester en place ni rentrer dans sa chambre, peuplée d'ombres mouvantes, dont la lumière incertaine de la lampe, pendue au plafond, profilait les contours inquiétants sur les murs. D'une voix qui tremblait d'angoisse, madame de Follenbrais appela sa chambrière. Charpy accourut aussitôt.

— Charpy, ma fille, je me sens mal disposée, ce soir, et les vapeurs me tourmentent. Donne-moi mon flacon de sels. Tu rouleras ta couchette contre mon lit, à le toucher, tout contre ! Car, pour rien au monde, je ne pourrais dormir seule.

Dartigois, dans l'autre aile du château, confabulait avec M. de Croisigny.

« C'était son audience de congé, la dernière. Il partirait cette nuit même, car le Marquis l'appelait... »

— Dieu te garde, Dartigois, — lui dit Croisigny, — et puisses-tu rejoindre ton maître sans encombre. Tu lui porteras mes amitiés, et tu lui diras que je l'aime toujours... quoi qu'il ait pu faire pour...

Une gêne commune tenait les deux hommes. Au fond, ils ne demandaient qu'à parler. Mais aucun ne pouvait se décider, tant il craignait de chagriner l'autre.

Dartigois pourtant se décida :

— Écoutez, monsieur Gaspard... Je puis vous appeler ainsi pour être votre aîné de quelques années... Écoutez-moi. Ne croyez pas que M. le marquis, mon maître...

Croisigny l'interrompit brusquement :

— C'est bien, Dartigois ! Je ne lui adresse aucun reproche, et ne m'érige pas en juge entre Saint-Cendre et Clérambon. Ne m'oblige pas à en dire plus.

— Écoutez, monsieur Gaspard ! Je suis le seul coupable...

— Tais-toi, Dartigois ! Tu as fait ton devoir, je pense avoir rempli le mien. Pars donc tranquille, couvert par ma parole. Rien ne sera tenté contre toi. Je puis même te jurer, sur mon épée, seul bien qui me reste au monde, que M. de Clérambon ignorera toujours — à moins qu'il ne l'apprenne d'une autre bouche que la mienne — l'entreprise que Saint-Cendre te chargea de monter contre nous.

Vivement, Dartigois se récria :

— Erreur, monsieur ! Erreur grave, complète et profonde ! Le Marquis, mon maître, ne m'avait rien ordonné. C'est moi, moi tout seul, entendez-vous, qui ai forgé la machine. Heureusement pour vous ! Car, s'il l'avait fabriquée, vous le connaissez assez pour savoir qu'il aurait réussi ! Un homme comme lui !... Tandis que moi !... Enfin, je vous répète que moi seul ai combiné le coup...

Et il ajouta, plus bas :

— C'était une manière de m'acquitter de toutes ses bontés.

— Oui, j'entends ! — répondit Croisigny, qui eut assez de force sur lui pour ne pas sourire.

Touché par ce dévouement sauvage, il se leva et serra la main de Dartigois :

— J'ai trop vécu et trop fait la guerre, mon ami, pour ne pas m'y connaître en hommes. Car c'est dans les hasards et les périls des combats que se montrent les qualités les meilleures. Mais, je te le déclare, Dartigois, jamais je n'ai rencontré ton pareil. Et quand je me considère, je me trouve petit, et de pauvre caractère, à côté de toi.

— Vous voulez rire, monsieur Gaspard ! Et c'est un jeu pour vous que de me railler ! Ne vous privez pas de ce plaisir, si cela vous distrait... Écoutez, cependant... Je sens, à cette heure, une étrange confiance me gagner à votre endroit... Donc vous dirai-je ce que je n'apprendrais à homme sur terre. Aussi bien serez-vous le dernier gentilhomme avec qui j'aurai conversation ici-bas !

Croisigny, grave et attentif, s'était rassis. Accoudé sur le coin de sa lourde table chargée de papiers et de livres, il dit seulement :

— Parle, mon ami.

— Monsieur Gaspard, je suis très malheureux. Non point à cause de mes affaires ! La ruine, le deuil ne me touchent que peu, Dieu merci ! Femme, argent, repos, tout cela m'a quitté. C'était dans l'ordre... Je mentirais cependant à vous dire que la mort de Catherine m'ait trouvé indifférent... Mais, n'est-ce pas? cela devait finir ainsi... Les femmes, voyez-vous, ne savent rien prendre suivant le raisonnable...

Croisigny, silencieux, regardait l'écuyer qui, lentement, se passait la main sur le front. La douleur muette tordait pareillement le cœur de ces deux hommes, si différents d'aspect et de condition. Puis, d'une voix sourde, oppressée, Dartigois continua de parler :

— Le seul à plaindre en tout cela est le Marquis. Seul, son chagrin me pèse. Et ce m'est une peine cuisante de voir une personne de son mérite sans cesse traquée par la haine et l'envie. Mais ne sont-ce point là les accompagnements ordinaires de la supériorité et du talent? De même pour la marquise Gabrielle. Et c'est là ce qui me point, par-dessus tout... Que vous manderais-je, monsieur Gaspard, dont vous ne soyez pas informé?

Il baissa la tête, hésita. Croisigny, les yeux baissés, demeurait figé dans son immobilité et son silence.

— Monsieur de Clérambon a dû vous apprendre... sans doute?... Madame Gabrielle n'était pas... Comment dire? Enfin, il est certain... Dois-je rappeler?...

Croisigny leva les yeux, alors, et dit, d'une voix blanche :

— Clérambon ne m'a rien appris. Toi seul, Dartigois, possèdes le secret de ton maître. L'honneur nous commande à tous deux une égale réserve. Toi, tu dois là-dessus te taire... et moi, je dois tout ignorer.

— Les morts, monsieur, ont le droit de se défendre. Et ils vont parler aujourd'hui. C'est un mort qui vous parle, comte Gaspard de Croisigny ! Entendez-vous? Car je ne vivrai maintenant que quelques jours... Le temps juste suffisant pour remplir un dernier devoir... Et puis, je trouverai le repos...

M. de Croisigny s'était levé.

— Adieu, chère tête de Dartigois ! Quel que soit ce devoir, quelle que soit l'action, bonne ou mauvaise, où tu t'engages, et où tu laisseras ta vie, pour le plus grand bien de ton

maître, — va, je l'ai compris! — quelles que soient les fins où tu tends, je ne saurais te condamner. Embrasse-moi, Dartigois! Et pars!

Et Dartigois s'en fut, sans avoir appris à M. de Croisigny les particularités qui accompagnèrent la mort de madame la marquise Gabrielle de Saint-Cendre et de mademoiselle Gilonne de Bonisse.

Le 21 juin, aux premières lueurs du matin, il sortit de la Roche-Thulon avec ses trois valets, La Foi, L'Espérance et La Charité, et piqua vers Montluçon.

MAURICE MAINDRON

(La fin au prochain numéro.)

mouvements nobles et lents; drapée de larges vêtements blancs, elle ondule longuement pour venir enfin se tasser en une masse blanche devant la tente d'un officier; c'est un chef du voisinage qui, suivi de ses notables, expose les vols et les déprédations dont son village a été victime. Au loin, quelquefois, sur un monticule dénudé, apparaissent quelques cavaliers, sombres silhouettes masquées de noir : un instant immobiles, ils se découpent en lignes sculpturales sur l'azur du ciel que raie l'éclat du fer des lances; ils observent le camp étalé devant eux au fond de la plaine; puis, tout à coup, ils disparaissent comme une vision. Ce sont des batteurs d'estrade touaregs, qui attendent sans doute que la colonne des « fils du diable » soit mûre pour un coup de main rapide.

***

J'avais à faire de cette horde une troupe capable de rapides déploiements, d'actions vigoureuses et soutenues. Ancien Soudanais d'une époque passée, — au sortir des marais du Diamanko, après une lutte héroïque de plusieurs heures contre les *sofas* de Samory, j'avais vu la compagnie Pineau faisant halte pour régulariser sa tenue et pour être, après un alignement impeccable, inspectée par son capitaine, — la vue de la colonne que j'allais commander, avec laquelle j'allais m'enfoncer vers l'inconnu des régions tchadiennes, me jeta dans une stupéfaction profonde.

Puis m'apparurent les causes du mal qui avait si promptement transformé en bandes de sofas nos belles troupes noires de jadis. Un beau jour de 1896, on avait appris dans le Soudan français, qui alors ne dépassait guère les rives du Niger occidental, que les Anglais de la Gold Coast, que ceux du Lagos et de la Nigeria remontaient vers le nord et cherchaient à englober dans les possessions britanniques les vastes régions de la boucle du Niger. Alors, avait commencé une folle course armée à travers cette immense contrée, vaguement effleurée autrefois par quelques hardis explorateurs. Tout manquait, sauf les armes et les munitions. Du jour au lendemain, il fallait décupler les effectifs. Pas de cadres, pas d'hommes, pas de vêtements; les caisses du trésor vides. C'est

bien ici que les Français donnèrent la preuve que le mot impossible ne s'attache pas à leurs entreprises! De jeunes officiers, pleins de vigueur et d'audace, connaissant la langue mandingue et munis par le général de Trentinian de nombreux fusils Chassepot transformés, suppléèrent à tout. Recrutant dans les villages de l'intérieur tous les aventuriers en quête d'aubaine, — et au Soudan ce métier fort honoré et lucratif avait de nombreux virtuoses, — ils eurent tôt fait de mettre sur pied une véritable armée. D'uniforme, de solde, d'approvisionnements, il n'était pas question. Un morceau d'étoffe rouge sur la tête permettrait au chef de reconnaître les siens, et la guerre payerait la guerre.

Dispersée en une dizaine de colonnes d'autant plus mobiles qu'elles ne portaient que leurs armes, cette grande bande devança partout les troupes anglaises; elle leur fit front sur tous les points de l'intérieur où elles s'étaient aventurées; elle arrêta net leurs efforts combinés (1896-1898). La convention du 14 juin 1898 survint à point pour empêcher ces gens en haillons de se jeter à corps perdu sur les beaux détachements anglais, de les déraciner de leurs postes avancés et de les rejeter à la côte. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'énergie, de l'activité, de l'endurance, de la maîtrise ou du courage dont, pendant deux années, quelques-uns de nos jeunes officiers de l'infanterie coloniale firent preuve dans l'accomplissement d'une si incroyable entreprise.

Cette campagne de la boucle du Niger laisse assez loin derrière elle, comme étonnant exemple de conquête extraordinaire, les hauts faits des Cortès, des Pizarre et des Almagro. Ici, du côté de l'assaillant, le chef entre en campagne seul; auprès de lui, pas un homme de sa race: autour de lui, pas un soldat. Du sol qu'à lui seul il va conquérir, il tirera et formera ses seconds et ses soldats. Son adversaire, ce sont des légions de gaillards vigoureux, braves à l'excès et dont la guerre est le vouloir préféré; derrière eux, des forces européennes solides et disciplinées. En deux années, une immense contrée est soumise; les détachements européens adverses sont affamés, coupés de leurs communications, prêts à abandonner la partie, à reculer vers la côte. Mais il eût fallu, ces opérations si brillamment et si heureusement terminées, licencier tous ces aven-

turiers noirs; car si nos officiers avaient pu leur donner la discipline du feu, ils n'avaient pas eu le loisir d'en faire des soldats. Ces guerriers à tout faire ne guerroyaient que dans l'espérance du butin. Ne recevant ni solde ni vivres, comment leur faire comprendre que ce qu'ils avaient conquis par les armes n'était pas leur bien? Aussi, après l'assaut d'un village, se renouvelaient les scènes dont l'Afrique noire était alors coutumière, mais que seule une évocation des sièges du moyen âge peut nous laisser entrevoir.

A la fin de la campagne, les colonnes présentaient l'aspect de hordes barbares, traînant au milieu d'elles tout un peuple de vaincus, avec ses troupeaux et ses biens. Répandus un peu partout sur les nouveaux territoires, ces conquérants improvisés donnèrent là où ils séjournèrent le plus déplorable exemple à nos troupes régulières noires. Dès que la poussée constante de notre conquête vers l'Est rendit intermittentes les distributions réglementaires, nos tirailleurs eux-mêmes se hâtèrent d'en prendre cause pour vivre à leur tour sur le pays : les exactions, les coups de force, le pillage se produisirent d'abord à l'insu des officiers; bientôt ceux-ci, désarmés par le manque de solde, de vivres et de vêtements, — contrepoids obligé de toute discipline militaire chez des mercenaires, — et débordés par tous ces besoins qu'ils ne pouvaient satisfaire, fermèrent insensiblement les yeux sur maints actes répréhensibles. Ils s'accoutumèrent à voir grossir les smalas de femmes et d'enfants de provenance suspecte, ou de chevaux et de bestiaux, fruits certains de furtives rapines.

Le mal était grave. Il fallait y porter un remède immédiat et vigoureux. Pendant tout le mois de décembre, je dus lutter contre la résistance sourde que mes huit cents tirailleurs opposaient désespérément à ma volonté d'en finir avec les smalas et les troupeaux, comme avec les mœurs qui les avaient fait naître et les entretenaient. Le Soudanais a l'âme d'un enfant. Mobile d'idées et de volonté, il manque de ténacité; de tempérament exalté, adorant la rhétorique des discours, on a prise sur lui, lorsqu'on connaît sa langue, par des palabres fleuris où l'on exalte ses mérites et ceux de ses pères. Sa vanité est proverbiale; en la caressant par des

louanges, en la mettant en jeu pour quelque sacrifice, on en obtient souvent plus qu'on ne lui a demandé.

Par cette action directe sur mes hommes, par divers autres moyens que les circonstances m'inspiraient, je pus un jour de janvier 1901, la veille de notre départ pour l'inconnu, jeter sur notre camp un coup d'œil satisfait. Rien dans son aspect ne rappelait plus le pittoresque désordre dans lequel j'avais été reçu à mon arrivée. Sur un plateau commandant le fleuve, se dessinait le carré du camp, coupé de larges avenues qui séparaient les compagnies; des gourbis alignés en arrière des tentes des officiers; en avant, les lignes étincelantes des faisceaux. Tout autour du camp, une enceinte d'arbustes épineux, assez haute et épaisse pour interdire le passage d'un homme; sur les flancs, des petits postes; au loin, le scintillement intermittent des baïonnettes des sentinelles; près du fleuve, le parc aux bestiaux dûment retranché et gardé.

*
* *

La contrée qui s'étend du Niger au lac Tchad entre les parallèles 13 et 15 de latitude nord, est complètement dépourvue d'eaux de surface permanentes. Quatorze cents kilomètres en région tropicale sans un cours d'eau ! Jadis, à des époques lointaines, il en était tout différemment : le Niger recevait sur sa rive gauche d'énormes affluents, véritables fleuves dont les ramifications remontaient en un éventail serré de rivières jusqu'au plateau des Hoggar, en plein centre saharien. Alors les girafes et les éléphants allaient dans le nord jusque sur les confins de la Numidie méditerranéenne à la recherche d'abondants pâturages. Mais quel est le sol qui, sauf sous les pluies équatoriales, peut résister aux dévastations des peuples pasteurs ? La conquête islamique, avec son apport d'Arabes nomades, puis l'invasion des Touaregs, venus de l'est[1], accéléra la ruine des régions sahariennes. La terre dénudée annuellement par l'incendie ne retint plus les eaux; l'évaporation

1. Tous les Touaregs que j'ai rencontrés, Ouliminden, Kelgress, Kelouis, Cherifen, Hoggars, etc., prétendent être venus de l'est, du Nil, et non du nord et de la Méditerranée, comme la plupart des géographes l'admettent.

cessa, l'état hygrométrique de l'air s'appauvrit, les condensations de vapeur se raréfièrent; la pluie manquant, la végétation disparut et laissa le sol et la roche exposés directement à l'action mécanique de la chaleur et du froid, de l'air et des vents; les désagrégations du granit et des grès emplirent de sable les lits des rivières desséchées; ils se comblèrent au point que parfois leur cours se perd entièrement sur de vastes étendues.

La marche lente mais sûre de ce redoutable phénomène ne s'est pas arrêtée au voisinage du tropique. Le Sahara a gagné vers le sud les régions jadis verdoyantes de l'Aïr et de l'Azaoua; il atteint maintenant l'Adar, le Gober, le Tessaoua, le sultanat de Zinder; il est établi sur tout le pourtour septentrional du lac Tchad. Et cette marche qui nous paraît lente est extrêmement rapide, si on la compare aux phénomènes géologiques naturels, où l'homme ne saurait intervenir. Barth, il y a cinquante ans à peine, trouvait de l'eau en abondance sur des points où nous souffrîmes de la soif; les vieillards du nord de l'Adar nous ont montré des rivières qui, au temps de leur jeunesse, coulaient pendant plusieurs mois de l'année. Des mares jadis permanentes, que nous croyions trouver pleines, étaient à sec et ne se remplissaient plus que pendant les deux mois d'hivernage. Au reste, comme preuve irréfutable du désastre causé par la main de l'homme, j'ai fait dégager, sur les indications des Touaregs Ifisen, un coin de vallée où, sous le sable amoncelé, nous avons trouvé les souches d'une forêt, qui fut abattue il y a quelque vingt ans par ces nomades pour créer un champ de mil. Notre ligne de communication entre le Niger et le Tchad est actuellement semi-désertique; elle est coupée par des espaces de plusieurs centaines de kilomètres où le désert est absolu. Si l'on n'y prend garde, les puits encore ouverts se tariront successivement, comme ont tari ceux qui jalonnaient la route que suivit Barth en 1849, de l'Aïr au Damergou.

Aussi, dans les parties de cette contrée les plus favorisées, on ne boit que lorsqu'on est maître des puits, et ces puits sont toujours enfermés dans l'enceinte d'un village; partout, d'un puits à l'autre, il faut emporter son eau avec soi; malheur à qui la perd, malheur à qui, retardé dans sa route, épuise

prématurément sa provision! Dans le Sahara algérien et tripolitain où la situation est la même, les moyens pour y remédier sont incomparablement plus puissants. Entre Niger et Tchad, sur cette lisière du Soudan, le chameau est rare, de petite taille, sans résistance : on ne peut lui demander que de faibles étapes, vingt à vingt-cinq kilomètres par jour ; il porte à peine cent kilogrammes. L'outre que fabrique l'indigène est poreuse, mal jointe; après trois journées, il n'y reste habituellement qu'un peu de boue. En vérité, le bœuf porteur et l'âne lui-même offrent presque toujours les moyens de transport les plus pratiques. Mais combien diminuées les possibilités de franchissement des zones désertiques avec ces animaux, si sobres soient-ils! C'est ainsi que la recherche d'une route suffisamment fournie d'eau était devenue pour nous le problème capital. Après que, par persuasion et par une série de déploiements opportuns de nos forces, nous eûmes pacifié et rallié la région comprise entre le Niger et la frontière britannique, nous fîmes converger tous nos efforts vers ce but primordial : trouver la ligne la moins aride pour aller du Niger aux premières villes tchadiennes; inventer, créer, fabriquer les moyens de transport d'eau et réunir les animaux de bât nécessaires.

II

Échoués sur la berge du Niger, nous l'étions en réalité. Sauf les armes et les munitions, et encore celles-ci douteuses et disparates, tout nous manquait. Notre caisse contenait trois mille sept cent soixante-seize francs pour entretenir et solder pendant plusieurs mois cent Européens et un millier de noirs. Pas d'autres médicaments que ceux que quelques-uns de nous, gens prudents, possédaient au fond de leur cantine; aucun appareil ni instrument chirurgical ou de pansement. Comme vêtements, les loques informes qui commençaient à ne plus couvrir qu'imparfaitement nos hommes ; de vivres européens, point ou à peu près ; aucun outil ; pas de moyen de transport quel qu'il fût, animaux, selles, bâts ni harnachements.

Chose incroyable, l'ingéniosité et l'esprit inventif des officiers, le bon vouloir des populations noires, — Songhays et Djermas, — si récemment soumises, suppléa à tout. Il advint ainsi que, dans les premiers jours de février 1901, un détachement de deux cent cinquante fusils et quinze sabres était prêt à partir pour l'intérieur, muni des moyens de transport et des vivres strictement nécessaires. Derrière nous, nous laissions à Sorbo-Haoussa, port fluvial que nous avions créé de toutes pièces sur le Niger, non loin du grand marché de Sansanné-Haoussa, une tête de ligne suffisamment outillée. La région qu'elle commandait était divisée en sections dont les chef-lieux, Dosso et Filingué, étaient solidement fortifiés et fournis d'une garnison sérieuse.

***

Le 14 février 1901, commence notre exode vers l'est.

Pendant dix ou douze jours, nous suivons une piste dans le sable que parfois le vent nivelle si complètement qu'aucune trace de passage n'est plus visible. La piste serpente à travers les buissons et les arbres épineux. Çà et là, des villages dont les cases faites de chaume et de pisé se serrent autour d'un unique puits ; quelquefois assez proches les uns des autres, ces villages s'essaiment ailleurs à des distances de plusieurs étapes. Leurs habitants vivent sous la menace constante d'attaques inopinées des Touaregs ou des coureurs de brousse ; à la moindre alerte, leur peau de bouc pleine à l'épaule, ils gagnent les fourrés épineux du voisinage, d'où le manque d'eau écartera l'assaillant. Leurs troupeaux fuient dans toutes les directions, dressés à trotter sous la conduite de quelques cavaliers pendant une journée entière et à rester deux ou trois jours sans boire.

La profondeur des puits varie de vingt à trente mètres, dans le lit des rivières desséchées; souvent, elle dépasse 50 mètres, sur le plateau : on en tire l'eau avec une cordelette à l'extrémité de laquelle pend une sorte de bonnet en cuir. Il faut une journée entière de travail soutenu pour abreuver un détachement de quelque importance; vingt-quatre heures suffisent à peine pour l'approvisionner jusqu'à la prochaine

étape. Quelques pièces de bois jetées dans un puits l'obstruent pour plusieurs jours, et les indigènes d'un village ne manquent jamais, en cas d'alerte, de rendre leurs puits impraticables jusqu'à leur retour, afin de chasser l'ennemi de ses abords. Aussi, quelle diplomatie ne devons-nous pas déployer pour nous faire accepter en amis à chaque village d'étape et pour garder l'usage du puits, sans lequel notre colonne entrerait en perdition !

Après dix ou douze jours de marche, nous devons atteindre le Dallol-Maouri, longue dépression qui marque le lit d'un énorme affluent du Niger aux temps préhistoriques. En avant, s'étend du nord au sud une zone désertique, absolument dépourvue d'eau et d'habitants. Au nord, sur les confins du Sahara, elle est large de près de trois cents kilomètres. Au sud, elle va se retrécissant, s'atténuant pour disparaître à quelque distance du Niger. C'est la zone frontière entre les possessions anglaises et françaises. La partie qui nous reste à franchir est couverte d'une végétation épineuse, relativement dense; il faudrait deux jours pour la traverser si nous n'étions aiguillonnés par la soif. Mais le dernier puits que nous avons rencontré était d'un si faible débit qu'un travail acharné de tout le jour nous a donné à grand'peine l'eau suffisante pour rafraîchir mon monde. Coûte que coûte, nous devons marcher sans arrêt jusqu'aux puits de Dogoundoutchi, à quelques kilomètres de Matankari.

***

Le 24 février, à deux heures du soir, nous nous mettons en marche par un soleil de plomb. Mes noirs, tirailleurs et porteurs, se sont fait prier pour partir, car on a peu bu et les gorges sont déjà sèches. La colonne chemine quatre heures à travers les mimosées, dans un sable mou et luisant. Ses replis ondulent sur le plateau, au gré d'une sente que nos guides ont peine à reconnaître. La marche soulève un épais nuage d'ocre, qui tamise autour de nous la flamme du soleil; le sable soulevé nimbe nos traces de poussière d'or, au milieu de laquelle gens et bêtes suffoquent. A six heures, lorsque le grand disque rouge tombe sur l'horizon, s'y déforme et s'y

aplatit comme un gigantesque œuf de Pâques, tout le monde est haletant. Il faut arrêter la marche. Sur une profondeur de deux kilomètres, s'affaissent tirailleurs et porteurs, achevant, malgré les supplications des chefs, les quelques gorgées d'eau qui tiédissent dans les peaux de bouc. Les chevaux, les bœufs porteurs et les ânes, à peine soutenus à la dernière étape par quelques lampées, tendent lamentablement le cou vers le sol, d'où leurs naseaux chassent de petits nuages de sable.

La marche reprend à six heures et quart. Malgré l'état d'épuisement de tous, il faut qu'elle se continue douze heures durant, pour nous amener aux puits de Dogoundoutchi. La nuit s'annonce lourde et pénible. La lune émerge devant nous au milieu des halliers épineux, — disque violet estompé par le nuage de sable au milieu duquel il semble flotter. Pas un bruit, pas un cri, à peine le claquement assourdi des sandales qui traînent dans le sol meuble.

Sur le sentier, les arbustes épineux tendent traîtreusement leurs ramilles; des cris étouffés, des jurons. Les visages, les mains sont fouettés au passage, balafrés dans la pénombre. Mon dolman de khaki, très résistant, est happé à l'épaule par le crochet d'une acacie; l'étoffe est arrachée jusqu'au coude. Les vêtements de nos hommes, si misérables déjà, s'en vont en loques informes : quant aux porteurs, à moitié nus, leur peau est zébrée de longues écorchures où perlent les gouttelettes de sang. La fatigue de la marche s'accentue. Dans ce terrain mou, où le pied s'enfonce, la jambe perd son élasticité. Bientôt une toux aigre, aiguë, sortie des palais asséchés que le sable fin irrite, jette une traînée de plaintes douloureuses à travers la nuit. Parfois, un bruit sourd accompagné d'une lamentation étouffée : c'est un porteur qui s'écroule avec sa charge en travers du chemin étroit. Il s'étend tout raidi, murmurant quelque supplication ; il s'immobilise auprès de sa caisse, les yeux grands ouverts, vagues, attendant la mort. Déjà, la lune est au zénith. La marche continue toujours. Est-ce bien une marche, l'ondulation en anneaux disloqués de cette longue colonne de misérables, que la soif étreint, que la fatigue abrutit, qu'enveloppent le bruit des exclamations de douleurs et des cris de désespérance ou les sourdes mélopées de l'hallucination qui commence?

Nous nous arrêtons à deux heures du matin. Gens et bêtes sont semés dans le fourré, toute une lieue de long, sur le sable chaud, dans la nuit que des nuages montant à l'horizon épaississent. La température est toujours suffocante, alourdie encore par la buée de sable qui nous baigne. Quelques bœufs porteurs, les plus vigoureux, escortés des tirailleurs les plus résistants et les plus fidèles, portent notre réserve d'eau : une vingtaine de peaux de bouc, cent litres peut-être d'un liquide fétide, tiède, boueux ; de l'eau cependant. Le sauvetage des malheureux que la soif et la fatigue ont terrassés est organisé. Chacun des Européens prend avec lui une peau de bouc et remonte la sente pour faire la récolte des corps affaissés, des loques humaines gémissantes, étendues sous le hallier.

A quatre heures du matin, presque toute la colonne est massée dans la clairière. Combien d'hommes et de charges manquent, combien d'animaux? Comment s'en rendre compte? Nous profitons, pour reprendre la marche, du regain d'énergie que quelques gorgées d'eau ont donné aux plus vigoureux, et de la volonté de se sauver qu'elles ont fait naître chez les autres. Nos cavaliers ont été envoyés en avant, munis chacun de plusieurs outres vides. Ils devront gagner au plus vite les puits de Dogoundoutchi, s'approvisionner d'eau et nous la rapporter. En même temps, ils inciteront les habitants du village, en leur promettant une forte récompense, à se porter à notre rencontre avec tous les récipients d'eau possibles.

Le soleil monte, paisible, derrière la ligne noire, dentelée, qui borde l'horizon ; ce sont les dents et les pics des monts du Maouri qui émergent des lointains bleuâtres; ils découpent la large face rougeoyante de tranches sombres. Déjà la fraîcheur de l'aube a disparu : de nouveau, le nuage de sable nous enveloppe et se dore de mille points brillants. Nous nous arrêtons épuisés. Dix kilomètres encore. Comment, sans eau, galvaniser la misère humaine, que nous traînons derrière nous, pour l'amener au but?... Enfin, devant nous, s'élève un tourbillon de sable ; bientôt, à travers son voile, s'estompent les silhouettes de nos cavaliers lancés à toute allure. Sur leurs épaules et à l'arçon de la selle, rebondissent les outres gon-

flées. Ils annoncent que, derrière eux, des centaines d'indigènes, cavaliers, fantassins, femmes et enfants, se pressent sur le chemin, chargés du précieux liquide...

***

Nous arrivons en face de Matankari, sur la falaise occidentale du Dallol-Maouri.

Ces dallols sont les oueds du Sud-Algérien, lits desséchés d'anciennes rivières dont le déboisement de la contrée a tari les eaux. Lorsqu'on examine le cours du Niger dans ces régions désertiques, entre Tombouctou et Gao ou Say, on se représente aisément les phases par lesquelles ces rivières ont passé avant de devenir les cañons desséchés ou les plaines sablonneuses des dallols actuels.

Pendant un millier de kilomètres, le Niger ne reçoit pas un affluent. Son débit n'est assuré que par les eaux de l'hivernage, amoncelées dans son bassin supérieur, et par les pluies qu'il reçoit directement dans son lit ou par les suintements des terres voisines. Que le bassin supérieur s'appauvrisse : immédiatement le cube d'eau dans le lit du fleuve devient insuffisant pour une coulée continue. L'évaporation dans ces régions arides aura vite raison alors des larges flaques étalées dans les bas-fonds; puis les violents courants d'hivernage viendront arracher des hectares entiers de berges meubles que ne retient aucune végétation. Les sables roulés s'amoncelleront, se tasseront, formant des bancs, puis des îles qui barreront le lit; ailleurs, nivelés sur de larges étendues, ils exhausseront le plafond du lit, qui s'étendra alors démesurément au détriment de sa profondeur, offrant à l'évaporation une surface de plus en plus grande. Ces érosions, ces arrachements des berges, les points où les remous ont colmaté ces matériaux en îles et en bancs, les nivellements du fond ramené au niveau de la plaine, tout ce travail hydraulique est nettement visible dans les dallols.

Sur le bord oriental, qui se dresse en face de nous, le Dallol-Maouri est bordé de collines gréseuses, aux flancs abrupts, déchiquetées comme des ruines de vieux châteaux forts, dont elles ont l'apparence dans les lueurs crépusculaires.

A leurs pieds s'étalent les trois villages de Dogoundoutchi; un peu plus au nord celui de Matankari. Cet îlot de noirs songhays, abrité derrière ses déserts et le rempart de ses hautes collines, n'a été qu'effleuré par la vague conquérante de l'émir peulh Mohammet Bello, quand il conquit au commencement du siècle dernier une partie du Soudan central et fonda l'empire de Sokoto. L'indépendance dont jouit le Maouri jusqu'à ce jour n'a pas empêché les habitants de nous faire bon et respectueux accueil. Pendant deux jours, nous nous refaisons à Matankari et nous reconstituons notre réserve d'eau.

*
* *

Le chemin qui, de Matankari conduit à Tahoua, est jalonné par quelques pauvres hameaux dont les puits ont un débit très faible et sont creusés à de grandes profondeurs. Pour parcourir ces cent cinquante kilomètres, je dois fractionner la colonne en quatre détachements qui se suivront à une journée d'intervalle. Le ravitaillement en eau sera plus facile, mais les razzias des Touaregs plus à craindre. Les Touaregs Ouliminden nous ont déclaré la guerre; la plus grande surveillance doit être exercée; chaque détachement se tiendra constamment prêt à faire front à une attaque imprévue.

Après plusieurs alertes, nous arrivons le sixième jour à Tahoua. C'est un grand village fortifié, peuplé de noirs azbins et planté dans les sables sur l'extrême limite du Sahara. Les Touaregs Ouliminden, Kelgress et Ifisen s'y approvisionnent en grains, qu'ils échangent contre leurs bœufs et leurs moutons. Notre venue les a chassés dans le désert. Je me suis fait un point d'honneur de conduire pacifiquement cette campagne. La guerre dans ces contrées primitives ne va pas sans un cortège de dévastations, telles que là où elle a passé il ne reste que le sol nu : hommes, femmes, enfants, troupeaux, maisons, cultures, tout disparaît sous l'horrible fléau; celui qui a comme moi vécu les heures sombres de nos luttes contre les grands chefs noirs, Samory, Ahmadou, Thiéba, peut aisément reconstituer en son esprit les épouvantes de l'invasion hunnique dans les Gaules.

Par mille moyens divers, je m'étais efforcé d'entrer en relations avec les tribus touaregs qui nomadisent dans le Sahara méridional. Je voulais les persuader de mes intentions pacifiques et de mon vif désir de respecter leur hégémonie sur leurs noirs vassaux, à la seule condition qu'ils reconnussent la suprématie de la France et qu'ils nous payassent en hommage un très léger impôt. Enfin je reçus la réponse des chefs Ouliminden :

Gloire à Dieu, le Tout-puissant, le Juste, l'Éternel, qu'il fasse descendre sa bénédiction sur la tête de Mahomet, son prophète, et que celui-ci la répande sur les fronts inclinés des vrais croyants.

Cette lettre est destinée au chef des Français.

Nous sommes dispersés dans le désert. Nous sommes pauvres. Nous avons faim, nous avons soif; mais nous nous portons bien, car nous sommes libres. Nous échangions nos troupeaux contre les grains et les étoffes sur les marchés des noirs azbins. Nos chameaux venaient pâturer et se refaire dans le pays des hommes noirs. Et ceux-ci nous payaient tribut. Il en était ainsi pour nous; il en a été ainsi pour nos pères et pour les pères de nos pères. Maintenant, depuis l'arrivée des Français, nous sommes errants dans le désert, souffrant de la faim et de la soif, car nos vassaux se sont révoltés contre nous. Mais Dieu nous aide et nous soutient; il nous donne la force de supporter tous ces maux.

Le chef des Français nous a écrit : « Soumettez-vous à moi et vos maux cesseront ». Les chefs des tribus se sont réunis et ont écouté la lecture de la lettre du chef des Français et ils ont décidé de demander à nos femmes ce qu'elles pensaient de cettre lettre. Et celles-ci ont répondu : « O hommes, pourquoi délibérez-vous? Ces Français sont-ils vos vainqueurs? Vous êtes-vous mesurés contre eux la lance et le bouclier à la main, et, Dieu vous ayant retiré sa protection, les plus braves d'entre vous sont-ils restés morts sur le terrain et les autres ont-ils dû fuir couverts de blessures et hors d'état de soutenir la lutte? Et si vous n'avez pas mesuré vos armes contre celles des Français, pourquoi parlez-vous de soumission. On ne se soumet qu'à son vainqueur ? »

Ainsi ont parlé nos femmes. Salut !

Il fallait donc qu'en quelque brillant tournoi, en une joute sanglante, dans des passes d'armes où la lutte est sans merci, se décidât le sort des tribus touaregs. La faim, la soif, la misère ne comptaient pour rien au regard de ce sentiment

d'honneur chevaleresque, enrubanné par les encouragements héroïques de leurs femmes. Et la joute eut lieu ; à la mare de Zanguébé d'abord, ensuite à Galma.

De notre côté, cent dix fusils ; mais, à leur tête, un jeune chef de bataillon de trente-deux ans, connu de tous les Africains pour sa valeur, le commandant Gourand ; à ses côtés, l'élite de mes officiers et des sous-officiers du bataillon. Les Touaregs étaient huit cents : pas un serf, pas un esclave n'étaient mêlés à leurs rangs ; seuls, devaient se mesurer contre nous des hommes de race noble. Notre petite troupe est formée en carré sur la pente d'une longue dune, dont elle cherche à gagner le sommet. Dans le lointain, une épaisse phalange de trois cents fantassins, couverte comme d'une muraille par les larges boucliers frappés en leur milieu d'une haute croix rayonnée, se meut rapidement, silencieuse. Les éclairs des longues épées nues, dont la garde est en forme de croix, jaillissent entre les boucliers.

Bientôt, vers notre gauche, se lève un épais nuage de sable, duquel surgit un escadron de cinq cents cavaliers lancés à fond de train, couverts du bouclier, la lance en arrêt. On n'aperçoit des guerriers, qui se rapprochent grandissant dans leur course folle, que les têtes masquées de noir par le turban rigide et par le *lintam*, le voile noir de la face, semblables au heaume et à là visière en fer bruni des croisés. Comme une trombe furieuse, cette cavalerie muette s'abat, s'écrase sur nos baïonnettes. Notre carré s'enveloppe de flammes : les chevaux touaregs se mâtent, renversent leurs cavaliers qui se remettent en selle d'un souple bond de panthère. Après la lance, l'épée. Chacun des cavaliers touaregs cherche le corps à corps. Les balles des fusils Lebel fauchent leurs rangs ; parfois un seul coup de feu traverse plusieurs combattants qui ont encore la force de frapper un dernier coup, avant de s'écrouler en bas de leur selle. Idighini, le chef des guerriers kelgress, rompt le carré et d'un seul coup d'épée fend jusqu'aux oreilles la tête d'un sergent noir. Mais les plus braves tombent tour à tour. Déjà la plaine se remplit de chevaux sans maîtres, qui fuient dans un galop désordonné, ou de cavaliers qui abandonnent la lutte. Les cadavres s'amoncellent autour de notre carré, dont les flancs s'ou-

vrent pour se rabattre sur les derniers fanatiques à qui le point d'honneur ordonne de rester sur la place.

Pendant ce temps, la phalange des fantassins touaregs a débouché sur la crête ; elle dévale sur nous. La ligne de boucliers étroitement serrés ne laisse apparaître que les têtes voilées de noir et les épées nues. Notre première décharge troue la muraille en vingt endroits, mais ne l'arrête pas. Ils croyaient, ces braves gens, qu'après un premier feu on en viendrait aux mains et qu'alors, corps contre corps, on frapperait d'estoc et de taille, — de taille surtout, — de ces grands coups qui jettent à terre l'adversaire pantelant, baigné de sang : ils s'avançaient toujours, choquant leurs boucliers du plat de l'épée pour nous provoquer à la lutte. Hélas! une deuxième décharge, puis un feu rapide démolissent, en quelques minutes, leur belle ordonnance et leur courage. C'est, sur le sol, une jonchée de vêtements noirs avec, à côté, le large bouclier blanc tout maculé de sang. Partout, sur la dune, un éparpillement de fuyards. Des coups de feu isolés culbutent dans le sable quelques-uns de ces pauvres diables, qui se couvrent la face de leur bouclier, pour mourir. Presque tous ceux qui se firent tuer sur place étaient de grands guerriers dont les noms étaient la gloire des tribus; pas un serf, pas un esclave n'était mêlé aux rangs touaregs; seuls, s'étaient mesurés contre nous des hommes de race noble.

L'honneur est satisfait. Les femmes ne se refuseront plus à ceux qui survivent, même s'ils nous acceptent comme maîtres.

*
* *

Pauvres nobles touaregs! Ont-ils été assez calomniés par nous : « faux, menteurs, traîtres, lâches, fourbes, voleurs! » Sauf Duveyrier et de Polignac qui, du reste, seuls alors, les avaient vus d'assez près pour les connaître, tous les écrivains qui ont parlé d'eux les ont traités de si piteuse sorte! Et, cependant, est-il au monde une race primitive plus intéressante par la droiture des sentiments, la valeur chevaleresque, l'esprit inné de compassion et de justice? Les grands yeux du Touareg, yeux de gazelle, si profonds, si doux, mais un peu sauvages, disent ses qualités. Pourchassé depuis des siècles,

traqué dans le désert, il a dû y vivre alors que tout y meurt. L'élevage du chameau l'a sauvé d'une disparition certaine. Il s'est fait le convoyeur des caravanes dont il entreprend à forfait la garde et le transport. On ne connaît son histoire que par les récits des marchands arabes. Et, chaque fois que ces marchands se sont trouvés en sûreté, eux et leurs biens, devant les murailles de Mourzouk, de Ghadamès, de Ghat, de Zinder ou de Kano, combien ont exécuté les contrats de louage? Volé d'une façon éhontée, le Touareg prenait plus tard sa revanche dans les coins perdus du désert où il régnait naguère en maître.

Chez nous, jadis, le seigneur féodal pillait sans scrupules les caravanes juives ou lombardes — ou même chrétiennes — qui passaient à portée de son château fort. Le chant des ménestrels, les récits héroïques ou d'amour, les contes des épopées chevaleresques amolissaient cependant son cœur; il était fidèle à sa dame et à la foi jurée. Le Touareg, qui, par des contacts historiquement ignorés, a pris jadis aux croisés non seulement leurs insignes, leurs armes et leur costume, mais aussi leur mentalité, ne fut pourtant jamais, comme le chevalier chrétien, un pillard incorrigible. J'ai eu plusieurs fois à instruire des cas de pilleries: toujours, en remontant à l'origine, nous trouvions de la part des marchands arabes plaignants quelque grave manquement aux conditions de convoyage établies, parfois même, une bonne trahison bien nette; le Touareg, pillard incriminé, n'avait été que l'exécuteur d'une vengeance qu'en son âme simple, dans ces régions dépourvues d'appareil judiciaire, il jugeait la suite naturelle d'une sentence portée par lui-même contre le parjure.

III

La paix étant assurée sur les confins sahariens de l'Adar, il fallait unir cette région aux pays du Niger, car la frontière anglaise, telle que la définit la convention du 14 juin 1898, rejette nos possessions, au nord du Sokoto, dans les sables arides. Une coupure de deux cent cin-

quante kilomètres sans un point d'eau les sépare. Entre Niger et Tchad, de Filingué à Tahoua, — les deux postes qui flanquent les extrémités de ce désert, — nulle communication possible. J'avais ordonné que des reconnaissances parties de ces deux points opposés le sondassent partout.

Lamentables odyssées que ces reconnaissances! La première, celle du lieutenant Figeac, partie de Tahoua, fut presque tout de suite désemparée : les hommes morts de soif ou perdus dans le désert, le chef, ramené épuisé à Tahoua, hors d'état d'une nouvelle entreprise. D'autres lui succèdent et les pertes d'hommes vont continuant. Enfin, partis dans le même temps de Tahoua et de Filingué et marchant à la rencontre l'un de l'autre, le capitaine Cornu et le sergent-major Ariste arrivent à se joindre, mais en quel état!

Le capitaine Cornu, quatre fois, avait dû, après de terribles et infructueux efforts, regagner Filingué. A la cinquième tentative, il s'était juré d'atteindre Laham, point central où subsistent quelques flaques d'eaux hivernales et où il espérait pouvoir se fournir en eau et continuer sa route. Les jours succèdent aux jours dans cette marche à la boussole; à travers les sables brûlants, on cherche les dénivellements, les fonds imperméables où l'eau a pu s'accumuler : là, pendant que les uns défoncent vainement le sol desséché, les autres croisent aux alentours, étudiant le terrain ou suivant les pistes des bêtes sauvages qui, peut-être, aboutiront à quelque abreuvoir caché. Dans une peau de bouc mal jointe et poreuse, trois à quatre litres d'une eau boueuse, fétide et chaude. Qui s'égare est perdu; un coup de vent fait disparaître toute trace des pas. L'Européen a sa boussole, mais le tirailleur noir n'a que son instinct, émoussé par la peur, par l'étrangeté d'une contrée si dissemblable des vertes pampas du Soudan. Aussi, combien de ces derniers disparaissent!

Les peaux de bouc sont vides et pendent, raccornies, à l'épaule des hommes. Il ne reste en réserve que trois outres pleines : le capitaine Cornu les a précieusement enveloppées de couvertures pour diminuer l'évaporation et il les garde lui-même. Où se trouve-t-on? D'après les calculs du capitaine, la mare temporaire de Laham ne doit pas être éloi-

gnée de plus d'une vingtaine de kilomètres. Mais la nuit est venue : il faut attendre au lendemain pour achever la route. La plupart des petits détachements, qui ont battu l'estrade tout le jour, réussissent à rejoindre le campement; les hommes se laissent tomber inertes, haletants, sur le sable brûlant. L'air est embrasé.

Les respirations s'oppressent, les cerveaux sont en feu. La folie gagne ces gens habitués dans leur pays à boire abondamment, sans mesure. Des palais desséchés sortent les plaintes rauques, puis les grondements et les menaces. Tous les regards sont tournés vers les trois peaux de bouc à côté desquelles est assis le capitaine.

« *Gui dima!* Donne-nous l'eau! s'écrie l'un des tirailleurs. »

Mais si cette misérable réserve leur est abandonnée, que restera-t-il pour demain? Il faut encore une journée entière de marche sous un soleil de plomb! On ne peut songer à partir maintenant : tout le monde est épuisé de fatigue. Cornu leur explique tout cela; il leur dit encore que, peut-être, on ne trouvera plus d'eau dans la mare de Laham et qu'alors il faudra mourir de soif, si la réserve est épuisée.

« *Gui doron!* Pas de paroles, mais de l'eau! », hurlent quelques-uns, — et ils se lèvent menaçants, le fusil en main, affolés par la souffrance.

Au milieu d'eux, dans la nuit, le capitaine est seul. Seul il a conservé son sang-froid, seul il est responsable de la vie de tous, et cette vie, il la tient dans les trois méchantes outres qui sont à ses pieds.

Il se lève lui aussi, tire son revolver et l'arme. Le premier qui touche à la réserve d'eau est un homme mort. D'abord un silence. Puis un rugissement de fauve. Dans l'ombre, une gigantesque silhouette s'est jetée en avant, baïonnette basse. Une détonation, un cri. Puis tout retombe dans le silence. On n'entend bientôt plus que les respirations haletantes et les gémissements des tirailleurs qui, domptés, se sont étendus de nouveau sur le sable brûlant...

Le lendemain, quelques gorgées d'eau donnaient au détachement la force d'atteindre la mare, où une flaque verdâtre croupissait encore au soleil.

*
* *

Le lundi, 25 mars, avec le premier quartier de la lune, car c'est l'astre de la nuit qui, en ces pays de chaleur diurne suffocante, règle habituellement les mouvements des troupes et des caravanes, nous reprenons la marche vers l'est.

Lorsqu'on quitte les régions de Tahoua pour atteindre les frontières du sultanat de Tessaoua, on trouve, sur une centaine de kilomètres, la pointe sud du désert des Mouskous. La sente suit en partie la vallée du Goulbi N'kabba: dans le lit de cette rivière desséchée, les vents ont depuis des siècles accumulé un sable fin, sur lequel croît une végétation rabougrie et épineuse, assez dense. A mi-chemin, les puits de Samia Rérésa.

Ces puits sont des trous coniques, creusés à quelque dix mètres de profondeur dans la cuvette sablonneuse, jusqu'au fond argileux du sous-sol. Dans l'excavation, que chaque caravane déblaye au passage, les eaux suintent et se concentrent : on peut recueillir quelques litres d'une eau si boueuse qu'on a peine à la boire. Les puits sont assez espacés pour que chacun d'eux ait une zone de suintement suffisante. Des caravanes légères, occupées tout le jour à fouiller le sous-sol, peuvent s'y abreuver suffisamment.

Nous arrivons à Samia Rérésa vers sept heures du matin. Au milieu de la zone nue que perforent les puits en vingt endroits, s'élève, merveille de la contrée, un immense tamarinier plusieurs fois séculaire, dont les branches et les rameaux couvrent un large cercle. Des générations ont passé sous ce géant; elles ont campé sous l'ombre fine de son feuillage dentelé; elles ont serré autour de son tronc, à l'attache, pour les protéger contre la dent du fauve, leurs bestiaux et leurs animaux de bât. Le sol est un épais fumier; le sous-sol est imprégné de purin séculaire, qui a transformé le sable doré en un engrais noirâtre. Les eaux hivernales filtrent à travers ces déjections, gagnent le sol imperméable et suintent dans les puits.

C'est avec délices que deux heures après notre arrivée, alors que le soleil était déjà haut et chaud, nous bûmes

l'effroyable liquide. Notre soif apaisée, nous nous avisâmes que cette eau puait horriblement, qu'elle était noire et sans doute malsaine; nous songeâmes à la faire bouillir. Mais nous dûmes y renoncer; vraie boue diluée, elle laissait à la cuisson bien peu de liquide consommable; puis le combustible était rare. Ce n'est que dans la soirée, lorsqu'un peu de fraîcheur courait sur le sol, que mes camarades et moi, nous éprouvâmes quelque dégoût de ce breuvage. Si nos noirs partagèrent ce dégoût, ce fut à coup sûr bien faiblement; le bonheur visible avec lequel, un couscous bien sec et granuleux avalé, ils savouraient le quart de liquide qui leur revenait, me laisse à penser que. même après le repos de la journée, la soif l'emportait encore chez eux sur toute autre sensation.

La nuit précédente, nous avions fait une marche de cinquante-quatre kilomètres; une semblable étape nous restait à faire pour atteindre Dangarki, premier point d'eau réellement praticable de la région de Zinder. Il fallait qu'à sept heures du soir le camp fût levé pour atteindre les puits le lendemain, avant la grande chaleur du jour. Les préparatifs du repas n'étaient point pour nous retarder : sauf les jours de grandes aubaines, un peu de viande conservée, du mil ou du maïs satisfaisaient nos goûts de bonne chère. Ce que fut cette marche, on l'a vu déjà : les scènes vécues une fois se répètent identiques par les mêmes causes ; avec l'accoutumance, elles frappent moins et, à la longue, elles laissent indifférentes les âmes les plus sensibles. J'ai souvenir cependant que, lorsque nous approchions de Dangarki, plusieurs tirailleurs étaient atteints de folie. Les uns chantaient à tue-tête et riaient à grands éclats; d'autres, la figure rayonnante de bonheur, se baissaient sur le chemin et, comme au Soudan, lorsqu'on trouve un de ces clairs ruisseaux dont l'eau court en bruissant autour des chevilles nues qu'elles caressent, ils prenaient dans le creux de la main des goulées de sable qu'ils portaient avidement à leurs lèvres.

*
* *

Avant d'arriver à Tessaoua, nous campons sous l'arbre au pied duquel fut enterré mon ami d'enfance, le colonel Klobb.

Ses restes ont été, depuis, transportés à Tombouctou. Une plaque en zinc, clouée sur le tronc d'un gigantesque calcédra rappelle au passant le drame épouvantable.

Quelques heures auparavant, nous passions entre les trois arbres où ont été enfouis les corps de Voulet et de Chanoine. J'ai eu Voulet autrefois sous mes ordres. C'était en 1892. Nous escaladions ensemble les pentes abruptes du Toukoro que défendaient pied à pied les sofas de Samory. C'était alors un jeune officier d'une bravoure et d'un entrain tout de suite remarqués et d'une modestie un peu timide qui lui donnait un grand charme. Comment ce modeste devint-il le fou d'orgueil qui, dans le délire de sa vanité fantastique, assassina le colonel Klobb? Cette transformation si radicale d'un homme offre une observation psychologique instructive, parmi tant d'autres cas de vertige d'officiers européens qui, sans les sollicitations et les entraînements dont ils furent l'objet, sans les atteintes du soleil africain et les souffrances dont ils furent victimes, seraient demeurés de braves gens, attentifs seulement à leur devoir et à leur renom de soldat.

Voulet sortait du rang. Son avenir était, par suite, probablement borné, comme l'était du reste son ambition. Il garnisonnait sur les confins du Soudan français lorsque, tout à coup, arriva l'ordre de pénétrer sans délai les vastes contrées qui s'étendent entre le Niger inférieur et supérieur : les Anglais appuyés à la côte, les envahissaient par le sud ; il fallait, venant de l'ouest, les devancer partout, conquérir le pays, y planter le drapeau français et nous assurer la possession de ces régions sans lesquelles avortait le grand rêve d'empire africain français. J'ai dit comment quelques officiers, sans autres moyens, sans autres ressources que des fusils démodés, créèrent une petite armée, l'encadrèrent et conquirent, avec cet instrument qu'ils avaient forgé de toutes pièces, un pays plusieurs fois grand comme la France et peuplé de plusieurs millions d'habitants.

Voulet se distingua particulièrement dans cette campagne paradoxale. Il fut, avec son ami le lieutenant Chanoine, un des sauveurs de notre empire centre-africain contre les visées anglaises. La croix et le grade, reçu dans des conditions exceptionnelles, qui lui ouvraient les perspectives d'avancement les

plus brillantes, récompensèrent ses succès. Il rentre en France. C'est encore le jeune homme modeste d'autrefois. On le couvre de lauriers ; les ministres le reçoivent, le Président de la République tient à féliciter ce jeune capitaine naguère encore inconnu ; la ville de Paris organise en son honneur des fêtes et frappe une médaille à son effigie. Les journaux sont pleins de son nom. On l'élève très haut sur le pavoi. Et, à cette hauteur où il n'avait jamais rêvé atteindre, le vertige le prend.

Le gouvernement veut parachever l'œuvre commencée : il faut joindre en un seul bloc nos colonies africaines : Algérie, Soudan et Congo. On décide une triple expédition qui, partant à la fois de l'Algérie, du Niger et du Congo, fermera sa tenaille en plein centre africain. Voulet reçoit le commandement de la plus importante des trois missions, celle qui, en outre de l'œuvre d'exploration, devra combattre et conquérir. Couvert d'honneurs, il quitte Paris. Il emporte des promesses qu'il prend au pied de la lettre : on lui donnera tous les moyens nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Les rêves grandioses commencent à le hanter.

A peine est-il au Soudan que les déceptions s'amoncellent. Rien n'a été prévu ou préparé de ce qu'il avait demandé. Les misères d'autrefois, celles qu'il acceptait comme petit lieutenant ignoré, vont recommencer. Recruter, nourrir, habiller, armer, payer son monde va redevenir, comme par le passé, l'incessant cauchemar. Né bon et compatissant, entretenu dans ces sentiments par un père, médecin bienfaisant, et une sœur, véritable fille de charité, il serait resté tel s'il n'avait jamais quitté la France. Mais la vie de primitif qu'il a dû mener jadis, les incessants besoins de sa troupe qu'il doit satisfaire, sans autres ressources que celles des pays qu'il traverse, l'isolement au milieu de gens de mœurs encore sauvages modifieront petit à petit sa mentalité.

Pour faire vivre son monde, il a d'abord pris de force les vivres qu'on lui refusait, puis il les prend avant qu'on les lui refuse, écartant les réclamations et les plaintes des malheureux dépouillés par ses hommes ; enfin, il considère toute plainte comme une protestation, puis comme une rébellion contre son autorité, l'autorité de la France. Pour payer ses

tirailleurs, sa caisse est vide : il les laisse d'abord piller après le combat; bientôt il fermera les yeux sur le pillage à priori : par la suite, il le réglementera ; enfin, il le coordonnera. Il vit avec une femme bambara très intelligente, fille des anciens rois du pays : l'autorité se résume pour elle dans l'accomplissement des actes qu'elle a vu invariablement accomplir par ordre de ses parents au temps de leur pouvoir, — chasse à l'esclave, massacre des populations ennemies, justice expéditive, exécutions sommaires, le pillage du faible érigé en règle naturelle.

Arrivé sur le Niger oriental, déjà en lui seront effacés les sentiments d'humanité et de justice que l'éducation et le milieu avaient imprimés en son cerveau. Il n'est plus qu'un grand chef soudanais, à la façon des Samory ou des Thiéba. A Sansanné-Haoussa, grand marché sur le fleuve, il réunit les notables, quelque deux cents peut-être. Il leur reproche leurs agissements hostiles : puisqu'ils se sont considérés comme de taille à lutter contre lui, lui, le maître, il va leur prouver leur faiblesse. Et il ordonne de décapiter tous ceux dont la tête dépasse la sienne. Voulet est petit. Tous ces Haoussas, ces Songhays, ces métis d'Arabes ou de Touaregs sont de haute stature. L'exécution commence. Les têtes tombent. A la centième, Voulet est pris de lassitude et ordonne d'épargner ceux qui restent encore debout. Je tiens ce récit du cent unième, le chef actuel du marché de la ville.

Du Niger au pays de Zinder, pas de rivière, pas d'eau de surface. Pour boire, il faut entrer dans les villages ou mourir de soif au pied de leurs murailles; mais les habitants, épouvantés par les récits de pillage et de meurtres qui précèdent la colonne Voulet, lui ferment leurs portes. Chaque étape est signalée par un nouvel assaut. Birni N'Konni est une grande agglomération de six à huit mille âmes, entourée de murs. C'est un marché important de l'Adar. Voulet, pour frapper de terreur les places par lesquelles il devait encore passer, ordonna, après que la ville se fût rendue à merci, de pendre aux murailles de la ville les quatre-vingts jeunes femmes ou jeunes filles des premières familles. Ces exécutions épouvantables eurent lieu au milieu des plaisanteries et des rires des tirailleurs et des femmes qui les suivaient.

C'est alors qu'arrivé au paroxysme du délire sanglant, Voulet apprend la venue du colonel Klobb. Cet officier supérieur est chargé de vérifier la réalité des accusations dont Voulet est chargé; si elles sont fondées, il doit le renvoyer aux autorités du Soudan et prendre à sa place le commandement de la mission.

Tout sombre dans ce cerveau détraqué. Voulet débouche en ce moment sur les vastes plaines du Haoussa, après avoir mis entre le Soudan et lui les routes si difficiles de l'Adar. Devant lui, les royaumes puissants de Zinder, de Kano, du Bornou. Bien loin en arrière, les Anglais, dont aucun signe n'a encore fait prévoir une action en avant. Il s'emparera de ces royaumes et en fera un vaste empire au détriment de l'Anglais et de l'Allemand. Il jettera entre la France et lui la tête de Klobb, afin de creuser un abîme si profond entre ses actes et sa patrie que nulle puissance ne puisse soupçonner qu'il travaille encore pour elle. Et puis, lorsque de longues années se seront écoulées, lorsque, vainqueur de l'Anglais et de l'Allemand, il les aura contraints à accepter la situation créée par lui, alors il se tournera de nouveau vers la France et lui remettra l'empire qu'il lui aura taillé sur ses rivaux...

*
* *

Le soleil du Soudan a des effets de désorganisation terribles sur les cerveaux européens. Et que l'on ne croie pas que les crânes anglo-saxons y résistent mieux que les nôtres. Un jour, un capitaine anglais, père de famille, homme de sentiments habituellement très humains, quitte à midi son poste, à cheval, seul. Arrivé dans le prochain village, il étend à coups de revolver deux indigènes sur le sol, prend le galop, erre plusieurs heures dans la brousse et rentre le soir au poste, exténué, grelottant la fièvre... Un de mes officiers, des plus calmes et des plus rassis, monte à cheval et se dirige vers le palais du sultan noir auprès duquel il est accrédité. Celui-ci se rendait à ce même moment dans une de ses fermes voisine de la ville, escorté de nombreux cavaliers. A la vue du capitaine résident, il s'arrête et le salue : celui-ci, pour toute

réponse, tire son revolver et ajuste le sultan qui, effrayé, prend le large, à toute allure, suivi de son escorte. Le capitaine galope à ses trousses l'arme au poing. C'est une course échevelée à travers monts et vaux; enfin, fourbu, à bout de souffle, le cheval de l'officier s'abat, son maître croule par terre, se relève, tue l'animal d'un coup de feu, puis s'étend à ses côtés. Lorsqu'il revient à lui, il tremble de tous ses membres; il erre en tous sens jusqu'au moment où ses tirailleurs et les gens du sultan le rejoignent et le ramènent à la résidence.

On se figure mal en France les souffrances, les fatigues et la tension nerveuse et cérébrale que supportent les Européens perdus dans ces pays, au milieu d'une nature sauvage et souvent stérile, toujours revêche, parmi des populations hostiles longtemps encore après leur soumission, de mœurs, d'idées, de civilisation si dissemblables des nôtres. Seuls, les âmes et les corps très particulièrement trempés peuvent résister à la constante oppression du milieu et au bouillonnement de la matière cérébrale sous ces chaleurs implacables.

Presque tous les actes répréhensibles ou fous, commis par des blancs en ces régions, sont des cas pathologiques avérés pour lesquels une grande indulgence est sûre d'être toujours de la justice. L'étude des circonstances qui expliquent ces actes montrerait souvent que les gouvernements les ont fait naître par une trop grande précipitation à occuper des contrées, où l'on n'était pas en mesure d'éviter des privations et des fatigues surhumaines. Lorsque l'homme est ainsi réduit à l'état de bête humaine, comment s'étonner que ses actes soient ceux d'un sauvage?

***

Le 18 avril, nous étions devant Zinder, capitale du sultanat de Zinder ou de Demagherim.

Entre d'énormes blocs granitiques, se dressent sur le sable les hautes murailles de la ville. Des centaines de cavaliers, vêtus de robes multicolores dont les larges plis jaillissent de justaucorps matelassés en cuirasse, voltigent en poussant des hourras, autour du sultan. Au pas d'un superbe cheval blanc, le sultan s'avance, raidi, sur sa selle étincelante d'arabesques

et de paillettes d'or, par l'engoncement de vingt-huit robes superposées. Un turban immense, vrai turban de mamamouchi, écrase sa tête dont la figure est soigneusement masquée d'un voile de soie blanche. Les trompes, dont les sons plaintifs rappellent le biniou breton, les tam-tams, les triangles et les flûtes se mêlent aux hennissements des chevaux et aux hurlements enthousiastes des milliers d'Haoussas, de Bornouans, de Tebbous, d'Arabes et de Touaregs, sortis de la ville pour nous recevoir. Un effroyable hourvari! Sur la gauche, émergeant des nuages de sable soulevés par la foule, une légère ombre immobile, surmontée d'un trait de lumière scintillante : la belle compagnie du capitaine Moll, l'un de mes officiers, qui nous a précédés ici. Mon cheval, irrité par les appels des chevaux bornouans, affolé par le bruit et le mouvement, se mâte tout droit, pivote, se défend, pirouette, puis bondit des quatre membres sur le cheval du sultan, les dents au vent. A grand'peine, je le jette de côté et le maintiens à pleines mains, pendant qu'une de mes étrivières se brisant sous le choc : je menace de rouler aux pieds de notre vassal, ahuri par cette fantasia violente, qu'il pense être dictée par le cérémonial des grands chefs français.

Dans un tourbillon de poussière, les cavaliers haoussas se massent au galop, dans le fond de la scène, vers les grands rochers de granit. Après la cohue d'une volte-face à toute allure, ils se ruent sur nous. Dans cette galopade folle, les plis multicolores des robes claquent au vent, drapant les lances brandies, dont les éclairs percent la brume dorée du sable soulevé. La vague déferle sur nous grondante, puis, comme brisée par un invisible obstacle, elle s'arrête, ruisselante des ors des harnachements, dans une retombée de chevaux cabrés, de lances abaissées.

LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ

PORTS DE FRANCE

ROUEN

Il est difficile d'imaginer deux ports aussi voisins et aussi différents l'un de l'autre que le Havre et Rouen. Le contraste qui les sépare éclate dès la première visite superficielle, dès la première flânerie sur les quais ou dans la ville. Il fait bon flâner à Rouen. A chaque pas on rencontre les vestiges d'un passé historique, et plusieurs d'entre eux sont de superbes monuments d'architecture. Toutes les époques se trouvent représentées. La ville a connu, non pas comme tant d'autres, une seule belle période après laquelle elle a décliné, mais une succession de siècles au cours desquels elle a joué un rôle important. A côté des merveilleuses églises gothiques, du célèbre Palais de Justice, on aperçoit tantôt les lignes harmonieuses d'un portail de la Renaissance, tantôt la belle ordonnance d'un hôtel du XVIIe siècle, plus loin la sévérité pseudo-grecque des demeures construites au début du siècle dernier, à la suite de l'essor commercial dont Rouen fut alors le théâtre. Enfin les rues nouvelles se bordent de luxueuses maisons modernes, attestant la continuité de la vie et de la richesse.

Rouen n'est pas seulement un lieu de délices pour les archéologues, mais une cité vivante qui a un beau passé. Le Havre, au contraire, est une ville toute moderne. Ses plus

lointaines origines remontent à François Ier, mais sa fortune ne date guère de plus d'un siècle. Et les familles les plus marquantes sont installées au Havre depuis peu. Seulement, le passé de Rouen pèse un peu sur ses habitants. Il y a trop longtemps qu'on est riche à Rouen; il y a trop longtemps qu'on se préoccupe d'amasser par la conservation, par l'épargne, plutôt que d'acquérir par le travail. On m'affirme qu'aucune ville de province française n'absorbe une aussi grande quantité d'obligations de chemins de fer. Par contre, on éprouve quelques difficultés à y découvrir les capitaux nécessaires à la construction et à l'exploitation d'un navire, à la mise sur pied d'une affaire industrielle ou commerciale. Bourgeoisie cossue et capitaux peureux, deux obstacles à l'activité des affaires.

Si le Havre était peuplé de Rouennais, le grand marché international qu'y maintient et qu'y développe à force d'énergie et de sage hardiesse l'élite de ses négociants, disparaîtrait promptement. Mais la prospérité de Rouen a une base solide, une base ancienne et que les conditions nouvelles de la navigation et du commerce ont considérablement développée.

Rouen se trouve à cent cinq kilomètres de la mer, et cet éloignement constituait autrefois un obstacle presque insurmontable à sa fréquentation par les bateaux de mer. Même aujourd'hui que la basse Seine est assez approfondie pour permettre la remontée du fleuve à des navires d'un fort tirant d'eau, les voiliers profitent peu de ces facilités. Ils ne font que 4 p. 100 du tonnage total du port. Obligés en effet de se faire remorquer en rivière, ils ont à supporter des frais supplémentaires de 1 à 2 francs par tonne à la montée, de 0 fr. 75 à 1 fr. 25 à la descente. Mais les vapeurs, disposant de leurs propres moyens de propulsion, moins entravés par la nécessité de combiner leurs montées et leurs descentes avec les heures de marée, ont tout avantage à dépenser quelques tonnes de charbon et quelques heures pour venir décharger leurs cargaisons au cœur même du pays. C'est pourquoi les vapeurs remontent à Rouen, qui offre à un haut degré tous les caractères d'un grand port régional moderne.

Ainsi la situation géographique de la vieille cité rouennaise, jointe aux moyens de transports terrestres et fluviaux dont elle dispose actuellement, en font un lieu de distribution de mar-

chandises merveilleusement approprié aux besoins nouveaux du commerce. Et tandis que ses habitants restent volontiers confinés dans leurs traditions de conservatisme financier, à côté d'eux, en dehors d'eux le plus souvent, un grand mouvement de transformation se crée, une nouvelle phase de développement s'affirme.

I

ROUEN PORT RÉGIONAL

La première qualité d'un port maritime, quel que soit son rôle, est de se trouver en communication facile avec la mer. Rouen n'a pas toujours joui de cet avantage. Le cours de la basse Seine présentait des bancs de sable mouvants; des îles s'y formaient, puis disparaissaient[1]; le chenal se modifiait d'une manière continuelle. Une carte du Dépôt de la Marine de 1677 indique à l'embouchure de la Seine deux passages séparés par un vaste banc de sable; dans l'un comme dans l'autre, la profondeur est de 4 pieds seulement au minimum. En 1717, d'après une autre pièce du Dépôt des Cartes de la Marine, le passage nord a complètement disparu; il est comblé par les sables; un seul chenal subsiste, celui du sud, et sa profondeur n'est nulle part inférieure à 6 pieds. Ces chiffres « dénotent les pieds de profondeur qu'il y a d'eau, d'une grande mer, lorsqu'elle est basse ». Ainsi s'exprime le document de 1677. Il en résulte qu'à marée haute, des navires de 3 mètres à $3^{m},50$ de tirant d'eau se risquaient en Seine[2], mais non sans danger. Aux environs de Villequier et de Quillebœuf, en particulier, les sinistres étaient fréquents; partout la navigation était pénible et hasardée.

En somme, la Seine n'offrait pas, dans son état naturel,

1. Sur l'état ancien de la Seine maritime, voir *Recueil de faits divers concernant la Seine maritime*, par M. J. Rondeaux, Rouen, 1849. On trouve dans cette brochure la reproduction des cartes dont il est fait mention ici.

2. Voir la publication du ministère des Travaux publics, intitulée : *Ports maritimes de la France*, t. II, Imprimerie Nationale, 1876.

des conditions de navigabilité suffisantes pour faire de Rouen un port maritime. C'est seulement depuis l'endiguement du fleuve, commencé à Villequier en 1848, que Rouen a été mise en communication avec la mer. Actuellement, des navires de 6 mètres de tirant d'eau peuvent remonter jusqu'à Rouen en toute saison. Cela est certainement très insuffisant à notre époque de grands bateaux, et l'on compte qu'il ne faudrait pas moins de 100 millions de travaux pour permettre à tout moment la remontée jusqu'à Rouen des navires du plus fort tirant d'eau; mais le résultat économique obtenu par les travaux déjà exécutés est encourageant[1]. On peut affirmer que les 25 millions dépensés pour la régularisation et l'approfondissement de la basse Seine ont vraiment été payés et au delà par le développement du trafic.

De 1840 à 1850, pendant les dix années qui précédèrent l'endiguement (commencé en 1848), il entrait en moyenne à Rouen 4 110 navires par an et 340 000 tonnes de marchandises, soit 83 tonnes par navire. Dans les marées d'équinoxe, ceux qui atteignaient 3 mètres de tirant d'eau pouvaient risquer de remonter jusqu'à Rouen, mais ils employaient ordinairement huit à dix jours à cette opération.

De 1890 à 1899, après l'achèvement des travaux actuels, il est entré en moyenne à Rouen 2 602 navires par an, portant 1 051 314 tonnes de marchandises, soit 404 tonnes par navire. Dans les marées d'équinoxe, on a vu des navires de $7^{m},50$ de tirant d'eau venir à Rouen, et la durée de la montée n'est plus que de six à sept heures[2].

En 1870, l'ensemble des marchandises chargées et déchargées dans le port de Rouen atteignait 619 141 tonnes[3]. En 1901, il était de 2 415 277 tonnes. En 1900, il avait dépassé ce chiffre de près de 200 000 tonnes. Il a quadruplé en trente ans.

1. Sur les travaux accomplis jusqu'ici et sur ceux qui sont projetés, voir l'étude de M. L. Sekutowicz, ingénieur des Arts et Manufactures, *la Seine maritime*, publiée en 1903 sous les auspices de la Chambre de commerce de Rouen. Nous nous référerons souvent à ce travail, très exactement documenté.

2. *Notice sur le port de Rouen*, publiée par la Chambre de commerce à l'occasion de l'Exposition de 1900, p. 19.

3. *Ports maritimes de la France*, t. II, p. 219.

La raison de ces résultats remarquables, c'est que Rouen était prédestinée, par sa situation géographique, à jouer le rôle de port régional. Il ne lui manquait qu'un accès facile à la mer. Du moment qu'on le lui fournissait, elle était en mesure de distribuer autour d'elle les marchandises qui remonteraient par le fleuve.

Son premier avantage, c'est d'être à cheval sur les deux rives de la Seine. Elle n'est pas coupée par le fleuve, et c'est entre ses quais que l'on trouve le premier pont sur la Seine en venant de la mer. Jusqu'à ce point, toute communication est difficile d'une rive à l'autre. La Basse-Normandie est séparée de la Haute-Normandie tout le long des 105 kilomètres qui s'étendent de Rouen à la mer. On a donc profit à remonter jusqu'à Rouen, puisqu'on peut y débarquer ses marchandises aussi bien pour les pays de rive droite que pour les pays de rive gauche, pour le nord comme pour le sud.

On n'a pas d'ailleurs la facilité de remonter beaucoup plus loin avec un grand bateau de mer. A vingt-cinq kilomètres en amont de Rouen on rencontre le barrage de Martot ; l'influence de la marée ne se fait plus sentir ; la Seine maritime prend fin. De telle sorte que, si l'on veut continuer à user de la voie d'eau pour faire pénétrer ses marchandises plus à l'est, c'est encore à Rouen ou tout près de Rouen qu'on est contraint de les transborder du grand navire de mer sur le chaland de rivière.

Rouen est donc le point d'arrêt ordinaire de la navigation maritime. Et comme, arrivé en ce point, on trouve devant soi des voies de pénétration s'ouvrant en éventail et permettant de desservir des régions vastes et riches, Rouen est aussi un lieu de distribution commerciale remarquable.

La construction des chemins de fer a beaucoup développé ce rôle de Rouen. Quand la ligne de Paris à Rouen fut ouverte en 1843, il ne manqua pas de gens pour croire que l'apparition de la première locomotive serait pour le port de Rouen le signal d'une décadence irrémédiable. L'événement n'a pas justifié ces appréhensions. Les trains parcourent la vallée de la Seine, et, parallèlement à eux, de grands navires sur la partie maritime du fleuve, de lourdes péniches en

amont de Rouen suivent la voie d'eau. Mais le chemin de fer a fait beaucoup plus que de ne pas nuire à la navigation, de ne pas l'anéantir. Il a été son client, son collaborateur. Il lui a amené des marchandises de l'intérieur des terres ; il a transporté au loin celles que les navires débarquaient sur les quais.

Par le réseau de l'Ouest, Rouen se trouve reliée d'abord à Paris, qui joue un rôle absolument prépondérant dans l'activité de son port, puis à la Normandie et à la Bretagne. Toutefois, Rouen est concurrencée dans ces deux provinces par quantité de ports secondaires, dont chacun dessert une région très limitée, mais dont l'ensemble lui enlève d'importants espaces.

Le réseau du Nord se raccorde à Rouen et lui ouvre de vastes et riches provinces. L'influence rouennaise s'y fait sentir jusqu'à la rencontre de celle de Dunkerque.

Enfin le réseau d'Orléans se relie aussi à Rouen par une ligne spéciale qui lui permet de desservir une partie des provinces du Centre.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que cette collaboration des chemins de fer au mouvement commercial du port se soit organisée spontanément et rapidement. Il a fallu bien des années et bien des réclamations pour décider la Compagnie de l'Ouest à prolonger ses voies jusqu'aux bassins, pour lui faire comprendre que la navigation n'était pas l'ennemie à combattre, l'adversaire à écraser. Au début des chemins de fer, nous l'avons déjà noté, beaucoup de gens pensaient que les transports par eau n'avaient plus de raison d'être, et les Compagnies, inspirées par une politique étroite et jalouse, pensaient qu'il était indispensable de tuer cette concurrence pour assurer leur trafic. Elles ne se rendaient pas compte que des facilités de transport quelconques permettent la création d'industries qui, elles-mêmes, déterminent d'autres transports, de telle sorte que tout obstacle apporté aux transports par eau peut anéantir une occasion future de transports par fer, et réciproquement. Au lieu de servir le commerce sans arrière-pensée, elles organisèrent ainsi contre lui de véritables « courses d'obstacles », coûteuses, dangereuses, décourageantes.

La grande objection de la Compagnie de l'Ouest au développement du port de Rouen, c'était qu'il la frustrait des transports par fer sur Paris et la direction de l'est, sur une centaine de kilomètres. Pour favoriser, à son détriment, les ports de la côte, elle se refusa jusqu'en 1861 à poser des rails sur le quai Saint-Sever, obligeant les marchandises débarquées dans les bassins à supporter une manutention et un camionnage bien faciles à éviter. La Compagnie du Nord, qui ne se trouvait pas concurrencée par la navigation de la basse Seine, s'empressa, au contraire, d'établir des voies sur les quais de la rive droite dès que sa gare fut construite à la place Martainville, en 1863 [1]. On peut croire que l'annonce de cette décision mit fin aux longs retards de la Compagnie de l'Ouest. Du moment que le malheur était inévitable, il fallait bien, du moins, en tirer parti à son profit.

La situation géographique de Rouen, vrai fondement de son rôle de port régional, lui avait rendu un service signalé dans toute cette affaire. Elle se trouvait assez rapprochée du Nord et du Centre pour échapper au monopole d'une compagnie. Les compagnies voisines avaient un gros intérêt à lui tendre une main secourable. Peut-être, sans cela, en serait-on encore réduit au camionnage pour transporter de bateau sur wagon les marchandises entrées dans le port de Rouen.

Mais les chemins de fer rencontraient un autre concurrent qui les contraignait à ne pas bouder la prospérité du port. Si Rouen avait la Seine maritime en aval, ce qui la reliait à la mer, la Seine fluviale et navigable se déroulait en amont, lui donnait accès au grand marché de Paris et lui ouvrait toutes les voies d'eau du nord, de l'est et du centre de la France. Pour les marchandises lourdes, Rouen pouvait se passer du chemin de fer et devenir sans lui, en dépit de lui, le port régional maritime de Paris et de très nombreux points plus ou moins éloignés de Paris. Ce résultat fut pleinement obtenu du jour où la Seine, approfondie à $3^{m},20$ jusqu'à Paris, permit la circulation non seulement de péniches du type de celles des canaux, mais aussi de chalands portant près de

1. Ces faits sont rapportés, avec plusieurs autres du même genre, dans un rapport de M. H. Héduit à la Société Industrielle de Rouen. Voir *Bulletin* de cette Société, n° 2, année 1902.

1 000 tonnes[1], voire même de petits steamers à fond plat. A partir de 1885, Rouen a eu concurremment à sa disposition, pour pénétrer dans l'intérieur des terres, trois réseaux de chemins de fer et un fleuve d'une navigation facile. Les grands travaux publics créaient ainsi à la vieille cité un rôle nouveau ; désormais, elle allait se développer par la vertu même de sa situation.

Comment ce développement s'est accompli, quelles marchandises l'ont alimenté, jusqu'où s'étend la zone d'influence du port en France, voilà ce qu'il nous reste à étudier pour déterminer avec précision le rôle régional de Rouen.

Bien entendu, le plus fort tonnage appartient à la voie fluviale. C'est elle que choisissent de préférence toutes les marchandises lourdes et, remarquons-le, ce sont aussi ces marchandises qui ont le plus d'avantage à remonter jusqu'à Rouen. Toutes choses égales d'ailleurs, un port situé dans l'intérieur des terres attire surtout à lui les cargaisons d'un transbordement et d'un transport coûteux.

En 1897, la batellerie enlevait à Rouen 1 125 000 tonnes de marchandises, le chemin de fer y prenait seulement 579 500 tonnes. D'autre part, la batellerie amenait à Rouen 386 400 tonnes, et le chemin de fer 368 400 tonnes[2]. Si à l'entrée les deux voies avaient une importance sensiblement égale, à la sortie, au contraire, le fleuve jouissait d'une grande supériorité et faisait les deux tiers du trafic total avec l'intérieur.

En 1901, la batellerie charge à Rouen 1 351 547 tonnes, le chemin de fer 691 478 tonnes. Elle y amène 313 209 tonnes, le chemin de fer 397 304 tonnes[3]. Sauf l'augmentation

1. Les travaux d'amélioration de la Seine fluviale ont pour point de départ une loi de 1875. Ils ont été commencés en 1878 et ont coûté 57 millions. Depuis 1885, époque de leur achèvement, jusqu'en 1900, le mouvement fluvial de la Seine a plus que doublé. Voir les graphiques établis par M. Sekutowicz, *loc. cit.*, pp. 81 et 82.

2. Sekutowicz, *loc. cit.*, p. 83.

3. Ces chiffres sont empruntés aux *Renseignements statistiques* publiés chaque année par la Chambre de commerce de Rouen. Ils ne correspondent pas avec une exactitude parfaite à ceux de la douane, ayant en partie pour origine les écritures du capitaine du port. Mais, la douane ne relevant pas le mode de transport des marchandises à l'intérieur du territoire, ce sont les seuls auxquels on puisse se référer dans le cas présent.

réalisée par le chemin de fer au détriment de la batellerie à l'exportation, les résultats changent assez peu. Le fleuve fait encore 66 p. 100 du trafic total avec l'intérieur.

Même situation en 1902 ; malgré une diminution sur l'ensemble, la même proportion se maintient avec 1 500 343 tonnes pour le fleuve et 1 095 419 pour le chemin de fer.

La part de la navigation fluviale est donc prépondérante dans le développement du port de Rouen. Et la principale source de son activité se trouve dans la remontée sur Paris. Elle approvisionne Paris de bois, de charbons, de grains, de vins. Elle y charge, pour la descente vers Rouen, de l'épicerie, des denrées alimentaires, des produits chimiques et industriels et ces « marchandises diverses », rubrique ordinaire de beaucoup d'exportations parisiennes. Il est à noter que, dans la direction Paris-Rouen, le chemin de fer transporte actuellement un tonnage plus fort que la batellerie. C'est une indication intéressante sur la façon dont collaborent véritablement la voie ferrée et la voie fluviale. Les marchandises se divisent entre ces deux voies suivant leur nature : celles qui sont encombrantes et pesantes naviguent sur les chalands ; celles qui ont moins de poids, ou qui s'expédient par petites quantités, roulent sur wagons. L'existence d'une voie fluviale bien aménagée et bien desservie n'enlève donc pas nécessairement le trafic à une ligne de chemin de fer parallèle. Le commerce ne délaisse pas le chemin de fer, même concurrencé par un transport à meilleur marché, lorsque le chemin de fer convient au genre d'expéditions qu'il fait. Le commerce français lui confie près de quatre cent mille tonnes à destination du port de Rouen, et il n'en donne que 313 000 aux péniches qui ont remonté le fleuve avec un million de tonnes de plus, qui seraient disposées par suite à charger à des prix très bas pour éviter le retour à vide.

Et, d'autre part, le tonnage considérable de la navigation fluviale à la remontée de la Seine n'irait pas au chemin de fer si le fleuve venait à lui manquer. Il se détournerait de Rouen pour la plus grande partie. On peut s'en rendre compte

aisément en examinant les principales marchandises que Paris reçoit par Rouen. Elles représentent dans leur masse la moitié du total des expéditions par eau en amont de Rouen[1]. La grande fonction régionale de Rouen est de servir d'avant-port à Paris. Par ce qui se passe pour Paris, on peut donc déjà avoir une première idée de l'ensemble.

Les céréales viennent en tête. La Seine en a conduit 190 000 tonnes à Paris en 1901[2], et les avoines y tiennent la plus grande place. Il en arrive au port de Rouen 165 417 tonnes[3], presque toutes à destination de Paris. Or ces avoines ont deux origines : la Baltique et l'Algérie. Si elles atteignent Paris par Rouen, c'est à cause des avantages que leur offre la navigation de la Seine. Sans cela, les premières viendraient par Anvers ou Dunkerque et les canaux du Nord, les secondes par Marseille.

Paris a reçu également en 1901, par la Seine, 130 741 tonnes de houille[4], presque entièrement de provenance anglaise. Cependant des houilles allemandes commencent à venir à Rouen en assez grande abondance. Anglaises ou allemandes, elles entreraient en France par le nord ou par l'est plutôt que de se faire charger sur wagons à Rouen pour gagner Paris.

Le même raisonnement s'applique aux bois du nord, dont 68 000 tonnes remontent la Seine jusqu'à Paris, et, d'une manière plus frappante encore, aux vins d'Algérie. Ceux-ci forment la grosse part des 65 000 tonnes de liquides qui entrent à Paris par la Seine. Les services réguliers qui existent entre Rouen et l'Algérie ne pourraient pas les charger si, arrivés à Rouen, ils devaient les transborder sur wagons. Le

1. Sekutowicz, *loc. cit.*, p. 82.

2. Bien que la Chambre de commerce de Rouen ait publié et ait bien voulu nous communiquer les chiffres afférents à 1902, nous nous en tenons à ceux de 1901 pour pouvoir comparer les calculs établis avec ceux de la Douane, qui n'a pas encore publié le *Tableau du commerce et de la navigation* de 1902.

3. Cf. *Renseignements statistiques* de la Chambre de commerce de Rouen. Tableaux 8 et 11.

4. Nous ne mettons au compte de Paris que les marchandises débarquées à Paris, Aubervilliers, La Villette et Pantin ; mais des localités suburbaines, faisant partie en réalité de l'agglomération parisienne, telles que Neuilly, Puteaux, Issy, Conflans, etc., reçoivent en 1901, par Rouen, une quantité de houille qui n'est pas moindre de 132 000 tonnes.

port est très positivement redevable de ce fret à la navigabilité de la Seine en amont ; c'est grâce à elle qu'il peut concurrencer Marseille. Lorsque les vins de coupage espagnols sont demandés à Paris, il en entre aussi des quantités importantes par Rouen. En résumé, la grande masse du tonnage amené à Paris par la Seine déserterait le port de Rouen, s'il n'était relié à Paris que par le chemin de fer.

Mais ce qui est vrai de Paris l'est, à bien plus forte raison, de tous les points situés à l'est de Paris. Rouen expédie 267 000 tonnes par la haute Seine, par les canaux du Loing et de Briare, 81 000 tonnes par la Marne et le canal latéral, 25 000 tonnes par le canal du Centre et le canal latéral à la Loire, 24 000 tonnes par les canaux de la Marne au Rhin et de l'Est, 19 000 tonnes par les canaux de Bourgogne et du Nivernais. C'est bien grâce à son fleuve que le port de Rouen peut ainsi étendre à l'intérieur sa zone d'action.

Et, malgré l'insuffisance de notre système français de canaux, on est surpris de constater jusqu'où pénètre actuellement, dans des conditions économiques normales, une marchandise lourde qui peut user de la voie d'eau. Un grand importateur de bois du nord m'indique avec précision les points extrêmes auxquels Rouen peut envoyer cette marchandise : à l'est, Châlons et Épernay, où l'on se heurte à la concurrence des bois des Vosges et du Jura ; au sud, Orléans, où se fait sentir l'action de Nantes ; au nord, des localités toutes proches de Rouen, parce que tous les petits ports de la côte reçoivent des chargements de bois du nord ; au sud-est, en revanche, Lyon et parfois Avignon. Est-ce à dire que les expéditions de bois se fassent toujours sur ces points par voie d'eau? Nullement; il est rare d'avoir à Rouen des commandes de bois assez importantes pour en charger trois cents tonnes sur une péniche. Les bois qui remontent à Paris et au delà sur chalands ou sur péniches, viennent en transit à Rouen [1] ; ce sont des négociants qui les reçoivent par grosses quantités. Mais les ordres donnés aux maisons de Rouen ne dépassent

1. C'est de beaucoup la plus grande partie. En 1901, il vient à Rouen, par navigation maritime, 293 225 tonnes de bois ; il en repart, par navigation fluviale, 220 481 tonnes. A elles deux, la Compagnie de l'Ouest et celle du Nord en enlèvent environ 60 000 tonnes. Voir *Renseignements statistiques*. Tableau n° 11.

guère l'importance du wagon. C'est donc par wagon qu'ont lieu les expéditions. Mais les Compagnies de chemins de fer, poussées par la concurrence de la batellerie, baissent leurs tarifs en conséquence. C'est ainsi que la tonne de bois du nord circule de Rouen à Lyon à raison de vingt et un francs; de Rouen à Avignon à raison de vingt-cinq francs. Là même où la batellerie n'agit pas directement pour étendre la zone d'action de Rouen, elle l'étend indirectement par la menace qu'elle fait peser sur les chemins de fer.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que la Seine soit utilisée comme il conviendrait entre Rouen et Paris; mais le reproche ne s'adresse pas aux Rouennais, il remonte plutôt aux Parisiens. Les négociants de Rouen se trouvent tous un peu dans la situation de l'importateur de bois dont je rapportais les paroles tout à l'heure; ils n'ont pas pour l'intérieur de commandes susceptibles de constituer le chargement d'un chaland ou même d'une péniche. Les maisons qui pourraient les fournir se passent de leur intermédiaire. Ce sont elles qui devraient mettre à profit les avantages que leur offre la Seine entre Rouen et Paris pour transporter par grandes masses, bois, charbons, grains, etc. Pour le moment elles en usent peu. Les Compagnies de navigation fluviale ont mis à la disposition du commerce quelques grands chalands en tôle d'acier susceptibles de porter près de mille tonnes. Ces chalands, qui calent $3^{m},10$ de tirant d'eau à pleine charge, peuvent circuler aisément entre Rouen et Paris, mais on leur préfère des péniches de canal de trois cents tonnes de portée en lourd seulement, parce qu'elles sont plus facilement remplies. Cependant, Paris est un assez gros marché pour que des expéditions de mille tonnes de houille, de grains, de bois, de vins même, y trouvent preneur. En ce qui concerne la houille, le fait n'est pas douteux. Il y a donc de la part du commerce négligence à mettre à profit une facilité qui lui est offerte. Et il résulte de cette négligence que les Compagnies de navigation fluviale hésitent à renouveler leur matériel, à le mettre en rapport avec la profondeur de la Seine. On rencontre dans le bassin fluvial de Rouen, à côté de chalands et de péniches de construction métallique, répondant exactement par leurs dimensions aux conditions actuelles du fleuve ou des canaux, de

vieux modèles, aujourd'hui anormaux, toues, flûtes de Bourgogne, etc., construits en bois et recherchés uniquement en raison de leur bon marché par des patrons bateliers peu fortunés[1].

Mais l'approfondissement de la Seine à 3m,20 jusqu'à Paris permettrait probablement une navigation très avantageuse que les Allemands pratiquent beaucoup déjà. Je veux parler des chalands de mer.

Ces chalands ou allèges de mer ne diffèrent pas par leurs dimensions des grands chalands métalliques fluviaux. Ils sont simplement construits avec les précautions nécessaires pour pouvoir tenir la mer : par exemple, leurs cornières sont renforcées ; ils coûtent plus cher que les chalands similaires destinés uniquement à la navigation fluviale, presque le double, mais ils peuvent passer partout où ceux-ci passent, ils remontent aussi loin qu'eux, ils pénètrent comme eux dans l'intérieur du pays. Et, de plus, ils sont susceptibles d'accomplir de courtes traversées ; ils vont, par exemple, de Brême à Hambourg, ou de l'extrémité du canal de Dortmünd à l'un de ces deux points. Ou bien encore ils traversent le canal de Kiel[2] et s'aventurent jusqu'au fond de la Baltique. Un remorqueur peut en traîner plusieurs et former des *trains de chalands de mer* portant 4 000 tonnes de marchandises et plus. Voilà donc 4 000 tonnes, soit le chargement de quatre cents wagons, qui peuvent partir d'un port de mer, faire une traversée, entrer

1. Voici, d'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir M. le capitaine du port de Rouen, les caractéristiques des principaux types de bateaux fluviaux qui le fréquentent.

		Longueur.	Largeur.	Creux.	Tonnage.
Chalands.	Grands. . .	60m,00	8m,00	2m,50	961 tonnes.
	Petits . . .	40m,00	5m,50	2m,50	420 —
Péniches		38m,50	5m,00	2m,00	376 —
Toues.		34m,50	5m,00	1m,80	290 —
Flutes		38m,60	5m,00	2m,00	360 —

Ces types, construits en bois, coûtent : les chalands de 20 000 à 40 000 francs, les péniches 12 000 francs, les toues et les flûtes 10 000 francs.

En tôle d'acier, les grands chalands coûtent 45 000 francs, les petits 20 000 francs, les péniches 18 000 francs.

2. Sur l'emploi des allèges de mer en Allemagne, notamment depuis l'ouverture du canal de Kiel, voir *Bulletin de la Mutuelle-Transports* d'août 1903, p. 160 et suivantes. Voir aussi les lettres de M. Lockroy sur la marine allemande : *Du Weser à la Vistule.*

dans l'estuaire d'un fleuve approfondi et régularisé comme la Seine en aval de Paris, et le remonter aussi loin qu'ils trouveront une profondeur de 3 mètres, sans aucun transbordement. Est-il possible de former à Cardiff ou à Newcastle un train de chalands conduisant à Paris 4 000 tonnes de charbon sans rompre charge? Je le demande à des marins expérimentés, et plusieurs sont d'avis qu'en choisissant son temps la chose pourrait être tentée, au moins avec trois chalands, ou bien avec un petit vapeur charbonnier, à fond plat, portant 2 000 tonnes.

Cependant elle ne l'est pas. Il y a des Rouennais qui ne désirent pas qu'elle le soit, et voient une menace pour leur port dans cette navigation sans transbordement à Rouen. Ils auraient tort de vouloir jouer vis-à-vis de Paris le rôle qu'ils accusent les Havrais de jouer vis-à-vis d'eux. Aucun « droit acquis » ne vaut contre le droit d'user de facilités nouvelles, et, puisqu'on a dépensé des millions[1] pour approfondir la Seine jusqu'à Paris, c'est bien le moins que l'on tire aujourd'hui de cette dépense tout le parti possible.

Au surplus, est-ce là véritablement pour le port de Rouen une si grave menace? Il ne faut pas perdre de vue tous les avantages qu'offre Rouen comme lieu de distribution commerciale par rapport à une vaste région. Ces avantages restent entiers pour la partie de cette région qui s'étend au nord et au sud. Et le marché de Paris n'échapperait pas à Rouen parce que des trains de chalands de mer approvisionneraient directement de charbon quelques grandes usines ou quelques grands entrepôts parisiens. En tout cas, deux conditions précises, faciles à contrôler, conserveraient toujours à Rouen son rôle régional.

La première de ces conditions, c'est l'origine de beaucoup de cargaisons lourdes. Il paraît impossible que des chalands de mer partent d'Algérie chargés d'avoines et de vins, traversent la Méditerranée, passent Gibraltar et viennent gagner, à travers l'Océan, l'estuaire de la Seine. Le bois du nord et les charbons allemands pourraient peut-être risquer une tentative : mais toutes les marchandises venant du long cours, maïs

1. Il a été dépensé 57 millions pour la Seine entre Rouen et Paris depuis 1878. Voir Paul Léon, *Fleuves, Canaux, Chemins de fer*, pp. 30 et 31.

et froment américains, qui entrent souvent en assez grande quantité, charbons de Pennsylvanie, dont on prévoit la prochaine venue, pétroles de Russie ou des États-Unis, laines, etc., seront toujours obligées de quitter à Rouen le navire de mer qui les y apporte.

La seconde condition tient non plus à l'origine, mais à l'éparpillement des destinations. Nous la connaissons déjà. C'est elle qui favorise souvent, nous l'avons vu, le chemin de fer au détriment du fleuve. L'unité de transport fluvial la plus faible est encore beaucoup trop forte pour la plupart des commandes. Pour employer l'expression commerciale consacrée, on *fait* le wagon, on ne peut pas *faire* la péniche. A plus forte raison, on a de la difficulté à *faire* le grand chaland. Le rôle du train de chalands se trouverait par suite étroitement limité parce qu'il serait plus difficile encore à faire.

Rouen peut donc, sans se laisser effrayer par le développement des ports qui se trouvent en amont, s'appliquer avec confiance et avec énergie à développer sa propre activité dans la zone que lui réserve l'ensemble des conditions économiques. Sa part est assez belle, sa situation de port régional assez assurée, et l'avenir n'est pas aux empêcheurs de remonter les fleuves. C'est, d'ailleurs, ce qu'elle répond avec justesse à certaines récriminations havraises.

II

ROUEN PORT INDUSTRIEL

Situé au centre d'une région d'industrie cotonnière, le port de Rouen est très peu influencé dans son activité par ce voisinage. Les cotons traités aux environs de Rouen dans les filatures nombreuses, dont plusieurs se trouvent aux portes mêmes de la ville, sont généralement débarqués au Havre, puis chargés sur wagons pour arriver aux fabriques. Nous avons expliqué, à propos du rôle commercial du Havre, la raison de cette apparente anomalie [1]. L'excellente organisation du

1. Voir la *Revue* du 1er novembre 1903.

marché à terme du Havre, les services qu'il rend tout particulièrement aux filateurs de coton, maintiennent le coton au Havre et ne permettent pas à Rouen de lutter efficacement sur ce point. L'ensemble des matières premières textiles subit la même influence, bien que d'une façon moins marquée, les laines, par exemple, se prêtant moins bien que le coton aux classifications générales par types courants qui sont nécessaires au marché à terme. En somme, la navigation maritime amène à Rouen moins de la moitié des textiles bruts qui y viennent. Tout le reste arrive par chemin de fer[1], surtout par la ligne du Havre.

A la sortie par mer, les tissus de toutes sortes figurent seulement pour 3 745 tonnes, tandis que le chemin de fer en enlève près de 22 000 tonnes. L'industrie textile normande n'est donc pas une cliente bien sérieuse pour le port de Rouen.

Pour des raisons que nous avons déjà indiquées à propos du Havre[2], l'industrie des constructions navales ne donne pas non plus beaucoup d'activité au port de Rouen. Elle est représentée, dans le voisinage proche, à Quevilly, par les anciens Chantiers de Normandie, devenus aujourd'hui la propriété de la Société des Chantiers de Penhoët. Il faut ajouter que, dans l'état actuel des choses, les travaux exécutés à Rouen n'ayant pas encore comporté l'établissement de quais à Quevilly, les chantiers ne pourraient pas s'approvisionner par la Seine.

L'ensemble des industries métallurgiques ne fournit pas un aliment considérable à la navigation maritime rouennaise. Il entre par mer 24 000 tonnes de fontes, fers et autres métaux. Il sort par mer moins de 10 000 tonnes de machines, mécaniques et outils. En revanche, les entrées et sorties de métaux afférents à la navigation fluviale atteignent près de

1. Coton, laine, lin, étoupes, etc.

Entrées à Rouen par navigation maritime. . . .	9 135	tonnes.
— — — fluviale.	Néant	
— — par chemin de fer du Nord. . .	1 671	—
— — — de l'Ouest. .	10 874	—
Total	21 680	tonnes.

2. Voir la *Revue* du 1er novembre 1903.

48 000 tonnes. Le mouvement correspondant est de 60 000 tonnes par chemins de fer.

Il faut arriver aux produits chimiques pour trouver une industrie contribuant pour une part importante au trafic du port. Les entrées et sorties par mer ne dépassent guère 16 000 tonnes, mais il entre 58 000 tonnes par le fleuve et il en sort 148 000 tonnes[1].

La distillerie a fait venir autrefois des quantités considérables de maïs et autres grains. Mais deux grands établissements ayant été fermés depuis quelques années, le dernier tout récemment, nous ne trouvons plus que 55 000 tonnes de maïs à l'entrée par mer; encore est-il probable que leur destination n'est pas entièrement industrielle.

L'industrie locale qui amène le plus fort tonnage de marchandises de mer à Rouen est certainement celle de la raffinerie de pétrole. Elle a de plus l'avantage d'être en constante progression. Tandis qu'en 1891 il entrait à Rouen environ 40 000 tonnes de pétrole brut seulement, nous en trouvons 95 000 tonnes en 1896 et 144 000 en 1901. Les statistiques de 1902 accusent un nouveau progrès avec 168 000 tonnes. Le mouvement régulier d'importations qu'elle suscite fournit à l'armement rouennais un excellent élément de trafic et a déterminé la mise en service de bateaux-citernes naviguant entre Rouen et les États-Unis. L'une des raffineries établies à Quevilly, la « Bedford », est une dépendance de la fameuse *Standard Oil Company* américaine. L'histoire de sa fondation est intéressante. Les premières raffineries rouennaises faisaient venir leur pétrole brut indifféremment de Russie ou d'Amérique. Le trust américain, que les tarifs douaniers français empêchaient d'importer en France son pétrole raffiné, mais qui voulait du moins y faire entrer son pétrole brut, annonça aux raffineurs de Rouen qu'il leur ferait une concurrence ruineuse tant qu'ils ne seraient pas ses clients; et pour marquer

1. Ces chiffres, relevés sur les statistiques de 1901, pour les raisons que nous avons déjà indiquées, donnent bien l'idée du mouvement des produits chimiques au port de Rouen dans ces dernières années. Dès 1891, nous trouvons près de 15 000 tonnes aux entrées et sorties par mer, 33 600 aux entrées par le fleuve, 124 600 aux sorties. En 1902, ces chiffres se maintiennent aux environs de 17 000 tonnes pour la navigation maritime, mais tombent respectivement à 40 768 et 32 538 pour la navigation fluviale.

que ce n'était pas là une simple menace, il construisit l'usine Bedford. Depuis lors, un accord est intervenu entre les différents établissements de raffinerie, et c'est principalement du pétrole américain qu'ils pompent dans les bateaux-citernes amarrés en rivière, en face d'eux[1].

Jusqu'en 1902, la navigation fluviale de Rouen ne participait en aucune façon au mouvement déterminé par la présence des raffineries de pétrole. Pour la première fois cette année, nous voyons le fleuve employé aux sorties de pétroles et, immédiatement, dans une large proportion. Près de 90 000 tonnes partent par cette voie, alors que le total des sorties s'élève à 160 000 tonnes. C'est une indication des services qu'on peut attendre encore de la navigation fluviale, et du peu de hâte que l'on met à les utiliser.

On le voit, sauf pour les pétroles, ni les matières premières de l'industrie locale ni ses produits fabriqués ne contribuent vigoureusement à faire prospérer le port de Rouen. Son rôle régional dépasse infiniment son rôle industriel. A l'exportation surtout, l'industrie donne peu de tonnage. On en sait les raisons générales, principalement la légèreté des produits que nous expédions à l'étranger. Il faut aussi faire entrer en ligne de compte ce fait que certaines industries, celle de la raffinerie de pétrole en particulier, ne peuvent avoir de débouchés que dans la consommation nationale. Elles ne doivent leur vie qu'à des faveurs douanières leur assurant le marché intérieur de la France, mais limitant par suite leur activité à ce marché. Ajoutez que, dans le cas du pétrole, la matière première vient uniquement de l'étranger, de telle sorte qu'une fabrication de ce genre, établie à proximité d'un port, ne peut qu'accentuer l'écart entre ses importations et ses exportations.

Un résultat indirect, mais certain, de l'activité industrielle

1. Les statistiques publiées ne donnent pas l'exacte proportion du pétrole américain et du pétrole russe importés à Rouen; mais voici des indications : d'après le tableau n° 8 des statistiques de la Chambre de commerce, donnant la liste et le chargement des plus grands navires entrés à Rouen en 1902, ces navires auraient apporté 67 000 tonnes de pétrole américain, contre 14 000 tonnes seulement de pétrole russe. La proportion est, pour toute la France, d'après le *Tableau général du Commerce de 1901* (pp. 8 et 62), de 3 116 202 tonnes américaines contre 872 825 russes.

rouennaise sur le mouvement du port se trouve dans l'abondance des chargements de houille qui y pénètrent. Près d'un million de tonnes de houille arrivent annuellement par mer à Rouen depuis trois ans[1], et il est clair qu'une fraction importante de ce total est absorbée par l'industrie voisine. Un tiers des charbons venus, tant par eau que par fer, reste en effet à Rouen[2]; une partie indéterminée de ceux qui sont transbordés sur bateaux fluviaux ou sur wagons a des destinations très proches, et la consommation domestique est assurément moindre que la consommation industrielle.

Les énormes terre-pleins qui s'étendent sur la rive gauche de la Seine sont occupés en partie par les dépôts de houille et les usines de triage qu'y ont établis des importateurs rouennais. C'est la partie la plus vivante du port. Il y a dix ans, le total des entrées de houille à Rouen était d'environ 500 000 tonnes[3]. Il a donc sensiblement doublé, et presque uniquement au profit des importations par mer. Les charbons français du Nord luttent de plus en plus difficilement contre les charbons anglais et allemands sur le marché de Rouen, trop bien relié aujourd'hui aux grands ports charbonniers du Royaume-Uni et aux routes fluviales d'Allemagne. Le chemin de fer du Nord amenait 30 885 tonnes de houille à Rouen en 1892; il en a amené 32 995 en 1902.

III

LE VRAI ROLE DE ROUEN

En l'année 1664, le chevalier de Clerville, chargé par Colbert de visiter les villes manufacturières et les ports de la

1. 1 117 524 tonnes en 1900; 887 048 tonnes en 1901; 894 921 tonnes en 1902.

2. Entrées et sorties de charbons à Rouen de 1900 à 1902. (En tonnes.)

	1900	1901	1902
Entrées	1 264 108	944 587	956 284
Sorties	795 788	678 047	670 981

3. 497 800 en 1892.

Picardie et de la Normandie, écrivait dans son rapport : « La ville de Rouen est certainement une des plus fameuses escalles où l'on se puisse instruire de tout ce qui regarde le commerce. Celui de la mer s'y exerce aussi bien que celui de la terre, et il s'y trouve là des négociants aussi entendus et aussi éclairés des connoissances de l'un et de l'autre qu'il en puisse estre en tout le reste du Royaume. » Au contraire, les habitants du Havre lui avaient représenté « que, leur ville étant petite par sa construction, et sujette à de fréquents logements de gens de guerre, par la jalousie de ses fortifications, ils n'avaient jamais eu le moyen ni la force d'y introduire un grand négoce, et que, partant, il ne la fallait regarder, non plus que leur port, que *comme un entrepôt du commerce qui se fait en celle de Rouen*, comme en effet l'on peut dire que le peu qu'il y a de gens qui s'y meslent du trafficq et de la pesche de morues, sont plustôt des facteurs que des marchands, et des administrateurs de l'argent que des bourgeois de Paris et d'ailleurs mettent à la grosse aventure, plustôt que des négotians de Terre-Neuve[1]. »

Le chevalier de Clerville trouverait les choses fort changées s'il pouvait recommencer son enquête. Aucun Havrais ne lui peindrait sa ville comme une humble dépendance commerciale de Rouen, et les Rouennais ne lui apparaîtraient pas comme les premiers commerçants de France.

En réalité, il n'y a plus à Rouen qu'un commerce d'approvisionnement régional. Encore ne faut-il pas mettre à son compte toutes les marchandises qui viennent à Rouen. Beaucoup y sont simplement en transit, généralement pour Paris, au compte de négociants parisiens. Les transitaires rouennais ne sont plus alors que des commissionnaires, des intermédiaires, prélevant un droit sur les marchandises auxquelles ils donnent leurs soins.

Le rôle régional du port dépasse donc de beaucoup son rôle industriel et absorbe presque entièrement son rôle commercial. Deux faits mettent bien en lumière cette situation : le premier, c'est que Rouen ne reçoit guère que des navires à plein chargement et laissant dans le port toute leur cargai-

1. Cité par M. J. Rondeaux. *La Seine maritime*, 1849.

son ; le second, c'est que tous les progrès faits par Rouen depuis vingt-cinq ans ont été dus uniquement aux transactions régionales.

Aucun port français ne peut inscrire un poids de cargaisons aussi considérable par rapport au tonnage des navires qui le fréquentent. On trouve à Rouen 890 kilogrammes de marchandises par tonneau de jauge. La moyenne est de 590 kilogrammes dans l'ensemble des ports français, de 710 kilogrammes à Hambourg, de 700 à Bordeaux, de 525 au Havre, de 510 à Marseille[1]. Mais, comme à Rouen la plupart des navires redescendent sur lest ou avec des chargements très incomplets, c'est l'approvisionnement de la région desservie par Rouen qui fait l'activité de son port. C'est Paris surtout, avec sa consommation de charbons, d'avoines, de blés, de vins.

On sait que les statistiques des douanes distinguent dans notre mouvement commercial extérieur le commerce *général* de la France et son commerce *spécial*. Cette distinction correspond à des faits précis, mais variés et complexes. Sommairement, on peut dire que le commerce général comprend tout ce qui entre en France et tout ce qui en sort, sans tenir compte ni de l'origine ni de la destination des marchandises. Au contraire, le commerce spécial comprend aux importations seulement ce qui est destiné à la France, et aux exportations seulement ce qui vient de France.

Dans les ports où il existe un mouvement actif d'échanges internationaux, où entrent des marchandises attirées uniquement par les facilités d'un grand marché, destinées à reprendre la mer, le commerce général prospère sans que le commerce spécial suive nécessairement sa marche. C'est ce qui arrive au Havre. Le Havre est un marché maritime.

Mais là où le commerce général et le commerce spécial se confondent presque, là où le premier ne croît que par le développement du second, il n'y a pas véritablement de marché maritime. C'est précisément le cas de Rouen.

Les quelques chiffres suivants établissent clairement cette

1. L. Sekutowicz, *loc. cit.*, p. 76.

situation. Ils sont empruntés au *Tableau général du Commerce et de la Navigation* pour 1901 [2].

Les importations de Rouen atteignaient, cette année-là :

	Marchandises.	Valeur.
Commerce général. . .	1 882 639 tonnes.	195 220 300 francs.
Commerce spécial . . .	1 823 386 —	189 325 300 —
Différence . . .	59 253 tonnes.	5 895 000 francs.

soit moins de 60 000 tonnes valant moins de 6 millions.

Aux exportations, nous trouvons :

	Marchandises.	Valeur.
Commerce général . .	219 713 tonnes.	55 672 000 francs.
Commerce spécial . .	186 225 —	47 484 700 —
Différence . .	33 488 tonnes.	8 187 300 francs.

Soit environ 33 000 tonnes de marchandises, valant 8 millions de francs.

En additionnant ensemble la différence relative aux importations et celle relative aux exportations, on obtient en chiffres ronds 83 000 tonnes et 14 millions de francs. Voilà tout ce qui reste du commerce général de Rouen quand on en retire le commerce spécial. C'est à cela que se trouverait réduit ce port sans sa fonction régionale.

Mettons, au contraire, en regard les statistiques du commerce du Havre pour la même année 1901. Le contraste est frappant [2] :

Les importations se chiffrent ainsi :

	Marchandises.	Valeur.
Commerce général . .	1 973 379 tonnes.	1 095 411 200 francs.
Commerce spécial . .	1 405 011 —	753 034 700 —
Différence . .	568 368 tonnes.	342 376 500 francs.

Soit 568 000 tonnes valant 342 millions.

1. Pages 122 et 123 du tome II.

2. *Tableau général du commerce et de la navigation*. 1901. T. II, p. 108 et 109.

Les exportations donnent :

	Marchandises.	Valeur.
Commerce général . .	700 476 tonnes.	770 677 700 francs
Commerce spécial . .	281 884 —	554 176 600 —
DIFFÉRENCE . .	418 592 tonnes.	216 501 100 francs.

Soit 418 000 tonnes valant 216 millions.

En additionnant ces deux différences, comme nous l'avons fait pour Rouen, nous obtenons, en chiffres ronds, 986 000 tonnes valant 558 millions, soit près de *douze* fois le poids et de *quarante* fois la valeur des marchandises correspondantes à Rouen.

Et pourtant, le mouvement commercial général total ne diffère en poids entre les deux ports que dans la proportion de 4 à 5. En 1901, le Havre inscrivait 2 673 000 tonnes et Rouen 2 102 000. Mais leurs rôles sont tout à fait dissemblables.

C'est pourquoi la rivalité de Rouen et du Havre est si peu raisonnable. Ce ne sont pas deux ports concurrents, mais deux ports complémentaires. Le Havre est un marché international qui manque de base régionale ; Rouen, un port régional sans activité commerciale. Et en une heure d'express on va d'une ville à l'autre ! Ne semble-t-il pas qu'il y ait à cette situation une solution plus élégante, plus moderne et plus profitable que la jalousie réciproque ? Déjà le tonnage de Rouen diminue depuis deux ans, celui du Havre se laisse distancer par les progrès considérables des ports étrangers. Il n'est que temps d'unir ses efforts.

PAUL DE ROUSIERS

AME D'ARGILE[1]

XVI

Oui, elle était gâchée, sa vie; souvent déjà Tony l'avait pensé. En aucun toutefois de ses pires déboires, qu'il souffrît dans son art, qu'il souffrît dans son cœur, cette faillite ne lui était apparue aussi cruellement évidente. Il ne s'agissait plus de ce malaise causé par une existence faussement équilibrée, des soucis matériels et moraux qui en résultaient. Une vérité s'imposait, brutale : il aimait, il était aimé peut-être, et cet amour, jamais il n'en pourrait seulement faire l'aveu. Marié, même détaché de sa femme plus qu'il ne le voulait voir, son honnêteté l'avait défendu contre l'emprise d'un sentiment qui, pour cette jeune fille, eût été une offense. Aujourd'hui la liberté lui venait, liberté qu'il n'avait pas cherchée, qu'il n'avait pas souhaitée, mais n'abattant l'obstacle contre lequel il ne songeait point à se révolter que pour en élever un autre non moins insurmontable, et combien intolérable, celui-là! Libre, il n'aurait que l'illusion de l'être: affranchi du devoir, il devenait maître de son cœur, et c'était pour n'en pouvoir rien faire.

Cette ironie féroce du destin, en déchaînant sa passion jusqu'alors contenue, emporta les derniers débris de l'amour qu'il avait eu pour Lucy, amour détruit, rongé depuis long-

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 février, [illegible]ars et 1er avril.

temps sous des apparences auxquelles il mettait de la complaisance à se laisser prendre, amour mort, semblable à ces corps putréfiés qui tombent en poussière dès qu'on les touche, abîmé à présent dans un immense dégoût de la femme qui avait été sienne, dans un inconsolable regret de celle qui jamais ne lui serait rien.

Ce regret d'abord avait noyé son âme au point de lui faire oublier l'injure que lui infligeait Lucy. Quand il eut assez souffert de l'autre blessure, celle-ci cria à son tour, et la colère lui fut un dérivatif au chagrin. Ainsi elle comptait qu'il allait accepter, passif, ce rôle de mari cassé aux gages?... Avait-il donc tellement avili sa dignité aux yeux de sa femme qu'elle jugeât cela possible? Non, non... Puisque la rupture de cette union aujourd'hui détestée ne ferait qu'exacerber l'amertume de sa vie, de toute sa force il s'y opposerait. Le boulet qu'il devait traîner, elle le traînerait également. Et si pour lui c'était l'enfer, ce le serait aussi pour elle. Avant que fût entamée aucune procédure, il allait partir pour Beaulieu. Il avait ses droits : il en userait, fût-ce avec brutalité. Si elle demeurait sourde à la raison, soit! la justice prononcerait : c'est elle qui l'aurait voulu. Et si ce misérable se trouvait dans son chemin, il le soufletterait, sans respect pour des cheveux gris qui ne se respectaient pas eux-mêmes. Après dix années de faiblesse, il montrerait enfin à Lucy ce que c'est qu'un homme.

Allégé par la résolution prise, Tony rentrait chez lui, le soir de cette journée de fièvre. En lui ouvrant la porte, la femme de chambre lui dit :

— M. Mornans est là.

— M. Mornans?...

— Oui, monsieur, depuis un moment. Il a demandé si monsieur dînerait à la maison. J'ai répondu que oui. Alors il a dit qu'il attendrait. Il est dans le fumoir...

Il accourait, sans doute, pour détourner Tony de se prêter à ce divorce honteux. Si imprévu que fût l'auxiliaire, il était le bienvenu.

Son chétif corps de singe enfoui en un ample fauteuil, au coin du feu, ses jambes maigres allongées sur les chenets, M. Mornans s'absorbait dans la lecture d'un grave journal du

soir. Au bruit des pas, il leva la tête. L'étonnement deviné amena sur ses lèvres minces le pâle sourire de malice froide qui constituait le *summum* de sa jovialité.

— J'ose dire que vous ne vous attendiez pas à ma visite...

Sa main sèche se tendit vers celle de son gendre, dont l'étreinte cordiale répondit à son frôlement. Dans l'indignation qui le possédait, Tony ressentait une véritable joie à penser qu'il allait pouvoir s'épancher sans contrainte : M. Mornans, il le savait, n'avait pas d'illusions sur sa fille.

— Vous me surprenez, en effet, et fort agréablement. Je vais dire qu'on mette votre couvert...

— Merci bien... j'ai déjà dîné : mes vieilles habitudes provinciales... Mais faites-vous servir, mon cher, nous causerons après. J'ai tout mon temps.

— Du tout !... allons au plus pressé. Si je ne me trompe pas sur ce qui vous amène, mon dîner peut attendre.

— Vous avez tort : c'est ainsi qu'on se détraque l'estomac.

Touché un peu, dans le tréfonds de son cœur racorni, par l'altération des traits de son gendre, M. Mornans reprit, sur un ton de vague sympathie qu'on ne lui connaissait guère :

— Au surplus, mon ami, je ne viens pas ici pour vous contrarier ; tout au rebours... Causons donc, puisque vous le préférez.

Assis en face de M. Mornans, bien que brûlant de parler le premier, Tony laissa son beau-père prendre la direction de l'entretien. Ce diable d'homme avait une façon de s'imposer à laquelle on ne résistait pas aisément.

— J'ai été informé de ce qui se passe par deux lettres reçues presque en même temps : l'une de Lucy, l'autre de Me Mazure. De la première nous ne parlerons point : elle n'a qu'une valeur documentaire. C'est de celle de l'avoué que je m'occupe. Il est de mes vieux amis. Le dossier qui lui a été envoyé par votre femme était fort sommaire ; il en avait très rapidement pris connaissance et, avant de lui donner aucune réponse, il a cru devoir me faire part de son appréciation. Le grief invoqué par madame Le Chastel, dit-il en substance, ne tient pas debout. Les relations passagères d'un peintre avec son modèle, hors du domicile conjugal, alléguées d'ailleurs sans preuves bien solides, ne présenteraient déjà point

en soi un réel caractère de gravité. Mais, en outre, la rupture déjà ancienne de ces relations présumées est démontrée abondamment par le fait que cette personne affiche publiquement d'autres amours. Mazure est un vieux roquentin qui fréquente fort dans les lieux de plaisir, et il me confesse que cette demoiselle... comment l'appelez-vous déjà?...

— Pétunia.

— Il m'a dit un nom plus aristocratique, mais peu importe... que cette aimable personne donc ne lui est pas inconnue. Comme quoi l'exercice de leur profession est facilité à messieurs les officiers ministériels par le commerce avec la corruption du siècle... « En sorte, — ajoute-t-il, — que dans ces conditions, la défense de M. Le Chastel est simple et sûre... »

— Parfaitement exact. Et ne doutant point que vous ne souhaitiez me voir mettre obstacle à cette inqualifiable folie...

Du geste, M. Mornans l'arrêta :

— Pas de mots, mon cher, c'est du temps perdu. Laissez-moi d'abord établir les faits. « D'autre part, — continue Mazure, — si M. Le Chastel n'était pas ennemi de ce divorce, mais avec le désir bien légitime de l'obtenir à son profit... »

— Moi, vouloir divorcer?... Que va imaginer ce monsieur?...

— Attendez donc, de grâce!... « Si M. Le Chastel, dit-il, voulait produire, de son côté, des griefs, il pourrait introduire une action reconventionnelle fondée sur les assiduités compromettantes d'un homme qui, pour n'être plus jeune, ne saurait cependant faire la preuve qu'elles soient purement paternelles... »

Abasourdi, Tony s'écria :

— Mais il sait tout, votre Mazure!

— Comme vous voyez... Et il n'est pas le seul.

— Vous aussi?...

Un vertige le prenait. Était-il donc la fable de tous?

— Moi aussi. Ce n'est pas sorcier. Dès avant que je me fusse enfoui dans ma retraite, s'était manifesté le subit et vif intérêt de Granvelle pour ma fille, sous le couvert de notre prétendue vieille amitié. Or je connais le paroissien. Et, madame Mornans étant de l'affaire, il était facile de prévoir...

— Allons, — protesta Tony, — vous n'allez pas me dire que vous aviez songé à pareille turpitude!...

— Je ne savais pas exactement ce qui arriverait, mais j'étais certain qu'il arriverait quelque chose. Et, après tout, cela aurait pu être pire.

— Monsieur!...

— Mon cher Tony, je vous l'ai dit naguère, qu'un jour viendrait où vous vous repentiriez d'avoir épousé la fille de ma femme... Oh! elle est également la mienne, j'ai tout lieu de le croire... quoique parfois je me sois demandé d'où elle tient son charme... Pardon! — reprit M. Mornans sur un geste d'impatience de son gendre, — c'est moi, à présent, qui m'égare. Donc, conclusion de Mazure: « Échec assuré pour madame Le Chastel, si son mari se défend; s'il attaque, résultat douteux, mais scandale certain. Cette résolution semblant n'être qu'un coup de tête de jeune femme nerveuse... »

— Un coup de tête!... Il ne la connaît pas.

— Bref, Mazure m'engage à user de mon autorité morale de chef de famille aux fins d'obtenir de Lucy qu'elle retire sa malencontreuse instance. Mon autorité!... le mot m'a fait rire... Mais si sur ma fille je ne pouvais ni ne voulais rien tenter, il y avait autre chose à faire. A la profonde stupeur de mes gens, j'ai commandé une valise et les chevaux. J'ai pris le premier train, d'où je débarque. Vous êtes homme de sens et d'honneur : à nous deux, nous allons régler ceci.

— Je suis très touché de votre démarche. Mais si elle a pour objet de me prier d'éviter le scandale, vous auriez pu vous épargner un dérangement si contraire à vos habitudes. Je ne me propose nullement d'incriminer les relations du baron Granvelle avec ma femme, fût-ce pour cet unique motif qu'elles ne sont pas criminelles.

— Vous croyez?... Hum!... Oui, c'est bien possible...

— Mais enfin, — rugit Tony, — vous parlez de votre fille!... Vous représentez-vous ce que cela aurait de monstrueux?

— Guère plus que ce qui est.

— Je vous dis, moi, que cela n'est pas, vous entendez!

— D'accord.

Sentant ce que sa rage avait de puéril, Tony se calma soudain.

— En second lieu, il ne me plaît pas, vous devez le comprendre, de prêter la main à ce joli petit arrangement. Votre fille est ma femme, pour son malheur, peut-être, non pour mon bonheur assurément; ma femme elle restera. Pas plus que vous je ne prétends exercer sur elle d'autorité morale. Mais, n'en déplaise à Me Mazure, elle n'est point femme à nerfs et à coups de tête. Elle a beaucoup de sens pratique... elle n'en a que trop. Quand on lui aura démontré l'inanité de ses griefs, et, par suite, son incapacité à obtenir le divorce, elle y renoncera. C'est ce que, corroborant l'opinion de son avoué, je vais en personne aller faire à Beaulieu. Si elle s'obstine, eh bien! on plaidera. Elle est certaine de perdre, et son château de cartes s'effondre.

De ses doigts secs M. Mornans tortillait la soie rare de ses favoris, et son flegme irritant, secrètement narquois, rendait plus difficile à Tony ce sang-froid qu'il s'efforçait de conserver.

— Mais, mon pauvre ami, vous figurez-vous donc qu'elle y croit, au prononcé de son divorce si vous vous défendez? Nourrit-elle pareille illusion, il est tout près d'elle, pour la détromper, un magistrat d'expérience.

— Alors je ne vois pas l'intérêt de cette comédie.

— Vous n'avez pas saisi son plan? Il est pourtant aussi simple qu'ingénieux. Lucy a su vous mettre dans l'obligation, pour sauvegarder votre honneur, de vous prêter de bonne grâce à ce qui n'est qu'une comédie, en effet. Raisonnons, mon cher. Pouvez-vous supporter plus longtemps la situation que Granvelle vous a faite?

— J'y mettrai ordre. Ne suis-je pas le maître?

— La loi le dit; mais où sont les voies et moyens? Supposons — et vous me permettrez d'en douter, sans reproche! — que vous ayez la poigne nécessaire pour prendre des façons de tyran. Dans un roman, vous emporteriez comme une proie l'épouse rebelle, loin de l'atmosphère malsaine. Mais les romans ne s'embarrassent point de la carte à payer : c'est anti-artistique. Avez-vous la possibilité d'abandonner vos travaux pour aller voyager par le monde? Non... Vous terrer en quelque coin et y entreprendre de la reconquérir? Encore de la littérature... Dans la réalité, ces choses-là ne se font point.

Notre cas, d'ailleurs, est tout spécial et sans espoir; ce n'est pas à un autre homme que vous avez à la disputer : c'est à Plutus. Vous n'êtes pas de force. Ce petit être frêle, vous le savez, est un roc, sur qui rien ne prévaudra : le seul côté de son caractère par quoi elle soit bien de moi. Alors que feriez-vous? Mettre votre femme sous clé?... Injure grave, mon cher, et, cette fois, elle le tiendrait, le bon grief. D'autant que votre jalousie, s'adressant à ce plus que sexagénaire, serait invraisemblable autant que ridicule. Il y faudrait des preuves flagrantes. Où sont-elles? Vous avez failli me manger tout cru lorsque j'ai risqué un doute sur l'innocence des relations de ma fille avec mon soi-disant vieil ami... Et vous aviez raison, j'en mettrais ma main au feu. Ce que j'en ai dit n'était qu'une sotte taquinerie, dont je m'excuse.

Tony se promenait nerveusement par la chambre. Tout cela, sans se le formuler avec pareille précision, il l'avait pensé déjà. Pour unique réponse il eut un geste de colère impuissante.

— D'autre part, — reprit son beau-père, — quoiqu'il m'en coûte de toucher ce point, pour vous fort douloureux, force m'est de faire allusion à certains propos qui pourraient bien être répandus sur votre compte...

— Est-ce là aussi un renseignement de M. Mazure? — interrompit Tony, le visage empourpré. — Qu'il vienne donc m'en dire un mot!

— Mais non, mon cher ami, il ne vous dira rien du tout, ni lui, ni personne. Voilà justement où est le mal : c'est que jamais vous ne trouverez devant vous qui que ce soit pour endosser pareilles calomnies. Elles courent, on les ramasse, on les repasse à d'autres... En quelles mains se trouvent-elles, on ne sait. C'est le jeu du furet.

Après l'expérience qu'il venait de faire, Tony pouvait-il s'inscrire en faux contre ces paroles? Il continua de garder son silence irrité.

M. Mornans poursuivit :

— Quand une infamie a fait son trou, rien ne saurait la déraciner, vous le savez aussi bien que moi. Tant que vous vivrez avec votre femme, le monde se croira autorisé à vous attribuer des complaisances auxquelles nous nous dispense-

rons de donner un nom. Et cette opposition au divorce, que vous vous imaginez être un acte d'énèrgie, je vous laisse à deviner ce qu'on en conclurait.

Une moiteur monta au front de Tony. C'était donc vrai qu'on pourrait penser de lui cette chose infâme?

— C'est-à-dire, mon cher, — ajouta M. Mornans, avec du sarcasme dans la froideur de son imperturbable dialectique, — qu'en vous offrant ce divorce que, si vous l'aviez voulu contre elle, vous n'auriez sans doute pas obtenu, Lucy vous rend grand service, en somme.

— Comment donc!... Pour un peu, je lui devrais de la reconnaissance...

— Ce serait excessif, car elle n'a point pour mobile, assurément, l'intention de vous être agréable... non plus, d'ailleurs, que celle de vous désobliger. Elle y trouve son avantage et juge, non sans raison, que c'est également le vôtre. S'il était possible d'empêcher que ma fille se déshonore, je vous saurais gré de vous y employer, mon cher Tony. Mais, puisque Dieu ni diable n'y pourront rien, du moins tirez-vous-en les braies nettes. C'est à l'homme que je parle, non au gendre... à un galant homme, dont il me chagrinerait que la considération fût atteinte du fait d'avoir épousé ma fille. Croyez-moi, mon ami, vous serez bien avisé en entrant dans la combinaison que Lucy a le cynisme, mais aussi, soyons justes, le bon sens de vous proposer. Avec les femmes de sa sorte, nous sommes le pot de terre contre le pot de fer. Si, par un enfantillage d'amour-propre, vous engagez la lutte, c'est votre honneur qui en paiera les frais. Acceptez donc le rôle qu'on vous distribue dans cette comédie : c'est le bon. A elle l'argent... payé d'ailleurs assez cher! — ricana M. Mornans; — à vous l'estime du monde. Vous aurez la meilleure part... sans compter votre liberté, qui a son prix.

En rouvrant l'autre plaie, la plaie vive du cœur, ce mot rejeta à ses défenses Tony qu'avaient ébranlé moins peut-être les sages discours de son beau-père que la sympathie et l'intérêt devinés sous leur sécheresse.

— Soit! — dit-il. — Mais si je consens au divorce, du moins ferai-je en sorte qu'il soit prononcé contre elle, dans des conditions qui rendront impossible ce mariage honteux.

— Une action reconventionnelle?... Ce ne serait que de la boue remuée dont rejailliraient sur vous force éclaboussures. Voyez-vous votre avocat plaidant l'adultère de la jolie madame Le Chastel avec ce vieux marcheur? Il est toujours pénible, quoi qu'on dise, d'étaler ce genre d'infortune. Dans l'espèce, ce serait particulièrement mal plaisant. Puis Granvelle est trop riche et voilà trop longtemps qu'il est l'ami de la maison... Vous me comprenez, n'est-ce pas? Au surplus, vous perdriez. Songez donc que madame Mornans est presque toujours en tiers. Oseriez-vous incriminer le chaperonnage maternel?

— Oui, — murmura Tony, — c'est bien machiné!

Il sentait les armes lui tomber des mains.

— A merveille. Les vilaines choses bien faites ont leur genre de beauté. Et attendez, mon cher... Supposons Lucy réduite à vous forcer la main. Serait-elle assez sotte pour se compromettre avec le président? Point ne faut grande adresse pour se procurer un complice de paille, y allant de plus ou moins bonne foi. Tenez, je sais qu'elle entretient un commerce intellectuel — l'intellectualité de Lucy!... ces femmes sont folles! — avec certain décadent fort joli garçon, m'a-t-on dit, dont le nom m'échappe...

— Max Fougeret?

— C'est cela. En aggravant cette correspondance esthétique de quelques entrevues... cérébrales, on constituerait sans peine la base nécessaire aux légitimes revendications d'un mari. Survient le troisième larron, et... passez, muscade!

— Pour être si bien informé, vous êtes Belzébuth en personne.

M. Mornans riait presque, de ses minces lèvres pâles.

— Comme vous voyez, on a sa petite police... Ne cherchez point : c'est fort simple. Quand j'ai eu cette bronchite aiguë et que ma fille s'est crue obligée, sur l'avertissement du médecin, de venir à La Joux, une imprudence de sa part m'a mis sur la trace de ces missives « poste restante ». Et, afin que je fusse assuré de leur innocence, Lucy m'en a confié le secret. Elle se fait un sport de ces petites intrigues compromettantes dans leur seule apparence, donnant le trémolo des

choses défendues. Le jeu n'est pas sans péril... Tous les maris ne sont point aussi confiants que vous.

— Aussi aveugles, voulez-vous dire... stupidement, honteusement aveugles !

— Comme la plupart des honnêtes gens... ils gâtent le métier. Mais j'ai idée que cela jouera à Lucy quelque mauvais tour. C'est ce vieux lascar qui vous vengera d'elle. Vous vous étonnez de m'entendre parler ainsi ? Elle est mon sang, en effet, et je ne dois lui souhaiter aucun mal. Je me borne à prévoir suivant la logique des caractères. Si les choses tournent au mieux pour elle, j'en serai ravi. Mais je vous estime trop, mon cher Tony, pour ne pas désirer que vous vous libériez de toutes ces malpropretés. En mon âme et conscience, je vous ai donné un conseil. Que vous le suiviez ou non, j'aurai fait mon devoir. A présent, je vous laisse dîner et vais me mettre au lit... Le voyage m'a un peu fatigué.

— Ne me ferez-vous pas l'amitié de descendre chez moi ?

— Non, non, merci... j'ai mes petites manies insupportables. Mon séjour, d'ailleurs, sera bref. Le temps de faire quelques recherches au cabinet des estampes... C'est l'affaire d'une journée, et aussitôt je regagne mon ermitage, dont j'avais si bien cru ne jamais sortir. Je suis à l'Hôtel du Bon La Fontaine. Faites-m'y savoir demain ce que vous aurez résolu. Et, si je dois cesser d'être votre beau-père, comme cela est fatal, soyez certain que je ne vous en conserverai pas moins un souvenir d'estime et d'affection. C'est plus que je n'en saurais dire à nombre de mes semblables. Au revoir, mon cher... Nous nous serrerons bien une dernière fois la main avant mon départ ?

Demeuré seul, Tony s'étonna du sentiment de délivrance qui le remplissait. Ce n'était pas des impressions de cette nature qu'on s'attendait à recevoir du singulier et inquiétant petit homme, à l'humeur chagrine, au cœur glacé, aux ironies féroces. Cette intervention cependant, tellement en dehors de toute vraisemblance, avait eu raison des troubles de son esprit mal éveillé d'un cruel cauchemar. Cette sèche dialectique avait tranché au couteau le fil qui l'attachait à dix années de vie commune, à ces souvenirs d'amour dont le parfum survit aux pires griefs. Tout d'un coup il se sentait

en face de Lucy comme un étranger, son cœur vidé même de haine.

Ce devoir pourtant dont on lui avait parlé au regard de la femme indigne plus encore qu'infidèle?... Un scrupule le reprit. Ne devait-il pas obéir à une voix qu'il respectait, qu'il chérissait? En l'écoutant, celle-là, il savait que toujours il marcherait vers le juste et le bien... Mais non!... En lui donnant cet austère conseil, Yvonne n'avait pas songé à tout; quand elle connaîtrait ses raisons, elle changerait d'avis. Une chaleur traversant le cœur de Tony, un instant il se demanda si, en le détournant de se rendre libre, elle n'aurait pas aussi, elle, voulu s'épargner l'amertume d'un regret?... Cette pensée l'attendrit au point de le consoler presque, non du chagrin qu'allait lui attribuer le monde, mais de celui dont le mystère devait demeurer enseveli au plus profond de lui-même.

Cette nuit-là, Tony s'endormit tard. Avant d'éteindre sa lampe, il avait écrit une longue lettre. Ce n'était pas à destination de Beaulieu: — ces affaires-là, dédaigneusement, il les réglerait par l'intermédiaire des gens de loi. — Mais à Yvonne il voulait rendre compte de ses actes.

Et c'est d'une main frémissante qu'il avait conclu par ces lignes, en disant à la fois beaucoup et si peu :

« Dans votre conception si haute du devoir, dans votre inflexible respect du sacrement, dans votre si fier sentiment du sacrifice de soi aux principes supérieurs qui ennoblissent la vie, vous ne saurez me blâmer de la résolution que l'honneur me commande de prendre. Si je brise cette union dont tout amour s'est retiré avec toute estime, ce n'est point pour recouvrer la liberté de mon cœur, car déjà il ne m'appartient plus. Et si celle qui en est la maîtresse veut bien en accepter le fervent et secret hommage, c'est tout ce que je suis autorisé à espérer d'elle. Par la triste douceur de ce lien qui n'engagera que moi, je me trouverai invinciblement défendu contre toute tentation de faillir à cette loi divine que vous placez au-dessus de toute passion humaine, même la plus pure, et dont, livré à mes seules forces, je n'eusse sans doute pas observé la rigueur. Ne craignez donc rien pour moi et plaignez-moi, non de cette rupture qui est une délivrance,

mais de la délivrance même que me rend douloureusement amère la conscience de son ironique inutilité. »

« C'est moi qui me trompais, — lui répondit Yvonne. — Vous faites bien. Dieu envoie ses consolations à qui ne désespère point de lui. Vous avez l'art : cela vaut plus encore et mieux que les attachements qui vous demeureront inébranlablement fidèles. J'imagine que vous allez faire quelque voyage : c'est le dérivatif ordinaire à ces cruelles crises. Nous nous reverrons, plus tard. Et, de loin comme de près, toujours vous aurez en moi une amie. »

Elle lui prescrivait l'éloignement. Tony désormais ne pouvait plus douter.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XVII

Sortant du bureau de poste, légèrement les deux hommes se heurtèrent. Un « pardon ! » dit à l'unisson, les chapeaux soulevés, puis deux exclamations simultanées et deux mains tendues d'un mouvement cordial.

— Comme on se rencontre !... Le monde est vraiment petit.

— Et le lac Majeur n'est pas aux Antipodes... Joli nid pour des amoureux... Vous avez reçu mes félicitations, mon cher ?... Bien sincères, je vous assure.

— Merci, j'y ai été très sensible... Ce me sera un plaisir de vous présenter à ma femme.

Raoul Brice répondit à l'invite par un geste embarrassé et s'affaira à chercher son porte-cigares.

— Excusez-moi, — reprit Remy d'Albaron. — Peut-être suis-je indiscret. En bombe ici ?...

— Je me suis évadé de la Bourse pour un mois. Et la solitude en villégiature serait si triste !...

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas aussi? C'est encore ce qu'il y a de mieux, allez!

— J'en suis convaincu. Mais, pour moi, c'est trop tard.

Et l'agent de change soupira.

— Allons donc!

— Oh! je ne parle pas de mon âge. Seulement, il y a des courants qu'on ne remonte pas. Les habitudes, le milieu surtout... Vous vivez, vous, dans une atmosphère saine et forte.

— Oui, la caserne a du bon et le fumier des écuries vaut mieux que celui de la haute noce... A propos... les bonheurs comme les malheurs marchent toujours par deux... je viens de passer capitaine. Classé aux cuirassiers, à Lunéville. On va regarder un peu la frontière... Après quelques années de boulevard, cela fait du bien.

— Madame d'Albaron ne craindra pas cet exil?

Le capitaine se mit à rire.

— C'est à Paris, mon bon, qu'elle serait exilée!... Elle est d'une famille de soldats et de laboureurs, et ne connaît que la vie de garnison ou celle des champs... On n'est pas pour cela des sauvages, je vous assure.

— Oui, — fit l'agent de change, pensif. — Pour croire que le monde tient tout entier entre les Variétés et Longchamp, il faut que nous soyons bien sots!

— Quant à moi, j'ai semé mes avoines. Mon désir est d'aimer ma femme, d'avoir de beaux enfants, et de faire ma carrière en de bons régiments où l'on travaille ferme dans l'éternelle attente des grands coups de sabre qui ne viendront jamais, j'en ai peur... L'honneur, la chevalerie, le patriotisme, vieilles chansons, n'est-ce pas, monsieur le financier? Vive la cote!... et périsse tout plutôt que baisse la rente!...

Il souriait en parlant, sa véhémence assagie, mais non refroidie. Toujours très jeune, avec sa petite moustache rousse ébouriffée, sa mince silhouette d'une nerveuse souplesse, ce n'était plus cependant le gamin viril, un peu Fracasse, qu'on plaisantait du surnom de « Poussin ». Il avait conquis cet on ne sait quoi de précis, quoique indéfinissable, de rassis et de solide, qui, plus que les ans, confère la maturité.

— L'humanité est pourrie, c'est certain! — répondit Raoul Brice. — Il y a encore de braves gens tout de même...

— Quand ce ne serait que nous!...

— Merci pour moi... Cela me fait penser aux Saint-Joël. Que deviennent-ils?

— Le colonel décrochera probablement ses étoiles à la promotion de janvier, et ils iront à Castres, Bourges, Vannes ou autre Trou-les-Bains, comme dit ma cousine, qui s'y résigne d'avance avec sa joyeuse philosophie. Que le Dieu des armées leur épargne La Fère, terreur de l'artillerie, qui ne craint que cela, et leur donne Châlons, où l'on est aux avant-postes.

— Toujours la chimère!...

— Eh! oui... Pour avoir le cœur au métier, il faut bien se monter le bourrichon.

Flâneurs, ils regagnaient le Grand Hôtel de Pallanza, sous la chaude caresse du soleil de septembre qui enveloppait de lumière les îles Borromées, posées sur l'eau bleue comme de grands oiseaux.

— Le hasard a de drôles de caprices! — dit tout à coup Remy. — Figurez-vous qui j'ai rencontré hier à l'Isola Bella... Notre ancienne amie madame Le Chastel avec son vieil époux!

— En lune de miel aussi! — gouailla l'agent de change. — Un peu rance, celle-là!...

— Le fait est qu'elle doit avoir de l'agrément!

— Mais lui ne s'embête pas.

— Pas assez. Elle va le liquider en cinq sec.

— Et en douceur... Ce sera une belle fin. Vous ne la voyez plus?

— Je suis resté l'ami de Le Chastel.

— Moi de même, en principe, mais je l'ai un peu perdu de vue. Il a voyagé en Égypte, en Grèce... Tout cela s'est passé fort galamment.

— Elle aussi, — dit le capitaine, — a eu une tenue parfaite. N'empêche qu'elle se la coulait douce, en son austère retraite, grignotant d'avance le fromage, et à belles dents!

— Que grignotait-il, le... fiancé?

— Horreur!... je n'en veux rien savoir... Mais, comme c'était sous l'égide de sa respectable mère, on lui eût donné

le bon Dieu sans confession. Il s'est trouvé des âmes candides pour la plaindre et l'admirer. Puis, à l'expiration du délai légal, on a convolé discrètement, ainsi qu'il sied à deux veufs.

— C'est tout de même raide!

— Plutôt!... Savez-vous ce qu'elle a répondu à ma cousine de Saint-Joël, quand celle-ci lui en a témoigné sa façon de penser, et sans l'envoyer dire? « J'ai toujours beaucoup aimé Tony, jamais je ne l'aurais trompé. N'ai-je pas agi plus loyalement que tant d'autres femmes?... Personne ne me comprendra jamais. »

— Il faut un sacré toupet... Ces dames ne se voient plus, je présume?

— Le mariage civil aurait suffi de prétexte pour la semer. Au surplus, c'était aller au-devant de ses désirs. Tout amorphe qu'elle soit, nous la gênions, nous qui avons tout su. Son actuel possesseur, en outre, était peu jaloux qu'elle conservât ses anciennes relations. Avec les autres, on pouvait monter le bateau de la femme éternelle victime, notre brave Tony transformé en scélérat...

— Puis n'a-t-on point parlé d'une vague bénédiction nuptiale donnée en Angleterre?

— Cela peut toujours se dire. Qu'est-ce qu'on risque? Allez donc demander au pape s'il a annulé le premier mariage!... Un excellent système pour truquer la vérité sans mentir effrontément, c'est de toujours s'envelopper, même pour les choses les plus puériles, de mystère et de réticences. Telle était, si vous vous en souvenez, la pratique habituelle de notre charmante amie. Les gens préfèrent n'être pas exactement informés : en les laissant dans le vague, on leur permet de choisir la version qui leur agrée le mieux, et tout le monde est content.

— Quoique traîneur de sabre, vous êtes, mon cher, un parfait philosophe. Mais, en ma qualité d'homme de finance, j'admire comme la spéculation a été bien menée. Par exemple, les intérêts sont un peu chers!

— On n'a rien pour rien. Au couvent, paraît-il, le rêve sentimental de la jolie Lucy était de devenir marquise et d'avoir ses chevaux. La première fois, il a fallu en rabattre. A présent, elle n'est encore que baronne, et pas de première

mouture. Mais je la croise au Bois, traînée par une paire de trotteurs du Norfolk dans les douze mille, et le reste à l'avenant.

— Après tout, — goguenarda Raoul Brice, — il lui reste la ressource des distractions que commande son genre de mariage...

— Hum !... ce vieux chat fourré n'est pas un Géronte. Il a l'œil, et elle risquerait gros.

— Puisqu'elle aime toujours Tony, elle pourrait tromper le second avec le premier. Ce serait à peine de l'adultère.

— Bah ! elle a, je crois, si peu de goût pour la bagatelle !...

— Oui, mais l'ennui, mon cher !... Ce n'est ni pour les sens ni pour le cœur que les trois quarts des femmes prennent un amant.

— Tiens, tiens, voilà que vous m'ouvrez un horizon... Il y a ici un joli petit monsieur dont, au temps de notre bande, nous avait embâtés Paul Asselin, vous rappelez-vous ? Elle semblait le gober assez, à cette époque où cela s'imposait moins.

— Allons donc ! — se récria Raoul Brice, avec le geste un peu fat de caresser sa triomphante barbe d'or. — Elle ne l'avait pas plus distingué qu'aucun de ceux qui, alors, aspiraient à l'honneur de la divertir. Elle rendait si peu...

— Divertissement cérébral, mon bon, vous venez de le dire vous-même Et j'imagine ne point vous offenser en estimant que, celui-là, vous n'étiez pas en veine de le lui fournir... Quoi qu'il en soit, Max Fougeret vit assez secrètement à Pallanza. Les Granvelle sont installés en face, à Stresa... vous savez, la belle villa Andriani, à côté de celle de la duchesse de Gênes... Il y a des barques discrètes... Le parfum des myrtes et des roses est favorable à l'esthétisme...

— Je voudrais le croire... On rirait !

Arrivés à l'hôtel, ils se séparèrent.

— Au revoir, mon cher Brice... Nous fumerons bien de temps en temps un cigare ensemble...

Sur la terrasse, l'agent de change retrouva, se balançant en un *rocking-chair*, dans le suggestif envolement de dessous vaporeux, la jolie petite « acteuse », d'ordinaire en rupture d'engagement, qui l'accueillit avec un amical :

— En voilà une ballade!... Tu te payes ma tête, mon chéri, de me plaquer comme ça!...

Et il se dit en son particulier :

« Le monde est singulièrement bâti. Si, étant en sa compagnie, je rencontrais la baronne Granvelle, c'est à celle-ci que je ferais injure en lui tirant mon chapeau... »

Depuis un an que Lucy Mornans avait conquis définitivement la fortune si ardemment convoitée, la griserie première était tombée déjà. Griserie légère, au demeurant. Si bien fait pour elle qu'il s'était adapté à sa mesure comme un gant de bonne coupe, le luxe au milieu duquel elle s'épanouissait lui avait été aussi naturel que respirer l'air libre à qui sort d'une atmosphère asphyxiante. Telle une reine détrônée rentrant en possession de ses droits, elle avait pris pied d'emblée dans le faste un peu lourd qu'elle éclairait maintenant de son charme et de sa fantaisie. Avec une sensation de volupté, elle s'était complue dans tous les raffinements de l'élégance, — non plus cette élégance un peu factice, un peu précaire, faite d'ingéniosité et de recherche, qui jusqu'alors avait été l'objet de ses labeurs, mais celle qui est fondée sur une large et solide opulence. — C'est bientôt dit que la beauté, que la grâce ne doivent leur attrait qu'à soi-même... Demandez aux artistes ce qu'ils pensent de la mise en valeur par le cadre. A se trouver aujourd'hui dans celui que toujours elle avait rêvé comme lui appartenant par prérogative essentielle, Lucy n'avait éprouvé nul éblouissement, — rien qu'une poussée de sang au cerveau, quelque chose d'analogue à la réaction qui se produit lorsque, après avoir été transi par la bise, on se dilate devant la flamme d'un foyer.

Non pourtant que son lit de roses fût sans un pli. De regret elle n'en avait point; pas davantage ne se faisait-elle de reproche. Ce poison de la tentation savamment distillé par le tenace désir du vieux cynique, avait vicié profondément son âme chétive, anesthésiant en elle tout reste d'honneur. Si parfois elle songeait à Tony, c'était pour se dire :

« Pauvre garçon!... Il était bien gentil et il m'aimait vraiment. Je l'aimais bien aussi... C'est la fatalité... Et, après tout, il sera beaucoup plus heureux... »

Du moins n'avait-elle pas cette sottise féroce de tant de

femmes, de croire inconsolable l'homme qu'elles ont trahi et d'en tirer vanité.

Tout scrupule moral aboli, restaient les révoltes physiques. La froideur de tempérament de Lucy n'avait pas assez compté avec les dégoûts d'un amour qui en salissait le nom, qui en profanait les gestes. Et, par éclairs, cette pensée traversait les ténèbres de sa conscience qu'aux bras de ce vieillard elle faisait métier de son corps, — le joli corps respecté et chéri d'elle-même au point d'en avoir toujours été si peu prodigue avec le jeune mari épris, aimable, en tout bien fait pour y avoir droit. — Lucy n'avait guère de religion; mais une superstition lui demeurait du sacrement, qui, par son caractère divin, épure quelque peu les unions les plus contraires aux lois naturelles. Et ce mariage uniquement consacré par la sécheresse du Code, elle n'y trouvait point une assurance suffisante qu'elle fût mieux qu'une simple courtisane.

Afin d'étouffer ces murmures importuns, elle s'abandonnait avec emportement à la satisfaction de tous les caprices magnifiques qu'encourageait son vieil époux, qu'il provoquait, à titre de dérivatif et de garantie. C'était, à satiété, sans jamais l'assouvir, tout ce que peut donner l'argent, principalement pour ce qui est de la parure personnelle, de l'entourage immédiat du joli petit animal précieux mis en une cage parfumée et dorée : joyaux, dentelles, fourrures, bibelots, — les fleurs surtout, ces fleurs rares que, par une étrange perversion de sentimentalité, elle aimait de l'amour qu'on porte à une créature. — L'hôtel de la rue Murillo — d'où l'on avait discrètement retiré les panneaux décoratifs du peintre Le Chastel — était transformé en une vaste serre. Ce n'était pas le moins onéreux de ses goûts et c'en était le plus passionné, jusqu'à en être morbide. C'était son originalité, sa manie, son vice. « Vice esthétique, — lui disait Max Fougeret, — et, comme tel, supérieur à toutes vertus, lesquelles pour la plupart le sont si peu ! »

Car ses relations singulières avec le poète de la *Revue glauque* avaient repris, après une solution de continuité due à quelque lassitude qu'elle ressentait de cet exercice, l'abstraction de quintessence. En outre, un léger caractère de galanterie avait fini par s'y faire jour, — Lucy, du moins, avait cru le discerner, — lui imposant le devoir de prudence de les cesser

pendant cette année d'attente qui la séparait de la réalisation légale de ses desseins. Était-ce sage de les avoir renouées depuis? Elle eût répondu non, mais qu'il faut bien mettre dans sa vie un élément d'excitation, voire un peu de péril. Avec la confiante insouciance de Tony, elle éprouvait une telle sécurité qu'à peine si le jeu en valait la chandelle. Aussi avait-elle fini par n'y plus prendre de plaisir. Il n'en allait pas de même aujourd'hui. Que fût sur l'œil ce vieux mari, de par sa double existence de magistrat et de débauché recuit au feu de toutes les vilenies et de tous les vices, Lucy l'avait bien prévu. Si elle ne s'en était pas alarmée, c'est que, résolue à se montrer belle joueuse, elle se sentait sûre de ne point choir dans la banalité de l'adultère. Seulement, elle ne s'était pas attendue à la forme que prendrait la vigilance de son nouvel époux. Rien de la vaine jalousie qui s'exhale en soupçons à faux et en scènes rageuses, — la jalousie des amoureux ou celle des barbons, si facile, par sa violence et par son absurdité, à mettre en défaut. — C'était la défiance froide, calculée, savante, qui dédaigne les manifestations aussi stériles qu'irritantes et qui prend ses sûretés secrètes. La surveillance n'était pas immédiate ni importune; sans cesse pourtant Lucy la sentait peser sur elle. Jamais le baron Granvelle ne demandait à sa femme où elle était allée : — « Poser les questions, disait-il, c'est tendre la perche au mensonge »; — mais il le savait toujours. Il se souvenait d'avoir été juge d'instruction.

Éloigner Lucy de ses relations antérieures avait été la première mesure prise, assez légitime de la part de tout homme qui épouse une femme ayant appartenu à un autre, lorsque celui-ci n'est pas mort. C'est diminuer les risques de rencontre; et les anciens amis sont des rappels vivants d'une réalité, en somme, désobligeante. Non que le président s'embarrassât fort de pareilles délicatesses. Il avait acquis, en y mettant le prix, la jolie créature convoitée: qu'elle demeurât exclusivement à lui, peu lui importait le reste. Mais il avait un intérêt plus positif à ces ruptures, qui se produisirent d'elles-mêmes, après un échange de cartes non renouvelées. Lucy s'y était prêtée de bonne grâce : cela lui rendait l'oubli plus facile.

Pour une seule, il lui en avait coûté. Une véritable émotion vibrait sous les jolies phrases un peu apprêtées par lesquelles, avisant Andrée qu'était accompli le mariage prévu, — mais qui n'avait été annoncé à personne, — elle lui faisait pressentir un ralentissement au moins momentané de leur intimité. Tout impulsive et passionnément sincère qu'elle connût son amie, la riposte lui fut inattendue et cruelle.

« C'est moi, — lui écrivait madame de Saint-Joël, — qui dois te prier de me rayer de ta vie. Tu pourras même passer outre à la formalité d'une visite de noces: de toi à moi, ce serait ridicule, et, en outre, nous aurions le regret de ne pas vous la rendre. Si bons catholiques que nous soyons, nous avons de l'indulgence pour les gens sans religion qui ne demandent pas à l'Église une bénédiction à laquelle ils ne croient pas. C'est encore la respecter que ne pas la considérer comme un simple rite mondain. Mais la prendre quand on peut, et s'en faire du bien, pour ensuite s'asseoir dessus le jour où elle vous gêne, c'est jouer avec les choses saintes. Je ne suis point sans avoir eu avec des femmes divorcées et remariées de ces commerces de hasard imposés par certaines obligations sociales, par ma répugnance aussi à infliger une mortification à des personnes d'ailleurs honorables. Mais ce que je puis faire avec des indifférents me serait tout à fait impossible avec l'amie à qui j'ai porté une vive affection. Tu me dispenseras de spécifier ce que, par surcroît, ton cas offre de très spécial. Et, au surplus, cela vaudra mieux ainsi. M. le président Granvelle ne m'a jamais honorée de sa sympathie; à charge de revanche, tu ne l'ignores point. Je préfère donc que nous tranchions dans le vif : ce sera plus expéditif et plus loyal. »

Andrée n'avait pu prendre sur elle d'ajouter ses souhaits de bonheur...

Isoler absolument sa femme, à l'orientale, le baron savait l'entreprise impraticable. Mais la substitution de son entourage personnel à celui de Lucy éliminait tout naturellement de leur intimité les jeunes hommes; les jeunes femmes aussi, non moins à redouter pour un vieux mari, sinon davantage.

Lui donnant sans marchander tous les plaisirs autres que ceux de la mondanité, il avait réduit ceux-ci à n'être guère que des corvées sociales, faites pour inspirer l'éloignement de la vie civilisée. Lucy savoura d'abord la vanité de présider des dîners fastueux, avec des fraises au mois de janvier et la plus riche botte d'asperges qui fût dans Paris, les truffes les plus énormes accompagnant les gibiers les plus rares, et, suprême élégance qui la touchait davantage, la nappe à entre-deux de guipure d'art et le chemin de vieux Venise jonchés de violettes russes, les roses France s'épanouissant en gerbes dans les corbeilles d'orfèvrerie ciselée, les cordons d'orchidées courant autour du surtout de vermeil. Mais, sous le ruissellement des feux électriques voilés d'écrans de soie rose, noir était l'ennui distillé autour de la table. Lucy avait l'habitude de ces conversations primesautières dont l'agrément est fait de finesse et de grâce légère, qui sont celles du milieu libre, gai, aimable, où s'étaient écoulées les dix premières années de sa vie de femme. Combien différent celui d'aujourd'hui!...

Employant sa vigueur cérébrale, demeurée entière, dans les conseils d'administration de grandes compagnies, le président recevait des banquiers, des ingénieurs, des directeurs d'établissements financiers et de services publics, quelques magistrats de sa génération, des sénateurs considérables, un monde très important, très opulent, monde grave et lourd, dont le sérieux professionnel écrasait l'esprit frivole de Lucy. Et lorsque, faisant trêve aux entretiens politiques ou économiques, aux discussions sur la sociologie ou la jurisprudence, les convives de la rue Murillo s'occupaient de leur gracieuse hôtesse, cette galanterie de l'obésité gaillarde et de la calvitie polissonne était un hommage peu goûté de ses délicatesses subtiles. Les femmes l'excédaient encore davantage. Elle dédaignait les vertus bourgeoises de celles qui en avaient; des autres, la banalité de leur vice. Et, s'abandonnant plus que jamais à sa nonchalance, elle prit le parti de demeurer avec ces gens quelconques presque silencieuse, enveloppée de rêve et de mystère, en une attitude d'impératrice byzantine, convenable au style hiératique des parures dont elle ornait sa gracile personne.

Madame Mornans, de qui la grasse sensualité appréciait fort la succulence de ces solennelles agapes, se multipliait pour suppléer sa fille dans les devoirs de maîtresse de maison.

— Elle est tellement fragile!... un souffle!... Il lui faut tant de ménagements!...

Cela, c'était pour la galerie. Maintenant qu'il ne s'agissait plus de la médiocre tâche d'ordonner au mieux une honnête aisance, mais de la noble mission de soutenir un grand état, Lucy se révélait femme de tête et d'esprit positif. Quand elle conférait avec ses domestiques, le chef au verbe d'oracle, la camériste ravie à une duchesse et imposante autant qu'une dame d'atour, le grand cocher anglais insolent comme une potence, le maître d'hôtel à favoris d'amiral et nobles façons d'ambassadeur, qu'elle avait mis en culotte courte et bas de soie noire, on eût dit une souveraine en chambre du conseil.

Il n'est d'existence cependant qui se puisse passer de quelque intérêt d'ordre idéal. Chez Lucy, c'était la charité, — ce goût de donner, plutôt, qu'auparavant elle avait si insuffisamment le moyen de satisfaire, et auquel aujourd'hui elle se livrait avec une libéralité extrême. Cela faisait sourire son mari. Il n'y croyait pas, lui, à la charité. Le seul procédé qu'il estimât efficace pour l'extinction du paupérisme, c'était l'extinction la plus rapide possible de chaque pauvre : ainsi arrache-t-on, au lieu de les arroser, les plantes parasites. Mais tout être humain doit avoir sa marotte, et celle-là était inoffensive. Elle ne méritait pas toutefois d'être jugée avec ce scepticisme, car Lucy y mettait une sincérité absolue. C'était le coin chaud de son cœur vénal, la part la plus spirituelle de sa petite âme basse. Charité toute spéciale, répondant aux besoins de sa nature. Ainsi faisait-elle présent à d'humbles ouvrières de mises-bas tout à fait impropres à leur usage. Ne concevant pas qu'une femme pût résister à la tentation des parures délicates, — si on lui représentait le caractère corrupteur de ces dons :

— Au contraire, — répondait-elle, — cela recule, au moins, le moment où elles les accepteront de vieux suiveurs!

Elle avait un certain nombre de protégées qu'elle envoyait

à tour de rôle au théâtre. Pas davantage ne prenait-elle en considération la moralité du spectacle, car ce n'était nullement dans l'intention pédantesque de leur élever l'esprit, mais afin de leur procurer ce plaisir particulièrement grisant pour ceux qui ne sont point inoculés. Ou encore elle portait des bottes de fleurs en d'humbles logis où un pain de quatre livres eût été plus opportun. Lucy ne s'abaissait que malaisément à la conception de la faim, tandis qu'elle ressentait avec intensité ce que devait être la privation de ces élégances dont elle venait d'acheter l'assouvissement complet au prix de toutes ses pudeurs de corps et d'âme. Là ne se bornait point sa bienfaisance. Aux œuvres qui la quêtaient, elle donnait largement. Sa générosité s'exerçait en particulier au profit de l'enfance.

— Ah! — disait-elle avec un soupir de regret, — si j'avais eu auprès de moi une petite tête blonde, ma vie aurait tourné de tout autre manière.

Son attendrissement n'était pas entièrement artificiel. Parfois elle se prenait à songer, comme en un rêve, que cela eût été mieux ainsi; et elle en faisait presque au pauvre Tony le reproche rétrospectif. Puis, regardant son corps pur d'enfantement, ce corps charmant qui lui avait valu les splendeurs de la fortune, de nouveau Lucy soupirait en pensant :

« Mon Dieu, que les choses sont donc difficiles!... »

Elle donnait pour les enfants, pour les vieillards aussi, pour tous les misérables en faveur de qui on la sollicitait. Mais, personnellement, elle ne se plaisait qu'à ces aumônes de luxe.

« Et cela est bien. — lui écrivait encore son correspondant intellectuel. — Le droit au raffinement, au superflu, à l'inutile est sacré, intangible. C'est le divin de l'humanité. L'unique satisfaction des appétits physiques matérialise l'être, alors que l'épure la jouissance esthétique, surtout jointe aux mortifications matérielles. La doctrine ascétique n'était pas fondée sur autre chose. Seulement, aux sensations du mystique nous avons substitué celles de l'art, qui sont de même essence. Notre vision de l'au-delà sort du domaine subjectif de l'inconnaissable pour s'objectiver en des aspects de beauté. »

Élaborées dans un retrait dont l'artistique élégance s'alliait à un solide confort, et d'une inspiration qui se nourrissait d'une chère aussi plantureuse que délicate, ces épîtres parvenaient à la baronne Granvelle par les soins de sa mère. Madame Mornans ne s'était pas prêtée sans peine à cet officieux emploi. Non qu'elle y vît rien de mal, mais, malgré que Lucy l'eût édifiée sur leur contenu, sa prudence s'en alarmait.

— On ne sait jamais, — disait-elle ; — une lettre traîne... ou seulement même une enveloppe... Ce qui est secret prête au soupçon... C'est jouer avec le feu... Si encore c'était des choses de sentiment ! — lui échappa-t-il d'ajouter ; — mais pareilles fadaises !...

Lucy néanmoins avait fini par la convaincre de son droit à une innocente distraction.

— Est-il une autre femme de mon âge qui mène la vie aussi sérieuse ? Je ne suis point mondaine ; aucune intimité, pas l'ombre d'un flirt ; je ne quitte guère mon mari, vraiment un peu grave pour moi... C'est-à-dire, maman, que ta fille est une réduction *modern style* de la matrone antique... Édouard, au surplus, a la plus grande confiance en ma sagesse.

« Édouard... » Ce petit nom de consonance juvénile, que depuis si longtemps personne ne donnait plus au président Granvelle, lui était une très voluptueuse caresse. En tutoyant publiquement son vieil époux, — ce que jamais elle n'avait fait pour le jeune, — Lucy conférait à ce mariage tellement de raison un caractère amoureux qui choquait les esprits délicats, donnait aux autres textes à plaisanterie, et auquel l'intéressé n'avait pas la candeur de se laisser prendre. Mais ces façons de maîtresse légitime agréaient à ses corruptions profondes, et il savait gré à sa femme d'avoir imaginé ce ragoût de libertinage.

Tandis qu'il se complaisait dans ces adjuvants à des jouissances positives devenues fort précaires, Lucy de son côté demandait à sa petite intrigue équivoque l'excitation qui lui manquait par ailleurs. Presque jamais elle ne voyait Max Fougeret ; mais cet échange de lettres où, sous couleur de philosopher, on abordait librement les sujets les plus scabreux

et les plus personnels, c'était bien autre chose que des rencontres avec le joli garçon femmelin, vers qui ne la jetait pas un entraînement physique. Échauffement du cerveau, non de l'épiderme, et c'est ainsi qu'il interprétait leur commerce.

« Pour les êtres d'essence supérieure, l'amour n'est pas dans le geste, il est dans le verbe. Sacrifier par devoir, comme c'est le cas des femmes qui y répugnent, par faiblesse, ainsi qu'il en advient de nous, aux bassesses de la nature, c'est un accident négligeable et fâcheux. L'ivresse que donne le vin est abjecte ; ineffable, celle qui vient des parfums. L'amour doit être non bu, mais respiré. »

« Combien vous dites vrai ! — lui répondait Lucy. — Mais ce n'est point aux femmes qu'il convient de prêcher cette bonne parole. Ne sommes-nous pas — celles du moins de race délicate — victimes de la brutalité du désir masculin ?... Oui, les hommes nient cela... ils nient parce qu'ils ne comprennent pas. Puis, ne pas croire à la sincérité de nos révoltes contre les réalités de l'amour, c'est se justifier de nous violenter pour avoir raison de défenses où ils voient une affectation. Si l'on savait pourtant, oh ! si l'on savait les froissements de notre être meurtri, on aurait la clé de l'énigme toujours cherchée en vain : le désaccord entre l'attirance qui nous entraîne dans l'orbite de l'amour et ces froideurs, ces reculs dont l'homme s'irrite. Vous qui pénétrez les âmes les mieux closes, vous entendez bien ce que je sens profondément sans être capable de l'exprimer avec précision. »

Certes, Max comprenait... Que n'eût-il point compris ?

« Vous parlez, créature d'élection, de celles, bien rares, qui sont à votre image. Mais que si l'on considère votre sexe à l'état d'entité, on voit la femme tenter l'homme, surexciter les grossièretés primordiales en sommeil chez les plus affinés d'entre nous. Et alors, quand il commet le rapt de la beauté offerte, elle lui reproche l'outrage qu'elle a voulu et qu'elle serait très fâchée qu'il lui épargnât. Elle est à demi véridique. Mais c'est qu'elle porte au fond de soi la tare originelle

— plus atténuée qu'en nous peut-être, seulement — avec, par surcroît, un impudique orgueil de nous ravaler à la bestialité. Oh ! ce que serait l'amour d'une femme dont on a la certitude qu'on ne la possédera jamais, qui le sait, qui le veut, et qui veut qu'on le veuille !... Oh ! l'indicible volupté d'un éternel désir !... l'énervement exquis de s'exalter et de s'épuiser dans l'aspiration à l'insaisissable, les bras tendus vers le rêve toujours évanescent, les lèvres implorant la vision impalpable et fugace, toutes les fibres sensorielles vibrant dans l'élan de l'étreinte différée... La passion ardente et contenue, aux contraintes et aux ardeurs partagées, c'est la possession aussi, mais une possession aux ailes d'or, bien autre chose que celle, brusque et brève, qui laisse derrière elle lassitude, abattement, mélancolie, nausée parfois... Ce sont les joies suprêmes de l'inassouvissable, joies infinies, puisqu'elles n'ont pas de terme. Ah ! cet amour essentiel, intégral, cet amour dépouillé de toutes scories, qui trouvera le vénéfice pour le mettre au cœur de deux élus ?... »

Et, à son tour, Lucy écrivait :

« Pourquoi ne serait-ce point ? Quelle femme digne de ce nom ne voudrait poursuivre cette chimère enchanteresse ? Quoi que vous en disiez, c'est l'homme qui est l'obstacle. Celui qu'a conçu votre imagination de poète, il n'existe qu'en elle. Hélas ! même en en rabattant beaucoup, quand on retombe dans la vie, on est loin de compte... »

« Vous calomniez la vie, — ripostait l'esthète enflammé. — Elle recèle plus d'idéal qu'on ne lui en fait crédit, parce qu'on ne se donne pas la peine de le chercher sous les superficialités dont elle s'habille : ainsi les formes les plus merveilleuses sont-elles abolies par la laideur des vêtements qu'impose le rite. Ce rêve, c'est mon espoir, c'est ma lumière dans les ténèbres d'ici-bas. Pour être digne un jour d'y entrer éveillé. j'eusse voulu me garder ingénu, tel le héros Parsifal au cœur de diamant. Ces vagues camarades qu'on a raillent ma retenue avec les femmes, et l'écho de leurs sarcasmes peut-être aura résonné à vos oreilles. J'en suis glorieux un peu, en regrettant de n'avoir pas droit à l'être davantage et que de

ma tour d'ivoire parfois je sois sorti pour m'exposer aux éclaboussures de la boue humaine. Mais ce roman divin, s'il ne m'est pas donné de le vivre, du moins ai-je songé à l'écrire. Un roman par lettres. Mes deux protagonistes ne se sont jamais vus, et lui sait qu'elle est belle, et elle sait qu'il est fort : l'intuition leur a tout dit, la communion morale les a pénétrés, lui d'elle, elle de lui, plus qu'aucun contact physique. Et lorsque enfin ils tomberont dans les bras l'un de l'autre, ces bras qui si longtemps se sont appelés comme la scène merveilleuse du philtre de *Tristan*, ce jour-là le soleil s'abîmera dans le ravissement d'avoir éclairé l'union rigoureusement harmonique de deux âmes comme de deux corps. »

Mais Lucy protesta :

« Vous voyez bien qu'il y a toujours une chute au bout ! »

A tout, ce fertile esprit trouvait réponse :

« Parce qu'il faut, vers la page 320, un dénouement !... Savez-vous ce que j'aurais voulu ? Que, lorsque enfin ils se trouvent, tous deux aient des cheveux blancs. Alors ils se disent que ce n'est plus la peine, et ils meurent purs dans leur rêve inviolé. Mais cela ne se peut ; la littérature a ses formules. Si peu de concessions qu'un esprit indépendant daigne faire aux habitudes prises, l'intransigeance absolue n'a pas cours en librairie. Dans la réalité, au contraire, — si pareille fiction venait à être réelle, — qui sait ce qu'il en adviendrait ? Et ce que vous appelez une chute, d'ailleurs, peut être une envolée. Épuré au feu d'un tel esthétisme, l'amour n'est plus une défaillance des sens, mais un grand geste de l'âme... »

Puis, craignant de s'être démasqué, Max Fougeret ajoutait :

« A quoi bon, au surplus, regarder vers la fin, une fin si lointaine, perdue en les vapeurs chimériques qu'à deux êtres de vouloir il appartient de reculer indéfiniment ? Pourquoi ne

pas demeurer dans le présent et ses actuelles extases, avec l'orgueil de créer la sensation au lieu de la subir, de faire la chair captive de l'esprit, d'être maîtres de l'amour enfin, qui asservit les cœurs vulgaires? »

C'est ainsi qu'ils avaient conclu le pacte. Il l'appelait : « ma fée »; elle le nommait : « mon esprit ». Elle signait : « la Laure de son Pétrarque »; lui se disait : « Vôtre, très dévotieusement », ou « en toute adelphie d'âme ». Lucy ne lisait plus à sa mère que de très courts fragments de ces missives, ensuite soigneusement brûlées, dont, ce que ne lui confiait point son poète, il faisait usage pour l'ouvrage sur le métier, en effet, qu'il intitulerait : *Volupté blanche*. De la sorte, sa « copie » n'était pas perdue. Même il utilisait, en les démarquant à peine, car elle plagiait à merveille ce qu'elle ne comprenait qu'imparfaitement, les lettres de sa correspondante. Quant au profit plus vif qu'il pourrait arriver à recueillir de cette intrigue épistolaire, Max ne l'avait point, au début, fait entrer en ligne de compte. Médiocrement porté vers la femme, il ne recherchait guère les aventures, curieux de mettre des complications dans ses écrits plutôt que dans son existence. Il était homme pourtant, Lucy infiniment séduisante, et la magie des paroles s'exerce sur qui les prononce comme sur qui les entend. Peu à peu il s'était pris à son cabotinage. Sa sécheresse se fondait, son sang frigide s'enflammait, et, rentré dans le naturel, dans le véritable, dans le normal, dont il faisait son étude de s'écarter, il avait fini par se sentir mordu d'un très vulgaire désir pour la jolie créature de plaisir de qui il pétrissait et pervertissait l'âme. Quand et comment il parviendrait aux fins dernières, Max ne le savait point et ne s'en préoccupait pas outre mesure. Au fond de ses divagations érotiques résidait un élément de sincérité. Cette hypertrophie du cerveau, qu'il cultivait à l'instar d'un monstre floral, étant l'auxiliaire de ses sens très froids, non seulement il s'accommodait fort bien de l'attente, mais il y prenait de l'agrément et y trouvait une excitation.

XVIII

Quand, l'été venu, le baron et la baronne Granvelle s'étaient rendus à Amphion, Max Fougeret avait transporté ses quartiers sur la rive suisse du Léman. Leur correspondance, que prudemment Lucy espaçait, indiquait des heures pour se rencontrer, s'apercevoir de loin, en promenade, en excursion, dans ces allées et venues constantes de la villégiature désœuvrée autour du grand lac cosmopolite. A peine connu du président, s'ils se croisaient, le poète tirait son chapeau : l'indifférence qu'elle marquait à ce banal salut devait abolir dans l'esprit du mari tout soupçon que ce jeune homme la cherchât. Et ces petites émotions factices, et ce perpétuel mensonge donnaient à Lucy le frisson souhaité, un frisson de vie, pour animer, pour éclairer, pour échauffer le vide de sa morne opulence. Sa vanité aussi faisait grand état de l'adoration lointaine qui l'enveloppait d'une subtile caresse, hommage d'esclave heureux de respirer l'air qu'elle respirait. Ce n'était « pas banal », en vérité : — avec ce mot-là, on eût fait marcher Lucy sur des pointes de baïonnettes !

Pendant le mois de canicule passé dans l'Engadine, madame Mornans laissée à la garde de la villa, il y eut interruption de rapports épistolaires, et Max ne se montra point. Cette sagesse leur permit de convenir qu'en septembre on se retrouverait sur le lac Majeur, séjour ordonné à Lucy pour l'arrière-saison par les médecins complaisants aux caprices d'une jolie cliente qui demande beaucoup de consultations inutiles. Ces fréquents changements d'air, assuraient-ils, étaient pour elle une essentielle condition de santé. Au vrai, déplacer son ennui l'allégeait. Puis, après avoir ébloui de son élégance et captivé de sa grâce une station estivale, se transporter dans une autre renouvelait le plaisir. Pour le mari, lorsqu'on avait beaucoup regardé sa femme dans un endroit, l'emmener ailleurs était une garantie que les regards ne s'enhardiraient point. On était donc parfaitement d'accord.

Madame Mornans les accompagnait à Stresa. Prévoyant pour cette époque une courte absence nécessitée par la réu-

nion d'un de ses conseils d'administration, le baron préférait que Lucy ne demeurât pas seule. Non qu'il fît grand fond sur ce chaperonnage. Néanmoins, c'était toujours quelque chose comme le mannequin planté dans un champ pour effaroucher les oiseaux pillards. Point encombrante d'ailleurs, madame Mornans. S'alourdissant dans le solide bien-être que lui faisait ce mariage, tant par la pension mensuelle de vingt-cinq louis ajoutée à ses modiques rentes que par des revenants-bons vraiment sérieux à présent, épanouie dans l'admiration béate de l'enfant chérie enfin en possession de la grandeur qui lui était un dû de nature, elle se tenait à l'arrière-plan, jamais indiscrète ni importune, sauvant par une sorte de dignité bonne femme cette situation un peu à côté. Ah ! il n'y en avait guère — elle s'en targuait — qui eussent eu assez de tact pour tenir de la sorte l'emploi de belle-mère, toujours difficile, mais combien davantage avec le second mari qu'avec le premier !

Rassurée entièrement au sujet de ce poète qui jamais n'approchait sa fille, elle s'amusait maintenant de son innocente complicité. On avait des petites ruses de sauvage. Le baron exerçant sur le courrier un contrôle discret, mais rigoureux, — à la campagne surtout, où il n'en arrive qu'un ou deux par jour, — comme il eût été peu vraisemblable que madame Mornans, dont la vie était concentrée autour de son idole, reçût aussi souvent de volumineuses missives de même provenance, Max les adressait, sous enveloppe appropriée, de diverses mains : écriture mince et puérile de femme, gros caractères gauches d'illettré, claire et vulgaire calligraphie commerciale. Pour le peu de temps que Lucy les conservait avant de les brûler, c'est dans un meuble de la chambre de sa mère, dont elle avait la clé, qu'elle les enfermait. Là aussi elle faisait ses réponses, quand elle ne se sentait point en sûreté chez elle. Les séances de massage lui étaient bien un prétexte à tirer son verrou, mais il n'en fallait pas abuser.

Elle s'appliquait à n'avoir point d'habitudes prêtant au soupçon. Cet art de tromper auquel, avant d'en avoir besoin dans des intérêts ténébreux, elle s'était exercée pour le plaisir, trouvait à s'employer aujourd'hui. A la défiance clairvoyante qui l'entourait de mille fils ténus, elle opposait de

savants artifices, qui eussent été inutiles contre de brutales façons à la Bartolo... Prévenir les questions que son mari d'ailleurs ne lui posait point, tantôt mentant, tantôt disant la vérité, afin d'embrouiller l'écheveau... Les lettres reçues traînant sur les tables; celles commencées laissées dans le buvard ouvert... Et, au surplus, elle égarait tout, elle était sans aucun ordre pour ses papiers. A quoi bon? Elle n'avait pas d'affaires, de secrets moins encore... Ne pas tout dire, cependant, ni tout montrer : ce serait affectation maladroite... Faire, au contraire, de petites cachotteries, dont on a soin de laisser découvrir l'insignifiance... De légers éveils de coquetterie parfois : c'eût été trop peu plausible, une abdication totale de sa jeune beauté au profit d'un vieux mari... Crainte que la présence de Max Fougeret aux alentours n'eût été remarquée par l'œil pénétrant qui voyait si bien sous les lourdes paupières molles et somnolentes, Lucy feignit de s'intéresser à l'adoration muette d'un bel Anglais blond, svelte et fort, — teint blanc de fille et clairs yeux d'enfant, avec un front de gladiateur, un cou de taureau et des épaules d'athlète, — qui canotait régulièrement sous la terrasse fleurie de myrtes au pied de laquelle venait mourir le flot, et où elle passait ses journées à boire le soleil. Ayant des raisons de se croire distingué, il se trouvait partout sur ses pas, se plaçait non loin d'elle à la messe. Lucy soudain eut la fantaisie d'aller entendre le détestable orchestre napolitain qui, chaque après-midi, dans les jardins de l'hôtel Bellevue, à Baveno, ressassait ses refrains bruyants et vulgaires. Lorsqu'elle eut enfin provoqué une remarque sardonique du baron sur cet insulaire qui la dévisageait avec des yeux de veau regardant passer un train, elle se réjouit du succès de sa ruse. Pour continuer à dépister l'attention jalouse de son vieil époux, elle protesta avec vivacité contre ses sarcasmes. Petite comédie fort bien jouée : et, du peu d'ombrage qu'il en aurait pu prendre, Lucy savait se tirer par les étranges et savantes câlineries dont elle l'enveloppait en des souplesses de liane.

Mais il ne s'y était pas trompé : elle se découvrait trop pour que ce fût sincère. Le platonique amoureux, d'ailleurs, ayant quitté la place, il s'en fut en toute tranquillité présider son conseil d'administration.

Malgré son habileté rare à faire de son masque un visage, Lucy en laissa paraître le soulagement de la courtisane momentanément libérée de sa servitude, éprouvant aussi ce besoin d'une folie qui la vengeât de son hypocrisie et de ses contraintes. Max fut enfin reçu à la villa Andriani. Non pas ouvertement. Bien que le baron eût emmené son fidèle valet de chambre, dont elle soupçonnait qu'il était l'auxiliaire de sa surveillance occulte, des indiscrétions auraient pu filtrer par les autres domestiques. Sa mère s'en serait alarmée peut-être. Et surtout cela eût enlevé à leurs entrevues le caractère romantique dont s'exaltait à froid son petit cerveau pervers.

A l'un des angles de la terrasse, dont les balustres de marbre surplombaient la route du bord de l'eau, s'érigeait une petite fabrique rustique qu'avec quelques étoffes drapées et des meubles de bambou, amollis de coussins, elle avait transformé en un retrait toujours fleuri. C'est là qu'elle venait lire, écrire, rêver, bercée par la symphonie de lumière du doux lac bleu frissonnant sous la caresse de son beau ciel rempli d'or. Sur le côté, le mur de la villa longeait un étroit chemin creux qui grimpait vers le cimetière. Nul n'y passait, hors, à l'aube, les bergers descendus de la montagne pour apporter leur lait, ou parfois un promeneur montant par ce raccourci à la plate-forme ombragée de vieux cyprès du couvent des Rosminiens. Une petite porte bâtarde s'y ouvrait, ancienne sortie galante depuis longtemps condamnée et d'où conduisait au pavillon une allée masquée par un épais taillis d'yeuses. Lucy avait eu la fantaisie d'en demander au jardinier la clé, que, non sans peine, il avait retrouvée tout encrassée de rouille.

— *Bisogna pulirla, signora!* — lui avait-il dit.

Mais Lucy se plaisait aux complications, lesquelles, en ce cas, lui semblaient s'ajuster avec la prudence. Au lieu de la donner à nettoyer, elle en fit faire une semblable, à Luino, par les soins de Max, puis rendit celle-là, comme renonçant à s'en servir. C'est par cette porte qu'un soir tiède, elle introduisit son poète.

Depuis tantôt deux ans que Lucy s'était asservie à de séniles caresses, pour la première fois l'effleurait le contact d'une jeunesse amoureuse. Elle en fut grisée comme, après

une longue période de tempérance, on l'est par une coupe de champagne. Le jeu avait assez duré pour que, chez Max, l'homme réclamât impérieusement sa revanche à l'intellectuel. Il fut tendre, éloquent, perfide, sachant ne pas se montrer trop pressant afin d'obtenir une seconde entrevue, qu'on lui accorda. Cette fois, elles furent bien près de sombrer dans la plus concrète des réalités, les abstractions de *Volupté Blanche*. Lui avait cyniquement renié ses dieux : elle encore se garda .. Ce platonisme éperdu était un triomphe pour sa vanité ; pour sa perversité, une délirante jouissance. Où allait-elle ? Que deviendrait cela ? Était-ce possible que ne finît point par se rompre cette corde tendue à l'excès dans une torsion de tous les nerfs, de toutes les fibres ? Serait-elle gagnée par la contagion de l'affolement qui montait au cerveau de ce joli garçon, dont les discours de miel se traduisaient maintenant en gestes de passion ? Lucy n'y voulait pas trop songer. La révolte de sa jeunesse avait raison de sa circonspection, de ses calculs. Et, pour dompter, croyait-elle, le périlleux emportement qui, ce soir-là, manqua de peu jeter bas leur chancelant édifice de sagesse, elle se laissa arracher un troisième rendez-vous. Ce que donnerait ce lendemain, on le verrait bien : — à la grâce de Dieu !...

Le lendemain ramena son mari, trois jours plus tôt que le terme fixé, et Max trouva close la petite porte bâtarde du chemin creux.

Rien ne pouvait mieux le servir que ce contretemps. Le fond d'obstination de Lucy se trouvait atteint, son irréductible obstination d'enfant gâtée : nulle considération désormais ne la détournerait de son envie. Fourbissant dans le secret ses armes de ruse, elle attendit l'occasion, attentive aux moyens de la faire naître. De ronger son frein cependant détermina chez elle une nervosité extérieure si peu en accord avec son habituel nonchaloir qu'en fut frappée l'observation aiguë toujours en éveil à son côté. D'autres indices aussi, légers, subtils, la trahirent. Puis se produisit enfin cette absurde et banale maladresse prévue par l'expérience de madame Mornans. Un jour, Lucy fut surprise dans la recherche fiévreuse d'un papier. Cette fois, elle n'en avait parlé à personne, et, dès qu'on s'en occupa, elle feignit de

n'y point attacher d'importance. Cela fut suffisant pour que, pendant une longue promenade en voiture avec sa mère, demeuré au logis sous quelque prétexte, l'ancien juge d'instruction se livrât à une perquisition menée professionnellement. Il trouva. Rien de grave, en somme : des vers. De ces vers insoucieux de l'hiatus, libres avec la rime et dédaigneux du mètre, qui avant toute chose firent sourire le lettré classique :

Oh ! fleur d'ardente volupté,
Fleur qu'on respire en une ivresse d'or,
Parfum, vertige, extatique beauté
De l'étreinte tordue d'un désir !
Sang enflammé d'un éternel délire,
Lèvres brûlant d'une soif éternelle,
Inassouvissement ineffable qui s'endort
En subtile caresse !
Oh ! vision, vapeur, crépuscule d'espoir
Se pâmant aux évanescences du soir,
Chimère aux ailes blanches, blancheur de rêve pur,
Blancheur de cygne blanc, pureté de l'azur,
Azur pur où battent les ailes
Des chimères blanches de mon cœur !

— Un sonnet, je présume ! — ricana-t-il : — il y en a quatorze.

Mais de sérieuses cogitations succédèrent au sarcasme. Tant de blancheur ne lui disait rien qui vaille. En fouillant sa mémoire, il eut souvenance d'une *Revue glauque* qui, naguère, traînait chez Lucy Le Chastel, puis de certain bellâtre parfois aperçu autour du Léman et qu'on lui avait nommé. La corrélation s'établissait. De menus faits se rapprochèrent. Le résultat de cette petite enquête intime fut la discrète recherche qu'il fit, dans les hôtels du littoral, de Max Fougeret.

Elle fut vaine. Sous le nom de M. Julien Gerfaut, le poète se cachait dans une petite maison particulière. Le baron prit son parti d'attendre, mais non passivement.

— Evangelista, — dit-il un matin au jardinier (il avait été procureur impérial à Nice et parlait l'italien), — il vient des maraudeurs dans le jardin,

— Pas possible, *Eccellenza !*

— Va voir vers la treille.

Evangelista reconnut des traces de pas dans la terre amollie par une journée de pluie, des branches brisées aux citronniers et aux eucalyptus, des grappes enfin disparues de son beau muscat à goût de fraise, — *l'uva fragola* qui était la gloire de la villa Andriani.

— *Santa Madonna ! che birbanti !...* Cette nuit, je veillerai, *Eccellenza*, avec mon fusil chargé de sel, et je veux perdre ma part de paradis si ces païens y reviennent...

Il veilla mal, sans doute, car le lendemain on constata de nouvelles déprédations. C'est aux pêches, cette fois, qu'on s'en était pris : des sanguines tardives, dont ne se trouvaient point les pareilles sur le marché de Milan.

— Ah ! les porcs !... les fils de chienne !...

Tout à fait surexcité, Evangelista veilla mieux. Seulement il ne pensait qu'à ses fruits : deux jours plus tard, les mêmes traces furent découvertes autour de la maison. Le baron crut même reconnaître des traces de pesées sur la porte des celliers. Mais il fit défense d'en dire un mot à ces dames : à quoi bon les effrayer ? Il n'avait pas interdit d'en jaser au dehors, de quoi les gens ne se firent point faute. Evangelista parla de prévenir les carabiniers ; son maître ne le voulut point.

— Mets du gros plomb dans ton fusil et raconte-le : on se le répétera...

On se le répéta, et, de fait, les malfaiteurs parurent intimidés. Le baron recommanda bien au jardinier de ne pas se départir de sa surveillance. Mais les nuits se faisaient fraîches ; puis le paysan lombard n'est pas un foudre de guerre. Sa femme Annunziata, d'ailleurs, avait sur les allées et venues nocturnes dans le jardin des idées à elle. Certain soir, il lui avait semblé apercevoir dans l'ombre, se dirigeant vers le pavillon rustique, une silhouette qui n'était assurément pas celle d'un voleur. Et, comme elle était bien sûre qu'un instant auparavant *la signora baronessa* y était entrée... *Basta !* Les pauvres gens n'ont rien à voir dans les affaires des Excellences. Et les choses d'amour, en outre, sont trop respectables aux yeux de tout bon Italien pour qu'on risque, en s'en mêlant, de causer un malheur.

Lucy ne savait rien de tout cela. Elle attendait. Sa patience ne fut pas longtemps mise à l'épreuve. Une légère attaque de

goutte vint clouer son mari à la chambre. Ce n'était pas la première. Presque rien : de simples sons de cloche qu'il fallait écouter. Il savait se soigner et se refusa formellement à appeler un médecin inconnu. Un peu de poudre de Pistoia, du régime, le repos surtout : dans quelques jours, il serait sur pied. Gracieuse et douce, Lucy le choya, le dorlota. Il faisait bon être malade avec cette gentille infirmière... Le baron n'en abusa point, exigeant qu'elle se promenât, ne voulant pas être veillé la nuit. Il dormait à merveille, le sommeil lui venant même plus tôt qu'à l'ordinaire : l'effet du bromure pris comme calmant.

Et Max Fougeret reçut un bref billet, rédigé en langage convenu, que, de bon matin, avant d'entrer dans la chambre de son mari, Lucy elle-même, cette fois, avait porté à la poste.

Depuis une heure, la villa Andriani est enveloppée de silence et de ténèbres ; seule une petite lampe de nuit brûle au chevet du malade. On l'a quitté profondément endormi ; son valet de chambre est allé se coucher, selon son ordre. Sitôt éteints les derniers bruits et les dernières lumières, le goutteux se redresse, sort du lit, parfaitement ingambe, s'habille, prend dans un tiroir de son bureau un objet qu'il glisse dans la poche de son pardessus. Puis, assis contre sa fenêtre, les rideaux légèrement entr'ouverts, l'œil fixé au dehors, l'oreille tendue, il attend. Ce n'est pas très long. Le faible grincement, d'abord, d'une porte ouverte avec précaution Ensuite, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, qu'éclaire pourtant d'une pâle lueur le scintillement des étoiles radieuses clouées au velours violet du ciel, une forme légère dont les vêtements blancs paraissent sous une longue mante sombre, et qui, d'un pas rapide, touchant à peine terre, se dirige vers la terrasse, séparée de la maison par des pelouses, des parterres et des boulingrins, sur un espace de deux cents mètres en pente douce.

La pâleur terreuse du baron s'empourpra violemment. Sans hâte pourtant, sans bruit, il sortit de sa chambre, descendit, tira la porte du perron qui n'était que poussée tout contre, et, un instant, demeura là, attentif, scrutant le grand silence nocturne dans lequel passait seulement le murmure doux des

eaux venant mourir sur l'étroite grève. S'il entendit autre chose, ce fut par cette hyperesthésie du sens auditif que donne l'intense concentration de tout soi-même sur un intérêt passionnément absorbant. A son tour, il prit la direction suivie par Lucy, traversant les gazons afin que la pesanteur de sa démarche ne fît point crier le sable des allées. Contournant un bouquet de grands lauriers roses qui isolait complètement du jardin la fabrique rustique, il se posta dans son ombre et s'y figea, aussi immobile qu'à quelques pas de lui l'Hermès de marbre ricanant de son sourire faunesque au centre d'un petit labyrinthe.

Le pavillon, de forme carrée, avait sur chaque face une porte-fenêtre. L'une d'elles, regardant l'allée qui longeait le mur du chemin creux, et à laquelle montait l'escalier de bois de cinq ou six marches, était ouverte, donnant passage à la clarté d'une lampe qui éclairait faiblement au dehors, dans un rayon peu étendu. Le regard rivé sur cet espace lumineux, le baron Granvelle attendait, et sa main droite se crispait au fond de sa poche. Derrière les yeuses il entendait des chuchotements, qui lentement se rapprochaient. Ses tempes battirent avec violence. Un léger rire clair fusa, éteint aussitôt, comme cette vibration du cristal heurté, qu'on arrête en y mettant la main. Ses doigts se crispèrent avec plus de force. A ce moment, le champ de lumière s'assombrit : deux formes enlacées venaient d'y pénétrer, marchant vers l'escalier.

— Qui va là ? — interrogea une voix rude.

D'un bond, l'homme et la femme avaient désuni leurs bras. Tandis qu'elle restait clouée au sol par la terreur, lui se précipita dans le fourré qui régnait entre l'allée et le mur. Ayant butté contre une racine, il trébucha. Remis d'aplomb, il vit luire à deux mètres de sa poitrine l'acier d'un revolver. La tête perdue, il fit des mouvements incohérents, où le suivait le canon de l'arme braquée sur lui sans pouvoir le tenir sous la mire. Tout à coup, se ruant vers Lucy, par un geste machinal de sa peur abjecte, il la poussa devant lui. Arrachée à la paralysie qui depuis ces deux ou trois secondes l'empêchait de fuir, elle secoua furieusement le misérable cramponné à ses jupes, et, le rejetant de côté :

— Oh ! le lâche ! — cria-t-elle, — le l...

Une détonation, puis une autre. Tournant sur elle-même, les mains battant l'air comme celles d'un noyé, elle tomba face contre terre. Au bruit sourd de la chute, — la chute bien légère du petit corps gracile, — deux autres répondirent : le rugissement de fauve du mari s'affaissant auprès d'elle, et la galopade effrénée d'un homme s'enfuyant dans la nuit.

Quelques minutes plus tard, accouru aux cris d'Evangelista, qu'avaient éveillé les coups de revolver tirés non loin de sa maisonnette, tout le personnel de la villa était rassemblé au pavillon rustique. Là on avait trouvé le maître qui, les genoux lourdement enfoncés dans la terre, les paupières injectées de sang, arrachant de ses mains convulsives les touffes grises de ses cheveux, sanglotait à grands coups rauques sur le cadavre. Morte, morte, la jolie créature, foudroyée sans un instant pour se reconnaître : rien que la brusque vision d'épouvante qui avait dilaté les grands yeux clairs, couleur de mer lointaine, les yeux ensorcelants dont s'éteignait la lumière de charme et de maléfice... Il avait retourné le corps inerte, et elle gisait là, toute blanche, dans l'auréole d'or pâle des cheveux, blanche dans la blancheur de suaire des longs plis de crêpe de Chine que tachait à la place du cœur une écume sanglante. Allongée, déjà raide, sur la pelisse de velours vert ciselé doublée de plumes d'autruche, — une fantaisie de luxe exquis et de suprême élégance, — elle eût semblé dormir si n'eussent été ouverts tout grands les yeux, les beaux yeux clairs remplis d'épouvante, fixés sur le ciel qui avait reçu la malheureuse petite âme. Et cet effroi, peut-être était-il aussi celui du jugement d'En haut.

Sereine et pure, la nuit la regardait.

L'affolement de ceux qui l'entouraient rendit tout d'un coup au baron sa connaissance. Se relevant, non sans chanceler sur ses jambes molles, d'un ton bref et dur, pour refouler les larmes dans sa gorge, — ces atroces larmes de vieillard, — il donna des ordres. La pelisse tenue aux quatre coins fit office de civière; — il ne pesait pas lourd, le pauvre petit corps ! — Au perron de la villa, ce fut l'effroyable clameur de la mère, tirée de son sommeil par le bruit des allées et venues, ayant appelé sans qu'on lui répondît, sortie de sa chambre, tout apeurée, et qui, buttant sur le funèbre fardeau,

s'écroula comme une masse, dans un hurlement de bête qu'on égorge. La morte déposée sur son grand lit de dentelle et de soie, ce fut ensuite la venue du médecin, appelé contre toute espérance, et qui ne put que constater le décès : la balle avait traversé le cœur. Il demeurait hésitant, anxieux. Le mari ne se méprit point à son interrogation muette.

— Monsieur, — lui dit-il, — je suis le baron Granvelle, président de chambre honoraire. Comme magistrat, je sais qu'une enquête s'impose et je la désire. Étranger en ce pays et succombant à la douleur, voudrez-vous bien faire les diligences nécessaires pour mander la justice ? Je l'attends auprès de ce lit.

Le docteur salua très bas. Brisée par une horrible attaque de nerfs, madame Mornans avait été transportée dans sa chambre, où l'opium prescrit finit par l'endormir. Sous la lumière pâle d'une lampe voilée, tenant entre ses larges mains carrées et velues la petite main glacée, toute chatoyante de bagues, — et c'était sinistre à voir sur ces pauvres doigts morts, — la main de celle qui n'était plus qu'une forme d'argile, d'argile comme l'âme envolée, toute la nuit le baron Granvelle veilla. Dans son cerveau écrasé sous le poids du drame, cette question se débattait, obsédante : comment l'avait-il tuée ? A force de voir l'affreuse scène passer et repasser devant ses yeux fixes, il crut s'en rendre compte. Cherchant du bout de son arme le lâche et misérable larron, l'instinct du chasseur l'avait averti du point où il allait rouler, quand Lucy l'avait repoussé violemment. Mais, le sang lui étant monté aux yeux, dans sa colère sauvage, et son doigt frémissant posé sur la détente très douce, le premier coup était parti, une infinitésimale fraction de seconde trop tôt. C'est celui-là qui avait atteint la malheureuse, tandis que, par une de ces abominables trahisons du hasard, la deuxième balle, s'était perdue dans l'ombre... Oui, ce devait être arrivé ainsi. Et pourquoi, d'ailleurs, en chercher davantage ? Qui a jamais pu reconstituer avec exactitude un de ces accidents de chasse par lesquels, dans l'espace d'un éclair, est fauchée une vie humaine ?...

L'aube le trouva veillant. La matinée s'avançait déjà, sans que personne eût osé l'approcher, lorsqu'un mouvement se

produisit dans la maison muette. Le procureur du roi arrivait d'Arona. Simple et brève fut la déclaration qu'il reçut. Depuis quelque temps le jardin de la villa était visité, la nuit, par des rôdeurs, Ce soir-là, ayant perçu des bruits suspects, le baron était sorti, armé de son revolver. Voyant un homme qui s'enfuyait, il avait tiré dans sa direction, sans viser, n'ayant pas l'intention de l'atteindre. Une épouvantable fatalité avait voulu que sa femme se trouvât là, dans l'ombre, se cachant peut-être de peur des pas entendus, et qu'une des balles vînt la frapper... Devant le visage décomposé de cet homme, hier encore robuste comme un vieux chêne noueux, affaissé aujourd'hui, rompu, anéanti, dans la fermeté voulue de sa parole de magistrat qui sait dire les choses, eût-on pu douter que ce fût la vérité? Les témoignages recueillis corroborèrent amplement ses explications. Toute la domesticité de la villa connaissait les déprédations nocturnes et les traces de pesée, et les gens de Stresa, le brigadier des carabiniers même, à qui Evangelista, un jour, en avait dit un mot. On savait aussi que la pauvre jeune dame prenait souvent l'air, le soir, sur la terrasse, avant de se mettre au lit, quoique jamais aussi tard, bien sûr... C'était bien malheureux qu'on ne lui eût point parlé des malfaiteurs... *Ah! che peccato! che disgrazia!...*

Et, songeant aux précautions prises pour pouvoir tuer impunément et sans scandale celui qu'il croyait être l'amant de sa femme, et qui lui avaient servi pour la tuer, elle, le président sentit éclater dans sa poitrine le vieux cœur pourri que, depuis tant d'années, n'avait pas troublé un attendrissement.

Le résultat de l'enquête fut ce qu'il devait être. On chercha des traces de pas: on les trouva. On trouva ouverte cette porte du chemin creux dont la clé rouillée était pendue chez le jardinier. On trouva même un chapeau, — un de ces feutres mous quelconques qui se vendent chaque jour par douzaines; trop propre, peut-être, pour être le couvre-chef d'un voleur, mais ne pouvait-il avoir été volé lui-même?

Si l'on eût poussé plus loin les investigations, un homme aurait pu mieux renseigner la justice. C'était le batelier de Pallanza qui, attendant au fond de sa barque amarrée à un petit appontement peu fréquenté, avait vu revenir le *padrone* courant à toutes jambes, tête nue, hagard, fou, au front la sueur

blême de la peur... Ne sachant qu'à peine quelques mots d'italien, il n'avait donné nulle explication, seulement l'ordre de *ritornare subito, presto*. Tranquillement, le marinier avait bordé ses avirons et nagé vers l'autre rive, sans hâte, malgré cette recommandation. Si, dans son paresseux cerveau, un rapport ensuite s'établit entre cet incident et le drame de la villa Andriani, cela ne dépassa point les bavardages autour des môles. L'Annunziata aussi en dit bien son mot; mais ne faut-il pas qu'on jase? Et, dès le lendemain, à la première heure, cet étranger avait quitté le pays...

Sa pénible mission terminée, le magistrat italien se retira, en présentant ses respectueuses condoléances à « son éminent et illustre collègue ». Alors ce furent les scènes lugubres de la dernière toilette, de la mise en bière... Le baron la voulut ensevelie dans ces soies molles et claires qu'elle aimait, couchée en des dentelles, parée de ces joyaux pour lesquels s'était vendu le joli corps de volupté et à cause desquels il était rigide et glacé aujourd'hui. Et le couvercle du cercueil fut cloué sur elle, close comme une idole dans sa châsse. Afin de déjouer la curiosité publique, à minuit, le curé vint dire les dernières prières et donner l'absoute; après quoi, un fourgon, suivi de deux landaus fermés, partit pour Arona, d'où le premier train emporta la dépouille mortelle vers Paris. Madame Mornans était comme folle, par moments inconsciente: il avait fallu la faire accompagner, en outre de la femme de chambre et d'une religieuse, par un interne mandé en hâte de Milan. Farouche, lui demeurait seul.

Puis il y eut le service à Saint-Philippe-du-Roule, l'inhumation au Père-Lachaise. Et les passants qui se découvraient devant le funèbre cortège se demandaient ce que pouvait être ce cercueil enfoui sous une jonchée d'orchidées rares, le deuil conduit par deux vieillards qui tous deux semblaient être le père, — l'un toutefois semblant plus vieux que l'autre, à présent, et celui-là, c'était le mari.

Depuis que son ancien ami était devenu son gendre, M. Mornans le voyait pour la première fois. Ce fut aussi la dernière. Ils n'échangèrent pas un mot. Le solitaire de La Joux fut retenu à Paris au delà de son désir, par l'état de santé de sa femme. On craignait vraiment pour la raison

de la malheureuse mère, et il dut s'occuper de son internement dans un établissement hydrothérapique pour affections nerveuses très spéciales. Sa constitution vigoureuse cependant reprit le dessus : après quelques mois, elle était absolument guérie, un peu honteuse de se retrouver du goût à l'existence, capable de la vivre avec sa plaie saignante.

Jamais son gendre ne lui a dit la vérité sur la mort de Lucy. Depuis, il a su certaines choses qui lui en ont fait deviner d'autres, et, si peu compatissant qu'il soit, il a jugé que ce serait trop cruel de lui montrer son involontaire complicité dans le drame. Mais jamais il ne lui pardonnera et jamais il n'a voulu la revoir. Il lui continue la pension que lui servait sa fille. Les cheveux tout blancs, aujourd'hui, madame Mornans traîne un deuil éternel dans les hôtels de stations balnéaires ou climatériques : Nice, Pau, Biarritz. Montreux, Lucerne, Aix-les-Bains. Dans cette vie frivole et vide qui toujours lui avait plu, en changeant souvent de place, elle berce son inconsolable chagrin. En en parlant à tous, — qu'elle apitoie jusqu'au moment où elle les ennuie de ses rabâchages plaintifs et puérils, — elle fait revivre l'enfant idolâtrée, — inconsciente, dans l'affaiblissement de son étroit esprit, d'avoir, de ses propres mains, cousu des points au linceul.

On ne rencontre plus le président Granvelle dans les lieux où l'on s'amuse. Hors trois pièces, l'hôtel de la rue Murillo est fermé comme un sépulcre. La villa d'Amphion est vendue. En sa solitude morne, cette question souvent vient lui marteler le cerveau : Lucy avait-elle été coupable ? Quelquefois il se répond oui ; d'ordinaire, pourtant, il en doute... Mais, l'eût-elle été, que lui importait? Elle n'eût pas cessé d'être à lui, d'être sa chose, cette jeune chair qu'il avait dans le sang, dernier rayon de plaisir de sa vieillesse libertine. Et désormais il serait seul, seul avec le lourd fardeau du meurtre de tout ce qu'il aimait, tandis que celui qu'il aurait dû tuer allait en paix, le lâche, à travers la vie.

Et, sous la froide dalle de marbre blanc, au fond du cercueil semblant une châsse, paré des joyaux pour lesquels s'était avilie la misérable petite âme, enseveli dans les soies molles et claires dont l'émouvait la caresse, il va tombant en poussière, le corps, le joli corps vénal de la créature de séduction

et de perfidie, le corps troué à la place de ce cœur qui n'avait battu que pour l'adoration de soi-même...

XIX

Quand Tony avait appris, brutalement, par les journaux, le drame du lac Majeur, son brave cœur honnête et tendre s'était ému profondément. Ne l'avait-il pas aimée, cette femme? Et une aussi cruelle rétribution du mal, n'était-ce pas assez pour que tout lui fût remis? Quel mal, d'ailleurs, avait-elle fait, sinon à elle-même?

Puis un immense espoir était monté en lui, noyant dans une joie débordante ce trouble fait d'attendrissement, de respect et d'effroi, que provoque une mort tragique, une mort en pleine jeunesse, en pleine beauté. S'il s'était interdit de songer à l'impossible, pas un jour de ces deux années, cependant, ne s'était écoulé sans lui apporter la vision d'une image chérie. Durant ses longs séjours dans l'Italie radieuse, sous les cieux berceurs de l'Orient, il avait écrit à Yvonne. Très exactement elle avait répondu. Oh! les chères lettres graves et douces qui, par une vertu singulière, au lieu d'irriter sa blessure y mettaient un baume... Jamais de côté ni d'autre une allusion au passé amer, à l'avenir sans espérance; pas un mot de lui qui ressemblât à un aveu, ni d'Yvonne à un encouragement. Le lien se nouait pourtant, les âmes s'unissaient. Songeant à cette chasteté fière et forte, Tony voulait être fort et se faisait une fierté de demeurer chaste, lui appartenant tout entier, ce qui ne l'empêchait point de se donner tout entier à l'art. Reclus dans son labeur quotidien et dans sa constante pensée, il se défendait de regarder au delà de l'heure présente, puisque le lendemain n'avait rien à lui apporter.

Rien qu'un peu de gloire. Libre enfin de ses rêves, sa conception dégagée, son pinceau affranchi des soucis mercenaires, il avait travaillé de ce travail persévérant, égal, qui va droit devant lui avec calme, parce qu'il possède la certitude. Lorsque après ce long recueillement Tony Le Chastel rentra dans la lice, c'était un talent qui se manifestait dans toute sa person-

nalité, dans toute sa force. Quoi qu'on puisse dire des jalousies féroces, des critiques haineuses de camarades, c'est par le jugement de ses pairs que s'impose le véritable mérite. Et aussi le véritable artiste se connaît soi-même. Une grande sérénité était entrée en lui. Il se sentait son maître enfin, joie intime auprès de laquelle sont peu de chose les hochets tels que la médaille d'honneur conquise au Salon de ce printemps.

Les genêts en fleur habillaient d'or la rude terre de granit, la vieille terre d'Armor, lorsque Tony partit pour Vannes, où le général de Saint-Joël commandait la brigade d'artillerie du 11e corps, morose garnison compensée par la proximité du manoir de Perros, avec lequel on voisinait beaucoup.

Andrée ne lui parla point de la morte. C'était si loin déjà!... A quoi bon? Elle lui dit seulement :

— Savez-vous quelle douce idée a eue notre chère Yvonne? Elle a fait dire une messe à l'intention de la pauvre âme en détresse à qui, comme elle, comme moi, n'est-ce pas, mon ami? vous souhaitez que Dieu la reçoive en sa miséricorde...

Ce qu'elle n'ajoutait pas, l'ayant soupçonné toutefois, — et la même pensée fit bondir le cœur de Tony dans sa poitrine, — c'est qu'Yvonne croyait avoir eu à se faire pardonner par cette âme un de ces mouvements secrets et passionnés qu'une conscience délicate se reproche en présence de la mort.

Le surlendemain de son arrivée, madame de Saint-Joël décida qu'ayant besoin de changer d'air pour en finir avec une queue de grippe, elle allait demander l'hospitalité à sa nièce. Leur hôte l'accompagnerait à Perros, le général partant pour des manœuvres avec cadres, et, du samedi au lundi suivants, celui-ci viendrait les retrouver.

Ces jours furent pour Tony des jours d'extase. C'est si peu nécessaire de parler pour s'entendre que, le dimanche venu, il n'avait pas encore éprouvé le besoin de dire ce qui le remplissait à déborder. Ce matin-là, comme on revenait à pied, par le bois de chênes, de l'église éloignée d'un petit kilomètre, marchant plus lentement tous deux, ils furent dépassés. Arrivés au manoir, ayant chaud, les autres se laissèrent choir en des fauteuils rustiques, sous les grands tilleuls qui ombrageaient un coin de la massive façade grise, surmontée d'un

petit donjon. Tout en s'éventant de son chapeau de paille et en échangeant des paroles quelconques avec son beau-frère, toujours distrait, Andrée regardait dans la direction par où devaient déboucher sa nièce et Tony Le Chastel. Mais ils ne débouchaient point, de quoi elle semblait enchantée, jetant des regards d'intelligence à son mari, goguenard un peu dans la grosse moustache grisonne embrumée de la fumée d'un cigare. Ils apparurent enfin, d'un côté tout opposé.

— D'où diantre sortez-vous? — demanda le général.

— Nous visitions l'ancienne orangerie et nous en avons trouvé l'emploi : on en fera un très bel atelier.

— Pour toi?

Le fin visage d'Yvonne s'anima de son joli sourire clair, d'un charme infini.

— Oh! moi, je ne ferai plus de peinture... ou si peu!...

— Allons donc! — se récria Tony.

— Eh! oui, les gens sont tellement sots! Si c'est bon, ils croient que c'est l'autre qui retouche... et, mauvais, cela compromet son nom.

— Chérie! — répliqua Andrée en lui sautant au cou. — Et, ma foi, tant pis!... venez aussi, vous, qu'on vous embrasse!...

Dans la vivacité de son mouvement, elle avait jeté sa chaise à terre. Cela tira M. de Guirec de sa rêverie. Et, voyant toutes ces accolades, naïvement il demanda :

— Mais qu'avez-vous donc tous?

Sa fille vint mettre un léger baiser sur le grand front dénudé du vieil enfant.

— Voilà le second coup du déjeuner... Tout à l'heure, mon père, on vous expliquera.

MARIE-ANNE DE BOVET

CIMETIÈRES

ET

TEMPLES JAPONAIS

(JIZO)

... Je viens de passer toute une journée nouvelle à errer parmi les temples. J'y ai noté maintes choses curieuses, mais je n'ai pu parvenir, encore, à découvrir la face de Bouddha.

En vain ai-je répété mes interminables et fastidieuses ascensions des escaliers de pierre, franchi les grands porches aux gargouilles sans nombre, faites de têtes d'éléphants et de têtes de lions ; en vain me suis-je glissé, déchaussé selon le rite, dans la pénombre des sanctuaires embaumés d'encens — jardins enchantés tout fleuris de lotus d'or... en papier — mes yeux, qui s'accoutumaient, peu à peu, à cette obscure lumière y cherchaient en vain les statues des dieux. Rien qu'un opulent scintillement d'objets confus : vagues trésors d'autel à demi perçus, étincelant dans l'ombre, bronzes dorés contournés étrangement, vases d'indescriptibles formes, textes d'or énigmatiques, tout un amoncellement de choses suspendues, mystérieuses et brillantes, groupées en une seule châsse aux portes hermétiquement closes. Je suis frappé — c'est l'une de mes impressions les plus vives — de l'apparence joyeuse de la foi populaire. On n'y sent rien de farouche, d'austère, de solennel; rien qui suggère l'idée de la pénitence. Les cours des temples baignées de lumière et jusqu'aux marches mêmes foisonnent d'enfants rieurs, occu-

pés à divers jeux bizarres, tandis que les mères, qui pénètrent à l'intérieur pour prier, déposent leurs poupons sur les nattes où ils prennent en gazouillant leurs ébats.

Ces gens entendent aisément et gaiement leur religion : une pièce de monnaie dans la grande boîte aux aumônes, un frappement de mains suivi d'une brève prière, et ils s'en retournent, riant, causant, fumer leurs petites pipes à l'entrée du temple. J'ai remarqué certains fidèles qui n'entrent même pas à l'intérieur; ils se tiennent simplement devant les portes, prient quelques secondes et font une légère offrande... Heureux ceux que n'effraient point trop les dieux qu'ils ont créés!

***

Voici Akira qui vient me rendre visite. Souriant et saluant, il quitte ses sandales et, les pieds nus dans ses bas blancs aux doigts séparés, il entre. Encore un sourire, encore une salutation, puis, avec grâce, il prend place sur le siège qui lui est offert. Il est vraiment intéressant, cet Akira, avec sa douce figure imberbe, sa peau couleur de bronze clair, et ses cheveux d'un noir bleu formant une masse épaisse qui jette une ombre sur son front et sur ses yeux. On dirait presque une jeune fille à le voir ainsi dans sa longue robe aux larges manches et ses bas blancs comme la neige. Je frappe dans mes mains pour demander le thé. J'offre à Akira un cigare; il le refuse, mais « avec ma permission fumera sa pipe », et il sort de sa ceinture un objet réunissant en un même appareil la boîte à pipe et la blague à tabac, en tire le petit instrument de cuivre dont le foyer tiendrait à peine un pois, prend une pincée de tabac si finement coupé qu'on dirait des cheveux, bourre la pipe et commence à fumer. Il aspire la fumée jusque dans la poitrine et la rejette par les narines : trois légères bouffées par intervalles d'une demi-minute, et la petite pipe vide est replacée dans son enveloppe. Pendant ce temps-là, j'ai conté mes déboires à Akira :

— Oh! vous pouvez voir Bouddha dès aujourd'hui, me répond-il, si vous voulez venir au temple de Zotockouin; car c'est le Bousshôe ou fête anniversaire de Bouddha. Mais il n'y a là qu'un très petit Bouddha de quelques pouces de hau-

teur. Si vous tenez à en connaître un grand, il faut aller jusqu'à Kamakoura ! Vous y contemplerez, assis sur un lotus, un Bouddha de cinquante pieds de haut.

Et je pars, sous la conduite d'Akira qui me promet de nouvelles surprises.

***

Un bruit de voix joyeuses sort du temple. Sur les marches, de gais enfants, des mères souriantes montent en foule. J'entre, et voilà d'autres femmes, d'autres enfants encore, pressés en face de la porte d'entrée, autour d'une table de laque qui supporte un petit vase, en forme de cuvette, rempli de thé frais. Du milieu de cette cuvette, baignant dans le thé, émerge une statuette de Bouddha qui montre d'une main les cieux et baisse l'autre vers la terre. Quand les femmes ont fait leurs dons accoutumés, elles recueillent un peu de ce thé à l'aide d'une cuiller curieusement façonnée et le lancent sur la statue, puis, remplissant la cuiller encore une fois, boivent et font boire à leurs enfants quelques gouttes du liquide.

Tout auprès, sur un piédestal bas, repose une cloche semblable à un immense bol retourné. Un prêtre s'en approche et, du maillet enveloppé d'ouate qu'il tient à la main, la frappe... Mais, ô surprise, la cloche résonne à peine : elle ne rend qu'un bruit sourd, étouffé. Le prêtre s'étonne, se penche, en regarde le fond, et s'inclinant tout à fait, en retire un bébé épanoui qu'il soulève dans ses bras ! La mère, en riant, accourt pour le délivrer de son fardeau et, tous trois, mère, prêtre et bébé, sont pris d'une franche gaieté à laquelle nous ne pouvons nous empêcher de prendre part. Me quittant un instant, Akira s'en va causer avec un des desservants et revient aussitôt, muni d'une boîte laquée, assez bizarre, percée d'une seule ouverture à l'une des extrémités.

— Si vous voulez payer deux sen, dit Akira, nous pourrons apprendre la destinée que nous réserve la volonté des dieux.

Je paie les deux sen. Akira secoue la boîte : une étroite tablette de bambou — un *mikouji* — glisse par la fente ; des caractères chinois y sont écrits.

— Kitsou ! s'écrie Akira, *Bonne Fortune !* c'est le numéro 51.

Il agite la boîte une seconde fois ; une nouvelle tablette s'en échappe :

— Dai-Kitsou ! *Grande Bonne Fortune !* c'est le numéro 99.

Pour la troisième fois, l'oracle est consulté :

— Kyo ! dit Akira, riant, c'est le numéro 64. *Malheur à nous !*

Il restitue la boîte au prêtre et reçoit, en échange, trois mystérieux papiers, numérotés de chiffres correspondant à ceux des plaquettes de bambou. Et voici, traduit par Akira, le sens des paroles écrites sur le papier 51 :

Celui qui a gagné ce mikouji doit vivre selon la loi divine et honorer Kouannon ; s'il est troublé par une maladie, celle-ci passera ; s'il a perdu quelque objet, il le retrouvera ; s'il a un procès, il le gagnera ; s'il aime une femme, il l'obtiendra, quelque soit le temps qu'il doive l'attendre. Et tous les bonheurs lui viendront en partage.

Le papier Dai-Kitsou répète à peu près les mêmes phrases avec cette différence que les hommages seront dus, non à Kouannon, mais aux dieux de la richesse et de la prospérité, Daikokou, Bishamon et Benten ; en outre, l'amant fortuné n'aura point à attendre pour obtenir la femme aimée. Mais voici ce que dit le papier Kyo :

Celui à qui échoit ce mikouji fera bien d'obéir à la loi céleste, et d'invoquer Kouannon la Miséricordieuse. S'il tombe malade, il le deviendra toujours davantage ; s'il perd quelque objet, il ne le retrouvera plus ; s'il a un procès, jamais il ne le gagnera ; s'il aime une femme, qu'il n'espère point la conquérir. Une ardente piété, seule, peut lui donner l'espoir d'échapper aux plus effrayantes calamités. Mais le bonheur ne sera jamais son lot.

— N'importe, déclare Akira ; la chance est pour nous ! Deux fois sur trois, nous avons amené la Fortune ! Maintenant, allons-nous-en visiter une autre statue de Bouddha.

Et nous reprenons notre course, à travers une infinité de rues étranges, jusqu'à l'extrémité sud de la cité.

***

Devant nous, se dresse une colline. Entre les cèdres et les érables qui l'abritent de leur feuillage, un large escalier de

pierre s'élance jusqu'au sommet. Nous montons et déjà pouvons voir, là-haut, en sentinelles, les deux lions de Bouddha: le mâle a la gueule grande ouverte et menaçante; celle de la femelle est close. Nous passons entre eux pour arriver à une vaste cour, à l'extrémité de laquelle s'élève une nouvelle éminence boisée.

C'est là qu'est le temple, avec son toit en auvent et ses tuiles de cuivre peintes en bleu, ses dragons, ses gargouilles, devenus par le temps d'une teinte neutre et uniforme. Les paravents sont ouverts; un chant rythmé, mélancolique, venu de l'intérieur nous dit que le service de midi est commencé: ces chants sont des hymnes sanscrits — les sutras du Lotus de la Bonne Loi — traduits en chinois. L'un des prêtres, tout en chantant, marque la mesure par des coups de maillet qu'il frappe sur un objet bizarre en forme de tête de dauphin, tout laqué d'or et d'écarlate, et le son qu'il renvoie gronde et s'éteint au loin : c'est un *mokougyo*.

A droite du temple, un petit sanctuaire remplit l'air de parfums; j'en scrute l'intérieur: à travers la fumée bleue qui s'échappe d'une demi-douzaine de petites baguettes d'encens plantées dans un brasier plein de cendres, tout au fond, dans l'ombre, je découvre enfin la statue de Bouddha, basané, coiffé de la tiare, la tête inclinée et les mains jointes, dans l'attitude de certains Japonais que j'ai vus sur le seuil des temples, priant debout au soleil. Grossièrement travaillée, grossièrement coloriée, la statue est empreinte, cependant, d'une certaine beauté suggestive. Je traverse la cour, à gauche du monument, et vois s'élever devant moi une nouvelle suite de marches qui montent, plus haut encore, vers un lieu mystérieux, parmi des arbres immenses. Je gravis l'escalier, j'en atteins le faîte gardé par deux petits lions symboliques, et me voilà, soudain, transporté en une ombre fraîche, saisi par un spectacle inattendu.

Des arbres millénaires forment une voûte épaisse sur un sol sombre, presque noir, où, çà et là, quelques taches de lumière révèlent, seules, la présence du soleil qui filtre à travers le feuillage : un demi-jour de crépuscule, tendre et solennel, éclaire doucement une multitude infinie de formes inconnues, de monuments de pierre grise, de colonnes, d'édi-

fices fantastiques, envahis par les mousses, incrustés de caractères chinois. Et tout autour, de tous côtés, s'élèvent haut par-dessus, en rangs pressés comme les joncs des marais, de longues et minces tablettes de bois, sorte de lattes couvertes des mêmes signes cabalistiques, perçant par milliers la sombre verdure.

Je m'aperçois alors, avant même de noter aucun autre détail, que je suis dans un cimetière, un très ancien cimetière bouddhique. Ces lattes[1] portent de chaque côté de leur extrémité supérieure cinq entailles, également peintes de lettres chinoises. L'une de ces inscriptions est invariablement : *Pour parvenir à la Bouddhaïté*, et se grave immédiatement au-dessous du nom du mort. Celle qui se voit de l'autre côté est toujours une sentence en sanscrit devenue inintelligible aux prêtres mêmes qui président aux rites funéraires. Une première latte se plante derrière la tombe au moment de l'érection du monument *(haka)*. On en place une seconde tous les sept jours pendant quarante-neuf jours ; une troisième, après cent jours ; une autre, au bout d'un an ; une autre encore, après trois ans, et ainsi de suite, à intervalles plus éloignés, durant une période de cent années. Et, presque dans chaque groupe, en voilà de toutes nouvelles, en bois blanc fraîchement raboté, non peint, qui se dressent à côté des anciennes, souillées et noircies par le temps ; d'autres, plus vieilles encore, que l'âge a dépouillées de toutes leurs inscriptions. J'en vois qui gisent éparses sur le sol, et des centaines, à moitié déracinées, que la moindre brise rapproche et fait claquer les unes contre les autres.

Les monuments de pierre sont beaucoup plus intéressants ; leurs formes ne sont pas moins inattendues. Celui-ci, je le reconnais, représente les cinq éléments bouddhiques : un cube supportant une sphère qui, à son tour, soutient une pyramide ; sur la pyramide est une coupe basse, carrée, aux quatre bords en croissant, aux coins inclinés, d'où s'échappe un corps piriforme, la pointe en l'air. Ce sont les symboles des cinq substances qui composent l'être humain, — la Terre, l'Eau, le Feu, le Vent, l'Éther, — et dans lesquelles il se

1 En japonais, *sotoba* : dérivé du sanscrit *stupa*.

résoudra par la mort. Le sixième élément, la *Connaissance*, n'a pas d'emblème qui le caractérise, et l'impression qui se dégage de cette absence touche plus profondément que ne saurait le faire aucune image sensible; cette omission, pourtant, au point de vue symbolique, n'a pas le sens que pourrait lui prêter notre esprit occidental. Puis c'est une multitude de flèches de pierre, courtes, carrées, aplaties du haut, avec une inscription japonaise noire ou or, quelquefois simplement gravée. Des dalles verticales, variées de forme et de hauteur, la plupart arrondies à l'extrémité et revêtues de sculptures en relief. Enfin de nombreuses roches naturelles, à angles bizarres, dressées sur un seul côté et ornées de dessins ciselés sur leur surface polie : il semble que quelque sens soit attaché à l'irrégularité même de ces pierres tombales et que le roc ait été arraché ainsi de son lit à cinq angles. La manière dont il demeure en équilibre, perpendiculairement posé sur son piédestal, est un secret qui échappe à un premier et hâtif examen.

La forme des piédestaux est également variable; ils ont, pour la plupart, trois orifices creusés sur le sommet : d'ordinaire une large cavité ovale entre deux plus petites, arrondies, sert à placer les baguettes d'encens; la grande ouverture est remplie d'eau, je ne sais pour quel usage, mais mon compagnon me dit que « c'est une ancienne coutume de préparer ainsi l'eau pour le mort ». Une coupe de bambou, destinée à recevoir des fleurs, est placée de chaque côté du tombeau où se voit aussi, très souvent, un grossier dessin ressemblant à deux fleurs de lotus entrelacées. Le plus grand nombre des sculptures représentent Bouddha dans l'attitude de la méditation ou de l'exhortation ; quelques-unes nous le montrent endormi, avec le visage rêveur et placide d'un enfant : c'est le Nirvana.

Tout à coup, entre tous, j'aperçois un tombeau sur lequel un nom anglais est écrit; au-dessus, une croix vulgairement sculptée... De quelle bienheureuse tolérance les prêtres de Bouddha ne sont-ils pas doués!... C'est une tombe chrétienne !

Et tout cela s'écroule, moisit, se recouvre de mousse. Sous l'ombre des grands arbres, les vieilles pierres grises,

serrées les unes contre les autres, se rangent à l'infini : quelques pouces à peine les séparent. Au-dessus de nos têtes, les oiseaux chantent, innombrables, charmant l'espace de leurs trilles joyeux, tandis que là-bas, au pied des marches, j'entends encore, comme un murmure d'abeilles, le chant mélancolique des prêtres. Akira, en silence, me montre le chemin par où d'autres marches descendent vers une partie du cimetière plus sombre et plus ancienne encore; mais, avant d'en quitter les hauteurs, mes yeux s'arrêtent sur un groupe de monuments énormes, massifs, colossaux, rongés de mousse, dans le roc desquels des caractères japonais se découpent à plus de deux pouces de profondeur. Et, par derrière, non plus des simples lattes, mais de larges *sotobas* de douze à quatorze pieds de haut, épais comme les poutres d'un temple : ce sont les sépultures des prêtres.

*
* *

Je descends les degrés, abrité sous leur dôme de verdure. et me trouve en présence de six petites statues, hautes de trois pieds, rangées en cercle sur un grand piédestal. La première de ces statues porte une boîte d'encens; la deuxième, un lotus; la troisième, un bâton de pèlerin *(tsoue)* ; la quatrième égrène un chapelet bouddhiste; dans l'attitude de la prière, la cinquième joint les mains; la sixième, enfin, tient d'une main le *shakoujô*, ou bâton de prêtre-mendiant, garni de six anneaux fixés à son extrémité [1], et, de l'autre, le joyau mystique *(Rio-i-hô-jiou)* par lequel tous les désirs sont exaucés. Les six statues sont de même visage et toutes souriant du même subtil sourire; elles ne diffèrent l'une de l'autre que par l'attitude ou l'attribution symbolique. Un sac de coton blanc, tout rempli de cailloux, est suspendu à leur cou; des cailloux encore sont empilés sur leurs pieds, leurs genoux, leurs épaules et jusque sur l'auréole de pierre qui leur nimbe le front. Archaïques, mystérieux, tous ces doux visages d'enfants sont indiciblement touchants. Les « Six Jizôs », — *Rokou Jizô* — comme les désigne le langage populaire, se retrouvent, ainsi groupés, dans nombre de cimetières. Cette

1. Selon la tradition, le *shakoujô* aurait été primitivement inventé dans le but d'avertir les insectes du passage du pèlerin bouddhiste et les préserver ainsi du danger d'être écrasé par mégarde.

divinité charmante, qui prend soin des petits enfants morts, les arrache aux démons et les console aux lieux du tourment, est l'expression de la plus belle, de la plus tendre image de la foi japonaise.

— Mais à quoi servent toutes ces pierres entassées autour des statues? demandai-je.

— C'est que les petites âmes, pour faire pénitence, sont obligées de construire de menues tours de pierre, dans les limbes — le *Sai-no-Kaouara* — où tous les enfants doivent aller après la mort. Et les *Oni* (démons) accourent et jettent à bas les petits tas, à mesure qu'ils s'élèvent. Ces mauvais génies harcèlent les enfants et jettent l'épouvante parmi eux. Alors, ils s'enfuient vers Jizô qui les cache dans ses grandes manches, les rassure et chasse les démons. Et le moindre caillou, qu'avec une prière venue du cœur le fidèle dépose sur les genoux ou les pieds du dieu, est un secours apporté à l'âme d'un enfant pour accomplir sa longue pénitence [1].

— Tous les petits enfants, lorsqu'ils meurent, sont forcés de descendre au Sai-no-Kaouara, qui est là sous la terre — dit le jeune desservant avec un sourire semblable à celui de Jizô lui-même — et Jizô se fait leur camarade; ils le tirent, en jouant, par ses grandes manches et amassent devant lui les petites pierres. Celles que vous voyez là y sont le plus souvent apportées par les mères qui viennent prier le dieu pour les petits qu'elles ont perdus [2]; mais les grandes personnes ne vont point au Sai-no-Kaouara [3].

1. Cette coutume d'empiler des pierres devant l'image de Jizô et autres divinités est fondée sur un passage d'un sutra célèbre du Lotus de la Bonne Loi : « Et même les petits garçons qui, en jouant, érigent, çà et là, des tas de sable avec l'intention de les dédier comme stupas aux Jinas — ils sont entrés dans la lumière! » — *Saddharma Poundarika*, C. II. V. 81 (traduction de Kern, Livres sacrés de l'Orient). L'origine de cette coutume est maintenant complètement ignorée du peuple.

2. Le Jizô primitif, d'ailleurs complètement transformé au Japon, et qui peut, à juste titre, être regardé comme la plus nationale des divinités japonaises, a été identifié par les Orientalistes avec le *Kshitigharbha* sanscrit. La similitude des noms de Jizô et Jésus, ainsi que le fait observer le professeur Chamberlain, est absolument fortuite. Il est maintes autres formes populaires du dieu Jizô : l'une des plus répandues est celle de Koyasou-Jizô, honorée par les femmes enceintes. Jizô est encore le patron des pèlerins et l'on voit peu de routes, au Japon, où ne se rencontrent quelques-unes de ses statues.

3. Excepté celles qui n'ont jamais été mariées.

Et le jeune prêtre, quittant les six Jizôs, me mène, parmi les tombeaux, vers d'autres surprises étranges. Il s'arrête, chemin faisant, devant les statues des dieux, toutes intéressantes; quelques-unes d'une absolue beauté. Ils ont, pour la plupart, la tête surmontée d'un nimbe. Beaucoup sont agenouillées, les mains jointes, exactement comme les figures de saints de l'ancien art chrétien. D'autres, avec des fleurs de lotus dans la main, semblent plongés dans le rêve de la méditation. En voici un qui repose dans les anneaux d'un grand serpent. Cet autre, debout sur un démon renversé, dont la face est abattue contre terre, est coiffé d'une tiare et possède six mains, dont une paire jointe pour la prière, les autres étendues, tenant chacune des objets divers. Ici, sculptée en bas-relief, c'est une divinité dont deux mains, aussi, sont unies, tandis que des bras innombrables, miraculeusement détachés des épaules, s'élancent vers toutes les directions, mystérieux, comme spiritualisés. Toutes ces choses diverses que contiennent ses mains, elle les offre, semblant répondre à des supplications et symbolisant, peut-être, la toute-puissance de l'amour. Cette dernière image[1] n'est qu'une des formes multiples de Kouannon la Miséricordieuse : douce figure qui refusa le repos du Nirvana pour sauver les âmes des humains, et que les peintures représentent, le plus souvent, sous les traits d'une belle jeune fille japonaise. Tout près d'elle, une grande plaque ciselée porte à sa partie supérieure une image de Bouddha méditant sur un lotus et, plus bas, trois étranges petits singes dont l'un a les mains sur les yeux, l'autre sur les oreilles, le troisième sur la bouche.

— Que veulent-ils dire ?

— *Je ne vois point le mal; je n'entends point le mal; je ne dis point le mal,* — répond Akira rêveur et mimant chacun des gestes des trois petites idoles. Peu à peu, par des explications réitérées, j'apprends à reconnaître à première vue quelques-uns des dieux. Celui-ci, environné de flammes mouvantes, assis sur un lotus et brandissant un sabre, c'est Foudo-Sama, Bouddha l'Immuable, Bouddha l'Impassible : le Sabre, c'est l'Intelligence, et le Feu, la Puissance. Celui-

1. Senjiou-Kouannon (Kouannon aux mille mains).

là, qui semble méditer et tient un rouleau de cordes pour lier les passions et les désirs, c'est encore Bouddha, et c'est toujours Bouddha, cet autre au visage d'enfant si suave et si doux que je vois endormi, la joue appuyée dans la main, les yeux clos, plongé dans le Nirvana. Plus loin, une vierge ravissante, debout sur un lis : c'est Kouannon-Sama, la madone japonaise. Et quel est, plein de majesté, ce dieu qu d'une main soutient un vase et lève l'autre en un geste de « Maître » ?... C'est Yaskoushi-Sama, Bouddha le souverain Guérisseur des Ames.

Voici maintenant des statues d'animaux. Le daim des légendes bouddhiques qui se dresse au faîte des tôrô (lampes votives), si joliment gracieux en sa robe de pierre blanche ! Ici, sur un tombeau, sculpté superbement, au haut d'une colonne commémorative, une sorte de poisson fabuleux, dans le style grotesque, magnifié par le ciseau du sculpteur et rappelant le dauphin de l'art grec. Sa large gueule ouverte, montrant des crocs dentelés, repose sur le sommet du bloc qui porte le nom du mort; la nageoire dorsale et la queue soulevée sont d'une conception décorative, mais toute de fantaisie.

— *Mokougyo*, — dit Akira.

L'emblème, en effet, est semblable à cet objet sacré fait de bois laqué d'or et d'écarlate que les prêtres frappent de leur maillet quand ils chantent les sutras. C'est enfin, assis sur leur séant, un couple d'animaux dont l'espèce ressort plutôt au domaine de la mythologie. Leurs formes, ciselées dans la pierre grise, sont d'une grâce capricieuse, idéale, presque surnaturelle, et leur tête, fine comme celle du lévrier, a de longs yeux étroits, étincelants et sinistres : il semble qu'on entende leurs grognements.

— *Kitsouné*[1], — reprend Akira.

Oui, je les reconnais : ce sont d'étranges, bien étranges créatures, ces serviteurs du dieu du Riz — Inari-Sama — et qui, à proprement parler, n'appartiennent pas à l'iconographie bouddhique, mais à l'imagination shintoïste[2].

Sur les tombes, point d'inscriptions rappelant nos épitaphes : le nom de famille seulement, celui du mort et de ses

1. Renards.

2. Shintoïsme : religion primitive du Japon.

parents, et un écusson sculpté représentant le plus souvent une fleur; quelques paroles sanscrites sur le sotoba et c'est tout. A mesure que se prolonge ma course, d'autres images de Jizô se rencontrent sur mes pas. Quelle œuvre exquise est celle-ci! si charmante que je ne puis, sans regret, passer outre : plus suave, assurément, qu'aucune image du Christ, ce doux fantôme de pierre blanche, semblable à un bel adolescent, aux paupières demi-closes, divinisé par un sourire que l'art bouddhique seul a pu créer, sourire d'infinie tendresse et de bonté suprême. Et tel est l'idéal que s'est fait de Jizô le peuple japonais, que pour témoigner en son langage son admiration d'un beau visage, il le compare toujours à celui du dieu : « Jizô kao », *comme la face de Jizô*.

***

Nous atteignons, enfin, l'extrémité du cimetière, à la lisière du grand bosquet. Quel soleil caressant! quel charme enveloppant dans la douceur du jour. Il m'a toujours semblé que ce ciel des tropiques fût suspendu si bas, qu'il n'était que d'atteindre le toit de sa demeure pour baigner ses doigts dans la tiédeur du liquide bleu; mais plus doux, plus léger, il s'étend en un si vaste dôme qu'on dirait les cieux d'une autre planète, — immense. Et les nuages ne sont plus des nuages : ce sont des rêves, des ombres, tant ils sont fluides, délicats, vaporeux..., diaphanes apparitions..., fantômes..., illusions!

Tout à coup, je m'aperçois qu'un enfant, une toute petite fille, est là, près de moi, qui m'observe, frappée d'étonnement, si légère dans sa marche que la gaieté des oiseaux et le murmure des feuilles ont étouffé le doux bruit de ses pas. Ses vêtements, misérables, sont japonais, en vérité; mais ce regard, ces cheveux blonds déliés ne sont pas du Nippon seulement! L'ombre d'une autre race, la mienne peut-être, me guette à travers ses yeux de fleur bleue! Oh! quel lieu singulier de récréation pour toi, mon enfant! Et qu'elle doit être surprise, ta petite âme, au spectacle de toutes ces choses étranges qui t'environnent!... Mais non; c'est moi seul qui suis étrange à tes yeux! tu as oublié l'Autre Origine et la patrie de ton père!... Sang-mêlé, et pauvre, et jolie, en ce port étranger!

Mieux eût valu pour toi la mort! Oui, la mort! Et plutôt que la douce lumière, l'inconnu des sombres ténèbres! Là, du moins, le tendre Jizô t'aurait recueillie, t'eût sauvée de tout mal! il t'aurait divertie de ses jeux de fantôme et ses larges manches te seraient un abri! Alors ta mère qui, maintenant délaissée, demande pour toi l'aumône en te désignant silencieusement de son patient sourire, apporterait les petites pierres sur les genoux du dieu chéri, pour que tu puisses reposer en paix.

***

— Oh! Akira! Parlez encore de Jizô! Parlez des petites âmes d'enfants dans le Sai-no-Kaouara!

— Je n'en sais guère plus à vous dire, répond Akira, que l'intérêt que je prends à cette aimable divinité fait sourire. Mais allons au temple de Kouboyama : vous verrez là des peintures du Sai-no-Kaouara, de Jizô et aussi du Jugement des âmes.

Et nous partons, chacun dans notre *jinrikisha*[1], pour le temple Rin-ko-ji à Kouboyama, traversant ainsi rapidement les rues étroites aux mille couleurs, puis les faubourgs, par des chemins bordés de jardins. Derrière les haies qui les entourent, on découvre les maisons, si légères, si délicates qu'elles semblent des cages d'osier. Abandonnant alors nos véhicules, nous montons à pied, par des sentiers sinueux, le long des vertes collines, et parcourons toute une région de champs et de fermes pour gagner, enfin, après une longue course sous l'ardent soleil, un village presque exclusivement composé de temples et de chapelles. A l'extrémité du village, se trouve le lieu sacré qui appartient à la secte Shingon. Ce sont trois constructions entourées de palissades de bambou. Un petit édifice, à gauche de l'entrée, est une morgue : une bière japonaise y est exposée; on aperçoit, dans le fond, un autel couvert d'idoles effrayantes.

L'une d'elles, figure diabolique, qui domine d'autres images plus petites, rive immédiatement le regard : terrible apparition aux yeux caverneux, aux sourcils farouches, la bouche grande

1. Petite voiture à bras traînée par les indigènes.

ouverte et furibonde. Une longue barbe rouge descend sur sa rouge poitrine; sur sa tête, une couronne bizarre composée de trois lobes, celui de gauche portant l'image de la lune et celui de droite celle du soleil; le lobe central, entièrement noir, pose sur le large bandeau également noir, mais cerclé d'or, où flamboie le caractère mystique qui veut dire « roi ». De chaque côté de ce même bandeau, descend, à angle incliné, une sorte de sceptre doré. Le même emblème, plus grand, figure dans la main du Roi : c'est sa baguette royale[1]...

Et Akira explique : « Celui-ci est Emma Dai-ô, Dieu des Enfers, Juge des âmes, roi de la mort[2]. » *Il a la face d'Emma*! disent communément les Japonais d'un homme dont l'aspect inspire la terreur. A sa droite, apparaît un blanc Jizô-Sama, debout sur un lotus rose aux mille pétales. A sa gauche, c'est la fatale Sodzou-Baba, la vieille femme qui emporte les vêtements des morts sur les bords de la rivière des Trois-Routes, au pays des fantômes. Sodzou-Baba a le visage ridé, la peau et les cheveux blancs et le regard dur sous ses petits yeux enfoncés. C'est une idole très ancienne, à laquelle la peinture, écaillée par place, communique un horrible aspect lépreux. On y remarque encore la statue de Benten, déesse de la mer; celle de Kouannon-Sama, assise au haut d'une montagne qui forme la partie supérieure d'un paysage en miniature; paysage fait d'une matière inconnue, mais d'un admirable coloris.

Devant chacune des petites châsses qui contiennent ces sortes de panoramas, un solide grillage métallique est tendu pour les préserver du contact des mains. Benten possède huit bras. Elle joint deux mains pour prier; les autres, levées, portent, un sabre, une roue, un arc, une flèche, une clé et un joyau magique. Au-dessous, sur les pentes de la montagne qui lui sert de trône, se tiennent ses dix serviteurs en robe, tous en prière. Plus bas encore, c'est un grand serpent blanc, dont la tête et la queue émergent chacune d'un trou de rocher. Tout au pied de la montagne, repose une vache patiente... Mais ce n'est point-là le but de notre visite : les peintures du Ciel et de l'Enfer nous attendent au temple

1. *Shakou*.

2. En sanscrit, *Yama-Raja*, mais la conception indienne a été totalement transformée par le bouddhisme japonais.

et nous dirigeons nos pas de ce côté. Tout en cheminant, mon guide me dit :

— Après la mort, les corps sont lavés, rasés, habillés de blancs vêtements de pèlerins ; et, comme les pèlerins, portent au cou une besace, contenant trois *rin*[1] qu'on enterre avec le mort : excepté les enfants, tous ceux qui meurent doivent payer en arrivant à la Sanzou-no-Kaoua, la Rivière des Trois-Routes. C'est sur ces bords, où elle habite avec son époux, Ten-Datsou-Ba, que les attend la vieille Sodzou-Baba. Les âmes qui ne peuvent lui payer leur dette se voient enlever leurs vêtements qu'elle va suspendre aux arbres.

Le temple est petit, coquet, inondé de la lumière du soleil qui pénètre par ses *shôgi*[2] largement ouverts. Akira, si j'en juge par le salut affable qu'ils lui adressent, doit être bien connu des prêtres qui nous reçoivent. Il leur explique les raisons qui m'amènent, et nous sommes aussitôt introduits dans un clair et vaste appartement donnant sur un jardin délicieux. On dispose sur le sol de petits coussins pour nous asseoir et l'on apporte la boîte à tabac avec une toute petite table laquée. L'un des prêtres ouvre une armoire, plutôt une sorte d'alcôve fermée par des portes, et en retire les *kakémono*[3] ; l'autre nous sert le thé, accompagné d'une assiette de pâtisseries, bizarres et jolies friandises de formes diverses, faites d'une pâte de riz et de sucre. Celle-ci est un chrysanthème du plus pur modèle ; celle-là, une fleur de lotus ; d'autres, tout simplement, de grands et minces losanges cramoisis, ornés d'admirables dessins d'oiseaux au vol, de cigognes passant l'eau, de minuscules paysages même. Akira choisit un chrysanthème et in-

1. Les usages funéraires, de même que les croyances qui s'y rattachent, varient à l'infini dans les diverses parties du Japon ; ceux des provinces orientales diffèrent de ceux des occidentales et des méridionales. L'ancienne coutume qui consiste à placer des objets de valeur, tels que le miroir de métal pour les femmes et le sabre pour les hommes de la caste des Samouraï, dans le cercueil, est complètement tombée en désuétude. Mais l'habitude d'y déposer des pièces de monnaie persiste encore. En Idzoumo, le compte est de six rin qu'on appelle Rokoudô-kane, où l'Argent des Six-Routes.

2. Sortes de cloisons de papier à demi transparent, glissant sur elles-mêmes et servant, à la fois, de murs et de fenêtres. Pendant l'été, ces cloisons, ouvertes toute la journée, laissent pénétrer l'air dans la maison. Pendant l'hiver, elles sont remplacées, pour la nuit, par des cloisons de bois.

3. Panneaux décoratifs d'étoffe ou de papier.

siste pour me le faire accepter; c'est le remords au cœur que je commence à briser, pétale par pétale, la très charmante chose qu'est cette fleur de sucre.

Cependant quatre grands kakémonos, aux teintes adoucies, montés sur soie, ont été apportés, déroulés, suspendus au mur. Ce sont des merveilles de dessin et de couleur, de la meilleure période de l'art japonais. Chacun d'eux a sa légende. Le premier, à sa partie supérieure, présente une scène du *shaba* ou monde terrestre, le monde «réel», comme ont accoutumé de l'appeler les humains. C'est un cimetière, avec des arbres fleuris et des personnages en deuil agenouillés devant des tombes. Tout autour, la pâle lumière bleue d'un jour japonais. Au-dessous, le monde des fantômes : à travers la terre qui s'entr'ouvre, on les voit descendre dans la sombre nuit ou, dans une clarté crépusculaire, traverser les flots de la Sanzou-no-Kaoua. L'affreuse vieille est là qui les guette, blême et longue comme un cauchemar, enlevant à quelques-uns les vêtements dont ils sont enveloppés, et les arbres sont lourds du poids des robes qu'elle a dérobées déjà aux ombres qui passaient. Plus bas, des âmes s'enfuient, rejointes et saisies par d'affreux démons, couleur de sang, qui ont des pieds de lions et des têtes de minotaures furieux. J'en vois un qui tranche en deux l'une de ces âmes misérables tandis que d'autres âmes sont réincarnées de force en des corps de chiens, de chevaux, de pourceaux et disparaissent dans les ténèbres.

Le second kakémono nous montre une scène d'un autre genre : une lueur blafarde comme le fond des mers où s'engouffre le plongeur. Au milieu, assis sur son trône d'ébène, le sinistre dieu et roi — Emma Dai-ô, — juge impitoyable des morts. Au-dessus de lui, deux fantômes armés, ses gardiens. Au bas du trône, au premier plan à gauche, le Miroir magique *(Tabarino Kagami)* réfléchit l'état des âmes et tous les événements de la terre. L'image qui trouble sa surface à cet instant suprême découvre un paysage : c'est la mer, avec ses sables, ses rochers et des vaisseaux voguant au large; sur le sable, un homme tué d'un coup de sabre gît étendu; et l'on voit le meurtrier qui s'enfuit, tandis qu'une âme se débat, terrifiée, entre les griffes d'un démon qui la force à recon-

naître dans les traits de l'assassin l'image de ses propres traits. A droite, sur un haut support à colonne, semblable à ceux qui reçoivent les offrandes aux dieux dans les temples, apparaît, forme monstrueuse, une tête à double visage qu'on dirait fraîchement coupée et tenant encore à un reste de cou: ces deux faces sont les Témoins : celle de la Femme, *Miroumé*, observe tout ce qui se passe dans le shaba; l'autre, figure d'homme barbu, c'est *Kagouhana* qui perçoit toutes les odeurs, ainsi avisé par elles de chacune des actions des hommes qu'enregistre, d'ailleurs, le *Livre des Archives*, placé non loin sur un pupitre. Entre le Miroir et les Témoins, de blancs fantômes attendent leur jugement.

Tout en bas du kakémono, commencent les tortures des condamnés. Celui-ci, qui, pendant sa vie, fut un menteur, se voit arracher la langue avec des pinces de fer rouge. D'autres, par vingtaines, précipités dans des chars ardents, sont emportés pour être livrés aux supplices. Ces chars de feu ressemblent singulièrement à ces voitures à bras qui, journellement, circulent dans les rues japonaises, tirées, poussées par des indigènes, bras et jambes découverts, au cri mélancolique : « *Haidah ! hei ! Haidah ! hei !* » Et c'est aussi de même que manœuvrent en courant les cochers diaboliques du kakémono, nus, rouge sang, aux formes de minotaure. Toutes les âmes ici représentées sont des âmes d'adultes.

Voici maintenant le troisième kakémono : une fournaise, avec, pour combustible, des âmes flambant dans la nuit. Des esprits infernaux attisent le feu avec une hampe de fer, tandis que d'autres âmes tombent, tête baissée, dans les flammes. Au-dessous, c'est un paysage de brume, tout un monde de collines et de vallons, d'un bleu doux, pâle, effacé, à travers lequel coule, en serpentant, la Rivière des Trois-Routes. Pressées en foule sur ses bords, voici les petites âmes d'enfants, vêtues de courtes robes blanches, qui s'essaient à amonceler les pierres. Qu'elles sont jolies, ces figurines ! jolies comme le sont vraiment celles du monde vivant, car il est à remarquer à quel point l'artiste japonais sent et sait exprimer la beauté de l'enfant. Un démon moqueur, hideux, a, de son gourdin de fer, renversé, dispersé l'édifice que vient de construire un enfant. Le petit fantôme, assis en face de son travail

en ruines, pleure, les yeux cachés dans ses deux mains mignonnes ; d'autres enfants en larmes l'environnent... Mais... Voyez!... Jizô s'avance, toute lumière et toute grâce! Un halo glorieux, derrière lui, resplendit comme une lune mouvante et superbe! Et il étend vers eux son shakoujô : les petits s'y cramponnent et, tandis que d'autres, déjà, se sont glissés dans les grandes manches et jusque sur la poitrine du dieu, celui-ci les ramène dans son sein protecteur. Une autre scène fait suite à cette vision : c'est une perspective de bambous, sauvage et solitaire, où gémissent, seules, de blanches ombres de femmes. Elles ont les ongles arrachés, et, de leurs doigts saignants, sont, pour des siècles, condamnées à extraire les pointes aiguës des bambous naissants.

Le quatrième kakémono, enfin, nous peint, dans la lumière céleste, Dai-Nichi-Nyorai, Kouannon-Sama, Amida-Bouddha, qui planent radieux. A leurs pieds, mais distant autant que peuvent l'être les Cieux des Enfers, un lac de sang où flottent des âmes. Des précipices le bordent, parsemés de sabres serrés les uns contre les autres comme les dents d'un requin; et par-dessus ces bords épouvantables, on voit des démons qui lancent des fantômes nus. Mais de ces flots sanglants, voilà qu'une chose s'élève, cristalline comme un grand jet d'eau clair, pur et beau! C'est la tige d'une fleur, lotus miraculeux, qui porte une âme aux pieds d'un prêtre debout sur le faîte de l'abîme. Sa prière ardente a fait naître le lotus qui ramène le damné et le sauve...

... Et c'est fini..., il n'y a plus de kakémono..., il y en avait d'autres, ils ont été perdus!... Mais non..., je me suis fort heureusement trompé!... Au fond de quelque cachette mystérieuse le prêtre en découvre un nouveau, immense, qu'il développe et suspend à côté des premiers :... c'est un véritable rêve de beauté! Mais qu'a-t-il de commun avec les choses de la foi? Quel lien l'attache au surnaturel?... Un jardin sur le bord de la mer ou de quelque grand lac bleu, exquise reproduction de paysages artificiels en miniature : cascades, grottes, étangs de nénuphars, arbres couverts de leur neige fleurie, ponts sculptés, pavillons délicats baignant dans l'azur tranquille des eaux. De longues traînées de nuages voilant de leurs plis diaphanes toute une féerie de palais mer-

veilleux dont les milliers de toits, échelonnés, s'enveloppent d'une brume dorée comme une vapeur d'été : architecture aérienne, nacrée, légère comme un songe. Et des êtres charmants habitent ces lieux si beaux : ce sont des jeunes filles japonaises !... Mais sur leur tête l'auréole scintille comme la clarté des étoiles : elles sont esprits et non femmes. Car c'est ici le Paradis — le *Gokourakou* — et tous ces divins fantômes sont les *Bosatsou*.

M'approchant davantage, maints aimables détails frappent ma vue, qui m'ont échappé tout d'abord. Je les vois qui jardinent, ces jolies créatures. Sur les fleurs de lotus, leurs tendres soins s'épanchent, et les boutons naissants, sous la divine caresse de leurs doigts qui leur versent quelque céleste philtre, s'ouvrent et s'épanouissent. En voici, tout fleuris, aux nuances inconnues de ce monde, dont le cœur, irradié comme une aurore, cache de petits enfants nus, assis, le nimbe au front.

Ce sont des âmes, nouveaux Bouddhas — *hotoké*[1], — nées dans la bénédiction. Les uns, infiniment petits, d'autres plus grands ; tous semblent croître et grandir par degrés, nourris d'ambroisie par les Filles du Paradis. Celui-ci, qui a quitté son berceau de lotus, monte et s'en va, conduit par Jizô, dans la splendeur des sphères lointaines. Dans l'éther bleu, plus haut encore, on voit planer les *Tennins*, ces anges du ciel bouddhique que représentent des jeunes filles aux ailes de phénix.

L'une d'elles, de son plectre d'ivoire, touche les cordes d'un instrument, comme fait la geisha du samisen[2] ; les autres font chanter ces singulières flûtes chinoises, composées de soixante-dix tubes, encore en usage aujourd'hui pour la musique sacrée, dans les grands temples.

— Mais ces cieux-là, objecte Akira, ressemblent trop à la terre ! Ces jardins, tout parfumés qu'ils sont des fleurs du divin lotus, n'en sont pas moins pareils à ceux de nos tem-

1. Hotoké signifie Bouddha et veut dire aussi « les âmes des morts », parce que, selon la foi japonaise, ceux qui ont mené sur la terre une vie vertueuse, acquièrent après la mort le rang de bouddha.

2. *Samisen* : sorte de guitare à trois cordes, instrument favori des *geisha* ou danseuses.

ples, et les toits bleus des célestes demeures me remettent en mémoire les maisons de thé de la cité de Saikyô[1] :

Peut-être ! Mais il n'importe ! Et qu'est-ce après tout, que le Paradis de toutes les religions, sinon l'idéal souvenir et le recommencement des jours heureux, le rêve du passé mort. à tout jamais ressuscité ? Et si vous dites qu'il est bien simple, bien naïf, cet idéal japonais, si vous pensez que dans le ressouvenir de la terrestre vie, pour faire rêver les hommes de joies paradisiaques, il est d'autres bonheurs que le rappel des heures vécues dans les jardins, les maisons de thé, les temples japonais, c'est que vous ne le connaissez pas, ce Japon au pâle et doux ciel bleu ! Vous n'avez pas vu la splendeur tranquille de ses beaux jours ensoleillés, ses eaux d'un coloris si tendre ! Vous ignorez le charme de ses intérieurs, où le moindre objet est une œuvre d'art qui suscite une impression de beauté et semble née sans effort..., comme dans une caresse.

LAFCADIO HEARN
Traduction de madame LÉON RAYNAL

1. Littéralement « capitale de l'ouest », ancien nom de la ville de Kyôto qui était autrefois la résidence des empereurs. Inversement, « Tôkyo » veut dire « capitale de l'est ».

ERNEST LEGOUVÉ

— SOUVENIRS PERSONNELS ET DOCUMENTS INÉDITS —

Le 28 avril, Ernest Legouvé, mort depuis un an, va revivre pour une heure sous la coupole de l'Institut, où M. René Bazin prononcera son éloge.

Il fut bon, affable, soucieux du bonheur des autres, fidèle à l'amitié, pour qui c'est un devoir d'évoquer aujourd'hui le souvenir de ce délicat et probe écrivain. Ceux qui l'ont connu se rappellent ses yeux vifs et pétillants sous la toque noire, sa figure rasée, son nez arqué, son sourire spirituel, et toute sa silhouette droite et svelte; — non pas que l'âge l'eût élimé : il fut toujours mince. Après *Guerrero ou la Trahison*, il fut invité chez le duc de Nemours. On n'était reçu qu'en habit de cour, en culotte courte. Et Legouvé contait :

— Mes diables de bas blancs me gênaient fort; il me semblait que j'étais décolleté par en bas. Heureusement, les princes vinrent à mon secours : leurs tibias s'allongeaient en fuseaux si menus et si grêles qu'on eût dit qu'ils les avaient commandés exprès pour nous mettre à notre aise.

Il n'était jamais malade; il acceptait de la meilleure humeur les petites misères, les rhumes, les embarras, et il en parlait d'un ton dégagé.

— Voyez-vous, mon cher ami, tout est imposé : il y a des impôts sur le capital, sur le salaire, sur le sol, sur le travail, il faut bien qu'il y en ait aussi sur le bonheur. Mes petits bobos, c'est un impôt.

L'oreille était dure, la vue bonne : il ne portait pas toujours ses lunettes pour lire, mais il regrettait qu'il n'y eût pas de lunettes pour les oreilles. Il avait la surdité gaie, comme Lesage à Boulogne, et il se plaisait à rappeler le mot d'Augier à Sandeau, qui lui disait :

— Mon cher ami, je crois que je deviens sourd.

— Sourd ? Mon rêve !

Dans *Fruits d'Hiver*, il a écrit des pages si délicieuses sur les sourds qu'il vous donnerait l'envie de le devenir, ou le regret de ne pas l'être.

Il ne l'avait pas toujours été, car il fut un mélomane passionné, ami de Berlioz, de Liszt, de Chopin (lisez ses *Souvenirs*); il avait commencé sur la musique un petit travail qu'il ne termina pas. J'en ai sous les yeux les premières lignes, encore inédites :

La musique, une de mes meilleures armes contre les années. Je pourrais dire contre toutes les années. Elle embrasse ma vie tout entière. J'avais quinze ans quand éclata mon goût pour elle. J'en ai quatre-vingt-seize. Je l'adore toujours, et elle m'aime encore un peu. Elle a eu sa part dans toutes mes joies. Elle a présidé à mon plus grand bonheur. Elle m'a valu quelques-unes de mes plus chères amitiés. Eh bien ! je voudrais que cette petite étude fût sa *biographie*, l'histoire d'un goût devenu une passion...

Son humeur était gaie, malicieuse; il était d'un commerce charmant, avait des mots vifs, des traits sûrs, des pensées profondes, des drôleries gamines.

Il était resté très sportif. On sait avec quelle régularité il pratiquait l'escrime; il lui dut sa santé; il l'a remerciée par des chapitres exquis dans ses *Souvenirs* : il ne se peut rien de plus pimpant que son couplet sur « l'amour et l'épée ».

Il faisait, chaque jour, sa partie de billard; à la campagne, il jouait au croquet et entreprenait gaillardement de longues promenades à pied.

Et quelle vaillance ! Avec quel entrain il a écrit ce qu'on

pourrait appeler l'Hymne de la Vieillesse. Rappelez-vous l'admirable page de *Fleurs d'Hiver* :

— L'heure du réveil est une heure triomphale pour le jeune homme...

Le plus intime confident de son esprit était M. Gréard, dont il mettait très haut le jugement et le goût. Il le consultait et suivait ses avis. Car il était attentif aux conseils, et il disait cette parole rare, ou tout au moins rarement sincère :

— J'aime ceux qui m'estiment assez pour ne pas me flagorner.

Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou étaient de ceux dont il appréciait et dont il sollicitait l'opinion.

Et quelle grâce de bon ton dans le remerciement !

Ses anciennes élèves de Sèvres lui écrivaient des lettres si tendres et si dévouées qu'un père même n'en lit pas toujours d'aussi émues.

Il avait une modestie qui, à chaque occasion de recevoir des témoignages de sympathie, — promotion au grade de grand officier de la Légion d'honneur, anniversaires de naissance, — le faisait s'étonner d'avoir tant d'amis et d'admirateurs.

Son optimisme le portait à convaincre tous ses amis qu'ils étaient heureux aussi, et qu'ils avaient pour premier de voir de reconnaître et de chérir leur bonheur.

Avec quelle pieuse dévotion je l'écoutais ! Il n'y a pas un homme à qui l'on eût mieux aimé ressembler.

Son entretien rappelait ces contes de derviches et de sages d'Orient, qui ont accumulé le suc et l'essence de la sagesse des nations. Il abondait en pensées ingénieuses, fines et consolantes dans leur aimable confiance :

— Quand on sait très bien quelque chose, cela sert à tout.

— Ne cherchez pas à faire disparaître vos défauts, mais à accroître vos qualités : elles les absorberont.

Il était dans la vie, le fin moraliste qu'attestent ses œuvres, et celles qui ont paru, et celles qui sont encore en cartons, parmi lesquelles il y aura toute une glane à faire, et de quel prix ! Par exemple, quelle délicatesse, quelle sûreté d'analyse et quelle acuité dans cette page, inédite également, qu'il

écrivait un jour de novembre, à Seine-Port, sur « le regret qui dure »! C'est du Sully-Prudhomme en belle prose :

De tous les sentiments humains, le plus rare et le plus touchant, c'est, selon moi, *le regret qui dure*. Aimer n'est rien, tout le monde aime, mais regretter, c'est-à-dire aimer ce qui n'est plus là, l'aimer plus que ce qui est là, l'aimer pendant de longues années, c'est presque contre nature. Il y a un duel incessant en nous, entre le présent et le passé. Tout combat et assiège le passé. Ce sont nos besoins qui le font oublier; ce sont nos passions qui le détruisent, ce sont les années qui l'effacent. Que vous dirai-je? *Un regret qui dure* me fait penser à ces rochers granitiques, plantés au milieu de la mer, et qui résistent au choc des vagues furieuses et des vents déchaînés... Avouez qu'un sentiment humain en granit, c'est bien beau et bien rare [1].

Seine-Port, 9 novembre.

*
* *

Son talent, sa nature, son caractère, ses goûts, s'expliquaient et par lui-même, et aussi beaucoup par son hérédité.

Le nom de Legouvé est connu depuis fort longtemps, d'abord parce que Legouvé est mort à quatre-vingt-dix-sept ans, et aussi parce qu'il y a eu trois Legouvé : c'est une dynastie.

Elle commence sous Louis XV, et il est nécessaire d'en dire un mot, car rarement l'atavisme eut de plus nettes conséquences, — l'atavisme que Legouvé définissait avec cet esprit fin et charmant, propre à tout ce qu'il disait :

De combien de petits affluents n'est pas formé ce que nous appelons notre imagination, notre intelligence, notre âme? Rien n'est absolument nôtre, en nous; nul n'est tout seul chez lui; chacun loge une foule de parents, de petits cousins, d'arrière-grands'-tantes, qui vivent en lui, et se manifestent par des actes, des pensées, des gestes, qu'il croit siens et qui leur appartiennent [2].

Les Legouvé de jadis ont d'abord été quelque chose de ce que fut le nôtre, — et le nôtre fut le plus varié polygraphe, professeur, conférencier, dramaturge, moraliste, poète, diseur exquis.

1. Communiqué par madame Émile Desvallières.
2. *Soixante Ans de Souvenirs.*

Quand il obtenait un succès de parole en public, il disait :

— Mon grand-père, je vous remercie; c'est vous qui m'avez soufflé.

En effet, le grand-père, Jean-Baptiste Legouvé, fut un avocat assez remarquable pour mériter les plus chaleureux éloges de Maupeou. Collé et Bachaumont le nomment avec égard dans leurs mémoires, et l'on sait qu'il se compromit par un mot imprudent après l'attentat de Damiens :

— Bah! ce n'est qu'une égratignure!

Il fallut tout le crédit de Conti pour le sauver de la Bastille et de l'exil.

C'est lui qui, lors de la visite du roi de Danemark à Paris, en 1768, quand ce monarque vint au Palais, fut désigné pour plaider devant le royal auditeur; il s'agissait du procès de l'ambassadeur de Naples réclamant pour lui les biens laissés par son frère à un bâtard. Le tableau de mœurs esquissé par l'avocat fut si piquant que le président craignit d'offusquer la Majesté danoise, et leva la séance.

Et déjà la veine dramatique apparaissait : Jean-Baptiste écrivait de mauvaises tragédies, mais enfin des tragédies, entre autres une *Attilie* qu'il fit jouer à la campagne, à Brévannes.

Legouvé, pendant la représentation, s'était placé dans une embrasure de porte. Un invité, amené là par une tierce personne, se penche vers lui et lui dit :

— Il est vraiment dommage de voir un esprit distingué comme M. Legouvé réunir tant de gens pour leur faire entendre une pareille platitude!

Legouvé le regarde :

— Je suis l'auteur, monsieur.

L'invité de s'écrier vivement :

— Oh! je me suis mal expliqué! La pièce est pleine de talent! Je voulais seulement critiquer l'interprétation. Est-il rien de plus déplacé que ce beau rôle d'Attilie joué par cette petite poupée?

— C'est ma femme, monsieur.

— Oh! ma foi! cela devient trop compliqué, j'y renonce!

Ils se mirent à rire, et Legouvé tendit la main en disant :

— Je vois, monsieur, que j'ai affaire à un homme d'esprit.

Le conférencier charmant que fut notre Legouvé doit, sans doute, à cet ancêtre le goût de la parole en public, — quoique, à vrai dire, il n'improvisât pas. Il récitait, et tout était prévu, jusqu'aux moindres nuances de l'inflexion. Il n'aimait pas qu'on vînt l'entendre une seconde fois, quand il parlait sur le même sujet. Il disait :

— Non, non, ne vous dérangez pas; ce sera la même chose.

Nous causions très souvent de ce genre littéraire : la conférence, et il m'a donné les conseils les plus précieux. Il m'a conté souvent, comme une prouesse, une coupure qu'il improvisa.

Il faisait une conférence à la Comédie-Française. Le public restait froid. Il vit qu'il fallait abréger.

— Je savais toute ma conférence par cœur; j'en voyais dans ma tête les différentes parties dans leur ordre matériel; tout en parlant, je me rendis compte qu'il fallait sauter un développement : je choisis celui qui me parut le moins utile, et, instantanément, de mémoire, *je coupai huit pages*.

Un jour, il m'annonça :

— J'ai un sujet superbe : il faut que vous le traitiez. C'est la comparaison entre *les Fourchambault* et *le Fils naturel*. On jouerait l'une des deux pièces, ou les deux, à l'Odéon, en matinée, et vous feriez la conférence préliminaire. Je vous ai écrit le scénario.

Et il me remit un cahier de six grands feuillets où il avait consigné et classé les idées dont il souhaitait que je fusse l'interprète. Je fus profondément touché, mais je me récusai bientôt : son parallèle était si net, si ingénieux, si méthodique, si juste que c'eût été le profaner d'y rien ajouter.

Je respecte les scrupules de sa fille, madame Émile Desvallières, qui me prie de ne pas publier ce sommaire. Elle le juge trop peu achevé; sa piété filiale s'alarmerait à juste titre qu'on donnât au public des pages de son père qui ne fussent pas définitives. Mais j'ai tenu à citer ce trait qui peint Legouvé tout entier, avec sa bonté affable, son dévouement à l'amitié, sa sollicitude, sa générosité.

Cette conférence qu'il n'a pas produite, c'est un plaisir rare que nous avons perdu. Il disait à merveille. Son père était un excellent diseur. C'est lui qui fut le professeur de la

Duchesnois, et, quand celle-ci débuta, on lut sur les affiches du Théâtre-Français :

— Débuts de mademoiselle Duchesnois, élève de M. Legouvé, de l'Académie française.

Elle n'en fut pas plus savante, à la diction près, car elle déclarait à un camarade qui arrivait d'une tournée à Troyes, en Champagne :

— Avez-vous de la chance de connaître Troie !... Moi qui en parle dans toutes mes tragédies, je n'y ai jamais été !

***

Encore plus que le grand-père, Legouvé père était féru de théâtre.

La veine dramatique se continuait dans la famille. Il composa des tragédies, *la Mort d'Abel, Épicharis et Néron,* — qui hâta la chute de Robespierre; — *la Mort de Henri IV*, que Napoléon Ier se fit lire par Talma, comme il s'était fait lire *les Templiers* par Raynouard. Il y avait dans l'empereur un piètre critique dramatique, qui ne sommeillait pas, ou plutôt un politique, qui s'ingérait partout. A Raynouard il expliquait qu'un roi ne doit jamais exprimer sa peur, ni parler de vengeance ou d'échafaud, mais de justice; à Legouvé, il recommandait de même :

— Un souverain doit avoir peur, il ne doit jamais le dire.

Mais le plus sérieux titre de Legouvé père à notre souvenir est aujourd'hui d'avoir écrit : *le Mérite des Femmes,* poème qui eut alors une vogue que nous ne soupçonnons plus. Pour la première fois, le poète renonçait à la vieille habitude de prodiguer au beau sexe épigrammes ou madrigaux. Il considérait la femme dans ses rôles d'épouse, de sœur, de mère; il abandonnait les errements du XVIIIe siècle; la femme cessait d'être un objet de luxe, de frivolité et de parade, fait pour la vie aux lumières et les triomphes mondains; on la prenait au sérieux; elle avait sa mission dans la vie et dans la société : ce fut la grande nouveauté et la cause du succès du *Mérite des Femmes.* On ne se rappelle plus aujourd'hui qu'un titre, et deux vers qui font sourire :

Et si la voix du sang n'est pas une chimère,
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère...

Le fils a repris cette tâche de réhabilitation, et l'a fait aboutir.

Une de ses fiertés était d'avoir continué le mouvement commencé par *le Mérite des Femmes* en travaillant à leur relèvement par ses cours, ses conférences, et surtout son *Histoire morale des Femmes*. Un jour, il me montrait avec orgueil, en les soulignant de l'ongle, les titres des chapitres de son livre traitant des questions qui depuis ou sont résolues ou ont été mises à l'étude : l'instruction de la femme, la création des lycées de jeunes filles, le droit qu'a la femme de disposer de son salaire, le divorce, l'accès des carrières professionnelles, — toutes idées qui, en 1848, pouvaient passer pour des nouveautés et des audaces. C'était son légitime orgueil.

Le Mérite des Femmes était à la fois œuvre de moraliste et de poète. Notre Legouvé tient bien de son père, car il fut l'un et l'autre. La poésie le charmait. Il lisait, il apprenait, il récitait et il faisait des vers avec une égale prédilection. Il aimait à versifier, inventer des quatrains, résumer, sous la forme concise d'un Pibrac, quelque vérité, quelque galanterie.

Le marquis de Massa me contait une aventure dont il fut témoin, à Compiègne, sous Napoléon III. Dans la galerie du château, un petit théâtre démontable était installé ; — on y dansait, après la représentation, au son d'un piano-orgue, dont les officiers et les invités tournaient la manivelle. — On y répétait alors *les Portraits de la Marquise* : Feuillet en avait écrit le principal rôle pour l'Impératrice, dont il s'agissait de célébrer la fête ; Legouvé, lui, avait composé une charade en quatre actes sur le mot : *Anniversaire*. Pendant une répétition, la duchesse de Tarente, qui avait un fort joli pied, perdit un de ses souliers de satin sur la scène. Legouvé le lui rendit en lui dédiant ce madrigal :

Vénus perdit un jour son soulier amarante,
Si petit, si coquet, qu'il était à croquer.
Qui donc, demanda-t-elle, osa me l'escroquer ?
L'Amour lui répondit : « Madame de Tarente !... »

Dans les notes et papiers qu'il a laissés, sa fille a retrouvé quelques feuilles éparses et inédites sur lesquelles il avait griffonné ces vers :

Mes enfants doivent-ils s'envoler autre part?
Las! je les sens partir bien avant leur départ.
Par bonheur (j'en appelle à ceux qui se souviennent),
On les sent revenir bien avant qu'ils reviennent.

Un autre jour, c'était ce précepte d'une morale si sage :

Les choses de la vie aux plantes sont pareilles :
Chacun de nous, suivant son degré de raison,
En tire tour à tour du miel ou du poison :
Tant que nous le pouvons, faisons métier d'abeilles.

Ou ce fragment :

Vers le gîte final, heureux qui s'achemine
L'âme en paix, le front haut! Heureux qui se domine
Assez pour surmonter et malaise et douleur,
Et cueillir en passant la plus petite fleur.
Heureux qui pour ami dans sa pénible veille
Évoque ou La Fontaine ou Racine ou Corneille,
Retrempant son esprit aux immortels accents,
« Comme on boit un vin vieux qui rajeunit les sens ».

Quant au théâtre, il est à peine besoin de constater qu'il manifesta brillamment le goût ancestral : l'auteur de *Louise de Lignerolles*, de *Par droit de conquête*, d'*Adrienne Lecouvreur*, de *Bataille de dames*, de *Médée*, de *la Cigale chez les Fourmis*, de *A deux de jeu*, d'*Anne de Kerviler* est assez connu.

Le premier, il eut l'idée de composer pour les salons de courtes saynètes, afin de remplacer les scènes détachées et les fragments qu'on jouait d'ordinaire. Il écrivit ainsi : *l'Agrément d'être laide*, qu'il faisait précéder d'une spirituelle préface :

Je prévois l'objection! *L'Agrément d'être laide*, me direz-vous, c'est très bien comme titre, mais, dans le monde, laquelle de ces dames consentira à jouer le rôle de Marthe, c'est-à-dire à représenter une fille laide? — Laquelle? Toutes! les laides et les jolies. On dira aux jolies : « Prenez ce rôle! Vous y serez absurde et charmante! Quand vous parlerez de votre laideur, cela fera rire tout le monde,

et la scène en sera d'autant plus piquante. Puis, vous avez si bien l'esprit du personnage, si vous n'en avez pas la figure! » Soit! me répondrez-vous, mais que dira-t-on aux laides? — On leur dira la même chose.

***

On voit ce qu'il doit à son sang, à sa race. Il ne dut qu'à lui-même sa ténacité dans le labeur, sa fermeté, sa volonté.

Son œuvre est vaste, elle se recommande par la sincérité du sentiment et la sévère précision de la forme.

Il se plaisait à rechercher et à déterminer l'unité de sa vie et de ses travaux : il la rencontrait dans le souci constant de servir la cause du bonheur familial, par le livre et par le théâtre, qu'il ne séparait pas; il se flattait d'avoir par ses comédies, comme par ses livres de moraliste, amélioré la situation des femmes, et, parallèlement, d'avoir toujours apporté dans ses travaux les qualités de l'homme de théâtre : le mouvement, la progression des arguments, l'action, l'agencement des idées, toutes convergentes vers un but précis.

Il allongeait toujours, malgré l'âge, et avec bonheur, la liste de ses ouvrages.

La mort l'a surpris occupé à deux livres.

D'abord une *Histoire de ma Chambre*, dont il m'avait conté la genèse l'été précédent :

— Figurez-vous qu'il m'est arrivé une lettre d'une dame, une dame du monde, me demandant à me voir. Elle avait lu *Soixante Ans de Souvenirs* et elle désirait connaître celui qui les a vécus. Je l'ai reçue dans le salon. Elle me dit : « Non, c'est votre chambre que je veux voir, avec tous les portraits. » Je la fis passer dans ma chambre : oh! à mon âge!... et je lui montrai les portraits de mes amis, Ampère, Bouilly, Schœlcher, Thiers, Chopin, Eugène Sue, Béranger, Berlioz, Bersot, Labiche, Scribe. Chacun de ces noms éveillait en moi des souvenirs que je lui contais. Elle me dit, quand le tour de la pièce fut achevé : « Pourquoi n'écrivez-vous pas tout ce que vous venez de m'expliquer? Ce serait une plaquette charmante. » A sa prière, j'ai commencé à rédiger notre entretien; ce sera l'*Histoire de ma Chambre*.

Un peu plus tard, j'entrai chez lui comme il y travaillait, et il me dit, en posant la plume :

— C'est plus difficile que je ne pensais ; il ne faut pas répéter ce que j'ai dit d'eux dans *Soixante Ans* et dans *Fleurs d'Hiver* ; je lutte contre les redites.

J'ai la bonne fortune de pouvoir donner ici, grâce à l'obligeance de madame Émile Desvallières, un fragment inédit de ce travail. Ces pages sont les dernières auxquelles Legouvé a touché ; c'est elles qu'il a laissées sur sa table, le soir, pour s'étendre sur son lit, d'où il ne devait plus se relever. C'est sa dernière pensée écrite. Voici le début du livre :

HISTOIRE DE MA CHAMBRE

Ma chambre et mon cabinet de travail ne font qu'un : située au troisième étage de ma maison, elle est plus que modeste, et mesure à peine quelques mètres. Pourquoi donc m'y suis-je si bien attaché que je ne la quitterais qu'avec le plus vif chagrin ? Elle est devenue pour moi comme une sorte de petite patrie. A cela deux raisons. D'abord une question de soleil. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de soleil à Paris de dix heures du matin à quatre heures du soir m'appartient. Pas un de ses rayons, si pâle qu'il soit, que ma petite chambre ne confisque au passage, et n'emmagasine. Oh ! j'adore le soleil. J'étais né pour être Athénien. Je l'aime partout. Le matin, le soir, de près, de loin, dans le ciel, dans le paysage, et lorsqu'au cours d'une de mes promenades, je le vois percer tout à coup une couche épaisse de nuages, et lancer un jet de flammes à travers l'horizon, ses rayons ne pénètrent pas seulement dans mes yeux, ils descendent jusqu'au fond de mon âme, et y répandent la paix et la joie.

Une seconde raison bien autrement puissante m'attache à cette petite chambre, c'est que son histoire n'est pas moins que l'histoire de ma vie.

Permettez-moi donc de vous y introduire, de vous la présenter, et de vous faire faire connaissance avec elle.

Sa première vue vous dira ce qu'elle est. Pas d'élégantes tentures, pas un meuble de prix, pas un objet d'art, mais deux parois latérales qui offrent un aspect assez singulier. Toutes deux, de la cimaise jusqu'au plafond, sont couvertes de cadres. Que renferment ces cadres ? Des photographies. Que représentent ces photographies ? Des portraits. La paroi de droite contient une foule de petites figures de tout âge. Ce sont les chers miens. Personne, en fait d'affections de

famille, n'a plus reçu, plus perdu, et plus retrouvé que moi. Eh bien, ceux que j'avais autrefois, et que je n'ai plus, ceux que je n'avais pas alors, et que je possède aujourd'hui, sont tous réunis sur cette muraille. En la regardant, je revis à la fois tout le passé et tout le présent. Et de là un inexprimable mélange de regrets et de joie, où la tristesse elle-même n'est pas sans douceur.

La paroi de gauche a un autre caractère. Parmi quelques visages qui n'ont de valeur que pour moi, se détachent quatorze portraits plus grands, et représentant des personnages célèbres, illustres même, et que j'ai eu le droit et l'honneur d'appeler mes amis...

L'autre ouvrage était plus considérable. Il m'en expliqua le plan :

— J'entreprends un parallèle entre le style de la prose et celui de la poésie au XVIIe siècle. Qui a surpassé l'autre? J'établis la comparaison entre six auteurs de chaque genre, que j'ai choisis avec soin.

Huit ou neuf chapitres sur douze sont terminés, et il n'est pas douteux que les héritiers les publieront. Ils valent ce soin pieux. J'ai souvenir d'une étude sur Pascal, qu'il me fit lire, et qui est d'une rare netteté, d'une critique ingénieuse et forte; le « Corneille » contient des pages sur *Polyeucte* qui sont d'un lyrisme ému; « La Fontaine » a paru dans un journal on a pu en goûter la finesse exquise et pénétrante; les pages sur Racine sont d'une jolie venue. Ce sera un délicieux complément aux études réunies dans *une Élève de seize ans*, ou répandues dans ses autres volumes.

Il accordait une importance capitale à la composition, et ses plans sont d'une parfaite rigueur. Il méditait longtemps.

Pas de bureau. A Paris, comme à la campagne, il écrivait sur une table exiguë, dans l'embrasure d'une fenêtre, assis sur une modeste chaise cannée, n'ayant devant lui que son papier et son petit encrier.

Il réfléchissait, il ruminait ses sujets, et les portait longtemps dans sa tête; quand il s'asseyait, il n'avait plus qu'à écrire.

*
* *

Aux champs, il laissait errer sa vue, à travers les vitres, sur le paysage des bois environnants.

Seine-Port est un endroit charmant, discret, au bas de la colline qu'arrose le fleuve. Le village n'a jamais été sur la grande route de roulage, et ne recevait que rarement les nouvelles.

Legouvé y a vu de vieux paysans qui ont ignoré la Révolution française, pendant qu'elle bouleversait Paris, et qui croyaient, après 1793, que Louis XVI régnait toujours.

Notre ami vénéré s'y plaisait, aimait à raconter l'histoire de cette maison, devenue l'asile d'une colonie qui a essaimé.

— C'est ma patrie, — disait-il, — j'y ai eu toutes mes joies, mes douleurs, mes émotions; c'est toute ma vie.

Dans le frais et propret jardin, on avait une impression douce et reposante, devant ce cottage niché dans la verdure et abritant la patriarcale famille : les Desvallières, les Paladilhe, l'aïeul, les grands-parents, les enfants, les petits-enfants, quatre générations réunies dans la paix tiède et douce du foyer.

C'est là qu'il passait ses étés, soignant et cultivant ses arbres et ses fleurs, pareil au vieillard de Tarente. Il se promenait, tout jeunet, à travers ses allées, et, en rentrant, il écrivait sur son carnet ces jolies réflexions, où paraît toute sa nature saine, honnête et droite :

Je regardais mon jardinier plantant un poirier.

— Pourquoi donc, lui dis-je, ne mettez-vous pas de fumier sur les racines?

— Oh! jamais, monsieur! Cela les pourrit, et l'arbre meurt.

Bon à retenir. Plantons toujours notre talent, notre réputation, notre fortune, notre avenir, en bonne terre franche. Rien de putréfié à la racine. Empoisonner la source, c'est empoisonner le fleuve.[1]

Chaque matin, une main chère mettait sur sa petite table de travail un bouquet dans un vase; il me disait, un jour :

— Ce bouquet de tous les matins, je le regarde, je l'admire, la nature s'y montre belle, aimable, bonne conseillère; il y a tant d'harmonie et de discrétion dans l'agencement et le rapprochement des teintes, que j'en étudie les effets, les rapports, les nuances; j'apprends la mesure, la discrétion, le goût : mon bouquet me donne une leçon de style.

1. *Fleurs d'Hiver.*

A Paris, il se tenait au troisième étage du fameux hôtel de la rue Saint-Marc, dans sa chambre, près de la salle de billard, entouré par tous les portraits de ses amis qui tapissaient le mur, et qu'il saluait souvent de son regard souriant et consolé.

A la place d'honneur, près de la glace, une ravissante miniature était le portrait de sa femme, — une figure exquise, fine et jolie, avec sa coiffure 1830. — Legouvé la connut en des circonstances romanesques, qu'il a contées dans sa préface de *Bataille de Dames*. Il évitait de parler d'elle, comme par une secrète pudeur de ses sentiments. Il lui avait conservé un culte; il a écrit sur elle des pages d'une émotion éloquente, qui font songer à Renan : tout son passé s'illumine d'une tendre lumière, dont les reflets caressent doucement les cœurs bons et sensibles. Mais nul ne les lira de longtemps.

Un instant, il avait songé à joindre ce chapitre à son dernier volume. Il me l'avait lu. et nous avions causé de ce projet. Le lendemain, il m'apprenait qu'il l'avait abandonné; il se rendait aux objections de sa fille :

J'ai dû renoncer à la publication de ce petit opuscule qui vous avait plu.

Il ajoutait :

Voilà donc mes projets renversés. Vous avouerai-je que je n'en ai aucune contrariété? D'abord je partageais tout bas ces scrupules, puis rentrer en lice à mon âge, c'était outrecuidance. Qu'est-ce qu'il me faut? J'ai été comblé cet hiver. Le mariage de Deschanel, où j'ai eu ma part, une lecture à l'Académie, qui a été goûtée, un article dans *le Temps*, qui m'a valu les plus vifs témoignages de sympathie. Qu'est-ce que je veux encore? Rentre dans ta solitude, mon vieux bonhomme, travaille pour toi et tes amis, jouis de ce que tu as, et bénis Dieu!

Ce qui me chagrine, c'est que j'ai une grippe assez forte qui me condamne à me taire et me force à vous écrire d'ajourner votre bonne visite de jeudi.

A vous de tout cœur,

E. LEGOUVÉ.

Un jour, le directeur d'un journal illustré projeta de publier une page gravée qui réunirait la famille Legouvé, de

l'aïeul aux petits. Je fus chargé de présenter ce désir à mon vieux maître, qui répondit :

— Il y a un obstacle, et vous le connaissez : ma fille a une répulsion invincible à ce qu'il soit parlé, dans les revues et les journaux, de sa mère, de sa fille et d'elle-même.

Legouvé partageait ce scrupule.

Personne n'a plus parlé de soi, et personne pourtant ne s'est davantage réservé et retranché derrière l'abri inviolé du jardin secret.

Legouvé n'a pas seulement eu une fille, madame Émile Desvallières, cette femme d'un esprit supérieur, dont la conversation nourrie de souvenirs prouve assez dans quel milieu littéraire et parmi quelle élite s'est écoulée sa vie. Legouvé a eu un fils qui est mort à douze ans, en 1850.

Ce jeune homme était d'une précocité presque effrayante, causant et raisonnant de tout. De trois années plus jeune que sa sœur, il la dépassait ou du moins l'égalait par la logique et le savoir. Son père se consacra passionnément à son éducation : dès lors parut en lui ce goût pédagogique, très particulier, qui plus tard eut comme deux renaissances, — à l'occasion de ses petits-enfants d'abord, puis de ses arrière-petits-enfants, auxquels il faisait la classe, à Seine-Port, sous une tonnelle fleurie.

Dès 1847, il donna au *Magasin de Récréation* des articles d'éducation inspirés par ses occupations didactiques. C'est en songeant à son fils qu'il écrivait cette touchante confidence, demeurée inédite, et qui est comme la confession d'un éducateur, l'hymne d'un père reconnaissant à un fils regretté :

Il y a trois paternités : on est père, grand-père, arrière-grand-père ; j'ai été tout cela, j'ai connu et pratiqué les devoirs et les droits attachés à ces trois fonctions ; eh bien, il n'en est pas une seule à qui je ne doive quelque chose que je n'ai dû qu'à elle.

C'est moi qui ai élevé mon fils, entendons-nous bien, non pas moi seul. Un père n'a presque jamais le loisir et les qualités nécessaires pour être l'unique précepteur de son fils. Je n'ai été que l'auxiliaire de ses maîtres. A eux, l'instruction ; à moi, l'éducation morale. Ce rôle d'éducateur n'a duré, hélas ! que trois ans. Années fécondes où se sont formulés en moi les principes fondamentaux de la famille moderne.

Les pères d'aujourd'hui ne sont plus des rois absolus, mais des

rois constitutionnels. Leurs droits ne sont pas des devoirs. Leur autorité ne se justifie que par leurs bienfaits. L'éducation des enfants par le père, c'est l'éducation du père par l'enfant.

La Providence a violemment coupé court à ce préceptorat béni. Elle m'a infligé une douleur incurable, parce qu'elle est plus qu'une blessure, c'est une amputation.

Rejeté dans la vie avec mon amer chagrin, je ne trouvai quelque consolation, quelque réconfort, qu'en tâchant de revivre ces trois années; je me mis à écrire ce que j'avais fait. Ce qui adoucit le plus ma peine, ce fut de me rappeler et de rappeler tout ce que j'avais gagné à devenir son élève, à refaire mon éducation en faisant la sienne.

Les bons exemples que je m'étais efforcé de lui donner, et qui nous avaient également profité à tous deux, les sacrifices que je lui avais faits, et dont il me savait tant de gré, se réveillaient sous ma plume si vivement, si vivants, que, peu à peu, tous ces souvenirs formèrent un ouvrage, *les Pères et les Enfants au XIXe siècle,* qui est mon titre au rôle d'éducateur. A qui le dois-je? A mon fils [1].

*
* *

J'ai beaucoup vu Legouvé dans les dix dernières années de sa vie. J'ai fait, à Bruxelles et à Paris, une conférence en l'honneur de son quatre-vingt-dix-septième anniversaire. Il s'y intéressa vivement. Il avait organisé lui-même le programme de la matinée dramatique, composé de ses œuvres. Il déployait une activité qui, je l'avoue, me fit peur, et ce n'était pas sans raison. Il se passionna pour cette « matinée Legouvé »; il donnait toutes les marques d'une nervosité inquiète et d'une énergie trop tendue. Chaque fois que je le quittais, il me promettait:

— Cette fois, c'est fini, c'est réglé, je me fie à vous et je ne m'occupe plus de rien. Au revoir!

Et, le soir même, je recevais un nouveau télégramme.

La mort a suspendu cette activité toujours jeune.

Elle ne l'effrayait pas. Il en parlait et en écrivait avec un esprit dégagé et un superbe détachement.

Ce qu'il a dit de l'attente de la mort atteint à la noble élévation de la philosophie antique par la sagesse, la résignation, la prévoyance consciente:

A mon âge, on se sent dans la vie comme dans une maison où

1. Communiqué par madame Émile Desvallières.

l'on a encore un logement, mais plus de bail ; ou bien, on se fait l'effet de quelqu'un qui attend une visite, et qui, à chaque coup de sonnette, se dit : « la voilà ! » Eh bien, à chaque indisposition un peu sérieuse, on se dit : « c'est peut-être *elle !* » *Elle*, vous devinez de qui je parle ? Cette idée n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire. Elle calme parfois singulièrement. Tout ce qu'il y a dans la vie de mesquin, de factice, de misérable, disparaît devant cette rude perspective. Les choses grandes et durables restent seules en face de vous. Il est bon d'avoir certains dangers pour voisins.

J'ai de lui une fort belle lettre, d'un ton grave, qui est comme une méditation. Il me disait :

Seine-Port (Seine-et-Marne).

Cher ami,

J'ai encore à vous remercier, on m'a signalé et j'ai fait venir l'article, et j'ai reconnu là votre infatigable amitié pour le livre[1] dont vous êtes le parrain : je n'oublie pas que c'est vous qui le premier l'avez présenté au public, en un article qui pour moi reste le meilleur que m'ait valu mon ouvrage. Encore merci.

J'ai un peu travaillé cet été, mais pour mon plaisir et sans aucun désir de publicité. *J'ai dit ce que j'avais à dire*, et ce dernier ouvrage est la conclusion de mes études sur la famille moderne.

Je me suis senti, cet été, dans une disposition d'esprit singulière.

La saison dernière m'a fait l'effet du quatrième acte de ma vie, quatrième acte qui est bien rempli et bien terminé : la publication de mon volume et l'heureuse reprise d'*Adrienne Lecouvreur*.

Maintenant, j'entre dans le cinquième, *l'acte du dénouement*. Je voudrais bien que, selon nos lois du théâtre, il fût court et concordât bien avec la pièce. Malheureusement, je ne suis pas le seul à le faire ; j'ai un collaborateur qui se réserve le scénario et qui ne me laisse guère, à moi, qu'un rôle à jouer. Enfin, je ferai de mon mieux. Vous ne sauriez croire dans quelle agitation de pensée vous jette cette prévision de l'au-delà. Il n'y a pas à dire, *on vit à la fois dans deux mondes*. Lorsque, dans une promenade dans la forêt, j'arrive à un certain point très élevé qu'on appelle la Roche Cavalière, d'où je vois au-dessous de moi le cours de la Seine, et, au-dessus, cette large voûte du ciel, je me demande qui m'a lancé dans l'infini ! Je me demande si j'aurai encore une petite place personnelle dans cet azur sans bornes, ou si je resterai enfoui dans un petit trou de notre sol, et n'ayant pour fonction que de faire pousser quelques brins d'herbe...

1. *Dernier Travail.*

Ce qui suit étant une confidence, une véritable profession ou confession d'un ami, un testament philosophique, je ne me crois pas autorisé à le publier, malgré la beauté et la grandeur du langage. Après une page qui honore sa loyauté et qui atteste la vigueur de sa pensée, il se reprenait et terminait avec sa charmante gaieté :

Qu'est-ce que je vous écris là, mon Dieu ! et où ma plume m'entraîne-t-elle? Dieu sait si je pensais que je finirais ainsi cette quatrième page quand j'ai commencé la première. Mais, après tout, je n'hésite pas à vous envoyer cette lettre, car je n'aurais pas hésité à vous le dire, ayant pour vous de l'estime et de l'amitié.

Bien à vous affectueusement.

E. LEGOUVÉ.

Le vendredi 13 mars 1903, je recevais sa brochure sur La Fontaine, qui portait cette dédicace écrite d'une main ferme :

A mon bien cher ami Léo Claretie. — E. Legouvé.

Une lettre y était jointe, me demandant de venir lui parler. Ce sont peut-être ses dernières lignes.

Il mourut dans la nuit, et je suis arrivé trop tard au dernier rendez-vous. Ce sera maintenant pour là-bas.

Il a eu une belle mort, il laisse un nom aimé, estimé, respecté pour la netteté, pour l'honnêteté familiale du talent, pour l'influence heureuse de cet esprit laborieux et bienfaisant.

Cette belle vieillesse a semblé réaliser le rêve du poète et du sage :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

LÉO CLARETIE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA RÉVOLTE DE L'ASIE

Est-il besoin de dire la joie profonde que cause la nouvelle de l'accord franco-anglais à ceux qui toujours ont réclamé l'entente cordiale des deux nations, de toutes les nations, — mais une entente fondée sur le respect des intérêts et des droits, sur un souci réciproque de sécurité et de dignité? Solidarité européenne, humaine, des patries; restauration de la paix et de l'équité : grands mots peut-être, mais, aussi, grandes et belles choses! lointains espoirs, rêves encore brouillés, mais qui parfois semblent se rapprocher de nous! Depuis dix ans l'Europe, sur la trame des Double et Triple Alliances, par les fils entrecroisés de ses ententes particulières ou de ses amitiés traditionnelles, semble tisser son vêtement de paix. Autocrates et démocraties, royautés et républiques, droits divins et révolution, Orient et Occident, Nord et Midi se rencontrent et s'embrassent, avec effusion, avec un peu d'étalage. Est-ce vraiment baiser de réconciliation? ou n'est-ce que baiser de Judas, à la veille des pires forfaitures? est-ce la paix européenne? ou n'est-ce encore que la trêve en face des ennemis que l'Europe entrevoit à ses portes, en face de l'Asie révoltée et de l'Amérique envahissante? L'avenir prochain nous le dira. Quand nous aurons seulement le texte complet de l'accord anglo-français, nous pourrons mesurer ses chances de durée à la droiture de ses intentions et à la justice de ses compromis. Aujourd'hui, il faut tâcher de comprendre la grandeur du drame qui se joue là-bas, entre Russes et Japonais.

Richesses et faste asiatiques ; orgies et gaspillage asiatiques; orgueil et folie asiatique; indolence et mollesse asiatiques; despotisme et servilité, ruse et cruauté, rêves et fourberies asiatiques ; conservatisme et superstition, fatalisme et résignation, inconscience et dépravation, vieillesse et décadence de l'Asie : depuis Hérodote, le premier voyageur européen qui nous ait transmis ses impressions, jusqu'aux plus récents de nos publicistes, il semble qu'à travers les siècles cette étrange et monstrueuse Asie ait toujours éveillé en nos cerveaux européens le même étonnement un peu envieux, mélangé de la même répulsion. L'Asie nous apparaît toujours personnifiée en quelque Xerxès, Héliogabale, Attila ou Gengis-Khan, scandale de l'homme et fléau de Dieu. Mieux encore, sur le trône de Babylone, de Ninive ou de Pékin, il y a trente siècles comme aujourd'hui, nous la voyons incarnée en quelque Sémiramis, courbant à ses hystériques lubies des millions d'hommes résignés, et marchant, par une longue série de hontes, à l'encontre de toutes les lois divines et humaines, vers un pouvoir incontesté et vers une gloire impérissable.

En ce mépris quelque peu effrayé, qui malgré nous domine tous nos jugements sur l'Asie, il est visible qu'une sorte de patriotisme européen a toujours eu son influence. Déjà pour Hérodote et pour les Grecs, il existait une patrie européenne, rivale de l'Asie, et, pour eux, toute l'histoire des hommes se ramenait à la lutte éternelle entre ces deux mondes. Aujourd'hui, nous vivons pour nos patries familiales de France, d'Allemagne ou d'Angleterre ; mais, quand nos intérêts et préjugés locaux ne semblent plus en jeu, nous apercevons aussi la « plus grande » patrie d'Europe, dressée en face de l'Afrique esclave, de l'Asie ennemie et de l'Amérique concurrente, et nous sommes près de trouver légitime, nécessaire, qu'à certaines heures toutes les petites patries européennes se syndiquent pour le service de la plus grande. Les dix ou vingt années dernières ont marqué le progrès constant de ce patriotisme européen. De jour en jour plus répandu et plus conscient, il a certainement préparé les relations plus intimes, facilité les rapprochements et, dans une certaine mesure, éteint les hostilités et les rancunes entre nations européennes; mais il a

aussi développé parmi nous la défiance et la haine de l'Asiatique.

Et pourtant, à première apparence, il serait difficile de découvrir les raisons qui ont fait grandir cette haine. Différences de peaux, de races, de langues, de religions, d'habitudes, de civilisation ; frontières dites naturelles ou historiques, etc. : chacune de nos petites patries européennes voit nettement ce qui la sépare du voisin. Mais, entre l'Europe et l'Asie, où trouver la borne? Où commence l'Europe? Où finit l'Asie? Depuis deux mille ans et plus, les géographes cherchent la limite : les Anciens prenaient le Danube ou le Don; les Modernes prirent le Caucase ou le Volga; nous prenons aujourd'hui les monts et le fleuve Oural; mais le gouvernement russe, mieux placé que nous, n'a jamais tenu compte de cette prétendue frontière des continents, qu'enjambent les circonscriptions de ses provinces. En réalité, l'Asie et l'Europe sont presque inséparables : sur quoi donc fonder notre patriotisme européen?

Ce n'est pas la différence de peaux, de races ni de langues qui l'a créé. On oppose volontiers l'Asie des jaunes à l'Europe des blancs. Mais l'Asie tout entière n'est pas jaune : sur huit cents millions de blancs, que l'univers semble compter aujourd'hui, l'Asie hindoue, arabe et persane en peut revendiquer trois cents millions peut-être, — deux fois plus que les Amériques, autant et même beaucoup plus que l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie et l'Espagne réunies, autant que l'Europe tout entière sans la Russie. Et l'Europe tout entière n'est pas blanche : nous enrôlons sous notre bannière européenne des jaunes authentiques, Finnois, Hongrois et Bulgares, sans parler des millions d'êtres qui flottent, indécis, virant du jaune au blanc et de l'européen à l'asiatique, dans le bouillonnement du creuset moscovite.

Mieux encore : entre l'Asie et l'Europe, nous reconnaissons nous-mêmes, nous tenons à honneur de revendiquer, non pas des différences, mais des liens intimes de race et de langage. Du fond de l'Irlande aux bords du Gange, nous proclamons la parenté de tous les peuples indo-européens et l'unité primitive de toutes les langues indo-européennes. L'Écossais

et l'Hindou, l'Espagnol et le Persan nous apparaissent comme les descendants de la même aïeule, les rameaux de cette vieille et noble souche aryenne, à laquelle nous sommes si fiers de pouvoir remonter. Le latin et le sanscrit, l'allemand et l'hindoustani nous semblent aussi des langages frères ou cousins, et dans toutes les civilisations aryennes, nous voyons les branches aînées ou cadettes du même estoc. Entre ces peuples et ces langues, si nous établissons quelques degrés de noblesse, c'est encore au profit de l'Asie vers laquelle, nous autres Européens, nous tournons nos regards et nos recherches, chaque fois que nous voulons restaurer les quartiers de notre descendance ou retrouver les premiers bégaiements de notre pensée. A tort ou à raison, nous voulons découvrir en Asie le berceau originel de nos races blanches, le foyer primitif de ces Aryens, dont, tous, nous nous vantons d'être les descendants, — et nous allons chercher dans le sanscrit l'ancêtre de nos idiomes, dans les épopées de l'Inde et de la Perse les premiers chefs-d'œuvre de nos littératures. Ce « panaryanisme », se traduisant jusque dans nos passions populaires, offre un semblant d'excuse à l'antisémitisme... Et pourtant, nos frères aryens de l'Inde et de la Perse ne restent à nos yeux que des Asiatiques, de pauvres Asiatiques. Entre eux et les jaunes de Chine et de Mongolie ou les bronzés des îles et du Deccan, notre mépris ne fait pas grande distinction ; même parmi les Aryens d'Europe, nous croyons reconnaître encore de semi-Asiatiques : c'est-à-peine si les Slaves, authentiques Aryens, pourtant, rentrent dans ce que nous appelons notre communauté européenne.

Serait-ce la différence de religions ? Entre l'Europe chrétienne et l'Asie idolâtre, notre fanatisme religieux pourrait dresser et maintenir une barrière, — si ce fanatisme existait encore. Mais bien avant que l'Europe fût chrétienne, aux temps de Xerxès et d'Hérodote, la barrière existait déjà, et quand notre ferveur religieuse fut la plus active, aux jours mêmes où la croisade européenne se jeta sur l'Islam levantin, est-ce la frontière des religions qui marquait vraiment la frontière des deux rivaux ? Pour les croisés d'Europe, les chrétiens de Byzance n'étaient-ils pas des Asiatiques au même titre que les gens de Mahom ? Ne furent-ils pas eux aussi

l'objet d'une croisade? Et parmi le peuple de Mahom, nos croisés ne trouvaient-ils pas, d'occasion, les qualités chevaleresques de bravoure, de galanterie, de fidélité et de droiture, dont ils faisaient déjà leur idéal européen et dont vainement ils cherchaient la trace parmi les couards et félons de Byzance?

Aujourd'hui, c'est en Asie que l'Europe chrétienne va révérer le berceau de sa religion, comme le berceau de sa race. Elle sait que, toujours, la seule Asie a pu fournir au monde les prophètes et les peuples des dieux : judaïsme, christianisme, islam, — pour ne prendre que les révélations du Dieu unique, — l'Europe a toujours demandé à l'Asie ses Livres, Bonnes Nouvelles et Lectures ou, comme nous disons, ses Bibles, Évangiles et Corans, quitte à ne conserver de ces religions que celles qui se laissèrent adapter à sa mentalité européenne. Le christianisme ne lui appartient pas en propre. Il existe aujourd'hui un christianisme européen et un christianisme asiatique. Non seulement l'Asie a gardé des Églises anciennes, — arménienne, syrienne, nestorienne, jacobite, — depuis les premiers disciples du Sauveur; non seulement elle a vu refleurir des Églises nouvelles depuis les récentes prédications de nos missionnaires; mais encore si, dans notre Europe latine et germanique, le christianisme s'est acclimaté en se pliant aux mœurs et conceptions occidentales, s'il a pris au contact de Rome, de Genève, d'Augsbourg, d'Amsterdam et de Londres, je ne sais quel esprit européen, nous voyons bien aussi que ce même christianisme a gardé dans l'Europe levantine, autour de Byzance et de Moscou, je ne sais quelle allure exotique, asiatique.

Comme il est des Aryens d'Europe et des Aryens d'Asie, il est donc des chrétiens d'Asie et des chrétiens d'Europe : la religion, pas plus que la race, ne rend compte de cette différence. Mais races et religions sont façonnées, par une force mystérieuse, aux besoins de l'Europe et aux caprices de l'Asie. Les jésuites du XVIIe siècle l'avaient bien compris, qui voulaient prêcher à Pékin un christianisme chinois, à la mesure de la Chine, et vêtir dogmes et rites chrétiens à la mode d'Asie, comme les Pères de l'Église avaient jadis vêtu ces mêmes dogmes et ces mêmes rites à la mode d'Europe... Quelle est

cette force mystérieuse qui, des mêmes hommes et des mêmes cultes, fait d'une part une humanité et une religion asiatiques, d'autre part une religion et une humanité européennes?

Entre l'Europe et l'Afrique, la séparation nous apparaît aussi profonde; elle nous semble pourtant moins difficile à expliquer. C'est que nous nous payons d'une raison commode. De l'Europe à l'Afrique, nous admettons volontiers entre les cerveaux la même différence qu'entre les peaux, — différence essentielle, foncière, ineffaçable; différence de nature, de mentalité, d'humanité même. Dans l'Africain, nègre ou métis, nous voyons moins un homme qu'un pauvre anthropoïde. Plus éloigné de nous que des grands singes, il nous paraît à jamais incapable de nos pensées, de notre civilisation, et même de toute pensée, de toute civilisation propre, de toute culture. Condamné à l'éternelle enfance, il n'a jamais joué et ne jouera jamais, pensons-nous, aucun rôle d'envergure parmi les hommes vraiment hommes. Avec l'Asie, il en va tout différemment. Quel que soit notre mépris de l'Asiatique, nous n'osons pas le reléguer si bas, si loin de nous. Nous savons que, longtemps avant nous-mêmes, il a connu de grandes, de belles, de puissantes civilisations; pour différentes que ses sociétés, ses philosophies, ses religions, ses sciences, ses littératures et ses œuvres nous apparaissent des nôtres, nous n'osons pas les déclarer inférieures. Ils sont autres que nous, mais ils ne sont pas moindres : dans les arts de la paix et de la guerre, si nous sommes aujourd'hui leurs maîtres, nous savons qu'hier ils pouvaient être les nôtres, et nous craignons parfois que demain ils ne reprennent leur maîtrise. Mais nous répétons volontiers que, si l'Afrique se distingue de nous par une éternelle enfance, l'Asie, c'est par une incurable vieillesse : à nous seuls, gens d'Europe, nous voulons reconnaître les facultés, l'activité physique et mentale de la jeunesse ou de l'âge mûr. La force mystérieuse qui les a faits si différents de nous, n'est-ce vraiment que l'usure de l'âge?

C'est bien les qualités ou, si l'on veut, les défauts de la vieillesse qu'à tort ou à raison nous prêtons à l'Asie, et, réciproquement, c'est bien les défauts de la jeunesse que nous

reproche l'Asiatique. De notre part, l'appétit de vivre, le désir d'une vie pleine, active, expansive, violente, la souplesse à l'espérance et au progrès, l'ambition toujours débordante, la personnalité toujours indiscrète, l'amour du changement, la soif du lendemain, l'insatiable curiosité du nouveau, l'impatience et la discussion de la règle, l'insubordination aux dieux, aux choses et aux hommes, l'impiété scientifique et la révolution égalitaire. Chez eux, la résignation, le servile respect de toutes les forces divines et humaines, le culte des lois établies et des idées transmises, le regret des jours et des gens d'autrefois, la défiance du nouveau, le radotage des gestes et des paroles, l'économie de l'effort mental et musculaire, la crainte du dehors, le reserrement de l'horizon, l'attente et, souvent, l'appétit de la mort.

Mais la « vieillesse de l'Asie » n'est qu'une figure de langage. Leurs terres ni leurs races ne sont pas, en réalité, plus vieilles que les nôtres. Leurs civilisations plus précoces ont eu quelques dizaines de siècles d'avance : deux ou trois mille ans avant l'éclosion d'Athènes, la Chaldée vivait déjà comme l'Inde et comme la Chine vivent encore aujourd'hui. Mais que sont vraiment quelques dizaines de siècles, un ou deux milliers d'années tout au plus, dans l'histoire de l'humanité? Savons-nous combien de millions de siècles peut-être nous séparent de l'ancêtre qui, le premier, marcha, le front haut, les yeux dans les étoiles? De cet ancêtre misérable jusqu'aux premiers civilisés de la Chaldée ou de la Chine, il est probable que cent fois plus de générations ont vieilli et disparu que de ce Chaldéen ou de ce Chinois primitifs jusqu'à nos humanités contemporaines. Nous parlons de la vieillesse de l'Asie parce que le souvenir des hommes, conservé sur la pierre, nous permet là-bas de remonter à quelque cinq mille ans. Mais nous rayons de notre esprit les millions et millions d'années où des millions de générations européennes ont vieilli, elles aussi, dans leurs abris sous roche ou leurs cabanes sur pilotis.

Et puis comment parler vraiment de la vieillesse des peuples asiatiques? La Chaldée, l'Inde et la Chine, — les trois grands foyers de l'Asie, — ont-elles à travers les âges conservé les mêmes habitants? l'Asie n'a-t-elle pas été la proie de toutes

les invasions? Sans trêve, de générations en générations, n'a-t-elle pas accueilli ou supporté de nouveaux colons et de nouveaux maîtres? Sa vieillesse n'a-t-elle pas été, sans trêve, interrompue et rajeunie de la jeunesse de ces étrangers? Sur la Chaldée d'autrefois, Élamites, Arabes et Assyriens, Mèdes, Scythes et Perses, Grecs, Romains et Arabes de nouveau, ont jeté leurs apports, toujours rafraîchis, de sang aryen, sémite ou touranien. Sur l'Inde ancienne et moderne, l'Aryen, le Grec, le Persan, l'Arabe, le Turc, le Mongol, le Tibétain et le Malais ont déversé la jeunesse de leurs hordes blanches, noires ou jaunes. La Chine, de tous les temps, est une grande cuve où, descendant de leurs pays glacés, tous les peuples du nord, Turcs, Mongols, Toungouzes, Mandchous, etc., viennent tour à tour se fondre et se diluer. Sans trêve, l'Asie renouvelle ses peuples rajeunis. La « vieillesse » de l'Asie et la « jeunesse » de l'Europe ne sont donc pas les forces mystérieuses qui maintiennent, d'eux à nous, le contraste et l'antagonisme.

Et pourtant elles existent ces forces secrètes : en Europe, aussi bien qu'en Asie, chaque renouveau n'est qu'une prise, un façonnage des nouveau-venus par cette éternelle influence. La race d'autrefois disparaît, se métisse ou se transforme; mais l'asiatisme et l'européanisme se maintiennent toujours. Après quelques années, quelques mois d'interrègne, l'Asie, de ces étrangers, a refait des Asiatiques aussi « racés », aussi teintés que leurs prédécesseurs : Alexandre n'est pas encore à Babylone que déjà c'est un autre Xerxès; ses compagnons se muent en des satrapes et des grands rois, et, sans effort, les Cléopâtres tiennent leur rang dans le défilé des Sémiramis; Marc-Antoine et Dupleix, les Templiers et Bonaparte subissent des mues aussi profondes, dès qu'ils ont fréquenté, touché seulement le monde asiatique. Inversement, à travers la courte période d'histoire que nous pouvons connaître, durant les trente siècles de nos annales anciennes et modernes, il est arrivé dix fois que l'Asie jetât sur nous la cohue de ses armées ou la grande ombre de ses religions, sans que jamais notre Europe cessât d'être européenne.

Sous le nom de Minos, un préfet d'Égypte ou de Chaldée a tyrannisé jadis nos mers du levant. Le Perse a campé sur

l'Acropole. L'Arabe, contournant la Méditerranée, a couru jusqu'aux champs de Poitiers. Le Hun et le Mongol, par les plaines du nord, ont sabré de l'Altaï jusqu'à la Seine ou jusqu'au Rhin. Il y a deux cent vingt ans, le Turc assiégeait encore Vienne. Jamais pourtant ces Asiatiques n'ont pu fonder en Europe quelque société ou quelque état durables, sur le patron de leurs communautés de là-bas. Toujours, la terre européenne sembla se dérober à leurs constructions exotiques. Toujours, elle finit par les domestiquer eux-mêmes ou par les rejeter. L'un après l'autre, leurs établissements disparurent ou disparaissent, nivelés jusqu'au sol. L'une après l'autre, par des étapes plus ou moins rapides, leurs cohues durent ou doivent reprendre le chemin qui les amena. Où sont les flottes de Minos et les chariots d'Attila? où les khalifes de Grenade? demain où trônera le sultan de Stamboul?

Comme des races et des peuples, ainsi fit encore l'Europe des croyances et conceptions que, de gré ou de force, lui voulut imposer l'Asie. Au lendemain des guerres médiques, Hérodote proclamait déjà cette rébellion aux imaginations de l'Orient: « Ce qui toujours distingua l'Hellène, c'est son esprit plus industrieux, plus dégagé de crédulité sotte ». L'Hellène fut en cela le premier champion de l'Europe raisonneuse. Huit ou dix siècles durant, de Thémistocle à Julien, il soutint l'assaut des rêves et cosmogonies, dont sans trêve l'Orient venait battre ses raisonnements philosophiques. Comme les vagues de la marée montante, les religions asiatiques survenaient, Cybèles et Attis de Phrygie, Astartés de Chypre et de Sidon, Adonis de Syrie, Isis d'Égypte, Mithras de Perse ou de Chaldée. Pressées les unes derrière les autres, toujours plus hautes et plus puissantes, gagnant toujours quelque terrain malgré l'héroïque résistance de l'esprit grec, chacune d'elles entamait l'obstacle. L'une d'elles enfin, le christianisme, le balaya et, la Grèce débordée, le christianisme couvrit l'Europe: encore ne fût-ce qu'après avoir subi, à l'école de l'Alexandrie hellénique et de la Rome latine, l'élaboration des philosophes grecs et des légistes romains, adopté la langue, les formules et maintes conceptions de la Grèce, la langue, la hiérarchie et les définitions juridiques, statutaires, de Rome.

C'est cette élaboration grecque et latine, européenne, qui

donna au christianisme un droit de cité en Europe, puis un empire où, jamais, ne purent atteindre ses prédécesseur et successeur, congénère et émule, le judaïsme et l'islam. Dix ou douze siècles durant, cet empire absolu du christianisme se maintint. Mais ce ne fut encore qu'à travers les révoltes perpétuelles et l'hérésie toujours grondante : l'Église elle-même dut admettre que l'hérésie était la condition de son existence européenne, *oportet hæreses esse*; l'Asie est servilement crédule; l'Europe est toujours férue d'hérésiarques... Et durant ces dix ou douze siècles, quelle guerre constante et quelle constante adaptation de la foi chrétienne aux besoins naturels, aux penchants irrésistibles, aux exigences instinctives ou réfléchies de l'Europe! Après la philosophie grecque des premiers Pères et la formule romaine des conciles impériaux, il lui fallut subir et intégrer la dialectique française du Moyen Age, puis la morale germanique de la Réforme, puis l'expérimentation anglaise de notre temps, toujours quelque exigence nouvelle de l'homme européen, de la raison européenne.

Et quel cri de délivrance, quelle explosion d'enthousiasme et d'espoir, quel sentiment, quelle certitude de « renaissance » quand, après les dix ou douze siècles de cet empire chrétien, l'Europe un jour retrouve les chemins de Rome et de la Grèce et reconnaît la voix des Hellènes et des Latins! En cette « renaissance », l'Europe eut brusquement la claire vision de ses forces et de ses destinées : avec la conscience parfaite de son vouloir et de son idéal, elle formula nettement ce qu'elle pouvait et devait faire, par ce beau mot « d'humanisme », qui résume son œuvre éternelle et l'essence même de son énergie. L'Europe est humaniste, l'humanisme est la caractéristique de l'Européen, si l'on entend par humanisme la prépondérance et le débordement de l'homme sur la nature, l'exploitation et l'asservissement du monde par cette frêle et pourtant irrésistible machine, qui s'appelle le cerveau humain, et la réglementation des êtres et des choses par ce fragile et pourtant inflexible niveau qui s'appelle la raison humaine. Tout ramener à la mesure de l'homme et tout plier à son vouloir; tout ramener à la vie de l'homme et tout plier à son usage; tout ramener au jugement de l'homme et tout plier à ses calculs : n'est-ce pas le rôle et l'ambition que, depuis les Grecs jusqu'à

nous, ont tenus ou revendiqués les peuples que nous proclamons européens?

De siècle en siècle, l'Europe va sa route, non sans arrêts parfois et sans rebroussements. Car elle a ses moments de fatigue, ses minutes de regret et de doute, et, de siècle en siècle, il ne manque pas de rêveurs, de timides, de rétifs ou de paresseux qui voudraient abattre, modérer tout au moins, l'entraînement de son orgueil. Au nom des Dieux autrefois, au nom du bonheur aujourd'hui [1], on a voulu, on veut lui inculquer la modestie et la réserve, la notion du permis et du sacrilège : les Hellènes déjà répétaient l'histoire du trop audacieux Prométhée, et nous vivons encore sous le rappel chrétien de la première faute, qui fit du premier homme un contempteur des secrets de Dieu. Mais en dépit de toutes les craintes religieuses, l'Europe poursuit sa route vers le règne intégral de l'homme et vers la conquête de l'univers livré aux attentats de la pensée.

Mettez en regard le naturalisme de l'Asie. Chaldéens, Hindous et Chinois, s'il est un terme qui puisse englober et caractériser les trois grands types de civilisations asiatiques, c'est à coup sûr ce mot de naturalisme. L'Asie est avant tout naturaliste, si le naturalisme est la prédominance et le débordement de la nature sur l'homme, l'asservissement, la courbure et la courbette de l'humanité aux forces brutales ou ensorcelantes des êtres et des choses, et la résignation des foules inconscientes, abêties ou terrorisées, devant les lois mystérieuses et les énergies défrénées du monde. La lutte pour la vie est l'attitude et l'idéal des civilisations européennes. La résignation à la vie est le trait commun de toutes les civilisations asiatiques.

L'Europe, à la première ligne de son *credo* commun, a inscrit la nécessité du travail et de l'effort, le gain de la vie quotidienne. Le vieux commandement du dieu hébraïque : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, est devenu pour elle la loi suprême, non d'iniquité et de souffrance, — ainsi que l'entendaient jadis les premiers qui là-bas, en Asie, la formulèrent, — mais de justice et de bonheur, la règle de la vie

1. Voir la curieuse, étrange et entraînante plaidoirie de M. E. Zyromski, l'*Orgueil humain*, 1904.

normale, la condition de la vie heureuse. Toute l'Europe est chrétienne en ce point; mais, dans ce christianisme transformé, humanisé, Dieu a moins de place que le Fils de l'Homme, et le respect de la volonté divine a moins de part que le souci de la dignité humaine. En regard, on peut dire que toute l'Asie est bouddhiste, de nom ou de cœur, — car le fatalisme musulman ou l'extase des brahmanes ne sont que des succédanés, des formes toutes voisines du renoncement bouddhique. Toute l'Asie est bouddhiste par une pareille mésestime de l'effort. Là-bas, la vie ne semble valoir ni un travail continu, ni une estime sérieuse : le pain quotidien ne mérite pas que tu te consacres à sa poursuite. Là-bas, on ne vécut jamais que pour quelque rêve de religion, de philosophie ou d'art. De la contemplation du monde et des dieux, l'Asiatique ne retire qu'une leçon de renoncement à l'être : à quoi bon la lutte, qui jamais ne finit, qui demain recommence, au point même où elle commençait aujourd'hui? Dès cette heure, sans révolte, sans gestes inutiles, sans ridicules rodomontades, sans violences enfantines ou grossières, l'homme sage s'abandonne aux irrésistibles puissances qui, d'êtres en êtres, de générations en générations, promènent à travers les individus éphémères une vie toujours recommençante, toujours interrompue, toujours fuyante, toujours vaine.

C'est peut-être le plus grand problème de l'histoire que ce privilège et, tout à la fois, ce contraste de deux humanités, l'une asiatique et l'autre européenne, qui, chacune de son côté, construisent des civilisations, organisent des sociétés, élèvent des monuments, et transmettent à la postérité le noble patrimoine de leurs arts et de leurs écrits. Seules dans l'univers, ces humanités ont victorieusement, définitivement, émergé de la bestialité originelle. Seuls, l'homme d'Asie et l'homme d'Europe se dressent aujourd'hui sur la ruine des autres familles anthropoïdales, qui jadis peuplaient ou peuplent encore l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie. Qui nous expliquera jamais ce double privilège? et qui, du même coup, nous expliquera cet éternel contraste? Et la question revient : quelle est donc la force mystérieuse qui les façonne et qui les régit?

Le contraste, à vrai dire, peut sembler moins étrange quand on remet chacune de ces humanités dans son domaine héréditaire, parmi les êtres et les choses qui la combattent ou la servent, dans la nature qui l'encadre, la supporte et la nourrit. A première vue sur une carte du monde, notre fine et petite Europe s'oppose au monstre asiatique : dimensions et formes, tout en elle semble proportionné à la taille des communautés humaines. Une étude détaillée des réalités géographiques montrerait mieux encore cet humanisme de notre continent. Par son altitude, par son étendue, par son infinie division en plaines, montagnes et vallées, — petites plaines, petites montagnes, petites vallées, si on les mesure à l'échelle de l'Asie, — par l'opposition équilibrée de ses terres et de ses mers, par le régime de ses pluies et de ses rivières, par le calme, lent et nuancé retour de ses saisons, par les limites restreintes de ses sautes climatériques, l'Europe est une terre modérée, de juste milieu, où l'homme peut prendre conscience et mesure de soi-même et de l'univers, embrasser du regard son horizon, cataloguer et repérer les éléments de son habitat, dénombrer, apprécier et prévoir les ennemis et les alliés, les ressources et les dangers qui l'entourent, bref, analyser, déterminer et, dans une certaine mesure, influencer les conditions de son destin.

L'Europe est l'un de ces paysages historiques où tout fournit un cadre et un fond à la figure humaine : l'homme y peut faire et tenir sa place, s'il veut, s'il sait appliquer son effort aux tâches nécessaires; il y peut faire et défendre sa vie, s'il veut, s'il sait s'astreindre à une lutte souvent âpre, parfois douloureuse, jamais impossible ou, d'avance, trop inégale. Car ce n'est pas une terre exubérante, luxuriante, prodiguant et comme imposant la vie, même aux créatures qui ne la réclament pas : elle n'accorde la vie, comme une récompense, qu'à ceux qui la désirent ardemment et la gagnent. Mais ce n'est pas non plus une terre violente, fantasque, dispensant à toute heure, en de soudains caprices, la souffrance, la ruine et la mort, annihilant des millions d'êtres en une secousse et balayant, nivelant pêle-mêle, indifférente, humanités, animaux, forêts et montagnes, dans l'un de ces cataclysmes, épidémie, cyclone, déluge ou tremblement qui

marquent, pour ainsi dire, chaque respiration de l'Asie : l'Europe distribue la mort, aussi bien que la vie, avec quelque mesure, avec une inflexible, mais une individuelle rigueur : tous, hélas ! doivent y passer, mais les habiles se peuvent flatter de n'y passer qu'à leur tour, après les autres.

Entre la nature et les hommes d'Europe, les rapports ne sont donc pas une alternative d'étreintes amoureuses, passionnées, épuisantes, et de ruptures haineuses, mortelles : c'est plutôt une série de tournois, un jeu de luttes courtoises et réglées, où les deux adversaires ont, sinon les mêmes armes, du moins des armes presque égales. La nature a son énergie, mais les hommes ont leur pensée. Bien appliquer et bien conduire cette pensée pour découvrir le fort et le faible de l'adversaire, et méthodiquement, chaque jour, perfectionner cette science devient aux Européens la condition primordiale de la vie. La nature, chaque jour, leur offre quelque passe nouvelle, quelque obstacle ou quelque combat, qui jamais n'est disproportionné à leur esprit. Et chaque passe leur donne tout à la fois plus d'habitude et plus de confiance en l'usage de leur raison. De passe en passe, de siècle en siècle, on comprend qu'ils soient arrivés à mettre un aveugle espoir, une ambition sans borne, en cette arme immatérielle et pourtant invincible.

Mais ce n'est que dans l'Europe plus proprement européenne que vous pouvez à chaque pas noter cette concordance humaniste du paysage et de la civilisation. Car toute l'Europe, à vrai dire, n'est pas européenne : dans nos conceptions comme dans notre langage, nous établissons avec justesse l'équivalence des deux termes « européen » et « occidental ». C'est l'Europe du sud et de l'ouest qui vraiment est l'Europe. Du Bosphore à la pointe d'Écosse, tirez une ligne droite, et vous partagerez notre continent et nos peuples en deux moitiés bien différentes et fort inégales.

A gauche, vers le sud et vers l'ouest, de la Grèce socratique à l'Angleterre radicale, en passant par l'Italie romaine, par l'Allemagne et la Hollande protestantes et par la France cartésienne, vous trouverez tous les chantiers originels et tous les forts ouvriers de notre civilisation ; — et vous trouverez aussi la même nature tempérée, limitée, modérée, restreinte, avec

ses petites rivières (que sont encore nos plus grands fleuves, Pô, Rhône ou Rhin, auprès des Gange ou des Fleuve Jaune?), ses vallées encadrées de bois, ses montagnes hautes, mais étroites et courtes, ses horizons cerclés de pics et de mers, ses climats étagés et tout voisins, ses hivers et ses étés se remplaçant sans secousses, parfois se mélangeant, où le soleil rit dans l'averse, où l'homme partout résiste et peut lutter?

A droite, vers le nord-est, tout change : sauf le double îlot de la civilisation scandinave, c'est déjà le troupeau des humanités sans raison, sans révoltes, que tour à tour se sont arrachées l'Europe et l'Asie et que se disputent encore le despotisme asiatique et la pensée européenne; — et c'est aussi l'immensité des plaines sans limite, des fleuves sans bords, des climats sans mesure : hivers sans soleil, étés sans haleines, horizons sans repères, — le monde slave, le monde russe. Depuis dix-huit siècles, l'Europe a tenté et poursuivi lentement la conquête, ou l'assimilation de ce nord-est toujours rebelle : lentement, sa pénétration historique l'a conduite du Rhin à l'Elbe, des Alpes au Danube; elle a planté ses deux capitales extrêmes, Vienne et Berlin, aux deux marches de cette frontière, marche d'Autriche et marche de Brandebourg : ici, finit l'Europe; ici, commencent les terres et les humanités qui s'enfoncent dans l'immensité et dans le rêve; au delà, c'est l'Asie énorme et surhumaine!

L'Asie énorme! plaines ou montagnes, fleuves ou déserts, plateaux ou cuvettes intérieures, hivers sibériens, étés d'Arabie, pluies du Bengale, sécheresse du Gobi, mousson de l'Inde, cyclones du Japon, inondations de la Chine, éruptions de l'Insulinde, pestes, choléras, famines, vie incoercible des deltas, mort éternelle des glaces et des sables : que trouver ici à l'échelle de l'homme?... Nous disons la « vallée » du Gange et la « plaine » du Pô! sur dix-huit cents kilomètres de long et cinq cents kilomètres de large, cette vallée du Gange logerait à l'aise la France et l'Angleterre réunies : c'est vingt fois notre plaine du Pô, qui pourtant est l'une de nos immensités européennes!

Mettez le plus grand des hommes au bord d'un Yang-tse-Kiang, large de dix kilomètres, profond de cent cinquante pieds, et accueillant les flottes de nos plus gros vapeurs à

quatre cents lieues de son embouchure, ou mettez-le au pied d'un Himalaya, sous huit mille mètres de rocs et de neiges, qui soulèvent dans l'éther glacé, non pas seulement la courte et mince arête d'une chaîne à deux versants, mais la masse épanouie d'un plateau plus large et plus long à lui tout seul que l'Europe occidentale (le Tibet, qui couvrirait de son étendue l'Europe presque entière, sans la Russie, dépasse en altitude moyenne les plus hauts sommets du Mont-Blanc), — et parlez à cet homme de la grandeur humaine! Mettez le plus fort des hommes sous la pluie du Bengale, le soleil de la Mecque ou le gel du Kamtchatka, devant la vague d'un raz de marée japonais, d'un débordement chinois ou d'un déluge chaldéen, ou sous la bave ardente d'un Krakatoa, ou sous la faux de quelque peste et choléra hindous, ou dans les affres de cette famine radjpoute qui, depuis dix ans, régulière, fait cinq ou six mille victimes à la journée, — et vantez-lui la force de l'homme, l'utilité, la beauté de la lutte! Mettez le plus orgueilleux des hommes parmi la faune et la flore débordantes de la jungle hostile, féroce, venimeuse, sur la terre grouillante ou sur les eaux pullulantes des deltas, — et parlez-lui du domaine, du monopole de l'homme! Mettez enfin le plus ingénieux des hommes dans le vide des steppes salines ou glacées, dans les sables mouvants et tourbillonnants, les neiges tournoyantes et aveuglantes, les lacs saumâtres ou les fleuves gelés du Tibet, de la Mongolie et de la solitude sibérienne, — et vantez-lui les ressources de son esprit!

A tous ceux qu'écrase ou qu'asservit cette Asie gigantesque, essayez maintenant de prêcher votre humanisme. Dites-leur que la vie, la vie humaine, est un bien sans prix, qu'il nous faut la défendre en chacun de nos individus avec une ténacité indomptable et la ménager dans nos sociétés avec un respect jaloux. Dites-leur que la dignité de l'homme est éminente, qu'il est le roi-né de l'univers et que tous les êtres et toutes les choses doivent plier à ses calculs. Dites-leur encore qu'il est maître de son sort, comptable de ses actes, responsable de sa destinée, et donnez-leur enfin, avec la formule de votre justice « à chacun selon ses œuvres », votre échelle et estimation des valeurs : « la science est le premier des biens; la vérité est le plus utile des trésors ». Croyez-vous que sans

rires, sans scandale, ils pourront vous entendre? ou peut-être, — comme leur insouciance du raisonnement leur fait une âme tolérante à toutes les folies, comme les sautes et bourrasques de leur vie quotidienne leur fait un esprit accueillant à toutes les imaginations et à tous les monstres, — ils vous écouteront sans dérision et sans colère; mais ne savent-ils pas que dans leur vie à eux, c'est à chacun, non selon ses œuvres, mais selon sa chance, que l'homme n'est qu'un fétu, jouet de l'univers, qu'il ne gagne jamais rien par son effort, mais tout par le hasard, et que chacun, suivant son lot, à son rang, dans la caste où le hasard le mit, dans la résignation où ses ancêtres ont sagement vécu, n'a qu'à attendre le caprice du destin qui le mène?

Pour l'Asiatique, le monde ne saurait être, comme pour nous, une sorte d'horloge bien réglée, pondérée, régulière, dont l'homme sans doute ne peut ni arrêter ni changer les rouages, mais où il peut prédire les allées et venues de ce balancier, qui s'appelle l'énergie, les étapes de ces aiguilles, qui s'appellent le temps, et le retour de ces sonneries, qui s'appellent la mort. Pour l'Asiatique de toutes les époques, la nature fut une femme, reine ou déesse, une femme avec tous les caprices et tous les excès du tempérament féminin. Amoureuse et vindicative, maternelle et haineuse, toujours vierge et toujours fécondée, lâche et agressive, sournoise et batailleuse, confiante et traîtresse, en rut perpétuel d'accouplement, en risque perpétuel de défaillance, en travail éternel de vie et de mort : ainsi l'adoraient déjà les Assyriens sous le nom d'Astarté; ainsi les religions de l'Inde et de la Chine l'adorent encore en leurs déesses aux mille formes; ainsi les peuples la retrouvent à chaque siècle, en quelqu'une de leurs Sémiramis et la rétablissent sur leurs trônes ou sur leurs autels, — à juste titre, car voilà la force éternelle, indomptable peut-être, qui toujours fit l'Asie.

Parmi les qualités sans nombre de la déesse, les Asiatiques toujours ont spécialement révéré la férocité et la fécondité, comme les plus marquantes, les plus énergiques, les plus utiles ou les plus dures à ses esclaves. Ici plus féroce et là plus féconde, la déesse règne partout avec la même violence; mais

elle semble avoir partagé son empire en deux domaines et deux peuples : elle écrase les uns par sa fécondité, elle torture les autres par sa férocité. Deux Asies, de tout temps, ont vécu en présence, en contact, en perpétuels échanges de commerce ou de guerre. Au long des côtes méridionales, dans les plaines et deltas de fleuves, sous les forêts des monts et les pluies du Tropique, l'Asie féconde se pâme au soleil. Sur les plateaux ou dans les monts, parmi les sables ou les glaces, l'Asie féroce se cabre au vent du désert.

Dans l'Asie féconde des deltas, Chine, Inde ou Chaldée, — et les Anciens, qui étudiaient le monde sur place, non sur cartes, rangeaient aussi l'Égypte, « don du Nil », parmi les provinces de cette Asie fluviale : pour eux, l'Afrique ne commençait qu'au désert libyque, à l'ouest de Memphis, — l'humanité, sédentaire, fixée à la glèbe, a toujours formé quelques grandes fourmilières, pacifiques et travailleuses. Amollie et surexcitée par l'intense chaleur, détrempée par le flot des pluies ou la buée des fleuves, énervée par la fièvre et l'anémie, ankylosée par la sieste et l'inaction, précocement vieillie par la vie surchauffée qui brûle en elle et autour d'elle, elle vit de ses champs qu'elle aurait à peine besoin de cultiver, s'il ne fallait pas demander à la terre prodigue d'être chaque jour plus prodigue pour cette multitude chaque jour doublée ; elle vit de ses fleuves, qui lui jettent au passage leurs bandes de poissons et d'oiseaux ; elle vit dans la tranquille et morne attente de cette moisson et de cette pêche qui ne peuvent manquer de lui venir ; elle peuple cette attente de rêves ou de fables, d'arts ou de religions, de visions sadiques ou d'espérances paradisiaques, ou même du néant qui l'attire et l'enivre, et, pour ne pas troubler le fil de ces rêves, elle donne et paie tout ce qu'on veut à qui veut : ses villes, ses biens, ses filles et sa vie, elle les livre presque sans combat à qui vient les prendre, car elle ne tient qu'à ses rêves qu'elle cherche à poursuivre, même au delà de la mort, par la crainte ou l'espoir d'existences nouvelles et de rêves nouveaux.

Dans les déserts qui cerclent et surplombent les deltas, Arabie, Syrie, Iran, Turkestan et Mongolie, l'Asie féroce dresse l'humanité au brigandage et à la guerre. Quelques troupeaux dans les « alpes » des monts, quelques vergers et quelques

sillons dans les creux du plateau ou dans les oasis des sables, quelques réserves de chasse dans la montagne ou dans la steppe ne peuvent donner à l'homme qu'une nourriture chichement mesurée, toujours précaire. Chacun pour soi, à grandes distances les uns des autres, c'est tout au plus si l'humanité peut se grouper en petites hordes, en clans; la famille isolée est encore plus apte à trouver sa maigre vie; l'homme vit ici moins en communautés humaines qu'en alliances et intimités avec les trois bêtes, cheval, mouton et chameau, qui, seuls, peuvent lui donner une amitié efficace. Derrière ses bêtes, de pâturage en pâturage, il va, rôdant toujours, cherchant quoi dévorer, s'arrêtant un jour en ce creux de verdure, auprès de cette mare, que demain il aura épuisée, fondant parfois sa tente ou sa ville en cette vallée moins inhospitalière, installant les pauvres échanges de son marché à ce confluent de routes qui mènent vers les passes des monts...

Assoiffé, affamé, il ne détache pas son regard envieux de ces gens d'en bas, de ces grasses gens de la plaine et du fleuve, qui mangent, qui boivent : chaque fois qu'il peut, il vient mendier ou réclamer les reliefs ou sa part de leurs festins. Intimidé d'abord par la cohue de leurs multitudes et par l'éclat de leurs richesses, il descend en pacifiques caravanes et se présente humblement à leurs portes, se fait leur serviteur, leur défenseur et leur commissionnaire, leur Suisse et leur Auvergnat; en échange de leurs merveilleux trésors, il offre ses pauvres produits, la laine de ses chameaux, la peau ou les fromages de ses brebis, les petits de sa jument, les aromates de ses buissons, la poudre d'or de ses torrents, la vaillance de ses garçons, la beauté de ses filles. Il acquiert à grand prix des copies plus ou moins grossières de leur luxe et de leur civilisation, quelques bribes de leurs idées et de leurs arts, quelques croyances et quelques rites de leur religion, qu'il garde précieusement ou qu'il s'en va très loin revendre à d'autres. A force de faire le chemin, vient un jour où, familiarisé avec le mensonge des apparences, il mesure au vrai la faiblesse de ces corps bouffis, la lâcheté de ces multitudes repues : alors il remonte chez les compagnons de la faim, recrute une bande ou une armée, et le pillage bédouin, turkmène et tartare, la conquête aryenne, toura-

nienne, arabe, assyrienne, perse, mède, parthe, arabe de nouveau, persane, afghane, turque, mongole et mandchoue tombent sur l'Égypte, sur la Chaldée, sur l'Inde ou sur la Chine.

Le soudard installe dans les plaines son exploitation féodale : c'est pour lui désormais que les *fellahs* sèment et récoltent. Conservant d'abord sa sobriété et sa vie presque errante, il conserve aussi, quelques années, quelques générations durant, son activité et son courage : il reste capable de défendre sa conquête contre toute révolte des vaincus, — chose facile, — mais aussi, — tâche plus ardue, — contre les appétits de ceux qui l'ont remplacé là-haut. Car d'autres affamés sont venus prendre son ancienne place. Comme lui jadis, ils plongent leurs regards envieux sur cette table toujours mise. Ils se pressent aux frontières ; ils menacent de forcer à nouveau les portes ou la Muraille. Tant qu'il garde sa cotte de mailles ou sa casaque de cuir, notre conquérant peut arrêter leurs convoitises. Alors, écartés de la proie asiatique, les gens d'en haut sont obligés d'aller chercher pitance et fortune ailleurs : ils lancent leurs chevaux ou leurs navires — qui sont les « coursiers de la mer » — sur les terres et les océans de la périphérie, sur l'Europe, sur l'Afrique, sur la Méditerranée, sur l'Océan Indien. La galère phénicienne et le boutre arabe vont pirater ou, ce qui est tout un, commercer jusqu'à Gibraltar et jusqu'à Mozambique. Le cavalier arabe soumet l'Afrique blanche et noire, l'Espagne, et prend la mer pour conquérir la Crète et la Sicile. Du Turkestan et de la Mongolie, partent les chevauchées des jaunes qui pilleront Pesth et Byzance ; l'Asie Mineure, la Grèce, toute la Russie et les plaines danubiennes jusqu'à la Bohême et jusqu'à l'Adriatique servent de carrière à ces coureurs affamés, à qui les grasses plaines de l'Asie féconde sont interdites par quelque plus heureux congénère.

Mais ces paradis de la Chaldée, de l'Inde et de la Chine, ont tôt fait d'amollir la férocité du maître. A cette table trop pourvue, dans ce lit trop rembourré de plaisirs et de vices, notre guerrier prend ses habitudes et ses aises, se fixe, se gave, s'enivre, se vautre, s'endort. Il a délacé son harnais de guerre, adopté la robe traînante, quitté le cheval pour le bercement de l'éléphant ou de la litière, admiré puis partagé les

amusettes et les rêveries de ses esclaves, imité les mièvreries et les délicatesses de ses femmes : il sombre dans l'inertie et la crapule. C'est le spectacle que nous offrent, durant les siècles les plus récents, après les équipées du Grand-Turc, du Grand-Mongol et du Grand-Tartare, les empires de Bagdad, de Delhi et de Pékin. A la fin de notre XVIIIe siècle, au cours de notre XIXe, il semble que tous ces conquérants, alanguis ou émasculés, vont faire place de nouveau à quelques autres compagnons de la faim. Refoulé violemment, ou lentement repoussé de l'Europe et de l'Afrique, lâchant pied à pied le terrain inondé jadis par la vague arabe, turque et mongole, le nomade est rentré dans ses déserts; il est revenu à sa guette d'en haut; il est là, tout prêt à descendre sur les plaines : encore quelques années, et, des deux parts l'Asie complétant son œuvre éternelle, le nomade sera de taille à traiter le seigneur d'en bas, le soldat d'autrefois, sans vaillance aujourd'hui et sans cuirasse, tout comme celui-ci traita jadis son propre devancier... Déjà la Chaldée, que le Turc ne peut plus défendre, est la proie de l'Iranien, du Kurde, du Syrien et de l'Arabe... Mais soudain, par les plaines et sur les fleuves, dans les deltas et les estuaires, quel bruit, quels cris, quelle fumée, quels massacres et quelles fuites éperdues! La mer apporte d'autres pillards : dans l'Inde et la Chine prises à revers, surgissent les diables de l'Océan — les soldats et les canons de notre Europe!

Jusqu'à nous, l'Europe antique et moderne n'avait eu d'affaire directe qu'avec les nomades de l'Asie extérieure, les guerriers de l'Asie féroce. Entre elle et l'Asie féconde, ils étendaient le rideau de leurs cavaleries et de leurs escadrilles, tantôt agressives, tantôt fuyardes. Durant notre antiquité, comme durant nos temps modernes, tantôt leurs fourrageurs et leurs pilotes les avaient entraînés jusqu'au centre des terres et des mers européennes; tantôt leurs fuites avaient livré passage aux expéditions d'un Alexandre, d'un Crassus, d'un Héraclius, puis, longtemps après, d'un Irmak, et conduit en pleine Chaldée et jusqu'aux seuils de l'Inde ou de la Chine la revanche grecque, romaine, byzantine et russe. Déchirant ou écartant ce rideau, l'Europe avait toujours entrevu dans un

féerique lointain la richesse et la grandeur de cette Asie féconde et, fixant les yeux sur ces terres mystérieuses et bénies, tournant vers elles les ruses de ses marchands et la sagacité de ses espions, elle avait toujours tâché d'établir les échanges : vaille que vaille, elle avait réussi, dès l'antiquité la plus lointaine, à assurer le perpétuel va-et-vient de petites caravanes, qui s'en allaient lui chercher les épices et la soie, les bribes de cet Orient fabuleux, à travers les hordes, les exactions et les cruautés du désert.

Puis, voulant remédier à la longueur et aux risques de cette route terrestre, l'Europe avait tenté la voie des mers levantines. Les océans de l'Asie féconde ne touchaient pas à sa Méditerranée. Mais, de l'une aux autres, l'Égypte, par son fleuve et par les lagunes de son isthme étroit, avait toujours fourni une communication presque sûre et rapide. Longtemps, depuis les rois de Mycènes jusqu'aux doges de Venise, les vaisseaux de la Grèce et de l'Italie se contentèrent de venir prendre aux échelles de Syrie et d'Égypte les charges que la caravane ou le boutre arabes leur voituraient jusqu'ici, de la Chaldée, de l'Inde et de plus loin. Mais il avait fallu payer très cher ce portage arabe, et, dans le cours de notre XVe siècle, la conquête turque du Levant l'avait encore doublé des péages et « mangeries » ordinaires aux domaines de Sa Hautesse. Pour échapper entièrement à ces exactions, l'Europe alors avait entrepris de découvrir une route de mer ininterrompue : par le tour de l'Afrique, ses Portugais, Espagnols et Hollandais étaient enfin arrivés aux bouches maritimes des grandes plaines. Timides d'abord, pris du même étonnement et du même respect que les nomades de l'intérieur devant l'énormité et l'étrangeté de ces empires, nos écumeurs de la mer s'étaient tenus aux franges des deltas : sur la roche d'un îlot ou d'un cap, ils avaient bâti leurs Ormuz, Diu, Bombay, Goa et Macao. D'ailleurs, c'était le temps où les conquêtes turque, mongole et mandchoue, s'installant ou récemment installées, étaient encore viriles, capables de défendre leur proie : nos aventuriers, qui sans peine avaient occupé les bords africains ou les étapes insulaires de leur route maritime, ne se sentaient pas de taille à ouvrir la lutte contre ces défenseurs de l'Asie... Prudemment, humblement, ils s'étaient

confinés à leurs comptoirs de la côte et à leurs ruses de commerçants.

Mais, dans l'Europe renouvelée par la pensée moderne, des peuples grandissent dont la force est brusquement décuplée par les armes de la science, dont les besoins et les ambitions débordent sur le monde entier, dont les flottes et les conquérants accourent vers l'Asie des deltas, vers ces Indes et vers ce Cipango, toujours enviés, toujours légendaires. Ils débarquent aux estuaires et veulent remonter les fleuves. Anglais et Français, au cours de nos XVIIIe et XIXe siècles, puis, se joignant à ces premiers venus, Allemands, Italiens et même les Européens d'Amérique, au début du XXe, remplacent la timidité ou la faiblesse de la Hollande, du Portugal et de l'Espagne par une audace que vient toujours aiguiser le profit, et par une puissance, que sans cesse le laboratoire du savant double, triple, quadruple. L'Asie féconde ayant accompli son œuvre, les défenseurs de l'Inde et de la Chine sont tombés dans l'imbécile lâcheté. L'Europe confiante se rue contre eux : pour supprimer les distances, elle a coupé l'isthme égyptien; désormais, l'étroite passe du canal et de la mer Rouge fait des océans asiatiques un prolongement et comme une dépendance de sa Méditerranée.

L'Asie est assiégée, entamée, ligottée, soumise. L'Inde entière tombe sous l'Anglais, et l'Indo-Chine sous le Français. La Chine est quelque temps préservée par son éloignement, par la difficulté de ses abords maritimes et par l'énormité de sa masse continentale. Mais bientôt Anglais, Allemands, Français, Américains, Italiens, Belges même, se pressent à la bouche de ses fleuves, lui achètent ou lui volent un port, jettent leur dévolu et tendent la main déjà sur un canton, une province, se taillent en espoir leurs « sphères d'influence ». Et, par derrière, le Russe s'est avancé, a longé, contourné toute la bande de déserts et de nomades qui couvrent encore le Chinois vers le nord. Le Russe s'est insinué parmi ces nomades; il les a gagnés à sa solde ou à son influence; il compte les mettre bientôt à l'avant-garde de ses Cosaques. Faisant pour la route terrestre ce que les Occidentaux ont fait pour la route maritime, il ouvre à travers le continent le passage de son Transsibérien : il enclot de ses rails la forte-

resse chinoise; il guette aux portes de derrière, comme les autres à la façade, et, comme les autres par les fleuves et par le commerce, il compte entrer, lui, par les déserts et par les intrigues religieuses.

C'est fini de l'Asie. Entre les flottes des Occidentaux et le Transsibérien des Russes, la Chine comprimée est peu à peu réduite à merci. Pékin aura demain le sort de Delhi. Voici déjà que les « diables de la mer » y font monter leurs missionnaires, leurs traficants et, pour appuyer les prétentions ou réclamations de ces intrus, leurs soldats. Le XXe siècle semble ouvrir le règne définitif, complet, de l'Europe sur l'univers, de l'homme sur la nature, de la raison sur les forces obscures du monde et de l'instinct. Emprisonnée dans le kiosque doré de ses religions et de ses castes, l'Asie, toujours résignée, paraît ne plus attendre qu'un mot de ses agresseurs pour se plier à tous leurs caprices. Elle est là, captive, enchaînée, regardant les derniers rayons de son dernier soir, peut-être, illuminer le triomphe des barbares sur la mer conquise : déjà ils tirent au sort et se partagent sa dépouille. Elle rêve pourtant — dernier rêve, le plus impossible, le plus fou — d'un sauveur miraculeux... Et soudain son rêve s'incarne :

> Elle a vu sur la plage éblouissante et plate
> S'avancer le *vengeur* que son amour rêva !
> Le beau guerrier vêtu de lames et de plaques !

Le Japon, que l'Europe n'attendait pas, qu'elle croyait avoir domestiqué, mis à la chaîne ou à sa meute, le Japon entre en Corée : la révolte de l'Asie commence.

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1904

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
LIEUTENANT X.	L'Attaque de Port-Arthur (8 février 1904)	1
MAURICE MAINDRON	Monsieur de Clérambon (2e partie)	15
ROMAIN ROLLAND	Berlioz. — I.	65
ALBERT OUCHÊNE	Un Ministère de l'Algérie et des Colonies	89
MARIE-ANNE DE BOVET	Ame d'argile (3e partie)	107
ALLAIN-TARGÉ	Le Ministère Waddington (1879).	147
LOUIS MERCIER	Le Poème de la Maison	162
★★★	Fez. — II.	173
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Lord Curzon et le Tibet. la Guerre russo-japonaise (fin).	197

LIVRAISON DU 15 MARS

COLONEL C. DE GRANDPREY	Les Armées de la Chine	225
MAURICE MAINDRON	Monsieur de Clérambon (3e partie)	258
LUDOVIC DE CONTENSON	L'Évolution de la Propriété rurale	306
ROMAIN ROLLAND	Berlioz. — II.	331
MARIE-ANNE DE BOVET	Ame d'argile (4e partie)	351
VICTOR HENRY	La Bhagavad-Gîtâ.	402
ADRIENNE LECOUVREUR	Réponse à une Lettre anonyme	421
★★★	Fez (fin)	424

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
ANDRÉ CHEVRILLON	Le Matin à Bénarès	449
M. BERTHELOT	Clamageran	468
MAURICE MAINDRON	Monsieur de Clérambon (4e partie)	485
PAUL GAUTHIER	La Défense sanitaire de l'Europe	534
COQUELIN	Le « Don Juan » de Molière	555
JOSÉ-MARIA CANTILO	Jardins de France	593
MARIE-ANNE DE BOVET	Ame d'argile (5e partie)	609
LIEUTENANT ★★★	Tchemoulpo et Vladivostock	650

LIVRAISON DU 15 AVRIL

GUSTAVE SIMON	Lamartine et Victor Hugo. — Lettres inédites	669
MAURICE MAINDRON	Monsieur de Clérambon (5e partie)	695
LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ	Entre Niger et Tchad. — La route de Zinder	733
PAUL DE ROUSIERS	Les Ports de France. — Rouen	761
MARIE-ANNE DE BOVET	Ame d'argile (fin)	784
LAFCADIO HEARN	Cimetières et Temples japonais	829
LÉO CLARETIE	Ernest Legouvé	849
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Révolte de l'Asie	867

APR 27

11e Année. N° 8. 15 Avril 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
ustave Simon	*Lamartine et Victor Hugo. — Lettres inédites*	669
aurice Maindron	*Monsieur de Clérambon* (5e partie)	695
ieutenant-colonel Péroz.	*Entre Niger et Tchad. — La route de Zinder*	733
aul de Rousiers	*Les Ports de France. — Rouen*	761
arie-Anne de Bovet	*Ame d'argile* (fin)	784
afcadio Hearn	*Cimetières et Temples japonais*	829
o Claretie	*Ernest Legouvé*	849
ictor Bérard	*Questions extérieures. — La Révolte de l'Asie*	867

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LOUIS XV ET MADAME DE POMPADOUR, par **Pierre de Nolhac.**

L'auteur vient d'enrichir de ce nouveau volume sa collection d'*Études sur la Cour de France*. La forme historique et pourtant semi-romanesque, littéraire et pourtant érudite de ces récits curieux lui assurera dans le grand public en France une clientèle, que les savants grossiraient en tous pays, s'ils trouvaient parfois, au cours ou au bas des pages, quelques justifications plus précises et des renvois plus nombreux aux documents. Mais les lecteurs de la *Revue* savent avec quel art ces matériaux de l'histoire publique et secrète sont mis en œuvre : ils retrouveront ici l'élégante maîtrise de *Louis XV et Marie Leczinska*.

BOHÉMOS, par **Miguel Zamacoïs.**

Ce petit acte en vers, ce dialogue plutôt, a obtenu un succès triomphal au théâtre, où madame Sarah Bernhardt a incarné le personnage de *Bohémos* avec une jeunesse, une verve, une fantaisie admirable. La pièce est peu de chose : le sujet n'est qu'un prétexte à de jolis vers alertes et spirituels d'un lyrisme abondant, facile et toujours gai. Cela fait penser un peu au *Baiser* de Théodore de Banville et aux *Odes funambulesques*, et pourtant le vers de M. Miguel Zamacoïs n'a pas les qualités de grâce précise, de pureté harmonieuse, de maîtrise que Théodore de Banville mettait jusqu'en ses odelettes : le vers de M. Miguel Zamacoïs en a d'autres qui ne sont pas moins estimables, au théâtre surtout ; il est rapide, familier ; la muse du jeune poète est de celles qui *tutoient* le public dès les premiers mots : elle met tout de suite le rire à l'aise, ce bon rire sain qui est « l'ami de l'homme ».

CONTES ET CAUSERIES, par **N.-M. Bernardin.**

Il y a plus de causeries que de contes en ce charmant recueil. Les contes sont réunis sous un titre général : *Ce que nous enseignent les bêtes*, et ils sont délicieux. Les causeries, naturellement, ne le sont pas moins : car ceux-là seuls qui content bien savent causer avec grâce. Ces causeries sont aussi variées que possible : M. N.-M. Bernardin a tous les dons du causeur. Il a d'abord le don précieux de faire voir : il sait, en quelques mots, nous décrire si bien un paysage que ce paysage nous apparaît vraiment ; il sait aussi nous intéresser aux idées, les faire sortir, peu à peu, une à une, de la brume qui les voilait d'abord ; il sait encore... il sait, tout simplement ; son érudition, qui se fait si accessible à tous, est considérable. On sent que le conteur a beaucoup lu, beaucoup retenu, que le moindre fait, le moindre mot évoque en lui une foule de souvenirs, et ces souvenirs trouvent toujours pour s'exprimer une forme simple, élégante et harmonieuse.

LA BRUYÈRE, par **Paul Morillot.**

L'élégante, l'artistique collection des études publiées par la maison Hachette sur les *Grands Écrivains* de la France, se complète de jour en jour. Nous avons signalé à nos lecteurs les volumes les plus marquants de cette série vraiment remarquable. Le *La Bruyère* de M. P. Morillot trouvera de plus nombreux lecteurs encore que ses devanciers. La Bruyère est un écrivain qui attire, pique et déroute un peu la curiosité : son livre n'est un régal que pour le lecteur bien averti de mille particularités sur l'histoire de l'auteur et de son temps ; en quelque deux cents pages, M. Morillot nous fournit ce commentaire indispensable ; l'œuvre et l'homme y gagnent une vie toute nouvelle.

FRANCE ET RUSSIE, par **Halperine-Kaminski.**

Après l'alliance diplomatique et militaire, déclarent nombre de politiques, il faudrait entre les deux nations amies une « alliance économique » ; rien ne vaut la communauté d'intérêts pour assurer les relations de peuple à peuple. Chargé de missions en Russie par notre Ministère du commerce, l'auteur « a visité les centres industriels et commerciaux du vaste empire des Tsars ; il y a consulté les autorités, les spécialistes, les négociants russes d'une part, et d'autre part les représentants de la diplomatie et du commerce français ». Il pense « que le moment est propice pour tenter en Russie la substitution de nos produits à ceux de l'étranger ».

LA CONCURRENCE SOCIALE, par **J. de Lanessan.**

La lutte pour l'existence, que certains érigent en dogme et règle de vie, a-t-elle produit l'évolution ascendante de toutes les sociétés humaines ou la dégénérescence du plus grand nombre des individus par les misères que les plus forts imposent aux plus faibles ? Il y a vingt ans encore, aux jours de la ferveur darwinienne, cette question peut-être eût scandalisé. Il faut lire la réponse qu'y donne aujourd'hui M. de Lanessan, naturaliste, savant et, tout ensemble, homme politique, pour bien mesurer le chemin parcouru.

HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION, par **Ernest Daudet.**

Des livres justement célèbres et épuisés aujourd'hui, *les Bourbons et la Russie*, *les Émigrés et la seconde Coalition*, *Coblentz*, etc., avaient fait de M. E. Daudet le spécialiste de l'Émigration. L'auteur reprend aujourd'hui ces études fragmentaires et, refondues, complétées, corrigées, il les réunit en une histoire continue où, pas à pas, il va suivre le déroulement « tumultueux et tragique » de cette douloureuse épopée. Documentation abondante, sûreté de l'information, clarté du récit : rien ne manque à cette histoire définitive, qui, tout en penchant vers l'indulgence, s'efforce de rester impartiale.

ind.

NATIONAL LIBRARY
UNIV OF MICH.
APR 27 1904

11e Année. N° 8. 15 Avril 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Gustave Simon	*Lamartine et Victor Hugo. — Lettres inédites*	669
Maurice Maindron	*Monsieur de Clérambon* (5e partie)	695
Lieutenant-colonel Péroz.	*Entre Niger et Tchad. — La route de Zinder*	733
Paul de Rousiers	*Les Ports de France. — Rouen*	761
Marie-Anne de Bovet	*Ame d'argile* (fin)	784
Lafcadio Hearn	*Cimetières et Temples japonais*	829
Léo Claretie	*Ernest Legouvé*	849
Victor Bérard	*Questions extérieures. — La Révolte de l'Asie.*	867

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — [illegible]. — [illegible]